LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE

1873

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 8 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 8 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. . . 10 fr. »



PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXIX

MAGASIN PITTORESQUE

XLIe ANNÉE. — 1873.

JEANNE DARC.



Salon de 1872; Sculpture. — Jeanne Darc (inspiration et résolution), par Chapu. — Dessin de Bocourt.

« Une fille a sauvé la France, et ce ne fut ni par un assassinat, ni par une trahison, mais par un courage intrépide qui l'accompagna dans plusieurs batailles et la suivit jusque sur le bûcher. On eût vu, à Rome, sous les empereurs, sa statue soutenant le trône; on l'eût vue, sous les consuls, au Capitole, au-dessus de celle de Manlius; Athènes l'eût placée sur ses autels, à côté de celle de Jupiter; Sparte n'eût adoré qu'elle; la Grèce l'eût élevée aux jeux Olympiques, et l'infortunée Jeanne Darc, plus révérée que Pallas, fût devenue la divinité d'une patrie dont elle aurait été à la fois la libératrice et la victime. »

Ces paroles sont de Bernardin de Saint-Pierre (1); on ne peut que partager le sentiment qui les a dictées. Les anciens auraient certainement dressé de nombreuses statues à Jeanne. Comment se fait-il que, depuis plus de quatre siècles, l'art français n'ait pas été plus ému du désir de rendre à cette grande mémoire les honneurs qui lui sont dus? Mais peut-être faut-il faire remonter le reproche jusqu'aux poëtes : ce sont eux qui, d'ordinaire, inspirent les grandes œuvres de la sculpture. On aime à imaginer que si, au lieu du dur et pédant Chapelain, Pierre Corneille eût célébré Jeanne, il eût communiqué son enthousiasme aux sculpteurs de son temps : Puget, par exemple, n'aurait pas été indigne de le comprendre. De nos jours, les historiens ont suppléé, par leurs savantes et patriotiques recherches (2), et aussi par leur éloquence, à l'oubli des poëtes, et déjà, sous leur influence, quelques sculpteurs habiles ont fait sortir du marbre de nobles images de l'héroïne (3). Peut-on croire qu'aucun d'eux ait trouvé la figure définitive, celle qu'adoptera la postérité? Non, sans doute; mais, du moins, ils auront aidé à l'entrevoir, ce qui n'est pas un médiocre titre à la louange. Par combien d'essais n'a point passé l'art grec avant de découvrir et révéler, dans toute sa beauté idéale, la fière Pallas que consacra la foi d'Athènes? (4)

LES SOULIERS D'ENFANT.

NOUVELLE.

I

— Ah! voilà, dit l'oncle Corentin, vous voulez toujours des histoires de mon jeune temps. Mais moi, je suis sûr que je vous les ai toutes dites. Là, vraiment, mes histoires, vous les savez toutes.

— Oh! oncle Corentin, cherchez bien, nous sommes sûrs que vous en retrouverez bien au moins quelques-unes.

— Pas sûr! reprit l'oncle en secouant les cendres de sa pipe. C'est-à-dire... enfin, après tout, si c'est du radotage, vous me le direz tout de suite. Eh bien, dit-il en se recueillant, voici une histoire où il y a des souliers d'enfant. La connaissez-vous? Dites-moi cela franchement.

— Pas le moins du monde; jamais vous ne nous en avez dit un mot.

— C'est bien vrai? demanda-t-il avec quelque défiance.

— Bien vrai, bien vrai! criâmes-nous en chœur.

— Oh bien! reprit-il avec sa bonhomie ordinaire, voilà ce que c'est. Cela se passait en 1813. Mettez-vous bien cette date-là dans la mémoire, et méditez-la. A force d'avoir battu tout le monde, nous avions tout le monde sur les bras, et nous étions serrés de près à notre tour. Pour ma part, je faisais partie d'un corps d'armée qui fut bel et bien assiégé dans la ville de Dantzig. La ville de Dantzig... mais vous êtes tous des savants à cette heure, et il n'y a rien à vous apprendre. Vous voyez cela sur la carte, rien qu'en fermant les yeux, n'est-ce pas? C'est, mon Dieu, comme qui dirait ici, ajouta-t-il en désignant en l'air, avec le tuyau de sa longue pipe, un Dantzig imaginaire sur une carte invisible. Ah! c'est qu'il est toujours bon de préciser!

— Évidemment! dit l'un de nous avec complaisance.

— Nous étions donc assiégés dans la ville de Dantzig. Assiégés, comprenez-vous cela? et assiégés par des gens que... enfin, nous l'étions, c'est le principal! Parmi ces gens qui nous bloquaient, il y avait des Russes, et leurs campements à eux étaient du côté où mon régiment avait affaire.

Nous nous ennuyions beaucoup là dedans. Nous faisions bien de temps en temps quelques sorties, mais nous n'avions pas assez de monde pour que cela pût durer longtemps. Les journées paraissaient bien longues, et l'on allait flâner sur le rempart pour prendre l'air, et voir s'il y avait du nouveau. Un jour, après déjeuner, nous allons, le docteur Durand et moi, et nous nous mettons à regarder; mais nous avions beau regarder et prendre nos lunettes d'approche, nous ne voyions rien que la crête du glacis, et ce n'était pas bien réjouissant à voir; au delà, il y avait des mouvements de terrain, et, hors de la portée de nos canons, les tentes de ces Russes, où l'on ne voyait rien bouger.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit tout à coup le docteur Durand, en essuyant avec son foulard les verres de sa lunette.

— Je ne vois rien, lui dis-je.

— Là-bas, dans la direction de ce peuplier brisé; tenez! Et, en disant cela, le docteur se penchait de mon côté, mettait sa tête derrière la mienne, et pointait son doigt pour guider ma lunette dans la bonne direction.

— Ah! j'y suis! m'écriai-je.

II

— C'est, dit le docteur, un homme, un Russe qui se dirige du côté du rempart.

— Qu'est-ce qu'il peut vouloir? demandai-je assez étourdiment.

Le docteur leva les épaules comme pour dire :

— Comment voulez-vous que je le sache?

Et nous continuâmes de regarder avec la plus vive curiosité.

— Je suggérai que c'était un parlementaire.

— Il ne serait pas seul, dit le docteur : il aurait avec lui un trompette et porterait un drapeau blanc.

— Un espion?

Le docteur se mit à rire de ma naïveté. Un espion bien habile! qui viendrait, en plein jour, examiner ce qu'on voit aussi bien de son campement!

— C'est peut-être un pari?

— Il n'y a que nous autres Français pour faire des paris aussi absurdes. Non, ce n'est bien sûr pas un pari.

— Alors, qu'est-ce que c'est? demandai-je d'un ton dépité.

(1) Discours sur l'éducation des femmes, 2e partie.

(2) Notamment MM. Jules Quicherat, Henri Martin, Michelet, Guizot.

(3) Voy. la Table de trente années. Parmi les œuvres principales, rappelons : le groupe de bronze représentant Jeanne Darc agenouillée devant Notre-Dame, entre deux anges, élevé au quinzième siècle à Orléans, sur le pont de la Loire, et détruit en 1792; la statue de la princesse Marie, celle de Rude, celles que l'on voit à Orléans et à Rouen. N'oublions pas les tableaux d'Ingres et de Benouville. La statue de M. Chapu, que nous reproduisons, n'est pas l'une de ces œuvres les moins remarquables. Nous comptons aussi faire connaître à nos lecteurs le groupe de Jeanne et de Vercingétorix, par M. Chatrousse.

(4) « Jeanne était assez grande, bien tournée, brune, d'un air serein, animé et doux. » (Guizot.)

— Pour cela, je n'en sais rien, et ne me crois nullement tenu de le savoir. — C'est singulier, ajouta-t-il; il marche toujours du même pas, comme s'il était à la parade.

Trois ou quatre coups de fusil partirent presque en même temps d'un bastion qui était à notre gauche. A mesure que la fumée se dissipait dans l'air, nous voyions des soldats, les mains appuyées sur le parapet, qui cherchaient à se rendre compte de l'effet des coups de fusil.

Le soldat russe continuait à s'avancer du même pas lent et grave, la paume de la main appuyée un peu en arrière de la hanche : c'était dans l'armée russe, à cette époque, la position du soldat sans armes.

— Décidément, c'est un fou, dit le docteur, et l'on a tort de...

Sa phrase fut coupée par un nouveau coup de fusil. Celui-là sans doute avait été mieux dirigé que les autres. L'homme sembla hésiter un instant, étendit les deux bras à la fois, fit un quart de tour sur lui-même, et tomba la figure contre terre. Il s'efforça de se relever, mais tout ce qu'il put faire fut de se soulever un peu sur sa main droite dont le paume pressait fortement le sol.

Il tourna un instant son visage de notre côté, sans qu'il nous fût possible de distinguer l'expression de sa physionomie. Puis il baissa lentement la tête, comme s'il regardait couler son sang.

III

— Pauvre diable! dit le docteur en refermant brusquement sa lunette; il est à moi, maintenant. J'espère bien que nous n'allons pas le laisser mourir comme un chien. Allons, quatre hommes de bonne volonté et une civière!

Les formalités remplies, le docteur sortit par une petite poterne avec ses quatre hommes. Une demi-heure après, il était de retour. L'homme blessé était gisant sur la civière; le docteur lui avait caché la figure avec son mouchoir. J'allai jusqu'à l'hôpital avec le docteur : ce blessé m'intéressait. La balle l'avait atteint un peu au-dessus du poumon droit. Il perdait beaucoup de sang et s'était évanoui; mais la blessure n'était pas mortelle.

Le lendemain, j'allai de nouveau à l'hôpital. L'homme avait repris connaissance, mais il gardait un silence farouche et refusait obstinément de répondre à toutes les questions. Un petit juif de Dantzig, qui, je crois, servait d'espion aux deux armées, déclara qu'il le reconnaissait, qu'il était sous-officier dans les cuirassiers. Comme ce petit juif savait passablement le russe, nous le mîmes en campagne, en payant, cela s'entend. Il avait interrogé les blessés et les prisonniers, et avait fini par savoir que ce sous-officier s'appelait Kolinia, qu'il était de la Petite-Russie et d'une secte de gens exaltés, mystiques, et considérés comme un peu fous par leurs compatriotes. Il avait été employé au comptoir seigneurial de son village; il était marié et avait un enfant de trois ans qu'il adorait. Une discussion avec le staroste avait eu pour résultat de le faire incorporer dans le régiment où il servait.

— Mais tout cela ne m'explique pas l'étrange folie de cet homme.

— Oui, oui, Votre Honneur, dit le petit juif en clignant l'œil, il y a là quelque chose de curieux et d'intéressant. Si j'avais seulement un peu plus d'argent, ajouta-t-il en me prenant par un des boutons de mon uniforme, peut-être ferais-je dire à ce soldat ou à quelque autre ce que vous tenez tant à savoir. Il y a des moments où l'on se surveille moins, dit-il en levant le coude et en renversant la tête, comme s'il buvait un grand verre de quelque chose.

Je lui donnai quelque monnaie qu'il noua aussitôt dans un des coins d'un mouchoir d'assez triste apparence.

— Vous en aurez bientôt pour votre argent, me dit-il en me saluant presque jusqu'à terre.

Pendant plus de huit jours, mon service m'empêcha de songer un instant soit au soldat mystérieux, soit au petit juif.

IV

— C'est un chien d'entêté, me dit mon émissaire en m'abordant sur le rempart. Il n'a pas voulu seulement desserrer les dents, même avec deux de ses camarades qui sont ici prisonniers et que j'ai fini par déterrer. Comme je suis un honnête homme, je rapporte à Votre Honneur l'argent que vous m'avez confié.

Tout en parlant, il avait tiré de sa poche ce mouchoir qui lui servait de bourse. Avec force gémissements, il affecta d'être fort occupé à défaire le nœud de son mouchoir. Il usait des dents et des ongles, et procédait à cette opération avec une lenteur calculée. Je remarquai qu'il me regardait en dessous.

— Cependant, cependant, dit-il avec quelque hésitation, en interrompant son travail, si par hasard Votre Honneur pense que la peine que j'ai prise... car j'en ai pris beaucoup... quoique je n'aie pas réussi; enfin, c'est à la discrétion de Votre Honneur!

Mon Honneur se mit à rire, et lui dit de garder l'argent. Il serra les lèvres de joie; ses grandes mèches de cheveux frisés s'agitèrent de chaque côté de ses oreilles. Après avoir remis prestement son mouchoir dans la poche de sa grande redingote, il se pencha vivement en avant, me saisit la main, la baisa, et disparut avec une merveilleuse agilité, de peur, sans doute, qu'il ne vînt à la pensée de Mon Honneur de se raviser.

— Qu'est-ce que cela me fait, au fond, m'écriai-je, quand je fus seul, de savoir ce qui a pu pousser un fou à se faire casser la tête?

Et j'oubliai complétement le sous-officier blessé.

La fin à la prochaine livraison.

TRAVAIL ET MÉDITATION.

Étudie les choses de ce monde, c'est le devoir de ton état; mais ne les regarde que d'un œil. Que ton autre œil soit constamment fixé par la lumière éternelle. Écoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille. Que l'autre soit toujours prête à recevoir les doux accents de ton ami céleste.

N'écris que d'une main. De l'autre, tiens-toi au vêtement de Dieu comme un enfant se tient attaché au vêtement de son père. André-Marie Ampère.

ASPIRATIONS DES PEUPLES.

Les souffles du peuple sont comme les vapeurs qui tendent à monter toujours. Ce n'est que dans les régions élevées qu'elles se condensent, pour redescendre et féconder la terre d'où elles sont sorties.

Alfred Dumesnil.

ÉPISODE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY

LE VICOMTE D'ORTE.

Il y a dix ans (t. XXX, 1862, p. 108 , nous avons publié le récit de la belle conduite du maréchal de Ma-

tignon, lieutenant général en Basse-Normandie, qui, par sa fermeté et son humanité, sauva les protestants d'Alençon du massacre dont ils étaient menacés dans les jours qui suivirent la Saint-Barthélemy. Ce récit devait être suivi de plusieurs autres, également destinés à rappeler les actes de générosité et d'indépendance qui prouvent que cette affreuse journée, trop fidèlement imitée dans certaines provinces, rencontra aussi d'énergiques résistances, et qu'en regard d'atrocités de toute sorte elle provoqua, comme par une réaction naturelle, la manifestation des plus nobles sentiments. De pareils traits honorent et consolent l'humanité. C'est dans un temps troublé comme le nôtre, où l'on peut craindre que l'esprit de parti n'affaiblisse parfois les saines notions de l'honnête, du juste et du vrai, qu'il importe de remettre en lumière tout ce qui peut les fortifier.

Le vicomte d'Orte était gouverneur de Bayonne. Il était dur et violent. Il passait pour peu favorable aux protestants. On lui attribue cependant l'honneur d'avoir résisté aux ordres qu'il aurait reçus de la cour pour les faire massacrer. Voici même la lettre, bien des fois reproduite depuis, que, suivant d'Aubigné, il aurait écrite à cette occasion :

« Sire, j'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à vos fidèles habitants et gens de guerre. Je n'y ai trouvé que bons citoyens et braves soldats, et pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très-humblement Votre dite Majesté vouloir employer en choses possibles, quelque hasardeuses qu'elles soient, nos bras et nos vies, comme étant, autant qu'elles dureront, Sire, vôtres. »

Pour mieux accentuer le mérite de la résistance du gouverneur de Bayonne, on a insinué qu'il serait mort empoisonné peu de temps après. Rien ne justifie cette odieuse supposition.

Mais la lettre qu'on lui attribue est-elle bien authentique? On n'en a pas l'original, et le style dogmatique et symétrique de la pièce ne trahit guère la rude main d'un militaire. D'un autre côté, elle suppose des ordres de massacre directs, positifs, envoyés de la cour dans les provinces; supposition que ne justifie aucun autre acte, et que démentent, au contraire, de nombreux documents. Aussi la plupart des historiens modernes regardent-ils cette lettre comme plus que suspecte, du moins dans la forme qui l'a rendue fameuse.

Mais il est bien certain que les protestants de Bayonne furent sauvés, et il faut bien admettre que le gouverneur y fut pour quelque chose.

D'Aubigné publiait son *Histoire universelle* en 1618, quarante-cinq ans environ après les événements. En supposant qu'il ait pu arranger la lettre du vicomte d'Orte, sinon la fabriquer de toutes pièces, et donner à ses efforts pour réprimer une sédition locale les proportions d'une héroïque désobéissance aux ordres de la cour, il n'est pas croyable qu'il eût osé prendre sur lui de lui prêter vis-à-vis des protestants, ses coreligionnaires, un rôle tout à fait imaginaire et qu'auraient pu démentir tant de témoins encore vivants des événements qu'il racontait. A quoi bon, d'ailleurs, une pareille invention? D'Aubigné, esprit critique et chagrin, plus enclin à voir le vilain que le beau côté des choses, n'avait aucun motif pour élever sur un piédestal, comme sauveur des protestants, un personnage qui ne se serait fait connaître que par la rudesse et l'intolérance de sa conduite vis-à-vis d'eux.

Mais d'Aubigné va plus loin, et, dans un autre passage de son *Histoire*, se mettant personnellement en scène, il raconte avec complaisance qu'ayant fait un exploit dans les Landes, du côté de Sabres, il renvoya au vicomte d'Orte tous les prisonniers qui étaient de Bayonne, en souvenance de la réponse que celui-ci avait faite « quand il reçut le commandement du massacre. » Il est impossible de suspecter la sincérité d'un détail si personnel, si facile à démentir s'il n'était pas vrai, si compromettant pour l'honneur du narrateur qui l'aurait inventé.

Si le vicomte d'Orte ne garde pas l'honneur d'avoir écrit la fameuse lettre, il mérite certainement le respect de la postérité pour avoir protégé et sauvé les protestants de Bayonne. (1)

DENIS RIOCREUX.

MUSÉE CÉRAMIQUE DE LA MANUFACTURE DE PORCELAINES DE SÈVRES.

Honorons les héros; mais n'oublions pas les hommes modestes qui, s'élevant par leurs travaux, leur mérite et leur dévouement, ont rendu de réels services à leur pays.

Fils d'un aubergiste de Sèvres, Denis-Désiré Riocreux, né le 1er janvier 1791, entra à la Manufacture de porcelaine comme élève peintre le 1er octobre 1804, l'année même où Alexandre Brongniart commençait à y créer le Musée (2). Après quatre ans d'études suivies, il reçut une rétribution de 24 francs par mois; mais ce fut seulement en 1811 qu'il fut inscrit comme *peintre de fleurs* sur les états du personnel fixe. Le jeune Riocreux, laborieux, doué d'un goût pur, pouvait espérer de prendre rang parmi les meilleurs artistes de la Manufacture. En 1814, un accident vint mettre sa vie en danger : un jour, devant la Manufacture, il traversait la chaussée, quand une pierre lancée par un enfant le frappa si malheureusement qu'il perdit presque entièrement la vue; un de ses yeux lui resta, mais si affaibli qu'il dut renoncer à la peinture.

Brongniart employa le jeune artiste à classer et à étiqueter une nombreuse collection de géologie qu'il venait d'installer à Paris. Ce travail terminé, Brongniart le nomma, en 1825, à la Manufacture, peintre chargé des couleurs et des modèles, et, l'année suivante, l'attacha définitivement au Musée avec le titre de conservateur et garde des collections. Dès lors Riocreux ne quitta plus Sèvres, ne cessant d'étendre et d'enrichir le Musée et s'appliquant à le rendre ce qu'il est aujourd'hui, le plus complet, le premier du monde. Il parvint à tout créer, et, en quelque sorte, avec rien. Tantôt, prêtant l'oreille au moindre bruit de vente, il faisait des achats habilement conduits et toujours bien choisis; tantôt, par des ménagements heureux, il réussissait à obtenir pour son cher Musée les dons les plus précieux. On s'étonne qu'un seul homme ait pu accomplir une œuvre aussi considérable et aussi difficile.

Alexandre Brongniart mourut en 1847. La perte de l'illustre savant laissa Denis Riocreux privé des conseils et du soutien de son bienfaiteur, dont il était devenu l'ami; mais cette mort, qui l'affecta vivement, n'arrêta pas ses travaux, et le Musée s'agrandit de plus en plus grâce à la savante impulsion de son zélé conservateur.

Quelle ne fut pas son anxiété lorsque, en 1870, il apprit la marche envahissante des armées allemandes! Dès qu'il ne fut plus possible de douter de la triste réalité, on le vit,

(1) Henri Martin, *Histoire de France*, t. IX. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XIX. — D'Aubigné, *Histoire universelle*. — Capefigue, *la Réforme et la Ligue*. — *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français*, t. I. — *Revue des questions historiques*, t. I. — Mézeray, *Histoire de France*, t. III. — Etc.

(2) Voy. les Tables.

à l'âge de quatre-vingts ans, déjà malade, déployer une incroyable activité pour sauver ses chères collections. Dirigeant sur Paris d'innombrables caisses, emballant lui-même les pièces les plus précieuses, il réussit à mettre en sûreté la plus grande partie du Musée. Mais il voulut rester à Sèvres pendant l'occupation prussienne; c'était son poste d'honneur.

Il mourut l'année suivante, le 28 février 1871, âgé de quatre-vingt-un ans, près de ce Musée qu'il venait de préserver de la destruction, après en avoir été pour ainsi dire le créateur.

Cet honnête homme était d'une extrême affabilité et d'un commerce charmant; sa bonté, son empressement à donner tous les renseignements possibles, la justesse et la pénétration de ses vues, le feront toujours regretter de ceux qui l'ont connu. De nombreux amateurs ont profité



Denis Riocreux, par Henri Regnault. — Dessin de Garnier.

de son expérience, et tous les ouvrages écrits sur la céramique depuis trente ans sont appuyés de l'autorité de son nom.

L'ANIMAL PARLANT.

CE QU'IL DIT.

Il n'est pas probable qu'on trouve jamais une formule précisant d'une façon plus satisfaisante la supériorité de la race humaine sur les autres créatures vivantes que la suivante : « L'homme est un animal parlant. »

Ici, cependant, il faut s'entendre. Les fourmis, dit-on, travaillent silencieusement; mais il est probable que des oreilles plus fines que les nôtres percevraient quelque chose de ce confus bourdonnement qu'on remarque dans une ruche, — quelque chose qui correspond aux cris échangés entre les corbeaux, — à la clameur belliqueuse des oiseaux de proie, ou encore au ramage charmant des petits oiseaux de nos jardins. Nous pourrions voyager d'un bout à l'autre du royaume animal sans rencontrer une seule espèce absolument privée de ce qu'on pourrait appeler le don de la parole. Il y en a de plus silencieuses, il y en a de plus loquaces, mais toutes savent se faire comprendre dans les moments d'appétit, de colère ou de frayeur. Il devient évident, par conséquent, que si, pour distinguer l'homme de la bête, nous maintenons notre première définition, « L'homme est un animal parlant », il faudra, par ce mot « parlant », comprendre quelque chose de plus profond et de plus large que la simple faculté de communiquer des besoins ou de défendre des intérêts. N'oublions pas que ce n'est pas le fait, mais le but du langage, qui crée une différence essentielle entre nous et les sauvages ou les cannibales, et que c'est sur ce point qu'il faudrait pouvoir

baser notre supériorité. Malheureusement ce n'est pas toujours facile.

Prenons un exemple ordinaire.

Voici une société de gens aisés, bien élevés, de manières aimables et élégantes, qui vient de passer la journée en voyage. Ils sont en route de Rome pour Florence, allant de la plus célèbre cité de l'antiquité à la plus gracieuse des villes modernes. Ils ont à leur disposition autant de temps et d'argent qu'il leur en faut, et voyagent par petites journées, dédaignant le chemin de fer qui épargne l'un et l'autre. Qu'ont-ils vu aujourd'hui? Qui sait? Peut-être ils ont contemplé, à Assise, les fresques de Giotto et visité respectueusement la dernière demeure du grand saint François. Ils ont peut-être flâné à Cortona, se promenant autour de ces murs pélasgiques, ou bien ils y sont restés saisis d'admiration devant la merveilleuse tête de femme, un des monuments de la peinture ancienne, retrouvée par hasard dans le four d'un boulanger. Enfin la nuit est venue, — la lourde voiture est là dans un coin de la cour solitaire, sans chevaux et sans bagages. Les pauvres bêtes fatiguées mangent paisiblement à l'écurie. Le cocher, au teint basané, est dans la cuisine, prenant son frugal repas, avec cette sobriété qui caractérise l'Italien. Nos voyageurs sont en haut, presque aussi confortablement installés que s'ils étaient chez eux. Le dîner est achevé et tout à l'heure ils vont se retirer. De quoi causent-ils? De Spello, de Foligno, de Spoleto, du merveilleux treizième siècle, de l'influence de Dante sur l'art, ou de l'influence de l'art sur Dante? Hélas! détrompez-vous. Ils viennent de trouver un livre qui les amuse prodigieusement, et qui absorbe toute leur attention. C'est la liste des voyageurs de l'hôtel. Après le spectacle de tant de magnificences et de splendeurs, les voilà parcourant avec un bonheur avide les noms de ceux qui ont visité ces mêmes endroits avant eux.

— Paul a-t-il passé par ici?

— Oui, voici son nom.

— Comment se fait-il que Georges ne l'ait pas accompagné?

C'est ainsi que ces gens cultivés, lettrés, qui voyagent soi-disant pour reculer leur horizon et pour élargir le cercle de leurs idées, savent jouir des voyages.

Changeons de scène, et voyons ailleurs.

Nous voici dans un salon élégant, rempli d'objets d'art rappelant le génie de chaque siècle, résumant l'histoire de la sculpture sur bois, de la peinture du moyen âge, les conquêtes de l'industrie. Xavier de Maistre serait heureux de décrire le voyage autour d'une pareille chambre. Un membre de la société présente vient d'entreprendre une promenade du même genre, pendant que les autres bâillent sur des canapés. Le voyageur qui s'est avancé vers une table semble avoir été récompensé : il vient de trouver quelque chose. Il a mis la main sur un trésor; il le rapporte, et sur-le-champ il est le centre d'un groupe animé.

Le charme est rompu, — ils ne sont plus fatigués ni ennuyés. Qu'a-t-il trouvé? Un album de photographies, et aussitôt les animaux parlants de prouver leur supériorité. Les portes de la conversation sont enfoncées par un flot de paroles, de commentaires, de sarcasmes. C'est le phénomène de l'*albergo* italien qui se reproduit. Les noms connus, les figures connues, les histoires connues, sont venus secouer le profond ennui qu'éprouvent les natures vulgaires en présence des grandes choses incomprises. Les personnes, toujours les personnes, celles qu'on connaît ou qu'on voudrait connaître : tel est le commencement, telle est souvent la fin des conversations intelligentes de l'animal parlant.

Il est certainement très-légitime de s'intéresser à ses semblables au point de vue de leur bien-être et de leur bonheur; mais nous doutons que ce soit un mobile de charité ou de philanthropie qui le plus souvent nous pousse à nous occuper si passionnément de nos voisins, de leur fortune, de leurs affaires de famille, de leurs défauts et de leurs ridicules.

Si nous réfléchissons un instant, nous verrons que cette pauvreté, cette petitesse, cette vulgarité de la conversation, résulte de ce qu'on n'ose guère quitter les questions locales et personnelles pour aborder les questions générales, sans risquer de se trouver dans un grand isolement. Ajoutons aussi qu'intellectuellement nous n'avons pas assez gagné au développement de notre vie moderne, et à la multiplicité des rapports sociaux qui en sont la conséquence la plus directe. Bien au contraire, nous lisons tous les mêmes journaux, les mêmes discours. Il semblerait que la conversation dût trouver là un vaste champ et d'inépuisables ressources. Qu'en arrive-t-il? On s'aborde en se demandant : « Avez-vous vu ce que l'*Étoile* dit ce matin? » Et l'autre : « Oui; n'est-ce pas curieux? et avez-vous vu ce que l'*Éclair* a répondu? » Puis on se quitte n'ayant plus rien à se dire.

Et remarquez que ceux-ci sont les bavards. La grande majorité, qui sait que tout le monde lit l'*Étoile* et l'*Éclair*, ne se donne même pas la peine de faire des questions si inutiles.

En vérité, nous ne serions pas fâchés de voir s'introduire dans la société une loi analogue, quoique moins extrême, à cette vieille loi par laquelle un homme ne pouvait proposer un nouvel acte de législation, qu'à la condition d'avoir une corde autour du cou. Si celui qui parle pour ne rien dire encourait la peine d'une amende, il est probable que nous en profiterions tous. Qu'on ne s'imagine pas toutefois que c'est l'utilitarisme que nous prêchons. Loin de là, nous pensons que la conversation, comme l'art, doit trouver son but en elle-même; seulement, dans l'un et l'autre cas, ce but doit être aussi élevé que possible. La conversation générale se distingue de la conversation particulière surtout en ceci, c'est que personne ne sait ni ne doit savoir où elle aboutira. La conversation particulière est, le plus souvent, une affaire ayant un objet déterminé. La conversation générale, au contraire, est, au plus haut point, un délassement, un loisir. Aussi, ce qu'il faudrait éviter au premier chef, c'est ce qu'on nomme vulgairement « parler métier. » Il y a des moments où il est tout naturel que les femmes causent de leurs enfants, de leurs domestiques et de leur toilette; les avocats, de leurs clients et de leurs procès; les artistes, de leurs tableaux. Mais tout cela, qu'on veuille bien le remarquer, rentre dans le domaine des affaires, et ne saurait offrir le moindre charme. La conversation ne doit dédaigner aucun auxiliaire; mais elle doit se garder de mettre au premier plan les choses accessoires et insignifiantes. Et puis, il faut que le thème principal ne soit absorbé ni par ceci ni par cela, accaparé ni par ceux-ci, ni par ceux-là, chacun devant pouvoir en prendre sa part. Il arrive souvent que l'obstacle vient de l'humilité, de la timidité des uns autant que de l'aplomb des autres. Nous croyons qu'il y a trois règles essentielles à observer. La première, c'est que chacun a le droit et même le devoir d'avoir une opinion indépendante; la seconde, c'est que l'ayant, il faut savoir l'exprimer; la troisième, c'est que toute opinion est digne de respect et mérite d'être écoutée, non-seulement par courtoisie, mais parce qu'un jugement honnête et sincère a toujours quelque valeur.

Aucun être sur terre ne peut rivaliser avec l'homme dans le divin privilége de l'échange de la pensée. Ce qui importe, c'est de nous montrer dignes de ce privilége en ne

l'abaisssant point au niveau de choses mesquines et vulgaires. Autant que possible, sachons nous maintenir sur les hauteurs d'où les petites choses de la vie reprennent leur véritable proportion. Les grands et les riches de ce monde sont si persuadés de leur supériorité qu'ils trouvent tout simple de multiplier les barrières qui les séparent du troupeau vulgaire. Nous ne pouvons accepter les inégalités qui ne reposent que sur de pures distinctions de toilette ou d'argent. L'énorme distance qui semble séparer telle grande dame de sa femme de chambre, tel millionnaire de son valet, ne serait-elle pas comblée sur-le-champ, si nous supprimions la couturière de l'une et le tailleur de l'autre? N'arrive-t-il pas souvent que les propos du salon ne sont guère plus relevés que ceux de l'office et de l'écurie?

Et cependant nous croyons qu'à aucune époque les conditions de la conversation ne se sont trouvées plus favorables qu'à l'époque actuelle. Les vieux préjugés sont partout ébranlés. Le champ de la spéculation est ouvert à tous et chacun peut dire le fond de sa pensée. Soyons donc moins frivoles, moins étroits, moins intolérants, l'excuse de l'intolérance ayant cessé d'exister. La réforme nous paraît urgente dans l'intérêt et pour l'honneur de la société, et pour la dignité de l'animal parlant qui se dit roi de la création.

PENSÉES STOÏCIENNES.

Je fais mieux qu'obéir à Dieu, j'adhère à ses ordres, je les suis de tout mon cœur et non parce qu'il le faut.
SÉNÈQUE.

Quand l'heure de la retraite sonne, il faut se retirer paisiblement et avec douceur, comme une olive mûre qui, en tombant, bénit la terre qui l'a portée et rend grâce à l'arbre qui l'a produite. MARC-AURÈLE.

LANGAGE DES FORMES.

Toutes les formes des êtres expriment des sentiments intellectuels. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

LE SALUT PAR L'ÉPARGNE.

Les Anglais désignent ce que nous appelons les caisses d'épargne par ces mots : *savings-banks*, qu'un de nos amis, n'ayant égard qu'à l'étymologie, prétend traduire ainsi : « banques de salut. »

C'est un salut, en effet, pour les petits et les déshérités jetés sans patrimoine sur le théâtre de la vie, que de pouvoir déposer en lieu sûr, avec un intérêt raisonnable, des sommes très-minimes formées de centimes ajoutés l'un à l'autre.

C'est un salut pour les hommes de désirs que de trouver en tous lieux une caisse toujours ouverte pour emprisonner l'épargne au moment où elle naît, et avant qu'une tentation ait pu se glisser au devant de la caisse et faire appel à la passion.

C'est un salut surtout lorsque les premiers dépôts ont pris quelque importance, et qu'au lieu d'être simplement une réserve pour des besoins futurs, ils peuvent constituer un agent efficace de production et de fortune.

Voici un fait qui montre bien l'influence considérable que peut exercer sur un homme la possession d'un capital.

C'était dans un des faubourgs de Paris. Il y a une vingtaine d'années, un fabricant avait un ouvrier à haute paye très-adonné au vin et s'enivrant à outrance, sans que rien pût le corriger, mais d'une rare habileté. Pas une quinzaine ne se passait sans qu'il le renvoyât; mais il ne tardait pas à le reprendre dans l'intérêt de sa fabrique. Cependant le vin finit par prendre un tel empire sur le malheureux ouvrier, qu'on jugea impossible de le conserver quoi que les ateliers en pussent souffrir. Notre ivrogne comprit que c'était sérieux cette fois et qu'il lui fallait se décider à un effort. Il supplie son patron; mais celui-ci ne consent à le recevoir qu'à salaire très-réduit.

— Vous n'aurez plus ainsi, dit-il, dix centimes pour aller au cabaret; à peine pourrez-vous vous suffire avec une telle réduction; mais il faut en passer par là, sinon non.

L'ouvrier consent. Pendant quinze mois on n'eut rien à lui reprocher; il tint sa promesse. Après ce délai, cependant, survinrent quelques circonstances de fêtes et de noces qui semblèrent amollir son courage. Il retournait parfois au cabaret, sans s'enivrer néanmoins. Mais les visites devinrent de plus en plus fréquentes. Le patron le fit alors appeler, et, lui montrant un livret de caisse d'épargne avec un dépôt de 600 francs :

— Tenez, Albert, voici un livret à mon nom où j'ai fait inscrire, chaque quinzaine, la retenue faite sur votre paye. Je vois que vous allez retomber dans votre ancien vice; je ne vous tolérerai pas même une apparence d'infraction à nos conventions. D'un autre côté, je ne veux pas profiter de votre abandon de salaire. Je vais donc faire transférer ce livret à votre nom, et nous nous séparerons encore bons amis.

A la vue d'une somme dépassant tout ce qu'il avait pu rêver, l'ouvrier fut comme frappé de stupeur. La possession imprévue d'un tel capital lui fut un coup de foudre hygiénique auquel il ne put résister. Tombant sur une chaise, il s'écria :

— Non, non! gardez, patron, et que Dieu vous bénisse mille fois. Six cents francs à moi? A moi, six cents francs? Est-ce que je rêve? Gardez, patron; gardez toujours pour moi. J'y ajouterai encore de mon côté; car je ne veux plus goûter au vin, et je veux me marier!

Ce ne fut plus le même homme; il tint parole, fit un versement à chaque paye, se maria et fonda une honnête famille.

Une petite somme n'eût ouvert chez lui qu'une perspective de bombance ou d'orgie; mais le capital formé lentement par son travail lui était apparu comme un instrument de salut, de travail et d'indépendance.

AU SUJET D'UN VAISSEAU

CONSTRUIT EN SEPT HEURES.

Voy. t. XL, 1872, p. 47.

Dans une lettre adressée à M. Arnoul fils, intendant des galères à Marseille, et datée du 17 octobre 1670, Colbert disait :

« Il serait bien nécessaire que vous eussiez toujours le bois d'une galère en botte pour la pouvoir construire en vingt-quatre heures de temps, en cas que le roi résolût d'aller à Marseille dans l'année prochaine. Et comme Sa Majesté en parle toujours, et qu'elle en prendra peut-être la résolution un jour si précipitamment que nous n'aurons pas assez de temps pour faire les préparatifs nécessaires pour cela, je vous prie de tenir toujours toutes choses en état de le pouvoir faire; il serait même bien à propos que vous fissiez faire ce travail en votre présence, un jour que vous aurez moins d'affaires et que tous vos travaux seront en état, que vous pourrez faire cette tentative sans rien préjudicier au service. Je serais bien aise même que cette

expédition se fît en la présence de mon fils, afin qu'elle pût servir à son instruction. »

Le ministre adressait à son cousin Colbert du Terron une recommandation semblable, et sur la réponse de celui-ci, il écrivait, le 30 novembre 1670 :

« Quoique vous trouviez de la difficulté à bâtir un vaisseau en une semaine, en présence du roi, il faut néanmoins faire votre possible pour y parvenir, ou au plus en quelques jours davantage... »

Enfin, il exprimait le même désir à Matharel, intendant de la marine à Toulon, dans une lettre du 2 janvier 1671 :

« Il faut, dès à présent, travailler à préparer toutes les pièces de bois qui entrent dans la construction d'un vaisseau, afin que lorsque le roi ira à Toulon, qui sera assurément ou dans l'année où nous sommes, ou dans le commencement de la suivante, vous puissiez faire commencer et achever un vaisseau en sa présence, pendant les dix ou douze jours qu'il y sera... »

Puis, revenant sur ce sujet dans une lettre du 6 février, Colbert ajoutait :

« Il serait à souhaiter que ce pût être au moins une frégate de 45 à 50 pièces de canon. Mais si vous ne le pouvez faire que d'une de 26 à 30, il suffira... »

Nous pourrions multiplier ces citations, car Colbert voulait que Louis XIV, vers quelque point qu'il se dirigeât, pût assister à la construction d'un vaisseau. Nous rapporterons seulement encore quelques faits contemporains de celui dont il a été question dans l'article précédent.

Dans une lettre à Brodart, intendant des galères à Marseille, datée du 26 décembre 1678, le ministre faisait les recommandations suivantes :

« A l'égard de la diligence, il faut que vous parveniez, s'il est possible, à la faire telle que le roi voie mettre la première pièce après son lever, et que la galère soit achevée avant qu'il se couche et en état de sortir en mer, c'est-à-dire qu'il faut que ce bâtiment soit achevé depuis neuf ou dix heures du matin jusqu'à neuf heures du soir... »

Grâce à ces recommandations successives, on put lire dans la *Gazette de France* du 29 juillet 1679 le récit suivant :

« Il y a quelques jours, le sieur Arnoul fils fit bâtir à Toulon un vaisseau. Toutes choses avaient été si bien disposées, et les sept cents ouvriers qui furent employés à cet ouvrage y travaillèrent avec tant d'ordre et de diligence, que le vaisseau fut achevé en sept heures, quoiqu'il ait cent pieds de long, qu'il soit percé pour quaranté pièces de canon, et qu'il ait plus de deux mille cordages. »

C'est probablement à cette expérience qu'il faut rapporter le passage suivant d'une lettre de Seignelay au chevalier de Valbelle, lieutenant de l'amirauté :

« J'ai été bien aise d'apprendre, par la lettre que vous m'avez écrite le 14 de ce mois, que la frégate qui doit être bâtie en présence du roi a été assemblée en sept heures de temps, et que vous avez été présent au travail. J'en ferai faire une seconde épreuve lorsque j'irai en Provence... »

Enfin, si Arnoul fils était parvenu à contenter le ministre, il en fut de même de Brodart; car la *Gazette de France* s'exprime ainsi dans son numéro du 11 novembre 1679 :

« Le sieur Brodart, intendant des galères à Marseille, y a fait bâtir une galère dans l'espace de dix heures et demie. Le marquis de Seignelay, secrétaire d'État, étant arrivé à l'arsenal à six heures du matin, à peine y fut-il entré que le sieur Brodart fit paraître d'un coup de sifflet huit cents ouvriers qui commencèrent à bâtir une galère. Ils étaient de plusieurs métiers, tous distingués par des habits différents, afin qu'ils se pussent reconnaître en travaillant et qu'il n'y eût point de confusion. Ils commencèrent à travailler à six heures et demie du matin, et à cinq heures du soir, la galère étant achevée et équipée, le maréchal duc de Vivonne, le marquis de Seignelay et le chevalier de Noailles, lieutenant général des galères, montèrent dessus et allèrent jusqu'au château d'If. »

Nous regrettons vivement d'ignorer la somme dépensée en ces féeries inutiles. Il est bon de s'amuser; mais les peuples sont las aujourd'hui que ce soit toujours avec leur argent.

Les personnes curieuses de mieux connaître Arnoul et sa famille trouveront sur ce sujet d'intéressants détails dans Saint-Simon et dans la correspondance de Colbert, publiée par M. Pierre Clément, d'où nous avons extrait les citations précédentes.

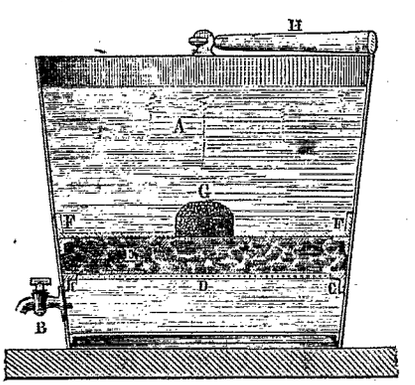
UN FILTRE A BON MARCHÉ.

Voici une manière simple et économique de fabriquer un filtre excellent quand on se trouve dans un pays où, faute de sources, on est privé d'eau pure, et où l'on ne peut se procurer de fontaines filtrantes.

On prend un seau en fer galvanisé et l'on y fait adapter un robinet à trois ou quatre pouces au-dessus du fond. Plusieurs petites lames de zinc ployées à angle droit doivent ensuite être soudées contre la paroi intérieure du seau, un peu au-dessus du robinet, pour servir de supports. Sur ces supports on fait reposer une cloison, en zinc également, percée de petits trous. Deux ou trois pouces plus haut, on pose une seconde cloison, soutenue par des supports pareils aux premiers. Cette cloison est munie d'un rebord en plomb qui s'adapte exactement à la paroi circulaire du seau; au lieu d'être percée comme l'autre, elle est pleine; au centre, on y enchâsse une petite boîte en zinc d'environ trois pouces de diamètre, qui, elle, a un fond percé de trous. Cette boîte est destinée à recevoir une éponge fine dans laquelle l'eau, en la traversant, se dépouille déjà d'une partie des corps étrangers qu'elle contient. Il est bon de bien tasser cette éponge et même de glisser de l'étoupe entre elle et les parois de la boîte, afin de forcer l'eau à passer au travers. L'intervalle qui existe entre les deux plateaux de zinc doit être rempli de morceaux de charbon de la grosseur d'une noix.

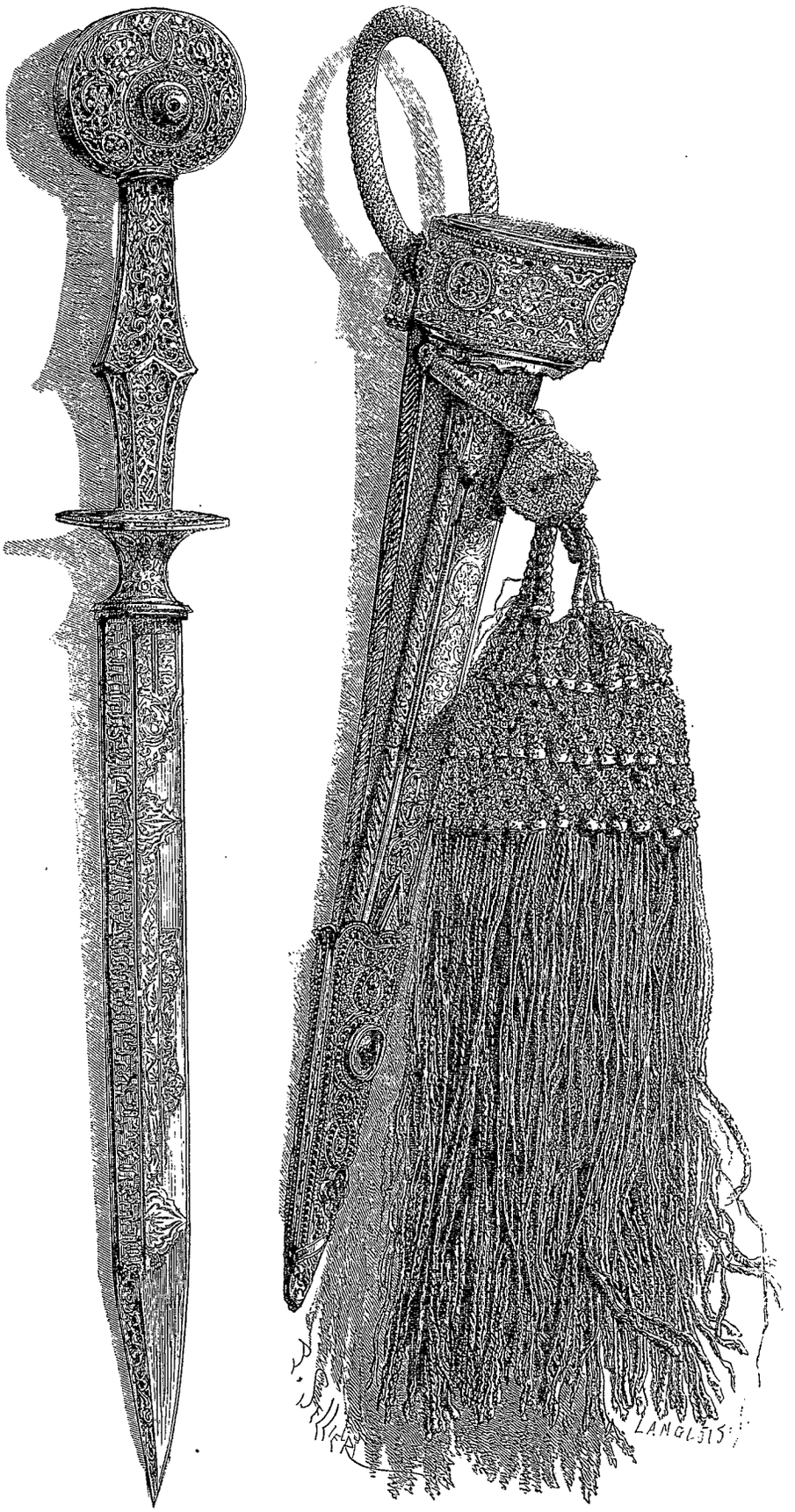
Il faut avoir soin de laver l'éponge de temps en temps pour la maintenir propre, et même, mais bien plus rarement, de renouveler le charbon, qui, saturé des impuretés de l'eau qu'il absorbe dans ses pores, finirait par ne plus remplir son office d'épurateur.

Notre figure représente une section verticale de ce filtre.



A. Seau en fer galvanisé. — B. Robinet. — C. Supports en zinc. — D. Plateau inférieur percé de trous. — E. Charbon. — F. Plateau supérieur à rebord de plomb. — G. Boîte à éponge. — H. Anse.

COUTEAU DE CHASSE MORESQUE ET SA GAINE.



Couteau de chasse et sa gaîne ayant appartenu au marquis de Valseca. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

Si l'on veut se former une idée exacte de l'importance que l'on attachait à la trempe d'un couteau de chasse durant le moyen âge, il faut lire attentivement le curieux traité de vénerie que nous a laissé un prince célèbre, connu également des chrétiens et des Mores dont il était voisin, et qui passe pour avoir été le plus habile chasseur de son temps. Ce beau livre, dont les vieilles éditions sont si recherchées, est intitulé : « la Chasse de Gaston Phœ-» bus, comte de Foix, envoyée par lui à messire Philippe » de France, duc de Bourgogne. » Dans maint chapitre, il est question du couteau ou de l'épée de chasse. Sur la finesse de sa lame, sur la solidité de sa pointe acérée, reposait bien souvent la vie du veneur. C'était grâce à cette arme que le chasseur pouvait faire briller son courage sous les yeux d'une cour chevaleresque; c'était surtout par son adresse à la lancer qu'il méritait la renommée de veneur habile. Le cerf était-il mis aux abois par une meute royalement dressée, le veneur n'allait pas le tuer brutalement au milieu des chiens; l'habileté suprême consistait à l'arrêter dans sa course, si la flèche avait erré. « Il doit descendre de son cheval, dit Gaston en parlant du chasseur, et venir de loing par derrière, et se garde qu'il ne le voye, en se couvrant des arbres, et ainsi le pourra en jetant de son épée ou l'esjarreter (1). »

Plus loin, et après avoir décrit dans son style énergique les périls du veneur en présence d'un sanglier furieux, quand il a indiqué les précautions que doit prendre le cavalier armé de l'épieu et du couteau de chasse, Gaston Phœbus s'écrie dans son langage pittoresque : « Et c'est belle mestrise et belle chose qui bien scet tuer un sanglier de l'espée ! » (2)

Le couteau de chasse de luxe dont nous donnons une exacte représentation est d'origine arabe; et cette gaîne, d'un admirable travail, qui devait le préserver du contact extérieur de l'air, est bien de celles qui par leur richesse et l'exquise beauté de leur travail auraient mérité, pour nous servir d'une expression de M. de Laborde (3), « d'autres étuis ou d'autres gaînes, afin de garantir de tout dommage leurs précieux ornements. » Les aciers fabriqués en Orient au moyen âge sont trop connus pour que nous parlions ici de l'excellence de la lame. Nous dirons seulement que les ouvriers moresques, qui remplirent de leurs armes précieuses la plupart des cités de l'Espagne, introduisirent dans la fabrication de ces épées certains procédés qu'utilisèrent les ouvriers chrétiens, tels que les Hortuño de Aguirre, les Julian del Rey, les Menchaca, les Sahagun, et tant d'autres.

La gravure qui a reproduit avec une fidélité si scrupuleuse les moindres détails dont se compose l'ornementation de l'arme élégante que nous figurons, ne peut que laisser deviner les caractères arabes qu'on voit sur sa lame. Les Orientaux ne manquent pas, on le sait, de marquer sur les sabres de choix certains versets du Coran, certaines devises guerrières qui, à leurs yeux sans doute, doivent doubler l'énergique assurance d'un bras qui frappe l'ennemi durant le combat. Le chrétien du moyen âge faisait bénir son épée; le musulman la sanctifie par une inscription religieuse. Dans son précieux ouvrage sur les Antiquités arabes et persanes, Reinaud cite plusieurs de ces formules guerrières qui se reproduisent sans grande variété. Tantôt, s'il s'agit d'une lame sortie d'un atelier d'Ispahan, on lit :

Il n'y a de brave qu'Ali, et d'épée que Doulfékar.

Une autre fois, on voit ce passage du Coran, qu'on gravait aussi sur les casques :

Le secours vient de Dieu, et la victoire est proche.

Les artistes habiles auxquels on doit plusieurs de ces armes redoutables n'ont pas oublié de faire passer leur nom à la postérité. Le plus célèbre d'entre eux, celui dont on paye encore les lames au poids de l'or, est un certain Assad-Allah, fameux armurier d'Ispahan, qui vivait au temps du grand Abbas, c'est-à-dire de 1590 à 1628. Après cette époque, les choses changèrent singulièrement, et il arriva un fait commercial que ne doivent pas ignorer les curieux qui achètent fort cher des armes orientales. On avait envié aux Asiatiques leurs lames d'une trempe exceptionnelle, mais au dix-septième siècle ce furent des traficants européens qui inondèrent la Perse et l'Inde de leurs produits. « C'était, dit Reinaud, une partie du commerce fait par Chardin et d'autres voyageurs »; et il ajoute : « Grâce à la supériorité de nos procédés, le nombre de ces armes doit s'accroître tous les jours. » (1)

(1) *Esjarreter*, couper le jarret; on se sert maintenant du mot *acouer*. Voy. l'excellente édition donnée par M. Joseph Lavallée, en 1854, pour le *Journal des chasseurs*. 1 vol. in-8 avec figures.

(2) P. 220.

(3) Voy. *Notice des émaux, bijoux et objets divers*. Paris, 1853.

(1) Chardin affirme que l'acier persan a le grain menu et délié, mais qu'il est cassant comme le verre; on est obligé de l'allier avec l'acier des Indes, qui est très-doux. Est-il exact d'affirmer que le secret au moyen duquel on distingue un certain acier veiné appelé *vieil acier des Indes* est perdu? Nous soumettons cette question à nos habiles industriels. — Voy. *Description des armes dans les monuments arabes, persans et turcs du cabinet du duc de Blacas*, t. II, p. 309.

LES SOULIERS D'ENFANT.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 2.

V

L'ennemi, d'ailleurs, nous donnait de l'occupation. Il était arrivé à portée de la place : ses boulets et ses bombes commençaient à nous arriver. Un jour, je me promenais tranquillement dans une petite rue; je songeais à une foule de choses, au pays que je n'étais pas bien sûr de revoir, à ce changement qui s'était produit dans nos affaires. J'entends passer une bombe bien au-dessus de ma tête, et je me dis en pliant malgré moi les épaules : « En voilà encore une qui n'est pas pour moi. » Eh bien, je me trompais. La bombe rencontre un clocher, je crois, éclate et me couvre de plâtras et de pierres. Je perds connaissance, et je me réveille tout moulu et tout perclus dans un lit d'hôpital. Le hasard m'avait envoyé dans le service de Durand, et mon lit était à côté de celui du sous-officier russe.

J'ai passé là de longues heures, ne bougeant pas plus qu'un enfant dans son maillot. Je comptais une à une les heures de la nuit : je guettais le jour; je suivais les progrès et le déclin de la lumière aux solives du plafond, jusqu'au moment où on allumait de distance en distance des veilleuses que je trouvais bien lugubres. Mais il ne s'agit pas de moi. Dès que je pus tourner la tête sans crier, je me mis à observer mon voisin. Il avait une belle figure de soldat, froide et résolue. La douleur ne lui arrachait pas une plainte. Il montrait le stoïcisme farouche d'un sauvage ou d'un animal blessé.

Comme je me remettais assez vite, le docteur venait causer avec moi et me raconter les nouvelles. Un jour, notre entretien tomba sur les singuliers effets produits par la peur.

— Il arrive quelquefois, dit le docteur, que les plus braves ont des hallucinations, et prennent peur sans savoir pourquoi. Les uns reculent, tournent le dos à l'ennemi,

et s'en vont, Dieu sait où ; les autres, comme poussés par une force supérieure, vont droit au danger, comme le gibier affolé qui revient vers les chasseurs. C'est évidemment le cas de votre voisin. Il a tout l'air d'un brave garçon ; mais son imagination lui a joué un vilain tour, et c'est bien réellement la peur qui l'a amené, comme un lièvre de mars, sous le plomb de nos grenadiers.

A ces mots, le sous-officier se dressa sur son séant ; il devint très-pâle, puis très-rouge, et, tendant le bras droit de notre côté :

— Vous mentez, dit-il au docteur, avec des yeux étincelants ; quand j'ai fait cela, j'étais un maudit, mais je n'étais pas un lâche.

VI

Le docteur bondit sur sa chaise ; rien n'avait pu lui faire soupçonner que son malade parlât ou même comprît le français. Il était si décontenancé et avait si complétement perdu la parole, que c'est moi qui répondis au sous-officier.

— Pourquoi dites-vous que vous êtes maudit ?

Il ne répondit pas d'abord, et se laissant retomber sur son oreiller, il se mordit les lèvres. Puis, au bout de quelques minutes, il prit son parti et dit :

— Puisque ma faute est expiée, et que Dieu n'a pas voulu prendre ma vie, que je lui offrais, je puis parler ; mais, par tout ce que vous avez de plus cher, ne me prenez pas pour un lâche.

Jusqu'à un certain jour que je vais vous dire, j'ai été un honnête homme et un croyant plein de ferveur ; j'ai toujours été un brave soldat. J'ai fait la guerre, et quelle guerre ! sans piller, sans voler. Il y a quelques mois, je fus logé chez une famille allemande ; on me reçut bien, et ce n'est pas étonnant, puisque les Russes sont les alliés des Allemands. On me traita si bien que j'en étais attendri. Le soir, on me mena dans une petite chambre où je devais passer la nuit. Par pure curiosité, je regardai tout ce qui était à ma portée, sans toucher du bout du doigt à la clef d'aucun meuble. Par malheur, je découvris sur une planche un paquet soigneusement enveloppé dans du papier. « Frère, me dis-je, ne sois pas curieux comme femme, et remets ce paquet où tu l'as pris » Tout en disant cela, je soupesais le paquet, et je me demandais ce qu'il pouvait contenir. C'est là que la tentation a commencé. J'entr'ouvre le papier ; et qu'est-ce que je vois ? la pointe d'un petit soulier d'enfant. Je déroule le papier sans scrupule, et je vois deux jolis petits souliers d'enfant, blancs comme la neige, avec la marque du petit pouce au bout et de petites éraillures au talon. C'étaient les souliers du dimanche du petit enfant de la maison. Il était de l'âge du mien, et toute la soirée je l'avais tenu sur mes genoux. « Les jolis souliers ! me dis-je ! » Et, après avoir déposé un baiser dessus, je les remis à leur place. »

En me déshabillant, je pensais à ces petits souliers : jamais je n'avais vu rien de pareil. Je rouvris le papier et je les admirai encore. Mon petit enfant serait si heureux d'en avoir de pareils !

Comme j'étais fatigué de mon étape, et que mon esprit était tout rempli de l'image de ces petits souliers, j'oubliai de faire ma prière. Je n'avais pas, d'ailleurs, comme dans nos maisons russes, les saintes images sous les yeux pour m'avertir de mon oubli. Alors le Seigneur Dieu m'abandonna. Je rêvai toute la nuit que je voyais mon enfant avec les souliers ; il était si beau, si heureux ! Quand le matin fut venu, je jetai encore un coup d'œil d'envie du côté de ce papier. Je le tenais à la main quand, j'entendis dans la rue sonner le boute-selle. Par un mouvement plus fort que ma volonté, je le cachai sous ma capote : je ne savais plus ce que je faisais.

Nous partîmes si brusquement de la ville que je n'eus plus le temps de réparer ma faute, car déjà le remords me tenait. Je n'osai les jeter, ces petits souliers, et je finis par les envoyer au pays. Mais dans ma lettre, je n'osai jamais dire à ma femme comment je me les étais procurés. Ce fut ma première punition. A peine partis, j'aurais voulu les ravoir, tant j'étais sûr désormais qu'ils porteraient malheur à mon enfant !

VII

Le docteur, revenu à lui, s'efforçait en vain d'imposer silence à son malade qui parlait d'une voix sifflante, avec une véhémence sauvage.

— Il se tue ! il se tue ! s'écriait-il. Voyons, mon ami, pour l'amour de Dieu, taisez-vous ! Plus tard !

— Vous ne m'empêcherez pas plus de parler, maintenant que l'heure est venue, que vous n'avez pu me forcer à le faire, quand ce n'était pas le moment : sachez donc tout. L'enfant est mort le jour même du vol ; c'est donc bien moi qui l'ai tué. Depuis le jour où j'ai su mon malheur, je n'ai plus dormi sans avoir en songe des manifestations, des avertissements. Tout m'a été revélé, jusqu'à la forme de l'expiation !

— De quelles manifestations parlez-vous ? demanda avec curiosité un des aides du docteur.

Le sous-officier remua la tête, fit un signe de croix sur sa bouche.

— C'est un secret, dit-il, et quand même je le voudrais, je n'ai pas le droit de le révéler. Mais vous voyez bien que je ne suis pas un lâche.

Il avait à peine achevé ces mots qu'il fut pris d'une violente crise nerveuse, accompagnée d'étouffements. On s'empressa autour de lui, on réussit à le calmer, et il s'endormit d'un sommeil semblable à la mort.

— C'est un visionnaire, dit le docteur d'un air pensif.

— Quel fléau que la guerre ! dit l'aide sentencieusement.

Quant à moi, je ne dis rien ; mais je fus si vivement frappé de ce qui venait de se passer, qu'aujourd'hui encore je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir cette belle tête pâle, les yeux fermés, sur cet oreiller d'hôpital.

VIII

— Et qu'est-il devenu ? demanda l'un de nous à l'oncle Corentin.

— Ce qu'il est devenu ? je ne l'ai jamais su, répondit l'oncle. Car le soir même la débâcle arriva, et chacun tira de son côté.

LE SONGE DU PATRICE ROMAIN,

PAR MURILLO.

Voy., sur Murillo, les Tables.

Lorsque Murillo se sépara de son premier maître, Juan del Castillo, héritier des formes roides de la vieille école florentine, il fut contraint par la nécessité à ne dédaigner aucun genre de travail, et l'on affirme que ses premiers ouvrages furent les symboles religieux dont il orna des bannières de confrérie destinées à figurer dans quelques processions de Séville. (1)

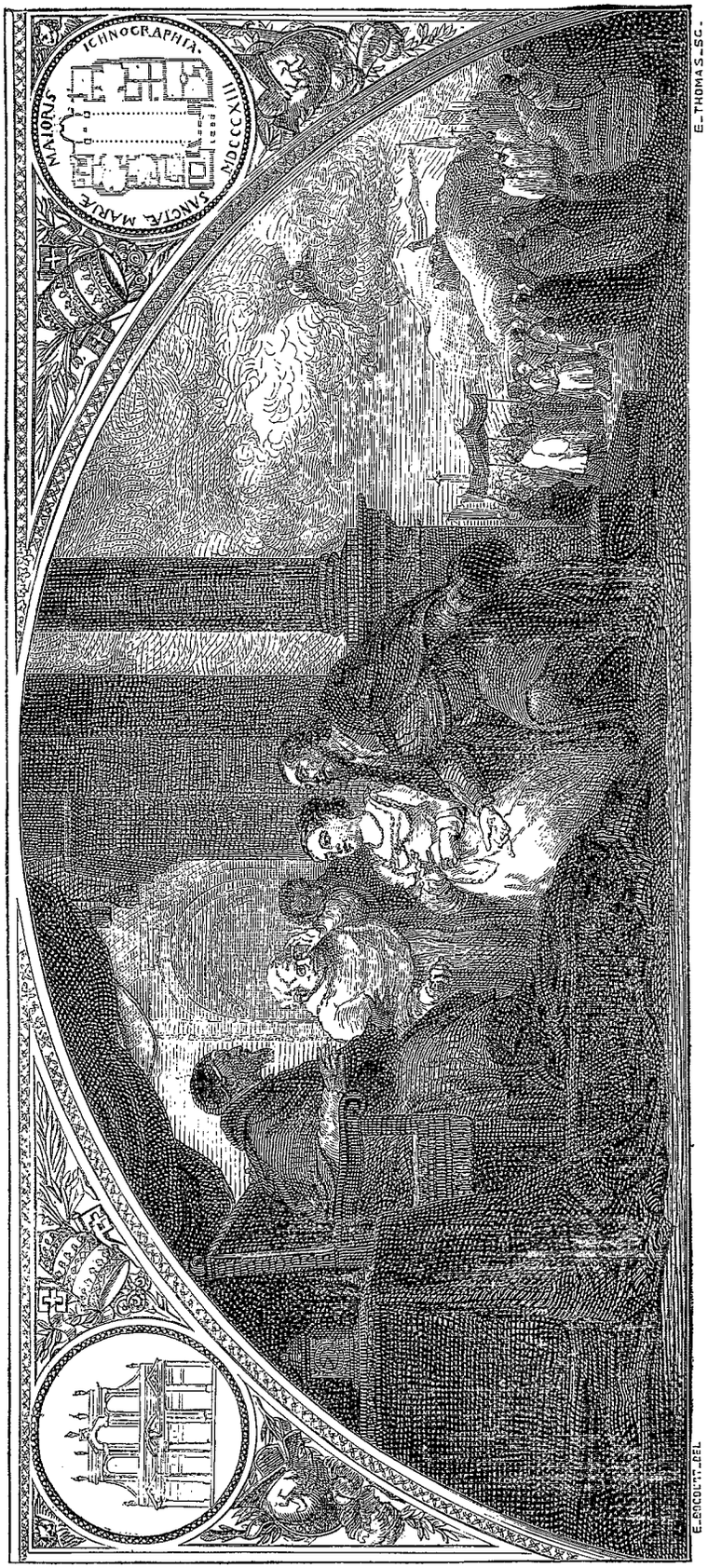
(1) Il est bien prouvé aujourd'hui, grâce à Cean Bermudez, qu'il était né à Séville et non à Villa de Pilar, le 1er février 1618. Son père se nommait Gaspar Esteban Murillo, et sa mère Maria Perez. Il était encore tout enfant lorsqu'on le conduisit chez un de ses parents, bon



Le Songe du patrice romain et de sa femme, tableau de Murillo, au Musée de Madrid. — Dessin de Bocourt.

A ce métier on ne gagnait point grand argent; l'artiste avait déjà vingt-quatre ans, et son oncle, qui fut aussi son maître, était allé s'établir à Cadix; il était donc privé même des secours de ce bon parent : mais il apprit à ne se point décourager. Ses biographes le représentent dans un misérable grenier, découpant quelque pièce de grosse toile, l'imprimant lui-même, la clouant sur un châssis; puis peignant ce qui lui venait à la pensée, sans trop savoir ce qu'il obtiendrait pour rémunération de son travail. Ce qu'il n'ignorait point toutefois, c'est que ces

dessinateur, mais mauvais coloriste, nommé Juan del Castillo. La date de la mort de Murillo reste fixée au 3 avril 1682.



Le patrice et sa femme à l'audience du Pape, tableau de Murillo, au Musée de Madrid. — Dessin de Bocourt.

œuvres qu'il multipliait n'orneraient point les églises de sa ville natale, et qu'elles partiraient pour l'Amérique; c'était uniquement, en effet, pour les colonies espagnoles qu'Esteban Murillo travaillait, et ceux qu'il devait édifier par ses peintures étaient de pauvres Indiens de Quito, de Cuzco ou de Santa-Fé. Mais, comme nous l'apprenons par Cean Bermudez, en ce temps déjà une grande métamorphose s'était faite dans l'intelligence du jeune peintre : il avait vu les œuvres d'un élève passionné de Van-Dyck, Pedro de Maya, revenu récemment de Londres, et il comprenait déjà toute la magie de la couleur.

Quand il eut assez économisé pour sortir de Séville, il

alla à Madrid, et ce fut là que son heureuse étoile le conduisit auprès deV elasquez ; ce fut là qu'avec les conseils du noble artiste, il étudia tous les grands maîtres, et surtout Titien, Rubens, Ribera, Van-Dyck.

Lorsqu'il revint à Séville, où personne peut-être ne s'était aperçu de son départ, c'était déjà le peintre de génie qui a produit ces cent trente toiles incomparables, dont un artiste de mérite, M. Jules Boilly, est allé de nos jours faire des copies dans les différentes villes de l'Europe où elles sont disséminées, et, dès cette époque, l'infinie variété de son talent apparaissait dans son éclat incomparable aux yeux de ses admirateurs.

Les deux tableaux du Musée de Madrid que nous reproduisons sont connus en Espagne et dans les pays étrangers sous des titres divers empruntés, soit à la localité qu'ils occupaient primitivement, soit à une antique tradition. Nous leur conservons celui qu'ils portent plus généralement dans l'histoire de l'art, *le Songe du patrice romain*.

Disons d'abord que la légende qui a inspiré au maître espagnol ses deux tableaux n'a aucun rapport avec l'histoire ecclésiastique de la Péninsule : elle a sa source dans l'hagiologie romaine, et elle nous transporte au quatrième siècle, à une époque où le pontife de Rome Liberius se trouvait en lutte avec les hérésies les plus ardentes et subissait parfois les douleurs de l'exil. A l'exception de M. Viardot, qui professe une admiration si vive pour ces deux toiles, la plupart des écrivains français qui se sont occupés du grand peintre, ou les ont oubliées, ou n'ont point mentionné la tradition qui a inspiré leur auteur. Il n'en est pas ainsi de l'exact William Stirling, et ce sera lui que nous suivrons dans la reproduction du programme que l'artiste avait à suivre.

LA LÉGENDE.

« Au temps du pape Liberius, demeurait à Rome un sénateur nommé Jean; la femme de ce personnage, noble et riche dame, ne lui avait point donné d'enfants; résigné à la volonté divine, et non moins pieux que favorisé de la fortune, le couple privé de progéniture résolut de prendre la sainte Vierge pour héritière, et dans cette vue, les deux époux la priaient chaque jour de leur faire connaître son consentement touchant l'emploi qu'ils devaient faire de leurs richesses.

» Touchée de leurs supplications, la reine des cieux apparut à chacun d'eux en songe, durant la nuit du 4 août 352. Elle acceptait l'héritage, à condition qu'ils iraient le jour suivant sur le mont Esquilin, et que là, sur un espace qu'ils trouveraient couvert de neige, ils fonderaient une église en son honneur.

« Le jour parut, et les époux, s'étant communiqué leur rêve, allèrent consulter le pape, qu'ils trouvèrent déjà instruit de la vision par la révélation que la sainte Vierge lui avait faite à lui-même. Après avoir reçu la bénédiction pontificale, et accompagnés d'un cortége de prêtres ainsi que d'une grande foule de peuple, ils s'acheminèrent vers l'Esquilin, dont ils virent une portion blanchie par une neige miraculeusement tombée dans cette saison brûlante. Ils déterminèrent alors l'emplacement que devait occuper l'église qu'ils avaient l'intention de fonder ; puis, lorsqu'elle fut terminée et dotée complétement à leur frais, ils lui donnèrent le nom de leur céleste légataire. (1)

» Cette église, la première qui fut élevée dans Rome sous l'invocation de la mère de Dieu sauveur, fut nommée *Santa Maria ad Nives*, ou basilique libérienne; elle fut rebâtie plus tard sur un plan beaucoup plus vaste, et devint la somptueuse Sainte-Marie Majeure, l'un des plus magnifiques monuments de Rome moderne. »

Ce fut en 1665, au moment où il était dans toute la puissance de son génie et en possession de « la couleur de cet art magique dont en Espagne il eut seul le secret (1) », que Murillo mit la dernière main à ces deux toiles magnifiques. Comme nous l'avons dit, placées d'abord dans la nef de Santa Maria la Blanca, dont elles étaient le plus splendide ornement (2), elles furent enlevées de Séville, par ordre de Napoléon Ier, avec plusieurs autres chefs-d'œuvre, parmi lesquels figurait au premier rang la Sainte Élisabeth de Hongrie : on les plaça dans les galeries du Louvre. C'était au début du siècle, en 1814, à une époque où l'on était loin encore de s'être familarisé avec les chefs-d'œuvre de l'école espagnole; elles furent incomplétement appréciées. M. Viardot insiste sur ce point, et il ajoute : « Ce fut à Paris que, pour leur rendre la forme carrée, on ajouta des angles dorés où sont tracés des inscriptions et des plans d'édifice. » Nous répéterons volontiers avec le savant touriste : « Ces deux tableaux merveilleux, adorables, dont la vue fascine et entraîne, sont appelés communément, soit *los Medios puntos* (les Hémicycles) de Murillo, soit le Miracle du gentilhomme romain, *el Milagro del caballero romano*. Je propose que, mêlant en une seule ces deux appellations diverses, on les nomme désormais le Miracle de Murillo. »

(1) Will. Stirling, *Annals of the artists of Spain*. London, 1848, 3 vol. in-8.

BARRAGES PETITS ET GRANDS.

Si vous voulez prendre la peine de chercher dans vos souvenirs d'enfance, et si vous avez la bonne foi de dire sans mauvaise honte ce que vous y trouverez, vous serez obligé d'avouer que les ruisseaux avaient pour vous, comme pour tous les enfants, un attrait particulier. Que de fois vous avez dû tremper vos petits doigts dans l'onde courante pour voir l'eau se briser contre cet obstacle soudain avec de petites vagues, comme il s'en fait à la tête des piles des ponts. Mais vous avez inventé quelque chose de plus beau.

Un jour, — vous devez vous en souvenir, — vous aviez taillé dans un bouchon de liége un vaisseau de guerre. Trois allumettes pour les trois mâts, une quatrième pour le beaupré, quelques brins de fil pour les cordages, quelques minuscules morceaux de papier, déchirés peut-être du cahier où vous traciez des bâtons, et voilà votre bâtiment gréé. Vous aviez obtenu de votre mère la permission de faire voguer votre navire sur une cuvette, à condition de ne pas répandre d'eau par terre; et, en gonflant vos deux petites joues, vous aviez, par un habile emploi de votre haleine comprimée, produit à volonté brise légère, brise carabinée, vent arrière, vent debout, vent largue. Vous aviez alors risqué un grain et même une tempête; le vaisseau était sorti triomphant de toutes ces épreuves.

O ambition humaine! O désir du toujours plus grand! O imagination prompte à enfler ses conceptions! O barque audacieuse de l'espérance, toujours prête à se lancer sur de nouveaux flots et vers de nouvelles terres! Mais, j'y pense : vous n'êtes pas arrivé à votre âge sans avoir lu nombre de dissertations sur l'inquiétude de l'âme humaine, son agitation perpétuelle, son besoin d'expansion,

(1) Viardot, *les Musées d'Espagne*, Guide et *Memento*. 3e édition, 1 vol. post in-8, p. 137.

(2) Les deux ailes latérales étaient ornées de deux autres tableaux de Murillo de même forme : l'un, représentant une Conception immaculée, qui est maintenant au Louvre; l'autre, la Foi tenant une hostie, symbole de l'Eucharistie. Ce dernier tableau faisait partie de la collection Pourtalès.

d'extension et de découvertes. Les moralistes moroses y voient une maladie incurable et nous exhortent à gémir; les philosophes plus humains, qui croient que Dieu n'a rien fait sans motif et sans but, disent que cette inquiétude est de l'activité; que l'homme n'est pas venu en ce monde pour y rester oisif; qu'il a beaucoup de besoins, et par conséquent qu'il doit avoir beaucoup d'intelligence pour les satisfaire; et que cette loi du mouvement, cette impulsion intérieure vers le nouveau et l'inconnu, c'est la marque la plus vraie et la plus incontestable de notre divine origine et de nos hautes destinées. Prenez-le comme vous voudrez, — et je souhaite pour vous que ce soit dans le second sens, — il n'en est pas moins vrai que du jour où votre petit bateau eut navigué sur une cuvette, elle ne vous suffit plus, et vous avez cherché comment vous pourriez faire une vraie navigation, un grand *voyage*.

Vous demeuriez peut-être dans une rue retirée et solitaire de ces anciens quartiers de Paris, qui rappellent la province. Bien des fois vous aviez traversé cette rue sans rien remarquer autour de vous. Maintenant vous regardez avec soin tout ce qui de près ou de loin ressemble à de l'eau. Vous êtes préoccupé, vous cherchez, vous avez toujours votre petit bateau dans la pensée. Savez-vous ce que c'est, après tout, qu'un grand inventeur? C'est un homme qui a comme vous son *petit bateau* en tête. Enfin vous avez trouvé. Alors vous avez été encore plus sage et plus appliqué que lorsque vous ambitionniez la cuvette; et quand votre mère, enchantée de vous, vous a demandé ce qui pouvait vous faire plaisir, vous lui avez répondu, avec ces inflexions de voix irrésistibles et ces yeux brillants de désir, comme en ont les petits enfants, que vous voudriez bien jouer un peu devant la maison, dans la rue, à une certaine heure. Il n'y passe pas de voitures; les gens d'en face vous connaissent; et d'ailleurs on pourra vous surveiller des fenêtres : voilà ce que votre mère se dit, et elle vous accorde en souriant la permission demandée. Vous avez alors pris votre bateau, au moment où un homme, coiffé d'une casquette d'uniforme, dont vous guettiez la venue, et auquel vous n'aviez jamais fait grande attention jusqu'alors, venait d'ouvrir une fontaine dans le haut de la rue. Vous avez été vous poster à l'extrémité de votre maison, du côté le plus rapproché de la fontaine, et vous avez attendu. L'eau est d'abord arrivée jusqu'à vous, puis elle vous a dépassé; alors, quand vous avez vu le ruisseau bien clair et coulant à pleins bords comme une vraie, mais vraie rivière, vous avez confié votre petit bateau à la fortune des ondes. Quels cris de joie! Comme vous tapiez vos petites mains l'une contre l'autre! Le navire, après avoir tournoyé, hésité, oscillé, a fini par avoir l'air de prendre un grand parti, et s'est mis en marche hardiment et rapidement. Vous l'avez suivi avec un bonheur mêlé d'inquiétude, — n'est-ce pas là l'histoire de tous les bonheurs? — Et quand vous êtes parvenu à l'autre extrémité de votre maison, limite de l'excursion qui vous était permise, vous avez respiré d'aise et de soulagement. Vous avez enlevé votre bateau d'une main prompte, et vous l'avez reporté au point de départ. Nouveau voyage par eau, nouveau retour par les airs. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous ayez senti derechef les pointes de cette inquiétude qui vous avait déjà tourmenté.

D'ailleurs, il y a dans ce ruisseau bien des choses regrettables qui maintenant sautent aux yeux. Le fond n'en est pas uni, le lit n'en est pas très-large; il en résulte une rapidité de courant accompagnée de saccades, de secousses, de remous, de caprices, et fort bonne peut-être pour balayer et nettoyer une rigole de pavés, mais fort peu propre à laisser à un bateau une allure digne et respectable. Ce n'est plus un vaisseau qui vogue, c'est une coque de noix, une épave quelconque ballottée, secouée, entraînée brutalement, sans rime ni raison. Et puis, il y a même des endroits où, par suite de l'inégalité et des bosses du sol, l'eau n'est pas assez profonde; le bateau se heurte, touche le fond, repart tout à coup, et manque de chavirer. Bref, ce n'est pas là ce qu'on appelle une navigation.

Quelle idée! les paveurs qui doivent venir refaire la chaussée de la rue ont mis des tas de beau sable jaune à des distances régulières. Il y en a justement un en face de la maison. Vous y avez été droit comme une personne sûre de son fait, vous avez mis entre vos dents le bout d'un des mâts du petit bateau pour le tenir, et vous avez pris le plus que vous avez pu de ce sable dans vos deux mains arrondies en écuelle. Alors vous avez été bravement déposer ce sable en travers du ruisseau; vous avez même fait plusieurs voyages au gros tas, car vous aviez conçu des projets gigantesques; et alors, de vos deux petites mains, vous avez serré, pilé, maçonné le sable déposé dans le ruisseau, et dont une partie s'en allait déjà à vau-l'eau; mais c'était prévu : dans tous les grands travaux il y a des sacrifices qu'il faut savoir subir; et si ce n'était pas d'un ruisseau que nous parlons, jamais l'expression « faire la part du feu » n'aurait été plus à sa place.

Enfin le petit talus est consolidé; le ruisseau est barré par une véritable digue; il se calme, il monte, il s'élargit. Quelle belle nappe d'eau! on dirait un lac, presque une mer! Le petit bateau, du reste, y est déjà. Comme il n'y avait plus de risque de le voir entraîné par le torrent, vous l'avez déposé sur l'eau, pendant que vous acheviez votre œuvre. Il attend, calme et majestueux, comme un trois-ponts au milieu d'une rade.

Allons, il paraît que ce n'est pas encore ce que vous vouliez. Votre figure devient songeuse; je crois même que vous faites la moue. Après tout, vous n'avez peut-être pas tort : votre bateau se tient bien sur l'eau, si bien même qu'il ne bouge pas. Il ne marche que quand vous soufflez en vous penchant, ce qui est très-fatigant, ou quand vous le poussez du doigt, ce qui n'est pas amusant. Vous sentez même, sans vous en rendre bien compte, que c'est un contre-sens au point de vue de la marine; c'est même ridicule : un vaisseau marchant à la main! Il n'y a que dans les poëmes épiques que ces choses-là doivent arriver. Et encore, ce sont des dieux marins qui font cette besogne. Or, comme il s'écoulera encore bien quelques années avant que vous lisiez votre *Énéide*, où l'on voit le vénérable dieu Portunus pousser un bateau de cette façon et lui faire ainsi gagner un prix dans des régates du temps par une tricherie, — ce qui, entre parenthèse, n'est ni beau ni juste pour un dieu, — vous ne pouvez évidemment pas vous consoler par une citation, très-mythologique à la vérité, et pleine d'à-propos pour un pédant, mais sans aucune valeur pour un marin.

Vous regardez donc avec mélancolie votre petit bateau, si tranquille qu'il n'a pas besoin d'ancre, et vous regrettez presque le moment où il était si brusquement agité par les soubresauts des vagues. C'était au moins la vie, puisque c'était le mouvement, et nous portons tous dans l'âme, — quand nous avons l'âme bien située, cela s'entend, — un besoin indicible de vie. L'homme n'est pas fait pour l'oisiveté, que les cœurs lâches décorent du nom de repos, ni même pour la tranquillité, chose spécieuse, qui, si l'on n'y prend garde, devient rapidement de l'engourdissement, de l'apathie, ce qui équivaut à la mort de l'esprit. Les enfants sentent d'instinct tout cela, quoiqu'ils ne l'expriment pas aussi correctement que les professeurs de philosophie, et c'est ce qui explique le mécontentement qui s'emparait de vous en voyant que votre petit bateau ne bougeait pas. Joignez-y que votre logique d'enfant en était choquée, le

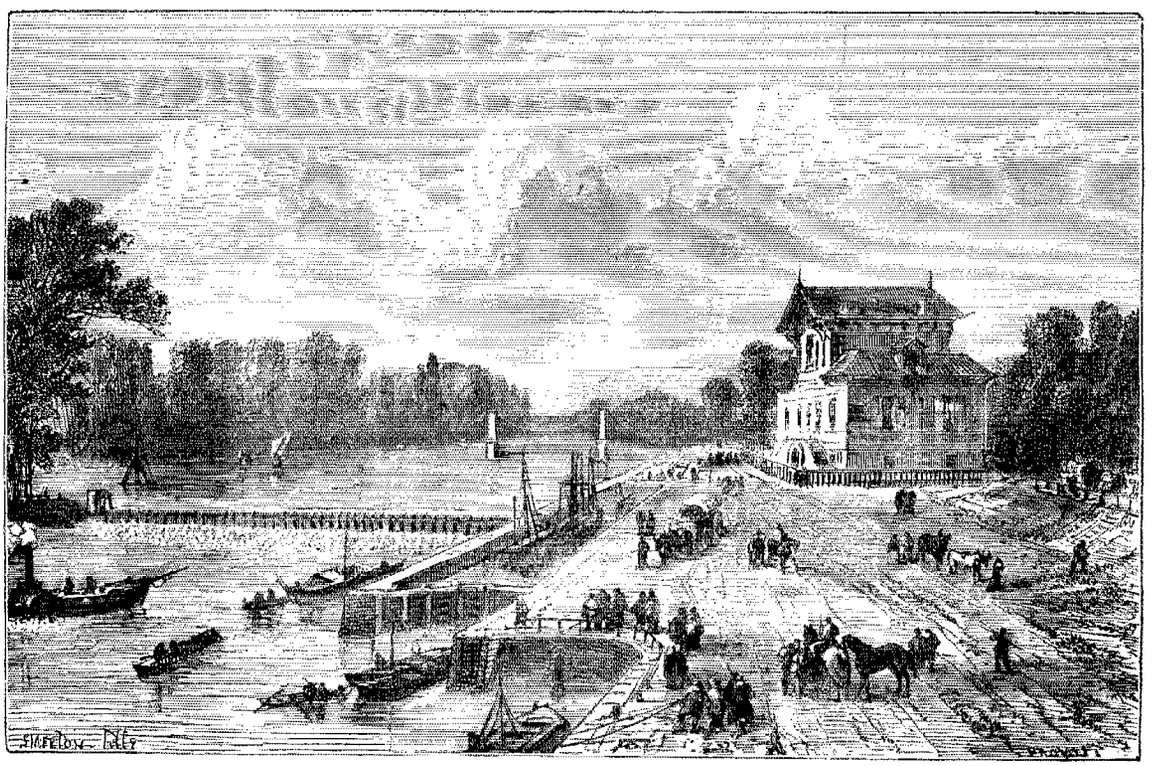
mouvement étant une nécessité pour un bateau bien plus que pour tout autre objet.

Mais n'est-ce pas une illusion? Le voilà qui se met en marche dans une direction très-nette. Vous cherchez la cause du phénomène. Une petite fissure s'est déclarée dans votre digue de sable. Un filet d'eau y passe et détermine un léger courant dans le lac supérieur : d'où le mouvement du bateau. Et comme il arrive plus d'eau qu'il ne s'en écoule, la nappe se maintient large et profonde, l'écoulement se fait sans secousse, et le bateau navigue maintenant d'aplomb avec un tenue solide et digne de lui. Le filet d'eau enlève quelques parcelles de sable, et élargit un peu la fissure; l'écoulement se précipite, qu'importe? Vous ne vous effrayez pas pour si peu. Vous voyez tout de suite de quelle réparation il est besoin : une pincée de sable ajoutée, et, — l'expérience donnant parfois de la science, — quelques cailloux enfoncés dans le talus, comme arcs-boutants, donnent à votre travail toute la solidité dont il est susceptible. Si bien que...

J'ai oublié de dire, je crois, que tous ces menus propos s'échangeaient entre trois personnes, à savoir, l'ingénieur Jacques, le psychologue Marcel, et moi. Quand je dis s'échangeaient, c'est par pur acquit de conscience, car Marcel avait pris la parole depuis une heure et ne s'en était pas encore dessaisi. Il faisait pour l'instant un grand ouvrage sur « le développement successif et logique des facultés de l'âme », prétendait que tout est dans tout, et voulait arriver à conclure qu'il n'est si petite invention des enfants qui ne recèle le germe de quelque grande œuvre scientifique.

La conversation ou plutôt le monologue avait commencé avant d'entrer dans le bois de Boulogne; nous l'avions traversé en entier, et le monologue durait toujours; nous avions même passé la Seine sur le pont suspendu de Suresnes, et Marcel, qui était au plus bel endroit de sa thèse, ne s'en était même pas aperçu. Il développait à perte de vue ses opinions sur l'esprit inventif des enfants, et ne voyait pas que Jacques, qui l'avait pris par le bras, le faisait cheminer à grands pas le long du quai. Tout à coup l'ingénieur l'arrêta brusquement : « Tenez, artiste en analyse et synthèse, regardez devant vous : voilà votre ruisseau, votre digue et votre bouchon; le tout revu, corrigé et augmenté. » Marcel ouvrait de grands yeux et ne comprenait pas.

— Décidément, dit Jacques, vous n'avez pas la science des



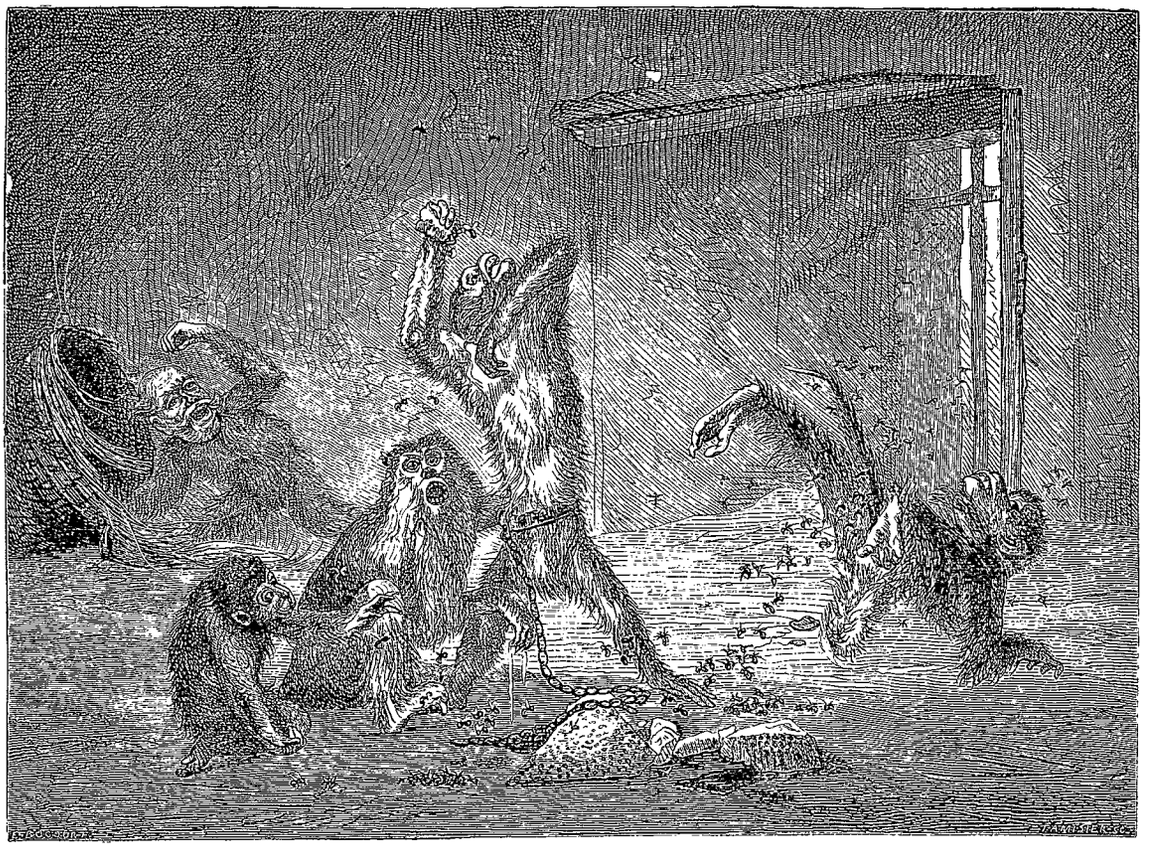
Barrage sur la Seine, à Suresnes. — Dessin de Provost.

rapports. La Seine qui coule de là-bas ici, c'est le ruisseau. Les lourds bateaux chargés de pierres, de vins, de charbons, les bateaux à vapeur, les canots, les bachots de toute forme, de toute dimension et de toute couleur, c'est le bouchon. Voulez-vous voir votre digue de sable? Regardez-moi cette levée qui coupe le fleuve en travers, qui arrête l'eau, la force à élever son niveau, et ne la laisse se déverser dans le bassin inférieur que quand le bassin supérieur est devenu navigable dans les conditions nécessaires. Il n'est pas jusqu'à votre fissure que vous ne retrouviez dans l'écluse; seulement c'est une fissure perfectionnée et qui a pour destination de faire passer sans secousse le bouchon du haut du ruisseau dans le bas. Je ne ferai pas à un philosophe comme vous l'injure de lui expliquer comment manœuvre une écluse, quoique pendant des milliers d'années les hommes aient fait des canaux sans trouver le mécanisme des écluses, mécanisme pourtant si simple et presque si enfantin, qu'après l'avoir vu manœuvrer une seule fois, on le connaît pour le reste de ses jours.

— C'est étrange, dit Marcel, voilà bien cinquante fois que je passe devant cette écluse et ce barrage, et je n'avais pas remarqué...

— Mon ami, interrompit Jacques, songez un peu plus à la question des analogies, et je vous promets bien d'autres étonnements en ce monde.

LE DROIT ET LA FORCE.



Salon de 1872; Peinture. — La force prime le droit, par A. E. Méry. — Dessin de Bocourt.

Non loin de la loge foraine où un montreur d'animaux tenait en cage une compagnie de singes bateleurs jusqu'à l'heure de l'exhibition quotidienne, il y avait un jardin clos seulement d'une haie à demi-hauteur d'homme, et au fond de ce jardin une ruche.

Tous les jours, en faisant la parade sur l'étroit plancher élevé devant la ménagerie ambulante, les singes affriandés ne cessaient de lancer des regards de convoitise vers le logis des abeilles. Naturellement observateurs et grandement amateurs de mets sucrés, comme toute personne chez qui la civilisation a développé le sens du goût, ils aimaient surtout le miel et n'ignoraient pas que dans les ruches habitent certaines bestioles qui le fabriquent. Sans doute, des singes vulgaires n'eussent pas fait une pareille remarque, mais nous parlons de singes savants.

C'est un fait positif qu'au théâtre, dès que le rideau levé met en communication la salle et la scène, public et comédiens se donnent mutuellement l'un à l'autre en spectacle; or, dans une de ces représentations où, — n'en déplaise à l'orgueil humain, — les curieux qui payent pour voir viennent gratuitement se montrer aux bêtes, nos équilibristes quadrupèdes ne laissaient pas, tout en continuant leurs exercices, de prêter attention à ce qui se disait et se passait au parterre. On y parlait d'un acte de violence qui avait mis le succès du côté de l'injustice, et, à ce propos, quelqu'un qui semblait sûr de son dire affirma qu'il en devait toujours être ainsi, attendu que, lorsque le droit n'a pas pour lui la force, c'est la force qui prime le droit.

Quand se fut terminée la séance où ils avaient recueilli la profonde maxime qui met à néant les idées que les simples d'esprit ont pu se faire à l'égard du *tien* et du *mien*, ces singes, qui ne valaient pas mieux que les hommes, se concertèrent pour mettre en pratique, à leur profit, cet axiome peu édifiant de la morale politique, — morale vraiment indépendante celle-là, puisqu'elle permet de s'affranchir de tout principe de moralité.

La visée des gourmands de gâteaux d'abeilles allant droit à la ruche du jardin voisin, ils appuyèrent de ce beau raisonnement leur parti-pris de s'approprier le miel :

« Si nous sommes en cage, nous qui étions nés libres, et si l'on nous empêche d'escalader les arbres pour croquer les fruits qui pendent aux branches, comme nous en avons le droit, c'est parce que les hommes qui nous réduisirent en esclavage étaient plus forts que nous; donc le philosophe dont nous avons surpris les paroles pendant la voltige a pleinement raison : la force prime le droit.

» Si le maître a le droit de nous faire travailler, c'est parce qu'il ajoute à sa propre force celles du fouet qui nous flagelle et des barreaux de fer qui nous emprisonnent; mais réunissons nos efforts pour desceller ces barreaux, et s'ils tombent, notre force aura primé son droit.

» Quant aux bestioles volantes de la ruche, elles ont incontestablement le droit de garder leur propre miel puisqu'elles l'ont produit; mais comme ce miel est à notre convenance et que nous sommes les plus forts, il faut leur prouver, en les chassant de chez elles, que la force prime le droit. »

L'exécution suivant de près le conseil, et l'absence du maître favorisant l'entreprise, les singes attaquèrent vigoureusement les barreaux de leur cage; l'un d'eux céda : c'en fut assez pour ouvrir un passage à toute la troupe simienne. Quelques gambades sur les quatre mains lui

suffirent pour arriver de la loge foraine à la haie du jardin, et d'un saut celle-ci fut franchie.

C'était l'heure où les abeilles laborieuses se reposent dans le sommeil du travail et des courses de la journée. Les quelques sentinelles qui veillaient seules sur le bien commun ne purent aller donner avis de cette invasion aux autres; car dès qu'à l'approche de l'ennemi elles se mirent en mouvement, saisies au vol, les gardiennes du trésor commun furent impitoyablement écrasées, mais non sans avoir percé de leurs dards les mains meurtrières.

Avertis par la blessure du danger auquel des indiscrets s'exposent quand ils veulent regarder de trop près ce qui se passe chez les abeilles, les amateurs de miel demeurèrent un moment en expectative autour de la ruche investie. Après ce temps d'hésitation, le plus hardi de la bande allait se décider à plonger la main dans une ruche, lorsque de l'intérieur de la maison qui était proche un bruit inquiétant sonna pour ces intrus le signal de la retraite. Mais ils avaient flairé de trop près le gâteau pour se résigner à déguerpir sans butin; n'ayant plus le temps de se partager le miel sur place, ils prirent le parti d'emporter la ruche.

Ce n'est pas chose facile que le transport des ruches; le cas échéant, les hommes emploient tels moyens et telles précautions que dans leurs livres spéciaux les auteurs enseignent; mais, vraisemblablement, les singes en question n'avaient pas lu ces auteurs. Quoi qu'il en soit, les conquérants, autrement dit les voleurs, parvinrent à sortir du jardin avec leur proie. Comment s'y prirent-ils? on ne saurait le dire. Toujours est-il qu'ils ne durent pas s'y prendre mal; les singes sont si adroits!

Comme il n'eût pas été prudent de festoyer en rase campagne, ils allèrent s'abriter sous un hangar où la ruche fut déposée. Là, au mépris du droit et certains de leur force, ils se mirent en devoir de dépecer la ruche pour en retirer le gâteau de cire et de miel. Mais enfin les abeilles s'étaient réveillées; elles sortirent en foule de leur maison dépaysée, et alors la lutte acharnée commença. A la violence sans merci, la défense désespérée répondit; les assaillants, assaillis à leur tour, bondissaient ou se roulaient à terre pour échapper à la légitime fureur des bestioles brutalement expulsées. Cependant à la fin le gâteau put être partagé, car toutes les abeilles périrent.

Les gens qui ont intérêt à faire croire que c'est justice que le succès reste du côté de la force applaudissent à de telles victoires; ils n'en voient que les fruits et s'aveuglent à l'endroit du châtiment; ajoutons dans l'intérêt de la vérité et de la morale que, suivant l'arrêt d'une justice supérieure à la nôtre, qui veut qu'on soit puni par où l'on a péché, plus les bourreaux commirent de meurtres et plus ils eurent à compter pour eux-mêmes de blessures; car autant les mains assassines écrasaient d'abeilles, autant elles s'enfonçaient avant dans la chair les dards de leurs victimes.

Si ceci peut se rapporter aux choses mal acquises, par exemple les profits du vol à main armée, s'entend les fruits de la guerre, voici à propos de la guerre ce qu'en a pensé un homme du métier:

« La conquête, écrit le général Vaudoncourt, ne trouve aucune place dans un code tracé d'après les principes du droit naturel. Le droit de s'approprier la domination de tout ou partie du territoire de la nation voisine est une usurpation qu'aucun terme de prescription ne saurait légitimer. — Dans l'état où l'ont laissé les publicistes dont les ouvrages s'appellent classiques, le code du droit de la guerre tendrait à légitimer les crimes qui tiennent le premier rang pour la répression dans le code pénal de toutes les nations. »

Un doux moraliste, le philosophe J. Joubert, a laissé aux conquérants à méditer cette pensée:

« Ce qui vient par la guerre s'en retournera par la guerre; toute dépouille sera reprise, tout butin sera dispersé, et tous les vainqueurs seront vaincus. »

Le 1er août 1872, dans la séance de distribution des prix du concours annuel à l'École de droit, M. Colmet d'Aage, doyen de la Faculté, a prononcé ces belles paroles:

« Dans les guerres qui arment deux nations l'une contre l'autre, la force a un rôle légitime, celui de soutenir le droit et de le faire triompher. Mais la force ne doit avoir qu'un rôle secondaire, c'est au droit qu'appartient le premier rang.

» Dans les temps modernes, il y a eu assurément des guerres injustes, et l'État qui les soutenait n'était pas convaincu de la légitimité de ses prétentions. Mais il cherchait à colorer ses violences de raisons plus ou moins plausibles, et cette hypocrisie même était un hommage rendu au droit.

» Sans doute, la force brutale mise au service d'une mauvaise cause peut avoir ses succès passagers. Mais si la justice et le droit sont obscurcis et voilés pour un temps, soyons convaincus qu'ils finissent toujours par l'emporter. Ayons confiance dans l'avenir. Nous sommes trop près des événements contemporains pour les bien juger; et ce n'est qu'après des années, quelquefois des siècles, que l'histoire comprend les leçons de la Providence.

» Contre cette doctrine: *La force prime le droit*, nous protestons avec l'énergie d'une conviction profonde, nous protestons par les études de toute notre vie, par l'enseignement que nous vous donnons chaque jour; et vous, Messieurs, vous les disciples de cet enseignement, je suis sûr que vous protestez tous avec nous. »

Il dit, et l'applaudissement unanime de l'assemblée confirma son dire.

HISTOIRE D'UN MUR.

NOUVELLE.

I

Il était déjà bien vieux quand je l'ai connu, et je suppose que c'est pour cela que je l'ai tant aimé tout de suite. Car je ne vois rien de plus sot et de plus ennuyeux qu'un mur neuf. D'abord l'éclat uniforme de la chaux est insupportable à l'œil; et quand le soleil donne, c'est un véritable supplice. Et puis, je vous le demande, quels souvenirs peuvent se rattacher à un mur neuf? Tout au plus celui des maçons qui l'ont construit et du propriétaire qui les a payés. Au contraire, parlez-moi d'un vieux mur, du mien, par exemple. Ses teintes neutres sont un repos pour l'œil, et varient à l'infini. Et enfin, il a un passé, ce mur; et tout ce qui ramène l'esprit au passé le plonge dans une rêverie mélancolique qui a bien son charme. Que de soleils l'ont calciné et doré! que de pluies l'ont rafraîchi et lavé! que de bourrasques en ont emporté le crépi et déchaussé les pierres! Pendant combien d'hivers la neige l'a-t-elle encapuchonné de blanc, n'attendant que le premier beau jour pour couler en larmes silencieuses le long de la pierre attiédie? Depuis combien de printemps y voit-on reverdir les iris aux fleurs bleues, la giroflée aux senteurs printanières, les joubarbes, le *sedum*, et la foule obscure et charmante des petites plantes sans nom, tandis que les ouvriers malades ou les vieillards du quartier venaient, au soleil nouveau, réchauffer leurs pauvres membres perclus, et se ragaillardir un peu. Pendant combien d'étés, aux heures chaudes de la journée, les gens que leurs affaires

amènent dans ma rue, l'ont-ils frôlé du coude, afin de rester dans l'étroite marge d'ombre qu'il découpe sur le pavé brûlant? Pendant combien d'automnes le petit jardin suspendu qui le couronne, couvert de la rosée des nuits fraîches, a-t-il reflété, comme à travers des pierreries, les rayons obliques du soleil levant? La fenêtre de mon cabinet de travail est juste en face de ce mur. Quand je lis quelque ouvrage qui demande de la réflexion, c'est sur le mur que se portent mes yeux tout d'abord; et il est bien rare que je n'y trouve pas la solution de la difficulté qui m'arrêtait. Quand j'écris, c'est la même chose. Je ne trouve pas l'expression propre; aussitôt je regarde vaguement mon mur à travers mes paupières rapprochées, et je trouve presque aussitôt à l'angle de quelque brique, ou au fond de quelque crevasse, le mot qui m'avait fui. C'est mon ami, mon conseiller, mon compagnon de travail.

Je suis persuadé que si on le badigeonnait, je n'aurais de longtemps aucun plaisir à relire mes auteurs, et je ne pourrais rien écrire qui fût seulement supportable. Aussi, de quel œil je le surveille, mon cher mur. Quand j'ouvre mes persiennes, mon premier regard est pour lui. Je crois que j'en suis un peu jaloux : je n'aime pas, en général, les gens qui s'arrêtent trop longtemps à le regarder; et j'ai fait une affaire à un petit garçon de l'école mutuelle qui s'amusait à en racler avec son couteau la mousse et le lichen.

II

Mon mur appartient en légitime propriété à un vieil avare, dont il clôt de ce côté le jardin, ou plutôt le verger. Le verger lui-même n'a rien de remarquable. C'est un fouillis sans grâce de pruniers, de cerisiers, de pommiers et de poiriers; le long des murs, il y a des pêchers en espalier. J'aperçois à l'autre bout la maison, qui a quelque chose de grognon et de revêche. L'entrée de cette maison est dans une rue plus riche et plus populeuse que la mienne. Le père Chorin, le propriétaire, aussi avare qu'il est riche, voisine plus volontiers dans ma rue que dans la sienne. Il aime mieux la conversation des bonnes femmes et des ouvriers, parce qu'ils ont un respect envieux pour son argent, que celle des bourgeois de l'autre rue. Car, si ces derniers sont de sa classe, ils ne l'en tiennent pas moins en souverain mépris, à cause de son avarice sordide et misérable.

Il passe son temps autour de ses arbres fruitiers, guettant le moment où apparaît la première fleur, et suivant pas à pas les progrès du fruit, jusqu'à ce qu'il soit bon à cueillir. C'est là la seule occupation que je lui connaisse, avec celle d'effaroucher les moineaux par de grands cris, au temps des cerises. Les fruits une fois cueillis, il ne paraît plus dans le jardin. C'est une tradition de notre quartier, qu'il se met au lit pour plusieurs mois, afin d'économiser ses habits et ses souliers, et de n'avoir pas à brûler son bois. Je suis tenté quelquefois moi-même de croire qu'il s'endort, comme les ours, au fond de sa tanière, et qu'il ne se réveille qu'au printemps. Je l'ai toujours vu dans le même habit de bouracan. Il a, dit-on, cinquante mille livres de rente, et se lamente quand manque sa récolte de fruits, qui peut, bon an mal an, lui rapporter trois cents francs.

Comme ce bonhomme n'a jamais fait de sa vie ni bien ni mal à personne, on ne l'aime ni on ne le hait dans le quartier. Quant à moi, j'avouerai franchement que je l'aime. C'est une chose triste à dire, mais vraie : nos défauts nous font parfois plus d'amis que nos qualités. J'aime le père Chorin précisément à cause de son avarice. Si mon mur appartenait à un propriétaire ordinaire, il y a longtemps qu'on y aurait mis les maçons. Car si c'est un mur pittoresque au delà de toute expression, c'est aussi un mur caduc autant qu'un mur peut l'être. Il y a dans ses flancs des cavités, des ravines et des fondrières qui seraient bouchées depuis longtemps, ou plutôt je crois qu'on l'aurait refait de fond en comble. Cette opération serait irréprochable au point de vue de l'économie domestique et de la sécurité des passants; mais moi, où en serais-je si on l'exécutait? Que me fait l'économie domestique? Quant à la sécurité des passants, j'aime mieux croire qu'elle n'est pas menacée. On me saura gré, je l'espère, de la sincérité de ma confession; je montre à nu le fond de mon cœur, et mon exemple prouve une fois de plus combien la passion est égoïste.

III

Un beau matin, je m'étais levé tout joyeux; il faisait un clair et gai soleil, et j'avais à déguster un livre précieux sur lequel j'avais mis la main, la veille, à une vente. C'était une édition rare du *Traité de la peinture* de Léonard de Vinci, avec une de ces reliures qui font rêver les bibliophiles. Je m'installai bien à mon aise dans mon fauteuil, et je commençai par poser le livre devant moi sur la table. La belle reliure rouge avait des tons d'une incroyable richesse aux rayons du soleil; les minces filets d'or étincelaient. Puis j'en considérai longuement la garde, puis j'en parcourus les gravures. Au bout d'une demi-heure seulement, je commençai à lire.

J'arrivai à un passage qui fut pour moi comme une révélation. L'auteur dit à peu près ceci : « De même qu'un musicien découvre toutes sortes de mélodies dans le son vague et lointain des cloches, de même le peintre découvre des sujets tout composés, batailles, fêtes, marines, ou personnages isolés, dans les taches, les trous et les crevasses d'un vieux mur. » Je levai la tête et je regardai le mur d'en face, avec l'intention formelle d'y découvrir quelque chose. A force de regarder, je découvris dans le coin à gauche, en bas, quelque chose qui pouvait bien être comparé à la tête d'un avocat coiffé de sa toque.

Plus j'attachais mes regards sur la paroi, plus l'avocat se modelait distinctement; il avait les yeux enfoncés, le nez proéminent, la bouche ouverte, comme pour déclamer. Sa main gauche s'appuyait sur un pupitre que figurait à merveille une assise de briques déchaussées. Le bras droit manquait, j'eus beau m'écarquiller les yeux et faire les plus grands efforts de bonne volonté; le bras droit manquait; cela me causa un peu de dépit : on n'aime pas à échouer, même dans les petites choses.

Au même instant arrivait un jeune garçon avec une brouette pleine de sable. J'entendais depuis une minute ou deux le bruit cahotant de la brouette sur les pavés inégaux; et dire que je ne me doutais pas qu'il se préparait quelque chose! Parvenu au pied du mur, le jeune garçon donna une secousse à sa brouette, et en versa le contenu juste au-dessous de l'avocat.

Vous croyez que je m'inquiétai de ce sable qu'on apportait? Pas le moins du monde. Je regardai mon avocat pour voir s'il était enfin pourvu du bras qui lui manquait. La lumière avait changé : l'avocat s'était transformé en un turc de bal masqué. Il avait un bras droit, lui, et même il le levait assez haut, ainsi que la jambe gauche. Et voilà les pensées qui m'amusaient, quand tout devait me faire deviner qu'il y avait un malheur dans l'air!

Une charrette à bras arrive. Un maçon la traîne, le corps penché en avant, les bras écartés, les mains sur les brancards, une bricole autour du cou; deux autres maçons la poussent nonchalamment d'une main. La voiture fait halte devant mon mur. Je comprends d'un seul coup toute l'affreuse vérité; je laisse tomber mes bras de dé-

couragement; mais une invincible curiosité me retient à la fenêtre.

Les hommes, sans se presser, déchargent des tonneaux et des planches; après quoi ils jugent convenable de prendre un peu de repos. Il y a des moments où les moindres détails vous frappent : j'étais dans un de ces moments-là.

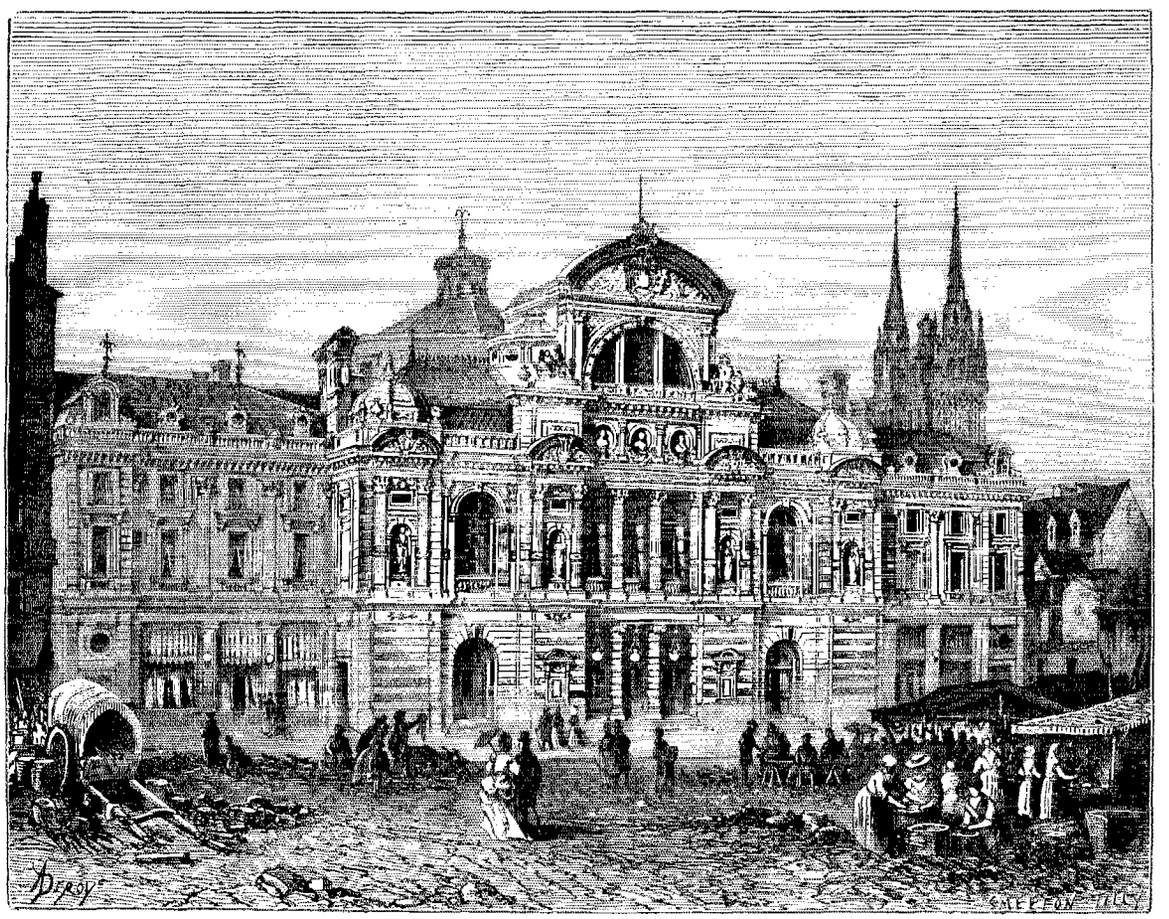
Celui qui vient de traîner la voiture tire de sa poche un tronçon de pipe noir comme de l'encre; il le bourre avec soin, passe plusieurs fois le pouce sur la surface du tabac pour le comprimer et l'égaliser. Il tire de la poche de son gilet une allumette, et la frotte sur son pantalon. Alors il se met à envoyer à travers l'air pur du matin de grosses bouffées qui s'élèvent lentement et s'évaporent par le haut. Le second retire sa casquette, et, tout en se grattant le coin de l'oreille pour se distraire, regarde vers le bout de la rue. Le troisième, courbé en deux, ajuste son œil à la serrure de la petite porte du jardin, et reste quelques minutes en observation. Tout à coup il crie aux autres : Le voilà! Tous les trois prennent un air très-actif et très-affairé. Cependant le jeune garçon, creusant un trou dans son tas de sable, comme s'il voulait donner une idée du cratère d'un volcan, y met de la chaux et verse de l'eau dessus.

Il ne me reste pas une lueur d'espoir!

La fin à la prochaine livraison.

NOUVEAU THÉATRE D'ANGERS.

Le nouveau théâtre d'Angers a été construit d'après les dessins de M. Bottrel, architecte, sur la place du Ralliement, à l'emplacement même de l'ancien théâtre, détruit par un incendie, le 4 décembre 1865.



Le nouveau Théâtre d'Angers. — Dessin de Deroy.

Les travaux ont commencé en 1869, sous la direction de l'auteur du projet; mais en 1870, M. Bottrel étant mort, l'administration municipale confia à M. Magne le soin d'achever le monument, dont l'inauguration a eu lieu le 11 novembre 1871.

Les dépenses, d'après le devis général, ne se sont pas élevées à moins de 1 310 000 de francs. On estime que la salle actuelle peut contenir environ quinze cents personnes. La scène est un rectangle de 10 mètres de long sur 11m.30 de profondeur. La façade est ornée de colonnes des différents ordres du style grec, et de sculptures dues au ciseau des meilleurs statuaires angevins. Au premier étage se détachent quatre statues, d'un galbe très-fin et très-pur : la Tragédie, par M. Taluet; la Poésie lyrique, par M. Maindron; la Comédie, par M. Roux; le Vaudeville, par M. Denéchau. Au-dessus sont deux groupes allégoriques : l'un, de M. Taluet, représente la Vérité, la Calomnie et le Châtiment; l'autre, de M. Julien Roux, se compose de l'Éloquence, de l'Histoire et de la Renommée. Entre ces deux groupes et les statues du premier étage, on aperçoit trois bustes de M. Denéchau : Grétry, Méhul et Lulli. Enfin, au fronton de l'édifice, l'écusson de la ville d'Angers est accompagné de deux Génies, qui sont l'œuvre de M. Taluet.

L'intérieur de la salle est remarquable non-seulement par l'élégante disposition des loges et des galeries, mais

encore par les belles peintures de M. Jules Lenepveu autour de la coupole, et par celles de M. J. Dauban au plafond du foyer. La composition de M. Lenepveu comprend quatre groupes distincts, mais reliés entre eux par d'ingénieux détails : Apollon et les Muses ; Vénus et Mars ; l'Enlèvement de Proserpine ; Bacchus avec son cortége. Toutes ces figures sont d'un dessin puissant et d'un harmonieux coloris.

Les fresques de M. Dauban, intelligemment conçues et savamment exécutées, ont pour objet de rappeler les plus hautes conceptions de l'art dramatique et de l'art musical.

Plusieurs autres villes, Tours entre autres, ont aussi élevé de beaux théâtres pendant ces dernières années ; mais on se demande, non sans quelque inquiétude, si l'on trouvera aisément des interprètes des grandes œuvres qui soient dignes de si somptueux monuments.

LA MOISSON DANS LES CACTUS.

Tandis que la phrase écrite retient et fixe la pensée, lui défendant de s'égarer en rêveries, la peinture, le dessin, surtout le paysage, laissent à l'esprit plus d'essor, lui ouvrent un horizon plus vague, mais aussi moins borné. A de certaines heures, cette liberté est un charme ; et c'est pourquoi tant d'écrivains de génie ou de talent, depuis Gœthe jusqu'à M. Taine, ont aimé, comme on dit



La Moisson dans les cactus. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie de Laurent.

vulgairement, à regarder des images qui reposent les yeux en exerçant la fantaisie. De chaque trait, de chaque figure, éclosent des idées qui avortent parfois, ou se développent dans tous les sens selon l'instinct du moment ou la tournure de l'esprit. Elles se succèdent, se transforment, s'en vont chacune de son côté, sans autre lien qu'un point de départ commun. Mais lorsqu'il s'agit de les grouper, ou même d'en saisir une par les ailes, c'est une fuite, un sauve qui peut ; bien souvent on les alourdit en les fixant, ou on les écrase, tant elles sont légères et impalpables. Il en est à peu près ainsi des impressions musicales.

Que dire et que ne pas dire à propos d'un groupe de femmes qui moissonnent sous un soleil d'été ? Où l'artiste a vu des bras qui s'arrangent bien, des attitudes harmonieuses, le moraliste pensera peut-être au rude labeur de ces filles vouées à la vieillesse précoce ; la robuste paysanne, poétisée par le lointain, lui apparaîtra déjà noircie et déformée, bientôt ridée et voûtée, comme nous la voyons tous les jours, l'esprit autant que le corps penché vers la terre, sans ressources intérieures, incapable de comprendre ce qu'elle lit quand elle sait lire, ignorant toutes les hautes questions de la vie, condamnée à passer sur la terre, comme la fourmi et l'abeille, enfermée dans le cercle restreint d'un travail invariable. Le poëte sous l'idylle naïve entrevoit ainsi l'élégie que peut-être il n'écrira jamais. L'industriel rêvera à quelque moissonneuse à vapeur, à quelque engin simplificateur du travail et libérateur de l'intelligence ; et de ce champ contemplé par

hasard se dégagera quelque jour le germe d'une utile invention.

Si l'esprit en quête d'une idée se pose un moment sur les cactus épineux et fleuris qui entourent les gerbes futures, ce sera pour s'envoler bien loin de nos climats, vers la Sicile ou l'Espagne ; plus loin encore, au delà des mers. Ce n'est pas sous nos cieux que s'épanouissent les fleurs enflammées de ces végétations bizarres. Chez nous, les cactus sont remplacés par des chardons. Ici se placeraient les rêveries du naturaliste, du voyageur, évoquant toutes les richesses tropicales, tous les souvenirs des courses ardentes, entreprises au nom de la science. Un Méry, un Jacquemont, nous décriraient, soit avec l'intuition d'un romancier, soit avec la précision d'un observateur, ces formes singulières des plantes grasses qui s'étiolent sur nos fenêtres ou, trompées par une chaleur factice, étoilent les vitrages de nos serres. Un romantique trouverait dans l'éclat des couleurs, marié à la laideur des tiges, un emblème parlant de cet art qui s'est plu à faire jaillir la poésie de la difformité.

Le philosophe, à son tour, se reportant aux âges antiques où des forêts de végétaux semblables obstruaient la terre, pourra se demander en quels temps fabuleux l'homme parvint à triompher de la nature inculte ; comment est venue l'idée d'ensemencer des champs, de recueillir des graines.

As-tu cherché jamais en quel temps notre faim
De grains moulus et d'eau pétrit le premier pain?
Qui distingua le blé parmi les autres herbes,
Pour l'assembler en champs et le coucher en gerbes?
Quel génie inspira Triptolème et Cérès,
Quand le soc sous leurs mains vint ouvrir les guérets?
Et comment le pouvoir d'une humble graminée
A dirigé le cours de notre destinée?

Et qu'aurait donné le blé sans le feu? Le feu et le pain ont été les grands civilisateurs. En quel lointain se perd l'imagination, quand elle remonte aux origines! Elle arrive à concevoir dans leur expansion naïve les sentiments de nos aïeux saluant le foyer de la famille, les cultes primitifs associant dans un commun amour le soleil, le feu bienfaisant et le froment nourricier ; elle aime à supposer, à refaire les hymnes que chantaient les Aryas du Sapta-sindhu et les initiés d'Eleusis.

. . . . . Salut, foyer de la famille,
Où le fer amolli se transforme en faucille ;
Salut, soleil terrestre, envoyé radieux
Qui nous cuis la moisson mûrie au feu des cieux!
Par toi nous triomphons des nuits ; par toi nos membres,
Assouplis et joyeux, bravent les froids décembres.
Viens, ô père puissant, tendre inventeur du pain,
Éclaire, chauffe, unis, nourris le genre humain!
Mais mesure ta force à nos œuvrés débiles ;
Ne va pas trop presser de tes langues agiles
Ces mets et ces gâteaux à ta bonté remis.
Ton frère le soleil, clément à ses amis,
Sans leur nuire, caresse (imite son exemple!)
L'homme son serviteur et la terre son temple.
Et toi qu'en un jour d'or l'ample aïeule créa,
Monte en couronne au front sublime de Rhéa,
O mère de la paix, graine auguste, herbe sainte!
Des champs où tu naquis au pied du Bérécynthe,
De sillons en sillons envahis l'univers.
Tu fondes les cités, tu peuples les déserts,
. . . . . .
. . . . . .

Sommes-nous assez loin de la « Moisson dans les cactus » ! Et cependant nous n'avons fait qu'effleurer quelques-unes des mille idées qui voltigent dans l'air entre ces femmes et ces fleurs. Vous voyez, lecteur, qu'il y a manière de regarder les images.

FABLES LITTÉRAIRES D'YRIARTE.

Voy. les Tables des tomes XXXVIII, XXXIX et XL, 1870-72.

PAR HASARD, OU L'ANE JOUEUR DE FLUTE

Cette petite fable, qu'elle réussisse ou non, m'est venue à l'esprit, — par hasard.

En un certain pré qui est en certain lieu, passait un Baudet, — par hasard.

Il y rencontra une flûte qu'un berger sans doute y avait oubliée, — par hasard.

Il s'approcha pour la flairer, et en flairant il souffla, — par hasard.

Ce souffle passa par la flûte, et la flûte rendit un son, — par hasard.

— Oh! oh! dit le Baudet, comme je suis bon musicien! Que l'on vienne maintenant mépriser la musique des Anes!

Ainsi, sans connaître les règles, il y a des gens qui une fois rencontrent bien, — par hasard.

MADEMOISELLE DE SCHURMANN

Le portrait que nous reproduisons ici est celui d'une femme que son siècle admira et que le nôtre a déjà oubliée : ce portrait lui-même est son œuvre, et, ce qu'il y a de plus étrange peut-être, c'est que cette personne qui peignait et gravait avec talent dans ses loisirs était considérée comme la femme la plus savante de son temps : elle écrivait avec la même facilité en grec, en latin, en hébreu, en syriaque et en arabe, et de plus, s'exprimait, avec une extrême facilité, en flamand, en français, en anglais, en italien et en espagnol. Si Mlle de Gournay, qui lui écrivait souvent, prétendait être la fille d'adoption de notre Montaigne, Anne de Schurmann aurait pu, à juste titre, revendiquer un honneur du même genre en rappelant le nom et les écrits de Saumaise, qui l'aimait comme sa fille. L'un des créateurs de la prose en France, Balzac, la déclarait incomparable ; Huygens faisait pour elle des vers ; le fameux Heinsius lui demandait son amitié. Gassendi lui-même s'honorait d'être son correspondant. Quelle tête, au temps de Richelieu, eût pu résister à tant d'hommages? Toutefois, il y avait sans doute quelque revers de médaille aux satisfactions de cette célébrité. M. de Monconys, par exemple, n'ayant pu être admis dans le docte salon d'Anna Schurmann, disait avec une pointe d'ironie qu'il fallait être un Saumaise pour y être reçu. (1)

Anne-Marie de Schurmann était née le 5 novembre 1607, à Cologne ; ses parents étaient nobles et elle appartenait à la religion réformée. Elle n'était encore qu'un enfant studieux lorsqu'elle perdit son père, en 1623. Sa mère, qui avait une certaine fortune, vint s'établir à Utrecht, et ce fut dans cette ville savante qu'Anna Schurmann étudia et commença à devenir illustre. Moréri, qui était presque son contemporain, s'exprime ainsi : « Elle avait appris assez de philosophie et de théologie pour en pouvoir écrire ; elle avait eu même de la curiosité pour les mathématiques, et ce n'est pas sans raison que l'auteur du livre intitulé : *Cupido triumphans*, a dit que cette admirable personne était comme l'abrégé de toutes les sciences. » Le bénédictin espagnol, D. Hyeronimo Feijoo, va plus loin et même évidemment trop loin. « On n'a point connu

(1) Voy. Balth. de Monconys, « Journal des voyages en Europe, » Asie, Afrique, etc., depuis 1628 jusqu'en 1664, où les sçavans trouveront un nombre infini de nouveautez en machines de mathématiques, expériences physiques, raisonnemens de la belle philosophie, curiositez de chymie, et conversations des illustres de ce siècle, etc. » Publ. à Lyon en 1665, in-4° et in-12.

dit-il, jusqu'à présent de capacité plus universelle dans l'un ou l'autre sexe : toutes les sciences et tous les arts furent également soumis à l'empire de son esprit. » Après cette explosion d'une admiration sans borne à laquelle la langue castillane imprime, s'il est possible, une forme plus emphatique, ce spirituel religieux, que l'on a surnommé bien souvent le Voltaire de l'Espagne, détaille les merveilleux dons de la jeune et noble habitante d'Utrecht (1). Dès l'âge de six ans, elle donne des preuves de facultés remarquables : aussi obtient-elle, au sortir de cet âge, un article étendu dans l'*Histoire des enfants célèbres* de Baillet. Tout enfant, et sans aucun modèle, elle fait avec des ciseaux et du papier « cent sortes de figures charmantes. » A huit ans, elle dessine merveilleusement les fleurs. Deux ans plus tard, trois heures d'attention lui suffisent pour devenir une brodeuse remplie d'habileté... Mais ce ne sont là que les préliminaires d'études bien autrement graves, comme on l'a pu voir dans les lignes qui ont précédé. « Ses talents pour des exercices plus élevés, dit Jérôme Feijoo, restèrent cependant cachés jusqu'à l'âge de douze ans... Elle avait dans la maison paternelle des frères qui étudiaient, et l'on remarqua différentes fois que, quand on leur faisait réciter leurs leçons, elle leur suggérait souvent ce dont ils ne se souvenaient pas, quoiqu'elle n'eût fait que les écouter comme en passant, lorsqu'ils répétaient ce qu'on leur avait fait apprendre. Cette disposition, jointe aux autres marques qu'elle donnait d'une habileté entièrement extraordinaire, détermina son père à lui permettre de suivre, conformément à son inclination, la carrière des études. Mais au lieu d'une carrière, ce fut un vol que la rapidité avec laquelle Anna Schurmann parcourut les vastes espaces de l'érudition sacrée et profane... » Un peu moins d'érudition, un peu plus d'appréciation réelle des faits, quelque charme dans le style, eussent sans doute été préférables, si ces qualités s'étaient réunies à une science incontestée ; mais enfin, telle qu'elle apparaissait au monde savant, à l'époque où Richelieu fondait l'Académie, nous le répétons, nulle femme, en Hollande et peut-être en France, n'obtint la réputation à laquelle parvint celle qu'on appelait dans la langue des précieuses « l'héroïne sans seconde du monde lettré. »

Ces mérites de l'esprit, qu'il faut reconnaître chez Anna Schurmann, étaient au moins égalés par sa charité et sa haute vertu : aussi, à aucune autre époque, peut-être, ne vit-on une personne de son sexe environnée de plus d'hommages. Les femmes de la cour qui avaient brillé dans les salons de l'hôtel de Rambouillet faisaient parfois le voyage des Pays-Bas pour la visiter à Utrecht, et plus d'une souveraine vint réclamer son amitié. Parmi ces illustres personnes, il en est une peut-être qu'on ne s'attend guère à voir figurer dans cet aréopage féminin, parce qu'elle était plus gracieuse qu'elle n'avait d'instruction, et que si elle était d'un esprit enjoué, elle n'usait pas cependant de ce « beau langage » qu'on appréciait chez Arténice ; nous voulons parler de cette Marie de Gonzague qui quittait Nevers pour aller épouser le roi de Pologne Jean-Casimir. Le récit de cette entrevue est trop caractéristique, il fait trop bien comprendre en quelle estime était alors la protégée de Balzac et de Saumaise, pour que nous ne le reproduisions pas ici.

« La royne de Pologne, dit Jean le Laboureur, fit une action digne de la majesté des lettres. Ayant ouï parler de la doctrine de la célèbre Anne-Marie Shurman, damoiselle native de cette ville, et de la beauté de son cabinet, elle voulut aller chez elle, mais sans cérémonie, pour éviter la foule du peuple, et entra incognito dans le carrosse de la mareschale (de Guébriant), estant seulemen suivie de M. l'évêque d'Orange et de quatre ou cinq personnes, dont je fus l'une. Elle vid en passant la grande église, et alla descendre au logis de cette dixième muse, l'une des merveilles de son siècle et de son sexe. Elle ne vit pas sans admiration les merveilleux ouvrages qu'elle a faits de ses mains, tant de peinture, de miniature et d'enlumineure que de graveure au burin et au diamant sur le cuivre et sur le verre, qui luy doivent donner la réputation d'exceller dans les plus nobles arts entre les mécaniques. Toutefois, elle demeura plus estonnée de l'entendre parler tant de langues et respondre de tant de sciences. Elle répondit en italien à Monsieur d'Orange qui l'interrogeoit par ordre de la royne, et elle l'argumenta très-subtilement en latin sur quelques poincts de théologie. Elle repartit aussi fort élégamment, en même langue, au compliment que je lui fis pour Mme la mareschale. Elle parla grec avec le sieur Corrade, premier médecin de la royne. Enfin, elle nous eût encore parlé d'autres langues si nous les eussions sçues ; car outre la grecque, la latine, la françoise, l'italienne, l'espagnole, l'allemande et le flamand qui lui est naturel, elle a encore beaucoup de connaissance de l'hébreu, syriaque et chaldaïque, et il ne lui manquait qu'un peu d'habitude pour les parler. Elle sait de même la charte (la carte) de tous ces pays, et elle se peut vanter d'y voyager sans guide aussi bien que sans interprète. L'on parle avec mesmes éloges de la princesse palatine Élisabeth : tout le Septentrion en fait sa gloire ; mais le bonheur de la voir manqua à notre voyage, parce qu'elle demeure à la Haye, où la royne de Pologne ne passa point. »

A cette époque, qui précéda de quelques années la retraite absolue dans laquelle elle se confina, Anna Schurmann était dans la ferveur de ses études, et c'était peut-être le temps où elle composait laborieusement cette fameuse grammaire de la langue éthiopienne, dont parlent plusieurs de ses biographes, et qui lui assigne certainement un rang distingué parmi les linguistes du siècle où vivait Saumaise (1). L'âge déjà lui avait fait abandonner plusieurs des arts aimables auxquels elle devait en partie sa réputation, et de ce nombre étaient la musique et même la danse, ce qui paraît étrange peut-être chez une telle savante. Ce que nous connaissons de ses écrits prouve certainement une rare aptitude pour diverses branches du savoir ; mais on pourrait dire, sans faire aucun tort à sa réputation, comme linguiste ou comme théologienne (le mot ici n'est pas déplacé), qu'elle n'a point été jugée trop sévèrement par son compatriote Noël Paquot, lorsqu'il affirme qu'abstraction faite de talents dont il faut reconnaître la variété prodigieuse, ses écrits sont restés stériles et n'ont en rien contribué à l'avancement des sciences (2). On affirme que ce fut le bruit qui se faisait autour de son nom qui l'engagea à abandonner le monde et à se retirer dans une campagne isolée, que l'on nommait Vianen. Cet amour de la solitude n'était pas tel qu'on ne la rencontrât fréquemment à Utrecht, et elle avait franchi la cinquantaine, même au delà, lorsqu'en l'année 1663 le sieur de Monconys, qui se montre si rigoureux à son égard, tenta vainement de lui payer un hommage que lui rendaient les voyageurs de marque passant en Hollande.

Les opuscules écrits en latin d'Anna Schurmann ne sont que de courtes dissertations. Le seul de ses ouvrages qui

(1) Voy. *Théâtre critique, ou Discours différents sur toutes sortes de matières*. Paris, 1743, 1 vol. in-12. Nous citons de préférence cette traduction du *Teatro critico*, qui est fidèle.

(1) Le manuscrit de cet ouvrage se trouvait, au début du dix-huitième siècle, entre les mains de J.-F. Mayer. Voy. *Nova liter. hamburgensia*. 1703.

(2) Voy. *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, etc. 1762-1770, 3 vol. in-fol.

soit un peu considérable fut écrit en flamand, dans les derniers temps de sa vie, et a été publié pour défendre ses opinions religieuses alors fort attaquées. L'opuscule le plus intéressant sorti de sa plume est un petit traité sur l'aptitude que les femmes apportent parfois dans certaines études sévères; il est adressé à un célèbre ministre protestant, André Rivet, qui avait été le précepteur du prince Frédéric Henri, fils du sthathouder, et qu'elle-même appelait son père; il est intitulé : *De ingenii muliebris ad doctrinam et meliores litteras aptitudine* (De l'aptitude de l'esprit des femmes pour la philosophie et les belles-lettres), Leyde, 1641, in-8°. C'est le seul de ses écrits qui ait été traduit en français. Guillaume Colletet, non le Colletet victime de Boileau, mais son père, en fit une version qui ne manque pas d'élégance, sous ce titre quelque peu amplifié : — *Question célèbre, s'il est nécessaire, ou non, que les filles soient sçavantes, agitée de part et d'autre, par Mlle Anne-Marie de Schurmann, Hollandoise, et le sieur André Rivet, Poitevin.* Il y avait cinq ans que l'opuscule en question faisait un certain bruit à Leyde, lorsque la brochure de Colletet parut à Paris, où elle est aujourd'hui pour ainsi dire introuvable. Tous les lecteurs doués de quelque impartialité, qui auront lu ce petit écrit, conviendront, en le comparant à celui publié bien antérieurement par Mlle de Gournay sur l'*Égalité morale des femmes et des hommes*, qu'Anna Schurmann est singulièrement modérée dans ses prétentions, lorsqu'elle énumère les droits intellectuels qu'elle réclame pour son sexe : Rivet en convient, et Molière



Anna Schurmann, portrait peint par elle-même. — Dessin de Garnier, d'après la gravure d'Abraham Gorlæus.

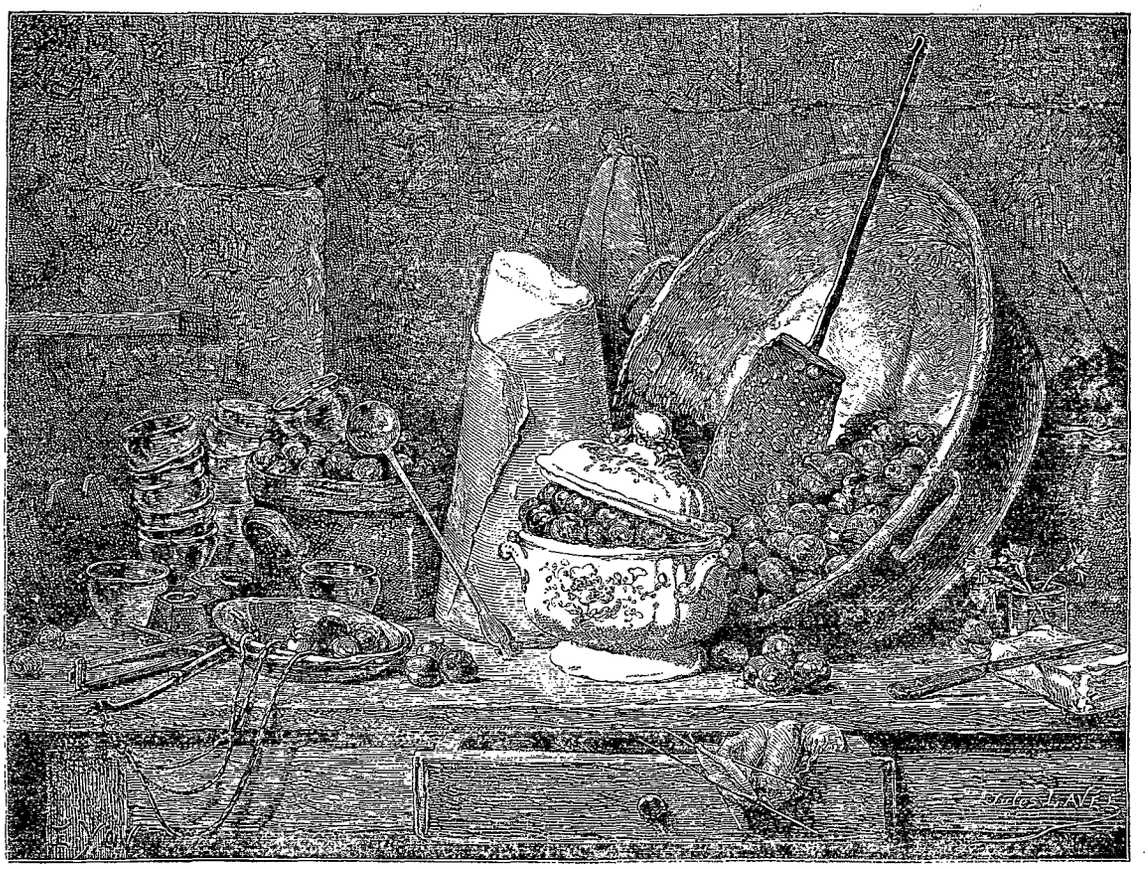
l'eût approuvée. Pour donner une idée très-sommaire de la sagesse de ses opinions, il suffira de rappeler ce qu'elle écrivait à l'homme vénérable qui venait de répondre à sa première lettre.

« Non, non, s'écrie-t-elle; quelque créance que malgré moy je vous aye donnée, je ne suis pas si présomptueuse que de vouloir assigner à mon sexe la prééminence au-dessus du vostre, ny si mal advisée de vouloir perdre du temps, et particulièrement auprès de vous qui l'estimez si précieux, à soustenir une proposition aussi odieuse que remplie de vanité, comme si je voulois choquer toutes les coustumes des peuples et la pratique des mœurs de nostre temps. La question dont il s'agit est seulement de sçavoir si, dans le siècle où nous vivons, il est principalement convenable à une fille de s'appliquer à l'estude des bonnes lettres et à la cognoissance des arts. »

Une fois le terrain débarrassé et les bases de la discussion bien établies, la chose allait de soi-même, et l'accord régna entre Rivet et celle qui se disait humblement son élève. Si, en effet, le bon docteur contestait parfois le droit de se mêler aux disputes de théologie, sous le titre modeste qu'elle aimait à rappeler, il ne lui avait jamais ménagé des louanges hyperboliques en beau latin, et il les lui continua.

Malheureusement, Anna Schurmann ne s'en tint pas aux simples discussions des sectes dissidentes; elle laissa l'étude des lettres pour s'abandonner à toutes les extravagances des illuminés qui se multiplaient alors, sous l'influence d'un moine renégat dont elle avait adopté les rêveries, et qui, sans grande utilité pour personne, lui fit faire l'abandon de la plus grande partie de sa fortune. Le mystique Labadie, qui devait mourir en 1674, lui fit aussi échanger ses innocents triomphes contre des principes religieux exaltés, qu'on n'eût pas supposé pouvoir entrer dans cette tête si froide au début de la vie et longtemps si fortement organisée. Les Laet, les Spanheim, les Saumaise, l'appelaient toujours leur dixième muse; mais ces doctes personnages avaient créé pour elle une muse de la linguistique qui ne l'inspirait plus. Après avoir perdu celui qui s'appelait *le nouveau Précurseur*, et qui affectait sous le silice les plus rudes pénitences de saint Jean-Baptiste, elle alla mourir, pour ainsi dire oubliée, en l'année 1678, dans un petit village de la Frise, où sa charité du moins la fit aimer autant qu'autrefois l'avait fait admirer sa science.

LES CONFITURES.



Salon de 1872; Peinture. — Les Confitures, par Ph. Rousseau. — Dessin de J. Lavée.

— Allons, mon oncle, soyez logique, avouez que vous n'êtes pas pour le progrès.

— Permets, ma chère enfant, dit M. Sauveur en se servant une cuillerée de confiture, permets! le mot progrès est bien vague, ou du moins bien général : je demande à distinguer.

— Nous sommes perdus! dit la maîtresse de la maison en souriant et en nous faisant un signe d'intelligence. Les distinctions amènent les dissertations...

— Lesquelles amènent l'ennui, reprit en souriant M. Sauveur.

Et il donnait de petites saccades à sa cuiller pour faire tomber la confiture dans son assiette.

— Là, ajouta-t-il en passant le pot de confiture à son voisin, voilà qui est fait. Eh bien, je ne veux ni distinguer ni discuter. Je veux vous dire simplement que le progrès fait disparaître certaines... comment dirai-je?... certaines choses, certains usages, certains souvenirs que je regrette. Vous dites que j'ai tort de les regretter? Peut-être; mais je ne puis pas m'en empêcher. Je me console philosophiquement en pensant que ce que nous perdons d'une part, nous le regagnons au centuple d'un autre côté. Je tâche de me persuader que de progrès en progrès nous finirons par aboutir quelque part où il sera plus agréable de vivre que dans l'ancien état de choses. En attendant...

— En attendant?

— Bah! rien!

Et changeant de ton aussitôt :

— Tu prends tes confitures chez Doguin : je vois cela sans grande malice, puisque le nom de Doguin est en relief sur le pot. Autrefois, on faisait ses confitures soi-même; on ne les achetait pas toutes faites. Le progrès, n'est-ce pas?

— Le progrès assurément, répliqua la nièce en riant. Songez un peu quel embarras ce serait pour nous de les faire, au quatrième étage, avec une cuisine grande comme la main!

— La cuisine grande comme la main est aussi un fruit du progrès, du moins je le suppose! dit l'oncle Sauveur avec un bonhomie narquoise.

— Non! c'est un des inconvénients du progrès. Les meilleures choses, en ce bas monde, ont leurs inconvénients.

— Indiscutable! dit l'oncle avec emphase. Reléguons donc dans l'ombre les cuisines grandes comme la main, et revenons à nos confitures. Là, le progrès est visible. Au lieu de mettre toute une maison en l'air, comme jadis, une ménagère (toi, par exemple, ma chère Félicie) s'assied gentiment à son pupitre, ouvre son buvard et écrit sur papier de petit format : « Monsieur Doguin, je vous serais obligée de m'envoyer trente pots de confiture de groseilles. Je dis *confiture* et non pas *sirop*, car, entre nous, les dernières étaient mal cuites et coulaient comme du sirop. Mon mari a remarqué qu'il y avait peut-être un peu trop de fourmis et de perce-oreilles dans votre dernier envoi. » Là-dessus, Doguin hausse les épaules, marmotte je ne sais quoi entre ses dents contre les gens d'humeur difficile, et fait signe à son *garçon*, qu'il appelle son *commis*. Le commis, avec la plus souveraine indifférence, prend les trente pots à la file, les installe dans une manne, pose la manne en équilibre sur

sa tête, et part en sifflant ou en lisant son journal. Toi, tu prends livraison de la marchandise; et voilà une maison approvisionnée. Est-ce bien cela?

— Exactement cela. Comment trouvez-vous *mes* confitures?

— Les confitures *de Doguin et Cie* sont excellentes! Comme je n'ai pas de thèse à soutenir, je n'ai aucun intérêt à nier l'évidence.

Il ajouta avec un sérieux que démentait je ne sais quel froncement railleur des ailes du nez :

— Je suis sûr que ces confitures doivent même coûter moins cher que celles que l'on fabrique soi-même?

— Beaucoup moins cher, comme tout ce qui...

— Se fabrique en gros, reprit l'oncle avec un sourire équivoque : c'est conforme d'ailleurs aux règles élémentaires de l'économie politique. Eh bien, n'importe, ma mignonne, c'était un bien beau jour pour toute la maison que celui où ma mère mettait la main aux confitures. On se levait plus tôt que de coutume pour apprendre les leçons et finir les devoirs; chacun de nous avait sa tâche, et se croyait bien nécessaire à l'accomplissement du grand œuvre. Demande à ton père s'il s'en souvient.

Le père de Mme Durand, qui a la bouche pleine, se contente de faire signe qu'il s'en souvient, en hochant plusieurs fois la tête de haut en bas. — Tous, jusqu'aux plus petits, étaient revêtus de serviettes, et l'on se mettait à égrener les grappes.

Charles allait plus vite qu'Alphonse; mais Alphonse gobait au passage plus de groseilles que Charles, et notre mère disait en souriant que cela faisait compensation.

Le père de Mme Durand, en songeant quel Alphonse frisé, rieur et gourmand il était dans ce temps-là, ne put retenir un soupir et sourit en même temps.

Aimé, notre cher cuirassier, ne songeait guère dans ce temps-là qu'il porterait un jour les épaulettes de colonel; il ne voyait rien de si beau que d'être enfant de chœur; il faisait partout des petites chapelles, et parcourait la maison, de la cave au grenir, en faisant sonner sa clochette. Les jours de confiture, il n'était plus question de chapelles ni de clochette; il égrenait plus vite que Charles, et mangeait plus qu'Alphonse; il lui arrivait d'avaler la grappe tout entière : alors il devenait rouge comme un coq; pour le soulager, la vieille Denise lui donnait de grands coups d'écumoire dans le dos, et Alphonse, ici présent, lui disait avec un grand sérieux : « Fi! que c'est laid, monsieur le curé, de se montrer si glouton à la face d'Israël! » Élise relevait le petit doigt en égrenant les groseilles, et *monsieur le curé* lui reprochait ses prétentions à l'élégance et aux belles manières. C'étaient des scènes à mourir de rire. N'est-ce pas à la suite d'un de ces sermons que la clochette du futur colonel disparut mystérieusement?

— Oui, dit le fier Alphonse; et il ne la retrouva que trois mois après, dans son pot de confitures, car chacun avait le sien.

— Quant à Jules, reprit l'oncle Sauveur...

Ici la petite fille de la maison se pencha vers sa mère, et lui demanda tout bas si l'oncle Sauveur ne s'appelait pas Jules.

L'oncle Sauveur entendit, et déclara qu'il s'appelait Jules en effet; que le Jules en question c'était bien lui, mais qu'il imiterait la modestie des grands hommes, de César et de Xénophon écrivant leurs mémoires, et parlerait de lui-même à la troisième personne. Quant à Jules, il regardait faire les autres, et rien que pour les regarder faire, on lui mettait une serviette : il avait déjà le pressentiment que les destins le réservaient à regarder faire les autres (l'oncle Jules Sauveur est inspecteur d'académie). Quand on tordait le linge pour exprimer le jus des groseilles, c'est Charles qui se distinguait le plus. Quand on pesait le sucre, Alphonse tenait la balance, Charles mettait les morceaux de sucre, Aimé jetait les poids dans le plateau en faisant le plus de bruit possible. Élise surveillait l'aiguille avec un grand sérieux, et annonçait le moment où elle était bien perpendiculaire. Jules regardait, comme toujours, et faisait son profit des petites miettes de sucre. Une fois le mélange dans la bassine, maman tournait elle-même, car c'est une opération trop délicate. Pour une fois qu'Alphonse, sur sa demande, avait été chargé de ce soin, il laissa tout brûler.

Alphonse se mit à rire et déclara que ce souvenir néfaste lui donnait encore des cauchemars, à quarante ans de distance.

— Et quelle délicieuse odeur! reprit l'oncle Jules : je crois que cela nous grisait tous comme du vin nouveau. Et quelles tartines, lorsque nous étalions l'écume des confitures sur du pain frais! Quels rires lorsque notre sœur Élise, qui se piquait déjà de bien parler, appela la *bassine* une *bassinoire!* Le sobriquet lui en resta au moins pendant une semaine. Charles excellait à faire des moustaches à Jules, qui ne s'en doutait pas. Je ne sais si c'est parce que nous y avions tous mis la main, je ne sais si c'est parce que nous étions jeunes, je ne sais si c'est parce qu'à distance les choses prennent un faux air d'idéal; mais il me semble que nos confitures étaient meilleures que celles de Doguin et Cie. Charles, oui, l'amiral Charles, m'a dit, combien de fois? que dans ses voyages il n'avait jamais mangé de fruit exotique qui ne lui fît regretter les confitures de la maison.

Écoute, Félicie, tu dis *mes* confitures, et, en somme, tu as bien le droit de le dire, puisque tu les as payées; mais nous, nous disions *nos* confitures avec plus de raison, car nous y avions mis notre soin et notre talent.

Un pot de confitures de Doguin et Cie, qu'est-ce que c'est? Une mesure de capacité en forme de cône tronqué, pleine d'une substance estimable, dont on peut faire l'analyse chimique sans y découvrir autre chose que les éléments constitutifs d'une confiture, avec quelques fourmis et quelques perce-oreilles en plus; mais nos pots à nous contenaient bien autre chose.

— Des clochettes, dit malicieusement la maîtresse de la maison.

— Des clochettes, soit! mais ceci en plus que je te défie de trouver dans les pots de Doguin et Cie, nos rires, notre joie, nos plaisanteries, nos souvenirs. Tu ris! Tu riras encore plus quand je te dirai que la fabrication des confitures en commun a été entre nous un lien de famille de plus. Je ne plaisante pas. Et nous étions si fiers! car nos confitures avaient une grande réputation tout autour de nous. Il y avait toujours un certain nombre de pots en réserve pour les vrais connaisseurs. Et lorsque le général Dambrun... mais je ne veux pas vous assassiner de vieilles histoires que vous connaissez déjà. Ah! le bon temps, et les bonnes confitures!

— Concluez, mon oncle, dit Mme Durand.

— Conclure! Dieu m'en garde! Après tout, c'est peut-être ce temps-là, et non pas les confitures, que je regrette. Et il peut se faire que je regrette ce temps-là parce que c'est celui où j'étais jeune. Oui, voilà peut-être le secret de bien des regrets et de bien des préférences. En tous cas, je bois au progrès!

L'HOMME ET LES ANIMAUX.

Le docteur Pariset, dont le souvenir est toujours présent aux hommes de cœur et aux vrais savants, a fait cette cu-

rieuse observation dans un article sur un célèbre agronome, J.-B. Huzard, qui fut comme lui membre de l'Institut, et avant tout homme de bien :

» Lisez l'article AMPUTATION dans l'*Encyclopédie :* vous y verrez que de toutes les parties extérieures des animaux il n'en est peut-être pas une seule sur laquelle, soit caprice, soit nécessité, l'homme n'ait porté le couteau. Il fend les naseaux de l'âne, il écourte les oreilles du cheval, il en tranche la queue, cette queue qui, pour ce noble animal, est tout ensemble un ornement et une arme contre les insectes. Privé de cette défense naturelle et livré aux piqûres, le cheval irrité se révolte, se fatigue et dépérit; une cavalerie est démontée, une armée vaincue. Des mouches qui décident d'une bataille ! A quoi tient la gloire ! à quoi tient la destinée des empires ! »

MAXIMES DE QUELQUES THÉOSOPHES (1).

— L'esprit, c'est l'édifice; le corps, comme un échafaudage, n'est plus bon qu'à être démoli lorsque l'édifice est terminé.

— Dieu ouvre tous ses trésors, et chacun y peut prendre ce qu'il veut.

— L'esprit appelle du fond de son infini; Dieu répond du haut de son infini : les deux infinis se répondent.

— Tu regardes le ciel et ne regardes point dans ton âme; celui-là ne trouvera pas Dieu, qui ne le cherche que dans le ciel.

— Vous dites : « Que les hommes cessent d'aimer Dieu, pourvu qu'ils aiment la patrie et la vertu. » C'est comme si vous disiez : « Peu importe que la source tarisse dans les montagnes, pourvu que l'eau ne manque pas dans les canaux des villes. »

— Vous appelez Dieu : il descend bien souvent, et vient frapper à votre porte; mais on répond qu'il n'y a personne.

— Le musicien troublera le meilleur orchestre si, en jouant, il s'efforce qu'on n'entende que lui seul.

— Ce monde, dites-vous, n'est qu'une fable ! — D'accord; mais toute fable a une moralité.

— Le passé est aussi loin de nous que l'avenir : pour comprendre le passé, il faut avoir pressenti l'avenir.

— Le sot est comme un âne au manége; il a les yeux bandés, et, remuant toujours, il reste toujours à la même place.

ANECDOTES HISTORIQUES.

PRÉSENCE D'ESPRIT.

Lors de la grande rébellion de l'Irlande, en 1641, le chef de la famille Edgeworth, croyant sa femme et son enfant en sûreté dans le château de Cranalbagh, les y laissa et rejoignit l'armée royale commandée par le comte d'Ormond. En son absence, la maison fut attaquée pendant la nuit. Réveillés en sursaut par les clameurs des assaillants et les lueurs de l'incendie, les domestiques ne purent opposer aucune résistance à l'invasion, et Mme Edgeworth, arrachée de son lit, fut traînée presque nue jusqu'à un bois voisin, où les misérables, impatients de prendre part au pillage, l'abandonnèrent. Elle se réfugia sous un buisson de genêts épineux pour y attendre le jour et savoir ce qu'était devenu son fils.

L'enfant fut trouvé endormi dans son berceau : un des rebelles le saisit par la jambe, et, le brandissant comme une fronde, allait lui briser la tête contre la muraille, lorsqu'un des assaillants s'en empara, jurant que c'était une mort trop douce pour le petit hérétique, qu'il voulait plonger jusqu'au cou dans une tourbière où il deviendrait la proie des corbeaux.

Cet homme, nommé Bryan Ferral, porta en effet le pauvre petit dans le marais, mais pour lui sauver la vie. Dès qu'il put se débarrasser de ses compagnons, il le tira de la tourbière, le mit dans un panier, le cacha sous des œufs et des poulets, traversa le camp ennemi, et le porta jusqu'à Dublin, où il le rendit à sa mère.

Ces mêmes rebelles, qui trouvaient trop doux pour l'enfant d'être écrasé contre un mur, éteignirent l'incendie du château par respect pour le portrait de la grand'mère, qui était catholique romaine, et qu'on avait peinte sur un panneau, tenant d'une main la croix et de l'autre un rosaire.

Ce même John Edgeworth, qui avait été si miraculeusement épargné, se maria jeune, et après la restauration de Charles II, le ménage fit un voyage à Londres. Il y dépensa en quelques mois la meilleure partie de ses revenus. Le mari fut fait chevalier; mais sa femme, redoutant les séductions de la cour, eut le bon sens de retourner chez elle.

Elle habitait le château de Lissard, situé en face d'une colline appelée le mont des Fées. De ses fenêtres elle voyait la nuit errer des lumières; des bruits étranges, des chants bizarres, semblaient partir de ce lieu hanté par les esprits. Elle s'en effrayait, quoiqu'elle supposât avec raison que des gens de chair et d'os essayaient par ces subterfuges de l'éloigner de ses domaines. Ses nerfs étaient ébranlés; mais son courage tenait bon, et elle en donna la preuve dans un vrai et redoutable péril.

Au moment d'une alerte, les hommes de la famille s'armèrent de leurs fusils, et lady Edgeworth monta à son grenier noir, où l'on tenait de la poudre en réserve dans un baril. Une jeune domestique l'accompagnait avec une chandelle allumée que, vu l'époque (dix-septième siècle) et les usages primitifs de l'Irlande, elle portait à la main, faute de chandelier.

Après avoir pris la quantité de poudre nécessaire, lady Edgeworth referma soigneusement la porte à clef. Elle était à mi-chemin de l'escalier lorsqu'elle s'aperçut que la chandelle manquait. Elle demanda à la domestique ce qu'elle en avait fait?

— Je l'ai laissée là-haut fichée dans le baril de sel noir, répondit celle-ci avec le plus grand calme.

Lady Edgeworth lui commanda de rester où elle était sans bouger. Elle remonta, rentra seule dans le grenier, où, plantée au beau milieu de la poudre à canon, la longue mèche flamboyait et déversait des traînées de suif. La courageuse femme saisit la chandelle d'une main ferme, et l'enleva si adroitement que pas une étincelle n'en jaillit.

Arrivée au bas des marches, elle tomba à genoux et rendit grâce à Dieu d'avoir préservé tous les siens d'un si grand danger.

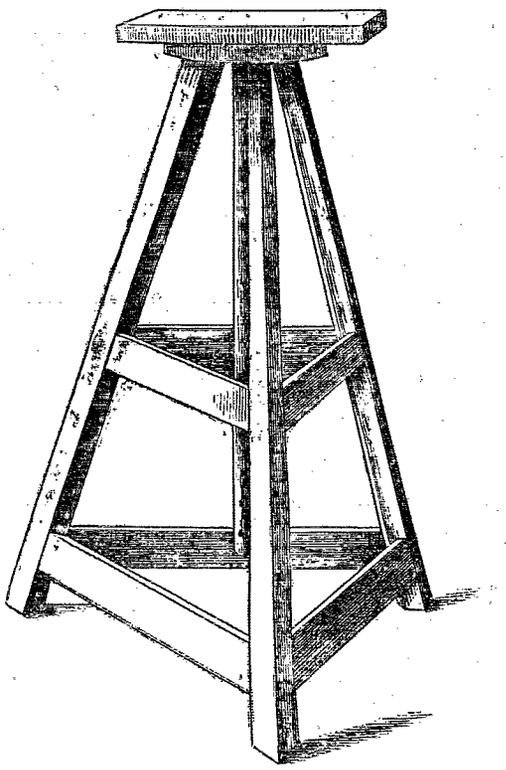
Cette intrépide femme vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans. L'abbé Edgeworth de Firmont, qui accompagna Louis XVI à l'échafaud, était un de ses petit-fils.

CONSEILS SUR L'ART DE MODELER.

Pour modeler, il faut savoir dessiner. Ce n'est pas qu'il n'y ait des exemples de personnes qui, avant de s'être exercées au dessin, réussissent à bien modeler, surtout en ronde bosse. On voit des doigts habiles, qui n'ont jamais dessiné, pétrir la cire, la terre, la pâte, le pain même, de

(1) Boehme, Angel de Silésie, Saint-Martin. (Voy. les Tables.)

manière à faire naître sous leurs doigts des formes variées d'animaux ou de fleurs. Il semble même certain que la statuaire a précédé les arts du dessin et de la peinture. Aussi

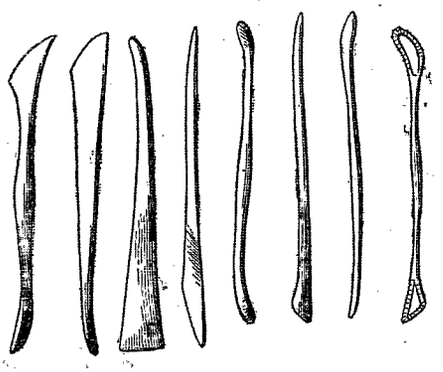


Selle pour le modelage ou la sculpture.

ne voudrions-nous pas détourner les dessinateurs, même les plus novices, de s'essayer au modelage ; mais la vérité est que la voie la plus régulière, la plus simple, la plus sûre, pour modeler avec succès, est de commencer par l'étude du dessin.

Après ce premier conseil, nous croyons devoir indiquer d'abord les matériaux dont on doit se servir.

La terre glaise peut suffire ; mais la cire, qu'il est beaucoup plus facile d'entretenir dans l'état de malléabilité nécessaire, est préférable. Quoique l'on ne l'emploie d'ordinaire que pour les ouvrages de petites dimensions et délicats, tels que médaillons ou petits bas-reliefs, on sait



Ébauchoirs en buis.

que de célèbres artistes ont modelé en cire des statues et des figures en médaillon plus grandes que nature.

Un des avantages de la cire est qu'elle est plus propre à manier que la terre glaise, et qu'on peut s'en servir même dans un salon et sur ses genoux sans que vêtements ou meubles aient à en souffrir.

Les mouleurs et d'autres marchands vendent la cire toute préparée, soit pour l'hiver, soit pour l'été : c'est un mélange de cire jaune, de saindoux, de térébenthine de Venise ou de Bordeaux, de fécule ; à ces éléments, on ajoute une matière colorante, suivant qu'on veut que la cire soit rouge, brune, verte, grise, etc.

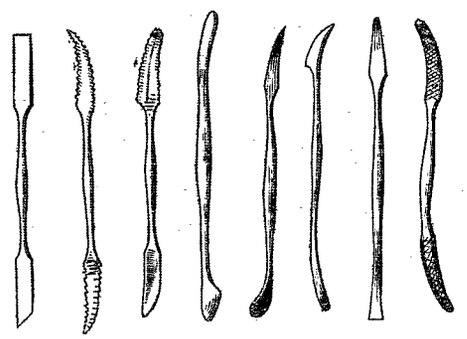
Il est bon de choisir la cire un peu molle. Si elle est trop ferme, le travail est trop lent ; si elle est trop molle, elle s'amollit encore plus sous la main, et le travail, lorsqu'il s'agit surtout de choses fines, devient impossible.

Avant de l'acheter il est prudent de l'essayer. On la vend en bâtons de la longueur et de la grosseur des bâtons de réglisse. La cire est mauvaise si elle file ; il faut qu'elle soit courte, c'est-à-dire que si l'on tire le bâton en sens inverses avec les deux mains il faut qu'il se sépare de suite sans s'allonger. Nous conseillons la cire brun-rouge ; c'est d'ailleurs celle qu'on emploie le plus ordinairement : elle conserve bien sa malléabilité, et l'on peut interrompre assez longtemps le travail avant qu'il ne se forme à la surface une sorte de croûte.

On doit avoir soin, lorsqu'on ne travaille plus, de mettre l'ouvrage à l'abri de la poussière et du contact de l'air, soit en l'enfermant, soit en le couvrant d'un chiffon. Si la croûte se forme à la surface, il faut couper, gratter la cire avec un outil, et dès lors le travail de modelage est à recommencer.

Occupons-nous maintenant de l'outillage nécessaire.

Voici les diverses parties qui le composent : une selle (c'est une sorte de chevalet) ; une table à ouvrage ; des



Outils pour réparer ; Ébauchoirs en fer.

ébauchoirs en buis, ou en ivoire, ou en ébène, et d'une infinité de formes.

C'est en modelant que l'on juge quel est l'outil dont on a besoin. On peut commencer par se servir d'ébauchoirs en buis ; mais il en faut d'autres en fer, qui servent également pour la cire et pour le plâtre. On doit aussi en avoir un ou deux en ivoire pour les travaux très-fins.

On s'habitue facilement à l'ébauchoir qu'on a choisi ; on le sent mieux dans sa main, et on s'en sert plus habilement.

De tous les outils, les plus utiles peut-être sont tout simplement le pouce et les doigts, à la condition que les ongles soient plutôt courts que longs.

Après s'être pourvu de cire et d'ébauchoirs variés, on doit se procurer une surface plane sur laquelle on modèlera. On peut prendre, suivant la dimension du travail, une planche à dessiner, une plaque d'ardoise ou un verre dépoli.

On commence par dessiner sur le fond, largement, avec une plume ou un crayon, la silhouette de l'objet à modeler, une tête, par exemple.

Si l'on prend pour fond une plaque de verre non dépoli, sa transparence peut faciliter le travail, parce que l'on peut alors dessiner d'abord la figure en profil sur un papier

blanc. Il importe que ce dessin soit assez arrêté ; qu'il donne bien à leur place les traits du visage, les détails de la coiffure, l'indication des ombres. Le dessin fait, on l'applique sous le verre, en collant les bords ou seulement les coins du papier, de manière qu'il ne se plisse pas et s'applique bien contre le verre. La transparence permet de suivre facilement les contours du dessin avec la cire, et sans tâtonnements.

On tient ordinairement les ébauchoirs comme une plume ou un crayon, en les tournant soit d'un côté, soit de l'autre, car ce sont des outils doubles.

On pétrit dans ses doigts de petites boulettes de cire, et on les aplatit sur le verre, tantôt avec le pouce, tantôt avec un doigt, tantôt avec un ébauchoir en buis. On procède par plans dont on calcule bien les épaisseurs relatives. Il ne faut pas couvrir trop vite les contours du dessin qui



Médaillon de Henri II. — Dessin de Féart.

est sous le verre et sert de guide : on pose la cire à droite et à gauche des traits de crayon, de façon à les voir au travers du verre jusqu'à ce que l'on ait préparé le médaillon avec les épaisseurs que l'on juge convenables à chaque partie. Lorsque tout semble en place, on couvre avec la cire les intervalles que l'on avait réservés pour les traits de crayon.

Nous supposons le médaillon préparé en cire. Si l'on fait un portrait, il importe que la planche ou la plaque soit éclairée comme l'est le modèle vivant. Le visage ne doit pas être couvert d'ombres trop fortes ; elles empêcheraient de voir distinctement les contours.

On enlève ou on ajoute de la cire petit à petit au moyen des ébauchoirs, du pouce et des doigts.

C'est surtout en commençant à masser le médaillon que l'usage du pouce et des doigts est utile pour mieux appliquer et étendre la cire. Il est bon aussi de se servir d'abord d'un ébauchoir un peu gros. Il ne faut pas conserver longtemps dans la main les boulettes de cire ; elles s'y amolliraient trop. Pour éviter cet inconvénient, on pétrit quelques petits morceaux de cire et on les appuie avec le pouce sur le fond, à côté du médaillon que l'on modèle : c'est une provision dans laquelle on puise avec le bout de l'ébauchoir selon qu'il est nécessaire, lorsqu'il faut, par exemple, renfler une partie trop plate. C'est là aussi que, toujours avec l'un ou l'autre bout de l'ébauchoir, on reporte la cire enlevée aux endroits qu'on trouve trop en saillie.

On n'a pas à se préoccuper des traces que laisse la

pression de l'ébauchoir sur la cire; il est facile de faire disparaître ces marques, ce martelage, en passant dessus légèrement le bout du doigt. C'est ainsi qu'on les efface aussi sur le plâtre à l'aide d'une ripe ou du papier de verre.

Il faut éviter de « faire rond »; c'est-à-dire qu'il est essentiel de bien distinguer et d'indiquer avec vérité les plans que l'on voit sur la nature en étudiant le modèle avec attention. Le secret de bien faire est de se rendre parfaitement compte de ces plans, de leurs rapports entre eux, des parties qui doivent avoir le plus de saillie.

Le modelé ne doit pas être mou et s'écouler en goutte de suif. Il faut qu'il soit accentué sans sécheresse; que les contours extérieurs soient coupés franchement sur le fond, et que leur épaisseur soit légèrement atténuée où il convient, en biseau, en talus.

Une fois que l'on est suffisamment exercé à manier la cire et les ébauchoirs, on peut s'essayer à modeler des bas-reliefs, des vases, des plats, des coupes, des bijoux, etc. On use pour ces travaux de cire d'abord, et de plâtre ensuite.

Avant de modeler d'après nature, il est utile de copier quelques belles médailles grecques ou romaines, celles des Varin, des Dupré, des artistes français et italiens de l'époque de la renaissance, de David d'Angers parmi les plus modernes.

Si elles sont d'un petit module, on peut les copier en les agrandissant; c'est une bonne étude. Les médaillons de face sont les plus difficiles à bien modeler; nous recommandons comme modèles en ce genre quatre médaillons de face de Catherine de Médicis, de Henri II, de Charles IX, de Henri III, rois de France, par un artiste du temps.

Plus tard, on essayera avec profit de copier quelques bas-reliefs, par exemple ceux du temple du Parthénon.

C'est encore un exercice utile que de copier quelque gravure en la mettant en bas-relief. Cela force à se rendre compte des plans, et apprend à donner à chaque figure, à chaque objet, les saillies qu'ils doivent avoir. Enfin on peut s'étudier à traduire un buste ou une statuette en bas-relief.

L'art de modeler devient quelquefois une passion. Nous ne le conseillons qu'à titre de distraction agréable. Avant tout, dédaignons l'oisiveté.

HISTOIRE D'UN MUR.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 18.

IV

La petite porte du jardin s'ouvre, et M. Chorin paraît. Dieu! qu'il me semble laid et vieux, depuis que je connais son dessein. Je l'aimais jusqu'ici, je sens que je commence à le détester; ce qui prouve que les amitiés qui ont pour fondement les défauts d'autrui ne sauraient être durables. Il jette, de ses petits yeux clignotants, un regard de défiance sur les maçons; les maçons grondent le goujat; le goujat, pour faire du zèle, gâche la chaux avec tant de précipitation qu'il en éclabousse tout le mur. Le dégât, rien que pour commencer, est horrible. Le turc de bal masqué et l'avocat ont complétement disparu sous de grosses bêtes de taches de chaux.

Dans les petites villes comme la nôtre, tout est événement. Le groupe formé par M. Chorin et les maçons devient un centre d attraction. Les ouvriers qui se rendent aux fabriques font halte un instant pour lancer des quolibets aux maçons, qui les leur renvoient avec usure. M. Chorin fronce le peu de sourcils qui lui restent, parce qu'il trouve que l'on perd beaucoup de temps.

Les voisins arrivent sur le pas de leurs portes, les plus hardis se groupent autour des maçons. Une vieille femme coiffée d'un mouchoir à carreaux demande si l'on va refaire le mur, et ajoute que ce ne sera pas dommage. M. Chorin fait la grimace, et répond galamment :

— N'ayez point d'inquiétude, la vieille, ce mur durera encore plus longtemps que vous!

A ces mots, je respire un peu : le désastre ne sera peut-être pas aussi grand que je me le suis figuré d'abord. Cependant les tonneaux sont dressés; avec les planches on a établi une estrade; les maçons (faut-il que ces gens-là aient peu de poésie dans le cœur!) commencent en sifflant à racler la crête du mur et à faire dégringoler avec la terre les iris, la joubarbe et le sédum. Je crois que je pleurerais volontiers de dépit.

M. Chorin rentre un instant dans son jardin, et revient avec un grand panier plein de bouteilles cassées qu'il a beaucoup de peine à porter. J'y suis maintenant : on va refaire la crête du mur, et la hérisser d'une végétation hideuse de verre cassé. Pourquoi?

Le bedeau de la paroisse qui passe, en ce moment, éprouve le même sentiment de curiosité que moi, et demande à M. Chorin pourquoi il fait, lui, une dépense inutile, et prend de telles précautions dans un pays où l'on n'entend jamais parler de malfaiteurs ni de voleurs.

— On me vole mes pêches, répond sèchement le bonhomme.

— Dites plutôt que les loirs vous les mangent.

— Oui, oui, les loirs de l'école mutuelle ou des fabriques! Je sais ce que je sais, et je fais ce que je veux.

— Ce que vous faites là n'est pas d'un bon chrétien, reprend la vieille femme au mouchoir. Je suis sûre que personne ne songe à vous voler. Mais je suppose que quelqu'un, par hasard, se risque la nuit à escalader votre mur, sans se douter de ce qui l'attend, vous ne voudriez pas faire estropier une créature du bon Dieu pour trois ou quatre méchantes pêches. Voyons, il faut cependant être juste.

— Il est juste que les voleurs soient punis. Qui s'y frotte se pique. Chacun défend son bien comme il peut.

Et il tourne le dos à la vieille femme.

Les maçons avancent tout doucement leur œuvre maudite, et le soir, mon mur, mon cher mur, est déshonoré par un chaperon tout neuf, hérissé de tessons aux cassures étincelantes. Cela me fait l'effet d'un affreux nougat d'une nouvelle espèce.

Ce n'est pas tout; outre les éclaboussures de chaux qui déparent tout le bas du mur, à gauche, les maçons ont remplacé les briques qui manquaient, et remis des pierres et du mortier dans les trous. Par pur amour de l'art, ils ont même recrépi à certaines places. Mon mur n'est plus un mur, il me fait l'effet d'une loque honteusement rapiécée. Je me couche de fort mauvaise humeur; je m'endors en maudissant M. Chorin, et en lui souhaitant malheur. C'est fort mal de ma part; mais je dis ce qui est.

V

Comme mon dépit et ma mauvaise humeur ne faisaient que s'accroître à voir continuellement ce mur profané et ridicule, j'eus recours, pour remettre mon esprit, à un remède qui m'a toujours réussi. Je me mis à relire les œuvres de Dickens. C'est un auteur si encourageant, si plein de bienveillance (quoiqu'il soit clairvoyant et que rien ne lui échappe), que je me laisse toujours gagner, et j'apprends avec lui à voir le bon côté de toutes choses. Je relisais donc Dickens, et le père Chorin me paraissait déjà moins laid. J'étais plongé dans le récit des

aventures de David Copperfield, lorsqu'un orgue de Barbarie s'arrêta sous ma fenêtre, et se mit à jouer des airs populaires. J'interrompis ma lecture. J'avais sous les yeux un grand gaillard d'assez mauvaise mine, qui tournait la manivelle, adossé au mur de M. Chorin. Sur la plate-forme de l'instrument était accroupi un singe. Tout en roulant ses yeux méfiants de tous côtés, ce singe, avec des mouvements brusques et craintifs, ôtait et remettait une toque à plumes; puis il prenait une paire de petites cymbales et les frottait l'une contre l'autre; puis il agitait un petit drapeau tricolore d'un air triomphant, comme si l'orgue eût été une forteresse ennemie, et que lui, singe, l'eût prise d'assaut.

Il y avait autour de l'homme et du singe un bruyant rassemblement. Un gamin s'étant risqué trop près, le singe lui prit sa casquette et fit mine de la déchirer à belles dents. Il y eut une explosion de rires et d'applaudissements.

C'est alors que j'aperçus la tête du père Chorin qui dépassait la crête du mur; et à mesure qu'il montait les échelons de son échelle, je vis apparaître ses épaules, et bientôt son buste entier. Il était sans doute curieux de savoir ce qui se passait; mais il était trop avare pour s'exposer, en ouvrant sa porte, à se voir demander un sou quand on ferait la quête.

Comme l'homme au singe était presque adossé au mur, M. Chorin ne le voyait pas; il grimpa encore deux échelons, et allongea avec précaution la tête au-dessus du chaperon. Cette vue me suggéra alors l'idée d'une tortue qui tire son cou hors de sa carapace.

Juste en ce moment, l'échelle se cassa ou glissa, je ne sais lequel des deux; mais ce que je vis pendant deux ou trois secondes fut si horrible que je fermai les yeux en poussant un grand cri; puis, je descendis dans la rue comme un fou. Le malheureux était retombé de l'autre côté; personne que moi n'avait vu l'affreux accident. En deux mots, j'expliquai ce que je venais de voir; il y eut un murmure d'horreur.

Comme il aurait fallu faire un long détour pour gagner l'autre rue et entrer dans le jardin par la maison; comme il ne fallait pas songer à escalader le mur à cause des tessons qui venaient de jouer un rôle si terrible, je désignai la petite porte du doigt, et je dis qu'il fallait l'enfoncer. Ce fut bientôt fait. Un médecin qu'on avait prévenu sans délai entra en même temps que nous.

VI

Au bout d'une heure, quand je rentrai chez moi, j'étais tout troublé. Je ne pouvais écarter de mon esprit l'image de l'homme qui était étendu là-bas, mutilé, mourant peut-être. Au-dessous de moi, des groupes de badauds se tenaient devant le mur, et se montraient les uns aux autres l'endroit où *c'était arrivé*. Les voisins devisaient entre eux de l'événement. La vieille femme au mouchoir disait aux autres :

— Pauvre bonhomme! C'est certainement un grand malheur; mais on peut bien dire qu'il est puni par où il a péché, et que c'est lui qui s'est tendu à lui-même le piége où il est tombé! Cette idée, aussi, de faire planter des verres sur son mur!

Ces paroles me frappèrent, parce que plusieurs fois déjà j'avais eu la même pensée. Mais ce qui me troublait le plus, au fond de ma conscience, c'était le souvenir du jour où j'avais tant maugréé contre lui, et où je lui avais souhaité malheur. Je ne suis pas assez enfant pour croire que mon souhait ait pu contribuer en rien à ce qui lui est arrivé. Néanmoins, j'éprouvais un remords que j'aurais bien voulu n'avoir pas mérité d'éprouver. Comme on doit veiller avec soin non-seulement sur ses paroles, mais encore sur ses plus secrètes pensées!

Le médecin me rassura quelques jours après :

— Cet homme-là, me dit-il, a l'âme chevillée au corps. Il en reviendra, mais, dame! il ne sera pas beau.

Il en revint en effet, et, au bout de deux mois, je le vis errer à pas lents entre ses poiriers et ses pommiers. Il avait la figure enveloppée de linges et de bandages. Je le saluai de loin, il me tourna brusquement le dos. En toute autre circonstance, je me serais fort peu soucié de son impolitesse; ce jour-là elle me fit mal, parce que ma conscience prenait parti pour lui contre moi.

Quelques jours après, je fus mandé chez le juge de paix : c'était le père Chorin qui me citait par-devant ce magistrat, à l'effet de m'entendre condamner à payer le menuisier et le serrurier qui avaient réparé la porte enfoncée. J'acceptai avec empressement cette espèce d'expiation qui s'offrait d'elle-même; je n'expliquai point au juge de paix dans quelles circonstances pressantes le délit avait été commis : je payai sans rien dire. Pendant que j'y étais, j'aurais volontiers payé le médecin. Je suis sûr (sans vouloir faire de tort à personne) que si le père Chorin eût su dans quelles dispositions d'esprit j'étais, il n'aurait pas manqué de m'envoyer le mémoire.

— Avare incorrigible! me disais-je en regagnant mon logis, tu as beau faire, tu ne me reprendras plus jamais à te maudire, ni toi ni personne. Il n'y a pas de parole vaine en ce monde, et je suis persuadé que toute malédiction retombe sur quelqu'un, le plus souvent sur celui qui l'a lancée!

Le père Chorin est devenu hideux à voir; mais il dit que cela lui est bien égal, pourvu qu'il puisse surveiller et protéger sa récolte. Le mur est hideux aussi. Il me fait surtout horreur à cause des souvenirs qu'il me rappelle. Décidément, je serais heureux d'avoir devant ma fenêtre un mur blanc à perpétuité, à condition que ce qui est arrivé ne fût pas arrivé.

LA PIPÉE AUX GRUES ET AUX CORNEILLES.

Vers la fin du seizième siècle parut une collection d'images amusantes, mais parfois fantastiques, qu'on se passait de main en main, et qu'on appelait *les Chasses de Stradan*. Un dessinateur de Bruges, qui se déguisait sous le nom de Stradanus ou même Strada, en était l'auteur; les graveurs qui l'avaient interprété avaient été choisis par Philippe Galle, éditeur et célèbre graveur du même pays (1). Ce recueil a passé jusqu'à nous, et l'une de ses planches les plus curieuses est sans contredit celle que reproduit notre gravure. Elle a, dans tous les cas, le mérite de rappeler un divertissement champêtre qui se renouvelle encore fréquemment dans nos campagnes et dans celles de la Flandre, surtout lorsque les hivers ont été rigoureux.

Les victimes de cette chasse sont d'ordinaire les corneilles et les corbeaux. Jean Stradan a voulu, nous le supposons, ennoblir ses tableaux, et il a substitué au corbeau vulgaire des grues, qui se laissent prendre follement, comme ces oiseaux carnassiers, à une sorte de pipée bien connue de nos paysans.

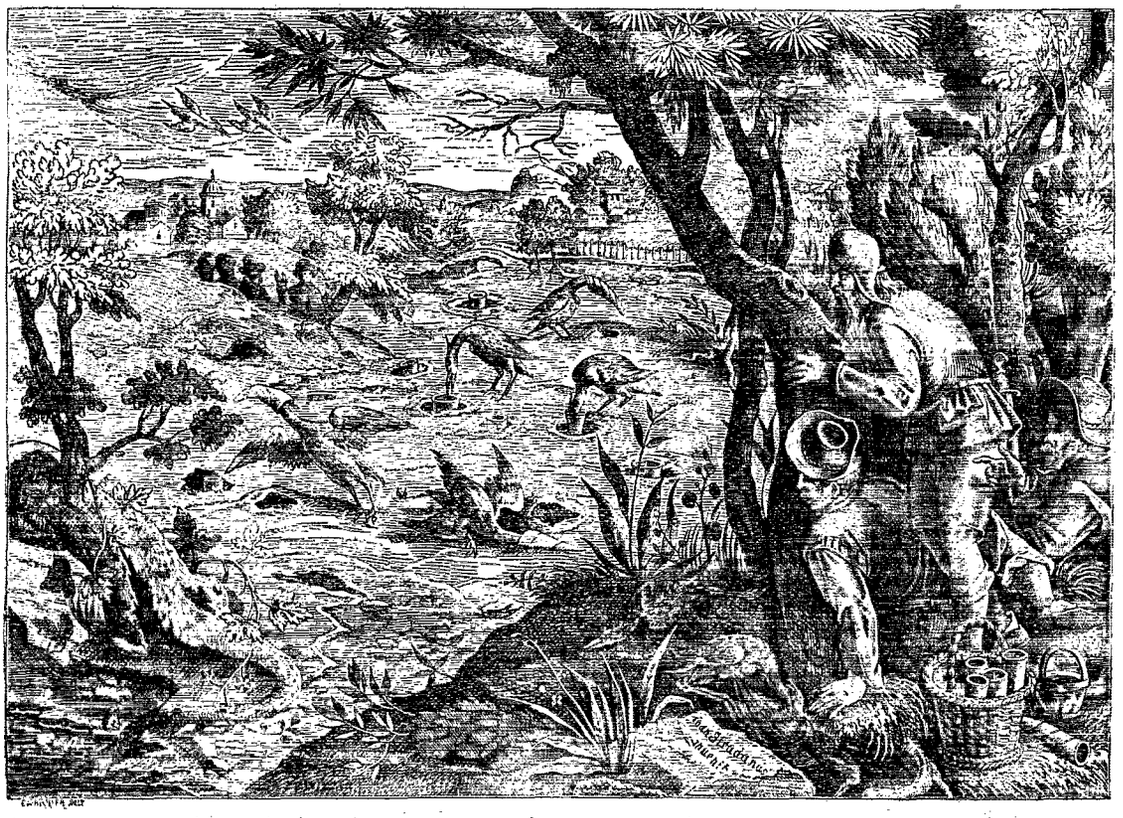
Mais, disons-le bien vite par amour de la vérité, il y a de

(1) Nous donnons ici le titre entier de l'œuvre : « *Venationes ferarum, avium, piscium; pugnæ bestiarum et mutuæ bestiarum depictæ*, a Joanne Stradano, editæ a Philippo Gallæo, carmine illustratæ a Kilhano Dufflæo, S. D. » 1 vol. in-4° oblong. Le recueil dont nous venons de donner le titre est très-rarement complet.— Né à Harlem en 1537, Galle mourut à Anvers en 1612.

la part de Stradan un changement tout a fait injuste dans les victimes de cette chasse, et, au mépris de l'exactitude des faits ou de la connaissance des instincts, le vieux maître, qui a été mieux inspiré parfois, a placé des grues où il ne devait faire succomber à leur gloutonnerie bien connue que des corneilles. La famille des *Gruinés*, mise en cause, a été l'objet de plusieurs observations dans le *Magasin* (voy. l'année 1851). Personne n'ignore que les oiseaux dont elle se compose font leur nourriture, en général, d'insectes, de graines et d'herbes, aliments qui, enfouis au fond d'un cornet, se révéleraient difficilement aux sens olfactifs de l'oiseau voyageur, dont on connaît d'ailleurs la méfiance et la sagacité. Attirées par leur goût pour les chairs mortes, les corneilles n'y regardent pas de si près, et deviennent facilement la dupe de leur voracité.

Laissons parler ici le petit traité de Bulliard, qui dans son genre est resté classique. L'auteur de l'*Aviceptologie* réunit ses chasseurs au milieu de l'hiver, et leur adresse cette recommandation : « Prenez une quantité de cornets de papier un peu fort, transportez-vous sur les lieux qu'habitent les corneilles, qui, dans cette saison, sont obligées de chercher à manger sur les tas de fumier... Piquez-y vos cornets garnis dans le fond de viande hachée et frottez-en l'embouchure de glu, de manière que l'oiseau, venant à manger ce qui est dedans, s'attache le cornet autour de la tête et du cou. Ces oiseaux, étant ainsi pris par la tête et ne voyant pas, s'élèvent à perte de vue et retombent incontinent près du lieu de leur départ, en sorte qu'on peut les prendre sans peine avec la main. Cette chasse est d'autant plus amusante, que l'on peut piquer une grande quantité de cornets. »

La gravure reproduite ici est sans contredit l'une des plus curieuses du vieux recueil flamand de Stradan. S'il n'est pas accepté des naturalistes, il est fort recherché par les amateurs d'estampes et même par ceux qui recueillent certaines légendes populaires circulant encore sur les animaux. Les corbeaux jouissaient d'une religieuse vénération chez les peuples du Nord. Odin, on le sait, avait un corbeau pour compagnon et pour messager secret; le temps a bien affaibli l'antique tradition dont sa religion était l'origine. La Normandie, jadis peuplée de Scandinaves, est peut-être de toutes nos provinces celle où la pipée s'est maintenue le plus longtemps en usage.



Chasse aux grues, d'après Jean Stradan. — Dessin de E. Garnier.

Vander-Straet, plus connu sous le nom que nous avons déjà rappelé et qui est consacré par l'usage, était né à Bruges en 1536, et mourut presque septuagénaire. Il avait de très-bonne heure porté ses pas en Italie, et il s'était fixé à Florence. Là, il se livra à l'art monumental, peignit de grandes fresques, s'occupa de peinture historique; puis, sans doute pour se délasser, jeta sur le papier de nombreux dessins que gravaient d'après lui, nous dit Brulliot, Galle, Adrien Collaert, Jean Collaert, Jérôme Wierix, Charles de Mallery et quelques autres maîtres. Ses Chasses, d'ordinaire fort animées, ses combats d'animaux qui ne l'étaient pas moins, eurent du succès parmi les artistes; mais elles ne pouvaient jouir d'aucun crédit auprès des chasseurs de profession. Elles avaient au moins le mérite, pour l'époque où elles parurent, d'offrir des types accentués et réels d'animaux vivants dans les contrées lointaines. Vander-Straet, ou, si on le préfère, Stradanus, les copiait avec soin sur les peintures qu'on adressait à Rome des régions de l'extrême Orient, quand on ne dirigeait pas ces grands animaux vers la ville éternelle pour en faire un hommage aux souverains pontifes qui leur donnaient asile dans le Vatican. Les tigres, les lions, les léopards, les éléphants et les rhinocéros, défilent à qui mieux mieux sous les yeux du spectateur dans les images de Stradan, et l'animal est copié d'ordinaire exactement.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

ASCHREF

(PERSE).



Salon de 1872; Peinture. — Les Jardins abandonnés d'Aschref. — Dessin d'Alexandre de Bar, d'après J. Laurens.

Aschref est l'une de ces petites cités, presque toutes pauvres et malsaines, qui bordent la plage de la mer Caspienne, entre le Caucase et l'entrée des déserts turcomans. Au nord-ouest s'élève une barrière de monts inex-

pugnables; à l'est, dès la sortie même de la ville, on a devant soi une autre barrière, une contrée inconnue, mystérieuse, inabordable; route vague des aventuriers qui veulent se rendre à Lahore par Méched, Bokhara, Caboul; terrain fatalement destiné à la rencontre et à la lutte de ces deux puissantes rivales, la Russie et l'Angleterre. Parallèlement à la mer, et isolant presque ces parages du reste du royaume, la chaîne de l'Elbours s'étend, pour ainsi dire, de la mer Égée jusqu'à la Chine centrale. Le pic neigeux du Démavend, de 4600 mètres d'élévation, en est le point culminant entre Téhéran et Amol.

Aschref est situé dans le Mazandéran, qui compose avec le Ghilan l'ancienne Hyrcanie, contiguë à la Médie et à la Parthie.

Sur plus d'un point, sous ce climat chaud, humide et lourd, se sont conservées les épaisses forêts des anciens temps. On les traverse, pendant des heures entières, au milieu d'une sorte de « nuit verte. » Sans être précisément infestées de tigres, ces forêts servent d'asile à un assez grand nombre de ces terribles félins pour que l'on voie fréquemment appendues aux boutiques du pays leurs peaux trouées par les balles des fusils à mèche, seules armes à feu des indigènes. Les faisans y abondent : on les mange sous la forme de soupe, la *tchorba*. Dans les rizières et les flaques d'eau tapissées de nénuphars se vautre le sanglier, patauge le bœuf zébu, émerge la tortue et grouillent nombre de reptiles. Les plafonds des habitations, la plupart en ruines, sont souvent tapissés littéralement de chauve-souris.

Par une exception vraiment inattendue en Orient, les toitures, toutes en tuiles creuses et rouges, sont exactement celles de notre Provence.

Notons que les très-rares céréales (qu'on semble récolter comme un aliment de luxe, tandis que le riz constitue la nourriture exclusive des hommes et presque des animaux) produisent sur l'étranger qui a l'imprudence d'en goûter un effet subit d'empoisonnement.

Les jardins abandonnés d'Aschref ont tout le charme et toute la luxuriance de la végétation méridionale : on s'y promène au milieu de palmiers, de cyprès, de pins parasols, de mûriers, de grenadiers, d'orangers et de vignes grimpantes, dont les fruits, faute de culture, sont d'un goût peu agréable. Là, il y a près de trois siècles, le grand schah Abbas, le Louis XIV de la Perse, fit sortir du sol, comme par enchantement, des palais et des jardins de plaisance dont les nombreux vestiges attestent encore le luxe et la beauté.

Mais qui songe aujourd'hui à visiter le Mazandéran, sinon ceux qui ont affaire à une station dont l'usage a été concédé à la marine militaire russe, ou qui prennent part à la pêche de l'esturgeon, affermée de même à la Russie? Le séjour des villes n'y est pas agréable : de plus, on y court le risque d'être enlevé, même au milieu du jour, sur les places publiques, et réduit en esclavage par les hordes nomades des Turcomans. Aussi ne se hasarde-t-on pas volontiers en ces lieux sans une escorte armée.

LA MOUCHERONNE.

NOUVELLE.

I

Son mari se nommait François Moucheron; or, selon la vieille coutume provinciale qui féminise pour l'épousée le nom patronymique de son épouseur, Catiche Maubert, dès le lendemain de ses noces, ne fut plus appelée dans le pays que la Moucheronne.

Lui était un beau gars et un brave homme, solide des bras et du cœur; dur à lui-même au travail, autant que hors de là il était doux aux autres. La nature, généreuse envers François Moucheron, avait beaucoup moins avantagé sa femme sous le rapport de ces agréments personnels qui attirent le regard et charment à première vue; mais si, à l'égard de la taille et du visage, la Moucheronne eût été en droit de se plaindre d'être si mal partagée, en revanche, elle était si richement douée de qualités sérieuses et de sentiments affectueux, que quiconque avait souvent occasion de la voir ne s'apercevait pas longtemps qu'elle était laide; son mari, qui la voyait tous les jours, la trouvait belle.

Le ménage habitait, au bas du Pecq, une maison située à l'angle de la rue principale qui regarde le pont et, au delà de la Seine, le bois du Vésinet. C'est dans cette maison que François Moucheron était né et qu'il avait succédé à son père, un habile maître teinturier, lequel, lorsqu'il cessa de vivre, ce qui revient à dire quand il cessa de travailler, lui avait, depuis trois ans déjà, livré avec son établissement certains secrets de coloration dont il était l'inventeur et qui avaient mis en grand renom le lustre ainsi que la solidité de sa teinture en bleu.

D'après la promesse exigée par le vieux teinturier, jaloux de perpétuer dans sa famille, à l'exclusion de tout autre confrère, le monopole du bleu-Moucheron, François ne devait transmettre qu'à son fils, si le sort lui en accordait un, le secret professionnel auquel l'inventeur avait dû sa modeste fortune et sa bonne renommée. Mais, durant les dix ans passés depuis le jour de son mariage, la Moucheronne deux fois mère, n'avait donné à François que des filles. Une pensée tourmentait le fils de feu Guillaume Moucheron, chaque fois que, prenant soin de s'enfermer inviolablement dans le petit laboratoire interdit aux ouvriers de la maison, il s'agissait pour lui de mettre en pratique la savante combinaison chimique que son père lui avait enseignée :

« A moins, se disait-il en songeant à ses deux filles, que l'une d'elles n'épouse un teinturier, il faudra donc quand je mourrai que le secret de mon père meure avec moi. »

Cette crainte était vaine; car alors même qu'un fils dût, pour toujours, lui être refusé, la précieuse invention de Guillaume Moucheron ne devait pas être perdue pour la postérité, et cela grâce à l'audacieuse curiosité de Jean Bellavoine.

Celui-ci, ancien apprenti de François Moucheron, avait vu le jour à Saint-Germain en Laye, dans une nourrisserie du bout de la rue de Versailles, où sa mère, tout récemment veuve lorsqu'il vint au monde, vaquait aux soins de la basse-cour, de l'étable et de la laiterie, moyennant cinquante écus de gages par an, le coucher et la table.

Élevé, pendant ses premières années, un peu au hasard et selon les rencontres favorables ou contraires, le petit Jean était de ceux que le dicton populaire à Saint-Germain désigne ainsi :

Enfant de la terrasse,
Bonne nourriture et mauvaise race.

Mauvaise race, ce serait mal dire si l'on entendait parler de ceux à qui il avait dû la vie. Son père, homme de peine au service des maçons, avait fait une chute mortelle pour s'être trop avancé sur le bord d'un haut échafaudage, afin de crier : « Gare là-dessous! » à un passant qui s'acheminait imprudemment vers le bâtiment en démolition. Le passant avait été préservé, mais le servant des maçons fut tué. Sa femme, qui ne lui survécut que de sept ans environ, atteinte dans sa santé par la catastrophe

qui l'avait faite veuve, dut, pour conserver sa place à la nourrisserie où l'on souffrait qu'elle élevât son fils, suppléer chaque jour par des efforts de courage aux forces qui, de plus en plus, lui manquaient. Arrivée au dernier degré de l'épuisement et luttant encore contre la faiblesse qu'elle refusait de s'avouer à elle-même, un jour qu'à l'heure accoutumée elle était allée au puits pour tirer de l'eau, ce fut en vain que ses mains saisirent la corde et que ses bras se roidirent; la poulie demeura immobile. « Je ne peux plus », dit la courageuse femme en tombant anéantie près du puits. Ce furent ses dernières paroles; le lendemain on porta son corps au cimetière.

Voilà de quelle race descendait Jean Bellavoine; il n'aurait eu qu'à la continuer ainsi pour faire mentir le proverbe local.

Sa mère lui manquant, la bonne nourriture, si bien appréciée par les enfants de la Terrasse, devait lui faire d'autant moins défaut que ce n'était pas à la cuisine de la défunte qu'il avait pu y prendre goût. Pour que l'on consentît à garder la mère et l'enfant à la nourrisserie, sans rogner sur les gages, il ne fallait pas que la maîtresse pût s'apercevoir, au débit plus rapide de la miche, qu'il y avait chez elle une bouche de plus; et comme la ration de la servante, parcimonieusement mesurée, n'eût pas été suffisante pour deux, l'enfant, dont le grand appétit avait de bonne heure ouvert l'intelligence, prit l'habitude, dès qu'il put marcher seul, de s'en aller voisiner, à l'heure des repas, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et parfois chez plusieurs le même jour. Cette vie d'oiseau festinant çà et là, souvent miette à miette, il ne se borna pas à la continuer seulement dans sa rue de Versailles, quand il eut grandi en taille et en force; plusieurs maisons, dans divers quartiers de Saint-Germain, connaissaient, accueillaient *le petit de la veuve du maçon;* il lui arriva même d'aller tenter fortune jusqu'au bas du Pecq. L'enfant était gentil, intelligent; il avait la mine éveillée, son babil amusait; nullement timide, partout où il voyait une porte ouverte il entrait comme chez lui avec une effronterie si naïve et si convaincue que ceux qu'il allait visiter au loin, sachant ou non d'où il était venu, étourdis, amusés par son joyeux verbiage, le laissaient naturellement s'installer. Ce fut ainsi que, sans avoir été invité, il se trouva un jour assis à table entre la Moucheronne et son mari.

C'est vers l'époque de leur mariage que Jean Bellavoine s'introduisit, selon sa façon accoutumée, chez le teinturier de la grande rue du Pecq: la cuisine était bonne, les maîtres hospitaliers; il revint le lendemain, et progressivement il s'impatronisa si bien dans la maison que, quatorze ans plus tard, il y vivait encore, non plus en qualité de mendiant qu'on héberge, mais comme apprenti devenu compagnon.

C'était un habile ouvrier à qui il ne manquait pour valoir son maître que de posséder le secret du bleu-Moucheron; mais le teinturier était d'autant plus intéressé à en demeurer seul possesseur que, depuis quelque temps, un confrère était venu s'établir précisément en face de sa maison, de l'autre côté de la Seine, et menaçait de lui faire une rude concurrence, en annonçant sur son enseigne des prix inférieurs à ceux de François Moucheron.

Celui-ci était donc, comme il a été dit, occupé à ses manipulations secrètes, quand le bruit d'un léger frôlement attira son attention vers le rideau qui formait cloison dans son laboratoire; il le tira brusquement, et se trouva face à face avec Jean Bellavoine.

— Ah! gredin! lui dit-il en levant son poing fermé, tu m'espionnes!

— J'apprends mon métier, répondit l'autre avec assurance; quand vous m'avez pris comme apprenti, continua-t-il, c'était, me disiez-vous, pour faire de moi un teinturier parfait; vous m'avez laissé quelque chose à savoir; j'achève comme je peux mon apprentissage.

— Mais tu me voles, malheureux!

— Non, je cherche à m'instruire pour vous faire honneur: l'élève de François Moucheron doit en savoir plus que les autres.

Cette réplique, flatteuse pour la vanité du maître, calma tout à coup sa colère; il se dit à part soi que sa fille aînée serait dans quelques années en âge de se marier, qu'ainsi ce n'était pas manquer à la volonté du défunt que de livrer le précieux secret à l'enfant d'adoption qui pouvait devenir son gendre. Sans faire part de ce projet au jeune ouvrier, il continua devant lui l'opération commencée. Tête à tête, le lendemain, il la lui fit répéter, et, durant quelques jours, il en surveilla encore l'exécution; puis, quand il se fut assuré, par l'expérience, du succès de ses leçons, il donna à Bellavoine une seconde clef du petit laboratoire. C'était tacitement l'instituer fils de la maison.

Discret envers son élève à propos du projet de mariage avec sa fille aînée, trop jeune encore pour qu'il pût en être ouvertement question, François ne laissait pas que d'en parler quelquefois avec sa femme, ce qui réjouissait grandement le cœur de la Moucheronne: elle se regardait depuis si longtemps comme la mère de son adopté, arrivé maintenant à sa vingt-deuxième année, et qui ne comptait encore que sept ans d'âge quand elle et son mari le recueillirent!

Six mois à peine s'étaient passés depuis que Jean Bellavoine avait été initié au secret de feu Guillaume Moucheron, et depuis quelque temps déjà on avait eu à lui reprocher de fréquentes absences, sans qu'on pût obtenir de lui l'explication de ses mystérieuses sorties. Un soir qu'on l'avait attendu pour souper, il revint au moment où la Moucheronne se préparait à desservir la table et à remettre devant l'âtre la part qui lui était réservée. Le jeune homme, au teint d'ordinaire assez coloré, était pâle.

— Ne faites rien chauffer pour moi; j'ai soupé, dit-il à la maîtresse, parlant d'un ton bref pour dissimuler son émotion.

— Comme tu rentres tard! observa la Moucheronne.

— Je ne rentre pas, reprit-il.

Le teinturier, qui s'était contenté, à l'arrivée de Jean Bellavoine, de témoigner de son mécontentement par un froncement de sourcils, se leva et lui dit:

— Je ne te permets pas d'aller passer la nuit dehors; tu es ici dans une honnête maison; ceux qui l'habitent ne doivent pas découcher.

— Je le sais bien; mais mon temps de galère est fini: il ne me plaît plus d'être votre prisonnier.

Ces paroles tombèrent douloureusement sur le cœur de la Moucheronne, et elle regarda avec stupeur son enfant d'adoption. François Moucheron ne resta qu'un moment sous le coup de la surprise; puis, haussant de pitié les épaules, il dit à sa femme:

— Ne te chagrine pas, la mère, ce n'est pas lui qui parle, c'est le vin; il se sera trouvé avec des vauriens qui l'auront fait boire; qu'il aille se mettre au lit, nous causerons demain.

— J'ai toute ma raison ce soir, répliqua sèchement le jeune ouvrier, et demain nous n'aurons plus rien à nous dire: la preuve, c'est que je vous rapporte la clef du laboratoire.

— Tu veux nous quitter?

— Le compagnon a besoin de savoir comment on travaille chez les autres.

— Tu ne le laisseras pas partir! s'écria la Moucheronne.

— Si fait, répondit le teinturier, maîtrisant son indignation; qu'il s'en aille, puisqu'il est assez lâche et assez ingrat pour vouloir déserter la maison où, pendant quatorze ans, il a eu sa part du pain de la famille. Je vais sur-le-champ lui régler son compte.

— Ça ne presse pas tant que çà, répliqua Jean Bellavoine, impatient de se voir dehors; j'enverrai quelqu'un chercher ici mes nippes et mon dû.

Dès qu'il fut sorti, la Moucheronne tout en larmes s'avança vers la porte pour le rappeler; son mari lui barra le chemin.

— Laisse-le aller chercher son malheur peut-être; d'ailleurs, quand il aura vu assez de pays, il nous reviendra. *La suite à la prochaine livraison.*

ENVIE.

L'envie qui parle et qui crie est toujours maladroite; c'est l'envie qui se tait qu'on doit craindre.

RIVAROL.

POURQUOI JE REGRETTE MA JEUNESSE.

Alors que je me prends à rêver aux jours de mon printemps, ce que je regrette, c'est surtout l'exquise finesse de sens toujours émus pour jouir des beautés de la nature, beautés qui nous élèvent aux pieds du Créateur; c'est ce ravissement de ses œuvres, cette voix mystérieuse qui parle à nos âmes, les pénètre, les attendrit, à l'aspect de tous les phénomènes dont la splendide nouveauté nous charme; c'est l'éclat du soleil, le parfum des fleurs, les fraîcheurs du printemps, les beaux ciels de l'été, les mélancoliques soirées de l'automne; ce sont ces spectacles variés dont l'habitude de jouir n'a point encore diminué les attraits; c'est notre âme riche de confiance, de naïveté, de candeur, qui ne voit des mortels que le meilleur côté; c'est notre jeune espoir vainqueur du doute cruel.

Voilà les biens dont je déplore la perte, les biens que mon âge me ravit, alors que la faiblesse et les douleurs me captivent dans ma demeure.

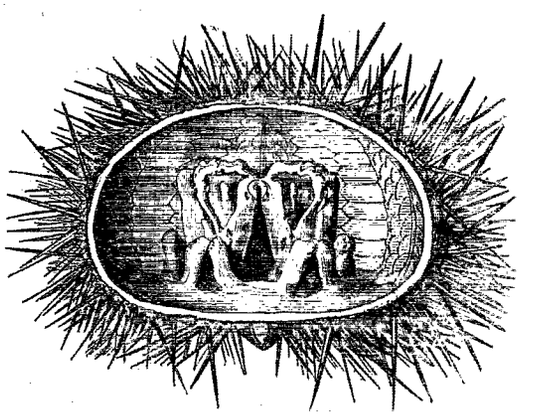
Le chant joyeux des oiseaux printaniers n'atteint plus mon oreille, et je ne saurais ouïr leurs fanfares joyeuses sonnant la fuite des hivers au sein des fleurs qui viennent d'éclore. Mon pied n'est plus agile à gravir la montagne; je ne puis aller ni bien haut ni bien loin; et mon œil, dont la force s'éteint, a cessé d'être le fidèle témoin de la campagne qui renaît et du monde qui s'embellit.

Je sais que je redemanderais en vain ces sens de mon premier âge qui savaient admirer les grandes œuvres de la nature; que je voudrais en vain être de nouveau capable de contempler ces tableaux magiques que l'âge dérobe à mes regards et que je ne retrouve plus qu'au fond de mes souvenirs. Ah! du moins, j'ai la satisfaction que rien ne peut affaiblir ma gratitude pour ces biens dont je fus comblé jadis; elle survit à leur perte, et je puis te rendre grâce avec autant de ferveur et de sincérité qu'aux jours de mon enfance, quand ma bouche naïve balbutiait des mots qui montaient jusqu'à toi. (1)

LES OURSINS.

La science donne aux oursins le nom d'*échinides*, dérivé du mot qui signifie en grec *épine* : le peuple les appelle *hérissons de mer* ou *châtaignes de mer*, à cause des nombreux piquants dont leur carapace, leur test, est couvert, et qui divergent dans tous les sens. Sous ces piquants se trouve une coque calcaire suée évidemment par l'animal, et composée d'un très-grand nombre de pièces hexagonales ou pentagonales, 950 paraît-il, sur l'ensemble desquelles on a compté environ 4 500 épines articulées sur un égal nombre de mamelons. Ces épines, aussi bien que les zones concentriques qui les relient, sont poreuses et revêtues d'une sorte d'enduit vivant, ou peau excessivement ténue, et de cils vibratiles dans toutes leurs anfractuosités. Entre les épines on voit de petites tiges calcaires, très-menues, mobiles, terminées par une sorte de pince à trois branches, auxquelles on a donné le nom de *pédicellaires*, mais dont on ignore absolument l'usage.

Ce n'est pas tout encore : par les trous nombreux des doubles rangées multiples des mamelons de la carapace, sort une forêt de pieds tubuleux (fig. 1), rétractiles et susceptibles de s'allonger en dépassant les épines, pour se fixer sur les corps voisins et, en attirant l'oursin, lui prêter une sorte de locomotion. Comme ces tentacules sont répandus sur tout le corps, il en résulte que l'oursin marche sur le côté, sur le dos, aussi aisément, mais non



Coupe de l'Oursin livide, montrant la lanterne d'Aristote.

plus vite, que sur le ventre ou sur la bouche, ce qui pour lui est la même chose. Celui qui est ici représenté marche sur le flanc et nous montre sa bouche au milieu de la partie aplatie tournée de notre côté. La figure 3 nous le présente mort et dépouillé de ses piquants, qui ne tiennent à la carapace que par la pellicule dont nous avons parlé.

La figure 1 nous permet d'apercevoir le mécanisme de la bouche; je n'ose dire les *mâchoires* ou les *dents*, quoique les cinq pièces qui se rassemblent là puissent bien être appelées ainsi. Ce sont de petits os évidés mais fort durs, et armés de pointes très-aiguës. Nous ne pensons point que semblables outils soient destinés à entamer et à broyer les fucus; ils ont trop peu de ressemblance avec des molaires, tandis qu'ils paraissent constituer un appareil carnassier capable de pulvériser sans fatigue le test des petits crustacés et mollusques environnants.

Comment l'oursin, animal essentiellement tardigrade, et empêché par sa toison d'épines, parvient-il à saisir une proie si agile en comparaison de lui? Nous allons essayer de l'expliquer, et nous croyons y trouver la cause du travail merveilleux auquel se livrent les échinides en général. Nous avons vu, à l'Exposition universelle de 1867, et au Musée de Nantes, les travaux des oursins recueillis par M. F. Caillaud en Bretagne.

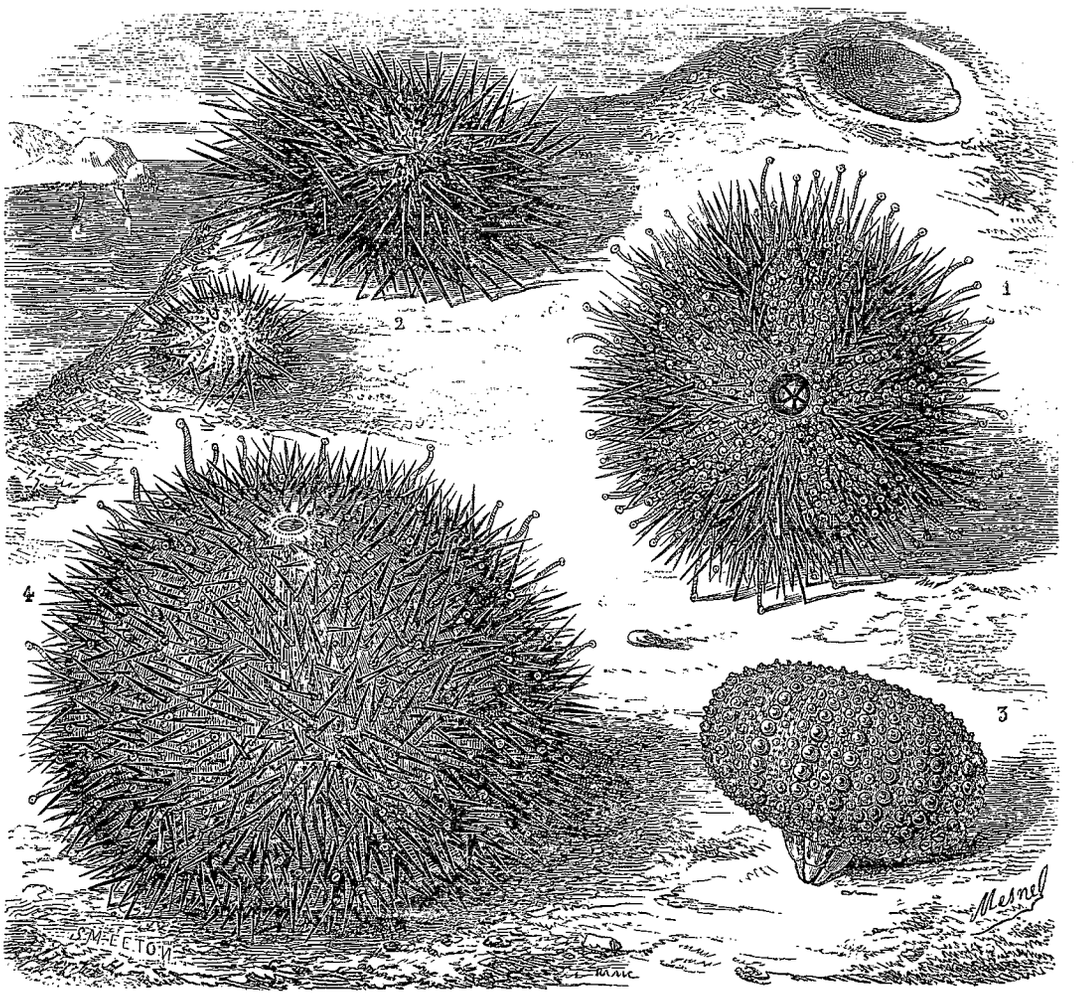
A Douarnenez, par exemple, cet observateur a trouvé les oursins logés dans des grès ferrugineux; on en a rencontré de semblables sur beaucoup d'autres points de nos côtes, quelle que fût la nature des roches. Jusque-là,

(1) J. Petit-Senn.

rien que d'ordinaire. La surface de roches offre des cavités dans chacune desquelles s'introduit un oursin qui la creuse à sa grandeur (fig. 2); de sorte qu'ils sont tous là, voisins, mais séparés par une cloison de roche ménagée entre eux.

Comment parviennent-ils à creuser cette cavité? M. Caillaud a observé, le 26 octobre 1851, sur la côte sud du Croisic, les oursins en train de travailler, et a été assez heureux pour trouver un grain de quartz entre les pics de leur bouche, grain qu'ils venaient assurément d'arracher à la roche de granit dans laquelle ils faisaient leur trou. Il a remarqué, de plus, que ces curieux travailleurs avançaient d'autant plus dans leurs travaux que la roche était plus grenue : c'est pour cela que le granit, quoique dur, ne leur fait pas longtemps résistance.

Cette difficulté une fois résolue, une autre question se présente : dans quel but creusent-ils ces cellules? A cela nous pourrons répondre : dans le but de se nourrir. Leur corps emplit exactement la cellule, dont l'extrémité des piquants touche partout la paroi; d'où il résulte que c'est à la fois un piége et une maison. Qu'un mollusque ou un crustacé de petite taille soit roulé par la vague sur cette



Oursin commun, marchant sur le côté. On voit sa bouche au centre et ses mâchoires. — 2. Oursin creusant sa cellule. 3. Oursin mort et dépouillé de ses épines. — 4. Oursin livide, le plus gros de nos côtes. — Dessin de Mesnel.

boule d'épines, il se trouvera saisi entre la paroi et les piquants; puis, passant peu à peu, et par le mouvement peut-être des piquants eux-mêmes ou des pédicellaires, sous le corps de l'oursin, il arrive à la bouche et il est promptement dépecé. Une fois le repas accompli, les débris seront rejetés au dehors, sans doute par un manége inverse des mêmes organes, et la mer les balayera au loin; car la cellule est toujours parfaitement propre, nette et polie tant qu'elle est occupée.

Au printemps, ou vers les premiers jours de l'été, l'oursin comestible femelle (*Echinus esculentus* L.) porte cinq ovaires jaunes ou rougeâtres excessivement gonflés, au point de remplir à peu près la carapace, et contenant un nombre incalculable d'œufs presque microscopiques. Ce sont ces ovaires que l'on recherche dans l'oursin et que l'on mange, comme le jaune d'un œuf à la coque cru. Cette matière, d'un goût assez délicat, est fort recherchée sur les bords de la Méditerranée, mais complétement délaissée dans l'ouest et le nord de notre pays.

AGRICULTURE.

Voy. les Tables, et notamment *les Deux Fermes*, t. XXVII, 1859, p. 59, 100, 124, 155, 352, 331, 363; t. XXVIII, 1860, p. 51 et t. XXXVIII, p. 234.

M. Auguste D... à Mme Cora Millet.

Chère Madame et excellente amie,

Je viens encore faire appel à votre affectueuse obligeance, et vous demander de nous venir en aide dans une nouvelle entreprise.

Notre brave Mathurin, que je désire garder comme associé et que je considère comme un excellent travailleur, aurait bien voulu améliorer sa culture, mais il est écrasé sous le poids de l'ignorance, de la routine; et le capital, indispensable à toute entreprise, lui fait défaut. Bien que nos ressources soient assez limitées aussi, nous sommes cependant un peu plus riches que lui, et, aidés de son expérience pratique et de ses bras nerveux, j'espère arriver à de meilleurs résultats que ceux qu'il obtient.

L'assolement triennal, suivi par Mathurin, et qui est à peu près général dans le pays, me paraît peu productif. Mathurin fait ses labourages avec une charrue mal combinée, pas assez puissante. La jachère vient tous les trois ans s'emparer du sol, et le laisse improductif. N'ayant que peu de prés naturels, son bétail est très-peu nombreux. Deux bœufs ordinairement, rarement quatre; deux vaches, assez mal nourries, un ou deux porcs, et quelques volailles. Voilà de quoi se compose son cheptel.

Cependant, depuis quelques années, le fils qu'il a eu le malheur de perdre dans notre affreuse guerre (quel impôt payé à la patrie par cette pauvre famille!), et Jeannette, sa femme, qui est très-intelligente, avaient obtenu de lui qu'il semât dans quelques petits morceaux de terre, ensemencés en avoine, quelque peu de trèfle, qu'il laissait vivre tant que le sol le lui permettait. Jeannette avait fait aussi semer, dans son jardin, deux carrés de luzerne qui font son bonheur; et même, depuis trois ans, ces braves gens étaient arrivés, grâce à la lecture que leur fils avait faite de quelques almanachs, à ajouter à la luzerne quelques petites cultures de choux et même de betteraves. Voilà le progrès; mais est-ce assez? Non, il me semble.

Enfin, chère Madame, je suis décidé à faire valoir moi-même notre domaine, et secondé par ma chère Laure, qui commence à devenir une assez habile ménagère agricole, et par Mathurin, aidé de vos excellents conseils, j'ose espérer que je mènerai mon entreprise à bien; et, qui sait? il faut vous le dire : non-seulement je ne rougirai pas, mais je serai heureux et fier d'ajouter, si je le puis, aux ressources que me donneront mon savoir et ma force morale, celle de ma force physique; et je pourrai alors me rendre ce témoignage : « Me voilà un paysan tel que doivent l'être ceux du dix-neuvième siècle! » J'avais en moi le feu sacré de l'agriculture, mais il se consumait sous la cendre; j'ai secoué cette cendre, et si j'ai la persévérance indispensable au succès, surtout en agriculture où tout marche si lentement, j'espère réussir.

Adieu, chère Madame, à bientôt, n'est-ce pas? Recevez l'assurance de mes sentiments respectueux et affectueux.

A. D...

Mme Cora Millet à M. A. D...

Mon cher Auguste, c'est une grande entreprise que celle à laquelle vous voulez vous livrer ; il faudra vous y donner corps et âme, et je ne doute pas que, votre Laure vous secondant, vous ne réussissiez; sans son secours il faudrait y renoncer. *Pas de fermier sans fermière;* si c'est l'homme qui gagne, c'est la femme qui conserve. Mais, mon cher Auguste, vous me mettez sur la sellette, vous voulez que je vous infuse la science agricole; pensez-vous la chose facile? Ce n'est pas à moi qu'il fallait vous adresser; je suis loin de posséder toutes les connaissances qui vous sont nécessaires. Quant à la pratique, il faut le temps pour l'acquérir. Enfin, si je ne puis vous guider pas à pas, dans la route que vous désirez parcourir, je vais au moins essayer de vous l'indiquer, et, par un léger aperçu, chercher à vous donner une idée générale de l'agriculture; grâce aux études que vous avez faites et pouvez faire encore dans les nombreux et excellents ouvrages de nos écrivains agricoles, vous pourrez ensuite marcher plus facilement et plus sûrement dans cette carrière nouvelle.

Une erreur de tous nos pauvres paysans routiniers, erreur partagée par bon nombre de gens qui seraient humiliés d'être appelés paysans, c'est de ne pas vouloir admettre que le plus sûr moyen de récolter beaucoup de blé et d'autres produits agricoles est d'en semer très-peu. Au premier moment, cela peut paraître une anomalie, et cependant presque toute la science agricole est là. Bugeaud, notre grand écrivain populaire agricole, a dit : *Ce n'est pas ce qu'on sème qui rapporte, c'est ce qu'on fume.* Loin de là, la routine sème beaucoup et fume peu, de là la misère.

La routine est une des armes les plus terribles de l'ignorance, il faut la briser.

La terre, cette bonne mère nourricière, est toujours prête à nous donner ce qu'on lui demande, mais à une condition, c'est de ne pas l'affamer; car alors toutes les ressources de sa fécondité s'épuisent, se tarissent, et elle ne produit plus que quelques plantes indigènes à son sol, mais chaque terre est loin de suffire aux besoins de notre humanité, si avide de tout ce qui peut contribuer à son bien-être

Mon cher Auguste, c'est le cas de la culture presque barbare de votre brave Mathurin. Cependant l'assolement triennal auquel il a soumis ses terres était déjà un progrès lorsqu'il a été appliqué; c'est bien pour cela qu'il a traversé les siècles et est encore pratiqué. Avant cette combinaison, qui a dû paraître admirable quand elle a vu le jour, on cultivait un champ tant que la terre, vierge de tout produit destiné à l'alimentation des hommes, voulait bien donner une récolte suffisante; puis on l'abandonnait pour en cultiver un autre. Dans les temps plus reculés encore, les hommes se nourrissaient de racines et de fruits sauvages.

Après la découverte de la combinaison de l'assolement triennal, la culture possédait encore de grandes étendues de prés naturels et de pacages qui suffisaient à nourrir, plus ou moins bien, le petit nombre de bestiaux que cette culture permettait d'entretenir. La plus grande partie de la population, bien moins nombreuse qu'elle ne l'est aujourd'hui, se nourrissait de pain noir, de légumes, du lait des chèvres et des vaches; les riches seuls mangeaient de la viande. Mais aujourd'hui ce n'est plus ainsi : il faut du pain blanc et le rôti, et notre vieille terre d'Europe a perdu sa fertilité primitive; il faut la lui rendre par des combinaisons plus fécondes.

Sans une admirable loi de la nature, qui fait que rien ne se perd, que tout ce qui a vécu et a cessé de vivre sert à créer de nouvelles existences, la terre deviendrait bientôt un foyer d'infection et cesserait d'être habitable; mais, loin de là, la décomposition des corps, après leur mort, est une source de fertilité admirable. Si cette loi de la nature est ignorée de la plupart des habitants des villes et même d'un grand nombre de ceux des campagnes, bien qu'ils la voient sans cesse en action, elle n'en est pas moins une de ces admirables vérités de notre organisation terrestre, devant lesquelles nous devons nous incliner. De grands penseurs l'ont dit : « Dans notre état actuel de civilisation, le fumier est la richesse et la force des nations. » Oui, c'est le fumier qui est l'élément principal de notre alimentation, parce qu'il est la base d'une agriculture productive. Ainsi, mon ami, pour en revenir à votre culture, qui est le but de cette lettre, il faut réunir tous vos efforts pour produire beaucoup de fourrage, afin de pouvoir entretenir beaucoup d'animaux, qui produiront beaucoup

d'engrais avec lesquels vous obtiendrez beaucoup de productions agricoles.

Vous allez dire : Rien n'est si facile que de cultiver la terre ! N'allez pas si vite ; il y a, dans l'art de la cultiver d'une manière rationnelle et profitable, des difficultés qu'il faut étudier pour ne pas agir en routinier. Il faut apprendre à connaître les différentes natures de terre, afin d'y cultiver les plantes qui peuvent y prospérer. Il convient d'étudier les manières si variées dont les plantes se nourrissent, pour leur donner les engrais et les préparations qui leur sont profitables. La connaissance des animaux qui peuplent nos étables et fertilisent nos campagnes, et qui ne s'alimentent pas de la même façon, est indispensable, ainsi que celle des qualités qu'ils doivent posséder pour donner ce qu'on veut obtenir d'eux ; ajoutez la différence des climats, afin de ne pas chercher à violenter la nature des plantes qu'il convient d'y cultiver. Enfin il y a les variations de température, d'humidité et de sécheresse, contre lesquelles il faut souvent lutter, et pas toujours avec succès.

Tout cela fait que l'agriculture est une science, un art, une profession, comme vous voudrez l'appeler, difficile et qui demande beaucoup d'études, non pour cultiver comme le fait Mathurin, dont les goûts et les besoins sont plus faciles à satisfaire que ne le sont les vôtres, mon ami. Lorsqu'il éprouve un revers, il se contente de manger du pain noir et de l'ail, si l'abondance de sa récolte ne lui permet pas de manger du pain blanc et un morceau de lard ; mais vous qui avez contracté, dès votre enfance, d'autres besoins, il faut que votre culture vous fournisse des produits plus réguliers, plus abondants, plus riches, sous peine d'aller augmenter le nombre des victimes de la passion agricole ; car l'agriculture, en effet, devient quelquefois une passion.

Je dois encore vous dire que Mathurin étant son propre ouvrier, ses bras sont un capital dont il dispose et que vous ne possédez pas ; malgré l'ardeur qui vous enflamme, votre tête et votre bourse doivent donc remplacer, et au delà, le capital de force et de sobriété que possède votre métayer.

Enfin, mon ami, vous n'avez pas fait les études théoriques et pratiques nécessaires à une grande entreprise ; c'est leur absence qui cause tant et de si fâcheux revers parmi les amateurs qui se livrent follement à la culture de la terre sans l'avoir étudiée ; mais vous voulez vous borner à mieux cultiver votre petit domaine que ne l'a fait, jusqu'à présent, votre métayer. Je pense que, secondé par son expérience, animé de l'ardent désir que vous avez de réussir, aidé par votre active et intelligente compagne, vous pourrez arriver au but modeste vers lequel tendront tous vos efforts. Pour cela il faudra vous pourvoir de quelques-uns de ces ingénieux instruments modernes qui facilitent et perfectionnent le travail. Vous devrez arranger le logement de votre bétail d'une manière saine et commode, c'est une des conditions essentielles de leur bonne santé. Enfin, je vous engage à recourir à quelques engrais commerciaux auxquels l'agriculture moderne et progressive a recours ; ils seront en quelque sorte le complément de ceux que vous obtiendrez de votre bétail, et, avec leur secours, vous accroîtrez plus promptement la fertilité de votre sol et l'abondaace de vos récoltes. Sans leur secours, il vous faudrait un temps considérable avant d'arriver à des résultats rémunérateurs, dans vos terres épuisées par une longue succession de mauvaises cultures.

Les sciences, et surtout la chimie, sont parvenues à deviner certains secrets de la nutrition et de la végétation des plantes ; ces découvertes permettent de leur donner les substances nécessaires à leur développement. On est parvenu à se procurer des engrais auxquels on n'avait pas songé jusqu'à notre époque ; quelques-uns de ces engrais sont composés par l'industrie, ou sont des substance qu'on abandonnait autrefois ; d'autres sont naturels et sont transportés en Europe par le commerce maritime : de ce nombre sont le guano qui nous vient d'Amérique, et le phosphoguano des mers du tropique. Ces deux engrais sont d'une grande efficacité, lorsqu'on en use à propos, et qu'on les emploie en quantité suffisante.

Vous allez peut-être dire : Mais c'est un vol que nous faisons aux parties du monde qui possèdent ces trésors. Ne le pensez pas. Ces ressources, si fécondes pour nous, sont placées dans des lieux peu habités ou inhabitables, ou d'une fertilité primitive ; et en supposant que les peuples qui les possèdent voulussent les garder pour l'avenir, elles leur seraient alors inutiles, parce que, par la suite des temps, elles perdraient leur fécondité, tandis que l'or, l'argent et les matières fabriquées que nous leur portons en échange améliorent leur existence sans nuire à leur avenir.

On a reconnu qu'une foule de résidus de l'industrie et de détritus de la vie domestique, qui étaient délaissés et perdus, étaient propres à fertiliser la terre, et on les emploie en agriculture. Plus d'une parmi nos dames élégantes serait probablement fort étonnée si on lui disait que les cachemires qui couvrent ses épaules, les bottines qui chaussent ses pieds mignons, les gants qui conservent la blancheur de ses mains, les flanelles qui la préservent des fluxions de poitrine, les tapis qui garnissent son boudoir, et tant d'autres choses agréables ou utiles, seront employées à fumer la terre ; que les os des côtelettes et des poulardes servies sur sa table, que la corne des pieds des chevaux de ses élégants équipages, retourneront à la terre pour lui procurer de l'huile d'olive et des petits pains de gruau !

La routine repousse les innovations fécondes ; chassons la routine, marchons avec notre siècle : après le nôtre, il en viendra un autre qui nous jugera peut-être comme des routiniers.

Adieu, mon ami, courage : « Progrès avec prudence, pratique avec science », telle doit être votre devise.

Bien à vous de cœur.

CORA MILLET, née ROBINET.

UNE BOUTEILLE ROMAINE.

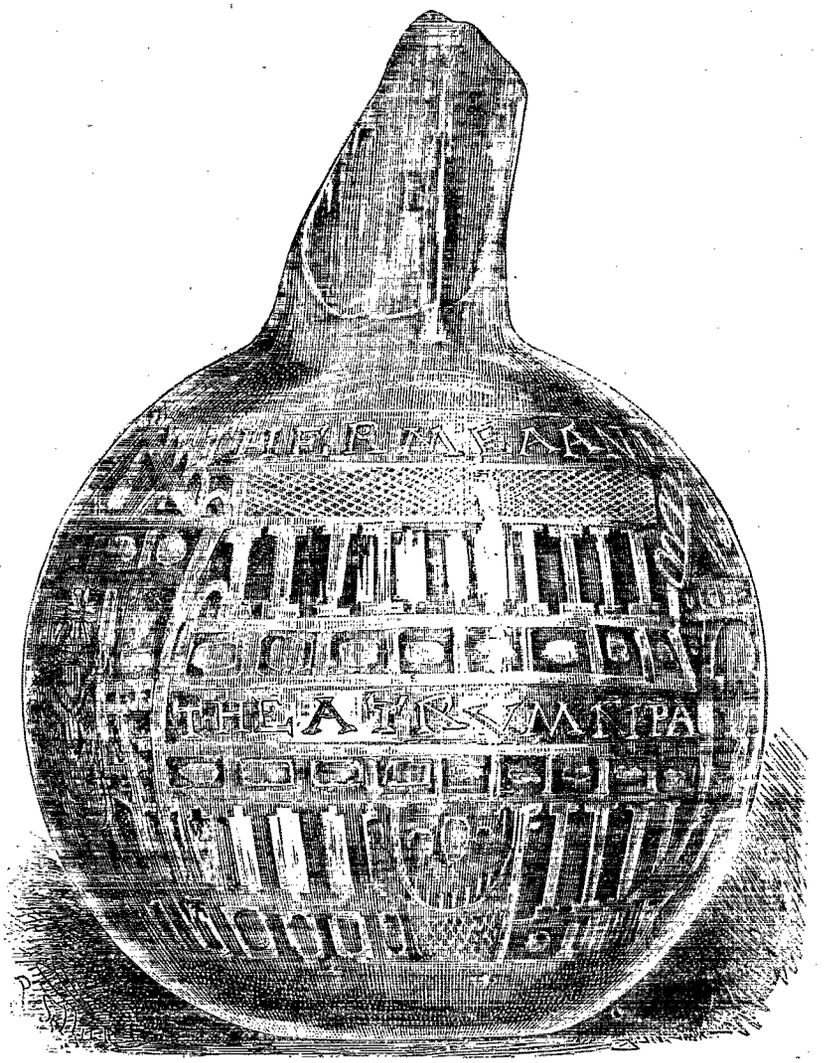
La bouteille de verre gravé, que l'on voit reproduite page 40, trouvée, dit-on, dans les anciennes ruines romaines d'Odemira, à vingt lieues environ d'Evora, en Portugal, appartient actuellement à l'Académie des beaux-arts de Lisbonne. En 1867, elle a figuré à l'Exposition universelle parmi les ouvrages de la section portugaise. Cette bouteille, de forme globulaire, mesure, dans sa partie la plus large, 10 centimètres et demi de diamètre. Le verre est d'un blanc transparent.

Selon toute apparence, cet objet a été porté d'Italie en Portugal dès le temps des Romains, et c'est aussi un sujet italien, c'est une vue de l'Italie antique, qui en fait la décoration. La vue n'est pas pittoresque, et pour reconnaître le lieu, représenté d'une manière conventionnelle par quelques-uns de ses principaux monuments, il faut les yeux et les lumières d'un archéologue. Y a-t-il ici du moins assez de points de repère et d'indications suffisantes pour permettre à la science de déterminer ce lieu avec certitude ? Les savants qui s'en sont occupés (1) ont comparé le vase d'Odemira

(1) Voy. notamment le travail de M. Jordan dans le *Journal archéologique de Berlin* ; 1869, p. 91, pl. 11.

avec d'autres du même genre, trouvés à Piombino et à Rome: Sur l'un d'eux, la représentation d'édifices analogues est accompagnée d'inscriptions qui désignent le rivage de la Méditerrannée, entre Baïa et Pouzzoles, et les nouvelles constructions qui y furent élevées depuis les règnes de Néron et de Claude; ils ont reconnu par suite que les trois verres gravés offrent des vues du même endroit et se complètent l'un l'autre.

Ce qui frappe les yeux d'abord, sur celui de l'Académie de Lisbonne, dans la position où le présente notre gravure, ce sont deux longs portiques placés l'un au-dessus de l'autre, et peut-être offrant en perspective des monuments qui se trouvaient l'un derrière l'autre dans la réalité : les deux colonnades se prolongent encore vers la gauche, au delà d'un temple ou édicule à fronton triangulaire, qui forme comme le centre de la composition, et où l'on voit debout un personnage couronné, vêtu de la toge et répandant avec une patère des parfums sur un autel. Un édifice semblable, plus petit et ne contenant aucune figure, est placé à droite, à l'extrémité des portiques. On lit au-dessus de la rangée de colonnes inférieure : AMPITHEATA, et plus loin : THEATRUM RIPA; au-dessus de la supérieure : SOLARIV et THERME TANI ou TRANI. Ce dernier mot indique-t-il une construction due à Trajan ou à Sejan? Faut-il lire THERME JANI? Les trois versions ont été proposées. Le reste de l'inscription, quoique obscure et incomplète, ne laisse pas douter qu'il n'y eût en cet endroit, auprès des thermes, un amphithéâtre dont les portiques supportaient peut-être une terrasse couverte, désignée par le mot *solarium*, et représentée par cette



Académie des beaux-arts de Lisbonne. — Bouteille romaine en verre gravé. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

sorte de treillage, dont on voit une partie dans la gravure. Vers la gauche, la double colonnade aboutit à deux édifices circulaires, à la partie supérieure desquels on voit se dresser les mâts qui servaient à tendre le *velum* qui devait abriter les spectateurs. L'un est sans doute l'amphithéâtre, qu'une palme dessinée dans l'arène désigne plus particulièrement; l'autre, qui semble situé plus près de la mer, peut être une naumachie.

Au delà, en continuant de droite à gauche, sont figurées les arches d'un pont ou d'un môle donnant passage à la mer, et au-dessus un arc triomphal surmonté d'un quadrige, et derrière enfin, deux hauts piliers portant sur l'abaque de leurs chapiteaux des statues, et entre lesquels on lit le mot PILAS. Cette partie du sujet, qui se retrouve à peu près exactement sur les verres trouvés à Rome et à Piombino, a surtout aidé à reconnaître dans les dessins qui les décorent, aussi bien que sur celui qui nous occupe, le port *Julius* de l'ancien Puteoli.

PAUVRES PETITS!



Pauvres petits! ou le Nid tombé, tableau par Gabé. — D'après une lithographie publiée par MM. Dusacq et Cie.

Quelle tempête il a fait pendant la nuit! On n'a guère dormi dans les maisons du village; le vent ébranlait les toits, sifflait furieusement par les fentes des portes et des fenêtres, et mugissait dans le feuillage des arbres. Les tuiles enlevées tombaient avec fracas, et de temps en temps on entendait le craquement d'une branche cassée. Quelle nuit! disaient les paysans, et quelle pluie! C'est comme un déluge. Demain matin, que restera-t-il de nos récoltes? Et l'inquiétude plus encore que le bruit les tenait éveillés. Les petits enfants, eux, se sont endormis; et ce matin, au réveil, voyant le ciel clair et le soleil brillant, ils se sont levés bien vite en disant : Allons voir dehors!

Il n'y a nul désastre où l'enfant ne trouve un sujet d'amusement. Ils ont ramassé les branches cassées, ils ont fait voguer des petits bateaux sur les flaques d'eau, ils ont creusé des grottes dans le sable fin que les torrents de pluie ont amoncelé au bas des pentes; les voilà arrivés dans la prairie, au pied du grand chêne dont on craignait tant le voisinage cette nuit : il est si haut! il pouvait bien attirer la foudre.

— Un nid! s'écrie la petite Annette... En effet, c'est un nid tombé de l'arbre; mais il est vide, et le duvet si doux qui faisait la couche de ses petits habitants a été dispersé par le vent. Et eux, où sont-ils, les pauvres petits? Les voilà un peu plus loin tout grelottants, car leurs plumes ne sont pas poussées encore, et ils se traînent péniblement dans l'herbe mouillée. Comme ils crient! c'est à fendre le cœur. Chaque enfant en prend un, le couche dans sa petite main, le réchauffe de son haleine. Les petits orphelins se croient couvés par leur mère; mais ils crient encore : ils ont faim! Vite, quelques miettes de pain mouillées dans ces petits becs avides. Les voilà repus : ils mettent la tête sous l'aile et cherchent à s'endormir. Il faut les emporter: on les soignera bien, on les fera manger, on les élèvera; ils grandiront, on verra pousser leurs plumes; on leur apprendra à chanter, et la peine qu'on se donnera pour eux sera bien payée par la joie d'avoir des oiseaux apprivoisés. Jacques les arrange dans son chapeau : c'est fait comme un nid; ils y sont presque aussi bien, et plus au large. La petite Annette les regarde et joint les mains de pitié; la grande sœur, qui est déjà chargée du soin des enfants, reste calme et grave comme une mère de famille, avec un marmot à son cou et l'autre pendu à son tablier.

Les enfants rapportent leur capture au logis :

— Mère, vois les pauvres petits oiseaux! Les parents sont partis, ou bien le vent les aura tués, ou un méchant chat les aura mangés; mais nous aurons bien soin des pauvres petits.

Pendant qu'ils parlent, une charrette s'arrête devant la maison, une charrette qui porte des enfants, des femmes, des vieillards, débris de familles dispersées, et avec eux un peu de linge, quelques vêtements, quelques ustensiles, débris des pauvres ménages, tristes épaves sauvées de la tempête. Une femme en descend; elle demande par charité un morceau de pain pour ses enfants, qui sont là, pâles, hâves, muets de souffrance et de douleur. Ils viennent de loin : c'est la guerre qui les a chassés; c'est la guerre qui a pris les pères et les maris, et qui a jeté hors de leurs maisons incendiées ces exilés, vieillards, veuves, orphelins, qui s'en vont à l'aventure, sollicitant timide-

ment une pitié qu'ils n'étaient pas habitués à implorer.

Le petit Jacques écoute, les yeux humides, le récit des pauvres gens.

— C'est comme nos petits oiseaux ! s'écrie-t-il.

Oui, c'est comme les petits oiseaux, et comme eux les exilés seront accueillis.

Les hommes reviennent de visiter les champs; l'orage n'a fait que peu de mal.

— Dieu a préservé nos récoltes, disent-ils, Dieu vous envoie chez nous; restez-y, soyez les hôtes de nos familles, jusqu'au jour où vous pourrez relever vos toits abattus, et reconquérir par le travail ce que vous avez perdu.

A ceux qui ont, Dieu adresse ceux qui n'ont pas; aux petits enfants compatissants, les oiseaux tombés du nid, affamés et sans plumes; aux hommes généreux dont il a pris soin de remplir les greniers, les pauvres bannis sans pain et sans asile. Ouvrez-leur votre porte et vos cœurs; donnez-leur et aimez-les, parce qu'ils souffrent; et que les maux causés par la guerre impie soient réparés par la sainte fraternité.

LA MOUCHERONNE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34.

II

Malgré le calme apparent de François Moucheron, sa nuit fut mauvaise, la Moucheronne n'en eut pas une meilleure. Sans doute cette bonne âme ne regrettait pas les soins maternels que, durant tant d'années, elle avait donnés à l'ingrat; mais elle s'affligeait d'en être si mal payée : « Après tout, se dit-elle, je n'ai peut-être que ce que je mérite; Dieu me punit d'avoir aimé celui-là autant que mes propres enfants... » Cette pensée l'amena à accepter la blessure faite à son cœur et à en souffrir sans se plaindre. Quant au maître de Jean Bellavoine, il fut loin de se montrer le lendemain aussi indifférent au départ de son élève qu'il avait semblé l'être la veille. Le pressentiment d'une trahison, à laquelle il n'avait pas songé d'abord, lui donna tour à tour le transport au cerveau pendant ses longues heures d'insomnie, et le cauchemar dans ses courts moments de sommeil.

« Ce misérable enfant que nous avons recueilli et à qui j'ai appris mon métier, pensa-t-il, n'a voulu me quitter que pour aller livrer à un autre le secret de mon père : c'est l'honneur de ma maison qu'il emporte, c'est le pain de mes enfants qu'il me vole; à qui a-t-il été les vendre? »

Bourrelé d'inquiétude, la tête en feu, la fièvre au sang, le brave homme en se levant hésitait entre deux partis à prendre : se mettre à la recherche du déserteur jusqu'à ce qu'il le rencontrât, et, lorsqu'il l'aurait trouvé, lui dire, s'il en était temps encore : « C'est l'appât du gain qui t'a fait partir; je comprends cela, je te pardonne. Reviens à la maison; tu n'y étais que le premier compagnon, tu y seras le second maître : je te fais mon associé en attendant que je te nomme mon gendre. » L'autre parti était plus violent : il n'allait à rien moins qu'à porter plainte en justice pour abus de confiance, et à faire condamner Jean Bellavoine comme voleur. La première intention cadrait mieux avec la douceur naturelle de son caractère. Aussi, sa femme, confidente de toutes ses pensées, n'eut-elle pas de peine à lui persuader que c'était à celle-ci qu'il devait s'arrêter. Elle ne mit qu'une restriction dans les avantages qu'il se proposait d'offrir à Jean Bellavoine pour le décider à reprendre sa place dans la maison.

« — Promets-lui qu'il sera ton associé, et même, s'il l'exige, signe cette promesse, dit la Moucheronne; mais ne lui parle pas de notre fille, nous ne sommes pas assez sûrs que celui qui a pu être pour nous un mauvais fils sera pour elle un bon mari.

Le teinturier du Pecq croyait savoir où diriger ses recherches; il s'était rappelé que, par deux fois, déjà un confrère de Paris avait débauché des ouvriers de la maison Moucheron, dans le vain espoir d'apprendre de ceux-ci le fameux secret de la teinture en bleu. Il se mit donc en route pour Paris; mais il n'était pas encore à la moitié du pont où, du pas de sa porte, la Moucheronne le suivait des yeux pour lui renouveler de loin son vœu de bonne chance, qu'il savait déjà que son voyage à Paris était inutile.

— C'est votre apprenti que vous allez chercher? lui dit un voisin, qu'il venait de rencontrer et à qui il avait brièvement raconté le départ de Jean Bellavoine; je peux vous dire où il est.

Et, la main tendue vers l'autre côté de la Seine, il lui montra la maison de son concurrent.

A l'idée que c'était pour aller enrichir un rival, un ennemi, que son apprenti l'avait quitté, François Moucheron eut un éblouissement; il vit rouge, et fit rapidement quelques pas dans la direction qu'on lui avait montrée, en brandissant dans le vide son bâton de voyageur; mais aussitôt il s'arrêta chancelant, ses jambes se mirent à trembler si fort que son voisin fut obligé de le soutenir pour qu'il lui fût possible de marcher jusque chez lui, où il se laissa machinalement ramener. Chemin faisant, il murmura d'une voix saccadée ces paroles hachées par la suffocation : « Je le tuerai ! je le tuerai ! » Arrivé à son logis, il tomba lourdement sur une chaise en répétant une dernière fois : « Je le tuerai »; puis, affaissé sur lui-même, la tête courbée, les bras pendants, il demeura silencieux et comme anéanti.

Après qu'il eut appris à la Moucheronne, épouvantée de l'état de son mari, la cause de l'accident, le voisin lui dit en la quittant :

— Veillez bien sur votre homme quand les forces lui reviendront; car il est capable de faire un mauvais coup !

Ce n'est pas seulement à la femme du teinturier que le voisin dit cela, mais à tous ceux qu'il rencontra sur le chemin, les arrêtant pour leur raconter ce qu'il venait de voir et d'entendre; si bien que le jour même, dans tout le voisinage, on disait, non pas comme supposition : « François Moucheron est capable de faire un mauvais coup »; mais affirmativement, « Il fera un mauvais coup. »

Ce propos, qui traversa la Seine, arriva aux oreilles de Jean Bellavoine et le rendit fort inquiet.

Cependant, le lendemain, remis en possession de lui-même, grâce aux soins et aux exhortations de sa femme, le maître si indignement trahi en revint à sa première idée : la plainte en justice. Il dut y renoncer; car, ayant consulté à ce propos un ancien huissier de Paris retiré au Pecq, celui-ci lui fit observer que comme il ne pourrait fournir à l'appui de sa plainte ni contrat régulier, ni même une simple convention signée, son apprenti, que la reconnaissance pouvait seule retenir près de lui, serait indubitablement déclaré libre par le tribunal, l'ingratitude n'étant pas au nombre des crimes punis par le Code pénal de la justice humaine.

Convaincu qu'il ne gagnerait rien à poursuivre judiciairement l'ingrat, François Moucheron reprit son laborieux train de vie.

Si la maison où travaillait le déserteur eût été située ailleurs qu'à cet autre bout du pont qui lui faisait face, il eût sans doute, avec le temps, senti faiblir sa colère; mais comme il ne pouvait aller et venir dans son inté-

rieur ou sortir de chez lui sans que forcément son regard se tournât du côté de la rivière, cette vue renouvelait, aussi violente que le premier jour, sa juste indignation contre Jean Bellavoine. Il ne disait plus : « Je le tuerai ! » mais il répétait à qui voulait l'entendre : « Ça ne peut pas être fini ainsi pour lui; bien sûr il lui arrivera malheur ! »

Trois mois plus tard cette prophétie, qu'on pouvait considérer comme une menace et dont quelques amis avaient eu soin d'informer celui qu'elle intéressait, fut accomplie.

Un jour, des terrassiers qui travaillaient dès le grand matin dans le bois du Vésinet, entendirent deux coups de feu tirés simultanément, mais à grande distance l'un de l'autre. Curieux de s'assurer s'il s'agissait de duel ou de chasse, ils coururent au plus près de l'endroit où la double détonation avait attiré leur attention. Ils n'aperçurent ni adversaires, ni chasseurs; mais en prêtant l'oreille ils entendirent de sourds gémissements sortir d'un fourré du bois; ils s'y enfoncèrent, et virent gisant et se tordant sur le sol l'ancien apprenti de François Moucheron. D'abord ils le devinèrent plutôt qu'ils le reconnurent. Sa face, criblée d'une volée de grains de plomb qu'il avait reçue en plein visage, saignait par toutes ses blessures.

Après déclaration faite à l'autorité et procès-verbal dressé, sans que le blessé eût été en état d'entendre l'interrogatoire de l'officier municipal, on l'emporta sur une civière à l'hôpital de Saint-Germain. Pour y arriver, il fallait longer le pont, traverser le Pecq, et par conséquent passer devant la maison de François Moucheron. Le maître et les ouvriers de l'établissement rival, qui accompagnaient la civière, ordonnèrent aux porteurs de s'y arrêter, et, ameutant la foule, ils crièrent: « C'est là qu'il est, l'assassin ; qu'il ose donc se montrer ! »

La Moucheronne, qui ne pouvait se douter que ces vociférations étaient à l'adresse de son mari, vint sur sa porte suivie de ses deux jeunes filles. Quand, brusquement interpellée, elle eut répondu — ce qui était vrai — que François Moucheron était parti à la pointe du jour pour Chatou, il s'éleva une si effroyable clameur que les enfants se cachèrent dans les plis de sa jupe. S'approchant de la pauvre femme, que l'attitude hostile de la foule commençait à inquiéter, le maître teinturier de l'autre bout du pont lui demanda, lorsque la clameur assourdie ne fut plus qu'un murmure :

— Savez-vous bien ce qu'il est allé faire à Chatou?

— Répondre à une lettre qu'on lui a écrite pour une commande d'ouvrage.

— Il est fait son ouvrage, venez le voir, reprit le concurrent de François en amenant de force la Moucheronne devant la civière.

Elle contempla un moment le blessé immobile et chez qui la vie ne se manifestait plus que par un faible gémissement. Ses yeux se remplirent de larmes; puis, frappée d'un souvenir, elle devint extrêmement pâle. C'était la saison de la chasse. François lui avait dit en partant : « Tu auras ce soir du gibier », et il avait emporté son fusil.

La Moucheronne cependant ne demeura pas longtemps muette devant l'accusation portée contre son mari. Intérieurement elle demanda pardon à celui-ci de l'odieuse supposition qui avait, comme un éclair, traversé son esprit, et elle répondit aux accusateurs : « Vous en avez menti ! »

Le soir, à son retour, et avant qu'il eût atteint la descente du pont, François Moucheron fut arrêté par des gens de police qui le guettaient au passage; il avait encore son fusil de chasse. Une carriole et deux gendarmes, entrés secrètement par une porte de derrière chez son concurrent, stationnaient dans la cour. Il y fut entraîné, garrotté; puis, le poussant rudement, on le fit monter dans la carriole sans qu'il pût savoir encore de quoi il était accusé. La grande porte avait été aussitôt fermée pour faire obstacle à l'envahissement des curieux; elle se rouvrit afin de livrer passage à la carriole dans laquelle l'ancien maître de Jean Bellavoine était assis entre deux gendarmes. La Moucheronne, qui, tout le reste du jour, s'était tenue courageusement sur sa porte pour affirmer, par sa constance à soutenir les regards des passants, sa conviction de l'innocence de l'accusé, avait vu de là, ou plutôt deviné l'arrestation qui venait d'avoir lieu de l'autre côté de la Seine; elle se leva alors, et, désignant à une voisine ses deux petites filles assises sur le pas de sa porte :

— Gardez les enfants, dit-elle, en voulant me suivre il pourrait leur arriver du mal.

Puis, hâtant le pas, elle gagna le pont du Pecq; mais, si rapide que fût sa marche, elle n'était pas encore arrivée sur l'autre rive que l'équipage qui emmenait le prisonnier, lancé au galop, passa devant elle. François Moucheron l'aperçut; il n'eut que le temps de lui crier : « On se trompe, je suis innocent ! » et elle de répondre : « J'en étais bien sûre ! »

La suite à la prochaine livraison.

LA ROCHELLE.

SES FORTIFICATIONS. — SON PASSÉ MARITIME ET COMMERCIAL. — SES MONUMENTS.

Voy t. XL, 1872, p. 283, et la Table de trente années.

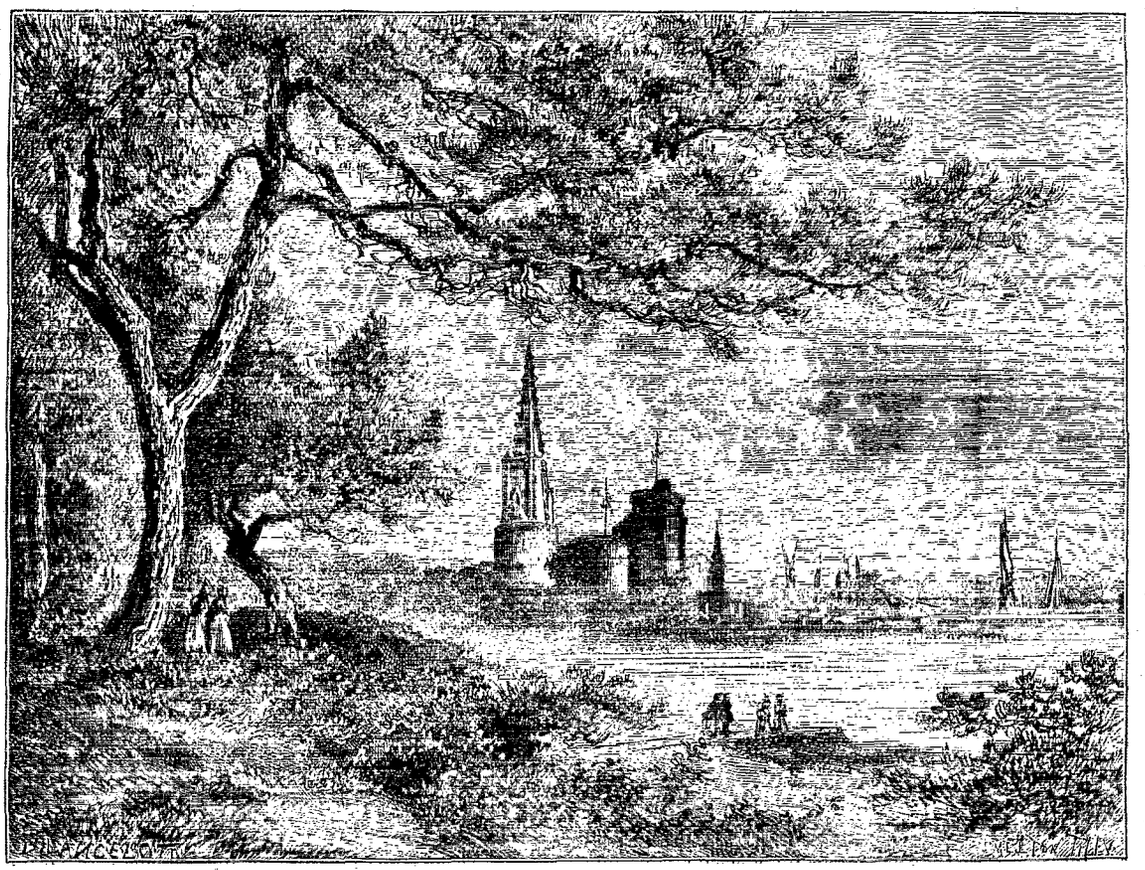
La Rochelle n'est pas une jolie ville; c'est mieux que cela, une ville intéressante et qui a gardé presque intacte sa physionomie historique. Des enceintes fortifiées successives qui l'entourèrent, depuis le commencement du douzième siècle jusqu'à Henri IV, en 1590, à chacune de ses périodes d'agrandissement, il ne reste que le côté qui regarde la mer. L'entrée du port est encore, au premier aspect, ce qu'elle était au seizième siècle; seulement, les marais salants qui, à cette époque, baignaient à l'ouest et au nord les murs de la ville, ont fait place à des maisons, à des jardins, à une vaste gare de chemin de fer, et à une promenade. Ses fortifications se composent d'une enceinte continue, développée sur 5410 mètres, bastionnée, avec chemins couverts, glacis, demi-lunes, ouvrage à cornes, redan, fort et pâté; le tout conforme encore en grande partie au tracé de Vauban. Nous ne les recommandons à l'attention des curieux qu'au point de vue pittoresque. Les glacis sont couverts d'une végétation luxuriante et fleurie; les lilas d'Espagne et les giroflées couronnent les parapets de leurs touffes éclatantes; les remparts sont plantés de vieux ormes aux branches tourmentées, qui forment de belles promenades ombreuses et solitaires d'où l'œil se promène librement sur la ville et sur la campagne.

Une des encoignures les plus pittoresques de cette enceinte (près du séminaire) est l'emplacement de l'ancien bastion de l'Évangile, si fameux dans le siége de 1573. Ce siége, un peu effacé dans l'histoire et surtout dans les souvenirs par celui de 1628, que dirigeait le cardinal de Richelieu (1), fut fécond en incidents émouvants et chevaleresques. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, commandait l'armée. Il avait autour de lui la fleur de la noblesse de France et l'élite de ses capitaines : le roi de Navarre, le prieur des chevaliers de Malte, le prince de Condé, le duc de Montpensier et son fils, le duc de Longueville, le duc

(1) Voy. le récit de ce siége dans notre tome XVIII, 1850, p. 255 et suiv.

de Nevers Louis de Gonzague, le duc d'Aumale et ses neveux, le duc de Guise et le duc de Mayenne, le duc de Bouillon, le maréchal de Cossé, le duc d'Uzès, Strozzi, Biron, le comte de Retz, Villequier, Montluc...

Pendant un siége très-actif qui dura sept mois, tous les efforts des assaillants échouèrent devant l'intrépidité infatigable des 3100 défenseurs de la ville, dont un tiers au plus se composait non de citoyens, mais d'étrangers réfugiés. L'armée royale perdit le duc d'Aumale frappé d'un boulet, 22000 hommes, deux cents officiers et cinquante capitaines illustrés dans les guerres précédentes. La Rochelle perdit treize cents bourgeois ou réfugiés, vingt-huit échevins ou pairs du corps de ville; Morisson, le maire, mourut de fatigue peu de temps après la levée du siége. Tout l'honneur resta aux Rochelais. Charles IX signa l'édit de pacification (*la Paix boiteuse*); les assiégeants détruisirent les travaux d'attaque qu'ils avaient élevés. Henri de Valois, sans entrer dans la ville, partit avec les députés de la diète de Cracovie, qui étaient venus devant la Rochelle lui offrir la couronne de Pologne. Les femmes rochelaises se montrèrent particulièrement héroïques. « Animées, dit l'oratorien Arcère, l'auteur tant copié d'une Histoire de la Rochelle, animées à la défense de la patrie par des motifs de religion, elles firent voir jusqu'à quel point la foiblesse peut se changer en force, lorsqu'elle est élevée par de si puissants motifs. Tout respiroit en elles un certain air mâle et déterminé. Elles lançoient des pierres et des feux d'artifice et poussoient



La Rochelle. — La Tour de la Lanterne et l'entrée du port, vues du Mail. — Dessin de Lancelot.

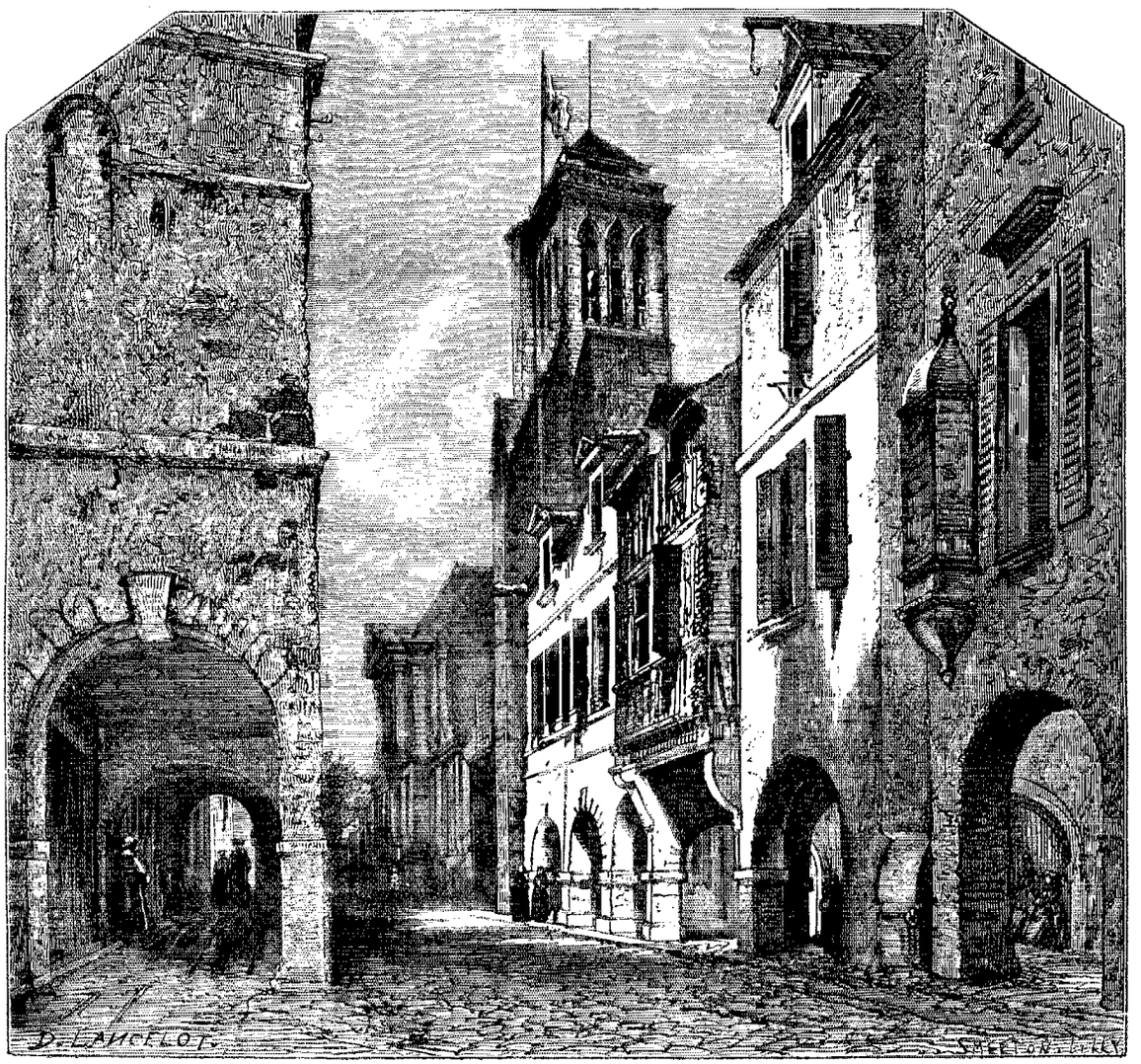
continuellement l'*encensoir;* c'est le nom qu'on donnoit à une longue perche qui tournoit sur un pivot, à l'extrémité de laquelle étoit suspendue une chaudière d'huile bouillante et de bitume enflammé. Les enfants se mêloient parmi les femmes, et les ministres, devenus guerriers, les excitoient tous par leur exemple.»

Brantôme fut blessé à ce siége; il en raconte ainsi un épisode charmant et des plus caractéristiques : « Ces tresves ainsi faites, parurent aussitost comme nous, hors des tranchées, force gens de la ville sur les remparts et sur les murailles, et surtout il y parust une centaine de dames et bourgeoises, des plus grandes, des plus riches et des plus belles, toutes vestues de blanc, tant de la teste que du corps, toutes de fine toile de Hollande, qu'il fit très-beau à voir, et ainsy estoient-elles vestues à cause des fortifications des remparts, où elles travailloient, fust à porter la hotte, ou à remuer la terre; et d'autres habillements se fussent salis; mais ces blancs, on estoit quitte pour les mettre à la lessive...

» Nous fusmes curieux de demander quelles dames c'estoient : ils nous respondirent que c'estoit une bande de dames ainsy jurées, associées et ainsy parées pour le travail des fortifications et pour faire de tels services à leur ville, comme de vray elles en firent de bons, jusque-là que les plus vieilles et robustes menoient les armes; de telle sorte que j'ay ouï conter d'une que pour avoir souvent repoussé les ennemys d'une pique, elle la garde si soigneusement comme une sacrée relique, qu'elle ne la donneroit ny vendroit pour beaucoup d'argent, tant elle la tient chère chez soy. »

Avant de visiter la ville, repassons un peu les différentes phases de son développement et les événements qui ont contribué à lui donner l'aspect qu'elle a aujourd'hui. Son importance commerciale et maritime s'accrut aussi vite que son importance politique. De très-anciennes lois maritimes de Damme en Flandre, de Westcopelle et de Wisby, la mentionnent spécialement. Au douzième siècle, elle faisait de grandes exportations de vins et de sels; en

1262, Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, prend les marchands de la Rochelle sous sa protection, et leur permet le libre trafic dans tous ses États. En 1295, « les bourgmestre, eschevins, conseillers et bourgeois de la ville de Damme » passent avec les maire, eschevins, pairs, bourgeois, manants et habitants de la Rochelle, un traité de commerce relatif « aux courtiers, tailles, eschanges, ouillages et délicts de forfaiture de jaugeages des vins. » En 1345, des lettres patentes de Philippe de Valois octroient au corps de ville le droit d'établir des courtiers de commerce (*courratiers jurés*). En 1402, Jehan de Béthencourt et le chevalier de Gadifert de la Salle viennent à la Rochelle composer les équipages de deux vaisseaux avec lesquels ils allèrent prendre possession des îles Canaries, découvertes depuis dix ans par Robert de Braquemont. Les marins de la Rochelle passaient alors pour les plus habiles et les plus audacieux : « J'ay des actes (dit le chroniqueur Gaufreteau), par lesquels appert qu'en ce temps-là, si les marchands de Bordeaux alloient à la Rochelle par mer, ou ceux de Saintonge en Bretagne, ceux de Bretagne,



La Rochelle. — La rue de l'Évêché et le clocher Saint-Barthélemy. — Dessin de Lancelot.

Picardie et Normandie en Angleterre, ils faisoient leur testament et entroient en plus grande appréhension que si maintenant ils devoient faire les *courantes de Goa*, au lieu que les Rochelois pour lors fendoient les mers, gourmandoient les orages, et, en despit de la colère des vents, voyageoient au delà du soleil. »

En 1464, les commerçants de la Rochelle fournirent à Louis XI douze vaisseaux de guerre équipés et armés. En 1550, une ordonnance de Henri II déclare qu'à l'avenir les épices et drogueries, qui ne pouvaient être introduites en France, arrivant de l'Océan, que par Rouen, de la Méditerranée par Marseille, et de la terre ferme par Lyon, pourront être admises dans le royaume par les ports de Bayonne, de Nantes et de la Rochelle. Cette mesure donne une nouvelle impulsion au commerce. Ralentie par les troubles qui la précédèrent et par le siége de 1573, cette impulsion reprit plus forte que jamais pendant les dernières années du seizième siècle. En 1618, Louis XIII écrit au corps de ville pour l'informer qu'il veut, selon la pensée de son père, « former une bonne et puissante société de marchands riches et entendus au fait du commerce et de la navigation », pour faire le trafic des Indes orientales, et lui accorder « plusieurs grâces et priviléges. » Il fait défense « à tous ses autres sujets qui n'y entreront plus aller ni trafiquer aux dites Indes, et aux étrangers d'apporter en son royaume aucune des marchandises qui en proviennent. » Il verrait avec plaisir les bonnes villes de son royaume, notamment la Rochelle, « dont il a le bien et accroissement en considération », participer à cette société, pour laquelle se présente déjà un grand nombre de

bourgeois notables et négociants de Paris. Il invite ceux qui voudraient en faire partie à venir à Paris pour en délibérer.

En 1622, la marine rochelaise est assez puissante pour que le corps de ville puisse offrir à l'assemblée de toutes les églises réformées de France, séant en la ville, « pour résister aux efforts des ennemys, mesmement sur mer, de mettre sus vingt vaisseaux de guerre pour envoyer dans la Manche. »

Au milieu du dix-septième siècle, les Rochelais fondèrent un établissement à l'île de Saint-Domingue; il prospéra, mais la révocation de l'édit de Nantes ruina le commerce de leur ville. Les plus grands négociants protestants s'expatrièrent et allèrent fonder en Amérique la nouvelle Rochelle, qui s'enrichit et s'accrut pendant que la ville française déclinait. La cession du Canada à l'Angleterre, et l'abandon de Saint-Domingue, consommèrent la ruine du grand commerce maritime.

Pendant cette longue période, deux années surtout furent désastreuses pour les monuments de la Rochelle, 1562 et 1569. La prise d'armes de Condé et de Coligny, en 1562, excita dans toutes les villes où dominait la religion réformée, à Orléans, à Rouen, à Lyon, à Caen, une fureur iconoclaste impitoyable, dont Henri Martin cite un exemple caractéristique. Le prince de Condé ayant mis en joue un jeune homme qui travaillait à jeter bas une image bien haut montée, en le menaçant de faire feu s'il ne s'arrêtait : « Monsieur, lui cria cet homme, ayez patience que j'abatte cette idole, vous me tuerez après. » La Rochelle, quoique n'ayant participé au mouvement calviniste que par l'envoi de subsides, n'échappa pas à cette rage de dévastation qui s'y déclara bien étrangement.

Le 31 mai 1562 avait été désigné pour une communion générale, en grande pompe, sous une riche et vaste tente dressée grande place du Foin. Le gouverneur Jarnac, le président du présidial d'Angliers, le maire J. Pineau, beaucoup de ceux du corps de ville et la plus grande et saine partie des habitants, sept mille personnes au moins, dit Barbot, participèrent à la cène. Après les hommes de pied, « la cavalerie, prenant la peine seulement de mettre pied à terre, s'approcha de la salle des nouveaux pasteurs, l'espée au costé, les esperons aux talons, la cuirasse au dos, reçurent le pain de la cène avec des applaudissements estraordinaires, comme à d'autres Josués. Ces soldats de la nouvelle église assemblèrent, après leur cène, tous les forbannis d'ailleurs, qui estoient resfugiés dans la ville, tous les espritz perdus, libertins et menteurs, pour en faire la troupe fidèle des destructeurs et voleurs des églises. Entre eux ils élizent un de leurs prophètes, appelé la Vallée, inconnu sinon par ses malices et mutineries diaboliques. Ce méchant, aussitost qu'il est capitaine, mène les gens droit aux églises, et attaque premièrement Jésus-Christ dans les tabernacles; ils le renversent par terre, et foulent son corps sous leurs pieds, brisent ses images, bruslent ses meubles, pillent ses maisons... et coupèrent aussi un sépulcre fait en mémoire de la sépulture de Jésus-Christ, duquel un marchand espaignol bailla 4000 escus, et ne lui fust oncque baillé, mais mis en pièces. »

En janvier 1568, François Pontard, jeune et ardent calviniste, maire à vingt-sept ans, partisan du prince de Condé, entraîne la Rochelle dans le parti de ce prince. Il appelle le peuple aux armes, fait désarmer les papistes et les citoyens opposés au mouvement, laisse la populace se ruer sur les églises, briser, brûler et déchirer tout ce qui avait échappé au premier sac. Le lieutenant du prince de Condé, Saint-Hermine, arrive en février 1569 et fait prêter aux habitants serment de fidélité à la cause de la réforme. Les troupes du terrible ennemi des huguenots, Montluc, étaient proche : on craignit un siége, et toute la population se mit avec ardeur à fortifier la ville. Les matériaux manquant, on n'hésita pas devant la plus inqualifiable des mesures. On démolit les églises, ne laissant debout que les tours et clochers qui pouvaient être utilisés dans la défense. On rasa même au dehors ce qui pouvait faciliter les abords de la place, un magnifique logis seigneurial et le beau monastère de Saint-Jean du Dehors.

Il est facile de reconstituer à la Rochelle une physionomie en rapport avec son passé florissant et tourmenté. Les rues sont généralement étroites et mal alignées; un grand nombre sont longées de porches formés généralement d'arceaux surbaissés, à cintres hardis, à piliers trapus. Quelques beaux hôtels particuliers, affectés aujourd'hui à des services publics, datent de la fin du dix-septième et de la première moitié du dix-huitième siècle.

Les cinq églises catholiques de la ville et le temple protestant n'ont aucune valeur architecturale, excepté l'église Saint-Sauveur, qui a gardé un portail, d'élégantes colonnes, l'arrachement d'un porche très-riche de sculptures, et un curieux clocher, qui présente cette bizarre particularité de n'être pas rectangulaire, mais élevé sur un plan losangé; de toutes les riches églises mentionnées dans les chroniques, il ne reste que le clocher de Saint-Barthélemy, affecté au service de la cathédrale.

Celle-ci est un laid et lourd monument inachevé, commencé en 1742, sur les dessins de l'architecte du roi Gabriel. Ces églises ne renferment aucun objet d'art ancien et très-peu de modernes. L'hôpital Saint-Louis seul possède une belle Nativité de Lesueur. Il reste au palais de Justice quatre portes de l'ancien palais bâti aux frais de Henri IV. Le palais actuel, qui date de 1792, est d'une très-belle ordonnance, grandiose et d'une exécution de sculpture remarquable dans les ornements qui décorent sa sévère colonnade. Au dix-septième siècle, de fréquents incendies détruisirent d'autres monuments, entre autres le *grand Temple*, inauguré en 1603, et qui avait été commencé en 1577, sur les dessins de Philibert Delorme. La description qui nous en a été conservée est précieuse et montre que le grand artiste avait donné au monument le caractère vrai, à cette époque politique et religieuse, du culte auquel il était destiné. Bien plus qu'une église, c'était un lieu d'assemblée propre à la prière, à la conférence et à la délibération. L'Hôtel de ville a survécu, fatigué, ébranlé, mais à peu près intact, et aussi un grand nombre de maisons particulières remarquables, datant généralement de la fin du seizième siècle et des premières années du dix-septième. Elles indiquent certainement cette époque comme la période la plus florissante de la cité marchande. *La fin à une prochaine livraison.*

FINS DE LETTRES.

Un de mes jeunes parents, étant embarrassé quelquefois pour trouver le salut de politesse qui devait précéder sa signature à la fin de ses lettres, imagina de consulter un recueil de lettres célèbres et en copia les meilleures formules :

— Agréez l'hommage de ma respectueuse considération.

— Recevez, je vous prie, l'assurance de mon bien sincère attachement.

— Recevez l'assurance de ma considération et de mon bien sincère attachement.

— Croyez, je vous prie, à ma bien sincère amitié.

— Croyez à mes sentiments de bien sincère amitié.

— Croyez à ma bien tendre et bien sincère amitié.

— Croyez à mon bien tendre attachement.

— Adieu, mille amitiés des plus vives et des plus sincères.

— Je vous embrasse du fond de mon cœur.

— Mille amitiés bien tendres.

— Croyez, je vous prie, à tous mes sentiments de respectueuse affection.

— Agréez les témoignages de notre vive et sincère amitié.

— Agréez l'hommage de mon sincère et respectueux dévouement.

— Croyez aux sentiments de parfaite estime et de sincère affection que j'ai pour vous.

— Croyez à mon vif et respectueux attachement.

— Veuillez agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

— Agréez l'expression de tous mes sentiments de haute considération et d'amitié.

Quand mon neveu eut recueilli encore quelques douzaines de ces sortes de phrases, il se dit, un peu tardivement, que chacun doit trouver lui-même, et sans la chercher, la phrase finale de sa lettre, selon la nature de ses relations avec la personne à laquelle il écrit.

FINESSE.

La finesse est une qualité dans l'esprit et un vice dans le caractère. DUBAY.

LA PEAU HUMAINE(1).

La *peau* est une membrane souple et élastique, immédiatement appliquée sur le corps de l'homme et des animaux, dont elle arrondit les formes extérieures. A première vue on pourrait croire qu'elle joue un rôle passif, uniquement protecteur; mais lorsqu'on étudie cette membrane, on voit qu'elle fonctionne avec une activité vraiment prodigieuse. Examinons sa structure, c'est-à-dire la disposition des nombreuses parties qui entrent dans sa constitution; un nombre infini de phénomènes fort curieux se révéleront à notre esprit.

Le cuir des animaux ne diffère de la peau humaine que par une plus grande épaisseur. Sur l'homme, cette épaisseur varie de deux à quatre millimètres. En raison de son élasticité, elle suit exactement les contours des parties qu'elle recouvre et sur lesquelles elle peut glisser, excepté en certains endroits où il était nécessaire d'éviter son déplacement, comme à la paume des mains et à la plante des pieds, où elle est très-adhérente.

La peau est formée de deux membranes superposées. La plus superficielle, en contact avec l'air et les vêtements, est appelée épiderme; l'autre porte le nom de derme ou chorion.

L'*épiderme* est aussi mince qu'une feuille de papier ordinaire. Comme il ne renferme aucun nerf, il n'est sensible ni au froid, ni au chaud, ni aux piqûres, ni aux brûlures. Il ne saigne pas lorsqu'on le déchire, attendu qu'il ne renferme pas une goutte de sang. Il est transparent, et cette transparence permet d'apercevoir la couleur du derme. Lorsque la peau du visage rougit, l'épiderme joue un rôle passif; c'est la rougeur du derme qu'on voit à travers l'épiderme transparent. Une blessure superficielle, égratignure par exemple, n'est suivie de douleur et de saignement que dans les cas où elle atteint la surface du derme.

(1) Ces détails sont extraits d'un volume en voie de publication : *la Machine humaine.*

Cette couche épidermique protége les parties profondes qu'elle recouvre exactement en se moulant sur elles.

Toute saillie de l'épiderme indique une saillie profonde à laquelle elle forme une enveloppe protectrice.

Au niveau de chaque petite ouverture (pore de la peau), l'épiderme s'enfonce pour tapisser la surface du petit canal qui fait suite à l'ouverture: Les *rides* elles-mêmes siégent sur le derme, et l'épiderme recouvre simplement le sillon qu'elles forment.

La pellicule dont nous nous occupons rappelle par sa composition la surface écailleuse des poissons. Elle en diffère uniquement en ce que ses écailles sont moins consistantes et de plus petites dimensions. Les écailles épidermiques de la peau de l'homme, dites cellules de l'épiderme, ne peuvent être vues à l'œil nu; pour les étudier, il faut avoir recours au microscope. On peut constater avec cet instrument que les cellules sont régulièrement disposées comme les pièces d'une mosaïque, dont elles rappellent la disposition. Elles ne sont pas seulement ainsi juxtaposées, mais encore ces couches de cellules se superposent de manière à former l'épaisseur totale de l'épiderme.

La pression que les objets extérieurs exercent sur la peau détermine l'aplatissement des cellules superficielles et les rend semblables à de fines écailles; les cellules profondes sont plus ou moins arrondies.



FIG. 1. — Coupe de la peau chez l'homme blanc, grossie 25 fois.

1. Cellules superficielles de l'épiderme, aplaties en forme d'écailles. — 2. Cellules moyennes. — 3. Cellules plus profondes et molles. — 5, 5. Glandes de la transpiration. — 6, 6. Leur embouchure. — 7, 7. Saillies de l'épiderme, trahissant des saillies plus profondes, ou papilles. — 8, 8. Papilles : dans l'une, on voit un corpuscule du tact; dans l'autre, il existe un petit bouquet de vaisseaux sanguins. — 9. Artère qui porte le sang à la peau. — 10. Veine qui rapporte le sang.

Ces cellules peuvent être comparées à des graines dont la végétation serait extrêmement rapide. Leur développement est tellement prompt qu'en quelques semaines l'épiderme est complétement renouvelé. Les cellules profondes repoussent les superficielles, celles-ci tombent insensiblement sur toute la surface du corps. Dans la scarlatine, dans la rougeole, cet accroissement prend des proportions telles que les cellules se détachent par lambeaux

considérables; c'est là le phénomène que les médecins nomment *desquamation*.

Les cellules profondes, jeunes, sont molles et arrondies; elles deviennent dures et écailleuses à mesure qu'elles vieillissent. On peut les séparer de la couche superficielle sous forme d'une lamelle molle qu'on décrit en anatomie sous le nom de *corps muqueux de Malpighi*.

Dans ces dernières années, on a fait en chirurgie une fort curieuse application de cette propriété végétante des cellules profondes de l'épiderme. Lorsqu'une large blessure ou une ancienne brûlure tarde à se cicatriser, soit à cause de sa grande étendue, soit pour toute autre cause, on prend de petits morceaux d'épiderme et on les sème à la surface de la blessure ou de la brûlure; on les y maintient avec des bandelettes de sparadrap, comme un jardinier maintient sur une branche une greffe qu'il vient d'y implanter. Ce moyen de traitement est tellement comparable à la greffe des végétaux, qu'on lui a donné le nom de *greffe épidermique*. Le plus curieux dans cette greffe, c'est qu'on peut prendre sur le malade, sur un parent, sur un ami, l'épiderme qu'on veut ensemencer.

Si les écailles épidermiques sont prises sur un nègre, la cicatrice produite par ces écailles sera noire. Nous avons pu constater ce curieux phénomène dans un hôpital de Londres. Cette opération, fort curieuse à plusieurs points de vue, ne cause pas la moindre douleur : il suffit de soulever sur n'importe quel point du corps de tout petits fragments d'épiderme avec l'extrémité d'une lancette ou d'un canif, et de les placer par leur face profonde sur le point où l'on veut obtenir une cicatrisation. Le phénomène de la végétation est facile à expliquer. Au contact de cette surface humide, les cellules de l'épiderme trouvent un terrain favorable à leur développement; elles bourgeonnent, se divisent, se fragmentent; leurs fragments se divisent à leur tour, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la surface soit complétement recouverte de nouvelles écailles, dont l'ensemble forme la couche superficielle de la cicatrice. Les vieilles cellules écailleuses les plus superficielles ont perdu leur propriété végétante, qui est portée au plus haut degré dans les plus profondes.

C'est par l'épiderme que la couleur de la peau diffère chez le blanc et chez le nègre. Une légère brûlure venant à soulever l'épiderme pour former une ampoule, il est facile de constater que le fond de l'ampoule est rosé chez le nègre comme chez le blanc. Les cellules, les écailles épidermiques, sont bien les mêmes chez tous les individus; mais les cellules profondes de l'épiderme du nègre renferment dans leur intérieur de petits grains noirs connus sous le nom de *granulations pigmentaires*. La couche de jeunes cellules qui les renferme forme ce que l'on appelle le pigment.

Le *pigment* est donc placé dans les couches profondes de l'épiderme dont il fait partie. Chez l'homme blanc, il existe aussi du pigment qui colore la peau en brun; il est relativement en fort petite quantité. Selon qu'il est plus ou moins abondant, il forme des peaux blanches, brunes, rousses ou noires. La coloration brune de la peau de l'homme blanc n'est pas due seulement au pigment; l'air vif, la lumière, les rayons solaires surtout, ont la propriété de colorer, de jaunir et, à la longue, de brunir les écailles de l'épiderme.

Voyez la peau du bras d'un homme qui travaille au soleil; les mains sont d'une couleur brune qui tranche sur les parties ordinaires recouvertes par les vêtements, et qui offrent une coloration relativement blanche. Il en est de même de la peau de la partie supérieure de la poitrine, qui se colore, se ride et se flétrit chez les femmes qui font un usage immodéré des robes décolletées. De ce qui précède on tirera aisément cette conclusion, que pour conserver la blancheur de la peau il faut la mettre à l'abri de l'air vif et chaud, ainsi que de la lumière du soleil. Voilà une des nombreuses raisons qui doivent propager l'usage des gants et des voilettes épaisses.

J'ai vu maintes personnes chercher le moyen de blanchir les mains. Il est de toute impossibilité de blanchir un épiderme bruni par l'air ou la chaleur; mais si l'on se rappelle la mue incessante des cellules de cette membrane, on comprendra qu'au bout d'un certain temps les anciennes cellules brunies, qui sont superficielles, seront remplacées par des cellules plus jeunes. Il suffit donc d'abriter la main dans un gant pendant trois à quatre semaines. Si l'on veut s'astreindre à ce bien léger inconvénient, on verra la peau des mains blanchir, et l'on pourra même augmenter la blancheur de la peau en enduisant tous les soirs la main avec du *cold cream* contenant huit gouttes de sous-acétate de plomb liquide par dix grammes de pommade, et en la laissant pendant toute la nuit dans un gant de peau assez large.

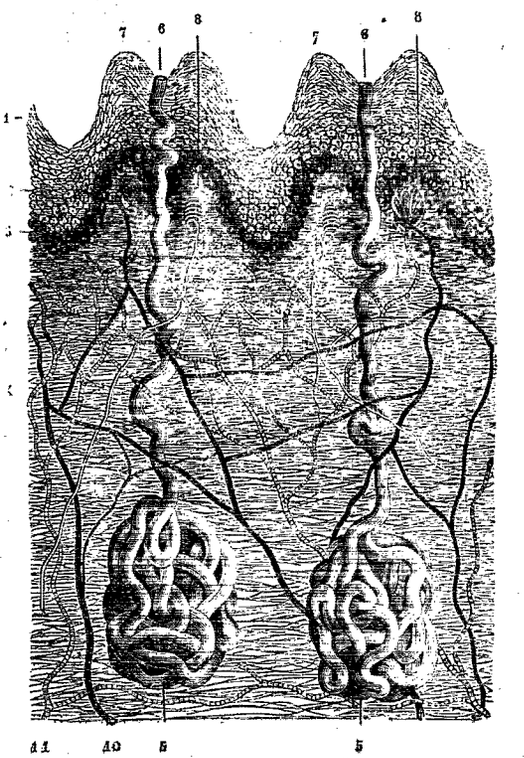


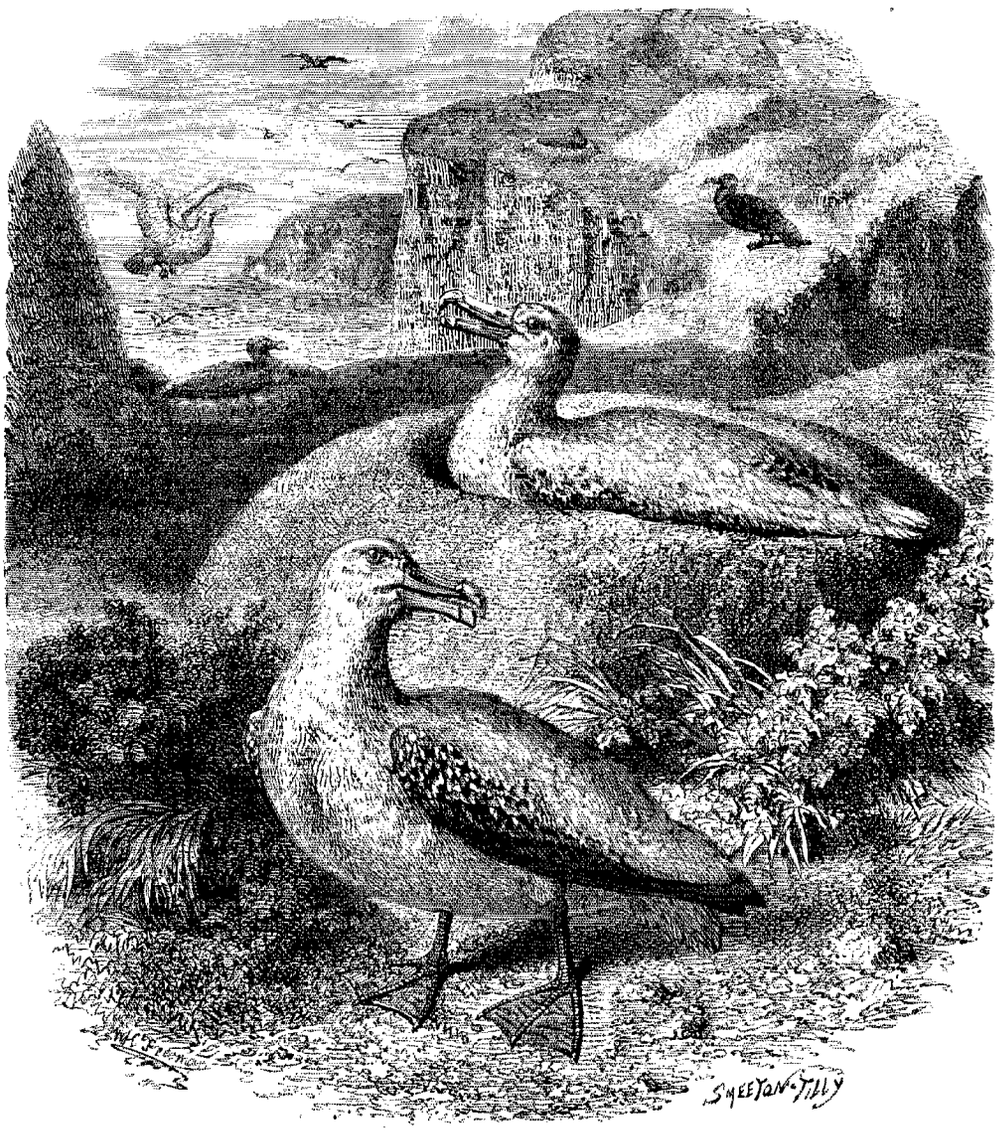
FIG. 2. — Coupe de la peau chez le nègre, grossie 25 fois.

1. Cellules superficielles de l'épiderme. — 2. Cellules moyennes, — 3. Pigment donnant une teinte noire aux cellules profondes. — 4. Coupe du derme. — 5, 5. Glandes de la transpiration. — 6, 6. Leur ouverture. — 7, 7. Saillies de l'épiderme au-dessus des papilles. — 8, 8. Papilles renfermant un corpuscule du tact et des vaisseaux sanguins. — 10, 11. Artère et veine constituant les organes de la circulation sanguine de la peau.

Le *derme* ou *chorion* est pour ainsi dire la partie vivante de la peau. Les filaments qui la constituent forment, en s'entre-croisant irrégulièrement, une sorte de feutre. Cette couche feutrée est partout surmontée d'un grand nombre de petites saillies rangées en séries régulières sur la paume de la main et l'extrémité des doigts; ce sont les *papilles*, organes du tact. Dans son épaisseur sont placés : 1° les organes formateurs du liquide de la transpiration et de la matière onctueuse qui donne la souplesse à la peau; 2° de petits enfoncements, véritables godets, qui renferment les racines des poils; 3° enfin, du sang et des nerfs.

La suite à une prochaine livraison.

L'ALBATROS.



L'Albatros et son nid. — Dessin de Freeman.

Les albatros sont, par leur taille, par la puissance de leur vol et par leur nombre, les rois des mers australes. Il n'est pas, dans les régions polaires du sud, d'îlot désert, désolé, sinistre, dont ils ne s'emparent. On les trouve même établis et couvant paisiblement leurs œufs sur des rochers de glace environnés de perpétuelles tempêtes. Les navigateurs les rencontrent en pleine mer, loin de tout rivage, et ils les voient suivre leurs navires pendant deux ou trois jours, battant lentement et régulièrement l'air de leurs grandes ailes, au-dessus des flots.

L'albatros est plus grand que le cygne ; il est à peu près de la taille du pélican. Dans le sud de l'Afrique, on l'appelle vulgairement, à cause de sa corpulence, *mouton du Cap*. Son bec est énorme, recourbé, et renflé à l'extrémité, qui semble composée d'une pièce rapportée et jointe par une suture. Ce bec est une arme redoutable ; on a vu des albatros repousser victorieusement, pendant plus d'une demi-heure, les assauts de très-forts chiens de chasse. Ces oiseaux ne se servent pas d'ailleurs de leur grande force pour attaquer les autres animaux ; ils ne se nourrissent que de petits poissons, de frai, de ces zoophytes mucilagineux qui flottent en abondance à la surface de la mer. Ils sont si voraces, si peu défiants, que les matelots se font un jeu de les prendre à la ligne : ils laissent traîner une corde munie d'un fort hameçon amorcé d'un morceau de graisse ; les albatros se jettent sur l'appât, avalent le fer et s'accrochent. L'exemple de ceux qui sont pris n'empêche pas les autres de tomber dans ce piége grossier.

Le nid de l'albatros est volumineux : c'est un épais amas de terre, de gazon et de débris de coquilles, dont le sommet est aplati et même creusé ; la femelle dépose son œuf unique au centre de l'excavation. Le mâle partage les soins de l'incubation. On dit que les petits restent un an avant d'être en état de voler.

Le capitaine Weddel raconte qu'il a vu, sur les côtes rocheuses des Nouvelles-Shetlands du Sud, une colonie mixte d'albatros et de pingouins. Le campement, qui était l'ouvrage des pingouins, était un vaste carré entouré d'une rangée de pierres ; dans cette espèce de rempart était ménagée une ouverture par laquelle les oiseaux entraient et sortaient. L'intérieur du carré était divisé, par un grand nombre de sentiers entre-croisés à angles droits, en petits compartiments égaux. A chaque intersection

des sentiers se trouvait un nid d'albatros, tandis que chaque petit carré contenait un nid de pingouin. Ces singulières associations de pingouins et d'albatros ont été observées par plusieurs voyageurs.

LA MOUCHERONNE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34, 42.

III

Enfermé d'abord provisoirement dans la prison de Saint-Germain, François Moucheron avait été, quelques jours après, transféré dans celle de Versailles; il y devait rester onze mois avant de comparaître devant le tribunal qui avait mission de prononcer sur son sort. Ce n'était pas que la cause pût offrir aucune difficulté sérieuse au magistrat chargé de l'instruire. Malgré ses énergiques dénégations, l'accusé se désignait pour ainsi dire lui-même par sa légitime rancune et ses continuelles menaces à l'égard de la victime. En outre, la découverte de la pièce à conviction, la plus importante qu'il fût possible d'espérer, était venue armer l'accusation d'une preuve irréfragable. Il s'agit de la lettre qui, selon la déclaration de la Moucheronne, appelait son mari à Chatou le jour même du crime. Cette lettre, roulée et froissée en bourre de fusil, avait été trouvée dans le bois du Vésinet par un témoin intéressé à la condamnation de l'accusé. C'était, il est vrai, bien loin, et même dans une direction opposée à celle de l'endroit où Jean Bellavoine était tombé, que le teinturier de l'autre bout du pont avait ramassé la bourre accusatrice; mais les capricieuses rafales du vent d'automne, qui balayaient et poussaient çà et là les feuilles tombées, expliquaient son déplacement ainsi que son voyage de l'une à l'autre lisière du bois.

Si l'apprenti de François Moucheron eût succombé à la tentative de meurtre, ce long retard dans l'action de la justice n'aurait eu aucune raison d'être; mais il vivait, si toutefois on peut assimiler aux conditions de la vie humaine le misérable état d'une créature à qui la poudre incandescente a brûlé les yeux, et que la violente émotion de la peur, persistant après sa cause, a frappé d'imbécillité.

Quoi qu'il en fût, les juges décidèrent, dans leur scrupuleuse équité, que la confrontation en audience publique de la victime avec son meurtrier était indispensable à la recherche de la vérité, et qu'ils n'y pouvaient pas renoncer avant que, toutes les ressources de la science étant épuisées, l'impossibilité de faire comparaître Jean Bellavoine leur fût irrévocablement prouvée.

Tels étaient l'affaiblissement de ce malheureux et la gravité de ses blessures, quand on le transporta du Vésinet à Saint-Germain, que les hommes qui le voituraient sur une civière s'arrêtaient de cinq en cinq minutes pour faire une pause, afin de s'assurer s'ils ne s'imposaient pas la fatigue inutile de porter un cadavre à l'hôpital. Arrivé à destination, quand on eut couché le moribond dans son lit, le médecin l'examina un moment, puis il fit un mouvement de tête qui n'avait rien de rassurant, et, s'adressant à la sœur de service qui attendait ses prescriptions, il lui dit :

— Ce garçon n'a plus besoin de rien; le mieux qu'on puisse faire dans son intérêt, c'est de le laisser mourir tranquillement.

Le lendemain, quand il vint faire sa visite du matin, les premiers mots du docteur furent : « A quelle heure est-il mort? » Étonné de retrouver vivant celui que, sans hésitation, il avait condamné la veille, il commença à s'intéresser à son malade. Le jour suivant, voyant que, contre toute espérance, la vie continuait à manifester sa force de résistance, il se fit un point d'honneur de poursuivre obstinément une cure qu'il avait d'abord jugée impossible. Ce ne fut cependant qu'après huit jours de lutte incessante de la part de l'un et d'atroces souffrances pour l'autre, que le médecin put enfin se dire avec certitude : « Il vivra! »

Jean Bellavoine revint en effet à la vie, mais sans avoir recouvré la parfaite conscience de lui-même; quant à la vue, on dut renoncer à l'espoir de la lui rendre jamais.

Bien que la justice ne pût attendre qu'une lumière au moins douteuse du témoignage d'un aveugle presque idiot, et dont on ne pouvait essayer d'évoquer les souvenirs sans que sa terreur, soudain réveillée, ne lui permît que d'articuler des paroles à peine intelligibles, les juges néanmoins, prévoyant que la sentence conclurait à la peine capitale, persistèrent dans la résolution qu'ils avaient prise d'ajourner le jugement de François Moucheron, jusqu'à ce que le médecin de l'hôpital eût déclaré que la convalescence avait atteint le terme des progrès qu'on pouvait espérer, et qu'il n'était plus absolument impossible d'obtenir du convalescent un éclair de raison et un effort de mémoire.

Il fallut attendre encore trois mois avant que le scrupule des juges, satisfait dans une faible mesure, pût enfin donner satisfaction à l'impatience publique.

Ce long temps de l'emprisonnement du maître teinturier avait eu, comme on doit le supposer, des résultats désastreux pour son établissement du Pecq. Les cinq ouvriers qu'il employait depuis plusieurs années n'avaient pas été moins prompts que les autres à voir en lui l'auteur de la tentative de meurtre; mais alors que tant d'autres gens du pays le vouaient déjà, ceux-ci au bagne et quelques autres à l'échafaud, les idées particulières de ses compagnons, touchant la légitimité de la vengeance personnelle, et certaines habitudes de justice sommaire, leur faisaient d'autant mieux excuser le crime, qu'ils le considéraient comme le châtiment mérité de l'apprenti déserteur, parti en emportant le secret qu'ils lui enviaient, celui du fameux bleu-Moucheron.

Cependant, comme ils supposaient avec raison que les sévères interprètes de la loi ne partageraient pas, sur ce point, leur manière de voir, ils s'émurent de la situation difficile dans laquelle l'événement allait placer une mère de famille forcée de pourvoir seule aux besoins de deux enfants, que d'avance ils regardaient comme des orphelins à la charge d'une veuve. Donc, le soir de l'arrestation, les cinq ouvriers se concertèrent, et avant de quitter l'atelier où ils avaient; comme de coutume, achevé loyalement leur journée de travail, l'un d'eux, parlant pour les autres, dit à la Moucheronne :

— Dans votre affliction, la bourgeoise, nous avons pensé que c'était bien assez pour vous d'avoir à vous occuper de votre mari et de vos enfants : ainsi, ne vous inquiétez pas de la maison, et laissez venir l'ouvrage; nous en répondons. Quoi qu'il arrive de cette malheureuse affaire, comptez toujours sur nous, nous ne vous abandonnerons pas.

— Merci, répondit-elle; c'est une rude épreuve à subir, mais elle finira bientôt. Celui qu'on m'a pris injustement aujourd'hui, il faudra bien qu'avant peu on me le rende, puisqu'il est innocent.

— Quant à ça, reprit l'ouvrier, il n'y a qu'un témoin qui aurait pu le dire, si, toutefois, il avait voulu parler, et celui-là est peut-être mort à présent.

La Moucheronne comprit qu'on lui désignait Jean Bellavoine, et elle demeura si complétement absorbée dans une soudaine méditation, qu'elle ne répondit pas cette fois à la promesse qu'en partant les ouvriers lui renouvelèrent de ne pas l'abandonner.

Malgré cette promesse, le lundi de la semaine suivante, on ne vit paraître que trois seulement des cinq ouvriers dans l'atelier de François Moucheron. La journée terminée, il y eut, à la tombée de la nuit, une rixe violente sur le pont du Pecq, entre les trois compagnons fidèles et les deux autres que le teinturier rival était parvenu à embaucher, grâce à l'appât, presque toujours irrésistible, d'un salaire plus élevé.

Cette diminution dans le nombre des bras occupés ordinairement chez le mari de la Moucheronne n'y devait pas laisser longtemps les commandes en souffrance. De semaine en semaine elles devenaient plus rares, et même elles finirent par être si peu importantes qu'un seul ouvrier suffit pour y répondre. Enfin, un jour, l'ouvrage manqua tout à fait.

Ce jour-là, celui des cinq ouvriers qui était resté le dernier au poste du travail attendit jusqu'au soir, dans l'atelier désert, auprès des chaudières vides, le retour de la Moucheronne qui, depuis longtemps, chaque matin, s'absentait pour douze heures de sa maison, après avoir confié ses deux fillettes à la garde d'une voisine.

— Il n'y a plus rien à faire ici, lui dit le brave homme découragé; il faut fermer boutique.

— Soit, répondit-elle avec confiance; après le jugement prononcé, mon mari reconnu innocent la rouvrira. Alors l'ouvrage reviendra, et ceux qui aujourd'hui méprisent l'honnête homme injustement accusé seront bien forcés de lui rendre leur estime.

A partir de ce moment, la maison du teinturier du Pecq demeura close; deux fois par jour seulement on pouvait voir la porte s'ouvrir : le matin, quand la Moucheronne sortait de chez elle pour conduire ses enfants au logis de sa voisine, et le soir, lorsqu'elle rentrait avec sa jeune famille, au retour de son voyage quotidien.

Il était douloureusement laborieux, l'emploi de ses journées. D'abord, à travers champs et gravissant la montée, elle gagnait à pied la route de Versailles, puis elle continuait de la suivre ainsi jusqu'au terme, à moins qu'un heureux hasard n'amenât sur son chemin un véhicule quelconque, voiture publique, charrette ou fourgon, qui pût la conduire dans la direction de la ville où le prisonnier qui l'intéressait attendait sa mise en jugement.

La permission de le voir, qu'à force de sollicitations elle avait obtenue, ne lui accordait qu'une demi-heure d'entretien au parloir, où la surveillance continue d'un geôlier, et l'obstacle d'une double grille entre les détenus et les visiteurs, s'opposaient au contact des mains et rendaient impossibles les confidences intimes. C'était pour cette demi-heure toujours trop rapidement écoulée, et achetée si chèrement par les fatigues de l'aller et du retour, à la distance du Pecq à Versailles, que tous les jours, pendant onze mois, on vit la Moucheronne, soit sous la pluie, soit dans la neige, tantôt brûlée par l'ardeur du soleil, tantôt glacée par le vent de bise, accomplir régulièrement son pieux pèlerinage. Quoi qu'elle eût souffert durant le trajet, la vue du but atteint la payait de sa peine, et ce réconfort lui faisait aussitôt retrouver, pour aborder le prisonnier, son regard le plus encourageant et son meilleur sourire.

Réunis pour un moment, les époux ne témoignaient l'un à l'autre aucune inquiétude touchant l'issue du procès; de ce côté, la sécurité de chacun d'eux était complète. Ils la puisaient, lui, dans le calme parfait de sa conscience; elle, dans cette inébranlable confiance, qu'au jour voulu, un rayon de la justice de Dieu éclairerait celle des hommes.

Mais, malgré sa ferme conviction qu'il sortirait victorieux de cette épreuve, le mari de la Moucheronne avait besoin que la visite de sa femme vînt lui rendre, chaque jour, la force nécessaire pour lutter contre l'ennui mortel dont il se sentait accablé par la longue durée de sa détention préventive. Il y eût certainement succombé sans la courageuse persévérance de la compagne de sa vie à lui venir parler d'elle-même et de leurs enfants.

Habitué au bruit de l'atelier ainsi qu'au mouvement du travail, le silence de la prison et l'inactivité pesaient d'un poids écrasant sur cet artisan laborieux, chez qui, il faut bien le dire, l'énergie morale et la force de l'intelligence n'égalaient pas celles des bras et du cœur.

Ce voyage à Versailles et cette visite au prisonnier n'étaient que la moitié la moins pénible de la tâche journalière que s'imposait la Moucheronne; il lui fallait faire un bien plus grand effort de courage pour remplir l'autre. Ce n'était pas au Pecq qu'elle revenait tout droit, après sa courte entrevue avec son mari : la vaillante femme poussait jusqu'à Saint-Germain, entrait à l'hôpital où l'autorité du médecin lui avait donné librement accès, et là, reprenant avec Jean Bellavoine son rôle maternel, elle s'installait près de lui et remplaçait l'infirmière jusqu'à ce que l'heure du coucher de ses enfants l'appelât chez elle. *La suite à la prochaine livraison.*

LA NUIT DE SAINTE-AGNÈS.

Jadis, la veille de la fête de sainte Agnès, le 21 janvier, les jeunes filles consultaient le sort à l'aide d'épingles, dans l'espérance de voir en songe leurs futurs époux. « La nuit de Sainte-Agnès, dit un vieux poëte anglais, prenez des épingles, poussez chacune d'elles l'une après l'autre, en disant un *Pater noster;* piquez celle qui sautera le plus loin sur votre manche, et vous rêverez de celui qui vous épousera. »

LES KYMOS OU QUIMOSSES,

PEUPLE NAIN DE MADAGASCAR.

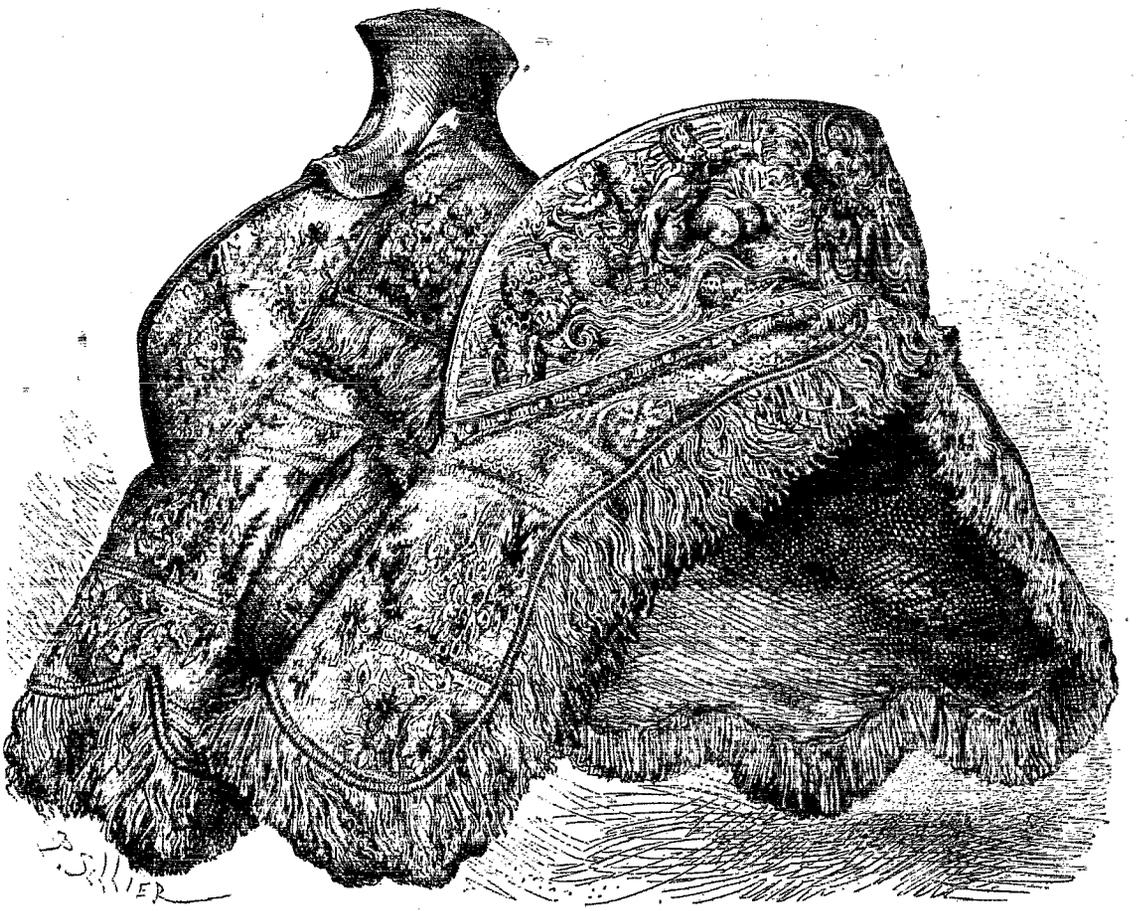
Radama Ier, dit la chronique, souriait toujours d'un air railleur lorsque quelque savant d'Europe venait à lui parler des Kymos, ces Lilliputiens de Madagascar, sur lesquels le dix-huitième siècle a débité tant de contes. Il avait ses raisons pour sourire, le rusé monarque des Ovas, et mieux qu'aucun savant de la docte Europe il savait à quoi s'en tenir sur ces tribus étranges qui peuplaient, disait-on, le centre de son île. Jamais mythe bizarre, en effet, ne fut accepté avec plus de promptitude sur une donnée plus incertaine. Un compagnon de Bougainville, le savant Commerson, avait eu occasion d'examiner, dans la grande île Malgache, chez M. de Maudave, un pauvre être disgracié de la nature qu'on lui affirmait être une femme de la race des Kymos, et, rattachant, sans autre examen, cette misérable créature à un peuple entier dont on l'avait entretenu, on en avait fait un type que l'ethnographie ne croyait plus pouvoir rejeter. Or voici la vérité sur le peuple nain de la grande île de Madagascar; et pour découvrir ce fait curieux, puisqu'il détruit une erreur accréditée, il nous a suffi d'examiner attentivement la correspondance manuscrite d'un contemporain de Commerson, déposée aujourd'hui à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, il y avait à Madagascar un chef de tribu, un roi, si l'on préfère cette expression, homme d'une petite taille, mais d'une vaillance

et d'une force peu communes; on l'avait surnommé *Kymosse* (le petit homme), à peu près comme nos ancêtres agirent à l'égard de Pépin le Bref. Vers la même époque, on se mit à donner le même nom à ses sujets, qui étaient sans doute fort belliqueux, mais dont la taille n'était pas pas moindre en hauteur que celle des autres Malgaches. M. Boucher, colon de l'île de France, qui avait séjourné durant sept à huit ans au Fort-Dauphin, et qui savait le madécasse dans une rare perfection, avait vécu jadis parmi ces prétendus Lilliputiens, et pouvait même se vanter de comprendre leur idiome. C'est à lui, dit-on, qu'il faut attribuer cette rectification.

SELLES DE CHEVAUX.

La Bibliothèque nationale de Paris conserve un manuscrit très-curieux, consacré uniquement à la description des freins de chevaux et aux formes plus ou moins élégantes que l'art a su leur donner (1). L'Armería real de



Armería real de Madrid. — Selle du seizième siècle (travail florentin). — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

Madrid présente, en quelque sorte, le complément de ce livre, car on y trouve la représentation des selles les plus splendides et les plus richement brodées dont il ait été fait usage dans la cavalerie espagnole, soit au seizième, soit même au dix-septième siècle.

Dans les temps héroïques on savait se passer de selles : les dessins si élégants des vases grecs et des vases étrusques nous prouvent la vérité de cette assertion; il en est de même à l'égard des admirables chevaux figurés sur les frises du Parthénon. Dépourvu de ce meuble commode, mais qui l'est seulement pour l'homme, et dont l'animal tend d'abord à se débarrasser, le cavalier gagne en flexible élégance ce que le coursier perd dans son enharnachement en opulence apparente. Au dire d'Appien, les cavaliers numides, si renommés d'ailleurs, furent, dans l'antiquité romaine, ceux qui résistèrent le plus longtemps à la nécessité de se servir de la selle. Les Romains, on en a la preuve par les bas-reliefs des colonnes Trajane et Antonine et par des peintures de Pompéi et d'Herculanum, en firent usage au moins dès le premier siècle (1). De nos jours, les *gauchos* des Pampas et les *sertanejos* de l'intérieur du Brésil imitent fréquemment les cavaliers africains, et se jouent ainsi des plus grandes difficultés de l'équitation.

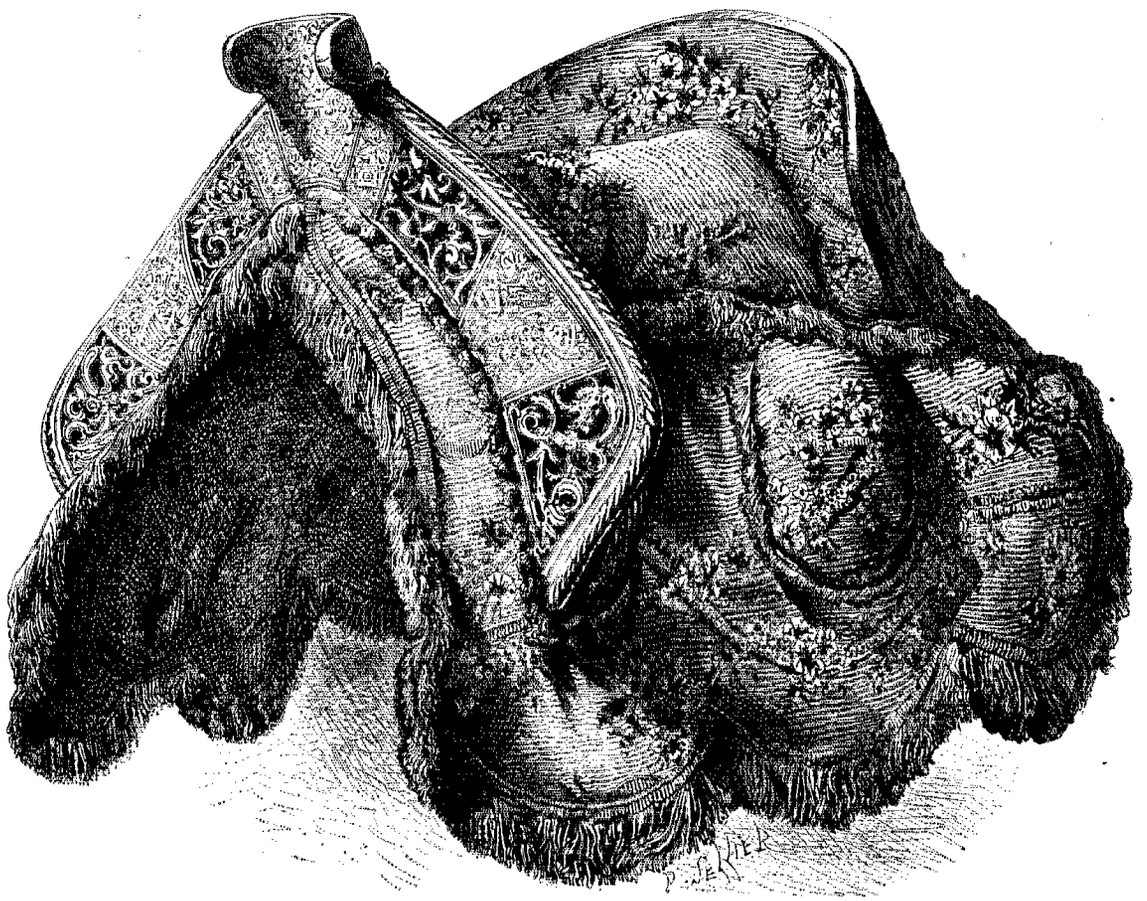
Une fois la selle adoptée, il n'y eut pas de somptueuses folies que ne fissent les cavaliers pour lui donner une apparence de richesse. Durant le Bas-Empire, et même durant le moyen âge, les choses sur ce point furent portées jusqu'aux extravagances les plus dispendieuses. M. de Laborde le constate, et il ajoute que les arçons, si élevés devant et derrière la selle orientale, devinrent chez les Byzantins de tels objets de luxe, que les empereurs Théo-

(1) Au dix-septième siècle, on était si bien convaincu que la selle était en usage chez les Romains, qu'un archéologue renommé du temps, le fils du fameux Guy Patin, écrivait de Suisse, en parlant de la petite ville d'Avanche : « Peu d'étrangers passent par là sans y remarquer *une selle de cheval* qu'on prétend avoir servy à Jules César. On y en fait tant d'estime qu'on l'a suspendue en public au devant de la Maison de ville, pour épargner aux passans la peine de l'aller chercher plus loin. J'y remarquay des étriers; mais en portoit-on en ce temps-là, Monseigneur? Je suis persuadé que V. A. S., curieuse comme elle est, me répondroit que non, si elle vouloit me répondre. Etc. » (*Relations historiques et curieuses de voyages*, par Ch. Patin. Amsterdam, 1695, p. 270.)

(1) Voy., sous le numéro 6995 ancien, un grand in-folio intitulé : *Marques de chevaux, freins et mords de brides*. Le livre est exécuté au lavis et au crayon. M. P. Pâris dit dans son catalogue : « Les dessins sont très-variés et bien exécutés. » Il y a un autre manuscrit du même genre à la même section, n° 7103. Voy. Catalogue des manuscr. franç.

dose et Léon durent restreindre par des lois la quantité d'or qu'on y entassait. « Nos chevaliers, ajoute-t-il, dont les armures ne permettaient aucun ornement, aucune marque distinctive, mirent sur les arçons de leurs selles des couleurs et des figures... Pierre de Blois, au douzième siècle, parle de combats de cavalerie peints sur les arçonnières, et le moine Théophile décrit, au treizième siècle, cette ornementation comme étant de vogue et dès longtemps établie. Les selliers, les chapuisiers, les blasonniers et les barroliers avaient le privilége de préparer les selles pour le peintre, pour l'orfévre émailleur, pour le tabletier à incrustation et l'imagier sculpteur. » (1)

Il y avait jadis, dans l'ancienne cavalerie espagnole, deux espèces de selles, la selle d'armes et la selle de *genette* ou de parade. La première, dite *armada* ou de *bridona*, c'est-à-dire munie de longs étriers, avait de grands arçons couverts d'une enveloppe d'acier : elle était de mise dans les tournois. En ce qui regarde la seconde division, nous croyons devoir rappeler la description qu'en donne Tapia y Salcedo dans son ouvrage intitulé : *Ejercicios á*



Armería real de Madrid. — Selle italienne du seizième siècle. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

la jineta... Ce genre de selle doit avoir son bois antérieur plus haut que celui de derrière. L'arçon de devant doit être maintenu si haut que le cavalier, levé sur ses étriers, ne puisse point dépasser son sommet, alors qu'il arrive plus haut que l'entre-deux des cuisses; l'arçon de derrière doit être plus bas et un peu renversé en dehors. La selle à la genette s'appelait jadis *seilla cocera;* on en a la preuve dans la chronique du Cid, qui remonte elle-même au douzième siècle. (1)

Les selles que nous reproduisons ici sont infiniment plus modernes; elles appartiennent certainement à la seconde partie du seizième siècle, et elles ont été exécutées en Italie. La première de ces selles porte, à l'Armería, le numéro 2337. La chappe de l'arçon de devant, que ne laisse point voir notre gravure, représente Neptune accompagné de tritons et montant un monstre marin; celui de derrière offre un dessin analogue. On voit çà et là des poissons, des algues marines; c'est un précieux travail de l'école florentine.

La seconde selle de guerre est un peu moins riche, mais elle se distingue par ses dessins à jour et par la rare élégance des bouquets dont elle est ornée.

(1) Nous complétons ces renseignements, extraits du Catalogue de l'*Armeria real*, par ceux que donne l'Encyclopédie militaire du comte de Chesnel illustrée par Devaux : « La selle d'armes ou selle haute de l'époque de la chevalerie fut une imitation des coutumes orientales, transmises à l'Occident par les Espagnols; elle s'accompagnait, pour la protection du cheval, des flancois, de la cervicale et du girel. Pour l'avantage du cavalier, elle avait le haut troussequin et le sautoir; en avant, les battes, en manière de demi-bouclier, servant aussi de point d'arrêt pour la lance avant qu'on eût inventé le faucre. Une chaîne tenait suspendue la masse d'armes. Pour les carrousels, la selle avait parfois de doubles cuissards vissés à demeure. »

LES BIENFAITS DE LA CIVILISATION.

UN REGARD AUTOUR DE MA CHAMBRE.

A la suite d'un long voyage chez les peuplades sauvages et grossières qui habitent les confins du Sahara et de l'Algérie, après avoir vécu sous la tente de l'Arabe, n'ayant le jour que le dôme du ciel pour abri, et la nuit qu'une méchante couverture en guise de lit, je me retrouve à Paris, près de ma famille. Me voici dans un fauteuil moelleux, en face de ma bibliothèque, les pieds étendus sur un tapis de laine. Quelle jouissance j'éprouve

(1) Voy. *Notice des émaux*, p. 495.

à être enfermé dans ma chambre, goûtant tout le confortable des pays civilisés, après avoir enduré la misère des peuples qui ne connaissent pas les inépuisables ressources de l'industrie! Cette comparaison fait naître en mon esprit mille réflexions, et, doucement étendu, je me mets à passer machinalement en revue les objets qui m'entourent. Cette chambre où je trouve asile, pensé-je, le monde entier, toute la terre, s'y trouvent représentés. Des milliers d'hommes ont contribué à la faire ce qu'elle est. Les objets qu'elle renferme, des bateaux à vapeur et des chemins de fer les ont apportés de toutes les parties du monde.

D'où vient cette cheminée? Elle a été extraite des carrières de marbre des Pyrénées, où des ouvriers ont lentement ouvert des tranchées dans le sol, où ils ont extrait la pierre après mille travaux et mille soins. D'autres mains l'ont taillée, l'ont façonnée, l'ont sculptée. Ici est une bougie qui provient peut-être du Pérou; car l'Amérique espagnole envoie en France des quantités considérables de suif de mouton ou de bœuf, et notre industrie transforme cette graisse puante en bougies stéariques. Là, au-dessous, est une pincette. Que d'histoires pourrait nous raconter cet humble ustensile! Quelle est son origine? Il vient des mines de fer, où le métal existe à l'état d'oxyde; il faut que des mineurs sachent récolter le minerai, et que ce minerai soit fondu avec du charbon dans des hauts fourneaux d'où la fonte incandescente sort en ruisseaux de feu. Cette fonte, plus tard, est transformée en fer qui doit être martelé, laminé, travaillé, pour donner naissance à la paire de pincettes.

Plus loin, voici des chenets de cuivre: encore un métal que l'homme emprunte au Chili, au Mexique, à l'n Angleterre, et qui, avant d'être chenet, a fait bien des voyages.

A terre est un tapis; à lui seul il fournirait la matière d'une encyclopédie. Il est en laine, et avant d'être foulé aux pieds, il s'étalait sur le dos d'un mouton. Puis il a passé dans des filatures où d'innombrables machines, où toute une armée d'artisans, l'ont métamorphosé en écheveaux de laine. Mais il est teint de nuances diverses qui charment l'œil par l'harmonie artistique des couleurs. Son fond bleu est formé d'indigo que les Chinois cultivent dans le Céleste Empire et que nos teinturiers utilisent. Sa bordure est rouge; c'est le rocou, qui pousse en Amérique, qui en a fourni la matière colorante. Les fleurs violettes, roses, qui y sont imprimées, viennent aussi des pays les plus lointains.

Dans l'âtre sont des bûches qui flambent: des bûcherons les ont taillées dans la forêt; ils en ont façonné un radeau que la Seine a conduit jusque dans notre capitale. Au-dessus est un fragment de charbon de terre, que l'on a arraché des entrailles du sol, et que l'industrie consomme en grande abondance, pour donner la vie aux machines à vapeur, pour faire courir la locomotive sur les rails de fer, et pour animer ces vaisseaux énormes qui sillonnent la surface des océans.

Deux vases de porcelaine décorent ma cheminée: ils n'ont d'abord été qu'une terre blanche que l'on nomme kaolin; puis ils ont été façonnés dans la manufacture de céramique, séchés, peints par d'habiles artistes, et chauffés dans de grands fours.

Derrière eux brille une glace étamée. Que de merveilles dans ce miroir! Le sable de nos rivières, porté à une haute température, avec la soude et la chaux, donne le verre, étonnante substance qui se prête à tous nos besoins. Elle est étamée d'étain et de mercure, métaux que les mineurs vont chercher encore dans l'écorce terrestre.

Tout près de ma main est un flacon d'eau de Cologne, dont la base est l'alcool. Ce liquide a nécessité un travail considérable; il a fallu cultiver la betterave, en extraire le sucre, puis les distillateurs ont séparé l'alcool. Les parfums de cette eau de Cologne ont exigé la culture des citrons, des roses, des verveines, d'une infinité de fleurs. Pour remplir ce flacon, mille jardiniers ont demandé au ciel de la pluie ou du soleil, ont remué la terre, ont cultivé les fleurs. Il a fallu dans d'autres usines fabriquer les essences et les unir à l'alcool.

Que de travaux, que de peines, que d'inventions a nécessité tout ce que je vois autour de moi! Cette feuille de papier où je puis écrire, retracer mes pensées, cette plume métallique qui me permet d'y porter l'encre, sortent de vastes usines où des ingénieurs, des ouvriers, font agir de puissantes machines. Que d'observations semblables à faire sur les vêtements qui me couvrent commodément, et qui sont formés de drap, de toile, de soie, de tissus divers, inventés, perfectionnés et fabriqués par une légion d'hommes industrieux!

Mais si je cesse de m'attacher uniquement au bien-être physique, que d'admiration, que d'étonnement suscitent dans mon esprit ces peintures où l'artiste représente les traits de ceux que j'aime, l'image des scènes charmantes de la nature! Que de réflexions éveillent en moi ces livres écrits par des philosophes, des poëtes, des penseurs et des érudits! Que l'on réfléchisse à ces dons bénis de la civilisation, on verra que l'on ne saurait trop les apprécier. Grâce à l'imprimerie, je n'ai qu'à interroger mes livres, et me voilà presque aussi instruit en astronomie que Galilée et que Newton. Je sais, si je veux, la chimie comme Lavoisier, et les sciences naturelles comme Buffon. Tous ces génies qui ont épuisé leurs forces, leur intelligence, à créer, à étudier et à approfondir les œuvres de la nature, je profite de leurs travaux, et je m'instruis à leur école. Je cause avec les hommes du passé comme avec ceux du présent; et tout cela sans sortir de cette boîte, comprise entre quatre murs, dans laquelle je vis si commodément, grâce aux travailleurs, aux industriels, aux inventeurs de tous les pays, de toutes les professions, de tous les âges et de toutes les classes.

Que l'homme oisif, pour qui le travail est un fardeau, qui végète dans la paresse, qui ne cultive pas son intelligence, qui ne cherche à rien étudier, à rien produire, jette les yeux sur le tableau que nous venons d'esquisser, il sentira en lui une voix de la conscience qui lui dira: A quel titre jouis-tu des bienfaits de la civilisation, fille du travail? Si tu n'as pas pris la plus petite part à cet immense monument de bien-être intellectuel et physique, que des milliers d'hommes laborieux construisent depuis des siècles, es-tu vraiment bien digne d'y trouver asile?

L'ATMOSPHÈRE.

Il n'est pas de plus noble emploi pour l'intelligence humaine que l'étude des desseins si visibles de la Providence dans plusieurs parties de la création. Le marin qui observe, l'homme qui étudie les relations physiques de la terre, de la mer et de l'air, ne voit plus seulement dans l'atmosphère un océan sans rivages au bas duquel il rampe: il y voit l'enveloppe ou le vaste dôme qui distribue sur la surface de la terre la lumière et la chaleur, ces deux principaux agents de la vie; l'égout dans lequel nous rejetons, à chaque souffle, d'immenses quantités de matière animale; le laboratoire épurateur dans lequel cette matière est recomposée et revêt des formes pures et salubres; c'est un mécanisme aspirant du sein de la mer toutes les rivières, et transportant l'eau de l'océan jusqu'aux sources dans les montagnes; c'est un magasin inépuisable et admirable-

ment aménagé. Du travail régulier de ce mécanisme dépend le bien-être de toute plante, de toute créature.

De quel intérêt n'est donc point cette étude ! Un examen des différents usages que les plantes et les animaux font de l'air suffirait à convaincre tout esprit raisonnant que, lors de la création, ces usages et leur nécessité ont été prévus. La liaison qui existe entre deux parties d'une machine artificielle qui s'engrènent l'une dans l'autre, n'est pas plus évidente que ce fait que le grand mécanisme atmosphérique de notre planète a été construit par un architecte qui l'a d'avance prédestiné à certains emplois : sa direction, ses mouvements, l'exécution de ses divers services, ne sauraient être attribués au hasard. Ils sont, nous n'en pouvons douter, soumis à des lois qui en régissent toutes les parties, et auxquelles ils obéissent avec autant d'ordre et d'harmonie que les planètes dans leurs orbites.

FORTUNE RAPIDE.

Qui veut s'enrichir en un an risque de se faire pendre en six mois. *Proverbe italien.*

CARACTÈRES SYMBOLIQUES.

La connaissance des caractères symboliques et sacrés est intimement liée à la mythologie, aux mœurs et au génie individuel des peuples ; elle répand du jour sur l'histoire des anciennes migrations de notre espèce, et elle intéresse vivement le philosophe, en lui présentant, sur les points les plus éloignés de la terre, dans la marche uniforme du langage des signes, une image du premier développement des facultés de l'homme.

. . . C'est une idée belle et féconde que de considérer tous les peuples de la terre comme appartenant à une même famille, et de reconnaître dans les symboles chinois, égyptiens, persans et américains, le type d'un langage de signes qui est commun, pour ainsi dire, à l'espèce entière, et qui est le produit naturel des facultés intellectuelles de l'homme. (1)

MANESSON-MALLET.

Vauban a fait tomber dans un oubli complet les ingénieurs qui ont vécu à l'époque où il fut nommé commissaire général des fortifications, ce qui eut lieu seulement en 1673. Dans un écrit remarquable couronné par l'Académie française, M. Lagrolet a dit : « Partout... sur l'immense périmètre du pays, on retrouve un travail de Vauban, partout des places qu'il a réparées ou édifiées. C'est Briançon, Toulon, Perpignan, Bayonne, la Rochelle, Lille, Dunkerque, Condé, Valenciennes, Cambrai, le Quesnoy, Maubeuge, Philippeville, Givet, Mézières, Bélfort ; je n'ai pas oublié Strasbourg. »

On a résumé d'un mot cette œuvre gigantesque : on a dit que « la France du dix-septième siècle devait à Vauban la consolidation de ses frontières naturelles et l'établissement de sa frontière artificielle. » (2) Après ce grand homme cependant, que ne revendique pas seulement l'art militaire, mais aussi la science économique, notre pays peut nommer encore plusieurs ingénieurs d'une habileté incontestable que le temps a effacés de nos souvenirs, et parmi lesquels il faut citer dans un rang honorable l'officier supérieur dont nous reproduisons les traits ; il était maître de mathématiques des pages de Louis XIV.

Alain Manesson-Mallet, né à Paris en 1630, fit de bonnes études dans les sciences exactes, à une époque où les mathématiques commençaient à être cultivées en France. Il entra au service, et, nous ignorons pourquoi il quitta son pays ; mais nous ne serions pas éloigné de supposer qu'il était du nombre des officiers habiles que l'on voyait passer en Portugal pour tirer parti des avantages remportés par la maison de Bragance, qui cherchait à rétablir la nationalité portugaise. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que, servant avec distinction dans l'armée d'Alphonse VI en qualité d'ingénieur, Mallet parvint à un grade supérieur : il fut nommé *sargento mór*, ce qui équivaut à peu près au titre de lieutenant-colonel dans l'arme du génie. Nous ignorons à quelle époque précise il revint en France ; toutefois, nous croyons que ce fut peu d'années après que Louis XIV eut atteint sa majorité. Plus tard, il fut reconnu capable de devenir professeur de mathématiques, et choisi pour enseigner les pages du roi.

Ayant l'intention de populariser la science des fortifications, Manesson-Mallet eut la bonne pensée de s'associer le fameux Sébastien Leclerc, qui était à la fois ingénieur et artiste, d'une habileté incontestable comme dessinateur et comme graveur à l'eau-forte. Il publia avec lui les *Travaux de Mars, contenant la manière de construire et de fortifier toutes sortes de villes et de places*. Claude Barbin vendait ce livre, de concert avec l'auteur et Jean Hénaut, en l'année 1681. Les historiens de notre époque ignorent trop souvent l'existence de ces trois volumes in-octavo, et cependant ils expliquent à merveille les péripéties que subirent plusieurs siéges du temps de la Fronde, sans compter les guerres postérieures qui eurent lieu dans les pays étrangers. Le style de Manesson-Mallet est en général fort clair, et presque toujours exempt de la pompe qu'on reproche parfois à son époque. Ce qui donne une clarté plus vive encore à ses récits, ce sont les petits dessins spirituels de son collaborateur. Sébastien Leclerc, en effet, a parsemé ses modèles de fortifications d'une foule d'épisodes militaires qui font admirablement comprendre l'esprit guerroyant de l'époque. Tantôt ce sont des raffinés qui se servent également, dans un duel, de la dague et de l'épée ; d'autres fois c'est l'exercice du canon avec d'étranges appareils qui feraient aujourd'hui sourire les moins expérimentés ; puis viennent mille scènes où figurent des cavaliers dont nul aujourd'hui ne saurait nier la vérité. L'ingénieur est oublié : Sébastien Leclerc fait rechercher le livre et fait revivre à nos yeux les guerres où Condé se couvrit de gloire. Le second ouvrage de Mallet est d'un genre bien différent.

On s'est plaint fréquemment, et peut-être avec raison, du peu de progrès fait par les Français dans la géographie ; ce reproche, nous le reconnaissons, ne manque pas de fondement, s'appliquant même à un peuple qui a produit Bourguignon d'Anville ; mais peut-être faut-il expliquer l'abandon que subit cette étude aux livres qui devaient d'abord en développer les principes. Au début du siècle de Louis XIV, qui est le grand siècle littéraire pour les Français, les traités de géographie étaient généralement ennuyeux ; les Flamands et les Anglais, au contraire, avaient su rendre cette science attrayante par un moyen bien simple, et qu'en général notre nation négligea : ils savaient les orner de figures plus ou moins exactes, mais répondant à la curiosité du lecteur. Les vingt-quatre volumes des *Grands et petits voyages*, publiés par les frères Debry et Mérian, étaient, au dix-septième siècle, le meilleur traité de géographie que le monde possédât ; il dut eu grande partie son succès aux gravures excellentes dont la collection fut ornée. Même après la *Cosmographie universelle* d'André Thevet, publiée en 1578, et cette autre Cosmographie que traduisit, en 1540, Belleforest de Munster, ce fut un immense service rendu au pays qu'une

(1) A. de Humboldt.
(2) Voy. le *Journal officiel* du 11 août 1872.

Géographie complète ornée de figures, dont Manesson-Mallet gratifia le pays en 1683; cette publication réussit admirablement (1).

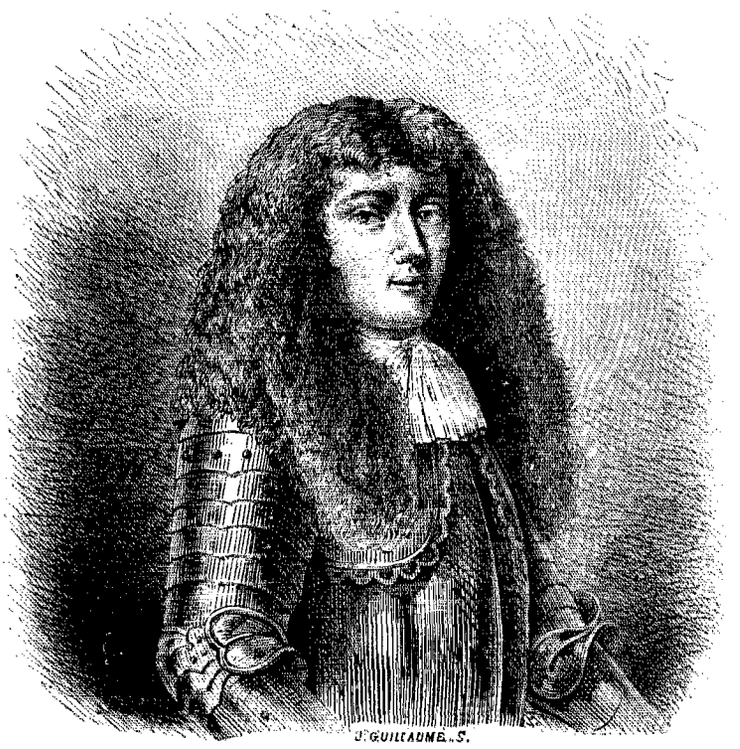
Nous ne prétendons pas élever ici trop haut le mérite d'un auteur injustement oublié; mais il est évident qu'en sa qualité de géographe il a été le premier à préconiser certains moyens d'étude complétement négligés avant lui. Plus de deux cents ans, par exemple, avant que le savant Jomard ou M. de Santarem songeassent à créer une histoire de la géographie par la reproduction des anciens monuments, il écrivait son curieux chapitre, malheureusement si bref, intitulé : *Des différentes constructions des planisphères depuis la découverte de l'Amérique.*

Après avoir reproduit, en effet, un planisphère aussi complet que le permettaient les connaissances acquises à la fin du dix-septième siècle, il ajoute :

« On tient que la première carte du monde, qui a changé la figure de celle de Ptolémée, fut apportée du Cathay, l'année 1260, par Marc-Paul, et qu'elle est encore à Venise dans l'église de Muran (Murano), telle qu'elle est représentée dans la partie supérieure de la page suivante, où elle forme une espèce d'hexagone mixte ou de figure à six costés formée de lignes droites et de lignes courbes. Ensuite le planisphère fut représenté en ovale par Jacques Castaldo, cosmographe de la république de Venise, qui mit dans une seule carte les terres de l'ancien et du nouveau continent (1).

» Les Portugais assurent que Miguel Lopez est le premier qui a représenté les anciennes et les nouvelles terres connues dans un plan ou carte de figure carrée. »

Malheureusement, nous l'avons déjà dit, ce chapitre est fort court et ne met en évidence qu'un petit nombre de monuments cartographiques; il n'en est pas moins vrai que Mallet cite, pour ainsi dire à l'aventure, un précieux document que les maîtres en ces sortes de matières paraissent avoir absolument oublié.



Manesson-Mallet. — Dessin de Garnier, d'après Landry.

Manesson-Mallet, qui ne néglige aucune occasion d'appeler la gravure à son aide, multiplie les figures de tous les genres dans les textes divers qu'il emprunte aux voyageurs contemporains; mais les connaissances ethnographiques étaient si restreintes chez nous, même à la fin du dix-septième siècle, qu'il y eut un mérite réel à tenter seulement de remplir l'immense programme que notre auteur s'était tracé. Bayle déclare que c'est un *ramas de curiositez*, et il insiste néanmoins sur les fautes de détail dans lesquelles est tombé l'auteur, et que l'Allemagne surtout avait relevées. Le savant Bayle est lui-même un juge peu compétent en ces sortes de matières, et l'on ne peut refuser à Manesson-Mallet un mérite réel pour la coordination d'immenses matériaux réunis dans l'intérêt de la science géographique où l'esprit de critique règne pour la première fois. Ce qui donnera d'ailleurs toujours à ses traités un incontestable intérêt, ce sont les spirituelles images dont il a su éclairer ses textes. Il n'y a pas un seul livre dans la Péninsule qui donne, au dix-septième siècle, les vues parfois charmantes que notre écrivain voyageur en avait su rapporter. Voy. *les Travaux de Mars.*

Outre les deux ouvrages que nous avons signalés, Manesson-Mallet a donné *la Géométrie pratique, divisée en quatre livres* (Paris, 1702, 4 vol. in-8, avec 100 planches).

Il mourut à Paris, quatre ans après la publication de ce dernier traité, en 1706.

(1) Le livre que nous signalons ici à la curiosité de nos lecteurs est intitulé : « *Description de l'univers*, contenant les différents systèmes » du monde, les cartes générales et particulières de la géographie mo» derne, les plans et les profils des principales villes et des autres lieux » plus considérables de la terre, avec les portraits des souverains qui » y commandent, leurs blasons, titres et livrées, et les mœurs, religions, » gouvernements et divers habillements de chaque nation. » Paris, 1683, 3 vol. grand in-8.

(1) Le vicomte de Santarem ne cite point cette curieuse mappemonde, mais il en fait connaître une autre, également de Marco-Polo, à laquelle il assigne la date de 1350, et qu'il dit signée du nom de *Pa. Petavius* (Paul Pétau).

LA STATUE DU PROPHÈTE ÉLIE,

ET L'ÉGLISE DE SAN JUAN DE LOS REYES, A TOLÈDE.



Statue du prophète Élie, par Alonzo Caño, dans l'église de Saint-Jean des Rois, à Tolède. — Dessin de Bocourt.

Après Berruguete, le sculpteur le plus remarquable qu'ait produit l'Espagne est Alonzo Caño, qui fut comme lui peintre et statuaire. Le premier, qui vivait au début du seizième siècle (1), fut l'élève ou plutôt l'ami de Michel-Ange; le second illustra dans son art l'époque des trois Philippe, et il ne vit jamais les chefs-d'œuvre de l'Italie. C'est à Alonzo Caño que l'on attribue la statue du prophète Élie que l'on va admirer dans une des plus belles églises de Tolède. (Voy. la Biographie et le portrait de ce maître dans notre tome XXXVIII, 1870, p. 353.)

Élie, comme personne ne l'ignore, vivait sous Achab, neuf cents ans avant Jésus-Christ. L'Écriture sainte le représente, au livre des Rois, non-seulement comme un contempteur énergique de celui qui opprimait son pays, mais comme un prophète austère qui ne savait pas fléchir devant l'impiété, et qui ne cessait d'appeler le courroux céleste sur le dépositaire du pouvoir assez insensé pour offenser le vrai Dieu. Tout le monde se rappelle en même temps sa touchante reconnaissance envers la veuve de Sarepta, dont il multiplia l'huile et le froment en récompense de son hospitalité. On sait enfin de quel châtiment il frappa Achab, que ses crimes avaient voué à l'exécration des peuples. Mais ce qui lui imprime un caractère particulier, ce sont ses entretiens avec Dieu sur le mont Horeb. Dans la statue de Tolède, l'artiste a répandu sur ses traits comme un souvenir de la parole divine, un demi-sommeil tout empreint de majesté, qui laisse deviner la pensée du prophète : c'est, en quelque façon, l'opposé de la grande image qui d'ordinaire nous montre l'apothéose d'Élie, alors que, s'élançant vers les cieux dans des tourbillons de flamme, il abandonne son manteau à Élysée, qu'il revêt à son tour du don de prophétie. On sait que, dans la tradition hébraïque, Élie doit revenir au monde et précéder sur la terre le Messie; on pourrait croire que la pensée de l'artiste, franchissant les siècles, s'est arrêtée également à

(1) Né à Paredes de Nava en 1480, il mourut en 1561.

cette tradition, tant les traits augustes du prophète révèlent, dans cette statue, la force unie à la mansuétude.

La magnifique église dont l'œuvre d Alonzo Caño est l'un des plus beaux ornements a été commencée vers l'année 1477, sous l'invocation de saint Jean. Construite par ordre d'Isabelle et de Ferdinand, en commémoration de la fameuse bataille des plaines de Toro, où Alphonse V, le compétiteur au trône de Castille, fut vaincu, on l'appelle toujours *San Juan de los Reyes*. En effet, à partir du 1er mars 1476, le nom des deux rois devint le symbole de la victoire qui commença cette série de triomphes d'où sortit l'Espagne de Charles-Quint.

Ce beau monument d'art gothique, auquel se mêle parfois le style oriental dans ce qu'il a de plus élégant, a eu pour premier architecte (ce que l'on a longtemps ignoré) maître Johan Guas, qui prenait volontiers le titre d'architecte particulier des rois catholiques, mais auquel l'opinion commune en accordait un plus honorable encore, puisqu'on l'appelait *l'honnête homme*. Bien qu'on sût assez vaguement que le plan général du majestueux édifice lui appartenait, son nom était resté pour ainsi dire oublié ; grâce à une découverte inopinée, faite très-récemment par D. Gregorio Cruzada Villa-Amil, on connaît aujourd'hui le lieu de sa sépulture, et l'on a retrouvé son portrait, que l'action des siècles n'a pas complétement effacé. Johan Guas est représenté agenouillé, au milieu de sa famille, et la belle publication sur les monuments architectoniques de l'Espagne, exécutée aux frais du gouvernement espagnol, le donne en lithochromie. On a poussé la fidélité jusqu'à reproduire dans cette image vénérable les nombreuses dégradations apportées par l'humidité. Johan Guas ne survécut guère plus d'une année à la fondation de l'église, mais son fils lui succéda et réalisa la pensée paternelle.

San Juan de los Reyes est incontestablement un des plus beaux édifices religieux de la Péninsule, et pendant longtemps il garda un caractère qui lui était particulier. A l'époque où on le construisit, époque de foi absolue et qui se gardait bien de transiger avec un culte abhorré des chrétiens, l'idée dominante était d'offrir matériellement aux regards tout ce qui pouvait animer la lutte suprême qui existait entre les Mores et les Espagnols.

Plusieurs années avant la chute de Grenade, Saint-Jean des Rois offrait un étrange aspect au voyageur : au milieu de vrais chefs-d'œuvre, produits de la statuaire et de la peinture, des chaînes de fer, des menottes, des fléaux garnis de pointes acérées, et mille autres instruments de torture qu'on affirmait avoir été ravis aux mahométans, étaient suspendus aux parois du temple. Ils étaient là comme un lugubre appareil des supplices divers que les mahométans faisaient endurer encore aux enfants du Christ ; c'était comme un appel perpétuel à la guerre sainte.

Ce n'était pas sans dessein probablement que la statue du prophète Élie avait été placée dans une église édifiée par Isabelle et Ferdinand, vainqueurs de l'islamisme. Neuf cents ans avant notre ère, en effet, le redoutable prophète s'était dépouillé de toute clémence à l'égard des fauteurs d'une religion impie, et, l'emportant sur les faux prophètes qu'on lui avait opposés, il les avait voués à la mort.

L'église de San Juan de los Reyes est malheureusement une de celles qui ont le plus souffert de l'invasion des Français en Espagne. Une grande partie des bâtiments religieux qui accompagnaient le temple est en ruine. On trouvera les détails les plus précis sur ces antiques constructions dans l'excellente monographie de Tolède de D. Manuel de Assas, et dans le splendide ouvrage sur les monuments architectoniques de la Péninsule publié par ordre du gouvernement espagnol. Ce magnifique ouvrage existe à Paris, dans la bibliothèque de l'École des beaux-arts.

LA MOUCHERONNE.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez pages 34, 42, 50.

La Moucheronne était douée de sentiments trop vrais et d'une raison trop bien dirigée pour exagérer jusqu'au dévouement invraisemblable la commisération que pouvait lui inspirer le pitoyable état de l'ingrat qu'elle avait appelé son fils d'adoption : aussi était-ce un intérêt bien autrement puissant pour elle que celui de cet aveugle idiot qui l'attirait ainsi à l'hôpital et l'y retenait journellement pendant tant d'heures. Les juges avaient déclaré que la présence de l'apprenti de François Moucheron au tribunal, pourvu qu'il pût parvenir à comprendre et à répondre, était le seul moyen capable de démontrer évidemment l'innocence de l'accusé, car la nature des blessures prouvait que la victime et son assassin avaient dû se voir face à face. Or, c'était à favoriser par ses soins intelligents la guérison du blessé, et à hâter les progrès de sa convalescence, que la femme du teinturier employait le temps de ses stations dans la maison de charité. Plus longtemps que le docteur elle douta du succès, parce qu'elle le désirait davantage.

Sans cesse attentive à saisir au passage tout ce dont elle pouvait se faire une espérance, elle guettait le moindre indice d'une expression qui ne fût pas celle de la souffrance sur ce visage que la multiplicité des blessures avait rendu méconnaissable ; elle essayait de deviner une parole révélatrice dans le râle de cette gorge où la voix ne revenait pas, et, sans oser la provoquer, de peur de fatiguer le malade, elle attendait impatiemment qu'une lueur du souvenir se produisît dans ce cerveau d'où la mémoire était absente. Elle eut à passer bien souvent de l'espérance au découragement avant qu'un mouvement à peine perceptible de la face horriblement meurtrie, et que la direction de ses prunelles sans regard, lui eussent permis de se dire : « Ce n'est pas en vain que, me penchant à son oreille, je me suis nommée ; il m'a reconnue ! »

Ce succès obtenu, la Moucheronne ne désespéra plus de réveiller, à force de patience et de soins ingénieux, la connaissance de soi-même et la conscience du bien et du mal dans l'âme peu à peu raffermie de cet être pour toujours infirme, et qui semblait condamné à ne plus pouvoir offrir aux yeux que l'aspect navrant d'une misérable machine humaine frémissant au moindre bruit, comme la feuille de tremble au plus léger souffle du vent.

C'était déjà merveille que la science du docteur lui eût conservé la vie, il aurait fallu un miracle pour que les efforts de la femme du teinturier parvinssent à lui rendre complétement la faculté de comprendre et de s'émouvoir ; mais si le miracle ne s'accomplit pas, bien que pour l'obtenir l'ardent désir de justifier l'accusé eussent fait trouver à la Moucheronne, dans son cœur, des inspirations de génie, du moins en arriva-t-elle à entrer si bien en affectueuse communication d'esprit avec Jean Bellavoine, que, ne pensant pas par lui-même, il pensait par elle.

D'autres soins que ceux de sa mère d'adoption l'irritaient, toute autre voix que la sienne lui causait une sorte d'épouvante ; mais aussitôt qu'il la devinait près de lui, il devenait calme et presque souriant ; dès qu'elle lui parlait, il l'écoutait avec une attention soutenue qui témoignait du laborieux effort de sa pauvre intelligence pour saisir le sens de ses paroles. Ce fut un jour de grande victoire pour la Moucheronne, que le jour où, promenant dans le jardin de l'hôpital le convalescent aveugle, celui-ci répondit non plus par un simple mouvement de tête, mais par ces trois mots distinctement accentués : « Je comprends bien », à une question que, contre l'ordinaire, elle n'avait pas même eu besoin de lui répéter deux fois.

Le surlendemain de ce simple fait, auquel le procès criminel, depuis si longtemps pendant au tribunal de Versailles, donnait l'importance d'un événement, le journal de la localité annonçait l'ouverture des débats. Ce fut le grand bruit de la ville et des environs. Après onze mois d'attente, l'émotion populaire causée l'an passé par la nouvelle du crime, mais depuis longtemps apaisée, n'était plus qu'un lointain souvenir. Elle se manifesta aussi vive qu'au premier jour quand on eut appris qu'au nombre des témoins devait compter l'apprenti du teinturier, cité à la fois par l'accusation et par la défense.

Ce n'était pas entreprendre une tâche facile que celle d'amener Jean Bellavoine, sans employer contre lui la violence, à se laisser conduire à Versailles. Afin de vaincre la résistance qu'il opposait à ceux qui le sollicitaient pour qu'il montât en voiture, il fallut que la Moucheronne l'y précédât, et que, lui tendant la main, elle dît : « Je suis là », à ce témoin qui, sans le vouloir certainement, allait peut-être faire condamner son mari.

Comme il n'avait pas voulu qu'elle le quittât un seul moment durant le voyage, il témoigna d'une si grande terreur quand, à leur arrivée au palais de Justice, on parla de les séparer, que le président du tribunal, usant de son pouvoir discrétionnaire, décida qu'ils comparaîtraient ensemble.

La foule avait envahi le prétoire. François Moucheron était debout, entre deux gendarmes, derrière la barre du banc d'infamie. Un long murmure d'apitoiement s'éleva lorsqu'on vit sortir de la chambre des témoins et venir se placer devant les juges la femme du prévenu et la victime de l'assassin. Quand la parole sévère du président eut rappelé l'auditoire au respect silencieux, l'accusé, s'adressant à son apprenti, lui cria :

— A cause de ton malheur, je t'ai pardonné ton ingratitude ; fais connaître la vérité, Jean Bellavoine : si tu es sûr que c'est par moi que tu as été frappé, ne crains pas de le dire.

Bellavoine avait été déjà singulièrement troublé par le murmure de la foule et les paroles du président ; le son de cette voix, que depuis si longtemps il n'avait entendue, acheva d'ébranler sa raison facilement chancelante. Pris de ce tremblement général que cette fois la Moucheronne ne parvint pas à calmer, il tomba à genoux devant le tribunal en balbutiant : « Je sais pas. » On dut l'emporter, et l'audition des témoins continua.

Le même jour suffit à la plaidoirie de l'avocat et à la réplique du ministère public. Après une heure de délibération, le jury rendit le verdict suivant : « A la simple majorité d'une voix, non, l'accusé n'est pas coupable », et aussitôt le tribunal prononça l'acquittement de François Moucheron.

— Merci, Messieurs, dit-il simplement ; c'est bien jugé.

La Moucheronne, qui était venue s'asseoir au banc des témoins, tandis que le médecin qui l'avait accompagnée donnait des soins à Jean Bellavoine, se leva, et dit :

— L'acquittement ne prouve pas l'innocence ; vous rendez la liberté à mon mari, c est son honneur et celui de mes enfants que nous redemandions à la justice; que Dieu m'aide, et, je vous le jure, je découvrirai le vrai coupable.

L'intérêt qu'inspirait cette honnête et courageuse femme était si profond, que les juges, émus de respect et de compassion, n'eurent pas même la pensée de l'interrompre. *La suite à la prochaine livraison.*

LES PREMIERS CHEVAUX
AMENÉS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

Toutes les personnes auxquelles l'histoire du Mexique est familière savent que sur la route de la Californie le cheval de Cortez reçut des honneurs divins, et que, sous le nom de Tchimin-Tchac, on le considéra comme le dieu de la foudre.

N'est-ce pas un fait curieux que cette espèce de vénération religieuse ait été ressentie par tous les Américains du Nord ou du Sud qui se trouvaient pour la première fois en présence du noble animal. Les Indiens du Rio de la Plata, qui devaient le voir se multiplier dans leurs campagnes au delà de toutes les prévisions, et qui aujourd'hui le font servir si volontiers à leurs festins de prédilection, ne le virent pas arriver sans terreur dans leurs aldées. En 1537, Nuño Cabeça de Vaca, nommé adelantado de l'Amérique du Sud, avait embarqué sur sa flottille une trentaine de chevaux. On ne peut se figurer de quelle terreur respectueuse les pauvres Indiens furent frappés à la vue de ces grands animaux inconnus. Convaincus de leur intelligence supérieure et croyant qu'ils comprenaient la langue castillane, ils venaient prier les Espagnols de les implorer en leur faveur. Ils tenaient surtout à détourner leur colère, et les suppliaient de les aimer un peu. Pour obtenir leurs bonnes grâces, ils leur apportaient de beaux bouquets, persuadés que les fleurs odorantes de leurs prairies leur seraient particulièrement agréables. En cela, certes, ils se montraient beaucoup plus raisonnables que les Mexicains, qui offraient à Tchimin-Tchac des poulets rôtis ou du gibier, et qui le firent mourir de faim au milieu d'une fastueuse abondance.

Ces nouveaux hôtes des terres américaines, accueillis avec tant de respect et même de terreur, eurent bientôt une postérité qu'aucune statistique n'a pu mesurer encore même approximativement. Non-seulement l'homme sauvage ne redouta pas longtemps cet animal qu'il avait cru divin, mais il le dompta. Les guerres intestines ont diminué le nombre des chevaux qui errent dans les pampas, nombre encore prodigieux néanmoins; mais on peut dire que leur multiplication excessive s'est arrêtée dans la seconde moitié de ce siècle. Quand on lit les récits de Félix d'Azara, le plus véridique des voyageurs, on est émerveillé des cavalcades immenses qu'il rencontrait dans le désert : jugeant d'après des monceaux d'ossements amassés sur les bords de quelques étangs, il affirme que plus de deux mille animaux ont dû périr pressés par la soif et littéralement écrasés sous les pieds de ceux qui essayaient comme eux de se désaltérer. Dans les vastes pampas qui avoisinent le Rio Negro du Sud, le cheval est immolé par l'Indien pour servir à sa nourriture, et il préfère sa chair à celle du bœuf. Ainsi, le noble animal, qui était regardé par ces sauvages comme un être divin, après moins de trois siècles, ne sert plus qu'à assouvir leur voracité, ou à les porter quand ils exécutent leurs épouvantables razias.

L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

L'École normale supérieure [1] est destinée à former des professeurs pour les lycées et les Facultés de l'État. Elle compte généralement une centaine d'élèves. L'État attribue à chacun une bourse de mille francs. Elle se recrute par le concours. Le régime est l'internat; le réfectoire est commun, les dortoirs divisés en plusieurs salles et en cellules; les salles d'étude se divisent de plus en plus à me-

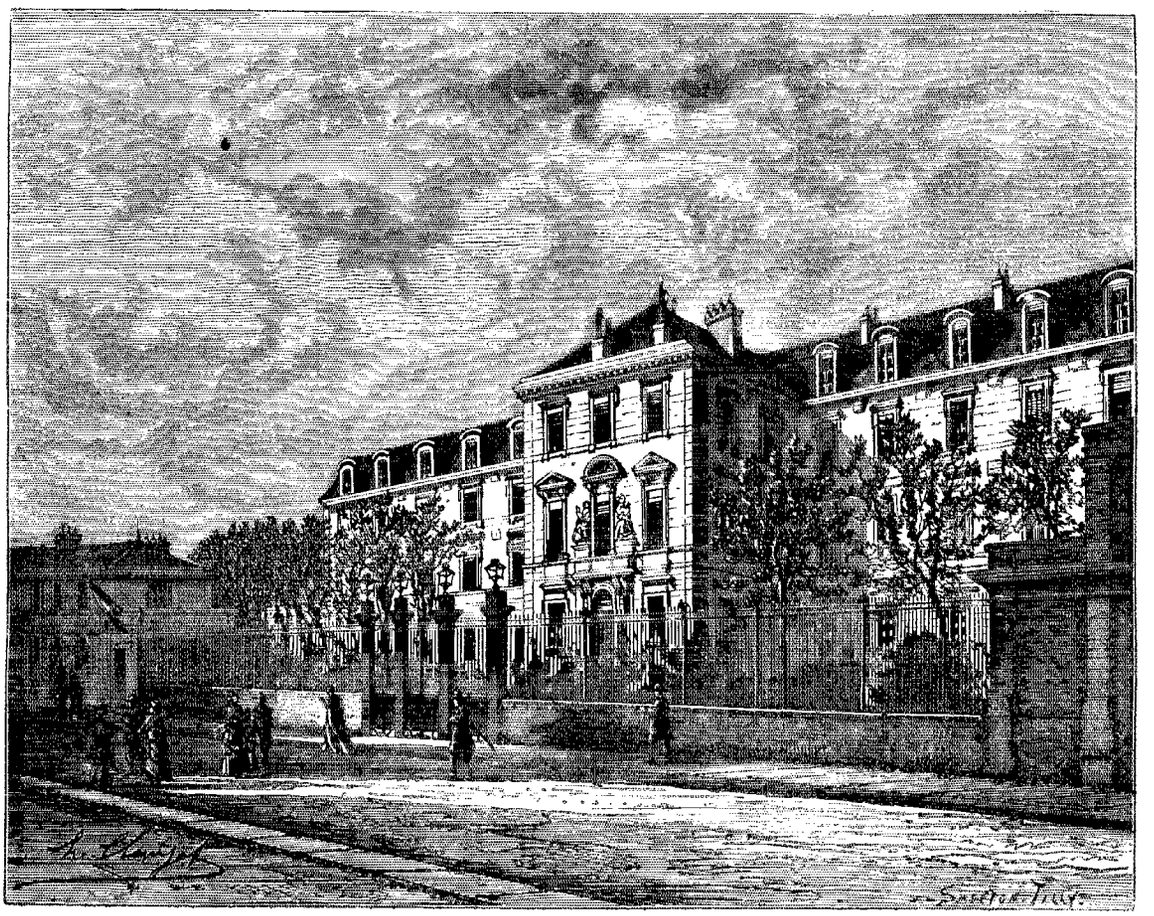
[1] Voy. *Statistique de l'enseignement supérieur*, 1865-1868. Imprimerie impériale. — *Tableau chronologique des promotions de l'École normale supérieure*, depuis sa fondation jusqu'en 1870, par L. Humbert, chez Delalain. — Il a été fondé, en 1846, une Caisse de secours mutuels des anciens élèves de l'École normale ; dans les comptes rendus se trouvent de précieuses notices sur les membres décédés, et la mention des distinctions obtenues par les membres vivants.

sure que les élèves sont plus anciens. Elle renferme une bibliothèque littéraire de 30 000 volumes, une bibliothèque scientifique de 10 000 volumes, des laboratoires et des collections. Il lui a été annexé deux laboratoires, celui de M. Henri Sainte-Claire Deville et celui de M. Pasteur.

L'École se divise en section des sciences et section des lettres; la durée des cours est de trois ans. Elle a des maîtres de conférences pour les cours intérieurs; des cours extérieurs sont suivis à la Sorbonne, au Collége de France et à l'École des Hautes études. Au bout des trois années réglementaires, les élèves qui ont passé les examens de licence au temps voulu se présentent aux diverses agrégations, où quelques places sont mises au concours, qu'ils disputent aux candidats étrangers.

L'École normale n'est pas établie depuis longtemps dans la rue d'Ulm; elle a été d'abord dans l'ancien collége du Plessis, dépendant du lycée Louis-le-Grand, puis dans deux maisons de la rue des Postes et de l'impasse des Vignes, d'où elle était revenue au collége du Plessis. C'est de là qu'elle a été transférée où elle est. La loi du 24 mars 1841, présentée par M. Villemain, ouvrit au ministère des travaux publics un crédit de 1 798 000 francs, auquel l'Université ajouta une somme de 1 300 000 francs, en abandonnant à l'État des rentes acquises avec les excédants de ses recettes; six ans après, en 1847, à la rentrée des vacances de Pâques, les élèves prenaient possession de la nouvelle école. Elle a été construite par M. de Gisors.

L'idée d'une École normale destinée à former des professeurs est indiquée par le président Rolland d'Erceville,



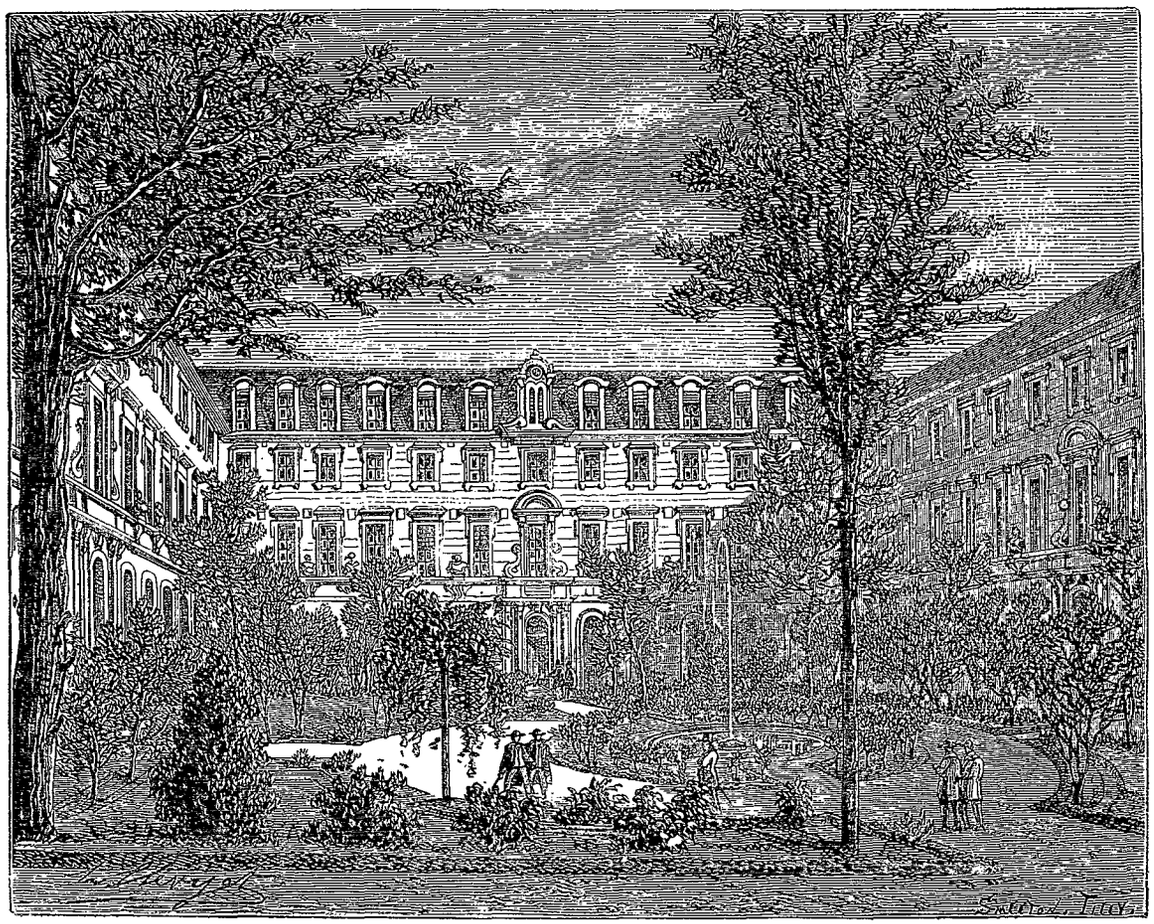
L'École normale. — Vue extérieure. — Dessin de H. Clerget.

en 1762, après l'expulsion des Jésuites, et développée dans son *Plan d'éducation*, en 1783. La Convention, en date du 9 brumaire an III (31 octobre 1794), décrète : « Qu'il sera ouvert à Paris une *école normale*, où seront appelés, de toutes les parties de la république, des citoyens déjà instruits dans les sciences utiles, pour apprendre, sous les professeurs les plus habiles dans tous les genres, l'art d'enseigner. » En réalité, il ne s'agissait pas d'une institution permanente, mais seulement de quelques leçons sur l'art d'enseigner. Le nombre des auditeurs envoyés par district devant être d'un par vingt mille habitants, quatorze ou quinze cents jeunes gens arrivèrent à Paris, et, le 19 janvier 1795, les cours furent ouverts dans l'amphithéâtre du Muséum d'histoire naturelle, sous la surveillance de deux délégués de la Convention. Les professeurs étaient Bernardin de Saint-Pierre, Volney, la Harpe, Garat, Lagrange, Laplace, Haüy, Monge, Daubenton, Berthollet, etc. Les hommes étaient éminents, mais l'organisation manquait. Les auditeurs se dispersèrent et, après avoir entendu un rapport de Daunou, la Convention ferma l'École le 18 mars 1795.

Napoléon donna cette organisation (le 17 mars 1808) : il décida un internat de trois cents jeunes gens entretenus aux frais de l'Université. Ils devaient suivre les cours de l'École polytechnique ou du Muséum, et les plus avancés serviraient de répétiteurs aux autres. En attendant qu'il s'en formât, il fut institué des maîtres de conférences (10 mars 1810), parmi lesquels Villemain, Mablini, Burnouf, Laromiguière, Leroy, Dulong. Cousin, après deux ans d'études, fut un des répétiteurs. Deux changements au premier plan furent introduits : au lieu de trois cents élèves, l'École n'en reçut que quarante, et, les Facultés

des lettres et des sciences ayant été créées, l'École, par l'utilité de leur enseignement et des grades, fut particulièrement rapprochée de ces Facultés.

Son existence pendant la Restauration est très-orageuse. D'abord, n'osant se priver de ses services, on se contente de la mettre sous une plus grande dépendance; mais, en 1821, on ose davantage : on créé dans les différentes académies des *écoles normales partielles*, destinées en apparence à recruter l'École normale, au fond à la remplacer, ce qui s'exécute en 1822 (6 septembre). Les écoles normales partielles ne vécurent pas, et l'École normale fut détruite. On devait s'apercevoir avant longtemps de ce qu'on avait fait. Le 9 mars 1826, une ordonnance royale rétablit l'école supprimée, sans oser toutefois la rétablir sous son nom : on avait l'air de réorganiser simplement les écoles normales partielles sous le titre d'*écoles préparatoires;* mais il n'y en eut qu'une de créée, dans le collége du Plessis, et ce fut celle-là. Elle était administrée par le proviseur du collége Louis-le-Grand (elle n'eut son directeur à elle qu'en 1829). Des règlements et des circulaires indiquèrent l'esprit que le ministre entendait maintenir dans la nouvelle école. Les élèves devaient être « nommés par le roi, sur le rapport du ministre, grand-maître de l'Université, et après un examen préalable de leurs principes religieux, de leurs qualités morales et de leur instruction. » Une circulaire du 18 avril 1826 invitait les recteurs à dresser une liste « indiquant les noms et prénoms des élèves, leur âge, l'état de leurs pères, la fortune présumée de ces derniers, ou celle des élèves eux-mêmes, s'ils en avaient une acquise, et la considération dont jouissaient leurs parents sous le double rapport politique et religieux. »



L'École normale. — Vue intérieure. — Dessin de H. Clerget.

Le 6 août 1830, une ordonnance royale lui rend son ancien nom et la rattache au conseil royal de l'Université; en 1834, elle a au budget son crédit spécial, qui est peu à peu élevé; elle prend le nom d'École normale supérieure en 1845; en 1846, une importante annexe lui est rattachée, l'École française d'Athènes.

Les commencements de la république de 1848 lui sont favorables : M. Carnot y établit la gratuité absolue; mais elle est frappée par la réaction qui survient et par le second Empire : son directeur, M. Dubois, est écarté; son directeur des études, M. Vacherot, est mis en disponibilité, les études et les examens sont abaissés, et aussi la condition faite aux élèves qui sortent. Insensiblement l'École se relève, l'enseignement se fortifie, les agrégations distinctes de philosophie, d'histoire, de mathématiques et de physique sont rétablies; la vie revient.

L'École a été fermée en 1870-1871. Quoique ses élèves fussent dispensés par la loi, ils s'étaient presque tous engagés; ils ont perdu un des leurs à la bataille de Champigny. On a raconté leurs services (1). Il a fallu choisir pour les récompenses : trois ont été décorés de la médaille militaire, deux de la Légion d'honneur. Le gouvernement actuel leur a témoigné qu'il attend d'eux encore d'autres services : le ministre de l'instruction publique a déclaré, dans son discours du concours général, qu'il compte sur l'École normale pour réformer l'enseignement.

Telle est, en quelques mots, l'histoire de l'École normale. Les sentiments qu'ont eus pour elle les différents

(1) *Bulletin administratif du ministère de l'instruction publique*, numéro du 17 février 1872.

régimes qui se sont succédé en France montrent assez qu'elle est une des institutions libérales de notre pays.

Les directeurs successifs de l'École normale sont : MM. Guéroult, 1810-1815; Guéneau de Mussy, 1815-1822; Guigniaut, 1829; Cousin, 1835; Dubois, 1840; Michelle, 1850; Désiré Nisard, 1857; Francisque Bonillier, 1867; Ernest Bersot, 1871.

HISTOIRE.

Il en est de l'histoire comme de la nature : elle essaye avant de réussir, elle ébauche avant de créer.

SAINTE-BEUVE.

CAVENDISH

OU UN SAVANT TRENTE FOIS MILLIONNAIRE.

Il est parlé mainte fois, dans les Biographies, des savants dont le génie a été aiguillonné par la nécessité de pourvoir aux premiers besoins de la vie, et dont l'extrême pauvreté a préparé d'une façon merveilleuse la future opulence. On mentionne plus rarement les gens de génie pour lesquels la richesse a été un puissant secours. En raison de l'étrangeté du fait, citons-en un qui fut trente fois millionnaire, et qui sut accroître, malgré sa générosité proverbiale, cette fortune énorme. C'était un Anglais contemporain de notre illustre Lavoisier, et il était simple comme lui dans ses habitudes ; il contribua à ses immortelles découvertes.

Cavendish le chimiste est beaucoup moins connu que le navigateur du même nom ; cependant les amis de la science et de l'humanité ne sauraient lui refuser leur estime, et cette estime va jusqu'à l'admiration lorsqu'on jette un coup d'œil sur sa vie laborieuse.

Henri Cavendish, cadet d'une grande famille (il avait pour grand-père le duc de Devonshire), n'était pas destiné par sa naissance à posséder l'immense fortune qu'il laissa après lui. Il eut au début un très-modeste patrimoine, mais il avait dès lors l'ardeur qu'il montra toujours pour l'étude et l'habitude salutaire d'une vie simple dont il ne se départit jamais. Né à Nice en 1731, ce fut seulement en 1773 que la perspicacité d'un parent immensément riche lui donna une opulence dont il fit le plus honorable usage : le testament d'un oncle récemment revenu des Indes le rendit maître tout à coup de 300 000 livres sterling (7 500 000 fr.). Ce capital, énorme pour l'époque, ne changea rien à la modestie de sa vie habituelle. Il forma seulement un admirable cabinet de physique, auquel il adjoignit un laboratoire de chimie comme n'en possédait aucun savant de son siècle. Le collaborateur de G. Cuvier a exposé avec beaucoup de lucidité la nature des progrès que Henri Cavendish fit faire à la science, et l'on peut en conclure que ce chimiste d'un ordre si éminent fut un véritable précurseur de Lavoisier (1). Il fut le premier à établir par d'ingénieuses expériences l'analyse exacte de l'air atmosphérique en démontrant les propriétés de l'acide carbonique; toutefois, il faut reconnaître avec Ferdinand Hoefer que ce fut Jean Rey qui, en 1630, mit réellement sur la voie de la décomposition de l'air. (Voy. *Histoire de la chimie*, tome II.)

Le savant Biot, qui avait pu connaître Henri Cavendish et qui avait l'esprit si éminemment littéraire, a tracé en quelques lignes le portrait de son illustre confrère. Après nous avoir dit qu'il était d'une morale austère, religieux à la manière de Locke et de Newton, il nous le dépeint dans sa vie intérieure, usant de sa fortune immense comme le plus modeste particulier. « Rien ne lui était plus à charge que les détails d'une maison : aussi tout allait chez lui par des lois presque aussi constantes que celles des corps célestes. Tout y était réglé d'avance par des formules si exactes qu'il n'avait jamais besoin de s'en occuper. Ses domestiques étaient comme des automates, et sa maison comme une montre qui n'aurait jamais besoin d'être remontée. Ses habillements ne changeaient jamais de forme, de couleur ni de matière. Constamment vêtu de drap gris, on savait d'avance, par l'almanach, quand il fallait lui faire un habit neuf, de quelle étoffe et de quelle couleur il fallait le faire ; ou si par hasard on oubliait l'époque de cette opération, il n'avait besoin pour la rappeler que de proférer ce seul mot : « le tailleur. » Cet homme, qui dépensait si peu pour lui-même, était d'une générosité vraiment royale pour les sciences ou pour la bienfaisance secrète. »

Il ne secourait pas seulement les pauvres qui souffrent de toutes les misères imposées à l'humanité : l'esprit ouvert avant tout sur les questions qui regardent le monde intellectuel, il était devenu la providence des savants ou des lettrés qui n'ont besoin que d'un peu d'aide pour l'entier développement d'une pensée. Il avait fondé une magnifique bibliothèque ouverte à tous ceux qui étaient dignes de la visiter. « Afin de n'être pas dérangé par les lecteurs, il l'avait placée à deux lieues de sa résidence, dit encore M. Biot, dans le lieu où elle pouvait être le plus utile : il y envoyait chercher les livres dont il avait besoin ; il en donnait un reçu, et les rendait ensuite avec la plus grande exactitude ; noble et admirable désintéressement, qui allait jusqu'à le rendre scrupuleux à partager un bienfait public dont lui-même était l'auteur. »

(1) Voy. Magdeleine de Saint-Agy, *Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours, chez tous les peuples connus*, enseignée au Collége de France par G. Cuvier. 2841.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES EN 1873.

Moins privilégiée que les années précédentes et que celles qui vont suivre, l'année 1873 n'offre aux étudiants du ciel et aux amateurs d'astronomie aucun phénomène rare ou remarquable. Les éclipses totales de Soleil de ces dernières années ont été l'objet d'observations assidues qui ont amené de curieuses découvertes sur la constitution physique et chimique du Soleil. L'année prochaine, l'étude des circonstances du passage de Vénus, qui est préparée avec le plus grand soin par les principaux observatoires des deux continents, donnera la dernière précision à la mesure de la distance de la Terre au Soleil, base des éléments du système du monde. Cette année, nous n'avons même pas à signaler une seule éclipse *totale* de Soleil.

Cela ne veut pas dire pour cela qu'il n'y ait rien à voir dans le ciel, qu'il n'y ait rien d'intéressant à lire dans ce livre toujours ouvert pour les yeux de l'ami de la nature. La planète Mars va se trouver en opposition avec le Soleil, c'est-à-dire dans les meilleures conditions d'observation, passant au méridien à minuit et offrant un diamètre de près de 20 secondes. On sera ainsi dans d'excellentes conditions pour étudier sa géographie. C'est dans les mois d'avril et mai que les observations seront le plus fructueuses. Vénus sera en conjonction inférieure le 5 mai, offrant un diamètre de 58 secondes : c'est avant cette époque qu'il faudra observer son croissant le soir. Saturne montrera ses anneaux le soir pendant l'été et l'automne : il sera en opposition le 21 juillet, passant au méridien à minuit et offrant un disque de 18 secondes de diamètre. Ses anneaux diminuent actuellement d'ouverture ; ils vont en s'inclinant, en se refermant depuis

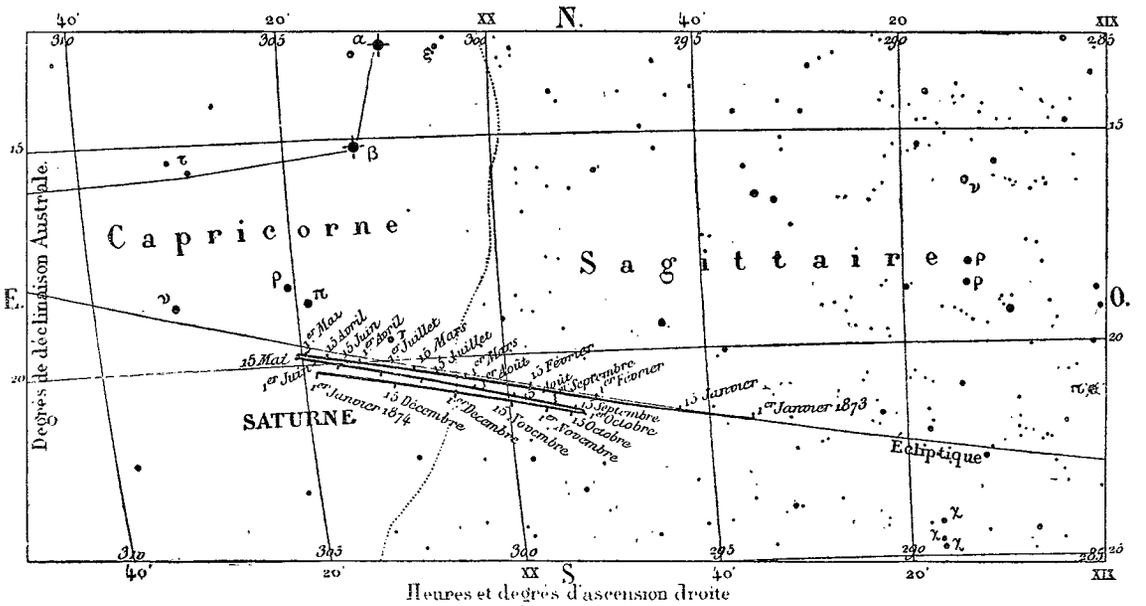
l'année 1869, et disparaîtront complétement en 1884. Nous allons donner les époques d'observation des différentes planètes. Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'il y a en outre constamment des observations intéressantes à faire sur la Lune (choisir les soirées qui précèdent le premier quartier) et sur les taches du Soleil, dont le nombre va actuellement en diminuant. Son maximum (400) est arrivé en 1870; le minimum (une vingtaine) arrivera en 1878. Le dernier minimum est arrivé en 1867.

L'année 1873 aura quatre éclipses, dont deux visibles à Paris, une partielle de Soleil et une de Lune. La première aura lieu le 26 mai au lever du Soleil, commençant à 5 h. 44 m., plus grande phase à 8 h. 34 m., fin à 9 h. 25 m.; le disque de la Lune s'étendra seulement jusqu'aux 29 centièmes du diamètre du Soleil. L'éclipse de Lune totale, mais seulement en partie visible en France, arrivera le 4 novembre au soir. La Lune se lèvera à 4 h. 34 m., totalement éclipsée : fin de l'éclipse totale à 4 h. 43 m., sortie de l'ombre à 5 h. 44 m., sortie de la pénombre à 6 h. 43 m.

Il n'y aura pas d'occultations de planètes ni d'étoiles principales par la Lune cette année. En 1870, il y a eu une curieuse occultation de Saturne, qui a montré une fois de plus l'absence de toute atmosphère réfrangible à la surface de notre satellite.

Les cartes ci-jointes montrent la marche et les positions des planètes le long des constellations. Il est toujours facile de les trouver, surtout lorsqu'on connaît les époques de leur visibilité.

Mercure sera accessible aux observations aux époques suivantes, en comptant huit jours avant et après les dates que nous allons inscrire. Le 18 mars, formant un angle droit avec le Soleil et la Terre, il suit le Soleil de 1 h. 12 m. après son coucher, s'en rapproche ensuite de jour en jour, l'atteint, s'en écarte, et le 3 mai, se trouvant dans une élongation contraire, le précède le matin de 1 h.



Mouvement et positions de Saturne pendant l'année 1873.

40 m. Le 15 juillet, il est de nouveau étoile du soir, avec un écart de 1 h. 54 m.; le 30 août, étoile du matin, avec une avance de 1 h. 10 m. seulement; le 10 novembre, étoile du soir, avec un retard de 1 h. 17 m. sur le Soleil, et enfin, le 19 décembre, il est redevenu étoile du matin, et précède le Soleil de 1 h. 34 m.

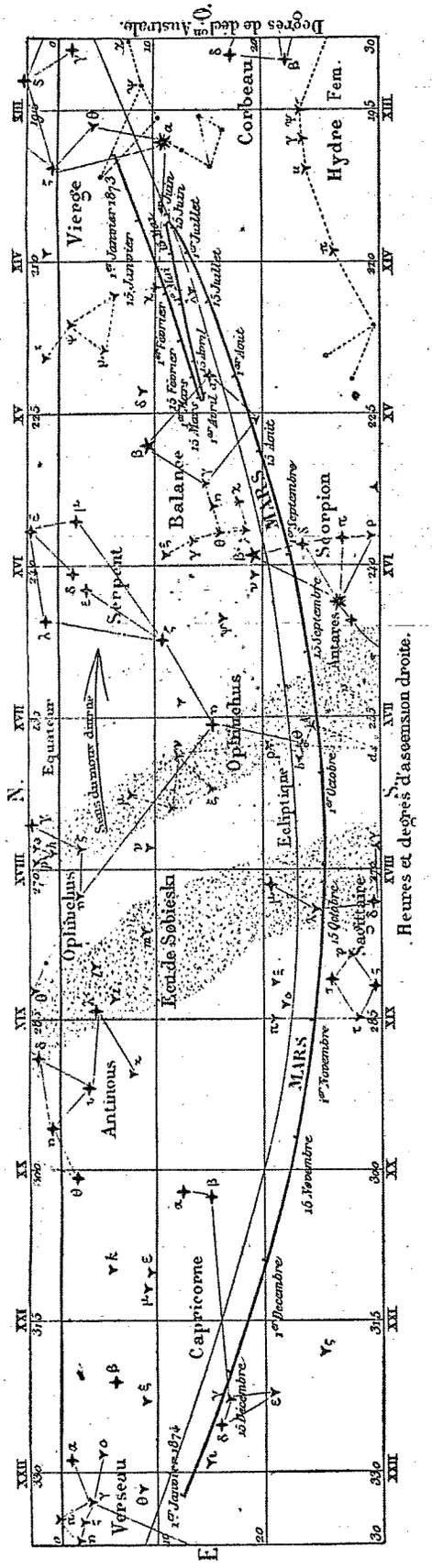
Les ondulations de Vénus sont moins fréquentes et moins rapides. Le 22 février, elle se couche trois heures entières après le Soleil; elle a la forme de la Lune dans son premier quartier. Peu à peu elle retardera de moins en moins sur l'astre du jour : le 1er avril elle se couchera 2 h. 25 m. après le Soleil; le 23, une heure seulement. Dès lors, son croissant s'effilant de plus en plus, elle disparaîtra dans la lumière du Soleil, devant lequel elle passera presque, le 5 mai; puis, se dégageant peu à peu de ses rayons, elle apparaîtra le 13 au matin, avec une heure d'avance sur l'astre radieux. Le 1er juin, son avance sera de 2 h. 20 m.; le 1er juillet, de 3 h. 6 m.; le 14 juillet, de 3 h. 9 m. A partir de cette époque, elle se rapprochera de nouveau du Soleil, tout en restant étoile du matin jusqu'à la fin de l'année. On voit que c'est actuellement la période d'observation du soir qui durera jusqu'à la fin d'avril.

Mars sera en opposition avec le Soleil le 27 avril. Astre du matin depuis l'année dernière, il faut attendre jusqu'au commencement du mois qui porte son nom pour le voir se lever avant minuit. Le 15 de ce mois, il passe au méridien à 3 h. 17 m. du matin; le 1er avril, à 2 h. 8 m.; le 27, à minuit; le 15 mai, à 10 h. 21 m.; le 15 juin, à 8 h. 7 m.; le 15 juillet, à 6 h. 39 m.; le 15 août, à 5 h. 37 m. Pendant toute cette période, il est visible le soir au sud, puis au sud-ouest.

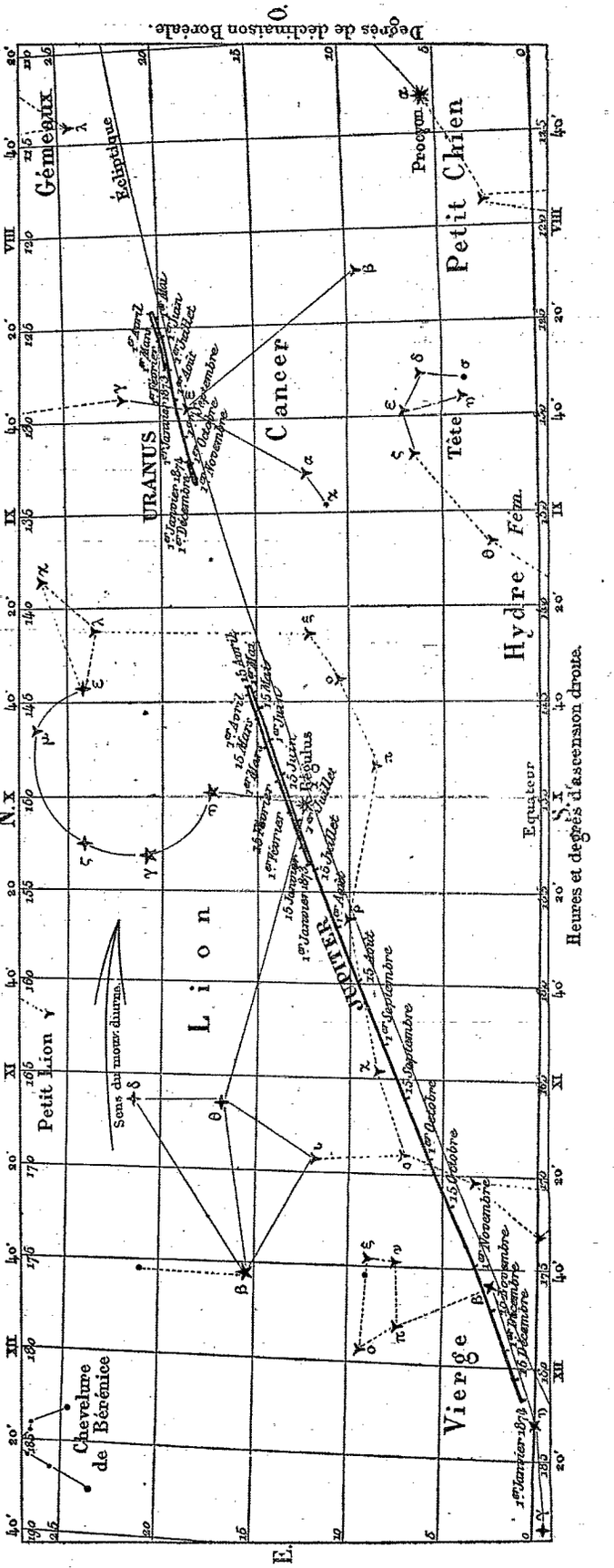
Jupiter a quitté les Gémeaux pour entrer dans le Lion où il éclipse Régulus. Il reste visible le soir jusqu'à la fin de juin. Son opposition avec le Soleil, son passage au méridien à minuit, arrive le 14 février.

L'opposition de Saturne a lieu le 21 juillet; à cette époque, il se lève vers huit heures du soir et se couche vers 4 heures du matin. Le 1er juillet, il passe au méridien à 1 h. 31 m. du matin, et se lève à 9 heures du soir. Le 1er juin, il se lève vers 11 heures. Il faut attendre cette époque pour l'observer le soir. Sa hauteur au-dessus de l'horizon reste assez faible. Le 1er août, il passe au méridien à 11 h. 20 m.; le 1er septembre, à 9 h. 11 m.; le 1er octobre, à 7 h. 10 m.; le 1er novembre, à 5 h. 12 m.: et le 1er décembre, à 3 h. 23 m.

Enfin, la lointaine planète Uranus, près de laquelle Jupiter est passé, comme nous l'avons vu, le 4 juin dernier,



Mouvement et positions de Mars pendant l'année 1873.



Mouvement et positions de Jupiter et d'Uranus pendant l'année 1873.

sort de la constellation des Gémeaux, où nous la voyons depuis si longtemps, pour entrer dans le Cancer. Cette région du ciel est visible, comme nous le savons, pendant tout l'hiver et le printemps.

Tels sont les principaux faits astronomiques à observer cette année. Leur explication cosmographique et leur enseignement général sont donnés en détail dans nos articles des années précédentes.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

UN FAUCONNIER HINDOU.



Salon de 1872; Peinture. — Fauconnier hindou, par Maignan. — Dessin de Maignan.

L'art de la fauconnerie, oublié pour ainsi dire aujourd'hui, est bien certainement d'origine orientale. Si l'on consulte, en effet, les grands traités composés par d'Arcussia et Fennetières, on rencontre maints noms d'habiles fauconniers qui ont acquis leur renommée en allant dans les régions voisines de l'Asie, si ce n'est dans l'extrême Orient, chercher des secrets qu'on se transmettait d'âge en âge pour la chasse à l'oiseau. De nos jours encore, la plume brillante d'un voyageur français nous a familiarisés avec les évolutions aériennes du faucon dans les plaines d'Astrakhan (1).

Nous ignorons si les souverains de l'Inde comptaient au nombre des principaux officiers de la couronne les grands fauconniers (2). Ce qu'il y a de bien certain, c'est que de

(1) Voy. Hommaire de Hell, *Voyages dans les steppes de la mer Caspienne*, t. Ier.

(2) On en trouvera la liste dans le Dictionnaire de l'histoire de France de la collection intitulée *l'Univers*, au mot FAUCONNIERS.

puissants radjas, revêtus de leurs habits de cérémonie, apparaissent, dans maintes collections de peintures, portant un faucon sur le poing, en quelque sorte comme une marque de leur dignité. Plusieurs beaux manuscrits de la grande Bibliothèque de la rue Richelieu nous en donnent la preuve.

Au siècle de Louis XIV, quand il n'était plus question des fauconniers du roi que pour la forme, les fauconniers du célèbre Aureng-Zeeb figuraient dans le pompeux cortége du Grand Mogol. Le sieur Bernier, qui alla aux Indes à cette époque, et qui nous a laissé une spirituelle relation de ses voyages, nous dépeint ces hardis oiseaux de haut vol faisant partie d'un pompeux cortége : « Après les éléphants, dit-il, on amène plusieurs gazelles apprivoisées qu'on fait battre les unes contre les autres, des nilgauts ou bœufs gris qui, à mon avis, sont une espèce d'élans; des rhinocéros; de ces grands buffles du Bengale, avec leurs prodigieuses cornes à combattre le lion ou le tigre; des léopards ou panthères apprivoisés dont on se sert à la chasse des gazelles; de ces beaux chiens de chasse d'Usbeck de toutes sortes, chacun avec sa petite couverture rouge; quantité d'oiseaux de proie de toutes espèces, dont les uns sont pour la perdrix, les autres pour les grues, et les autres encore pour se jeter sur les lièvres, et à ce qu'on dit sur les gazelles mêmes, leur battant la tête et les aveuglant de leurs ailes. » (1)

Déjà, au quinzième siècle, le blason des oiseaux rappelait l'origine tout orientale du faucon destiné à la chasse de haut vol. Dans des vers qui ne sont ni sans énergie ni sans grâce, un vieux poëte s'exprimait ainsi :

Le beau faucon d'Orient prend son estre,
Ayant bec court, plume subtile et forte;
Pour la beauté qu'en son corps on voit estre,
Dessus le poing maintefoys on le porte.
Quand il combat contre la grue ou l'oye,
Légier au vol, courageux à la proye,
Toujours se monstre. . . . . (2)

En voilà bien assez pour prouver que M. Maignan a eu pleinement raison d'aller chercher sur les bords de l'Indus ou du Gange la scène originale qu'il a exposée et qui a attiré les regards, sans qu'on se rendît peut-être un compte bien exact de la vérité du sujet.

LA MOUCHERONNE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34, 42, 50, 58.

IV

Quand, après un peu moins d'une année d'emprisonnement, la Moucheronne ramena de Versailles au Pecq son mari acquitté, mais non pas, comme elle le voulait et comme elle se croyait en droit de l'espérer, déclaré solennellement innocent, l'accueil que son voisinage fit à l'accusé prouva à la clairvoyante femme que cette mise en liberté, due seulement à la faveur d'une voix qui peut-être même avait hésité avant d'absoudre, laissait subsister tous les doutes touchant la culpabilité du maître de Jean Bellavoine.

Quelques-uns de ses intimes, — les plus courageux, — donc en petit nombre, — se détachèrent de la masse des curieux qui s'étaient groupés devant la porte du teinturier depuis qu'on avait signalé le retour de François Moucheron. Ces intimes entrèrent dans la maison pour apporter à l'accusé strictement mis hors de cause leurs félicitations plus charitables que sincères, et, lui serrant la main, ce ne fut qu'avec une certaine hésitation qu'ils lui répétèrent ce que lui-même avait dit avec conviction au tribunal après le prononcé de la sentence : « C'est bien jugé. »

A chaque fois que cette affirmation lui sonnait à l'oreille, la Moucheronne, cédant à une arrière-pensée en tout point différente de celle qu'elle devinait chez ces bienveillants visiteurs, ne pouvait se défendre d'y contredire par un léger mouvement d'épaule et par un regard d'ardente supplication vers le ciel, regard qui n'était rien moins qu'un appel à une plus éclatante justice.

Quant au brave homme, qui n'avait pu jusqu'alors comprendre que le déclarer non coupable ce n'était pas absolument le reconnaître innocent, il s'étonnait qu'après ce qu'il appelait l'heureux résultat du procès, sa femme montrât un visage plus attristé qu'il ne l'était lorsqu'elle allait le voir dans sa prison.

A la sortie du tribunal et durant la route, il avait bien voulu ne pas discuter avec elle la valeur de son acquittement; mais quand il se retrouva chez lui, assis en vue de son atelier, sur le siége où d'habitude il se reposait après sa journée bien remplie; lorsque, entouré d'amis, il eut sur ses genoux les deux fillettes dont les baisers lui manquaient depuis si longtemps, et qu'il ne se lassait pas d'admirer, tant il les trouvait grandes et embellies : alors, pour la première fois, il osa donner tort à leur mère.

— En vérité, la bourgeoise, tes regards et tes soupirs de victime n'ont pas le sens commun; tu devrais être contente, puisque tout est fini.

— Non, tout n'est pas fini! murmura-t-elle.

— Par exemple! se récria-t-il; je sais très-bien que la déclaration du jury est souveraine, et que la justice ne peut plus me chercher noise à propos du malheur de Jean Bellavoine.

— C'est vrai, dit la Moucheronne.

Les amis répétèrent : — C'est vrai.

— En ce cas, reprit le teinturier, s'adressant à ceux-ci et leur désignant sa femme, je vous demande un peu ce qui lui manque, pour qu'elle se fasse exprès le chagrin d'attrister ma joie!

— Mon pauvre ami, répliqua l'honnête créature en arrêtant sur son mari un regard de tendre apitoiement, il nous manque ce que la justice nous devait et ce qu'elle ne nous a pas accordé, ta vraie réhabilitation.

— Allons donc! fit François Moucheron, serrant plus étroitement ses deux filles sur sa poitrine; je suis dans ma maison, fêté par des amis, et j'embrasse mes enfants : j'ai à la fois tous les bonheurs, ça me suffit, et je me sens parfaitement réhabilité.

— Oui, aux yeux de quelques bons voisins peut-être, reprit-elle; mais pendant que tu parles aux braves gens qui sont ici, moi je pense à la foule qui est restée dehors, et voilà pourquoi je persiste à dire : Tout n'est pas fini.

— Si les autres restent dans la rue, observa naïvement le teinturier, c'est sans doute par discrétion, ou bien encore parce qu'on ne les a pas invités à entrer. S'il ne te faut que leur présence chez nous pour chasser tes soucis, attends un peu, tu vas être satisfaite.

Cela dit, François Moucheron délia doucement d'autour de son cou les quatre petits bras qui l'enlaçaient, posa les enfants à terre, et, s'étant avancé jusque sur le seuil de sa porte, il dit gaiement aux curieux :

— Ne vous tenez donc pas dehors, mes amis; ce n'est pas ici comme à la comédie, on entre sans payer, et la maison est assez grande pour vous recevoir tous.

Joignant l'invitation du geste à celle de la voix, il recula de deux pas et s'effaça afin de laisser un passage libre à

(1) *Suite des Mémoires du sieur Bernier sur l'empire du Grand Mogol, dédiés au roi.* Paris, 1671, chez Claude Barbin, in-12.

(2) Voy. le livre intitulé : *Blasons, poésies anciennes recueillies et mises en ordre par D. M. M**** (Méon). Paris, 1807, in-8.

ses voisins. Trois ou quatre seulement répondirent à son appel ; la curiosité des autres étant satisfaite, ils se dispersèrent, de même qu'au moment de la quête se disperse la foule, refusant son aumône au spectacle en plein vent qui l'avait amassée. C'était, en effet, une aumône qu'on lui refusait ainsi, celle d'une marque d'estime.

François Moucheron eut un douloureux serrement de cœur, car soudainement la lumière se fit dans son intelligence. Un moment il s'efforça de dissimuler l'émotion qu'il sentait lui étrangler la voix et le faire vaciller sur ses jambes ; mais la dissimulation était si peu son fait que, renonçant à répondre aux bonnes paroles des nouveaux venus, et repoussant cette fois les deux enfants qui revenaient vers lui pour reprendre la place où tout à l'heure sa paternelle étreinte les retenait, il jeta un regard de découragement du côté de sa femme, et ses lèvres tremblantes articulèrent, non sans peine, cet aveu :

— Je ne comprenais pas, mais j'ai compris à présent : aujourd'hui comme toujours, c'est toi qui as raison, la Moucheronne. Le jugement de là-bas ne prouve rien pour moi ; la tache me reste, car, aux yeux du monde, cet acquittement-là c'est ma condamnation.

Touchés de l'accablement contre lequel il n'essayait plus de lutter, les témoins de sa profonde affliction s'évertuèrent de leur mieux à la combattre ; mais le brave homme avait été trop bien éclairé par ce qui venait de se passer pour s'abuser encore lui-même ou pour se laisser abuser.

— Voilà de bien bonnes paroles, répondit-il à ceux qui tentaient vainement de le réconforter ; mais à quoi vous sert-il de me les dire, puisque ni vous ni moi nous ne croyons ce que vous dites?

Voyant que leurs efforts étaient inutiles, les voisins prirent congé de François Moucheron. Au moment où il les vit descendre le pas de sa porte, celui-ci, qui tout à l'heure s'était affaissé sur sa chaise, se releva, courut à ses amis, et recouvrant la force ainsi que la voix, il leur cria :

— On aura tout de même tort de me mépriser, car je suis innocent.

— Il ne peut que le dire, ajouta la Moucheronne, survenant à son tour et parlant assez haut pour être entendue jusque dans les maisons voisines ; moi, je le prouverai ; où? quand? je n'en sais rien ; mais, je vous le répète, je le prouverai !

Si la ferme assurance qui se manifestait dans le son de voix, l'expression du regard et l'énergie de la femme du teinturier, alors qu'elle ajournait à un avenir, même incertain, la preuve incontestable de l'innocence de son mari, n'ébranla que légèrement la conviction de ceux qui auraient voulu partager son espérance, elle eut du moins le pouvoir de rasséréner le cœur de François Moucheron. L'affront qu'il venait de recevoir et qu'elle avait prévu ne lui permettait plus de douter ni de sa clairvoyance, ni du mérite de ses inspirations. Sans se demander quels moyens elle emploierait pour acquérir la preuve publiquement annoncée, le brave homme, fatigué des émotions de la journée, s'endormit en se disant avec confiance : « Elle a promis de prouver, elle prouvera ! »

Les lenteurs du procès, la désertion forcée du dernier ouvrier qui ne trouvait plus dans la teinturerie du Pecq l'emploi de son temps, allaient réduire le ménage à tous les déplorables expédients de la misère pour vivre, si le père de famille ne se résignait pas immédiatement à prendre une résolution pénible, mais commandée par l'impérieuse nécessité. Ce fut le lendemain, dès le réveil, le sujet de l'entretien de la Moucheronne avec son mari.

— Je sais bien, dit-elle, qu'il est dur d'aller s'offrir comme ouvrier chez les autres, quand on a été maître chez soi ; mais tu risqueras d'attendre longtemps avant que tes pratiques reviennent, et nous avons tous les jours deux enfants à nourrir.

— C'est entendu, répondit François Moucheron, pas plus tard qu'aujourd'hui je verrai à me procurer de l'ouvrage ; quand je devrais pour cela aller jusqu'à Paris, je ne reviendrai pas ici sans en avoir trouvé.

— A Paris, répéta tristement la Moucheronne, c'est bien loin ; nous nous verrons encore moins souvent que quand tu étais à Versailles.

— C'est vrai, rien que les dimanches ; mais quelle différence ! Tu ne pouvais pas manquer d'avoir du chagrin en faisant le voyage ; j'arpenterai gaiement la route à pied, et, après une journée passée en famille, j'emporterai d'ici, le lundi, une provision de bonheur qui me donnera du courage pour toute la semaine.

— D'ailleurs, répliqua-t-elle en suivant son incessante pensée, j'aurai tant à m'occuper de toi ! Et peut-être bien qu'avant peu, je pourrai te dire, un jour que tu reviendras : Tu peux regarder hardiment, mon homme, ceux qui te regardent en dessous ; j'ai enfin trouvé le coupable pour qui nous avons souffert et qui t'aurait laissé condamner ! *La suite à la prochaine livraison.*

DIEU.

La mère des petits oiseaux les foule pour les réchauffer ; c'est ainsi que Dieu traite les âmes. Joseph FABRE.

BOUILLON

(BELGIQUE).

Il est difficile d'indiquer d'un manière précise l'origine de Bouillon. Au temps de l'occupation romaine, la seule voie qui, de l'intérieur des Gaules, aboutit à l'Ardenne, touchait à la Meuse près de Mouzon, passait à Yvois, traversait la Semoys sur un pont, et, se dirigeant vers la Hesbaye, laissait à gauche les sombres forêts profondément ravinées au milieu desquelles furent bâtis la ville et le château de Bouillon.

Dans son histoire des villes et pays de Liége, Bouille attribue la fondation du château à Turpin, fils de Ghuyon, duc en Ardenne, qui, à la mort de son père, vint s'établir au bord de la Semoys sur une roche isolée (733). Léopold, fils de Turpin, aurait eu de l'héritage paternel le pays où fut depuis fondé Luxembourg.

Les premiers comtes connus de Bouillon furent Adelreide, Régnier, duc bénéficiaire de Lorraine sous Charles le Chauve, et Ricuin son fils, héritier des comtés d'Ardenne, de Bouillon et de Verdun. Ricuin laissa plusieurs fils : l'aîné, Godefroy Ier l'*Ardennais*, hérita des comtés de Bouillon et de Verdun ; le courage et le zèle qu'il déploya au service de l'empereur d'Allemagne lui méritèrent la qualité de duc de Lorraine, et, par contre-coup, Bouillon se trouva élevé au rang de duché. Godefroy Ier mourut au commencement du onzième siècle, laissant à son fils aîné, Godefroy II, le domaine de Bouillon ; le comté de Verdun, à son fils Frédéric, qui l'abandonna bientôt à l'évêque et au chapitre de cette ville. Godefroy II mort (en 1033), son frère et successeur Gozelon protesta contre l'abandon fait par Frédéric, s'empara de Verdun et le saccagea furieusement. Élevé plus tard au gouvernement de la basse Lorraine, Gozelon reconnut la légitimité du don fait par son frère à l'église de Verdun ; c'était une condition imposée par l'empereur Conrad. Le fils de Gozelon, Godefroy III, dit le Barbu, lui succéda comme duc de Bouillon et duc bénéficiaire de la basse Lorraine. Son règne fut fort agité. Mis au ban de l'empire après une

lutte contre son souverain, il se jeta sur la Toscane, et força Béatrix à l'épouser. Plus tard, sollicité par elle de défendre le pape, il exigea la main de Mathilde, fille de Béatrix et de Boniface duc de Toscane, pour son fils Godefroy, héritier de la Lorraine. Il mourut en haute piété à Verdun, en 1070. Godefroy IV, dit le Bossu, était, en dépit de sa constitution et de sa tournure peu chevaleresques, brave, aimant la guerre, et passait pour un général expérimenté. Il fut assassiné à Anvers, à l'instigation de Robert de Flandre. Il n'avait pas d'enfants, et laissa son duché de Bouillon à l'aîné des fils de sa sœur Ide d'Ardennes, veuve d'Eustache de Boulogne. Ce neveu, héritier adoptif, fut Godefroy de Bouillon, qui laissa une si glorieuse trace dans l'histoire. Avant de partir pour la croisade, il engagea pour une grosse somme d'argent, fort débattue depuis par les historiens, son duché à Otbert, évêque de Liége, à la condition que si des trois héritiers qu'il désignait aucun ne remboursait la somme empruntée, le duché resterait acquis à l'Église de Liége. Otbert prit aussitôt possession de la ville et du château; Ide se retira dans un couvent du comté de Boulogne, où elle mourut en odeur de sainteté, et, jusqu'en 1134, les évêques régnèrent paisiblement. A cette époque, Renaud Ier, comte de Bar, arrière-neveu de Béatrix de Toscane, et se prétendant héritier des droits de la princesse Mathilde, offrit à Alexandre, alors évêque de Liége, de lui rembourser l'*engagère*, et, sur son refus, mit le siége devant le château.

Adalberon, successeur d'Alexandre, en appelle à Rome; Renaud s'en remet à l'intervention d'Innocent III, qui se prononce contre l'évêque. Celui-ci, ayant vainement sollicité l'empereur Conrad III, fait alliance avec le comte de Namur et des seigneurs voisins, et vient mettre le siége devant Bouillon, qui se rendit le jour de la Saint-Lambert; selon les chroniqueurs, Adalberon avait fait venir de Liége la châsse de ce saint, qui, solennellement promenée autour du château, amena la reddition miraculeuse en 1141. Ce miracle légitima les prétentions de l'évêque et les droits de ses successeurs, qui jouirent pendant trois siècles du duché de Bouillon, agité seulement par leurs querelles, parfois sanglantes, avec les archevêques de Reims.

Au quinzième siècle apparaît dans l'histoire du duché la puissante famille des Lamark, dans la personne d'Évrard, comte de Lamark, et d'Aremberg, seigneur de Neuf-Château, de Lumain, d'Agimont, de Sedan, de Balan et de Florenville, comte de Rochefort, qui acquiert une haute autorité dans le pays par ses charges de prévôt de Bouillon et haut avoué de Bouillon.

A sa mort, son fils aîné Jean entre en possession de Sedan; le second, Louis, héritier du comté de Rochefort, est appelé à la survivance des charges de son père dans la prévôté et l'*avouerie* de Bouillon, en 1455, mais en est presque immédiatement dépossédé par Louis de Bourbon, qui s'empare du trône épiscopal de Liége. On sait quelle vengeance Guillaume de Lamark, le Sanglier des Ardennes, tira de cette insulte faite à l'orgueilleuse maison. Son supplice fut le signal d'une nouvelle prise d'armes; Robert Ier, prince de Sedan, et son frère Évrard d'Aremberg, envahissent et dévastent les états et la ville de Liége. Le prince de Sedan est tué assiégeant Yvois, alors une des places les plus importantes du Luxembourg. Robert II lui succède, se joint à son oncle Évrard et recommence une guerre acharnée, qui ne se termine que grâce à l'intervention de la France. On signe la paix à Donchery, en 1492. La ville et les états de Liége sont rendus à l'évêque, qui en donne le gouvernement à Évrard d'Aremberg, et paye à l'oncle et au neveu une somme de 50 000 florins. Le duché de Bouillon reste acquis aux Lamark sans contestation.

Au siècle suivant, la guerre éclate de nouveau sur le territoire de l'Ardenne. L'empereur contestait une sentence prononcée par la cour souveraine de Bouillon (1), au sujet de la seigneurie d'Hierges, enlevée aux enfants mineurs du prince de Chimay. Robert II, leur tuteur, envoie un héraut défier en pleine diète de Worms l'empereur Charles-Quint, et envahit le Luxembourg avec cinq ou six mille hommes. Le comte de Nassau est chargé par l'empereur de châtier le sire de Sedan. Il s'empare de Loigner, de Florenville, de Messaincourt, de Fleuranges, de Saulcy et de Bouillon, qui est pillé et brûlé. L'étincelle partie d'un coin de l'Ardenne avait mis le feu à toute l'Europe. La guerre ne devait se terminer que par le traité de Madrid; désastreux pour la France, ce traité réduisit la famille de Lamark à la seule possession de Sedan. Le duché de Bouillon fut donné par l'empereur à l'évêque de Liége. Robert IV de Lamark le reprit trente ans plus tard par un hardi coup de main, sous le règne de Henri II, qui lui prêta 4000 fantassins, 200 cavaliers et quelques pièces d'artillerie. En 1558, Philippe II d'Espagne fait de la remise du duché de Bouillon aux évêques de Liége une condition au traité de paix de Cateau-Cambrésis. Henri II écrit à la duchesse douairière de Bouillon, « la priant, pour l'amour de lui et pour ne pas empêcher la paix, de vouloir bien se prêter à la remise de ce duché, lui promettant qu'il lui en ferait, à elle et à ses enfants, si bonne et honnête récompense qu'ils auraient juste cause et occasion de demeurer contents et satisfaits. » La duchesse se rendit à ces instances, en faisant toutefois ses réserves pour l'examen par arbitres des droits de ses enfants; — cela fut ainsi convenu par l'article 14 de ce traité, conclu en 1559. (Mézerai, de Thou, etc.)

En 1591, Charlotte de Lamark apporta à Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, les souverainetés de Sedan et de Raucourt, avec ses droits sur le duché de Bouillon.

Malgré les conventions de Cateau-Cambrésis et les réclamations du prince de Sedan, les états et l'évêque de Liége avaient toujours reculé devant un arbitrage. En 1636, Frédéric-Maurice Ier fit imprimer un mémoire contre l'évêque, et obtint une transaction, datée du 3 septembre 1641, qui réservait la question de propriété du duché. Elle fut tranchée par Louis XIV, qui s'empara, en 1676, du château et du duché de Bouillon, et les remit à Godefroy-Maurice pour en jouir en toute propriété comme en avaient joui ses prédécesseurs. — Cette remise fut confirmée par le traité de Nimègue, en 1699, et le duc de Bouillon en consacra le souvenir par une inscription latine placée au-dessus du premier pont-levis de son château :

La forteresse fut réparée; on éleva de nouvelles fortifications sur les ruines des anciennes, dont on combla les fossés; on enferma la ville d'une ceinture de murailles et de bastions, que la municipalité de Bouillon fit renverser, il y a peu d'années, avec les portes de la ville.

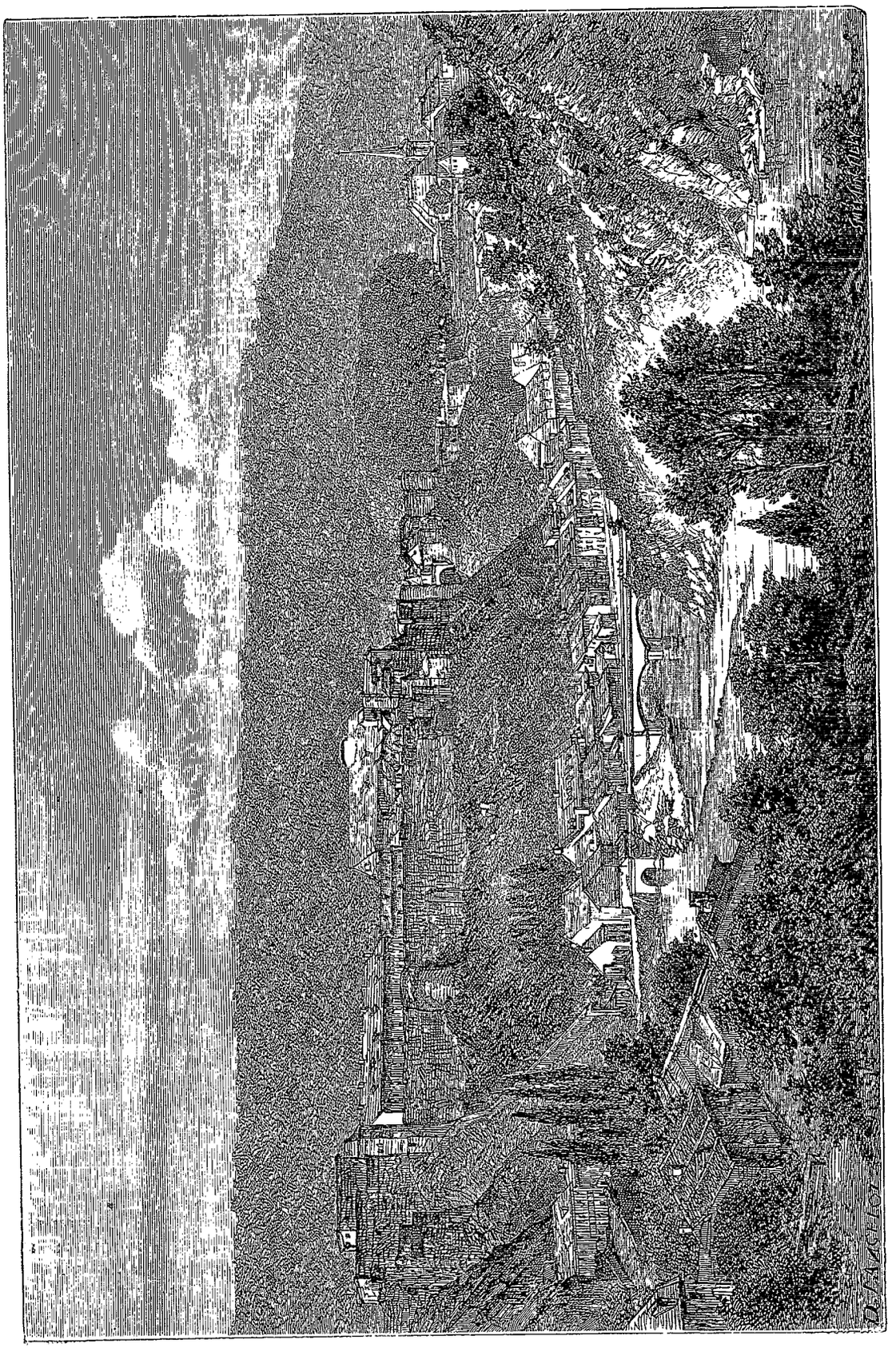
La révolution française trouva Bouillon aux mains de Godefroy-Charles-Henri de la Tour-d'Auvergne, qui avait épousé, en 1743, Louise-Henriette-Gabrielle de Lorraine. Ce petit prince donna alors un grand exemple.

Dans une assemblée générale du duché, tenue à Paliseul le 7 mars 1790, il crée un conseil de constitution, proclame les principes de l'égalité, et s'élève contre la distinction des ordres *contraires aux droits imprescriptibles de l'homme*. Huit jours après, la constitution est décrétée. Tous les pouvoirs dérivent du peuple, qui délègue le pouvoir législatif à une assemblée choisie par lui. Le gouvernement est monarchique; le pouvoir exécutif appartient au souverain, qui sanctionne les projets de loi, et au nom du-

(1) La cour souveraine de Bouillon existait avant le quinzième siècle, mais on ignore la date précise de son établissement.

quel se rend la justice. Quant aux impôts, ils sont votés par l'assemblée sur la base indiquée par le conseil du prince. Les servitudes et les corvées, les justices seigneuriales, les priviléges de chasse et de colombier, les distinctions honorifiques, et jusqu'aux dernières traces de la féodalité, sont abolis à tout jamais.

L'assemblée générale, considérant que le fils du duc ne promettait pas de postérité, demande au souverain de fixer



Vue générale de Bouillon (Belgique). — Dessin de Lancelot.

à l'avance sa succession. Il désigne Philippe d'Auvergne, chef d'une branche de sa maison établie en Angleterre. L'assemblée l'accepte et prête serment au prince et à son successeur. Mais, le 7 février 1794, à la nouvelle que le prince Jacques-Léopold-Charles de la Tour-d'Auvergne, qui a succédé à son père depuis 1792, est prisonnier dans son château de Navarre, l'assemblée décrète la république. En 1796, Bouillon, avec seize communes, fit partie du

département des Ardennes jusqu'au 31 décembre 1814. De cette époque au 9 juin 1815, les habitants de Bouillon reconnaissent Philippe d'Auvergne, capitaine de la marine britannique, pour successeur de leur ancien duc, qui l'avait adopté en 1791. Le congrès de Vienne mit fin à cette restauration et fit entrer le duché de Bouillon dans le royaume des Pays-Bas. Il en fut séparé en 1830 pour faire partie de la Belgique.

Après avoir retracé sommairement l'histoire du duché, parlons de sa capitale.

C'est une jolie petite ville, d'un aspect assez gai, bien qu'elle soit resserrée entre de hautes montagnes dont les silhouettes tristes et monotones ferment l'horizon de toutes parts. Peut-être cette première impression est-elle due un peu au contraste que présentent la sombre masse du vieux château et les coquettes maisons blanches qui s'élèvent aux bords de la Semoys, au milieu des arbres et des fleurs. *La fin à une prochaine livraison.*

LA MORTE-SAISON.

Le premier de tous les remèdes contre la morte-saison et ses inconvénients est l'accroissement de l'instruction qui éclaire et fortifie l'intelligence naturelle du travailleur, lui ouvre de nouveaux horizons, et le met en mesure de se rendre utile en dehors de la profession qui lui sert de gagne-pain ordinaire. Un second remède, qui ne peut être que la conséquence d'une instruction plus étendue et plus variée, se trouvera dans une organisation raisonnée de l'enseignement professionnel. En établissant des écoles d'apprentissage où l'on classerait par gradation les exercices manuels, depuis ceux qui conviennent au plus grand nombre d'industries vulgaires jusqu'aux procédés spéciaux et tours de main employés par des industries plus compliquées, on préparerait des ouvriers et des ouvrières capables d'utiliser, sans jamais chômer, tout ce qu'ils possèdent de force et d'intelligence.

On ne peut, en effet, se dissimuler qu'il y ait danger, pour celui dont le travail est la seule ressource, à se cantonner dès sa jeunesse dans la pratique d'un unique métier; car les découvertes de la chimie et de la physique, l'invention d'une machine, un chemin de fer qui modifie les courants commerciaux; en un mot, les progrès de l'industrie, peuvent amoindrir rapidement une profession, et même supprimer un métier, comme on l'a vu pour le filage à la main. Il serait prudent pour le *travailleur moyen* d'avoir, comme l'on dit, plusieurs cordes à son arc, et d'acquérir dans plusieurs professions une habileté *moyenne*, plutôt que de viser à la perfection dans une profession unique (toute réserve étant faite quant aux sujets exceptionnels, qui seront toujours recherchés).

C'est ainsi, du reste, que l'ouvrier manuel américain envisage sa situation aux États-Unis. Il commence généralement par les métiers les plus vulgaires; mais, pendant qu'il en accomplit les pénibles détails, il se prépare par des études et par des exercices à un métier supérieur ou plus lucratif, gravissant ainsi, en raison de sa capacité, les divers échelons de l'industrie, émigrant même parfois du côté des professions libérales, et arrivant de temps à autre aux plus hautes positions sociales, comme on l'a admiré chez le dernier président des États-Unis, assassiné par un fanatique.

Il n'y a point d'incompatibilité entre l'application journalière du corps aux labeurs les plus matériels et celle de l'esprit à des études scientifiques ou littéraires. C'est une question de volonté pour l'homme isolé, sans ressources; pour les multitudes, c'est une question d'éducation nationale. On voit, en Écosse, des apprentis forgerons suivre le soir des cours de l'Université, et M. Esquiros cite un berger de ce pays qui, étant tombé malade, lisait dans son lit un auteur grec en manière de distraction.

Mais, en dehors de l'accroissement d'instruction et d'un système d'enseignement professionnel, c'est surtout à l'industrie elle-même qu'il appartient de cicatriser les blessures fatales qu'infligent les *mortes-saisons* dans un trop grand nombre de carrières.

Indirectement elle vient quelquefois en aide par quelques spéculateurs, qui, à l'affût des circonstances, comptent précisément sur le chômage forcé des ouvriers pour obtenir des produits à très-bas prix. Ils ne sont pas repoussés, parce que, pour l'infortuné qui souffre, demi-salaire vaut mieux encore que salaire nul; mais si un tel palliatif est acceptable, il ne mérite guère encouragement.

Un bien meilleur exemple, un exemple à suivre dans la plupart des groupes industriels affligés par la *morte-saison*, a été donné par l'industrie du vêtement dans les maisons de confection.

Ces maisons s'arment de grands capitaux avec lesquels, d'une part, elles achètent *comptant* des *masses* de marchandises qu'on leur cède avec des avantages considérables, à cause de l'importance de l'affaire et de sa réalisation immédiate, et, d'autre part, ils entretiennent durant toute l'année des ouvriers d'autant moins exigeants que leur salaire est assuré régulièrement. Par ce double motif, les maisons de confection réunissent d'avance d'innombrables vêtements à un prix de revient qui, tous gains compris, est fort au-dessous de celui des produits similaires fabriqués sur commande. Aussi, dès que le retour des saisons ramène le besoin de vêtements nouveaux, l'écoulement se fait-il avec rapidité.

Salaire continu et régulier pour l'ouvrier, économie pour le consommateur, alimentation régulière des grandes fabriques, tels sont les résultats de cette heureuse combinaison qui démontre, en outre, les services que de grands capitaux, réunis dans une seule main et habilement employés, peuvent rendre à toutes les classes de la société, et plus particulièrement aux classes les moins favorisées de la fortune.

MAIS.

Mais est l'antagoniste décidé de toute idée de perfection. Nous avons déjà pris à partie ailleurs cette petite particule disjonctive, quelquefois utile et plus souvent perfide (1) : l'envie nous vient de la rappeler sur la sellette ; nous n'en avons pas dit assez de mal.

Mais, dans la conversation, arrête tout élan généreux, à peu près comme une main crochue qui, sur le bord d'un chemin, sortirait d'un taillis, saisirait le voyageur par son manteau et le tirerait en arrière. Comment avancer en ligne droite, et surtout s'élever, avec un interlocuteur qui a toujours un *mais* au bord des lèvres?

Mais est le complaisant des idées médiocres, le courtisan des formules banales, le courtier des lieux communs.

Écoutons A et B; on s'est groupé autour d'eux et on s'attend à quelque échange de pensées sérieuses.

A regrette de voir tant d'hommes de notre temps qui se détournent des jouissances véritables du cœur et de l'esprit, négligent la culture de leur intelligence, exposent ce qu'ils possèdent et même l'estime de leurs amis dans des entreprises ou des jeux qu'on honore du nom de spéculations. Il demande s'il est bien nécessaire de se laisser ainsi

(1) *On, Si* et *Mais*, t. XV, 1847, p. 23.

entraîner de plus en plus à ambitionner au delà d'une aisance honnête.

B l'interrompt d'un air fin : — Sans doute, Monsieur, la richesse ne fait pas le bonheur, *mais* elle y aide beaucoup.

A, tout étourdi de l'interruption, comprend que l'entretien va glisser sur une mauvaise pente, et que ce *mais* signifie tout simplement : « Vive la richesse ! il n'en faut pas médire. Quand on a la chance pour soi, on serait bien sot de rester à moitié route. Trop d'or ne nuit jamais. Après tout, l'homme riche sera toujours le plus considéré et le plus libre de faire toutes ses volontés. » Etc., etc.

A se jette donc d'un autre côté. On vient de prononcer le nom d'un personnage fameux, et il se hasarde à dire : — Il est fâcheux que ce soit un homme sans sincérité, sans probité, capable de se démentir du jour au lendemain par amour pour le succès.

B de s'écrier aussitôt : — Oui, *mais* il est bien habile !

A cherchera-t-il à démontrer qu'il n'y a aucun rapport entre les deux idées, et que toute l'habileté, tout l'esprit du monde, ne peuvent pas rendre plus digne d'estime et de respect l'homme qui emploie pour réussir des moyens que l'honnêteté réprouve ? Non ; il voit bien que ce *mais* veut dire : « C'est une bonne chose que l'habileté, quoique les maladroits la dénigrent. Quand on réussit, on a toujours assez d'admirateurs. Qui veut la fin veut les moyens. »

Plutôt que de s'exposer à entendre répéter devant de jeunes esprits qui l'entourent tous ces vilains propos, A préfère garder le silence ou aborder un autre sujet. Il fera remarquer, par exemple, combien il est à regretter que beaucoup de personnes éclairées soient encore si peu persuadées de la nécessité d'instruire le peuple, de créer des bibliothèques populaires, de propager par tous les moyens possibles les connaissances utiles.

B ne le laisse pas achever. — Oui, dit-il avec la gravité d'un président, l'instruction est peut-être une bonne chose, *mais* l'éducation vaut mieux encore.

Il n'est pas sûr que B sache bien ce qu'il entend par ce mot *éducation*. Aucun esprit sage et sérieux n'a jamais contesté qu'on dût profiter de l'instruction pour conserver et fortifier les principes fondamentaux de la morale. L'enseignement des écoles et des cours destinés aux classes peu éclairées est au contraire un moyen puissant de faire pénétrer plus loin et plus avant les grandes vérités qui tendent à élever et à ennoblir l'esprit humain. Quel avantage B trouve-t-il donc à rejeter d'une main l'instruction et à lui opposer l'éducation ? Est-on plus en mesure de donner celle-ci, et ne peut-on s'en occuper qu'à la condition de maintenir les intelligences dans les ténèbres ? B n'oserait pas avouer qu'il se sent assez de goût pour l'obscurantisme... chez les autres. C'est cependant ce qu'il est permis de conclure de son *mais*, en le traduisant ainsi : « On parle toujours d'instruire le peuple ; c'est commun et monotone. Moi, je demande qu'on fasse son éducation ; la pensée est bien plus profonde. Après cela, qu'on instruise ou qu'on moralise, je ne demande pas mieux : ce n'est pas mon affaire ; et quand on cause, c'est pour causer. »

Mais est, en effet, une grande ressource pour ceux qui se fatiguent vite à suivre une idée. Rien de plus à la main et de plus prompt pour se « dérober », comme on dit en équitation. *Mais* est une sorte de petite serpette qui sépare et hache les entretiens en mille menus petits morceaux, et les morceaux en miettes.

PLANTES CARNASSIÈRES. — LE BAUME DE COQ.

Le baume de coq (*Balsamina suaveolens*) attaque la chair des animaux à l'aide de ses racines, et la digère complétement. M. Babinet a cité plusieurs exemples prouvant qu'il y a peu de plantes plus voraces et plus carnassières. Il mit un pigeon mort au pied d'un baume, et l'animal fut entièrement absorbé par la plante en quelques semaines.

LA PEAU HUMAINE.

Suite. — Voy. p. 47.

C'est dans les papilles que réside le sens du tact, le sens du *toucher*. Elles sont très-nombreuses dans les points où la peau est très-sensible, particulièrement à l'extrémité des doigts et des orteils et autour des grandes ouvertures, aux lèvres, aux narines, aux paupières, par exemple. Si vous regardez le bout du doigt avec une forte loupe, il vous paraîtra recouvert d'une foule de monticules rangés en série comme une chaîne de montagnes ; chaque monticule est une papille. La plupart d'entre elles renferment un petit corpuscule, une sorte de noyau dur, microscopique, autour duquel les nerfs de la peau viennent se terminer en se pelotonnant, comme on peut le voir dans la figure ci-dessous.

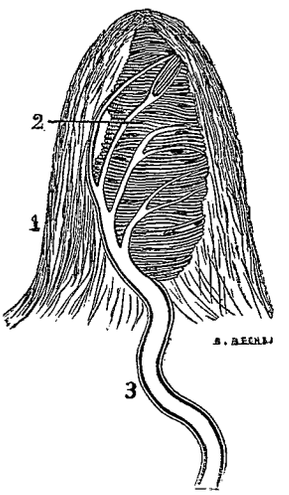


FIG. 3. — Une papille (organe du tact), grossie 400 fois

1. Masse de la papille. — 2. Corpuscule du tact. — 3. Nerf se terminant sur le corpuscule du tact, autour duquel il s'enroule.

Lorsque nous voulons connaître, en le palpant, les qualités physiques d'un objet, nous le pressons légèrement avec la pulpe des doigts : le nerf destiné au sens du toucher est comprimé entre la surface de l'objet que nous touchons et le petit corpuscule dur autour duquel il est enroulé. De cette légère pression nerveuse résulte la sensation du toucher.

Le liquide de la transpiration est fabriqué par de petits tuyaux fermés à l'une de leurs extrémités et appelés en anatomie *glandes sudoripares* (1). Ces tuyaux s'ouvrent à la surface de l'épiderme par une ouverture sur laquelle on voit perler de petites gouttes transparentes au moment où une personne transpire abondamment. Chacun de ces tuyaux est mince comme un cheveu fin ; son ouverture est ce qu'on appelait autrefois *pore* de la peau. Les découvertes faites dans ce siècle ont démontré que la peau n'est pas poreuse ; en effet, si l'on suit le petit conduit capillaire qui fait suite à l'ouverture dont je viens de parler, on le voit s'enfoncer à travers l'épiderme qu'il traverse en décrivant une spi-

(1) Le mot *glande* est appliqué à tout organe chargé d'extraire du sang certains principes particuliers. Les glandes qui nous occupent retirent du sang le liquide de la transpiration.

rale analogue à celle d'un tire-bouchon. Il pénètre ensuite dans l'épaisseur du derme en s'infléchissant sur lui-même, et arrive dans les parties profondes de cette membrane, où il s'enroule en formant une sorte de peloton dont la grosseur ne dépasse pas celle de la tête d'une petite épingle. Le fond du tuyau est fermé. L'intérieur est tapissé par un mince prolongement de l'épiderme.

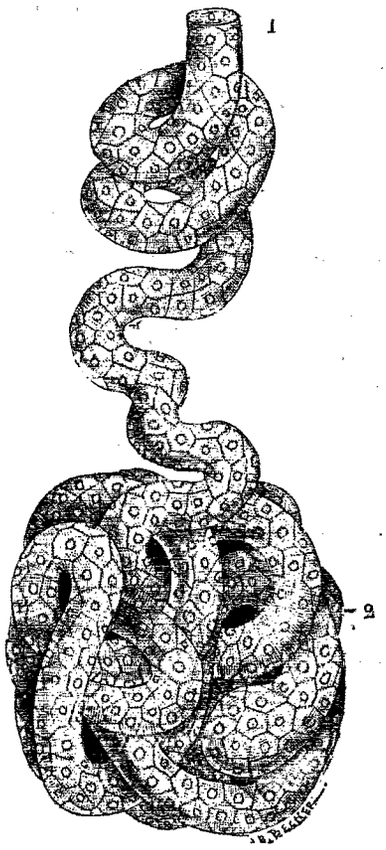


Fig. 4. — Organe producteur de la transpiration (glande sudoripare des anatomistes), grossi 40 fois.

1. Ouverture par laquelle s'écoule le liquide. — 2. Corps de la glande, formé par un conduit enroulé sur lui-même.

Les tuyaux de la transpiration existent partout; ils sont extrêmement abondants à l'intérieur de la main et au-dessous du pied, où M. Sappey a compté 806 ouvertures par centimètre carré; ailleurs, il en existe huit fois moins. En somme, les anatomistes admettent de 600 000 à 700 000 glandes à transpiration dans la peau d'un homme.

A la suite d'un exercice forcé, et pendant les grandes chaleurs, leur rôle s'exagère; chaque tube apportant son contingent, on peut recueillir une quantité considérable de liquide. Les chimistes s'en procurent abondamment pour leurs analyses; c'est sur 55 litres que Favre expérimenta lorsqu'il fit ses recherches, en 1852.

Il existe aussi une transpiration qu'on ne voit pas. Nuit et jour, en toute saison, la peau exhale de la vapeur, mais une vapeur invisible, insensible. L'épiderme étant imperméable comme une couche de caoutchouc, cette transpiration insensible ne peut se faire que par les tuyaux dont nous venons de parler. Elle est utile à la santé, et cette considération devrait suffire pour bannir l'usage des vêtements véritablement imperméables qui empêchent le passage de la vapeur et la condensent sous forme de liquide qui imbibe les vêtements placés au-dessous de l'imperméable. Voilà pourquoi les chaussures en caoutchouc rendent les pieds humides au bout de quelques heures, pourquoi la surface du corps devient rapidement moite lorsqu'un paletot de caoutchouc recouvre les vêtements.

Les tubes des glandes à transpiration ne servent pas uniquement à verser du liquide à l'extérieur; ils peuvent servir aussi à absorber, c'est-à-dire à faire pénétrer des liquides dans le corps, comme le prouve M. Fort dans son Traité d'anatomie. Lorsqu'une personne se plonge dans un bain plus chaud que son corps (la température du corps est de 37 degrés centigrades), les glandes de la transpiration fonctionnent, et le corps perd une partie de son poids égale au poids de la transpiration qu'il exhale. Si la température du bain est la même que celle du corps, l'équilibre s'établit, les tuyaux ne fonctionnent pas, et le corps ne perd rien de son poids; mais si le bain est inférieur à 37 degrés, non-seulement la transpiration n'a pas lieu, mais, au contraire, l'eau du bain pénètre jusqu'au fond des petits tuyaux en question, où elle est absorbée, de sorte que le corps plongé dans le bain gagne en poids. D'où il faut conclure qu'un bain à température peu élevée est préférable, pourvu toutefois qu'il ne produise pas sur la peau une sensation désagréable.

Quelques personnes n'admettent pas l'absorption par la peau : on pourrait cependant l'avoir démontrée, en tenant compte, comme cela vient d'être dit, de la question de température. Cette absorption explique l'usage des bains médicaux et de certaines frictions usitées en médecine.

L'évaporation de la peau, la transpiration insensible, est plus qu'une transpiration, c'est une véritable respiration. Dans la respiration par les poumons, nous exhalons du gaz acide carbonique, résultat des combinaisons chimiques qui se produisent dans les divers points du corps, et nous absorbons du gaz oxygène qui donne au sang sa propriété vivifiante. Les glandes de la peau fonctionnent aussi comme le poumon. Lorsque la température est basse, l'air pénètre dans les tuyaux qui constituent les glandes de la transpiration; l'oxygène de l'air y est absorbé, en petite quantité il est vrai, pour passer ensuite dans le sang; d'autre part, ce liquide exhale de l'acide carbonique par les mêmes tuyaux. Cet échange de gaz dans l'épaisseur de la peau est une véritable respiration, elle est 38 fois moins active que la respiration par les poumons.

Lorsque l'air ne peut plus pénétrer dans les poumons, l'asphyxie se produit et la vie cesse parce que l'échange ne se fait plus entre l'acide carbonique du sang et l'oxygène de l'air. On sait que le sang devient noir, phénomène dû à la grande quantité d'acide carbonique qui s'est accumulé dans ce liquide. De même, on pourrait produire l'asphyxie, mais d'une manière plus lente, en supprimant la sortie de l'acide carbonique et la pénétration de l'oxygène par les glandes de la peau. Si, par impossible, on s'avisait de raser la surface du corps d'un animal, et de l'enduire ensuite de goudron ou d'une autre substance imperméable, on déterminerait certainement l'asphyxie.

Un fou maniaque possédait une chèvre qui faisait sa joie; un jour, contrarié de la voir revenir mouillée à la suite d'une averse, il eut l'ingénieuse idée de lui couper les poils sur tout le corps et de la vernir complétement. Au bout de quelques jours cette pauvre bête mourut asphyxiée. Ainsi, sans s'en douter, ce malheureux avait fait une expérience scientifique.

De tout ce qui précède, il résulte qu'il est utile de faire usage des bains et des vêtements perméables pour faciliter la respiration par la peau et l'évaporation.

Chez quelques animaux la respiration par la peau est plus active que celle des poumons. Une grenouille, par exemple, peut vivre sans poumons pendant plusieurs semaines en respirant par la peau.

La suite à une autre livraison.

JEUNE FILLE DE L'ILE DE ZANZIBAR

(AFRIQUE ORIENTALE).



Aziza, petite-nièce du gouverneur de Zanzibar. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après Bayot.

Il y a une vingtaine d'années, avant la publication d'un récit plein d'intérêt sur les explorations du brick de l'État *le Ducouëdic*, on connaissait à peine l'île de Zanzibar, et l'on eût cherché vainement quelques renseignements touchant les mœurs des habitants de cette portion de l'Afrique orientale. Grâce aux images daguerriennes employées dès cette époque par le contre-amiral Guillain pour l'illustration de son beau Voyage (1), nous sommes à même de reproduire des costumes qui n'ont point changé depuis des siècles, et que l'esprit conservateur des Souahhellis, habitants de cette grande île, ne modifiera pas très-probablement d'ici à bien des années.

La gentille Aziza, dont nous reproduisons ici les traits enfantins (et cependant son nom en arabe signifie la Majestueuse), est devenue sans doute une grande dame, et nous aimons à faire savoir au lecteur que, retirée dans le harem, elle ne porte plus le cercle d'or qui ornait d'une façon si bizarre sa gracieuse personne. Ce bijou prétendu est réservé aux enfants, et se nomme *p'hétéia-poua*, anneau du nez; mais on est tenté de se demander s'il ne laisse pas après lui des traces difficiles à effacer.

Aziza appartient évidemment à une famille opulente de l'île : c'est en quelque sorte une princesse, car elle est la propre nièce du gouverneur de Zanzibar; mais le tableau que nous trace avec tant de fidélité M. Guillain du costume en usage chez ses compatriotes, n'est pas de nature à nous faire regretter, il en faut convenir, les détails exacts, qui nous ont manqué jusqu'à présent, sur les dernières modes de la capitale où l'iman de Mascate a établi son séjour. Il paraît certain qu'une minutieuse propreté, recommandée par le Coran à ses fidèles, est fort négligée par les dames Souahhellis ainsi que par les femmes arabes, et que dans cette terre classique de l'encens, une réunion des dames les plus richement parées laisse parfaitement comprendre qu'il y a en Afrique certains parfums plus forts que les parfums d'Arabie.

A toutes choses il y a des exceptions, et la jeune Aziza, nous aimons à le croire, en était une.

La ville de Zanzibar, chef-lieu des États du sultan de Mascate, est plus attrayante, vue de la mer, qu'elle ne l'est en réalité dès qu'on est condamné à errer dans ses rues tortueuses, ou à respirer son atmosphère embrasée. La vie y est des plus monotones, et, il y a quelques années, les plus simples usages du confortable européen n'y avaient pas encore pénétré. Mais c'est un entrepôt actif du commerce oriental dans ces parages, et il règne une certaine variété de costumes chez ces Arabes, ces Banians, ces Cafres, ces Malgaches et même ces Souahhellis qui forment la base de la population. Ceux que nous nommons ici en dernier lieu sont de beaucoup les plus nombreux; ils offrent dans leurs traits un mélange du type arabe et de celui des Cafres. M. Guillain avoue que les Souahhellis lui ont paru

(1) Voy. *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale* recueillis et rédigés par M. Guillain, capitaine de vaisseau, publiés par ordre du gouvernement. *Relation du voyage d'exploration à la côte orientale d'Afrique exécuté pendant les années 1846, 1847 et 1848* ; 3 vol. in-8, atl. — Burton, *Zanzibar*; 1872, 2 vol. illust.

avoir les cheveux crépus, « et par conséquent peu susceptibles d'être lissés ou tressés. » (1) En général, la tête de ces dames est toujours couverte d'une coiffure plus ou moins ornée. Ayant plus de rapport par les traits avec le type arabe qu'avec le type noir, « Aziza avait les cheveux tressés en nattes tombantes. »

L'oncle de cette jeune enfant, Syed Séliman, occupait jadis le premier rang dans Zanzibar, après le sultan de Mascate, Syed Saïd, dont la renommée guerrière est grande encore dans ces parages. Syed Séliman était un homme d'un sens remarquable, et ce fut à son dédain de certains préjugés, qu'on rencontre presque toujours chez les gens de sa race, que le savant commandant du *Ducouëdic* dut l'avantage d'être présenté à sa femme et à sa fille, « sans même qu'elles fussent voilées. »

LA MOUCHERONNE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34, 42, 50, 58, 66.

Ce fut en s'encourageant l'un l'autre qu'ils arrivèrent à l'heure du déjeuner. Au sortir de table, le teinturier était déjà vêtu pour se mettre en route, afin d'aller à la recherche d'une place à prendre dans l'atelier de l'un de ses confrères. Prêt à partir, comme il embrassait encore une fois les deux fillettes, un visiteur se présenta. C'était un ancien ouvrier de la maison, celui qui, le premier, avait été se faire embaucher par le rival de François Moucheron. A sa vue, la Moucheronne sourcilla ; c'en fut assez pour que son mari, qui allait lui tendre franchement la main, se tînt sur la réserve et conçût de la défiance.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, patron, lui dit l'ouvrier ; on travaille aujourd'hui chez l'un, demain chez l'autre ; ça n'empêche pas d'être bien avec tout le monde. D'ailleurs, si je n'étais pas avec ceux qui sont venus hier vous souhaiter la bienvenue, on ne m'a pas vu non plus parmi les gens qui ont, à ce que j'ai entendu dire, refusé d'entrer chez vous. Chacun a son idée ; la mienne est de ne me mêler que de ce qui me regarde.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ici ce matin? demanda la Moucheronne.

— Une bonne intention pour votre mari.

— Il paraît que cela te regarde aussi, cette bonne intention pour moi, observa le teinturier du Pecq avec sa parfaite bonhomie.

L'ouvrier, un peu décontenancé par cette remarque ingénue, répondit :

— Dame ! on est toujours bien aise d'avoir pour contremaître un homme avec qui on a travaillé dix ans.

— C'est-à-dire que vous venez de la part de votre nouveau patron, riposta la Moucheronne. Celui-là même qui nous a pris nos ouvriers, nos pratiques, et qui a témoigné contre mon mari en justice.

(1) « Les Souahhellis, dit le contre-amiral Guillain, doivent leur origine aux colons arabes qui s'établirent sur la côte à diverses époques, et notamment lors des grandes émigrations musulmanes..... Ce sont eux que les Portugais trouvèrent maîtres du pays et désignèrent sous le nom de Mores. Le type de ces fondateurs des établissements musulmans s'est altéré de plus en plus, par suite des alliances qu'ils ont contractées avec les individus de race africaine. » (tome Ier, 2e partie, p. 74.) Constatons en passant qu'on n'a encore parmi nous que des idées fort vagues sur ces habitants de l'Afrique orientale. On sait même à peine quelles sont les limites des États du sultan de Mascate. « A la côte d'Afrique, dit l'habile voyageur cité plus haut, sa souveraineté s'étendrait sur tout le littoral compris entre les caps Delgado et Gardafui. Cependant, ajoute-t-il, on verra dans le cours de notre itinéraire que, sur bien des points, cette souveraineté est purement nominale. » (t. Ier, 2e part., p. 234.)

Sans hésiter cette fois, l'ouvrier répliqua :

— Quand on est cité, il faut bien répondre, sans quoi il y a une grosse amende à payer. D'ailleurs, l'affaire du tribunal et celle de l'atelier, ça fait deux, et comme maître Moucheron doit avoir besoin de travailler, je me suis volontiers chargé de venir lui dire qu'il n'aura pas loin à aller pour trouver de l'ouvrage.

Le brave homme, qui ne savait pas garder rancune à un ennemi, ne songeant d'abord qu'à la proximité de la maison rivale, dit en regardant tour à tour ses enfants et sa femme :

— L'autre bout du pont, c'est bien moins loin de chez nous que Paris.

Si la Moucheronne eût fait le moindre signe d'assentiment, il se serait résigné à accepter la proposition qui lui était faite ; mais une question que celle-ci adressa à l'ouvrier mit fin à son irrésolution.

— D'où vient, dit-elle, que votre patron cherche à attirer mon mari dans son atelier? il n'a pas besoin de ses services, puisque Jean Bellavoine lui a vendu le secret de notre teinture en bleu.

— Vendu, mais pas livré, répondit l'ouvrier : c'est le jour même où le marché devait être conclu que le pauvre diable a été massacré dans le bois du Vésinet.

A la nouvelle qu'il était encore maître de son précieux secret, un vif sentiment de joie épanouit le cœur de François Moucheron et fit rayonner son visage. L'envoyé du confrère rival, aussitôt congédié par les deux époux, partit en emportant un refus formel.

Moins d'un quart d'heure après, le ménage s'étant de nouveau consulté, le mari de la Moucheronne la quitta, mais n'avait plus d'incertitude touchant le succès de ses démarches pour trouver du travail. L'événement qui avait mis obstacle à la trahison préméditée de son ancien apprenti lui permettait d'aller offrir à la maison où il serait reçu l'avantage pour elle d'exploiter, à son profit, le monopole du secret industriel envié par tous ses confrères. Comme il savait à qui s'adresser, au lieu de prendre la route de Paris, il gravit la côte du Pecq et gagna Saint-Germain. Chemin faisant, il salua tous ceux qu'il venait à rencontrer : beaucoup d'entre eux détournèrent la tête, il ne leur en voulut pas ; mais il sut bien bon gré aux braves gens qui lui rendirent son coup de chapeau.

Non loin du marché, dans la rue au Pain, demeurait un vieux teinturier mal achalandé, et dont la boutique obscure faisait piteuse mine à côté des magasins fréquentés qui l'environnaient. Le maître de céans avait travaillé autrefois avec le père de François Moucheron, et c'était à l'occasion de ce fameux *bleu* qu'ils s'étaient un jour séparés et brouillés. Naturellement bourru, et de plus rendu irritable à cause de la continuité de sa mauvaise fortune, il fit au fils de son ancien camarade d'atelier un accueil qui n'était pas encourageant. Mais la première bourrasque bravement essuyée, le teinturier exposa si franchement sa situation, et il eut une si séduisante proposition à faire au confrère qui voyait de jour en jour diminuer sa clientèle, que ce dernier dit, en lui serrant affectueusement la main :

— Je n'ai plus assez de travail pour moi seul ; mais c'est égal, d'après ce que tu as l'intention de faire à mon égard, tu peux venir ici après-demain, j'aurai de l'ouvrage pour deux.

Quand François Moucheron revint le jour dit dans la rue au Pain, son patron arrivait de Paris, où il n'avait pas fait un voyage inutile chez ses clients d'autrefois. Le comptoir était encombré de pièces de toile et d'étoffes de laine blanche.

Le teinturier du Pecq s'arrêta émerveillé.

— C'est comme un miracle ! dit-il.

— Le miracle, c'est toi qui l'as fait, repartit le vieux bonhomme.

Et, le prenant par la main, il le conduisit dans la rue, en regard de la devanture de la boutique. Là, d'un air triomphant, il lui montra un écriteau fraîchement collé.

Sur cet écriteau les passants lisaient ces mots tracés en gros caractères : ICI ON TEINT EN BLEU-MOUCHERON.

V

En même temps que le teinturier du Pecq, redevenu simple ouvrier, ramenait une sorte de prospérité chez le vieux camarade de son père, la Moucheronne, dont aucun indice ne pouvait diriger les démarches, s'occupait néanmoins sans relâche de la découverte presque impossible du meurtrier de Jean Bellavoine. Tout le jour en route, tantôt seule, tantôt accompagnée de ses filles, elle allait partout où l'inspiration lui faisait espérer de voir poindre la lumière. Elle interrogeait, elle épiait et suivait avec l'ardente persévérance du chasseur tout ce qui avait, à ses yeux, l'apparence même douteuse d'une trace. Arrivée au terme de celle-ci, c'est-à-dire à la déception, la Moucheronne revenait chez elle souvent brisée par l'excès de fatigue, mais jamais découragée.

Si loin que sa course inutile eût dû la conduire, elle calculait cependant assez bien la marche des heures pour que François Moucheron, au retour de sa journée de travail, trouvât son couvert mis et le souper sur la table.

C'était déjà beaucoup pour les forces de la courageuse femme que d'avoir à ajouter aux peines journalières qu'elle s'imposait en vue d'une incertaine réhabilitation, les soucis de la nourriture ainsi que de l'entretien de son mari et de ses deux enfants. Le fardeau était lourd à porter, un surcroît de charge vint le rendre plus pesant encore.

Un soir, en rentrant chez elle, la Moucheronne y trouva la supérieure des sœurs de l'hôpital de Saint-Germain qui l'attendait ; elle avait amené avec elle l'ancien apprenti de la maison, déjà un peu moins idiot, car il avait reconnu et nommé les deux fillettes qu'il ne pouvait voir.

Ces dernières avaient été d'abord retenues à distance par l'effet que produisait sur chacun à première vue la laideur repoussante de l'infirme et ses yeux chercheurs, quoique sans regard. Mais bientôt, rassurées et encouragées par la supérieure, elles s'étaient peu à peu si bien familiarisées avec lui, que tandis que la plus jeune et la plus mutine des deux sœurs s'enhardissait jusqu'à l'agacer, l'aînée, ayant un écheveau de fil à mettre en peloton, maintenait le pensionnaire en posture de dévidoir quand leur mère rentra.

A l'exclamation que fit la Moucheronne devant ce tableau, Jean Bellavoine se leva tout à coup, et, laissant tomber l'écheveau, il s'écria, les deux mains jointes :

— Gardez-moi, mère, gardez-moi !

Après qu'elle eut laissé passer le premier moment de la surprise, la supérieure expliqua à la Moucheronne que le règlement de l'hôpital ne permettait pas de laisser Jean Bellavoine occuper à perpétuité un lit qui n'était accordé qu'à des patients atteints de maladies passagères et non pas à des infirmes incurables. En conséquence, le conseil avait décidé que Jean Bellavoine serait recommandé à la charité de qui voudrait se charger de lui, jusqu'à ce qu'on eût réussi à le faire admettre dans l'un des hospices où l'on reçoit les aveugles.

— Qu'il reste ici, dit la Moucheronne, à moins que mon mari ne s'y oppose, attendu que je ne suis que pour moitié la maîtresse ici ; et encore, pour les choses graves, c'est lui qui décide.

Elle disait cela, la digne femme, pour laisser à son mari, dont elle sauvegardait ainsi la dignité, le mérite d'une bonne action. La supérieure comprit cette délicatesse et quitta la maison du teinturier du Pecq pleinement rassurée sur le sort présent de son ancien pensionnaire. En remontant à Saint-Germain, elle rencontra François Moucheron qui descendait la Grand'rue. En quelques mots elle lui fit part de sa démarche auprès de la Moucheronne en faveur de l'aveugle; il ne put se défendre d'un mouvement répulsif à cette idée : « Celui qui m'a quitté pour me trahir est chez moi » ; mais, le réprimant aussitôt, le brave homme demanda, selon son habitude :

— Qu'a dit ma femme ?

— Elle a dit : « Qu'il reste si mon mari le veut. »

— Pourquoi ne le voudrais-je pas, puisque ça lui convient ? répondit-il d'un ton qui prouva à la sœur hospitalière que François Moucheron se faisait violence en se rangeant, sans autre discussion à l'avis de sa femme.

Mais la discussion, il l'eut avec lui-même en achevant de descendre le Pecq, et, comme si la Moucheronne y avait pris part, il s'avoua vaincu par ces premiers mots qu'il lui dit en l'abordant :

— Je sais qu'il y a du nouveau ici : tu dois avoir agi pour le mieux ; ainsi ce qui est fait est bien fait.

Il embrassa sa femme et ses enfants, dit un mot de bienvenue en passant près de Jean Bellavoine, qui s'était repris à trembler depuis l'arrivée de son maître. Celui-ci, pressé par l'appétit, s'était déjà assis devant son assiette et allait puiser dans la soupière, quand, s'arrêtant, il reprit, désignant l'aveugle :

— Il a eu le temps d'oublier le chemin de la table ; menez-le à sa place, les enfants ; vous lui devez ça ; il vous a fait assez souvent asseoir à la vôtre.

— Tu es bien vraiment un brave homme ! murmura la Moucheronne en se penchant à l'oreille de son mari.

La nouvelle adoption de Jean Bellavoine par le ménage Moucheron, plus généreuse encore que la première, opéra une réaction favorable pour le teinturier, non-seulement dans son voisinage, mais plus loin encore ; à part les quelques malveillants obstinés qui attribuèrent cette bonne action au calcul d'un coupable qui essaye d'apaiser par une charité apparente envers sa victime le cri de sa conscience ; il y en eut beaucoup qui commencèrent à mettre moins en doute l'innocence de François Moucheron, et le plus grand nombre à y croire sincèrement. Il fallait bien qu'on en arrivât là, quand on avait vu, soit sur le pas de la porte, le soir, soit le dimanche à l'église ou à la promenade, les cinq personnes dont se composait la maisonnée du bas du Pecq causer amicalement ensemble, prier ensemble avec la même ferveur et marcher de compagnie, le mari parlant de l'extension que prenait, grâce à lui, la maison du vieux teinturier de la rue au Pain ; la femme, d'un nouvel indice qui ravivait son incessante espérance, tandis que, devant eux, les deux jeunes filles servaient fidèlement de guide à l'aveugle. Au lieu des humiliations que le mari de la Moucheronne avait à subir au premier temps de son retour, il n'en était plus à compter non-seulement les coups de chapeau qui répondaient à son salut, mais aussi les mains qui allaient au-devant de la sienne.

— Tu dois être contente, disait alors le teinturier à sa femme.

— Pas encore, répondait-elle. Ils croient, c'est déjà bon ; mais c'est sans preuve qu'ils en sont arrivés à la croyance. La réputation de gens d'honneur, pour être inattaquable, a besoin de s'appuyer sur une certitude que personne ne puisse contester.

A l'époque où la Moucheronne disait cela, l'affection et les bons soins dont Jean Bellavoine était entouré avaient à peu près dissipé les ténèbres dans son cerveau, et peu à peu raffermi sa mémoire. Il avait pu se souvenir que le

matin du dernier jour où il ait vu la lumière, comme il passait dans le bois du Vésinet, la rencontre soudaine du maître dont il venait de déserter l'atelier lui avait causé une si grande frayeur qu'il s'était blotti dans un taillis. Quand il osa lever un peu la tête, François Moucheron devait déjà être loin. Il n'eut que le temps d'envisager, à quelques pas devant lui, la figure d'un tout jeune homme; puis le coup de feu partit, et la violence de l'angoisse lui fit perdre connaissance.

Ce ne fut pas d'une traite, mais par lambeaux, qu'après si longtemps et un tel oubli de sa personnalité, il put compléter ce récit. Deux points étaient acquis : François Moucheron devait avoir fait du chemin quand le coup de fusil avait été tiré sur son apprenti, et le coupable était un jeune homme. *La fin à la prochaine livraison.*

LECTURES ANGLAISES.

Pour les personnes qui aiment beaucoup la lecture, c'est un grand avantage d'être en état de lire couramment la littérature anglaise. Il y a telle collection d'auteurs anglais, par exemple celle de l'éditeur Tauchnitz, qui peut suffire pendant beaucoup d'années à satisfaire à toutes les honnêtes curiosités de l'esprit. Dans cette longue série de livres, qui depuis bien des années se déroule sans cesse et avec un succès soutenu sous les yeux du public, non-seulement il se trouve des romans très-intéressants bien que très-moraux, mais on y rencontre aussi les poëtes les plus illustres, des historiens, des sermonnaires, etc. Lorsque je commençai à puiser des distractions dans cette riche bibliothèque, je fus tout d'abord frappé de ce fait, qu'un très-grand nombre des œuvres d'imagination contemporaines de l'Angleterre et des États-Unis sont écrites par des femmes; et plusieurs de ces œuvres sont remarquables autant par l'invention et l'intérêt que par la vérité de l'observation et les qualités du style. Un jour je fis part de ce sentiment à un des libraires français qui, à Paris, vendent des livres anglais, et il me répondit que je n'étais pas seul à m'étonner. Il avait entendu l'un des hommes de France les plus éminents et les plus sérieux, l'un de nos orateurs et de nos historiens les plus justement illustres, M. G..., se demander comment les auteurs féminins de ces romans anglais, entre autres Mmes Bronte, Gaskell, Eliot, Yonge, Stowe, Cumming, Wetherel, etc., etc., avaient pu observer avec autant d'exactitude et de profondeur les caractères, les tendances morales, les mœurs, les passions de leur temps. « Ces femmes, ajoutait le libraire, sont presque toutes très-modestes dans leur existence, et très-respectées. On ne rit pas d'elles : on sent plutôt pour elles une sorte de reconnaissance. » Pourquoi trouverait-on à redire, en effet, à cet emploi que certaines femmes instruites, intelligentes, honnêtes, font des facultés vraiment exceptionnelles dont elles sont douées, du moment où elles ne publient rien que ne fussent honorés de signer les hommes qui occupent les premiers rangs parmi les écrivains de leur pays? Nous avons déjà puisé quelquefois et nous espérons puiser encore plus d'une bonne pensée dans leurs écrits.

Voici quelques lignes du beau poëme de Mrs Barrett Browning, que nous avons en ce moment sous les yeux (1) :

« Soyez-en convaincus, jamais le travail sérieux d'une honnête créature ne reste complétement inutile; il n'est jamais si mal conçu ni si imparfait que ce ne soit l'un de ces grains de sable qui agrandissent peu à peu, en s'accumulant, la somme des œuvres humaines par lesquelles s'accomplissent les desseins de Dieu.

« Il faut que l'homme de bien, l'homme sérieux, se lève pour l'action; mais il faut que la femme agisse aussi; autrement, elle tombera au-dessous de sa destination, parce qu'elle aura accepté une sorte de servage. Que tout être libre travaille librement! Que quiconque craint Dieu ne cherche pas uniquement son bonheur!... C'est ainsi que nous serons aussi heureux qu'il soit possible de l'être. Je pense que la vie du ciel même sera encore l'action, l'action arrivant toutefois plus sûrement à son but...

» Ah! soyons heureux de faire, par le travail, ce que nous pouvons faire, et ne nous avisons pas de nous plaindre si notre tâche est humble. Il faut sept hommes, dit-on, pour achever une épingle parfaite : celui qui fait la tête se résout à laisser de côté la pointe; celui qui fait la pointe ne s'occupe pas de la jointure. Mais si un homme s'écriait : « Il me » faut une épingle, et je veux la fabriquer à l'instant, la » tête aussi bien que la pointe », sa sagesse ne vaudrait pas l'épingle qu'il demanderait. Sept hommes pour une épingle, il n'y en a pas un de trop; et peut-être ne faut-il pas moins de sept générations pour redresser ce pauvre monde de la largeur d'un doigt et réparer quelque peu de ses déchirures.

» Avez-vous du travail? croyez-moi, c'est ce que ce monde peut vous donner de plus précieux; car même les sévérités de Dieu nous sont plus salutaires que les bienfaits des hommes. Dieu dit : « Vous gagnerez votre pain à la sueur de vos » fronts. » Les hommes nous crient : « Une couronne! » Ils nous l'offrent; et ceux qu'ils couronnent sont le plus souvent blessés par quelque pointe cachée, par quelque ressort de métal qui se brise. Demandez donc du travail; cela vaut mieux que tout ce que vous pourriez obtenir. »

(1) *Aurora Leigh.*

FABLES LITTÉRAIRES D'YRIARTE.

Voy. p. 22.

LES QUATRE INFIRMES.

Un Muet de naissance, plus sourd qu'un mur, eut à traiter avec un Aveugle une affaire de mince importance.

L'Aveugle parlait par signes qui pour le Muet étaient fort clairs; mais le Muet voulut répondre de même, et l'Aveugle n'y vit goutte.

Dans cet embarras, ils songèrent à réclamer l'aide d'un de leurs camarades qui, par disgrâce, était manchot.

Celui-ci traduisait en paroles les gestes du Muet, et par ce moyen l'Aveugle fut mis au courant de l'affaire.

Le dernier résultat de cette conférence singulière fut qu'il fallait écrire une lettre.

— Camarades, dit le Manchot, ma bonne volonté s'arrête là; pour l'écrire, vous n'avez qu'à faire venir le Maître d'école.

— Comment viendrait-il? dit l'Aveugle; il est si boiteux que c'est à peine s'il peut marcher. Allons le trouver.

Ainsi firent-ils. L'Aveugle et le Manchot dictèrent, le Boiteux écrivit, et le Muet courut porter la missive.

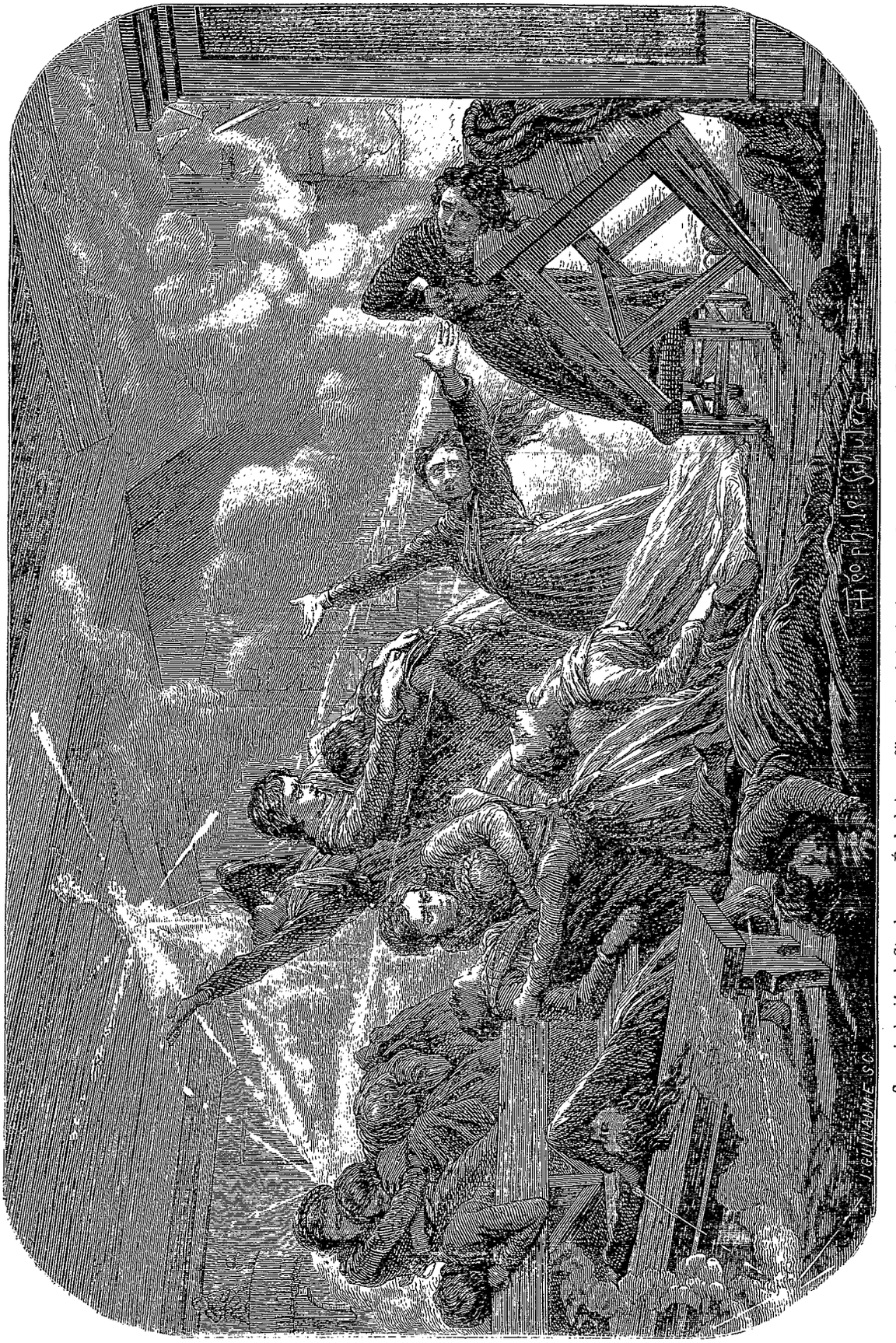
Pour un tel résultat deux personnes auraient suffi; mais ils étaient bâtis de telle sorte qu'il en fallut quatre.

On dit que l'aventure est véritable, qu'elle arriva en un petit village de l'Alcarria, au témoignage de plus de cent personnes; mais je soupçonne fort qu'elle a été plutôt inventée par un plaisant pour peindre ce qui se passe dans ces collaborations littéraires où l'on se met à quatre pour composer une bagatelle.

UN OBUS.

« Dans la rue de l'Arc-en-Ciel, à Strasbourg, un obus tomba sur un pensionnat tenu par des sœurs, pendant que

les enfants étaient en prière. Cinq jeunes filles furent tuées sur le coup; six autres, dont l'une mourante, furent transportées à l'ambulance du petit séminaire. — Ces enfants montrèrent un courage extraordinaire. »



Souvenir du siége de Strasbourg. — École de jeunes filles un jour de bombardement. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

La chambre où tomba l'obus était une espèce de mansarde que M. Schuler a dessinée d'après nature, au moment terrible où les victimes venaient d'être frappées. Quand l'artiste entra tout était noir de fumée. « Au com-

mencement, je ne voyais rien, dit-il, rien que des corps difformes se roulant à terre avec des cris déchirants. »

LA DYNAMITE.

Un produit nouveau est venu s'ajouter aux matières explosives dont la puissance est utilisée dans les exploitations souterraines pour l'extraction de la houille et des minerais, dans les grands travaux publics, et dans les mines de guerre : c'est la *dynamite* (en grec, *dunamis*, puissance).

A peu près inconnue en France avant quelques applications qui en ont été faites, vers la fin de l'année 1870, dans le cours de la guerre et dans l'exécution de quelques travaux publics, son usage était répandu depuis deux ans déjà dans plusieurs pays du continent, en Suède, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Suisse, et même au delà des mers, au Brésil, etc.

La dynamite est un mélange de nitroglycérine avec une silice fine et très-poreuse.

La nitroglycérine, qui est la base essentielle de ce produit explosif, a été découverte en 1847, en France, dans le laboratoire de M. Pelouze, par Ascagne Sobrero. Son invention est à peu près contemporaine de celle du coton-poudre ou fulmicoton, et de ses similaires connus sous le nom de pyroxiles, avec lesquels elle a d'ailleurs beaucoup d'analogie par son mode de préparation et par ses propriétés.

La nitroglycérine est, en effet, le résultat de la modification que subit la glycérine (produit accessoire de la fabrication des acides gras, des bougies stéariques) sous l'action de l'acide nitrique amené à son maximum de concentration par l'addition d'acide sulfurique (une partie en poids d'acide nitrique et deux parties d'acide sulfurique).

Les procédés mis en œuvre pour la fabrication de la nitroglycérine sont des plus simples : ils consistent dans le mélange de la glycérine avec les liquides acides qui viennent d'être indiqués. Une précaution à prendre dans le but d'éviter les explosions qui en résulteraient, c'est d'empêcher, au moyen de réfrigérants, l'élévation de température qui tend à se produire par suite des réactions réciproques des matières mises en contact. Ce résultat est aujourd'hui facilement obtenu au moyen de dispositions et d'appareils mécaniques, qui donnent à cette fabrication une sécurité satisfaisante, et même supérieure à celle de la fabrication de la poudre.

Après des lavages à l'eau naturelle d'abord, alcaline ensuite, et des décantations plusieurs fois répétées, qui enlèvent toutes traces des liquides acides surnageants, la nitroglycérine s'extrait de ce mélange, sous forme d'un liquide de consistance huileuse et de couleur légèrement jaunâtre, qui l'a fait appeler aussi *huile explosible*.

Elle est insoluble dans l'eau, soluble dans les alcools; elle a un léger parfum, agréable et piquant; c'est un poison très-redoutable : une très-petite goutte sur la langue détermine de violents maux de tête. Son poids spécifique est 1.6.

Elle se solidifie à + 5 degrés centigrades. A la température ordinaire elle n'est pas volatile. A 100 degrés environ, elle s'évapore en se décomposant.

Au contact d'une flamme, elle brûle simplement; chauffée rapidement à 180 degrés, elle fait explosion. Sa force explosive est estimée à environ douze fois celle de la poudre. Le choc n'amène qu'une explosion partielle dans la partie atteinte quand, d'autre part, elle ne se trouve pas échauffée par une cause accidentelle, comme on le verra plus loin.

En 1864, M. Nobel, ingénieur suédois, trouva le moyen de provoquer sûrement les explosions de nitroglycérine, qui, malgré les propriétés explosives de cette dernière, ne pouvaient être obtenues par les moyens ordinaires connus pour les autres substances explosibles.

Dès cette époque, elle fut employée en grandes masses dans les mines et les travaux en Suède, en Allemagne, dans l'Amérique du Nord, etc.; mais des explosions accidentelles amenèrent d'effrayantes catastrophes

Un steamer, *l'Européen*, fut détruit, le 3 avril 1866, pendant son déchargement à quai. Les flancs et les agrès du navire furent projetés au loin, et le quai mis littéralement en pièces. Le 16 du même mois, deux petits barils, tout tachés d'une matière huileuse, furent débarqués du steamer le *Pacific*, à San-Francisco, et, à peine arrivés dans cette ville, y firent explosion. Il y eut de nombreuses victimes, et un quartier fut ébranlé comme par un tremblement de terre. Le 4 mai, à Sydney, une explosion partie des magasins de M. Molison les anéantissait, et des édifices du voisinage s'écroulaient de fond en comble. Des ouvriers ont été frappés de mort par les explosions pour avoir, avec des instruments en fer, voulu diviser de la nitroglycérine solide à + 5 degrés centigrades.

L'on dut renoncer à l'emploi d'une matière aussi terriblement dangereuse dans sa manutention et dans son transport, qui fut d'ailleurs interdit dans la plupart des États. De là les recherches auxquelles on se livra des moyens de supprimer cette substance sans en diminuer la puissance. C'est ainsi que M. Nobel, en 1867, trouva la dynamite.

La dynamite est un corps à grains fins, de consistance pâteuse et grasse, résultat, comme il a été dit plus haut, d'un mélange de nitroglycérine avec de la silice, dans la proportion de 75 pour 100 de nitroglycérine pour 25 pour 100 de silice très-poreuse, ayant un très-grand pouvoir absorbant, et dont les cellules offrent une très-grande résistance aux chocs et à la pression. On en forme, pour la pratique industrielle, des cartouches avec enveloppe mince de papier parchemin.

Tous les accidents occasionnés par la nitroglycérine sont attribués à l'extravasation de ce liquide hors des vases qui le contiennent et hors des trous de mine. Dans ce cas, un froissement violent, se produisant quand déjà la nitroglycérine a été échauffée par le soleil, peut amener l'explosion de la masse. Par sa transformation en dynamite, corps solide, ce danger d'extravasation disparaît. De plus, par son absorption dans les interstices des grains de silice, elle se trouve contenue, pour ainsi dire, dans autant de petits réservoirs, et des chocs violents sur la matière pâteuse produisent un déplacement, peut-être une compression des molécules liquides, sans pouvoir leur imprimer le choc nécessaire à l'explosion.

A l'approche d'une flamme, la dynamite, comme la nitroglycérine, s'enflamme sans explosion, et ses particules brûlent de proche en proche, laissant pour résidu la matière siliceuse.

L'explosion de la dynamite ne s'obtient qu'à l'aide de la détonation d'une capsule fulminante dans sa masse, c'est-à-dire par la simultanéité d'un choc intense et d'une température élevée.

Ces propriétés, précieuses à tous les titres, ont été confirmées par la pratique, et l'on peut dire aujourd'hui que l'on trouve dans la dynamite, pour le magasinage, le transport et l'emploi, une bien plus grande sécurité que dans tous les autres agents explosifs.

Voici le résultat de quelques expériences ayant pour but de faire ressortir l'absence de danger dans toutes les manutentions auxquelles peut être soumise la dynamite, et de constater sa force explosive.

Un baril en bois, cerclé de fer, contenant de la dynamite, placé sur un feu de bois, s'est, après dix à quinze minutes, ouvert sous la pression des gaz, et son contenu a brûlé avec une flamme claire. Le même effet s'est produit avec une boîte en fer-blanc remplie de dynamite, fermée avec un couvercle de même métal, et mise dans le feu.

A travers le couvercle d'une boîte en fer-blanc remplie de dynamite, une mèche sans capsule, introduite dans cette dernière et enflammée, a brûlé sans allumer la dynamite.

Les chocs et les coups, comme il peut s'en produire par collision dans les transports, n'ont aucun effet sur cette substance. Un baril en bois cerclé de fer, contenant de la dynamite, a été projeté sur un sol rocheux, de 32 mètres de haut environ, sans que son contenu ait fait explosion. Une cartouche de dynamite, assujettie au-dessous d'une lourde pierre de 100 kilogrammes environ, tombant sur un rocher d'une hauteur de 6 mètres, a été écrasée, également sans explosion.

Sous l'effet de l'explosion d'une cartouche contenant 14 grammes de dynamite, provoquée par la détonation d'une capsule fulminante, cette cartouche placée simplement sur une poutre de sapin reposant à plat sur le sol fendue en éclats. Une cartouche de 113 grammes de dynamite, simplement posée à la surface et légèrement recouverte d'un peu de terre, a fait éclater en plusieurs fragments un gros bloc de granit mesurant 90 centimètres sur 60.

Un bloc de fer cylindrique, de 32 millimètres de hauteur et 27 millimètres de diamètre, percé au centre d'un trou de 25 millimètres, et le trou rempli de dynamite légèrement pressée, mais non bourrée, a été, après explosion de cette substance, séparé, suivant la ligne du trou, en deux morceaux projetés l'un et l'autre, en sens opposés, à une distance de 24 mètres environ du point où le cylindre avait été posé.

La dynamite conserve tous ses effets au milieu de l'eau, et le résultat de l'explosion d'une cartouche au milieu d'un seau d'eau a été la disparition complète de ce seau.

Toutes ces propriétés, de force explosive même au milieu de l'eau, et de sécurité dans toutes les manutentions, ont placé immédiatement la dynamite au rang des produits éminemment industriels, et dès son invention elle a trouvé de nombreuses applications, parmi lesquelles on peut citer les principales suivantes :

Dans les travaux souterrains, pour l'extraction des houilles et des minerais, et les percements de tunnels qui s'exécutent dans des roches contenant le plus souvent de grands volumes d'eau; dans les travaux sous-marins, et pour la confection des torpilles, à laquelle elle est propre par excellence;

Dans les chantiers et les carrières où l'on se trouve aux prises avec une roche qui désespère les mineurs, et où, avec l'emploi de la poudre, la dépense de main-d'œuvre, en raison du faible avancement, est hors de proportion avec le résultat obtenu.

La dynamite a été introduite en France, depuis environ quinze mois, par M. Paul Barbe, ingénieur, qui en a organisé la fabrication suivant le système de l'inventeur, M. Nobel, dans une usine établie à Paulille, près de Port-Vendres (Pyrénées-Orientales), sur les bords de la Méditerranée.

Depuis cette époque, elle a été employée, sur une assez vaste échelle, dans certaines exploitations de mines et sur plusieurs grands chantiers de travaux publics. Partout, dans les cas difficiles pour lesquels ses propriétés la désignent, elle a donné les résultats les plus satisfaisants comme vitesse d'avancement et comme réduction, et, par suite, comme économie de main-d'œuvre, bien que sa valeur soit plus que double de celle de la poudre.

Au tunnel de Saint-Xist, en construction sur la ligne de Montpellier à Rodez, pour la traversée du faîte séparatif des bassins de l'Océan et de la Méditerranée, dans toute la longueur de cet ouvrage (1725 mètres) et sur toute la hauteur de ses cinq puits d'attaque, d'une profondeur moyenne de 150 mètres, on a rencontré le calcaire jurassique fendillé et donnant passage à des eaux abondantes, au point de maintenir constamment les travaux noyés. Avec la poudre, on avançait avec une lenteur désespérante : 5 à 8 centimètres en vingt-quatre heures dans le fonçage des puits, et 25 à 35 centimètres dans le percement des galeries. Dès que l'emploi de la dynamite en France a été possible, on l'a immédiatement appliquée à ce tunnel, et alors les avancements se sont élevés pour les puits à 30 et 40 centimètres, et pour les galeries à $1^{m}.30$ et $1^{m}.80$: c'est-à-dire que la vitesse du travail a été environ quatre à cinq fois plus grande qu'avec la poudre.

On s'en est servi aussi dans la défense de Paris, pendant le siége, pour battre des brèches dans les murailles, pour détruire les maisons servant de postes à l'ennemi, pour faire des abatis d'arbres. En un quart d'heure on pouvait préparer et obtenir un abatis d'une centaine d'arbres ayant jusqu'à $1^{m}.50$ de tour. Enfin, on l'a utilisée pour dégager une flottille de canonnières de la Seine, en cassant par détonation les glaces dans lesquelles elle se trouvait prise.

C'est assurément un service et un progrès notables d'avoir su emprisonner et dompter, pour ainsi dire, une matière aussi dangereuse que la nitroglycérine, pour en diriger l'emploi au gré de ses besoins avec la plus entière sécurité.

LE BONHEUR.

Le bonheur est le calme d'une âme satisfaite. Il n'est compatible qu'avec les positions nettement déterminées. Ce n'est ni la médiocrité ni l'obstacle qui lui font peur; car ce sont là des abstractions dépendant de la pensée des hommes, et ce qui est la misère pour les uns serait pour d'autres l'opulence. Ce qui l'effarouche, ce sont les caprices d'une imagination inquiète qui ne sait pas se contenter.

BARRAU.

GRECQUES, MÉANDRES, ARABESQUES.

Les *grecques* du palais de Mitla, au Mexique, présentent, sans doute, une analogie frappante avec celles des vases de la Grande-Grèce et avec d'autres ornements qu'on trouve répandus sur la surface de presque tout l'ancien continent; mais des analogies de ce genre prouvent très-peu pour les anciennes communications des peuples; et, sous toutes les zones, les hommes se sont plu à une *répétition rhythmique* des mêmes formes, répétition qui constitue le caractère principal de ce que nous appelons vaguement *grecques*, *méandres*, *arabesques*. Il y a plus encore : la perfection de ces ornements n'indique pas même une civilisation très-avancée chez le peuple qui les a employés. L'intéressant voyage du chevalier Krusenstern nous a fait connaître des arabesques d'une élégance admirable, fixées par *tatouage* sur la peau des habitants les plus féroces des états de Washington. (1)

IMPUDENCE ET HYPOCRISIE.

Est-il rien de plus détestable que de tirer vanité de ses mauvaises actions pour cela même qu'elles sont mauvaises?

(1) A. de Humboldt, *Monuments des peuples indigènes de l'Amérique.*

Se faire honneur d'un vice lorsqu'on devrait en être honteux, c'est ériger le mal en principe.

Cette vanité du mal est encore plus détestable et encore plus funeste quand elle est portée comme une parure par des personnages que l'aveugle fortune a comblés de ses dons.

Ces réflexions nous viennent à l'occasion d'une réponse que fit une grande dame très en faveur à la cour d'Espagne au dix-septième siècle. On la sollicitait de donner son appui à une affaire qu'on lui présentait comme *juste* et *facile* dans l'espoir qu'elle s'y emploierait plus volontiers par ce double motif. Elle répondit, au dire du seigneur de Balzac, « qu'elle n'usait point si faiblement de son crédit; qu'une autre pourrait servir en cette occasion et faire les choses justes et faciles; que pour elle, elle n'avait accoutumé que d'entreprendre les *injustes* et les *impossibles!* »

Devant une telle impudence, on se laisserait volontiers entraîner vers l'opinion des raisonneurs qui accordent à l'hypocrisie le bénéfice des circonstances atténuantes, en la considérant comme un hommage rendu à la vertu.

Et, en effet, l'hypocrite qui cache ses actions vicieuses semble, par ce seul fait, les condamner, et enseigner ainsi de quel côté se trouve le vice.

Il importe toutefois de faire une distinction. Car si l'hypocrite pense et agit comme la grande dame dont parle le seigneur de Balzac, sauf à dissimuler sa pensée et à colorer ses actes par quelques prétextes de bien public, il vaut encore moins qu'elle, et sa duplicité en fait un monstre dans l'ordre moral. Le scandale de ses actions n'en aura que plus d'éclat lorsque le grand jour se fera sur son hypocrisie. Mais s'il cache sa conduite pour la honte qu'il en éprouverait et parce que sa conscience lui en en fait de vifs reproches; s'il sait et s'il reconnaît intérieurement qu'il fait mal, alors on peut espérer que tôt ou tard il s'amendera. L'habitude finit par créer une seconde nature, aussi bien au moral qu'au physique. En se couvrant du manteau des vertus dont on n'a d'abord que l'apparence, on est conduit à apprécier ces vertus en elles-mêmes, et l'attention qu'on leur donne est déjà un premier pas engagé dans la bonne voie. Les paroles qu'on prononce d'abord par tactique et par imitation ne tardent pas à se frayer un chemin jusqu'à la raison; les sentiments qu'on affecte se glissent peu à peu dans le cœur; et comme le bien est encore plus contagieux que le mal, la régénération envahit insensiblement toute la personne et s'en empare définitivement.

« Si par l'exercice, est-il dit dans les Entretiens de Socrate, le corps prend l'habitude qu'on veut lui faire contracter, l'âme s'accoutume également par l'exercice à remplir ses devoirs et à s'abstenir sans peine de ce qui est interdit. Je suis persuadé, ajoute le grand philosophe, que toutes les qualités peuvent s'acquérir par l'exercice. »

APPAREIL DE MÉNAGE
POUR LA FABRICATION DE LA BIÈRE.

La confection de la bière dans l'industrie nécessite de vastes usines, de grands appareils; mais cette boisson, peut être préparée en petit dans le ménage. On n'obtiendra certainement pas des bières capables de rivaliser avec celles des fabrications industrielles; mais on pourra préparer une boisson douce, agréable et économique.

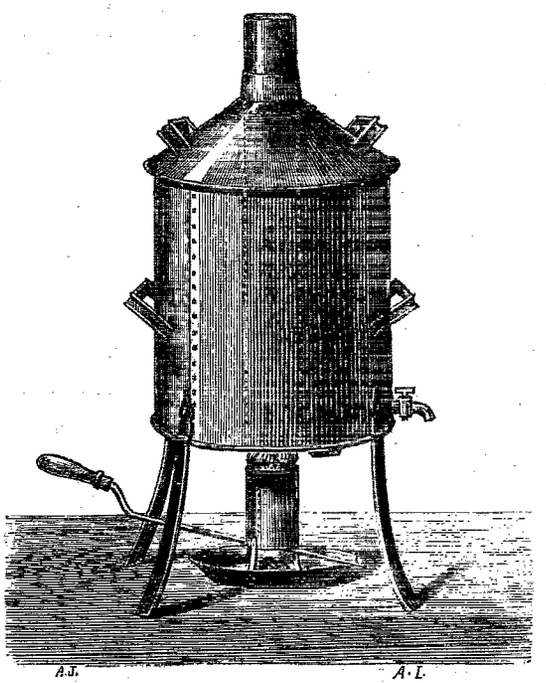
L'appareil que nous représentons ci-contre se compose d'une chaudière en fer-blanc, munie à sa partie inférieure d'un robinet; un cylindre passe au milieu, et à la partie inférieure s'adapte un fourneau adhérent au système au moyen d'agrafes en fer. L'appareil est monté sur trois pieds; il se ferme à l'aide d'un couvercle, qui laisse à jour l'ouverture du cylindre.

Pour confectionner 100 litres d'une bière analogue à celle de Strasbourg, on verse dans la chaudière 60 litres d'eau de rivière, que l'on additionne de 800 grammes de caramel (pour colorer).

On allume le feu; on chauffe la chaudière à l'aide de son couvercle, et pour activer le tirage on place un tuyau de poêle à la partie supérieure du cylindre. C'est par cet orifice que l'on alimente de temps en temps le foyer avec du charbon de bois. On pousse le feu assez activement, et quand, après une heure environ de chauffe, le liquide entre en ébullition, on le laisse bouillir une heure et demie. Cela fait, on soutire le liquide saturé de houblon, et on le verse dans un tonneau de 160 litres de capacité.

On remet ensuite 50 litres d'eau dans la chaudière, on y ajoute 8 kilogrammes de sirop d'orge et 2 kilogrammes de mélasse. On fait bouillir le tout, et on conserve trois litres de ce liquide que l'on garde à part. Le reste est versé dans le tonneau que l'on laisse refroidir jusqu'au lendemain. — On reprend alors les trois litres du liquide de la veille, on les additionne de 250 grammes de levûre de bière, et l'on verse le tout dans le tonneau.

La fermentation ne tarde pas à se déterminer; elle se manifeste par une ébullition énergique, le gaz acide carbonique qui se dégage forme de grosses bulles qui se succèdent à l'orifice de la bonde. La fermentation une fois terminée, on descend le tonneau dans une cave pour laisser refroidir le liquide; le lendemain, on y place un robinet, et on procède au collage, au moyen de bonne colle de poisson que l'on verse par la bonde. On agite la liqueur avec un bâton; quand la mousse est retombée, on y jette encore un litre d'alcool et 30 grammes de curaçao; on laisse reposer pendant deux jours, et, après cette dernière opération, il ne reste plus qu'à mettre en bouteilles.



Appareil pour fabriquer la bière. — Dessin de Jahandier.

D'après la recette simple que nous venons de donner, on voit qu'avec un peu d'habileté il est possible de faire de la bière soi-même, sans se procurer un appareil spécial. Il est facile d'organiser à cet effet une petite chaudière qui, bien établie, donnera de bons résultats.

LUXEUIL

(HAUTE-SAONE).

L'ANCIEN HOTEL DE VILLE. — LA MAISON JOUFFROY.



Ancien Hôtel de ville de Luxeuil. — Dessin d'Émile Laborne.

Il a été parlé avec détail, dans ce recueil, des anciens thermes de Luxeuil; des objets et fragments antiques de tout genre qui attestent son importance à l'époque gallo-romaine; de son abbaye, célèbre au moyen âge, si puissante jusqu'au temps où Charles-Quint réunit au duché de Bourgogne la terre de Luxeuil, qui relevait directement jusqu'alors des empereurs d'Allemagne.

A partir de ce moment, la petite ville bâtie autour de l'abbaye, et qui s'était développée sous son autorité, commença à vivre de sa vie propre, et sa municipalité fit sentir son action. En 1552, les bourgeois de Luxeuil

(1) Voy. t. XXXVII, 1369, p. 308.

achetèrent, pour y tenir leurs réunions, l'édifice encore aujourd'hui nommé l'ancien Hôtel de ville ; c'est celui dont on voit au second plan, dans notre gravure, le beffroi qui a pu servir de tour de guet, car, du haut des larges lucarnes ménagées sous le faîte, la vue s'étend au moins à trente kilomètres : on découvre vers l'est les Ballons d'Alsace et de Vervance, et plus loin encore les cimes du Jura.

La construction de cette maison de ville offre un heureux mélange de l'architecture militaire et de l'architecture civile : c'est le château fort du quatorzième siècle, devenu logis au quinzième ; il ne manque pas d'exemples d'une semblable transformation à la même époque. Tout l'édifice se compose d'un seul corps de logis de médiocre étendue, à deux étages, ne renfermant chacun qu'une salle ; chacune est ornée d'une vaste cheminée sculptée de la renaissance. Dans celle du premier étage, où se tiennent les audiences de la justice de paix, on remarquera un soleil surmonté d'une tête de lion : ce sont les armes de Luxeuil. L'escalier qui monte jusqu'au haut de la grande tour est décoré d'une belle rampe découpée en trèfle, et éclairé par de petites fenêtres, au-dessus desquelles on lit, sculptés en lettres gothiques, les mots qui composent l'*Ave Maria*. La jolie tourelle en encorbellement, suspendue, comme on peut voir, sur la rue, est décorée à l'extérieur de figures bizarres et renferme une petite salle octogone d'une élégante disposition.

Cet ancien Hôtel de ville est situé dans la grande rue de Luxeuil. A peu près en face est la *maison Jouffroy*, construite par le cardinal Jouffroy, abbé de Luxeuil, qui joua un rôle politique important sous Louis XI. Cette maison a un rez-de-chaussée et un étage bordé, sur toute la longueur de sa façade, d'un balcon de pierre d'une hardiesse remarquable, « s'appuyant uniquement jadis sur les pierres en saillie que l'on voit encore au-dessous : au siècle dernier, sa solidité paraissant compromise, on plaça pour le soutenir les colonnes qui forment devant la maison une sorte de portique. Les fenêtres sont encadrées d'une sculpture délicate. A l'angle gauche, une petite tourelle en encorbellement, toute festonnée, s'élève du premier étage jusqu'à la toiture. L'intérieur n'est pas moins remarquable, dit-on : deux salles immenses, avec des cheminées grandioses ornées de bas-reliefs, un beau porche dont la voûte est dessinée par des nervures », attestent la splendeur des anciens habitants de cette demeure. De nos jours elle eut l'honneur d'abriter l'illustre historien Augustin Thierry, qui composa une partie de ses *Récits des temps mérovingiens*, dans ces lieux mêmes que traversa exilée l'orgueilleuse reine Brunehaut, et qui furent témoins de la persécution de saint Colomban.

LA MOUCHERONNE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 31, 42, 50, 58, 66, 74.

Malgré les dix-huit mois passés depuis l'événement, une persistante intuition ramenait souvent la Moucheronne vers l'endroit où Jean Bellavoine était tombé, et, sans que sa raison pût approuver qu'elle s'obstinât encore à chercher là, elle cherchait toujours. Un soir, après une nouvelle station de quelques heures dans le bois, elle revint au Pecq ; son pas était plus ferme, elle portait plus haut la tête ; son visage, ordinairement calme, était singulièrement animé, et le rayonnement de la joie illuminait ses yeux : on devinait à la voir que si, de même que l'illustre Syracusain qui découvrit la fourberie de l'orfévre d'Hiéron, elle ne pouvait pas dire encore : « J'ai trouvé ! » du moins elle était maintenant sur la voie de la découverte si laborieusement tentée.

La famille était déjà réunie quand elle rentra. Il faut dire que lorsqu'elle montra son importante trouvaille, le père, les enfants et quelques voisins à qui elle avait dit : « Venez voir », se regardèrent avec l'expression que donne la curiosité déçue. C'était un simple petit bouton de cuivre déformé et à demi rongé par le vert-de-gris ; il devait avoir appartenu au vêtement d'un jeune pensionnaire ; mais l'inscription, plus qu'à demi effacée, ne laissait plus lire que ces fragments de mots : Instit... Sav... à Par...

— Qu'espères-tu avec cela ? lui demanda son mari.

— J'espère l'aveu du coupable. Pour l'obtenir, il me faut quelques jours de liberté : on ne peut pas me les refuser. Qu'on ne s'inquiète pas de moi ; de mon côté, je partirai sans inquiétude pour la maison ; car la voisine, qui gardait les enfants quand j'allais voir mon mari à Versailles, veut bien encore me remplacer ici.

On fit bien quelques objections à son projet ; mais rien ne l'en pouvait détourner. Le lendemain, quand elle fut au moment du départ, François Moucheron, qui ne comprenait plus autant l'utilité de la réhabilitation, depuis que, sur son passage, ses voisins avaient cessé de détourner la tête pour éviter de lui rendre son salut, se hasarda à lui dire :

— Tu vas encore te donner bien de la peine, la bourgeoise ; maintenant que je suis en train de regagner l'estime de tout le monde, à quoi bon ?

— A quoi bon ? répéta-t-elle en fixant sur son mari un doux regard de compassion : tu ne me demanderais pas cela, François, si tu avais entendu comme moi, il y a trois jours, ce que disait en regardant nos enfants quelqu'un du pays que je ne te nommerai pas, car cela pourrait amener une querelle.

— Qu'est-ce qu'on pouvait dire de mes filles ?

— Rien contre elles, bien sûr ; mais ce quelqu'un-là a osé les plaindre d'avoir pour père un...

La Moucheronne n'acheva pas, elle avait vu son mari pâlir et deux larmes rouler dans ses yeux. Il demeura un moment suffoqué par l'indignation ; puis, après un soupir qui le soulagea, il dit en tendant les deux mains à sa femme :

— Bonne chance, la mère, songe qu'on a besoin de te revoir ici ; reviens le plus tôt que tu pourras.

La Moucheronne partit.

Ce ne fut qu'après six jours d'absence que la vaillante femme revint au Pecq. Inutile de dire comme elle fut chaleureusement accueillie par sa famille ; quant à l'interroger sur le résultat de ses démarches, on ne l'osait pas ; car on se doutait bien que si elle eût réussi, elle n'aurait pas attendu qu'on le lui demandât. Cependant, comme l'expression de son visage n'annonçait pas le découragement, on lui laissa, avant de rien dire qui eût trait à son voyage, le temps de se retrouver complétement chez elle. La Moucheronne, qui comprenait la légitime impatience des siens, commença de la sorte à rendre compte de l'emploi des six jours qu'elle venait de passer hors de son ménage.

— « Je sais quel est le coupable, c'est presque un enfant ; il a été cause d'un grand malheur, mais il n'a pas voulu commettre un crime. Maintenant, je dois vous dire comment je suis parvenue à découvrir le nom de celui qui nous fait encore porter la peine de sa faute. Munie du petit bouton d'habit que j'avais trouvé dans le bois du Vésinet, je me suis rendue à Paris où, à force de prendre des informations, j'ai pu, dès le surlendemain de mon arrivée, m'adresser à une cinquième pension de jeunes gens dont le nom commençait par les trois lettres restées lisibles

sur le petit bouton. Aux restes des deux palmes qui entouraient l'inscription, le sous-maître à qui je m'adressai put me dire avec assurance :

» — C'est bien à l'un de nos élèves que ce bouton a appartenu ; mais, depuis dix-huit mois, beaucoup d'anciens sont sortis et beaucoup de nouveaux sont entrés ; à défaut du nom que vous ignorez, quel renseignement pouvez-vous donner sur celui que vous cherchez ?

» — Je ne sais rien, répliquai-je, sinon qu'aux avant-dernières vacances, il a dû passer, le matin du 20 septembre, dans le bois du Vésinet.

» L'indication était si vague que le sous-maître ne voulut me donner aucun espoir.

» Mais comme je lui dis, prête à m'agenouiller devant lui :

» — C'est au nom de l'honneur d'une famille que je vous supplie de m'aider dans mes recherches.

» Il me répondit :

» — C'est aujourd'hui jour de sortie; au retour de la promenade j'irai dans toutes les classes, j'interrogerai les élèves; revenez demain, ce que j'aurai appris je vous le dirai.

» Le lendemain, je savais déjà quelque chose. L'un des pensionnaires, interrogé par le sous-maître, s'était rappelé qu'un de ses camarades, élève sortant cette année-là, avait dû, avant de se rendre en province dans sa famille, aller passer les premiers jours des vacances dans une des habitations du parc de Maisons-Laffitte. Le jour même où j'obtins ce renseignement, si quelqu'un d'ici se fût trouvé à Maisons, il aurait pu me voir allant de porte en porte, demander si ce n'était pas là qu'un élève d'une institution de Paris avait séjourné dix-huit mois auparavant. Je finis par bien m'adresser ; mais la maison était à louer, il n'y avait plus d'autres habitants que le concierge et sa femme. Celle-ci se souvint qu'en effet les anciens locataires avaient reçu chez eux, pendant quelques jours, un jeune homme de seize à dix-sept ans, qui venait de finir ses études à Paris. Chasseur novice, il était parti ce même matin du 20 septembre, le fusil sur l'épaule. Comme il ne devait plus revenir, on ne s'était plus inquiété de lui depuis ce jour-là.

» Vous comprenez, continua la Moucheronne, que je voulus savoir le nom et l'adresse des locataires chez qui le pensionnaire avait logé; on me les indiqua, et aussitôt je me remis en route pour Paris.

En repassant le pont de Maisons, d'où je devinai sans le voir notre coin de la grande rue du Pecq, j'envoyai mon baiser et mon vœu de bonne nuit à ceux qui dormaient ici. Il était si tard quand je fus au bout de mon nouveau voyage, que je n'osai pas aller me présenter à l'adresse qui m'avait été donnée. Il me fallut encore attendre au lendemain. Ce lendemain, c'était ce matin. Je ne saurais vous dire combien j'étais émue en me trouvant en face de la personne que les concierges de Maisons m'avaient indiquée; sa réponse pouvait détruire ma dernière espérance. M. Dumoutier, c'est le nom de l'ancien correspondant du pensonnaire, m'écouta avec bienveillance, mais aussi avec surprise. Il commença par me dire que la supposition qui motivait ma démarche était invraisemblable; mais peu après, il parut frappé d'un souvenir, et prit une lettre dans un des tiroirs de son bureau, en lut tout bas quelques lignes, et dit :

» — Le malheureux enfant ! Ce serait donc là le secret du mal qui le tue, sans qu'il veuille rien avouer à sa mère !

» Il me demanda tous les détails du procès, les écrivit sous ma dictée, et pour que je fusse bien sûre de l'intérêt qu'il prenait à notre situation, il me chargea de mettre moi-même à la poste cette lettre dont j'attends ici la réponse. Avant de jeter la lettre de M. Dumoutier dans la boîte, j'en ai copié l'adresse, la voici :

« — Mme de Sommerive, place Stanislas, à Nancy. »

Huit jours plus tard, une dame en deuil et un ecclésiastique descendaient de voiture devant la porte de la maison du Pecq. Ils s'arrêtèrent un moment à la vue de Jean Bellavoine, assis sur le seuil entre les deux fillettes. La Moucheronne, qui était venue à la rencontre des voyageurs, devina devant qui elle se trouvait, et dit à la dame, en montrant Bellavoine :

— Voici la première victime. Puis, montrant son mari qui la suivait, elle ajouta : — Et voilà l'autre.

— Je porte le deuil du coupable. M. l'abbé a reçu sa confession écrite pour la rendre publique; elle prouvera du moins que si mon fils s'est enfui effrayé, après avoir fatalement tiré un coup de fusil qu'il ne croyait pas destiné à un chrétien, il a ignoré l'étendue du malheur qu'il venait de causer. Je viens mettre ma fortune à votre disposition pour réparer sa faute.

A quelque temps de cette visite, qui réhabilitait complétement le maître de Jean Bellavoine, on vit se rouvrir son établissement depuis si lontemps fermé. Le vieux teinturier de la rue au Pain avait abandonné sa boutique et était descendu au Pecq, apportant sa clientèle au mari de la Moucheronne. Ainsi put se continuer la renommée de la maison à l'égard du *bleu-Moucheron*.

MOLLUSQUES COMESTIBLES DE NOS COTES.

Voy. t. XL, 1872, p. 337.

LE SOURDON, LA CLOVISSE ET LA MYE DES SABLES.

Il n'est pas sur nos côtes, de la Manche et de l'Océan entre toutes, un endroit sableux où l'on ne heurte du pied les coquilles du sourdon, l'un des mollusques comestibles les plus communs de notre pays. Suivant les localités on lui donne le nom de *coque*, et sa véritable dénomination est bucarde comestible (*Cardium edule*, Linn.). On prétend que le mot grec *cardia*, cœur, est la racine de cette dénomination : en somme, la ressemblance avec le viscère en question est fort éloignée, et nombre d'autres coquilles auraient pu, à ce compte, être appelées de même. On reconnaît facilement la *coque* à sa couleur fauve ou blanchâtre et à ses vingt-six côtes en travers et ridées; la charnière présente quatre dents sur chaque valve.

Le mollusque qui habite cette belle coquille se montre exclusivement enfoncé dans le sable, auprès des côtes. Lorsque l'eau le recouvre, il remonte comme sur la figure 1 ; il allonge ses deux tubes, dont l'un sert au passage de l'eau de respiration, l'autre aux déjections, et il entr'ouvre ses coquilles. Si l'eau se retire du banc de sable sur lequel il se trouve, il referme ses valves et s'enfonce à 10, 15 et même 20 centimètres de profondeur. Si le sable est très-humide, les coques restent près de la surface, et quand on s'approche d'elles, elles lancent de petits jets d'eau par leur siphon et s'enfoncent rapidement. Les pêcheurs reconnaissent ainsi leur présence, car on fait de ces mollusques, en certains endroits, un grand commerce. Dans la seule baie d'Arcachon, les femmes des marins, auxquelles on réserve cette pêche, en vendent pour plus de 12 000 francs par an.

Une des extrémités de l'animal étant fermée par les siphons, l'autre forme le pied, dur et membraneux, organe qui lui sert non-seulement pour ramper, mais encore pour creuser son trou et se mouvoir le long de ce puits. Lorsque les bucardes s'ensablent à demi, verticalement, comme le montre la figure 1, on voit leurs branchies garnir les bords de leurs valves entr'ouvertes et en suivre la forme tuyautée, ressemblant à une fine bordure de cygne.

Entre les valves apparaît l'animal, couleur chair, épanouissant, vers le haut, ses siphons entourés de tentacules qui ont l'apparence d'un bouton de chrysanthème blanc. Quelques individus s'ensablent, l'ouverture de la coquille en bas et les deux talons des valves se montrant seuls.

La bucarde, n'étant pas voyageuse, peut aisément s'élever et s'engraisser en domesticité dans un parc analogue aux *claires* à huîtres, en compagnie des pétoncles et des haliotides; mais il faut, pour cela, que nous soyons devenus assez prévoyants pour faire produire à nos rivages de la mer ce qu'ils sont susceptibles de donner. Jusqu'à ce temps, nous demeurerons aussi arriérés, sous ce rapport, que les tribus polynésiennes.

La clovisse des bords de la Méditerranée, coquillage cher aux Marseillais, se trouve très-communément aussi sur les côtes de l'Océan et de la Manche. En Bretagne, où elles abondent, on les dédaigne, et quelques étrangers seuls les avalent crues; partout on les mange volontiers cuites. Crue, la clovisse ou *vénus treillissée* (fig. 4), présente un animal appétissant, plus épais et plus dur que l'huître, mais qui, à la rigueur, pourrait en tenir lieu, surtout si, appliquant la culture à ce mollusque, on les soumettait soit au parcage, soit à un traitement approprié. On se plaint du goût fort de la clovisse comparé à celui de l'huître, et l'on oublie que l'huître sauvage et non parquée n'a pas le goût beaucoup moins amer.

Très-nombreuses en espèces, les vénus se trouvent dans toutes les mers, enfoncées dans le sable des rivages; cependant elles paraissent avoir partout des lieux de prédilection, sans doute parce qu'elles y trouvent mieux réu-

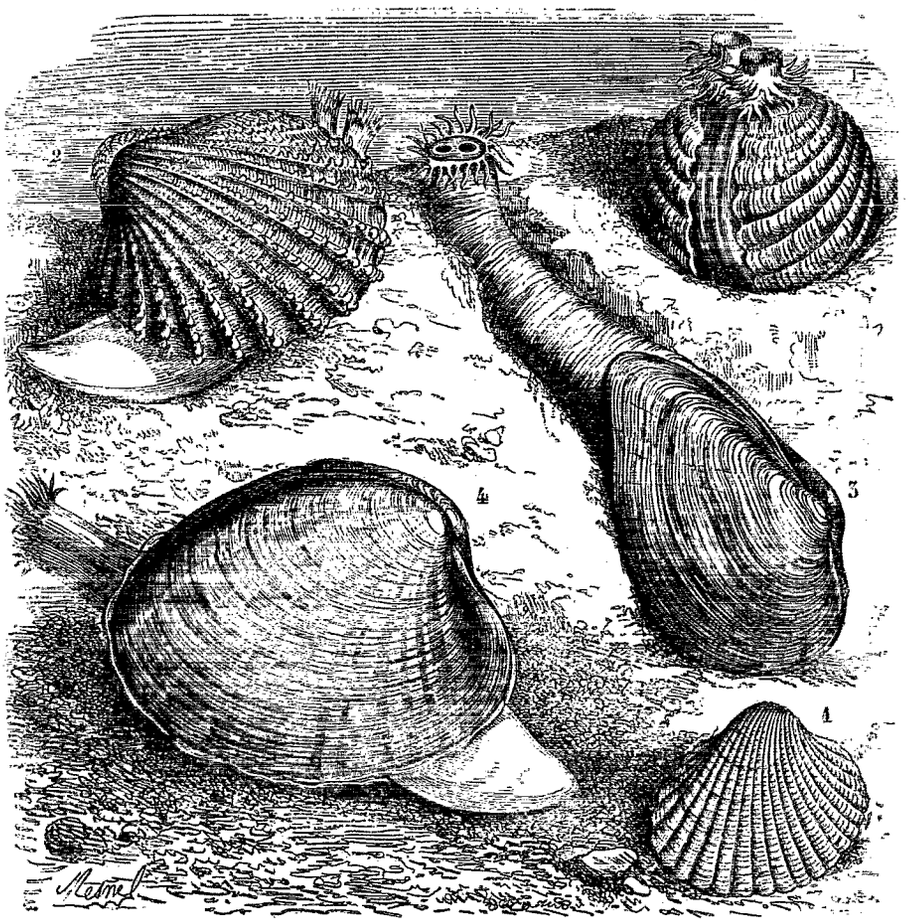


PLANCHE I.

1, 1. Bucarde ou Sourdon commun. — 2. Sourdon en carde. — 3. Mye des sables. — 4. Clovisse ou Vénus.

nies les conditions utiles à leur existence. On les rencontre au cap d'Arcachon, et, vers la Méditerranée, surtout près du phare de l'étang de Thau; en Bretagne, près de Pont-l'Abbé, etc. On connaît, dans le midi, plusieurs espèces voisines et également recherchées, auxquelles on donne les noms de *praires doubles, arseilles, prèles,* etc.

Ces beaux animaux marchent, à l'aide de leur pied, soit sur le sable, soit sur les rochers. On assure aussi que, de même que le *peigne,* la clovisse progresse à reculons, en agissant sur l'eau par un brusque rapprochement de ses valves. Son pied est d'ailleurs grand, comprimé, tranchant, propre au saut. L'animal est épais, à manteau finement frangé, à tubes courts et réunis.

Ce sont des espèces voisines des nôtres, surtout la *Venus mercenaria,* Linn., que les habitants des États-Unis appellent *rounds-clams* et consomment en quantités prodigieuses. Le prix en est d'ailleurs très-accessible, puisque le cent, privé de ses coquilles et enfilé, se vend 75 centimes: ce fait tient au soin que les populations des districts voisins mettent à recueillir et expédier ces coquillages. C'est avec la *Venus mercenaria* que l'on confectionne le *clam-chowder,* plat si usité à New-York. Cette espèce habite les côtes sablo-vaseuses, et pourrait être très-aisément acclimatée sur beaucoup de points de notre littoral.

Nous arrivons à la *mye des sables,* excellent coquillage que l'on trouve, en France, dans les parages de Dunkerque, surtout dans le bassin des Chasses. Les myes sont des mollusques à coquille oblongue, dont les extrémités bâillent

au lieu de se joindre (fig. 3). Il en sort, à un bout, un pied court, comprimé, épais; et de l'autre bout sortent les siphons longs et charnus, revêtus d'une épaisse membrane brune qui se continue avec l'épiderme de la coquille, blanche dans le sable, bleuâtre dans la vase ou près d'elle.

Ces mollusques vivent, comme les solens et les donaces tout à fait sur les grèves : on les pêche avec la bêche, à basse mer. Les Américains du Nord en consomment des milliers de boisseaux par jour; ils leur donnent le nom de *soft-clam* et en font une soupe célèbre dans leurs fastes gastronomiques. On en conserve quarante ou cinquante mille boisseaux épluchés, pour la pêche des morues, chaque année: c'est le meilleur appât qu'on puisse leur offrir à Saint-Georges et à Terre-Neuve. L'époque du frai paraît être juin et juillet; on en ignore les circonstances, mais la croissance de la mye doit être lente. Néanmoins il serait du plus haut intérêt de multiplier cet utile animal sur nos côtes si pauvres, comparées à celles d'Amèrique, baignées par le même Atlantique qui baigne aussi les nôtres. Quand y pensera-t-on sérieusement?

SOLEN, DONACE ET PÉTONCLE.

Les pétoncles (*Pectunculus*) abondent sur nos rivages de la Manche, de l'Océan et de lá Méditerranée. On en rencontre les coquilles à chaque pas, et elles sont remarquables par leur forme arrondie, leur épaisseur, leur solidité, et la série de petites dents intérieures que présente leur charnière, allongée sur le périmètre circulaire de la coquille. Ces animaux vivent sur les fonds sablonneux et un peu vaseux, à une assez grande profondeur : on ne les ramène qu'au chalut ou avec une spèce de drague analogue à celle qui sert à pêcher les clovisses. Cet instrument est composé d'une sorte de triangle isocèle en fer, dont les deux côtés égaux se réunissent à une douille portant un long manche en bois; le troisième côté est armé d'un rang

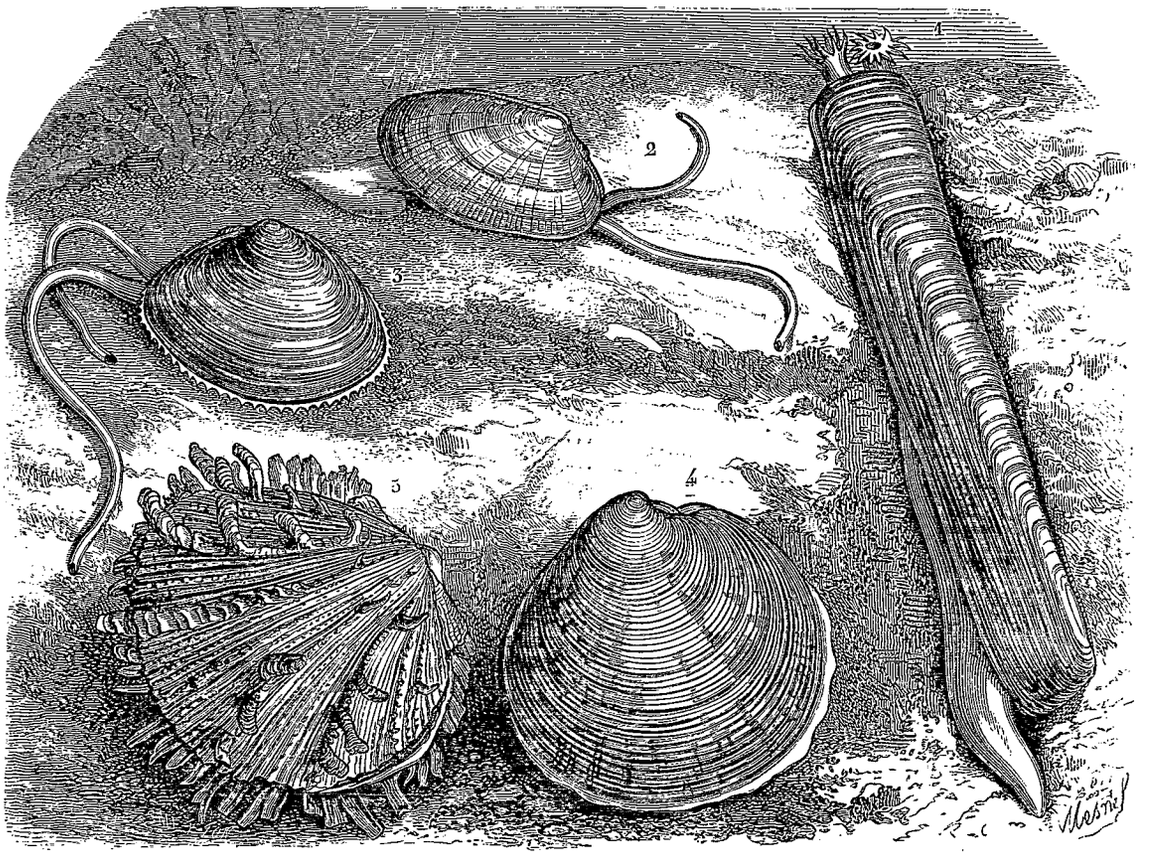


PLANCHE II.

1. Solen ou Manche de couteau. — 2. Donace des canards. — 3. Scorbulaire poivrée. — 4. Pétoncle pileux. — 5. Spondyle pas-d'âne.

de fortes et longues dents de fer, à angle droit sur le plan du triangle; un filet solide et en forme de longue poche a son ouverture montée sur les trois côtés du triangle. Cet engin, traîné par un bateau et dirigé au moyen du manche, laboure le sable, les coquillages tombent dans le filet, et l'on ramène le tout à bord.

Ces mollusques ne vivent point sédentaires, mais sont vagabonds comme les *peignes* et les *bucardes :* ils se meuvent au moyen de leur pied, grand, comprimé et à bord inférieur double : probablement ils nagent, — si l'on peut appeler cela ainsi, — en employant le même moyen que nous avons vu mettre en usage par les coquillages cités tout à l'heure.

Parmi les espèces qui habitent nos côtes, et qui sont toutes comestibles, nous citerons le pétoncle large (*Pectunculus glycimeris*, Gm.), dont la coquille, l'une des plus grandes du genre, a quelquefois un décimètre de largeur, et se montre sillonnée et striée verticalement, avec des zones obscures. Nous possédons encore le pétoncle pileux (*P. pilosus*) (fig. 4, pl. II) : on pourrait appeler celui-ci le commun. Quand il est couvert de son *drap marin,* il paraît brun-rouge un peu lavé; mais lorsqu'on l'a dépouillé, il devient blanc marbré ou ondé de flammes orange vif. Ces coquillages sont très-recherchés en Sicile.

Les donaces sont aussi communes sur nos plages que les pétoncles : leurs coquilles minces et très-fragiles composent la plupart des amas de débris que le flot pousse et dépose dans les anfractuosités de la côte. Pourquoi leur

nom signifie-t-il *roseau* en grec (*donax!*)? Quelle ressemblance cette jolie coquille un peu aplatie, aux fraîches couleurs, a-t-elle pu présenter avec un végétal? Nous n'en savons rien. Que l'on ait donné à l'espèce la plus commune le nom de donace des canards (*Donax anatina*, L.) (fig. 2), nous le comprenons jusqu'à un certain point, parce que l'on ne peut tuer une seule macreuse sans trouver son estomac rempli de ces mollusques, dont elle fait une énorme consommation. La donace a une petite coquille très-élegante, triangulaire, striée légèrement, à deux empreintes musculaires et avec quatre dents à la charnière. C'est une petite bouchée dont le goût très-délicat et un peu parfumé fait oublier l'exiguïté. On consomme, sur toutes nos côtes, des quantités énormes de ce coquillage, et il se conserve assez bien pour être envoyé, même dans le midi, à 200 kilomètres dans l'intérieur des terres.

Ces mollusques sont surtout remarquables par la faculté qu'ils ont de sauter comme de vrais grillons, leur pied est disposé pour ce mode de progression, et le mouvement subit qu'il imprime à l'animal peut lancer celui-ci à une distance de 40 à 50 centimètres. Comme les donaces vivent peu enfoncées dans le sable, il n'est rien de si facile que de les dégager à marée basse, et alors on les voit sauter à qui mieux mieux pour regagner l'eau dont elles sont privées, et à laquelle elles parviennent bientôt. On doit remarquer ici un fait extraordinaire, car, ne l'oublions pas, ces coquillages sont *acéphales*, c'est-à-dire sans tête. Ont-ils donc, soit des yeux, placés à l'extrémité des tentacules rameux de leur manteau, soit les organes spéciaux d'un sens que nous ne connaissons pas? Une sorte de sensation, de divination de l'humide, d'hygroscopicité, les guide-t-elle à distance? Nul ne le peut dire encore. Quant aux deux siphons grêles, séparés, très-longs, rentrant dans un sillon spécial du manteau, ils sont remarquables par leur exquise sensibilité; au moindre attouchement, la donace les retire, les contracte et demeure fort longtemps avant de les épanouir de nouveau.

Nous ne dirons qu'un mot des spondyles, espèce très-voisine des peignes et des huîtres, mais à coquille épineuse et habitant les côtes du midi, où on les mange avec un grand plaisir. Nous avons fait dessiner le spondyle pas-d'âne (fig. 5), le plus commun (*Spondylus gœderopus*, L.). L'animal a, comme le peigne, les bords du manteau frangés sur deux rangs et, au rang extérieur, quelques tentacules à boutons colorés. Au-devant de l'abdomen, on voit un vestige de pied en forme de disque rayonné, contractile et extensible sur un court pédoncule. Enfin, au centre de l'animal, pend une massue pyroïde dont on ignore absolument l'usage.

Mais voici le solen (fig. 1, pl. II), le fameux coquillage *manche de couteau*, dont tous les enfants ont ramassé avec bonheur, sur la plage, les longues coquilles en forme de gouttière, nacrées en dedans, vertes ou blanches en dehors, et que, dans certains endroits, on nomme couteaux de saint Jacques (*Solen cultellus*) : nous avons dessiné le solen sabre (*Solen ensis*). Ce sont de curieux animaux. Lorsque la mer vient de se retirer, on reconnaît leur présence à un petit trou dans le sable humide, duquel s'échappent quelques bulles d'air de temps à autre. Ce trou est l'orifice d'un puits que le mollusque a creusé au moyen de son pied musculeux et puissant. L'animal se meut dans ce tuyau très-profond avec une rapidité incroyable, et, une fois effarouché et retiré au fond, rien ne l'en fait plus sortir. Les pêcheurs qui font leur métier de la pêche spéciale des manches de couteau, très-recherchés, les attirent, les font remonter, en déposant dans l'orifice du trou un ou deux grains de sel. A peine ce sel est-il tombé, qu'on voit un mouvement dans le sable, la coquille s'élève et sort en partie. Il faut saisir au vol cet instant pour couper la retraite au malin animal, avec une sorte de truelle, puis s'en emparer immédiatement, sans cela il ne revient plus.

Tous ces animaux, donaces, bucardes, pétoncles, solens, spondyles, etc., seront un jour cultivés et engraissés dans des parcs construits et arrangés spécialement à cette fin; on leur ménagera, dans ces réservoirs, une partie en pente qui asséchera, car ce n'est pas sans raison et sans besoin pour l'organisation des mollusques littoraux habitants du sable, qu'ils demeurent, chaque marée, plus ou moins exposés aux influences atmosphériques. Que de problèmes à résoudre sur la multiplication, la ponte, la croissance de ces animaux! Tout est à faire! tout est à apprendre!

ADMIRATION.

Défendons-nous du mépris de l'humanité par le souvenir des hommes qui ont été grands et bons, de ceux qui ont aimé l'honneur comme le Cid, la patrie comme le vieil Horace, la clémence comme Auguste, le devoir comme Pauline, la religion comme Polyeucte; entretenons-nous des images et des idées qui honorent l'humanité, qui consolent la conscience et qui sont bonnes surtout pour les jeunes gens qu'elles encouragent à espérer dans l'avenir.

SAINT-MARC GIRARDIN.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT DE CHERBURY.

Suite. — Voy. les Tables du t. XL, 1872.

J'ai peu de chose à dire d'intéressant sur ce qui m'arriva depuis l'année 1611, où je fus blessé, jusqu'à l'année de Notre-Seigneur 1614, sinon que je partageais mon temps entre la campagne et la cour, où (je le jure devant Dieu) je fus comblé d'honneurs au delà de ce que je désirais.

Je me souviens pourtant qu'il m'arriva une chose curieuse, un jour que je me rendais de Saint-Gilian à mon château de Montgomery. Un de mes domestiques, nommé Richard Griffiths, ayant eu l'idée de baigner son cheval dans une rivière rapide et profonde, fut entraîné par le courant. Averti par les cris de mes autres domestiques, j'accourus sur les lieux où, apercevant le malheureux qui enfonçait, je sautai dans l'eau avec mon cheval à un endroit un peu plus bas que celui où il se trouvait, et, nageant vers lui, je fus assez heureux, en le soutenant avec une de mes mains, de l'amener au milieu de la rivière, d'où la Providence divine nous permit de gagner un banc de sable.

Nous nous y reposâmes pendant quelque temps, y étant parvenus non sans difficulté; puis nous tînmes conseil pour savoir s'il valait mieux nous continuer dans la même direction ou tenter le côté opposé. Griffiths opina que, puisque nous nous en étions tirés jusque-là, il était plus sage de nous en tenir au chemin que nous connaissions. Je suivis son conseil et nous nous en trouvâmes bien. Remettant nos chevaux à la nage, et le soutenant comme auparavant, nous gagnâmes le rivage sains et saufs. Je me souviens que le cheval que je montai dans cette occasion, et qui m'avait coûté 40 livres (1 000 francs), était le même qui m'avait servi dans mon combat avec sir John Ayres, et qui avait reçu tant de blessures. C'était un excellent nageur qui, en me portant, se maintenait au-dessus de l'eau, de façon à ce que je fusse à peine mouillé, tandis que la petite bête de Griffiths nageait si bas qu'il se fût certainement noyé sans mon secours.

A propos de ce vaillant cheval, je raconterai encore une

autre histoire qui me paraît non moins curieuse que la première. Passant un jour sur un pont qui n'avait de parapet que d'un seul côté, mon cheval, qui ne voyait guère de l'œil droit, s'effraya à la vue d'un trou qui se trouvait au milieu du pont, et faisant un violent écart, il se trouva à moitié suspendu de toute la longueur du corps au-dessus de la rivière. Dans cet extrême péril, pour prévenir une chute inévitable, je pris le parti de le faire sauter, et sans perdre une seconde, je donnai de toutes mes forces de l'éperon gauche, de façon à l'obliger à s'enlever d'un seul bond et à plonger dans la rivière, d'où nous nous tirâmes sans difficulté.

Nous étions alors au commencement de l'année 1614. Apprenant que les armées hollandaise et espagnole allaient rentrer en campagne, je résolus d'offrir mes services au prince d'Orange, qui me fit le meilleur accueil, m'invitant chaque jour à sa table et me promenant dans son carrosse. Il était très-hospitalier et fort amateur de plaisirs lorsque ses devoirs militaires lui laissaient quelque liberté. Quand l'armée hollandaise se trouva prête, et que le prince partit pour se mettre à sa tête, il me fit l'honneur de m'emmener avec lui, me faisant voyager dans son carrosse à ses côtés, ce qui ne manqua pas d'exciter la jalousie des généraux anglais et français, qui se croyaient un droit au même honneur.

Emmerich se rendit dès la première sommation. Après y avoir établi une garnison, nous nous dirigeâmes sur Rees, dans le duché de Clèves. Les troupes espagnoles, commandées par Spinola, étaient campées de l'autre côté de la ville, laquelle, se trouvant ainsi prise entre deux armées, et ne pouvant résister ni à l'une ni à l'autre, eut l'idée de leur faire dire à toutes deux qu'elle ouvrirait ses portes à celle qui s'y présenterait la première. Sur cette singulière communication, Spinola nous envoya donner avis que si nous voulions prendre Rees, il offrait de nous livrer bataille dans une grande plaine, non loin de la ville.

Le prince trouva cela tout naturel et conduisit aussitôt son armée dans cette direction. Ayant choisi avec soin une bonne position et organisé de solides retranchements, il attendit tranquillement l'ennemi. J'étais si impatient et si curieux de savoir si Spinola approchait, que je franchis les palissades, accompagné de deux domestiques seulement, espérant échanger quelques coups de pistolet avec les éclaireurs espagnols.

J'en aperçus deux effectivement qui se sauvèrent à toute bride en me voyant. Ayant ainsi traversé toute la plaine sans rencontrer personne, je revins sur mes pas pour prévenir Son Excellence qu'il fallait renoncer à tout espoir de bataille. Le prince, pendant ce temps, ayant tout préparé pour le combat, avait expédié cinq ou six soldats en éclaireurs pour s'assurer de ce que faisait l'ennemi. M'apercevant de loin, ces hommes me prirent tout naturellement pour un cavalier espagnol, et moi ne les reconnaissant pas davantage, j'allais m'élancer sur eux le sabre à la main, quand heureusement la méprise fut découverte, et je pus rentrer tranquillement auprès du prince, à qui j'annonçai qu'il n'y avait point d'armée espagnole et que le champ était libre. Aussitôt après avoir détruit nos retranchements, notre armée traversa la plaine, et nous nous rendîmes maîtres de la ville sans coup férir.

Pour faciliter la rapidité de nos mouvements, les bagages et les provisions avaient été laissés en arrière; cela fait que je me serais trouvé sans le moindre morceau de viande, si mon domestique ne m'en avait donné une petite tranche qu'il tira de sa poche. Et je ne fus guère mieux logé que nourri, car une pluie battante étant survenue, nous ayant surpris sans abri au milieu de la plaine, je me trouvai heureux de passer la nuit sur un chariot de paille, recouvert de mon manteau. Quand le jour parut, l'ennemi ne s'étant toujours pas montré, nous entrâmes dans la ville de Rees, et y ayant laissé une garnison, nous nous mîmes sans perdre de temps en marche pour Wetzel, où Spinola était allé nous attendre.

Je ne puis oublier une haute faveur qui me fut accordée vers cette époque par Son Excellence, et dont je suis resté profondément reconnaissant. Un soldat ayant tué son camarade et n'ayant trouvé personne qui voulût même tenter d'obtenir son pardon, la démarche paraissant avec raison absolument inutile, le pauvre malheureux vint me trouver pour me supplier de plaider sa cause auprès du prince d'Orange. Je lui demandai s'il avait jamais entendu parler d'une circonstance semblable où grâce fût faite au coupable; il me répondit que non.

— Alors, lui dis-je, à quoi peut servir que je parle?

— Monseigneur, me dit le pauvre garçon, ne vaut-il pas mieux que vous perdiez quelques paroles, que moi une chance de sauver ma vie?

Cette réponse me parut si juste et me toucha si fort, que j'allai directement chez le prince, à qui je répétai les paroles du pauvre soldat, en le priant d'excuser la hardiesse de ma démarche. Il y avait là plusieurs gentilshommes, entre autres, le duc de Southampton, sir Edward Cecil, sir Horace Vere, M. de Châtillon, et d'autres généraux français. Le prince se tourna vers ceux-ci, et s'adressant à eux en français :

— Voyez ce gentilhomme, leur dit-il en me désignant : lui, si noble, si vaillant, si illustre, dont vous connaissez la gloire, ne dédaigne point d'avoir pitié d'un pauvre obscur soldat condamné à mort. Aussi, quoique jamais encore il ne me soit arrivé de pardonner un crime pareil, je pardonnerai cette fois-ci, pour lui témoigner mon estime et ma considération.

Et, sur-le-champ, le soldat fut remis en liberté.

L'arrière-saison était alors fort avancée, et les deux armées se disposaient à reprendre leurs quartiers d'hiver, quand un héraut espagnol se présenta dans notre camp pour offrir, de la part d'un seigneur espagnol, un combat singulier à quiconque d'entre nous voudrait l'accepter. Ce défi nous fut porté le matin, de très-bonne heure, mais je n'en eus connaissance que vers midi, et personne, à cette heure-là, n'ayant encore répondu, je me rendis auprès de Son Excellence pour lui demander la permission de l'accepter.

Son Excellence me regarda très-sérieusement, et me dit que son expérience de vieux soldat l'autorisait à croire qu'il y avait en général deux sortes d'hommes qui offraient le combat dans des conditions semblables.

Les premiers étaient de ceux qui, ayant entaché leur honneur, cherchaient une occasion éclatante pour se réhabiliter publiquement. Quant aux seconds, ils employaient souvent cette ruse pour tâter le terrain et sonder les dispositions de l'ennemi. Il ajouta que si toutefois le cas actuel n'était point de ceux-là, et que le combat fût digne d'être accepté, il ne connaissait personne qu'il chargerait si volontiers de représenter l'honneur de son armée.

Et il répéta cette déclaration à plusieurs reprises, en présence des chefs français déjà mentionnés. — J'envoyai aussitôt un héraut dans le camp espagnol, avec ordre de répondre que si le gentilhomme était un soldat sans reproche, j'irais le trouver avec mes armes, et dans le lieu qu'il lui plairait d'indiquer. Mais à peine mon héraut était-il parti, qu'un autre nous arriva de la part de Spinola, pour nous faire savoir que l'invitation au combat avait été faite à son insu, et qu'il l'interdisait absolument. Son Excellence trouva tout cela fort étrange, et, ayant exprimé

le désir de savoir le fond des choses et la raison de ce contre-ordre, je lui demandai la permission de faire visite à l'armée espagnole, afin de m'assurer par moi-même de ce qu'il en était, et, au besoin, pour offrir de me battre dans le camp ennemi même, si je découvrais que la difficulté eût pour cause un doute sur le lieu du combat.

Le prince me répondit qu'il n'aurait jamais pris sur lui de me donner un pareil conseil, mais que du moment que je le désirais, il ne lui appartenait pas de mettre obstacle à ce que je jugeais convenable à mon honneur.

La suite à une autre livraison.

ENFANT GATÉ.

« Enfant gâté ! » Ce mot est devenu un terme d'amitié. Je n'en connais pas de plus triste dans notre langue. Un enfant gâté, c'est un enfant à qui l'on passe tout, à qui on inocule l'égoïsme. On lui apprend à tout rapporter à lui-même, on lui permet de traiter sa mère comme une servante et son père comme un pédagogue ennuyeux. Quand des parents cèdent à cette faiblesse folle, ils récoltent toujours l'indifférence et le dédain de leur fils. Un enfant s'amuse facilement à triompher de sa mère, c'est sa première victime ; mais prenez garde, si la mère est la première victime, elle ne sera pas la seule : la société tout entière souffrira d'avoir dans son sein un égoïste de plus.

La première vertu d'une mère, c'est la fermeté, c'est la justice. Elle ne peut pas montrer mieux son amour maternel qu'en étant sévère quand son fils fait mal. Elle est la conscience visible de l'enfant. Quand elle gâte son enfant, c'est la conscience de l'enfant qu'elle pervertit.

La justice, c'est le premier devoir d'une mère. Ne me parlez pas de ces gémissements, de ces larmes versées mal à propos : tout cela, c'est de la faiblesse. Le véritable amour est austère et doux à la fois ; il encourage au bien, il ne souffre pas le mal, et c'est ainsi qu'il fait à la fois le bonheur de la mère et le bonheur de l'enfant.

Il ne suffit pas d'être ferme avec les enfants, il faut les élever sans mollesse, il faut leur faire mener une vie sobre et plutôt rude que douce ; il faut les habituer à se lever de bonne heure et à se mettre au travail en se levant. Un vieux proverbe dit que se lever de bonne heure donne santé, fortune et sagesse. Quand on peut acheter la santé, la fortune et la sagesse à si bon marché, on serait bien coupable de manquer une aussi belle occasion.

Si vous voulez que vos fils soient des hommes, inspirez-leur, dès le berceau, un profond dédain pour ces besoins factices répandus dans notre société. Le luxe ne nous a fait que trop de mal. Il faut que l'enfant soit élevé durement dans la maison paternelle. C'est un calcul bien fait pour assurer plus tard son bien-être. (1)

CHOIX DE MÉDAILLES.

Voy. les Tables des années précédentes.

MÉDAILLE DE CROTONE.

Crotone était dans la Grande-Grèce, sur le golfe de Tarente. Elle fut fondée, dit-on, par une colonie achéenne, à peu près à la même époque que Rome. Comme presque toutes les villes de la Grande-Grèce, elle était parvenue de bonne heure au plus haut point de la prospérité : cela s'explique facilement par l'extraordinaire fertilité du sol. « Dans toute cette partie de l'Italie, dit M. Michelet, la végétation est si puissante que l'herbe broutée le soir est repoussée le matin. »



Collection de Luynes. — Médaille de Crotone.

Ce fut la guerre de Pyrrhus contre les Romains qui la ruina. D'après le témoignage formel de Tite Live, cette ville avait douze mille pas de circuit avant la guerre ; la guerre finie, la moitié seulement de cette enceinte était habitée. Le fameux Milon, si connu pour sa force extraordinaire et sa fin tragique, était de Crotone.

MÉDAILLE DE POSIDONIE.

La ville de Pœstum, située sur la côte de Lucanie, était consacrée à Neptune, dont le nom grec est *Posidôn ;* c'est ce qui fit que les Grecs l'appelèrent Posidonie. Velleius Paterculus, laissant de côté le nom latin, traduit simplement le mot grec et l'appelle *Neptunia*. Pœstum était célèbre dans l'antiquité par ses roses et ses monuments, surtout par un beau temple de Neptune. La Pœstum moderne,



Collection de Luynes. — Médaille de Posidonie.

au dire des voyageurs, n'offre plus guère d'intéressant que trois temples bien conservés. Celui de Neptune est un des plus beaux modèles de l'architecture dorique. Les rosiers ont disparu. On trouve à leur place des marécages et des mares où s'en vont nonchalamment boire les buffles.

MÉDAILLE DE CYZIQUE.

Sur la côte de Mysie, en Asie Mineure, il y avait une petite île que l'on appelait Cyzique, et dans cette île une ville qui portait le même nom. Pline raconte qu'Alexandre, à son passage en Mysie, unit la ville au continent par deux ponts. En face de Cyzique, sur la côte, s'élevait le mont Dyndime, dont le nom revient si souvent dans les écrits des poëtes de l'antiquité. Les argonautes y avaient bâti un temple magnifique à Cybèle, appelée de la Dindymène.



Collection de Luynes. — Médaille de Cyzique.

Cyzique fut célèbre pour avoir tenu bon contre Mithridate, qui la tenait assiégée. Ce fut Lucullus qui la délivra.

Florus, vantant son port, ses murailles et ses tours de marbre, déclare qu'elle est « l'honneur de la côte d'Asie. »

(1) Édouard Laboulaye.

LES CATALANS.



Salon de 1872; Peinture. — Les Vendanges en Catalogne, par Girard. — Dessin d'Ulysse Parent.

Où l'artiste a-t-il dessiné cette scène d'après nature? Non loin des bords du rio Cervara peut-être, dans le *llano* d'Urgel, dont le sol est couvert de vignes et d'oliviers. Ces mulets peuvent bien avoir été achetés à la foire de Verdu, où tout ce que la Catalogne et les pays voisins ont de ces utiles quadrupèdes à vendre vient s'offrir aux acheteurs, le 25 avril de chaque année, pendant huit jours. Que le lieu de la scène soit là où ailleurs, dans cette belle province de Catalogne, si riche en vignobles et en autres cultures, on sent que le peintre a représenté ce qu'il a vu, avec vérité, sans exagération. Nous sommes fiers de nos vins, en France, et nous n'estimons pas beaucoup ceux des contrées étrangères, si ce n'est pour servir à nos goûters (*luncheon* des Anglais) ou à nos desserts; mais les Catalans ne sont pas de notre avis : ils boivent avec plaisir et vendent avec profit leurs vins d'Alella, de Toya, de Tiana, sur la côte; ceux de Llansa de la Selva, de Culera, dans l'Ampurdan; leur malvoisie de Sitges, et autres. Les figures du tableau sont sérieuses. On n'est pas toujours en gaieté, même au sortir des vignes : ici le sentier est

âpre, et la descente veut de l'attention. Toutefois, les vendanges se font d'ordinaire en Catalogne, comme partout ailleurs, avec entrain : l'odeur seule du raisin ne suffit-elle point pour exciter les esprits? Mais les excès sont rares : la sobriété est une des vertus des Catalans. On sait que ce sont de vigoureux travailleurs; ils méprisent l'oisiveté. S'ils ne trouvent pas dans leur province un emploi suffisant de leurs forces et de leur activité, ils vont chercher à gagner leur vie ou même à s'enrichir, non-seulement dans les autres provinces, mais en Europe, aux Indes, en Amérique; on les rencontre partout, et partout ce serait avec une sympathie et une confiance sans réserve, si l'on n'avait quelquefois à s'inquiéter de la rudesse et de la véhémence de leur caractère, qui n'a pas besoin que le vin l'échauffe; ils s'enivrent vite à la seule chaleur de leur sang. Heureusement la passion de leurs discours s'évapore le plus souvent en éloquence et surtout en pantomime. « Ils se désespèrent, ils crient, ils se mettent en fureur, dit un voyageur; grands dieux! que va-t-il arriver? On croit déjà les voir s'élancer sur leur adversaire comme des taureaux irrités. Non, tout à coup les vociférations se calment, décroissent en grondements, en murmures; ils se taisent, tournent le dos ou rient : » ils avaient besoin de ce petit excès. — Je n'osais pas trop cependant m'y fier, nous disait un jour M. de Cormenin, qui ne parlait jamais sans une sorte de terreur comique des Catalans, et en général des Espagnols, « de leurs jambes, de leurs poitrines, et de leurs grands couteaux. »

LA ROCHELLE.

Fin. — Voy. p. 43.

L'ancienne maison rochelaise a un caractère qui lui est propre. Une petite porte sobrement ornementée, mais architecturale et assez souvent écussonnée, tempère par un certain air de réserve et de discrétion la familiarité que semble solliciter le porche uniforme et simple, large espace abrité, accessible à tous. Les pilastres, les frontons, les corniches, ne commencent qu'à l'étage supérieur, et l'ornementation s'épanouit volontiers en gargouilles démesurées et extravagantes, en lucarnes tourmentées. A l'intérieur, un spacieux vestibule, avec large escalier où les balustres épais se pressent au long des rampes, puis une cour à galerie et souvent plantée, donnent ordinairement accès à un second corps de logis. Tout cela n'est pas sans ressemblance avec le *palazzo* du patricien commerçant ou, plutôt, du commerçant devenu patricien des cités italiennes, et, proportions gardées, de la Rochelle à Gênes, de Jean Guiton à André Doria, l'analogie est sensible. Le plus grand nombre des maires et des échevins rochelais étaient tous seigneurs de quelque fief; l'échevinage constituait par lui-même une aristocratie, sorte de noblesse locale qu'à certaines époques une faction, vertement combattue par le peuple, chercha à perpétuer par l'hérédité.

Le goût du faste s'introduisit et se propagea certainement par les fréquentations commerciales avec le Levant. Les chroniques sont pleines de récits de fêtes splendides données par la municipalité à des souverains ou à des princes, Louis XI, le duc de Guienne son frère, François Ier, Jeanne d'Albret, Henri de Navarre, d'Andelot, Coligny, etc. Sully raconte avec enjouement la réception magnifique que les Rochelais lui firent en 1604, « encore qu'ils prétendent ne devoir avoir d'autre gouvernement que le roy et le maire, et qu'ils soient réputés rogues et haultains. » Il se montre particulièrement touché d'un splendide festin donné en son honneur et, le lendemain, d'une « très-belle collation de confitures. » Il décrit un combat naval de quarante vaisseaux, « moitié aux habits, couleurs, armes et livrées d'Espagne, moitié aux habits, couleurs, armes et livrées de France, auquel rien ne fut oublié de ce qui se pratique en vraie guerre; lequel se termina par la victoire des Français sur les Espagnols, qui furent tous amenés prisonniers devant un tableau de Sa Majesté, puis à moi présentés comme ayant l'honneur d'être son lieutenant général, au nom de laquelle je les remis en liberté avec quelques paroles à sa louange. »

Le registre des délibérations du corps de ville nous apprend que les costumes des maires et échevins, des officiers, sergents et trompettes de la mairie, étaient étudiés avec soin et ordonnés avec somptuosité : au seizième siècle il y avait un peintre officiel de la commune. Des objets mobiliers, des armes, parvenus jusqu'à nous, montrent que le goût des arts s'y était développé, moins triomphant sans doute que dans les républiques italiennes, mais général.

Le goût et la faculté d'écrire s'étaient aussi manifestés de bonne heure, et la bibliothèque publique possède 199 manuscrits, desquels, écrit Michelet, il serait facile de tirer une Histoire de la Rochelle écrite par des auteurs contemporains. Ces goûts, cet esprit, ces tendances, l'amour de la ville natale, se sont transmis à la population contemporaine; des manières d'être, des coutumes purement locales toutes à sa louange, perpétuées jusqu'à nos jours, montrent bien qu'on n'a pas été pendant des siècles ville libre sans qu'il en reste quelque chose.

Tout le monde sait, depuis Voltaire, qui se disait honoré d'en être membre, que la Rochelle possède une académie des belles-lettres, sciences et arts; elle a aussi un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle départementale, et de belles collections générales d'histoire naturelle; une bibliothèque très-bien installée dans un beau local, renfermant 22 000 volumes, et un musée de peinture et d'objets d'art; outre le jardin public, un magnifique champ de Mars et une vaste place d'Armes entourés d'arbres séculaires; un cours et des squares fleuris avoisinant le port et les bassins; deux longues promenades, la Digue et le Mail, d'où la ville se profile du sud à l'ouest. La Digue est une large terrasse plantée de trois longues allées de tamarins, serrant le chenal d'entrée du port. De son extrémité on voit de face l'emplacement de la digue bâtie par Richelieu, de la pointe des Minimes au fort Louis, et au delà la pointe de Chef de Baye, l'île de Ré et la pleine mer. Ébloui par les clartés du ciel et de la mer, l'œil se repose avec plaisir sur les masses toujours vertes des pins du jardin du Mail et sur les cimes arrondies de ses magnifiques allées d'ormes qui côtoient la mer à droite. En redescendant vers le port, on rencontre la tour de la Lanterne, à propos de laquelle Rabelais appelle la Rochelle le pays des lanterniers. C'est une tour ronde surmontée d'une énorme pyramide octogone en pierre, percée de fenêtres à pinacles et pignons, et décorée de crossettes sur toutes les arêtes. Bâtie de 1445 à 1476, elle doit son nom à une lanterne de pierre découpée à jour qui surmonte la tourelle accolée à son clocher, et dans laquelle on « allumait un gros cierge pour servir la nuit de phare aux vaisseaux. » De la tour de la Lanterne à la tour de la Chaîne se développe, le long d'une douve profonde, un long pan des anciennes murailles en avant duquel est un chantier de construction. La tour de la Chaîne touche, par un ouvrage avancé moderne, à l'entrée du port que garde encore sur le côté opposé, comme au quatorzième siècle, la tour Saint-Nicolas, énorme donjon à cinq faces, flanqué sur quatre de ses angles de tourelles plus qu'à demi engagées. Autrefois, l'entrée du port se fermait à l'aide d'une chaîne tendue, sous l'eau, de l'une à l'autre de ces tours; on voit encore

cette chaîne dans l'étage inférieur de la tour de la Chaîne, dont les étages supérieurs sont effondrés.

La tour Saint-Nicolas a son histoire et mériterait une monographie : une promenade dans ses sombres salles surbaissées, ses escaliers tortueux et ses noirs corridors où battent en grinçant des portes à pentures et à verroux énormes, est émouvante. Quoique dégradée et affaissée sensiblement par le temps, et balafrée par les guerres civiles, la tour Saint-Nicolas a conservé presque entier son couronnement de mâchicoulis, que les plus hauts navires, entrant dans le port en rasant la muraille de leurs enfléchures, ne dépassent pas. La tour de la Lanterne, la tour de la Chaîne, la muraille qui les relie, et la tour Saint-Nicolas, furent seules exceptées de la terrible sentence fulminée en 1629 par Louis XIII, qui, sans parler des rigueurs contre les personnes, condamnait les murailles, remparts et fortifications de la Rochelle a être rasés, de façon que la charrue pût passer sur leur emplacement. Ces antiques témoins des splendeurs et des misères de la Rochelle, s'aperçoivent, surtout la Lanterne, de tous les points de l'horizon. Ils donnent à l'entrée du port un caractère vénérable; vus au travers des arbres du Mail, sous un ciel éclatant et souvent tourmenté de nuées, ils se groupent comme dans un splendide décor, sollicitant le souvenir de quelqu'une des scènes glorieuses si nombreuses dans le passé de la patriotique cité.

UN BON CONSEIL.

Un membre de l'Institut, M. Émile Egger, un bibliophile normand, M. Ch. Renard, de Saint-Aubin-sur-Mer, réimprimaient en 1868, et réunissaient en une brochure in-8° de 139 pages, les *Rapports de Henri Grégoire sur la bibliographie, la destruction des patois et les excès du vandalisme, faits à la Convention du 22 germinal an 2 au 24 frimaire an 3.*

Ces rapports, il y a trente ans, eussent paru un peu vieux; on les dirait, à cette heure, écrits d'hier. Je n'en citerai qu'un seul trait; je l'emprunte au Rapport sur la bibliographie.

On venait de trouver dans les divers établissements, ecclésiastiques et autres, déclarés propriétés nationales, cinq millions de volumes : que ferait-on de ces cinq millions de volumes? Il y avait deux avis. Les uns proposaient de les brûler, les autres voulaient qu'on en formât une bibliothèque nationale. L'abbé Grégoire n'était ni de l'un ni de l'autre avis. Il demandait que ces cinq millions de volumes fussent non pas brûlés (ce projet lui faisait horreur), ni réunis à Paris en une seule bibliothèque; il proposait d'en faire quatre-vingt-neuf bibliothèques départementales; mais laissons ici la parole à l'abbé Grégoire lui-même :

« Des bibliothèques, dit-il, et des musées formés avec choix sont en quelque sorte les ateliers de l'esprit humain. Que de gens qui étaient tourmentés par l'inquiétude indécise du génie ont connu leur vocation à la lecture d'un bon livre, à l'aspect d'un ouvrage bien exécuté!...

» Vous avez émancipé l'esprit humain, il faut actuellement révolutionner les arts, rassembler tous leurs matériaux, tous leurs moyens, et transmettre cet héritage aux générations futures. Tous les genres de connaissances sont liés : ouvrons-en toutes les sources, afin que toutes les vérités éclipsent toutes les erreurs, afin que la raison publique s'avance à pas de géant, et que tout concoure à la gloire et à la prospérité de la république... »

N'est-ce pas le cas de dire dire avec la chanson :

Moi, je pense comme Grégoire?

Ou bien encore :

Le temps de la science est à la fin venu.

Les quatre-vingt-neuf bibliothèques publiques que demandait l'abbé Grégoire ont été réalisées, et réalisées bien au delà de ce qu'on pouvait souhaiter alors. Il n'est pas, en effet, de chef-lieu de département, pas de ville de quelque importance, qui n'ait aujourd'hui sa bibliothèque : voici que, même à l'heure où nous sommes, commencent à s'organiser les bibliothèques communales. Le vœu de l'abbé Grégoire est donc de beaucoup dépassé.

C'était une véritable utopie, il y a soixante-dix-huit ans, que de songer à créer en France quatre-vingt-neuf bibliothèques publiques; et voilà qu'aujourd'hui rien ne paraît plus simple que d'en avoir quarante ou cinquante mille.

PENSÉES.

— La solitude fortifie les forts et rend les faibles encore plus faibles.

— Il est bon de n'être pas quelque chose; cela donne l'envie d'être quelqu'un.

— Haïr, c'est se résigner à toutes les peines de l'amour sans en goûter les joies.

— La plupart des hommes ressemblent à un architecte qui, ayant entrepris un palais, bâtirait une chaumière.

— Le devoir en général nous séduit; les détails du devoir nous répugnent.

— Rien ne suppose plus de force dans l'esprit et ne lui en donne davantage que la méditation.

— Un cœur aimant se nourrit tout un jour d'une miette d'affection.

— Les pauvres gens passent leur vie à s'empêcher de mourir, et les grandes gens à essayer de vivre.

— Le méchant peut être satisfait, mais seul l'homme vertueux peut être content.

— La bonne politique consiste à utiliser les faits accomplis en vue des faits dignes d'être accomplis.

— Le visible n'est que l'ombre de l'invisible Les empiriques, qui semblent avoir des yeux et point d'esprit, prennent l'ombre pour le corps.

— Certains philosophes veulent expliquer le monde sans l'âme et sans Dieu. Qu'ils expliquent donc les couleurs sans l'œil et sans la lumière!

— Ici-bas, il en est du bonheur comme de l'horizon, qui toujours nous apparaît et nous fuit. (1)

UN PRÉCURSEUR DU *MAGASIN PITTORESQUE*.

Il y a quelques années, à Grenoble, un de ces fureteurs qui font dans l'histoire et dans l'art le même office que les plongeurs dans la mer, rapporta de l'arrière-boutique d'un relieur une liasse de parchemins dépareillés. Il avait été séduit par quelques figures gothiques peintes sur les marges, par quelques lettres enluminées... et puis, il avait été touché de compassion pour ces pauvres vélins échappés à tant de hasards, que le relieur s'en allait taillader pour en faire tout à l'heure des *coins* à des volumes courants.

N'est-ce pas pitié, en effet, de voir détruire pour un profit misérable la pensée des temps anciens, fixée avec tant de soin sur ces peaux impérissables au moyen d'encres indélébiles? Quand on sait seulement ce que les guerres ont consommé de parchemins en gargousses d'artillerie, on s'attendrit aisément sur ce qui nous en reste.

Cependant, ce pieux sauvetage accompli, notre plongeur

(1) Joseph Fabre.

ne s'occupa plus de son épave. Il fallut qu'un autre fureteur y portât sa lanterne, et démêlât parmi des feuilles insignifiantes celle qui va nous occuper.

Rien qu'à l'ordre étendu des lignes qui se suivaient, tout différent de la disposition fragmentée des versets religieux, celui-ci soupçonna qu'il n'avait pas sous les yeux un vulgaire débris de missel. En essayant de déchiffrer le texte latin, qui se défendait presque à chaque mot par des abréviations variées, il fut dès l'abord frappé de la tournure de ces trois lettres : kīme. C'était l'élision évidente du mot *karissime*, mon très-cher, mon cher ami. L'heureux lecteur tenait donc entre ses mains une lettre d'un particulier à un particulier, tous deux morts depuis bien des siècles, s'il fallait s'en rapporter au caractère de l'écriture et à celui des costumes qui illustraient la dictée.

Mais depuis combien de siècles exactement? Une courte recherche dans le *Magasin pittoresque* eut bien vite fixé le point. Un article du tome XII, pages 60 et 61 (*Histoire du costume*), un autre du tome XIII, pages 211 à 213 (*De l'écriture en France*), établissaient sans conteste que la lettre avait été écrite à la fin du onzième siècle.

Décidément, il fallait la lire. Pour savoir, sans indiscrétion, ce qu'un ami a pu écrire à son ami, il y a huit cents ans, on n'attend pas le secours d'un archiviste.

La lutte ne fut pas très-longue, et on ne saurait croire à quel point elle amusa le lutteur novice. Il s'aperçut vite que les différents signes abréviatifs se répétaient, ce qui abrégea d'autant sa recherche; les rigueurs de l'accord entre tel substantif restitué et tel adjectif dont le radical seul apparaissait lui fournit souvent la désinence; l'impérieux entraînement du sens fit éclore des mots entiers; bref, il fut promptement en mesure d'établir, sans la moindre lacune, le texte dont il donne ici la traduction littérale :

« Pour satisfaire à ton désir et à tes demandes, j'ai résolu, mon très-cher, de peindre cette colombe aux plumes d'argent, dont le dos, par derrière, a la pâleur de l'or. J'ai voulu par la peinture édifier l'esprit des simples, si bien que, chez eux, l'œil charnel discernât au moins ce que l'œil intellectuel pourrait à peine saisir, et que la vue perçût ce que l'ouïe pourrait à peine percevoir. Et je n'ai pas voulu seulement peindre la colombe par cette représentation, mais encore la décrire dans une dictée, afin que le texte expliquât la peinture, et que du moins sa moralité plût à celui que la peinture ne récréerait pas.

» A toi donc, qui reçus les plumes de la colombe pour t'enfuir bien loin, pour demeurer et te reposer dans la solitude; à toi qui ne cherches pas le retard dans le cri du corbeau : Demain! demain! *Cras! cras!* (1) mais la contrition dans le gémissement de la colombe; à toi, dis-je, je donne et pour toi je peins non-seulement la colombe, mais encore le milan.

» Voici, sur la même perche posés, le milan et la colombe. Car, moi du sein du clergé, et toi du sein de la milice, nous sommes venus à la conversion, nous sommes venus nous poser dans la vie régulière comme sur une perche. Et toi qui savais si bien dérober les oiseaux domestiques, maintenant, par un coup de bonne œuvre, tu entraînes à la conversion les oiseaux sauvages, c'est-à-dire les gens du siècle. Que la colombe gémisse donc, et que le milan gémisse! qu'il jette le cri de la douleur! La voix de la colombe n'est-elle pas le gémissement, comme celle du milan la plainte?

» J'ai donc mis en tête de cet ouvrage la colombe, parce que la grâce du Saint-Esprit est toujours prête pour tout pénitent, et que par la grâce seule on parvient au pardon. Après la colombe vient le milan, emblème des personnes nobles. En effet, lorsqu'un noble se convertit, il est présenté aux pauvres comme un bon exemple. Aussi, dès que je le pourrai, j'essayerai de traiter des oiseaux et autres animaux que l'Écriture sainte propose en exemple à notre conduite.

» Devant écrire pour l'illettré, pour l'édification de l'illettré, que le studieux lecteur ne se plaigne pas si j'ai dit des choses simples sur des matières subtiles, et qu'il ne m'impute pas à légèreté ces peintures du milan et de la colombe, puisque le saint homme Job et le prophète David nous ont laissé de tels oiseaux pour notre instruction. C'est que la peinture fait pour les simples ce que l'écriture a fait pour les doctes. De même que le savant se délecte aux subtilités de l'écriture, de même l'esprit des simples est captivé par la simplicité de la peinture. Pour moi, je travaille afin de plaire aux simples, plutôt que pour parler aux doctes et verser, pour ainsi dire, de l'eau dans un vase plein. Oui, celui qui veut par des mots instruire les savants ressemble à celui qui verse de l'eau dans un vase plein. »

En dépit de la lourdeur mystique et d'un jeu de mots sur le *cras, cras*, du corbeau, cette dédicace n'est-elle pas assez intéressante pour faire regretter la perte du reste de l'ouvrage? On voit, en effet, à la troisième page, une assemblée de neuf saints, et à la quatrième une crucifixion dont les gloses manquent, tandis que les trous laissés par les fils de la reliure primitive montrent qu'elles y devaient être intercalées. Nous trouvons, du moins, dans cette sorte de préface deux remarques à faire. Nous y trouvons une préoccupation qu'on n'eût peut-être pas attendue d'un moine du onzième siècle : la préoccupation de l'illettré; — et un plan qui est le plan même du *Magasin pittoresque* : « Demander à la peinture, pour les simples, ce que l'écri- » ture a fait pour les doctes. »

Assurément, notre pieux précurseur n'entendait emprunter ses peintures qu'à des objets saints, et il voulait que ses lecteurs ne trouvassent chez lui d'instruction que pour leur salut. Assurément aussi, le *Magasin pittoresque* n'est pas destiné seulement aux simples et à leur édification; ses matières et son public sont plus étendus. Mais tout son développement est dans l'humble germe que nous exposons ici; et même l'instruction qu'il répand, si variée et si séculière qu'elle semble dans ses détails, offre encore dans son ensemble quelque chose du parfum religieux qui est ici condensé comme dans un grain d'encens.

Ceci dit, revenons au manuscrit. Le texte occupe la première page. L'écriture en est superbe. En marge est peinte une figure de religieux avec une longue barbe, vraisemblablement le portrait de l'écrivain.

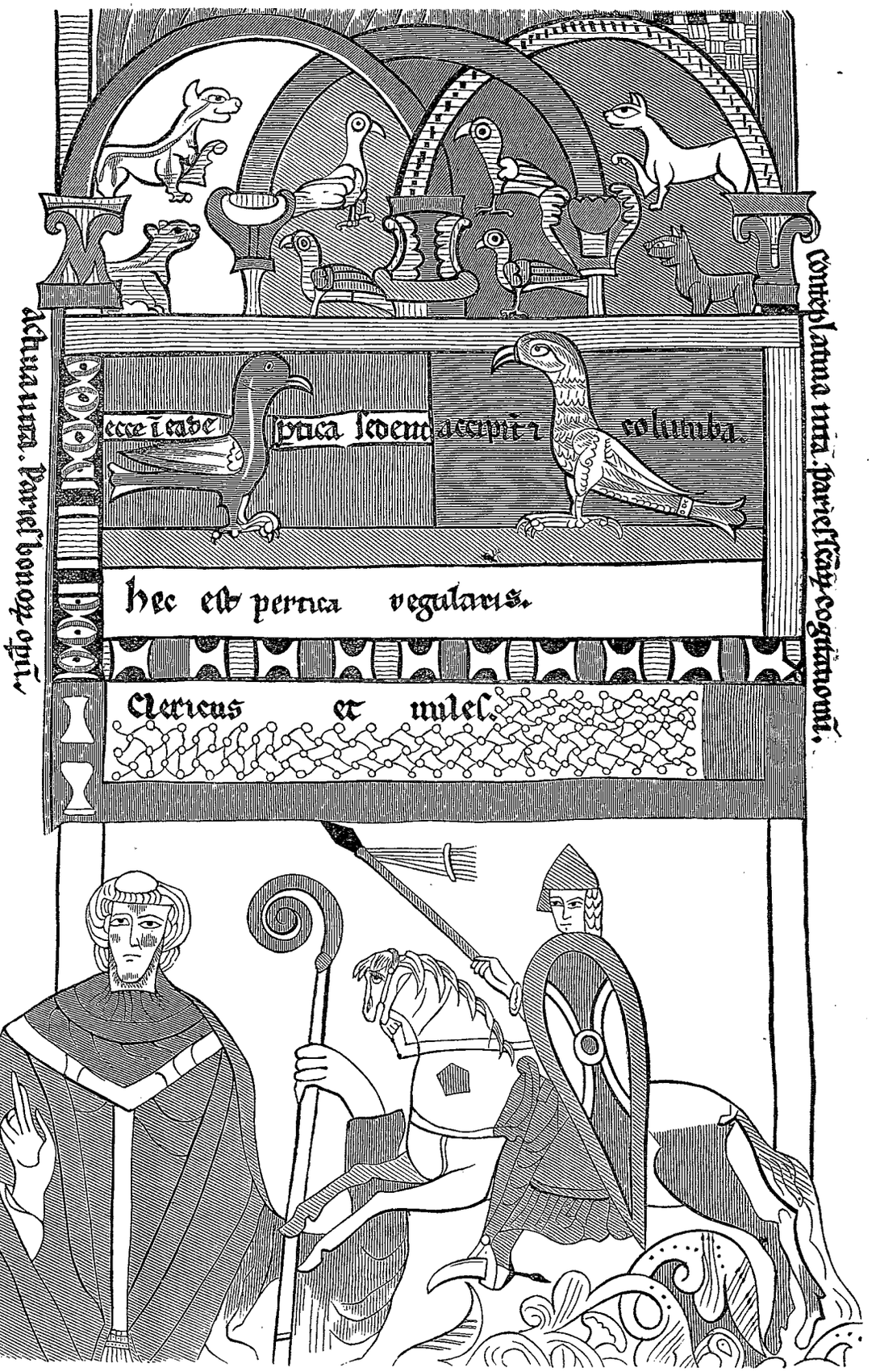
La page deux est entièrement consacrée à la partie pittoresque. Rien de plus naïf, comme la gravure en fera juger.

C'est un édifice, un couvent, représenté ouvert. Le toit, surmonté de deux croix, est indiqué par des échantillons de tuiles. Au-dessous, des pleins-cintres entre-croisés abritent les oiseaux et autres animaux édifiants dont il a été question. A l'étage inférieur, la colombe sur champ d'azur et le milan sur champ de gueules se font face. Ils sont réunis par une bande blanche sur laquelle se détache en rouge la légende : *Ecce in eadem pertica sedent accipiter et columba.* La perche elle-même est bien désignée sous leurs pattes : *Hæc est pertica regularis* (Voici la perche de la règle). L'édifice est fermé par deux murs. Le long de celui de gauche, côté du milan, on lit : *Activa vita. Paries bonorum operum* (Vie active. Muraille des bonnes œuvres). Du côté de la colombe : *Contemplativa vita. Pa-*

(1) Le mot latin *cras*, qui veut dire demain, est notoirement imitatif du cri du corbeau.

ries sanctarum cogitationum (Vie contemplative. Muraille des saintes pensées).

Enfin, dans le blanc du bas de la page, les portraits des deux amis tels qu'ils étaient avant leur conversion, avant d'être devenus milan et colombe, le clerc et le soldat, *clericus et miles*, comme il est dit, de peur qu'on ne s'y



Un *Magasin pittoresque* au moyen âge. — Fac-simile d'un manuscrit du onzième siècle.

trompe. Le clerc porte la crosse. Sa figure longue, mais plus jeune que dans le premier portrait, est aussi plus pleine ; elle est imberbe, sauf les pointes d'un léger duvet, et le rouge de la santé mondaine l'enlumine crûment. Le

soldat, armé de toutes pièces, galope sur son cheval, sans doute au pourchas de ces oiseaux de basse-cour qui lui sont si agréablement rappelés par son ami.

N'insistons pas sur ces naïvetés. Admirons plutôt qu'une intelligence aussi enfantine ait eu la conception si haute et si généreuse d'un ouvrage destiné à « édifier l'esprit des » simples par la peinture, si bien que, chez eux, l'œil » charnel discernât au moins ce que l'œil intellectuel pour- » rait à peine saisir. » Et demandons-nous si, dans les œuvres dont nous sommes le plus fiers, il n'y aurait pas, à côté d'idées très-fortes, des pauvretés que nous ne soupçonnons guère, et qui feront sourire nos lecteurs de 2672.

Cette réflexion nous inclinera à l'indulgence en faveur du précurseur du *Magasin pittoresque*.

LE LINGOT D'OR.

PETIT CONTE PHILOSOPHIQUE.

Dans les environs de Brême habitait un pauvre journalier nommé Peters. Marié jeune à une femme de sa condition, il avait une nombreuse famille, dont il ne pouvait pas toujours satisfaire les besoins : aussi ne voyait-il pas sans appréhension sa femme sur le point d'être mère pour la septième fois.

Un jour que le travail avait manqué, Peters ne put donner du pain à ses enfants : les larmes de ces innocentes créatures lui déchirant le cœur, il sortit désespéré de sa cabane et s'assit tristement sur le bord du chemin.

Que vais-je devenir? pensait-il, si le chômage dure un jour de plus : mes enfants vont mourir de faim. Quand même je trouverais leur nourriture d'aujourd'hui, demain arrivera, et demain que sera-t-il? Cette crainte, qui me poursuit sans cesse, énerve mon courage, paralyse mes forces : quel malheureux avenir m'est donc réservé?

Comme il se livrait à ces tristes réflexions, passa sur le chemin le vénérable Hetzel, le plus respecté des médecins du pays. Quoique savant, Hetzel était riche; de plus, il était bon et ne dédaignait pas les ignorants, parce qu'il comprenait que si tout le monde était instruit, les savants ne brilleraient guère. En voyant la sombre figure du journalier, le docteur s'arrêta court et dit :

— Qu'as-tu, mon ami, tu sembles souffrir?

Peters raconta simplement son histoire, qui est l'histoire de bien d'autres, et se prit à pleurer.

— Si l'on ne tue pas le chagrin, le chagrin tue, dit le savant. Il ajouta : Viens avec moi, je connais le remède à ta douleur.

Peters ne se le fit pas répéter; il monta dans la voiture du docteur; bientôt ils arrivèrent à la ville et descendirent dans une maison de belle apparence. Le médecin conduisit son protégé dans un cabinet rempli de livres.

— Regarde, dit-il au journalier, en lui désignant un objet placé sous un globe de cristal : c'est un lingot d'or qui vaut trois cents thalers; il me vient de mon père, qui était le plus pauvre des Hanovriens. Malgré sa misère, mon père épargna un groschen chaque jour; il fut plus de cinquante ans pour amasser ce petit trésor. Lorsque j'en héritai, comme toi j'étais misérable; la peur du lendemain m'avait plus d'une fois conduit sur les bords du Weser. Mais dès que je fus en possession de ces trois cents thalers, le courage me revint : je ne craignis plus l'avenir. L'amour du travail et l'exemple de mon père aidant, je suis arrivé à la fortune. J'ai gardé mon lingot comme une branche de salut : la Providence a voulu que je le conservasse intact. Je te le donne. Si tu es sage, tu sauras m'imiter, et un jour tu pourras l'offrir à quelque malheureux, comme je te l'offre aujourd'hui.

Peters remercia son bienfaiteur; emportant le lingot d'or, il regagna joyeusement sa cabane. Il raconta son heureuse aventure à sa ménagère. Après réflexion, ils cachèrent le trésor au plus profond de la cave.

Le lendemain, le journalier reprit son travail. Contre son habitude, il chanta toute la journée; le maître, qui connaissait les peines de son ouvrier, lui demanda la cause de cette humeur :

— Si l'on ne tue pas le chagrin, le chagrin tue, répondit Peters.

— Voilà une bonne pensée; retiens également celle-ci, dit le maître : Quand la tête ne conduit pas l'outil, l'outil ne nourrit pas la tête.

— Je me la rappellerai, affirma le journalier.

Il tint parole : comme son esprit n'était plus troublé par l'inquiétude, il apporta toute son intelligence à son travail et devint bientôt le plus habile ouvrier de son chantier. Il eut encore de mauvais jours : qui n'a pas les siens? Mais il les endura presque avec plaisir. Il savait bien pourquoi, l'heureux homme! Quel est celui qui, ayant un trésor à sa disposition, ne supporterait gaiement quelques heures de misère? Dans ces moments pénibles, il disait quelquefois à sa femme, pour l'éprouver :

— Si nous faisions fondre le lingot?

La ménagère se contentait de sourire sans rien répondre, sachant bien que son mari plaisantait.

Peters ne craignit plus de recourir à ses voisins : on sollicite sans gêne un service que l'on sait pouvoir rendre. Les voisins avaient toujours été disposés à l'obliger; s'ils ne l'avaient pas fait jusqu'alors, c'est que le journalier n'avait jamais réclamé leur assistance, et dans ce monde qui ne demande rien n'a rien.

Bientôt il put se passer de toute aide, son gain suffisait à ses besoins.

Comme on le suppose, le bon Hetzel était souvent le sujet de la conversation des deux époux; l'origine du lingot d'or causait l'admiration de la ménagère. Elle avait calculé qu'en mettant de côté un groschen chaque jour, dans l'espace de soixante-douze jours elle aurait un thaler, et cinq thalers cinq groschens à la fin d'une année.

Femme qui compte devient économe, et femme économe fait la prospérité d'une maison.

Ainsi qu'on le remarque souvent, un bonheur ne vient jamais seul. Un richard des environs voulut faire défricher une forêt; Peters autrefois n'aurait jamais osé entreprendre un pareil travail, quoiqu'il en fût capable : la pauvreté rend timide; mais il avait acquis de l'aplomb, il osa et réussit.

Des bénéfices qu'il retira de cette opération il acheta des champs que ses enfants cultivèrent.

Les enfants sont une charge quand ils restent inoccupés; ils sont la fortune du cultivateur qui sait les employer dans la limite de leurs forces.

Le journalier fit d'autres entreprises. Comme il était honnête et laborieux, on le recherchait; tous les ans il réalisait d'assez beaux bénéfices, avec lesquels il agrandit son terrain.

La prospérité qui a pour base l'ordre et le travail ne peut que s'accroître : aussi Péters à cinquante ans était-il le plus riche propriétaire du pays.

Il disait souvent à sa compagne :

— Que de bénédictions ne devons-nous pas à la mémoire du charitable Hetzel! toutes ses prédictions se sont accomplies, nous sommes arrivés à la fortune et nous avons pu conserver intact le lingot d'or.

Un soir d'hiver, un pauvre voyageur vint frapper à la porte du journalier. Celui-ci était humain, il accueillit l'étranger avec bonté et lui donna la meilleure place au foyer.

Touché de la bienveillance de ses hôtes, l'inconnu leur raconta ses aventures; les malheureux ont presque toujours les mêmes : c'est l'éternelle lutte du pauvre contre le besoin. A son tour Peters raconta son histoire. Comme on le pense, le lingot d'or ne fut pas oublié. L'étranger fut émerveillé ; promenant ses regards autour de lui, il ne put s'empêcher de dire à ses hôtes :

— Comment habitez-vous cette misérable chaumière quand vous pouvez posséder une maison confortable?

— C'est là tout le secret de notre prospérité, fit observer la ménagère ; nous avons compris le père du docteur épargnant un groschen chaque jour.

— Nous n'avons rien changé à notre vie, continua Péters, parce que, habitués aux privations, nous nous trouvons satisfaits du nécessaire. On ne sent pas le besoin de jouissances que l'on ignore; nos enfants, élevés à l'école de la pauvreté et du travail, ont appris à connaître la valeur de l'argent; avec notre héritage ils seront heureux, parce qu'ils n'auront pas de goûts au-dessus de leur position.

— Combien vous êtes sages ! dit l'inconnu ; mes parents, dans leur tendresse aveugle, m'ont élevé comme s'ils avaient été riches; ils se sont imposé des privations pour me rendre la vie facile : c'est leur faute si je suis aujourd'hui le plus malheureux des hommes.

— Avez-vous déjà oublié le miraculeux lingot d'or? s'écria joyeusement Péters.

A ces mots il alla déterrer le trésor caché dans sa cave depuis plus de vingt années.

— Qu'il soit la source de votre fortune comme il l'a été de la mienne, dit-il en présentant le lingot au voyageur.

— Hélas ! dit celui-ci, après avoir examiné le métal, ce n'est qu'un morceau de cuivre.

— C'est impossible ! s'écrièrent à la fois Péters et sa femme.

Celle-ci frotta le lingot sur toutes ses faces et le rendit brillant comme un miroir.

— C'est toujours du cuivre, dit l'étranger, après l'avoir regardé de nouveau; mais, ajouta-t-il, quels sont ces caractères gravés sur le métal?

— Nous l'ignorons, dit Péters, nous ne savons pas lire.

Alors le voyageur lut ces mots :

« L'illusion fait plus d'heureux que la vérité ne fait de sages.

» De même qu'un sot jouit de l'esprit qu'il croit avoir, un pauvre peut jouir d'un trésor qu'il croit posséder.

» C'est moins la privation que la crainte du lendemain qui fait le malheur du pauvre.

» Craindre l'avenir, c'est empoisonner le présent et se préparer les maux que l'on redoute.

» Marche sans peur dans le chemin de la vie; n'es-tu pas sûr d'arriver à la fin? »

L'étranger, après avoir lu, dit à ses hôtes :

J'accepte votre présent avec reconnaissance : ce morceau de cuivre vaut pour moi plus de trois cents thalers. Outre les enseignements qu'il contient, il vient de m'apprendre que suivre un bon conseil vaut mieux que trouver un lingot d'or. (1)

ARBORICULTURE.

CONSEILS GÉNÉRAUX.

Quelles sont les qualités essentielles que doit réunir un bon arboriculteur?

D'abord il faut *aimer* les arbres, comme des serviteurs dévoués, comme de vrais amis. Il faut savoir s'attendrir à propos sur leurs infirmités, avoir pitié de leur faiblesse, les soigner dans leurs maladies, poursuivre sans relâche leurs ennemis, comme s'ils s'attaquaient à nous-mêmes. Mais soyons toujours prêts à corriger leurs vices, à redresser leurs travers, sans hésitation ni mollesse.

Ne demandons jamais aux arbres plus qu'ils ne peuvent donner, et veillons à leur accorder toujours le nécessaire comme culture et comme engrais.

Tout sujet ingrat, qui ne répond pas aux bons soins dont il est l'objet, doit être sacrifié sans miséricorde et immédiatement remplacé. La plupart des propriétaires attendent trop longtemps pour abattre un arbre mal venant, épuisé, donnant de mauvais fruits, ou nuisant aux arbres voisins par son ombrage ou ses racines. Il faut savoir se décider promptement, et ne pas faire comme certains amateurs des environs de Paris qui laissent envahir tout un jardinet par un sycomore ou un saule pleureur.

Celui qui veut tirer parti de ses plantations doit chercher à se rendre compte par lui-même des améliorations nécessaires, en observant la nature et en s'aidant de bons ouvrages. Mais il ne doit jamais s'en rapporter complétement à son jardinier (s'il en a un) ; il doit accueillir avec bienveillance toutes ses observations, sous bénéfice d'inventaire, et les contrôler par des informations prises dans les livres spéciaux ou près des arboriculteurs de profession.

Contredire à tout propos son jardinier, ce serait tomber dans un excès. Il faut, au contraire, lui donner raison aussi souvent que possible ; autrement, il prendra sa besogne en dégoût, son patron en aversion, et les arbres seront négligés.

Voici maintenant quelles sont les conditions nécessaires à remplir pour une bonne plantation.

Choix et préparation du terrain. — Le plus souvent on est obligé de se contenter du terrain tel qu'il est. Cependant, si on a le choix, il vaut mieux planter en terrain neuf que de remplacer de vieux arbres dans un sol déjà épuisé de longue date. On a tout avantage à conserver les vieux fruitiers sans faire de remplacement, et à créer un jardin fruitier dans un sol vierge.

Tout terrain destiné à une plantation doit être parfaitement assaini par des drains à tuyaux ou des fossés empierrés, s'il est de nature marécageuse. Le drainage n'est pas nécessaire si l'eau qu'on rencontre à la profondeur de 50 centimètres est en communication avec une nappe d'eau courante. C'est ainsi que les pommiers et même les poiriers prospèrent au bord des cours d'eau, là où l'on rencontre l'eau à la profondeur d'un fer de bêche.

Quant à la nature du sol, il est fort heureux pour nous que la plupart des essences fruitières viennent à peu près également bien dans les terrains les plus divers, *siliceux*, *calcaires*, *argileux*. Mais il ne faut pas oublier que l'arbre fruitier prospère surtout dans un terrain mêlé de *calcaire* (ou de craie), de *sable* (de grès) et d'*argile* (terre franche). Ainsi les bonnes terres à blé sont, en général, très-convenables pour les arbres fruitiers.

Le propriétaire trouvera souvent avantage à corriger les terres trop *maigres* en y ajoutant de la terre franche, et les terres trop *grasses* en y ajoutant du sable, de la craie ou mieux de la marne.

Dans tous les cas, le trou qui doit recevoir l'arbre portera au moins à *un mètre* en tous sens. Si l'ouvrier rencontre des pierres, il rejette les plus grosses, mais les cailloux du volume d'un œuf et au-dessous ne sont pas nuisibles à la végétation, comme on pourrait le croire. On les mélange avec la terre, ou bien on les entasse au fond du trou, de manière à entretenir un drainage utile au pied de l'arbre.

(1) Adrien Linden.

Il y a grand avantage à creuser les trous plusieurs mois ou même une année d'avance. La terre s'améliore beaucoup sous l'influence des gelées et des chaleurs de l'été.

Lorsque les trous sont assez rapprochés, on devra plutôt faire creuser un fossé (ou tranchée) réunissant tous les trous. Les terrassiers ne prennent pas beaucoup plus cher, et les arbres réussissent bien mieux dans la masse de terre qui remplit le fossé.

Si l'on remplace de vieux arbres dans un verger, il faut donner à chaque trou deux mètres sur deux mètres, et un mètre de profondeur. Le trou sera rempli de terre neuve, mélangée de boues de route ou de terreau.

Choix des sujets. — C'est un point auquel on ne saurait apporter trop d'attention.

Ne vous laissez jamais tenter par le bon marché; n'achetez pas de *fonds* de pépinières, de sujets rabougris, vieillots, à écorce mousseuse et fendillée, à pousses languissantes. Tous ces avortons doivent être détruits, comme faisaient les Spartiates pour les enfants peu viables.

Les soins donnés à des arbres défectueux sont complétement perdus. On espère le rétablissement pendant des années, et plus on a attendu, plus on hésite à les sacrifier.

Prenez, au contraire, des sujets jeunes, à écorce lisse, à pousses vigoureuses, largement pourvus de fines racines ou *chevelu*. C'est, en effet, ce chevelu qui assure la reprise. S'il s'agit de pruniers ou autres sujets greffés sur prunier (abricotiers, pêchers), refusez les arbres greffés sur rejet, qui ont le défaut de donner indéfiniment des rejets; mais tâchez d'avoir des arbres greffés sur des sujets venus de graine. On les reconnaît à leurs racines de forme pivotante. *La suite à une autre livraison.*

LE TRAVAIL.

— Est-il bien vrai, demanda un jour Paul, qu'autrefois le blé venait tout seul et qu'on n'avait pas besoin de le semer, ni de cultiver la terre?

— C'était, sans doute, dit l'instituteur en souriant, au temps où le blé se coupait tout seul, quand il allait tout seul au moulin pour se faire moudre, et lorsque la farine devenait du pain sans que personne ne fît la pâte ni ne chauffât le four.

— Ce que l'on appelle *l'âge d'or* est donc un conte? demanda Paul.

— Assurément.

— Mais les arbres viennent tout seuls, dit un enfant.

— Sans doute, répondit l'instituteur, mais comment sont leurs fruits? petits et sans goût. Pour qu'ils deviennent bons, il faut que les arbres soient greffés, taillés, soignés, et tout cela est du travail.

— Est-ce qu'on greffe aussi le blé? demanda le jeune frère de Paul.

— Non, répondit l'instituteur, mais on laboure la terre, on y enfouit du fumier, on y sème des grains choisis ou triés, et l'on travaille le champ de différentes façons, pour que les épis deviennent grands et les grains gros, afin qu'il y ait de quoi faire du pain pour tous les hommes. Si l'on ne travaillait pas la terre, il viendrait peut-être quelques épis chétifs, mais jamais assez pour tout le monde. (1)

SUR LE CERF-VOLANT.

Le cerf-volant représenté dans notre précédent volume (t. XL, 1872, p. 280), et qui a été observé dans l'Amérique du Sud, doit être venu par tradition de l'Espagne, où il est en usage avec quelques variantes.

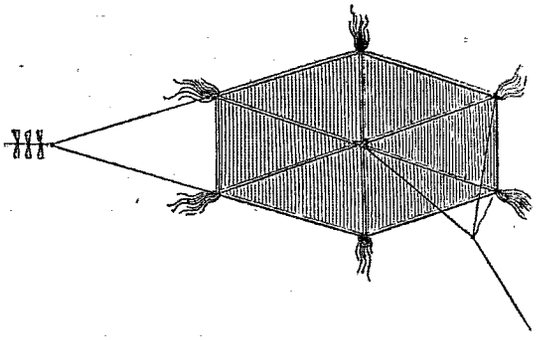


Fig. 1.

On peut donner à la surface du cerf-volant une forme polygonale aussi bien que rectangulaire : par exemple, celle d'un hexagone allongé. La carcasse est faite au moyen de canne ou roseau jaune refendu en petites baguettes grosses comme un crayon. Les côtés et les diagonales sont soigneusement attachés à tous leurs points de rencontre, au moyen de soie cirée très-forte.

Sur le tout on étend un morceau d'étoffe de soie d'un côté et de papier fort de l'autre. Le tout est bien collé ensemble. Les dimensions de notre cerf-volant sont 1m.50 de haut sur 0m.80 de large. Il est prudent de ne pas dépasser ces dimensions; car d'un jeu déjà au-dessus des forces d'un enfant seul, on ferait un instrument dangereux. Il faut être au moins deux pour le manœuvrer, et surtout pour ployer la ficelle dont il porte facilement 3 kilomètres.

Au point d'attache de la corde sont trois ficelles égales entre elles, et égales chacune au grand côté de

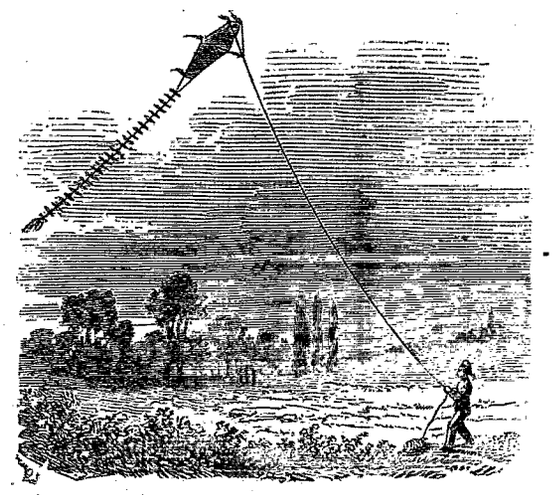


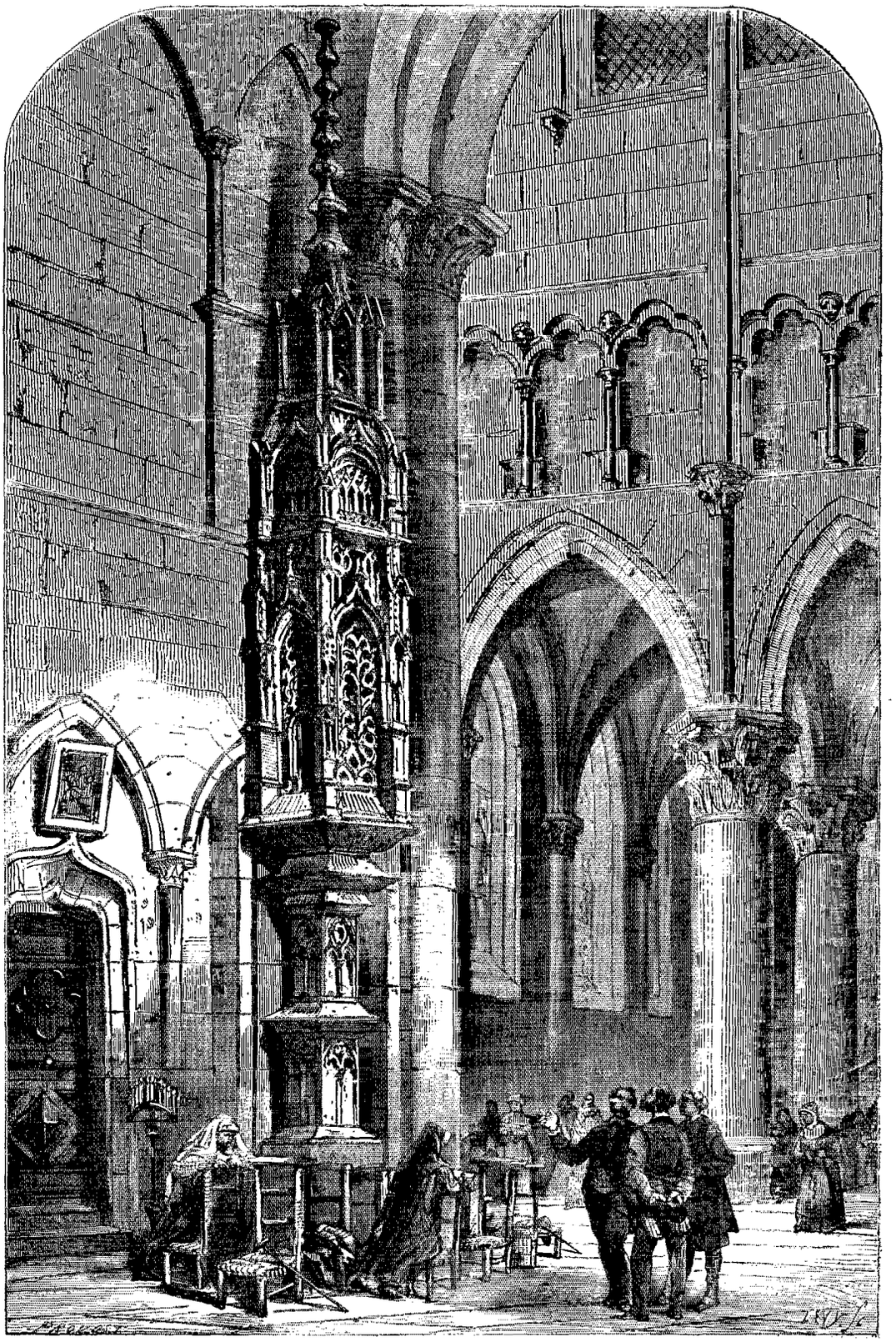
Fig. 2.

l'hexagone, réunies comme le montre notre figure. La queue n'est pendue qu'à deux ficelles. Elle doit être longue et lourde. Il faut la charger au bout et en calculer le poids d'après la manière dont le cerf-volant se comporte au vent. C'est la seule partie délicate de l'opération. Une fois cela trouvé, le cerf-volant enlevé, on attache la ficelle à un arbre, et il demeure immobile dans le ciel des heures entières.

On attache un flocon de rubans de couleur à chaque angle du polygone.

(1) *Petit manuel d'économie pratique*, par Maurice Block.

L'ÉGLISE DE SEMUR.



Tabernacle de l'église de Semur. — Dessin de Provost.

Notre-Dame de Semur compte parmi les plus remarquables églises de France. Elle a été primitivement bâtie au onzième siècle, par Robert Ier, duc de Bourgogne, mais elle date réellement du treizième siècle, époque à laquelle elle a été reconstruite tout entière.

Trois portails de style ogival, précédés d'un porche, composent sa façade, des deux côtés de laquelle s'élèvent deux belles tours carrées. Une troisième tour, terminée par une flèche en pierre, surmonte le milieu de l'édifice.

La nef de Notre-Dame paraît démesurément longue

(elle a en réalité 66 mètres) à cause de son étroitesse; elle a moins de 6 mètres de large. De beaux vitraux, datant des quinzième et seizième siècles, décorent les chapelles latérales. Le chœur est digne d'attention : « Une des plus belles *clefs à sujets* que nous connaissions, dit M. Viollet-le-Duc dans son Dictionnaire d'architecture, se trouve sculptée au-dessus du sanctuaire, dont les voûtes furent élevées vers 1235. Cette clef représente le couronnement de la Vierge au milieu de feuillages. Toute la sculpture est complétement peinte, les feuillages en vert, les fonds en brun-rouge, et les vêtements des deux personnages (le Christ et la Vierge) de diverses couleurs, dans lesquelles le bleu et le rouge dominent. »

Enfin on remarquera dans la nef, derrière la chaire, un obélisque monolithe, très-élégant de forme, délicatement sculpté, reposant sur une base étroite, et surmonté d'un clocheton effilé. Cet obélisque, que représente notre gravure, est une espèce de tabernacle dans lequel on renfermait les saintes huiles.

Nous engageons l'archéologue ou l'artiste venu pour visiter l'église Notre-Dame à ne pas quitter Semur avant d'avoir vu le donjon du château fort, composé de quatre grosses tours rondes qui dominent le promontoire granitique au pied duquel coule l'Armançon, ainsi que plusieurs maisons de la renaissance disséminées dans les rues désertes de la ville.

LES PAYS ÉLECTRIQUES.

Nous avons déjà cité (1) un certain nombre de faits curieux relatifs à l'électricité météorique, rapportés par M. Fournet, correspondant de l'Institut et professeur de géologie à la Faculté des sciences de Lyon. Nous emprunterons encore aux leçons de cet éminent professeur, enlevé récemment à l'affection de ses nombreux amis, d'intéressantes observations sur un sujet analogue : *les Pays électriques*, en les complétant par quelques faits recueillis dans les récits de savants voyageurs.

« Il ne doit pas être indifférent pour la science, dit M. Fournet, de savoir s'il existe ou non des pays plus électriques que d'autres; car, indépendamment de l'étrangeté du fait, il n'est nullement impossible que, même à de très-grandes distances, des réactions météorologiques résultent de ces inégales distributions du fluide. »

C'est dans le cours de ses recherches sur le rôle orageux du sud-ouest et du sud-est, que M. Fournet a été conduit à l'idée que ces vents pourraient bien nous apporter l'électricité puisée dans des régions éloignées, et par suite à examiner s'il existe réellement des causes de nature à confirmer ces présomptions.

Dans son important travail sur l'hydrologie du Mexique, M. H. de Saussure, petit-fils du grand explorateur des Alpes, établit qu'à l'époque de l'année où la sécheresse devient excessive sur les plateaux élevés du pays, la production de l'électricité s'y manifeste avec une remarquable intensité, et donne lieu à des phénomènes observés par tous les voyageurs.

Dans l'Amérique du Nord, New-York a fourni au professeur Loomis un ensemble de faits très-curieux, au sujet de la présence d'une excessive quantité d'électricité dans l'atmosphère. En hiver, les cheveux sont fréquemment électrisés. Souvent ils se lèvent droit, et plus on les travaille pour rendre la chevelure unie, plus ils refusent de se tenir en place. Dans cette même saison, toutes les parties de vêtements en laine attirent les duvets, les poussières qui flottent dans l'air. Pendant la nuit, les tapis épais des salons chauffés font entendre de petits craquements; ils brillent lorsqu'on se promène dessus. Un objet en métal, par exemple le bouton d'une porte, envoie une étincelle à la main qui en approche. La plupart de ces phénomènes sont si familiers à New-York qu'ils n'excitent plus aucune surprise; mais déjà ils avaient fixé l'attention de Volney à la fin du siècle dernier. Ce célèbre voyageur faisait remarquer que la quantité de fluide électrique constitue une différence essentielle entre l'air du continent américain et celui de l'Europe. « L'on n'a pas besoin, dit-il (1), des appareils mécaniques et artificiels pour rendre ce fait sensible : il suffit de passer vivement un ruban de soie sur une étoffe de laine pour la voir se contracter avec une vivacité que je n'ai jamais remarquée en France. Les orages, d'ailleurs, en fournissent des preuves effrayantes par la violence des coups de tonnerre et par l'intensité prodigieuse des éclairs. Dans les premières occasions où j'eus ce spectacle à Philadelphie, je remarquai que la matière électrique était si abondante, que tout l'air semblait en feu par la succession continue des éclairs; leurs zigzags et leurs flèches étaient d'une largeur et d'une étendue dont je n'avais pas d'idée, et les battements du fluide étaient si forts qu'ils semblaient à mon oreille et à mon visage être le vent léger que produit le vol d'un oiseau de nuit. »

D'après le docteur Livingstone, au printemps, époque de la grande sécheresse, les déserts de l'Afrique méridionale sont souvent traversés par un vent du nord chaud et tellement électrique que les plumes d'autruche se chargent d'elles-mêmes, au point de produire de vives commotions; la seule friction du vêtement fait jaillir des étincelles.

Dans une partie de l'Inde anglaise, l'établissement des lignes télégraphiques éprouve de singuliers obstacles par suite des violentes perturbations électriques de l'atmosphère. Pendant la mousson du sud-ouest, les orages qui éclatent dans les montagnes sont souvent d'une rare magnificence. On les entend de loin comme le son d'une immense canonnade dont les décharges s'exécutent au milieu de l'imposant appareil d'un amoncellement d'énormes nuages, continuellement illuminés par les éclairs.

Nous citerons encore un phénomène extraordinaire observé près des sources de naphte de Bakou, sur le littoral de la mer Caspienne, et décrit dans le *Journal des mines* par M. A. Ducas, qui a donné d'intéressants détails sur ces sources naturelles : « Après les pluies chaudes de l'automne, par les soirées brûlantes, toutes les campagnes paraissent en flammes : souvent le feu roule le long des montagnes en masses énormes; quelquefois il reste immobile. Mais ce feu ne brûle pas : le voyageur pris au milieu de cet embrasement n'éprouve aucune sensation de chaleur. Les récoltes, les foins, les roseaux, restent intacts. On a observé que, durant ces incendies fantastiques, le tube vide du baromètre paraissait en feu, ce qui porte à penser que ce phénomène tient tout à fait à l'électricité. »

Dans son *Voyage en Asie Mineure et en Syrie*, la princesse de Belgiojoso décrit en termes poétiques l'aspect étrange et magnifique d'une belle nuit d'Orient, et le phénomène lumineux observé par elle, comme par un grand nombre d'autres voyageurs, n'est probablement pas sans rapport avec ceux que nous venons de résumer : « Les nuits d'Orient sont presque aussi claires que les jours de certains pays d'Europe, de l'Écosse ou de l'Irlande, par exemple; — ce ne sont pas les nuits d'Italie avec leurs étoiles dorées sur un fond d'azur, qui éblouissent

(1) Tome XXXIX, 1871, p. 311.

(1) *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, tome Ier.

tellement les regards, qu'en les reportant sur la terre on ne sait si les ténèbres qui l'enveloppent sont réelles, ou si elles ne viennent que du contraste avec ces clartés resplendissantes. Le ciel d'Orient n'a pas la couleur du saphir, mais plutôt celle de la turquoise, surtout pendant la nuit; une transparence infinie semble le rattacher à un océan de lumière lointaine, devant laquelle on le dirait jeté comme un voile; les étoiles elles-mêmes ont je ne sais quelle blancheur qui n'a rien de commun avec la pâleur, et qui ressort, sur la teinte aussi blanchâtre du ciel, comme une parure de diamants sur l'un de ces teints délicats que les poëtes comparent à l'albâtre. Tout est parfaitement lumineux dans l'aspect de ce ciel, et je m'étonne souvent que l'uniformité des teintes n'en efface pas les contours. La Voie lactée, par exemple, devrait se confondre avec le ciel dont elle a presque la couleur; et pourtant elle paraît beaucoup plus grande que dans nos climats, et j'ai cru parfois qu'il me serait possible d'en compter les étoiles. D'où vient donc cette lumière si abondamment répandue dans l'espace? Ce n'est ni de la lune, ni des étoiles, car je l'ai admirée lorsque la lune n'était pas visible, et même lorsqu'un brouillard épais ou un temps nuageux me dérobait la vue des étoiles; et cette lumière persiste toujours et pénètre partout. Elle ne ressemble pas à la lumière du jour, qui rend les ombres plus noires par le contraste; elle les adoucit, au contraire, et le paysage revêt sous son influence un singulier aspect. Chaque objet devient perceptible pour l'œil le plus faible et à de grandes distances; on dirait que les arbres eux-mêmes ont leur part de lumière, latente pendant le jour et rayonnante pendant la nuit. Mais ce qui est plus beau que tout le reste, c'est l'effet de cette lueur mystérieuse sur la surface et dans la profondeur même des eaux. A la clarté des nuits, la rivière sinueuse qui traverse ma vallée ressemble dans toute son étendue à un large ruban d'argent. Ce n'est pas çà et là qu'elle réfléchit les rayons des astres, c'est la masse entière de ses eaux qui paraît éclairée par un feu intérieur, lequel ajoute encore à la clarté de la scène, et là même où ses rivages sont couverts de buissons et de bosquets, ni les bosquets ni les buissons ne font tache sur sa brillante surface. C'est un merveilleux, un étrange spectacle, que j'admire sans le comprendre. »

Rappelons ici que dans son étude des rapports intimes qui unissent le magnétisme du globe à la magnifique apparition des aurores boréales, Humboldt(1) établit que la terre est douée de la propriété d'émettre une lumière propre, dont la production ne s'interrompt presque jamais vers les pôles, et qui est quelquefois aussi forte que celle du premier quartier de la lune. Les brouillards secs qui paraissent lumineux pendant la nuit, la clarté singulière émise par certains grands nuages non orageux, et, d'après une ingénieuse remarque d'Arago, la lumière diffuse qui guide nos pas au milieu des nuits d'automne ou de printemps, alors que ces nuages interceptent toute lumière céleste, peuvent être cités comme exemples de cette production de lumière terrestre, qui rappelle la lumière de Vénus, dont la partie non éclairée par le Soleil brille souvent d'une lueur phosphorescente. Nos chaudes régions des tropiques ont aussi leur lumière, qui brille sur l'immense étendue de l'Océan, et qui est une des sources de la lumière terrestre. Mais l'écume phosphorescente des vagues est un produit des forces organiques de la nature, chaque étincelle manifestant la vie animale d'un monde invisible.

Nous aurions encore à mentionner les dégagements électriques d'une intensité parfois très-remarquable qui se produisent dans les Alpes et le Jura, principalement, suivant M. Fournet aux points d'entre-croisement des dislocations de ces deux chaînes. D'autres nœuds, dans les hautes chaînes de l'Europe, donnent probablement lieu à des phénomènes du même ordre, dont l'existence pourra être constatée par des observations plus nombreuses.

En résumé, comme on vient de le voir, les foyers électriques ne manquent pas à la surface du globe, et il est tout naturel d'admettre leur liaison avec le grand phénomène des aurores polaires. Les aperçus conjecturaux de M. Fournet, au sujet du rôle météorologique de ces foyers, ont besoin d'être confirmés par de nouvelles recherches; mais il est permis de penser avec lui et avec d'autres savants physiciens, parmi lesquels nous citerons le commandant Maury et l'amiral Fitz-Roy, que les vents sont dans un étroit rapport avec ces grandes sources d'électricité, et en tirent, pour ainsi dire, les qualités diverses dont l'influence paraît prédominante dans la production des phénomènes atmosphériques.

(1) *Cosmos*, t. Ier

CE QUE L'ON PENSAIT DU DANTE AU TEMPS DE CORNEILLE ET DE RACINE.

Maximilien Mission, qui fit autorité chez nous dans tout ce qui regardait l'Italie, avait une place choisie entre les voyageurs vers la fin du dix-septième siècle. Le chevalier Marini est évidemment son poëte favori; il ne dédaigne pas cependant l'auteur de la *Divine Comédie;* il l'appelle *Danthe* néanmoins, et en reproduisant l'épitaphe qu'il lut sur sa tombe, il veut bien rappeler que c'était *un homme de mérite!*

LE DESSIN D'APRÈS NATURE.

Voy. les Tables des années précédentes.

Dans l'ensemble d'un paysage, les feuilles des arbres n'apparaissent à l'œil que par masses. C'est par masses seulement que le dessinateur peut et doit les reproduire.

S'il prétendait les représenter une à une, son œuvre manquerait à la fois de perspective, de poésie et de vérité matérielle.

Mais pour donner à ces masses leur véritable physionomie, le dessinateur est tenu d'avoir une connaissance très-nette de la forme et de l'attitude de la feuille en particulier, puisque c'est cette forme et cette attitude qui déterminent la physionomie et le profil des masses. C'est le cas de répéter que l'artiste doit connaître à fond son sujet, mais qu'il est tenu, comme l'écrivain, de ne pas faire montre de son savoir, et de ne dire que ce qui doit être dit.

Il est des cas cependant où la feuille est d'une telle dimension, et prend pour l'œil une importance si réelle, qu'elle doit être reproduite isolément, et non plus confondue dans les masses.

Nous citerons comme exemple la feuille du *bananier*. Pour le spectateur, elle est l'équivalent d'une branche véritable.

Pour reproduire ces *feuilles-branches*, si je puis m'exprimer ainsi, le dessinateur éprouve beaucoup moins de difficultés que pour reproduire une branche proprement dite.

En effet, si dans une même espèce d'arbres les masses de feuillage ont, au fond, toujours la même physionomie, il faut néanmoins de la pénétration et de l'expérience pour démêler ce thème unique sous les variations infinies que

la nature a brodées dessus. Ces masses n'ont rien d'arrêté ni de géométrique.

Au contraire, il suffit de placer sous les yeux du lecteur une feuille de bananier pour qu'il voie combien la donnée géométrique en est simple. La physionomie n'en est pas moins facile à démêler. C'est une feuille d'une belle venue, sans doute, mais d'une grâce molle et nonchalante, qui devient de l'abandon et du laisser-aller quand la feuille n'est plus toute jeune. La fibre en est tendre, et le parenchyme se déchire facilement dans le sens des nervures



Bananier.

secondaires. Il ne faut pas, par un amour malentendu de l'idéal, ôter à cette feuille sa grâce de créole, sous prétexte de donner de la vigueur au dessin.

Il faut entrer hardiment dans les intentions de la nature, et même les accentuer, quand on les a bien démêlées; car si l'art ne doit pas *copier* la nature, il ne doit pas non plus la *corriger* arbitrairement, il doit l'*interpréter*.

Ce que nous venons de dire des arbres est tout aussi vrai des plantes : dans l'ensemble d'un paysage, les plantes n'apparaissent à l'œil que par masses. Un champ de blé se distingue d'un champ de luzerne, sans qu'on aperçoive un épi de blé ou un brin de luzerne en particulier. Dans un tableau, c'est la couleur, la nature des ondulations et des grands mouvements, qui fera distinguer que cette masse est un champ de blé et cette autre une prairie.

Il y a pourtant des plantes sur lesquelles l'attention est appelée, à cause de leur attitude, de leur isolement, de la dimension de leurs feuilles. Celles-là peuvent s'appeler des plantes décoratives; elles servent à l'ornementation des premiers plans. Tels sont le *chardon* à feuilles d'acanthe, la *bardane*, le *bouillon-blanc*, et la plupart des ombellifères. Il est tel talus où un *bouillon-blanc* ou un *chardon* isolé prend toute l'importance d'un personnage principal.

De même, dans le fouillis charmant des plantes aquatiques, les unes sont nées, comme certains hommes, pour demeurer à tout jamais anonymes, pour faire nombre, et concourir à ce désordre apparent d'une folle et luxuriante végétation. D'autres, comme les héros d'Homère, dans la mêlée des obscurs combattants, attirent le regard et forcent l'attention. Ces héros sont : le *roseau* à panache gris, le *roseau* à quenouille veloutée, le *glaïeul*, l'*iris*, le *fer-de-lance*, le *nénuphar*.

Même quand, par hasard, le roseau se tient en repos, on sent qu'il est fait pour plier. Tout, dans son attitude et dans sa structure, indique qu'il doit « baisser la tête au moindre vent qui fait rider la face de l'eau. » La fibre en est fine, sèche, nerveuse et souple.

Ce caractère de sécheresse et de souplesse se montre jusque dans son panache, qui semble être la plume de quelque oiseau; il se retrouve dans la feuille, véritable ruban aux plis cassants, au froissement sonore. C'est tout cela que l'artiste doit comprendre et que son crayon doit exprimer.

Dans les œuvres des maîtres on sent partout la vie, non-seulement en *acte*, mais encore en *puissance*. Quand un des personnages de leurs tableaux est exposé à un grand vent ou emporté par une course rapide, on le devine sans peine au mouvement de la chevelure et des draperies. C'est là la vie en *acte*, la moins difficile à reproduire.

Même quand le personnage est dans une atmosphère calme, ou dans l'attitude du repos, on doit sentir que sa chevelure et ses draperies sont destinées à ondoyer. C'est là la vie en *puissance*, la plus difficile à exprimer.

Le roseau, lui aussi, a une chevelure et des draperies. Même quand il ne plie pas, on doit sentir que cette chevelure et ces draperies sont faites pour ondoyer d'un mouvement tout particulier.



Roseau.

Du sein des eaux peu profondes jaillit le *fer-de-lance*, dont la feuille ressemble à une de ces pointes de hallebarde que les artistes de la renaissance découpaient avec tant de hardiesse et de fantaisie. Pour compléter la ressemblance, cette feuille croît, le plus souvent, la pointe en l'air et s'étale dans un plan perpendiculaire. Le *fer-de-lance* a son mouvement et son geste, comme le *roseau* a le sien; mais ils sont aussi différents que la physionomie des deux végétaux.

La queue, j'allais dire la hampe du *fer-de-lance*, est assez solide pour résister à un faible courant. Elle ne plie jamais assez, par exemple, pour que la feuille soit submer-

gée ou même atteinte par l'eau. Le mouvement communiqué à la queue par le courant se décompose en passant à la feuille. De même qu'un violent coup de hache n'ébranle pas en apparence le tronc d'un arbre vigoureux, tandis que la secousse se communique aux branches supérieures qui frémissent jusqu'à l'extrémité de leurs feuilles; de même la poussée de l'eau, sans agiter visiblement la queue du *fer-de-lance*, communique à la feuille des oscillations régulières. Elle se balance alors, pendant de longues heures, du même mouvement que la feuille du peuplier d'Italie. En donnant au *fer-de-lance*, comme au *roseau*, une physionomie vivante, l'artiste donnera idée de la brise qui souffle au bord des ruisseaux, et du clapotement de leurs ondes.

Qui ne s'est assis mainte fois, pour rêver ou pour lire, au pied d'un vieux saule, au bord d'une de ces anses tranquilles, comme les petites rivières en ont tant? Ce qui frappe surtout, c'est le calme mystérieux de ces petits coins retirés. D'où vient ce mystère?

Quand l'eau court, bondit et se met en fureur, on la voit, pour ainsi dire, à l'œuvre; on sait désormais ce qu'elle veut, ce qu'elle peut; elle a trahi son secret. L'eau dormante, au contraire, est mystérieuse, justement parce qu'elle dort. C'est une force au repos, de laquelle on peut tout attendre et craindre. D'ailleurs, dans ces anses paisibles, l'eau, fût-elle plus claire que le cristal, prend des teintes brunes et des reflets sombres. C'est justement là



Fer-de-lance.

que le nénuphar aime à étaler le tapis de ses larges feuilles immobiles. N'a-t-il pas l'air, lui aussi, de dormir ou de rêver? L'aspect même de cette plante ajoute encore au calme de ces silencieuses retraites; il semble que personne n'ose la troubler. Le martin-pêcheur file comme un flèche brillante, mais sans pousser un cri, et le rat d'eau vaque en silence à ses petites affaires.

Le nénuphar semble s'être réfugié là pour fuir l'agitation du monde, et ne contempler que de loin les éternelles courbettes du roseau et l'agitation stérile du fer-de-lance. Il y a une harmonie si visible entre ce vieux philosophe de nénuphar et tout ce qui l'environne, que les yeux les moins clairvoyants en sont frapnés.

Le lecteur désireux de s'instruire dans l'art de surprendre les secrets de la nature ne manquera pas de bons guides parmi nos artistes modernes; qu'il me permette de lui recommander particulièrement, en vue de l'objet



Nénuphar. — Dessins de Herst.

qui nous occupe, les tableaux et les gravures de M. Karl Bodmer. Il y verra la nature prise sur le fait. Il comprendra à première vue quelle différence il y a entre un dessin *exact* et un dessin *vivant*.

LES PROJETS

DE MADAME LA MARQUISE.

— Décidément, c'est à cela que je m'arrête. Il faudra abattre ces arbres-là jusqu'au rond-point, où l'on élèvera un joli pavillon. Devant le château, nous placerons une vaste vérandah qui communiquera avec la grande galerie par des portes-fenêtres; ce sera charmant pour donner des fêtes d'été. Nous ferons disposer dans l'aile gauche de jolis appartements pour les visiteurs, car nous ferons beaucoup d'invitations, surtout pour la saison de la chasse. Il faudra aussi de nouvelles écuries, et un joli rendez-vous de chasse au milieu de la forêt. Et puis nous abattrons quelques cloisons et quelques planchers ici, dans les salles du côté du nord, pour y installer un théâtre et y jouer la comédie et l'opéra. Ce sera charmant! Je serai enchantée de vivre à la campagne. Quand donc l'architecte arrivera-t-il?

La jeune femme qui parlait ainsi, en promenant son doigt impatient sur le plan d'une vaste habitation, paraissait avoir environ dix-huit ans. Elle levait les yeux avec une confiance d'enfant gâtée vers un homme de vingt-cinq à trente ans qui l'écoutait d'un air sérieux : c'était le marquis de B..., son mari depuis quinze jours. Si elle n'avait pas été si occupée et si préoccupée de ses grands projets, la jeune marquise aurait pu s'apercevoir que le visage de son mari exprimait, au lieu de l'admiration qu'elle avait pris la douce habitude d'y lire, une sorte de désappointement et même d'effroi. C'est que d'abord l'idée de voir bouleverser son vieux château et abattre ses arbres antiques ne lui souriait guère; et qu'ensuite la perspective d'une

vie bruyante et dissipée, passée en réceptions bals chasses et comédie, lui souriait encore moins. Il s'était marié, comme on le fait trop souvent, sans bien connaître sa femme; elle était jolie, bien élevée, on la disait bonne et d'un charmant caractère, et le marquis n'en avait pas demandé plus long. Ce qu'il entrevoyait l'inquiétait beaucoup; aussi, à la question de la marquise : Quand donc l'architecte arrivera-t-il? il répondit d'un air ennuyé :

— Je venais justement vous dire qu'il ne viendra pas aujourd'hui; il m'écrit qu'il est obligé de rester un jour de plus au château de ***. Il sera ici demain matin.

— Rien que demain! quel ennui! Cela fera du retard pour les travaux! — Mais qu'avez-vous donc? Je vous trouve un air singulier. Hier, ce matin encore, vous aviez l'air si heureux de me montrer le pays où vous êtes né, votre château, vos bois! Vous parliez d'orner tout cela pour le rendre digne de moi, disiez-vous; et maintenant je vous trouve tout changé. Craignez-vous que j'aie mauvais goût dans mes arrangements? ou bien avez-vous peur que je ne vous ruine?

— Je suis sûr d'avance de votre bon goût, ma chère amie, et je puis, Dieu merci, ne pas regarder à la dépense quand il s'agit de vous faire plaisir; mais je me demandais, en écoutant vos plans, si c'était bien là le meilleur usage qu'on pût faire de la fortune, et la meilleure manière d'arranger sa vie.

Elle le regarda avec étonnement.

— Je ne sais pas, moi! dit-elle après un silence; je suis sortie du couvent pour me marier, je ne connais rien de la vie, et je n'ai pas eu beaucoup le temps de réfléchir depuis quinze jours, au milieu de tant d'occupations. Mais j'ai entendu parler du théâtre de ma cousine, et des chasses de votre oncle, et des fêtes qu'on donne dans les salons et dans le parc du château de votre beau-frère; et je voudrais bien avoir de tout cela chez moi.

Le marquis soupira intérieurement. « Quelle enfant! se dit-il. Après tout, elle a raison; elle ne sait rien, ce n'est pas sa faute, et elle n'a que dix-huit ans. » Et il pria la marquise de songer à sa toilette; il était déjà tard, et ils devaient aller dîner ce jour-là chez des voisins, à deux lieues de leur logis. Mme la marquise trouva le conseil bon, et le suivit si bien que ses hôtes la déclarèrent charmante, et qu'elle eut le plaisir d'éclipser Mme X..., qui passait, depuis un nombre d'années respectable, pour la plus jolie femme du pays. De retour chez elle, elle se coucha et s'endormit sur son triomphe.

Les années passent vite; la marquise se vit à l'automne reine de la plus ravissante habitation qu'on pût voir; elle donna des fêtes qu'on cita au loin comme des modèles de goût et de richesse; sa beauté s'augmentait avec le temps; la parure, la coquetterie, le soin de paraître toujours aimable et charmante, étaient le souci de sa vie. On la citait pour son esprit, depuis qu'elle avait laissé échapper deux ou trois malices dont elle se fût blâmée elle-même si les louanges de ses flatteurs lui avaient laissé la liberté d'esprit nécessaire pour se juger. Une fois engagée dans cette voie, elle y marcha, et fut bientôt crainte autant qu'admirée. D'amis, point; mais elle ne sentait pas le besoin d'en avoir, les envieux qu'elle faisait lui suffisaient. Le temps marcha, et respecta longtemps ce qu'on appelait son bonheur. Pourtant, dans sa maison, le vide se faisait autour d'elle. Son mari, attristé, vivait presque seul, essayant en vain de se reprendre à ses études, à ses occupations d'autrefois; ses enfants étaient élevés par des étrangers qu'ils préféraient à leur mère. L'âge vint, et avec lui la souffrance, la faiblesse, la maladie, et, ce qui lui fut plus pénible encore, elle sentit que son règne n'était plus qu'une habitude. Enfin, une nuit, il lui sembla qu'une voix lui parlait dans le silence. D'où venait-elle, cette voix? d'un autre monde, ou de son propre cœur?

« Qu'as-tu fait, lui disait cette voix, de la vie qui t'avait été donnée, et dont il ne te reste plus que quelques jours? Tu avais reçu tous les dons : beauté, santé, fortune, intelligence; tu étais devenue la femme d'un honnête homme. Jamais créature humaine n'a vu réunis à un tel point dans sa main tous les éléments du bonheur. As-tu cru que tout cela t'était donné pour toi seule, et que nul devoir n'y était attaché? Non, tu ne l'as pas cru, car je t'ai parlé bien souvent, et je ne t'ai pas laissé ignorer l'usage que tu devais faire des dons de Dieu. Ton intelligence, tu devais l'éclairer et l'agrandir par l'étude et la réflexion; ta fortune, tu devais l'employer pour le bien de tous; ta santé, tu devais en remercier Dieu, puisqu'elle te donnait la force d'être utile; ta beauté, ta grâce, ce précieux don de plaire que tu possédais, tu devais t'en servir pour exercer autour de toi une douce influence, unir et adoucir, apaiser les discordes et répandre la paix : tu aurais régné plus sûrement encore par la bonté que par cette beauté dont tu étais si fière. Tu avais le bonheur d'être la compagne d'un homme de bien; tu devais l'aider, l'encourager, le rendre heureux, t'unir à ses bonnes œuvres, applaudir à ses efforts. As-tu fait tout cela? Non! Ton intelligence, tu l'as tournée au mal, à la méchanceté, à la frivolité; tu as dédaigné tout travail sérieux, et la vieillesse te trouve avec l'esprit aussi vide que le cœur. Ta fortune n'a fait de bien à personne, pas même à toi; ta santé, tu l'as usée dans des veilles, dans des fêtes où l'orgueil méchant t'empêchait de sentir la fatigue; ta beauté ne t'a servi qu'à exciter la jalousie et à te croire supérieure à toutes les créatures humaines Et ton mari, qu'en as-tu fait? Dégoûté de la vie que tu lui faisais mener, il s'est éloigné de toi; il s'est renfermé en lui-même, et, peu à peu, toute activité s'est éteinte en lui; si le noble désir du bien agite encore quelquefois son âme, il ne se traduit plus par des œuvres; il est las et se laisse vivre tristement : voilà ton ouvrage.

» Tu commences à souffrir, n'est-ce pas? tu commences à être délaissée, et tu te plains, tu récrimines, tu constates amèrement que les amis sont oublieux, que les enfants sont ingrats! Les tiens, il est vrai, se montrent assez indifférents pour toi; mais as-tu été une mère pour eux? S'ils sont, comme toi, égoïstes, vains et frivoles, à qui dois-tu t'en prendre?

» Tu commences à souffrir! mais tu n'as plus que peu de temps à vivre; et après? Que pourras-tu répondre à Dieu? »

La marquise se sentit saisie d'une immense épouvante; elle essayait de crier et de se débattre. Enfin elle ouvrit les yeux.

— Je me suis permis d'éveiller Madame, lui dit sa femme de chambre, qui la regardait d'un air inquiet. Madame se plaignait et avait l'air de souffrir. Un mauvais rêve, sans doute...

— Oui, un mauvais rêve... balbutia la marquise en regardant autour d'elle. Sur une table était étalé le plan du château. Une glace, placée à l'autre bout de la chambre, vis-à-vis de son lit, lui renvoya son image, sa figure de dix-huit ans!

— J'ai rêvé! murmura-t-elle; mais ce n'est pas un mauvais rêve, bien sûr! Et ce ne sera qu'un rêve : je le veux!

. . . . . .

Quand le marquis vint souhaiter le bonjour à sa femme, il la trouva méditant devant le plan du château.

— L'architecte va arriver dans une heure, ma chère, lui dit-il : quels sont vos projets définitifs?

— Les voici, dit-elle en souriant et en prenant la main

de son mari. Nous n'abattrons pas les vieux arbres : ici nous mettrons une maison d'école pour les enfants du village, et un petit hôpital où nous ferons apporter les pauvres malades qu'on ne pourrait pas soigner chez eux. Là, il y aura une bibliothèque pour les gens des environs, quand nous leur aurons appris à lire, et ici un ouvroir où les filles des paysans apprendront à travailler. Je ne parle pas de ce bâtiment-ci ; il me semble me rappeler que vous voulez y adjoindre un grand enclos et y établir une espèce de jardin d'acclimatation. Je ne dis pas que je ne ferai pas d'autres projets par la suite : j'espère bien qu'il me viendra d'autres bonnes idées; car elles sont bonnes, n'est-ce pas?

— Excellentes! dit le marquis tout ému, en pressant doucement dans ses mains la petite main qu'il tenait. Mais peut-on vous demander, ma chère enfant, — non! pas enfant, car vous venez de parler comme une vraie femme, — d'où vient ce changement dans vos projets?

— C'est la nuit qui m'a porté conseil, répondit-elle en rougissant. J'ai dû vous faire de la peine hier, en vous répondant comme je l'ai fait; mais cela n'arrivera plus, car je suis décidée à faire le plus de bien que je pourrai. Seulement, comme je ne sais pas toujours ce qui est bien, vous me le direz, n'est-ce pas?

— Je vous le dirai quand je le saurai, et je vous le demanderai quand je ne le saurai pas, répondit-il en riant.

— C'est cela! et nous chercherons ensemble; avec de la bonne volonté, nous sommes sûrs de trouver.

— L'architecte demande si Monsieur et Madame peuvent le recevoir! dit un valet en entrant.

INSTINCT OU RAISONNEMENT?

Voy. t. XL, 1872, p. 318.

Nous avons déjà cité quelques actes de certains animaux, actes bien faits pour surprendre et pour inspirer des doutes au sujet des affirmations des philosophes qui ne veulent voir dans les bêtes que des machines perfectionnées. Voici encore un trait qui nous a été raconté par un de nos amis, homme d'une sincérité absolue, et qui avait vu de ses propres yeux le fait dont il parlait.

Plusieurs personnes étaient venues passer une partie de la journée à la campagne, chez des parents ou des amis. Quand ces personnes repartirent, la famille qu'elles étaient venues visiter les accompagna jusqu'à une rivière qu'il fallait traverser ; il n'y avait pas de pont à cet endroit, mais un bateau. On se dit adieu et on se sépara. Ceux qui s'en allaient s'embarquèrent, et les autres restèrent sur la rive pour les voir traverser. Le bateau était à plus de la moitié de la rivière, assez large à cet endroit, lorsqu'une des personnes restées sur le bord s'aperçut qu'elle avait gardé un parapluie appartenant à ceux qui s'en allaient sur le bateau. Comment faire? Rappeler le bateau? Il était déjà bien loin, et c'était vraiment imposer trop de fatigue aux rameurs. Attendre une occasion pour renvoyer le parapluie? Mais l'occasion pouvait se faire attendre, et dans l'intervalle on pouvait avoir besoin de l'objet. Tout à coup quelqu'un s'avisa d'un expédient. Le chien de la maison avait suivi la société jusqu'à la rivière. On lui plaça le parapluie entre les mâchoires, et, lui montrant le bateau, on lui fit signe de s'y rendre. La bonne bête se jeta à l'eau et se mit à nager vigoureusement. Quand le bateau l'aperçut se dirigeant de son côté, il s'arrêta. Le chien redoubla d'efforts, et fut bientôt tout près du bateau. Il leva alors la tête au-dessus de l'eau et tendit le parapluie de son mieux. Malheureusement, les bords de l'embarcation étaient assez hauts, et le pauvre animal, malgré toute sa bonne volonté, ne pouvait pas parvenir à la portée des mains qui se tendaient vers lui. Après plusieurs tentatives, il finit par tourner la tête de côté et présenter le parapluie dans le sens vertical. La distance était alors bien diminuée, et la bonne bête eut la joie de réussir dans la commission qu'on lui avait confiée.

N'est-il pas vrai qu'il y a dans cette appropriation d'un mouvement à une nécessité de distance une sorte de calcul géométrique? Et n'est-on pas en droit d'hésiter sur la question de savoir si c'est là de l'instinct pur et simple ou une façon de raisonnement?

PHÉNOMÈNES D'OPTIQUE
OBSERVÉS EN BALLON.

Le voyageur aérien, suspendu au milieu des nuages, dans la frêle nacelle d'un ballon, rencontre souvent, parmi les solitudes atmosphériques, des tableaux grandioses, des spectacles féeriques, inconnus à tous ceux qui n'ont jamais quitté le sol; il admire des jeux de lumière incomparables, produits par les rayons solaires qui se réfléchissent sur les masses arrondies des vapeurs aériennes; il trouve parfois aussi sur son chemin des scènes étranges dues aux effets d'un mirage ou à la diffraction des rayons lumineux.

Le 8 juin 1872, MM. Gaston Tissandier et le contre-amiral baron Roussin s'élevaient en ballon, à cinq heures du soir, de l'usine de M. Flaud, près du Champ de Mars. A 5 h. 35 m., l'aérostat avait dépassé les beaux cumulus blancs qui s'étendaient horizontalement dans l'atmosphère, à 1900 mètres d'altitude. Le soleil était ardent, et la dilatation du gaz déterminait l'ascension de l'aérostat vers des régions plus élevées, que les voyageurs ne pouvaient atteindre sans danger, n'ayant à leur disposition qu'une faible provision de lest. M. Tissandier donne quelques coups de soupape pour revenir à des niveaux inférieurs. A ce moment, le ballon plane au-dessus d'un nuage, le soleil y projette l'ombre assez confuse de l'aérostat, qui apparaît entourée d'une auréole aux sept couleurs de l'arc-en-ciel ; mais ce premier phénomène ne se manifeste que pendant quelques secondes : l'aérostat descend de 50 mètres environ; il passe tout à côté du cumulus, qui s'étend près de la nacelle et forme un écran d'une blancheur éblouissante, dont la hauteur n'a certainement pas moins de 70 à 80 mètres.

L'ombre du ballon s'y découpe alors en une grande tache noire, et s'y projette à peu près en vraie grandeur. Les moindres détails de la nacelle, l'ancre, les cordages, sont dessinés avec la netteté des ombres chinoises. — Les silhouettes des deux aéronautes ressortent avec régularité sur le fond argenté du nuage ; ils lèvent les bras, et leurs sosies lèvent les bras. L'ombre de l'aérostat est entourée d'une auréole elliptique assez pâle, mais où les sept couleurs du spectre apparaissent visiblement en zones concentriques (voy. la gravure).

La température était de quatorze degrés centésimaux, l'altitude de 1900 mètres. Le ciel était très-pur et le soleil très-vif. Le nuage sur la paroi verticale duquel l'apparition s'est produite, avait un volume considérable et ressemblait à un grand bloc de neige en pleine lumière. La nacelle était elle-même entourée d'une certaine nébulosité, car la terre ne s'entrevoyait plus que sous un brouillard indécis (1).

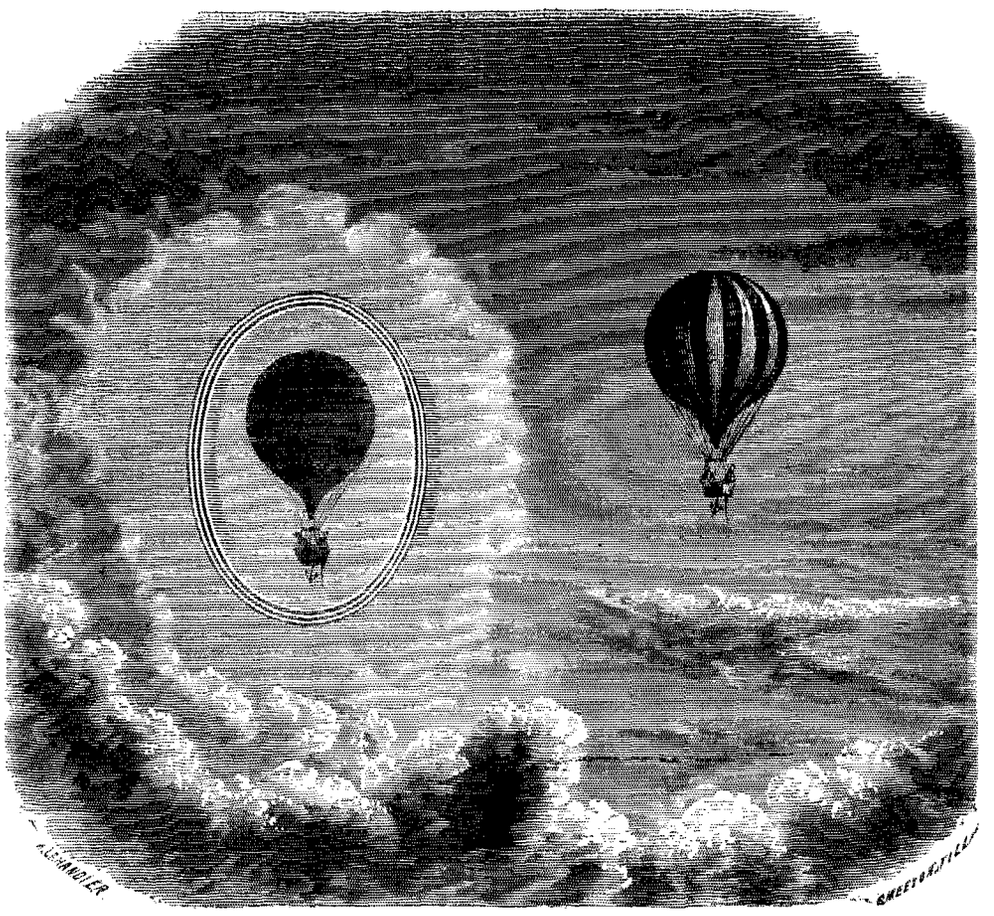
Des observations analogues ont quelquefois été faites par d'autres aéronautes. M. Glaisher, le savant directeur de l'Observatoire météorologique de Greenwich, qui a exé-

(1) Voy. *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, 1er juillet 1872.

cuté plus de trente ascensions aérostatiques dans les circonstances les plus diverses, a souvent vu l'ombre de son ballon se projeter sur des nuages inférieurs, entourée d'une auréole lumineuse. Le 15 avril 1858, MM. Camille Flammarion et Eugène Godard observèrent un phénomène qui se rapproche davantage de celui que nous venons de décrire : l'ombre de l'aérostat se projetait sur la paroi verticale d'un nuage, mais l'auréole lumineuse entourait seulement l'ombre de la nacelle. Au centre, c'est d'abord un fond jaune-blanc, puis un cercle bleu pâle, alentour une zone jaune, puis une zone jaune-gris, et enfin, comme circonférence extérieure, une légère nuance de violet se fondant sur la tonalité grise des nuages.

Ces phénomènes lumineux s'expliquent par les lois de la diffraction de la lumière; avant d'avoir été observés en ballon, ils ont été vus dans les montagnes par quelques physiciens, et se désignent même sous le terme générique de *cercle d'Ulloa*, parce qu'Ulloa, le premier, vit au sommet d'un pic son ombre se profiler sur un nuage; autour de la tête de l'ombre il aperçut nettement un cercle lumineux, entouré d'une série de circonférences de teintes diverses. — Dans leur voyage aux Cordillères, Lacondamine et Bouguer virent un phénomène analogue : l'ombre de l'observateur projetée sur un nuage, au milieu d'une auréole. « Ce qui nous étonna, dit Bouguer, c'est que la tête de l'ombre était ornée d'une auréole formée de trois ou quatre petites couronnes concentriques, d'une couleur très-vive, chacune avec les mêmes variétés que le premier arc-en-ciel, le rouge étant en dehors. C'était comme une espèce d'apothéose pour chaque spectateur; et je ne dois pas manquer d'avertir que chacun jouit tranquillement du plaisir de se voir orné de toutes ses couronnes, sans rien apercevoir de celles de ses voisins. »

A une époque plus récente, le 3 septembre 1868, M. Gay a observé un fait identique à celui que M. Tissandier décrit au mois de juin 1872. « Vers cinq heures du soir, dit M. Gay, je me trouvais avec plusieurs personnes



Phénomène d'optique observé, le 8 juin 1872, par MM. le contre-amiral baron Roussin et Gaston Tissandier, dans une ascension aérostatique. — Dessin de Jahandier.

sur l'étroite plate-forme qui termine le Grand-Som (2033 mètres d'altitude) et dont les parois se dressent à pic au-dessus de la Grande-Chartreuse. Des nuages nous enveloppaient à chaque instant; le soleil, près de se coucher, projeta notre ombre et celle de la croix plantée sur le sommet, un peu agrandies et entourées d'un cercle irisé. Nous pouvions voir distinctement nos mouvements reproduits par l'ombre; elle paraissait être à une centaine de pas et un peu au-dessous de nous : un cercle présentant toutes les couleurs du spectre, le violet à l'intérieur, le rouge au dehors, l'entourait complétement. »

Il est probable que l'on pourrait à volonté donner naissance à ces beaux phénomènes au moyen des aérostats. Il suffirait de choisir, par un beau jour d'été, un ciel chargé de nuages blancs, de beaux cumulus floconneux; on ferait monter et descendre l'aérostat au milieu de ces masses de vapeurs, et, en répétant plusieurs fois cette manœuvre, on arriverait à se placer entre le soleil et un nuage formant écran. Nul doute alors que par la diffraction des rayons lumineux, l'auréole apparaisse autour de l'ombre.

Le Gérant, J. BEST.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15

LA CHANSON DE LAOUIC.



Salon de 1872; Peinture. — La Chanson de Laouïc, par Yan' Dargent. — Dessin de Yan' Dargent.

Le petit Laouïc est parti dès le point du jour; il a fait sortir de l'étable les belles vaches noires tachetées de blanc, et il a pris le chemin du pâturage. Dans le bas du pré, des saules poussent au milieu des joncs et des roseaux : Laouïc est monté sur l'un d'eux, vieillard décrépit qui n'a plus ni branches ni feuilles, mais qui semble un lit de repos fait exprès pour le petit pâtre. Il s'y est installé, un pied pendant, l'autre appuyé, son fouet à la main, comme un pâtre vigilant et sérieux; un de ses sabots est tombé dans l'herbe mouillée, mais qu'importe?

Laouïc sait bien qu'il ne s'en ira pas tout seul. L'enfant est là plus heureux qu'un roi, et ce n'est pas lui qui envierait le bonheur de garder ses vaches à cheval; son saule creux lui plaît mieux que la plus fringante monture. Au-dessous de lui, dans la prairie verte, les bonnes nourricières paissent l'herbe fraîche encore toute brillante de rosée; au loin la brume se déchire et flotte comme un voile blanc, et le soleil fait miroiter la petite rivière qui se déroule et se replie comme un long ruban de nacre, paraissant et disparaissant tour à tour entre les collines et les prés. Le ciel est bleu, la gaieté est dans l'air; un oiseau chante au-dessus de la tête de Laouïc. Pourquoi ne chanterait-il pas aussi? Et le voilà qui jette aux échos l'appel des pâtres bretons

Hollaïka! hollaïka! hollaïka!

Une voix lui répond, la voix de quelque autre berger, perché comme lui sur un arbre, et qui comme lui sait par cœur toutes les complaintes qu'on chante l'hiver à la veillée. Il entonne sur un rhythme plaintif et doux la ballade du Temps passé ou celle d'Azénor la Pâle; Laouïc chante ensuite la seconde strophe; et quand ils ont fini la chanson, en se répondant ainsi d'un pâturage à l'autre, ils commencent une nouvelle ballade, et ils peuvent chanter sans s'interrompre jusqu'à ce que la cloche de l'*Angelus* les rappelle à la maison. Ils chantent les fées et les nains qui viennent danser sur les montagnes au clair de la lune, et la légende de Merlin, le vieux barde disparu; ils chantent les saints populaires de la Bretagne, saint Yves et saint Malo, saint Renan et saint Efflamm. Puis viennent les chants patriotiques qui racontent les anciennes guerres : Nomenoé vainqueur des Francs, la Bataille des Trente, Jeanne de Montfort défendant sa ville d'Hennebon, Bertrand du Guesclin battant les Anglais. Toute l'histoire de la Bretagne est dans ses chants; sa vie intime y est aussi, depuis le baptême jusqu'aux funérailles.

Laouïc restera-t-il toute sa vie sur la terre bretonne? Peut-être que non; peut-être ira-t-il loin, bien loin, et verra-t-il des pays que ses aïeux n'ont jamais visités; mais en quelque lieu qu'il soit, s'il rencontre sur son chemin une noce ou un cortége funèbre, s'il entend le bruit cadencé des fléaux battant le blé sur l'aire, s'il traverse un village en fête, s'il voit les hirondelles fendre les airs en longue file, ou si seulement un mendiant lui tend la main, les douces complaintes de sa langue natale, l'Aire neuve, le Chant des Pauvres, la Demande en mariage, le Départ de l'âme, lui reviendront à la mémoire et évoqueront devant ses yeux l'image de la patrie absente; et il se dira :

— Je ne veux pas mourir sans revoir la Bretagne !

LE SECRET DE LOUIS BOURACAN.

NOUVELLE

I

Le père de Louis Bouracan était un vieux joueur endurci; Louis Bouracan était un jeune ivrogne de la plus belle espérance. Voilà une jolie famille ! Louis Bouracan faisait partie de la *Société du coude en l'air*, qui tenait ses séances le lundi, et souvent le mardi, chez les cabaretiers, marchands de vin, gargotiers et autres empoisonneurs. Les membres de cette société d'intempérance étaient tous des scieurs ou des tailleurs de pierre, des maçons ou des ornemanistes du chantier Verdier. Après avoir fait ripaille pendant deux jours sur sept, ces aimables personnages arrivaient au chantier en s'étirant les bras, les yeux gros comme des œufs, le visage échauffé, le nez rouge, et se plaignant tous d'un certain malaise dans les cheveux. Ils étaient plus disposés à regagner leur lit et à boire de la tisane, qu'à manœuvrer la scie et le marteau.

Parmi des buveurs si distingués, Louis Bouracan trouvait encore moyen de se faire remarquer. Dans un concours d'ivrognerie entre la *Société du coude en l'air* et celle des *Altérés* (composée de charpentiers et de couvreurs), Louis Bouracan avait battu d'une demi-bouteille d'eau-de-vie le plus fort buveur des *Altérés*.

II

Le père Bouracan, cocher chez le comte de la Rive, aurait pu mettre de l'argent de côté; mais sa poche était percée. Il n'avait pas plus tôt touché ses gages qu'il courait les perdre dans un cabaret borgne où se réunissait, pour tricher au jeu, une société choisie de mauvais drôles, de voleurs de chiens et d'escrocs. Plus il perdait, plus il s'acharnait au jeu. Tous les joueurs sont comme cela.

La femme du cocher était morte de bonne heure, malheureusement pour son mari et pour son enfant. Abandonné à lui-même, comme un petit chien ou un petit chat, le petit Louis s'était élevé comme il avait pu, et il était devenu le plus bel ornement de la *Société du coude en l'air*.

Plusieurs fois, le vieux joueur, ayant perdu jusqu'à son dernier sou, vint s'adresser à son fils. Mais l'autre n'avait jamais d'argent à lui donner; le marchand de vin savait bien pourquoi. Dans ces occasions, le père Bouracan se fâchait tout rouge, il traitait Louis de mauvais fils, et lui reprochait son ivrognerie en termes si durs, que si Louis n'avait pas été si bon garçon il lui serait peut-être arrivé de manquer de respect à son père.

Il aurait pu lui faire remarquer qu'un joueur n'est guère bien venu à sermonner un ivrogne, attendu que les deux font la paire; qu'il y a une parabole de l'Évangile où il est parlé de certaines gens qui voient une paille dans l'œil du voisin, et qui n'aperçoivent pas une poutre dans le leur; enfin une foule de choses qui auraient été vraies, mais déplacées, étant dites par un fils à son père. Louis laissait gronder l'orage et ne soufflait mot. C'était encore ce qu'il avait de mieux à faire.

III

Un jour, ou plutôt un soir, que le vieux joueur était à son tripot, et s'efforçait, comme toujours, de rattraper son argent, il le rattrapa de telle façon qu'il vit partir jusqu'à sa dernière pièce de dix sous. Le voilà qui perd la tête et qui accuse, en grinçant des dents, son partenaire d'avoir triché.

Le partenaire se fâche, répond de gros mots; des mots on en vient aux coups; et, au milieu d'un fracas effroyable de tables renversées et de fenêtres mises en pièces, les comptes se règlent à grands coups d'escabeau.

L'adversaire eut le crâne quelque peu fendu; quant au cocher, il tomba avec je ne sais combien de côtes enfoncées, et les reins brisés.

Louis était au cabaret, en train d'entamer sa troisième bouteille, quand on vint le prévenir que son père était couché, mourant, dans un lit d'hôpital. Cette nouvelle le dégrisa; car, malgré tout, il aimait son père. Il courut à l'hôpital, et y trouva le blessé entouré d'infirmiers, avec une sœur de charité à son chevet.

— C'est son fils, dit quelqu'un à demi-voix.

Et tout le monde s'écarta discrètement.

— Ah ! c'est toi, mon garçon, dit le vieux cocher d'une voix si affaiblie que Louis sentit le cœur lui manquer. Je suis bien bas. N'importe, je suis content de te voir, parce

que... Quel mauvais père j'ai été! Comme je t'ai mal élevé; sois bon garçon, pardonne-moi.

— Ne dites pas cela, mon père, reprit le fils, dont la voix tremblait et qui faisait de vains efforts pour retenir ses larmes; ne dites pas cela, vous...

— Je dis ce qui est vrai, malheureusement... mais il y a autre chose. Penche-toi, mets ton oreille tout près de ma bouche; personne ne doit entendre ce que j'ai à te dire... Bien!

Et il lui parla à voix basse; à mesure que le mourant parlait, le scieur de pierre rougissait, pâlissait, et tremblait de tous ses membres.

— M'as-tu compris? dit le père avec effort.

— Oui, mon père.

— Feras-tu ce que je t'ai demandé?

— Je le ferai.

— Je meurs plus tranquille. Tu es un bon fils; pardonne-moi et souviens-toi.

IV

Les camarades de Bouracan furent étonnés du changement qu'ils remarquèrent en lui. Mais ils se dirent, en secouant la tête :

— C'est la mort du bonhomme qui l'a bouleversé.

Et on laissa passer une quinzaine sans rien lui dire.

Le premier qui lui parla de retourner au cabaret fut tout surpris de l'entendre répondre d'un ton doux, mais ferme :

— Merci, je ne peux pas!

— Est-ce que ton père t'a fait promettre de n'y pas revenir?

— Non, répondit-il en rougissant; mais, bien vrai, mon vieux, je ne peux pas! Encore une fois, merci!

Cette réponse, rapportée à la première réunion de la Société, fit scandale. Les exaltés ne parlaient de rien moins que de mettre Louis en quarantaine.

Un vieux maçon, qui depuis trente ans se grisait chaque semaine, avec un ferme propos de se corriger à partir du lundi suivant, se leva de sa chaise. Il avait une petite figure ratatinée qui paraissait avoir été taillée dans un marron d'Inde et placée ensuite par mégarde sur son corps d'Hercule, si peu de cheveux sur la tête que ce n'était pas la peine d'en parler, et pas du tout de barbe. Son costume se composait d'un pantalon d'artilleur et d'une tunique de fantassin; ces deux objets de toilette étaient arrivés au dernier degré de la décrépitude. Ce bonhomme donna un grand coup de poing sur la table pour réclamer le silence; mais cela ne suffit pas.

— Eheu! cria-t-il aussi fort que s'il était perché au quatrième étage d'une maison en construction, et qu'il eût besoin d'avertir le goujat de monter du mortier.

On se tut, et il dit :

— Qui est-ce qui parle de quarantaine? Est-ce que Bouracan s'est montré mauvais camarade?

Les uns crièrent oui, les autres braillèrent non; un troisième parti hurla n'importe quoi, afin de faire le plus de bruit possible.

— Refuse-t-il de donner un coup de main aux camarades pour retourner les pierres, ou charger les camions, ou quelque chose comme cela?

A la droite de l'orateur se tenait accroupi sur un tabouret un méchant petit manœuvre, rageur comme tous les roquets, avec de mauvais yeux obliques et étroits, les cheveux coupés ras, beaucoup de taches de rousseur, et un véritable museau de renard. Le roquet cria d'une voix aigre :

— Il ne manquerait plus que cela!

— Clos ton bec! dit le vieux maçon.

Et pour être plus sûr que le bec en question serait clos, il emprisonna dans sa grande main le nez et le menton du rousseau, qui se trouva muselé du coup.

Les autres se regardèrent, et finirent par convenir que Bouracan n'avait jamais refusé de donner un coup de main à un camarade.

— Suffit! reprit le vieil ivrogne. Alors il n'y a qu'à le laisser tranquille. Liberté pour tout le monde! S'il n'aime plus le vin, c'est un grand malheur pour lui; mais il est libre de ne plus boire.

Puis, clignant un œil pour se donner un air fin, le maçon ajouta :

— Nous sommes de taille à boire sa part; le diable n'y perdra rien. A la vôtre!

Et, levant le coude à la hauteur de l'épaule, il avala le contenu de son verre avec une remarquable précision. Les autres l'imitèrent. Puis on demanda des œufs durs et des harengs saurs, parce que la soif commençait à s'émousser, et l'incident fut vidé.

On laissa Louis suivre tranquillement la nouvelle voie où il semblait vouloir s'engager.

V

Eh bien, la vérité vraie, c'est que Louis n'avait pas du tout perdu le goût du vin. Plus d'une fois, le soir, il vint rôder aux environs du cabaret, où l'on voyait la lumière crue du gaz se refléter sur les rideaux rouges, et où l'on entendait les cris et les hurlements de la Société du coude en l'air. Il avait des regrets, il éprouvait des tentations. Plus d'une fois, il fut sur le point d'ouvrir la porte, et de dire :

— Ma foi! me voilà revenu!

Quel est donc l'homme qui se corrige du jour au lendemain? Et puis, il s'ennuyait tout seul. Il ne savait plus que faire de toutes ces heures qu'il passait autrefois en si charmante compagnie. Mais sa volonté était plus forte que sa passion. Il n'allait plus au cabaret, parce qu'il n'y voulait plus aller; il s'était mis en tête de faire des économies, d'amasser de l'argent. Il trouvait que le vin, même le vin à bon marché, coûte toujours trop cher, du moment qu'on n'a plus soif.

Les premières semaines, une mauvaise honte l'empêcha d'aller au chantier le lundi. Puis, quand il eut bien retourné la question dans son esprit, il lui sembla qu'il n'y avait pas de mal à travailler le lundi, surtout quand on s'ennuie tant à ne rien faire; une raison le décida tout à fait : le temps perdu est de l'argent perdu. C'est pourquoi, le lundi suivant, il alla tranquillement scier de la pierre.

L'entrepreneur, qui passait par là dans son petit cabriolet crotté, eut l'idée de descendre et de donner un coup d'œil au chantier. Il fut tout surpris d'entendre le bruit d'une scie, un lundi.

— En voilà un qui se débauche, dit-il en riant au gardien du chantier. Sans savoir qui, je parierais, les yeux fermés, que ce n'est pas Bouracan.

— Eh bien, vous perdriez, dit le gardien en caressant le cou du cheval, car c'est justement Bouracan.

— Pas possible! reprit l'entrepreneur.

Et, ramassant un brin de paille qui se trouvait à sa portée, il se mit à le mâcher lentement. C'était sa manière de réfléchir : chacun a la sienne. Quand il eut bien mâché son brin de paille, il dit :

— Il faut que je voie ça pour le croire!

VI

— Eh bien, quoi? dit-il en donnant une bonne tape sur l'épaule de Bouracan, qui ne l'avait pas entendu venir.

L'ouvrier se leva brusquement de son chevalet, et porta la main à sa casquette.

— Tu es donc vraiment ici? dit l'entrepreneur en éclatant d'un bon gros rire.

— Le fait est que j'y suis! reprit l'ouvrier en souriant d'un ton embarrassé.

— Est-ce que tes camarades t'ont mis en quarantaine!

— Oh! non, monsieur Verdier; au contraire, les camarades sont très-gentils pour moi.

— Alors c'est une gageure?

— Oh! non, monsieur Verdier, c'est une idée qui m'est venue comme ça.

— Mais alors, c'est une conversion? hein?

— Je ne veux pas vous mentir, monsieur Verdier; j'aimerais mieux être avec eux que d'être ici... mais...

— Mais, quoi?

— Mais, je ne peux pas y aller.

— Pourquoi ça?

— Parce que je ne peux pas, parce qu'il faut que je gagne de l'argent.

— Tu te maries?

— Je n'y ai pas seulement songé.

— Tu veux te faire entrepreneur?

— Oh! vous dites ça pour vous moquer de moi.

M. Verdier rejeta son chapeau en arrière (signe de mauvaise humeur), et regarda fixement le gilet de l'ouvrier; ses deux mains étaient passées sous les pans de sa redingote, et il se balançait sur ses pieds d'avant en arrière. Il attendait quelque confidence. Comme la confidence ne venait pas, il s'en alla en sifflant. Pour quiconque se connaît en sifflements, celui-là voulait dire clairement: « Tu as des secrets; tu ne veux pas les dire. A ton aise, mon garçon! » — Comme M. Verdier était un gros petit homme très-colérique, il se jeta brusquement dans son cabriolet, qui pencha tout d'un côté, et allongea un coup de fouet bien sec et bien cinglant sur l'oreille gauche de Cocotte, sans doute pour la punir de ce que l'ouvrier n'avait pas voulu dire son secret.

VII

Il n'y a pas de loi qui empêche les gens de faire des réflexions et des suppositions. Aussi les maçons et les tailleurs de pierre ne se gênaient pas pour en faire de toutes les couleurs au sujet de Louis. Ces messieurs, comme il arrive à tous ceux qui se mêlent des affaires d'autrui, se montrèrent généralement peu charitables, et soupçonnèrent tout, excepté la vérité.

L'opinion dominante était que Bouracan tournait à l'avarice. Il se nourrissait comme un chien, il ne buvait que de l'eau, il rapiéçait lui-même ses habits de travail : donc c'était un avare. Ils auraient été confirmés dans cette opinion s'ils avaient vu comme leur camarade comptait et recomptait sans cesse le petit magot qu'il avait amassé avec tant de peine, au prix de tant de privations, et trop lentement à son gré.

D'un autre côté cependant, s'ils avaient été plus habiles à lire le caractère des gens sur leur physionomie, celle de Bouracan aurait pu leur faire croire qu'ils se trompaient.

Il n'y a pas à dire non : un homme qui est possédé d'une passion finit toujours par avoir la physionomie de cette passion. Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, cela se passe toujours comme cela. Quelqu'un a dit avec raison que chacun de nous finit toujours par avoir la figure qu'il mérite. Il me semble que cela doit nous donner à réfléchir.

La physionomie d'un ivrogne, par exemple, devient en très-peu de temps une véritable enseigne de cabaret. Celle de l'avare est toute différente. Son teint se plombe, son nez se pince peu à peu; le coin de ses yeux s'entoure de mauvaises petites rides, fines comme des entailles de rasoir, et toutes pleines de méfiance et de mauvais vouloir; les yeux deviennent froids, durs et perçants; les coins de la bouche se contractent comme chez les gens qui font un pénible effort; les lèvres se serrent; et l'ensemble de la physionomie exprime le soupçon, la défiance, le dédain de tout ce qui n'est pas l'or, et l'absence complète de sympathie pour tout être vivant.

L'avare n'aime personne. Défaut pour défaut (et s'il fallait absolument choisir), j'aimerais mieux un ivrogne qu'un avare; le premier peut avoir quelquefois de bons mouvements, le second jamais. Le ciel préserve mes amis de l'un ou l'autre de ces vices!

Or, la physionomie de Louis Bouracan était demeurée ouverte et franche; il était parfois un peu trop grave et un peu trop soucieux pour son âge; mais c'était toujours un bon et aimable garçon, un voisin complaisant; et il rendait de la meilleure grâce du monde tous les petits services qu'il était en son pouvoir de rendre.

La suite à la prochaine livraison.

CALICE EN VERMEIL
DE LA CHAPELLE DU PALAIS D'AJUDA (PORTUGAL).

La construction du palais d'Ajuda, où l'on admire ce spécimen charmant de l'orfévrerie du temps de la renaissance, ne remonte qu'au début du règne de Jean VI. L'ouvrage curieux du comte Raczinsky sur *les Arts en Portugal* contient une description sommaire des peintures et des statues qui ornent ce vaste château inachevé. Si l'on adopte l'opinion du docte touriste, ces œuvres, à l'exception d'un tableau de Taborda, sont très-médiocres (1). Mais on pourrait concevoir quelque doute sur ce jugement sévère, en considérant que M. de Raczinsky ne fait pas même mention du merveilleux calice représenté ici, et travaillé si délicatement qu'on le pourrait attribuer sans peine au ciseau délicat du père d'Arphé y Villafañe. Cependant tout Paris, grâce au roi D. Luiz aujourd'hui régnant, a pu l'admirer à l'Exposition de 1867, et il n'est pas un seul amateur qui n'en ait gardé le souvenir.

Ce vase sacré, œuvre d'un ciseleur inconnu, date du seizième siècle; il est de cette époque mémorable où, au dire d'Oliveyra, l'auteur de la première statistique connue de la ville de Lisbonne, les orfévres étaient si nombreux qu'ils formaient une compagnie d'au moins 430 artistes (2). Le calice et son élégant support ont 35 centimètres et demi de hauteur sur 23 centimètres et demi de circonférence à la base. Autour de la coupe on a gravé en beaux caractères ces mots : SALVTARIS-ACIPIAM-EN CALYC. Sous la légende on remarque six niches, et dans chacune d'elles deux apôtres en haut relief. Aux intervalles on voit six campanules (*tintinnabula*), des ornementations charmantes et des pierres précieuses; au pied et à la base sont des images de saints en haut relief, et dans de petits cadres les scènes de la Passion de Jésus-Christ. (3)

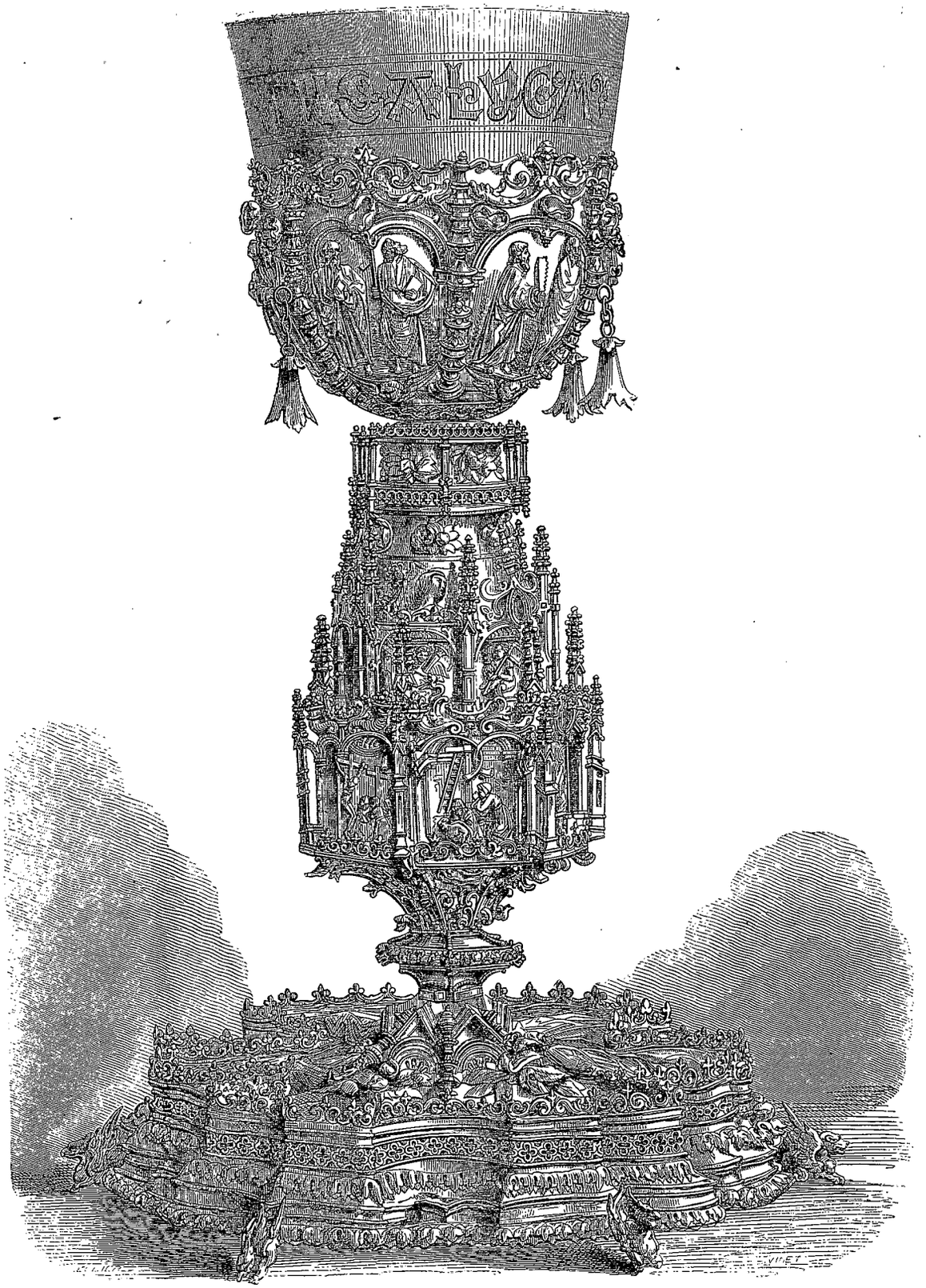
Ce précieux bijou, qu'on fait remonter au règne d'Em-

(1) Voy. le *Panorama, jornal literario*, 1re série, et *l'Architecture en Portugal*, publ. en 1870 par M. Charles Lucas. Jozé da Costa, les deux Fabri, Caëtano et Francisco da Costa, furent successivement les architectes de ce palais.

(2) Voy. *le Portugal*, par M. Ferdinand Denis, collect. de *l'Univers*, p. 418. Il y avait en outre trente-deux lapidaires.

(3) Voy. *Catalogue spécial de la section portugaise* (Exposition universelle); 1 vol. in-8, p. 348.

manuel, nous remet en mémoire un fait consigné dans les œuvres de Damian de Goes, l'un des plus savants historiens du Portugal. Au temps de ce monarque, qu'on appelait le roi Heureux, ce n'était pas seulement l'or des Indes qui affluait à Lisbonne; le Tage, qui a perdu quelque peu de sa renommée d'opulence, roulait encore dans son cours des pépites assez nombreuses pour que les orfévres en fissent des pièces d'une grande dimension. C'est



Calice en vermeil de la chapelle du palais d'Ajuda. — Dessin de Selher, d'après une photographie de J. Laurent.

ainsi qu'Emmanuel possédait un sceptre fabriqué avec l'or du fleuve, et il ne manquait jamais de le faire figurer dans les occasions solennelles.

Il se peut aussi que les pierres précieuses qui ornent le calice d'Ajuda n'aient pas été tirées des régions orientales. Dans le petit royaume des Algarves, on trouve des rubis,

et en d'autres parties du Portugal des jacinthes, des améthystes et des turquoises.

LE THÉATRE D'AGRICULTURE
D'OLIVIER DE SERRES (1).

Le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, trop longtemps délaissé, a repris faveur de nos jours, et ce retour de l'opinion vers cette œuvre éminemment française, éminemment sensée et pratique, est dû toute justice. Il manque malheureusement une édition populaire de ce livre. En attendant qu'un éditeur intelligent se décide à le réimprimer en le dégageant des commentaires et des notes dont fut surchargée l'édition de 1805, essayons d'en donner ici quelque idée. Mais pour qu'on entre bien dans l'esprit du vieil agronome, disons ceci tout d'abord :

Ce n'est pas un traité, ce n'est pas un livre, c'est le *Théâtre d'agriculture;* les différentes parties y portent le nom de *premier lieu, second lieu.* Le *Théâtre* est divisé en huit lieux. Le premier comprend la terre, le logis, la famille.

Dès le début, à propos du choix des terres, on sent un grand esprit pratique :

« Notre intention, dit-il, n'est pas d'imaginer ici des champs Élysées ou des îles Fortunées; mais de montrer simplement le moyen de distinguer d'entre les fonds qu'on peut avoir le plus commode... »

Il voudrait, autant que possible,

« Que le domaine fût posé en bon et salutaire air, en terroir plaisant et fécond, pourvu de douces et saines eaux, tout uni et en une seule pièce, près de bons voisins et non éloigné d'un grand et profitable chemin. » Il le voudrait aussi divisé « en montagne, coteau et plaine. La montagne ayant au dos la bise, regardant le midi; revêtue d'herbages pour la nourriture du bétail, et de bois de toutes sortes pour le chauffage et bâtiment. Le coteau, en semblable aspect, au-dessous de la montagne, peut, par elle, être en abri : en fonds propre à vignoble, jardin, verger et semblables gentillesses. La plaine non trop plate, mais un peu pendante, pour vider les eaux de la pluie; large, de terroir gras et fertile, doux et facile à labourer; arrosée d'eau douce et fructifiante, prenant de haut, pour être départie par tous les endroits du domaine, afin d'y accommoder des prairies, viviers, étangs, arbres aquatiques... »

Les cultivateurs aujourd'hui se plaignent de la difficulté qu'il y a de se procurer des bras et d'être bien servi. Il en était de même au temps d'Olivier de Serres :

« Il échoit en cette partie du ménage grande dextérité, voire estimé-je le plus fâcheux de la rustication, que de se faire bien servir : sans laquelle difficulté la culture des champs seroit la plus plaisante chose du monde, et par manière de parler telle vie approcheroit de celle des anges si l'on pouvait recouvrer des gens à cela propres et affectionnés comme il appartient. »

Au *second lieu*, nous voici sur la *terre à grains.*

« L'élection des bonnes semences est l'un des plus importants articles du gouvernement des terres à grains, car quelle cueillette que misérable pouvez-vous espérer des blés mal qualifiés, semés en vos terres, quoique bien labourées? Ceci donne coup à notre ménage, donc nous y regarderons curieusement à ce que, choisissant de bonnes semences, nous puissions tirer profit et honneur de notre labourage. Pour un préalable, considérera le père de famille, quels sont les grains qui mieux fructifient en son terroir, pour les préférer à tous autres, et suivant les précédents enseignements ensemencera toujours la terre des grains que plus gaiement elle produit, jamais de ceux qu'elle refuse. Et encore que ses grains soient beaux, bien nets et bien nourris, si est-ce que toujours ne s'en doit-il servir pour semer; mais s'en doit fournir quelquefois d'ailleurs, pour le profit que la mutation a accoutumé de rapporter selon le commun désir de toutes choses, qui se délectent en diversité. Ce qui notoirement se reconnoît en cette action, car la terre se réjouit d'être quelquefois ensemencée d'autre blé que du sien propre; et au contraire se fâche de la continuation des semences nées en elle-même, s'y abâtardissant à la longue, quelque bonté qu'ait le fonds, et ce tant plus tôt et plus fort que le terroir se trouve plus humide. »

Le *troisième lieu*, c'est la vigne, le cellier, tout ce qui concerne le boire.

« Chanter les louanges du vin, et prêcher ses vertus, n'est le sujet de ce discours. Parquoi nous contentant de ce qui en a été touché, viendrons au moyen pour le faire produire en toute abondance et perfection de bonté. Dieu, pourvoyant à la nécessité et à la volupté de l'homme, lui a donné tant de sortes de raisins différents en figure, couleur et saveur, que la contemplation en est admirable, et le récit impossible, tant la variété de ce fruit est grande... »

Puis vient le détail de tous les soins à donner à la vigne, aux vendanges, aux tonneaux, aux celliers, au transport, à la conservation de « tant exquise liqueur. »

Le *quatrième lieu* comprend les étables, écuries, bergeries, porcheries, avec leurs habitants et tout ce qui concerne leur nourriture : pâtis, prés, fourrages.

Avec quelques mots sur les bestiaux en général, voici en quels termes le vieil agronome parle du produit et de l'utilité qu'on en tire :

« Leurs chairs, laitages, peaux, laines, poils, sont très-profitables pour le vivre et pour la vesture de l'homme : voire leurs cornes et leurs ossements servent en plusieurs endroits et pour remède aux maladies, et pour ornement à nos meubles. De l'utilité de leurs excréments, et quelle richesse en provient, a été amplement discouru... Le gros bétail nous aide au port, au charroi et au labourage : à telle cause est dit jument, du mot latin *juvare*. Et bien que ce titre soit particulièrement donné à la femelle du cheval, comme l'espèce d'animal à cela la plus propre, si est-ce, qu'avec raison, l'effet d'icelui est communiqué à toutes bêtes chevalines. Voire et aux bouvines aussi, étant le bœuf et la vache fort serviables au labourage. Ce bétail-ci surpassant tout autre gros, et même en ce point qu'il est employé pour servir, pour nourrir et pour vêtir l'homme.

» Quant au plaisir de cette nourriture, par commun consentement, c'est le premier du ménage, se pouvant représenter naïvement le contentement que c'est de voir le bétail de toutes espèces et âges louer le Père de nature en tout ce où il s'occupe : au travail, au paître, au mugir, hannir, bramer, bêler, grumeler, sauteler et autrement s'exercer par leurs genres et divers naturels. »

Nous venons de voir qu'Olivier de Serres, dans cette question de l'élevage du bétail n'oublie pas de parler du plaisir que procure cet art; quelque sujet qu'il traite, jamais il n'oubliera ce point essentiel à ses yeux, puisque là gît pour l'agronome la question du bonheur; dès les premières lignes de son livre, voici en effet de quelle manière Olivier de Serres définit le fondement et le but de l'agriculture :

« Le fondement de l'agriculture est la connoissance du naturel des terroirs que nous voulons cultiver, soit que les possédions de nos ancêtres, soit que les ayons acquis; afin

(1) Sur Olivier de Serres, voy. les Tables.

que par cette adresse puissions manier la terre avec artifice requis; et employant à propos et argent et peine, recueillions le fruit du bon ménage que tant nous souhaitons, c'est-à-dire contentement avec modéré profit et honnête plaisir. »

Modéré profit et honnête plaisir! Retenons bien cette indication des résultats auxquels doit conduire l'agriculture.

Notons encore cette belle parole :

« La terre semble se réjouir, quand on la voit augmenter en rapport à mesure du nombre des bêtes qu'on lui donne à nourrir. »

Avec le *cinquième lieu*, nous arrivons au petit bétail : volaille, lapins, poissons, abeilles et vers à soie.

Pour tous les animaux, même pour les verrats, Olivier de Serres recommande la propreté; il va pour ces derniers jusqu'à conseiller les bains en eau claire; mais pour la volaille, il exige un redoublement de soins : il faut avec ceux-là éviter jusqu'aux mauvaises odeurs, il faut même parfumer leurs logis; les poulaillers doivent être nettoyés « jusques aux juchoirs, echelettes et montées, afin qu'aucune saleté n'y séjourne. » Il faut « les parfumer souvent avec des herbes odorantes, y faisant quelquefois brûler dedans de l'encens, du benjoin et semblables drogues pour en chasser le mauvais air et malignes senteurs... »

L'élevage du ver à soie tient dans ce cinquième lieu une place considérable; nous ne rappellerons pas que l'introduction du ver à soie en France fut aux yeux des contemporains le vrai titre de gloire d'Olivier de Serres. On pense tout naturellement que cet élevage et que la culture du mûrier tiennent dans son livre une large place; nous n'en citerons pour aujourd'hui que ce trait, c'est que déjà Olivier de Serres, l'introducteur des vers à soie, parle « des maladies extraordinaires de ce bétail. »

Indiquons encore ce fait singulier, qu'à propos des vers à soie Olivier de Serres, conduit à parler de quelques autres vermisseaux et bestioles, incline à croire, comme tous les anciens, que ces animaux peuvent se former spontanément et naître de la corruption de certains autres animaux :

« Toute corruption, dit-il, est commencement de génération... Partout, en la terre, en l'eau, en l'air, en lieu humide, en sec, trouve-t-on que nature crée des bestioles, vermisseaux, moucherons, avec autant d'admiration qu'admirable est le Créateur. »

Je suis bien aise aussi d'indiquer cet autre trait. Parlant des textiles végétaux, Olivier de Serres nous apprend que « l'ortie rend une exquise matière dont sont faites des belles et déliées toiles. » On voit que le *china grass* n'est pas connu d'hier, car le *china grass*, dont on fit tant de bruit il y a une dizaine d'années n'est pas autre chose qu'une ortie chinoise.

Arrivons au *sixième lieu;* ce sont *les jardinages*. Le grand agronome y enseigne comment on peut avoir des herbes et fruits potagers, des herbes et fleurs odorantes, des herbes médicinales, des fruits, du safran, du lin, du chanvre, de la garance, des chardons à drap, des roseaux.

Écoutez cet admirable début :

« Ce sont les jardinages qui fournissent à l'ornement utile de notre ménage, innumérables espèces de racines, d'herbes, de fleurs, de fruits, avec beaucoup de merveille. Aussi merveilleux en est le Créateur donnant à l'homme tant de sortes de viandes différentes en matière, figure, capacité, couleur, saveur, propriété, qu'impossible est de les pouvoir toutes discerner, ni comprendre. Et comment telles largesses de Dieu pourroit l'homme représenter naïvement, vu qu'il n'est encore parvenu à leur entière connoissance, se découvrant tous les jours des nouvelles plantes, non-seulement étrangères, mais même croissant parmi nous? Le jardin excelle toute autre partie de terre labourable, même en cette particulière propriété qu'il rend du fruit chacun an et à toutes heures : là où en quelque autre endroit que ce soit, le fonds ne rapporte qu'une seule fois l'année; ou si deux, c'est tant rarement, que cela ne doit être mis en ligne de compte. »

Notons ailleurs cet heureux trait :

« Le jardinier est appelé l'orfévre de la terre. »

Et ce conseil sensé :

« En cet endroit (au jardin) sont très-bien employées les nouvelles inventions, desquelles est presque nécessaire de s'abstenir en toute autre œuvre des champs, *de crainte de tout gâter...* »

La loi de sélection, ou plus amplement le choix des semences, était chose connue d'Olivier de Serres; ainsi, à propos des aulx :

« Qui désire d'engrossir ses aulx, en engrossisse la semence, par nécessaire conséquence l'un suivant l'autre. »

Nous voyons dans le *Théâtre d'agriculture* apparaître pour la première fois toutes sortes de plantes qu'aujourd'hui nous croyons très-vieilles, mais qui n'étaient alors connues que des jardiniers les plus habiles et les plus curieux de nouveauté :

« La betterave nous est venue d'Italie, n'a pas longtemps... Une autre racine de valeur est aussi arrivée en notre connoissance depuis peu de temps en çà, tenant rang honorable au jardin : c'est le sercifi (*salsifis*)... »

Les amateurs d'œillets pourront voir que dès le seizième siècle on s'entendait très-bien à écussonner les uns sur les autres des œillets de diverses variétés.

Citons aussi ces quelques mots sur un jardinier célèbre alors :

« Nous devons la connoissance et le gouvernement de plusieurs rares et excellentes fleurs à *M. Charles de l'Escluze*, qui, avec soin exquis, en a élevé grand nombre dans son jardin de Leiden en Hollande, où il en fait transporter les races des Indes et de divers autres pays lointains. Pour laquelle gentille dextérité a mérité le titre de père des fleurs, et aussi pour ses autres vertus beaucoup de louanges. »

Si le tabac a fait depuis Jean Nicot, son introducteur, une si grande fortune, ce n'a pas été, croyez-le, sans de belles réclames faites par les contemporains avec la meilleure foi du monde. Écoutez Olivier de Serres :

« La nicotine a tiré son nom de maître Jean Nicot, natif de Nîmes en Languedoc, jadis ambassadeur en Portugal pour le roi Henri second. Ayant fait venir cette rare plante des Indes en Portugal, l'envoya après en France, où elle s'est naturalisée, et, pour ses excellentes vertus, est soigneusement conservée par les jardins, y tenant rang honorable. On tient que c'est le petun des Américains. Il y en a de deux sexes, mâle et femelle; le mâle ayant grandes feuilles, et la femelle petites, au respect de celles du mâle... Les vertus de cette plante sont si grandes, et en si grand nombre, qu'à bon droit l'a-t-on appelée l'herbe de tous maux. Est souveraine pour guérir toutes sortes de plaies, en quelle partie du corps qu'elles soient, vieilles et nouvelles : brûlures, chutes, rompures, mal de tête, de dents (j'en passe, et des meilleurs), douleurs de bras et de jambes, gouttes, enflures, rogne, teigne, dartres, *noli me tangere*, mules ès talons, difficultés d'uriner, d'haleiner, vieille toux, colique. Son eau distillée a les mêmes vertus, sa poudre aussi, mais surtout son huile comme ayant tiré la quinte-essence de la vertu de la plante. Des excellents onguents en sont composés pour servir à plusieurs remèdes. Les punaises sont tuées et bannies des

chalits pour longtemps, par le seul frotter avec cette herbe, même de la grande. La fumée du petun mâle, dit aussi tabac, prise par la bouche, avec un cornet à ce approprié, est bonne pour le cerveau, la vue, l'ouie, les dents, pour l'estomac... » Etc., etc.

Les voyageurs qui ont visité la Chine savent quel parti l'on a su tirer dans cet ingénieux pays de la culture du bambou et des roseaux; eh bien, au seizième siècle, en France, on savait aussi parfaitement cultiver et utiliser les roseaux :

« Pour l'utilité qu'on tire du service des roseaux ou cannes, dit Olivier de Serres, jointe à la facilité de leur entretien, sera le père de famille incité à se pourvoir abondamment de telles plantes. Des cannes, très-proprement, l'on dresse aux jardins mille gentillesses, treilles, cabinets, barrières et autres mignardises. On en fait des tables pour sécher toutes sortes de fruits et y nourrir des vers à soie. Les cannes sont employées aux couvertures des maisons, à faire des instruments pour les tisserands... » Etc., etc.

Tout le monde sait qu'en Chine également les jardiniers cultivent en pot des arbres nains qu'ils placent couverts de fruits sur les tables, dans les repas de gala; en France, au seizième siècle, ce genre de culture se pratiquait avec grand succès. Olivier de Serres nous enseigne à cultiver ainsi les pommiers, poiriers, pruniers, cerisiers.

La fin à une prochaine livraison.

L'architecture est une musique solidifiée, la musique une architecture flottante. MATTHESEN.

TRAVAIL. — ORDRE. — ÉCONOMIE.

Il y a trois moyens d'acquérir l'aisance : le *travail*, qui est la sauvegarde de l'homme, sa consolation et son plus grand bonheur; le travail, qui est l'emploi de nos forces physiques et intellectuelles, et nous permet d'utiliser les ressources immenses que la Providence a mises ici-bas à notre disposition, à la condition que nous saurons les trouver et les exploiter.

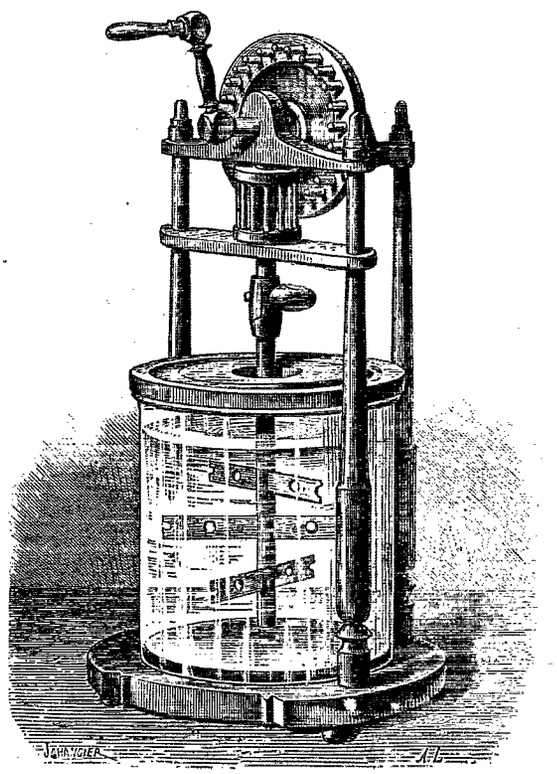
L'*ordre*, qui est la règle de nos pensées, de nos actions, de nos sentiments, et nous enseigne à nous conduire toujours d'après des lois aussi invariables dans le monde moral que le sont les lois d'après lesquelles, dans le monde physique, se meuvent les astres et se renouvellent les saisons.

L'*économie*, qui nous enseigne à bien user des produits de notre travail pour la satisfaction de nos besoins, l'aisance de notre famille, le soulagement des infortunes qu'il nous est possible de secourir, et l'accumulation des épargnes qui nous permettront de vivre dans la vieillesse du fruit de nos travaux, épargnes dont nos enfants jouiront après nous et dont la société profitera, puisque tout capital est une force, et que plus chacun de nous laissera de forces après lui, plus il aura contribué, pendant son passage sur la terre, au bonheur des générations qui nous succéderont. (1)

BARATTE ÉCONOMIQUE.

Le beurre est la matière grasse contenue dans le lait; on le retire de la crème que contient ce liquide, au moyen d'appareils désignés sous le nom de barattes. Ces appareils sont très-nombreux : les uns sont disposés verticalement et offrent l'aspect d'un tronc de cône dont la petite base forme la partie supérieure; la crème qu'on verse dans ce récipient est agitée à l'aide d'un bâton placé dans l'axe du tronc de cône; — les autres présentent l'aspect de tonnelets horizontaux, auxquels on imprime un mouvement de rotation qui fait battre la crème contre les parois et détermine la réunion des globules du beurre. Mais ces différents systèmes sont généralement usités dans les grandes exploitations agricoles, où le beurre se fabrique sur une vaste échelle.

Il existe de petites barattes fort ingénieuses qui servent aux besoins domestiques, et qui, construites dans de bonnes proportions, sont efficacement utilisées par les ménagères. Notre figure représente une baratte économique où l'on opère à la fois sur deux litres de crème seulement. Elle se compose essentiellement d'un vase de verre, recouvert d'un couvercle de bois percé d'un orifice qui laisse pénétrer dans l'appareil un axe central muni



Baratte économique en verre. — Dessin de Jahandier.

d'ailettes. A la partie supérieure du système, une manivelle à engrenage peut actionner l'axe de bois, et lui communiquer un mouvement de rotation plus ou moins rapide.

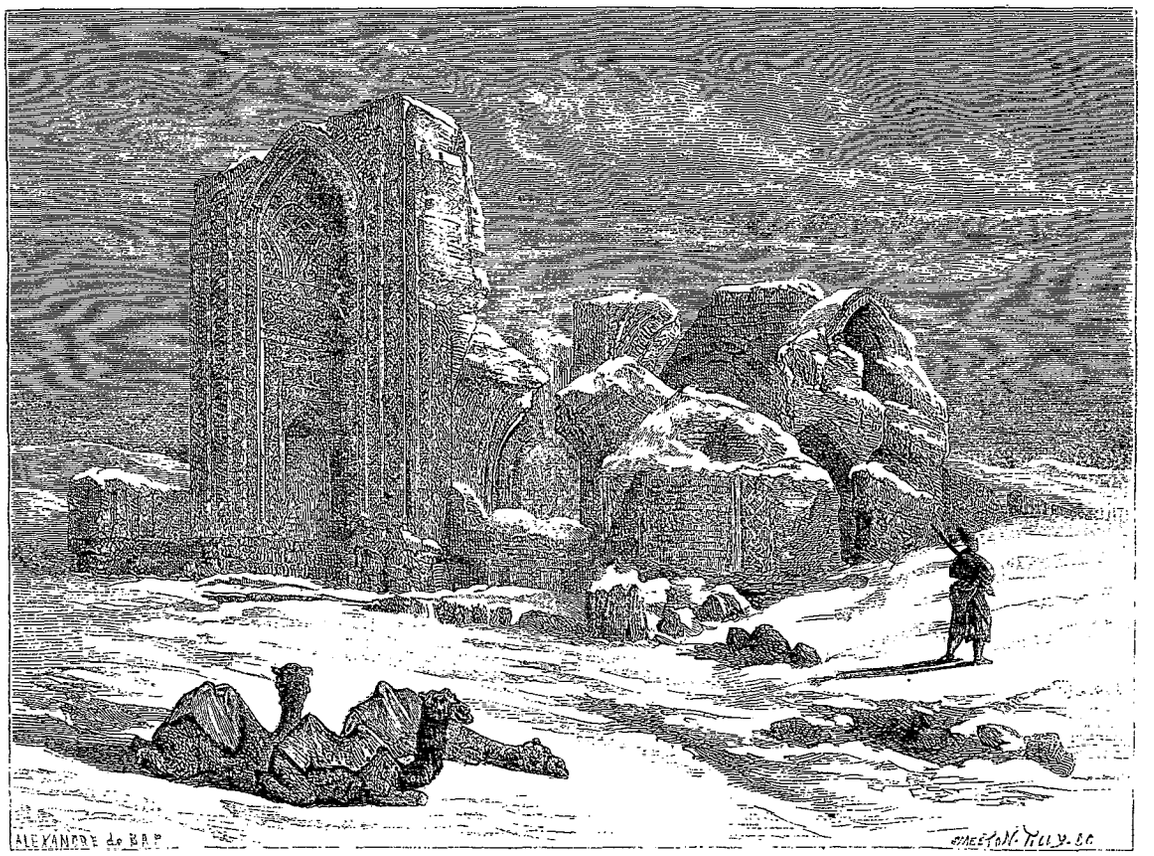
Quand on veut se servir de cette baratte, on verse deux litres de crème dans le vase cylindrique en verre; on commence l'opération, autant que possible, à une température de 15 degrés centésimaux. On tourne la manivelle assez rapidement, de manière à bien battre la crème. Après un mouvement continu de douze à quinze minutes, le beurre est formé; on tourne alors plus lentement, alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, pour battre le beurre et le réunir en une motte. Cela fait, on dévisse le couvercle de l'appareil, on enlève le beurre, et on le lave à grande eau à plusieurs reprises.

La baratte en verre que nous venons de décrire offre le grand avantage de ne donner aucun goût au beurre, ce qui est souvent difficile à éviter avec les instruments en bois.

(1) Émile Lenoël.

LA MOSQUÉE BLEUE, A TAURIS

(PERSE).



Salon de 1872; Peinture. — La Mosquée Bleue, à Tauris, par Jules Laurens. — Dessin de A. de Bar.

La mosquée Bleue (*Sebz-Mezdjèd*) est située aux portes de Tauris, sur la route qui conduit à la capitale par Sultanieh et Casbinn. A peu de distance se profile aussi, informe comme une masse de roches, la ruine de la citadelle dite l'*Arck*.

A côté de ces vestiges plus ou moins anciens, et au milieu de ses remparts non moins déchus, la ville de Tauris se distingue pour le voyageur, de quelque côté qu'il vienne, par l'animation de ses habitants et la richesse de ses bazars. Placée au nord-ouest du royaume et chef-lieu de l'agricole province d'Azerbaidjan, elle est très-commerçante et d'un séjour agréable. Sa prospérité semble même croître. Son beglerbeg, ou gouverneur, y est constitué en une sorte de vice-royauté attribuée généralement à un prince du sang.

La mosquée Bleue est, avec celles de Véraminn, aux environs de Téhéran, et de Sultan Hossein, au *Tcharbag* d'Ispahan, l'un des plus remarquables spécimens de l'art architectural persan. Elle est ainsi appelée à cause des couleurs bleu-turquoise (turquoise dite orientale ou calaïte) et bleu foncé, qui dominent à peu d'autres près, jaune d'or, noir et blanc, dans son revêtement de faïences émaillées. Comme celle de Véraminn, tout en ruine, elle s'écroule et s'émiette au jour le jour, fracassée et renversée par les tremblements de terre fréquents dans la contrée, la rigueur alternative des saisons, les dévastations, et l'abandon. Mais, admirable encore et intéressante jusque dans ses moindres détails, fragments de brique, tessons ramassés dans sa poussière, elle reste le plus pur, le plus noble des modèles de la grande époque artistique persane, vers le quinzième siècle. Depuis sa base en belles pierres rougeâtres, depuis les hautes proportions de ses plans, de l'ouverture de ses baies, de l'arc de ses voûtes à ogive en légère pointe de cœur, ceux du grand portail entre autres, jusqu'au plus élémentaire motif de son ornementation, tout y est magistralement marqué d'un style d'élégance dans la force et de grâce dans la noblesse. Ce cachet se manifeste déjà assez dans nos collections de céramique où un plat, un pot, un carreau de faïence persans, sont véritablement d'un effet écrasant pour ce qui les entoure. Des mosquées ainsi toutes plaquées d'arabesques polychromes ont pu faire raconter par des voyageurs facilement hallucinés qu'elles étaient recouvertes des châles les plus somptueux.

L'étude, la mention même de l'art persan, sont trop absentes de nos connaissances. Les monuments que nous venons d'indiquer, productions importantes, d'un caractère bien local et autochthone, d'une science sûre, d'un goût élevé et aussi pur qu'exquis, mériteraient, à côté des plus célèbres types égyptiens, gréco-romains et gothiques, le travail tout spécial et complet d'une monographie. Ils ont certes, autant par le fond que par la forme, les mêmes droits au titre de classiques. S'il fallait définir en deux mots l'architecture persane, on pourrait dire d'elle que c'est un système de masses simples, réduites aux pans de murs, aux coupoles et aux nombreuses baies, sans la meublante composition et les saillies de profils de nos divers ordres gréco-romains. C'est sur ce bloc, toutefois svelte, que s'étale splendidement et se joue, comme une végétation idéale et sublime, une variété infinie d'ornements légèrement modelés, cloisonnés ou simplement peints.

On ignore, en Perse, même dans les habitations les plus luxueuses, ce que l'amateur européen appelle par excellence *objets d'art*. La loi religieuse du Coran, qui interdit la représentation des figures humaines, a reporté et condensé toutes les facultés plastiques de la nation dans le génie de l'architecture et de l'ornementation, y comprise au premier rang la calligraphie. Celle-ci, se développant à tout propos et de toutes façons sur les parois de l'édifice, sur le métal de la lame, la trame de l'étoffe, arrive à y tenir merveilleusement l'emploi de figure parlante sinon vivante. L'écriture manuscrite, une page, une ligne de tel mirza, d'Emyrij, par exemple, sont exécutées, estimées et payées au même prix que dans nos musées un dessin de Raphaël ou d'Albert Durer. Ajoutons que le pays d'Irân, moins accessible — par sa situation centrale en Asie et les circonstances de tutelle où l'isolent et le neutralisent ses voisins rivaux du Caucase et de l'Inde, — aux transformations, c'est-à-dire aux unifications modernes, conserve, plus que toute autre contrée de l'Orient, son art national. L'imprimerie à caractères mobiles surtout, ne pénétrant qu'à peine dans les usages, n'a pas nui à la calligraphie. Tandis que, depuis un siècle déjà, Constantinople n'a plus élevé de palais et de fontaines qu'en style pompadour ou pseudo-corinthien, à cette heure l'on construit encore à Téhéran, à Tauris, à Semnan, de splendides mosquées et caravansérails selon la tradition indigène; et l'on en construit assez fréquemment parce qu'on répare peu et qu'on abandonne à la destruction les édifices élevés par les anciennes générations.

SOCIÉTÉ.

Il n'y a de société (1) que quand les hommes considèrent un grand nombre d'objets sous le même aspect, lorsque, sur un grand nombre de sujets, ils ont les mêmes opinions et les mêmes pensées. DE TOCQUEVILLE.

LE SECRET DE LOUIS BOURACAN.

Suite. — Voy. p. 106.

VIII

Un des ouvriers du chantier, qui avait femme et enfants, fut écrasé par la chute d'une lourde pierre. Ses camarades résolurent d'ouvrir une souscription en faveur de la veuve. Le méchant rousseau à tête de renard cria bien haut qu'il fallait exclure Louis de cette bonne œuvre.

— C'est un ladre, disait-il, et d'un ladre que peut-on attendre? Le mieux est de ne pas s'exposer à un refus certain.

Le vieux maçon à tête fripée qui, une fois déjà, avait pris la défense de Louis, déclara que l'on n'avait pas le droit de lui faire une pareille injure; qu'il fallait essayer, et qu'il serait temps de l'appeler ladre quand il aurait refusé.

A la première ouverture qu'on lui fit à ce sujet, Louis déclara, non-seulement sans hésitation, mais encore avec une chaleur qui ne sentait point son avare, qu'il fallait aider ces pauvres gens. Rentré chez lui, il alla à son trésor, mit une pièce de monnaie dans la poche de son gilet, en se disant : « Ça se doit, c'est une dette légitime. »

Le lendemain, le nez du rousseau s'allongea d'un bon demi-pouce, en voyant que Louis déposait une pièce de vingt francs dans la casquette du quêteur.

(1) Ou de nation. La force morale d'un pays résulte de cette communauté de sentiments et d'idées. C'est seulement par l'éducation publique bien dirigée que cet esprit social peut être entretenu et fortifié.

Le vieux bonhomme de maçon secoua sa tête menue et déclara que décidément ce garçon-là valait mieux que certains individus qui « lui tombaient dessus » à tout propos. Puis il grommela quelque chose d'assez dur sur les gens qui sont toujours disposés à voir le mal partout, sans doute parce qu'ils ont eux-mêmes une méchante petite âme envieuse et jalouse.

Si le rousseau ne comprit pas à qui s'adressait la leçon, c'est qu'il y mit de la mauvaise volonté.

IX

Tant que l'été avait duré, Louis n'avait été qu'à moitié embarrassé pour employer ses heures de loisir. Les dimanches, il faisait des promenades hors de la ville. Il avait d'abord marché pour marcher et pour tuer le temps. Il lui suffit d'ouvrir les yeux pour faire une découverte que bien des gens n'ont jamais pu faire de leur vie, c'est qu'il n'y a pas en ce monde que des chantiers où l'on scie de la pierre, des cabarets où l'on dépense bêtement son argent, et des rues où l'on étouffe en été et où l'on patauge en hiver. Il en était venu à préférer franchement l'air pur des grands bois à l'atmosphère enfumée d'un ignoble estaminet, le chant des oiseaux et le murmure de la brise dans les arbres au bruit monotone des billes sur un billard, ou à celui des dominos que l'on tape sur une table graisseuse.

Il oubliait tout, il s'oubliait lui-même, tandis que ses regards erraient sur les vastes horizons bleuâtres, tandis qu'il regardait pendant des heures onduler un champ de blé, ou courir un ruisseau au milieu des roseaux et des menthes sauvages.

Il s'était peu à peu épris des belles choses que Dieu met si libéralement à la portée des plus pauvres. Ses idées prenaient un autre tour, et son esprit contractait à son insu des habitudes nouvelles.

Lui qui, les premiers jours, craignait tant la solitude de sa pauvre chambre, parce qu'il y était assailli par les souvenirs malsains du cabaret et de l'orgie qu'il ne pouvait s'empêcher de regretter, il y revenait sans terreur après les saines fatigues de la marche au grand air. Les souvenirs d'autrefois commençaient à pâlir derrière des souvenirs plus récents; ils ne faisaient plus naître de regrets.

Il arrivait au chantier frais et dispos; et si j'étais ce que je ne suis pas, c'est-à-dire un habile mathématicien, je vous dirais au juste de combien la scie lui paraissait moins lourde et la pierre moins dure. Tout ce que je sais, c'est qu'il travaillait mieux et plus vite, et qu'il gagnait en proportion, vu qu'il était à la tâche.

X

Lorsque l'hiver arriva, Louis se trouva fort embarrassé. Par les froids secs, il pouvait encore parcourir la campagne, et il était fort étonné de la trouver à la fois si belle et cependant si changée. Mais les pluies vinrent, les brouillards, la neige : alors il regretta quelquefois le poêle ronflant et la lourde atmosphère de l'estaminet; cependant il tint bon. Les soirées étant devenues longues, il chercha où il pourrait bien aller, pour économiser sa chandelle et son charbon de terre. Il découvrit qu'il y avait, non loin de chez lui, un cours d'adultes, de sept heures à neuf heures; il alla se faire inscrire.

Le monsieur qui l'inscrivit ne lui aurait pas fait un si aimable compliment sur son amour de l'instruction, s'il avait su que Louis voulait tout simplement se chauffer gratis.

Cependant, pour ne pas se faire exclure du cours, Louis apprit ce qu'on lui enseigna, c'est-à-dire l'alphabet,

d'abord avec un cordial ennui et force bâillements mal étouffés. A vingt-cinq ans, lorsqu'on n'a jamais étudié, on a déjà la tête un peu dure et la mémoire un peu rebelle.

Bon gré mal gré, il commença à se débrouiller; il put lire un mot, puis deux, puis quelques phrases pas trop difficiles. Alors il s'intéressa à son travail. Comme il avait une volonté opiniâtre et que le succès l'encourageait, il s'acharnait à la lecture, même en dehors du cours. Il passait des heures au coin de son feu, suivant de son doigt maladroit les lignes de son livre, récoltant les mots un à un, avec autant de lenteur et de difficulté qu'il aurait cueilli des arbustes épineux; lentement, lentement il comprenait et il s'intéressait à sa lecture. Alors la neige tombait à gros flocons, ou bien la pluie fouettait ses petites vitres verdâtres; on entendait les gens patauger et glisser sur la chaussée boueuse : rien de tout cela ne l'émouvait ni ne l'attristait; il était tout à sa lecture, il ne savait plus ce que c'était que l'ennui. Il ne songeait plus du tout aux ronflements du poêle de l'estaminet.

XI

Les semaines formaient des mois, et les mois des années. Le petit trésor grossissait. Louis savait lire, écrire, calculer; il avait même poussé assez loin l'étude du dessin linéaire.

Un lundi qu'il était seul au chantier, comme toujours, il venait de terminer son repas, qui ne lui prenait jamais grand temps. En attendant le moment de reprendre la scie, il s'amusait à crayonner des ornements sur une grosse pierre. M. Verdier le surprit dans cette occupation.

— Tiens! tiens! tiens! s'écria-t-il d'un ton de bonne humeur. C'est très-correct, cela, mon garçon; il y a du goût là dedans. N'as-tu jamais songé à faire des moulures, au lieu de scier éternellement de la pierre?

— Je n'aurais pas osé essayer, balbutia Louis un peu confus.

— Foin des gens qui n'osent pas essayer! cria M. Verdier avec une brusquerie amicale. Viens par ici!

Tout en marchant, il mâchait un brin de paille qu'il venait de trouver. Louis le suivait. Ils arrivèrent à un petit appentis.

— Oh! s'écria M. Verdier en rejetant brusquement son brin de paille et en fouillant dans les poches de son paletot; on m'a volé ma clef; c'est-à-dire non, on ne me l'a pas volée; cependant si, on me l'a volée!

Et il retournait cent fois ses poches en roulant de gros yeux.

— C'est peut-être cela? dit Louis en tendant le doigt vers une grosse clef que M. Verdier portait dans sa poche de côté, en guise de porte-cigares.

— C'est justement ce que je voulais dire, répondit le gros homme.

Et il ouvrit l'appentis, qui contenait des tonneaux, quelques pierres et des outils.

— Voilà, dit-il, des pierres qui ne sont pas très-bonnes, tu peux t'escrimer dessus.

Et il s'assit sur un tonneau, pendant que Louis se mettait à l'œuvre.

— Pas comme cela! cria M. Verdier en sautant de son tonneau. Bien! Voilà un bon tracé. Va maintenant Oh! le maladroit! c'est-à-dire non, ce n'est pas mal. Bien, bien. Hardi, mon vieux, n'aie pas peur!

Et le même M. Verdier, qui avait toujours une foule d'affaires sur les bras, qui trouvait juste le temps de courir d'une bâtisse à l'autre; qui, en ce moment même, entendait Cocotte s'impatienter, s'ébrouer, souffler et frapper du pied, resta là trois grandes heures à diriger les essais d'un ornemaniste improvisé. Savez-vous ce que cela prouve? Cela prouve qu'il ne faut pas, à première vue, juger les gens sur l'apparence. Cela prouve que l'on peut avoir une figure cramoisie, de gros yeux pas commodes, un langage brusque et goguenard, d'énormes favoris en broussailles éclaboussés de petites pastilles de plâtre, une tendance trop prononcée à se mettre en colère, et la mauvaise habitude de mâcher de la paille, et n'en être pas moins un brave homme. Oui, M. Verdier, malgré tout, était un brave homme.

La fin à la prochaine livraison.

LES INDIENS D'AMÉRIQUE.

I

LA SCULPTURE CHEZ LES INDIENS TSIMSHEYANS DE LA CÔTE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

On trouve chez les peuples les plus sauvages quelque sentiment des arts qui, faute de culture, reste, pour ainsi dire, à l'état naturel, mais qui suffit pour démontrer que, sur toute la terre, les hommes, étant de la même essence immortelle, sont doués des mêmes facultés.

Les Chactas étaient jadis les chanteurs par excellence des tribus de l'Amérique du Nord : on en pourrait dire autant des Cahètes, les musiciens renommés des aldées brésiliennes.

L'un des compagnons de Cook, Georges Dixon, mort vers l'année 1800, a constaté le premier peut-être le goût des Indiens de la côte nord-ouest pour la statuaire (1). Les nombreuses embarcations dont son bâtiment se trouva tout à coup environné se distinguaient par la richesse harmonieuse de leurs ornements.

Le bois blanc est la matière première qu'emploient ces sculpteurs naïfs, et, sous ce rapport, ils ont été singulièrement favorisés par la nature dans leurs goûts artistiques. Peu de régions du globe produisent des pins d'une plus belle venue que la côte nord-ouest, et surtout les îles de la Reine-Charlotte.

Si l'on considère que les outils de ces peuples ne consistaient guère autrefois qu'en ciseaux de silex et en herminettes de même nature, on sera d'autant plus frappé de leur adresse singulière à travailler le bois. Depuis leurs rapports journaliers avec les Européens qui viennent faire chez eux le commerce des fourrures, ils ont substitué ou ajouté à ces instruments primitifs de petits couteaux en demi-lune, absolument semblables à ceux dont usent en Angleterre les maréchaux-ferrants pour couper la corne des chevaux. Mais les beaux temps de la statuaire chez ces pauvres sauvages remontent à une époque où l'outillage n'était pas si perfectionné.

L'étrange monument que reproduit notre gravure (p. 116) ne saurait donner, du reste, qu'une idée très-imparfaite de cet art indien. Nous avons vu des masques en bois sculptés par des sauvages, dont l'exécution était très-fine et très-délicate, et où l'expression laissait peu de chose à désirer. Cette statuaire polychrome et les couleurs diverses dont sont couvertes leurs figures ne contribuent pas peu à produire un effet saisissant sur l'imagination de ces peuples. Leur esprit est orné de légendes poétiques que leur rappellent ces sculptures barbares, et ce qui ne peut nous paraître que bizarre ou grotesque évoque dans leur mémoire de terribles ou glorieux souvenirs.

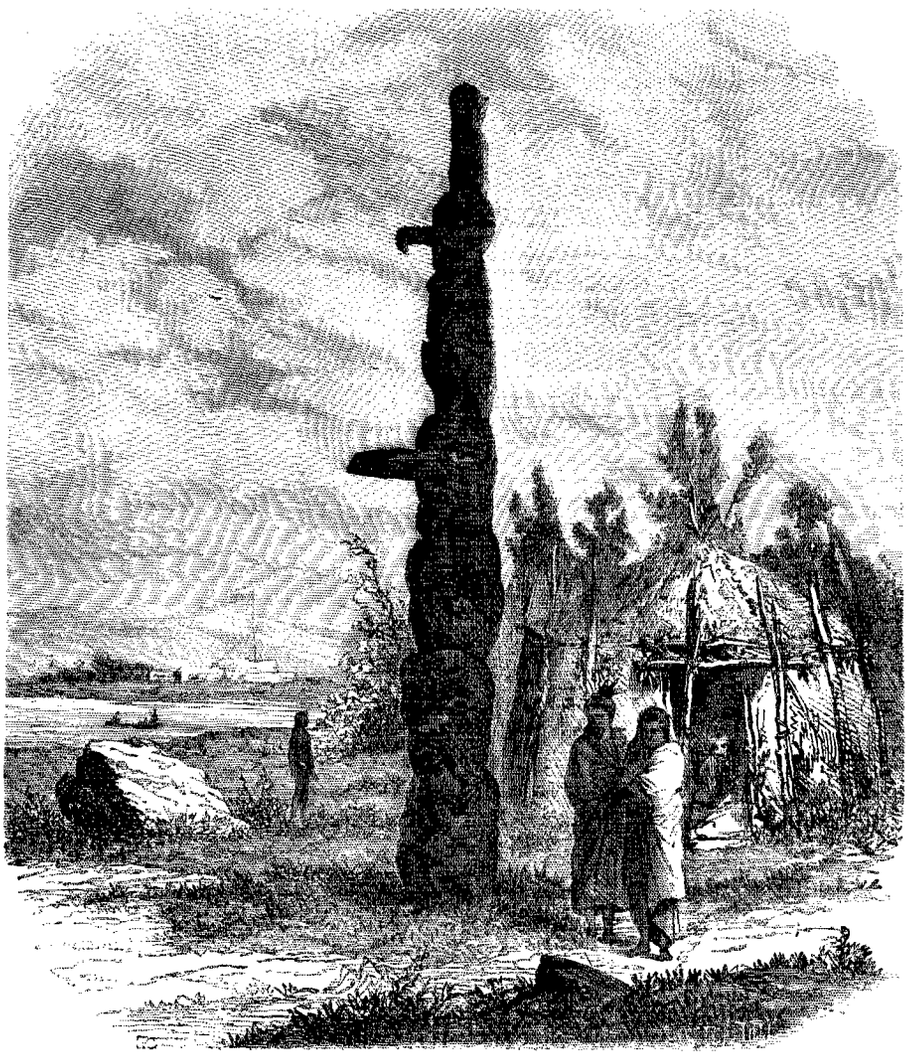
Selon le savant Georges Zoëga, les obélisques sont des

(1) Voy. *A Voyage round the world, but more particularly to the north west coast of America, performed in 1785, 1786 and 1788.* In-4°.

monuments commémoratifs. Érigés devant les temples, ces monolithes devaient rappeler de grands événements ou quelque mystère religieux. Le pilier à figures superposées du fort Simpson, que nous reproduisons ici, existait encore en 1867, et l'on en voit de semblables, dit-on, devant les habitations des chefs reconnus pour exercer une certaine influence; quelques-uns s'élèvent à une étrange hauteur; celui du village de Kiltichum, par exemple, bâti au bord de la rivière, n'avait pas moins de cinquante pieds de haut.

L'érection de ces étranges piliers donne lieu à diverses cérémonies; les amis de celui qu'on prétend honorer en décorant ainsi l'entrée de la hutte où il repose, ne manquent pas de terminer la fête par un festin dont les convives dévorent d'énormes quantités de saumon, de viande de chèvre et de graisse auxquels on joint force baies, et rien n'est réputé manquer au repas si l'on a pu l'animer en distribuant aux convives quelques rasades d'eau de feu.

L'auteur d'un article fort curieux sur ces étranges sculptures (1) émet, à propos des proéminences nasales qu'on remarque sur chaque face du pilier, une opinion



Sculptures indiennes d'Amérique. — Pilier en bois, à figures superposées, au fort Simpson (Amérique du Nord). — Dessin de Garnier.

que nous ne voulons pas omettre, mais dont nous lui laissons toute la responsabilité. Il voit dans ces nez prodigieux le souvenir d'une race gigantesque d'éléphants dont le pays conserve des traces géologiques. A défaut de tradition positive, chacun est libre à coup sûr d'établir son hypothèse, sans que pour cela le noble pilier cesse d'être fort grotesque.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, tome C, 15 juillet 1872.

II

SE-QUO-YAH, LE CADMUS AMÉRICAIN.

On a dit naguère, avec beaucoup de raison : « Une histoire de l'alphabet est comme le premier chapitre d'une histoire de la civilisation (1). » Si le pauvre métis indien, nommé Sequoyah, dont nous reproduisons le portrait, avait eu l'idée de son admirable invention au moment où les Européens apparurent sur le territoire occupé par ses ancêtres, beaucoup de nations indiennes eussent été peut-être préservées de la funeste destruction qui aura certainement pour résultat l'anéantissement d'une race entière.

On a dit aussi, avec non moins de vérité : « Tous les systèmes d'écriture ont commencé par l'idéographisme, c'est-à-dire par la représentation figurée des objets de la nature (hiéroglyphes), puis ont abouti graduellement au phonétisme ou peinture des sons (syllabisme, alphabétisme). »

Un vieux voyageur français dont le nom a échappé à l'oubli, et qu'un séjour de dix ans parmi les Indiens avait

(1) Voy. le *Frank Leslie's illustrated new-paper*.

familiarisé dès le dix-septième siècle avec toutes leurs coutumes, a posé mieux que bien d'autres peut-être la question. La Hontan réduit à leur valeur réelle les hiéroglyphes, en nous montrant clairement ce que doit prendre nécessairement d'espace cette écriture figurée, pour établir avec une certaine précision un fait quelconque se rapportant, par exemple, à un événement historique. Dans le tome II de son Voyage, en effet, la Hontan a figuré une grande page d'hiéroglyphes, dont il marque assez minutieusement la signification; puis il termine l'explication qu'il vient de donner par ces paroles judicieuses : « Tout ceci réduit en quelques mots veut dire que cent quatre-vingts François, étant partis de Montréal au premier quartier de juillet, naviguèrent vingt et un jours; et qu'ensuite, après avoir fait trente-cinq lieues à pied, ils surprirent cent vingt *Tsomontouans* à l'orient de leur village, d'entre



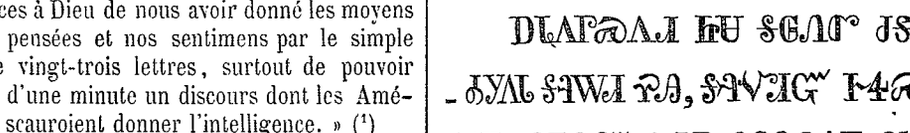
Sequoyah. — Dessin de Garnier, d'après le portrait peint par M. Biddle.

lesquels onze d'eux perdirent la vie et cinquante furent pris, avec perte de la part des François de neuf hommes et douze blessez, le combat ayant été fort opiniâtre.

» Nous conclurons de là, vous et moi, que nous devons bien rendre grâces à Dieu de nous avoir donné les moyens d'exprimer nos pensées et nos sentimens par le simple arrangement de vingt-trois lettres, surtout de pouvoir écrire en moins d'une minute un discours dont les Amériquains (*sic*) ne sçauroient donner l'intelligence. » (1)

(1) *Mémoires de l'Amérique septentrionale*, ou la Suite des voyages de M. le baron de la Hontan, qui contiennent la description d'une grande étendue de pays de ce continent, etc. La Haye, 1704, t. II, p. 191. Rien de plus fréquent aujourd'hui, du reste, que ces inscriptions idéographiques de l'Amérique du Nord et du Sud, qu'on trouve gravées en grand nombre sur les rochers parfois les plus durs, et de préférence sur le bord des fleuves. A ceux que ce genre d'études peut intéresser, nous signalerons le précieux ouvrage de H. Schoolcraft, qui était, comme notre Sequoyah, une sorte de métis indien. Ce recueil de documents historiques sur une race qui s'éteint a été publié en 1847, par ordre des États-Unis, en 3 vol. gr. in-4°, sous le titre de : *Information respecting the history, condition and prospects of the Indian Tribes*. etc.

Nous nous garderons certes de répéter, avec le spirituel voyageur, que les hiéroglyphes des pauvres Indiens étaient *choses impertinentes;* leur usage, bien au contraire, avait



Fragment du *Pater* en langue cherokee.

amené sur différents points du nouveau monde un incontestable progrès; de grandes nations américaines, dont les anciens monuments attestent un passé glorieux et que Cortez lui-même admira, n'avaient point d'autre moyen de se transmettre leurs pensées ou de conserver leurs traditions. Ce qui doit préserver de l'oubli le nom de Sequoyah, c'est le mérite d'avoir compris le progrès qu'il

y avait à faire en se servant d'une écriture alphabétique peignant les sons.

Ce personnage, si peu connu en Europe, fut pour les indigènes de l'Amérique du Nord, parmi lesquels se passa son existence, ce que le célèbre saint Cyrille fut pour les Slaves au neuvième siècle, et ce qu'avait été précédemment parmi les Goths Ulphilas; il dota ces peuples sauvages d'une écriture rendant, dit-on, avec une précision admirable les inflexions de leur idiome, au moyen de quatre-vingt-six caractères. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que, par ses antécédents et par le genre de vie qu'on menait dans la tribu dont il faisait partie, il n'était nullement préparé à un rôle si important. Saint Cyrille avait été nourri dans l'admiration de la littérature grecque, Sequoyah vivait parmi des hommes grossiers, et fut longtemps sans savoir les premiers éléments de l'art qu'il allait inventer.

Cet homme, vraiment extraordinaire, était connu parmi les siens sous le nom de Georges Guess. Il était né dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Par sa naissance, il n'appartenait pas absolument à la race indienne : il avait pour père un Européen fort illettré qui s'était fixé parmi les sauvages; sa mère, qui s'appelait Gift, était une femme de sang mêlé, et n'avait elle-même aucune instruction. Elle était du reste fort laborieuse et menait dans son wigwam la vie que mènent les pauvres Indiennes, quand elles aiment le travail.

Se-quo-yah (c'est ainsi que doit s'écrire correctement ce nom) ne pouvait pas puiser auprès de ses parents les connaissances élémentaires que bien des paysans acquièrent chez nous, par une sorte de transmission pour ainsi dire instinctive des idées les plus simples; mais sa tête était, sans aucun doute, fortement organisée, et il passa de lui-même par les divers états que suivent les sociétés pour parvenir à la civilisation; il fut tour à tour chasseur, pasteur et agriculteur. Il commença toutefois par l'agriculture, avant de se livrer aux grandes chasses qui l'enrichirent. Sa mère avait en propre huit acres de bonne terre; il les cultiva avec ardeur, et il eut bientôt des troupeaux dont la vente le mit au-dessus du besoin et lui constitua une réelle indépendance. Il demeurait primitivement sur les bords de la Coosa, dans une bourgade nommée Will's-Town, au sein de la vallée de Will (1).

Sûr de posséder un asile et d'être à l'abri de la misère, Sequoyah observa la façon d'agir de certains trafiquants européens qui passaient une partie de leur vie dans les forêts pour s'enrichir par le commerce des pelleteries; il était habile tireur, il se fit chasseur pour devenir commerçant : il allait bientôt devenir habile industriel.

La tribu des Cherokees, à laquelle il n'avait pas cessé d'appartenir, aimait les parures éclatantes. Les guerriers se plaisaient à acquérir chez les blancs des ornements en argent, tels que des brassards, des bracelets, des chaînes de métal, et en cela ils étaient imités par les femmes; Sequoyah se fit orfévre, et il acquit bientôt la renommée d'un habile ouvrier.

Voulant toutefois constater l'originalité de ses produits, qu'on pouvait confondre avec ceux sortis des ateliers américains, il s'adressa au chef de la tribu dont il faisait partie, qui était comme lui de sang mêlé, et que l'on nommait Hiks. Ce personnage avait le bonheur de savoir lire; il fit une sorte de marque de fabrique que Sequoyah put adapter à ses œuvres et qui contenait son nom; on peut affirmer que ce fut le premier degré d'initiation que reçut notre Cadmus avant d'arriver à ses fins. Nous passons rapidement sur toutes les études par lesquelles notre inventeur fut obligé de passer forcément. Il paraît certain qu'il fut d'abord persuadé que l'alphabet sorti de ses mains ne pouvait être qu'idéographique. Tout cela avait lieu en l'année 1820. L'année suivante n'était pas terminée, que l'alphabet était conçu et arrêté : il se composait de quatre-vingt-six caractères, ayant pour base en grande partie les lettres de l'alphabet romain.

Plus tard, Sequoyah ne s'en tint pas à l'effort immense d'intelligence dont il lui avait fallu faire preuve pour poser ce premier jalon; peu d'années après l'invention du nouvel alphabet, paraissait un journal, publié en cherokee et en anglais, sous le titre du *Cherokee Phenix*, qui en 1844 fut suivi du *Cherokee Messenger*.

Ce n'était pas pour la première fois qu'on avait essayé d'exprimer les sons d'une langue indienne, en employant des caractères phonétiques. Dès le dix-septième siècle, les Jésuites établis sur les rives du Paraguay avaient tenté cette chose si difficile, et dont l'exécution s'arrête parfois devant l'impossibilité de reproduire complétement certains sons particuliers qui se reproduisent dans la plupart des langues américaines, et que l'oreille la plus exercée ne peut reconnaître dans les idiomes européens. Pour atteindre le but qu'ils se proposaient, ces infatigables missionnaires n'avaient pas inventé un alphabet nouveau; ils avaient ajouté des signes particuliers aux lettres romaines dont ils faisaient usage; leur louable tentative n'avait que médiocrement réussi.

Lorsqu'il eut arrêté définivement son système alphabétique, non sans encourir plus d'une fois les sarcasmes de ses concitoyens, Sequoyah résolut de l'appliquer dans l'intérieur de son propre wigwam. Il lui était né, d'un mariage contracté dans sa tribu, une jeune fille âgée de six ans, nommée Ahyokah; ce fut cette gentille enfant qui fut sa première élève. Il demeurait non loin du colonel Lowry, auquel il n'avait jamais fait part néanmoins de ses études. Ses premières révélations furent un triomphe, car la petite Ahyokah lut devant le militaire américain un texte cherokee. Il retoucha néanmoins son alphabet en 1821. En 1822, il s'en alla dans le pays d'Arkansas, et dès 1823 l'application de son système de lecture avait obtenu un tel succès, que les anciens de la tribu lui décernèrent la médaille d'argent qu'il porte sur son portrait et qui fut exécutée par leurs soins à Washington : elle constate sa merveilleuse invention. Il avait été décidé qu'elle lui serait remise solennellement en plein conseil; mais deux des chefs étant morts dans l'intervalle, celui qui était devenu dépositaire du pouvoir, John Ross, la lui envoya avec une adresse écrite.

En 1828, Sequoyah eut l'honneur d'être délégué par ses compatriotes à Washington, auprès du président des États-Unis; et ce fut alors que M. Biddle exécuta son portrait (1).

Pour tous les détails relatifs à la valeur de l'alphabet et à son emploi, qui sembleraient fastidieux à bien des lecteurs, nous renvoyons au Bulletin de la *Société de géo-*

(1) Les Cherokees ont fréquemment changé de résidence. En 1775, par un contrat passé entre eux et le colonel Henderson de la Caroline du Nord, ils cédèrent les terres qu'ils occupaient sur la rive gauche du Kentucky. En 1783, on prit pour limites du territoire qui leur était accordé « la rivière d'Occonée, dont les eaux coulent du nord au sud et vont former, par leur réunion avec celles du Flint, la rivière d'Apalachicola. Ils s'étendirent au nord-ouest en remontant vers la source des fleuves; ils occupaient les hauteurs et les vallées des Apalaches. Il y en avait également dans le pays d'Arkansas.

(1) C'est celui que nous avons reproduit; il est tiré du splendide ouvrage intitulé : « *History of the Indian tribes of North America*, » with biographical sketches and anecdotes of the principal chiefs, em» bellished with one hundred and twenty portraits from the Indian gal» lery in dep^{t} of war at Washington, by Thomas L. M'Kenney late of » the Indian department, Washington and James Hall, esq. of Cincin» nati. Philadelphia, publ. by Edw. C. Biddle, 23 Minor street. » 1836 et ann. suiv. 3 vol. in-fol.

graphie, nos 64-65. On y trouvera le *Pater*, dont nous donnons un simple fragment ou *spécimen*, puis la même pièce mise en vers cherokees.

LES SCIENCES INCONNUES DE L'AVENIR.

Cavendish ayant comparé l'air pris en différents lieux et en différents temps, parvint à ce résultat bien peu attendu, que l'air respirable est le même partout, et que les odeurs qui affectent si sensiblement nos sens et les miasmes qui attaquent si cruellement notre économie, ne peuvent être saisis par aucun moyen chimique; « résultat qui, sous » une apparence presque décourageante, offre à celui qui » réfléchit une perspective immense, et montre déjà, dans » le lointain, des sciences qui n'existent pas encore pour » nous, et auxquelles il est peut-être réservé de nous don» ner le secret de celles d'aujourd'hui. » G. CUVIER.

BOUILLON

(BELGIQUE).

Fin. — Voy. page 67.

Le château de Bouillon est bâti sur un énorme banc rocheux, aux talus inaccessibles, qui s'allonge comme une jetée au milieu de la presqu'île étroite formée par la rivière. Son inébranlable soubassement est isolé du reste de la montagne par trois grands ravins taillés à pic; un donjon formidable flanqué de tours carrées domine celui de ces ravins qui est le plus éloigné de la ville; au-dessus des autres se profilent les chaînes et les ais de deux ponts-levis défendus de chaque côté par des tours rondes. Entre la première et la dernière de ces deux tranchées, sur une longueur de 180 mètres, s'élève, entée sur le roc, une haute muraille, au-dessus et en avant de laquelle se dressent des donjons tout bossués de guettes, de mâchicoulis, de talus, d'encorbellements antiques percés de larges embrasures à l'usage de l'artillerie moderne. Vue dans son ensemble du côté de la ville, la vieille forteresse, quoique bien défigurée de sa physionomie féodale, présente encore un aspect imposant et donne l'idée de ce qu'elle pouvait être aux jours de sa puissance. L'intérieur a été complétement transformé par le génie militaire, qui, depuis Louis XIV jusqu'au roi de Hollande Frédéric-Guillaume, en 1827, n'a réussi qu'à lui ôter tout caractère archéologique et architectural sans relever la valeur de la forteresse. A part deux encoignures assez pittoresques où se dressent la vieille tour de l'horloge découronnée de ses créneaux et la tour dite d'Autriche, le château ne présente de plain-pied que des embrasures blindées, des passages couverts percés de meurtrières, des cours étroites et tristes qu'enserrent des casernes basses et des corps de garde plus tristes encore; le tout, hâtons-nous de le dire à l'honneur de la Belgique, dans un état d'abandon significatif.

Pour retrouver le sombre caractère des châteaux du moyen âge, il faut descendre dans les étages souterrains. Le sol est percé d'un dédale de passages qui conduisent aux guettes suspendues aux flancs des murailles extérieures, aux geôles perdues dans leur épaisseur et aux oubliettes qui s'enfoncent au-dessous d'elles dans les cavernes sans air et sans lumière du rocher.

La conservation de ces souterrains est due au prince Georges d'Autriche, évêque de Liége, qui, en 1551, tenta une restauration du château presque rasé à la suite du siége de 1521. C'est ce prince qui fit élever la tour dite d'Autriche, sur laquelle on voit encore aujourd'hui le double écusson de Bouillon et de Lorraine. En sortant de ces caveaux sinistres, on s'arrête avec plaisir sous les magnifiques vieux arbres d'une vaste esplanade qui s'étend devant l'entrée du château et domine toute la ville. De là l'œil plane sur les croupes et plonge dans les défilés des montagnes. On évoque facilement les différentes phases de l'existence du château et de la ville.

Jusqu'à la fin du onzième siècle, les coteaux qui touchent à la ville sont couverts de bois. Le pays environnant est à peine habité. Le peu de terre accessible au laboureur n'est guère ensemencé que de quinze en quinze ans; les troupeaux errants ne fournissent pas, malgré leur nombre, assez d'engrais pour le sol qui ne produit que du seigle. Quant à la forteresse, l'époque glorieuse est aux douzième et treizième siècles; elle compte parmi les marches importantes. La ville est enfermée dans une ceinture de fossés et de murs. Au nord, à la porte basse de l'enceinte extérieure, sont l'hôtel du prévôt dont les jardins touchent à la rivière, le four banal et la maison du changeur; au centre de la place, des jardins et des terres pour la pâture des bestiaux; puis les ateliers monétaires, l'église Saint-Pierre et le couvent des Chanoinesses du Saint-Sépulcre. Au-dessous du château, dans la rue du Brut et vers la porte de France et la porte de Liége, les habitants sont encore peu nombreux; c'est sur les bords de la Semoys, à Laître, plus anciennement peuplé de pêcheurs, que s'amasse la population.

Au quatorzième siècle, l'agriculture s'est développée dans le duché. La forêt a fait place aux champs. Autour de Bouillon, les coteaux gardent leurs bois. Le château a augmenté ses moyens de défense; trois nouvelles tours s'élèvent : la tour d'Orgeo, la maison de *Sasche*, au baron d'Hierges, et la tour de Sausse, au seigneur de Grosfays, haut forestier. La ville et les faubourgs s'accroissent en population. En 1330, Jacques, seigneur d'Orchimont, fonde l'hôpital Saint-Jean. Les alentours de la ville, exposés aux coups de main, prospèrent peu. Ils sont ruinés à chaque siége. Celui de 1521 fut de tous le plus désastreux. Par ordre de Charles-Quint, la ville fut brûlée, la place rasée, les murs abattus, les forts comblés, le logis ducal détruit.

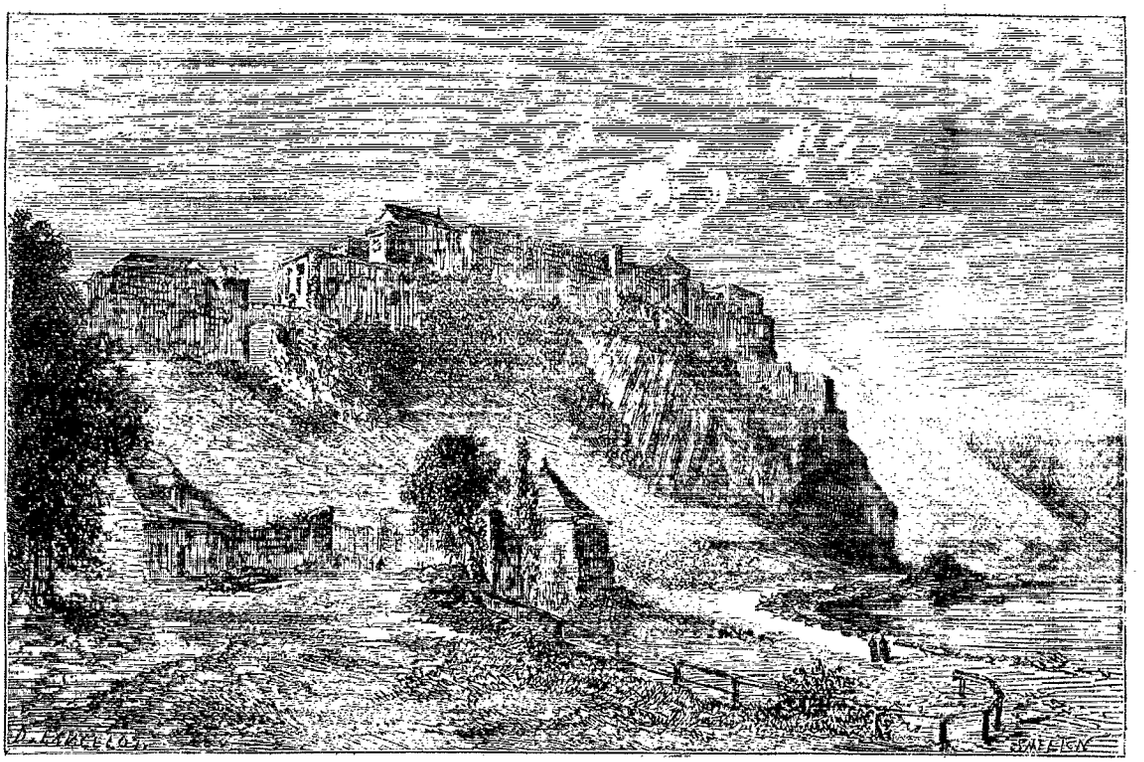
Dès le milieu du dix-septième siècle, on ne trouve plus dans les archives et dans les chroniques intimes que des faits peu brillants en apparence, mais qui, s'ils n'intéressent plus la gloire militaire de telle ou telle maison princière, n'en sont pas moins dignes de souvenir. Ils signalent les progrès du sentiment de solidarité, la préoccupation du bien-être général, la courageuse persévérance des populations à féconder le sol, enfin leurs aspirations au développement moral par l'instruction. Vers 1722, un pèlerin, revenant de Saint-Jacques de Compostelle, rapporta d'Espagne les premières pommes de terre, dont la descendance devait être une des principales richesses de l'Ardenne. Elles s'y répandirent lentement. En 1741, déjà abondantes, et admises à l'honneur de payer la dîme dans le Luxembourg, elles n'étaient encore, aux environs de Bouillon, qu'une curiosité potagère. En 1760, elles remplaçaient presque partout le sarrasin, à peu près abandonné. L'imprimerie fut fort active à Bouillon pendant une période de trente ans. L'éditeur-écrivain Rousseau, né à Toulouse, avait commencé en 1755, à Liége, la publication du *Journal encyclopédique*. Obligé de fuir Liége à la suite d'un article sur l'immortalité de l'âme, il obtint un privilége pour Bouillon, s'y fixa en 1760, et y publia environ deux cent soixante volumes de son Encyclopédie et différents journaux scientifiques. Il mourut en 1785. Jusqu'en 1789, l'imprimerie occupa seize presses.

En 1727, les bourgmestres ayant représenté au prince qu'aucune mesure sérieuse et efficace ne permettait de venir en aide aux plus pauvres de leurs concitoyens quand

l'âge, la disette ou une épidémie sévissaient sur eux, obtinrent la fondation d'un hôpital. Il semble intéressant d'indiquer en détail la source des revenus affectés tout d'abord à l'entretien de cet établissement.

Les premiers fonds provenaient : 1° d'une aumône faite à chaque veille de Noël, consistant en *six cartels de seigle, mesure de Bouillon, un quartier de bœuf, quelques saucissons et livres de cire;* 2° de *dix cartels et demi, mesure d'Yvois*, dus par les habitants de Mùnau, et distribués aux pauvres le vendredi saint, par disposition de Willerme de Horion, prévôt et capitaine du duché en 1541 ; 3° de *six cartels de seigle*, partagés à jour fixe entre les indigents, à la porte de la chapelle des Champs-Prévosts, et d'une *rente de six cents livres*, dont le capital avait été légué par plusieurs particuliers pour aider les plus nécessiteux.

Le duc assigna ensuite à l'hospice le produit du pré des Remparts, attribué par le bourgmestre à la dépense du jeu d'arquebuse; il permit, en outre, de vendre sur sa coupe de la forêt de Bouillon, au profit de la maison à établir, pour trois cents livres de bois, et préleva sur les revenus du domaine une somme annuelle de trois cents livres. Des dons particuliers s'ajoutèrent à ces ressources, qui permirent tout d'abord de venir au secours des indigents. En 1748, on cessa les aumônes pour acheter les terrains et les matériaux. Les bâtiments furent terminés en 1768. En 1779, Godefroy Charles-Henri accorda à l'établissement le bénéfice de la boucherie de carême,



Vue du château de Bouillon. — Dessin de Lancelot.

un droit sur les provisions pour les charges de président, de conseiller, de procureur, franc-sergent et d'huissier, ainsi que pour les emplois de capitaine et de lieutenant de la compagnie *Colonelle*, un produit de certaines amendes et celui du tronc des pauvres. L'hôpital, transféré depuis vingt ans dans un bâtiment des casernes, est encore dirigé aujourd'hui, comme il l'était en 1789, par les sœurs de la Doctrine chrétienne de Nancy. Il a quarante pensionnaires, vieillards et enfants, et un ouvroir, atelier d'apprentissage, fréquenté par vingt jeunes filles.

Le collége fut établi en 1697. Frédéric-Maurice, vicomte de Turenne, avait légué par testament une somme de 8000 livres, destinée au soulagement des protestants pauvres qui se convertiraient à la religion catholique. Les exécuteurs testamentaires, dans un véritable esprit de charité, élargissant l'idée du donateur, fondèrent dans le couvent des pères Augustins un collége où les enfants des familles pauvres devaient recevoir une instruction gratuite. Les pères Augustins s'engagèrent à « servir » (terme de l'acte) deux classes de latinité, une de rhétorique et une de philosophie. On leur assura des honoraires, au moyen d'une rente de 1 250 livres, constituée sur le domaine de Bouillon. Le couvent des Augustins ayant été démoli, le collége fut transféré dans les bâtiments de l'hôpital.

Quant à l'industrie et au commerce de Bouillon, ils sont alimentés aujourd'hui par l'agriculture, l'exploitation des bois, le travail du fer, et la tannerie. Il existe peu de grandes propriétés. La plus grande partie des terres est aux mains de petits propriétaires, qui trouvent un supplément de revenu en employant à divers travaux le temps que la culture leur laisse. Le sol est propre à la production de l'avoine et des pommes de terre. Les forêts ont une grande importance, et les moyens de transport devenant de jour en jour plus nombreux et plus faciles, les bois s'exportent à de grandes distances.

ERRATA.

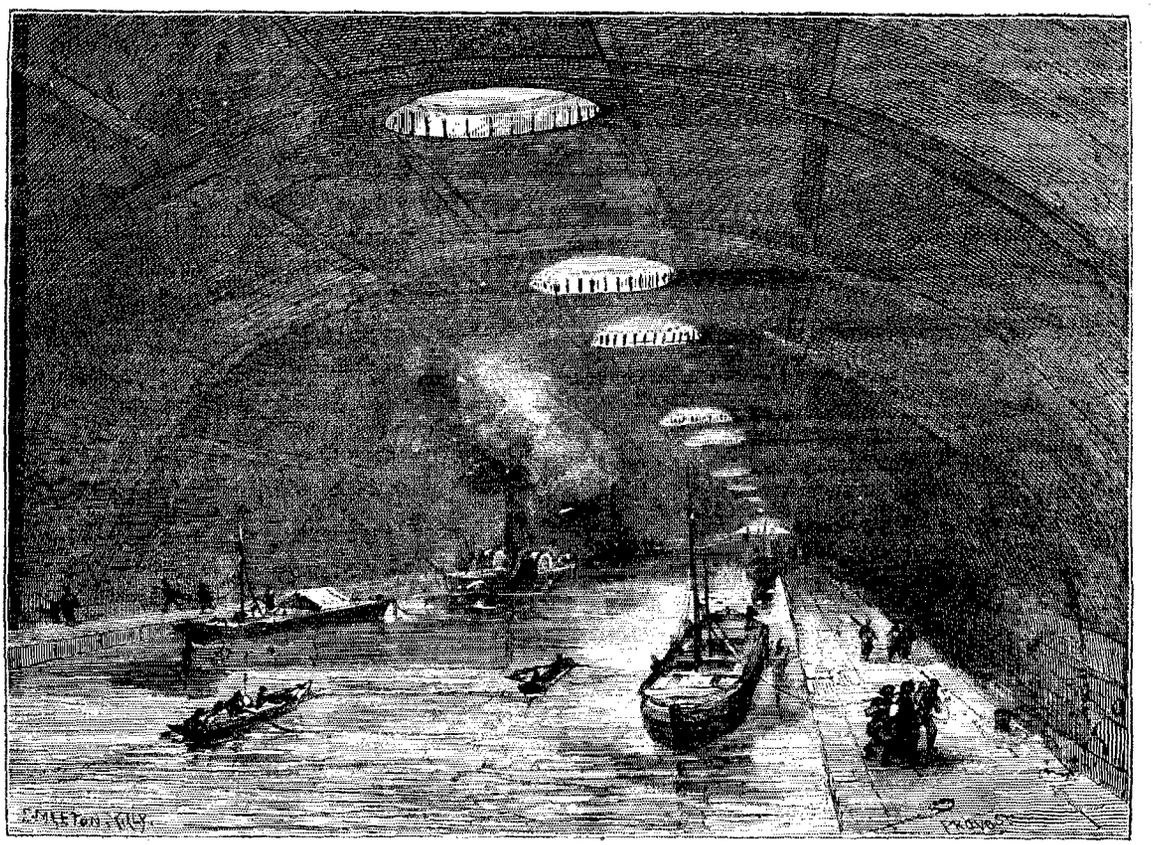
TOME XL (1872).

Page 381, colonne 1, ligne 2 en remontant. — *Au lieu de* l'hygiène, *lisez* l'hyène.

Page 282, colonne 1, ligne 38. — *Au lieu de* l'angie glacial, *lisez* l'angle facial.

Page 303, colonne 1, ligne 8 en remontant. — *Au lieu de* douzième siècle, *lisez* dixième siècle.

LE CANAL SAINT-MARTIN.



Navigation souterraine du canal Saint-Martin. — Dessin de Provost.

Au dire des historiens, l'Égypte comptait six mille canaux d'irrigation qui déversaient les eaux du Nil sur un vaste territoire. Depuis la plus haute antiquité, la Chine entretient la fertilité de son sol étendu au moyen d'un système de navigation intérieure qui est encore aujourd'hui admiré de nos ingénieurs modernes. Chaque province est traversée par un canal, artère principale où se ramifient d'autres branches liquides qui aboutissent à toutes les villes de quelque importance; elles y font écouler sur des barques les produits de leur industrie.

En France, c'est à Charlemagne qu'on reporte l'idée d'un travail grandiose de canalisation, que les tristes nécessités de la guerre firent tomber dans l'oubli. En 793, l'illustre empereur d'Occident avait voulu unir la mer Noire à l'Océan, en reliant par des canaux le Danube au Rhin : ce grand projet sommeilla douze siècles; c'est seulement en 1845 que les eaux du Mein furent, en effet, unies à celles du Danube par le canal Louis.

Sous le règne de Henri IV, la France vit terminer le premier canal important qui ait été creusé sur son territoire. Grâce à l'intelligente initiative de Sully, ce canal, qui ne compte pas moins de 55 000 mètres, s'étendit entre la Loire et le Loing; ses eaux étaient soutenues de distance en distance par quarante écluses, qui permettaient ainsi de réunir par une communication navigable le cours de la Loire à celui de la Seine.

Le canal du Midi, qui traverse l'ancien Languedoc, et qui joint l'Océan à la Méditerranée, fut le second travail du même ordre exécuté en France. Il est dû à Riquet de Bonrepos, qui, après bien des déboires et bien des obstacles, put réaliser son œuvre, grâce à la bienveillance de Louis XIV et de Colbert. Nous avons raconté (1) comment ce grand citoyen consacra quatorze ans de sa vie à doter notre pays du canal le plus admirable qu'il possède encore, et qui, long de 240 kilomètres, devait être la source de la prospérité d'une grande partie des provinces du midi.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre la construction gigantesque du canal du Midi et la fin du dix-huitième siècle, on ne construisit que plusieurs canaux d'une importance secondaire, entre autres le canal d'Orléans, le canal du Centre, qui joint le Rhône à la Loire, et celui de la Craponne, qui va de la Durance à Arles.

C'est en 1801 que fut définitivement mis à exécution le projet du canal de l'Ourcq, qui devait donner naissance au canal Saint-Martin, dont une des parties souterraines, de construction moderne, mérite d'être particulièrement signalée.

Le canal de l'Ourcq avait été d'abord conçu par Riquet; c'est un cours d'eau à la fois de navigation et d'irrigation. Il fut construit d'après le plan de M. Girard, inspecteur des ponts et chaussées. Ce canal sert à l'approvisionnement de Paris en amenant au bassin de la Villette les mille denrées des pays qu'il sillonne, et en ouvrant au commerce une route de communication efficace et certaine. Il reçoit les eaux de la Beuvronne, de la Thérouane, de la Collinance, de la Gergonne et de l'Ourcq, ce qui lui permet de déverser sur Paris plus de 130 000 mètres cubes d'eau qui se répandent dans les tuyaux d'alimentation de la capitale.

Quand le canal de l'Ourcq fut terminé, on construisit de suite les canaux de Saint-Denis et de Saint-Martin qu'il alimenta. Ce dernier canal arrive dans la capitale, non loin de la place de la Bastille; le niveau de ses eaux est bien inférieur à celui des rues qu'il traverse. Sous l'Empire, on conçut le projet de les cacher sous un vaste tun-

(1) Voy. t. IV, 1836, p. 58; — t. XXVI, 1858, p. 143.

nel, au-dessus duquel on traça un boulevard planté d'arbres et sillonné de chaussées et de jardins.

Notre gravure représente l'aspect intérieur de cette construction grandiose. L'eau du canal coule entre deux quais, surmontés d'un tunnel qu'éclairent des ouvertures donnant issue au milieu des squares qui se succèdent de distance en distance sur le boulevard supérieur. Des bateaux remorqués par des hommes ou des chevaux, des bateaux à vapeur ou des remorqueurs du touage, parcourent incessamment cette voie souterraine et témoignent par ce mouvement continu de l'industrie de la grande capitale.

Le canal Saint-Martin se jette dans la Seine, et sa navigation est beaucoup plus importante qu'on ne le croit généralement. Malgré la concurrence des chemins de fer, la navigation parisienne se soutient encore grâce à des conditions de sécurité et de bon marché qui la rendent précieuse au commerce. Sauf des exceptions de peu d'importance, tout le bois qui se brûle à Paris arrive par la Seine ou par le canal, et il en est à peu près de même du charbon de bois, du transport du vin, des céréales et de beaucoup de fruits. Plus d'un passant qui se promène avec insouciance au-dessus du tunnel du canal Saint-Martin ne se doute pas que, sous ses pieds, circulent des bateaux à vapeur qui portent un grand nombre de produits utiles ou même indispensables à son existence.

LE SECRET DE LOUIS BOURACAN.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 106, 114.

XII

Une fois promu au grade de tailleur de pierre, Louis ne s'arrêta pas en si bon chemin. A force de travail et de persévérance, son goût naturel aidant, il devint le meilleur ornemaniste du chantier. C'était merveille de voir la netteté de son coup de ciseau, et il éprouvait un orgueil bien légitime à contempler, doucement posées sur des paillassons, ces belles pierres si bien polies, si savamment fouillées, si propres, j'allais dire si appétissantes. Il gagnait, par-dessus le marché, de bien plus fortes journées.

Un certain samedi, aussitôt après la paye, il partit du chantier presque en courant. Il grimpa tout d'une haleine à sa mansarde, referma soigneusement la porte, et, tout essoufflé encore, se mit à compter son trésor.

— Les deux mille francs y sont! s'écria-t-il, ivre de joie.

Et, battant des mains, pour un rien il aurait dansé.

Pour jouir complétement de sa joie, il se fit un bon petit feu et s'assit. Mais il ne pouvait se tenir en place. Il essaya de croiser ses jambes, puis il les décroisa brusquement; puis il se leva, et, se mettant le dos à la cheminée, commença à se rôtir les mollets, sans y prendre garde. Quand ce sinapisme d'une nouvelle espèce lui eut suffisamment dégagé la tête :

— Je crois, dit-il, que me voilà maintenant assez calme pour écrire.

Alors il ficela le sac aux écus, non sans lui jeter un regard de tendresse, et prit dans le tiroir de la table tout ce qu'il fallait pour écrire. Mais avant de tremper sa plume dans l'encre, il jeta un dernier coup d'œil au sac, pour voir sans doute s'il n'avait pas pris sa volée. Oh! non, il n'avait pas pris sa volée; il était bien trop rebondi et trop dodu pour cela.

XIII

Alors, d'une belle et bonne écriture, bien ferme et bien lisible, Louis écrivit ce qui suit :

« Monsieur Doublet,

» Une personne que je n'ai pas le droit de vous nommer a fait tort à M. le comte de la Rive d'une somme de deux mille francs. Cette personne m'a chargé de vous envoyer les deux mille francs, pour que vous ayez la bonté de les remettre à M. le comte de la Rive. »

Ayant mis ce billet sous enveloppe, il écrivit dessus : « Monsieur Doublet, notaire, rue des Chevaliers, 17. »

Sept heures sonnaient à la paroisse.

— J'irai dès ce soir, se dit-il; demain dimanche, l'étude serait sans doute fermée : je ne veux pas tarder d'un jour, pas seulement d'une minute.

Il fit à la hâte un bout de toilette, et courut à l'étude de maître Doublet.

Le notaire était en train de dîner, mais le maître clerc était là. Louis lui remit le sac et la lettre, en rougissant aussi fort que s'il fût venu pour commettre un vol, et non pour faire une restitution. A toutes les questions du maître clerc, il répondait qu'il ne savait rien, qu'il s'était simplement chargé de la commission, et que maître Doublet était sans doute au courant. Sur quoi il prit congé avec tant de précipitation qu'il faillit renverser le clerc numéro 2 de sa chaise, en saluant trop brusquement le clerc numéro 1.

Maître Doublet avait une telle réputation de loyauté, et cette réputation était si bien méritée, que Louis descendit l'escalier le cœur léger, comme si le comte de la Rive était déjà en possession des deux mille francs.

Sous la porte cochère, il se croisa avec maître Doublet en personne. Maître Doublet, comme un notaire qui a bien dîné, fredonnait un petit air qui ne ressemblait pas à grand'chose (peut-être improvisait-il), et faisait sauter les breloques de sa montre. Tout cela ne composait pas un ensemble bien formidable. Néanmoins Bouracan fila en rasant le mur, comme si, rien qu'à le voir, maître Doublet eût pu deviner qui il était, pourquoi il était venu et au au nom de qui il était venu.

XIV

Il était venu au nom de son père mort. Le vieux joueur, dans un de ses nombreux jours de mauvaise chance, s'était procuré de l'argent en trompant son maître sur le prix de certaines fournitures. Il n'avait pas précisément l'intention de voler cet argent, et il comptait bien le restituer à la première occasion favorable. Peu à peu, il s'était familiarisé avec ce genre d'emprunt. Il calmait sa conscience et étouffait ses remords en tenant note des sommes empruntées, toujours avec la ferme intention de les rendre au premier jour. Ce premier jour n'était jamais venu.

Mais ce n'est pas une raison parce qu'un homme a un vice, pour qu'il soit absolument perverti. Le bonhomme Bouracan, au moment de mourir, sentit toute l'horreur de sa faute. Il n'était pas de ces philosophes avancés qui ne croient ni à Dieu, ni à une autre vie. Il fut saisi d'effroi à l'idée d'entreprendre le grand voyage avec un pareil fardeau sur la conscience.

C'est alors qu'il confia son secret à son fils, en le suppliant de réparer sa faute. Louis, de son côté, n'était pas de ces hommes réputés forts, qui disent en ricanant : « La famille! qu'est-ce que c'est que ça? » pour n'avoir pas à supporter les charges qu'impose la parenté. Il avait mal vécu, non parce qu'il était foncièrement mauvais, mais parce qu'il avait été mal élevé. Il trouva tout naturel que la dette du père passât sur la tête du fils. Il promit à son père de réparer sa faute; et il eut la consolation de voir renaître un peu de calme dans cette âme misérable, si près de paraître devant son juge.

La promesse faite à un mourant est doublement sacrée. C'est dans un vif sentiment du devoir que le sieur de

pierre trouva la force de renoncer à toutes ses anciennes habitudes.

Une fois sa dette payée, il ne se demanda même pas quelle serait désormais sa conduite. Elle était toute tracée par les habitudes qu'il avait prises et par les sentiments nouveaux qui étaient nés en lui. Tout en se relâchant de l'austérité trop tendue de ses dernières années, et en s'accordant quelques plaisirs et quelques distractions, il demeura dans sa voie. Pas un instant il ne songea à rentrer dans la Société du coude en l'air. D'ailleurs on aurait été aussi surpris de l'y voir revenir qu'on avait été indigné de l'en voir sortir.

XV

Le papa Verdier, tout gros qu'il était, n'était pas une bête. Dans la ville où il habitait, la fureur de construire s'était emparée de tous ceux qui avaient de l'argent, et même de ceux qui n'en avaient pas; l'entrepreneur prévoyait le moment où il ne pourrait plus suffire aux commandes. Dans les occasions de cette nature, il se trouve toujours un concurrent pour s'établir en face de l'ancien entrepreneur. Comme ce danger est inévitable, le papa Verdier ne pouvait songer à l'éviter. Et cependant il ne voulait pas perdre l'occasion de doubler sa fortune. Voici comment il s'y prit.

Il emmena Louis chez lui, fit placer sur la table de son cabinet une vieille bouteille et deux verres. Alors il versa deux bonnes rasades, trinqua avec Louis, et lui demanda, de but en blanc, ce qu'il pensait du métier d'entrepreneur.

— Bon métier, dit Louis, sans savoir où l'autre voulait en venir.

— Bien! Il y a, telle rue, tel numéro, un terrain qui fera un beau chantier; il faut que tu le loues, et que tu t'établisses entrepreneur.

— Et les fonds? reprit l'ouvrier en riant.

— Ils sont là! dit M. Verdier en donnant un grand coup de poing sur sa caisse. Allons! ne roule pas des yeux si étonnés, je te cautionne.

— Mais l'expérience des affaires?

— Je te patronne.

— Mais les risques?

— Je te dirige.

— Mais... vous êtes si bon, dit Louis d'une voix émue, que je ne sais comment vous remercier.

— D'abord, je ne suis pas bon, je suis habile. Je n'ai plus assez d'un seul chantier; j'en loue un second. Je n'ai plus le temps de surveiller tout; je regarde autour de moi, je prends un garçon honnête et intelligent, je le mets à la tête de ce chantier. Mais moi pas bête, moi qui connais le monde, et l'amour du monde pour tout ce qui est nouveau, je ne dis pas au monde : « Voilà mon second chantier. » Je laisse dire : « Voilà le chantier du concurrent! Allons au chantier du concurrent! » Ils iront, sois-en sûr, et heureusement pour eux qu'ils auront affaire à un gaillard intelligent et honnête. Ils en auront pour leur argent, et ne se douteront pas un instant que je me fais concurrence à moi-même. J'avance les fonds, tu fournis l'intelligence et l'activité, et nous partageons. A ta santé!

XIV

La ville se couvre de maisons neuves, bâties en partie par M. Verdier, en partie par M. Bouracan son concurrent. Dans l'église nouvelle, construite avec beaucoup de goût et d'intelligence par M. Bouracan, on vient de publier les bans de Louis Bouracan et de Mlle Élodie Verdier.

— Les deux maisons n'en feront qu'une, disent les bonnes gens, sans se douter que les maisons n'ont jamais été séparées.

Quand on parle de ces choses dans quelque réunion de la Société du coude en l'air, le rousseau envieux, qui n'a jamais aimé Louis, déclare que c'est un sournois, et qu'il le voyait venir de loin.

— Si tu le voyais venir de loin, dit en mâchonnant le vieux maçon (car il n'a plus de dents), tu n'avais qu'à faire comme lui, et tu n'en vaudrais que mieux. Clos ton bec, ou je te mets ta muselière.

Et le rousseau se tait; que peut-il faire de mieux?

L'ARMURE DE HENRI II,

AU LOUVRE.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de vanter (1) les belles armures exécutées à l'époque de la renaissance par des artistes milanais. Leurs ouvrages furent très-recherchés en France, surtout après les guerres d'Italie sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. Ils y furent imités par d'habiles ouvriers et bientôt par d'incomparables artistes. L'armure de Henri II, qui appartient à l'ancien fonds du Louvre, et qui y est restée par conséquent après la dispersion récente du Musée des souverains, est maintenant exposée dans la galerie d'Apollon, à côté des bijoux, des œuvres d'orfévrerie et de tant d'autres objets précieux, comme un exemple accompli de l'art merveilleux des armuriers français au seizième siècle.

Cette armure est en fer poli et décorée de sujets empruntés au poëme de Lucain, *la Pharsale*. Nous la décrirons d'après le catalogue du Musée, dont l'auteur a suivi avec raison, non pas l'ordre le plus naturel des pièces d'une armure, mais l'enchaînement des événements tels qu'ils se succèdent dans les livres de Lucain.

Une grande composition couvre en entier la dossière de la cuirasse. Elle représente la bataille de Pharsale. On voit, renversé entre les groupes des combattants, Domitius, à qui César vainqueur adressa ces paroles railleuses : « Domitius, mon successeur, tu désertes les armes de Pompée! »

Des figures fort belles de Victoires, de Génies, des trophées, un écusson sans emblème ni chiffre, complètent la décoration de la dossière, et c'est particulièrement dans le dessin de ces images allégoriques et décoratives qu'on peut observer le style français et l'élégance distinctive de l'école de Germain Pilon.

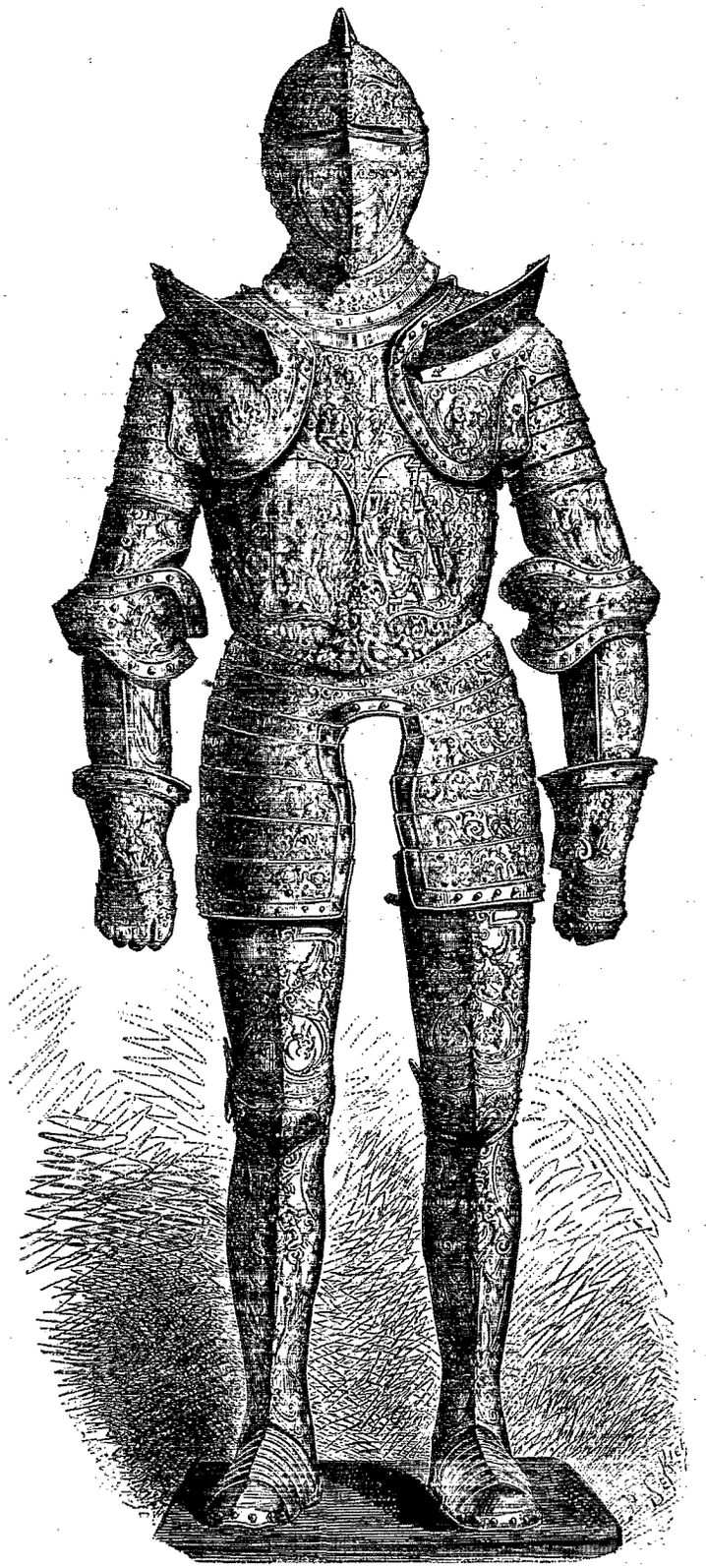
Sur l'épaulière droite, on voit Pompée qui, après sa défaite, ayant fui les rivages de la Thessalie, a abordé ceux de Mitylène. Il se présente à la porte de la ville, et les habitants lui offrent l'hospitalité; mais il la refuse, car il a résolu de la chercher près du roi d'Égypte. Sur le devant de la même épaulière, l'épouse de Pompée, Cornélie, abîmée dans la douleur et tombée sur le rivage, est secourue par deux de ses femmes.

Sur le brassard droit, les assassins envoyés par Ptolémée vont à la rencontre de Pompée; Pothin a conseillé le meurtre, et Achillas s'est chargé de l'exécuter. Sur l'avant-bras est une figure allégorique, la Force; sur la cubitière une Victoire qui, assise sur des armes, a dans la main une couronne.

Sur l'épaulière gauche, la mort de Pompée : près du rivage d'Égypte, deux barques sont sur la mer; l'une est celle des assassins. Achillas, qui le premier a frappé le héros, tient d'une main son épée et de l'autre la tête, que Septimius, soldat romain à la solde de Ptolémée, a séparée du corps. Septimius retient sur le bord de la barque le ca-

(1) Voy. t. XXXV, 1847, p. 66; t. XXXIX, 1871, p. 305.

davre qu'il s'apprête à jeter à la mer. Cornélie et Sextus, qui sont dans la seconde barque, sont les témoins de cet acte criminel. Sur le devant de cette même épaulière, l'homme agenouillé et pleurant près du corps mutilé que des flammes commencent à consumer est Codrus, ami de Pompée, questeur en Chypre. Il a suivi le vaincu en fu-



Armure de Henri II, au Musée du Louvre. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de Ch. Marville.

gitif; après le meurtre, il a recueilli le corps rejeté par la mer; il a rassemblé les débris d'un vaisseau; il a dérobé le feu d'un bûcher préparé pour un mort obscur; quand il ne restera plus que des cendres, ce sera lui qui gravera sur un bois à demi brûlé : HIC SITUS EST MAGNUS, Ici repose le grand homme.

Le plastron de la cuirasse est orné de deux grandes compositions, que sépare l'arête très-prononcée de la poi-

trine. L'un des moments représentés est celui où la tête de Pompée, apportée comme un présent, est offerte à César par les émissaires de Ptolémée. Comment César vainqueur eût-il traité Pompée son prisonnier? Question douteuse tranchée par le poignard d'un sicaire. Quand il vit cette tête inanimée : « Emportez, dit-il, loin de moi les » funestes dons de votre roi... Votre crime vous a rendus » plus coupables envers César qu'envers Pompée. »

L'autre épisode est la démarche astucieuse de Cléopâtre, qui est à genoux devant le vainqueur. « A sa prière



Cuirasse et grèves de l'armure de Henri II. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de Ch. Marville.

s'est joint le charme du visage. Son regard a persuadé pour elle... » César la réconcilie avec le jeune prince son frère.

Un masque de femme, deux figures de Victoires, des armes incrustées sur lesquelles sont assis un roi captif et un guerrier, dont l'attitude exprime la tristesse, décorent magnifiquement le haut de la poitrine.

Sur le brassard gauche, un groupe de deux hommes d'armes, dont l'un est étendu à terre, montrant une blessure, et l'autre, penché sur lui, le secourt, est l'une des

aventures que subirent les compagnons de Pompée après la mort de leur général. Sur l'avant-bras est une figure allégorique de la Justice.

Sur les gantelets sont représentés les honneurs rendus à la mémoire du grand Pompée. L'on sait que Cornélie, avec Sextus, ayant abordé le rivage de Lybie, près du camp de Caton, y a retrouvé l'aîné de ses enfants, Cneius. Dès qu'elle est parvenue sur une terre amie, elle a rassemblé les habillements, les insignes, les armes de l'illustre mort, les dépouilles tissues d'or dont il se parait, ses robes de pourpre; elle les a livrés aux flammes, et sur tout le rivage sont dressés des bûchers consacrés aux mânes de ceux qui ont péri dans la Thessalie. Caton a prononcé l'éloge de Pompée.

Une scène de même nature, dans laquelle se retrouvent les mêmes personnages, décore la partie antérieure de l'armet, sur lequel sont sculptés des combats, des trophées, des figures de Victoires, des Génies, des Fleuves, une Bellone, une Diane.

Sur les tassettes, les grèves, les solerets, l'artiste a disposé avec un goût exquis et une sobriété agréable les motifs d'ornement les plus délicats, et des figures décoratives dont l'invention est aussi ingénieuse que l'exécution en est parfaite.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT
DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 86.

Sans perdre de temps, je montai à cheval, et, accompagné de sir Humphrey Pufton et de deux laquais, je me rendis directement dans le camp espagnol, qui se trouvait devant Wetzel. A l'entrée du camp, je fus arrêté par les sentinelles qui me demandèrent ce que je voulais et où j'allais. Je leur dis que je désirais parler au duc de Neubourg, et aussitôt un soldat fût chargé de nous escorter, et après quelques instants nous fûmes conduits près de lui. Le duc, qui m'avait connu au siége de Juliers, m'embrassa très-cordialement; et quand, en réponse à ses questions, je lui eus expliqué le motif de ma visite, il fit immédiatement prévenir le marquis de Spinola de ma présence dans son camp. Celui-ci ne me fit guère attendre, et nous le vîmes promptement arriver, accompagné d'une brillante suite de capitaines et de généraux. A peine entré dans la tente, il se tourna vers moi et me dit qu'il devinait bien ce qui m'avait amené; mais que le combat ne pouvant avoir lieu, pas plus dans son camp que dans le camp du duc d'Orange, il me priait de n'y plus songer et de lui faire le plaisir de dîner avec lui. Sentant que je n'avais aucune raison pour refuser, je le remerciai et le suivis dans sa tente, où un noble festin nous fut servi. Sur son ordre, les deux principales places d'honneur furent réservées au duc de Neubourg et à moi, et il poussa la courtoisie jusqu'à nous présenter de sa propre main les meilleurs plats de sa table. Dans le courant de la conversation, il me demanda en italien :

— *Di che moriva sir Francis Vere?* (De quoi est mort sir Francis Vere?)

— *Per aver niente à fare?* lui répondis-je (De n'avoir rien à faire).

— *E basta per un generale,* reprit alors Spinola (Il est certain qu'il y a là de quoi tuer un général).

Et, en effet, ce pauvre vaillant soldat, sir Francis Vere, mourut en temps de paix, faute de guerre.

Avant de prendre congé du marquis Spinola, je le priai de me faire l'honneur de me compter au nombre des siens, s'il entreprenait jamais une guerre contre les Infidèles, et j'ajoutai que je serais fier d'y mourir le premier. Puis, lui ayant demandé la permission de visiter le camp, ce qu'il s'empressa de m'accorder, j'examinai tout avec soin afin de me rendre compte de la différence qui existait entre leurs travaux de siége et ceux de l'armée néerlandaise. Je retournai alors auprès du prince d'Orange, et je lui rendis compte du résultat de ma visite.

Peu de temps après, quand sir Henri Edetton arriva devant Wetzel, chargé par le roi d'une offre de médiation, je profitai de l'occasion pour l'accompagner dans le camp de Spinola, où je passai la nuit; puis de là je me rendis à Kyserswart à travers les forêts, par une pluie torrentielle, au grand étonnement de Spinola, qui m'assura que jamais homme ne s'était tiré vivant de ces forêts.

J'allai ensuite de Cologne à Heidelberg, où je reçus un accueil excellent du prince palatin et de la princesse palatine; puis je me rendis par Ulm à Augsbourg, où de nouveaux honneurs m'attendaient.

Quand on sut dans la ville que l'ambassadeur de Bruxelles et moi nous nous trouvions ensemble dans la même auberge, le bourgmestre s'empressa de nous faire hommage de vingt énormes tonneaux de vin, dont onze furent offerts à l'ambassadeur et neuf à moi. Je m'aperçus, par tous ces poocédés et par bien d'autres encore, que ma réputation était grande dans toute l'Europe.

D'Augsbourg je passai en Suisse, puis je me rendis par Trente à Venise, où je fus reçu par l'ambassadeur anglais, sir Dudley Carlton, qui fit tout ce qu'il put pour m'être agréable. Entre autres faveurs, il me mena à Murano, pour y entendre une religieuse qui était célèbre par sa beauté et par son chant. Ayant été admis dans le couvent, on nous plaça dans une chambre qui n'était séparée que par une grille de celle où elle chanta, et son chant nous parut si divin que, quand elle eût fini, nous restâmes pendant quelques instants stupéfaits et silencieux, ne pouvant trouver une parole pour exprimer notre admiration. Je finis par me sentir si honteux de ce silence, qui pouvait lui laisser croire que nous n'avions pas apprécié la beauté de sa voix, que m'adressant à elle en italien, je lui dis :

— *Moria pur quando vuole non bisogna mutar ni voce ni faccia per esser un angelo* (En mourant vous n'avez besoin, pour devenir un ange, de changer ni de figure ni de voix).

Ces paroles lui furent fatales, car après très-peu de temps, quand je revins à Venise, d'un court voyage à Rome, on m'apprit qu'elle venait de mourir.

De Venise, je me rendis à Florence, où je rencontrai le comte d'Oxford et sir Benjamin Rudier. Quand j'eus fini de visiter toutes les curiosités et toutes les beautés de cette ville, parmi lesquelles je remarquai tout particulièrement la magnifique chapelle construite pour la maison de Medici, dont l'intérieur étincelle de pierres précieuses, et le clou extraordinaire dont un bout en fer et l'autre en or, ainsi fait en vertu d'une composition chimique

Je partis pour Sienne, et de là, un peu avant Noël, je me rendis à Rome. A peine descendu dans mon auberge, je me fis conduire au collége anglais, et ayant demandé à parler au directeur de l'établissement, je vis paraître un brave et vénérable personnage auquel je m'adressai en ces termes :

— Monsieur, mon accent vous dit assez le pays auquel j'appartiens; je ne viens point ici pour faire de la controverse, mais uniquement pour visiter et étudier vos antiquités. Si vous jugez que cela me soit permis, sans qu'il y ait scandale pour la religion dans laquelle je suis né, je serai heureux de pouvoir passer ici quelque temps. Sinon, dites-le moi avec franchise; mon cheval est sellé, et je partirai immédiatement.

Il me répondit simplement que c'était pour la première fois qu'il entendait dire qu'il y eût des personnes appartenant à une autre religion que la religion de Rome, mais que, quant à lui, il admirait fort une telle indépendance, parce qu'elle témoignait que j'étais un homme de haute qualité. Pour le reste, il ne lui appartenait pas de me donner un conseil, il ne pouvait que m'offrir son expérience, d'après laquelle ceux qui n'étaient point offensants ponr la religion catholique n'étaient point exposés à être offensés par elle. Puis, m'ayant demandé mon nom et apprenant que je m'appelais Edward Herbert, il me dit qu'il m'avait souvent entendu citer pour mon courage et mon savoir; et quand enfin je voulus me retirer, il insista pour me faire partager son dîner; je lui répondis que j'étais très-sensible à l'honneur qu'il me faisait, mais que, ne voulant pas pousser au delà la liberté déjà très-grande que j'avais prise en venant le voir, je le priais de m'excuser.

Revenant ensuite à la question religieuse, je l'assurai que les points qui nous divisaient me paraissaient insignifiants comparés à ceux qui nous unissaient; que, pour mon compte, je tenais pour chrétien quiconque menait une vie honnête et vertueuse, et que l'erreur religieuse, qu'elle soit du côté catholique ou protestant, me semblait plus digne de pitié que de haine.

Je le quittai dans des conditions fort courtoises après cette déclaration, et pendant le court mois qui suivit, j'étudiai avec un profond intérêt les antiquités de cette ville éternelle qui avait commencé par établir la domination universelle sur les hommes pour l'étendre ensuite, plus grande encore, sur les âmes.

Quand j'eus fini de visiter Rome, j'allai à Frascati et à Tivoli, dont j'admirai fort le beau palais et le jardin; puis je revins encore à Rome, où j'assistai à un consistoire présidé par le pape.

A la fin de la cérémonie, au moment où le pape se dispose à donner sa bénédiction, je me retirai subitement, ce qui causa un si grand scandale qu'ordre fut aussitôt donné de m'arrêter comme personne suspecte. Afin d'échapper aux poursuites, je pris un chemin détourné pour rentrer à mon auberge, et à peine fus-je arrivé que le directeur du collége anglais vint m'avertir que j'étais dénoncé par l'Inquisition, et que je ferais bien de quitter Rome sans perdre de temps. Malgré cet avis du bon prêtre, dont je fus très-reconnaissant, je ne crus pas devoir me cacher; je pris seulement la précaution de changer d'auberge; puis, au bout de quelques jours, je quittai Rome fort tranquillement à cheval, et je me rendis par Sienne à Florence. Je trouvai là sir Robert Dudley (qui fut fait duc de Northumberland par l'empereur) et la belle mistress Southwell qui l'avait suivi en Italie, déguisée en page, et qu'il ramena plus tard en Angleterre.

La suite à une autre livraison.

LE THÉATRE D'AGRICULTURE

D'OLIVIER DE SERRES,

Fin. — Voy. p. 110.

Au *septième lieu*, nous voici en présence des eaux et des bois.

Impossible de mieux dire le rôle de l'eau au point de vue du ménage, au point de vue de l'alimentation par l'élevage du poisson et par l'arrosage des prés, des champs et des forêts. Mais écoutez cette déclaration :

« De discourir de l'origine des fontaines, de leurs essors, de la propriété de leurs eaux, médicinales, malignes, voire miraculeuses, n'est ici à propos, telle curieuse philosophie surpassant l'entendement de l'homme des champs, qui a plutôt besoin d'eau pour sa maison, que de paroles pour repaître son entendement... »

Au *huitième lieu*, nous sommes à l'office, au buffet, et le sage agronome y traite *de l'usage des aliments et de l'honnête comportement en la solitude de la campagne.*

Le premier point ici, c'est une femme *honnête et vaillante.*

« Plus grande richesse ne peut souhaiter l'homme en ce monde, après la santé, que d'avoir une femme de bien, de bon sens, bonne ménagère. Telle conduira et instruira bien sa famille, tiendra la maison remplie de tous biens, pour y vivre commodément et honorablement. Depuis la plus grande dame jusqu'à la plus petite femmelette, à toutes, la vertu du ménage reluit par-dessus toute autre, comme instrument de nous conserver la vie. Une femme ménagère entrant en une pauvre maison, l'enrichit; une dépensière ou fainéante, détruit la riche. La petite maison s'agrandit entre les mains de celle-là, et entre les mains de celle-ci, la grande s'appetisse... »

Je voudrais vous citer comme un modèle de bon sens et de bien dire, le chapitre des *Confitures;* citons-en au moins les premières lignes :

« Les nécessaires provisions sont suivies des utiles et plaisantes, c'est à savoir des confitures : à ce qu'à la maison ne défaille aucune victuaille servant et à nourrir le corps, et à repaître l'entendement, auxquels deux usages sont utilement employées les confitures. Car non-seulement substantent-elles beaucoup les sains, mais leurs précieux goûts et facultés confortent et réjouissent les malades, et à toutes personnes donnent contentement, pour leurs exquis appareils et rares beautés, qui paroissent en cette excellente provision.

» Ce sera ici donc où l'honorable demoiselle se délectera, continuant la preuve de la subtilité de son esprit. Aussi en recevra-t-elle et du plaisir et de l'honneur quand, à l'inopinée survenue de ses parents et amis, elle leur couvrira la table de diverses confitures apprêtées de longue main, dont la bonté et beauté ne céderont aux plus précieuses de celles qu'on fait aux grosses villes... »

Enfin, disons que le *Théâtre d'agriculture* se termine par un éloquent et naïf éloge de la vie à la campagne et « des aises dont elle abonde : la sérénité du ciel, la santé de l'air, le plaisant aspect de la contrée, montagnes, plaines, vallons, coteaux, bois, vignobles, prairies, jardins, terres à blés, rivières, fontaines, ruisseaux, étangs; les beaux promenoirs aux jardins, aux prairies et ailleurs; la contemplation des belles tapisseries des fleurs, les beaux ombrages des arbres, la joyeuse musique des oiseaux, les divers chants et langages du bétail gros et menu... »

N'ai-je pas lu quelque part, dans Sainte-Beuve, que personne en France, avant Rousseau, n'avait su voir la campagne? Ah! si le célèbre critique avait connu le livre d'Olivier de Serres, il eût compris combien le *Pradel* est au-dessus des *Charmettes*, et combien le *ménage* fécond du grand agronome l'emporte sur la maison stérile et folle de Mme de Warens.

Et voyez, comme conclusion, comme couronnement à tous ces plaisirs, ce qui attend encore celui qui embrasse *la vie rustique et solitaire :*

« De là adviendra à notre père de famille ce contentement, que de trouver sa maison plus agréable, sa femme plus belle et son vin meilleur que ceux de l'autrui...

» Ainsi, le père et la mère de famille, passant doucement leur vie, s'acquerreront l'honneur d'avoir vertueusement vécu en ce monde, laissant à leurs enfants, bien instruits et morigénés, leur terre en bon état, avec l'exemple de leur belle vie, richesse à priser par-dessus toute autre... »

J'arrête ici ces indications et ces citations; puissent-elles vous faire comprendre, ami lecteur, que la France possède sur « la sainteté de la vie agricole » le plus beau livre qui ait été écrit depuis Zoroastre!

LE VIEUX GREFFEUR.

Dans mon voisinage existe un vieux brave homme à la mine rusée; quand il rit, sa bouche se fend comme une porte qui s'ouvre, et le coin de ses yeux se plisse en rides serrées. Du mois de mars au mois d'avril, il parcourt le pays à seules fins d'enter les sauvageons; il a des poires sans pareilles, des cerises comme on n'en voit pas, et, comme il le dit, des prunes d'une perfection *parfaite*. Son outillage, qu'il a fabriqué, consiste dans une scie, trois ou quatre couteaux renfermés dans une gaîne en bois, un petit coin, une mailloche, un peu de terre glaise, et des osiers; tout cela contenu dans un panier. Il faut le voir grimper lestement à l'échelle, malgré son âge, ses lunettes enfourchées sur le nez, sa scie au poing, examinant l'endroit où il convient de couper la cime; puis tirer successivement ses petits et ses grands couteaux, fendre l'arbre, y introduire la greffe; et la greffe elle-même, avec quels soins ne la taille-t-il pas? Il tiendrait le sort du monde entre ses gros doigts, qu'il ne serait pas plus *attentionné*.

Il peut faire cinquante entes dans un jour, quand elles sont sur le même lieu; mais le pauvre vieux parcourt souvent une ou deux lieues pour arriver à ce nombre; alors le prix varie de cinq centimes à dix, selon la difficulté. Pour *dosser* ou écussonner le châtaignier, il prend 3 francs par cent.

L'art de greffer a pour but de bonifier les fruits et d'embellir les fleurs. Le premier principe est de faire coïncider le liber de la greffe avec celui du sujet, afin que la circulation de la séve s'établisse entre eux.

Il y a plusieurs sortes de greffes: celle par approche (fig. 1), qu'on peut employer en toutes saisons. Elle consiste en deux brins enracinés, dont on enlève l'écorce dans une partie de la circonférence; les deux blessures sont ensuite rapprochées autant que possible, maintenues par un lien d'osier, et couvertes d'une emplâtre d'argile mélangée de foin et de mousse afin d'entretenir l'humidité.

La greffe par fente (fig. 2) est la plus usitée.

Il y a encore les greffes par entaille d'écorce, ou écussons, qui consistent à enlever une petite plaque d'écorce



Dessin de Sellier, d'après un dessin à la plume de Mme Destriché.

munie d'un bourgeon (fig. 3), et à l'introduire dans une fente pratiquée sur l'écorce (fig. 4). Il est essentiel que l'application soit complète et immédiate; un brin de laine en cinq ou six doubles, tourné plusieurs fois autour de l'incision, amène une prompte soudure. L'époque où l'on doit faire les écussons est le printemps; alors ils sont dits à œil *poussant*, parce que la séve montante les fait développer en quelques semaines. Ceux pratiqués au mois d'août sont à œil *dormant*, et ne poussent que l'année suivante.

On écussonne encore par anneaux : au lieu d'enlever une petite partie de l'écorce, on incise tout le pourtour de la branche; alors on obtient un tuyau de 5 ou 6 centimètres possédant un bourgeon (fig. 5); pareille longueur est dépouillée sur le sujet (fig. 6), et la branche mise ainsi à nu est introduite dans le tube pris sur le fruit dont on désire conserver l'espèce.

Ce mode ne peut être employé qu'en pleine séve, et pour les bois durs, comme le châtaignier.

LE PALAIS GALLIEN, A BORDEAUX.



Ruines d'un cirque romain, dit palais Gallien, à Bordeaux. — Dessin de Maignan.

Quand on parcourt la rue du Colisée, à Bordeaux, on rencontre la rue du Palais-Gallien, et en s'engageant dans cette dernière, on arrive aux belles ruines que représente notre gravure.

Ces ruines sont celles, non d'un palais, mais d'un cirque romain. Si l'on ignore à quelle époque remonte la construction de ce monument (on a supposé qu'il date du troisième siècle, sous Gallien), on a pu, par les traces qui restent de son enceinte et par quelques fragments qui se sont conservés assez complets, déterminer ses dimensions et sa forme. Il avait environ 135 mètres dans le sens de son plus grand axe, et 110 mètres dans celui du plus petit. Sa hauteur était de 21 mètres. Six murs, qui allaient en diminuant d'élévation, composaient l'enceinte; les intervalles de ces murs étaient remplis par des galeries qui régnaient tout autour de l'arène et sur les gradins desquelles trouvaient place 25 000 spectateurs. On pénétrait dans l'amphithéâtre par deux grandes portes ouvertes à chaque extrémité du grand axe et par quinze portiques plus petits disséminés sur toute l'étendue du périmètre. Tout l'édifice était construit par assises alternatives de briques épaisses et de petites pierres carrées.

Malheureusement, on n'a eu aucun souci de conserver ces ruines. En 1772, le cirque de Gallien était occupé par un entrepreneur de voitures publiques. En 1792, le terrain a été vendu comme bien national, et la démolition des arènes a commencé. M. Thibaudeau, préfet du département en 1801, défendit de pousser plus loin cette destruction; mais il était trop tard, et ceux qui avaient acheté des terrains continuèrent à y bâtir; ils adossaient leurs masures aux restes les mieux conservés de l'édifice; le plus souvent même ils en arrachaient des pierres pour servir de matériaux à leurs constructions.

L'auteur des *Antiquités bordelaises* remarque, dans son indignation, que le premier acquéreur d'un emplacement sur le terrain des arènes s'appelait *Ours*, le premier qui y a fait les abatis, *Sylvain;* et le premier qui y a bâti, *Sauvage*.

ARBORICULTURE.

CONSEILS GÉNÉRAUX.

Suite. — Voy. p. 95.

Plantation — Les arbres destinés à la plantation doivent être arrachés avec soin, en mutilant le moins possible les racines.

L'époque la plus convenable pour les plantations est le mois de novembre; mais on peut continuer tout l'hiver, par les temps doux, jusqu'en mars *au plus tard*.

En attendant la plantation, les racines doivent être préservées de la gelée avec le plus grand soin, ainsi que de l'action desséchante de l'air.

Au moment de mettre l'arbre en terre, on *rafraîchit* les racines cassées ou meurtries, et l'on coupe aussi quelques menues branches de la tête. Autant vous enlevez à

la racine, autant vous devez retrancher à la tête, afin que l'équilibre subsiste entre les fonctions des feuilles et celles des racines. Donc, si l'arbre a ses racines complètes, n'enlevez rien à la tête.

Pour la plantation des arbres *verts* (ou *résineux*), l'époque la plus convenable est le mois de mars ou d'avril, et on ne doit rien retrancher à la tête après avoir rafraîchi les racines.

L'arbre sera toujours enterré jusqu'au *collet*, c'est-à-dire à la naissance de la tige. On appelle *collet* l'endroit précis d'où partent les racines pour s'enfoncer dans le sol, et la tige pour s'élancer en sens contraire.

En général, les arbres sont plantés trop profondément. Ils languissent ainsi pendant plusieurs années, et finissent par pousser des racines le long de la partie enterrée de la tige. S'il s'agit d'arbres fruitiers, ils ne peuvent rapporter régulièrement qu'après que ces racines supplémentaires se sont formées, quelquefois au bout de quatre ou cinq ans.

Aussitôt que l'arbre est planté, on tasse fortement la terre à l'aide des pieds, et on l'arrose en versant l'eau peu à peu. Cet arrosage a pour effet d'entraîner la terre fine et de l'amener au contact des racines les plus déliées. C'est une condition essentielle à la bonne reprise des arbres

Le sujet doit être assujetti solidement, à l'aide d'un tuteur, ou mieux de trois tuteurs inclinés et réunis vers le sommet de la tige par un lien d'osier avec interposition de paille. Au bout de deux ans, les tuteurs peuvent être supprimés.

Soins généraux à donner aux arbres. — Quelles que soient la nature et la forme de l'arbre, il est essentiel que la terre dans laquelle il vit soit entretenue parfaitement nette de mauvaises herbes.

Le binage ne doit jamais être fait à la bêche, qui coupe les racines superficielles, c'est-à-dire celles qui contribuent le plus efficacement à la production et à la parfaite maturation des fruits.

Travailler le pied des arbres avec une bêche, c'est aussi insensé (pour un arboriculteur) que de peigner une belle chevelure avec un rasoir.

Mais telle est l'influence de la routine qu'il n'y a que des ordres formels et une surveillance exacte qui puissent empêcher les jardiniers (même les plus dociles) de bêcher au pied des arbres.

En effet, le jardinier aime par-dessus tout la terre bien ameublie et ratissée exactement. Il n'a pas absolument tort, car c'est à peu près le seul travail que la plupart des bourgeois soient capables d'apprécier. Donc, il ressaisit sa bêche aussitôt qu'on n'a plus les yeux sur lui, tandis qu'il ne devrait employer d'autre outil qu'un trident ou un simple crochet à fumier, qui passe entre les racines *en les peignant* sans les couper, comme fait la bêche.

Un des plus funestes travers des amateurs de jardins, aux environs de Paris, consiste à garnir les plates-bandes et les carrés d'arbres fruitiers, de toutes sortes de plantes d'ornement, dahlias, asters, chrysanthèmes et autres espèces très-gourmandes d'engrais.

De simples violettes sont déjà fort nuisibles par leurs racines et par l'humidité qu'entretient leur feuillage. C'est à peine si l'on doit tolérer quelques pieds de salade entre les arbres fruitiers.

Plantez les fleurs à part, en corbeille ou en plate-bande, et laissez les arbres complétement libres. Ou bien renoncez franchement aux arbres fruitiers, et transformez tout votre jardin en un parterre ou en un jardin paysager.

En pleine campagne, les arbres fruitiers sont souvent plantés au milieu des herbages ou prairies naturelles. Les graminées qui composent la majeure partie des herbes de pré ont des racines peu profondes et ne nuisent guère aux arbres.

Mais si l'on plante des arbres fruitiers dans une luzernière, on les verra languir et mourir en peu d'années. En effet, la luzerne pousse des racines tellement puissantes, et profondes, et multipliées, qu'elle affame celles des arbres. Le sainfoin serait aussi très-nuisible.

Engrais. — On croit volontiers que les arbres peuvent se passer d'engrais : c'est une erreur profonde. Si la terre n'est jamais fumée, les fruits des meilleurs arbres finissent par devenir rares et peu savoureux.

Les engrais qui conviennent le mieux aux arbres sont : les boues des rues, les fumiers pailleux, les chiffons de laine, rognures de cuir, débris d'os; en général, tous les engrais dont l'action est lente et prolongée. On les enterre à l'automne par un léger labour au trident. Le fumier pailleux peut être placé en *couverture;* il protége le sol contre les grandes sécheresses.

Traitement des vieux arbres. — Quand des arbres d'un âge avancé sont déformés, avant de les arracher on peut essayer de leur couper la tête à l'entrée de l'hiver. Il arrive assez fréquemment que, les racines étant encore saines et vigoureuses, la tige donne des repousses abondantes, et qu'on peut reformer à l'arbre une tête régulière. Si l'opération ne réussit pas, il est toujours temps d'arracher l'arbre et de le remplacer : ce n'est qu'un retard d'une année.

Les trous des vieux arbres doivent être nettoyés et maçonnés avec soin : la maçonnerie sera enduite de plâtre, ou mieux de ciment. De cette façon, la pourriture ne fera pas de progrès, et les insectes de toute espèce ne viendront pas s'établir dans le tronc des arbres.

Dans certains jardins, on trouve de vieux arbres, surtout d'anciennes *quenouilles* de poiriers et de pommiers, qui s'emportent en bois et ne donnent presque plus de fruits. En courbant les branches les plus jeunes et les plus vigoureuses, et les maintenant par des liens d'osier, ces arbres se mettront promptement à fruit et permettront d'attendre les produits d'arbres plus jeunes et mieux dirigés. *La suite à une autre livraison.*

LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Voy. p. 3.

VESINS ET RENIER.

L'anecdote qui suit est peu connue. Elle mériterait de l'être davantage. Nous la reproduisons dans le style de Mézeray, ce style âpre et un peu vieilli qui convient si bien au récit de pareils traits, empreints d'une sorte de grandeur sauvage qui, elle aussi, n'est guère de notre temps. Elle nous paraît continuer heureusement la série de ces épisodes relatifs à la Saint-Barthélemy dont nous avons commencé la publication.

« Il y avoit deux gentils-hommes de Quercy, Vesins, catholique et lieutenant du roy dans une province, et Renier, huguenot et lieutenant pour les princes au mesme endroit, tous deux fort vaillans, mais le premier homme rude et furieux, le second plus doux et plus traitable : lesquels ayant fait leur querelle particulière de la querelle générale, et s'estant mortellement offensez par plusieurs injures, ne cherchoient que les moyens de se couper la gorge. Durant la plus grande ardeur du tumulte, comme l'on rompoit les portes de Renier, et qu'il se préparoit à recevoir la mort, arrive Vesins, que le roy envoyoit en Quercy; il entre dans sa chambre avec deux autres hom-

mes, la rondache et l'épée à la main, les yeux étincelans de colère et le visage tout rouge; Renier, encore plus effrayé de voir son ennemy, se prosterne par terre, implorant seulement la miséricorde divine; mais il luy commande d'une voix tonnante de se lever et de le suivre : Renier obéit sans sçavoir à quoi il le destinoit, et descend après luy. Comme il est dans la rüe, il le fait monter sur un beau cheval qu'un de ses gens tenoit en main, et sortant par la porte Saint-Michel suivy de quinze autres, il l'emmène à petites journées plus de cent lieuës. . . . . Durant tous les chemins, il ne luy avoit pas dit un seul mot, mais s'arrêtant en cet endroit, il luy parla ainsi : « Renier! mon » honneur et la bonne opinion que j'ay de ton courage » m'ont empêché de t'oster la vie. Je ne suis pas homme » à me venger si lâchement, ny ne veux point donner » sujet de croire que la crainte que j'aurois eüe de toi m'au» roit porté à t'assasiner. Maintenant que tu es en liberté, » tu peux te ressentir, et je suis prest à te satisfaire. » A cela, Renier repartit : « Ah! je n'en ay plus ny la volonté » ny les forces; vostre générosité qui m'a gagné le cœur » m'en a osté le courage. Hé quoy! pourrois-je employer » la vie que vous m'avez donnée à d'autres usages qu'à me » revancher d'une si grande obligation? Asseurez-vous, « Monsieur, que comme elle a esté en votre discrétion huit » jours durant, elle sera toujours à vostre service. Vous » m'avez amené jusqu'icy, mais je suis prest à vous suivre » partout où il vous plaira me commander. » Disant cela, la larme à l'œil, il s'approcha de luy pour l'embrasser; mais Vesins se reculant sans adoucir son visage, luy dit du mesme ton : « Il m'est indifférent que tu sois mon amy ou » mon ennemy : tu choisiras à loisir lequel tu voudras » estre. » Cela dit, sans luy donner le temps de répliquer, il piqua des deux et le laissa là ravy de joye et d'étonnement. Renier lui renvoya aussitost son cheval avec un grand compliment, mais il refusa de le reprendre. » (1)

ÉCOLES DE VILLAGE.

Le plus brillant collége où affluent les enfants des riches n'est pas plus précieux à la patrie que l'humble école où la jeunesse apprend à vaincre la pauvreté par le travail et à l'honorer par la vertu. BARRAU.

ASSEMBLÉES.

Les hommes assemblés goûtent beaucoup toute invective contre les masses, parce que chacun, se tirant du troupeau et y mettant son voisin, a ainsi l'occasion de se dire du bien de soi et du mal d'autrui. Joseph FABRE.

MOLLUSQUES COMESTIBLES DE NOS COTES.

Voy. p. 83.

LES UNIVALVES.

Parmi les mollusques habitant des coquilles d'une seule pièce, quelques espèces sont très-recherchées dans notre pays. Au premier rang, nous placerons l'ormier, oreille de mer ou haliotide (*Haliotis tuberculata* et *H. striata*, Linn., fig. 4), dont la coquille est remarquée dans toutes les collections pour les admirables couleurs vertes et rouges de sa nacre intérieure, et est percée de trous disposés en arc de cercle sur une ligne parallèle au bord gauche, c'est-à-dire au plus épais qui paraît rabattu en dedans. Ces trous sont bouchés à l'arrière, près de la spire, par l'animal, à mesure qu'il grandit en même temps qu'il en ouvre un nouveau en avant. Ce dernier, quand il n'est pas terminé, donne à la coquille l'air d'être échancrée. L'eau passe par ces ouvertures et gagne ainsi les organes respiratoires, à travers la fente profonde que porte le côté droit du manteau.

Quant à l'animal lui-même, il a un peu la forme d'un gros colimaçon de nos jardins, portant sur son dos une coquille très-plate; il allonge deux cornes-tentacules pédiculées et oculées à leur base comme lui, mais il est beaucoup plus orné. Son manteau est partout découpé en feuillage, et ses membranes externes le sont aussi en filets minces et délicats; il porte en outre des espèces de tentacules sortant par les trous de sa coquille. La bouche de l'haliotide est une courte et solide trompe, ce qui nous porte à penser que l'animal est un carnassier, et point un phytophage ou mangeur d'herbes; mais on ne sait rien de précis à cet égard.

Les ormiers se pêchent à une profondeur moyenne, toujours parmi les rochers sous lesquels ils se cachent, attendant la nuit pour aller à la recherche de leur nourriture-c'est un genre de vie très-semblable à celui des limaçons, seulement dans un élément différent. C'est à ce genre de vie qu'on doit d'en trouver un assez grand nombre parmi les rochers de la Bretagne : aussi la renommée des haliotides est-elle concentrée à Brest, où l'on en prépare beaucoup, que l'on expédie au loin, comme on le fait en Bourgogne pour les escargots. Ces derniers se servent entiers, tandis que les oreilles de mer sont hachées, mêlées à une certaine farce. On remplit leurs coquilles de cette préparation, puis on les fait cuire : le goût en est excellent. Tous les univalves, d'ailleurs, ont une chair beaucoup plus dure que les bivalves.

La patelle (*Patella vulgaris*, L., fig. 1) n'a garde de faire exception à cette remarque. Quelques personnes mangent les patelles crues en les détachant des rochers. L'expérience peut se faire sur une ou deux de suite, mais au-dessus de ce nombre, l'âcreté de ce mets demande, à notre avis, un gosier réellement pavé pour être supportée. Cuite, la chair en est savoureuse, mais en même temps très-coriace et très-indigeste. On en mange beaucoup sur certaines de nos côtes, et comme c'est un plat qui ne coûte rien que la peine très-minime de le ramasser, il constitue souvent le menu des pauvres gens. Cependant, s'il existe des moules dans le voisinage, celles-ci obtiennent la préférence, et non à tort.

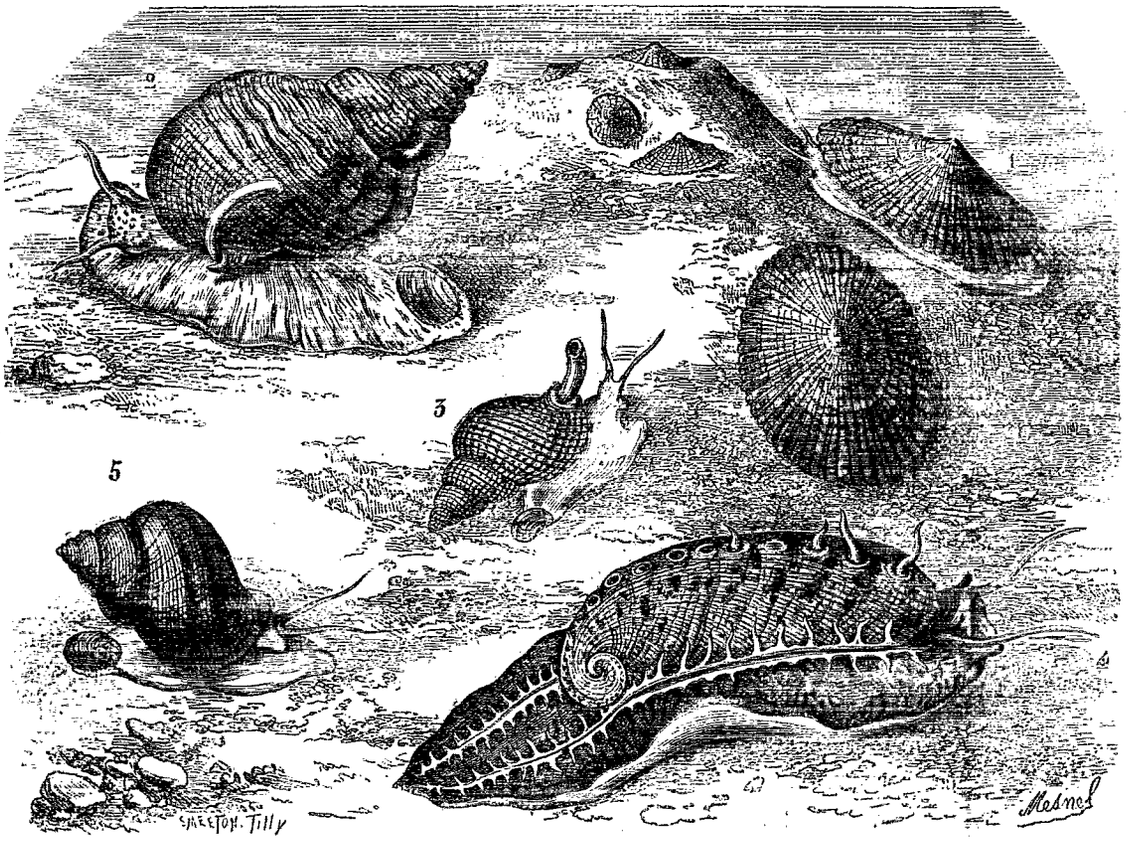
Il est impossible de rencontrer au bord de la mer un rocher alternativement couvert et découvert par les eaux, sans le voir garni de patelles. Mais lorsque l'eau est retirée, elles se collent si fermement à la pierre, pour conserver l'eau englobée sous leur coquille, elles sont si bien, en général, d'une couleur semblable à celle de la surface qui les supporte, que nombre de promeneurs les prennent pour des excroissances, des irrégularités accidentelles de la pierre, trouvent l'endroit où elles abondent fort incommode pour s'asseoir, et s'éloignent sans se douter qu'ils étaient bien près d'une colonie d'intéressants animaux. S'ils pouvaient assister au retour de la mer, ils verraient tout à coup ces excroissances coniques se soulever sur un pied charnu et prendre l'apparence de petits champignons, doucement se promenant et avançant deux minces tentacules en avant de leur tête. Quelquefois les patelles marchent en soulevant à peine leur coquille au-dessus de leur plan de position. Le pied charnu qu'elles allongent est l'organe au moyen duquel elles adhèrent si fortement qu'elles peuvent supporter avant de tomber un poids de plusieurs kilogrammes. Si on les touche pour les avertir,

(1) D'Aubigné, *Histoire universelle.* — Mézeray, *Histoire de France.*

et qu'on essaye alors de les enlever, on brisera plutôt leur coquille, à moins qu'on ne passe une lame entre elles et le rocher. Les espèces sont très-nombreuses partout, et les individus encore bien davantage : dans les mers des pays chauds, elles sont plus grandes et plus belles que sur nos côtes.

Les buccins (fig. 2, *Buccinum undulatum*, L.), les nasses (fig. 3, *Nassa reticulata*, L.), sont des genres très-voisins l'un de l'autre, et dont les coquilles jonchent les bords de la mer. On mange les animaux qui habitent ces coquilles, mais ils constituent une triste nourriture, coriace et indigeste. Nous nous étendrons peu à leur sujet, sinon pour faire remarquer que la plupart d'entre ces mollusques sont parasites et carnassiers.

Il n'en est pas de même des *sabots*, appelés tantôt *vignots*, tantôt *bigorneaux* par les Normands ou les Bretons ; puis ailleurs *pilaux*, *hibous*, *guignettes;* ils sont mangés partout avec un vrai plaisir (*Turbo littoralis*, L., fig. 3)



1. Patelle commune. — 2. Buccin ondulé. — 3. Nasse réticulée. — 4. Haliotide striée. — Vignot ou Bigorneau. — Dessin de Mesnel.

Cet animal se nourrit d'algues et de varechs, au milieu desquels il multiplie avec une abondance merveilleuse. Sa taille est petite. Sa coquille est terne et vert-bouteille ; cette retraite est fermée par un petit opercule corné, une sorte de bouchon mince que l'on employait jadis en médecine sous le nom d'*unguis odoratus*, ongle odorant.

Pour manger les bigorneaux, il faut être muni d'un instrument particulier qui permette d'aller chercher l'animal au fond de sa coquille, où les douleurs de la cuisson l'ont fait se retirer : cet instrument consiste ordinairement en une épingle ; mais la manière de s'en servir pour extraire la petite bête en tire-bouchon ne peut se décrire, et constitue un tour de main qui fait le bonheur des enfants au bord de la mer. Le bigorneau, simplement plongé dans de l'eau de mer bouillante, se mange avec un peu de beurre frais au déjeuner.

SÉCHE ET CALMAR.

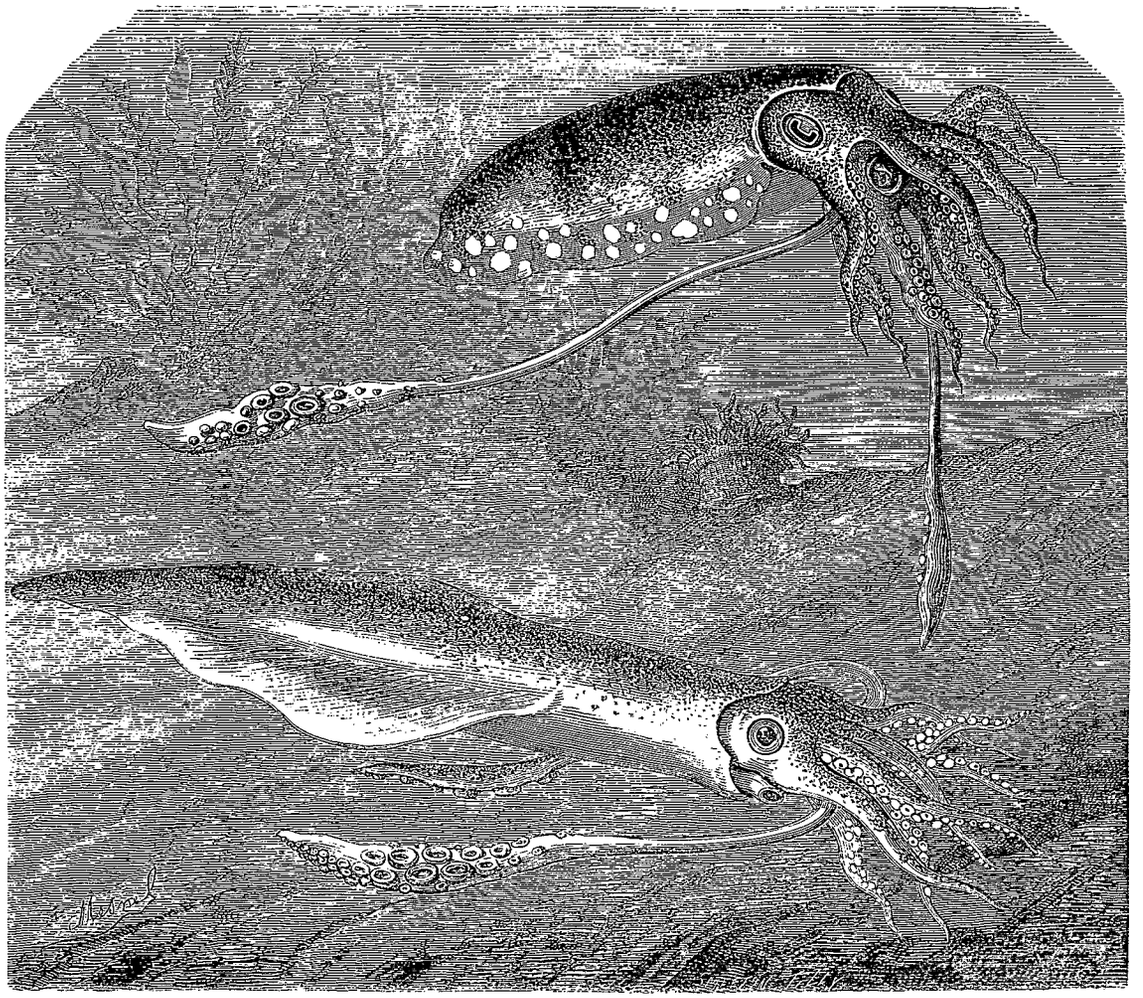
On comprend facilement que ces deux animaux aient vivement frappé l'imagination des anciens, car ils produisent un effet analogue sur les modernes, et, à moins de se sentir séduit par l'amour de la science, il n'est personne qui, les trouvant sur le rivage de la mer où souvent ils sont nombreux, ne s'en détourne avec dégoût. Aristote, dont l'érudition confond toujours ses lecteurs, avait connu, dit Cuvier, l'histoire de ces êtres bizarres, et même leur anatomie, d'une façon surprenante. Il les divisait en trois groupes : ceux dont le corps était bordé d'une nageoire continue ; ceux qui portaient des nageoires distinctes; enfin ceux qui n'en ont aucune ; c'est-à-dire les sèches, puis les calmars, et enfin les poulpes, — en Normandie, *chatrouilles*, *encornets* et *pieuvres*. Tous ces êtres forment, de nos jours, une division placée en avant des mollusques sous le nom de *céphalopodes* (pieds à la tête), mot forgé par Cuvier pour faire comprendre que la bouche de ces animaux est entourée d'un bouquet de tentacules ou bras, qui parfois leur servent à se traîner sur le sol.

Les deux premières divisions d'Aristote comprendront, pour nous, les *acétabulifères décapodes*, ou à dix pieds, et la dernière les *acétabulifères octopodes*, ou à huit pieds.

Le corps de tous ces animaux se compose d'un sac épais et coriace, plus ou moins allongé, lisse, visqueux, fermé à l'arrière, ouvert à l'avant pour laisser passer une grosse tête arrondie aux yeux énormes, aplatis, glauques, à pupilles en croissant émoussé. Quelquefois l'iris de ces yeux est doré, mais leur regard fixe est singulièrement désagréable, et leur pupille brille la nuit comme celle des chats. Entre les bras en bouquet tenant à la tête, on peut aper-

cevoir une ouverture circulaire dans laquelle se meut un bec noir, corné, aigu, recourbé comme celui d'un perroquet, et au dedans une langue coriace munie de papilles aiguës.

Chez les décapodes, deux des bras, les plus longs, sont tout à fait rétractiles : ils sont pédiculés, et leur palette élargie est garnie de rangées de ventouses. Quant aux bras non rétractiles, ils sont également munis de ventouses dans toute leur longueur : ces ventouses décrivent deux ou trois rangées régulières. Ces singuliers organes for-



La Sèche officinale. — Le Calmar. — Dessin de Mesnel.

ment de petites coupes circulaires creusées dans le tissu épais de la peau, et au fond desquelles se meut une sorte de piston qui, en se retirant en arrière, fait le vide et force la ventouse à adhérer fortement sur la surface qu'elle touche, quelque glissante qu'elle soit. Chez certaines espèces même, le piston de la ventouse est armé d'une griffe aiguë, sorte d'hameçon qui pénètre dans les chairs de la victime et la retient, quelque vigoureuse qu'elle soit. Or, la sèche, un des céphalopodes les moins bien armés, possède au moins *neuf cents* ventouses! Ses bras rétractiles lui servent à s'ancrer pendant la tempête à quelque obstacle et à se laisser ainsi ballotter sans danger, conservant encore les huit autres, musculeux et garnis de leurs ventouses, pour happer au passage toute proie qui se présente.

Ces redoutables animaux sont un fléau véritable pour les pêcheurs de nos côtes de la Manche. Nous avons vu, en certaines années et pendant l'été, qu'aucun poisson ne pouvait être retiré intact des filets ; tous étaient vidés par les poulpes et *tutti quanti*, qui, pris en même temps dans le filet, passaient leurs premiers moments de captivité à enlacer leurs voisins de leurs tentacules, puis à en sucer les entrailles. Les poissons étaient *déshonorés*, impossibles à garder, et vendus nécessairement à vil prix dans la localité. Aussi fallait-il voir avec quelle rage les pauvres pêcheurs déchiraient et découpaient ces affreux céphalopodes pour les punir... et les manger! Car ces forbans allaient finir leur existence de rapines dans la marmite!... Affirmer que c'est excellent me semblerait aller un peu loin dans le sens de l'hyperbole, et cependant, nombre de gens en raffolent comme d'un régal!

Un jour, en Bretagne, — où ces animaux pullulent tout autant sinon plus qu'en Normandie, — nous amenions, avec l'aide d'une escouade de matelots de l'État, une senne vers la plage. Cela se passait dans une petite baie où je comptais trouver une espèce rare, destinée au *Nouveau Dictionnaire général des pêches*. Le filet paraissait très-lourd ; il l'était en effet, mais rempli seulement de fort vilaines bêtes : le sable en fut bientôt couvert autour de nous, et les jets d'encre partant de tous les points couvraient non-seulement le sol, mais encore le bas de nos habits. Les matelots couraient là-dessus pieds et jambes nus, quand l'un d'eux fut saisi au talon par le redoutable bec d'une des plus fortes sèches, que mettait en fureur sa position peu agréable sur la plage. La bête tenait le talon si dur et si ferme, que les camarades du matelot durent couper la tête du céphalopode pour débarrasser le patient, qui ne riait pas, et dont le talon saignait. L'animal

s'était élancé sur lui par un véritable bond, car la prise du bec était à plus de huit centimètres du sol.

Tout le monde connaît l'*os de sèche*, cette matière légère, poreuse, cornée d'un côté, que l'on suspend dans la cage des oiseaux pour leur donner occasion d'aiguiser leur bec. Cet os constitue tout le squelette de la sèche : le calmar en a un beaucoup plus petit, plus mince, transparent, ressemblant un peu à une plume; le poulpe n'a que quelques faibles osselets au lieu de colonne vertébrale. Presque tous les céphalopodes possèdent, dans leur corps, une poche dans laquelle se sécrète une liqueur noire, brune, violette, etc. Celle de la sèche est connue sous le nom de *sepia* et constitue la couleur employée par les peintres sous ce nom. Il est de tradition que les dessins du Muséum faits tandis que le célèbre Cuvier procédait au classement de ces animaux, l'ont tous été avec le produit de leur sécrétion. Ces animaux, quand ils ont peur, se servent de ces liqueurs pour masquer leur retraite en troublant l'eau d'un nuage soudain.

Le seul mode de natation des sèches, calmars et poulpes consiste à reculer en repoussant l'eau par le moyen de leur siphon, sorte de gros tube sortant à gauche de leur sac, et qui sert à amener à leurs branchies intérieures, en feuilles de fougère, l'eau nécessaire à la respiration. La membrane flottante qui entoure le corps de la sèche, comme les appendices latéraux du calmar, semblent seulement destinés à les soutenir dans l'eau; ils y demeurent immobiles dans un repos complet. Lorsqu'ils veulent aller quelque part, ils le font au moyen de leur siphon, qu'ils dirigent à droite, à gauche ou en avant; puis, chassant l'eau avec force, ils sont repoussés de suite du côté opposé. Pour marcher en avant, ils recourbent le siphon, et le jet se produit en même temps qu'un mouvement ondulatoire de la membraue cutanée latérale, qu'on reconnaît aisément quand, le soleil donnant dans l'eau, on voit les molécules s'agiter autour de l'animal.

Les sèches et calmars sont ovipares. Toutes les personnes qui ont parcouru le bord de la mer ont rencontré de leurs œufs, arrachés par la tempête, avec les algues qui les portent au fond de la mer. On les appelle les raisins d'Amphitrite : leurs grains sont un peu ovoïdes et en pointe, d'un brun violacé ou obscur. L'éclosion a lieu seule, et généralement à une assez grande profondeur; car on trouve des œufs attachés à 1 600 mètres de fond.

JOUBERT.

Voy. les Tables, au mot Pensées.

Joseph Joubert naquit, le 6 mai 1754, à Montignac, petite ville du Périgord, où son père exerçait la médecine. Il était l'aîné de huit enfants. A quatorze ans, il avait appris tout ce qu'on pouvait apprendre dans un chef-lieu de canton, et il alla continuer ses études à Toulouse, où les pères de la Doctrine chrétienne dirigeaient alors le collége. Il y resta jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, aimé de ses maîtres et de ses disciples; car, professeur des basses classes le matin, il redevenait, le soir, écolier des plus savants maîtres.

Ces premiers travaux avaient fatigué la constitution délicate de Joubert, qui dut aller demander à l'air natal de réparer ses forces altérées. Les deux années qu'il passa à Montignac ne furent pas perdues pour lui. Ses goûts studieux s'y développaient avec son esprit. Déjà initié aux lettres grecques et latines, il étudia successivement tous les auteurs et acquit une connaissance très-étendue de l'antiquité. Il avait, du reste, contracté de bonne heure l'habitude d'analyser ses travaux, et d'en consigner les résultats en sentences brèves et nettes, ou d'indiquer ses impressions sur certains passages des auteurs, au moyen de signes rapides :

Une simple *étoile* en marge correspondait à une pensée limpide et saillante.

Les pensées magnifiques, éclatantes, avaient les honneurs d'un *soleil*.

Une idée obscure, nuageuse, était figurée par la *lune*.

Un *serpent* représentait les idées mauvaises, malignes et rampantes.

Après avoir épuisé toutes les bibliothèques de son voisinage, le désir de voir Paris s'empara de lui. Il y arriva dans les premiers mois de 1778. Il y fit la connaissance de M. de Fontanes, jeune écrivain qui venait de débuter avec éclat, et qui ne tarda pas à reconnaître dans Joubert un esprit éminent et un cœur d'or. Ainsi, leurs sympathies littéraires, à travers quelques divergences d'opinion, furent les premiers liens de cette amitié douce et forte, heureuse et féconde, à laquelle fut si largement associé dans la suite M. de Chateaubriand, et que la mort seule vint interrompre en la brisant.

Un parent de M. Joubert et de M. de Mérilhou, M. Élie Demonts, officier en retraite, s'étant fixé à Villeneuve-sur-Yonne (1), y attira les deux jeunes amis, et ce fut là l'origine des relations qui déterminèrent plus tard M. Joubert à se marier dans cette ville.

En 1790, lorsque l'Assemblée constituante eut décrété l'établissement des justices de paix, électives à leur origine, M. Joubert fut élu dans son pays à cette magistrature très-enviée, et il l'exerça avec tant de sagacité et de prudence qu'à l'expiration de son premier mandat (deux ans), il n'y eut qu'une voix à Montignac pour le réélire. Mais on ne put le déterminer à accepter.

Il y avait déjà plusieurs années qu'il avait distingué à Villeneuve Mlle Moreau, aussi noble par l'esprit que par le cœur, et que son dévouement au service de sa famille grandissait encore dans l'estime de tous. Il offrit sa main, qui fut acceptée après quelques hésitations qu'expliquaient de grands malheurs domestiques, et le mariage fut célébré à Paris, le 8 juin 1793. M. Joubert alla s'établir à Villeneuve avec sa femme.

Sous le consulat, M de Fontanes revint d'Angleterre à Paris avec M. de Chateaubriand, qu'il présenta à M. Joubert, dont il n'était encore connu que par correspondance. Bientôt s'établirent entre eux les liens de l'amitié la plus étroite.

Quelques années après, M. Joubert fut porté tout à coup à une situation qu'il était loin d'avoir ambitionnée. En 1809, M. de Fontanes ayant été élevé aux fonctions de grand maître de l'Université, il s'empressa de désigner pour ses collaborateurs MM. de Bonald et de Beausset, puis M. Joubert. Les deux premiers noms étaient déjà célèbres; il n'en était pas de même du troisième.

— Je ne connais pas M. Joubert, objecta l'empereur; m'en répondez-vous?

— Sire, répond le grand maître, ce nom est moins connu que les deux premiers, et c'est cependant le choix auquel j'attache le plus d'importance. M. Joubert, frère du procureur impérial de Votre Majesté près le tribunal de première instance de Paris, est mon ami depuis trente ans. C'est le compagnon de ma vie, le confident de toutes mes pensées. Son âme et son esprit sont de la plus haute élévation. Je m'estimerai heureux si Votre Majesté veut m'accepter pour sa caution.

M. Joubert prenait ainsi rang parmi les inspecteurs généraux dans le conseil de l'Université; mais il ne fit qu'une

(1) Ou, suivant les temps, Villeneuve-le-Roi, chef-lieu de canton, arrondissement de Joigny; environ cinq mille habitants.

tournée d'inspection dans le midi, et encore ce fut à grand'peine qu'on l'y décida.

Sa santé laissait toujours à désirer. Il avait des habitudes sédentaires, et son état résistait à tous les régimes; il souffrait beaucoup d'un rhumatisme volant, et passait quelquefois des mois entiers sans prendre aucune nourriture solide.

Il s'en explique fort gaiement en divers endroits de sa correspondance : « Mes ressorts sont excellents, ce me semble, mais le bois dont je suis construit est frêle, mou, délicat... »

« Décidément, dit-il ailleurs, je vais vivre d'air et d'un peu de liquide; car, après tant d'essais, je vois qu'il faut renoncer à me nourrir si je veux guérir, et surtout si je veux avoir des sentiments et des pensées. »

La plus grand partie de la vie de Joubert se passa dans cette paisible petite ville de Villeneuve, que borde la non moins paisible rivière l'Yonne. Sa maison ne porte à l'extérieur aucun cachet particulier qui la distingue. Construite au siècle dernier, sans ornements ni décors, sur le modèle des maisons bourgeoises de l'époque, elle s'enchevêtre et se confond modestement avec les maisons voisines qui forment le côté droit de la rue du Pont. Malgré son étendue, ses distributions intérieures laisseraient beaucoup à désirer selon les exigences et les goûts de notre temps. Mais son cachet antique a bien aussi son charme et sa dignité.

M Joubert et M. de Chateaubriand avaient leurs appartements à l'autre bout du jardin, au-dessus des remises; on les a religieusement conservés dans l'état où ils étaient du vivant des deux amis. En voici la description :

« Après avoir traversé le jardin, dit M. Duranton (1), je gravis l'escalier droit qui conduit aux appartements. En entrant dans la vaste salle qui sépare ces deux sanctuaires de l'amitié et leur servait de trait d'union, je ne pus me défendre de l'émotion qui s'emparait de moi, et le silence qui règne en ces lieux depuis quarante ans ajoutait encore à mon trouble et à mes impressions.

» C'est là, autour d'un grand billard séculaire qui occupe le milieu de la pièce et dont on usait rarement, ou bien sur des banquettes rembourrées de paille qui courent le long des murs où sont établis trois ou quatre corps de bibliothèques plus fatiguées que le billard; c'est là, dis-je, que Chateaubriand, Fontanes, Molé, Joubert, échangeaient leurs idées, élaboraient leurs projets, discutaient toutes les questions, épanchaient leurs cœurs et se donnaient parfois l'innocent plaisir de luttes d'esprit, assauts intellectuels pleins d'éloquence et de sel attique, d'intérêt et de charme, d'où l'auteur d'*Atala* ne sortait pas toujours vainqueur.

» La chambre à coucher de Chateaubriand se trouve à droite, en entrant dans la salle. Elle est précédée d'une antichambre où se trouvaient encore une pile d'in-folio et d'autres volumes de divers formats. Dans les bibliothèques, j'ai remarqué, entre autres et au vol, l'Encyclopédie à côté d'Aristote, Pline, Pétrarque, Xénophon, Pausanias; puis les Institutes de Justinien, Domat, d'Aguesseau; le Répertoire de jurisprudence de Merlin, l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury; une rare édition des œuvres du poëte Scaliger, portant la date de 1561 avec l'estampille de la Sorbonne; quelques classiques latins, très-peu d'auteurs modernes.

» Quant à l'appartement proprement dit, figurez-vous une pièce de dix-huit pieds carrés environ, éclairée d'une seule fenêtre à petits carreaux et dont le plafond est sillonné de deux poutres en saillie. Le parquet se compose d'un carrelage inégal, usé de vétusté, et sans autre tapis que la simple descente de lit. Couchette en bois peint, style Louis XV, dont les quatre montants peints en rouge sont surmontés de petites urnes bronzées, rideaux verts damassés avec une couronne en bois pour les soutenir. L'ameublement comprend une commode à dessus de marbre, marquetée surtout de piqûres de vers; un secrétaire en noyer, une console, et trois petits fauteuils extrêmement fatigués.

» Aujourd'hui le plus modeste clerc d'avoué rougirait si on lui offrait une pareille pièce à habiter; et pourtant, Chateaubriand s'en contentait. Même à l'apogée de ses prospérités et de ses gloires, voilà où l'homme d'État, successivement ministre, ambassadeur, voilà où l'immortel écrivain venait se reposer doucement des bruits éclatants, des fatigues du pouvoir, et goûter le plaisir de se faire oublier.

» La chambre à coucher du maître de la maison, située à l'autre extrémité de la salle, était encore plus simple : lit en bois peint à colonnettes bronzées; rideaux jaunes en cotonnade surmontés d'une flèche; deux fauteuils couverts de même étoffe; deux autres siéges en velours rouge des plus mûrs; un petit guéridon découpé en losange, chiffonnier, commode en marqueterie; deux petites fenêtres à petits carreaux; j'allais oublier le papier plus que modeste qui tapisse les murs des deux chambres et ajoute à leur simplicité.

» Au fond de celle-ci, à droite, se trouve un cabinet servant d'oratoire. Le prie-dieu formant placard avec double appui est encore là, surmonté d'une peinture commune représentant le Christ. »

M. Joubert ne se levait guère avant deux ou trois heures de l'après-midi; on le trouvait le matin assis dans son lit à demi vêtu d'un spencer de soie et entouré de livres. Il avait la voix forte et sonore, une taille élevée, et une certaine austérité de visage heureusement tempérée par la bienveillance de son sourire et la douceur de son regard.

Son abord facile et plein d'aménité commandait à la fois le respect et la confiance. On sentait chez lui la supériorité et la bonté réunies. Il avait l'œil et l'esprit investigateurs, et cinq minutes de conversation lui suffisaient pour sonder son homme et en peser discrètement la valeur.

Il se mêlait peu aux causeries; il n'intervenait guère que dans les discussions confuses ou trop ardentes. Alors, en peu de mots, judicieux et indulgent pour tous, il faisait magistralement la part de chacun et coupait court au débat. Ses sentences étaient empreintes de tant d'autorité et de tant de bienveillance à la fois qu'elles avaient l'art si difficile de satisfaire toutes les parties.

Il portait habituellement une douillette de soie couleur puce et un manchon (1) pour se préserver du froid, dont il redoutait les moindres atteintes. Dans la soirée, il sortait volontiers, et tandis qu'une pieuse émulation de bienveillance appelait Mme Joubert et Mme Chateaubriand à la mansarde du pauvre et au chevet des malades, les deux amis cheminaient aux alentours de la ville.

En 1807, Chateaubriand, à son retour de Jérusalem, passa quatre mois avec Mme Chateaubriand chez son ami Joubert.

Il est de tradition à Villeneuve que c'est au pied de la grosse tour et sous les frais ombrages de la promenade voisine que Chateaubriand élabora les principaux chapitres de ses *Martyrs*

Le plus souvent, il dirigeait ses promenades avec M. Jou-

(1) Dans une notice biographique très-intéressante qui a paru en 1869 dans l'*Annuaire du département de l'Yonne*, et dont notre article n'est qu'un extrait.

(1) En ce temps, les manchons étaient rares, coûtaient fort cher, et n'étaient portés que par les hommes.

bert sur le chemin de Baudemont, contournant à mi-côte la voie jusqu'à la hauteur du bois de Saint-Julien du Sault. De là, il aimait à contempler les magnificences du soleil couchant entre deux collines, au fond de la vallée des Charbonniers.

Il eut plus d'une fois l'occasion d'être l'arbitre de différends entre ses illustres amis.

Au mois de juin 1806 notamment, une grosse brouille était survenue entre MM. de Chateaubriand et Molé; ils étaient fâchés, mais fâchés à ne plus se voir. M. Joubert entreprit de les réconciller. Nul n'était plus apte à négocier cette réconciliation et à la mener à bonne fin. Il parlementa dans les deux camps, et comme le talent de son amitié égalait celui de sa diplomatie, il ne tarda pas à avoir raison de tous les griefs réciproques, à les fondre et à les faire évanouir.

Pour cimenter sa victoire et consommer le rapprochement, il invita les deux champions à dîner, et voici comment, dans une lettre, il rend compte de la réunion et de ses suites :

« J'avais invité à dîner, pour mardi, M. de Chateaubriand et M. Molé. Ils sont venus, l'un à cinq heures et demie, l'autre à six.

» Il y avait peu de monde, et l'on a donné une minute aux révérences. Après les révérences, ils se sont vus; ils se sont pris la main d'un air charmé et se sont secoué le bras d'une manière très-sensible.

» On a servi. Ils ont été voisins et n'ont cessé pendant tout le repas de jaser très-gaiement et de manger comme des ogres.

» J'ai remarqué qu'ils demandaient toujours du même plat, et qu'ils soutenaient toujours le même avis contre



Joseph Joubert. — Dessin de Bocourt, d'après une lithographie de Vogt, au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

tous les convives. Je ne me souviens pas d'avoir observé en ma vie une plus parfaite unité de cœur, d'esprit et d'appétit.

» Après le dîner, je leur ai proposé d'aller se jucher en tête à tête dans la bibliothèque, où ils se sont débattus pendant deux grosses heures, et d'où il m'a fallu les arracher à la nuit noire.

» Le lendemain, mercredi, ils ont couru les champs ensemble, depuis trois heures jusqu'à cinq, et ils se sont réunis encore, à sept, chez Chateaubriand, où j'ai laissé M. Molé, à dix heures et demie. Je ne sais pas s'il y a couché.

» Il y était attablé le lendemain, jeudi. Ceci est sûr, car j'y ai dîné avec lui. Ce jour-là, ils se sont encore promenés seuls pendant toute la soirée, car ils n'étaient pas rentrés à dix heures. Je ne sais pas ce qu'ils ont fait hier.

» Voilà le bulletin exact de tout ce que j'ai vu. Quant à ce que j'ai entendu, je puis vous assurer qu'ils rient aux grands éclats, comme des fous, et qu'ils ne parlent pas trop comme des sages. C'est qu'apparemment ils extravaguent de joie. Si, pour compléter ma narration, il faut mêler mes conjectures à mes récits, je vous dirai confidemment que je crains un peu que ce rapprochement ne soit fait aux dépens du genre humain; car ils ne cessent de se moquer du monde entier, même de moi! Aussi leur ai-je dit de ne pas revenir: je les ai appelés serpents réchauffés dans mon sein; mais ils plaisantent de tout cela.

» Heureusement pour les mauvais effets que pourrait avoir leur réunion, et l'esprit de ligue offensive et défensive qui les anime, ils vont bientôt se séparer, car Chateaubriand part demain. J'ai la bonté d'en être fâché, quoique je ne perde évidemment que des coups à l'éloignement où vont vivre l'un de l'autre ces deux hommes qu'a ressaisis une amitié si enragée. »

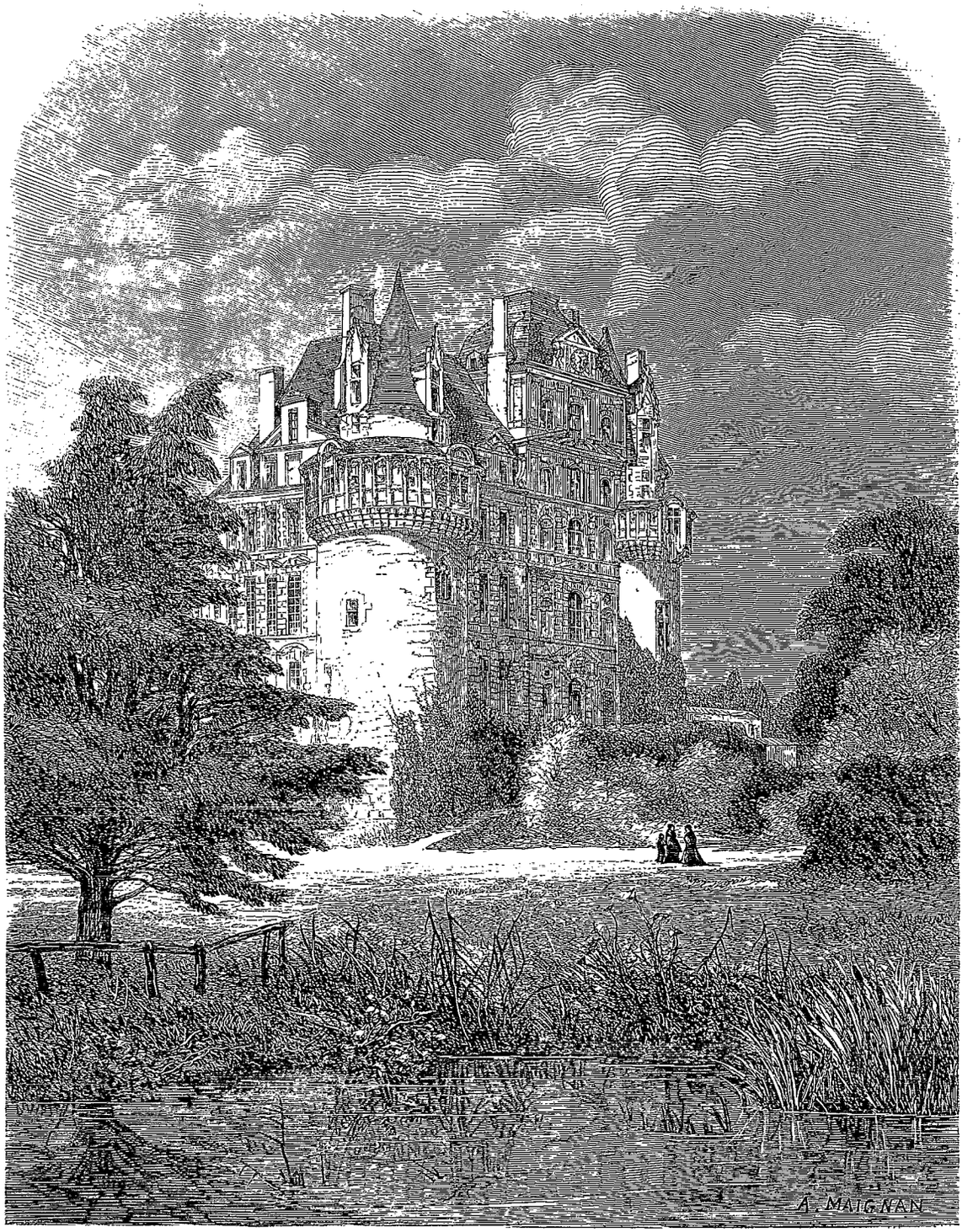
La fin à une autre livraison.

Le Gérant, J. BEST.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE CHATEAU DE BRISSAC

(MAINE-ET-LOIRE).



Vue du château de Brissac. — Dessin de Maignan.

Le voyageur ou le touriste qui descend la Loire fera bien, en arrivant aux Ponts-de-Cé, de revenir un peu en arrière sur la rive gauche du fleuve, par la route d'Angers à Doué. Il rencontrera bientôt la toute petite ville de Brissac, bâtie sur le penchant d'une colline, dans un petit coude formé par l'Aubance. La ville par elle-même n'a rien de remarquable, mais elle a son château, un des plus beaux, des plus imposants et des plus curieux de l'Anjou. Il peut intéresser à la fois l'artiste, l'archéologue et l'historien, tant par la beauté de son site que par la variété de son architecture et la grandeur des souvenirs historiques se rattachant à la famille qui porte son nom.

Le château de Brissac est situé entre deux collines : sur l'une est la ville ; sur l'autre, beaucoup plus élevée et d'où l'on découvre un vaste horizon, est un monument funéraire de style dorique. Tel est son cadre : voyons le château lui-même.

Son aspect général est grandiose, et malgré la diversité des styles qui entrent dans sa structure, malgré l'irrégularité de leur agencement, l'ensemble demeure harmo-

nieux, attire et retient le regard. Le château, comme on le voit, se compose de deux grands corps de bâtiments, disposés en équerre. Au sommet de cet angle et à l'extrémité d'un des côtés se trouvent deux tours, remarquables en ce qu'elles sont des restes fort importants de l'architecture civile et militaire du moyen âge. Elles datent des treizième et quatorzième siècles. On le reconnaît à leur forme ronde et à leur ceinture de mâchicoulis. Les mâchicoulis de pierre indiquent notoirement un travail de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième. On connaissait déjà ce genre de fortification ; mais généralement il consistait en échafaudages ou balcons de bois, servant de support aux soldats, qui, par les ouvertures des susdits échafaudages, jetaient toutes sortes de projectiles, pierres, poutres, plomb fondu, eau, huile et poix bouillante, sur les assiégeants. Les ouvertures de ces balcons étaient même assez grandes à l'occasion pour qu'on pût précipiter de gros blocs de pierre, de fer ou de plomb, retenus par des chaînes solides, ce qui permettait de les retirer et de les utiliser de nouveau après avoir écrasé les assaillants et brisé leurs échelles.

Ces balcons de bois, ou *hourds*, comme on les appelait, avaient cependant des inconvénients, dont un des plus graves était qu'avec le perfectionnement nécessaire des engins de guerre, ils devenaient faciles à incendier. On les remplaça donc par des encorbellements de pierre, qui sont les mâchicoulis ; ce mode de construction devint fréquent à partir de la seconde moitié du quatorzième siècle ; mais à lui seul il ne suffirait pas pour donner la date d'une tour, car on en installa sur des tours d'une époque antérieure pour se mettre au niveau des nécessités du temps. Nombre de châteaux en France pourraient ici fournir des témoignages péremptoires : Pierrefont entre autres, que tous connaissent ou dont tous ont vu des dessins (1), est un des plus beaux exemples de cette architecture ; et à la même époque (fin du quatorzième siècle et commencement du quinzième) les tours offrent une disposition très-originale et très-pittoresque, que nous remarquons, du reste, dans notre château de Brissac : les mâchicoulis forment une ceinture ou galerie d'un fort relief vers le haut des tours, qui s'élèvent encore au-dessus de cette galerie, jusqu'à une certaine hauteur, avant de recevoir le toit conique qui couronnait et abritait le tout.

Les deux tours du château de Brissac encadrent un grand bâtiment faisant façade, composé d'un corps de logis assez étroit et d'un haut pavillon contenant un rez-de-chaussée et quatre étages, et surmonté d'un toit en façon de dôme à quatre arêtes. Chaque étage, comme il est facile de le voir, est percé d'une grande fenêtre des deux côtés de laquelle sont symétriquement disposées des niches. L'ensemble de ces lignes fait penser au style de la merveilleuse façade (seizième siècle) de la cour du Louvre, et d'ailleurs, les pilastres à bossage, le fronton coupé du troisième étage, le caractère général du dessin architectural de cette face du château, indiquent avec une précision absolue l'époque de la renaissance.

Le second bâtiment forme un pavillon massif, que la hauteur majestueuse de son toit, le couronnement, l'encadrement et les proportions de ses fenêtres, font reconnaître comme datant de l'époque de Louis XIII.

Il est bien des châteaux qui illustrent leurs propriétaires, si l'on peut ainsi parler, et le château de Brissac semblerait, par sa beauté et son intérêt, pouvoir rentrer dans ces conditions ; mais il a eu la bonne fortune d'appartenir à une des plus grandes et des plus remarquables familles de France, et l'on peut dire qu'ici ce sont les maîtres qui ont donné de la célébrité au château.

(1) Voy. t. XXXIX, 1871, p. 36.

Parmi les membres de cette famille, il en est dont les noms sont acquis à l'histoire à différents égards, et il ne sera pas sans intérêt de rappeler ce qu'ils ont fait.

CHARLES DE COSSÉ.

Le premier que l'on ait à citer, — du reste le plus grand de tous, — est Charles de Cossé, comte de Brissac, né dans les premières années du seizième siècle. Son père, René Cossé, seigneur de Brissac en Anjou, est surtout connu pour avoir eu la charge de grand fauconnier. Charles, d'après ceux qui nous ont donné des détails sur sa vie, était un enfant faible de constitution, et jamais ce ne fut un de ces hommes vigoureux comme on en trouve tant au seizième siècle ; mais il paraît qu'il remplaçait la force par une adresse extrême à tous les exercices du corps, et que pour le maniement des armes il ne redoutait personne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à plusieurs reprises, dans sa carrière militaire, il courut les plus grands dangers, et qu'il en sortit toujours glorieusement.

D'abord enfant d'honneur du Dauphin François, fils de François Ier, puis premier écuyer du jeune prince, nous le voyons bientôt se signaler au siége de Naples (1528). Il avait vingt-trois ans. Les troupes françaises avaient débarqué, mais devant la furieuse défense des Espagnols elles furent obligées de reculer jusqu'à la mer ; alors Charles, seul, à pied, sans casque ni cuirasse, avec sa seule épée, tint tête à un cavalier armé de toutes pièces, et le fit prisonnier.

On le retrouve au siége et à la prise de plusieurs places du Piémont, telles que Veillane (Avigliana) et le château de Suze. Grand fauconnier de France en 1540, il est nommé, en 1542, *colonel général des gens de guerre françois, à pied, delà les monts*.

Au siége de Perpignan, commandé par le Dauphin qui fut plus tard Henri II, la jeune noblesse, insouciante du danger et s'occupant fort peu de la discipline, passait son temps en distractions que l'on a bien le droit d'appeler coupables, puisqu'elles pouvaient compromettre le salut de l'armée. L'ennemi le sut, fit une sortie, combla les tranchées, et allait s'emparer du parc d'artillerie, lorsque Brissac, avec quelques hommes déterminés, fit des efforts héroïques, et, malgré les balles qui pleuvaient autour de lui, malgré une blessure à la cuisse, soutint le combat assez longtemps pour qu'on vînt lui amener du renfort et le dégager. Le Dauphin lui dit en l'embrassant : « Je voudrais être Brissac, si je n'étais le Dauphin. »

En 1543, il est mis à la tête de toute la cavalerie légère en Piémont ; puis il va avec le roi en Flandre, bat les Impériaux, et dans une rencontre leur fait six cents prisonniers. Dans une affaire d'arrière-garde, il court les plus grands dangers, mais sauve l'armée qui se retirait. Le roi l'embrassa, le fit boire dans sa coupe et le créa chevalier de son ordre. C'est dans une escarmouche de cette guerre qu'il fut pris deux fois par l'ennemi et deux fois délivré par ses troupes.

La guerre contre les Anglais, dans le Boulonnais, fut pour lui l'occasion de nouveaux succès.

Grand maître de l'artillerie en 1547, puis grand panetier, il est créé maréchal de France en 1550 et gouverneur général du Piémont. Sous son commandement, le pays devient une véritable école militaire : gardes, exercices, petits combats perpétuels, tout est employé par lui pour aguerrir les troupes et établir une discipline sévère : le soldat, même en pays de conquête, n'osait rien prendre que de gré à gré.

Charles s'avisa aussi d'une rigoureuse et étrange punition pour réprimer la fureur des duels : il ordonne qu'ils auront lieu à l'avenir sur un pont, entre quatre piques, et

que le vaincu sera jeté à la rivière, sans que le vainqueur puisse lui faire grâce de la vie.

En 1555, il s'empare de Casal par un moyen que l'on est obligé de regarder comme peu loyal. Il avait surpris la ville. Toute la noblesse allemande de l'armée impériale, qui s'y était rendue pour assister à un tournoi, le gouverneur et ses soldats, n'eurent que le temps de se jeter dans la citadelle, presque tous sans armes. Brissac entre dans la ville, interdit le pillage, attaque la citadelle, et se dispose à l'assaut. Les ennemis promettent de se rendre si, dans vingt-quatre heures, ils ne sont pas secourus. Ces conditions étaient à peine signées qu'on vient avertir Brissac que Pescaire arrive avec trois mille hommes. Le maréchal tient ses troupes toute la nuit sous les armes. *On avance les horloges*, et la citadelle se rend à l'heure convenue, ou plutôt crue telle. On prit là une artillerie nombreuse et beaucoup de noblesse allemande. Elle donna une rançon de cent mille écus « qui réjouirent fort le soldat », dont la paye était loin d'être régulièrement distribuée. Henri II fit présent à Brissac de l'épée même qu'il portait à la guerre (ce qu'aucun roi n'avait encore fait). Il lui écrivit aussi une lettre très-flatteuse dont la fin mérite d'être citée : « L'idée que j'ai de votre mérite, disait-il, a passé jusque chez nos ennemis, et dernièrement l'empereur avouait qu'il se ferait le monarque du monde, s'il avait un Brissac pour seconder ses armes et ses desseins. »

Le roi lui ordonna de lever un impôt sur le clergé, la noblesse et le peuple du Piémont; il se comprit tout le premier dans cette taxe, et donna pour sa part dix mille écus.

Les maladies faisaient des ravages dans son armée, ce qui ne l'empêchait pas de prendre et de raser quelques places. On lui envoya alors de France des renforts avec plusieurs princes et un grand nombre de seigneurs servant comme volontaires. L'armée assiégeait Volpiano. Brissac malade était resté à Turin. Ses lieutenants, sans autorité, n'étaient pas obéis : les volontaires qui lui étaient venus de France, fiers de leur nom et de leur courage, se signalaient par leur témérité et leur indiscipline. Le gouverneur déclare qu'il ne se rendra qu'à Brissac. Brissac se fait transporter à l'armée, et la ville se rend.

Au siége de Vignale, un jeune gentilhomme nommé Roissy, pendant qu'on faisait les dernières disposition pour l'attaque, s'élança, emporté par une folle audace, dans les retranchements ennemis. Ses camarades, après l'avoir inutilement rappelé, s'élancèrent après lui pour le soutenir ou le dégager. Force fut bien de brusquer l'attaque et de donner le signal du combat. Le poste fut emporté.

Roissy, par ordre du maréchal, comparut devant un conseil de guerre et fut condamné à mort. Ce fut une véritable consternation dans l'armée. Au moment où on le conduisait au supplice, Brissac se trouva sur son chemin, fit arrêter le funèbre cortége, et, de par sa puissance absolue, fit grâce au condamné. « Approchez, lui dit-il; j'ai pitié de votre jeunesse; j'estimerai un jour votre valeur, quand elle sera dirigée par l'obéissance; je vous rends aux vœux et aux prières de l'armée. Portez, pour l'amour de moi, cette chaîne d'or que je vous donne, recevez des mains de mon écuyer un cheval et des armes avec lesquelles désormais vous combattrez auprès de moi. »

Brissac marchait de succès en succès, lorsqu'il apprit la défaite de Saint-Quentin; il dut envoyer des renforts, et ainsi dégarni se borner à garder la défensive. En 1559, il fut nommé gouverneur de Picardie. C'est dans cette province qu'entouré et menacé par ses soldats qui réclamaient, les armes à la main, de quoi payer leurs dettes, il eut recours à la générosité des Suisses qui étaient avec lui, et vendit ce qui lui restait d'argenterie pour en distribuer le prix aux soldats.

Il commande à Paris en 1562, en Normandie en 1563, d'où il va à la tête de l'armée d'Orléans après l'assassinat du duc de Guise. La cour, étant momentanément en paix avec les calvinistes, voulut chasser les Anglais de Normandie; le maréchal de Brissac y vint sous les ordres du roi. On fit le siége du Havre, qui capitula au bout de huit jours. Brissac mourut à Paris à la fin de la même année; et ce n'est pas trop dire que d'affirmer qu'il fut un des plus illustres capitaines et des plus grands hommes de son siècle.

ARTUS COSSÉ DE BRISSAC.

Artus Cossé de Brissac, frère de Charles, fut aussi par la suite maréchal de France (1567). Il ne démentit pas son nom en tant que services rendus à la royauté : siéges nombreux soutenus ou levés, villes prises, batailles gagnées, tels sont ses titres à la renommée. On disait de lui qu' « il avait la tête aussi bonne que le bras. » En 1574, la défiante Catherine de Médicis le fit arrêter et conduire à la Bastille, comme soupçonné d'appuyer un parti qui se préparait en faveur du duc d'Alençon aux approches de la mort de Charles IX. Il resta prisonnier pendant dix-huit mois. Henri III lui rendit la liberté et lui offrit des lettres patentes pour attester son innocence. « Trouvez bon, Sire, dit-il, que je n'en veuille pas; un Cossé doit penser que personne ne l'a cru coupable. »

CHARLES II DE COSSÉ.

Ce langage fier et noble n'aurait certes pas pu être tenu par Charles II de Cossé, un des fils du grand Charles. Ce nouveau Cossé fut brave comme on l'était dans la famille, mais peu délicat, comme l'histoire le prouve. Après avoir servi dans le Piémont, après avoir pris part à une expédition maritime aux Açores en faveur des Portugais contre les Espagnols, et joué un rôle en France dans la guerre contre les calvinistes, il se fit ligueur, se signala par son ardeur et sa violence aux barricades de Paris, et fut nommé par Mayenne gouverneur du Poitou, de la Rochelle, du pays d'Aunis et de l'île de Ré. Lorsque le même Mayenne vit les défections qui se faisaient ou se préparaient de tous côtés en faveur du Navarrais lors du siége de Paris, voulant au moins que la capitale du royaume tînt bon jusqu'à la dernière extrémité, il remplaça le gouverneur, M. de Belin, par le comte de Brissac, que sa conduite aux premières barricades recommandait pour un pareil poste. Puis il partit pour presser l'arrivée des troupes que le comte de Mansfeld rassemblait à Soissons. On sait le reste. Mayenne n'avait pas le dos tourné que Brissac se mit en mesure de se vendre pendant qu'il valait encore la peine d'être acheté. Il entra en négociation avec Henri. Celui-ci ne fit pas de difficultés sur les conditions du marché. Pour ce qui est de Brissac, Henri lui garantissait 200 000 écus, une pension de 20 000 livres, le bâton de maréchal, le gouvernement de Mantes et de Corbeil. Toutes ces manœuvres ne purent pas rester complétement secrètes; le duc de Feria, un des chefs de la garnison espagnole, prit même des précautions contre Brissac; mais celui-ci déjoua les soupçons par son étonnement et la surveillance par son habileté; et quand le moment fut venu, il livra à Henri IV la porte Neuve, qu'il gardait du reste lui-même. Henri disait, à propos de tous les gentilshommes qu'il avait achetés à prix d'or, que son royaume ne lui avait pas été rendu, mais vendu. Brissac peut s'appliquer pour une bonne part cette parole ironique et flétrissante.

Plus tard il fit la guerre en Bretagne pour le roi, battit Mercœur, prit Dinan et sa citadelle, et fut fait duc et pair en 1611.

En 1620, c'est au château de Brissac que s'opéra la réconciliation de Louis XIII et de sa mère, Marie de Médicis. La reine mère, dit-on, avait eu la précaution de se cacher d'abord derrière une tapisserie pour s'assurer des dispositions du roi avant de se livrer.

Le duc et pair Charles de Brissac mourut un an plus tard, au siége de Saint-Jean d'Angely.

Au dix-huitième siècle, on retrouve un Brissac, Jean-Paul-Timoléon de Cossé, qui sert sur les galères de Malte en 1714, qui se bat courageusement contre les Turcs au siége de Corfou (1716), et est fait maréchal de France en 1768. Il eut deux fils, dont l'aîné, Louis-Joseph-Timoléon, périt à la bataille de Rosbach (1757), et dont le second, Louis-Hercule-Timoléon, pair de France et grand panetier, fut créé gouverneur de Paris, colonel des cent-suisses, et en 1791 commandant de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Il fut tué à Versailles, en septembre 1792.

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Voy. les Tables.

Il n'y a pas d'art qui, par sa constante destination et son utilité même, puisse présenter des caractères plus précis, une gradation plus complète et des spécimens plus curieux que l'art céramique; les poteries, plus encore que tout autre produit de l'industrie humaine, nous donnent une idée exacte du degré de civilisation des peuples anciens, de même qu'elles caractérisent nettement le goût artistique des nations modernes.

Sans prétendre faire une histoire complète de la céramique en France, on pourrait donner, dans une suite de dessins exécutés d'après les échantillons les plus curieux



Manufacture de Sèvres. — Poteries gauloises. — Dessin d'Édouard Garnier.

des collections publiques et particulières, les caractères distinctifs de chaque poterie, au double point de vue artistique et historique; nous l'essayerons peut-être : on suivrait ainsi le développement de notre goût et de notre industrie, en étudiant les variations de formes par lesquelles a passé l'idée première du vase, depuis les produits grossiers des époques celtique et gauloise jusqu'aux œuvres inimitables de notre grande Manufacture nationale de Sèvres.

POTERIES GAULOISES.

La nécessité de façonner des vases propres à contenir l'eau et les aliments s'imposa aux premiers hommes avec non moins de rigueur que le besoin d'armes pour leur défense et de vêtements pour se prémunir contre les atteintes du froid.

Ces premières manifestations de l'art céramique chez les Gaulois présentent des poteries de formes simples et tout à fait grossières; la pâte en est généralement noire ou brune, sableuse et souvent micacée; la surface est raboteuse, d'une texture lâche, facile à entamer avec le couteau; elles sont à peine cuites, et souvent même semblent seulement séchées au soleil.

Mais bientôt l'industrie et le goût changèrent au contact de la civilisation romaine; les légions de César occupèrent la Gaule, dont les habitants ne tardèrent pas à prendre quelque teinture des mœurs et des usages de l'Italie. Les potiers cherchèrent à imiter les vases fabriqués au delà des Alpes; ils se contentaient primitivement de modeler à la main les formes rustiques de leurs poteries, creusant latéralement deux cavités propres à introduire les doigts pour soulever le vase; *plus habiles, ils*

apprirent à se servir du *tour* et dégagèrent des anses; la terre se montra plus fine, la texture plus serrée, les vases enfin décorés quelquefois d'ornements délicats.

Tous les spécimens que possèdent nos musées proviennent de tombeaux découverts sur toute l'étendue de notre sol, mais principalement en Normandie, grâce aux explorations du savant abbé Cochet, et aux environs d'Abbeville, dont M. Boucher de Perthes a fouillé les terrains avec une si grande persévérance.

En effet, la coutume de placer des vases dans les tombeaux se retrouve chez presque tous les anciens peuples de la terre; les uns ont brûlé les corps, les autres les ont rendus à la terre, mais partout le vase reste auprès de la dépouille de l'homme.

Dans la Gaule, après la conquête romaine, nous voyons apparaître deux phases diverses et bien distinctes de sépultures, l'incinération et l'inhumation.

« Pendant les trois siècles que dura chez nous l'ustion gréco-romaine, dit M. l'abbé Cochet dans son *Archéologie céramique et sépulcrale*, pas une créature humaine ne descendit dans la terre sans un fragment de tuile ou un morceau de poterie; les cimetières de cette époque sont de véritables collections céramiques. Les pauvres même, qui ne pouvaient trouver un vase dans leur répertoire culinaire, donnaient une simple tuile ou le tesson d'un vase, et les petits enfants, que l'on ne brûlait pas, emportaient avec eux leurs tétines, leurs poupées, ou leurs joujoux en terre ou en verre. Enfin, on aura une idée de l'abondance des vases dans les cimetières de cette époque quand on saura que le cimetière de Terre-Nègre, à Bordeaux, en a donné plus de vingt mille à ses explorateurs modernes. »

A partir de Constantin, on inhuma les corps au lieu de les brûler, mais toujours en les accompagnant de vases funéraires; on a pu mettre à découvert quelques tombes encore intactes qui, toutes, ont révélé les mêmes usages. Le corps était posé horizontalement avec les armes et les objets précieux qui avaient appartenu au défunt; des vases de formes et de grandeurs diverses étaient placés autour



Poteries gauloises. — Dessin d'Édouard Garnier.

avec beaucoup de symétrie; d'autres, très-petits, étaient disposés à côté même du cadavre; quelquefois une coupe à boire, celle sans doute dont le guerrier se servait habituellement, était posée sur sa poitrine.

L'ÉDUCATION D'UN GLAND.

I

« Quand mon éducation commencera-t-elle? » se dit en lui-même le gland, déployant, sur la branche d'un vieux chêne au bord de la forêt, son cône gracieux et sa soucoupe délicatement ciselée. « J'entends bien un jour devenir comme mon père un chêne; tous les glands répètent que c'est ce que nous devons être; mais certes, pour l'heure, il y a peu de chances. Je ne sais depuis combien de jours je suis ici, et je ne sens en moi aucun changement, si ce n'est que je deviens moins joli que je n'étais jadis, jeune et vert; je commence plutôt à me sentir vieux, ridé : à ce train, je ne me vois pas grand espoir de devenir chêne ou n'importe quoi! si ce n'est un vieux gland sec... Quand donc mon éducation commencera-t-elle? »

Tandis qu'il méditait ainsi, une forte brise s'éleva, soupira tristement à travers les feuillages d'automne, et secoua au dehors du vieux chêne plusieurs de ses feuilles roussies. Avec elles tomba le pauvre gland.

« Quel obstacle à mes progrès! pensa celui-ci. Cette chute n'a certes rien à faire avec mon éducation; quand donc celle-ci commencera-t-elle? »

Un ou deux jours après, un troupeau de porcs fut lâché dans la forêt; aussitôt ces animaux commencèrent à grogner et à fouiller sous les feuilles mortes, cherchant des

glands. Le nôtre vit nombre de ses frères disparaître, impitoyablement entraînés par les voraces groins. Il évita ce malheur en demeurant immobile sous les feuilles mortes.

« Triste destinée! trop claire! pensait-il; à être écrasé et secoué de la sorte, personne ne peut rien apprendre! Quand donc mon éducatiou commencera-t-elle? »

Tout ce temps, les pourceaux se vautraient dans les feuilles tombées, et leurs pieds fourchus, leurs groins humides, les éparpillaient, jusqu'à ce que l'un d'eux fit par accident rouler le gland au bas d'un petit monticule sur la lisière du bois, dans le voisinage d'un parc, et il resta là invisible durant tout l'hiver.

Après avoir été si longtemps secoué et foulé aux pieds, c'était vraiment un temps de répit; mais dans sa chute la peau brune et ridée du gland s'était fendue, et il se dit :

« Surcroît de désastres! Comment pourrais-je jamais devenir un chêne, lorsque je suis tellement écrasé et défiguré qu'à peine me reconnaîtrait-on pour un gland!... Quand donc mon éducation commencera-t-elle? »

Tout l'hiver la pluie tomba sur lui, l'enfonça de plus en plus sous les feuilles mortes et sous les mottes de terre, jusqu'à ce que sa beauté de gland eût disparu; et il s'assoupit, plongé dans l'obscurité humide et froide, jusqu'au temps où les grandes neiges vinrent l'envelopper de leur blanc édredon. Mais enfin la chaude haleine du printemps qui ranime la nature endormie vint doucement l'éveiller.

« Quelle pitié, se dit-il, que j'aie perdu un temps si long à dormir! à peine sais-je ce que je suis, et où je suis. Oh! la triste perte de temps! Personne, c'est trop évident, ne peut faire son éducation en dormant; quand la mienne commencera-t-elle?... »

Tout en songeant ainsi, le gland étendait des deux côtés deux petites excroissances vertes qui ressemblaient à des ailes, et s'essayait à regarder hors de son trou. Il y réussit avec ravissement; quelques efforts de plus, il parvint à tenir ferme sa tête au-dessus du sol et à voir autour de lui.

« Tiens! voilà mon père, le vieux chêne! Comme il est vert et frais! Mais moi, que je suis loin de lui! si frêle, si petit, si près de terre! Quand donc commencerai-je à lui ressembler? »

En attendant, il se sentait très-heureux, et si plein de vie, bien que tout petit! Et le soleil brillait sur lui si gracieusement, et les chaudes averses et les fraîches rosées semblaient si remplies du tendre désir de le nourrir et de l'aider! De petites feuilles vertes s'allongeaient hors de ses flancs, et maintes petites racines affairées se tortillaient, s'enfonçant dans le sol; les tendres feuilles respiraient et buvaient le chaud soleil, et les racines, grands chimistes et fameux cuisiniers, tiraient pour lui de la terre et des pierres un continuel et délicieux régal. Il n'en pensait pas moins quelquefois :

« Tout cela est fort agréable, et je me sens très-heureux. C'est une jouissance, à merveille! mais ce n'est point une éducation. Ah! quand la mienne commencera-t-elle? »

An printemps suivant, les premières gelées eurent beaucoup plus de prise sur la jeune pousse, dans sa position exposée et solitaire, que sur les plants abrités de la forêt; il vit les arbres du bois verdir et appeler les oiseaux chanteurs sous leurs tentes ombragées, tandis que la séve, chez lui, ne montait que lentement, se glissant avec peine à travers d'étroites cellules, et que ses bourgeons restaient encore luisants et durs.

« Quel cruel arrêt! pensa le gland, quel retard pour mon éducation! demeurer ici, détaché de tous les autres, sans protection! Ah! quand mon éducation commencera-t-elle? »

Mais au dernier printemps, vers la fin, étaient venues quelques journées d'un âpre vent d'est et d'une aigre gelée. Sous le bois, le gland vit pâlir les feuilles les plus avancées; elles se fanèrent à peine déployées, et tombèrent flétries et sans vie, rejoignant les vieilles feuilles mortes de l'automne passé, tandis que ses fermes petits bourgeons restaient sains et saufs sous leurs dures et brillantes écailles, protégés par un ennemi contre un pire. Le vent d'est et la noire gelée passèrent, et le mince rejeton s'épanouit et prospéra.

Durant cet été, et le suivant, et l'autre encore, il fit de rapides progrès; mais une aventure dont il ne sut d'abord trop que dire l'attendait au quatrième automne. Le propriétaire du parc au bord duquel il avait grandi s'arrêta près de lui, et dit à son garde :

« Voilà un beau rejeton qu'il faut conserver. Il est vigoureux et sain : dans cet endroit, détaché du bois, il rompt l'uniformité de la ligne et, vu de la maison, il fait fort bien. Il le faut conserver et l'entourer d'une clôture pour le préserver de la dent des troupeaux. Mais, voyez, il lui pousse un gourmand! Prenez votre sécateur, coupez-moi cette mauvaise pousse, et l'année prochaine, je n'en ai nul doute, le rejeton croîtra à merveille. »

Le garde appliqua soigneusement son sécateur au gourmand, qu'il enleva. Mais le plant, n'ayant pas écouté les paroles du maître, ni observé le soin, l'attention avec laquelle le sécateur avait agi, se sentit blessé au cœur :

« Ma meilleure, ma plus forte pousse! soupira-t-il en lui-même. Quel coup cruel! que de temps il faudra pour réparer cette perte; plus d'un an, je le parierais!... Ah! quand enfin mon éducation commencera-t-elle? »

Mais l'année d'après, les promesses du maître se trouvèrent accomplies.

Des années s'étaient écoulées, et lentement, brindilles à brindilles, bourgeons à bourgeons, le rejeton avait grandi. Les rayons du soleil déployaient ses feuilles; les pluies nourrissaient ses racines; le gel, réprimant ses bourgeons précoces, endurcissait son bois; les vents, l'inclinant de çà, de là, comme déterminés à le jeter bas, l'enracinaient davantage. Si bien qu'années après années, la cime s'éleva de plus en plus; le bois durcit, le tronc s'épaissit, les racines s'enfoncèrent davantage, si lentement néanmoins qu'été après été, le gland répétait sans se lasser :

« Tout cela est très-agréable, mais ce n'est que respirer et être heureux. Après tout, ce n'est pas là une discipline à élever et former de grands arbres. »

Lorsque, durant la succession des automnes, la séve descendit, que les bourgeons cessèrent de se gonfler, et que les branches perdant leurs feuilles se desséchèrent peu à peu, il pensa à part lui :

« Quelle triste lenteur! voilà que je retombe dans l'engourdissement; vais-je encore passer six longs mois sans faire un pouce de progrès? Quand mon éducation commencera-t-elle enfin sérieusement? »

Cependant, au printemps, lorsque ses bourgeons les plus avancés furent pincés par les dernières gelées :

« C'est, en vérité, décourageant, se dit-il; voilà de rudes épreuves! Dans des jours comme ceux-ci, vivre est un effort; endurer est tout ce qui se peut faire! Quand donc mon éducation avancera-t-elle? »

II

Par une belle et tranquille soirée, une petite fille et un vieillard vinrent s'asseoir à l'ombre du grand chêne, qui avait déjà vu s'écouler plusieurs générations d'hommes et avait appris quelque peu leur langage.

Le vieil homme disait :

« Il m'en souvient, étant petit garçon, j'ai ouï raconter à mon grand-père comment, jeune, il avait remarqué cet arbre, alors simple rejeton, l'avait fait délivrer d'un faux bourgeon qui menaçait de le déformer, et l'avait fait entourer et soigneusement conserver. Maintenant, c'est sous sa protection que nous nous reposons; la clôture, depuis longtemps inutile, a disparu; les bestiaux viennent comme nous se coucher à son ombre : c'est un noble chêne, et il donne abri au lieu de le demander. »

Le chêne alors frémit au-dessus de leurs têtes; le vieillard et l'enfant crurent que la brise d'été se jouait dans ses branches; mais c'était bien le chêne lui-même, riant comme il se disait :

« Me voilà donc réellement devenu un arbre de haute futaie ! Tandis que je me demandais quand commencerait mon éducation, elle se terminait; et je suis un CHÊNE, après tout ! » (1)

LES CHEROKEES.

Voy. p. 116.

Les Cherokees, ces Indiens lettrés dont nous avons parlé récemment, étaient, au début du siècle, partagés en soixante-quatre villages, sur les bords de l'Ohio, et formaient alors deux grandes divisions (les *Ottare*, habitants des montagnes, et les *Ayrate*, Indiens des vallées). Ils sont répandus aujourd'hui dans le beau pays d'Arkansas. Les derniers recensements obtenus sur ce peuple par le gouvernement des États-Unis donnent, pour l'année 1866, le chiffre de 14 682 individus. — Cette petite population possède 13 774 135 acres de terre exploités en commun. Les Indiens les plus rapprochés des Cherokees sont les Creeks, les Chactas et les Chickassaws. Les deux premières nations diffèrent très-peu, quant à la population, de leurs voisins; les derniers ne possèdent plus qu'un effectif de cinq mille individus.

Un fait capital a eu lieu tout dernièrement; il montre trop bien le changement prodigieux qui s'est accompli, grâce à Sequoyah (voy. p. 117), chez ces tribus errantes, pour qu'il ne soit pas utile de le consigner ici. Nous avons extrait ces quelques lignes du *Journal officiel* :

« Le 15 du mois de juin, deux tribus indiennes, les plus considérables du continent américain, se sont réunies dans le but d'adopter une constitution commune et de fonder un gouvernement fédératif, sur le modèle du gouvernement des États-Unis.

» La réunion s'est tenue à Okmulgee-Creek, au centre même du territoire indien. La tribu des Cherokees y comptait onze représentants; la tribu des Creeks, treize; la tribu des Choctaws, cinq; la tribu des Séminoles, trois; les Chickassaws et les Osages n'y avaient pas de délégués, leurs chefs étant occupés à régler certaines affaires à Washington; mais la tribu des Schawnees, celles des Sacs, des Delawares, des Foxes, des Caddos, des Ionies, des Vichitas et des Comanches (la plus guerrière de toutes) y étaient représentées.

» Avant d'en venir à la question du pacte fédéral, les délégués cherokees s'occupent d'éducation et d'agriculture. Ils attribuent l'état précaire des connaissances agricoles au défaut de sécurité de la propriété territoriale, que les traités ont été impuissants à garantir, et dont les Américains ont disposé selon leur bon plaisir...

» Sur ces entrefaites, un vieux guerrier courbé sous le poids des années se lève. Il commence son discours en énumérant les grandeurs de la civilisation indienne, qui, dit-il, ne le cède en rien à celle des blancs. Et, comme preuve, il montre le vêtement qu'il a sur lui, tissé des mains de sa fille aînée, dont il célèbre la beauté et l'adresse. On croirait, en l'écoutant, assister à un récit du vieil Homère. Il termine en recommandant à ses compagnons les travaux de l'agriculture, et aux femmes l'aiguille et la navette.

» Le vieux guerrier avait à peine fini, qu'un messager se présente à l'entrée du wigwam et annonce l'arrivée des délégués comanches. Leurs têtes blanchies par les hivers portent une toque de plumes, et leurs manteaux, découpés dans de grandes couvertures, flottent autour de leurs corps amaigris comme un fourreau trop large.

» Dès qu'ils ont paru, tous les autres chefs se lèvent pour leur souhaiter la bienvenue. Un Cherokee prend la parole. Il célèbre dans un langage harmonieux les hauts faits des guerriers indiens. Il dit la vie et les exploits des grands chefs comanches; puis, passant à un autre sujet, il s'applaudit de ce que toutes les autres tribus, unies dans un même esprit, s'apprêtent à fonder ensemble une grande confédération, gouvernée par des lois et administrée par un président.

» La séance se termine par la cérémonie du calumet. Allumée par un Cherokee, l'énorme pipe fait le tour du wigwam, en passant de chef en chef. Chacun aspire deux ou trois bouffées et la repasse à son voisin. Après quoi, on se retire, pour se réunir le surlendemain, lundi, jour où doivent avoir lieu les débats sur la constitution et les dernières questions qui s'y rattachent. »

(1) Traduit de l'anglais.

ÉTATS GÉNÉRAUX D'ORLÉANS.

1561.

Voici une réclamation adressée à François II, en 1561, par les États généraux d'Orléans (cahiers de la noblesse) :

« Levée d'une contribution sur les bénéfices ecclésiastiques pour raisonnablement stipendier des pédagogues et gens lettrés, en toutes villes et villages, pour l'instruction de la pauvre jeunesse du plat pays; et soient tenus les pères et mères, à peine d'amende, à envoyer lesdits enfants à l'école, et à ce faire soient contraints par les seigneurs et les juges ordinaires. »

JEUNES PLANTES. — ENFANTS NAISSANTS.

Monsieur le rédacteur en chef,

L'art de produire et de conserver les plantes des pays chauds s'est fort perfectionné depuis une trentaine d'années et a pris en France une grande extension. On rencontre partout, même dans des campagnes reculées, des établissements soigneusement installés d'après les prescriptions de la science. Que d'art n'y déploie-t-on pas pour faire naître et grandir ces tiges exigeantes et frêles dont les parents sont nés sous des climats brûlants? On redoute le moindre souffle d'air froid, et l'on n'épargne aucuns frais pourvu que leur existence soit assurée.

Nous devons louer ces efforts; cependant une pensée pénible s'impose à notre esprit lorsque nous entrons sous ces prudentes vitrines où le propriétaire nous conduit avec orgueil. Nous nous reportons involontairement à ces pauvres enfants qui naissent en hiver, aux jours des froids rigoureux, et qu'il faut encore porter à la mairie pour l'état civil et à l'église pour le baptême. On ne craint pas de les soumettre à un long et dur trajet (1).

(1) Dans certaines communes, un employé de la mairie est envoyé chez les parents.

Tant d'imprudence pour l'enfant, tant de sollicitude pour la plante! quel contraste!

Si l'on se rendait compte de la funeste influence que cette hâtive exposition à l'air froid exerce sur les nouveau-nés, si l'on pouvait supputer les déficits qui en résultent sur notre population, on ne tarderait pas à rendre générale et obligatoire la faculté, déjà introduite dans quelques grandes villes, de faire sans déplacement d'enfants la déclaration d'état civil exigée par la loi lors de la naissance de l'enfant; et ne consentirait-on pas à baptiser à domicile comme on y porte le viatique?

N'est-il pas évident que des nouveau-nés, dont les organes commencent seulement à respirer, ne sont pas encore acclimatés, et que l'introduction d'un air froid dans des poumons très-impressionnables les expose à des dangers toujours graves et souvent mortels?

VITESSE DE LA LUMIÈRE.

Rappelons par quelques chiffres la vitesse de la lumière.

Struve avait calculé que la vitesse de la lumière était de 307 794 kilomètres, soit de 77 000 lieues, par seconde. Au moyen de miroirs rotatifs, M. Fizeau a réussi à mesurer cette vitesse à la surface même de la terre; il a obtenu le chiffre 314840 kilomètres, soit plus de 78 000 lieues par seconde. Enfin un expérimentateur, récemment enlevé à la science et à l'Institut, M. Foucault, en employant un ensemble d'appareils rotatifs, a cru pouvoir affirmer que la lumière parcourt 298 000 kilomètres, soit 74 000 lieues et demie, par seconde. Et telle était la délicatesse de ses instruments qu'il estimait ne s'être pas trompé de 500 kilomètres. La lumière céleste a donc sa chronométrie. D'où qu'elle vienne, que ce soit de Sirius, du Centaure ou de l'étoile polaire, la lumière franchit la même distance dans le même temps. A raison de l'ancien chiffre, désormais reconnu trop bas, de 70 000 lieues par seconde, un rayon lumineux met trois ans et huit mois à venir de l'Alpha du Centaure jusqu'à nous. Pour nous arriver de Véga, il emploie douze ans et demi; de l'étoile polaire, trente et un ans; de la Chèvre, soixante-douze ans; il est vrai que la Chèvre est à 170 trillions de lieues de la terre. A travers les immensités du temps et de l'espace, la lumière suit sa course, garde son pas, reste dans l'ordre qui est le sien. Si l'éblouissant Sirius s'évanouissait à l'instant même, sa lumière lancée en avant poursuivrait son chemin, et, dans vingt-deux ans, les habitants de la terre verraient encore briller dans le ciel, à sa place, l'astre depuis vingt-deux ans éteint.

LESSIVAGE ÉCONOMIQUE.

L'appareil que nous représentons (fig. 1) est une petite buanderie économique, fermant à l'aide d'un couvercle qui concentre la chaleur : il permet de lessiver le linge avec économie. Il se compose d'une sorte de chaudière placée sur un foyer convenablement disposé, et qui fournit une quantité de chaleur assez considérable sans une dépense exagérée de combustible.

Pour faire la lessive, on verse dans le baquet 100 litres d'eau ordinaire, et la valeur de 5 kilogrammes de cristaux de soude qu'on a fait fondre complétement dans quelques litres d'eau chaude. On plonge le linge dans le liquide chaud, en prenant la précaution de le tasser, de le tordre de temps en temps, afin qu'il soit bien trempé et que l'humectage se fasse également dans toutes les parties. Une fois que l'appareil est plein du linge à lessiver, on ferme le couvercle et l'on active le feu de telle façon que la vapeur sorte très-visiblement autour du couvercle, ce qui assure que l'ébullition est active. Cela fait, on peut laisser éteindre le feu, et il est bon de ne pas retirer le linge avant un repos de douze heures. On l'extrait de la cuve et on le lave à l'eau froide en le tordant énergiquement dans le liquide.

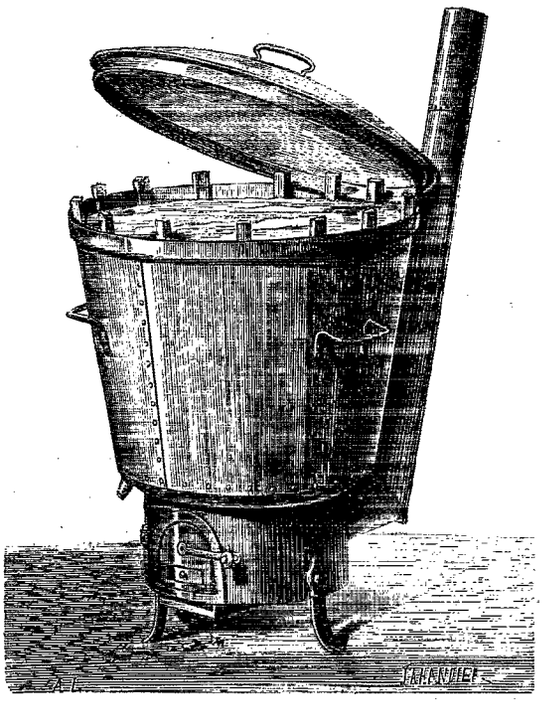


Fig. 1. — Buanderie de ménage.

Une fois cette opération terminée, on a recours à l'appareil de la figure 2. C'est une petite essoreuse très-pratique, formée de deux cylindres qui tournent en sens inverses, sous l'action d'une manivelle que l'on fait agir à

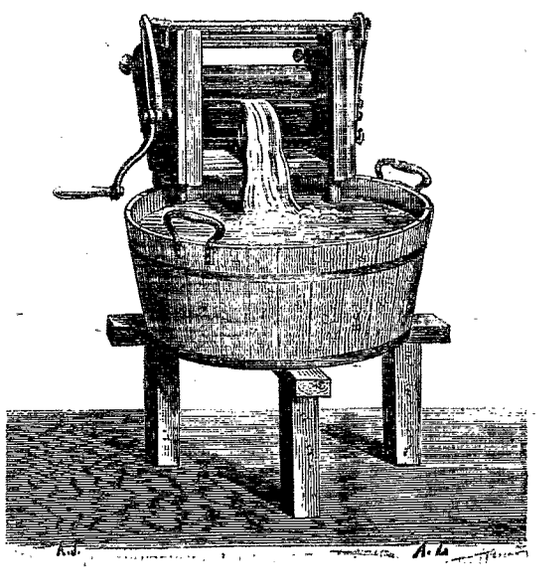
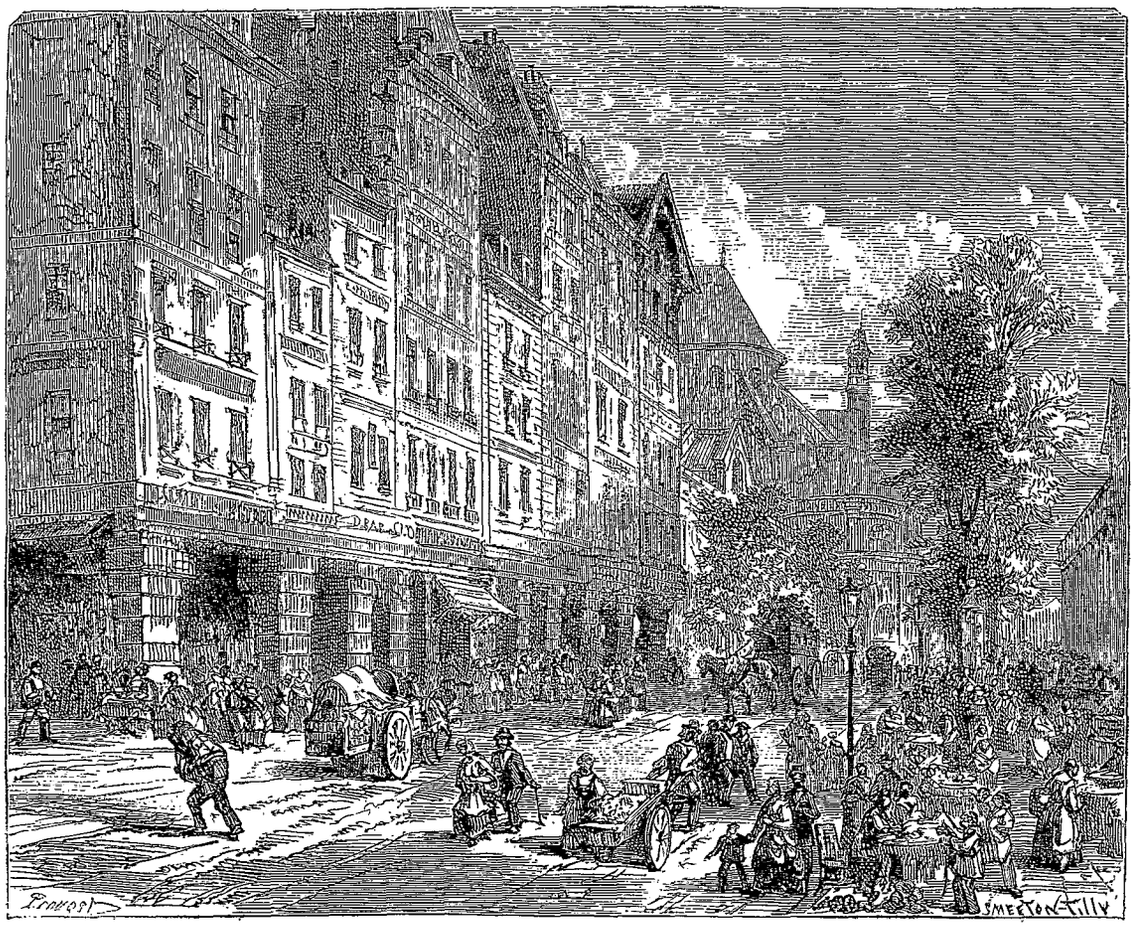


Fig. 2. — Essoreuse.

la main. Ce système peut être comparé à un laminoir; le linge est engagé entre les deux cylindres que l'on met en rotation. Il est entraîné par la course de ces cylindres de bois, qui le compriment et en extraient rapidement l'eau dont il est imbibé.

LE NOUVEAU QUARTIER DES HALLES.



Anciens piliers des Halles, à Paris. — Dessin de Provost.

De tous les quartiers de Paris, celui qui a subi, durant ces dernières années, la transformation la plus complète, est certainement le quartier des Halles centrales. Tous ceux qui habitaient Paris il y a quinze ans se rappellent ce qu'étaient les Halles à cette époque : un amas de baraques sordides, sous lesquelles on circulait avec la plus grande difficulté, dans des allées étroites et encombrées, sur un pavage inégal couvert d'une boue perpétuelle et entrecoupé de flaques d'eau noirâtres et fétides. Les maisons qui, sur trois côtés, entouraient cette vaste agglomération d'échoppes, n'avaient pas meilleur aspect; elles étaient sombres, étroites, les unes hautes, les autres basses, toutes délabrées, pittoresques peut-être, mais à la façon du chiffonnier vêtu de loques et de haillons. Le rez-de-chaussée formait ce qu'on appelait les *piliers* des halles, caricature des arcades de la rue de Rivoli, galerie informe et obscure, série de boutiques sans devanture ou plutôt d'antres noirs d'où se répandaient jusque sur la voie publique des marchandises de toute sorte, neuves ou vieilles, draperies, friperies, chaussures, vannerie, ferraille. Les rues environnantes étaient de véritables ruelles, où le passage d'une voiture refoulait les piétons sur des trottoirs larges de deux pieds ou dans les ruisseaux aussi larges qu'eux. Lorsqu'on était forcé de traverser ce quartier, on passait vite; quand on le pouvait, on faisait un détour pour éviter ce cloaque, où il semblait qu'avec la boue, l'ombre et la malpropreté, les manières grossières, les propos cyniques et les habitudes vicieuses s'étaient cantonnés comme dans leur repaire naturel.

Aujourd'hui, les Halles ont un tout autre aspect. D'élégants pavillons vitrés, légers, aériens, pareils à des serres gigantesques (1), remplacent les baraques d'autrefois. On les traverse sous des arceaux immenses, par des voies larges comme de grandes routes et dont le sol bitumé est uni comme un parquet. La lumière y pénètre, l'air y circule à flots. Une ceinture d'arbres et un cordon de candélabres en marquent l'enceinte. Les rues qui les entourent sont spacieuses, bordées de maisons neuves, la plupart en pierres de taille et garnies de balcons; celles qui ne sont pas luxueuses sont décentes. Cette belle apparence des bâtiments, ce bon ordre et ce bon goût des choses, qui de tous côtés frappent les yeux, n'ont pas été sans effet sur les habitudes de la nombreuse population commerçante des Halles. La mise et la tenue des marchandes s'y sont peu à peu conformées. Leurs boutiques ne sont plus un réceptacle de provisions entassées pêle-mêle; elles sont arrangées avec soin, avec coquetterie : ici les poissons, là le beurre, les fromages et les œufs, plus loin les légumes et les fruits, sont dressés de façon à attirer et à flatter le regard. Il n'est pas jusqu'aux modestes revendeurs, installés en plein air sur les trottoirs en dehors des pavillons, qui ne se ressentent de cette heureuse contagion de l'élégance; leurs humbles étalages, qui s'adressent aux plus pauvres, sont disposés avec symétrie sur de petites tables : ce sont quelques légumes groupés par petits tas, mais ces légumes, choux, salades, carottes, navets, pommes de terre, ont été nettoyés, lavés, brossés, lustrés; eux aussi, ils ont

(1) Nous les avons décrits dans notre tome XXX, 1862, p. 26.

fait toilette, ils veulent séduire et se parent de tout l'éclat de leur coloris. Une promenade aux Halles, par un jour de beau temps, est aujourd'hui mieux qu'une curiosité ; c'est un spectacle attrayant et imposant à la fois, d'où l'on remporte une haute idée de la civilisation d'une grande nation moderne.

Mais si l'on veut bien apprécier l'importance de cet immense marché, ce n'est pas en plein jour qu'on doit le visiter. Il faut s'y rendre de très-grand matin, et même la nuit. Une heure après que la foule sortie des théâtres s'est écoulée dans les rues désertes, quand les dernières fenêtres éclairées se sont éteintes et que le roulement continu des voitures a cessé de se faire entendre, les Halles s'animent et commencent à vivre. Des charrettes attelées d'un cheval et couvertes d'une toile soutenue par des cerceaux arrivent au pas une à une : ce sont les maraîchers et les paysans des environs de Paris qui apportent leurs légumes et leurs fruits. A partir de trois heures, le mouvement augmente ; les charrettes cheminent par longues files sans interruption. Les paniers, hautes et larges mannes recouvertes de fougères ou de larges feuillages, sont promptement déchargés par les *forts*, déposés sur les trottoirs, ou bien transportés dans les pavillons qu'éclairent de nombreux becs de gaz (1). Le bruit s'accroît : ce sont les lourds fourgons des chemins de fer qui amènent au grand trot les denrées lointaines, la viande, la volaille, les mottes de beurre et les lourds paniers d'œufs des fermes ou la marée des ports de mer. Les marchands, les acheteurs, les forts, les employés de l'administration, vont et viennent, courent, s'interpellent. On déballe, on range, on examine, à la lueur des lanternes ; les paniers vides, emboîtés les uns dans les autres, s'élèvent en pyramides ; on débat les prix avec de grands éclats de voix qui retentissent sous les voûtes sonores. Une cloche sonne, on accourt ; la vente du poisson, une des plus importantes, commence : les lots se font ; de larges corbeilles plates, couvertes de poissons aux reflets de nacre, sont exposées sur les bancs de vente. Les crieurs annoncent, répètent les enchères, indiquent les acquéreurs, dont les facteurs inscrivent les noms : turbots, saumons, mulets, paraissent et disparaissent avec une rapidité et un ordre que ne troublent en rien les cris, les apostrophes, les quolibets. En même temps arrive le poisson d'eau douce, anguilles, carpes, brochets, dont on voit les ouïes palpiter encore, et qui se remettent bientôt à nager dans le bassin d'eau courante où on les verse au sortir des mannes. Plus loin, le bêlement des agneaux, le gloussement des poules, le roucoulement des pigeons, se mêlent aux voix humaines. Le mouvement, le tapage, les nombreux marchés débattus et conclus auxquels on assiste, ne donneraient pas une idée nette du commerce qui se fait à la Halle, si l'on ne consultait les registres des inspecteurs où sont relevés les chiffres des ventes. On apprend alors qu'il se vend en une année de dix-huit à dix-neuf millions de kilogrammes de marée, produisant de seize à dix-sept millions de francs ; onze millions et demi de kilogrammes de beurre, rapportant trente millions ; deux cent cinquante millions d'œufs, valant plus de dix-sept millions ; et plus de quarante millions de légumes, de fruits de toute espèce, et de fleurs.

Le jour a paru ; les ventes se poursuivent, soit dans les pavillons, soit sur les trottoirs du carreau ; les charrettes à bras, les hottes pleines, circulent de tous côtés ; des acheteurs en gros qui sont venus approvisionner leurs établissements emportent leurs denrées ; d'autres revendent sur place au détail ; les particuliers, militaires avec leurs grands sacs de toile, religieuses, intendants et femmes de charge, cuisinières et petites bourgeoises avec leurs paniers, se pressent aux étalages, touchent, palpent, soupèsent, choisissent, marchandent, se bousculent. La foule est devenue compacte ; le pavé a disparu sous une couche verte de débris de légumes mêlés de brins de paille.

Mais dix heures vont sonner. Des escouades de balayeurs se mettent à l'œuvre et déblayent méthodiquement le terrain de tous côtés ; l'eau coule à torrents des fontaines, en nappes, en ruisseaux (1). Les charrettes qui, par milliers, s'étaient rangées en file dans les environs, autour de la halle au blé, le long du boulevard de Sébastopol, sur les quais, jusque sur la place du Châtelet et sur la place de l'Hôtel-de-Ville, s'en retournent pleines de paniers vides, accompagnées de leurs conducteurs qui marchent à côté, la limousine sur le bras. Les tombereaux de boueurs enlèvent les monceaux de détritus de toute sorte formés de place en place. Bientôt les fiacres, auxquels l'accès des Halles était interdit, reparaissent et circulent. Le quartier reprend sa physionomie ordinaire, et la Halle n'est plus qu'un grand marché, très-animé encore, mais qui ne conserve plus rien de la prodigieuse activité des heures matinales.

(1) On y brûle annuellement 700 000 mètres cubes de gaz.

L'AME ET L'IMMORTALITÉ.

Une certaine classe d'esprits croient avoir trouvé contre l'immortalité de l'homme un argument décisif. Il n'existe au monde, disent-ils, que de la matière. Or tout ce qui est matériel est composé et se dissout par la mort. Donc, l'homme, qui n'est que matière, comme tout le reste, est dissous, détruit par la mort. Il n'y a donc pas de vie future.

Sans doute, si l'homme n'était que matière, si sa nature ne consistait qu'en une réunion de parties corporelles, la mort, qui défait cet ensemble, détruirait par là même l'homme et sa personne.

Mais il n'en est pas ainsi, l'homme a une âme distincte de son corps.

Chacun a en soi un principe qu'il connaît sans cesse. Il connaît ce principe intérieur sans se servir ni de ses yeux, ni de ses oreilles, ni de ses mains, ni d'aucun de ses sens. Ce principe est donc aperçu d'une autre manière que le corps. Il n'a rien de semblable à un corps : il est invisible, intangible. Bien plus, j'aperçois plus clairement cet être invisible quand je ferme les yeux et quand je me bouche les oreilles. Cet être n'est donc pas un corps.

Soyons plus attentifs encore. Ce principe intérieur, cet être que j'appelle moi, non-seulement je n'y vois rien de ce qui est corps, mais je le sens être parfaitement simple et indivisible. Quand je considère mon corps, je le vois long, large, étendu, plus ou moins gros. Je comprends qu'on pourrait le couper en deux, en trois, en quatre, en cinq parties. Je puis parler de la moitié, du tiers, du quart de mon corps. Ces expressions ont un sens, elles répondent à quelque chose de réel. Puis-je pareillement parler du tiers, du quart, de la cinquième partie de mon âme? Mon corps est susceptible d'être placé dans une balance et exactement pesé. Mon âme est-elle pondérable? Nullement. Le principe qui est en moi, ou plutôt le principe que j'appelle moi, je le sens simple, je le sais simple. Ce principe n'est donc ni corps ni matière.

Regardez-le sous un autre aspect. J'ai la faculté d'agir, la faculté d'aimer, la faculté de penser. Mais ai-je une âme pour penser, une autre pour vouloir, une autre pour aimer? Non. Il serait ridicule et absurde de dire : Mes âmes sont malades, Mes âmes sont révoltées par l'injustice ; —

(1) La consommation d'eau qui se fait journellement aux Halles atteint le chiffre énorme de 2 800 000 litres.

ou bien, Ma première âme est très-vaillante, mais ma troisième âme est paresseuse. Je sens, je sais qu'une seule âme pense, veut, aime en moi. Mon âme est donc essentiellement une, comme elle est parfaitement simple, tandis que mon corps n'est pas simple et n'a pas la même unité.

Enfin, mon corps se renouvelle continuellement dans sa substance. Je suis astreint à prendre de la nourriture plusieurs fois par jour pour réparer les pertes que mon corps subit sans cesse La peau tombe en petites écailles et se reforme, les cheveux poussent ainsi que les ongles, la matière des os et de tous les organes est emportée et remplacée par un courant qui ne s'arrête pas. C'est ce qui fait que le corps grandit, maigrit, engraisse, dépérit, reprend des forces, vieillit. A un certain nombre d'années d'intervalle, on n'a plus le même corps. Ainsi le corps n'est pas un être permanent, un être identique dans sa substance.

Tout au contraire, l'âme, quels que soient ses progrès ou ses défaillances, reste la même quant à sa substance invisible. Le moi que j'étais il y a dix ans, vingt ans, cinquante ans, est encore le moi d'aujourd'hui. Celui qui a commis un crime il y a vingt ans sait avec pleine certitude qu'il est à l'heure présente le même coupable qui s'est souillé de ce crime. Celui qui a accompli il y a trente ans une action d'éclat et qui en demande aujourd'hui la récompense proclame par là que son âme d'il y a trente ans et son âme d'aujourd'hui sont une seule âme identique à elle-même. Si l'on s'avisait de l'éconduire en lui disant : « Que réclamez-vous? Votre moi d'autrefois n'existe plus ; celui d'à présent est un moi nouveau qui ne mérite pas du tout ce dont l'ancien moi était digne », cet homme s'indignerait, et il aurait raison. L'âme est identique, reste identique à travers les années quant à sa substance. C'est le contraire pour le corps.

L'âme est donc immatérielle, simple, une, identique. Le corps est le contraire de tout cela. Le corps périt par la dissolution de ses parties ; l'âme, qui n'a pas de parties, n'est donc ni dissoute, ni détruite par la décomposition du corps. Sa nature lui permet donc de survivre à la décomposition du corps.

Cette raison ne suffirait pas pour qu'elle fût immortelle. Elle prouve du moins que la mort du corps n'entraîne pas la mort de l'âme.

Dieu, qui est tout-puissant, pourrait, s'il le voulait, anéantir l'âme de quelque autre manière. Mais Dieu est la justice parfaite. S'il faisait mourir l'âme au moment de la mort du corps, en la détruisant d'une autre façon, la loi de justice resterait inaccomplie. Or il faut que cette loi ait sa sanction pleine et entière. Pour cela, il est nécessaire que l'âme survive au corps; donc l'âme est immortelle.

Maintenant, en quoi consiste cette immortalité?

On a prétendu que l'homme ne continuerait à vivre que dans ses enfants, dans sa postérité, dans l'humanité. Ce serait une immortalité dérisoire. C'est personnellement que l'homme fait le bien et le mal : il est juste qu'il soit puni ou récompensé personnellement. Si sa personne se perdait, se noyait après la mort dans une multiplicité d'autres personnes, ce n'est pas lui qui jouirait ou souffrirait de cette vie nouvelle, puisqu'il ne serait plus lui-même. L'immortalité conforme à la justice est forcément l'immortalité d'un être qui reste lui-même et qui se reconnaît être la personne qu'il était dans la vie déjà vécue. Sans cela il ne saurait ni qu'il est puni, ni qu'il est récompensé, ni pourquoi il l'est. La sanction morale n'aurait aucun sens.

On a dit encore qu'après sa mort l'homme entrerait dans le sein de Dieu et qu'il serait à jamais confondu avec la substance divine. Cette erreur est semblable à la précédente. Confondu avec la substance divine, l'homme cesserait d'être une personne. Il n'aurait aucun souvenir de sa vie passée ; il ne saurait plus qu'il a bien ou mal agi. Cette fois encore la sanction morale revêtirait une forme inintelligible.

La vie future de l'homme sera donc une existence essentiellement personnelle, consciente de soi-même, gardant toujours présent le souvenir de la vie antérieure.

Que savons-nous de plus par la seule raison? Ayons pleine confiance dans la justice ineffablement parfaite. Dieu nous a créés en harmonie avec l'immortalité. Il nous a doués du pouvoir d'affermir et de développer en nous cette harmonie qui vise au delà de la vie présente et toutes les autres harmonies de notre nature. Il ne crée pas pour tuer; il ne forme pas pour détruire. Il n'anéantira injustement aucune des harmonies dont il est l'auteur. Il récompensera l'homme de les avoir agrandies en donnant à ses puissances leur terme suprême, en lui accordant l'objet si ardemment poursuivi de son intelligence et de son amour.

Cet objet excellent, c'est lui-même. Il se donnera donc lui-même à connaître sans voile, à aimer sans erreur, sans défaillance, sans intermittence. Là sera la suprême récompense et le suprême bonheur.

Il nous réunira aux âmes humaines avec lesquelles l'harmonie n'était en ce monde qu'ébauchée. Cette harmonie sera désormais consommée. Elle s'accomplira par lui, en communication avec lui. Ceux qu'on avait perdus, on les retrouvera, et on ne les reperdra plus.

Les harmonies de l'univers physique et moral, scientifiquement étudiées, sans intervention aucune de l'imagination poétique, démontrent l'existence d'une Intelligence unique, supérieure à l'univers.

La notion du parfait qui est dans notre raison démontre que cette Intelligence est non-seulement supérieure à l'univers, mais encore parfaite, infiniment bonne, juste, puissante, prévoyante.

Cette Intelligence, c'est l'être créateur de tous les êtres, c'est Dieu. Il est l'auteur et le modèle de toutes les harmonies. Imitons selon nos forces ce que nous connaissons de ses perfections. Imitons-le surtout en développant au plus haut degré toutes les harmonies dont il nous a donné les principes. Comme l'univers physique, l'âme individuelle, la famille, la patrie, l'humanité, la société religieuse, sont des harmonies d'origine divine. Travailler à perfectionner ces harmonies, c'est suivre l'exemple de Celui qui ne veut que le bien; c'est la voie véritable du progrès pour les hommes et pour les peuples.

On cherche un moyen de pacifier, de concilier, d'unir les hommes, de les empêcher de se haïr et de se détruire les uns les autres, de les faire s'entr'aimer. Quel moyen meilleur pour approcher du but que l'étude sérieuse des harmonies providentielles? (1)

FABRICATION DU SUCRE DE BETTERAVES.

La chimie désigne sous le nom générique de *sucre* les substances qui sont susceptibles de subir la fermentation alcoolique, c'est-à-dire qui se convertissent, sous l'action de l'eau et d'un ferment, en alcool et en acide carbonique. On distingue plusieurs espèces de sucres, parmi lesquelles nous citerons seulement : le sucre ordinaire ou prismatique, qui se trouve dans la canne, la betterave, l'érable, les carottes, les ananas, etc. ; la glucose ou sucre de raisin, qui forme le principe sucré des fruits aigres et sucrés tout à la fois.

Le sucre ordinaire est celui qui offre, par son emploi de tous les jours dans l'alimentation, la plus grande im-

(1) Charles Lévêque, *les Harmonies providentielles.*

portance. Il a été connu de toute antiquité en Chine et dans les Indes, le pays originaire de la canne à sucre. Ce fut seulement en 1643 que les Anglais cultivèrent la canne à sucre à la Barbade, et les Français, en 1648, à la Guadeloupe. Pendant longtemps le sucre n'était considéré que comme une substance médicinale. Sous Henri IV les pharmaciens le vendaient à l'once, comme ils le font aujourd'hui pour le quinquina. Vers 1660, les Anglais commencèrent à fournir en sucre tout le nord de la France, qui, en 1695, produisit elle-même cette substance dans ses colonies. A cette époque, on ne consommait dans notre pays qu'un million de kilogrammes de sucre; en 1830, ce chiffre de consommation atteignait 80 millions de kilogrammes; il dépasse aujourd'hui 250 millions.

La fabrication du sucre à l'aide des betteraves est relativement moderne; elle est née pendant le premier empire, au moment où la France, cernée par l'ennemi, ne pouvait vivre que des propres ressources de son territoire. Cette industrie a pris aujourd'hui un si large essor, une si considérable extension, qu'on peut la considérer à juste titre comme une de nos plus importantes applications de la science moderne.

La composition des betteraves est assez variable; mais voici des chiffres qui donnent à ce sujet une moyenne approximative :

Eau	83.5
Sucre	10.5
Cellulose	0.8
Cendres	0.7
Albumine	1.5
Matières organiques non dosées	3.0
	100.0

Les betteraves à sucre rendent à peu près 40 000 kilogrammes à l'hectare; quand le poids des racines est plus élevé, ce qui arrive quelquefois, on a un produit beaucoup plus chargé en eau et bien moins sucré.

Les betteraves sont arrachées pendant le mois d'octobre, et mises en silos jusqu'au moment où elles sont transportées dans les sucreries. Là, elles sont d'abord soumises à un lavage méthodique, au moyen de mécanismes ingénieux qui les dépouillent de la terre et des pierres qui en souillent la pureté. Une fois lavées, les betteraves arrivent dans l'appareil broyeur, formé d'un cylindre armé de dents qui râpent les racines et les transforment en pulpe.

Dans l'industrie, ces opérations s'exécutent sur une vaste échelle : c'est ainsi que dans la grande fabrique centrale de sucre, près de Meaux, où nous avons puisé les documents de ce travail, les râperies, placées à 10 ou 20 kilomètres de l'usine, comprennent un parcours de 55 kilomètres de tuyaux d'un diamètre variable entre 100 et 190 millimètres. C'est au milieu de ces râperies que la pulpe de betterave, placée dans des sacs ou des tissus de laine, est soumise à l'action de fortes presses hydrauliques qui en expriment le jus sucré. On a l'habitude de soumettre la pulpe à une pression de plus en plus énergique qui arrive à atteindre le chiffre énorme de 800 000 kilogrammes. On extrait ainsi de 100 kilogrammes de betteraves 90 à 100 kilogrammes de jus sucré, car la pulpe a été légèrement étendue d'eau pendant le râpage.

Le jus obtenu est noir et trouble; si on l'abandonnait à l'action de l'air, il ne tarderait pas à manifester bientôt un commencement de fermentation qui détruirait une partie notable du sucre qu'il renferme. Aussi est-il indispensable de coaguler et de séparer le plus tôt possible l'albumine contenue dans le jus, et qui en constitue la substance la plus altérable. Pour arriver à ce résultat, on dirige le liquide qui s'écoule des presses dans de grands récipients où il est additionné d'un lait de chaux, puis dans des chaudières chauffées au moyen d'un courant de vapeur circulant à travers des tubes de cuivre qui sillonnent le liquide. Aussitôt que le jus ainsi additionné de chaux est porté à une température suffisamment élevée, on y fait passer un courant d'acide carbonique : ce gaz détermine la précipitation de la chaux qui s'est dissoute, et le précipité entraîne avec lui la majeure partie des matières qui se trouvaient en suspension dans le liquide. Pendant cette action, sous l'influence du feu, il se forme à la surface du jus de betterave une mousse très-abondante qui passerait facilement en dehors, si l'on n'y lançait, au moyen d'un tuyau vertical percé de trous, de nombreux jets qui crèvent les bulles et les affaissent, à peu près comme on le ferait en soufflant avec la bouche sur une petite masse d'eau de savon battue et mousseuse.

Aussitôt que cette première carbonatation est terminée, le liquide s'écoule de la chaudière à déféquer dans des bacs de dépôt, où il abandonne le carbonate de chaux mélangé aux impuretés : on extrait le jus contenu dans ces dépôts au moyen d'une pression convenable.

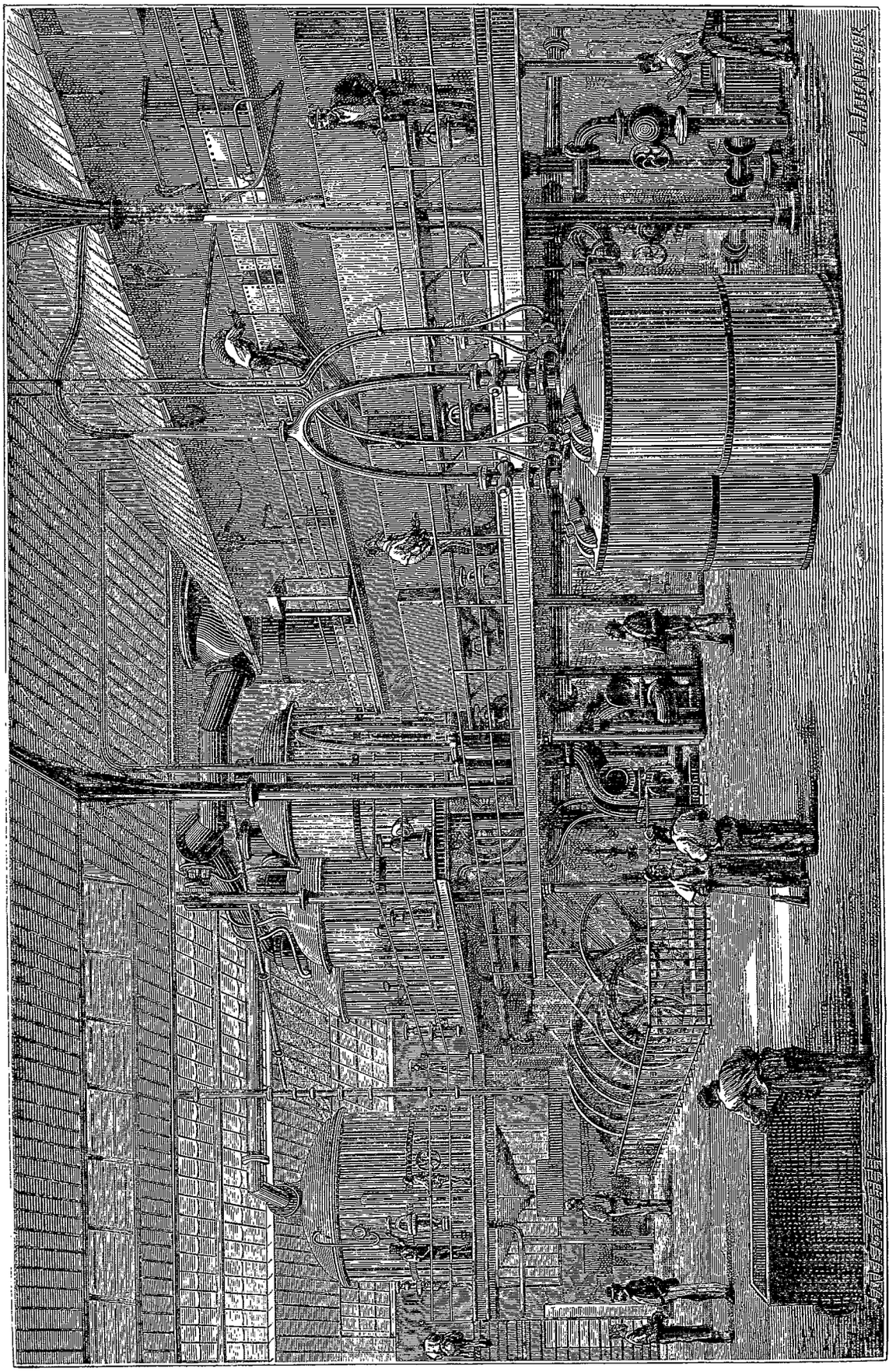
Ce dépôt, extrait des bacs, est conduit à l'état de bouillie claire dans la partie de l'usine où se trouvent les *filtres-presses*. Ceux-ci sont formés d'une série de claies en fer, garnies de toile et maintenues par des cadres métalliques. Le liquide, d'abord enfermé dans des générateurs, est refoulé par une pression de vapeur; il s'écoule à travers les toiles et les cadres qui se correspondent, se divise à travers les toiles, et y laisse le carbonate de chaux dont il était chargé. Quand les pores de ces filtres sont bouchés par les précipités, on retire ces derniers, et l'on recommence l'opération.

Au fur et à mesure que l'on enlève le dépôt retenu par les filtres, on le comprime fortement pour en extraire le jus; celui-ci est mêlé à la portion qui s'est écoulée des filtres. Le liquide total est filtré sur du noir animal en grain, qui possède, comme on le sait, de remarquables propriétés décolorantes; il est ensuite soumis à une seconde carbonatation, opération identique à celle que nous venons de décrire. Le jus, additionné d'une nouvelle quantité de chaux, est soumis à l'action d'acide carbonique, et ainsi de suite. Après cette deuxième carbonatation, il est conduit sur un grand filtre rempli de noir animal, d'où il sort clair pour être soumis aux appareils d'évaporation.

L'évaporation des jus ainsi traités se fait au moyen de l'appareil à triple effet construit par MM. Cail et Cie. Le liquide est introduit dans une première chaudière, dans laquelle une pompe pneumatique a diminué la pression atmosphérique à peu près d'un quart. Le jus sucré traverse des tubes isolés les uns des autres; dans l'espace qui les comprend circule un jet de vapeur provenant d'une machine sans condensation. La température du jus s'élève notablement; il s'évapore et émet de la vapeur qui est dirigée dans une seconde, puis dans une troisième chaudière tubulaire, et qui est suffisante pour y déterminer l'ébullition des nouvelles quantités de jus qui s'y trouvent; car la pression est encore inférieure, dans ces appareils, à celle qui existait dans la chaudière numéro 1. D'après cette courte description, on comprend pourquoi ce système a reçu le nom de *triple effet*, puisque la vapeur qui a servi dans une machine est employée à faire bouillir le jus sucré dans une première chaudière, et par conséquent à produire de la vapeur qui détermine l'ébullition du jus dans les deux chaudières suivantes.

La gravure ci-contre, qui accompagne notre texte, représente la partie la plus importante de la magnifique sucrerie de Villenoy. L'appareil à triple effet est placé vers la gauche du dessin; on voit à côté les uns des autres les trois cylindres qui le constituent. Au-dessous de l'appa-

reil à triple effet, on voit des pompes à vapeur qui aspirent au-dessous du sol le jus provenant des râperies, qui, comme nous l'avons dit, sont situées dans le voisinage. A droite du dessin, on aperçoit des cuves rectangulaires



Intérieur de sucrerie. — Dessin de Jahandier.

placées sur des espèces de balcons; ce sont les cuves de défécation à chaux, dont nous avons parlé précédemment. Les deux grands cylindres figurés un peu plus bas sont les *monte-jus*, qui renvoient le liquide dans les

filtres dont nous donnerons la description dans la suite.

L'appareil à triple effet de l'usine Villenoy est remarquable par ses proportions, qui en font une pièce audacieuse de la mécanique sucrière. Sa surface de chauffe est de 2400 mètres; il se compose de trois chaudières différentielles de 4m.50, de 4 mètres, et de 3m.50 de diamètre. Chaque chaudière est munie d'une grosse soupape qui permet de faire fonctionner l'appareil, à volonté, à double ou à triple effet.

Dans la première chaudière de l'appareil à triple effet, les jus sont évaporés jusqu'à ce qu'ils marquent 10 ou 11 degrés à l'aréomètre Beaumé; ils passent ensuite dans la seconde chaudière, où ils s'évaporent davantage; ils n'en sortent que lorsqu'ils marquent 16 à 17 degrés; ils atteignent enfin le titre de 25 à 26 degrés dans la troisième chaudière. Arrivés à ce point de concentration, ils sont filtrés sur du noir animal, puis conduits dans les chaudières à cuire.

La fin à une prochaine livrais

LA SOURCE DE LA GROTTE QUI PLEURE.

LÉGENDE DES DEUX AMIS

Sur les côtes accidentées de l'Écosse se dressent de hautes falaises, dont les flancs entr'ouverts recèlent de pittoresques pentes tapissées de bruyères, d'ajoncs et de fleurs sauvages L'air y est parfumé, et porte ses aromes à plus d'un demi-mille au large. Une source y entretient la fraîcheur et la vie. Chacune d'elles a sa légende dans ce pays de superstitions gracieuses ou terribles, comme savent les évoquer les imaginations des hommes du Nord.

Quoique généralement instruit, le peuple écossais n'a pas rompu avec ses vieilles traditions; il les conserve avec un soin jaloux, et les aïeux les transmettent à leurs petits-enfants. Le merveilleux qui tient au sol se perpétue ainsi de père en fils, consacrant les pieux souvenirs et les miracles de l'affection.

Au-dessus de « la Grotte qui pleure », où les lichens se pétrifient sous les larmes qui tombent goutte à goutte des stalactites dont la caverne est tapissée, s'élève un rocher à pic. Un rude sentier, sorte d'escalier naturel tracé au bord du précipice, conduit au sommet; là, d'un tertre couvert de mousse et de marguerites, jaillit une eau cristalline, connue depuis un siècle dans le pays sous le nom de la « Source miraculeuse. » La découverte de ses vertus curatives est due, selon la tradition, à un événement surnaturel.

Deux jeunes gens d'un village voisin, liés depuis l'enfance, tombèrent malades de la poitrine. Chez l'un d'eux le mal fit de rapides progrès et se termina fatalement. Celui qui survécut, réduit à l'état d'ombre, eut à peine la force d'assister au convoi de son ami. Il en revint frappé et désolé. Les plus sinistres images le hantèrent toute la nuit; mais, vers l'aube, il s'assoupit et rêva que, par un beau jour d'été, il se promenait *seul* sur la plage où ils avaient été *deux* si souvent. Tout à coup il crut entendre marcher derrière lui, et une voix aimée murmura à son oreille :

— Va toujours, Willie; je t'attends au mont des Tempêtes.

Il se retourna vivement, et ne vit personne. Il continua sa route, gravit l'escarpement de pierres, au bas duquel la mer brisait avec violence, soulevée par le vent d'est; en haut, il regarda avec anxiété. Hélas! la cime du mont était déserte, la voix l'avait trompé. Il s'assit et pleura. Une abeille des champs vint bourdonner autour de sa tête, il la chassa; elle revint, décrivant dans l'air des cercles mystérieux de plus en plus resserrés, jusqu'à ce que ses bourdonnements, se façonnant en paroles, prissent l'accent de la voix de l'ami absent; et la voix disait :

— Creuse, Willie, creuse et bois!

Et il lui sembla qu'il obéissait, et qu'une eau limpide, sortie de terre, lui montait aux lèvres et lui rendait ses forces.

Le rêve s'effaça, mais l'impression demeura. Willie se mit en route pour accomplir son pèlerinage. La tâche était ardue, car le jour était orageux; les vagues recouvraient en partie la plage et défendaient les approches du mont. L'embrun, chassé par une forte brise du large, mouillait et aveuglait le poitrinaire. Il poursuivait sa marche haletante. La voix n'avait-elle pas dit : « Va toujours, Willie! » Hors d'haleine, il s'accrocha aux aspérités du roc, atteignit le sommet, et tomba épuisé. La fraîcheur du sol le ranima; il y pressentait quelque vertu cachée. Il arracha l'herbe et creusa avec la bêche qu'il avait apportée : il frappa le rocher et en fit sortir l'eau qui lui rendit la vie. La source et ses effets sont célèbres encore aujourd'hui, et si l'on en boit l'eau le matin, l'exercice, l'air pur, les habitudes matinales aidant, elle continue à opérer de merveilleuses cures.

INNÉITÉ.

Quelquefois, au fond des campagnes les plus reculées, il se rencontre des enfants qui ont un esprit vif et naïf à la fois, une âme élevée et tendre, résultat heureux d'une vie simple et religieuse, qui s'est éveillée au milieu des bois, des eaux, des prairies, de toutes les splendeurs éloquentes de la nature; puis, les occupations trop exclusivement matérielles effacent peu à peu ce sceau divin.

BARRAU.

FOSSA-NUOVA

ET SAINT THOMAS D'AQUIN

Fossa-Nuova est une vieille église gothique à clocher octogone massif, située entre Terracine et Piperno. Elle est vaste et imposante : on suppose qu'elle a dû être commencée, ainsi que le cloître, à la fin du douzième siècle et achevée au treizième. Le cloître est en partie cintré, en partie gothique. La salle du chapitre, à trois nefs, est très-belle.

C'est dans cette abbaye, habitée par les Cisterciens, que saint Thomas d'Aquin mourut en 1274. Il s'y était sans doute arrêté, surpris par quelque mal soudain, en venant de Terracine ou du monastère dominicain de Fondi pour se rendre au concile convoqué à Lyon. La chambre où il rendit le dernier soupir a été transformée en chapelle. Au-dessus de l'autel est un remarquable demi-haut relief du dix-septième siècle, où le docteur Angélique, l'Ange de l'école, est représenté mourant.

Dans l'église, l'ermite montre, au milieu de la grande nef, sous un grillage, une sorte de pierre de marbre sur laquelle on voit de légères excavations. On lit au-dessus de cette pierre ces mots italiens : *Pedate del mulo di san Tommaso* (Pas de la mule de saint Thomas).

LA PEAU HUMAINE.

Suite. — V. p. 47, 71.

La peau de l'homme et des animaux est d'une extrême souplesse; son élasticité est presque comparable à celle d'une lame de caoutchouc. On trouve, en effet, dans le

derme un nombre infini de petits filaments enroulés à leurs extrémités comme les vrilles de la vigne ; ces filaments, visibles seulement avec un microscope, sont désignés, en raison de leur propriété, sous le nom de *fibres élastiques*.

Chez le vieillard, l'élasticité de la peau diminue ; cette membrane, moins tendue, ne s'applique plus aussi exactement sur toute la surface du corps ; la peau se plisse en certains points, sous le menton, etc. (fig. 5).



Fig. 5.

Au moment où elle se forme, la peau est régulière et très-unie ; à mesure que des mouvements se produisent, elle se creuse de sillons, véritables rides. Celles-ci se forment à la surface du derme ; elles sont seulement recouvertes par l'épiderme, qui se moule, comme nous l'avons déjà montré, sur toutes les saillies et sur toutes les dépressions de la surface de l'épiderme. Les rides se montrent sous l'influence du plissement répété de la peau, comme on peut s'en rendre compte pour les rides des doigts, dont on suivra les progrès avec l'âge, si on les observe sur le nouveau-né et le jeune enfant à différentes époques. L'unique cause de la formation de ces rides est le mouvement des articulations qui détermine des plis à la peau. Il est certain qu'un doigt qui serait immobile pendant toute la vie serait dépourvu de rides.

Une autre espèce de rides, indépendantes des mouvements des jointures, se montre sur le visage. Le plissement de la peau est déterminé ici par des muscles placés plus profondément. Le muscle qui produit la ride est toujours dirigé perpendiculairement à la direction de la ride, et celle-ci se prononce de plus en plus à mesure que le muscle se contracte, le phénomène de la contraction étant toujours accompagné de raccourcissement. On peut donc, en examinant une ride, connaître la direction des fibres du muscle qui l'a produite. Certains muscles du visage se contractant sous l'influence d'impressions plus ou moins vives, on doit comprendre que les personnes nerveuses et d'une grande vivacité se rident de bonne heure, attendu que chez elles les muscles du visage se contractent fréquemment et à la moindre impression. Chez l'homme pacifique, à l'abri d'émotions pour ainsi dire, les rides sont tardives. L'embonpoint joue ici un certain rôle, quoique secondaire, car la graisse qui forme une doublure plus ou moins épaisse apporte un certain obstacle au plissement de la peau, à la formation des rides. Les personnes qui se rident le plus vite sont par conséquent celles qui sont dépourvues d'embonpoint, qui ont une physionomie très-mobile, une nature impressionnable.

Il est aisé de comprendre, d'après ce qui précède, qu'une étude très-attentive des physionomies finit par révéler à l'observateur des aptitudes spéciales, des qualités, des vices, etc., sur le sujet en observation. Tel était le secret de la science de Lavater, qui a nui à son système en l'exagérant. Dans une limite raisonnable, chacun peut arriver au diagnostic des aptitudes, des penchants, etc., de chaque individu par l'étude du siége, du nombre et de la profondeur des rides. Nous ne pourrons donner ici qu'un court aperçu de cette étude.

Rides du front. Les rides horizontales du front se montrent au-dessus des sourcils chez les personnes qui ont l'habitude de beaucoup réfléchir ; ce sont les rides de l'homme laborieux, des personnes sérieuses. Sous l'influence de l'attention soutenue, *le muscle frontal*, placé au-dessous de la peau du front, se contracte en plissant la peau.



Fig. 6. — Rides du front ; rides de la réflexion.

Entre les deux sourcils, on observe des rides *verticales* plus ou moins profondes, qui se montrent surtout chez les personnes qui contractent, c'est-à-dire rapprochent ordinairement les sourcils. Le *muscle sourcilier*, qui produit ce mouvement, est fréquemment contracté par la mauvaise humeur et par diverses passions.

Regardez une personne qui rit ; au moment où le rire se produit, vous apercevez une ride profonde entre la lèvre et la joue ; cette ride part de l'aile du nez et se porte en dehors des coins de la bouche : si la personne est naturellement rieuse, cette ride sera permanente et très-accusée ; quelquefois même elle est double et triple de chaque côté. Ce sont là les rides du rire ; elles indiquent un caractère gai.

Les autres rides sont nombreuses ; celles de la *patte d'oie*, entre autres, se produisent de la même manière en dehors des yeux.

Aucun cosmétique, aucune préparation ne peut empêcher les rides ni les atténuer ; les médicaments, les cosmétiques, ne peuvent pas pénétrer jusqu'au derme, l'épiderme étant imperméable ; or, les rides, nous l'avons déjà dit, siégent sur le derme. Il faudrait enlever l'épiderme pour agir plus profondément ; mais on serait bien embarrassé encore, car la ride tient à une modification indélébile du tissu du derme.

Comment donc éviter la formation des rides ? Rendre la peau du visage immobile, se mettre à l'abri des émotions, se surveiller à tous les instants ; en un mot, empê-

cher toute contraction des muscles du visage (fig. 7). On pourrait donc à la rigueur, par une étude attentive de soi-même, retarder la formation des rides qui ne peuvent pas encore altérer le visage de l'enfant (fig. 8) ; mais, les rides une fois formées, on doit renoncer à les faire disparaître.



Fig. 7.

Nous connaissons des personnes qui cherchent à lutter contre la nature. Nous avons vu une dame russe, d'un certain âge, qui se faisait préparer chaque soir, avant de se coucher, trois minces tranches de veau frais qu'elle appliquait saignantes sur le front et sur les deux joues. On lui avait persuadé qu'elle conserverait une peau fraîche, unie et souple ! D'autres emploient le blanc d'œuf cuit appliqué sur la peau du visage ; et qui sait encore à quels autres moyens elles peuvent avoir recours?



Fig. 8.

La peau est parsemée d'une quantité prodigieuse de petits organes destinés à répandre à la surface du corps une substance qui donne à la peau sa douceur et sa souplesse. Ce sont les glandes sébacées. Ces glandes versent leur produit à la surface de la peau par une petite ouverture qui se montre, sous forme de petits points parfaitement visibles, au visage, au nez particulièrement, où ils prennent une coloration brune sous l'influence de la lumière. La matière sébacée formée par ces glandes est une substance huileuse que l'on aperçoit fort bien en été, lorsque la pointe et les ailes du nez deviennent brillantes sous l'influence d'une forte chaleur.

Quelques personnes offrent un développement exagéré de ce système de glandes, de sorte que la moindre élévation de température extérieure détermine chez elle une exagération du phénomène dont nous venons de parler.

Les glandes sébacées ont la forme de petites poches de la grosseur de la tête d'une petite épingle. Le fond de la poche est placé dans l'épaisseur du derme, tandis que l'ouverture est apparente sur la peau.

L'auteur de l'ouvrage sur la *Machine humaine* dit qu'on peut se faire une idée de la forme d'une glande sébacée en la comparant à une petite grappe de groseille à trois ou quatre grains. La tige de la grappe représente le conduit qui s'ouvre sur la peau, tandis que chaque grain supposé vide et communiquant avec le conduit forme le fond de la poche.

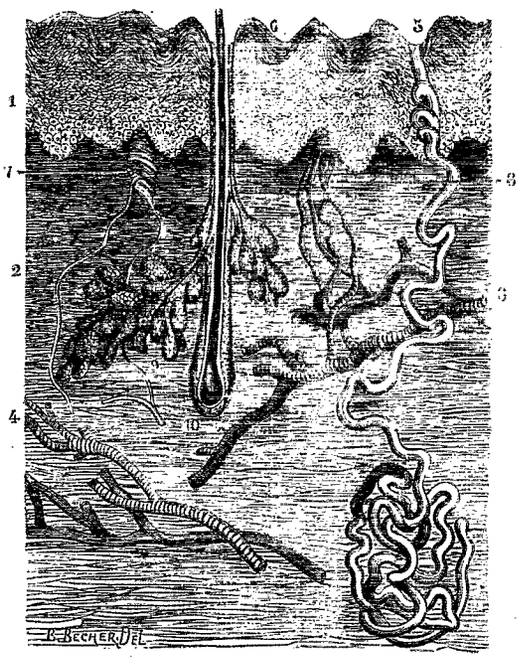


Fig. 9. — Coupe de la peau de l'homme.

1. Couches superposées des cellules de l'épiderme. — 2. Derme. — 3, 4. Artère et veine de la peau, formant des anses vasculaires dans les papilles, dont l'une est indiquée par le chiffre 8. — 4. Fragment d'artère et de veine se trouvant dans la préparation. — 5. Ouverture d'une glande de la transpiration. — 6. Saillie de l'épiderme correspondant à une papille. — 7. Corpuscule du tact dans une papille. — 9. Glande sébacée. — 10. Follicule pileux.

Accidentellement, l'ouverture peut se fermer ; alors la matière continue à être produite, et l'ouverture ne cédant pas, la glande sébacée se dilate et forme dans l'épaisseur de la peau une saillie plus ou moins considérable. Sur le visage de certaines personnes, on voit des saillies petites, blanches et un peu dures; en regardant de près, on aperçoit un point noir au centre : ces saillies sont appelées *tannes*. Quelquefois la distension continue et la saillie prend les proportions d'une lentille, d'un pois; ce phénomène s'observe surtout aux paupières. Au cuir chevelu et dans la peau de la nuque, le développement de ces glandes arrive quelquefois à un plus haut degré, il donne naissance aux loupes. Une loupe n'est donc qu'une glande sébacée dont l'ouverture a été accidentellement oblitérée et qui s'est remplie de matière sébacée au point d'acquérir le volume d'une noisette, d'une noix, d'une pomme. Il est rare qu'elles disparaissent sans opération, et celle-ci n'est pas toujours sans péril.

La suite à une prochaine livraison.

VASE HONORIFIQUE CHINOIS.



Vase honorifique chinois.

Ce vase appartient, ou du moins appartenait, lors de l'Exposition rétrospective de l'Union centrale, à M. le docteur Mentzer, possesseur d'une suite remarquable de bronzes et d'émaux cloisonnés. Il est ornementé en reliefs rehaussés de merveilleuses incrustations d'or et d'argent, revêtu de la vieille patine noire jaspée de vert antique et de rouge sanguin ; il porte en dessous les nervures losangées caractéristiques des fabrications du huitième au douzième siècle. On le classe parmi les vases honorifiques, ce que démontrerait le *ting* ou brûle-parfums qu'il devait accompagner. Certainement, c'est un vase d'autel destiné à un prince de second ou troisième rang, n'ayant droit de sacrifier qu'aux puissances secondaires ou à la terre. Cela paraît incontestable d'après la forme rectangulaire de la

pièce; une confirmation ressort encore de la nature des anses, formulées en têtes *dites* d'insectes; les ornements participent du même caractère; si l'on y rencontre des nuages, la foudre ni les astres n'y sont représentés.

Ce bronze, classé parmi les plus importants de l'Exposition, était aussi l'un des plus remarquables par sa merveilleuse conservation.

Depuis la destruction des bronzes de la collection Taigny, au conseil d'État, les vases de la nature de celui que représente notre gravure deviennent très-précieux.

CHATEAUX EN ESPAGNE.

Nos voisins, aussi bien que nous, construisent des châteaux en Espagne; mais ils s'amusent des leurs, et nous voulons sérieusement habiter les nôtres. BARRAU.

LA JEUNE MALADE,

PARABOLE DE LA CHAMBRE.

La jeune fille malade reste en sa chambre obscurcie, dans la rue sombre de la grande ville, et elle pense :

— Si je pouvais seulement quitter ma prison et regarder ce bel univers! Je suis sûre qu'à chaque respiration je me sentirais devenir plus heureuse et plus sainte. Le bourgeon épineux, sur les branches brunies du printemps, m'apporterait des promesses de résurrection; chaque papillon me parlerait de la vie traversant la mort, chaque fleurette élèverait mon cœur, chaque bouillonnante source me parlerait des eaux vivantes; chaque champ de blé, chaque jardin, me répéterait les paraboles sacrées. Mais ici je ne puis voir de la création divine que le firmament, et il est trop haut et trop loin. Il me faudrait quelques échelons, quelques échelons seulement pour soulever doucement vers le ciel mes faibles pensées; mais il n'y a autour de moi que des choses fabriquées, qui ne me parlent que de la terre, et du temps, et de l'homme.

Et elle retomba languissante sur sa couche.

Le crépuscule assombrissait la chambre, les charbons incandescents s'affaissaient en brûlant; alors il sembla comme si la main d'un ange eût touché et ouvert les jeunes oreilles, car la sombre et silencieuse pièce s'emplit de tendres et douces harmonies. Tous les objets muets et inanimés alentour trouvèrent des voix adoucissantes pour réconforter la jeune malade.

Tous disaient :

— Il est vrai, nous ne sommes que des objets fabriqués; mais ne nous méprisez pas pour cela! A l'origine, comme vous, comme les fleurs, les arbres, les rayons de soleil, nous sortions de la main divine; seulement nous avons été façonnés, moulés par des mains humaines pour devenir ce que nous sommes. Il en est juste ainsi de vous: Dieu vous créa, la vie vous forme. Vos épreuves et votre éducation viennent, comme les nôtres, surtout du travail humain. Appelée à un rang plus élevé, à de plus hautes béatitudes, écoutez-nous cependant, car chacun de nous a des messages pour vous.

Alors les moellons de la muraille dirent :

— Nous venons de montagnes lointaines, des flancs de hauteurs rocailleuses. Le feu et l'eau nous attaquèrent durant des siècles entiers. Ils n'ont pu que nous pétrifier. Ce sont des mains humaines qui nous ont façonnés en habitations, où les enfants de votre race immortelle sont nés; où ils ont souffert, se sont réjouis, ont trouvé abri, repos; où ils ont enfin appris les leçons disposées pour eux par notre Créateur et le vôtre. Mais nous avons souffert beaucoup pour nous préparer; la poudre nous a déchirés jusqu'au cœur, le pic nous a fendus et brisés, à ce qu'il nous semblait à tort et à travers, tandis que nous restions pierres à demi formées dans la carrière. Vous y êtes encore, dans l'atelier, non terminée, non employée, et par conséquent, pour vous, comme autrefois pour nous, beaucoup de choses restent inexplicables. Mais c'est à un plus haut édifice que vous êtes réservée, et un jour vous y serez placée, non par des mains humaines, mais comme une pierre vivante, dans un céleste temple.

Alors le gobelet de cristal dit de sa voix limpide :

— J'étais un dur caillou, une friche inculte sur le bord désolé de la mer; des mains humaines m'ont recueilli, m'ont fait fondre dans des fournaises sept fois rougies, m'en ont retiré pour me laisser refroidir, et m'y rejeter, et me tailler encore, jusqu'à ce qu'enfin je pusse apporter l'eau de la source, et que je fusse pressé avec plus d'un regard reconnaissant par vos lèvres desséchées. Je suis complété; mais vous, la fournaise une fois traversée, vase d'eau vivante passé en meilleure main, vous porterez plus d'une boisson rafraîchissante à des cœurs altérés.

— Moi aussi j'ai passé par plusieurs fournaises, dit à son tour le vase de porcelaine : les couleurs que vous admirez si souvent en moi ont été lentement brûlées peu à peu, chacune voulant être fondue à part; vous, l'épreuve finie, vous porterez les fleurs du ciel et les feuilles de l'arbre de vie pour la guérison des nations.

— Moi, reprit soudain l'horloge, je suis à peine un être individuel; merveilleuse combinaison de mécanismes, je demeure en moi-même un petit monde à part. Chacun de mes rouages, de mes ressorts, avec mon infatigable pendule, a sa propre histoire de feux, de coups d'impitoyables outils. Tandis que nous restions démembrés dans nos divers ateliers, nul n'aurait pu avoir la plus légère idée de ce à quoi nous étions destinés. Chacune de nos parties n'a de sens que combinée avec d'autres. Vous n'êtes pas un petit monde, vous, comme moi, mais le fragment d'un grand monde. Quand tout ce qui vous appartient sera réuni, vous comprendrez tout, comme nous le comprenons maintenant, et votre voix célébrera par de joyeux sons le vol des siècles bénis, qui conduisent à d'autres siècles, de plus en plus heureux, à travers toute l'éternité.

— Et moi, reprit la cassolette à parfums de bronze, venue des siècles d'obscurité, née dans les profondeurs de la terre, des mains humaines m'apportèrent au jour; elles m'ont moulée, sculptée, et placée ici pour y répandre de douces odeurs. Mais vous, bientôt vous porterez l'encens dans le temple, et de vous s'exhaleront des parfums d'amour et de louanges agréables à Dieu lui-même.

— Les carrières furent aussi le lieu de ma naissance, dit la lampe de nuit d'albâtre; mais vous, quand votre éducation sera complète, vous porterez une lumière qui est la vie, et qui n'a pas besoin, comme ma sombre flamme, de la nuit pour devenir visible.

— Moi! chanta la guitare en bois, ornée de cordes métalliques, je suis un être à deux fins. J'ai vécu, j'ai ondulé dans la forêt jadis. Alors la hache du bûcheron s'abattit sur moi et je tombai; d'arbre vivant et portant la vie, je devins un bois inanimé. Puis, après d'autres coups et d'autres traits de scie, après bien des coupures aiguës faites par le couteau ou le ciseau, je redevins encore mélodieux, simplement en m'unissant avec ces cordes métalliques qui n'eurent jamais vie, mais qui gisaient silencieuses dans les mines, jusqu'à ce que la main de l'homme éveillât leurs mélodies. Maintenant, c'est ensemble que nous répondons à votre doux appel, et nous attendrissons pour vous plus d'une heure solitaire : la vie sortant de la mort, la musique traversant les feux de l'épreuve, sont aussi votre destinée. Désormais chaque nerf de votre être éprouvé et perfectionné répon-

dra au moindre contact de la main que vous aimez, remplissant le ciel d'une heureuse harmonie.

— Quant à moi, dit le livre d'hymnes, ma discipline fut peut-être la plus sévère de toutes. Autrefois, frissonnant dans le champ de lin, me réjouissant dans les rosées et le soleil, je fus soudain arraché, torturé, tordu, tissé en linge par de nombreuses mains de fer; alors, pendant quelque temps, je fus soigné, serré, plié, parfumé, mais ensuite dédaigneusement jeté de côté; même en cet humble état, j'ai trouvé du charme. Pauvre haillon, j'ai pansé les blessures de soldats souffrants dans un hôpital militaire. Je devais tomber encore plus bas; je fus jeté sous une meule, annihilé, écrasé jusqu'à devenir une bouillie sans forme. C'est de ces profondeurs qu'est sortie ma vraie vie. Les procédés se sont succédé, les opérations ont remplacé les opérations, jusqu'à ce qu'enfin je puisse ici vous dire des paroles immortelles d'espérance et d'amour. Vous aussi, un jour vous brillerez vivante épître, proclamant aux anges et aux hommes les paroles que ces pages vous murmurent aujourd'hui.

La jeune malade sourit, respira plus librement :

— Les feux sont ardents, dit-elle, les coups pesants, l'épreuve longue. La fin cependant est digne de toutes les épreuves; mais parfois elle semble si loin !

— Oui, répondit le livre d'hymnes, mon histoire rappelle la vôtre, surtout par un heureux trait : même durant votre éducation, vous êtes utile; vous pouvez couvrir des membres froids et panser même des blessures, comme j'ai fait quand je n'étais qu'un pauvre haillon de toile; et plus que cela, même actuellement, en votre temps d'épreuve, votre carrière peut s'ouvrir; à présent même, vous pouvez être une vivante épître, un livre où plusieurs liront des leçons d'espoir et de patience, et ils trouveront des chants de louanges en vous, comme vous faites en me regardant.

— Oui, approuvèrent les pierres, même à présent vous êtes une pierre vivante. Le temple que vous devez former se construit maintenant.

Et la cassolette s'écria :

— Même aujourd'hui, vos prières et vos louanges peuvent s'élever comme un doux encens.

Et le gobelet ajouta :

— Plus d'une coupe d'eau vivante sera portée par vous sur la terre altérée et sèche, à des cœurs qui en ont besoin.

Et la lampe de nuit disait :

— Même maintenant, dans la nuit, toi, enfant du jour, tu répands la lumière autour de toi !... faible clarté, dans un cercle étroit; et cependant, sans le savoir, il en est quelques-uns que tu égayes et consoles.

Et la guitare chanta :

— Plusieurs accents reconnaissants et tendres se sont élancés des profondeurs de votre âme, même en ces jours d'épreuve, se mêlant à mes harmonies, et s'élevant à des hauteurs que mes pauvres sons métalliques n'atteindront jamais.

Alors, toutes les choses muettes élevèrent leurs voix :

— Nous sommes achevées, disaient-elles, heureuses de vous servir, d'être réunies pour votre usage. Un jour, vous aussi, une fois terminée, vous serez prête au service du Maître. Alors il vous introduira dans son temple, qui sera votre refuge à jamais. Comme nous, dès que vous serez perfectionnée, il vous emploiera; mais, plus heureuse que nous, même en attendant, vous pouvez être utile.

Alors la jeune malade ouvrit un autre livre et vit comment le Maître avait écrit ses paraboles, non-seulement sur les cours d'eau, les champs de blé, les oiseaux, les fleurs, la terre féconde et le ciel étoilé, mais sur les objets domestiques, sur les relations communes; et désormais ce ne fut plus la nature seule, mais les soins, les soucis de chaque jour, et les devoirs, et les relations, et tout ce qui nous entoure, qui s'illumina pour elle des leçons de l'amour divin. (1)

LA PATRIE.

Aux yeux de quiconque aime de cœur son pays, la patrie est une mère, la mère patrie, que Platon proposait d'appeler d'un seul mot admirable : *la matrie*. Tous les enfants de cette mère sont frères et sœurs aux yeux du patriote véritable. Sa patrie lui est une grande famille, et toutes les harmonies fécondes de la famille naissent entre lui et son pays; elles font naître les vertus, les dévouements que suscite la famille, mais avec des proportions extraordinaires et souvent sublimes.

Ces mâles vertus éclatent dans toutes les situations de fortune, dans toutes les fonctions, dans les emplois les plus humbles comme dans les plus élevés. Elles paraissent particulièrement énergiques chez le soldat, chez l'officier. Mourir pour sa patrie est un devoir évident et simple : le militaire ne le discute pas. Il donne sa vie sans marchander. Il supporte le froid, le chaud, la faim, la misère, sans murmurer. Pourtant tous ces sacrifices sont contraires à l'instinct individuel; mais celui-ci se tait, bien plus, il disparaît devant l'instinct patriotique joint à l'autorité impérative du devoir. Plus d'égoïsme dans le soldat : c'est un héros, c'est un martyr. Il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, et cependant rien ne lui semble plus naturel. Donc, le sentiment patriotique élève l'âme du soldat à sa dernière hauteur. Au contraire, le lâche qui refuse son sang à son pays s'avilit, et le mépris de tous l'accable.

Dans l'ordre civil, celui qui aime son pays d'un amour de fils a le courage civil. Magistrat, il défend, il applique la loi, advienne que pourra, parce que la loi c'est la justice parlant par la bouche de la patrie. Il brave la fureur de la foule déchaînée. Il est incorruptible, inébranlable. Il couvre de son corps la loi et le droit : il sait que par là il protége le cœur de la patrie.

Le plus simple citoyen, s'il adore son pays, fait tout ce qu'il fait, aime tout ce qu'il aime, dit tout ce qu'il dit, par amour pour son pays et pour la justice.

Concevez un pays où ce juste amour de la patrie anime toutes les âmes, ce pays n'est qu'une seule âme, une unité vivante où l'harmonie centuple toutes les puissances. Ce pays est invincible devant l'ennemi, respecté par lui, redouté par lui. Un tel pays ne sera même pas attaqué; s'il l'est et s'il a su se préparer des forces proportionnées au danger, il sera vainqueur.

Il y a mieux : les facultés qui lui ont été départies et qui sont son propre génie feront d'incroyables progrès. Chacun de ses enfants travaillera, étudiera, agira en vue de l'honneur et de la grandeur morale de sa patrie. Quelle que soit son étendue, ce pays sera considérable par la piété, la science, les mœurs. La liberté aura porté ses fruits, mais comment? En réunissant en faisceau les ressources, les dons naturels, les énergies constitutives qu'elle serait impuissante à produire et qu'elle trouve d'avance octroyés à la nation par le formateur des mondes.

La patrie est donc un être collectif formé par les hommes, mais préparé, préformé par une sagesse admirable, infiniment supérieure à la nôtre. Son existence et son progrès sont nécessaires à l'individu et à la famille. Elle est non moins nécessaire à l'humanité.

Les patries dignes de ce nom, on ne les détruit pas Elles persistent sous l'oppression, dans les chaînes. Un

(1) Traduit de l'anglais.

jour, tout à coup, elles se relèvent, et leur maître est chassé. Cela s'est vu, cela se verra. L'harmonie fausse, artificielle, contraire à la loi suprême, s'évanouit.

Que les conquérants y réfléchissent, si leur orgueil est resté capable de réflexion. Que les peuples qui ont servi leurs desseins y pensent aussi. Une folle espérance les berce. Leur œuvre est mauvaise : elle sera passagère. Ce qui viole les harmonies du droit et de la justice est condamné d'avance et, surtout de nos jours, ne saurait durer.

Mais que les peuples menacés y pensent de leur côté. La condition première de leur conservation, c'est l'unité qui rapproche, la sympathie fraternelle qui résiste aux passions de l'égoïsme, la tolérance mutuelle, les concessions réciproques qui font et refont à chaque instant l'harmonie sociale sur les bases mêmes de l'harmonie providentielle. L'amour de la patrie peut seul donner la durée à la patrie ; lui seul peut créer cette union des esprits, des cœurs, des courages, des vertus, qui est la vie d'un pays, sa fécondité et sa grandeur au dedans, sa puissance respectée au dehors. Un pays divisé est une proie toute prête pour qui veut la dévorer. (1)

MUSICIENS.

Voy. Halévy, t. XXXI, 1863, p. 257; — Meyerbeer, t. XXXIV, 1866, p. 65; — Rossini, t. XL, 1872, p. 241, 309, 386.

HÉROLD.

Louis-Joseph-Ferdinand Hérold, compositeur français, naquit à Paris, le 28 janvier 1791.

Son grand-père, Nicolas Hérold, était un pauvre maître d'école de Seltz en Alsace, qui mourut jeune encore, laissant plusieurs enfants dont l'un s'appelait François-Joseph. Celui-ci embrassa de bonne heure l'état de musicien, et passa d'abord quelques années en Allemagne, où l'on dit qu'il étudia sous Charles-Philippe-Emmanuel Bach. Vers 1781, il vint chercher fortune à Paris. Lié d'une étroite amitié avec son compatriote Louis Adam, déjà professeur renommé, Joseph Hérold eut bientôt des élèves et acquit lui-même la réputation d'un bon maître de clavecin. Il épousa la fille d'un chirurgien ; l'enfant unique de ce mariage fut le musicien illustre qui fait l'objet de cette notice.

Dès ses premières années, le jeune Ferdinand manifesta de grandes dispositions pour la musique. Il en apprit les premiers éléments en se jouant, et l'ardeur de composer s'empara de lui bien avant qu'il sût écrire ; mais le père tenait à ce que, avant de se livrer à l'art, son fils reçût une instruction classique, et il le plaça dans un des bons pensionnats de l'époque.

Contrairement au préjugé vulgaire qui n'admet rien de commun entre un grand artiste et un collégien studieux, Hérold fut un excellent élève : de la sixième à la rhétorique, il remporta un nombre de prix et d'accessits qui le plaçaient à la tête de sa classe. La musique n'y perdait rien ; il travaillait sous la direction de son parrain, Louis Adam, et du jeune Fétis, tous deux professeurs dans la maison, et chaque solennité du pensionnat était pour lui l'occasion d'un morceau de circonstance accueilli avec enthousiasme par les maîtres et par les camarades.

Pendant qu'il suivait les cours, Hérold perdit son père, qui mourut d'une maladie de poitrine, âgé de quarante-cinq ans. Le chagrin violent qu'il en ressentit, malgré sa jeunesse, frappa tous ceux qui en furent témoins et redoubla l'intérêt qu'il inspirait. Cet intérêt même faillit compromettre son avenir. La veuve de Joseph Hérold se trouvait réduite à de faibles ressources : de toutes parts on lui conseilla de faire entrer son fils dans quelque carrière lucrative dont on promettait de lui faciliter l'abord. Heureusement, la mère résista, et, grâce aux privations qu'elle sut s'imposer, Hérold put achever ses études.

A quinze ans et demi, en 1806, Hérold avait terminé sa rhétorique. C'est là que s'arrêtaient alors les humanités. Selon son désir, il entra au Conservatoire de musique. Il y fut simultanément ou successivement élève de Widerkehr pour le solfége, de Louis Adam pour le piano, de Rodolphe Kreutzer pour le violon, de Catel pour l'harmonie ; enfin, au commencement de 1811, il entra dans la classe de composition de Méhul, dont il fut bientôt l'élève de prédilection. Ses succès d'école furent ce que l'on pouvait présager. En 1810, il avait remporté le premier prix de piano ; en 1812, il concourut pour le prix de Rome et l'obtint.

De la fin de 1812 au commencement de 1815, Hérold séjourna en Italie, étudiant, composant et voyageant. Il passa plusieurs mois à Naples, où il donna des leçons aux filles du roi Murat et où il fit jouer son premier opéra, au mois de janvier 1815. Cet opéra, la *Gioventù d'Enrico quinto*, réussit.

Il revint en France par l'Allemagne. A Vienne, il connut Salieri et se lia avec Hummel. En Italie, il était devenu l'ami de Rossini.

De retour à Paris, il se mit à donner des leçons de piano en attendant un poëme d'opéra, et, pour augmenter ses ressources et celles de sa mère, il entra au Théâtre-Italien, d'abord comme souffleur, puis comme accompagnateur. Heureusement, l'occasion si ardemment désirée par lui de paraître à la scène ne se fit pas trop attendre, et ce fut Boïeldieu qui la lui offrit en se l'associant pour la composition d'un opéra de circonstance, *Charles de France*, joué pour le mariage du duc de Berri (1816). La part d'Hérold dans l'œuvre fut louée par les journaux et lui valut un poëme de Théaulon, *les Rosières*, en trois actes. Les *Rosières* furent jouées en 1817 avec un plein succès. Cet ouvrage, dans le genre de l'opéra-comique ancien, abonde en idées mélodiques d'une grande fraîcheur.

La *Clochette*, autre pièce de Théaulon, mise en musique par Hérold, jouée en octobre la même année, n'eut pas une moins bonne fortune ; mais la joie du jeune compositeur fut empoisonnée par un vif chagrin. Son maître Méhul, qu'il chérissait, mourut la nuit même de la première représentation de la *Clochette*. On dit que l'auteur de *Joseph*, à ses derniers moments, s'intéressait encore à la réussite de l'œuvre de son élève, et qu'il en demandait à chaque instant des nouvelles.

Aux brillants débuts du compositeur qui s'annonçait par les *Rosières* et la *Clochette*, succéda pour lui une période que des commencements aussi heureux ne pouvaient faire prévoir. Pendant cinq ans, de 1818 à 1823, Hérold non-seulement ne fit aucun progrès, mais sembla même rétrograder dans l'opinion du monde musical. Les trois opéras-comiques qu'il fit jouer dans cet intervalle, *le Premier venu*, *les Troqueurs*, *l'Auteur mort et vivant*, ne tombèrent pas, mais ils ne répondirent ni à son espoir, ni à l'attente du public. On s'accorde à dire qu'ils renferment de jolies inspirations ; mais les livrets étaient froids, et des contre-temps de toute sorte, comme il s'en produit au théâtre, vinrent chaque fois diminuer encore les éléments du succès. Une mission qu'Hérold reçut en 1821 de l'intendance des théâtres royaux, mission qui consistait à aller recruter des chanteurs en Italie et dont il s'acquitta en ramenant à Paris Galli et Mme Pasta, ne put le distraire longtemps du chagrin qu'il ressentait de l'échec relatif des trois ouvrages que nous venons de nommer. Il tomba dans un grand découragement, et ses rivaux d'alors purent espérer qu'il allait s'absorber dans les leçons de

(1) Charles Lévêque, *les Harmonies providentielles*.

piano et dans les occupations matérielles que lui donnait le Théâtre-Italien, où il était devenu chef du chant. Un acte joué en 1823, le *Muletier*, vint tout à coup dissiper leur erreur. Cet acte est un bijou musical. Le mauvais goût du poëme (dont Paul de Kock est l'auteur) nuisit un instant à l'accueil que le public fit à la pièce ; mais le succès fut bien vite décidé, et il dura longtemps.

Hérold, cependant, n'était pas encore sauvé. Un nouvel essai de lui, *Lasthénie*, donné à l'Opéra et médiocrement reçu, deux productions de circonstance, *Vendôme en Espagne* (en collaboration avec Auber) et le *Roi René*, succès sans importance, précédèrent une chute complète, le *Lapin blanc*, qui ne fut joué qu'une fois. Hérold était au désespoir. Souffrant déjà de la maladie qui devait le tuer, cruellement atteint par la critique d'ennemis déclarés et plus encore par l'apparente commisération de faux amis, que fit-il ? Il écrivit la partition de *Marie*.

Marie, opéra-comique en trois actes, livret de Planard, joué le 12 août 1826, obtint un succès éclatant. En quelques jours, la plupart des morceaux en devinrent popu-



Hérold sur son lit de mort. — Dessin de Bocourt, d'après un dessin d'Eugène Giraud, du 19 janvier 1833 (1).

laires. C'étaient : *Une robe légère*, *Vogue la nacelle*, le *Tic-tac*, etc. Pour la première fois, Hérold vit se chiffrer par centaines les représentations de son œuvre. Il avait atteint la renommée, et il ne doutait plus de lui-même.

Dans les années qui suivirent *Marie*, Hérold devint premier chef du chant à l'Opéra, et composa la musique de plusieurs ballets, parmi lesquels il faut citer la *Somnambule*. Il se maria heureusement. Il fut décoré de la Légion d'honneur, ce qui, pour les musiciens, était alors une distinction très-rare. En 1828, il fit, pour un drame joué à l'Odéon, *le Dernier jour de Missolonghi*, une ouverture et des chœurs d'un grand effet. En 1829, il donna à l'Opéra-Comique un acte d'une couleur triste, mais charmant, *l'Illusion*, qui réussit complétement, et trois actes, *Emmeline*, qui n'eurent pas le même succès, mais par la faute unanimement reconnue du livret. En 1830, il fit, en collaboration avec M. Carafa, un petit acte, *l'Auberge d'Auray*, bien accueilli du public, et un chant de circonstance, *les Trois Journées*, sur des paroles de M. Victor Hugo. Toutes les récompenses qu'un artiste peut attendre soit de l'opinion, soit des corps officiels, semblaient s'offrir à lui ; tout lui souriait, mais il n'avait plus que deux ans à vivre.

Les deux dernières années de la vie d'Hérold ont été marquées par les deux œuvres qui le classent très-haut comme compositeur : *Zampa* et le *Pré aux Clercs*, deux chefs-d'œuvre, qui font honneur à l'école française. Entre ces deux pièces, Hérold a donné un petit opéra-comique, *la Médecine sans médecin*, qui fit peu de sensation.

Zampa, opéra-comique en trois actes, livret de Méles-

(1) Entre divers portraits d'Hérold, nous avons choisi celui-ci, malgré l'impression pénible qu'il produit, à cause de sa frappante ressemblance. La plupart des portraits publiés sont peu ressemblants ; celui-ci était d'ailleurs inédit.

ville, joué le 3 mai 1831, révéla une force dramatique et une entente des grands effets de la scène que *Marie* n'avait pu que faire pressentir. Il faut louer, outre ces qualités, une richesse mélodique sans égale. Aussi, malgré les défauts du poëme, imitation peu déguisée de *Don Juan*, malgré la faiblesse ordinaire des interprètes, pris dans un personnel habitué à des œuvres d'un caractère moins élevé, malgré les attaques violentes d'une école musicale qui a reproché à Hérold un certain usage de formules dites rossiniennes (qu'il est plus facile de critiquer que de bien employer), *Zampa* s'est établi dans l'opinion comme une des grandes œuvres de l'art français. L'ouverture de cet opéra a acquis une popularité immense.

Cette ouverture fut écrite dans l'espace d'une nuit. Ce tour de force n'était pas prémédité. La pièce était en répétition et ne devait être jouée que quelques semaines plus tard. Hérold n'avait pas encore songé à l'ouverture. A la fin d'une répétition où l'orchestre et les acteurs, enlevés par l'œuvre, s'étaient montrés plein d'entrain, il sembla à tout le monde, auteurs, directeurs, chanteurs, que la première représentation pourrait avoir lieu presque immédiatement. L'administration du théâtre était pressée, espérant des recettes. Hérold rentra chez lui, écrivit toute la nuit, et le lendemain il apportait l'ouverture aux copistes du théâtre. Déchiffrée, étudiée avec enthousiasme, elle éclatait devant le public vingt-quatre heures après. Le temps n'avait rien fait à l'affaire.

Le *Pré aux Clercs*, opéra-comique en trois actes, livret de Planard (d'après Mérimée), joué le 15 décembre 1832, est généralement considéré comme l'une des œuvres les plus parfaites qui soient sorties de la plume d'un musicien français. « On ne sait, dit M. Félix Clément (*les Musiciens célèbres*, p. 414), ce qu'on doit admirer le plus dans cette partition : la peinture musicale des situations scéniques, la teinte merveilleuse qui règne sur toute la partie épisodique, le coloris tour à tour discret et puissant de l'instrumentation, tout y est combiné pour plaire à l'oreille la plus difficile et satisfaire l'intelligence la plus exigeante. Le temps n'est plus où le maître cherchait à tâtons sa voie, oscillant entre les Allemands et les Italiens; depuis *Zampa*, il est entré en possession de son individualité, il est lui, il n'appartient ni à Rossini, ni à Weber. Les procédés de l'un et de l'autre, il se les assimile, mais il en dispose librement, arrivé à cet éclectisme heureux qui concilie la mélodie, l'harmonie et l'expression. Dans un ouvrage où tout est à citer, nous nous bornerons à rappeler l'ouverture en *sol* mineur où l'on remarque une fuguette délicieuse, puis un chant large et puissant, et qui est d'une originalité soutenue; le duo si connu *Les rendez-vous de noble compagnie*, l'air de Mergy *O ma tendre amie*, et la touchante romance *Souvenirs du jeune âge*, dans le premier acte; au second, l'air d'Isabelle *Jours de mon enfance!* et le trio *Vous me disiez sans cesse.* Dans le troisième acte, on distingue, entre autres morceaux qui sont des chefs-d'œuvre, la ronde si populaire *A la fleur du bel âge*, le trio syllabique *C'en est fait, le ciel même*, le trio scénique du duel, le chœur des archers, le quatuor d'une demi-teinte délicieuse *L'heure nous appelle;* enfin la scène du bateau, où le récit des violoncelles produit un des plus grands effets qui existent au théâtre. — Le succès du *Pré aux Clercs* fut immédiat... »

Hérold ne survécut que peu de semaines à la première représentation du *Pré aux Clercs*. Atteint du même mal que son père, la phthisie, qui, depuis quelques mois, avait fait de rapides progrès, il eut grand'peine à diriger les répétitions de son œuvre. Le soir de la première représentation, appelé sur la scène par les acclamations enthousiastes des assistants, il ne put paraître : on l'emporta du théâtre presque privé de connaissance. Le 19 janvier 1833, il mourut aux Ternes, près de Paris, où il habitait depuis son mariage. Il lui fut fait de solennelles funérailles, où l'Institut se fit officiellement représenter, quoique Hérold n'en fît pas partie. Il est enterré au cimetière du Père-Lachaise, tout près de Grétry, de Méhul et de Boïeldieu.

Hérold n'avait pas encore quarante-deux ans. Il laissait un fils et deux filles. Sa mère lui a survécu jusqu'en 1860; sa veuve est morte en 1861.

Un opéra dont il avait écrit quelques morceaux fut achevé, après sa mort, par Halévy, et joué sous le titre de *Ludovic*, avec succès. Aux œuvres dramatiques d'Hérold que nous avons énumérées, il faut ajouter un assez grand nombre de morceaux pour piano, auxquels il attachait lui-même peu d'importance, mais dont quelques-uns ont joui d'une assez grande vogue, notamment des variations bien connues sur le *Clair de la lune.*

Nous compléterons cette notice par deux citations empruntées à des écrivains distingués, et qui peuvent servir à déterminer la valeur artistique de l'auteur de *Zampa.*

« Ce qui distingue Hérold entre tous les compositeurs français », dit Scudo, *Critique et littérature musicales*, notice Hérold, « c'est la manière dont il traduit le sens des paroles et traite les voix... La question de savoir comment la musique doit s'allier à la parole, et quel est le rôle qu'elle doit jouer dans une action dramatique, est l'une des plus controversées et partant des plus embrouillées que présente l'histoire de l'art... La musique doit-elle être une traduction littérale de la parole, la suivre pas à pas et mot à mot, en reproduire autant que possible le sens grammatical, sans jamais s'écarter de la ligne logique qu'on lui a tracée? ou bien ne faut-il pas qu'elle s'inspire plutôt du sentiment qui ressort de la situation, qu'elle ajoute à la vérité dramatique les charmes qui lui sont propres, qu'elle rayonne et s'épanche autour de l'idée principale, qu'elle soit l'expansion lyrique de la parole et le langage de l'âme, au lieu de devenir une glose métaphysique plus propre à flatter les susceptibilités de l'esprit qu'à nous émouvoir? »

Scudo rappelle que Gluck et les admirateurs exclusifs de l'ancien opéra français soutenaient la première opinion; Rousseau et les piccinistes, la seconde. Où est la vérité? Elle est également éloignée des extrêmes. L'art s'adresse aux sens pour arriver à l'âme : il ne doit ni négliger le moyen, ni prendre le moyen pour le but. Le grand musicien, comme le vrai poëte, « sait envelopper son idée d'une forme exquise qui satisfait à la fois l'oreille et l'esprit. »

« Hérold, continue Scudo, était pénétré de ce principe, car son œuvre en est un admirable résultat. Sa phrase mélodique est toujours ample et flottante, jamais elle n'étreint le mot de manière à gêner la liberté et la grâce de son allure; elle est à la fois vraie et belle, dramatique et musicale; elle remue la foule et charme les connaisseurs. Ses accompagnements sont exquis, remplis de détails et de caprices adorables qui ajoutent à l'idée sans la tourmenter et sans en ternir la limpidité par des modulations importunes. C'est une musique aussi heureusement conçue que bien écrite, facile à chanter et à comprendre, tendre, spirituelle, naïve et forte, pleine de lumière, de grâce et de vérité. — Hérold est le seul compositeur français dont les œuvres expriment le sentiment indéfini de la mélancolie; sa musique respire partout une tristesse résignée et pénétrante, qui témoigne de l'origine germanique de la plus belle gloire du théâtre de l'Opéra-Comique. »

M. L. Quicherat, dans son excellent livre sur Adolphe Nourrit (chap. V, p. 142 du premier volume), s'exprime ainsi : « L'illustre auteur de *Marie* et de *Zampa*, Hérold, mourut à l'âge de quarante-deux ans, au milieu de son

triomphe du *Pré aux Clercs*. Je rappelle ce souvenir non-seulement pour payer un juste tribut à une des plus grandes gloires de notre scène lyrique, mais parce que la mort d'Hérold influa plus qu'on ne croit sur les destinées de l'Académie royale de musique. Les partitions les plus remarquables de ce maître sont appelées improprement des opéras-comiques. Bien qu'il abondât en idées musicales dans le genre léger et gracieux, le disciple de Méhul affectionnait le style élevé, nerveux, pathétique. S'il eût été donné à ce solide talent de porter les fruits que promettait une séve si vigoureuse, je pense que son brillant rival Auber, dont personne n'apprécie plus que moi le génie élégant et fécond, n'aurait pu lutter avec lui pour la hauteur des conceptions et pour la puissance dramatique. Mais la vie d'Hérold fut courte, et il se mina dans le vain désir d'un poëme avec lequel il pût se révéler... En 1831, Hérold produisit une œuvre magistrale, *Zampa*, qui fit l'admiration de l'Europe. Malheureusement, *Zampa* portait le nom d'opéra-comique. On peut dire que *Zampa* est un opéra-comique tout comme le *Comte Ory*, le *Philtre*, sont des opéras; mais le nom fait beaucoup auprès du commun des juges. Lorsque Rossini fit défaut à l'Opéra, l'administration ne parut pas se douter qu'elle avait sous la main un talent mûr pour atteindre le faîte de l'illustration et soutenir la prospérité du théâtre. Quand j'adresse ce reproche à l'administration, je l'adresse aussi à Scribe; il aurait dû offrir un poëme à un nouvel associé qui lui aurait fait grand honneur. Aussi ce feu se consuma sourdement et sans jeter l'éclat qu'on devait attendre. Hérold mourut sans avoir pu aborder la grande scène et donner cours à ses hautes inspirations. Ce qui n'empêche pas que trois ou quatre partitions lui assurent une place éminente parmi les compositeurs français et dans l'histoire de l'art. Son dernier ouvrage montre quelle variété de couleurs réunissait sa riche palette. Malheureusement, Hérold ne put recueillir la gloire du *Pré aux Clercs*... »

Si Hérold n'a pu jouir lui-même du succès du *Pré aux Clercs*, si ce succès se rattache à l'histoire de l'Opéra-Comique et non à celle de l'Opéra, du moins faut-il convenir que ce succès est un des faits musicaux les plus remarquables de notre temps.

Trois grands ouvrages lyriques ont seuls atteint, à Paris, le chiffre de mille représentations. Le premier est *Richard Cœur-de-Lion*, de Grétry, qui, joué pour la première fois en 1784, est arrivé à sa millième représentation, il y a une vingtaine d'années. Le second est la *Dame blanche*, de Boïeldieu, qui, de 1825 à 1862, a parcouru la même carrière : le chiffre actuel de ses représentations, à Paris, dépasse douze cents. Le troisième opéra auquel cette constatation d'un grand succès populaire était réservée, c'est le *Pré aux Clercs*. De décembre 1832 à octobre 1871, il a été joué mille fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique, et déjà la onzième centaine approche de son terme. L'une des plus éminentes cantatrices de ce temps, Mme Carvalho, a beaucoup contribué à l'éclat de cette reprise.

Zampa, bien plus joué à l'étranger que le *Pré aux Clercs*, est encore loin du grand succès de ce dernier ouvrage, du moins à Paris, puisqu'il n'y compte pas encore tout à fait cinq cents représentations.

Le nombre des représentations n'est pas, au surplus, une preuve sans réplique de la valeur des œuvres musicales ou autres certains petits ouvrages qui flattent le goût vulgaire et atteignent rapidement des chiffres élevés, sauf, une fois sortis du répertoire, à n'y plus reparaître. Pour bien juger, outre la différence des genres, il faut aussi relever celle des temps : il y a cent ans, vingt représentations passaient pour un succès, aujourd'hui c'est presque une chute.

Robert le Diable arrivera probablement dans peu d'années à sa millième représentation. Il faudra plus de temps pour *Guillaume Tell*. Le *Domino noir* les précédera vraisemblablement l'un et l'autre; il a dépassé les huit cents. Quelques années de plus eussent suffi à Auber pour voir le jour de cette millième.

Auber, qui est mort en 1870, c'est-à-dire trente-sept ans après Hérold, était né neuf ans avant lui à un jour près. Ce simple rapprochement de dates fait assez comprendre l'étendue de la perte que fit l'art musical le 19 janvier 1833.

PRODUIRE A BON MARCHÉ.

Un coutelier qui fait cinq couteaux par jour et les vend 1 franc pièce fait de mauvaises journées. S'il trouve le moyen d'en fabriquer dix et de les vendre 75 centimes pièce, ses journées sont meilleures, bien qu'il ait réduit le prix des couteaux au profit des consommateurs. Enfin, si, à l'aide d'une machine, il en fournissait cent par jour et les vendait à 25 centimes pièce, il s'enrichirait — et mériterait de s'enrichir, — car il serait parvenu à procurer des couteaux aux personnes qui ne pourraient pas dépenser plus de 25 centimes pour cet utile instrument.

Produire à bon marché un objet utile, tout en gagnant de l'argent, c'est rendre un service à la société. (1)

UN AQUARIUM MICROSCOPIQUE.

On sait que les eaux stagnantes des marais et des étangs sont peuplées d'une infinité d'animalcules d'espèces et de formes variées, que leur extrême petitesse dérobe à la vue et qu'on ne peut observer qu'à l'aide du microscope. Il semble donc que, pour étudier ces petits êtres, si curieux à tous égards, il faille recueillir l'eau de ces étangs pour la soumettre à l'examen; mais cette recherche est longue, pénible, remplie de difficultés, et il faut souvent attendre longtemps avant que le hasard n'amène la capture de tel ou tel animalcule désiré. Il existe un moyen plus simple et plus commode pour produire en grande quantité ces protozoaires microscopiques.

Nous savons, en effet, que toute matière végétale ou animale immergée dans l'eau détermine, au bout de quelque temps, une fermentation causée par la désorganisation des tissus, et que c'est dans cette *infusion*, véritable macération à froid, que prennent naissance nos animalcules *infusoires*. Il est donc facile, en imitant en petit la nature, de préparer une infusion artificielle, sorte d'aquarium en miniature dans lequel, pendant de longs mois, on verra se succéder les générations d'une partie de ces protozoaires au milieu des végétations microscopiques qui tapisseront les parois internes.

La proportion des quantités d'eau et de matières végétales réunies dans le vase est loin d'être indifférente. S'il y a trop peu de plantes pour le volume de l'eau, la production est lente et pauvre; si l'on met plus de végétaux que de liquide, on détermine promptement l'infection. La règle à cet égard est que la proportion des matières immergées ne dépasse point un dixième du volume de l'eau.

La forme du vase préférable est celle d'un verre à boire ordinaire, bien cylindrique et à parois minces.

Voici une expérience concluante à cet égard.

M. Pouchet remplit une éprouvette d'une macération filtrée donnant facilement des animalcules : il versa une

(1) Maurice Block.

quantité parfaitement égale de cette même macération dans une assiette plate de cristal. L'éprouvette fut placée au milieu même de l'assiette, et celle-ci contenue dans un récipient à moitié rempli d'eau. Une cloche de verre recouvrit tout cet appareil. Cinq jours après, l'éprouvette était remplie d'infusoires, et l'assiette n'en contenait pas un seul.

La lumière aussi paraît concourir au succès d'une infusion et favoriser la production et le développement des microzoaires : plusieurs de ces petits êtres nagent de préférence aux endroits les plus lumineux; un jour bien franc est, du reste, nécessaire aux végétations microscopiques qu'il colore en beau vert; c'est au milieu de ces végétations qu'apparaissent certains gros animalcules.

Malgré toutes les précautions qu'on peut prendre, les résultats qu'on obtient dans la production des infusoires ne sont jamais semblables. Il est impossible d'obtenir à volonté telle espèce, alors même qu'on met en présence les mêmes quantités d'eau et de matières qui l'ont donnée une première fois, qu'on fait usage des mêmes végétaux et qu'on se sert du même bocal.

Depuis le moment où apparaissent les animalcules, la faune d'une infusion varie sans cesse. On voit pulluler une espèce dont on ne retrouve plus trace au bout de quelque temps; elle est remplacée par une autre espèce composée d'animaux aussi nombreux, mais d'une toute autre forme. Toutefois on reconnaît, après avoir suivi un grand nombre d'expériences semblables, qu'il y a une succession régulière et progressive dans les diverses générations qui peuplent tour à tour l'eau d'une infusion, et c'est là une des observations les plus curieuses de cette étude.

On peut établir trois grandes périodes, trois âges successifs par lesquels une infusion doit toujours passer. La première, qui commence à l'immersion des végétaux pour finir à l'apparition des infusoires ciliés, ne produit que des animalcules de la plus grande simplicité d'organisation, des Vibrioniens, des Monadiens, la plupart d'une extrême petitesse.

Cette faune primitive disparaît en grande partie lorsque les ciliés commencent à peupler le liquide. C'est alors le second âge. Les petits êtres de la période primaire servent de nourriture à des animaux incomparablement plus grands qu'eux, doués d'une organisation plus complexe et d'appétits insatiables. Alors le liquide est rempli de ces destructeurs pleins d'agilité, les Kéroniens, les Paramécicns, les Vorticelliens, munis d'appareils compliqués. C'est la période la plus longue pendant laquelle se manifeste la plus active vitalité de ce petit monde. Mais, peu à peu, à la longue, ces races s'éteignent, leur production s'arrête; on voit les individus ralentir leur allure et diminuer insensiblement de nombre. Peut-être la nature du liquide change-t-elle assez pour ne plus pouvoir entretenir leur vie, ou ne trouvent-ils plus assez de nourriture. Le calme semble se faire au sein de l'eau, dont la limpidité tend même à reparaître. Le troisième âge commence bientôt, à l'apparition des géants de ce monde microscopique, les Systolidiens. En nombre toujours très-restreint comparativement à la pullulation des âges précédents, les Systolidiens nous présentent l'organisation la plus compliquée et les mœurs les plus étranges. Puis, lentement, on les voit diminuer de nombre et disparaître sans retour. L'eau a repris sa limpidité première; elle s'est épurée; une couche jaunâtre de débris minéraux occupe le fond du vase, et dès lors il ne reste aucune parcelle de matière organique susceptible d'entretenir la vie. L'infusion n'est plus qu'un désert improductif incapable de nourrir désormais un être vivant.

Voici quelques conseils pour la préparation de l'aquarium. On prend un bocal en verre blanc bien mince, à large ouverture, de la capacité d'un très-grand verre à boire; après l'avoir rempli d'eau de rivière, on dispose quelques tiges vertes, de persil, par exemple, de manière qu'elles trempent complétement et que leur volume représente à peu près un dixième de la masse liquide (fig. 1); puis on expose le tout à la lumière.

Nous avons indiqué le persil, parce que sa décomposition obscurcit moins le liquide que celle de toute autre plante et qu'on peut facilement suivre les phénomènes qui se succèdent dans l'eau. Il est important avant tout de placer ce bocal en un lieu où il puisse demeurer dans un repos parfait, car de nombreux animalcules viennent se fixer à la paroi, et l'agitation brusque du liquide les détache et les inquiète. Mais ce qu'il faut surtout éviter avec soin, c'est l'évaporation trop rapide de l'eau; si l'on se contentait de laisser le bocal à l'air, la chaleur et la sécheresse, en pompant le liquide, amèneraient au bout de peu de temps une diminution du volume de l'eau en même temps qu'une concentration des sels; on serait alors obligé d'ajouter de l'eau, ce qui changerait toutes les conditions premières de

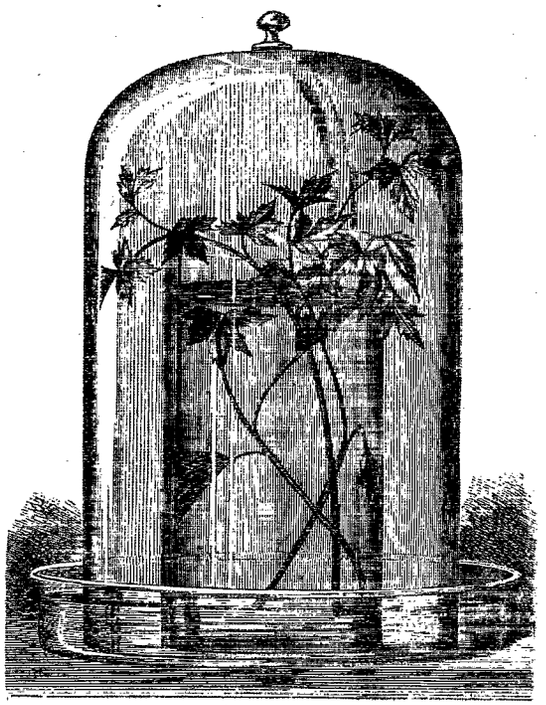


Fig. 1. — Aquarium pour l'étude des infusoires.

l'infusion. On placera donc le bocal dans un plateau où l'on entretiendra une mince couche d'eau, puis on le recouvrira avec une cloche de verre qu'on aura soin d'enlever de temps à autre pour renouveler l'air.

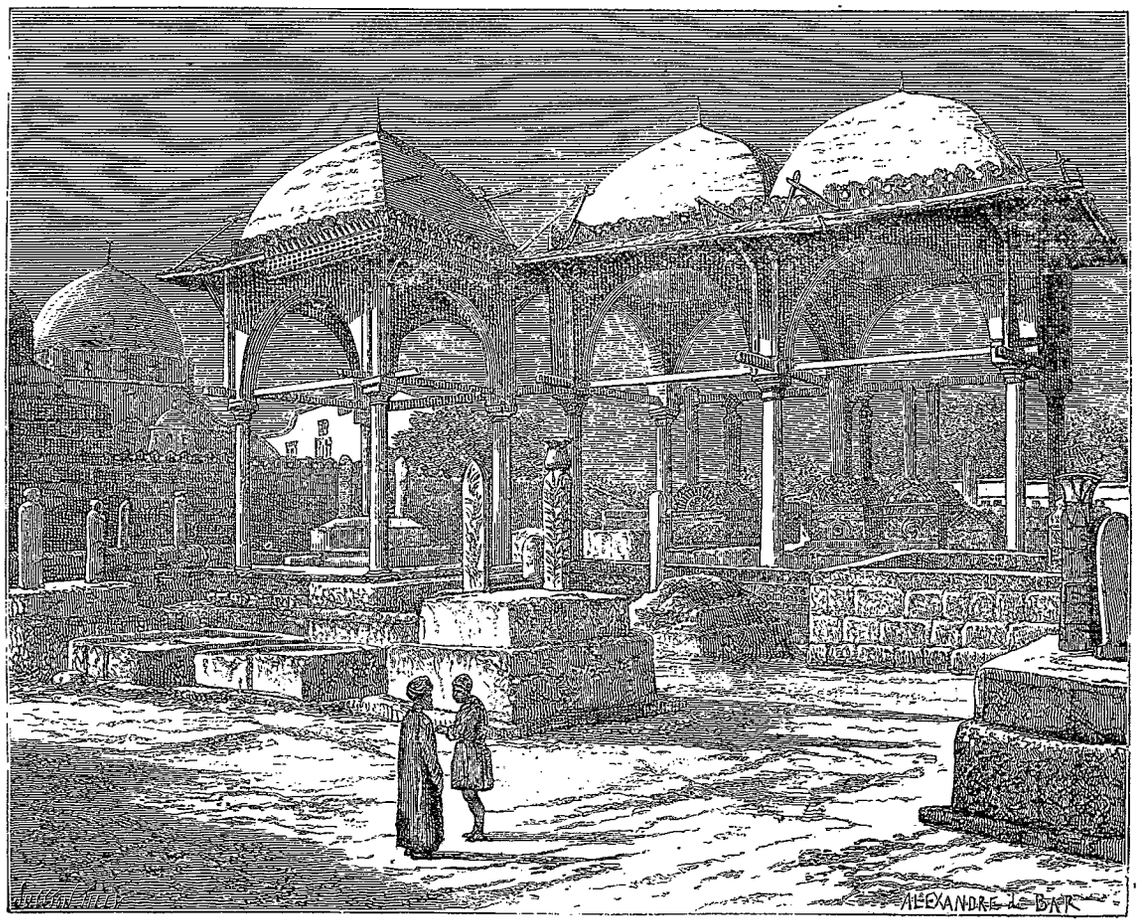
Ces précautions prises, commençons à étudier les curieuses phases que va présenter le petit aquarium.

Le jour même de l'immersion des végétaux, la capacité entière du bocal est d'une limpidité parfaite. Mais déjà, le lendemain si la température est chaude, ou après deux ou trois jours si l'expérience a lieu en hiver, l'eau se trouble légèrement : on dirait une faible vapeur bleuâtre; en regardant très-attentivement à travers le jour et un peu obliquement, de manière que la partie éclairée se détache sur un fond noir, on peut apercevoir de légers nuages blanchâtres suspendus dans le liquide, près des tiges d'un vert d'émeraude, et à quelques millimètres au-dessous de la surface de l'eau. Ces petits nuages sont les premières manifestations de la vie.

La suite à une prochaine livraison.

LES MAMELUKS.

Voy. t. V, 1837, p. 26; — t. XIV, 1846, p. 10.



Tombeaux des mameluks, au Caire. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Braun.

Les mameluks et leur histoire ne sont guère connus de beaucoup de personnes que par le massacre qui mit fin à leur puissance en Égypte, le 11 mars 1811 (1). Un tableau célèbre d'Horace Vernet, conservé au Musée du Luxembourg, a popularisé cette scène terrible. Tandis que l'on fusille par surprise la milice turbulente des mameluks, appelés sous un faux prétexte dans la citadelle du Caire, le pacha, Méhémet-Ali, est représenté, nonchalamment assis, et fumant en paix son tchibouk, un lion couché à ses pieds. Il ne paraît pas que Méhémet ait été en réalité aussi calme à cet instant suprême où sa destinée se jouait dans l'horrible guet-apens : les témoins racontent qu'au contraire il avait peine à se tenir en place, et qu'il marchait en donnant tous les signes d'une violente agitation. L'exécution de ses ennemis lui assura la puissance et lui permit de fonder une dynastie; mais la postérité juge sévèrement de pareilles victoires.

On pense bien que Méhémet-Ali n'éleva point de tombeaux à ses victimes. Les élégantes sculptures que notre gravure représente paraissent être des œuvres des quatorzième et quinzième siècles.

Dans son style naïf et imagé tout à la fois, Guillaume Postel définit ainsi les mameluks : « En ce mesme temps vint un grand nombre de souldars de Tartarie, d'auprès de la mer Noire, dicte de Temerinde ou Meotis, et du Don ou Tanaïs, qui estoient moitié figue et moitié raisin, c'est-à-dire moitié muhamédiques et moitié chrestiens; et occupèrent une partie de l'Arménie majeure, se nommant Circassi, qui veut dire vaillants, et n'estant assés suffisants pour tenir longtemps, se rendirent au sultan d'Égypte comme serfs et se nommèrent mameluh, c'est-à-dire subgets au prince ou roy, desquels, pour leur vaillantise principalement, a esté nommé l'empire des mameluh. » (2)

Les mameluks (de *memalik*, esclaves), étaient originaires des bords de la mer Caspienne; au treizième siècle, ils avaient été élevés militairement en Égypte pour servir de garde privilégiée. Mais ils s'étaient senti bientôt la force d'imposer leurs volontés à leur maître. Ils tuèrent le sultan Touran-Chah et mirent leur chef à sa place. Ce fut le commencement de leur première dynastie, qui dura cent trente-six ans environ, et finit en l'an 784 de l'hégire, ou, si on l'aime mieux, en 1384 de notre ère. La seconde dynastie des mameluks commença sous un chef intrépide que l'on nomme Barquouq.

Barquouq monta sur le trône de l'Égypte le 31 décembre de l'an 1388. Fils d'un renégat circassien de la horde de *Kesa*, ses exploits furent nombreux, et son nom est resté populaire. S'il protégea durant un certain temps le khalifat, il maintint le pouvoir dont il avait su s'emparer avec une habileté prodigieuse, et l'amour des peuples excusa son usurpation. Ce fut un prince magnifique, et, sous son règne, qui ne fut pas toujours agité, l'architecture

(1) Tome V, 1837, p. 27.

(2) Voy. *la République des Turcs*. Poitiers, 1560, in-4°. p. 82

arabe fit encore de merveilleux progrès, sans que les noms des artistes nombreux auxquels on dut ses splendides élégances aient pu parvenir jusqu'à nous. Les tombeaux des mameluks que nous figurons sont peut-être de ce règne.

La seconde dynastie des mameluks finit après la bataille livrée à El-Redânièh, le vendredi 29 du mois de doulhagêh de l'an 922 de l'hégire (23 janvier 1517 de notre ère). Touman-Bey, qui avait été investi du pouvoir souverain sous le titre de *el meleck-el-achrat*, périt d'une façon misérable, quoiqu'il se fût défendu avec une incontestable valeur. Selym-Khan, fils de Bayazid, le fit pendre après lui avoir laissé l'espoir qu'il lui conserverait la vie. « L'exécution de cet ordre barbare, dit Marcel, eut lieu sous l'arcade de la porte dite Bab-Zoulieh, et le crampon de fer auquel fut suspendu le malheureux sultan s'y voit encore de nos jours. » Le même historien a parfaitement qualifié en quelques lignes l'état de l'Égypte sous les sultans de la dernière dynastie des mameluks, et nous reproduisons ici son jugement : « Que pouvaient faire pour le bonheur des populations soumises à leur puissance éphémère, ces hordes d'ambitieux qui passaient leur vie, soit à l'assaut du trône qu'ils convoitaient, soit, quand ils l'avaient conquis, à sa défense contre les assauts de rivaux impatients de leur tour? Leurs regards, sans cesse tournés vers ce pouvoir à usurper ou à conserver, ne redescendaient sur la malheureuse Égypte que pour y voir, non le sol fertile où la destinée ne les avait placés si haut que pour les charger d'en améliorer le sort, mais le champ de bataille ensanglanté qui peut-être bientôt devait être le théâtre de leur propre catastrophe. »

JOUBERT.

Fin. — Voy. p. 134.

Au milieu de ses correspondances multipliées et de ses travaux de toutes sortes, M. Joubert n'oubliait pas les soins de son intérieur, de sa maison. Tout y était ordonné et actif. Le maître avait en horreur l'oisiveté; il fallait que chaque instant de la journée fût rempli, même le temps des récréations, et lui-même joignait l'exemple au précepte, en réglant son temps, ses occupations, et en rendant ses loisirs profitables à ceux qui l'entouraient.

Pour se donner une idée de l'attention qu'il donnait aux détails domestiques, on peut lire ce passage d'une lettre qu'il écrivait de Villeneuve à M. de Fontanes, le 9 septembre 1803 :

« Si vous avez réellement envie de passer ici quelque temps, venez hardiment, mon cher ami.

» Vous ne dérangerez dans cette maison personne que moi.

» Vous me prendrez ma chambre, mon temps, mes loisirs et mes occupations ; mais vous êtes bien assuré que le plaisir de vous avoir pour hôte est au-dessus de tout cela.

» Il faut seulement vous consulter vous-même, et voir, par exemple, si vous pouvez vous passer de valet de chambre. Nous n'avons ici que des filles fort laides, mais pour rien au monde nous ne voudrions leur donner en spectacle un domestique de Paris. Le seul aspect de l'oisiveté de ces drôles-là est propre à corrompre la simplicité laborieuse de tout un pays.

» Il y a, au bout de notre rue, un perruquier qui sera à votre service; notre petite servante battra vos habits.

» Nous vivons avec abondance, et je suis d'ailleurs peu en peine de vous bien traiter à table. Je sais que rien n'est plus aisé, malgré vos prétentions à la gourmandise, que de vous faire prendre pour excellente une chère détestable.

» Vous aurez une chambre vaste où il ne pleut pas, un cabinet de propreté et une baignoire attenant, trente coteaux autour de la ville, et toute la terre autour de vous.

» Vous serez seul tant qu'il vous plaira, et avec nous tant que vous voudrez. »

Il y avait à Villeneuve une société choisie, nombreuse, des salons très-fréquentés et dont quelques-uns ne le cédaient en rien aux réceptions de nos grandes villes.

Sitôt qu'ouvraient les salons de M. Joubert, l'élite de tous les autres y accourait en foule. On y jouait des charades, on y filait des proverbes, et ces impromptus imagés, ces fins jeux de mots entrecoupés de chants, avaient un succès fou à Villeneuve aussi bien qu'à Paris. On y applaudissait les nièces de l'amphitryon, notamment la plus jeune, dont la mimique et la voix eussent excité l'envie de plus d'une lauréate de l'Opéra. Joubert avait imaginé d'installer dans son salon une *crécelle* pour avertir de l'entrée en scène des acteurs. Les cris aigus du moulinet de bois faisaient l'office de la sonnette classique dans les théâtres; ils annonçaient le lever du rideau, et les dormeurs principalement applaudissaient des deux mains cette singulière musique. La crécelle de M. Joubert est conservée dans sa famille.

Bon et obligeant par nature, M. Joubert donnait audience à tous ceux qui la lui demandaient. Chaque fête de famille servait de prétexte à de modestes réjouissances où le personnel de la maison trouvait aussi sa part. Sympathique à la jeunesse, à la musique, M. Joubert se plaisait à réunir les jeunes filles de Villeneuve et à leur faire répéter de pieux cantiques, souvenirs de sa jeunesse et de son enfance chrétiennes. C'était surtout à l'époque de Noël qu'il aimait à entendre redire ces vieux et caractéristiques refrains populaires de la sainte veillée.

La bienveillance de son caractère était telle qu'elle encourageait les plus timides et faisait ressortir en chacun ce qu'il avait de meilleur.

« On ne peut causer avec M. Joubert, disait une amie, sans se croire de l'esprit. »

M. et Mme de Chateaubriand partageaient souvent ces naïves distractions pendant leurs séjours répétés dans la maison de la rue du Pont. Dans ces aparté intimes, dans ces moments d'abandon, on usait parfois d'appellations symboliques, thème habituel d'aimables et fines plaisanteries dans les correspondances comme dans les conversations.

Faisant allusion à l'élévation et à la délicatesse d'esprit de M. Joubert, et peut-être aussi à sa taille élancée, ses deux amis l'avaient surnommé *le cerf*.

Mme de Chateaubriand était appelée *la chatte*, à cause de son esprit malin et railleur. C'est elle qui, fatiguée d'entendre M. de Fontanes, le grand maître, et Joubert, son second, causer chez elle, depuis huit jours, enseignement, méthodes, règlements, lycées, leur lança, un beau soir, ce vers épigrammatique :

L'ennui naquit un jour de l'*Université*.

On désignait M. de Chateaubriand sous le nom de *chat*.

A ce propos, et au moment où Chateaubriand, ministre des affaires étrangères, arrivait à Villeneuve, à la suite de la guerre d'Espagne et de la vive opposition qu'elle lui suscitait dans les Chambres, Joubert lui dit en l'abordant : « Mon ami, le *chat* est encore sur le toit, mais il pourrait bien en descendre bientôt. » Cette fine prophétie eut son accomplissement quinze jours après, et Chateaubriand fut le premier à en rire, tant les intrigues et les jalousies le dégoûtaient du pouvoir, et tant il trouvait de paix et de bonheur à séjourner à Villeneuve! M. Joubert ne changeait pas pour lui avec la fortune; invariable dans son amitié,

il ne voyait dans la disgrâce d'un ami qu'un motif de plus pour se dévouer et être utile sans le paraître.

Le dévouement désintéressé, la passion du bien, qui le possédaient, n'étaient pas pour ses seuls amis ou pour sa famille. Il en étendait le bénéfice à tous et surtout aux malheureux.

Une femme des plus pauvres de la ville, mère de six enfants, vient, un jour, remercier Mme Joubert de lui avoir donné un lit complet où couchaient ses trois plus jeunes. Les trois aînés occupaient un autre lit beaucoup moins bon, où ils souffraient du froid, mal couverts qu'ils étaient, encore bien que cette excellente mère leur eût abandonné les meilleures des hardes qui couvraient sa propre couche. Témoin invisible de ces touchants détails, M. Joubert appelle aussitôt son valet de chambre : « Va, lui dit-il tout bas, chercher la couverture de mon lit, et donne-la à cette pauvre mère de famille. Quand je serai pour me coucher, il faudra bien qu'on m'en trouve une autre. »

Un bon vieillard tombé dans la misère, mais pauvre honteux, se trouvait poursuivi à l'ocasion d'une dette urgente, somme assez rondelette, qu'il ne pouvait acquitter. Joubert l'apprend, et désintéresse immédiatement le créancier.

Quand l'huissier parut ensuite chez le pauvre débiteur, qui redoutait si fort l'éclat et les suites d'une saisie, il n'en pouvait d'abord croire ses oreilles en apprenant qu'il ne devait plus rien. Bientôt ses larmes cessent; du désespoir il passe à la joie, et, sous le coup de l'émotion, il remercie, il interroge; mais en vain : ni lui, ni l'homme de la loi n'ont jamais su quel était son libérateur.

Un soir qu'il se promenait sur son chemin favori de Baudemont, M. Joubert rencontre un vigneron de son quartier qui hâtait le pas vers la ville, et il l'arrête en lui adressant la parole :

— Où courez-vous donc ainsi, voisin, d'un pas si pressé?

— Mais j'ai oublié, ce matin, d'aller au tabac. Je n'en ai plus depuis midi, et mon nez n'en peut plus.

— Qu'à cela ne tienne : n'allez pas plus loin. J'ai ici, dans ma poche, un bureau ambulant, qui va vous satisfaire sur-le-champ.

Et, ce disant, Joubert tire sa tabatière et en verse le contenu dans celle du vigneron, qui remercie de son mieux.

Et tout cela était dit, était fait avec une simplicité charmante et une bonne grâce qui doublaient le prix des choses et qui sont le privilége des cœurs d'élite.

M. Joubert, dont la santé s'altérait plus encore par le travail que par la maladie, s'éteignit doucement et sans bruit, à Paris, le 4 mai 1824, entre les mains d'une épouse et d'un fils en pleurs, et entouré des soins affectueux d'une famille dont il avait été l'oracle et l'idole. Il ne lui manquait que deux jours pour accomplir sa soixante-dixième année.

Il laissa en mourant des manuscrits assez nombreux. Il avait l'habitude d'écrire le jour et la nuit. Au lit ou debout, dans son cabinet ou pendant ses promenades, à pied ou en voiture, il avait toujours avec lui son petit crayon d'or, son petit cahier, et ses impressions y sont consignées avec une constance qui ne se dément jamais, mais sans suite, sans prétention, sans le moindre souci d'un regard étranger.

Dès 1803, M. de Fontanes lui écrivait :

« Vous êtes dans la solitude, mon bon ami; rien ne vous distrait. Je vous exhorte à écrire tous les soirs, en rentrant, les méditations de votre journée; vous choisirez, au bout de quelque temps, dans ces fantaisies de votre pensée, et vous serez surpris d'avoir fait, presque à votre insu, un fort bel ouvrage. Profitez de mon conseil; ce travail ne sera pas pénible et sera glorieux. Il faut laisser quelque trace de son passage et remplir sa mission. »

M. Molé, qui croyait le travail plus avancé, lui écrivait presque en même temps :

« Il y a dans votre tête, et peut-être dans vos papiers, un volume composé d'un bout à l'autre des pensées les plus rares, des vues les plus ingénieuses et les plus étendues, exprimées dans les tons les plus heureux. J'ai juré de l'en faire sortir, ce sera le meilleur de mes ouvrages, et il aura pour moi le mérite de satisfaire à la fois mon cœur et mon esprit. C'est dans le sens le plus littéral que je le dis : Je répondrais de tirer « des papiers de la malle » le plus excellent et le plus goûté des volumes. »

Cette *malle* en question était connue de tous les habitués de la maison. C'est dans ce vaste réservoir que M. Joubert entassait pêle-mêle, depuis vingt ans, ses écrits de toute sorte, et il y avait certainement là matière à de plus gros volumes que ceux qui ont été publiés.

Pour répondre aux vœux de Mme Joubert, devenue veuve, Chateaubriand recueillit en un volume les pensées de son ami. Il écrivit, à cette occasion, à Mlle de Fontanes, occupée elle-même d'une édition des œuvres de son père :

« Tandis que vous érigez un monument funèbre, moi, Madame, je rassemble les pensées du plus ancien ami de votre père. Elles ne sont pas destinées à voir le jour. La veuve de M. Joubert semble pénétrée du sentiment que j'exprimais en parlant de lui dans mon *Essai sur la littérature anglaise :* Un homme fut mon ami et l'ami de M. de Fontanes. Je ne sais si au fond de sa tombe il me saura gré de révéler la noble et pure existence qu'il a cachée. Quelques articles qu'il ne signait pas ont seulement paru dans diverses feuilles publiques. Qu'il soit permis à l'amitié d'en citer de courts fragments. C'est le seul vestige des pas qu'un talent solitaire et ignoré a laissés sur le rivage en traversant la vie. »

Ce recueil eut un grand succès à l'étranger aussi bien qu'en France.

Chateaubriand a dit ailleurs de Joubert :

« Homme d'un esprit rare, d'une âme supérieure et bienveillante, d'un commerce sûr et charmant, d'un talent qui lui aurait donné une réputation méritée, s'il n'avait voulu cacher sa vie; homme ravi trop tôt à sa famille, à la société choisie dont il était le lien; homme de qui la mort a laissé dans mon existence un de ces vides que font les années et qu'elles ne réparent point. »

Les lignes qui précèdent sont écrites en note, au bas d'une des trois lettres que l'illustre écrivain adressait à son ami, pendant son ambassade à Rome.

« Qui m'aurait dit, mon cher Joubert, écrit-il ailleurs dans un moment d'épanchement, à l'époque de son premier voyage en Italie, que dans cette petite ville de Villeneuve demeurait un homme que j'aimerais tendrement, un homme rare, dont le cœur est de l'or, qui a autant d'esprit que les plus spirituels, et qui a par-ci par-là du génie? (1) Mon cher ami, je vous le dis les larmes aux yeux, parce que je suis loin de vous : il n'y a point d'homme d'un commerce plus sûr, plus doux et plus piquant que le vôtre, d'homme avec lequel j'aimasse mieux passer ma vie. »

Déjà, longtemps auparavant, M. de Fontanes, dans une épître où il demande à ses dieux pénates d'écarter de son manoir les visiteurs importuns et les rimeurs insipides, avait dit :

(1) Sainte-Beuve a dit de Joubert que c'était un de « ces esprits délicats nés sublimes » (*Causerie* sur Chapelle.)

Mais si Joubert, ami fidèle,
Que depuis longtemps je chéris,
Des cœurs vrais le plus vrai modèle,
Vers mes champs accourt de Paris,
Qu'on ouvre, j'aime sa présence;
De la Paix et de l'Espérance
Il a toujours les yeux sereins...
Que de fois sa douce éloquence
Apaisa mes plus noirs chagrins! (1)

PENSÉES DE JOUBERT.

— N'usez que de pièces d'or et d'argent dans le commerce de la parole.

— Il vaut mieux remuer une question sans la décider que de la décider sans la remuer.

— La logique est à la grammaire ce que le sens est au son dans les mots.

— Combien d'épaules sans force ont demandé de lourds fardeaux!

— Le but de la dispute ou de la discussion ne doit pas être la victoire, mais l'amélioration.

— Voir le monde, c'est juger les juges.

— Un peu de tout, rien à souhait : grand moyen d'être modéré, d'être sage, d'être content.

— La vie est un ouvrage à faire, où il faut, le moins qu'on peut, raturer les affections tendres.

— La vertu est la santé de l'âme; elle fait trouver de la saveur aux moindres feuilles de la vie.

— Les malédictions des pères abrégent la vie; celles des mères donnent la mort.

— Il faut ne choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour ami, si elle était un homme.

— Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience, et rien ne lui en fait aussi peu que la patience de son mari.

— Chacun ne peut voir qu'à sa lampe, mais il peut marcher ou agir à la lumière d'autrui.

— Les maximes sont à l'intelligence ce que les lois sont aux actions : elles n'éclairent pas, mais elles guident, elles dirigent, elles sauvent aveuglément. C'est le fil dans le labyrinthe, la boussole pendant la nuit.

— Les Français sont les hommes du monde les plus propres à devenir fous sans perdre la tête. Ils ne se trompent guère que méthodiquement, tant ils sont bien faits pour la méthode. Leur raison va toujours plus droit et plus vite que leur raisonnement.

DEUX MÉDAILLONS EN ARGENT REPOUSSÉ.

Les deux médaillons reproduits ici par la gravure sont en argent repoussé et se trouvent en Italie, déposés au Mont-de-Piété de Pise. Tels sont les seuls renseignements certains que nous possédions au sujet de ces objets d'art. Nous y ajouterons les conjectures plus ou moins probables



Médaillon en argent repoussé, conservé à Pise. — Dessin de Jules Lavée.

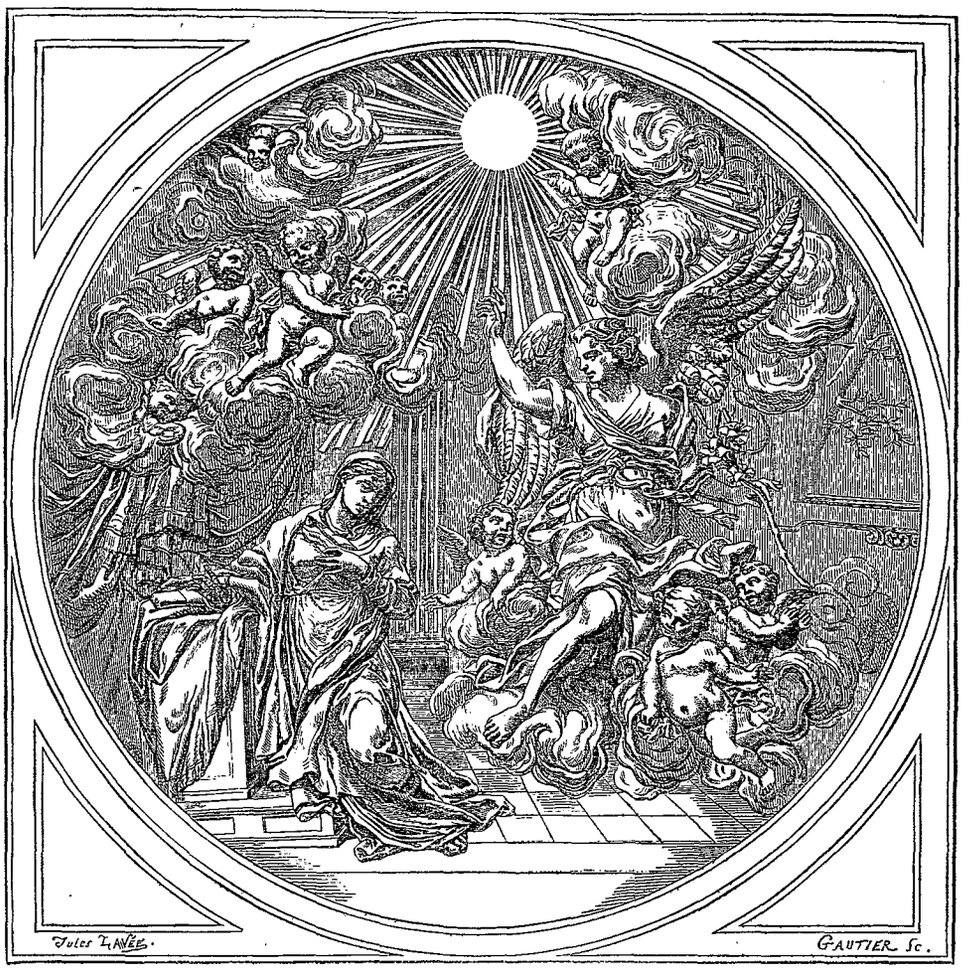
qui nous ont été communiquées, et peut-être leur publication engagera-t-elle les personnes qui seraient mieux

(1) Les lecteurs qui voudront se faire une idée complète du caractère de Joubert liront avec grand intérêt et profit, outre l'excellent mémoire de M. Duranton (voy. p. 135), la notice publiée par M. Raynal, en tête des *Pensées*.

assurées de la vérité à nous faire part de ce qui leur est connu. C'est un appel que nous adressons à nos lecteurs.

Ces médaillons auraient appartenu, dit-on, à un évêque français du nom de de la Mare, et auraient passé par héritage dans les mains de sa nièce, Elvire de la Mare, mariée à un sieur Suttoni, de Lucques, qui en était propriétaire à l'époque de notre première révolution.

Quelques personnes croient qu'ils ont fait partie d'une



Médaillon en argent repoussé, à Pise. — Dessin de J. Lavée.

série de bas-reliefs ornant la chapelle du palais du Quirinal, et qu'ils en furent emportés sous le pontificat de Pie VII, au moment où le pape quitta Rome.

Enfin, nous avons vu attribuer ces médaillons à un sculpteur français, nommé Lacroix, qui aurait travaillé en Italie à la fin du seizième siècle, où ses crucifix seraient, nous assure-t-on, très-estimés. Nous croyons cette attribution inexacte, car l'un des bas-reliefs, celui qui représente l'*Annonciation*, est manifestement un ouvrage du siècle dernier; le *Crucifiement de saint Pierre* peut être un peu plus ancien, et ne paraît pas un ouvrage de la même main. L'un et l'autre ont d'ailleurs les caractères de la sculpture française, et leur aspect du moins ne dément point la première version, d'après laquelle ils semblent avoir été portés en Italie par un évêque de notre nation.

ACCIDENT CAUSÉ PAR UNE ARAIGNÉE.

En l'an 1491, le dimanche après la fête de saint Blaise, un nommé Jacques, sculpteur sur bois, fils d'un bourgeois de Lamsheim, quitta la maison paternelle pour courir le monde. En passant près d'une chapelle consacrée à saint Médard, il y trouva le prêtre qui se disposait à célébrer la messe et pria le compagnon de l'assister à l'autel; Jacques y consentit sans difficulté, et s'avança aussitôt avec le prêtre vers l'autel, pour lui offrir son assistance.

Or, pendant la messe basse, une araignée commença à descendre de la voûte, juste au-dessus du calice : grâce à ses efforts, son fil, reluisant au soleil, s'allongeait de plus en plus. Au moment où Jacques remarqua cette araignée et les progrès incessants qu'elle faisait, elle n'était plus qu'à quelques pouces du calice : encore quelques moments, et elle allait plonger dans la coupe et souiller le vin qui était déjà consacré. Le compagnon cherche aussitôt à prévenir un tel accident, et lance son chapeau sur l'araignée : hélas! le malheureux n'eût pas à se féliciter de son coup; il fit tomber de l'autel le calice rempli de vin consacré, et le contenu tout entier du vase fut répandu sur le sol.

Jacques ressentit une telle épouvante que ses sens commencèrent à lui faire défaut, et il perdit aussitôt toute lueur de raison. En même temps, et pour mettre le comble à son infortune, il se vit frappé du mal caduc, dont les attaques fréquentes lui faisaient venir le sang aux lèvres et au nez. Il était en danger de mort, et personne n'espérait plus le voir guérir d'une pareille maladie : tous ceux qui le voyaient en si triste état étaient remplis d'une profonde compassion pour lui. Suivant la coutume et les croyances de l'époque, on implora saint Valentin, réputé alors le plus influent de tous les saints contre ce mal. Pour engager le saint à ne pas refuser à l'infortuné malade son assis-

tance et ses secours, on fit la promesse, au nom de Jacques, s'il avait le bonheur de recouvrer la santé, qu'il entreprendrait un pèlerinage, comme preuve de sa gratitude, à la chapelle de ce saint compatissant, et lui apporterait, comme rançon de sa santé, quatre deniers d'argent pour en faire le couvercle d'un calice. Les parents de Jacques s'engagèrent à faire dire trente messes à la chapelle de Notre-Dame d'Aachen. Puis ils promirent que lui-même, une fois guéri, irait comme un mendiant recueillir l'argent nécessaire à l'exécution de ces engagements, auprès de gens compatissants et pieux.

Contre toute espérance, et à la joyeuse surprise des siens, le malade se rétablit. Quand il fut suffisamment dispos, il se prépara à remplir les engagements pris en son nom, en faisant les offrandes promises. Sitôt qu'il sentit les forces renaître dans ses membres, il se leva, afin de rassembler, grâce à quelques personnes bienveillantes et pieuses, la somme désignée.

Comme marque de sympathie, le conseil de Lamsheim lui donna une lettre adressée collectivement à toutes les autorités ecclésiastiques et séculaires de l'empire : à tous les princes, comtes, barons, chevaliers et écuyers; à tous les abbés, prélats, prieurs, prêtres et clercs; à tous les burgraves, baillis, avoués, bourgmestres et conseillers, et par laquelle il priait, au nom de Dieu, de la vierge Marie et du bienheureux saint Valentin, tous ceux à qui Jacques présenterait cette lettre, de lui venir en aide avec leurs aumônes, chacun suivant sa position et ses moyens, afin qu'il fût mis en état de faire ses dons, espérant que tous ceux qui lui viendraient en aide en seraient un jour mille fois récompensés dans la vie éternelle. Le conseil de Lamsheim finissait en rapportant le déplorable accident de Jacques et les engagements pris en son nom.

Muni de cette lettre de créance, l'heureux convalescent partit aussitôt pour aller de ville en ville, sollicitant partout les âmes pieuses et bienfaisantes de venir à son aide par le don de cette *aumône sacrée :* partout sa prière trouva des gens attentifs et charitables. C'est ainsi qu'il arriva, en remontant le cours du Rhin, jusqu'à Strasbourg, dont les habitants avaient au loin, et non sans raison, une grande réputation de bienfaisance; c'est là qu'il semble s'être fixé définitivement, soit qu'il y ait été enterré, ou qu'après avoir offert ses dons, il s'y soit établi comme bourgeois, et eût, à cette occasion, donné au magistrat de Strasbourg, pour perpétuer le souvenir de cet événement, la lettre de créance du conseil de Lamsheim. Cet acte original, muni du sceau de la ville de Lamsheim, et portant la date du jour de Sainte-Apollonie de l'an 1491, se trouve encore aujourd'hui aux archives de la ville de Reichstadt, sur les bords du Rhin, en langue allemande du temps.

LOURDEUR D'ESPRIT.

Il y a des gens qui, avec toutes sortes d'honnêtes qualités, épaississent l'air autour de vous et vous empêchent, on dirait, de respirer.

Louis DEPRET, *l'Album de Karl.*

LOUIS XIV ET LE COURTISAN.

Il faut que je vous conte une petite historiette qui est très-vraie et qui vous divertira.

Le roi se mêle depuis peu de faire des vers. MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont :

— Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons.

Le maréchal, après avoir lu, dit au roi :

— Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu.

Le roi se mit à rire, et lui dit :

— N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat?

— Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.

— Oh bien! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait.

— Ah! Sire, quelle trahison! Que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement.

— Non, monsieur le maréchal; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels.

Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité. (1)

ORIGINE DU LAC HALLOULA.

SALOMON ET LE SERPENT, LÉGENDE ARABE.

Au pied méridional du plateau sur lequel est placé le tombeau des rois de Mauritanie ou tombeau de la Chrétienne (2), du côté de la Mtidja, les pentes de la grande plaine formaient jadis une vaste nappe d'eau peu profonde à laquelle les Arabes donnaient le nom de *lac Halloula*. Sa partie vive, aux eaux transparentes, couvrait une surface d'un millier d'hectares, mais les pluies y ajoutaient chaque année une zone de larges épanchements qui se couvrait bientôt d'une épaisse végétation de roseaux élancés et de broussailles de tamarins. Le miroir qu'elles enveloppaient d'une large bordure présentait en hiver le plus attrayant spectacle. Une multitude d'oiseaux aquatiques, de cygnes, de canards, de macreuses, de grèbes, venaient aux derniers jours d'automne s'y abattre par milliers et s'y livrer à tous leurs ébats. Rien n'était beau comme de voir les longues troupes des grands cygnes blancs tracer leurs courbes gracieuses au milieu de cette foule joyeuse, animée, bruyante, dont ils semblaient les maîtres orgueilleux.

Aujourd'hui tout cela a disparu. On a prétendu, avec raison, que les fièvres et les moustiques, de hideuses bêtes noires de plus d'un centimètre, rendaient inhabitables les contrées voisines du lac, et, depuis plus de quinze ans, on exécute travaux sur travaux pour le transformer en prairies ou en terres labourables. Il eût été plus raisonnable et plus simple de faire ici ce qui a été fait jadis au lac d'Enghien, près de Paris, et, par les mêmes motifs, de ne plus permettre aux eaux de sortir de leur lit, d'endiguer celui-ci, qui serait devenu ainsi une nappe splendide, ombragée d'une brillante forêt peuplée des plus beaux arbres. Est-il nécessaire de dire de quel agrément et de quel profit ce magnifique bassin eût été pour le pays tout entier? Souhaitons vivement qu'on en vienne là quand on aura bien voulu reconnaître que le prétendu desséchement du lac est à recommencer chaque année.

(1) Mme de Sévigné.

(2) Voy. t. XXXIX, 1871, p. 291, 372 et 399; — t. XL, 1872, p. 39, et 96.

On vient de voir que les Arabes le désignaient sous le nom de lac Halloula. Halloula est la djinia, la fée chargée de veiller sur les richesses immenses que renferme le tombeau des rois. Comment se fait-il que la fée ait donné son nom au lac, c'est ce que je n'ai pu encore savoir d'une manière certaine, mais j'y arriverai; il me suffira de mettre la main, ce que je n'ai pu encore faire, sur un conteur indigène dont le répertoire soit complet, et il y en a toujours un chez nos amis. (1)

J'ai laissé entendre au début que la formation du lac Halloula était le résultat d'une cause naturelle très-simple; il représentait la cuvette terminale où venaient se réunir les eaux de pentes très-faibles, mais longues de huit à dix kilomètres, d'une superficie totale de 12 000 hectares, ce qui, avec la moyenne annuelle des eaux tombées, y accumulait en quelques mois 100 millions de mètres cubes d'eau que l'évaporation faisait disparaître en grande partie.

Mais pour les indigènes, l'explication ne pouvait être aussi facile à donner. Celui avec lequel j'en causais un jour hocha la tête lorsque j'eus achevé ma démonstration, et dit sérieusement :

« — Ce n'est pas cela; assieds-toi et écoute :

» — Tu n'es pas sans avoir entendu dire que le roi Salomon avait reçu de Dieu, entre autres dons suprêmes, celui de pouvoir entendre ce qui se disait dans toutes les parties de son empire. Avec lui pas n'était besoin de courriers, ni de poste aux lettres, et les paroles qui arrivaient jusqu'à ses oreilles étaient mille fois plus rapides que vos télégraphes.

» Or, un jour qu'il était réuni avec ses ministres, une voix lointaine se fit entendre qui disait :

» — O notre Seigneur, viens à notre secours! nous n'espérons plus qu'en toi! Nous sommes les gens de Cherchêl, réduits à la plus dure extrémité.

» Salomon résolut de se rendre sans délai auprès de ceux qui imploraient avec tant d'instance le secours de sa toute-puissance. Et comme il avait le don de l'ubiquité, c'est-à-dire de se trouver en même temps sur les points les plus éloignés de ses vastes États, en un instant imperceptible il se trouva à la porte de Cherchêl. Là, il aperçut un aigle perché sur un énorme bloc de maçonnerie rongé par le temps, au milieu d'édifices dans un état de bouleversement indescriptible. Et comme il parlait toutes les langues, celle des aigles comme toutes les autres, il s'adressa à cet aigle :

» — O aigle, peux-tu me dire qui a mis cette ville dans l'état où je la trouve?

» L'aigle lui répondit :

» — O mon Seigneur, je n'ai que deux cents ans d'âge, et je l'ai toujours vue dans cet état; mais mon père, qui compte deux fois autant d'années que moi, pourra probablement vous le dire.

» — Eh bien, appelle ton père.

» Celui-ci arriva bientôt.

» — Aigle, lui dit Salomon, peux-tu m'expliquer à la suite de quels événements cette ville a été ainsi couverte de ruines?

» — Malgré mon grand âge, j'ignore ce que vous me demandez; d'aussi loin que je puisse me rappeler, dans mon vol solitaire et incessamment répété au-dessus de ces débris informes, mon œil au regard pénétrant n'y a jamais vu que ce que nous y voyons encore. Mais mon père, qui a huit cents ans, pourra très-probablement satisfaire votre désir.

» — Va donc chercher ton père.

(1) Nous devons cet article à M. Mac-Carthy, bibliothécaire de la ville d'Alger.

» Le vieil aigle, courbé sous le poids de huit siècles, arriva clopin-clopant.

» — O père des aigles, dit Salomon, tu pourras peut-être me dire depuis combien de temps cette ville, qui paraît avoir été si grande, est ainsi couchée dans la poussière?

» — Je puis, ô mon Seigneur, répondre à votre question.

» J'ai vu cette cité, presque déserte aujourd'hui, remplie d'un peuple nombreux, commandée par des rois puissants; je l'ai vue orgueilleuse de ses édifices et de ses richesses. Mais un jour il vint tout à coup de l'Occident une masse innombrable d'hommes aux allures sauvages qui se ruèrent contre ses murs et les renversèrent, qui tuèrent ses habitants ou les emmenèrent en esclavage, qui livrèrent les édifices aux ravages des incendies. Depuis lors elle ne s'est plus relevée (1).

» — Connais-tu la raison qui fait que les gens de Cherchêl ont invoqué mon appui?

» — Je la sais, mon Seigneur, mais les anciens de la ville, qui sont réunis depuis le moment où ils ont jeté jusqu'à vous leur cri de détresse, vous le diront beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. Les voici, du reste, qui s'avancent vers vous.

» Salomon fit quelques pas dans leur direction.

» — Je suis Salomon, leur dit-il; j'ai voulu, comme père de mes sujets, savoir quelle était la cause de votre douleur.

» — O mon Seigneur, elle est bien simple, mais si terrible qu'il n'y a que vous, après Dieu, qui puissiez la faire cesser. Nous allons vous la dire si vous voulez bien vous asseoir au milieu de nous.

» Et Salomon alla se placer en un endroit un peu élevé de la salle dans laquelle on l'avait introduit, et où s'était réunie la petite assemblée qu'il semblait présider.

» Un des vieillards présents s'exprima ainsi :

» Aux eaux de quelques puits à peine suffisants, les habitants de Cherchêl ajoutent celles d'une source abondante qui se trouve dans la partie centrale de la ville, du côté par lequel vous êtes arrivé ici. Nous l'avions obtenue à grand'peine en creusant profondément les flancs de la montagne (et c'est pour cela, observa le narrateur, qu'elle est encore appelée *el Nabâth*). C'était la joie du peuple, et sans cesse on y voyait réunis nombre de femmes et d'enfants qui allaient y chercher une eau fraîche et bienfaisante. Or, il y a quelques jours, ceux qui s'y rendaient chaque matin la trouvèrent occupée par un hideux et redoutable serpent, qui, après avoir fort patiemment laissé approcher les grands et les petits, se précipita sur les premiers arrivants et les mit à mort. Depuis lors, nul n'a cherché à s'en approcher, et nous souffrons cruellement du manque d'eau. Voilà pourquoi nous avons eu recours à vous, qui seul pouviez mettre un terme à nos peines.

» — C'est là tout ce que vous aviez à me dire?

» — Tout.

» — Eh bien, conduisez-moi à la source.

» Et comme il parlait la langue des serpents comme toutes les autres langues, en y arrivant Salomon s'adressa ainsi au reptile :

» — Serpent, pourquoi t'es-tu emparé de cette source,

(1) Il y a là comme un vague souvenir des ravages exercés à Césarée (Cherchêl), vers la fin du quatrième siècle de notre ère, par les bandes de Firmus, un chef indigène révolté, et au sujet desquels l'historien latin Ammien Marcellin s'exprime ainsi : « De Tipasa, le duc Théodose se rendit à Césarée, noble et opulente cité jadis, alors presque réduite en cendres, et n'offrant plus guère que des décombres déjà couverts de mousse. » Seulement, nous sommes bien loin des temps de Salomon; mais les conteurs arabes s'inquiètent peu des anachronismes, et le récit que nous reproduisons ici le prouve plus d'une fois.

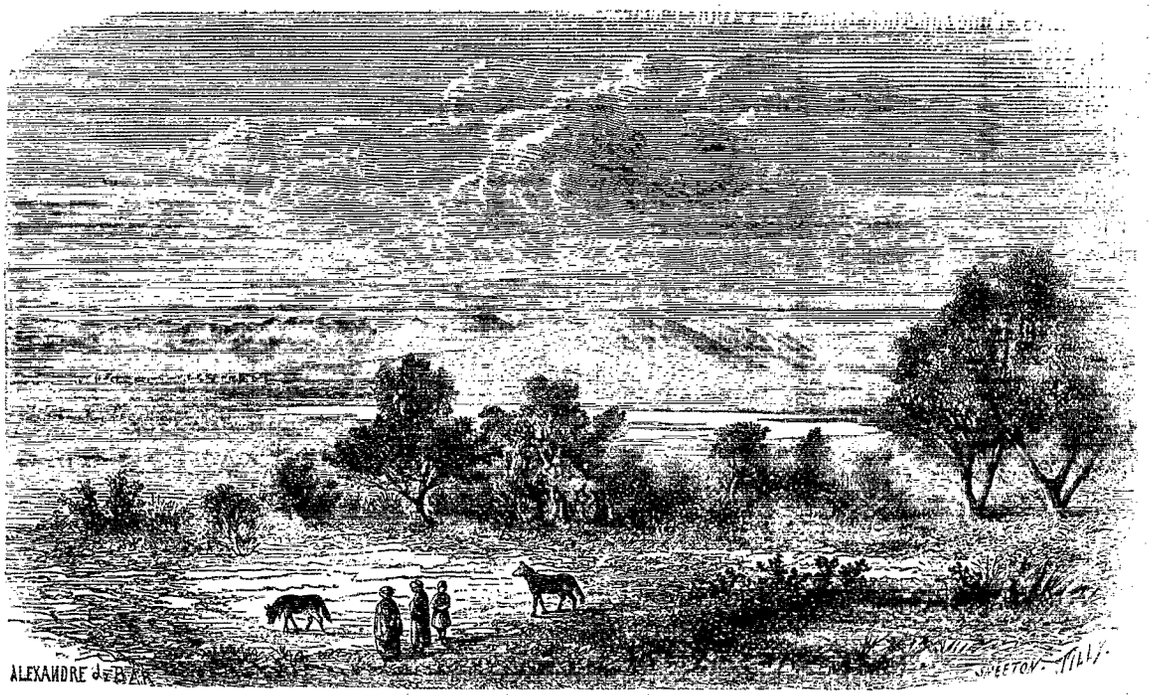
qui est indispensable aux gens de la ville? Pourquoi, surtout, as-tu mis à mort les enfants et les femmes qui venaient s'y abreuver?

» — J'ai fait tout ce mal, répondit le serpent, poussé par une nécessité fatale, parce que ma propre existence était aussi menacée.

» — Explique-moi cela.

» — Je suis, ô mon Seigneur, vous le savez, puisque rien ne peut vous être caché, d'une grandeur immense, et il me faut, pour subsister, beaucoup, beaucoup d'eau. J'habitais primitivement une autre source située plus haut que celle-ci, en arrière. Cette source étant venue à sécher, j'ai dû chercher à me pourvoir ailleurs, et comme il n'y en avait aucune dans le voisinage qui pût me suffire que celle-ci, je m'en suis emparé, en m'opposant ensuite à ce qu'on ne m'enlevât rien de ce qu'elle me donne.

» — La raison que tu me donnes ne saurait excuser les emportements de ta nature sauvage; mais enfin, comme tu reconnais ta faute, je verrai si je puis te pardonner. Toutefois, les choses ne sauraient demeurer ce qu'elles sont, et il est de toute nécessité aussi de laisser la source aux gens de Cherchêl. Demain, j'arrangerai cela, et je te con-



Le Lac Halloula. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de M. O. Mac-Carthy.

duirai en un lieu où tu trouveras des eaux plus abondantes que celles-ci et que personne ne te disputera.

» — Mon Seigneur, je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez bien m'ordonner; mais je désirerais avoir l'assurance que vous ne me ferez aucun mal, car vous êtes le seul qui le puissiez après Dieu.

» — Je ne sais comment tout cela finira, mais je puis t'assurer qu'il ne te sera fait aucun mal.

» Et Salomon quittant le serpent s'éloigna, suivi des anciens de la ville et d'une grande partie de la population, qui déjà manifestait sa joie par des cris d'allégresse mêlés au *you you* traditionnel des femmes.

» Arrivé à l'endroit que l'on avait disposé pour le recevoir, l'élu de Dieu resta un instant absorbé dans sa pensée. Il venait, en effet, de reconnaître la nécessité où il était de mettre le serpent à mort, et la promesse qu'il lui avait faite l'en empêchait. Mais l'incertitude chez le maître de la sagesse avait à peine la durée de l'éclair; aussi l'entendit-on presque aussitôt dire à l'un de ses serviteurs :

» — Va chercher un coq, tue-le, et donne-m'en la tête.

» Il la prit, la plaça sous la calotte que recouvrait son turban, et sortit pour se rendre de nouveau auprès du serpent. Celui-ci ne le vit pas arriver sans étonnement, et lui renouvela ses craintes.

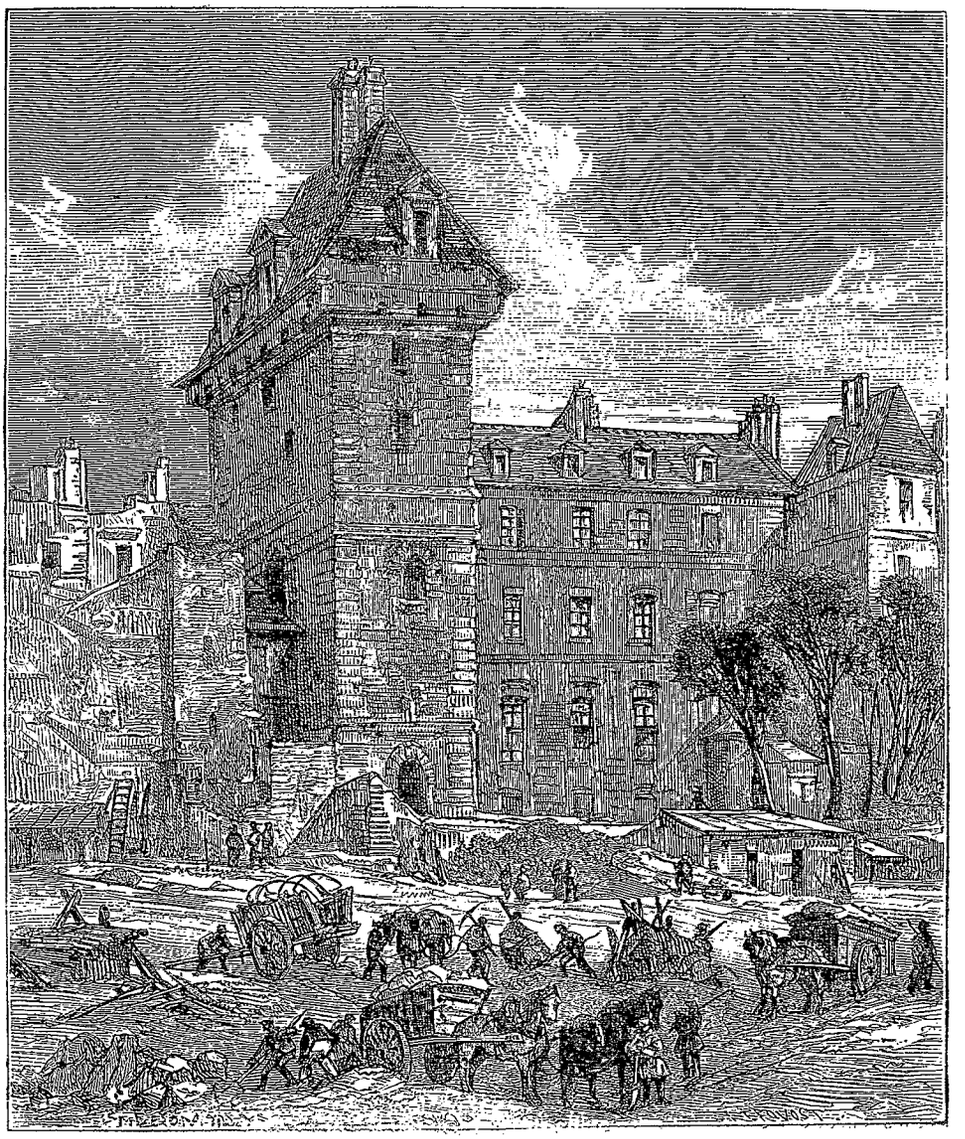
» — Je te répète, lui répondit Salomon après quelques observations, qu'il ne te sera pas fait autre chose que ce qui a été fait à la tête placée sous ce turban.

» Le serpent, croyant qu'il était question de la tête de Salomon, se rassura et promit encore une fois de se soumettre à toutes les volontés du prophète. Le lendemain matin, ils partent donc ensemble, sortent de Cherchêl par la porte d'Alger, remontent la vallée de l'Oued-el-Hachem, passent le col de Sidi-Mousa, au pied de la montagne des Chenoua, et descendent dans les plaines de la Mtidja, le serpent suivant de près. Les lieues succédaient aux lieues, et Salomon ne s'arrêtait pas; d'après un ordre de Dieu, il ne pouvait être rien fait au reptile avant qu'il ne fût tout à fait dehors de sa retraite, et son corps ne cessait d'en sortir. Enfin, arrivé à la fontaine de Sidi-Rached (à trente-quatre kilomètres de Cherchêl), au pied du site où s'élève le Koubeur Roumnia (1), le prophète, qui avait la faculté de voir tout ce qui se passait derrière lui, à sa gauche et à sa droite, jusqu'aux dernières limites du monde, s'arrêta tout à coup; les derniers replis du serpent venaient de franchir l'entrée de la grotte, et il lui montra la fontaine où il devait se fixer désormais. Mais cet emplacement ne se trouvant pas à la convenance du monstre, il allait en faire le sujet d'une discussion, à laquelle le sultan coupa court en lui abattant la tête d'un coup de sabre. C'est du sang de ce serpent, qui était si grand (34 000 mètres) et auquel il fallait tant d'eau, qu'a été formé le lac Halloula. » (2)

(1) Le tombeau des rois de Mauritanie.

(2) On fera bien de lire, dans notre tome XV, 1847, p. 182, 205, 362, la Légende de Salomon, où se trouvent déjà mentionnées quelques-unes des croyances auxquelles il est fait allusion ici.

LA TOUR DE JEAN SANS-PEUR.



La Tour de Jean Sans-Peur, rue aux Ours et rue Tiquetonne, à Paris. — Dessin de Provost.

Quand on suit la rue aux Ours, après avoir traversé le boulevard de Sébastopol et la rue Saint-Denis, on aperçoit à sa droite, un peu avant de rencontrer la rue Tiquetonne, une tour carrée à deux étages, noircie par le temps, percée de rares fenêtres et surmontée d'un toit évidemment plus moderne, surajouté pour abriter de nouveaux logements. Cette tour est connue sous le nom de tour de Jean Sans-Peur, et faisait partie du vaste manoir des ducs de Bourgogne, qui occupait autrefois tout l'espace compris entre les rues Pavée, du Petit-Lion, Saint-Denis, Mauconseil et Montorgueil.

Ce donjon a été, en effet, construit par le prince dont il porte le nom. Jean Sans-Peur le fit élever de 1408 à 1410, après l'assassinat du duc d'Orléans dont il s'était audacieusement reconnu l'auteur, sans doute pour s'y mettre à l'abri des représailles auxquelles l'exposait son crime. Il s'y renfermait de bonne heure et y passait la nuit. (1)

La tour de Jean Sans-Peur était restée jusqu'ici enfouie au milieu d'un amas de maisons qui la cachaient à tous les yeux. Par suite des démolitions qui ont été faites pour l'alignement et l'élargissement de la rue aux Ours, elle se trouve maintenant complétement dégagée. Elle n'est séparée de la voie publique, ainsi que la vieille maison à laquelle elle est attenante, que par un petit jardin planté de quelques arbres et une palissade en planches. On dit que cette palissade sera remplacée par une grille et le jardin conservé, ce qui permettra de voir librement et dans toute son étendue un des vieux édifices, tous les jours plus rares, de l'ancien Paris.

(1) Voy., sur cette tour et son escalier intérieur, notre tome XXX, 1862, p. 103 et 104.

RÉFORMES DANS L'ENSEIGNEMENT.

L'ABBÉ PLUCHE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on critique les méthodes d'enseignement de la langue latine et qu'on se révolte contre la durée du temps consacré à une étude qui, par de meilleurs procédés d'instruction, pourrait, pense-t-on, se faire plus vite et avec plus de fruit.

Il a paru, dans le siècle dernier, plusieurs livres où l'on trouve des passages que l'on croirait écrits de nos jours, notamment à propos des thèmes. Il nous a paru curieux de réunir ici textuellement quelques phrases éparses dans l'un de ces livres, intitulé : *la Mécanique des langues*, et publié en 1750. L'auteur est l'abbé Pluche, plus connu par son *Spectacle de la nature*.

« Tous ces thèmes par lesquels on commence, dit-il, comme si c'étoit le fondement de l'édifice, sont entièrement contraires à l'usage vrai de la langue. Un jeune homme qui n'a jamais entendu parler latin, qui n'a jamais lu un auteur latin, place devant lui la grammaire et le dictionnaire, cherche les mots, les choisit, les assemble le mieux qu'il peut, corrige ensuite sa composition par la dictée de son maître, et prend ces corrections pour des modèles!... On sait cependant qu'il y a plus loin des modèles de composition dictés dans les basses classes au vrai caractère de la langue latine, qu'il n'y a de distance entre le beau françois et la langue de village ou de province qui conserve le ton et le caractère propre de notre langue.

» Est-il prudent d'habituer notre première enfance à un latin défectueux, de faire l'apprentissage des belles-lettres par un latin faux? C'est comme si l'on entroit dans le commerce en y débitant de la fausse monnoie.

» Admettons qu'un enfant puisse gagner quelque avance pour les belles-lettres en contractant pendant quatre ans l'habitude d'un latin de sa fabrique. Mais quelle est cette avance? La même que l'on donneroit pour la langue françoise à un jeune Espagnol en l'exerçant pendant quatre ans de suite à parler l'auvergnat ou le limousin dans l'intention de le perfectionner ensuite à Versailles. Que ne commencez-vous à l'amener à Versailles? Il n'y entendra que la langue de Versailles, et entendra aussi bien le bon françois qu'il auroit retenu le mauvais. Il faut que celui qui commence l'étude d'une ancienne langue s'entretienne d'abord avec les auteurs du grand siècle et qu'il n'entende qu'eux. C'est proprement le mettre à Versailles pour lui apprendre le françois.

» Formez un recueil contenant des extraits des meilleurs auteurs en n'y prenant que ce qui convient à des commençants, en fortifiant ce choix par degrés, en évitant de passer brusquement d'un style à un autre de caractère différent; enseignez ensuite les premiers éléments de la grammaire et une douzaine des règles les plus communes, celles qui s'observent en latin et en toutes langues pour assembler les mots, et qu'une simple page pourra contenir. Voilà tout l'appareil du commençant. Il ne faut ni syntaxe, ni particule, ni dictionnaire, ni larmes.

» Les lectures, le temps, les fréquentations des mêmes façons de parler, puis sans aucun délai la traduction des bons auteurs en débutant par les plus faciles... donneront lieu d'amasser ce qu'il faut. De cette sorte, une tête ne se remplira que du bon. Les règles ou les généralités s'y assembleront naturellement à la suite des bons exemples... C'est le bon usage qui, avec les réflexions, enseigne peu à peu la meilleure grammaire et l'enseigne sans fatigue. Il est un autre avantage de n'employer que les auteurs d'une latinité parfaite : on peut dire que leurs ouvrages sont la fleur de l'esprit humain. Le sentiment du beau vient peu à peu et se fortifie sans s'altérer par des compositions vicieuses ou suspectes et par des exemples faux ou insignifiants.

» On ne sauroit croire combien le patois des thèmes, le latin de fabrique des colléges, met de pesanteur dans l'apprentissage des belles-lettres. Pendant que les jeunes gens sont occupés à méditer sur des règles et à composer en silence, leur langue demeure muette pour le latin et ne se dégourdit guère plus pour le françois. Plus ils ont devant eux de règles et d'exceptions, plus ils demeurent défiants par la connoissance qu'ils ont des dangers qui les environnent. On leur verroit une contenance assurée et même pleine de gaieté si on les mettoit d'abord dans l'usage continuel de traduire et de rendre compte aussitôt de ce qu'ils ont compris.

» Dans notre société, les dames se mettent peu en peine d'étudier les règles; elles y portent même, par-ci par-là, quelques atteintes; cependant le tour de leur françois est excellent. Quand il leur plaira, elles sauront les règles et éviteront jusqu'aux moindres méprises.

» *Ne parler latin que selon l'exactitude de la grammaire*, dit Quintilien, *c'est ne point parler latin*.

» ... Cependant nous sommes fort éloigné de souhaiter qu'on supprime les thèmes. Ainsi, on dicte ordinairement du françois choisi à l'avance qu'il faut mettre en latin sur telle ou telle règle de grammaire; voilà un travail perdu, désagréable et pernicieux. Qu'on fasse écrire, au contraire, la traduction françoise d'un excellent auteur latin qui a été auparavant bien expliqué, et qu'on fasse remettre la traduction en latin et rétablir s'il se peut dans sa première forme. Voilà du latin réel et non une ombre ou un squelette; voilà le bon usage de la langue. Par cette méthode, on n'acquerra rien que de vrai, on ne retiendra rien qui ne soit solide et de garde. Si l'on veut entendre les anciens, c'est d'après leurs livres qu'il faut composer et parler : leur langue se retrouve là, ou elle n'est nulle part. »

Avant l'abbé Pluche, Rollin s'était déjà posé cette question, et, sans la trancher, il avait bien montré de quel côté étaient ses préférences. Voici ses propres paroles :

« Faut-il commencer par la composition des thèmes ou par l'explication des auteurs? A ne consulter que le *bon sens* et la *droite raison*, il semble que la dernière devroit être préférée; car les auteurs sont comme un dictionnaire vivant et une grammaire parlant où l'on apprend par l'expérience même la force et le véritable usage des mots, des phrases et des règles. Il est vrai que la méthode contraire a prévalu; mais je voudrois qu'il fût possible de faire quelque essai de l'autre, afin de s'assurer par l'expérience si elle auroit dans le public le succès qu'elle a eu dans le particulier à l'égard de quelques enfants. »

LA LOI.

La loi, c'est la patrie elle-même ordonnant à chacun de respecter la vie, les biens, la liberté, la conscience, la croyance de chacun et de tous, au nom de la justice.

Comprise ainsi, la loi garantit aux individus, aux familles, à la nation, la satisfaction du penchant qui porte l'homme à conserver et à développer sa vie, celle des siens et celle du pays. La loi est donc un principe d'existence, de paix et d'harmonie. La raison qui la conçoit ainsi, conçoit aussi qu'elle est sacrée.

Attenter à la loi, c'est frapper la patrie au cœur. Frapper la patrie en violant la loi, c'est blesser tous ceux que la patrie couvre de sa protection. Violer la loi, c'est donc un crime. Plus la loi est importante, plus le crime est grand. Il faut aimer sa patrie puisqu'elle est notre être même et celui de toutes les personnes qui sont le prolongement et le complément de notre être. Il faut respecter la loi, sauvegarde de la patrie, par amour pour la patrie et par respect pour la justice.

En nous s'affermit et s'éclaire par l'éducation le double amour de la patrie et de la justice. Il se manifeste avant tout par le culte de la loi. Mais nous aimons la patrie et la justice parce qu'elles sont d'accord avec toutes nos fa-

cultés. C'est donc l'auteur de nos facultés qui est en même temps l'auteur des énergies qui deviennent en nous peu à peu amour de la loi, intelligence et respect de la justice. Il nous a donc prédisposés, en nous faisant tels que nous sommes, à aimer la patrie. C'est de lui que descendent, dans le cœur des individus et dans l'âme des nations, les grandes et légitimes harmonies patriotiques.

Aussi, comme les âmes droites aiment leur pays et en respectent les lois, jusqu'à tout souffrir, même la mort, pour la mère patrie! Quel déchirement chez ceux que la guerre arrache à leur pays!

Instinct inné, raison par nous cultivée, mais d'abord innée, c'est-à-dire puissances d'origine plus qu'humaine, telles sont les forces qui excitent l'homme à aimer passionnément son pays, telle est la voix qui le lui commande et l'y oblige.

Un véritable enfant de son pays l'aime jusqu'à obéir à ses lois même quand elles sont injustes, parce qu'une loi, tant qu'elle est loi, tient au cœur de la patrie. Quel plus grand patriote que Socrate! Il avait tout fait pour Athènes. Un jour son génie et ses enseignements sont mal compris : on le condamne à mourir. Il est en prison légalement, mais injustement. Ses amis viennent et lui offrent les moyens de fuir. Que répond-il? Écoutez:

« Et si je fuis, que diront les lois?... Si tu nous dois la naissance et l'éducation, diront-elles, peux-tu nier que tu sois notre enfant et notre serviteur, toi et ceux dont tu descends? et s'il en est ainsi, crois-tu avoir des droits égaux aux nôtres?... Ou ta sagesse va-t-elle jusqu'à ne pas savoir que la patrie a plus de droit à nos respects et à nos hommages, qu'elle est plus auguste et plus sainte, devant les dieux et les hommes sages, qu'un père, qu'une mère et tous les aïeux; qu'il faut respecter la patrie jusque dans sa colère, avoir pour elle plus de soumission et d'égards que pour un père? — Les lois me diront enfin : Socrate, si c'est une impiété de faire violence à un père, à une mère, c'est une impiété bien plus grande de faire violence à la patrie... En subissant ton arrêt, tu meurs victime honorable de l'iniquité, non des lois, mais des hommes; mais si tu fuis, si tu repousses sans dignité l'injustice par l'injustice, le mal par le mal, si tu violes le traité qui t'engageait envers nous, tu mets en péril ceux que tu devais protéger, toi, tes amis, la patrie et nous. — Voilà ce que me diront les lois. Laissons donc cette discussion, mon cher Criton, et marchons sans rien craindre par où Dieu nous conduit. » (1)

(1) Charles Lévêque, *les Harmonies providentielles.*

LES ARDENNES.

Les poëtes épiques du douzième et du treizième siècle avaient compris, d'après la tradition, par des chansons guerrières et par des poëmes qui n'étaient que le développement ou le mélange de ces chansons, que l'histoire de la patrie française se résumait en trois idées représentées chacune par une *geste*, ou famille héroïque ayant une mission à la fois poétique, patriotique et providentielle. — Au centre de la Gaule s'agitait le grand labeur de l'unité nationale, procurée et défendue par la geste du roi Charlemagne et les seigneurs de France, de l'Ile-de-France. Deux courants d'invasion attaquaient cette unité. L'un au midi, et contre lequel luttait la *geste* de Garin de Montglane, ou plutôt de Guillaume d'Orange; l'autre au nord et que devait refouler la geste de Doon de Mayence, c'est-à-dire les chevaliers qui avaient la seigneurie des Ardennes, lesquelles occupaient toute la frontière depuis la Champagne jusqu'à la mer L'unité nationale avait un ennemi intérieur, la féodalité; et c'était une partie de la race mayençaise ou ardennaise qui représentait le mouvement féodal dans son double développement, l'un dangereux, impie et détestable, l'autre légitime et historique. C'est pour cela que nous avons dans la noble geste de Doon l'abominable traître Ganelon, et cette autre branche qui toucha seulement au *pays félon* et qui symbolise la féodalité remuante, souvent hostile à la monarchie, mais bonne Française. A ce rameau appartiennent Aymon de Dordonne avec ses quatre fils, ainsi que Beuves et Maugis d'Aigremont, et le grand héros de la geste, Ogier l'Ardennois.

Les Ardennes remplissaient toutes les conditions pour devenir le cadre vague des récits issus de cette philosophie historique que colportaient les trouvères et qui devaient surtout flatter les antipathies provinciales, réjouir la foi chrétienne et exalter le patriotisme : une histoire glorieuse, une mission patriotique, mille incidents de guerre, une situation historiquement claire et grande, géographiquement grandiose, pittoresque, mystérieuse. Cette immense forêt était à la fois l'honneur et l'effroi de la France, le rempart de la patrie et le grand chemin des envahisseurs, le lieu de refuge d'une race indomptable qui défendait les frontières, mais en les pillant. Ardennes, c'était le nom qui revenait à chaque génération sur les lèvres des conteurs et des poëtes dans un chant de gloire ou de malédiction. Depuis les temps obscurs où, rivale de la forêt hercynienne, elle était la forêt sacrée de la Gaule, jusqu'aux jours où elle fut adoptée par la poésie comme le théâtre de l'épopée, par combien de luttes, de batailles et de faits éclatants avait-elle été rappelée aux souvenirs des peuples!

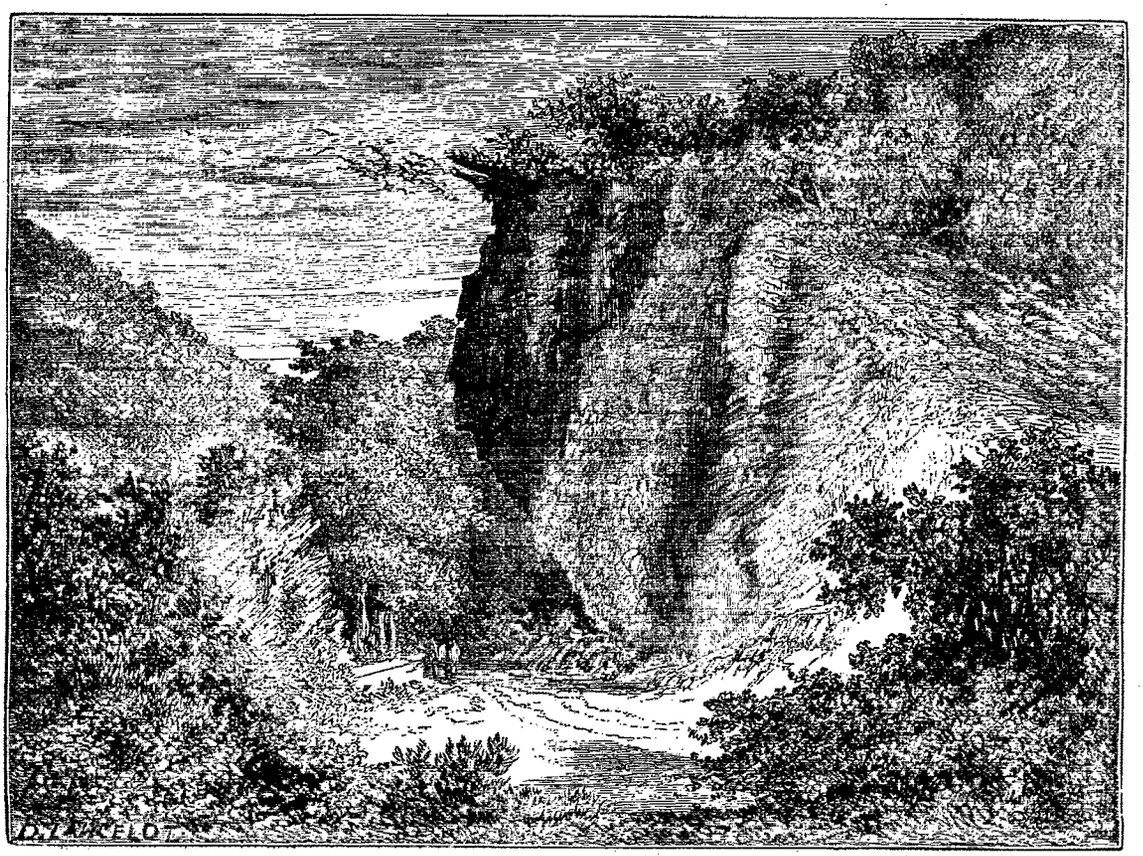
C'était là qu'en l'an 54 Ambiorix avait anéanti une armée romaine. Il semblait que par là dussent venir les peuples appelés à former la nation française; là qu'on devait le plus s'opposer à leur entrée en Gaule, et là qu'eux-mêmes, fondus avec les premiers occupants, et d'envahisseurs devenus habitants, devaient s'opposer à l'invasion de nouveaux ennemis. C'est là que les Gallo-Romains résistèrent aux Francs, comme les Gaulois avaient résisté aux Romains; là que les Gallo-Francs bataillèrent à leur tour contre la Germanie, puis contre les Normands; là enfin que, dans les forêts de l'Argonne, nos pères qui ont dans leurs veines la meilleure part du sang de tous les peuples, nos pères ont lutté victorieusement. Oui, il semble que ce soit là que doivent se décider les destinées de la patrie française (1). A cette croyance obéissaient les poëtes épiques du moyen âge, auxquels la tradition avait appris que les Ardennes avaient été la frontière des Francs-Teutons et des Francs-Latins, de l'Austrasie et de la Neustrie, des Germains païens et des Gallo-Francs chrétiens. Par là avaient passé les Vandales, les Huns, les Hongrois. De là étaient venus les Carlovingiens, d'abord à la tête des barbares Germains, des Austrasiens farouches, et à titre d'ennemis. C'était dans les Ardennes que Charles Martel avait commencé sa fortune au combat d'Amblef; c'était au sortir de la grande forêt charbonnière que s'étaient livrées les grandes batailles de Vinci et de Testri qui avaient donné la domination aux Carlovingiens. Mais c'était de là aussi que les Carlovingiens, d'abord maudits comme envahisseurs, s'étaient élancés pour exterminer les Frisons, les Saxons, les Thuringiens, tous ces barbares païens qui menaçaient la Gaule. Les traditions répétaient encore, au douzième et au treizième siècle, comment les braves paysans ardennais s'étaient jetés, en 882, sur les Normands aux environs de Prum, alors que toute la France septentrionale fuyait devant eux; elles disaient surtout comment, en 888,

(1) Charles d'Héricault, *les Ardennes illustrées*, 1868. Publ. par E. de Montagnac.

le roi Eudes, dans les forêts de l'Argonne, avait remporté une terrible victoire sur ces pirates presque invincibles.

Dès César, les Ardennes avaient 500 000 pas de longueur à partir de l'embouchure du Rhin et de la Meuse. Pour les Romains, les Celtes et les Francs, c'était toute la forêt qui couvrait la Gaule septentrionale. Au dix-septième siècle, longtemps après les derniers trouvères, les géographes lui donnent 100 lieues de long; elle touchait du Rhin à la Meuse et venait mourir aux frontières de l'Artois et au cœur de la Champagne. On devine quel effet devait produire sur l'imagination des poëtes guerriers du moyen âge cet immense espace impénétrable en tant d'endroits, habité par des êtres noirs, sauvages, où dominait le fer comme l'annonce de l'instinct martial de ses habitants, où les brouillards s'élèvent en colonnes gigantesques et laissent entrevoir tantôt des perspectives idéales, tantôt des aspects horribles, des déchirements brusques et profonds, des montagnes nues et à pic, des crêtes décharnées, des pointes aiguës, des rochers suspendus et menaçants, des gorges sombres et tortueuses, des marais brumeux dans les vallées; sur les plateaux, de vastes espaces stériles, des fourrés inabordables, le pin sombre, le chêne austère, de grands fleuves larges comme des bras de mer, cent rivières et ruisseaux : c'était là ce que le voyageur de l'ancienne France voyait des Ardennes, c'était ce que le poëte y voyait aussi, mais agrandi jusqu'à l'horreur et se perdant dans un lointain immense.

Dans le domaine de la poésie épique, la forêt des Ardennes change de caractère. Ses paysages et ses habitants, sa faune et sa flore, sont dénaturés et, pour être à la hauteur des personnages qui s'y agitent en merveilleuses aventures, deviennent fantastiques. « C'est la forêt hideuse



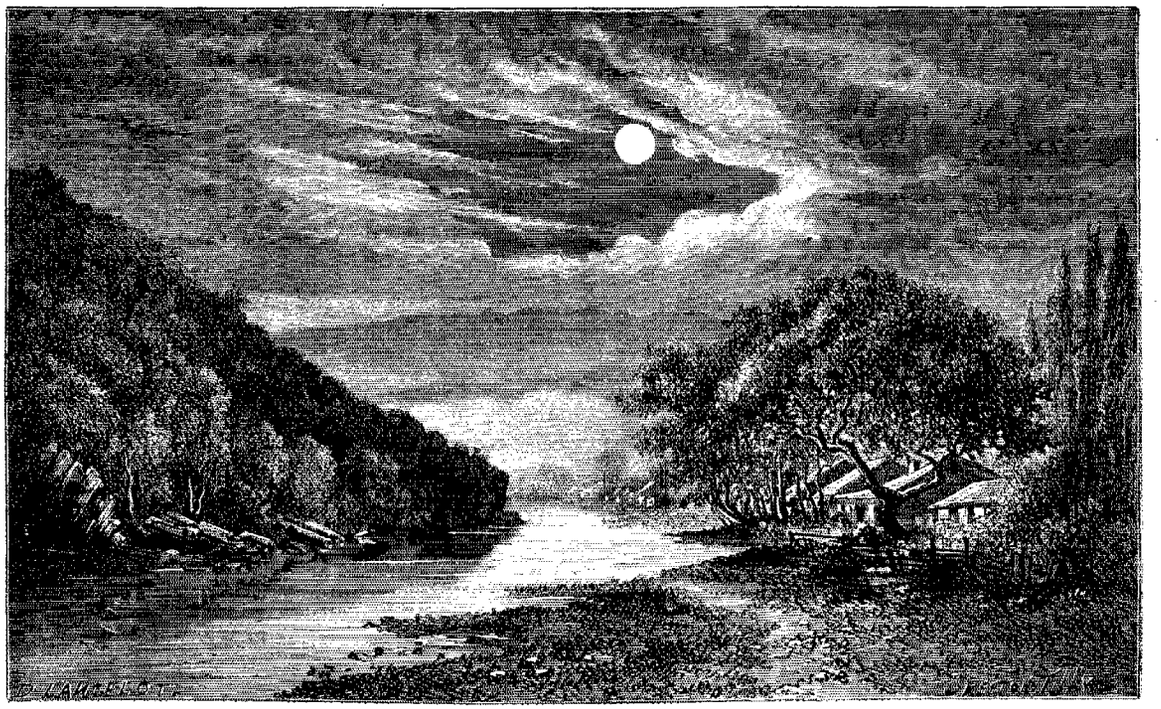
Les Ardennes. — La Roche aux Corpiats. — Dessin de Lancelot.

et *fée*, dit l'auteur de *Partonopeus de Blois;* la dixième partie n'en est pas fréquentée. Elle est si grande que les gens qui viennent par mer n'osent pas y aborder à cause des éléphants, des lions, des serpents, des dragons et des autres monstres merveilleux dont la forêt est pleine. » Dans l'épopée carlovingienne, la vallée de la Meuse et du Rhin confine et est continuée par la Forêt-Noire, les Carpathes et les Balkans. La féerie aidant, la forêt des Ardennes se joint à la forêt mystérieuse que Charlemagne trouva lors de son voyage à Constantinople, après avoir traversé la Bourgogne et la Champagne. La forêt avait sept jours de largeur dans la terre d'Esclavonie. Ce n'était qu'une immense solitude. Charlemagne, avec toute son armée, y erra tout un jour. Il y dormit la nuit et en sortit guidé par un oiseau qui le conduisit jusqu'à Constantinople. Dans le poëme des *Enfances de Godefroy*, le chevalier au Cygne défait, entre Nimègue et Bouillon, une bande de Saxons et de Hongrois, et le héros de la *Jérusalem délivrée* y rencontre lui-même, près de Liége, les Sarrasins qu'il devait vaincre plus tard. Les chansons de guerre, plus anciennes que les grands poëmes, sont vraies dans les personnages et la nature qu'elles mettent en scène. Quelques-unes ont conservé des traits de caractère saisissants. « Va dans ton pays d'Ardennes, va couper et corroyer tes peaux de bêtes, compter et peser tes fromages! — Tu es de ce pays maudit où l'on se vêt de serge, *où chaque homme porte en son poing une hache ardennaise.* » — Nous retrouverons ce dernier trait, tout actuel, dans les districts forestiers. Shakspeare, dans sa comédie de *Comme il vous plaira*, met des palmiers et des lions dans les Ardennes; Pétrarque, qui les traversa en 1333, venant de Flandre, nous en a laissé ces charmantes impressions :

« Au milieu des bois inhabités et sauvages, où des hommes ne marcheraient pas sans péril, moi je vais sans crainte, car je ne puis trembler que devant les flèches du

soleil d'amour. Et je vais chantant, folie de ma pensée ! celle que ne pourrait éloigner de moi le ciel même. Je la porte dans mes yeux, et, à côté d'elle, je crois voir des dames et des jeunes filles où il n'y a que des sapins et des hêtres. Je crois l'entendre, et j'entends les rameaux, les zéphyrs, les feuillages, les oiseaux qui se plaignent et les eaux qui fuient en murmurant parmi l'herbe verte. Rarement le silence, rarement l'horreur solitaire d'une forêt pleine d'ombre, eurent pour moi tant de charmes; mais j'étais trop loin de mon soleil. »

La vallée ardennaise de la Semoys, qui est française pendant quelques kilomètres, et borne notre frontière pendant une douzaine de lieues, s'ouvre sur la vallée de la Meuse à Monthermé. Moins d'une heure après avoir quitté cette petite ville aux usines bruyantes, en suivant la route ombragée qui remonte la rivière, on se trouve dans une solitude absolue et en pleine Ardenne, sur l'un des plus hauts gradins de la chaîne montueuse qui enserre la vallée. Là est une étroite plate-forme audacieusement escarpée par la mine et la pioche. La route y débouche au pied d'une menaçante falaise aux contours de donjon éventré et croulant, au sommet de laquelle saillissent comme deux gargouilles deux pointes de roches aiguës. Ce massif bizarre, qui compose, avec quelques chênes tordus et des blocs schisteux rougeâtres qui déchirent le sol, un paysage assez lugubre, est « la roche aux Corpiats. » Les innombrables corbeaux qui tournoient au-dessus et se disputent les deux gargouilles expliquent cette appellation barbare. Au pied de l'escarpement que couronne la roche aux Corpiats, la Semoys, tourmentée et bruyante, trace de nombreux circuits enfermés entre deux pentes boisées par delà lesquelles apparaissent d'étroites prairies et quelques villages. Plus loin, les collines se relèvent, se pressent; des sommets alternativement boisés, dénudés ou hérissés de rochers, se replient et s'entassent, puis se contournent en



Hautes-Rivières. — Dessin de Lancelot.

un vaste cirque dont les assises les plus lointaines se perdent dans un horizon ambiant. La route, laissant d'abord la vallée à droite, s'engage dans les bois qui couvrent les hauts plateaux, descend par des pentes adoucies, traverse quelques petits villages resserrés entre la rivière et la montagne, et qui n'ont de particulier que la profusion d'une belle pierre violâtre, sorte d'ardoise compacte qui sert à tous les usages et forme les baies des portes, des bancs, des auges pour les animaux domestiques, des croix votives sur la route et des clôtures de jardin. Elle arrive aux derniers villages français, les Hautes-Rivières, deux ou trois villages ou hameaux qui, en s'accroissant, se sont joints et ne forment plus qu'un gros bourg arrosé de plusieurs ruisseaux et largement étalé dans une bifurcation très-compliquée de hautes collines. Il a une physionomie moitié française, moitié belge, moitié agricole, moitié industrielle. Une partie de la population cultive les champs, l'autre travaille le fer et fabrique des boulons à de nombreuses petites forges qui n'ont que le maître et un apprenti. Chose rare dans cette vallée, les arbres fruitiers sont nombreux à Hautes-Rivières, et de beaux groupes de vieux poiriers y égayent les bords souvent austères de la Semoys.

La suite à une prochaine livraison.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 86, 126.

Au moment où je me mettais en route, je vis accourir un messager qui venait me proposer de la part de sir Robert Dudley une pension égale à la sienne (deux mille ducats) si je consentais à prendre service dans la guerre que le duc de Savoie avait entreprise contre les Turcs. Je répondis que, bien que cette proposition me fît le plus grand honneur, je me trouvais à mon regret dans l'impossibilité de l'accepter, ne pouvant retirer la parole que j'avais donnée au prince d'Orange de ne point servir d'autre que lui pendant toute la durée de la guerre des Pays-Bas.

Je quittai Florence quelques jours plus tard, et, m'arrêtant le moins possible en route, je me rendis, par Strasbourg et Heidelberg, en Hollande, auprès de Son Excellence le prince d'Orange, qui m'accueillit avec de si vives démonstrations d'affection, que tous les assistants en furent surpris, le prince n'en ayant jamais témoigné autant à personne.

Les hostilités restèrent suspendues pendant toute la durée de l'été : condamné à une inaction absolue, le prince, qui aimait les distractions et la société des dames, passait ses journées à faire des visites dans la ville de Raswieln et ses soirées à jouer aux échecs avec moi. Voyant que mes soirées se bornaient à cela, et que, selon toute probabilité, la guerre ne serait reprise que l'année suivante, je résolus de retourner en Angleterre, en passant par Ostende et Bruxelles. L'auberge dans laquelle je descendis à Bruxelles était pleine d'officiers et de gentilshommes espagnols. Le lendemain de mon arrivée, nous trouvant tous à table, plusieurs d'entre eux, ne sachant pas qui j'étais, se mirent à parler en italien, dans des termes insultants, de mon maître le roi Jacques.

Il m'eût été facile de me taire et de ne point relever l'outrage, personne ne pouvant deviner que je fusse Anglais ni que je comprisse l'italien. Mais l'idée d'une semblable lâcheté m'eût soulevé le cœur, et, me sentant brûler d'indignation, je me levai de table, et je me tournai, le chapeau à la main, vers ceux qui n'avaient point pris part à la conversation.

— Je suis Anglais, leur dis-je en italien, et je serais indigne de continuer à vivre si je laissais passer impunies les paroles qui viennent d'être prononcées contre le roi mon maître.

Puis, me retournant vers ceux qui avaient insulté le roi, je leur dis :

— Vous avez menti ! et je me battrai avec vous tous.

Les premiers auxquels je m'étais adressé, reconnaissant aussitôt que j'avais le droit de mon côté, et que j'agissais en homme d'honneur, réprimandèrent sévèrement leurs camarades, et les forcèrent à me demander excuse ; puis on porta la santé du roi, et je me retirai satisfait.

Le lendemain, je partis pour Dunkerque et Calais, où, ne voulant pas attendre davantage, je m'embarquai malgré une tempête terrible. Aucun navire n'ayant voulu tenter l'aventure, je fus assez heureux pour trouver un pauvre pêcheur qui me dit qu'il ne tenait pas plus à sa vie que je ne tenais à la mienne, et que sa barque était par conséquent à mon service. Nous fîmes la traversée par un temps furieux, et chaque minute nous semblait la dernière de notre vie, quand enfin, ayant plu à Dieu de faire cesser la tempête, nous touchâmes la côte non loin de Douvres.

A peine arrivé à Londres, je tombai gravement malade d'une fièvre rhumatismale qui me retint au logis pendant plus d'un an et demi. Je souffris pendant ce temps presque au delà de ce que les forces humaines peuvent supporter, et quand enfin la maladie me quitta, elle me laissa si maigre, si jaune et de toutes les façons si changé, que mes amis avaient de la peine à me reconnaître.

Aussitôt que je fus rétabli, le comte d'Oxford et moi nous résolûmes de lever deux régiments pour Venise, et je me disposais à partir quand un événement imprévu vint brusquement mettre fin à mes projets et changer la direction de ma vie.

Le roi, à ce moment-là, se trouvait avoir besoin d'un ambassadeur en France. Il chargea en conséquence sir George Villiers de l'aider dans son choix en lui désignant les hommes qu'il jugeait les plus capables et les mieux qualifiés pour exercer cette haute et importante fonction. Sir George lui ayant présenté une liste de dix-huit noms, parmi lesquels se trouvait le mien, il plut à Sa Majesté de me choisir; puis, ayant soumis sa décision à son conseil privé, qui l'approuva à l'unanimité, les seigneurs m'envoyèrent immédiatement un messager avec ordre de me présenter devant eux.

J'étais si loin de me douter de l'honneur qui m'attendait, que je questionnai l'envoyé avec une extrême inquiétude sur la nature de la communication qui devait m'être faite. N'en pouvant rien tirer, je le congédiai, en le priant d'expliquer aux seigneurs que j'étais au moment de dîner, et que je me rendrais auprès d'eux aussitôt mon repas achevé. Il ne l'était pas encore, quand arriva un second messager. Cette fois, je ne perdis pas un moment, et je courus à Whitehall, où, à peine arrivé, on me salua de toutes parts du titre de seigneur ambassadeur de France. Cette nouvelle me permit de respirer librement, et me causa d'autant plus de satisfaction que j'avais sérieusement craint qu'il ne fût question de quelque accusation injuste et mensongère dirigée par mes ennemis contre moi.

Mon premier devoir d'ambassadeur était de renouveler le serment d'alliance entre les deux souverains. Pour ce fait spécial, je reçus le titre d'ambassadeur extraordinaire ; mais il fut décidé qu'aussitôt la cérémonie conclue, je devais m'établir à Paris en qualité d'ambassadeur ordinaire.

La veille de mon départ, le roi me fit remettre 600 à 700 livres (150 à 175 000 francs) pour les frais du voyage. Je les enfermai soigneusement dans un coffre en fer, et je me mis au lit. Vers une heure de la nuit, je fus réveillé par des voix d'hommes qui causaient entre eux et frappaient à coups redoublés à la porte, précisément du côté où je me trouvais seul avec ma femme et ses suivantes. Je compris sur-le-champ qu'on en voulait à mon argent, et ayant sauté hors du lit et ouvert une fenêtre, les voleurs me crièrent effrontément : « Descends, Gallois, si tu l'oses. » Saisissant mon épée, je ne fis qu'un bond jusqu'à la porte que j'ouvris violemment, et je les attaquai avec une telle fureur que, quoique j'eusse affaire à une douzaine d'hommes, ils prirent précipitamment la fuite en se culbutant les uns les autres et en jetant leurs armes à droite et à gauche. Je les poursuivis en chemise et pieds nus au travers des rues, et je les aurais poursuivis plus longtemps encore, si le contact des pierres et des cailloux n'avait trop fait souffrir mes pieds meurtris. Je pris donc le parti de rentrer tranquillement chez moi, suivi de mes domestiques, qui, réveillés par le bruit, avaient fini par me rejoindre.

Le lendemain, je quittai Londres, et non sans me souvenir que c'était l'anniversaire du triste jour où j'avais assisté aux funérailles de la reine Anne (1). Je me rendis de Gravesend à Douvres, où je m'embarquai avec une suite d'une centaine de personnes. A Calais, je remarquai que l'auberge où je descendis fut bien meilleure que celle de Douvres et me coûta moitié moins. De là, prenant par Boulogne, Abbeville et Amiens, j'arrivai à Saint-Denis, où je trouvai le maître des cérémonies avec un grand nombre de chevaux et de carrosses envoyés à ma rencontre.

Ce fut un samedi, et assez tard dans la soirée, que je fis mon entrée à Paris. J'étais à peine installé dans mon hôtel qu'un secrétaire espagnol se présenta, chargé par son ambassadeur de me prier de lui accorder ma première audience dès le lendemain matin. Je lui fis observer que le lendemain dimanche étant un jour consacré à la prière, je préférais attendre jusqu'au lundi. Il répondit à cela que son maître partageait mon respect pour le jour de Dieu, mais que le grand désir qu'il avait de me voir l'em-

(1) Femme de Jacques Ier.

portait sur toute autre considération. Je répondis à ce beau compliment espagnol en persistant à remettre l'audience au lundi.

L'hôtel que j'occupais était situé au faubourg Saint-Germain, dans la rue de Tournon, et me coûtait 200 livres sterling par an (5000 francs). Après l'avoir richement meublé et y avoir installé toute ma suite, je me mis en route pour Tours, où la cour se tenait à ce moment. Quelques jours après mon arrivée, le roi (1) m'ayant accordé l'audience que je demandais, j'eus l'occasion d'exprimer à Sa Majesté, dans les termes les plus chaleureux, la grande affection qu'éprouvait pour elle le roi mon maître. J'ajoutai que cette affection reposait non-seulement sur l'ancienne alliance entre les couronnes de France et d'Angleterre, mais plus particulièrement encore sur la promesse par laquelle Henri IV et le roi mon maître s'étaient engagés réciproquement à protéger le fils de celui d'entre eux qui mourrait avant l'autre. J'ajoutai encore que j'avais pour mission spéciale d'entretenir et de consolider les bons rapports entre les deux royaumes; puis, ayant présenté au roi mes lettres de créance, Sa Majesté m'assura sa vive affection pour mon maître et s'exprima à mon égard de la façon la plus bienveillante et la plus flatteuse. Il était si bègue qu'il en était devenu fort taciturne; sa difficulté de parler était si grande qu'il s'arrêtait souvent au milieu d'une phrase et restait pendant plusieurs instants la langue à moitié pendue hors de la bouche. Il portait une double rangée de dents, et jamais il ne crachait, ne se mouchait, ni ne suait, quoiqu'il se livrât avec passion aux plaisirs de la chasse et de la fauconnerie. Il était chasseur infatigable et ne redoutait ni froid excessif ni extrême chaleur. Quant à son intelligence, elle était ce qu'on pouvait attendre d'un homme qui avait été élevé et maintenu dans la plus grande ignorance par ceux qui avaient intérêt à en profiter pour le mener à leur gré. Plus tard, quand son entourage devint meilleur, il parvint à acquérir une certaine connaissance des affaires. Mais il ne se corrigea jamais des deux plus tristes défauts que donne l'ignorance : la méfiance et la dissimulation. Et cela n'a rien que de naturel : les gens ignorants ressemblent à ceux qui, marchant dans les ténèbres, ont sans cesse peur de trébucher; puis aussi, comme ils sont totalement dépourvus de principes supérieurs, ils cherchent instinctivement à y suppléer par la ruse et par de pauvres finesses, qui sont peut-être excusables chez ceux qui se trouvent dans la nécessité de se créer une existence, mais qui sont indignes d'un prince. Je dirai, à ce sujet, qu'on ne saurait trop condamner les souverains qui font de l'art de gouverner une chose si mesquine et si basse, au lieu de s'appuyer uniquement sur le droit et la raison. La vérité m'oblige cependant à reconnaître que si grande que fût la timidité du roi de France, elle ne nuisait pas à son courage, de même que sa dissimulation ne le poussa jamais à des actes de méchanceté envers ses sujets, réformés ou catholiques. Il avait pour favori un certain M. de Luynes, lequel avait gagné sa faveur en lui enseignant, alors qu'il était encore enfant, à dresser des faucons pour la chasse aux petits oiseaux, tandis que ceux-ci étaient dressés à leur tour pour la chasse aux papillons. Si le roi ne se fût servi de lui, et n'eût écouté ses conseils qu'à propos de choses pareilles, personne n'y eût trouvé à redire; mais quand plus tard l'influence de de Luynes s'exerça au détriment de l'intérêt général et du bien de l'État, on la maudit avec raison comme une calamité publique. La reine mère, les princes et les nobles la combattirent avec tant de force, qu'il en résulta une guerre civile dans le royaume.

On pourra juger de l'incapacité de l'homme, et à quel point il était indigne de conduire les affaires publiques, par ce seul exemple. Comme on lui parlait un jour d'une bataille qui venait d'avoir lieu en Bohême, il demanda si la Bohême était une île, et dans quelle partie du monde elle se trouvait.

Après mon audience avec le roi, j'en obtins une de la reine, qui était sœur du roi d'Espagne. Elle était blonde, comme toutes les femmes de la maison d'Autriche, et d'une grande douceur de caractère, n'ayant jamais fait de mal à personne, et cherchant toujours à concilier les différents partis et à intercéder auprès du roi dans le sens de la miséricorde et de la charité. Quoique mariée depuis plusieurs années et d'âge mûr, elle n'avait pas d'enfants J'ai gardé d'elle un souvenir d'autant plus distinct, qu'elle eut pour moi, chaque fois qu'elle me vit, des attentions marquées dont mes propres domestiques furent frappés.

Après les audiences royales, je rendis visite à M. de Luynes, aux ministres d'État, aux princes et aux princesses, et particulièrement à cette princesse de Conti, qui a été déjà mentionnée dans ces Mémoires à propos d'une écharpe que j'avais été chargé autrefois de lui remettre de la part de la reine Anne.

Je n'en dirai pas davantage ici sur les affaires politiques des deux pays, parce que je crois plus utile, et j'ai l'intention, si Dieu me prête vie, de publier un recueil séparé de toutes les dépêches et pièces diplomatiques ayant trait à mes négociations avec la cour de France. Je raconterai les différentes guerres civiles, l'affaire de l'électeur palatin en Bohême, la bataille de Prague, le voyage du prince (actuellement roi d'Angleterre) en France et en Espagne, accompagné du duc de Buckingham, et d'autres faits non moins célèbres; je pense qu'un tel recueil ne sera pas sans offrir quelque intérêt à mes descendants.

De retour à Paris, je m'occupai à mettre de l'ordre dans ma maison, et à réduire les dépenses de ma suite et de mon écurie. J'adoptai l'usage français, d'après lequel on n'accordait que tant de livres de bœuf, de mouton, de veau, et un certain nombre de faisans, de dindes, de perdrix, de tartes et de pâtés pour la consommation de la semaine. Cette surveillance me donnait d'autant plus de peine et me pesait d'autant plus lourdement, que ma femme, qui était atteinte d'un commencement d'hydropisie, refusait net de venir me rejoindre en France. Je fus donc forcé de prendre un intendant, qui me servait avec zèle et activité, mais dont l'honnêteté laissait à désirer. J'avais pour premier secrétaire un certain William Boswell, actuellement agent du roi dans les Pays-Bas; mon secrétaire français était un M. Ozier, qui fut également chargé par le roi d'une mission spéciale en France. Le premier gentilhomme de ma maison, M. de Thing, se fit connaître plus tard pour avoir levé un régiment de mille chevaux dans les guerres d'Allemagne, où il se distingua; un autre, M. Crofts, eut l'honneur d'être nommé échanson du roi. Si j'insiste sur ces détails, c'est pour faire remarquer les brillantes fortunes qui étaient réservées à presque tous ceux qui furent attachés à mon service.

Dans les premiers temps de mon séjour à Paris, je me souviens qu'une grande inimitié régnait entre Français et Anglais; cela alla si loin qu'un de mes amis, voulant un jour se rendre chez moi, fut assailli sur le pont Neuf et fort maltraité, par la seule raison qu'il était Anglais. Je suis toutefois heureux de pouvoir ajouter que cette inimitié diminua beaucoup au bout de quelques mois, et que mes compatriotes se faisaient si universellement aimer et préférer aux autres étrangers, qu'on les accueillait partout avec empressement et cordialité, et qu'une fois, des gen-

(1) Louis XIII.

tilshommes de ma maison s'étant querellés avec quelques drôles qui les avaient insultés, un grand nombre de gentilshommes français accoururent pour m'offrir leurs services contre leurs compatriotes.

La peste ayant éclaté à Paris, je priai le duc de Montmorency de me prêter son château de Merlon, que j'avais habité autrefois du temps de son noble père. J'y fis un séjour très-agréable, dans un pays délicieux, entouré de voisins qui se souvenaient de moi et me firent l'accueil le plus gracieux. J'ai gardé un souvenir tout particulier d'un baron de Montaterre, gentilhomme réformé, et de M. de Bouteville, le brillant chevalier dont plus tard la France entière célébra les exploits.

La suite à une autre livraison.

INSTINCT OU RAISONNEMENT?

Voy. p. 103.

Une petite chienne avait perdu un œil dans un combat contre un chat. Il y avait bien longtemps de cela, et Stella (c'était son nom), rendue pacifique par l'âge et par les infirmités, avait complétement renoncé à toute idée guerrière, lorsqu'un jour, furetant dans un jardin, elle arriva sans penser à mal à la porte d'une cabane où la chatte de la maison élevait ses petits. Minette, pour qui tout chien est un ennemi, quitte ses nourrissons et s'avance menaçante. Stella, rassurée par la pureté de ses intentions, ne se hâte point de fuir. Minette prend son calme pour de l'insolence et lui saute à la tête. Alors la pauvre Stella, trop faible pour pouvoir se défendre, se couche sur le dos, et, se rappelant sans doute que les griffes des chats sont particulièrement redoutables pour les yeux, met une de ses pattes de devant sur l'œil qui lui reste, comme pour le garantir. C'est ainsi qu'on la trouva quand on vint à ses cris et qu'on l'arracha aux griffes et aux dents de la chatte furieuse. Elle était criblée de blessures, mais elle avait su préserver son œil. Était-ce de l'instinct ou du raisonnement?

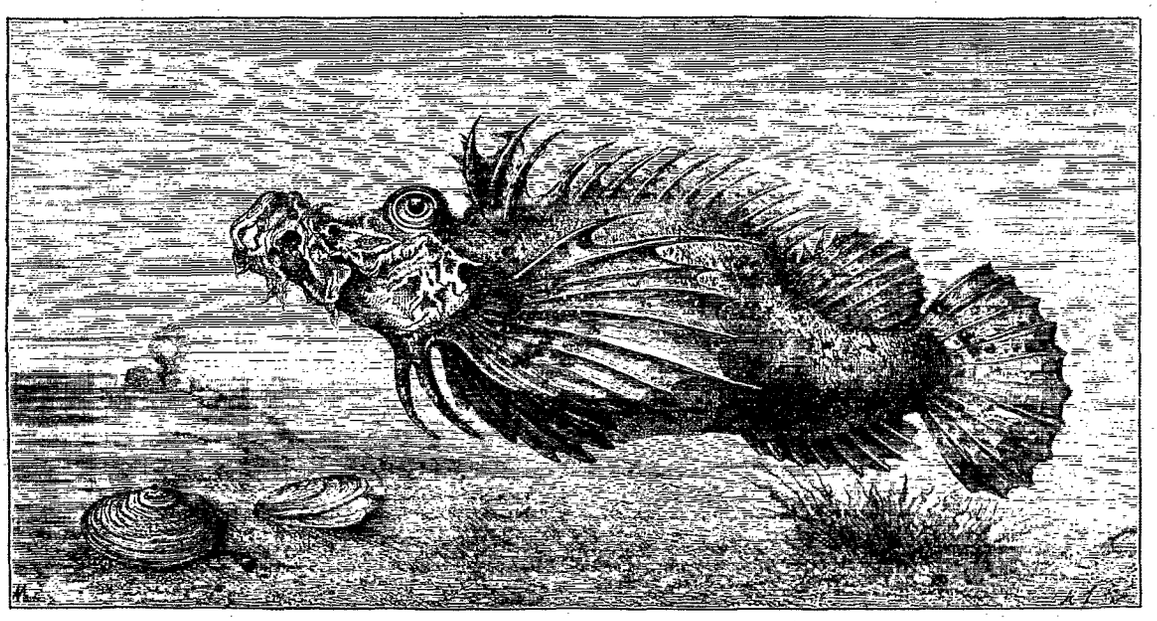
UNE DEVISE DE SALOMON.

Un sultan qui consultait Salomon sur l'inscription à mettre à un sceau royal, demandait que ce fût une courte maxime propre tout à la fois à modérer la présomption et à soulager l'abattement aux jours de l'adversité. Voici l'adage conseillé par le sage hébreu, lequel était admirablement adapté aux deux fins :

Et ceci aussi passera !

LE PELOR FILAMENTEUX DU JAPON.

Si le pelor filamenteux atteignait de grandes dimensions, il serait un des monstres les plus effroyables que l'on puisse voir. Mais sa taille n'excède pas neuf à dix pouces; il est donc tout simplement très-laid, sans inspirer d'effroi. Sa tête informe est surmontée d'un gros œil saillant; son dos est bossu; il semble tout hérissé d'épines. Quand on l'examine avec attention, le détail n'est pas moins répugnant que l'ensemble. Ses mâchoires et ses joues sont couvertes de lambeaux mous et déchiquetés. Sur tout le reste du corps, même sur les nageoires, on aperçoit une quantité de petits appendices, de filaments courts et flasques, dirigés en tous sens et différents de forme.



Le Pelor filamenteux du Japon. — Dessin de Mesnel.

La couleur de ce poisson est des plus étranges et concourt à lui donner une apparence fantastique. La teinte générale est d'un gris brun tirant sur le pourpre, marqué de grandes taches rougeâtres; sur les nageoires pectorales, ces taches forment de larges bandes transversales, tandis qu'elles se divisent sur le ventre en marbrures assez fines. En outre, les parties inférieures sont semées de plusieurs rangées de points noirâtres. D'autres points isolés se trouvent sur les nageoires ventrales et à la base des pectorales. L'iris de l'œil est noir, pointillé de jaune-citron.

Malgré leur aspect désagréable, les pelors sont très-recherchés à cause de la délicatesse de leur chair. On en pêche durant l'été dans les baies voisines de Nagasaki.

Le Gérant, J. BEST.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LES FLANEUSES.



Salon de 1872; Peinture. — Les Flâneuses, par Castan. — Dessin de Bocourt.

Oh! quelle différence entre un meunier bien portant et le même meunier perclus de rhumatismes! Le maître Renoire, du moulin de Cornevache, en son état ordinaire, était un bon vivant, bien dodu, bien réjoui, qui se serait fait scrupule de manquer une occasion de rire, de dire un bon mot, ou de prendre sa part d'une bonne mystification. Pas l'ombre de fiel ou de rancune, de méchanceté encore moins; indulgent pour les autres, pas trop dur pour lui-même : voilà ce que c'était que le maître Renoire, du moulin de Cornevache. Ce n'est pas lui qui aurait laissé passer une fête sans la chômer, et sans la faire chômer aux siens et à ses domestiques; ce n'est pas lui qui aurait rencontré un ami sans lui donner une bonne tape sur l'épaule en manière de bienvenue, une femme ou une fille sans lui faire un compliment honnête, un chien sans lui demander de ses nouvelles, ou un chat sans lui faire des avances.

Mais la goutte lui était venue, les uns disent des cabarets où il restait très-volontiers, les autres de feu son père, qui de son vivant s'appelait Renoire-Tonneau, vu son embonpoint. Que ce soit d'ici ou de là, la goutte était venue, et le bonhomme était tout changé, depuis la houppette de son bonnet jusqu'à la semelle de ses gros chaussons de lisière. Oui, son bonnet de coton lui-même se conforme à sa triste pensée. Débonnaire en des temps plus

heureux, jovial et posé crânement sur l'oreille, il est devenu morose et grognon depuis que le malade l'a tiré violemment sur sa nuque comme pour s'y ensevelir tout vivant. A peine entrevoit-on de chaque côté les lobes de deux oreilles rouges, traversées d'anneaux d'or. L'œil du meunier étincelle, ses favoris se hérissent, et les gens qui passent, le voyant immobile à la fenêtre ouverte, se disent tout bas l'un à l'autre : « Le maître Renoire a sa goutte, il n'a pas l'air commode. »

Il n'a pas l'air commode ! je le crois bien. Si vous autres, bonnes gens, qui ne faites que passer devant le moulin, vous hâtez le pas, vous vous taisez, vous vous faites tout petits, pour esquiver quelque apostrophe véhémente, croyez-vous que la vie ne soit pas un vrai fardeau pour tous les habitants du moulin, bêtes et gens?

Demandez plutôt à Piédeleu, son gendre et son associé; demandez à Rosalie, femme Piédeleu, sa fille aînée; demandez à Hortense, sa seconde fille; demandez à Louison, sa petite fille; demandez au chat roux; demandez au chat blanc !

Piédeleu, même la mouture faite, même à ses moments de loisir, ne peut plus fumer une bonne pipe sous les saules, en regardant la rivière qui passe et les araignées d'eau qui l'égratignent de leurs pattes menues; il ne peut plus jeter l'épervier devant les vannes, ni pêcher aux goujons derrière le déversoir, ni causer avec le corbeau qui se démène dans sa grossière cage d'osier, ni faire la conduite à un ami, sans qu'une voix irritée partant des régions supérieures ne lui crie par la fenêtre ouverte : « Piédeleu ! paresseux ! au moulin ! »

L'infortuné Piédeleu s'esquive en rasant la muraille, et répond humblement : « On y va ! » Puis il se met à grommeler entre ses dents : « Faut-il qu'un si brave homme soit devenu enragé ! Dire qu'on ne peut pas se reposer une minute, quand on a travaillé comme un satyre ! »

Piédeleu a attrapé ce mot savant à la dernière foire de Vendôme, devant une baraque de saltimbanques. Il l'a trouvé beau, distingué, ronflant, et l'emploie à tout propos sans se douter combien est grotesque l'association de ces deux idées, d'une part un farinier mélancolique accablé d'ennuis et de travail, de l'autre la création fantastique, capricieuse et bondissante que la mythologie appelle un satyre.

Un jour que le bonhomme s'ennuyait à mourir et s'occupait à broyer du noir en regardant voler les mouches, il entendit des rires étouffés qui semblaient monter de la cuisine. Il prêta l'oreille : oui, on riait, et même on riait de bon cœur.

Il saisit son gourdin et frappa sur le plancher, comme s'il eût parié de le défoncer en quatre coups. Aussitôt, comme par enchantement, les rires cessèrent; un pas léger se fit entendre le long de l'escalier de bois, et une jeune femme en camisole blanche entra, le sourire sur les lèvres. C'était Rosalie.

— Vous avez frappé, mon père? dit la jeune femme sans trop s'effaroucher de la mine renfrognée du vieux meunier.

— On le dit ! reprit-il d'un ton hargneux.

— Est-ce que vous avez besoin de quelque chose?

— J'ai besoin... que vous faites un vacarme à faire trembler la maison ! Qu'est-ce que vous faites encore toutes les trois, paresseuses que vous êtes?

— Oh ! mon père, paresseuses ! reprit Rosalie d'un ton de doux reproche.

— Oui, paresseuses, paresseuses, et encore paresseuses !

— Mais, mon père, j'ai préparé la pâte, et en attendant que le four soit tout à fait chaud, nous regardions jouer les petits chats. Il n'y a pas grand mal à cela, ils sont si drôles !

— Voilà une jolie maison quand je ne suis pas là. Ces chats devraient être à guetter les souris.

— Ils sont si jeunes !

— Il n'est jamais trop tôt pour bien faire. Et Hortense, elle n'a pas d'ouvrage?

— Elle a savonné toute la matinée, et ne croyait pas faire mal en se reposant cinq minutes.

— Et Louison?

— D'abord, c'est aujourd'hui jeudi. De plus, elle a eu un bon point pour son catéchisme, et sait déjà sa leçon pour dimanche prochain.

— Tu as réponse à tout; mais cela ne prouve rien, non, rien du tout ! Ah ! quel malheur quand un pauvre homme n'est pas là pour veiller à tout ! La paresse est la ruine d'une maison ! Assez !

La jeune femme sortit de la chambre du malade sans répliquer. Sa bouche ne souriait plus. Elle trouvait son père beaucoup trop sévère, mais elle l'excusait en pensant qu'il était aigri par la souffrance.

— Mon père souffre beaucoup, dit-elle à sa sœur et à sa fille; nous avons eu tort vraiment de faire tant de bruit.

La grande sœur et la petite fille baissèrent la tête avec confusion : l'autorité paternelle était sauvegardée.

Au fond, le meunier avait tort, et le maître d'école de Cornevache, qui avait observé les choses de près, et qui avait reçu les confidences de Piédeleu, ne se gêna pas pour le lui dire :

— Voyez-vous, mon vieux, si le mal ne vous tenait pas si fort et ne vous fermait pas les yeux, vous vous souviendriez qu'il y a temps pour tout, temps pour travailler et temps pour se reposer et se distraire. Un bon auteur a dit que si l'arc était toujours tendu, il finirait par se rompre. Vous ne voulez pas qu'on joue avec le chat? Est-ce que vous n'y jouez pas souvent, vous, un homme de cinquante ans, et un homme actif, on peut le dire ! Est-ce que je n'y joue pas, moi, qui suis un homme grave, à ce que l'on dit? En suis-je moins bon maître, et vous plaignez-vous de l'instruction que j'ai donnée à vos enfants? Si vous aviez été sur pied le jour où vous avez grondé Rosalie, vous vous seriez amusé autant que vos filles des grimaces et des pirouettes de vos chats. Ces pauvres petites, vous les auriez appelées *flâneuses*, et encore par pure taquinerie; *paresseuses*, jamais ! Vous prétendez que si? et moi je prétends que non, et j'en appelle, comme disait cet ancien, du meunier malade au meunier bien portant. Il y a un homme sage qui a dit ceci : « Sois dans la santé tel que tu étais dans la maladie. » En d'autres termes : « Toi qui as vu la mort de près, souviens-toi toujours des réflexions que cette vue t'a suggérées et des résolutions qu'elle t'a fait prendre. » Je retournerai cette pensée à votre usage et je vous dirai : Papa Renoire, soyez tel dans la maladie que vous étiez dans l'état de santé. Ne laissez pas croire que vous vous plaisez à gâter la joie des autres parce que vous ne pouvez pas la partager.

LE PETIT POUCET RUSSE.

CONTE RUSSE (1).

Il y avait une fois un vieillard qui vivait avec sa vieille femme. Une fois, la vieille, en hachant des choux, se coupa le petit doigt; elle l'arracha et le jeta derrière le poêle.

(1) Ce conte bizarre est loin d'être comparable à celui qu'a recueilli Perrault; mais il nous paraît intéressant de faire connaître ces imaginations des différents peuples : elles peuvent servir à l'étude de leur caractère et de leurs mœurs.

Tout à coup, elle entendit une voix humaine parler derrière le poêle :

— Mère, mère, ôte-moi de là!

Elle fut étonnée, fit le signe de la croix, et demanda :

— Qui donc es-tu?

— C'est moi, ton fils; je suis né de ton petit doigt.

La vieille le prit et le regarda. C'était un petit, tout petit enfant. On le distinguait à peine. Elle l'appela le petit Poucet.

— Et où est mon père? demanda le petit Poucet.

— Il est allé aux champs.

— J'irai le trouver et l'aider.

Il arriva aux champs.

— Dieu te soit en aide, petit père!

Le vieillard regarda autour de lui.

— Quel miracle! pensa-t-il. J'entends une voix d'homme, et je ne vois personne. Qui donc me parle?

— C'est moi, ton fils.

— Mais je n'ai pas de fils.

— Je viens seulement de naître; ma mère, en coupant des choux, s'est coupé le petit doigt et l'a jeté derrière le poêle. C'est ainsi que je suis né, moi, le petit Poucet. Je suis venu t'aider à labourer la terre. Assieds-toi, père, mange ce que Dieu t'a envoyé, et repose-toi un peu.

Le vieillard se réjouit et se mit à manger. Le petit Poucet monta sur l'oreille du cheval et se mit à labourer la terre. Mais d'abord il dit à son père :

— Si l'on te demande à m'acheter, vends-moi sans crainte. Je ne me perdrai pas, et je reviendrai à la maison.

Un seigneur vient à passer; il regarde et s'étonne : le cheval marche, la charrue laboure, et personne ne les conduit.

— On n'a jamais vu, jamais on n'a entendu dire qu'un cheval labourât de lui-même.

— Serais-tu aveugle? répond le paysan. C'est mon fils qui laboure.

— Vends-le-moi.

— Non, je ne le vendrai point; c'est notre seule joie à sa mère et à moi, notre seule consolation.

— Vends-le-moi, vieillard.

— Eh bien, donne mille roubles, et tu l'auras.

— Quoi? si cher?

— Tu vois, l'enfant est petit, vaillant, léger des pieds, et prompt à faire les commissions.

Le seigneur paya les mille roubles, mit le petit dans sa poche, et s'en alla chez lui. Mais le petit Poucet fit un trou à la poche et s'échappa.

Il marcha, marcha; la nuit sombre le surprit; il se cacha sous une touffe d'herbe et se mit à dormir. Vinrent à passer trois voleurs.

— Salut, braves gens, dit le petit Poucet. Où allez-vous?

— Chez le pope.

— Pour quoi faire?

— Voler des taureaux.

— Prenez-moi avec vous.

— A quoi es-tu bon? Il nous faut un gaillard vigoureux et capable de faire un bon coup.

— Parfaitement. Je passerai sous la porte, et je vous l'ouvrirai.

— Ah! ceci est autre chose; viens avec nous.

Ils partirent tous les quatre chez le pope; le petit Poucet passa sous la porte, l'ouvrit, et dit :

— Frères, restez ici; je me glisserai dans l'étable, je choisirai le meilleur taureau, et je vous l'amènerai.

Et il choisit en effet le plus beau et l'amena; les voleurs entraînèrent l'animal dans les bois, le tuèrent, l'écorchèrent, et se partagèrent la viande.

— Donnez-moi les tripes, dit le petit Poucet; cela me suffira.

Il les prit et se coucha dedans. Les voleurs, après s'être partagé la viande, retournèrent chez eux.

Survint un loup affamé; il avala les tripes et le petit; le voilà assis tout vivant dans le ventre du loup, et il n'y était pas mal à son aise.

Mais le loup eut mauvaise chance. Il aperçoit un troupeau en train de paître. Le berger dort; maître loup se glisse et emporte une brebis. Mais le petit Poucet se met à crier à gorge déployée.

— Berger! berger! tu dors, et le loup emporte une brebis.

Le berger s'éveille, se jette sur le loup avec une trique, lâche sur lui ses chiens, et le loup se met à fuir.

Mais il ne pouvait plus manger; il maigrissait; il serait mort de faim. Il supplie le petit Poucet de s'en aller.

— Amène-moi chez mon père et ma mère, et je sortirai.

Le loup court au village, se précipite dans la cabane du vieillard. Le petit Poucet sort du loup, saisit sa queue et s'écrie :

— Tuez le loup, tuez le loup gris!

Le vieillard saisit un gourdin, sa femme un autre, et ils se mirent à taper sur le loup; ils le tuèrent, prirent sa peau et en firent un manteau pour le petit Poucet; et ils vécurent longtemps.

FABRICATION DU SUCRE DE BETTERAVES.

Fin. — Voy. p. 147.

Il peut être utile d'indiquer comment on obtient la chaux et l'acide carbonique qui sont employés à la défécation et à la carbonatation des jus de betteraves.

Le four à chaux généralement usité est chauffé au moyen de coke qui est placé dans des foyers latéraux. La chaleur produite décompose le calcaire (carbonate de chaux naturel), auquel on ajoute une nouvelle quantité de coke, par les orifices supérieurs, fermés à l'aide de boulets creux. — A la partie inférieure, on a ménagé des ouvertures qui servent au défournement. — Le gaz acide carbonique, isolé de la chaux, est aspiré par les ouvreaux supérieurs; il se refroidit par un long séjour dans un tube extérieur, et par un passage à travers un épurateur d'eau, d'où il circule dans un épurateur sec. Arrivé là, le gaz est refoulé dans un réservoir, avec une pression de deux ou trois mètres d'eau, suffisante pour qu'il puisse être distribué dans toute la masse du liquide sur lequel il doit agir.

Tous ces appareils sont admirablement bien conçus à l'usine que nous décrivons et qui est construite dans une proportion considérable, avec tous les perfectionnements de l'industrie moderne. — Les *filtres-presses* et l'atelier au noir animal, dont nous avons mentionné l'usage précédemment, sont merveilleusement organisés. Des filtres-presses (voy. fig. 1), placés dans un local spécial, sont établis les uns à côté des autres, et fonctionnent avec la plus grande régularité. — Ces appareils, inventés par M. Daneck et perfectionnés par MM. Riedel et Kemnitz, se composent de dix-huit chaies doubles formées chacune de deux plaques de tôle percées de trous; chacune d'elles est enveloppée d'une toile grossière à travers laquelle filtre le liquide sous l'effort de la pression. — L'atelier au noir (fig. 2) comprend, au milieu, une cuve à hélice où le noir animal, broyé, trituré, est pris par un noria et monte dans la cuve placée à droite de notre gravure. Là, un ouvrier le prend par sac et le jette dans les appareils, où il se trouve en contact avec le jus qu'il doit clarifier.

Continuons à présent à suivre le jus sucré qui s'échappe de l'appareil à triple effet; il se dirige vers les chaudières à cuire, où il est évaporé au moyen de la chaleur de vapeur qui circule dans trois serpentins indépendants les uns des autres. — Cette évaporation a lieu sous une pression de 10 centimètres environ; elle s'opère avec assez de rapidité; on ajoute successivement de nouvelles quantités de liquide concentré, jusqu'au moment où celui-ci arrive à une hauteur déterminée dans l'appareil. Alors on continue l'évaporation sans ajouter de liquide; il ne tarde pas à se former une masse grenue, pâteuse, que l'on coule dans un cristallisoir.

Le sucre ainsi cristallisé n'est pas pur; il est mêlé avec de la mélasse, dont on le débarrasse au moyen d'un appareil à force centrifuge. On verse la masse cristalline dans un vase cylindrique dont les parois sont formées d'une toile métallique; on détermine un mouvement de rotation énergique : le sucre se porte le long des parois, et bientôt la mélasse, qui seule peut traverser les mailles de la toile métallique, est lancée contre les parois d'un vase extérieur, où elle s'écoule dans un réservoir spécial. — Quand le sucre est ainsi purifié, il est séché par un jet de vapeur, de telle sorte qu'il puisse être enfermé dans des sacs et livré aux raffineurs.

L'opération du raffinage s'exécute dans des usines spéciales. — Les sucres bruts, provenant de la sucrerie, sont

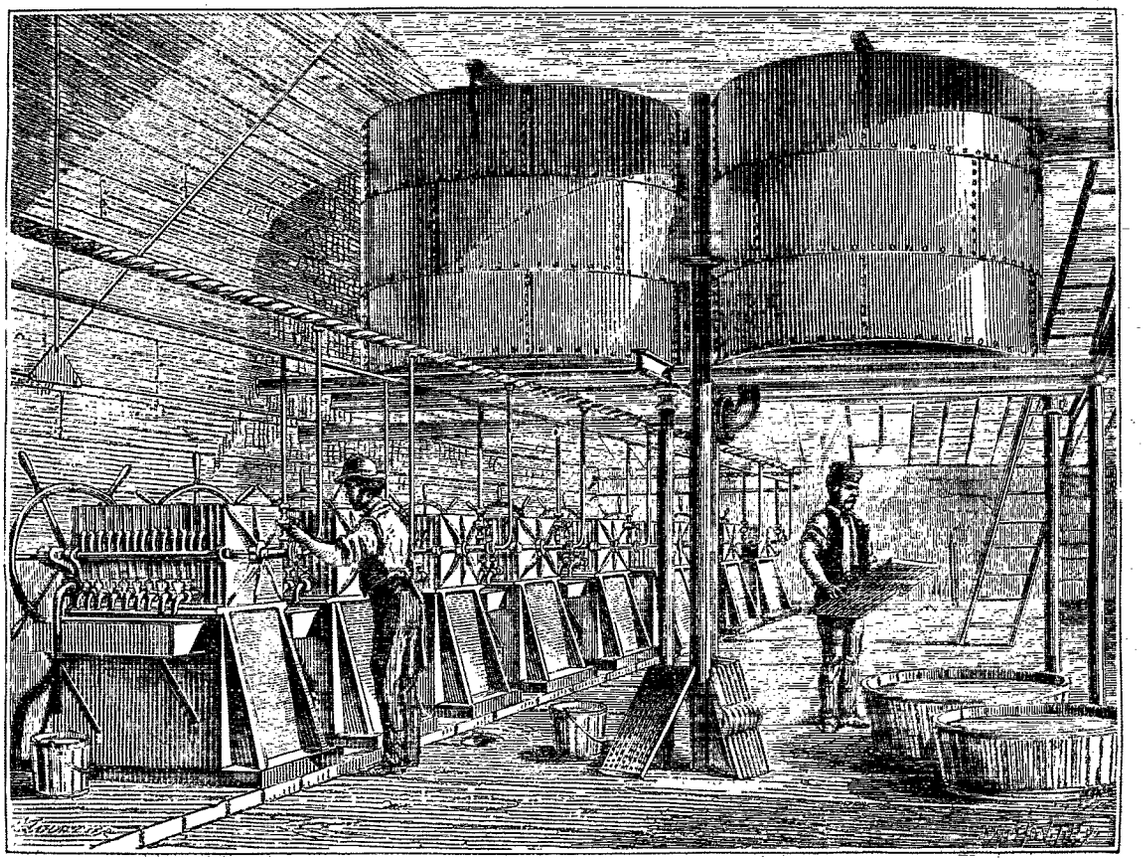


Fig. 1. — Filtres-Presses. — Dessin de Jahandier.

souvent mélangés de sucre de canne. On les fond dans une chaudière contenant 1 700 kilogrammes d'eau et 5 000 kilogrammes de sucre; aussitôt que la dissolution est obtenue sous l'influence de la température, on ajoute 100 kilogrammes de noir animal fin, puis 50 litres de sang. On mélange le tout à l'aide d'un agitateur, et l'on fait passer le liquide dans une chaudière à clarifier. — On fait bouillir toute la masse, et l'on filtre le liquide sur une longue colonne de noir animal, qui décolore complétement le jus. — Celui-ci est ensuite concentré dans une chaudière à cuire, et coulé dans des *formes* coniques, où il se prend en masse et est retiré sous forme de pain de sucre.—Il ne nous semble pas nécessaire de dire que nous ne donnons ici qu'un aperçu d'ensemble sur le raffinage du sucre, comme nous l'avons fait pour la fabrication du sucre brut. L'industrie sucrière est, comme nous l'avons dit, une de nos plus grandes industries nationales; les progrès s'y sont fait jour, depuis vingt ans, avec une étonnante rapidité, et pour la décrire avec quelques détails, il faudrait certainement un volume entier. — Cette description entraînerait d'ailleurs le lecteur dans des chapitres techniques qui sortiraient de notre cadre. — Pour donner idée de l'importance d'une grande fabrique de sucre, il nous suffira de dire que l'usine de Villenoy occupe, près de Meaux, une superficie de plus de sept hectares, où les constructions sont reliées entre elles par des voies d'eau, des routes et des chemins de fer. — L'usine centrale est construite entièrement en fer, et l'outillage qui la compose provient des ateliers de MM. J.-F. Cail et Cie, à qui l'on doit tant de progrès dans le matériel de la fabrication du sucre.

Pour compléter notre description, quelques détails sur les propriétés du sucre, que tout le monde connaît presque exclusivement sous le rapport de sa saveur sucrée, ne nous paraissent pas inutiles. — Le sucre dissous dans l'eau est susceptible de cristalliser en beaux prismes rhomboïdaux, plus ou moins volumineux, qui constituent le *sucre candi*. — Quand on rompt dans l'obscurité un morceau de sucre ordinaire, il dégage une lueur phosphorescente très-remarquable, et devient momentanément lu-

mineux Le sucre est très-soluble dans l'eau ; il se dissout aussi dans l'alcool. La façon dont il se comporte sous l'action de la chaleur est assez remarquable. A une température de 160 degrés environ, il commence à fondre, et reste transparent quand il est refroidi lentement ; il constitue alors le *sucre d'orge ;* mais au bout d'un certain temps il redevient opaque. — A 215 degrés, le sucre se colore en jaune orangé, puis en brun rougeâtre, et bientôt il se transforme en un nouveau composé acide après avoir perdu de l'eau. Ce composé nouveau est bien déliquescent et constitue le *caramel.* — En élevant davantage la température, le caramel se décompose à son tour, dégage de l'hydrogène et de l'oxygène, puis des vapeurs acides, et laisse enfin un dépôt boursouflé de charbon. — Le sucre est formé, en effet, d'hydrogène, de carbone et d'oxygène. — Sous l'influence des ferments, il est susceptible de se transformer en alcool et en acide carbonique.

Telles sont les principales propriétés du sucre, qui occupe aujourd'hui un rang si important dans la liste des matières élémentaires. — D'après M. Payen, la production totale du sucre dans le monde entier serait environ de 2 milliards 500 000 kilogrammes. — La France produit à elle seule 250 millions de kilogrammes de sucre.

Il est assez intéressant de se rendre compte de la quantité de sucre que consomment en moyenne les habitants des différentes contrées de l'Europe. — La France, qui

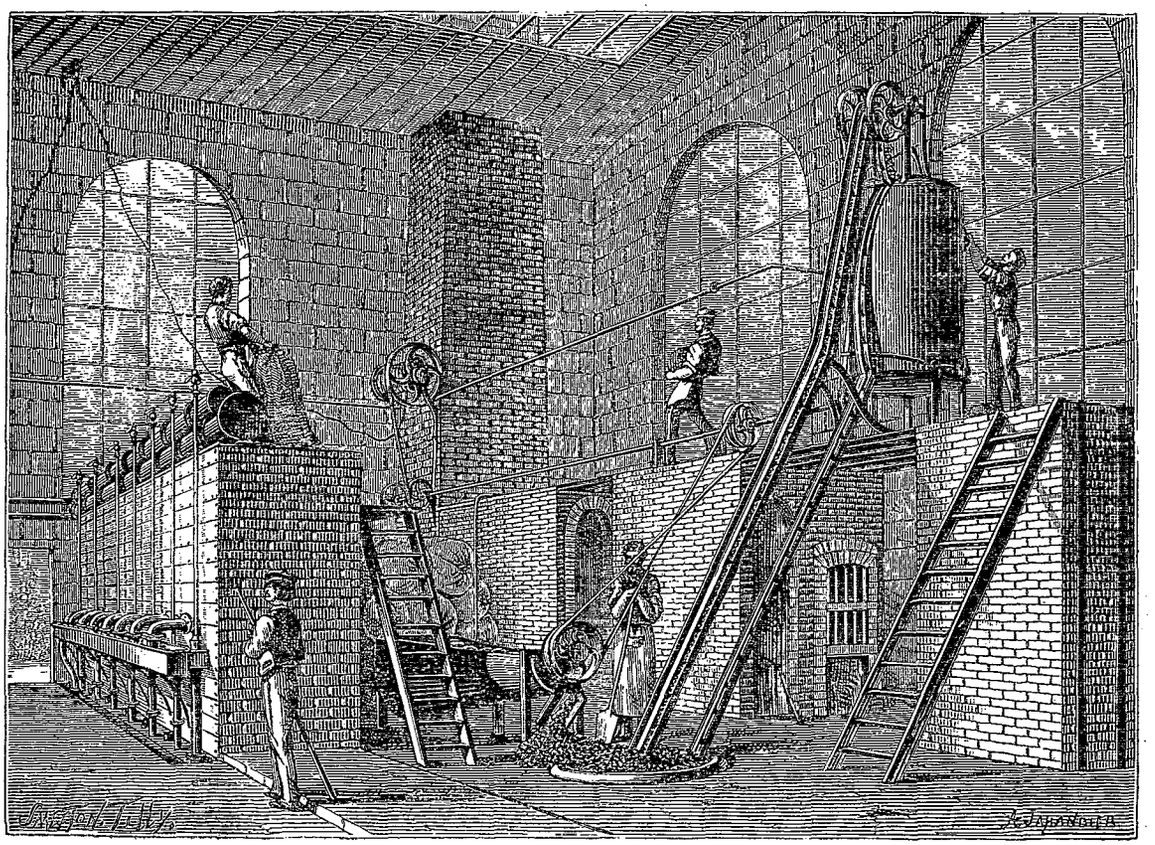


Fig. 2. — Atelier au noir. — Dessin de Jahandier.

compte environ trente-huit millions d'habitants, consomme 289 millions de kilogrammes de sucre, ce qui fait à peu près 7k.5 de sucre par an pour chaque habitant. — On va voir la différence considérable que présente le résultat du même calcul pour l'Angleterre. — Ce dernier pays ou, à proprement parler, les îles Britanniques, consomment annuellement 450 millions de kilogrammes de sucre, ce qui fait 15k.340 pour chacun des vingt-neuf millions d'habitants qui y vivent. — En faisant le même calcul pour les autres pays, on arrive à 5 kilogrammes de sucre par tête pour les Belges, 4 pour les Suisses, 1 et demi pour les Italiens, etc. — Ce calcul démontre que la consommation si considérable du sucre dans le monde entier doit s'accroître encore ; car il est probable que les peuples qui usent fort peu de cet aliment si agréable arriveront à s'en nourrir autant que les Anglais. — Ainsi, comme le dit M. Payen, « la consommation du sucre devrait être presque doublée en France, plus que triplée dans toute l'Europe, pour atteindre le taux actuel de la consommation en Angleterre, où elle n'est pas arrivée au maximum, tant s'en faut. On pourra se faire une idée de l'accroissement probable de la consommation du sucre qui doit suivre le progrès de la richesse générale, si l'on considère qu'en Australie, où tous les travailleurs sont dans une certaine aisance, la consommation annuelle du sucre représente 48 kilogrammes par individu ; si l'on se rappelle d'ailleurs que chez nous la quantité moyenne de sel marin annuellement consommée s'élève à 8 kilogrammes par tête, c'est-à-dire dépasse encore la consommation du sucre. C'est que dans nos campagnes, où le rôle du sucre aurait une si haute importance, au point de vue de l'hygiène et de la conservation des fruits, cet aliment, d'un prix trop élevé, n'est pas à la portée du plus grand nombre. »

On a cru pendant longtemps que cette substance était très-nutritive, c'est une erreur : à lui seul, le sucre, comme toutes les substances non azotées, est incapable de soutenir la vie au delà d'un laps de temps assez restreint. Mais il est d'un usage vraiment salutaire, comme le prouve l'action qu'il exerce sur les nègres de nos colonies, qui pen-

dant l'exploitation des cannes en mangent à discrétion, et jouissent alors d'une santé excellente, quoiqu'ils soient astreints à un travail beaucoup plus rude qu'à toute autre époque de l'année.

LES ROBINSONS DE L'ILE AUCKLAND.

DIX-NEUF MOIS SUR UN ILOT DES MERS AUSTRALES.

Le 2 janvier 1864, une goëlette montée par cinq hommes et retournant de l'île Campbell à Sydney, fit naufrage sur la côte de l'île Auckland. Cette dernière île est un rocher désert, stérile, perdu au milieu d'une mer presque incessamment bouleversée par la tempête. Les naufragés y passèrent dix-neuf mois, abandonnés à eux-mêmes, sans secours, menacés de mourir de faim, jusqu'au moment où trois d'entre eux parvinrent à s'échapper sur une barque construite à force d'industrie, et atteignirent la Nouvelle-Zélande, d'où l'on alla chercher et sauver les deux autres.

Ce naufrage, ce long et douloureux séjour de cinq hommes sur un îlot inhabité, a été raconté en France (1) par l'un d'eux, M. Raynal, d'abord dans une notice lue à la Société de géographie au mois de mai 1868, ensuite avec beaucoup plus de détail dans le *Tour du monde* et dans un livre (2) qui a paru en 1870, et qui a eu bientôt une seconde édition. Ce livre, M. Raynal ne l'a pas écrit seulement d'après ses souvenirs; il l'a rédigé en consultant les notes d'un journal qu'il n'a cessé de tenir jour par jour, durant son exil aux Auckland. — Nous avons vu ce journal; il est écrit sur un petit registre qui servait de livre de bord, avec une encre pâlie, jaunâtre, composée de tannin et de sang de phoque.

Nous voudrions résumer pour nos lecteurs, d'après l'ouvrage de M. Raynal, le récit de ces curieuses aventures. Ce qui nous paraît le plus digne d'intérêt, et ce que nous ferons surtout ressortir, c'est l'énergique volonté avec laquelle ces cinq hommes ont lutté contre une situation qui semblait désespérée, c'est l'effort incessant et le génie inventif qu'ils ont déployé pour créer les ressources nécessaires à l'entretien de leur vie et à leur bien-être. Ils ont eu à recommencer en quelque sorte la civilisation, par le travail, par l'industrie, par la discipline, par la soumission à la raison et au devoir.

BUT DE L'EXPÉDITION. — L'ÉQUIPAGE DU *Grafton*. — ARRIVÉE A L'ILE CAMPBELL. — DÉCEPTION. — LE PORT DE CARNLEY. — NAUFRAGE.

Le but de ce voyage, qui eut une fin si malheureuse, était d'explorer l'île Campbell et de découvrir une mine d'étain que l'on espérait y trouver. C'était M. Raynal qui était chargé de cette exploration. Quoique jeune, — il n'avait que trente-quatre ans, — il n'était pas novice en ce genre d'entreprises. Sa vie avait été des plus aventureuses. A quatorze ans, ne voulant pas être à charge à sa famille, dont un revers de fortune avait brusquement changé la position, ayant d'ailleurs puisé dans ses lectures et dans ses rêveries d'enfant l'amour des voyages lointains, des pays inconnus, des destinées extraordinaires, il s'était embarqué à Bordeaux sur un navire marchand; il voulait devenir marin. Il visita l'Inde, puis les Antilles. A vingt ans, abandonnant une carrière où l'avancement lui semblait trop lent, il s'était établi à Maurice et y avait exercé les fonctions de régisseur dans une importante sucrerie. Un peu plus tard, il partait pour l'Australie, séduit par l'espoir de s'y enrichir promptement; c'était le moment de la découverte des mines d'or, et l'on ne parlait que de brillantes fortunes faites en quelques jours, en quelques heures. Il y resta onze années, parcourant les placers de la province de Victoria et ceux de la Nouvelle-Galles du Sud, ayant à faire face aux difficultés, aux dangers d'une vie presque sauvage. Sa persévérance fut mal récompensée, et, découragé, il se préparait à retourner en France, quand un de ses amis, négociant à Sydney, lui parla de l'existence probable d'une mine d'étain dans l'île Campbell, située au sud de la Nouvelle-Zélande, dans le grand océan Austral, et lui proposa d'aller la reconnaître pour l'exploiter ensuite. M. Raynal accepta.

Une petite goëlette, *le Grafton*, fut achetée. On en confia le commandement à un jeune capitaine américain, M. Thomas Musgrave, habitué à naviguer dans ces parages, et qui fut associé à l'entreprise. Le titre et les fonctions de second furent attribués à M. Raynal. On engagea deux matelots, George Harris et Mac-Larren, surnommé Alick, l'un Anglais, l'autre Norvégien, et un cuisinier portugais du nom de Henri Forgès, et que l'on appelait ordinairement Harry. Quoique les cinq hommes composant l'équipage du *Grafton* fussent de nationalités différentes, ils pouvaient néanmoins s'entendre, tous sachant parler l'anglais.

On mit à la voile le 12 novembre 1863, après avoir fait promettre aux amis qu'on laissait à Sydney que si le *Grafton* n'était pas de retour dans quatre mois, un navire serait envoyé à sa recherche. Une forte tempête et plusieurs bourrasques, accidents ordinaires dans les mers australes, retardèrent la traversée et mirent le bâtiment en péril; mais enfin, le 2 décembre, on arriva à l'île Campbell. Une suite de déceptions y attendait nos navigateurs. On ne trouva pas de mine d'étain; les phoques, sur lesquels on comptait pour remporter une cargaison d'huile et de peaux, firent défaut, et M. Raynal tomba gravement malade. Quand il commença à aller mieux, on repartit, et le 1er janvier on jetait l'ancre dans le port de Carnley, près de la côte de la plus grande des îles Auckland, que l'on voulait visiter en passant. On s'y croyait en sûreté; mais pendant la nuit une violente tempête s'éleva, la chaîne de l'ancre se rompit, et la goëlette fut jetée sur un récif, où elle demeura couchée sur le flanc : la quille avait été arrachée, une large voie d'eau s'était ouverte dans la cale, les lames venaient se briser avec fureur contre son flanc, sautaient par-dessus, balayaient le pont, et chaque fois emportaient quelque partie du bastingage. L'équipage travaillait à sauver les objets que la mer submergeait dans l'intérieur du navire; on transporta et l'on attacha sur le pont le peu de provisions qui restaient, ainsi que les malles contenant les habits et les instrments de navigation; pour les préserver des vagues et de la pluie qui tombait à torrents, on les recouvrit d'une toile goudronnée, sous un pan de laquelle les malheureux naufragés, ruisselants d'eau, transis, se blottirent en attendant le jour.

Le matin, toute l'horreur de leur situation leur apparut : le *Grafton* n'était plus qu'une épave, qui risquait à tout moment d'être mise en pièces; le rivage n'était éloigné que d'une cinquantaine de mètres; mais comment franchir cet espace rempli par une mer en furie qui bouillonnait sur les rochers? Le canot de la goëlette, qui heureusement n'avait pas été emporté, fut lancé par-dessus le bord et mis à flot; on y descendit à la hâte quelques paquets choisis parmi les plus précieux, on y installa M. Raynal, qui, affaibli par la maladie, n'était pas en état de marcher; puis on se laissa entraîner vers la côte par les

(1) Un autre des cinq naufragés, M. Musgrave, a donné une relation des mêmes faits, en anglais. Les témoignages des deux auteurs sont conformes et se corroborent mutuellement.

(2) *Les Naufragés, ou Vingt mois sur un récif des îles Auckland.*

vagues, après avoir pris la précaution d'amarrer la frêle embarcation au *Grafton*. Quand on fut aussi près que possible du rivage, un des matelots, Alick, s'attacha une corde autour du corps et se jeta courageusement à la mer. De sa vigueur et de son sang-froid dépendait le salut commun. Il était excellent nageur; en quelques brasses il atteignit une pointe de rocher à laquelle il se cramponna; de là, au moment où la lame se retirait, et avant qu'une lame nouvelle vînt l'arracher de son poste, il grimpa lestement sur une roche plus élevée, où les vagues ne pouvaient plus l'atteindre. Un moment après, il avait solidement noué la corde à un arbre du rivage.

Au moyen de cette corde qui établissait une communication entre le canot et la côte, et à laquelle on adapta une poulie mobile, on fit d'abord passer la toile goudronnée et les paquets; puis les quatre hommes, l'un après l'autre, à la force du poignet, accomplirent cette périlleuse traversée et gagnèrent la terre. Le capitaine Musgrave ne voulut céder à personne la tâche de sauver M. Raynal: il le prit sur son dos, l'y attacha, et, suspendu à la poulie, qu'il serrait de ses deux mains crispées, l'emporta dans l'espace; le fardeau était si lourd que, malgré tout l'effort de son héroïque volonté, il faillit lâcher prise; mais Alick, le voyant à bout de force, lui porta secours et l'aida à prendre pied sur les rochers.

La suite à la prochaine livraison.

PETIT A PETIT, L'OISEAU FAIT SON NID.

L'air est tiède, le soleil brille dans un ciel transparent, les rameaux noirs se couvrent de petites pointes vertes, et le vent qui naguère tordait si furieusement les arbres caresse maintenant doucement la grande herbe verte qui ondule sur les sillons et qui sera le blé nourricier. « Comme le blé est déjà haut! se dit un couple d'alouettes: il est temps de se mettre au travail. » Et les deux oiseaux, volant à tire-d'aile, s'en vont chercher au loin brins de paille et brins de mousse, les rapportent dans le sillon, les entrelacent, les arrondissent, les foulent des pieds et du bec, repartent à la recherche des matériaux, reviennent et repartent encore. L'édifice est long à construire, mais la patience ne manque pas aux petits ouvriers; si bien qu'un jour vient où ils peuvent contempler leur œuvre achevée et parfaite. *Petit à petit, l'oiseau fait son nid.*

La forêt vierge est pleine de mystères admirables et terribles. Le pionnier hardi contemple avec ravissement les guirlandes de lianes aux fleurs étranges, les feuillages immenses des grands arbres, les volées d'oiseaux merveilleux semblables à des pierreries animées; mais les reptiles à la morsure mortelle, les bêtes féroces, les fruits empoisonnés, sont autant de menaces pour sa vie. L'homme pourtant ne recule pas: il porte la cognée dans ces solitudes, il y bâtit sa cabane, il défriche ce terrain et y sème des graines étrangères. Des compagnons viennent l'y retrouver; les cabanes se groupent, les habitants croissent en nombre, malgré les fatigues et les maladies qui les déciment. Salut à la nouvelle ville! car c'est une ville, et son nom sera peut-être célèbre un jour, quand il se sera écoulé assez d'années pour qu'elle ait une histoire, et qu'elle ait donné naissance à des artistes, à des poëtes, à de grands citoyens. Cet avenir est lointain, mais qu'importe? *Petit à petit, l'oiseau fait son nid.*

L'âme de l'enfant est pleine de bonnes aspirations et de mauvais penchants. La science, le courage, la sincérité, la bonté, comme tout cela est beau! comme tout cela rayonne quand on le regarde de loin, et comme cela vous attire l'âme en haut! Mais, hélas! la paresse, la lâcheté, l'hypocrisie, l'égoïsme, comme il est facile d'y céder! — Facile? non, enfant, il n'est pas plus facile de devenir un scélérat consommé qu'un homme de bien, et c'est beaucoup moins doux. Crois-tu que ta conscience se tairait si tu prenais la mauvaise route? Tu ne peux d'un seul coup, il est vrai, égaler les grands modèles de dévouement, d'héroïsme et de vertu que tu admires; mais tu peux dès aujourd'hui être courageux dans tes souffrances, être laborieux dans tes travaux, être sincère même quand le mensonge devrait te sauver une réprimande, être charitable envers les faibles et pitoyable envers les animaux. Chaque effort accompli est une force acquise pour le bien à venir. Ce rêve de perfection, ce désir de l'idéal qui nous enlève parfois au-dessus des choses de la terre, c'est comme une apparition rapide et radieuse d'une meilleure patrie, c'est comme l'image de ce que doit être un jour notre âme transfigurée. Pour ressembler à cette image, il faudra sans doute de longs efforts, mais qu'importe? Si l'alouette n'avait pas cherché des brins de laine aux quatre points de l'horizon, ses petits n'auraient pas eu pour se reposer cet abri chaud et moelleux. Il faut regarder au but et non à la peine: *Petit à petit, l'oiseau fait son nid.*

DIEU.

Dieu nous est toujours présent, et c'est là ce qui fait que quelques-uns doutent de lui. Si la lumière ne disparaissait jamais pour faire place aux ténèbres, on ne la remarquerait pas, et je ne sais même pas si l'on en aurait l'idée.

Joseph FABRE.

LA MAISON KABYLE.

Toutes les maisons kabyles se composent de deux parties: l'une, appelée *agouns*, que l'on peut traduire par *chambre*, est l'habitation de la famille. C'est là que se trouvent le foyer (*kanoun*), le moulin à bras, les ustensiles de ménage, et les vases contenant les provisions. L'autre sert d'écurie et s'appelle *addainine*. La même porte sert pour l'écurie et pour la chambre où se tient la famille. Ces deux parties sont séparées par un petit mur d'un mètre de hauteur environ, et percé d'ouvertures qui mettent en communication la chambre et l'écurie. On donne à ce mur le nom de *bank*.

L'ANCIENNE CASERNE DES JANISSAIRES,

A CONSTANTINE.

Le sultan Orkhan, l'un des fondateurs de la puissance ottomane, est le créateur de cette milice depuis si redoutable à ses chefs mêmes, et dont le nom turc, « *ïéni-tchéri*, nouvelle milice, » assez mal prononcé, est devenu enfrançais le mot *janissaire*. On le donnait aussi, officiellement du moins, aux soldats turcs employés dans l'ancien deïlik d'Alger; car entre eux ils s'appelaient plus ordinairement *ioldâch*, soldats, compagnons. Quoi qu'il en soit, ces soldats d'origine, ou fils de turcs et des femmes indigènes, étaient la base de la défense militaire du pays, et étaient répartis à sa surface en groupes plus ou moins considérables suivant l'importance stratégique des localités.

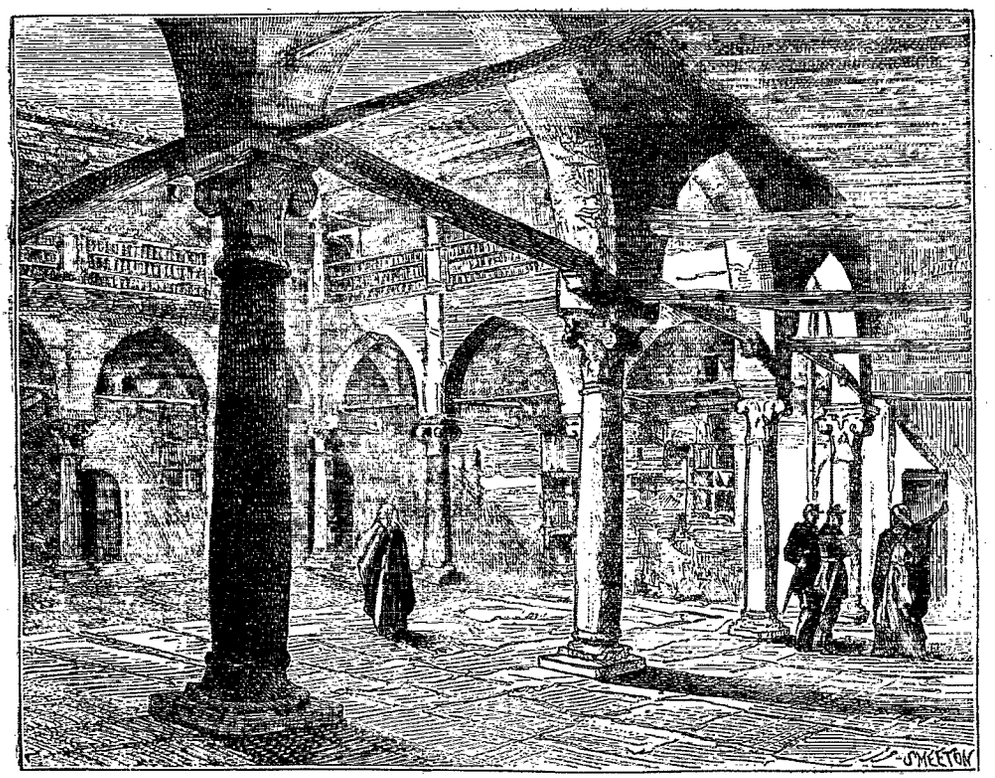
Tous les deux ans ces soldats étaient tenus à un service sédentaire ou de garnison, et à un service actif ou de campagne qui consistait à accompagner les beys des provinces dans leurs tournées pour la levée des impôts. La troisième année était, à moins de circonstances particulières, un temps de repos (*khezour*). Ce roulement, appelé

en arabe *el nouba*, le rôle, le tour de rôle, avait fini par servir à désigner les garnisons de places.

La nouba se divisait en *seffaras* ou escouades, et chaque seffara comptait vingt-trois hommes. Ils étaient commandés par un agha, un kiaïa ou lieutenant, un ouda-bachi, un boulouk-bachi, et un oukil-el-heurdj, qui, indépendamment de leur service, se réunissaient en divan pour rendre la justice aux Turcs et aux Kouroughlis domiciliés dans le lieu où était la nouba.

A l'époque de la prise d'Alger, cette ville avait une nouba de dix-huit seffaras; Constantine, une de cinq; Oran, une de dix. L'Algérie entière en comptait quatre-vingt-six, formant un total de 1 978 hommes.

Il y aurait beaucoup à dire pour expliquer comment un effectif aussi faible parvenait à maintenir l'autorité sur une aussi vaste étendue de pays; mais ce n'est pas ici le lieu. Qu'on veuille bien seulement retenir que les priviléges dont jouissaient les janissaires donnaient une grande importance aux lieux où ils résidaient; que leurs casernes étaient pour ainsi dire une des plus énergiques expressions de l'autorité souveraine. Celle qu'occupait la nouba de Constantine, appelée toujours par les indigènes *dar ienkcherîa mta'a rahba el Djemel*, « la maison des janissaires de la place des Chameaux », de ce qu'elle s'ouvre sur une petite place de ce nom, est un des principaux édifices de la ville, et encore aujourd'hui celui qui se fait le plus remarquer dans l'ensemble, après les vastes constructions de la Kasba. Jadis son apparence extérieure était plus considérable, et on peut s'en faire une idée dans la vue que nous avons donnée de la brèche de Constantine, en 1838 (p. 113). C'est elle qui sur la droite montre, au-dessus des murailles, à sa partie supérieure, une ligne de petites arcades simulées que surmonte une lourde toiture en tuiles creuses. A l'heure qu'il est, lorsque l'on franchit la porte Valée, le grand estuaire des communications de Constantine avec l'extérieur, on se trouve sur



Ancienne caserne des janissaires, à Constantine. — Dessin de Christol.

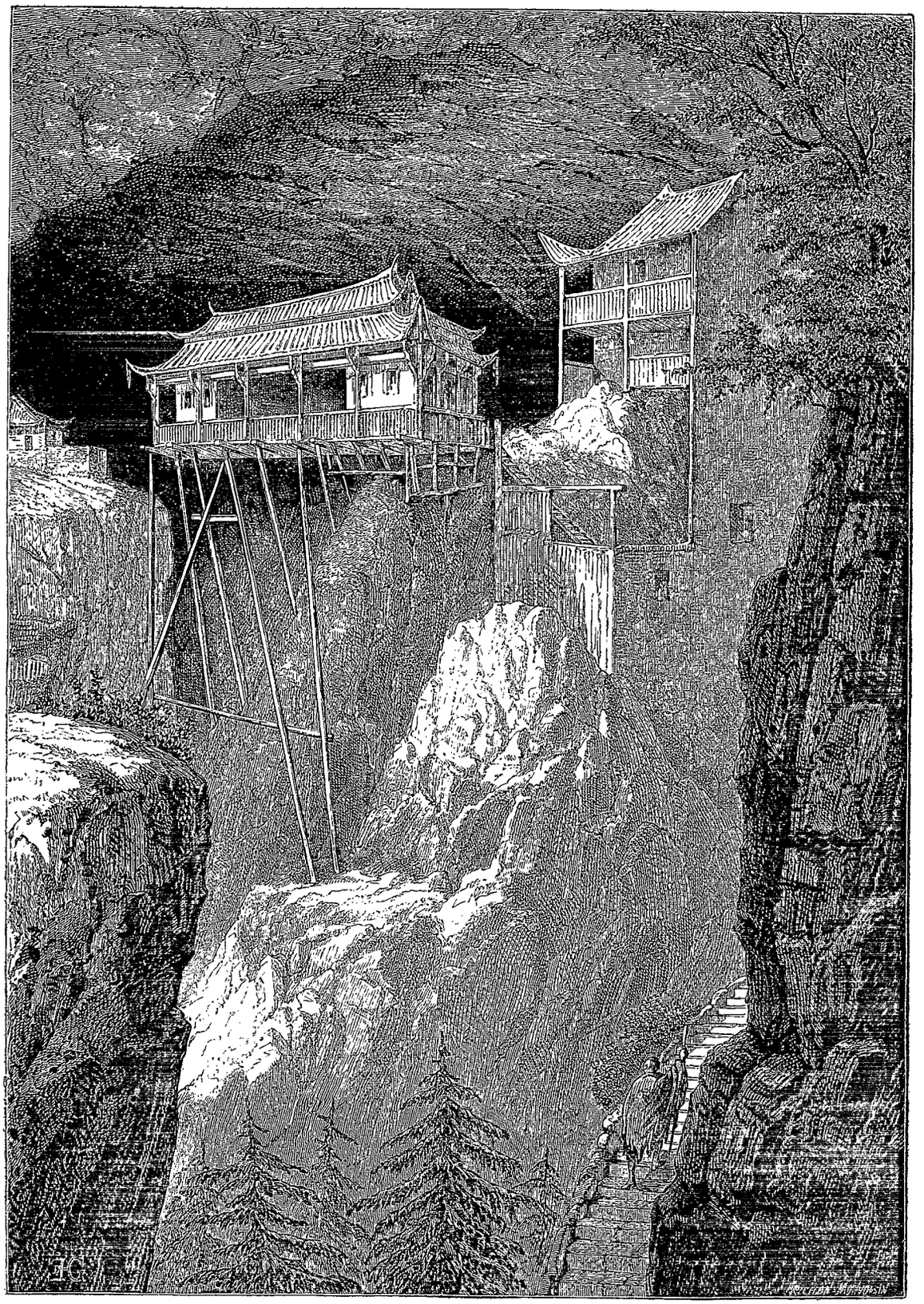
la place de la Brèche, et l'on a devant soi l'ancienne demeure des soldats turcs, devenue la caserne des turcos ou tirailleurs indigènes.

En y pénétrant, on se trouve dans une cour carrée de dix mètres de côté, enveloppée par une galerie formée de trois arcades sur chaque face, et surmontée seulement d'un premier étage offrant la même disposition. Seulement ici le couronnement, au lieu d'être supporté par des arcades, est formé par des plates-bandes en bois ornées de moulures et de modillons du meilleur effet. Toutes les colonnes proviennent d'édifices antiques; la plupart sont de granit rose oriental ou de marbre de couleur. Les chapiteaux sont en marbre blanc, de style moresque, et d'une exécution parfaite.

La caserne des janissaires a été élevée par Ahmed-Bey Ben-Ali, dit El-K'olli, qui administra la province de 1756 à 1771; elle a donc environ une centaine d'années d'existence. Bien que le bey fût grand amateur de bâtisses et qu'il se contentât de chercher dans ses propres ressources les moyens de satisfaire ses désirs à cet égard, la tradition rapporte que, dans cette occasion, il accepta, sans trop se faire prier, le concours spontané que lui offrit la population : pierres, chaux, bois, tous les matériaux lui furent apportés à pied d'œuvre gratuitement. Elle ajoute que cet empressement si inusité avait une cause toute naturelle. Les habitants de la ville étaient, depuis longues années, tellement fatigués d'avoir à loger le Turc, comme on disait, qu'ils trouvaient, dans une réalisation aussi prompte que possible des projets du bey, un moyen d'échapper à la tyrannie incessante de leurs coreligionnaires. Le dicton au moyen duquel on cherchait jadis à donner une idée des façons brutales d'un individu envers un autre en disant que celui-ci était traité *comme de Turc à More*, n'était pas une phrase banale, et elle s'emploie même encore quelquefois parmi nous. Ajoutons, pour terminer, que la caserne des janissaires paraît être destinée à disparaître pour faire place au marché et au théâtre que la ville se propose d'élever sur cet emplacement.

LE MONASTÈRE DU YUNG-FOU

(CHINE).



Le Temple de Fang-kwan-yuan. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après un croquis de M. Pompon, lieutenant de vaisseau.

Le monastère du Yung-fou, bâti dans les montagnes du Fo-kien, en Chine, est un des plus beaux exemples de la vénération dont les peuples orientaux savent entourer les sites pittoresques. Au sommet d'un gigantesque mur de granit qui élève jusqu'aux nuages son faîte chargé de cèdres et de fougères s'ouvre au-dessus d'un abîme effrayant une caverne profonde, béante et obscure. C'est là, au seuil de ce gouffre, que l'œil stupéfait découvre le temple de

Fang-kwan-yuan, ou monastère du Yung-fou, le *séjour des nuées bienheureuses*. Véritable nid d'aigle cramponné au roc, cet édifice semble tout d'abord un défi porté aux lois de la nature, une sorte d'énigme proposée au voyageur inquiet de tant d'audace. Cette construction est, en effet, un prodige de légèreté, de hardiesse. Soutenue par quelques poutres prenant pied sur des anfractuosités du roc, la pagode est comme suspendue dans l'espace par une force invisible, et l'on peut se demander si la première rafale, si le premier vent d'orage, ne vont pas disperser aux quatre coins du ciel ce fragile monument de la témérité humaine.

Les peuples orientaux supposent que la divinité favorise plus spécialement de sa présence les sites agrestes, les bois touffus, les vallons ombragés. Un creux dans les flancs de la colline, un bouquet de pins au feuillage sombre, au profil pittoresque, un filet d'eau perdu dans la mousse parmi les rochers; moins que cela souvent, un pauvre buisson arrondi en berceau, un vieux tamarinier isolé dans la plaine, ont, selon la croyance traditionnelle, le don de retenir et de charmer quelque génie bienfaisant. Un monument si humble qu'il soit, une pierre grossière, un pieu chargé de bandelettes souvent renouvelées, avertit le passant de la sainteté du lieu, et le respect qui entoure le séjour consacré le préserve à jamais de la destruction.

Ici, le sanctuaire est digne en tous points du dieu qui veille sur cet amas de rochers grandioses, sur cette forêt, sur cette caverne toute pleine d'une religieuse horreur. Le pèlerin qui vient s'agenouiller au pied des idoles a devant lui une route longue et fatigante. Après avoir quitté le cours d'une rivière qui va se perdre à soixante lieues de là, dans les eaux du port de Foutchéou-fou, il trouve une gorge solitaire, aux parois basaltiques, au sol inculte. Quelques villages misérables donnent seuls à cette contrée sauvage l'apparence de la vie. Peu à peu la scène change : le chemin qui escalade la montagne conduit bientôt le voyageur sous le dôme d'une épaisse forêt. Partout la verdure envahit le roc; les sources ruissellent et jaillissent sur la mousse; les grands arbres entrelacent leurs branches touffues, voûte impénétrable aux ardeurs du soleil. Le sentier monte toujours, glissant et humide. Tout à coup, le temple se démasque au détour du chemin, et, après quelques instants consacrés à l'admiration, il faut continuer sa route : on veut toucher du doigt la merveille.

Des marches taillées dans le roc succèdent au sentier; bientôt l'escalier devient plus abrupt, plus périlleux. Trois quarts d'heure après, on arrive à une échelle dressée contre la montagne. C'est le dernier obstacle qui reste à franchir.

Voici le sol de la caverne qui sert de péristyle au monastère. La voûte en est garnie de stalactites énormes, grossies par les siècles. Voici l'autel desservi par les bonzes où le pèlerin vient apporter ses offrandes, où les baguettes odorantes brûlent nuit et jour devant les idoles. Ces prêtres, nourris par la charité des fidèles, accueillent indistinctement les visiteurs de toutes les races, de toutes les croyances. Ils semblent fiers de la visite dont leur temple est l'objet, et montrent avec orgueil à leur hôte l'admirable panorama que domine la plate-forme suspendue dans l'espace.

On pourrait s'oublier des heures entières, bercé par le murmure du ruisseau qui tombe dans le vide du haut de la muraille, à contempler ce chaos de montagnes entassées. Quel site plus sauvage, plus étonnant, a jamais charmé les yeux d'un mortel civilisé, d'un homme de l'Occident! Captivé par cette nature étrange, je me croyais seul dans un séjour ignoré, vierge encore du patronage des guides et de l'admiration banale imposée au touriste. Mais bientôt mon illusion s'évanouit; un bonze s'approcha et me présenta un registre graisseux. Hélas! les Européens de Foutchéou ont importé ici cette abominable coutume! Je tournai en hésitant les feuilles maculées, et je lus avec stupeur, à la dernière page, cette impression du dernier voyageur : *Perhaps good for the eyes, but nothing to eat* (C'est peut-être bon pour les yeux, mais il n'y a rien à manger).

LES ROBINSONS DE L'ILE AUCKLAND.

Suite. — Voy. p. 182.

UN MOMENT DE DÉSESPOIR. — PREMIER CAMPEMENT. — APPARITION DES PHOQUES. — COMBAT DE DEUX DE CES ANIMAUX. — LE ROTI DE PHOQUE.

Le premier soin des naufragés, dès qu'ils furent à terre, fut de s'abriter sous la toile goudronnée, disposée en forme de tente autour d'un tronc d'arbre, avec les quelques objets dont ils s'étaient munis et qu'ils avaient choisis parmi les plus indispensables; c'étaient naturellement des provisions de bouche : un reste de biscuit et de farine, un peu de thé et de café, quelques livres de sucre et de sel, une petite quantité de viande salée, et une bouilloire en fer. Le vent continuait à souffler avec violence; la pluie tombait sans relâche. Si l'on pouvait faire du feu! ce fut la première pensée de chacun et la première parole qui fut prononcée. Harry, le cuisinier, trouva dans sa poche une boîte d'allumettes, mais elles étaient mouillées, elles ne s'allumèrent pas; ses compagnons, qui l'entouraient tandis qu'avec les plus grandes précautions il essayait de les faire prendre, étaient consternés. Enfin une d'elles s'enflamma; vite on apporta une poignée de broussailles à peu près sèches, trouvées sous une racine d'arbre, et l'on y mit le feu; Alick courut remplir la bouilloire à un petit ruisseau d'eau douce qui coulait près de là, et bientôt on eut du thé que l'on but en mangeant quelques biscuits et en se réchauffant.

Après que le capitaine Musgrave et les trois matelots eurent exploré les environs et cherché vainement parmi les rochers de la falaise une grotte qui pût offrir un abri plus solide et plus imperméable qu'un lambeau de toile secoué par le vent, on délibéra sur ce qu'il y avait à faire. La situation était déplorable. L'île était inhabitée, et les navires n'y relâchaient qu'accidentellement, quand la tempête les y poussait. Sans doute les amis de Sydney, ne voyant pas le *Grafton* revenir, enverraient à son secours, ainsi qu'ils l'avaient promis; mais quand? Pas avant trois ou quatre mois. Comment vivre jusque-là? Comment se protéger contre la pluie et le froid? Quand, au bout de quelques semaines, les provisions seraient épuisées, on serait réduit à mourir de faim. Les idées les plus tristes, les plus décourageantes, se présentaient en foule à l'esprit des naufragés. Deux des matelots, Georges et Harry, se lamentaient; ils regrettaient de ne pas avoir été noyés, de n'avoir pas péri tout de suite plutôt que de languir sur ce rocher dans une lente agonie. Alick, sombre, les traits crispés, gardait le silence. M. Musgrave cachait sa figure dans ses mains et sanglotait en pensant au sort de sa jeune femme et de ses petits enfants, qu'il avait laissés en Australie et qui se trouvaient sans soutien. M. Raynal s'efforça de rendre le courage à ses compagnons en leur faisant envisager une délivrance prochaine, et il leur persuada de ne pas s'abandonner au désespoir, de travailler dès à présent à se tirer d'affaire. Il fut convenu que, tandis que lui, retenu par sa faiblesse, resterait à terre et s'occuperait à entretenir le feu, qu'il était de

la plus haute importance de ne pas laisser s'éteindre, et à préparer les repas, les autres essayeraient de retourner sur le *Grafton*, et d'y prendre les voiles, des cordages et des planches pour construire une tente solide et commode.

Ils se mirent immédiatement à l'œuvre, et leur entreprise réussit. Ils rapportèrent les matériaux nécessaires ainsi que quelques outils, tels que pioche, pelle et hache; ils déblayèrent et nivelèrent un terrain au milieu d'un épais fourré de fougères, de bruyères, d'arbustes et d'herbes de toute sorte qui bordait le rivage, et y dressèrent une tente plus vaste et mieux close que la première. Ils y couchèrent tous le soir même, après avoir allumé devant l'entrée un grand feu, qu'ils devaient entretenir à tour de rôle pendant la nuit.

A peine s'étaient-ils endormis qu'un bruit étrange interrompit leur sommeil. On entendait un vacarme confus d'herbes froissées, d'haleines ronflantes, de grognements rauques, qui s'élevait de tous côtés autour de la tente. C'étaient les phoques qui quittaient la mer, où pendant le jour ils avaient poursuivi leur proie, et qui venaient en foule se réfugier dans le fourré. Tout à coup un tapage effrayant et indéfinissable domina tous les autres bruits. Alick, le premier debout, saisit la hache et s'élança hors de la tente; ses compagnons l'eurent bientôt rejoint. L'obscurité n'étant pas encore profonde, ils aperçurent, à quelques pas devant eux, deux phoques qui se battaient. Ils étaient énormes; ils avaient à peu près 2^{m}.50 de longueur et 2 mètres de circonférence aux épaules. Une crinière touffue, qui a fait donner à ces animaux le nom de lions de mer, enveloppait leur cou ainsi qu'une partie de leur dos et de leur large poitrine. Dressés l'un contre l'autre, les yeux brillants, les naseaux gonflés, ils hérissaient leur crinière et ouvraient leur gueule, surmontée de longues moustaches roides et qui montrait de formidables canines. A chaque instant, ils se jetaient l'un sur l'autre et, à coups de dents, se faisaient de profondes entailles d'où le sang ruisselait; parfois même ils s'enlevaient de grands lambeaux de chair. C'était un curieux spectacle; mais comme il se prolongeait et menaçait de durer toute la nuit, ce qui eût rendu tout repos impossible, Georges et Harry eurent l'idée d'aller chercher des tisons enflammés et de les lancer sur les combattants. Le moyen réussit; les deux lions de mer reculèrent en poussant des rugissements et s'enfuirent dans le fourré, chacun de son côté. Le reste de la nuit fut tranquille.

Le lendemain matin, le capitaine Musgrave et les deux matelots, en examinant les nombreuses traces, encore toutes chaudes, laissées par les phoques, firent la rencontre d'une jeune femelle qui n'était pas retournée à la mer. Ils la poursuivirent longtemps à travers l'inextricable réseau de broussailles enchevêtrées sous lequel elle se faufilait; malgré les crevasses, les fondrières et les troncs d'arbres tortueux qui leur barraient le passage, ils finirent par l'atteindre, et, à l'aide de la hache et de forts bâtons dont ils s'étaient munis, réussirent à la tuer. On voulut essayer d'en manger la chair, l'insuffisance des provisions devant bientôt rendre l'usage de cette nourriture indispensable; on en fit rôtir un morceau, que l'on suspendit par un bout de cordage à une branche d'arbre, devant un grand feu : quelque bonne volonté que l'on y mît, on ne fit que peu d'honneur à cette viande noire, grossière, huileuse, qui affectait aussi désagréablement l'odorat que le goût.

Dans la même journée, Georges et Alick profitèrent de la marée basse pour aller avec M. Musgrave chercher à bord du *Grafton* les objets qui étaient restés sur le pont. Ils rapportèrent la boussole de la goëlette, qui n'était pas endommagée, une caisse contenant quelques ustensiles de cuisine et de table, des futailles vides qu'ils laissèrent sur le rivage, et, ce qui était le plus important, leurs coffres. Celui de M. Musgrave renfermait un chronomètre, des cartes, des instruments de marine; M. Raynal trouva avec joie dans le sien son fusil, du plomb et de la poudre qui, contenue dans des boîtes de fer-blanc bien bouchées, n'avait pas été atteinte par l'humidité. Quant aux habits et au linge, ils étaient complétement mouillés; on passa une grande partie de l'après-midi à les étendre et à les faire sécher devant le feu.

La suite à la prochaine livraison.

LES ENNEMIS DES LIVRES.

COMMENT L'AMOUR DE LA BOTANIQUE EST PARFOIS FUNESTE AUX BEAUX LIVRES.

Quel bibliophile n'a soupiré amèrement en ouvrant quelque précieux volume, souvent parfaitement intact et dans les meilleures conditions, mais qui offrait de larges taches rougeâtres, violacées, parfois verdâtres ou d'un gris pommelé désolant, dont l'apparition subite révélait la plus funeste des habitudes! L'amateur vient de reconnaître l'empreinte d'une fleur, ou parfois les contours d'une feuille, et si la plante précieuse a disparu, ses sucs colorés ont laissé leur empreinte sur les feuillets destinés à absorber leur humidité. Voilà un beau livre gâté à tout jamais par la manie en apparence la plus innocente. A part quelques rêveurs qui mettent des violettes ou des pensées dans de petits volumes, ce sont d'ordinaire de riches infolio, des volumes qu'on lit rarement, ou que notre âge ne lit plus, qui deviennent les dépositaires de ces trésors d'une science à coup sûr aimable, utile, mais que le bibliophile ne peut s'empêcher de maudire quand il a acquis la conviction qu'aucun ingrédient emprunté à la chimie ne pourra effacer l'inexorable maculation produite par un végétal.

Vous possédez un Alde de la plus belle condition, un Alde que le spirituel Renouard n'aurait ouvert qu'avec une lente précaution pour repaître ses yeux de la jouissance la plus légitime. Vous avez entre les mains le Théocrite d'Alde Manuce l'ancien, imprimé en 1495, avant le *Thesaurus Cornucopiæ*, qui ne le fut qu'en 1497. C'est un de ces livres que le savant M. Didot ne tire qu'en tremblant d'émotion de l'armoire qui renferme ses trésors. O douleur! une feuille de tulipe dessine ses contours baveux sur l'encre du fameux imprimeur, et par cela seul toute espérance est perdue, le volume ne peut être rangé dans une collection de choix.

On a remarqué que le beau Dioscorides donné par le grand artiste était plus sujet que d'autres chefs-d'œuvre à cette plaie funeste, et qu'ici les botanistes, qui ne respectaient rien jadis, hormis les fleurs, étaient cause de cet abominable outrage.

Personne, à coup sûr, ne vénère plus que moi une science qui a eu pour un de ses plus admirables interprètes Tournefort, ce savant qu'il faut mettre au nombre de nos plus charmants voyageurs et de nos plus habiles écrivains. Mais comment retenir un cri d'indignation en voyant que l'excellent papier du dix-septième siècle vient d'être à tout jamais sali parce que, voulant conserver le squelette d'une plante, on a substitué un livre précieux au cahier de papier gris qui aurait bu sans inconvénient les sucs de la fleur qu'on prétendait dessécher?

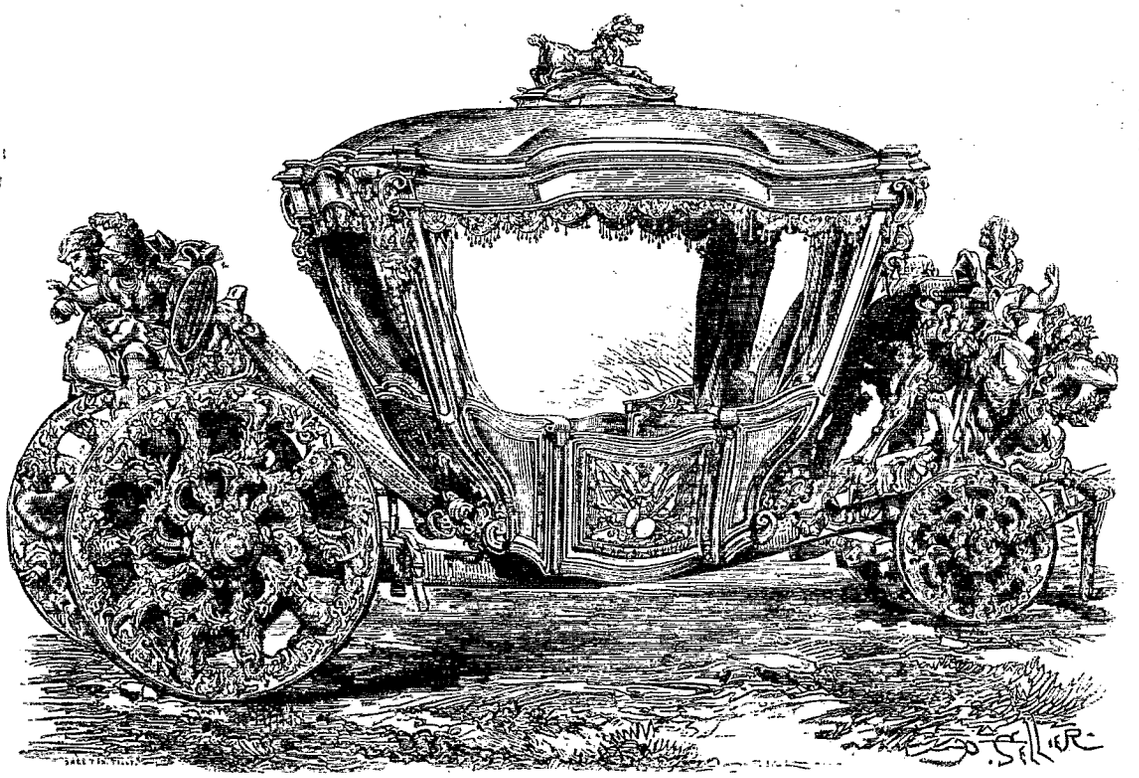
L'auteur de ces quelques lignes possède un livre charmant, qui n'est pas cependant d'un grand prix vénal : c'est le *Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs*, d'Olivier de Serres, sieur de Pradel. On a admirablement ca-

ractérisé cet ouvrage, édité chez le sieur Saugrain, en disant qu'il le fallait placer entre Montaigne et Bernard de Palissy. Répandu naturellement, comme son titre l'indique, dans toutes les classes de la société laborieuse, rempli d'ailleurs des plus utiles enseignements, ce livre a eu pour possesseur, il y a peut-être cent cinquante ans, un amateur de jardinage et de littérature. C'est l'amour de l'horticulture qui l'a complétement déshonoré. En dépit des ans, les pages d'introduction sont étincelantes de blancheur. Le centre, hélas! n'offre qu'un effroyable mélange des tons les plus discordants, comme dirait un peintre. Le texte est à peine lisible, et tout ce que l'on peut deviner des goûts de notre monomane, c'est qu'il aimait par-dessus tout les tulipes, les iris et les jonquilles. Il en a diapré les meilleures pages du petit in-4° qu'il portait avec lui. Ce contemporain de J. de la Quintinie, qui a peut-être accompagné quelque belle dame des derniers temps de Louis XIII allant à son jardin ou pourvoyant aux besoins du ménage en son potager, a rendu mon livre pour ainsi dire illisible par de hideuses maculatures. On voit encore la preuve de sa galanterie surannée par un sonnet inscrit au bas des traces d'une fleur. « C'est un volume à tout jamais perdu, me disait un membre indigné de la Société des bibliophiles; il est devenu la honte d'une collection possédée par un homme qui se respecte. » L'amateur n'avait pas tout à fait tort; mais tant qu'un bon livre laisse lire ses enseignements, malgré les accidents inséparables de l'action des siècles et parfois d'un caprice maladroit, je n'ai pas la force de l'éloigner de moi. On ne met pas dehors un vieil ami parce qu'il est mal vêtu, ou parce qu'il a des taches sur son habit. Je montre avec regret mon Olivier de Serres, parce qu'il est d'édition excellente, mais je ne cache pas un regret. Je conserve ses pages déshonorées par ce qu'il y a de plus aimable au monde, les fleurs, et je recommande aux botanistes l'usage du papier gris.

Nous raconterons une autre fois les malheurs d'un bibliophile qui déjeune en dégustant ses livres.

DEUX ANCIENS CARROSSES PORTUGAIS.

On s'est avisé assez tard en Europe de former des collections d'antiques véhicules. Il n'est guère de Parisiens qui n'aient visité celle du grand Trianon, et, depuis quelques années aussi, on va regarder, avec un certain intérêt, les voitures nombreuses réunies par M. du Sommerard sous un appentis de l'hôtel de Cluny. Au milieu de ces splendides spécimens de l'ancienne carrosserie française, nous doutons que l'on pût trouver un véhicule quelconque qui remontât au seizième siècle. De toutes les cours de l'Europe qui ont poussé loin ce genre de luxe, c'est celle de Lisbonne qui a réuni la plus riche collection de voitures de gala. Cette curieuse réunion de splendides équipages ne se voit point à Lisbonne proprement dit; on



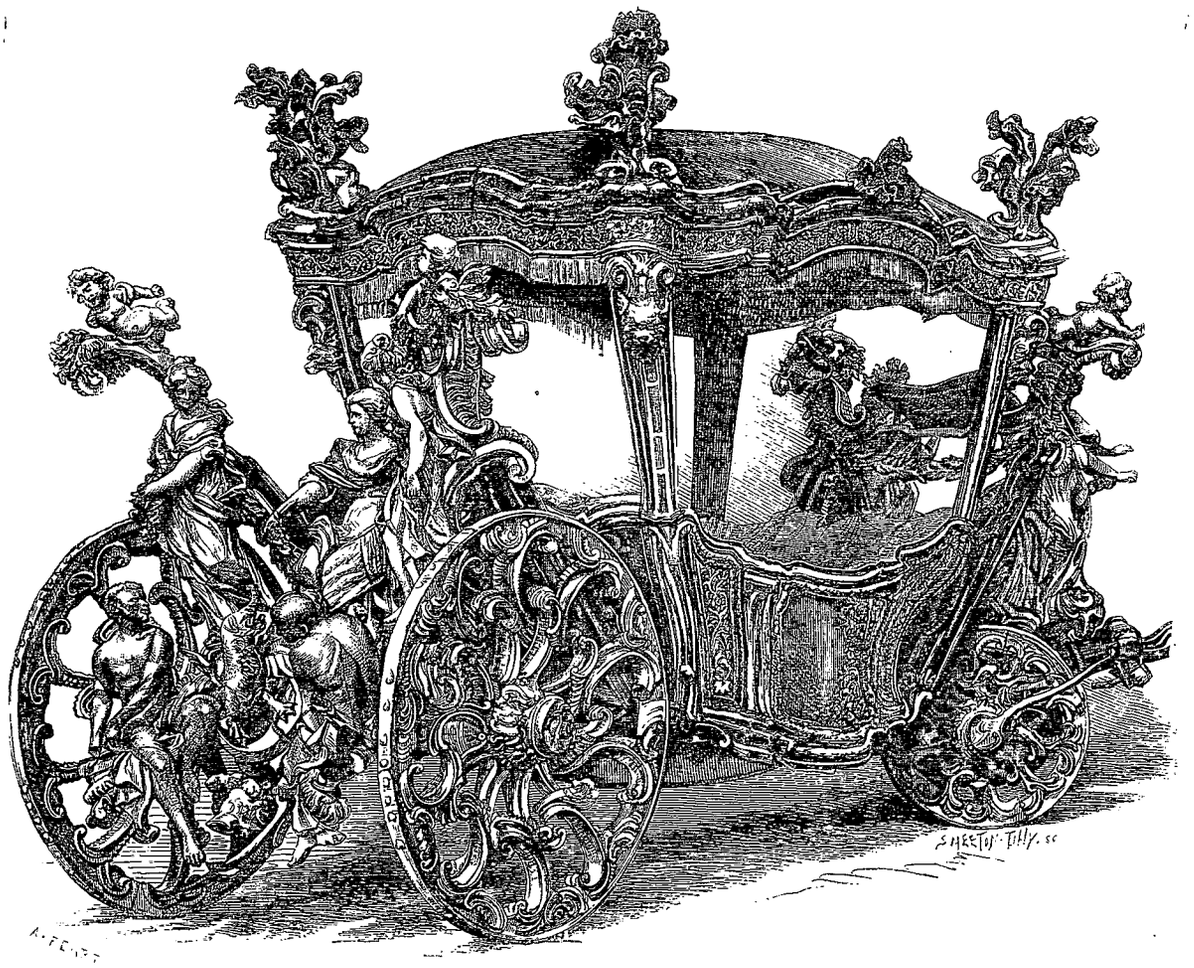
Voiture de gala du roi Jean IV de Portugal. — Dessin de Féart, d'après une photographie de J. Laurent.

va l'admirer au *Calvario*, à peu de distance du palais de Belem, dans un édifice construit spécialement pour l'abriter par le roi Jean V (1). Sans rappeler ce qu'il peut y avoir de fantastique dans l'antiquité prétendue de plusieurs d'entre eux (puisque le spirituel prince Lichnowsky prétend que quelques-uns de ceux qu'on vous fait voir remontent au berceau de la monarchie), il y en a un grand nombre de vraiment magnifiques, et qui, étincelants d'or et de peintures, ne laissent point de doute sur leur âge.

Le jeune et infortuné touriste, qui était allé admirer il y a plus de trente ans la belle collection du Calvario, serait sans doute fort surpris qu'on lui contestât l'existence du carrosse d'Affonso Henriquez, lequel mourut en l'année 1185 et n'en aurait pas moins fait orner de « sept belles

(1) *Portugal recordações do anno de 1842*, pelo principe Lichnowsky; 2e édit. Lisboa, 1845, in-8.

glaces de Venise » son coche d'apparat! La critique moderne, d'accord avec le simple bon sens, révoque ces « dires » emphatiques des cicérone. Elle abrite dans le même magasin le char fantastique du roi Diniz, mais elle admet de bonne foi et sans conteste la voiture de ce duc de Bragance qui régnait sous le nom de Jean IV, et que l'on connaît si bien en France, grâce aux *Révolutions de Portugal*, de Vertot. Jean IV abandonnait volontiers le soin de briller



Voiture de gala du roi Jean V de Portugal. — Dessin de Féart, d'après une photographie de J. Laurent.

dans les cérémonies royales à son intelligente épouse doña Francisca de Guzman, qui, en réalité, et en suivant les conseils de Pinto, lui avait donné un royaume. S'il conserva quelque passion sur le trône, ce fut celle de la musique. Il avait su réunir la bibliothèque musicale la plus considérable et la mieux choisie qui ait jamais été rassemblée. Elle fut détruite durant le tremblement de terre de 1755, et la France possède un trésor unique au monde, qui atteste les goûts artistiques de ce prince. Le catalogue imprimé de cette précieuse collection n'existe plus qu'à la Bibliothèque Richelieu; car c'est là qu'un jeune savant portugais, M. Joaquim Vasconcellos, l'est venu copier pour en faire jouir son pays. Ceci vaut bien la vue d'un carrosse, si magnifique soit-il.

Jean V fut certainement le souverain le plus fastueux qui se soit assis sur le trône du Portugal. Il cherchait à imiter en toutes choses son contemporain Louis XIV, et ses magnificences se renouvelaient avec d'autant plus d'éclat qu'il puisait sans contrôle dans les trésors du Brésil. Sa voiture de gala est bien certainement le chef-d'œuvre du *rococo* le plus compliqué. Il faut placer entre l'année 1707, où Jean commença à régner, et l'an 1750, où il mourut, l'époque où ce carrosse fut exécuté. Nous renvoyons à l'œuvre du comte de Raczinsky ceux qui voudraient connaître les sculptures en faveur à Lisbonne à cette époque; supposons que ce pompeux véhicule a bien pu servir aux noces du monarque portugais avec l'archiduchesse fille de Léopold Ier. L'entrée publique de la nouvelle reine eut lieu le 22 décembre 1708, et le splendide carrosse dut traverser dix-neuf arcs de triomphe, ornés dans le style dont on donne ici un curieux échantillon, avant de parvenir au palais.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 86, 126, 173.

Quand vint l'hiver, je retournai à Paris pour m'occuper des préparatifs de la cérémonie du renouvellement de l'alliance entre les deux couronnes, dont il a été question plus haut. Le roi de France l'avait ajournée, sous mille prétextes, aussi longtemps qu'il l'avait pu; enfin, n'y pouvant plus échapper, il consentit à fixer le jour. La cérémonie fut splendide : mon carrosse seul me coûta plus de 1 000 livres (25 000 francs). Un petit livre français fut spécialement publié à cette occasion pour rendre compte des magnificences de la fête. Après cela, je demeurai à Paris avec le titre d'ambassadeur ordinaire.

J'étais en termes excellents avec les représentants des autres pays; toutes les fois qu'il y avait une grave ques-

tion européenne à débattre, c'était chez moi que se réunissaient les ambassadeurs de Venise, de Savoie, des Pays-Bas et des princes d'Allemagne. L'intérêt commun nous obligeait à nous entendre et à nous soutenir réciproquement contre l'Espagne, qui visait à la monarchie universelle, et dont l'ambition était une menace et un péril pour nous tous. Mais la plupart du temps nos efforts restaient vains. Nous ne pouvions empêcher l'Espagnol d'acheter l'un après l'autre les ministres d'État et les plus grands personnages du royaume. Toute notre influence échouait devant les immenses sommes d'or venues de Madrid. J'avais reussi à découvrir que c'était un Italien, à Paris, qui, par le moyen de lettres de change, était chargé de fournir à l'ambassadeur espagnol les sommes extraordinaires dont il pouvait avoir besoin, et je remarquai que chaque fois qu'une somme venait d'être versée, la cour de France se refroidissait à notre égard. Puis, après quelque temps, quand l'effet de l'argent s'était usé, elle nous revenait et cherchait à se rapprocher à nous; cela allait ainsi jusqu'à la suivante lettre de change, quand de nouveau l'influence espagnole reprenait le dessus, et s'exerçait de plus belle au détriment de la nôtre.

Malgré cet état de choses, je vivais avec l'ambassadeur espagnol sur un pied d'amitié apparente. Nous échangions des visites, et il se plaisait à me répéter que, bien que nos intérêts fussent contraires, rien ne s'opposait à ce que nous fussions amis, puisque l'un et l'autre nous n'obéissions qu'à notre devoir, lequel nous recommandait de rivaliser de zèle pour le service de notre maître. Je lui répondais que cette façon de voir ne me déplaisait pas, et que, quant à moi, je ne perdrais aucune occasion et ne négligerais aucun moyen pour maintenir la dignité de mon souverain. J'insistais avec intention sur ce point, ne pouvant oublier de quelle façon l'ambassadeur espagnol avait supplanté l'ambassadeur anglais sous le roi Henri IV. Voici comment la chose s'était passée : tous deux s'étant un jour rencontrés dans l'antichambre du secrétaire d'État, l'Espagnol s'appuya contre la muraille de façon à barrer le chemin à l'autre, et dit à haute voix : « Je tiens cette place au nom du roi mon maître. » Notre ambassadeur ne crut pas devoir relever une chose si puérile, ce qui permit aux Espagnols de se vanter partout du succès de leur impertinence.

Ce souvenir me tourmentait, et je cherchais une occasion qui me permît de réparer l'insulte et de rendre à la couronne d'Angleterre le rang de préséance qui lui était dû. L'occasion désirée se présenta enfin. Je me rendais un jour à Étampes où se trouvait le roi, quand je vis devant moi, à quelque distance sur la route, l'ambassadeur espagnol accompagné d'une suite de seize à dix-huit personnes. J'avais pour alternative de rester derrière lui en mettant mes chevaux au pas espagnol, le plus lent qui fût au monde, ou bien de lui infliger un affront tout semblable à l'affront qu'avait reçu mon prédécesseur. Mon parti fut bientôt pris, et, ayant proposé la chose, au nom de la dignité du roi notre maître, à mes gentilshommes, qui me promirent de me seconder, je donnai ordre au cocher de pousser vivement ses chevaux et de passer. Quand l'ambassadeur me vit arriver à fond de train, il devina mon intention, et, afin de la contrarier, il m'expédia un gentilhomme pour me faire savoir qu'il désirait me présenter ses salutations. Il descendit aussitôt de son carrosse et m'attendit au milieu de la route, ce que voyant, je m'empressai d'en faire autant, et je descendis à mon tour du mien. Après avoir échangé les compliments d'usage, l'Espagnol prit congé de moi, et feignit de se diriger par hasard vers un fossé qui se trouvait d'un côté de la route. Comprenant que ce n'était là qu'une manœuvre pour tenir la droite tandis que je passais dans mon carrosse, je mis encore pied à terre, et, montant à cheval, je me rendis auprès de lui, et je lui criai à haute voix que je le priais de s'ôter de là pour laisser passer ma voiture. Voyant que je parlais sérieusement, et que j'étais décidé à aller jusqu'au bout s'il le fallait, il se retira en murmurant et remonta d'un air embarrassé dans son carrosse, où il eut l'humiliation de me voir passer à sa droite emporté par le galop de mes chevaux. Au bout d'un quart de lieue, je fus arrêté par un fer à cheval qui se détacha, ce qui lui donna le temps de me rattraper, et rien ne lui eût été plus facile que de me dépasser. Mais la leçon lui avait servi, et, ne voulant pas s'exposer à en recevoir une seconde, il attendit prudemment, pour se mettre en marche, que le maréchal eût fini sa besogne et que je fusse en état de continuer ma route. C'est ainsi que j'arrivai auprès du roi à Étampes, avec l'ambassadeur d'Espagne, qui me suivait à une distance respectueuse.

Ce fait ne me semblerait point digne d'être raconté, si les Espagnols n'attachaient pas aux questions d'étiquette l'importance qu'on sait. Je me souviens, à ce sujet, de la très-fameuse et spirituelle réponse d'un ambassadeur espagnol à Philippe II. Celui-ci lui reprochait de s'être querellé, sur un point insignifiant d'étiquette, avec l'ambassadeur français en Italie, au moment où l'Espagne avait besoin de la France. « Je ne comprends pas, dit le roi, que vous ayez pu sacrifier un intérêt politique à une cérémonie! — Comment, une cérémonie! reprit l'ambassadeur, et Votre Majesté, qu'est-elle donc elle-même, sinon une cérémonie! »

Je rendis visite aussi au brave général de Lesdiguières, qui était devenu vieux et infirme. Dès qu'il m'aperçut, il me dit : « Monsieur, je suis si sourd qu'il faut me faire l'honneur de parler très-haut. »

Je lui répondis : « Vous êtes né pour commander et non pour obéir; il suffit donc que les autres puissent vous entendre. »

Ce compliment plut au brave vieillard, qui me fit cadeau d'un manuscrit de préceptes militaires qui me fut utile pendant toute ma vie.

La noble mission dont j'étais chargé, de chercher par tous les moyens à entretenir de bons rapports entre l'Angleterre et la France, m'était rendue encore plus facile et plus douce par la bonne volonté et les dispositions conciliantes du roi Jacques; la France, de son côté, ne nourrissait à ce moment aucun mauvais dessein contre nous. Mes occupations diplomatiques se trouvaient ainsi fort simplifiées et me laissaient des loisirs considérables que je consacrais à l'étude, à la lecture et à la société de différents seigneurs auprès desquels je m'instruisais dans la connaissance des affaires du royaume, et dont j'appréciais sous tous les rapports la conversation aimable et cultivée.

La sociabilité était si grande, que lorsque le temps était beau, toute la bonne compagnie de Paris des deux sexes se rendait au jardin des Tuileries ou au parc de Vincennes, et l'usage permettait qu'on s'abordât librement pour peu qu'on eût une recommandation honorable, ou même, à défaut de celle-ci, pour peu qu'on se recommandât soi-même par une bonne tenue et une apparence convenable. Il n'en fallait pas davantage pour être poliment accueilli par les plus nobles dames et seigneurs, alors même qu'on leur était inconnu. Il résultait de cette simplicité et de cette facilité de rapports sociaux les mœurs douces et aimables d'une politesse exquise. Quand un gentilhomme causait avec une dame et voyait un autre seigneur s'approcher d'elle, la coutume exigeait qu'il la quittât aussitôt pour laisser le champ libre au nouveau venu; puis il abordait une autre dame, où on lui cédait la place de la même

façon. Chacun était ainsi libre de causer à son aise sans s'inquiéter des commentaires du voisin, et jamais cet usage ne donnait lieu à des désagréments ni aux plus petites querelles. Quand le temps était trop mauvais pour sortir, on se rendait les uns chez les autres, et on passait la journée à causer, à danser et à faire de la musique.

Un jour, en été, je me trouvais vers huit heures au jardin des Tuileries, et je me disposais à rentrer pour expédier au roi une dépêche importante au sujet d'une nouvelle qui venait de m'être communiquée, quand je vis arriver la reine, accompagnée de ses dames d'honneur. Je me rangeai de côté et me tins immobile dans une des allées pour pouvoir me retirer aussitôt après l'avoir saluée à son passage. Quand la reine m'eut aperçu, elle s'arrêta et me regarda comme si elle attendait que je m'approchasse d'elle; mais, voyant que je me bornais à la saluer respectueusement, la princesse de Conti m'appela et m'invita à les accompagner. Je lui répondis, toujours sans bouger, que le service du roi mon maître m'obligeait à rentrer immédiatement chez moi, et je lui en exprimai tous mes regrets; ce fut inutile : la duchesse de Ventadour vint à moi et m'entraîna par le bras en me priant de ne pas lui refuser ce service. La princesse de Conti fut très-offensée et très-jalouse de la duchesse; pour l'apaiser, je lui offris le bras, et nous fîmes un tour de jardin, après qu'elle eut demandé le consentement de la duchesse; puis, remarquant que la reine était toujours là, je quittai ces deux dames, et j'offris mon bras très-humblement à Sa Majesté. Nous nous étions promenés pendant quelque temps, et je causais avec elle le chapeau bas au milieu des orangers, quand nous reçûmes tous deux une pluie de petits plombs sur la tête. La reine fut assez effrayée, et je me rapprochai vivement d'elle pour m'assurer qu'elle n'avait pas de mal; elle me dit qu'elle n'était point blessée, et, portant la main à sa tête, elle tira de sa chevelure une poignée de grains de plomb.

Je devinai que c'était le roi qui s'amusait à tirer des oiseaux, et je le fis aussitôt prévenir par un jardinier de la présence de la reine, en le priant de bien vouloir diriger ses coups de quelque autre côté. Le bruit de l'aventure s'étant répandu dans le palais, plusieurs gentilshommes accoururent auprès de la reine, entre autres un certain Legrand, duc de Bellegarde, qui, s'étant caché derrière la reine, lui lança sur la tête quelques bonbons qu'il avait dans sa poche pour lui faire croire que c'était une nouvelle décharge de plomb. Je fus si choqué d'un tel procédé, que je me tournai vers le duc, et je lui témoignai ma surprise de ce qu'un gentilhomme de sa qualité, élevé à la cour, ne pût trouver d'autre façon d'amuser les dames qu'en leur faisant peur. Puis, la reine s'étant retirée chez elle, je rentrai de mon côté. Cet incident me parut singulier et je le raconte à titre de curiosité.

La suite à une autre livraison.

AMIS PERVERS.

L'amitié des amis pervers se change en défiance.

SHAKSPEARE

LES CLASSES MALHEUREUSES.

C'est l'esprit du temps de déplorer la condition du peuple. Mais on dit vrai; et il est impossible de regarder sans une compassion profonde tant de créatures humaines si misérables. Cela est douloureux, très-douloureux à voir, très-douloureux à penser; et cependant il faut y penser, y penser beaucoup; car à l'oublier il y a tort grave et grave péril. GUIZOT.

UN AQUARIUM MICROSCOPIQUE.

Suite. — Voy. p. 159.

Disposons maintenant un microscope assez puissant pour voir nettement un objet transparent sous un grossissement moyen de 500 fois. Dans le cours de nos observations, nous n'aurons pas habituellement à employer une aussi forte amplification, mais elle est indispensable pour beaucoup de cas que nous indiquerons. Après avoir installé cet instrument dans un endroit obscur, éclairons fortement, au moyen d'une lampe ou d'une bougie, le miroir inférieur dont la réflexion doit traverser de bas en haut la platine du microscope. Remarquons qu'il est nécessaire, non-seulement pour l'observation que nous allons faire, mais aussi pour toutes celles que nous ferons par la suite, de garantir nos yeux de toute lumière extérieure pendant l'observation : les objets que nous avons à étudier sont d'une telle délicatesse et exigent des grossissements si puissants que la moindre clarté étrangère nous les déroberait en s'insinuant entre l'oculaire et notre œil. Plusieurs naturalistes ont même l'habitude de se servir d'une petite chambre obscure pour leurs observations, et ils gagnent à cela de pouvoir étudier commodément les animalcules

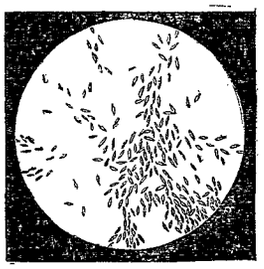


FIG. 2. — Bactéries (*Bacterium termo*), grossies 500 fois.

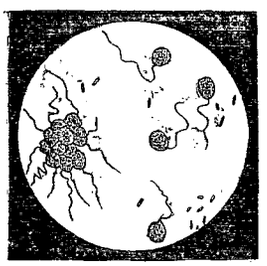


FIG. 3. — Monades (*Monas lens*), Uvelles (*Uvella socialis*), grossies 500 fois.

à l'aide de la seule clarté du jour. On établira donc un écran pour masquer tout à fait le point lumineux qui doit seulement frapper le miroir du microscope.

Ces préparatifs terminés et l'instrument armé d'un grossissement de 400 fois, puisons, à l'aide d'une petite baguette de verre, une goutte d'eau prise à quelques millimètres de la surface, non loin des tiges vertes, et déposons-la sur le porte-objet en glace mince où elle s'étale en un disque de 4 millimètres de diamètre. Alors, appliquant notre œil à l'oculaire, nous embrassons soudain un vaste lac dont les rivages sont au delà de notre champ d'investigation : au sein de cette grande nappe d'eau apparaissent des myriades de petites lignes diaphanes. Les unes se meuvent à droite, les autres à gauche; celles-ci plongent profondément, celles-là montent à la surface : chacune est animée d'un mouvement indépendant, chacune est un être vivant.

L'animal qui vient de se révéler si inopinément à nous est la Bactérie ou le Bâtonnet (*Bacterium termo* [1]), c'est-à-dire le terme, l'extrême limite de grandeur où s'arrête la grande série zoologique). C'est le plus petit des infusoires, comme c'est le premier de tous qui paraît dans les liquides. Sa longueur est de 3 millièmes de millimètre, et son épaisseur est évaluée à 8 millièmes de millimètre. Il ne nous est pas possible de découvrir quelle peut être l'organisation de cet infiniment petit, qui conserve sous les plus forts grossissements l'aspect d'une ligne; mais le fait de sa locomotion a bien lieu de nous surprendre, puisque aucun organe propre à cette fonction ne se laisse aper-

[1] Classification de Dujardin, *Zoophytes infusoires* (Suites à Buffon).

cevoir, et qu'il avance ou recule sans que l'esprit devine par quel mécanisme.

En substituant plusieurs autres gouttes à la première, nous pouvons nous convaincre que les petits nuages que nous avions vus apparaître sont dus à des essaims de Bactéries : vingt-quatre heures ont suffi pour amener la production d'une quantité d'animalcules dont le nombre échappe à toute évaluation.

Mais, quelle que soit la pullulation des Bactéries, leur existence est courte. En naissant les premières, elles semblent avoir pour mission de préparer un aliment aux générations qui les suivent. Au bout de quelques jours, la surface de l'eau, jusqu'alors pure et brillante, se couvre d'une pellicule mince à l'aspect terne et voilé. En détachant un fragment de cette petite peau et en la soumettant à l'observation microscopique, nous trouvons qu'elle est composée tout entière de cadavres de Bactéries, dont les débris sont amoncelés par bancs énormes.

A ce moment, l'examen d'une goutte d'eau révèle de nouveaux habitants. A côté de quelques Bactéries qui survivent encore, de petits corps sphériques parcourent le lac. On distingue quelques granulations à la surface de ces sphères animées : ce sont des *Monades*, animaux plus gros que les Bactéries, quoique n'ayant encore que 6 ou 7 millièmes de millimètre. Mais ces Monades attirent particulièrement notre attention par un long filament qu'elles

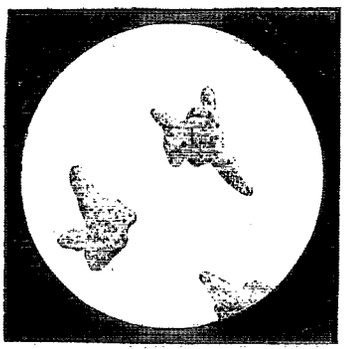


Fig. 4. — Amibes (*Amiba princeps*), grossies 100 fois.

agitent continuellement et dont les ondulations sont pleines de grâce. Quatre ou cinq fois aussi long que le corps, ce curieux organe est d'une telle ténuité qu'avec un grossissement de 5 ou 600 fois, il ne nous paraît encore que comme un très-fin cheveu. La Monade s'en sert pour nager, et c'est à cela qu'elle doit ce mouvement vacillant caractéristique. Plusieurs naturalistes ont pensé que ce filament si délicat et si agile devait avoir d'autres usages que celui de la locomotion, et comme la Monade n'a point de bouche visible, ils ont supposé que son filament est une trompe avec laquelle elle absorbe sa nourriture.

Plusieurs de nos petites Monades, parées d'une belle couleur verte, présentent un curieux spectacle : 12 ou 15 de ces animaux vivent agrégés en une masse sphérique, comparable à une grappe de raisin qui n'aurait que 11 millièmes de millimètre. Ces Monades vivant en communauté ont reçu le nom d'Uvelles (*Uvella socialis*). Leurs filaments impriment à toute la masse un mouvement rotatoire au moyen duquel elles parcourent facilement le liquide.

Quelques jours s'étant écoulés, une nouvelle observation nous montre un objet étrange et bien digne de nous arrêter. Notre petite sonde vient de ramener une masse informe, d'une taille gigantesque si on la compare aux Monades environnantes, presque ronde, d'une transparence extrême, gisant immobile sur le verre du porte-objet. Le fort grossissement qui était si nécessaire pour les observations précédentes nous gênerait ici; il importe de garder seulement une amplification de 100 à 150 fois, qui nous permette d'embrasser un espace beaucoup plus vaste. Fixons alors l'objet en question après nous être armé de patience. Après un assez long temps, on aperçoit un des bords projeter lentement une excroissance qui s'allonge peu à peu en déformant complétement la rondeur primitive de la masse; cette protubérance ne tarde pas à s'arrêter; elle se fixe au verre par son extrémité, et, prenant un point d'appui, elle attire à elle toute la masse, qui change ainsi de place en redevenant ronde; une nouvelle déformation se manifeste bientôt, souvent sur un autre côté du bord, et le même manége se répète de nouveau, de sorte que cette masse avance peu à peu en glissant comme une goutte d'huile. Le mouvement que nous venons d'observer est le seul indice qui puisse nous avertir de la vitalité de ce bizarre protozoaire, qui a reçu le nom de *Protée* ou d'*Amibe*, matière glutineuse, véritable gelée vivante, analogue à la méduse, et quelquefois parée comme elle de reflets opalins.

La nature, inépuisable de richesse et de variété, a doté ce monde invisible de merveilles inattendues : c'est ainsi qu'à côté de l'Amibe, masse informe, lente, monstrueuse, se traînant péniblement au fond des eaux, elle a placé l'être dont l'agilité dépasse tout ce que nous aurions jamais pu soupçonner, le Spirille tournoyant (*Spirillum volutans*). La merveille de sa structure ne le cède qu'à celle de sa taille, qui n'a qu'une épaisseur de 6 dix-millièmes de millimètre environ. Aussi devons-nous reprendre une amplification de 3 à 400 fois pour l'observer. Nous voyons alors au milieu de notre lac une petite ligne noire filiforme d'une ténuité incroyable, contournée en une hélice de 12 à 15 tours. Bientôt le mouvement commence : l'hélice tourne sur son axe avec une éblouissante rapidité; elle vole comme une flèche, elle ondoie, se courbe, se contourne sur elle-même en décrivant les figures les plus compliquées; puis elle s'arrête un instant pour reprendre avec une nouvelle vigueur sans que l'esprit confondu puisse imaginer par quel mécanisme ou avec quels organes le Spirille exécute ses admirables évolutions. Nos plus forts microscopes sont impuissants à pénétrer la structure de cette merveilleuse ligne noire.

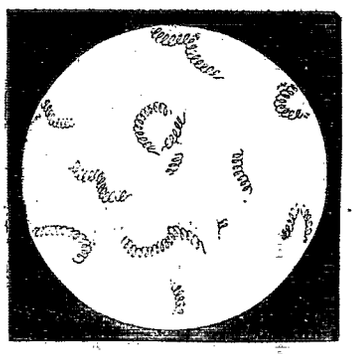
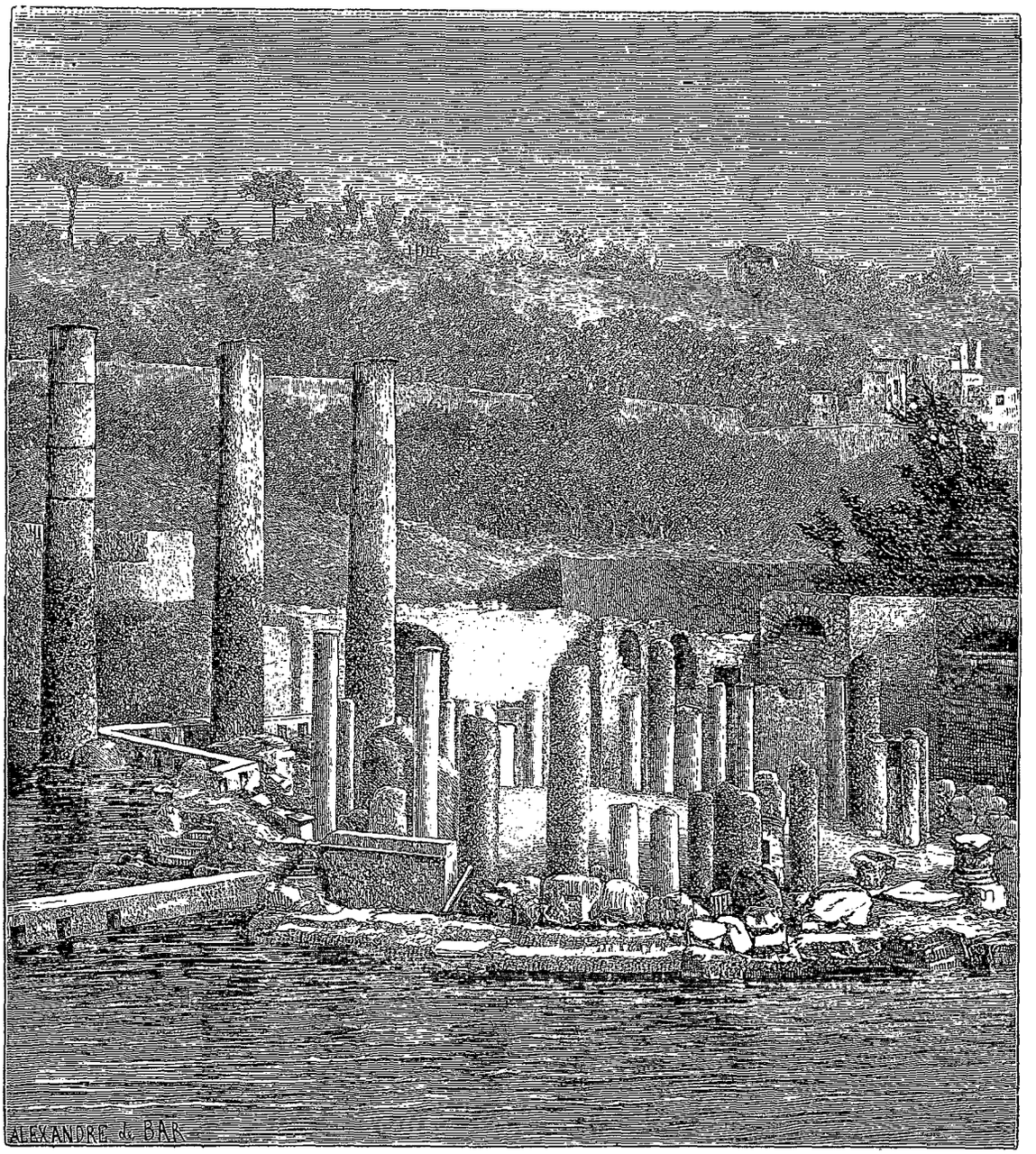


Fig. 5. — Spirilles (*Spirillum volutans*), grossis 350 fois.

Cependant la pellicule qui couvre la surface de notre aquarium augmente de jour en jour d'épaisseur et d'opacité; elle devient un sol, un terroir nutritif. Quelques végétaux microscopiques projettent leurs délicates fibrilles au sein du liquide. Les tiges vertes se couvrent également par place de longues et soyeuses aigrettes blanches qu'il est facile d'observer en regardant à travers le jour; le liquide enfin est trouble : tout annonce l'apparition de nouvelles générations.

La suite à une prochaine livraison.

LES RUINES DU TEMPLE DE SÉRAPIS.



Le Temple de Sérapis, à Pouzzoles. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Ladrey.

Nous avons donné dans notre tome XV (année 1847, page 65), l'histoire de la ville de Pouzzoles et la description détaillée du temple de Sérapis. Nous nous occuperons seulement aujourd'hui des ruines actuelles de ce temple, et particulièrement des trois hautes colonnes qui faisaient partie du portique d'entrée et qui sont restées debout.

Ces colonnes, ainsi que l'ensemble des ruines, sont restées inconnues pendant plusieurs siècles; toute la partie inférieure en était enfouie dans un épais dépôt sous-marin, le haut se trouvait caché par des broussailles. C'est en 1750 qu'on les dégagea. Elles sont en marbre et ont treize mètres d'élévation. Elles présentent un singulier phénomène qui a été longtemps l'objet des conjectures et des discussions des géologues. Leur surface, intacte jusqu'à la hauteur d'environ trois mètres, change tout à fait d'aspect à partir de là, et sur une longueur de deux mètres elle est couverte d'une multitude de trous, qui ont été creusés dans le marbre par une espèce de petits mollusques marins appelés pholades; il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. On retrouve dans l'intérieur des cavités les coquilles de ces mollusques. La profondeur des perforations prouve que les pholades ont fait un long séjour dans les colonnes, et que par conséquent celles-ci ont été longtemps plongées dans la mer. La partie supérieure des colonnes est restée intacte parce qu'elle se trouvait au-dessus des eaux; quant à la partie inférieure, elle a été préservée par des dépôts sous-marins et par une couche de scories qui enveloppa la base de l'édifice lors de l'éruption du volcan la Solfatare au douzième siècle (1198).

Il résulte de ces faits que le sol sur lequel repose le temple de Sérapis s'est abaissé d'environ cinq mètres au-dessous de la surface de la mer, et qu'il s'est relevé depuis. Des convulsions volcaniques ont été la cause de ces deux phénomènes. Celles qui ont déterminé le relèvement

du sol sont connues; elles ont eu lieu au mois de septembre de l'année 1538, et l'apparition subite du Monte-Nuovo, qui est élevé de 134 mètres au-dessus de la baie, en a été le résultat. La formation de cette montagne fut accompagnée de secousses de tremblement de terre et d'une éruption de feu, de pierres et d'une boue liquide qui envahit Pouzzoles et même Naples pendant plusieurs jours; elle combla en partie le lac Lucrin et exhaussa la côte voisine : on trouva sur le rivage des poissons laissés à sec. Depuis lors, le sol tend à s'affaisser de nouveau.

Si l'on se rend par mer à Pouzzoles, on aperçoit sur les rochers de la côte la trace de ces oscillations successives du terrain. A une hauteur de dix mètres, la mer a laissé des marques visibles de sa présence. On rencontre sur des points élevés, et qu'actuellement les flots ne peuvent plus atteindre, de vastes dépôts de coquillages.

Il y a peu d'années, on donnait de l'aspect des colonnes du temple de Sérapis les explications les plus invraisemblables : les uns attribuaient la présence des pholades qui les couvrent dans une partie de leur étendue à leur immersion dans les eaux débordées du lac Lucrin; les autres prétendaient qu'autrefois les prêtres du temple élevaient ces mollusques et en faisaient, sinon pour eux-mêmes, du moins pour le vulgaire, un objet d'adoration et de culte.

LES ROBINSONS DE L'ILE AUCKLAND.

Suite. — Voy. p. 182, 186.

PROJET DE BATIR UNE MAISON. — CONSTRUCTION DE LA CHARPENTE ET DE LA CHEMINÉE. — M. RAYNAL FABRIQUE DU SAVON. — ACHÈVEMENT ET AMEUBLEMENT DE LA CHAUMIÈRE.

Durant la nuit, la pluie, qui s'était arrêtée, recommença à tomber; la tente fut transpercée : on reconnut l'insuffisance d'un abri de toile sous un pareil climat, et, dès le lendemain, on prit le parti de construire une demeure plus solide, une maison en bois. L'emplacement fut choisi sur un monticule situé en face et à peu de distance du navire échoué, près d'une petite grève sur laquelle on avait mis le canot à sec. On déblaya le terrain, qui était, comme tout le littoral, couvert d'une épaisse végétation, et on le nivela. Pendant plusieurs jours, le capitaine Musgrave, aidé d'Alick et de Georges, travailla à abattre des arbres; mais comme ces arbres, rabougris et tortueux, ne pouvaient fournir des pièces d'une longueur suffisante, on eut recours au *Grafton*, dont on prit les vergues et les mâts les plus légers, propres à former la charpente du bâtiment. Quand les matériaux furent réunis, M. Raynal présida à la mise en œuvre; durant sa vie de mineur en Australie, il avait dû plus d'une fois se construire une hutte avec des troncs d'arbres pour ne pas coucher à la belle étoile. Bientôt même, sentant ses forces revenir, il put prendre sa part du travail commun.

Voici comment les architectes improvisés procédèrent. Quatre forts poteaux, faits avec des tronçons de mâts, furent d'abord enfoncés en terre, de manière à former un rectangle de sept mètres de long sur cinq de large. Ils s'élevaient à un peu plus de deux mètres au-dessus du sol et étaient, à leur extrémité supérieure, entaillés de façon à recevoir quatre traverses horizontales, faites avec les mâts de flèche et les vergues les plus légères du *Grafton*. Au milieu des deux plus petits côtés du rectangle, on planta deux autres pieux dépassant de deux mètres ceux des angles; ils servirent à supporter le mât de hune, qui forma le faîte de la toiture. De ce mât aux traverses horizontales des deux plus grands côtés, descendaient quatorze chevrons de chaque côté, formés avec de petits pins coupés sur les flancs des montagnes voisines et qui étaient un peu moins tortueux que les autres arbres. Comme on n'avait pas de clous, on assujettissait les différentes pièces de la charpente par de solides ligatures faites avec les cordages de la goëlette.

Au milieu du grand côté de la maisonnette qui regardait l'intérieur de l'île, on ménagea l'ouverture de la porte d'entrée; en face, au milieu du côté opposé, on plaça la cheminée, dont la construction demanda, comme celle de la charpente, une semaine entière de travail. Il se présentait ici une sérieuse difficulté : cette cheminée ne pouvait être qu'en maçonnerie; et comment se procurer du plâtre? M. Raynal eut l'idée d'y suppléer de la manière suivante : il ramassa sur le rivage une grande quantité de coquilles de toute espèce et il les soumit à l'action du feu; il obtint ainsi de la chaux. Cette chaux, mêlée avec du gravier fin, fournit un très-bon mortier. Quant aux pierres, elles ne manquaient pas; le rivage était couvert de débris de rochers de toute forme et de toutes dimensions; on choisit les plus plats et les plus réguliers.

Lorsque les murs furent bâtis, il fallut construire le tuyau de la cheminée. On en fit d'abord la charpente avec quatre perches reliées par des traverses légères; puis on revêtit cette charpente, intérieurement et extérieurement, de feuilles de cuivre qu'Alick et Georges allaient à marée basse, dans l'eau jusqu'à mi-corps, détacher des flancs du *Grafton*. Ils avaient soin de recueillir les petits clous qu'ils arrachaient et qui furent d'une grande utilité pour fixer les feuilles de cuivre.

Il s'agit ensuite de faire les murailles du petit édifice. Les bâtir en maçonnerie eût été un ouvrage trop long et d'ailleurs inutile. Voici le procédé qu'on employa : on planta des pieux, à trente centimètres les uns des autres, sur les quatre côtés de la maison; après quoi, sur toute la surface de cette palissade, on fixa des rangées horizontales et parallèles de gaulettes, espacées seulement de quinze centimètres. Puis on imagina de remplir les vides de ce treillis, ainsi que ceux de la toiture, avec de la paille. Pendant plusieurs jours, on ne fit autre chose que de récolter, sans ménagement pour les mains qui se livraient à ce travail, une herbe longue, dure et coupante qui croissait en touffes épaisses sur le bord de la mer et sur les falaises. On lia cette herbe par paquets, et l'on attacha les paquets, les uns à côté des autres, contre les gaulettes, en commençant par le bas des murs et en remontant jusqu'au sommet du toit, de façon à ce que chaque rang de gerbe recouvrît en grande partie le rang inférieur. On n'employa pas moins de neuf mille de ces petites gerbes. Toute la charpente de la cabane se trouva ainsi garnie d'un revêtement épais, chaud, imperméable à la pluie. On eut soin de ménager dans le haut des murailles trois petites ouvertures, dans lesquelles on enchâssa des carreaux de vitre qui avaient appartenu à la cabine de la goëlette : ce furent les fenêtres.

Quoique les naufragés eussent hâte de voir leur nouvelle demeure achevée et de pouvoir l'habiter, ils devaient souvent interrompre leur travail pour se livrer à d'autres soins. Ils voulurent reconnaître leur situation et explorer l'île sur laquelle ils avaient été jetés. Quand le temps était propice, ils mettaient le canot à la mer et parcouraient les côtes environnantes. Ils appelèrent l'anse où ils avaient échoué la baie du Naufrage; un cap situé dans le voisinage reçut le nom de pointe Raynal; une autre saillie de la côte fut nommée péninsule de Musgrave. Ils firent ainsi, en suivant le rivage, le tour du port de Carnley, formé par un profond enfoncement de la côte méridionale de l'île Auckland et par une autre petite île appelée l'île Adam,

appartenant au même groupe. Ils tentèrent aussi de visiter l'île Auckland du côté de la terre. Quand ils eurent traversé l'impénétrable fourré d'arbres couchés, d'arbustes tortueux, de fougères et de bruyères qui borde le rivage, ce qu'ils ne purent faire qu'en rampant à plat ventre sur un sol marécageux et en se faufilant dans les coulées percées par les phoques, ils arrivèrent sur les flancs rocheux d'une montagne escarpée. Parvenus avec les plus grandes difficultés au sommet de cette montagne, ils se virent entourés de pics, d'arêtes, d'escarpements, de glaciers, de précipices infranchissables. De là ils aperçurent l'ensemble des Auckland : au sud, l'île Adam; du côté du nord, l'île Auckland, étroite et longue, hérissée de montagnes, sillonnée de baies qui pénétraient dans ses profondes dentelures; et au delà, l'île Enderby, escortée de quelques îlots et de longues lignes de récifs sur lesquels écumaient les lames; au delà encore, de tous côtés, à perte de vue, l'immense nappe de l'Océan désert. Ils connaissaient maintenant leur prison : c'était un rocher enveloppé d'une mer sans limites. La terre habitée la plus proche, la Nouvelle-Zélande, était à plus de cent lieues!

D'autres occupations indispensables retardaient aussi l'achèvement de leur habitation. Ils avaient à faire la chasse aux lions de mer, dont la chair, à mesure que leurs provisions diminuaient, prenait une place plus grande dans leur alimentation; il fallait parfois de longues recherches, de longues poursuites et des combats acharnés pour s'emparer de ces animaux, dont le transport, à cause de leur poids énorme, était ensuite une opération des plus difficiles. En outre, leurs habits, dans la rude vie qu'ils menaient, se salissaient et se déchiraient; il fallait les laver et les raccommoder. Un jour, M. Raynal, persuadé de l'importance de la propreté, dont l'observation contribue au respect de soi-même, entreprit, malgré l'incrédulité et les prédictions décourageantes de ses compagnons, de fabriquer du savon. Il recueillit plusieurs grosses bottes de plantes marines desséchées, ainsi qu'une certaine quantité de débris de coquillages, et il plaça le tout sur un tas de bois auquel il mit le feu et qu'il laissa brûler toute une nuit. Le lendemain, il trouva un amas de cendres sur lesquelles, après les avoir entassées dans un tonneau au fond percé de petits trous, il versa de l'eau. Cette eau, en traversant les cendres, se chargea de soude, de potasse et de chaux; à ce liquide, qu'il fit bouillir, M. Raynal ajouta de l'huile de phoque, et il obtint un excellent savon, qui excita l'admiration de ses camarades et qui fut pour la petite colonie un puissant élément de bien-être.

Lorsque la chaumière fut construite et qu'elle fut pourvue d'un plancher et d'une porte, on s'occupa de la meubler. Ce fut encore le *Grafton* qui fournit l'ameublement ou du moins les matériaux qui servirent à l'établir. Une caisse en bois, placée sous l'une des fenêtres, tint lieu de bureau aux deux officiers. Au-dessus, on suspendit le chronomètre, les instruments de navigation et la *bibliothèque*, c'est-à-dire une Bible appartenant à M. Musgrave, le *Paradis perdu* de Milton, et deux romans anglais auxquels il manquait des pages. A côté des livres figuraient les deux journaux que rédigeaient, chacun de son côté, MM. Musgrave et Raynal.

A droite et à gauche du bureau furent dressés les lits du capitaine et du second. C'étaient de simples caisses plus longues que larges, montées sur quatre pieds et à moitié remplies de mousse sèche. Trois autres lits furent confectionnés pour les matelots, à l'extrémité opposée de la chambre, le long des parois. Au milieu, on mit une table fabriquée avec des planches, et deux bancs non moins grossiers. Une seconde table, plus petite, destinée au service de la cuisine, fut installée contre le mur, près de la porte. Sur deux étagères, fixées au-dessus, on rangea la vaisselle et les lampes. Les lampes étaient de vieilles boîtes de conserves en fer-blanc; des fils de toile à voile tressés servaient de mèches; l'huile était fournie par les lions de mer. Quant à la vaisselle, elle consistait en quelques ustensiles de cuisine en fer, et cinq assiettes de faïence, dont une fêlée. Ces cinq assiettes, on les traitait avec un soin scrupuleux, nous dirions presque respectueux.

« J'éprouve, dit M. Raynal dans son journal, une certaine satisfaction, qui n'est pas exempte d'orgueil, à constater que des *hommes* ont pu laver la vaisselle tour à tour, *trois fois par jour, pendant dix-neuf mois et demi, sans rien casser.* »

La suite à la prochaine livraison.

LES ARDENNES.

Suite. — Voy. p. 171.

En somme, il n'y a d'intéressant à voir à Hautes-Rivières que les ruines du château de Linchamps, ou plutôt leur emplacement, car il semble que le château, condamné à être rasé, selon les historiens, ait été pris tout entier à sa base, au rez-de-chaussée, soulevé et renversé sur les larges talus de la montagne où il s'est émietté, sauf quelques pans de muraille enclavés entre les rochers. De larges excavations faites évidemment de main d'homme, et des traces douteuses de boulets, un chemin rampant entaillé en marches faciles sur une crête étroite, c'est tout ce qui reste de l'importante forteresse dont l'histoire, longtemps fort obscure et pleine de contradictions, a été depuis peu de temps éclaircie par un savant et patient explorateur de chroniques (1). En 1257, Linchamps s'appelait la maison de Fourny. En 1265, le comte d'Orchimont cède ce domaine au chapitre de Braux. En 1532, Linchamps est acheté par Antoine de Louvain, châtelain et garde-scel de la châtellenie de Château-Regnault, gouverneur du comté et pays de Rethelois. Ce fut cet Antoine de Louvain (qui descendait d'un frère puîné de Henri II, duc de Brabant au milieu du treizième siècle), et son fils Jean de Rognac, colonel d'un régiment de lansquenets sous François Ier, qui bâtirent la forteresse, terminée en 1541, époque de la guerre entre François Ier et Charles-Quint. Le comte de Louvain prit parti pour la France; sa position à cheval sur la frontière des Pays-Bas espagnols le rendit redoutable aux sujets de l'empereur. Aussi, au traité de Cateau-Cambresis, Charles-Quint réclame-t-il instamment la suzeraineté de Linchamps comme dépendance du comté d'Orchimont. Des mémoires contradictoires soutiennent et démontrent l'*indépendance souveraine* du chapitre de Braux, et par conséquent celle du comte de Louvain. En 1546, Antoine de Rognac s'attire par un acte de violence sur son frère utérin, seigneur de Chéry-Chartreuse en Picardie, un flétrissant arrêt du Parlement de Paris, et par vengeance il passe à l'ennemi. Il met au pillage la prévôté de Braux, rançonne Mézières en interceptant les convois qui lui arrivent par la Semoys et la Meuse, et étend ses ravages jusqu'au pays Porcien et jusqu'à Rethel. Le roi Henri II fait marcher contre lui Bourdillon, gouverneur de Mézières, puis bientôt François de Clèvès, duc du Nevers. Deux lettres écrites par le roi de France au gendre de Charles-Quint Maximilien établissent positivement la date de la prise et de la destruction de la forteresse de Linchamps (juillet 1550). Rognac s'échappa et se réfugia auprès de l'empereur. Trente ans plus tard, il reparaît en Cham-

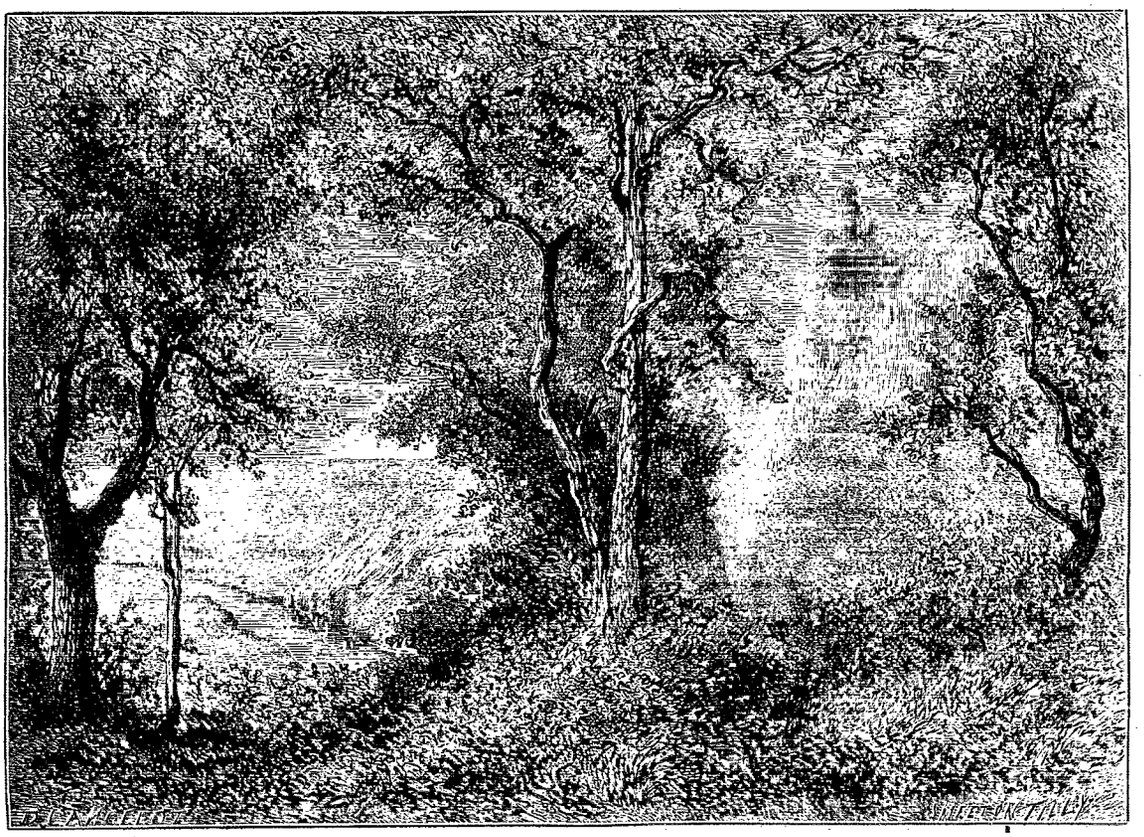
(1) L'abbé Tourneur.

pagne, conduisant les huguenots allemands. La châtellenie de Linchamps, annexée au domaine souverain de Château-Regnault, fut donnée au duc de Nevers. Sa fille Catherine la porta successivement en dot à Antoine de Croy, prince de Porcien, et à Henri de Guise le Balafré. Ils réédifiérent la forteresse de Linchamps, que Louis XIV fit détruire vers 1673 avec les autres forteresses secondaires des bords de la Meuse. Linchamps, du haut d'une montagne dont le plan figurerait exactement un croissant renversé, commandait trois vallées, regardait Nohan à l'ouest, les Hautes-Rivières et Sorendal au sud-est.

François de Rabutin a vu ces vallées en 1554. Sa description pittoresque et vraie et les détails qu'il donne sur l'état du pays, méritent d'être répétés :

« Pour ce, au desloger de Mézières fut camper (le duc de Nevers) son armée à l'entrée des Ardennes, en une vallée assez scabreuse et mal plaisante au bout de laquelle il y a un petit village nommé Vieil-Mesnil, qui lui est nom bien convenable, à raison que c'estoient plutost vieilles ruines de manoir que maisons habitées. Et dès ce soir despescha avec son trompette, le sieur des Marets, pour aller sommer le chasteau d'Orcimont (Orchimont), à six grandes lieues de là. (Le capitaine, nommé Colas Loys, confiant dans la position presque inaccessible de son château et l'absence de routes, répond qu'il ne se rendra que quand il sera battu en brèche par l'artillerie.)

» Ceste réponse ouye, le prince délibéra de les aller veoir de plus près et de loger son armée ce jour à une lieue du chasteau, si la difficulté des lieux ne l'eust retardé et arresté à moitié du chemin, pour estre en aucuns



Les Ardennes. — Ruines du château de Linchamps. — Dessin de Lancelot.

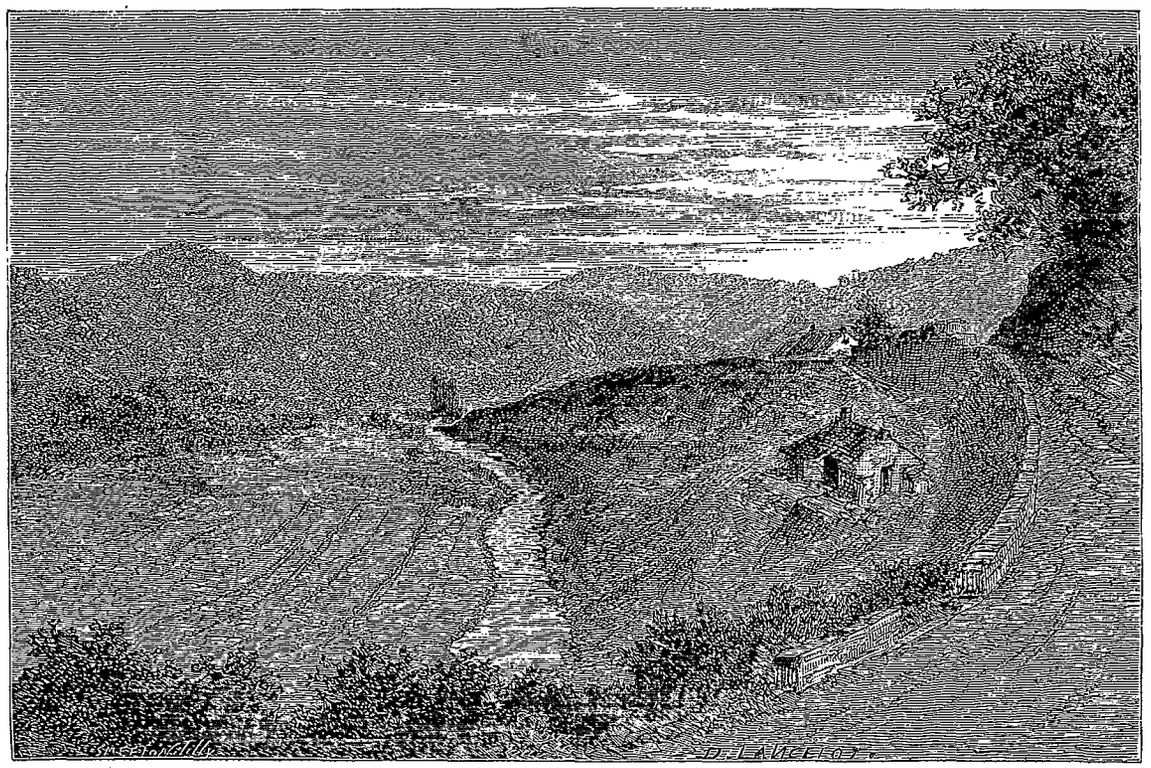
endroits tant difficiles et pierreux qu'il étoit impossible que les hommes ni les chevaux s'y peussent tenir fermes ; en autres tant estroits, qu'estions contraints d'y passer à la file, un après l'autre : en aucuns, tant droits et difficiles pour y monter que l'haleine nous y failloit, qu'il y falloit devaller pas à pas et encore tenir et asseurer bien fort, si on ne vouloit culbuter la teste la première. Tellement que là, peu servoient les chevaux à charrier l'artillerie, y estant beaucoup plus nécessaire la force des bras pour la manier et conduire seurement. Vray est que partout estoit mis tant bon ordre, qu'il estoit mal aisé que les ennemis y eussent sceu donner grand destourbier ny empeschement pour estre tous les chemins garnis de harquebusiers de dix pas en dix pas à l'escorte de toute suite. Ce soir, vingt-neuviesme de ce mois, le prince, avec toute son armée, campa en une autre vallée encore plus étrange que la première, appelée le val de Suranda (Sorendal), auprès des roches où souloit estre le fort de Linchant, « maintenant » la pluspart ruiné », au-dessous duquel et le long de ceste vallée décourt une rivière ou plutôt torrent appelé Semoys, qui vient devers Bouillon et va se rendre dedans la Meuse au-dessus de Château-Regnault. De ce lieu, sur le vespre, envoya le sieur de Jamets avec un régiment de fanterie françoise et artillerie pour battre le chasteau d'Orcimont, lequel, sitost qu'il fut salué de deux coups de canon, ceux du dedans, comme bien esbahis, sans conclure autrement de se vouloir rendre, ne se meirent en défense. »

Les capitaines des autres forts, assurés que le duc de Nevers amenait de l'artillerie, ce qui avait paru jusqu'alors impossible, s'enfuirent, abandonnant forts et munitions, et même leurs soldats.

« Estants arrivez à Louette la Grande, estions venus loger au partir du val de la Suranda, trouvasmes un petit fort appelé Villarzy, construit de terre et de bois, lequel vingt-cinq ou trente volleurs qui estoient dedans avoient quitté, desquels estoit capitaine un nommé la Losse... qui, abandonnant ce fort, mit le feu par toutes les mai-

sons et tout le surplus du village, *dont furent delivrez de peine nos vastadours, qui, pour le faire, estoient ordonnez*. Une église aussi que les Ardennois avoient fortifiée, appelée le fort de Jadines, fut trouvée ouverte et abandonnée, qui de mesme fut sappée et abattue, fors une grosse tour quarrée, de laquelle les quarres et liaisons furent rompues au picq et escartelées à coups de canon que le prince par devant y feit tirer... Les villages d'alentour, assez beaux, veu la stérilité du pays, furent brûlés et détruits... On peut aisément croire que le commun populaire ne devoit estre asseuré, voyant mesmement les soldats et ceux qui estoient dedans les forts les laisser avant estre assiegez et battus. A ceste cause, tout le remède qu'ils pouvoient choisir, estoit de se retirer et cacher avec le peu de meubles et bestail que ils pouvoient emmener, au plus profond des bois et forests, et dedans les creux des montagnes et rochers, nonobstant que peu se sauvassent, parce que noz soldats, poursuivant la proie et butin, se mettoient à suyvre leurs traces à cachettes, souvent prenoient quelques-uns de ceux mesme du pays qui pour s'exempter de mort leur servoient de guide. Aussi estoit rempli nostre camp d'un merveilleux nombre de misérables captifs, hommes, femmes et petits enfants, esmouvants un chacun à grande pitié et commisération; et puis asseurer y avoir veu donner le taurillon pour vingt sols, la vache pour dix, et la beste à laine d'un an à deux pour cinq ou six. » (1)

A une lieue de Sorendal, à vol d'oiseau, à deux lieues peut-être par des sentiers de piéton, à quatre ou cinq par les routes carrossables (c'est assez la proportion dans cette contrée), on trouve Membre, une des stations les plus agréables du voyage. Quoiqu'il soit traversé par la grande route qui vient de Charleville et se ramifie aux points importants de la province belge, nous le recommandons au touriste qui aime à s'isoler au milieu de la nature. La seule auberge du village se cache au débouché d'une étroite



Les Chairières. — Dessin de Lancelot.

vallée qui suit la route. On ne peut y aborder en voiture que par le lit de la rivière ; les piétons y arrivent par des escaliers taillés dans un énorme bloc de rocher qui sert de culée à un très-beau pont. On trouve, dans cet espace resserré, une ferme, un moulin, des arbres, des fleurs, des cascades accumulées les unes sur les autres, et l'embouchure d'un ruisseau qui se jette dans la Semoys.

Du haut escarpement qui se dresse près de ce modeste confluent, on domine de nombreux tournoiements de la rivière et des ramifications très-compliquées de montagnes; dans d'assez larges espaces, les chênes font place aux genêts, la rustique plante fourragère de l'Ardenne; par-dessus leurs verts et mouvants panaches on n'aperçoit d'abord qu'une enceinte de sommets boisés ou rocheux, puis tout d'un coup, à une déclivité brusque ou à travers la déchirure d'un ravin étroit, dans un gouffre brumeux, un de ces paisibles villages dont Bohan est un heureux modèle. En reprenant au-dessus de Membre, en pleine forêt, le cours de la Semoys, avec laquelle la route se confond plus d'une fois, on rencontre, interrompant d'agréables solitudes, Vresse et Laforest, deux petits villages blottis à deux encoignures très-tourmentées; puis la route escalade et contourne le flanc d'une montagne, et bientôt domine un paysage morne et triste dans lequel la Semoys, à l'ombre d'un immense talus roide et couvert d'une verdure éraillée par des éboulements de pierres, paraît couleur d'encre et sans fond. On est sur le plateau des Chairières, large plaine légèrement bossuée, toute quadrillée de champs verts et jaunes, cernée par une suite de collines qui se découpent sur le ciel, noires, dentelées, sinistres, et au milieu de laquelle grelottent de maigres peupliers entourant un pauvre village de quelques maisons.

La suite à une prochaine livraison.

(1) *Commentaires* de François de Rabutin, liv. VI : « De ce qui s'est » fait en Ardennes, Liége, Brabant et Artois, tant par l'armée du roy » que celle de l'empereur, en l'an 1554. »

UNE PIÈCE DE MONNAIE ALLEMANDE.

NOUVELLE.

Il était six heures du matin. Les volets d'une boutique d'épicerie située rue du Port, à Dunkerque, s'ouvrirent bruyamment, et une grosse fille aux joues roses montra sa figure réjouie émergeant des profondeurs sombres où l'œil percevait vaguement le scintillement des balances de cuivre. Au moment où elle se penchait au dehors pour voir s'il n'y avait pas déjà dans la rue quelqu'un à qui parler, une voix irritée l'interpella d'une fenêtre de l'entre-sol :

— Fidélia! fainéante! vous alliez encore bavarder avec les voisines, n'est-ce pas? C'est comme cela; rien ne se fait, ici, avec des gens qui ne pensent qu'à causer et à courir.

Fidélia n'avait point regardé en l'air pour voir à qui elle avait affaire; elle ne le savait que trop. Elle était rentrée aussi vite que si elle eût été poursuivie, et on la vit bientôt reparaître, un torchon et une éponge à la main, travaillant avec activité à rendre claires comme du cristal les vitres de la devanture. Puis elle frotta, essuya, épousseta le comptoir, balaya le devant de la porte, et finit par prendre une tête de loup pour enlever la poussière de l'enseigne, où on lisait en grandes lettres jaunes sur fond chocolat : VERNIPPEN, MARCHAND ÉPICIER.

Pendant ce temps-là, on avait pu voir d'abord à la fenêtre de l'entre-sol une tête, coiffée d'un bonnet où s'échappaient des papillottes de papier, se tourner à droite et à gauche et scruter d'un œil indigné toute la longueur de la rue; puis, cette tête s'étant retirée, une main avait rabaissé la fenêtre à guillotine, et tout avait disparu. Il s'était écoulé ensuite un petit quart d'heure, le temps de faire sortir des boucles grises des papillotes de papier et de remplacer le bonnet de nuit par un édifice de dentelles et de rubans verts, et l'on avait entendu un pas descendre l'escalier; enfin Mme Vernippen avait fait son entrée dans la boutique.

— Il n'est pas rentré, Fidélia? demanda-t-elle à la servante, qui frottait de tout son cœur sans oser la regarder, et qui répondit :

— Non, Madame; en ajoutant à part soi : — Ah! voilà donc pourquoi elle est de si mauvaise humeur ce matin.

— Pas rentré! je m'en doutais bien. Pas rentré! A son âge, découcher, passer la nuit à l'étranger, négliger sa maison, son commerce, abandonner sa femme...

— Eh! bonjour, ma petite femme! Comment cela va-t-il ce matin? cria à son oreille une voix réjouie. Tu vois, je ne suis pas perdu. On n'a jamais voulu me laisser partir hier soir; mais ce matin, avant le jour, je me suis mis en route, et me voilà arrivé juste pour l'ouverture de la boutique. Je ne suis pas en retard, hein? Je parie que tu n'as encore rien vendu?

— Une belle question pour un homme qui s'inquiète si peu de sa maison! Non, je n'ai rien vendu ce matin, ni hier soir, quoique j'aie refusé, pour garder la maison, l'invitation de Mme Vancoubel, qui avait ses nièces chez elle. On devait jouer au loto et manger des *couques*. Et je suis restée ici, et pour rien, encore, pendant qu'il y avait des gens qui se gobergeaient.

— Oh! pour se goberger, c'est la vérité; et même, si j'avais pu, je t'aurais apporté quelque chose du dessert. Que veux-tu! chacun son tour. Au prochain enfant, tu seras marraine, et il y aura un baptême tout pareil.

Mme Vernippen ne paraissait pas du tout consolée par cette lointaine perspective; elle ne pardonnait pas à M. Vernippen d'avoir fait un voyage, au bout de vingt-cinq ans de ménage. C'était pourtant bien simple qu'il fût allé à Furnes pour être parrain de l'enfant de son propre neveu, et il n'y avait mis que juste vingt-quatre heures; mais c'était encore trop pour Mme Vernippen.

— Il faut que je te rende mes comptes, lui dit-il en s'approchant de la boîte vitrée où elle venait de s'enfermer pour la journée avec son chat et son tricot. Il tira sa bourse et vida sa monnaie sur la table.

— Voilà : j'ai dépensé tant pour la voiture, tant pour le bedeau, les sonneurs, le sacristain, les enfants de chœur, tant pour le curé, tant pour les dragées; cela fait quatre-vingt-trois francs. J'avais emporté cent francs, il doit m'en rester dix-sept. Compte toi-même.

— C'est bien cher, grommela Mme Vernippen en comptant la monnaie. Enfin, il n'y a rien à dire. Cinq et trois font huit, et deux font dix, et cinq font quinze... Qu'est-ce que c'est que cela?

Cette question fut faite d'un tel ton que M. Vernippen se précipita tout effaré vers l'objet que sa femme tenait entre l'index et le pouce.

— Cela? mais c'est une pièce de quarante sous... de deux francs, je veux dire.

— Cela, Monsieur, cela ne vaut rien du tout; c'est de la fausse monnaie! Vous vous êtes laissé voler, Monsieur, et c'est comme cela qu'on arrive à faire faillite et à finir à l'hôpital!

La conclusion ne paraissait pas très-rigoureuse à M. Vernippen, mais le fait lui-même n'était pas niable. La pièce n'était pas une pièce de deux francs; ce n'était pas précisément de la fausse monnaie, mais c'était une monnaie allemande d'un métal douteux et d'une valeur tout aussi douteuse. Quelque marchand la lui avait donnée à Furnes, peut-être sans y faire attention, comme il le dit à Mme Vernippen; mais elle ne voulut rien entendre.

— Sans y faire attention! croyez cela! On vole son prochain sans y faire attention! J'aurais bien voulu qu'on la lui eût offerte, sa fausse monnaie, pour voir s'il l'aurait prise sans y faire attention! Encore, si c'était ici, on pourrait se rappeler chez qui on a changé un billet ou une grosse pièce, et aller réclamer; mais à l'étranger! S'en aller en Belgique pour se faire voler, comme si l'on n'avait pas assez d'occasions d'être volé sans sortir de chez soi! Joli voyage, ma parole!

Comme M. Vernippen n'avait rien à répondre et que l'air du matin lui avait ouvert l'appétit, il s'en alla prendre son café au lait; ensuite il attendit en servant les clients que la mauvaise humeur de sa femme fût passée.

Mais c'était une mauvaise humeur tenace. Mme Vernippen était sans doute une honnête femme, qui n'aurait pas pris un sou à son prochain et qui n'aurait pas ajouté un centime dans une addition; mais elle ne se rappelait déjà plus qu'elle avait traité de voleur le Belge inconnu de qui provenait la pièce allemande, et elle était toute prête à la *passer*, selon son expression, au premier acheteur inattentif. Puisqu'on la lui avait donnée, après tout, il fallait bien qu'elle s'en débarrassât! Par malheur, tous ses acheteurs, ce matin-là, ou du moins tous ceux à qui elle rendit de la monnaie, furent de ces gens méticuleux qui regardent chaque pièce à son tour et veulent se rendre compte de tout. Elle les connaissait et ne risqua point la pièce allemande.

Vers midi, un vieux bonhomme se présenta. Il marchait d'un pas un peu indécis, s'appuyait d'une main sur une canne, et de l'autre tenait en laisse un beau caniche blanc qui se retournait à chaque instant pour voir ce que faisait son maître. Ce n'était pas le maître qui conduisait le chien, mais le chien qui servait de guide au vieillard : celui-ci était aveugle. Ce n'était point un mendiant; il était proprement mis, avait un ruban rouge à sa boutonnière, et ses cheveux blancs bien peignés témoignaient des soins

d'une femme. Il entra en tâtant le seuil de son pied et de son bâton, et Fidélia se hâta de l'installer sur une chaise, pendant que M. Vernippen venait lui donner une poignée de main.

— Comment va la santé, père Rosendael? Et Conducteur? toujours bon chien, n'est-ce pas? Et Catherine? a-t-elle toujours de l'ouvrage? Qu'est-ce qu'il vous faut aujourd'hui?

— Deux sous de café et une livre de sucre, s'il vous plaît, monsieur Vernippen, répondit l'aveugle. La santé va bien, merci, et Catherine ne manque pas d'ouvrage; c'est dommage que ça soit si peu payé. Il ne faut pas se plaindre, pourtant, puisque nous ne manquons de rien. Vous êtes là, madame Vernippen? Votre serviteur. Tenez, voilà une pièce de cinq francs; prenez ce que je vous dois, s'il vous plaît.

Pendant que M. Vernippen pesait, enveloppait, ficelait avec désinvolture le sucre et le café du père Rosendael, Mme Vernippen était fort perplexe. Quelle bonne occasion de se débarrasser de la pièce allemande! elle était juste de la taille d'une pièce de deux francs, et certes le père Rosendael la recevrait de confiance. Oui, mais... tromper un aveugle!... « Bah! pensait-elle, il la repassera à un autre, et cela ne lui fera pas grand tort. Il n'est pas déjà si pauvre, le vieux militaire : il a la rente de sa croix, et sa petite-fille gagne gros à raccommoder de la dentelle; ça se paye très-cher, cet ouvrage-là... »

La fin à la prochaine livraison.

CIVILISATION EUROPÉENNE.

Cette expression doit s'entendre de l'ensemble des résultats honorables et utiles pour le plus grand nombre qui forment le caractère particulier de notre société moderne, entre toutes celles qui se sont succédé dans les époques antérieures (1).

LA PEAU HUMAINE.

Suite et fin. — V. p. 47, 71, 150.

Il nous paraît inutile d'insister sur l'utilité des bains, qui n'agissent pas seulement par l'effet qu'ils produisent sur le corps; ils ont aussi une action directe sur la peau, ils la débarrassent des substances qui pourraient en obstruer les pores. Il est avantageux, à ce dernier point de vue, de rendre alcaline l'eau des bains en ajoutant dans la baignoire une demi-livre de sous-carbonate de soude, ou un quart de livre de carbonate de potasse. Ces substances, transformant un bain simple en un bain alcalin, ont pour propriété de se combiner à la matière sébacée de la surface de la peau, qu'elles transforment en un savon soluble dans l'eau. Les glandes sébacées fonctionnant sans cesse, on conçoit que l'usage des bains ne saurait être trop fréquent, à moins de maladie. L'action du bain alcalin est tout à fait identique à celle des savons, qui agissent tous de la même manière; le savon le plus fin est composé des mêmes éléments que le savon de Marseille le plus commun; on les rend seulement plus ou moins agréables à l'odorat et au toucher par le mélange de certaines substances.

Les glandes sébacées sont en relation intime avec les réceptacles des racines des cheveux répandus sur la surface du corps. Ces réceptacles, appelés *follicules pileux*, peuvent être comparés à un enfoncement de la peau dans lequel est contenue la racine du cheveu. Tantôt la glande sébacée s'ouvre dans le follicule pileux où elle verse la substance grasse qu'elle fournit : alors le point noir visible sur la peau appartient à l'ouverture du follicule; tantôt, ce cas est plus rare, le follicule s'ouvre lui-même dans une glande sébacée. Dans tous les cas, si l'on examine attentivement avec une loupe, on peut voir que chacune de ces ouvertures livre passage à un cheveu plus ou moins gros.

Les follicules qui contiennent les racines des cheveux n'occupent que les couches les plus superficielles du derme. Au fond de ces follicules, mais en dehors de leur propre cavité, on peut constater, avec le secours d'un microscope, la présence d'un petit filament qui se dirige vers la surface du derme. Ce filament est un petit muscle, par conséquent un organe contractile qui se raccourcit lorsqu'il est excité. Cette contraction s'observe dans le phénomène

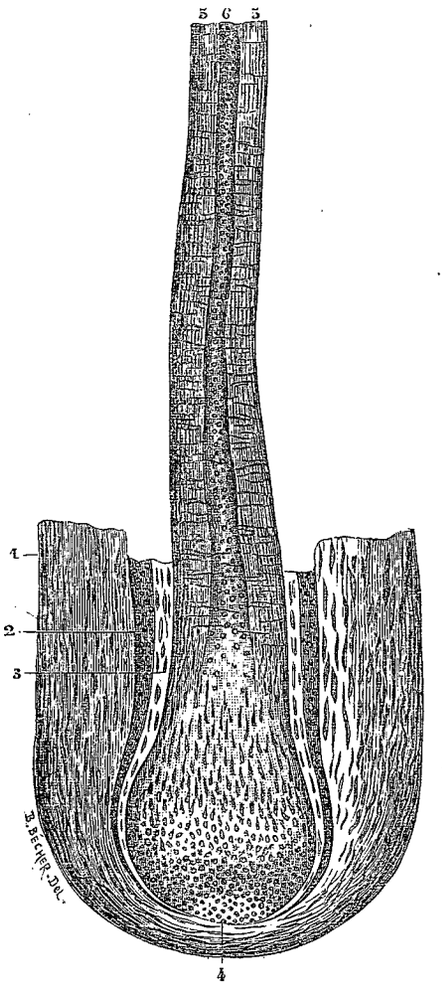


Fig. 10. — Un cheveu contenu dans son follicule.

1. Paroi du follicule pileux. — 2. Prolongement de l'épiderme dans le follicule. — 3. Cheveu. — 4. Racine du cheveu. — 5, 5. Écorce du cheveu. — 6. Canal central du cheveu, contenant la moelle.

connu sous le nom de *chair de poule*. Sous l'influence de la peur, du froid, les muscles sont excités, ils se contractent, et aussitôt la surface de la peau se couvre de petites saillies au sommet desquelles on peut apercevoir un petit cheveu qui se redresse à mesure que les saillies de la peau s'accentuent davantage. Au moment où la chair de poule disparaît, les cheveux se couchent mollement sur la peau. Les saillies en question sont déterminées par des follicules pileux soulevés sous l'influence de la contraction de ces petits muscles.

Chez quelques rares personnes très-irritables, dont les muscles sont très-développés, ce phénomène peut être tellement marqué qu'il arrive jusqu'à déterminer le hérissement des cheveux sur la tête, absolument comme on

(1) Prosper Dumont.

l'observe sur la peau de certains animaux. L'action d'un corps froid sur un point de la peau peut amener localement le même phénomène : c'est ainsi qu'un rasoir froid glisse difficilement sur la peau d'un homme sensible et très-excitable ; son action est douloureuse, tandis qu'il en est tout différemment si l'on a la précaution de réchauffer l'instrument au contact de l'eau bouillante. Pour la même raison, l'action du rasoir est moins douloureuse, d'une manière générale, lorsque le visage a été humecté avec de l'eau chaude.

Nous avons vu précédemment que l'épiderme est insensible, et qu'il ne renferme pas une goutte de sang. Il en est tout autrement du derme, qui possède des vaisseaux sanguins et une quantité prodigieuse de nerfs. Ceux-ci se ramifient à l'infini dans la peau : les uns, destinés à la sensibilité, se terminent dans les petits corpuscules que nous avons signalés en parlant des papilles ; ils sont surtout extrêmement abondants aux extrémités des doigts et dans les points de la peau avoisinant des ouvertures naturelles, comme aux paupières et aux lèvres. Les autres ont pour propriété de porter le mouvement dans les parties contractiles de la peau.

Les vaisseaux sanguins sont extrêmement abondants. Ils forment, en se réunissant entre eux, un réseau tellement serré, qu'il est impossible de faire pénétrer la pointe d'une aiguille dans le derme sans que le sang coule. Il n'existe pas un seul point du derme qui en soit dépourvu. Les plus petits vaisseaux, appelés *capillaires*, se portent principalement autour des glandes de la transpiration et des glandes sébacées, pour leur fournir les matériaux nécessaires à la fabrication de leur produit. Le sang des vaisseaux de la peau se rend dans les veines qui se dessinent sous forme de lignes d'un bleu d'azur à la surface du corps. On les voit bien manifestement sur le dos de la main.

Entre le derme et l'épiderme, il existe des vaisseaux particuliers, extrêmement fins et fort nombreux. Ce sont les vaisseaux lymphatiques, qui forment, en se confondant, un réseau à mailles extrêmement fines. Ces vaisseaux ne renferment pas de sang, mais un liquide blanc qui a reçu le nom de lymphe. Les vaisseaux lymphatiques existent ainsi sur presque toute la surface de la peau, mais en plus grand nombre aux extrémités des doigts. Ces vaisseaux traversent ensuite le derme pour se rendre dans de petites glandes placées en différents points au-dessous de la peau. C'est au niveau de la couche des vaisseaux lymphatiques que se produisent les diverses ampoules qu'on observe dans la brûlure, par exemple, dans les engelures très-profondes, et au talon, après une marche forcée, dans le cas où une chaussure neuve presse trop violemment cette partie du pied.

Lorsqu'une de ces ampoules existe, il faut en chasser le liquide, mais sans enlever l'épiderme, parce que l'action de l'air serait douloureuse sur les papilles. Pour faire cette petite opération, on passe à travers la saillie une aiguille pourvue d'un fil fin, puis on noue ce fil par-dessus l'épiderme, après avoir enlevé l'aiguille. Ce fil forme une sorte de séton qui facilite l'écoulement du liquide. On peut le laisser sans inconvénient jusqu'au lendemain. Cette opération n'est nullement douloureuse, parce que l'aiguille ne traverse que des parties dépourvues de sensibilité, l'épiderme et le liquide contenu dans l'ampoule.

Cette couche de vaisseaux lymphatiques est douée d'un pouvoir absorbant considérable. Lorsque le médecin veut faire absorber à la peau un médicament, de la morphine, par exemple, il commence par soulever l'épiderme par des moyens appropriés et ordinairement peu douloureux, puis il met la substance qui doit être absorbée en contact avec le derme et par conséquent avec les vaisseaux lymphatiques qui le recouvrent. L'absorption du médicament est ainsi très-rapide.

C'est sur cette propriété d'absorption de la peau qu'est basée la vaccination. Lorsqu'on veut vacciner, on porte le vaccin, avec la pointe d'une lancette, entre l'épiderme et le derme. Le vaccin, déposé dans le réseau lymphatique, est absorbé par les vaisseaux, qui le portent dans le corps de la personne vaccinée. Dans une vaccination bien faite, le malade ne doit pas souffrir de la piqûre, et celle-ci ne doit pas saigner, parce que le sang, en sortant de la plaie,

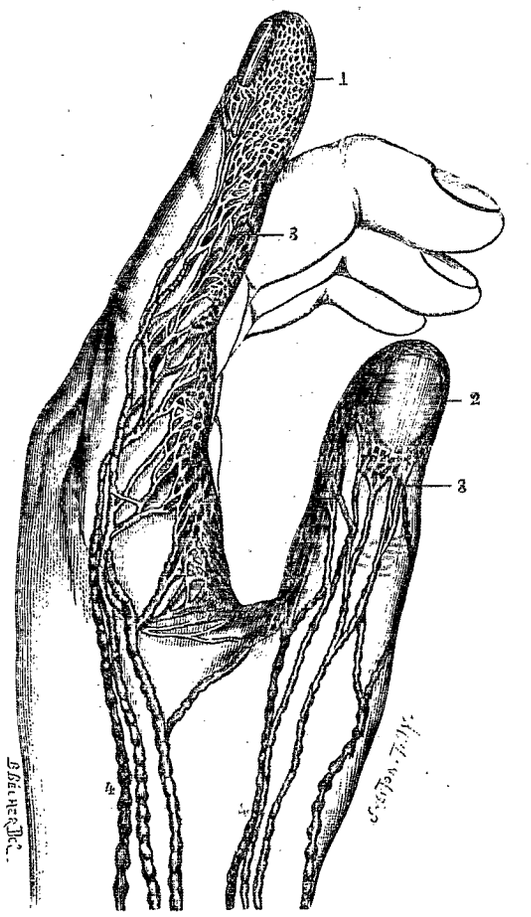


Fig. 11. — Vaisseaux absorbants ou lymphatiques des doigts.

1. Réseau de vaisseaux à la pulpe des doigts. — 2. Le même réseau dans le voisinage de l'ongle. — 3, 3. Naissance des gros vaisseaux lymphatiques sur le réseau. — 4, 4. Trajet de ces gros vaisseaux qui portent la lymphe vers le cœur.

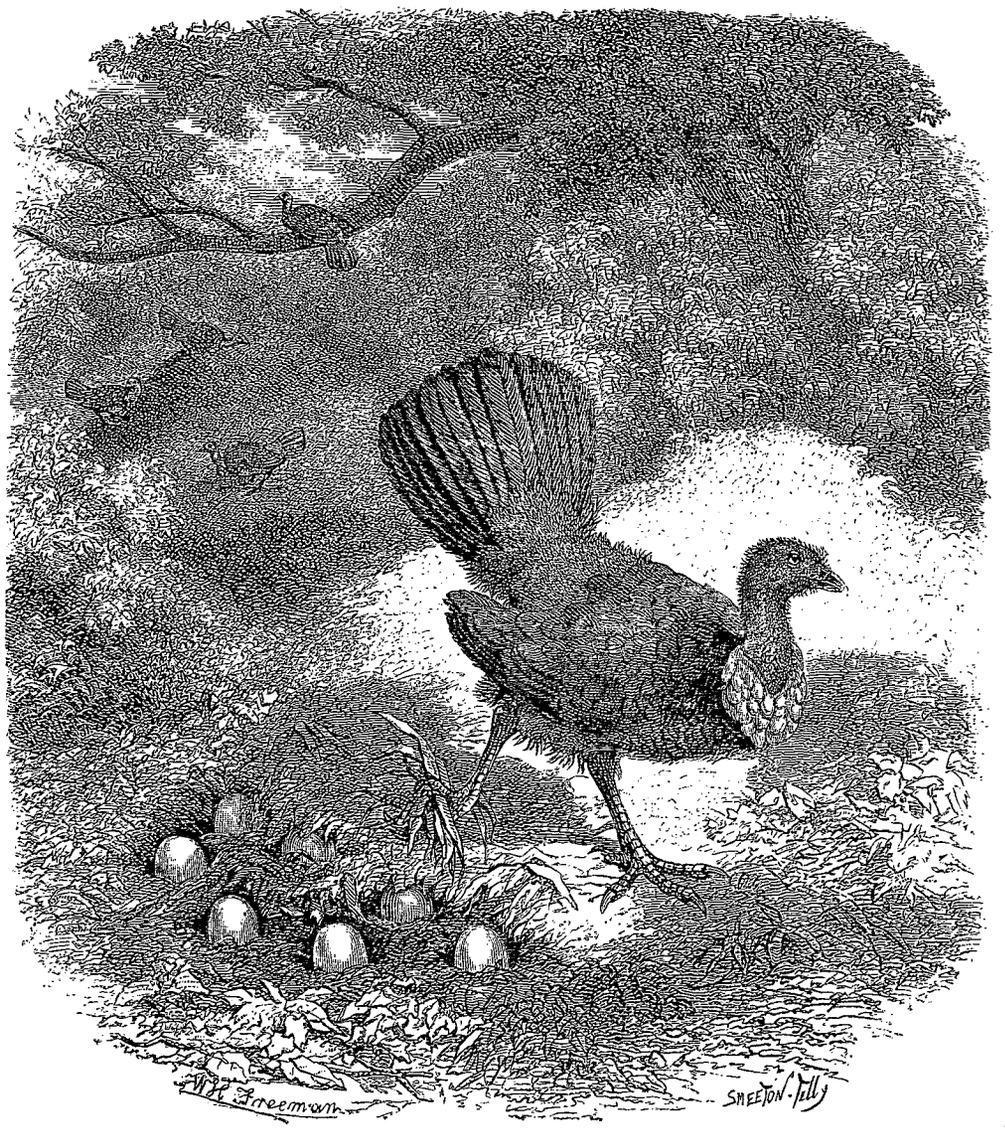
entraînerait le virus vaccin qu'on y introduit. Il est rare de voir réussir une piqûre de vaccination qui a fourni du sang.

ASTRONOMIE.

Un de nos lecteurs, M. X..., cultivateur à Saint-Jouin (Seine-Inférieure), nous écrit :

« J'ai acheté une lunette astronomique populaire selon l'indication donnée par le *Magasin pittoresque* (t. XXXIX, 1871, p. 403). Son objectif n'est pas de 68 millimètres, mais de 61. J'ai dédoublé plusieurs étoiles : Castor, *bêta* du Cygne, *gamma* d'Andromède, *gamma* de la Vierge, etc. Je n'ai pas encore pu voir les satellites de Saturne, ni bien observer Mars. Je viens d'examiner la Lune à son dernier quartier : les pitons et les cimes des grandes chaînes brillaient comme de l'argent, tandis que les cirques intérieurs étaient ternes... »

LE TALÉGALLE.



Le Talégalle (*Talegalla Lathami*) et son nid. — Dessin de Freeman.

Le talégalle est un oiseau de l'Australie; il se trouve aussi dans les forêts de la Nouvelle-Guinée; il ressemble beaucoup, pour la forme et pour la taille, au dindon. Comme ce dernier, il vit en bandes, est bon coureur, et quand il est poursuivi, il se perche sur les basses branches d'un arbre, puis, sautant de rameau en rameau, gagne le sommet. Mais ce qui fait la singularité de cet oiseau, c'est la façon dont il s'y prend pour couver ses œufs, ou plutôt pour éviter de les couver, en substituant à l'incubation naturelle à tous les oiseaux une sorte d'incubation artificielle.

Voici le procédé qu'emploie le talégalle : il ramasse toutes les plantes mortes, toutes les herbes sèches, toutes les feuilles tombées qu'il trouve dans les environs de l'endroit où il a jugé à propos d'établir son nid; il les pousse, il les balaye avec ses larges pattes en marchant à reculons, de manière à les réunir en tas. Quand plusieurs oiseaux d'une même bande, car ils travaillent ensemble au nid commun, ont ainsi formé un lit épais de débris végétaux, ce qui dure quelques semaines, les femelles y déposent leurs œufs, non pas rapprochés les uns des autres, à la manière de tous les autres oiseaux, mais séparés par une distance de 25 à 30 centimètres et en lignes régulières. Elles ont soin en outre de les placer debout, le gros bout en bas. Ensuite elles les recouvrent avec de nouvelles plantes de façon qu'ils soient profondément enfouis, et elles les abandonnent. C'est la chaleur provenant de la fermentation de cet amas de matières végétales qui les fait éclore.

Ainsi, les talégalles ne couvent pas leurs œufs; ils les plantent; ils imitent les jardiniers qui, pour hâter la germination de certaines graines, les sèment dans des couches de fumier. Quand ces oiseaux ont ainsi formé une couche, ils s'en servent plusieurs années de suite; à mesure qu'elle se décompose en terreau et s'affaisse, ils y ajoutent un nouveau supplément d'herbages. Ces amas deviennent quelquefois si considérables qu'ils pourraient remplir deux ou trois tombereaux.

C'est une question de savoir si les talégalles surveillent l'éclosion de leurs œufs et prennent soin de leurs petits. Des indigènes et des colons de l'Australie ont assuré à M. Gould que les femelles rôdent constamment autour de leurs dépôts d'œufs, qu'elles les découvrent et les recouvrent fréquemment dans l'intention sans doute d'aider les poussins à sortir de leur prison et à trouver leur nourri-

ture. D'autres prétendent qu'une fois les œufs enfouis elles ne s'en occupent plus, et qu'elles laissent leurs petits se frayer un chemin et se nourrir comme ils pourront.

Selon M. Gould, cette dernière opinion n'a rien d'invraisemblable : il fait remarquer que les œufs des talégalles sont énormes, ce qui peut faire raisonnablement supposer un développement des petits beaucoup plus avancé que dans des œufs comparativement beaucoup moins gros. En effet, le même naturaliste a trouvé un jour, dans un tas d'herbages, parmi beaucoup de coquilles vides et brisées, un petit qui sans doute était mort en sortant de l'œuf et qui était déjà couvert de plumes, tandis que les oiseaux nouveau-nés n'ont ordinairement que du duvet.

C'est dans les vallées ombreuses et retirées que l'on trouve le plus souvent ces amas de plantes formés par les talégalles, et particulièrement au pied d'un coteau. On a remarqué que toute la partie du terrain plus haute que le nid était parfaitement déblayée de toute plante et de toute feuille morte, tandis que, plus bas, il n'en était pas de même. Les talégalles trouvent sans doute plus commode de transporter, ou simplement de pousser de haut en bas les matériaux dont ils ont besoin, que de leur faire remonter une pente.

M. Gould raconte qu'il a vu à Sydney, dans un jardin, un talégalle apprivoisé qui, depuis deux années, avait entassé une quantité de plantes sèches et d'autres matériaux, comme s'il avait été au milieu de sa forêt natale.

« Toute la partie du jardin où on le laissait se promener était d'une propreté qui eût satisfait l'amateur le plus scrupuleux. On eût dit que les plates-bandes, la pelouse et les bosquets étaient chaque jour régulièrement balayés, tant l'oiseau s'évertuait à ramasser tout ce qu'il rencontrait à terre pour grossir sa provision de fumier, laquelle s'élevait déjà à trois pieds de haut et couvrait une surface de dix pieds carrés. M. Gould plongea son bras dans cette couche et lui trouva une température d'à peu près 90 ou 95 degrés Fahrenheit (environ 30 ou 35 degrés centigrades).

» Cet oiseau était un mâle; il avait une démarche majestueuse : tantôt il se pavanait fièrement autour de son œuvre, tantôt il allait se percher au sommet, montrant dans leur plus beau jour les brillantes couleurs de son cou et de ses barbes, qu'il avait le pouvoir de contracter et d'allonger à volonté. »

UNE PIÈCE DE MONNAIE ALLEMANDE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 198.

Mme Vernippen n'a pas le temps de prolonger ses réflexions; les paquets sont ficelés et livrés, ils disparaissent dans les poches du père Rosendael, qui se lève pour s'en aller : il faut rendre la monnaie... Voilà la monnaie rendue. L'aveugle remercie, salue, appelle Conducteur qui s'était couché en rond sur le plancher, et s'en va avec lui. D'autres clients arrivent; la vente est considérable, et le tiroir se remplit de pièces et de gros sous; de plus, trois ou quatre commères apportent les histoires les plus réjouissantes et les mieux faites pour égayer Mme Vernippen. Tout est inutile. Mme Vernippen est encore plus sombre que le matin, et son mari se demande avec inquiétude quand cela finira.

Cela ne finira pas de sitôt : laissons-la donc essayer en vain de soulever le poids qu'elle vient de mettre sur sa conscience, et par conséquent sur sa gaieté, et suivons l'aveugle. Il marche tout doucement dans la rue, et les passants, qui le connaissent tous, le saluent au passage d'un : « Bonjour, père Rosendael ! » Il porte alors la main à sa casquette, et quelquefois, reconnaissant la voix, il rend la politesse et s'arrête pour faire un bout de conversation; puis il continue son chemin. Il entre chez Mme Blaes, la mercière, qui l'accueille avec son ton de voix le plus gracieux, et lui demande des nouvelles de Catherine.

— Catherine va bien, merci; elle m'a donné une commission pour vous : il lui faut six écheveaux de fil à dentelle pareil à celui-ci, et un paquet d'aiguilles comme celle qui est piquée sur le papier, dit l'aveugle en tirant de la poche de son gilet un petit paquet bien plié.

— Voilà, père Rosendael, dit la marchande après avoir comparé les échantillons avec bon nombre d'aiguilles et de paquets de fil. C'est tout à fait pareil; je vous mets votre fil et votre aiguille avec les autres, le tout bien enveloppé pour que vous ne couriez pas risque de vous piquer. Vous voulez payer? ce n'est pas la peine, Mlle Catherine me donnera cela une autre fois.

— Non pas, j'ai de l'argent, dit fièrement le bonhomme. C'est toujours le même prix, n'est-ce pas? Huit sous. Voilà une pièce de deux francs à changer.

— De deux francs? Mais non, ce n'est pas une pièce française, cela, et il y a du cuivre dedans, bien sûr, car elle est toute jaune. Quelle est la dame qui a payé Mlle Catherine avec une pareille monnaie? Ce n'est pas honnête, ce qu'elle a fait là.

— Une fausse pièce ! murmura le pauvre homme consterné. Pauvre petite ! elle me confie son argent qu'elle a tant de peine à gagner, et je me le laisse voler. Il y a des gens qui n'ont guère de cœur, tout de même, de profiter du malheur d'un homme pour le tromper. Ma pauvre petite-fille ! je donnerais tout ce qu'on voudrait de mon sang pour ravoir ces deux francs-là ! C'est qu'elle ne me grondera seulement pas; elle dira : « Ça ne fait rien, grand-père, ne vous mettez pas en peine pour si peu. » Et elle m'embrassera; mais cette nuit et les autres, elle travaillera plus tard qu'à l'ordinaire pour regagner l'argent que je lui ai perdu, et elle finira par y laisser ses yeux, ses chers yeux !

Il pleurait. Il y avait dans la boutique de la mercière une jeune dame en riche toilette, entrée un instant après le père Rosendael, et qui attendait pour se faire servir qu'il eût fini ses emplettes. Elle avait entendu les plaintes du vieillard, et, essuyant les larmes qu'elle n'avait pu retenir, elle s'avança et prit la pièce allemande.

— Je connais ces pièces-là, Monsieur, dit-elle, elles valent bien deux francs dans le pays d'où elles viennent (elle mentait, la bonne âme, mais je ne lui jetterai pas la pierre au sujet de ce mensonge-là). Seulement on ne trouve pas à les changer ici; mais si vous voulez me la donner pour une pièce française, je saurai bien m'en débarrasser, et personne n'y perdra rien.

— Bien vrai? dit joyeusement le père Rosendael. Je vous fais tous mes remerciements, Madame, car vous me rendez un fameux service. Cela me faisait saigner le cœur, l'idée de perdre l'argent de ma petite-fille. Pauvre mignonne ! il faut que j'aille la retrouver; voilà longtemps que je suis sorti, elle doit être inquiète. Conducteur ! ici, Conducteur !

Mais c'était en vain que le père Rosendael se baissait et tâtait le plancher pour trouver la laisse de Conducteur. Conducteur avait trouvé la séance un peu longue, et, apercevant dans la rue un basset jaune à jambes torses en conférence avec le dogue du boucher, il était allé s'informer de ce que disaient ces deux messieurs. La conversation lui ayant paru intéressante, il s'y était mêlé, et s'était même laissé entraîner dans une bonne partie de jeu, laquelle l'avait mené si loin qu'on ne voyait plus trace de Conduc-

teur, du dogue ni du basset, pas plus que des autres chiens de la rue qui les avaient suivis pour s'occuper.

Le père Rosendael était fort contrarié. Il n'avait pas l'habitude de sortir seul, et il craignait un peu de s'égarer et beaucoup d'inquiéter Catherine. La jeune dame vint de nouveau à son secours.

— Votre chien ne revient pas? lui dit-elle gaiement. Eh bien, permettez-moi de le remplacer. Donnez-moi le bras... c'est-cela! A présent, dites-moi où vous demeurez, je vais vous conduire chez vous.

— Oh! Madame, c'est trop de bonté... Je ne peux pas, je n'ose pas...

— Si, si, je le veux. Pensez donc que votre petite-fille sera inquiète. Partons vite. Où allons-nous?

— Rue de l'Église, numéro 20, puisque vous le voulez, Madame; mais je suis honteux de la peine...

— Il n'y a pas de peine. Je reviendrai tout à l'heure pour mes emplettes, madame Blaes; la rue de l'Église n'est pas loin.

Et la jeune femme partit avec le vieillard, un peu confus de la complaisance d'une personne qui n'était pas de son monde, la robe de soie dont il entendait le bruissement le lui disait assez. Mais sa conductrice le mit bientôt à l'aise; elle le questionna, lui fit raconter son histoire; et quand ils arrivèrent ensemble au numéro 20 de la rue de l'Église, elle savait que le père Rosendael, ancien militaire, vivait en partie de sa croix et en partie du travail de sa petite-fille Catherine, une orpheline de vingt ans, bonne et gaie, vaillante au travail et dure à la fatigue. Catherine n'avait pas voulu se faire couturière, parce qu'il aurait fallu aller en journée et quitter son grand-père trop longtemps de suite; elle raccommodait de la dentelle, et ils passaient leurs journées ensemble sans jamais s'ennuyer, elle occupée de son ouvrage, et le père Rosendael de sa pipe. Ils causaient tous les deux : il lui contait des histoires de la guerre; elle lui chantait de sa douce voix des chansons qu'elle avait apprises de sa mère quand elle était petite, et ils se trouvaient heureux. La jeune dame voulut sans doute voir de près ce bonheur-là, car elle ne laissa pas le vieillard au bas de son escalier, qu'il pouvait monter seul sans danger en se tenant à la rampe. Elle monta avec lui et entra dans la mansarde embaumée de giroflée jaune où Catherine, assise près de la fenêtre, refaisait les réseaux d'une dentelle de Malines.

Catherine devint rouge comme une pivoine à la vue de la visiteuse inattendue; elle s'empressa de la faire asseoir, gronda tendrement son grand-père de son retard, écouta l'histoire, blâma bien fort Conducteur, et finit par remercier avec effusion la jeune femme. Celle-ci examina l'ouvrage de Catherine; il était irréprochable, et l'œil féminin le plus expert n'aurait pas distingué les mailles refaites du tissu primitif.

— Combien vous paye-t-on ce travail? demanda-t-elle.

— Je ne peux pas le dire encore, Madame, l'ouvrage n'est pas assez avancé : je marque le nombre d'heures que j'y passe, et je calcule là-dessus le prix que je demande. Cela paraît toujours cher, et on m'en diminue toujours quelque chose; et pourtant, si l'on savait le temps qu'on met à raccommoder le plus petit trou, on ne se ferait pas prier pour payer. Encore si j'avais affaire directement aux dames! mais je travaille pour un magasin qui gagne sur l'ouvrage qu'il me donne, cela réduit encore mon salaire. Heureusement que j'ai de bons yeux et que je ne suis jamais malade; avec cela on se tire d'affaire, et nous ne manquons jamais de rien.

— Soit, reprit la jeune dame; mais vous pourriez gagner davantage. Tenez, voici une voilette que je comptais envoyer à Paris pour la faire raccommoder; voulez-vous vous en charger? On me demandait vingt francs pour la remettre en bon état.

Catherine examina longuement la voilette.

— Il n'y a pas pour vingt francs d'ouvrage, Madame, mais pour dix ou douze tout au plus. Si vous voulez me la laisser, vous l'aurez plus tôt que si vous l'envoyiez à Paris.

La jeune dame détacha sa voilette.

— Nous nous reverrons, dit-elle à Catherine, et je vous procurerai de l'ouvrage. Je connais beaucoup de dentelles qui ont besoin de vous, je vais vous les adresser; seulement, vous me laisserez fixer les prix.

— Eh bien, se dit l'aveugle en se frottant les mains pendant que Catherine reconduisait sur l'escalier sa nouvelle cliente, je crois que voilà une pièce fausse qui nous portera bonheur. Cette Mme Vernippen, pourtant, que je croyais une honnête femme malgré son mauvais caractère! Je savais bien que c'était elle; je n'ai rien dit pour ne pas faire affront à son mari, qui est un si brave homme; mais je n'irai plus chez elle. C'est dommage, son café était bon; mais certainement je n'irai plus.

— Hé! grand-père, dit Catherine en rentrant, voilà une bonne journée! Quelle aimable dame! Elle fera venir les dentelles de ses amies de Paris pour me les donner à raccommoder. Nous allons être riches, et vous aurez votre petit verre le dimanche.

Catherine se remit joyeusement à l'ouvrage et travailla en chantant jusqu'au soir. Cette nuit-là, on fit des rêves dorés dans la mansarde.

On en fit de tout différents chez l'épicier de la rue du Port; du moins le bon M. Vernippen rêva que sa femme lui jetait à la figure toutes les pièces de son tiroir subitement changées en pièces allemandes, et Fidélia rêva d'un balai magique qui frottait le plancher sans relâche et dont elle ne pouvait détacher ses mains, ce qui la condamnait à balayer à perpétuité sans jamais reprendre haleine. Ce rêve venait sans doute de ce que Mme Vernippen avait trouvé à redire toute la journée à la propreté de tous les planchers. Mais Mme Vernippen ne rêva point, car elle ne dormit pas : elle se coucha en vain sur le dos, sur le côté droit, sur le côté gauche; elle se retourna comme saint Laurent sur son gril; elle s'assit dans son lit, prit son oreiller, le secoua, le battit pour en faire bouffer la plume, le remit en place et y posa de nouveau sa tête alourdie; elle ôta une couverture, trouvant qu'il faisait chaud, et la remit, trouvant qu'il faisait froid; elle s'impatienta contre M. Vernippen, qui dormait si bien qu'il en ronflait; elle compta jusqu'à cent, jusqu'à cinq cents, jusqu'à mille; elle suivit du regard la forme vague de la fenêtre devenant plus nette aux approches du matin : rien n'y fit; elle ne dormit pas une minute. Elle avait quelque chose sur le cœur, un poids gênant, quelque chose dans la tête, une idée fixe; et quoiqu'elle essayât de se dire : « Bah! il l'aura placée au bout d'un quart d'heure, n'y pensons plus », elle y pensait toujours. Naturellement, elle éveilla une heure plus tôt qu'à l'ordinaire l'innocent M. Vernippen, qui, s'entendant traiter de paresseux, se crut un grand coupable et sortit en toute hâte de son lit; et Fidélia, arrachée à son rêve, dut, à l'heure où toutes les servantes de Dunkerque dormaient encore paisiblement, échanger contre un balai réel son balai imaginaire. Mme Vernippen, fatiguée et mécontente, se coiffa mal, mit son bonnet de travers, et garda toute la journée une mine si rébarbative, que le soir c'était une opinion bien établie chez tous les gens qui lui avaient acheté quelque marchandise « qu'on ne savait sur quelle herbe avait marché Mme Vernippen, mais qu'elle n'était pas à prendre avec des pinces. »

Des semaines se passèrent sans ramener la sérénité

dans sa conscience ni dans sa boutique. Ses affaires n'en allaient pas mieux ; les gens qu'elle avait reçus d'un air maussade et ceux à qui elle avait dit des paroles bourrues s'en allaient mécontents et ne revenaient plus : il ne manquait pas d'épiciers dans la ville, et le vide se faisait peu à peu chez elle. Il y avait des moments où elle aurait voulu voir entrer l'aveugle ; elle aurait trouvé une excuse plausible pour l'affaire de la pièce : elle ne s'en était pas aperçue dans le moment, elle s'était trompée, elle avait été bien fâchée de son erreur, etc., et elle aurait réparé le tort qu'elle avait fait au vieillard. Mais il ne vint point; et M. Vernippen l'aperçut un jour sortant du bureau de tabac avec Conducteur, qui s'était repenti de son équipée et ne l'avait plus recommencée.

— Bonjour, père Rosendael, lui dit l'épicier en lui frappant sur l'épaule. On ne vous voit plus. Pourquoi donc? Est-ce que je vous aurais mal servi, par hasard? J'en serais bien fâché, j'avais du plaisir à vous voir, et l'on n'a déjà pas tant de plaisir dans la vie !

Un gros soupir accompagna ses paroles.

— Vous n'êtes pas gai, monsieur Vernippen? lui dit l'aveugle.

— Non... et il y a de quoi ne pas être gai. Ma femme tempête, grogne, boude; on ne sait pas ce qu'elle a. Les clients diminuent, et nous ne gagnons presque rien depuis quelque temps. Si cela continue, il faudra fermer boutique, et nous ne serons pas à notre aise sur nos vieux jours.

— Est-ce qu'elle est malade, Mme Vernippen?

— Malade, non ; elle dit que non, du moins, car ça a l'air d'une vraie maladie, l'humeur qu'elle a ; on n'est pas d'une humeur pareille quand on se porte bien ; je crois qu'elle doit être malade au fond. Peut-être aussi qu'elle m'en veut d'être allé à Furnes à un baptême, et de m'être laissé donner une pièce allemande qui ne valait rien pour une pièce de quarante sous. C'est depuis ce jour-là qu'elle est toute retournée.

L'esprit de l'aveugle fut illuminé comme par un éclair.

— Eh bien, allons la voir ensemble, voulez-vous? Nos petites affaires vont bien, à nous ; je vais vous conter cela en route. Une belle dame a donné de l'ouvrage à ma Catherine ; elle l'a bien payé, et elle lui en a fait avoir d'autre. A présent Catherine en a plus qu'elle ne peut en faire, et elle a été obligée de prendre deux ouvrières pour l'aider. Elle gagne de bonnes journées, et elle a déjà commencé à mettre de l'argent de côté ; jugez si je suis content ! Un de ces jours, il se trouvera quelque brave garçon qui viendra me la demander. Pensez donc, une fille honnête, laborieuse, qui soigne si bien son vieux grand-père, et qui a un bon métier, c'est un vrai trésor. Je ne demande rien autre chose au bon Dieu, quand je m'en irai, que de la laisser sous la protection d'un honnête homme ; et le vieux Rosendael mourra bien heureux, je vous en réponds.

Ils étaient arrivés à la boutique d'épicerie. Mme Vernippen devint pâle, puis rouge, en voyant entrer l'aveugle.

— Bonjour, madame Vernippen, dit celui-ci en lui tendant la main. Vous n'allez pas bien, à ce qu'on me dit? C'est fâcheux ; il faut espérer que ça va finir, n'est-ce pas? Catherine et moi, nous aurions du chagrin de vous savoir malade.

Mme Vernippen sortit de sa boîte de verre, et, enhardie par la pensée que le père Rosendael ne pouvait la voir, elle céda au remords et dit d'une voix hésitante, en glissant une pièce de deux francs dans la main du vieillard :

— Monsieur Rosendael... vous n'êtes jamais revenu depuis... je vous ai donné... par erreur... une pièce qui ne valait rien...

— Était-ce bien par erreur? lui demanda l'aveugle.

Elle le regarda. Il souriait, et son sourire était si bon et si plein de pardon que Mme Vernippen ne se sentit pas la force de continuer son mensonge. Son remords se changea en repentir ; elle fondit en larmes et s'écria :

— Eh bien, non, ce n'était pas par erreur ! C'est une infamie, ce que j'ai fait là ! Mais si vous saviez comme je suis malheureuse depuis deux mois, je suis sûre que vous me pardonneriez !

— C'est tout pardonné, ma chère dame, et la preuve, c'est que je prends votre pièce de quarante sous. Mais je la mettrai dans le tronc des pauvres; la pièce allemande m'a rapporté pour plus de quarante sous de bonheur. J'ai déjà conté nos petites affaires à M. Vernippen.

— Voulez-vous me faire l'amitié de venir dîner ce soir chez nous, avec Mlle Catherine? Ce sera signe que... vous ne vous souvenez plus de rien.

— Je ne demande pas mieux; mais Catherine ne sait rien, ce ne sera pas la peine de lui raconter l'histoire.

— Fidélia ! cria Mme Vernippen exaltée par ce dernier trait de bonté, allez vite au marché choisir une belle poularde et commandez un gâteau pour ce soir; nous avons à dîner M. Rosendael et sa petite-fille.

Fidélia ouvrit de grands yeux, mais elle se hâta de prendre son panier, et, tout en achetant sa poularde, elle trouva moyen d'apprendre à une douzaine de commères que la bonne humeur était revenue au logis.

— Eh bien, se dit M. Vernippen en servant activement ses clients pendant que sa femme recevait leur argent avec une amabilité inaccoutumée, voilà une malheureuse pièce qui m'a rendu la vie dure pendant deux mois. Ce n'était pourtant pas ma faute. — Bah ! c'est passé maintenant, et tout est bien qui finit bien.

CLAIRIÈRE

DANS LES TERRES CHAUDES DE LA COTE FERME D'AMÉRIQUE.

LE LAZO. — COMBAT ENTRE JAROCHOS. — LE LAZO SAUVETEUR.

Pour mettre le livret du Salon de 1872 d'accord avec l'exactitude rigoureuse des anciennes dénominations géographiques, nous devons dire que ce que l'on entendait naguère par *terre ferme* ou *côte ferme* d'Amérique se composait surtout de la portion des côtes dont Colomb fit la découverte en 1498, et qui forme l'extrémité septentrionale de l'Amérique du Sud. Mais le tableau de M. Blanchard nous transporte en plein Mexique, et non dans ce beau pays qu'a si bien étudié Humboldt, et que le consciencieux Depons (1) avait fait connaître dès les premières années du siècle.

La scène se passe dans la portion du territoire mexicain qui se trouve entre Plan del Rio et Jalapa, c'est-à-dire aux confins de ce que l'on appelle la terre chaude et la *tierra templada*, la terre tempérée. Là on jouit encore de toutes les magnificences réservées aux contrées tropicales.

« La nature, dit le peintre dans un livre devenu pour ainsi dire introuvable, a prodigué dans les Callejones toutes ses richesses : les arbres les plus rares, les plantes les plus énormes, les fleurs les plus brillantes, sont amoncelés avec une abondante profusion ; la violence des vents qui soufflent de la mer ne permet pas aux arbres de prendre tout leur développement en hauteur, mais

(1) Consultez à ce sujet son livre intitulé : « *Voyage à la partie orientale de la terre ferme, dans l'Amérique orientale*, fait pendant les années 1801, 1802, 1803 et 1804, contenant la description de la capitainerie générale de Caracas, composée des provinces de Venezuela, Maracaïbo, Varinas, etc. » Paris, 3 vol. in-8.

ils s'en dédommagent en étendue et en épaisseur. L'arbre le plus commun est une espèce de *mimosa* de la forme la plus élégante ; sa puissance de végétation est telle sur ce terrain sablonneux, que les arbres sont couverts de mille espèces de plantes parasites. Souvent, sur le mimosa, croît une espèce de gui orné de belles fleurs d'un



Salon de 1872 ; Peinture. — Combat entre Jarochos ; le Lazo ; Souvenir de la côte ferme d'Amérique. — Tableau dessiné de Pl. Blanchard.

rouge éclatant ; des milliers de liserons, l'immense variété des plantes grasses, les cactus, les nopals, les aloès, se font jour au travers des plantes moins rudes et plus humbles, et les lianes, mille fois enroulées autour des branches élevées, pendent gracieusement couvertes de feuilles, et semblent des guirlandes destinées à orner ce temple de la nature.

» Si parfois l'ouragan, fondant avec impétuosité sur ces

arbres séculaires, en déracine quelqu'un, il ne fait que le métamorphoser, il ne le tue pas. L'arbre abattu se reproduit avec une vigueur nouvelle partout où le tronc ou une simple branche sont en contact avec la terre; ils prennent comme Antée de nouvelles forces, puisent une nouvelle vie; des rejetons vigoureux surgissent, et n'ont rien à craindre que d'être étouffés mutuellement par leur trop grande abondance.

» Malheur à l'imprudent qui voudrait percer ces couverts épais, tapissés de fleurs odorantes! leurs sombres profondeurs servent de retraite aux animaux les plus dangereux, et des milliers de reptiles, parmi lesquels on rencontre le serpent à sonnettes et le terrible trigonocéphale, viennent en rampant y chercher un abri. » (1)

La scène figurée par M. Blanchard rappelle les nombreux combats que se livrent entre eux souvent, pour les motifs les plus futiles, ces hommes aux passions ardentes qui sont, au Mexique, ce que sont dans les provinces argentines, dans le Chili, au Brésil et au Venezuela, les Gauchos, les Guazos, les Vaqueiros et les pasteurs armés des llanos. Les Jarochos ne font pas ordinairement partie de la race indienne. Ce sont en général des métis d'une agilité surprenante et parfois d'une remarquable bravoure. Les Jarochos du Mexique sont presque toujours *mayorales*, ou inspecteurs, dans ces champs incultes où l'on nourrit des chevaux et que l'on désigne sous le nom de *yeguadas*. Ces hommes, à demi sauvages, se servent du lazo avec autant d'habileté en quelque sorte que les Gauchos des Pampas. Mais les instruments de meurtre dont ils font usage sont d'une contexture infiniment moins solide que celle des lazos fabriqués au Paraguay ou bien sur les terres argentines. S'il n'en eût pas été ainsi, le combat entre Jarochos, qui donne un intérêt particulier au tableau de l'habile paysagiste, n'eût point eu l'issue que n'a pas cru devoir rappeler le livret du Salon, et que nous sommes à même de faire connaître à nos lecteurs. Deux partis de Jarochos se livraient bataille, comme cela advient si fréquemment. Déjà le terrible instrument avait enlacé l'un des combattants, il allait être entraîné sans miséricorde dans la clairière. Certain de ne pouvoir échapper à une mort épouvantable, il faisait des efforts désespérés pour se retenir aux lianes de la forêt et pour se maintenir sur sa monture épouvantée. Son compagnon comprit le danger qu'il courait, et d'un coup rapide de sa machete il coupa le lazo distendu qui ne se composait que d'une seule courroie. Ce fut le Jarocho rival qui fut culbuté et qui dut demander merci à son rival, ou bien, rempli d'une haine impuissante, chercher son salut dans la fuite.

Les Aztèques contre lesquels combattit Cortez ignoraient complétement l'usage si redoutable du lazo. Cet instrument de mort, rapide comme la foudre, est de l'invention des aborigènes qui vivaient en hordes nombreuses sur les bords du rio de la Plata et de ses affluents.

Les premiers explorateurs connurent bien vite à leurs dépens combien cet engin de destruction était à craindre, manœuvré par les bras vigoureux des habitants de la Pampa. Mais les conquistadores surent imiter avec succès les Indiens qui s'en servaient contre eux. Selon le savant et consciencieux Martin de Moussy, que la science a perdu récemment, ce seraient les Indiens Querandis et Charruas qui seraient les véritables inventeurs des *bolas*, qu'on perfectionna sans doute après eux, et dont la manœuvre est analogue à celle du lazo. Ce fut par ce genre d'enlacement que fut arrêté, sans pouvoir se défendre, l'infortuné Mendoza. Ce qu'il y a de certain, c'est que les bolas et le lazo sont les armes de jet les plus terribles et les plus sûres tout à la fois dont un peuple sauvage ait rêvé les effets. Inventé sur les bords du rio de la Plata, du Paraguay et du Parana, ce formidable engin de guerre, adopté surtout par les métis, a voyagé dans l'Amérique du Sud, et, après s'être naturalisé dans les vastes plaines de Venezuela qu'on nomme *llanos*, s'est propagé jusqu'au Mexique, dans les forêts et les plaines dont M. Blanchard nous a si bien dépeint l'abondance.

Si le lazo est un instrument de mort, c'est aussi un instrument de sauvetage. Durant les incendies qui succédèrent à l'affreux tremblement de terre de Mendoza, plusieurs personnes furent retirées des flammes grâce au jet rapide et vigoureux des hommes qui savaient manier le terrible instrument. Si des soldats ou des matelots, pagayant sans crainte le long de certains fleuves, ont été saisis par le lazo et mis à mort parce qu'ils n'ont point su se dégager des terribles étreintes qui leur ravissaient tout mouvement, le lazo est allé chercher durant les tempêtes des malheureux qui demandaient du secours au milieu des flots et qui ne pouvaient gagner le rivage.

On raconte qu'au temps des guerres de l'indépendance du Chili une effroyable tempête sévissait le long des côtes: l'équipage d'un navire anglais qui manœuvrait pour entrer dans un port s'était en partie sauvé, grâce au lazo, qui saisissait au milieu des vagues les nageurs prêts à succomber. Une jeune mère, la femme du capitaine anglais, n'avait point voulu quitter le bâtiment que les roches allaient briser. Quand elle vit avec quelle dextérité les *guazos* s'emparaient des navigateurs fatigués, une idée prompte comme l'éclair illumina son esprit. Montrer son enfant aux guazos sauveteurs, l'enfermer dans une malle avec précaution et le jeter à la mer, tout cela ne demanda qu'un instant. La petite créature fut retirée des flots avec une rapidité si merveilleuse, que quelques gouttes d'eau de mer avaient mouillé à peine le lit où elle était étendue. Quand elle vit son enfant secouru, la jeune mère se livra d'elle-même au lazo, et les rudes pasteurs de la côte pleuraient de joie en la sauvant (1).

(1) *San Juan de Ulua*, ou *Relation de l'expédition française au Mexique sous les ordres de M. le contre-amiral Baudin*, par MM. P. Blanchard et A. Dauzats. Paris, Gide, 1839, in-4°, p. 91.

LES ROBINSONS DE L'ILE AUCKLAND.

Suite. — Voy. p. 182, 186, 194.

ADOPTION D'UN RÈGLEMENT. — L'ÉCOLE DU SOIR. — LES JEUX. — TANNAGE DES PEAUX DE PHOQUE. — L'HIVER — DÉTRESSE.

Le 5 mars, les naufragés démontèrent leur tente, sous laquelle ils avaient continué à s'abriter, et prirent possession de la nouvelle habitation qu'ils s'étaient construite avec tant de travail et de peine.

Mais ce n'était pas assez de pourvoir aux besoins de la vie matérielle; il fallait songer aussi aux nécessités morales, prendre des mesures pour assurer le maintien de l'ordre et de la paix dans cette société en miniature, qui se trouvait dépourvue d'autorité et de lois. Bien que la concorde eût régné, en général, parmi ces cinq hommes sans cesse placés les uns en face des autres, quelques légers dissentiments s'étaient élevés qui, en se reproduisant, auraient risqué de devenir plus graves. M. Raynal se préoccupa d'y mettre fin. Sur sa proposition, on

(1) Le navire sur lequel se passa, en 1823, la scène touchante que nous rappelons se nommait *la Louisa*. Voy. le curieux volume intitulé: *Campagnes et croisieres dans les États de Venezuela et de la Nouvelle-Grenade*, par un officier du 1er régiment des lanciers venezueliens; trad. de l'anglais. Paris, 1837, 1 vol. grand in-8. Dix-huit bâtiments périrent dans cette seule journée.

convint d'élire un *chef de famille* qui aurait la direction des travaux de la société et distribuerait les tâches, et qui, en cas de différend, prononcerait entre les parties, assisté du conseil de ceux qui n'y seraient pas intéressés. Le coupable qui refuserait de se soumettre serait exclu de la communauté et condamné à vivre seul, pendant un temps plus ou moins long, dans une autre partie de l'île. Dans le cas où le chef de famille abuserait de son autorité ou s'en servirait dans des vues manifestement égoïstes, la communauté aurait le droit de le destituer et d'en nommer un autre.

Ce règlement, dont les différents articles furent discutés et votés un à un, fut inscrit sur une des pages blanches qui se trouvaient en tête de la Bible de M. Musgrave; puis tous, la main sur le volume sacré, jurèrent obéissance à la constitution qu'ils venaient d'adopter. — Ajoutons que tous les dimanches on relut ce document avant la prière qui terminait le culte; car les naufragés, appartenant à des communions différentes, mais réunis par le malheur dans un même sentiment de piété, avaient pris l'habitude de prier en commun.

Ce fut M. Musgrave qui, étant l'aîné, fut nommé d'un commun accord chef de la petite colonie. Il eut dès lors le privilége d'occuper, aux repas, le haut bout de la table et d'être dispensé de faire la cuisine; ses compagnons s'acquittèrent tour à tour de cette fonction, chacun pendant une semaine.

Une autre mesure, excellente et due encore à M. Raynal, fut prise à la même époque. On établit une école du soir, où chacun enseignait aux autres ce qu'il savait. Harry et Alick apprenaient à lire et à écrire en anglais; ils donnaient à leur tour des leçons de portugais et de suédois; M. Raynal enseigna le français; Georges prit goût aux mathématiques, dont il possédait déjà quelques notions. On voulut aussi faire la part de l'amusement, ou du moins introduire quelque divertissement dans une vie si triste, si dénuée. On fabriqua plusieurs jeux : M. Musgrave, avec un bout de planche percé de trous et de petites chevilles, confectionna un jeu de *solitaire;* M. Raynal fit un damier, dont il peignit les carreaux, les uns en blanc avec de la chaux, les autres en noir avec de la suie délayée dans de l'huile de phoque. Il y ajouta des dominos et même des cartes; mais il fit prudemment disparaître ces dernières et les brûla, un jour qu'une partie avait donné lieu à un commencement d'altercation entre son ami M. Musgrave et lui.

Le temps passait, bien lent, bien monotone, et amenant sans cesse de nouveaux besoins : l'obligation d'y pourvoir était-elle un malheur? Loin de là, M. Raynal le déclare, elle fut un bienfait; c'est le travail, le travail incessant auquel il fallait se livrer, qui seul sauva les solitaires de l'excès du chagrin et sans doute de la mort. Parmi les objets d'habillement, les chaussures furent les premières à se détruire : on essaya de les remplacer par des espèces de mocassins faits avec de la peau de phoque; mais cette peau n'avait aucune durée; toujours en contact avec un sol marécageux, elle s'imbibait d'eau, pourrissait, et en peu de jours se déchirait sur les rochers du rivage. M. Raynal entreprit de la tanner. Parmi les écorces que fournissaient les arbres de l'île, il en choisit une plus astringente que les autres, qui lui parut devoir contenir une grande quantité de tannin. Il hacha cette écorce, la fit longtemps bouillir dans de l'eau, et mit la liqueur dans une futaille. Il dégraissa d'abord les peaux en les faisant baigner quelque temps dans une solution de chaux obtenue avec des coquilles de moules préalablement calcinées, et en les lavant dans le courant du ruisseau; puis, après les avoir pressées entre des planches chargées de grosses pierres pour en exprimer toute la chaux, il les plongea dans le bain de tan. Il fallut les y laisser séjourner quatre mois, en renouvelant plusieurs fois la liqueur, pour arriver à un résultat satisfaisant.

L'hiver approchait; le 23 mai, un épais tapis de neige couvrait la terre. Ce jour-là, un étrange phénomène attira l'attention des naufragés. Ils virent les eaux de la baie s'agiter, bouillonner, se couvrir d'écume, bien qu'il n'y eût pas un souffle de vent. Ils en comprirent bientôt la cause en apercevant de tous côtés des têtes de phoques qui émergeaient de l'eau; ces animaux nageaient en phalanges pressées, à peu de distance du rivage; après avoir fait diverses évolutions, ils se réunirent en une seule bande et se dirigèrent vers l'entrée de la baie. Évidemment ils gagnaient d'autres parages, ils émigraient. Avec quelle douloureuse émotion les malheureux captifs assistèrent à ce départ! Une perspective de détresse, de misère horrible, s'ouvrait devant eux. Si les lions de mer leur manquaient pendant plusieurs mois, comment feraient-ils pour vivre? Ils se crurent perdus, condamnés à mourir de faim.

Leurs sombres prévisions ne se réalisèrent pas. Ils commencèrent par se mettre à la ration. Heureusement ils avaient pris la précaution de saler une certaine quantité de chair de phoque. Cette viande, qui avait pris un horrible goût d'huile rance, était malsaine : ils s'y habituèrent pourtant. Ils y joignirent le plus souvent possible des moules qu'ils cueillaient à marée basse sur les rochers, du poisson que M. Raynal était devenu habile à pêcher à la ligne, et des cormorans tués à coups de fusil. Les phoques d'ailleurs n'avaient pas tous disparu. De temps en temps on en découvrait un, que l'on poursuivait avec acharnement soit sur mer, soit sur les côtes qui entouraient la baie, et la disette diminuait pendant quelques jours. Les mois d'hiver se passèrent, remplis d'aventures de chasse et de pêche toujours à peu près les mêmes, et des mêmes alternatives de privation et d'abondance relative, de découragement et d'espoir.

Une des pensées le plus souvent présentes à l'esprit des naufragés était celle du secours que leurs amis de Sydney leur avaient promis et qui n'arrivait pas. Ils avaient planté un signal sur une des pointes les plus élevées et les plus avancées de la côte, afin qu'il pût être aperçu de loin. A tout moment ils interrogeaient l'horizon du côté de l'entrée de la baie. Ils formèrent le projet impraticable de poster à demeure l'un d'entre eux, comme vigie, à l'extrémité d'un promontoire d'où l'on découvrait la pleine mer. Toutes leurs tentatives furent vaines. L'apparition du mois d'octobre, c'est-à-dire du printemps, leur rendit un instant d'espérance : c'était la saison favorable à l'envoi d'un navire; mais aucune voile ne parut, et les malheureux étaient en proie à des accès d'un désespoir tantôt morne, tantôt violent. Quant à se sauver par eux-mêmes, ils n'y pouvaient songer; leur frêle embarcation, qui n'était pas pontée, était tout à fait insuffisante pour une longue traversée; en pleine mer, le choc de la première lame un peu forte l'eût fait chavirer ou l'eût broyée comme une coquille de noix. La résignation, puisée dans la soumission à la volonté de Dieu, et la distraction du travail, furent leurs seules ressources.

La suite à la prochaine livraison.

UNE POMME DE TERRE HISTORIQUE.

Les Nouveaux-Zélandais, qu'entrevit pour la première fois Tasman en 1642, n'avaient reçu de la nature qu'une subsistance chétive dont aucun peuple peut-être ne se serait contenté. Ils broyaient à grand'peine sous leurs dents la racine féculente, mais coriace, d'une espèce de fougère, que Dumont d'Urville trouva parfaitement sem-

blable par ses caractères extérieurs à celle de la France. Il fallait des masses énormes de racines pour rassasier un guerrier, et Crozet, le compagnon de l'infortuné Marion du Fresne, nous a conservé le mode primitif de sa préparation culinaire, qui certes ne tentera aucun sectateur de Brillat-Savarin. Quelques patates, des calebasses en petite quantité, variaient parfois cette triste nourriture. Dans les premières années du siècle, Tepahi, l'un des chefs, reçut une pomme de terre unique d'un Européen. Il se garda bien de la manger; il la planta, en soigna la culture avec intelligence, et tel fut le rendement prodigieux du précieux tubercule, qu'au bout de quelques années les baleiniers venaient s'approvisionner de pommes de terre à la Nouvelle-Zélande.

ARBORICULTURE.

Suite.—V. p. 95, 129.

ESPALIERS, CONTRE-ESPALIERS ET CORDONS.

Sous le climat de Paris, et, à plus forte raison, dans nos départements du Nord, ainsi que dans les régions montagneuses du Midi, la culture des arbres fruitiers doit se faire en espaliers. C'est le seul moyen d'obtenir des récoltes régulières, malgré les gelées du printemps. De plus, les espèces de choix ne peuvent guère supporter le plein vent; les fruits sont généralement trop lourds et tombent sous l'action du vent sans atteindre la maturité.

Les bâtiments, aussi bien que les murs de clôture, peuvent être utilement garnis d'espaliers. Dans les plus pauvres villages, les maisons d'habitation, les plus médiocres bâtiments de culture, peuvent recevoir des abricotiers ou des pêchers aux bonnes expositions, et des poiriers ou des pommiers au nord. Tous ces espaliers doivent être à haute tige; ils sont ainsi préservés des atteintes du bétail et de la volaille.

Les murs de clôture utilisés pour espalier, tout aussi bien que les murs construits tout exprès (comme à Montreuil), doivent être munis d'une couverture en forme de chaperon, faisant saillie de *dix à vingt centimètres* du côté des arbres. Cette disposition est essentielle dans les pays froids. L'abri formé par le chaperon suffit pour préserver des gelées printanières les poiriers et les pommiers. Pour les pêchers seulement, il est nécessaire de placer encore d'autres abris : ce sont, le plus souvent, des paillassons portés sur des supports à crochets plantés au milieu de la hauteur du mur.

Beaucoup de propriétaires se privent, bien à tort, de l'avantage de ce chaperon, pour deux motifs très-différents : le premier, c'est que, d'après des usages fort anciens qu'ils ne veulent pas laisser tomber en désuétude, ils peuvent verser les eaux des couvertures des murs sur le terrain du voisin, surtout quand ce terrain appartient à une commune ou à l'État; le second, c'est qu'ils craignent que l'eau tombant du chaperon sur le pied de l'arbre ne lui soit nuisible. C'est une erreur. Cette eau est toujours en quantité très-faible. Si le climat est très-pluvieux et en même temps très-gélif, rien n'empêche de placer quelques bouts de gouttières (chanlattes) sous le chaperon, au-dessus de chaque pied d'arbre.

La hauteur du mur pour espaliers doit être de trois mètres, trois mètres et demi, ou même quatre mètres. Plus les murs sont hauts, plus les espaliers donnent de produits.

Le mur sera enduit (ou seulement jointoyé) sur toute sa surface. Dans les environs de Paris, les enduits en plâtre résistent bien aux gelées. Dans les pays plus froids, on fera jointoyer les murs au mortier et même au ciment dans les parties basses. Dans tous les cas, il est essentiel de ne pas laisser dans les murs de trous qui servent de refuge aux souris, aux loirs, aux guêpes et autres animaux nuisibles.

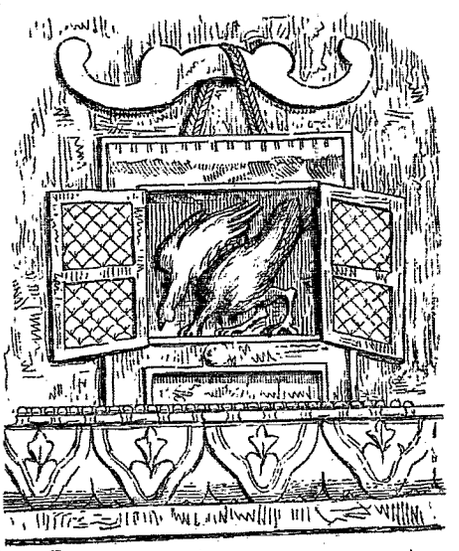
Le mur peut être garni sur toute sa surface d'un treillage de bois à losanges très-obliques. Mais ce genre de treillage est d'un prix élevé et ne peut guère être admis que dans de petits jardins. Pour un grand développement de murs, il vaut mieux employer les fils de fer galvanisés, posés de quarante en quarante centimètres et supportés par des pattes percées d'un trou dans lequel passe le fil de fer. Le prix du fil de fer galvanisé ne dépasse pas un franc le kilogramme. La grosseur du fil est telle que cinquante mètres pèsent un kilogramme; ce qui porte le prix du mètre courant à deux centimes. Avec la pose et les pattes, le mètre courant ne revient pas à trois centimes et dure indéfiniment.

La suite à une autre livraison.

LES POULETS SACRÉS.

Voy. t. XXIX, 1861, p. 345.

Le dessin qu'on voit ici reproduit un des emblèmes sculptés sur le monument funèbre d'un centurion romain, faisant partie des antiques de la villa Albani. Il représente la cage où étaient enfermés les poulets sacrés dont on observait l'attitude quand on prenait les auspices. Mangeaient-ils volontiers la graine ou la pâte qui était jetée devant eux, on en tirait un augure favorable; se détournaient-ils au contraire, ou refusaient-ils de s'avancer hors de leur cage, on devait renoncer à l'entreprise pour laquelle on les avait consultés. Cette manière de prendre les auspices était surtout d'usage dans les guerres. Si la cage des poulets a été figurée sur le monument du centurion M Pompeius Asper, ce n'est pas que celui-ci fût chargé d'en prendre soin. Cet emblème ne se rapporte pas à lui-même, comme les enseignes et les décorations militaires représentées sur la même pierre, mais à son affranchi, nommé Atimetus, qui lui a élevé le monument. C'est ce



Cage de poulets sacrés. — D'après un bas-relief antique.

que nous apprend l'inscription qu'on y voit gravée. Atimetus remplissait la fonction de *pullarius*, c'est-à-dire qu'il avait la garde des poulets sacrés et les portait dans leur cage. On voit au-dessus de celle qui est ici figurée le bois qui servait à la porter; elle est ouverte, et les poulets paraissent chercher le grain avec avidité.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18. LE GÉRANT, J. BEST.

UNE FAUCHEUSE.



Salon de 1872; Peinture. — Une Faucheuse, par Bouguereau. — Dessin de Pauquet.

Si un peintre de l'ancienne école avait aperçu dans la campagne la belle et robuste faucheuse que représente le tableau de M. Bouguereau, nous n'avons aucun doute sur les pensées qui se seraient présentées à son esprit. « La

superbe créature! se fût-il dit, et la noble attitude! Quelle expression de force paisible sur ses traits, dans toute sa personne, et quel mélange d'énergie et de grâce dans son geste! Voilà mon tableau tout fait; cependant il faut achever ce que la nature n'a fait qu'ébaucher. Une beauté si majestueuse ne convient pas à une simple paysanne. Cette jeune fille est divine : il lui faut les attributs d'une déesse. A la place de ce vulgaire fichu qui couvre sa tête, je mettrai le casque de Pallas ou de Bellone. Le mouvement des bras sera magnifique, quand elle tiendra, non plus un vil instrument de travail, mais un bouclier et une lance. Et lorsqu'une cuirasse à écailles d'or remplacera ce corsage d'une étoffe grossière, l'œuvre sera parfaite. »

Le peintre moderne est affranchi de telles préoccupations, qui étaient affaire de mode, et par conséquent une erreur. Il regarde la nature sans que des préjugés et des conventions s'interposent entre lui et elle et gênent sa contemplation. S'il est un véritable artiste, il se gardera de la copier servilement : il l'interprétera, il éliminera, il ajoutera, de façon à exprimer avec plus de force et d'éclat l'impression qu'elle a produite sur lui; mais il ne se défiera pas d'elle systématiquement, et il ne lui imposera pas un travestissement de commande pour l'embellir. Quand il rencontre dans les champs une jeune et belle faucheuse, redressant sa taille robuste et souple, s'appuyant sur sa faux qu'elle s'apprête à aiguiser, et regardant un moment autour d'elle la campagne éclairée par un gai soleil de juin, contente du travail accompli et de la force qu'elle sent en elle pour continuer sa tâche, il ne lui vient pas à l'esprit que c'est là un modèle imparfait et un sujet indigne de son pinceau. Le mouchoir qui couvre la tête de la jeune fille, sa robe de serge, ne troublent en rien l'admiration qu'il éprouve, si l'un tombe avec grâce, si l'autre forme des plis harmonieux.

Nous ne voulons assurément pas dire que nos artistes contemporains sont supérieurs à ceux du temps passé, mais nous sommes persuadé qu'ils sont placés dans de meilleures conditions, et que, vienne un génie, il trouvera devant lui, — grâce à la marche de l'histoire, au progrès des institutions et des mœurs, car tout se tient, — il trouvera une voie plus large, plus dégagée de barrières et d'obstacles que dans les deux siècles précédents. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que la liberté et la sincérité des beaux temps de la Grèce antique nous sont acquises. Souhaitons que l'amour du beau, le sentiment de l'idéal, se réveille et profite de circonstances si favorables.

LES ROBINSONS DE L'ILE AUCKLAND.

Suite. — Voy. p. 182, 186, 194, 206.

M. RAYNAL SE FAIT CORDONNIER. — PROJET DE DÉLIVRANCE. LE SOUFFLET DE FORGE. — DIVISION DU TRAVAIL.

Le moment était venu d'employer les peaux de phoque que M. Raynal avait réussi à tanner et avec lesquelles il se proposait de faire des chaussures. Il s'occupa d'abord de se procurer ou plutôt de créer les matériaux nécessaires : il tailla dans un morceau de bois blanc, avec son couteau de poche, le seul instrument tranchant qu'il possédât, une paire de formes; le fil, il le composa avec des brins de toile à voile détissée, qu'il réunit en plusieurs doubles; pour donner plus de rigidité à l'extrémité de chaque aiguillée et faciliter l'opération de la couture, il adapta à cette extrémité un crin emprunté à une crinière de phoque. Il fallait de la poix : M. Raynal eut l'idée de racler du goudron sec sur les flancs du vieux navire et de le faire fondre dans de l'huile de phoque; il obtint ainsi une poix fort satisfaisante. Une aiguille à voiles, emmanchée dans un morceau de bois dur, tint lieu de poinçon. « Au bout d'une semaine de travail, dit M. Raynal, j'eus produit ce qu'un apprenti savetier de village pourrait faire accepter à un bûcheron pour une paire de chaussures de fatigue. Encore, ajoute-t-il, faudrait-il que le bûcheron ne fût pas difficile. » N'importe, ces chaussures informes, mais solides, et que d'ailleurs on perfectionna peu à peu, furent pour lui et pour ses compagnons un grand bienfait.

Les peaux de phoque tannées servirent encore à un autre usage. On choisit celles des jeunes animaux, qui étaient plus minces, plus souples et que l'on n'avait pas dépouillées de leur poil, pour confectionner des habits. Les loques dont les trois matelots étaient couverts purent ainsi être remplacées. MM. Raynal et Musgrave se firent seulement des pardessus qu'ils mettaient en temps de pluie.

Ce fut avec un sentiment de joie qu'au mois de novembre, les naufragés virent reparaître de nombreuses bandes de lions de mer. Outre que leur retour était pour eux une garantie contre la famine, il était aussi ce qu'est pour nous, dans nos pays septentrionaux, l'arrivée des hirondelles : l'annonce de l'été.

L'été, c'était la fin des tempêtes et des pluies continuelles; c'était une température plus douce, quoique toujours variable; c'était l'apparition plus fréquente du soleil et d'un ciel serein; c'était surtout l'espoir de voir enfin arriver d'Australie un navire apportant la délivrance.

Mais les jours s'écoulaient, décembre approchait de sa fin, Noël arriva; Noël, ce jour qui rappelle tant de souvenirs joyeux, et si triste à passer loin de la patrie, loin de la famille : aucun secours ne vint. Décidément on avait oublié les malheureux naufragés, ou plutôt on les avait abandonnés; il ne fallait plus compter sur aucune assistance venant des hommes; il n'y avait plus qu'à périr de misère et de chagrin, après une agonie plus ou moins lente.

C'est alors, en ce moment de profond désespoir, que M. Raynal, chez qui l'énergie se réveillait toujours plus vivace après les crises de découragement, conçut l'idée de ne plus rien attendre que de soi-même, et d'entreprendre de se sauver par ses propres efforts.

Cette idée ne fut pas plus tôt née dans son esprit, qu'elle y prit la consistance d'un projet arrêté. Il en fit part aussitôt à ses compagnons; il leur proposa de construire une embarcation, puisque leur canot était impropre à une longue traversée, et de tâcher de gagner la Nouvelle-Zélande.

Cette proposition fut accueillie, au grand désappointement de son auteur, d'abord par un froid silence, puis par une foule d'objections : c'était à qui ferait ressortir les insurmontables difficultés qui s'opposaient à l'exécution d'une pareille entreprise. M. Raynal ne répliqua pas, mais il n'était nullement ébranlé dans sa résolution; dès le lendemain, son plan était fait, et il était décidé à se mettre tout seul à l'œuvre pour prouver à ses amis, par un commencement de réussite, que son idée n'était pas irréalisable.

Pour construire une barque, il fallait avant tout se procurer les outils nécessaires; ceux que l'on possédait, une hache à demi usée, un marteau, une vrille et une vieille erminette à peu près hors de service, étaient tout à fait insuffisants. Or, on ne pouvait se procurer des outils nouveaux qu'en les fabriquant. Pour cela, une forge était indispensable. C'est donc de la création d'une forge, c'est-à-dire d'un foyer, d'une enclume et d'un soufflet, que M. Raynal s'occupa tout d'abord. Le soufflet était l'instru-

ment le plus compliqué, le plus difficile à faire : il commença par là.

La carcasse du *Grafton* fournit les planches, des feuilles de cuivre et des clous à large tête. Trois panneaux de bois, pareils, larges et arrondis d'un côté, pointus de l'autre, furent patiemment taillés avec la petite scie d'un couteau de poche. Il fallut, pour former chacun d'eux, assembler plusieurs planches au moyen de traverses fixées par des chevilles; les jointures furent soigneusement calfeutrées avec de l'étoupe provenant de débris de cordages.

De ces trois panneaux, l'un, un peu plus long, était destiné à occuper le milieu et à demeurer immobile. M. Raynal adapta à son extrémité pointue un tube fait avec une feuille de cuivre roulée sur elle-même et dont la base était enchâssée dans une virole de bois. Les deux autres panneaux, qui devaient se mouvoir, furent reliés à la pièce centrale, par leur bout le plus étroit, au moyen de deux charnières de cuir de phoque. Chacun d'eux avait été préalablement percé d'un trou sur lequel était appliquée intérieurement une rondelle de cuir mobile, soupape destinée à s'ouvrir pour l'introduction et à se refermer pour le refoulement de l'air. Enfin une peau de phoque convenablement taillée et clouée sur la tranche des trois panneaux termina l'instrument.

Au bout de huit jours de travail, M. Raynal put présenter à ses compagnons un véritable soufflet de forge à double action, capable de fournir un jet d'air continu, dont la puissance dépassait de beaucoup ses prévisions. La vue de cet instrument, si bien réussi avec si peu de ressources, excita une admiration unanime et produisit l'effet que son auteur en attendait : tous les doutes furent dissipés, toutes les hésitations cessèrent, et chacun s'offrit avec empressement pour travailler à l'œuvre commune.

Il fallut diviser cette œuvre selon les aptitudes des différents membres de la petite communauté, et aussi selon les nécessités de la situation. Depuis que les provisions étaient épuisées, trouver de quoi se nourrir était une tâche des plus laborieuses et des plus fatigantes; ce soin fut attribué à deux des matelots, Georges et Harry, qui s'en chargèrent bravement; outre la chasse et la pêche, c'est sur eux que retombèrent aussi tous les travaux domestiques, tels que la lessive, l'entretien des vêtements et celui du ménage. Ils soutinrent ce lourd fardeau sans se plaindre pendant les sept mois que dura la construction de la barque.

Alick le Norvégien n'eut pas une tâche moins dure. On lui donna la fonction de faire du charbon de bois pour alimenter le feu de la forge. C'était une besogne très-fatigante et qui ne souffrait presque pas d'interruption. Il fallait d'abord couper du bois, former un bûcher de six à huit mètres cubes, puis recouvrir ce bûcher d'une couche de tourbe (faute de terre), l'allumer et en surveiller la combustion. A tout moment la couche de tourbe desséchée se crevassait, et Alick avait à en boucher les fissures pour empêcher l'invasion de l'air, qui eût enflammé le brasier et réduit le charbon en cendres. Ainsi, durant sept mois, le vaillant matelot ne dormit que d'un œil et eut à se lever vingt fois par nuit, tandis que ses camarades se reposaient tranquillement. Il ne demanda pourtant jamais à être relevé de ses pénibles fonctions.

A M. Raynal et au capitaine Musgrave revinrent le travail de la forge et la construction de la barque.

L'installation de la forge les occupa d'abord. Un hangar, couvert avec des feuilles de cuivre, fut élevé à côté de la chaumière ; sous cet abri, le soufflet fut posé à demeure entre deux poteaux, et devant lui, à son niveau, on bâtit un large foyer en maçonnerie. Un fragment d'une grosse barre de fer trouvée parmi la ferraille servant de lest au *Grafton*, et que l'on enchâssa solidement dans un billot de bois, fournit une excellente enclume.

La suite à la prochaine livraison.

IGNORANCE.

UNE INJURE.

ANECDOTE.

On amène, un jour de marché, devant le juge de paix du lieu, deux hommes ensanglantés qui s'étaient mutuellement frappés à coups de bâton.

Le plus irrité, et celui-là même qu'on accusait d'avoir porté les premiers coups, était un cultivateur honnête, laborieux, d'humeur pacifique : le juge de paix, qui le connaissait, lui exprima tout d'abord son étonnement de voir qu'il avait pu s'oublier à ce point de commettre des violences qui l'avaient fait arrêter comme un coureur de foires.

Le pauvre homme, confus, humilié et meurtri, fut pris d'une telle émotion qu'il fondit en larmes et ne put raconter qu'à mots entrecoupés la cause de sa querelle, si grave, d'après lui, qu'elle devait nécessairement l'excuser.

Son adversaire, maquignon de la pire espèce, à propos d'une difficulté relative à un marché qu'ils faisaient ensemble, l'avait injurié de la façon la plus grossière, l'appelant filou, voleur, forçat, etc., etc., insultant sa mère, son père, braves gens estimés de tout le pays, et cela avec des éclats de voix qui avaient fait autour d'eux un attroupement considérable.

Il avait tout méprisé, et plus le vaurien s'exaltait, plus il restait calme. Enfin, l'autre, à bout d'injures, a l'idée de l'appeler *géomètre*. Le paysan ne comprend pas, la colère l'emporte, et il assomme à coups de bâton celui qui vient de lui donner ce nom, qu'il considère comme le plus sanglant outrage.

Ainsi ce brave homme, fort de sa conscience et de l'honorabilité de sa famille, s'était laissé traiter des noms les plus grossiers, il avait laissé même insulter sa mère, pensant justement qu'elle n'en était pas atteinte; mais il n'avait pas pu supporter qu'on lui dît à lui-même qu'il était un géomètre.

Il ne savait pas que, parmi les savants, il y en a eu peu de plus utiles que les géomètres.

Il ne savait pas que, dans une sphère plus modeste, le géomètre est un agent utile, honorable, laborieux, qui intervient comme expert dans les contestations, dans les partages, dans la confection des routes, des chemins de fer, des canaux, etc., etc.

Sans doute, dans son village, les mots *géométrie* et *géomètre* impliquaient une pensée de magie, de sorcellerie, de diseur de bonne aventure. (1)

LE SENTIMENT NE PERD JAMAIS SES DROITS.

Nous avons raconté (1871, p. 403), d'après Chateaubriand, l'émotion touchante d'une troupe de soldats en guerre, à la vue d'une famille ruinée dont le désespoir silencieux se traduisait par un geste suprême... Voici un autre trait de même nature, mais dans un sens différent, que nous reproduisons d'après un écrivain du Nord-Ouest-Amérique.

Un navire venait d'arriver à San-Francisco, et une petite fille de deux à trois ans débarquait sur les bras de sa bonne. Un mineur de six pieds de haut, à barbe longue et épaisse, botté, éperonné, ceinturé d'un arsenal formi-

(1) Émile Lenoël.

dable, barre le chemin à la servante et s'écrie, les mains jointes et les joues inondées de larmes :

— O ciel ! n'est-ce point là une petite fille? Tenez, il y a 150 dollars en poudre d'or dans ce sac; c'est à vous si vous me laissez embrasser l'enfant.

Ce grand accès de tendresse s'explique. Ce géant venait de gagner une fortune, après un séjour de quelques mois, au travail pénible et fiévreux de la récolte de l'or dans les déserts intérieurs. Il avait eu pour compagnie unique d'autres démons, brûlés comme lui de passions violentes, n'ayant comme lui, pour les éteindre, que l'orgie des liqueurs incendiaires ou les scènes de duels et de meurtres. Là, il avait oublié qu'il existât dans le monde autre chose que des mineurs barbus et athlétiques; — mais cette petite fille blonde et rose, lui arrivant en face, à l'improviste, est pour lui comme un coup de foudre. Le sentiment de la famille, d'une compagne, d'une sœur, le terrasse et l'attendrit.

L'homme ne peut renier longtemps son cœur sans qu'une violente réaction ne le rapporte bientôt à sa nature sensible.

ZARCILLO,

SCULPTEUR ESPAGNOL.

Cean Bernudez dit que si Zarcillo (1) eût vécu au seizième siècle, il aurait le renom d'un des plus grands statuaires de l'Espagne. Il y a là quelque exagération. Ce n'est certainement pas le sentiment de la forme qui a manqué à cet artiste, ni l'habitude dans l'agencement de ses figures qui lui a fait défaut pour mériter une aussi grande célébrité; mais, dans son réalisme, il n'a jamais rappelé, même de loin, l'inspiration religieuse qu'on trouve toujours chez Berruguete et Caño.

Son père, nommé Nicolas Zarcillo, était un Italien né à Capoue, qui vint s'établir à Murcie dans les dernières années du dix-septième siècle ; lui-même était statuaire. Il avait épousé doña Isabel Alcaraz, dont il eut de nombreux enfants. Celui qui devait rendre son nom célèbre naquit le 12 mai 1707. En Espagne, les arts du dessin étaient déjà dans une époque de décadence. Le jeune Francisco montrait néanmoins une telle aptitude à suivre les traces de son père, que Nicolas se décida à le faire étudier sous un maître habile qui appartenait à l'ordre ecclésiastique, et que l'on nommait don Manuel Sanchez.

Vers l'âge de vingt ans, don Francisco perdit son père, et se trouva chargé de pourvoir aux besoins de sa mère, qui avait encore autour d'elle six orphelins moins aptes à se tirer d'affaire que leur aîné. L'amour filial inspira notre jeune artiste; il travailla avec énergie, et ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Il acheva une statue de sainte, *Inès de Montepoluciano*, destinée à l'une des églises de Murcie, que son père avait commencée. Cette première œuvre suffit pour qu'on reconnût dans le jeune Zarcillo un homme d'une habileté rare.

Mieux que tout autre, sans doute, le fils du sculpteur italien sentait le besoin des modèles d'art qui lui manquaient et qui n'existaient, selon lui, que dans la patrie de son père. Il voulait se rendre à Rome pour y étudier les anciens et Michel-Ange; mais son cœur le fixait à Murcie, et il n'en sortit point. N'ayant sous les yeux aucun chef-d'œuvre dans cette ville provinciale qui avait été jadis la capitale d'un petit royaume, il se contentait de copier la nature. Son réalisme était sincère; s'il ne lui valut pas des admirateurs passionnés, il lui mérita une juste réputation. Le jour vint cependant où il put contempler à l'aise certains chefs-d'œuvre des maîtres ou bien les statues les plus célèbres de l'antiquité, mais peut-être était-il trop tard déjà pour qu'il mît à profit cette seconde étude qu'il n'avait pas su aborder par une instruction préalable. On l'appelait à Madrid pour orner de statues le palais nouvellement construit. Ces figures devaient représenter les souverains célèbres de la monarchie espagnole. Zarcillo s'environna de gens habiles et se mit bravement à l'œuvre, sans se départir de sa simplicité native. Beaucoup de ses aides devinrent statuaires à la cour et directeurs de l'Académie de Saint-Ferdinand. Pour lui, il se contenta d'en avoir mérité les titres. On apprécia la modestie de sa conduite; sans qu'il les cherchât, les commandes se multiplièrent.

Pour accomplir plus rapidement tant de travaux, il fonda une école de sculpture dans sa propre famille. Ses frères, don Joseph et don Patricio, y occupaient le premier rang. Le premier travaillait résolûment le bois; le second, qui était ecclésiastique et possédait une certaine instruction, se chargeait de colorer les statues et parfois de les habiller. On a vu, dans notre article sur Alonzo del Caño, qu'au temps de sa plus grande splendeur, la statuaire en Espagne avait été polychrome, comme elle l'était dans l'antiquité. Doña Inez, sœur de nos trois artistes, modelait elle-même certaines figures avec une rare intelligence, et elle aidait ses frères.

La mère de Zarcillo mourut en 1744, et notre statuaire, bien connu alors, se maria avec doña Juana Taibilla y Vallejos, dès l'année qui suivit son deuil. Son frère don Joseph, qui avait acquis un talent rare, était resté auprès de lui. Il mourut à trente-deux ans, en 1748, au moment où il terminait les beaux médaillons de l'église de Saint-Nicolas.

Zarcillo avait quitté Madrid et s'était fixé de nouveau dans sa ville natale. Il se préoccupa alors d'un grand projet : il voulut fonder une école des beaux-arts à Murcie même. Elle fut établie en l'année 1765, et les jeunes étudiants qui s'y trouvaient admis la soutenaient de leurs deniers; mais cet utile établissement aurait eu besoin d'un directeur plus instruit des théories de l'art que ne l'était Zarcillo; la discorde se mit parmi ses professeurs, et bientôt on le ferma.

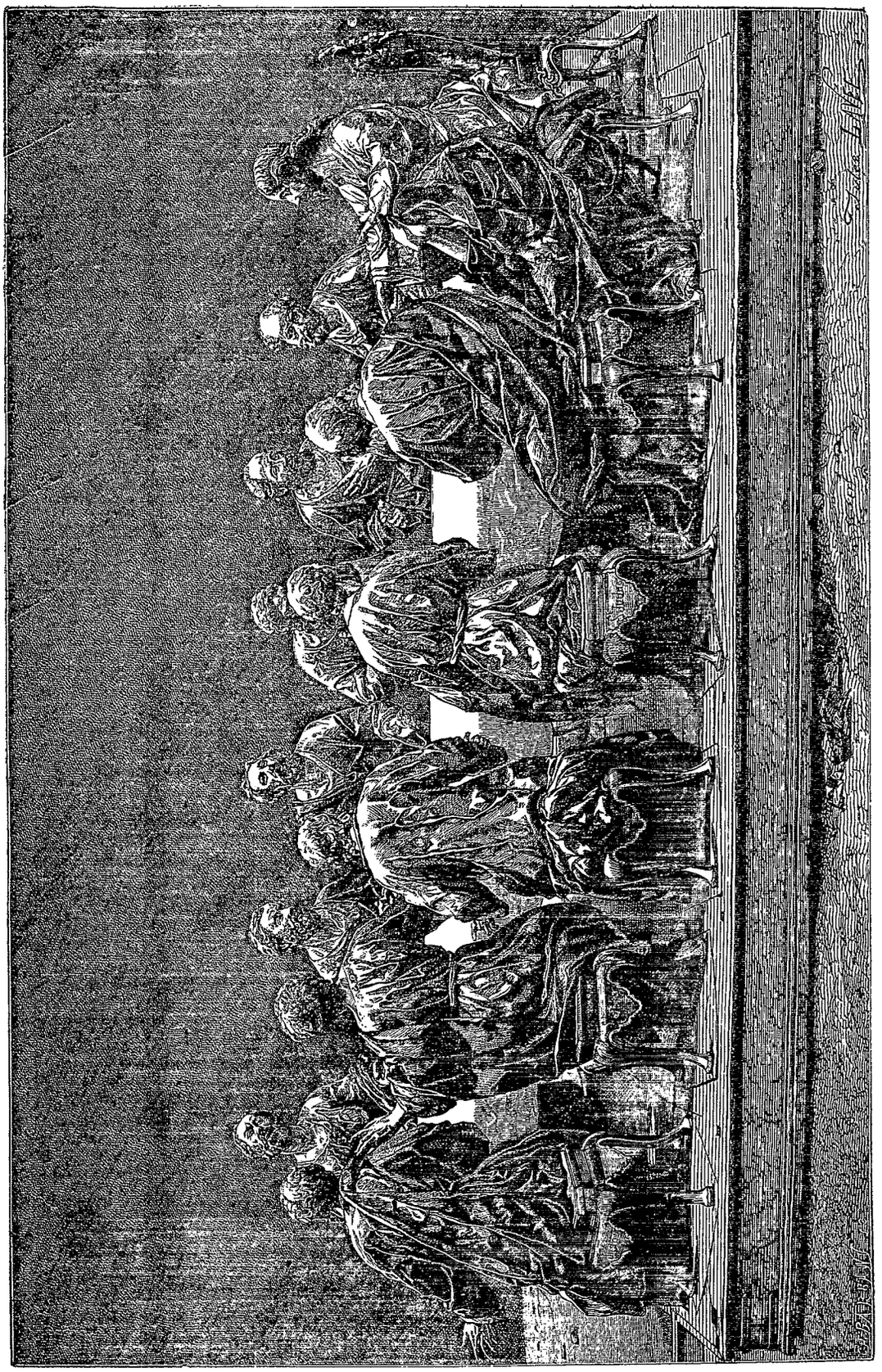
Zarcillo n'en continua pas moins sa carrière laborieuse, et il orna de ses statues les nombreuses églises de sa cité natale. La vérité des formes, la variété dans les attitudes, étaient avant tout ce qu'il cherchait. On raconte qu'il allait errant dans la ville, contemplant les mendiants qui n'ont jamais fait défaut à l'Espagne, examinant leurs physionomies, scrutant sous leurs guenilles le jeu des muscles, et payant ces pauvres gens pour qu'ils vinssent à son atelier exposer leurs membres nus. Les nombreux pèlerins qui traversaient les campagnes de Murcie étaient aussi l'objet de sa sollicitude. Il se mêlait à eux, les entraînait chez lui et leur donnait l'hospitalité. Il aimait à copier ces natures sauvages qu'animait la foi.

Zarcillo ne cessa de travailler qu'en 1781, époque de sa mort; il avait alors soixante-quatorze ans. Il avait fréquemment atteint la vérité, sans parvenir à la grandeur.

La Cène que nous reproduisons, et qui orne l'une des chapelles de l'église *del Padre Jesus*, se compose de treize personnages de haute dimension, sculptés dans le bois. Ces groupes forment ce que dans les églises de l'Espagne on nomme un *paso*, c'est-à-dire un groupe rappelant chacune des circonstances qui ont accompagné la passion du Christ : ce sont les stations de nos *Chemins* de la croix. Cean Bermudez, qui ne manque jamais de garder la plus complète exactitude dans les renseignements qu'il a recueillis, donne ainsi le dénombrement des

(1) On écrit parfois *Sarcillo* et même *Salcillo*; nous avons adopté l'orthographe de Cean Bermudez.

personnages qu'on remarque dans ce vaste monument. Après avoir appelé d'abord l'attention du lecteur sur la Cène, le savant biographe continue ainsi : « La Prière au jardin des Oliviers présente cinq personnages. La Flagellation à la colonne en montre quatre seulement. Le sujet de Jésus fléchissant sous le poids de la croix se compose



Sculpture en bas-relief dans l'église de Jésus, à Murcie, par D. Francisco Zarcillo y Alcaraz. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de J. Laurent.

de cinq figures. La statue de la Véronique forme à elle seule un *paso*. Il en est de même de la Vierge des douleurs, environnée des anges. »

Ce qui frappe le spectateur dans la Cène de Zarcillo, c'est le grand effet de l'ensemble et la variété des attitudes. On est étonné, en même temps, de l'étrange uniformité du costume adapté, sans modification aucune, à tous les personnages. L'artiste s'est mis, du reste, si peu

en peine de la vérité historique des accessoires, que le Christ est assis sur une chaise sculptée telle qu'on en voyait en Espagne au dix-huitième siècle. Cet anachronisme n'est pas malheureusement ce qu'il faut le plus reprocher à l'artiste. La tête du Christ est presque vulgaire, et le feu divin n'anime point les traits du Rédempteur qui donne à ses disciples un dernier enseignement.

Toutefois, les auteurs espagnols s'accordent à reconnaître que Zarcillo a en lui quelques-unes des qualités du grand statuaire. Il possède assurément l'un des priviléges de l'artiste de génie : la fécondité. On évalue à près de dix-huit cents les figures capitales dues à son ciseau (1).

LES SERPENTS DANS L'INDE.

Les serpents sont très-nombreux dans l'Inde. On en connaît 79 espèces : 35 de terre, 44 de mer (le *cobra* et l'*ophiophagus* sont les plus dangereux). Les morsures de ces divers reptiles donnent la mort, chaque année, à des milliers d'habitants. Le chiffre des victimes, pour la seule année 1869, aurait été, d'après les informations officielles, de 11 414. Mais ces informations paraissent fort incomplètes, et le docteur Fayrer, auteur d'un livre estimé sur l'Inde, évalue le nombre des personnes tuées chaque année par les serpents à vingt mille. Un pareil fait suffirait pour mettre en évidence tout l'abaissement de la civilisation de l'Inde. En Europe, les populations ont depuis longtemps délivré le sol des animaux dangereux ; le peu qui en survit semble n'être toléré que pour le plaisir de la chasse. Le serpent ne règne qu'aux lieux où l'homme n'a pas la volonté de mettre le pied sur sa tête.

UN SOUVENIR DE WALTER SCOTT.

Frappé de paralysie partielle à l'âge de dix mois par une fièvre de dentition, Walter Scott fut transporté chez son grand-père, dans une ferme des montagnes, au milieu de l'air vif et pur des hauteurs. Il a écrit plus tard divers épisodes curieux ou touchants de cette époque, entre autres celui-ci :

« Je me souviens parfaitement de tout ce que ma situation avait de singulier et mon apparence de fantastique. Parmi les traitements parfois extraordinaires auxquels je fus soumis, on décida que toutes et quantes fois qu'un mouton serait tué pour la table, je serais déshabillé et emmailloté dans la peau toute chaude enlevée à la carcasse de l'animal. Je me rappelle être resté couché sur le plancher du petit parloir de la famille avec cet accoutrement tartare, tandis que mon grand-père avait recours à tous les encouragements imaginables pour m'exciter à ramper et à faire effort. Ma mémoire garde encore l'image distincte du vieux sir Georges Mac-Dougal de Mackenstown, notre cousin, se joignant tendrement aux tentatives de mon bon aïeul. Je le vois encore, dans son uniforme antique (il avait été colonel des *grey's*), avec un petit tricorne, une veste écarlate brodée et un habit de couleur claire, ses cheveux blanc-de-lait noués à la mode militaire, agenouillé devant moi, tirant tout doucement sa montre sur le tapis afin de me décider à suivre le brillant joyau. Le vieux soldat et l'enfant enveloppé dans la peau de mouton devaient faire un singulier tableau. Je pouvais avoir à peine trois ans, car je n'avais pas atteint ma quatrième année lorsque je perdis mon grand-père, et sir Georges le suivit de près. »

(1) Cean Bermudez spécifie le nombre de 1772 — Voy. le t. VI du *Diccionario de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España*. On trouvera sur l'antique cité de Murcie, la conquête de Saint-Ferdinand et le séjour aimé d'Alphonse le Savant, les détails les plus curieux dans le Dictionnaire de Madoz. Le petit royaume de Murcie, qui n'avait pas plus de 25 lieues d'étendue, est une région essentiellement originale.

LA CHIQUE

ET SES NOUVEAUX HISTORIENS.

Cette puce, pour ainsi dire imperceptible, s'appelait depuis des siècles, parmi les savants, le *Pulex penetrans*; elle s'appellera désormais, de par la science moderne, *Rhynchoprion penetrans* (le nez en scie pénétrant). Ceci, bien entendu, n'empêchera pas qu'elle se nomme, chez le populaire des deux Amériques, les seules régions où elle se rencontre, *chique, niqua, bicho do pé*, etc. C'est quand il l'a connue sous ce dernier nom que l'auteur de ces lignes en a ressenti les funestes effets, ce qui le met à même d'apprécier les beaux travaux dont elle vient d'être l'objet.

L'excellent docteur J.-L.-G. Guyon, que la mort a récemment enlevé à la science, s'était fait dans l'entomologie une spécialité bien utile : il s'était occupé surtout des insectes parasites qui peuvent nuire à l'homme. Que d'actions de grâces ne doivent pas lui rendre aujourd'hui, pour ces études si humbles en apparence, les voyageurs qui souffrent dans les déserts ou dans les forêts des agressions continues d'un ennemi d'autant plus à redouter qu'on ne le voit pas très-souvent, et que la plupart du temps on ignore l'art de se défendre de ses attaques répétées. C'est aussi, à l'égard de notre parasite, ce qu'a su admirablement comprendre le docteur Bonnet.

Riches de leurs lectures immenses et de leurs propres souvenirs, armés d'un puissant microscope, nos deux infatigables observateurs ont su créer de véritables monographies où l'on ne possédait avant eux que des observations partielles et dont le moindre défaut n'était pas toujours l'insuffisance ou la brièveté. Il s'agit, ne l'oublions pas, d'un invisible ennemi de l'homme, et qui se nourrit sans relâche et à ses dépens de sa substance, si l'on ne sait pas l'arrêter.

« La chique, dit le docteur Guyon, existe sur les deux côtes tropicales et au delà, tant dans l'hémisphère nord que dans l'hémisphère sud... Selon l'Espagnol Azara, elle ne dépasserait pas dans le Sud le 29e degré de latitude. » De nouvelles observations, puisées dans le livre du savant Martin de Moussy, modifient quelque peu cette donnée et la réduisent au 28° 40′ de latitude sud. « Son existence sur la côte occidentale du continent aurait été constatée jusqu'à Coquimbo ou la Serena (Chili septentrional, 29° 54′ de latitude sud)... Quant à l'existence de la chique dans l'Amérique septentrionale, l'observation la plus septentrionale que nous en possédions est celle faite par Catesby à Nassau, dans l'île de la Providence, l'une des îles Lucayes ou de Bahama. » Le savant docteur en conclut avec raison que la chique peut vivre sous une température assez basse. Selon toute probabilité, « elle n'existe ni dans la Caroline, ni dans aucune des autres provinces méridionales de l'Union. » (1)

L'existence de ce singulier insecte devait nécessairement attirer l'attention de l'illustre Humboldt ; il l'a observé dans les montagnes du Pérou, à 1 000 ou 2000 mètres d'altitude. « L'homme, le singe et le chien, dit-il, y sont incommodés par une infinité de chiques qui sont plus abondantes que dans la plaine » ; il paraît qu'on peut la rencontrer à 3100 mètres d'altitude. C'est surtout cependant en plein champ et dans les terrains sablonneux qu'elle se multiplie, et, dans une foule de localités, on la désigne

(1) Guyon, *loc. cit.*, p. 9.

sous le nom de *puce de sable :* il va sans dire que les habitations humaines, ou les lieux réservés aux animaux, n'en sont nullement exempts. Dans nos îles, les cases des noirs et des coolies en fourmillent, au grand désespoir des pauvres gens qui par leur condition sont condamnés à marcher fréquemment nu-pieds. Hâtons-nous de dire que les salons les plus élégants et les mieux tenus n'en sont pas toujours à l'abri. L'homme et ses animaux domestiques attirent infailliblement la chique. Un temps sec est surtout favorable à sa multiplication ; des arrosements fréquents dans les appartements tendent à la faire disparaître. A une certaine époque de l'année, dans les provinces argentines, où les pluies ne sont point fréquentes, certaines régions en sont infestées; et le Tucuman entre autres, dont les voyageurs ne se lassent pas de vanter l'éternel printemps, devient parfois un *séjour détestable* par suite de l'étrange multiplication de cet insecte : c'est du moins ce qu'affirme l'exact Martin de Moussy.

Nous empruntons au docteur Guyon son excellente description de l'insecte qu'il a eu occasion d'observer aux Antilles, en rappelant toutefois que la chique, fidèlement représentée dans nos gravures (p. 216), a déjà traversé l'état de larve et celui de chrysalide, et que ce sont les curieuses métamorphoses par lesquelles elle a passé qui ont été exclusivement l'objet des savantes observations du docteur Bonnet (1).

« La chique, à première observation, ne paraît différer de la puce que par un volume moindre et des pattes postérieures plus courtes ; mais sa tête est proportionnellement plus forte. Le mâle, comme celui de la puce, est beaucoup plus petit que la femelle.

» Chez les deux insectes, la chique et la puce, la peau est dure, coriace, difficile à déchirer.

» La chique est obovée, aplatie, d'un brun rougeâtre, avec une tache blanche sur le dos.

» Les antennes ont le même nombre d'articles que celles de la puce; les pattes sont blanchâtres à leur jointure. L'appareil buccal diffère assez de celui de la puce, ainsi qu'il ressort de ce que nous allons en dire.

» Le rostelle est plus long que celui de la puce; il dépasse les antennes, qu'il n'atteint pas chez le dernier insecte. Cet appareil est fort roide et obtus; il est muni de trois dards ou lancettes, tandis que celui de la puce n'en compte que deux. De là, sans doute, quelque modification dans la forme de la piqûre, comme aussi dans la sensation qui l'accompagne.

» La lèvre inférieure, au lieu d'être, comme chez la puce, un corps oblong, terminé par deux palpes très-grands et quadriarticulés, est une sorte de lancette supplémentaire, de la longueur des autres lancettes, mais un peu étroite et légèrement pointue. On n'y voit pas de papilles latérales, que semblent remplacer des sillons au nombre de trois et quatre.

» Les deux lancettes que la chique possède en commun avec la puce sont grandes, étroites, un peu obtuses, légèrement concaves du côté interne, et munies sur les côtés de deux rangées de papilles très-fortes, dirigées en avant. Elles sont rapprochées de la sorte de lancette propre à la chique, et semblent dépourvues d'étui.

» Chez la puce, la gaîne formée, à l'extérieur, par l'accolement des mâchoires, est assez développée ; elle arrive jusque vers le milieu des lancettes ; ses deux palpes atteignent leur sommet. Chez la chique, les mâchoires sont petites, presque rudimentaires et beaucoup plus courtes que les lancettes.

(1) Voy. le *Mémoire sur la puce pénétrante ou chique*, par G. Bonnet, médecin de première classe de la marine. Paris, 1867, avec deux planches.

» Le mâle, comme nous l'avons dit, est plus petit que la femelle, dont l'abdomen est développé. Aussitôt après la fécondation, celui-ci grossit en s'arrondissant et de manière à donner à l'insecte l'aspect d'une vésicule d'un blanc terne. »

Il n'est que trop vrai, et cette circonstance est importante à noter, que les chiques femelles sont infiniment plus nombreuses que les chiques mâles; elles le sont même dans la proportion de 8 à 1.

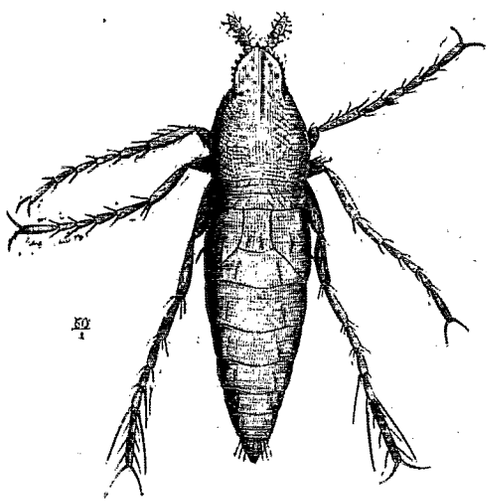
La chique, comme la puce, a la faculté de sauter; mais, en raison de sa petitesse, il s'en faut de beaucoup qu'elle égale sa congénère dans ce genre d'évolution. Elle parvient à se loger indifféremment à la superficie de toutes les parties du corps humain. On en a vu une se loger sur la joue rosée d'une jeune et jolie Anglaise; une autre s'est posée à demeure sur la paupière d'un grave philosophe ; il y en a qui pénètrent dans les lieux les plus cachés de notre organisation extérieure ; mais ces cas sont rares, et le séjour habituel de ces insectes maudits est très-habituellement le gros orteil du pied et les portions environnantes. Il se loge principalement dans certains replis de la peau dont les parties molles lui assurent un asile commode. Il n'est pas très-rare d'en rencontrer dix-huit ou vingt dans les pieds d'un même individu, et ce nombre est infiniment dépassé en de certains cas. La propreté la plus recherchée ne peut pas toujours défendre de ses atteintes, et, par cela même, on peut juger des ravages qu'il produit chez les gens insouciants qui ne prennent aucun soin de leur personne. Un naturaliste en renom, M. Carsten, a vu plusieurs noirs qui avaient perdu complétement le gros orteil, par suite des blessures réitérées qu'on avait faites à ces pauvres gens, afin d'extraire complétement l'insecte qui vivait à leurs dépens. Dans les cases malpropres ou même en plein air, dans les champs sablonneux, le danger s'accroît pour les gens privés de chaussures.

Toute la prudence humaine échoue d'ailleurs contre la subite invasion des chiques en certains endroits, et, durant notre déplorable expédition au Mexique, on a vu plusieurs détachements de nos troupes, désolés par cette plaie, préférer la fatigue d'une marche nouvelle à la nécessité de demeurer dans un lieu commode en apparence, mais qui en était infesté. Écoutons un récit bien simple, qui vient à l'appui de ce que nous disons : « C'était dans la nuit du 19 au 20 mars 1862. Une compagnie du 18e bataillon de chasseurs, la 6e, reçut l'ordre d'aller s'établir, pour y passer la nuit, sous une vaste voûte dont le sol était couvert de débris de pierre et de plâtre ; elle l'occupait à peine depuis une demi-heure que force lui fut de s'en retirer au plus vite, chassée par des myriades de chiques qui étaient venues se fixer sur les hommes. Ils en étaient tout couverts des pieds à la tête. En même temps que mâles et femelles s'étaient attaqués à leur peau pour en sucer le sang, celles des femelles qui étaient déjà fécondées s'y introduisaient pour y passer leur vie parasitaire, introduction dont le médecin du bataillon, appelé sous la voûte dans cette circonstance, n'eut connaissance que quelques jours plus tard, alors que les patients vinrent réclamer ses soins pour les accidents qu'ils en éprouvaient. Ces accidents avaient pour siége différentes parties du corps, mais surtout les pieds et les mains. »

Armée de la petite scie invisible dont la nature l'a pourvue, la chique fait un bond, s'attache d'abord à la peau de sa victime et s'introduit, à son insu, presque toujours sous la partie amollie des téguments du pied. Elle fait choix du lieu qu'elle doit occuper désormais, s'y ménage un asile durable et sa présence se manifeste bientôt par un léger chatouillement. Si l'on n'a pas soin de s'en délivrer, la

chique continue à se développer; « la portion du derme où elle siége s'en irrite de plus en plus, se phlogose, s'enflamme. » Quand les choses en sont arrivées à ce point, quand la présence de l'insecte a donné naissance à un produit plus ou moins abondant, qui bientôt devient séro-purulent, la marche en est gênée et les glandes fémorales peuvent en être tuméfiées. Durant cette période, où se manifeste une certaine souffrance, « l'épiderme se soulève et permet de voir, à travers sa transparence, le corps étranger baigné et entouré par le liquide. » On l'a comparé, dans cet état, à ce que l'on connaît sous le nom de ver bleu, ou à un panaris naissant.

Cinq jours suffisent, en général, pour que l'insecte arrive à cet état. C'est alors que, pour l'ordinaire, on se décide à son extraction; en y mettant plus de retard, on pourrait être exposé à ne plus se servir du pied où il loge. Les pointes métalliques, fort en usage, devraient être rarement employées pour cette opération, qui d'ailleurs se renouvelle fréquemment; un fragment de bois dur et flexible, taillé de façon que l'extrémité en soit suffisamment aiguë, nous a toujours paru préférable; et, sur ce point, il est bon d'imiter les Caraïbes, qui se servaient également d'arêtes de poissons. Les négresses et les Indiennes que l'on désigne sous le nom de *curanderas* au Mexique, et dont l'habileté est proverbiale, se servent d'une épingle ou d'une aiguille; les échiqueurs du Brésil sont également renommés. L'important est de ne point piquer l'abdomen de l'insecte. Lorsque, par un simple décollement, qu'on pourrait comparer à celui d'un kyste du tissu cellulaire, on est parvenu à dégager la chique tout entière, corps et œufs, il arrive presque toujours, grâce à ces habiles opérateurs, qu'on n'a ressenti aucune douleur. La chique apparaît alors comme une petite perle d'aspect livide. Mais malheur au maladroit qui perce le petit sac dans lequel

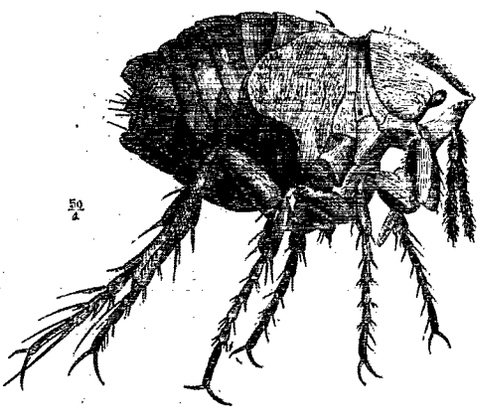


La Chique mâle, grossie 50 fois. — D'après l'ouvrage du docteur Guyon.

l'insecte est enfermé, ou bien qui laisse dans la plaie une portion du corps de l'insecte; les accidents les plus graves en peuvent résulter, et ce n'est pas sans raison que le docteur Guyon rappelle que le tétanos en est parfois la suite. (1)

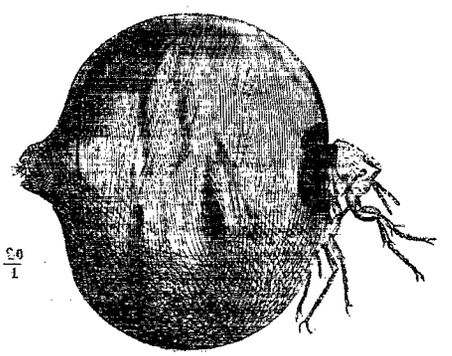
C'est dans les récits des nombreux voyageurs qui ont vécu sous les tropiques, aux régions où pullule l'insecte, c'est surtout dans les deux savantes monographies que nous avons signalées, qu'on apprendra à connaître les moyens prophylactiques à employer pour se guérir de ce cruel parasite. D'Orbigny vante, non sans raison, l'emploi de l'essence de térébenthine; d'autres lui préfèrent l'huile de Carapa; certaines *curanderas* préconisent le *basilicum;* mais ce dernier moyen n'est pas sans danger, parce qu'il peut amener la suppuration. L'herbe à malingres, la pulpe de racine de manioc (*Jatropha manihot*), le corossol (*Anona muricata*), ou ce qu'on appelle à la Havane *altiga*, servent également selon les lieux et selon les occasions. Le simple brai, l'*otoba*, un mélange de graisse et de soufre, peuvent être employés non sans succès; mais il est certain que le chloroforme, la benzine, l'acide phénique dilué, sont infiniment plus efficaces. Bien qu'il faille se garder d'employer les bains de pieds immédiatement après l'extraction des chiques, surtout si les petites plaies qu'elles laissent après elles ont été nombreuses, une propreté parfaite de toute la personne est encore le moyen le plus sûr d'éviter les invasions actives de l'incommode parasite.

Une vieille légende américaine veut qu'un religieux



La Chique femelle, grossie 50 fois.

franciscain du dernier siècle ait prétendu apporter ce curieux insecte sur sa propre personne, pour le livrer vivant aux investigations des savants d'Europe; elle ajoute que ce nouveau martyr de la science périt par la gangrène avant d'avoir atteint les côtes de l'ancien monde; mais,



Chique femelle pleine, grossie 50 fois.

en 1867, deux *Pulex penetrans* sont arrivés en droite ligne de Pernambuco à Paris, où un habile opérateur en débarrassa le patient.

(1) Nous passons ici avec intention sous silence le récit de certaines amputations exceptionnelles des orteils et même de la jambe, qui peuvent être le résultat de déplorables négligences, et qui ne seraient guère à leur place que dans un livre de médecine. Ces faits très-réels, et qui frappent de terreur certaines imaginations, sont, il faut le dire, exceptionnels.

SPARTACUS.



Salon de 1872; Sculpture. — Spartacus, par Barrias. — Dessin de Bocourt.

Comme le nom de Vercingétorix est resté, dans la mémoire de la postérité, le type glorieux du patriotisme, celui de Spartacus est le symbole non moins célèbre de la revendication héroïque de la liberté, de la révolte contre l'oppression et l'injustice.

La vie de Spartacus est un tissu de faits extraordinaires, que l'on serait tenté d'attribuer à la légende plutôt qu'à l'histoire si l'on ne savait jusqu'où, à force de volonté et d'énergie, certains hommes parviennent à reculer les limites de la réalité. Spartacus était né en Thrace; il servait dans un de ces corps auxiliaires que les Romains employaient à combattre les peuplades encore insoumises de ce pays. Honteux du rôle qu'il était condamné à jouer, il déserta, réunit une bande d'hommes déterminés, et fit la

guerre aux armées romaines. Surpris et fait prisonnier dans une rencontre, il fut réduit en esclavage et vendu en Italie. Comme il était d'une stature et d'une force peu communes, on le destina à l'emploi de gladiateur. Il n'était pas homme à accepter cette condition dégradante. Plutarque parle de son caractère en ces termes : « Il avoit non-seulement le cœur grand, et la force du corps aussi, mais estoit en prudence et en doulceur et bonté de nature meilleur que ne portoit la fortune où il étoit tombé, et plus approchant de l'humanité et du bon entendement des Grecs que ne font coustumièrement ceulx de sa nation. » (Trad. d'Amyot.)

Quand Spartacus se vit enfermé à Capoue, dans une de ces écoles de dressage où les gladiateurs s'exerçaient à leur sanglant et frivole métier, il complota de s'échapper. Il y réussit avec soixante-dix de ses compagnons. Ils n'avaient d'autres armes que des broches, des couperets, des couteaux, qu'ils avaient pris dans les cuisines en fuyant. Mais des habitants de Capoue s'étant mis à leur poursuite, ils se jetèrent sur eux, les désarmèrent et purent s'équiper comme des soldats. Dès ce moment, il fallut compter avec eux.

Ils s'étaient réfugiés sur le mont Vésuve, dans les rochers. Le préteur Claudius fut envoyé avec trois mille hommes pour les prendre. Il les cerna de tous les côtés, excepté d'un seul, où la roche, taillée perpendiculairement, paraissait sans issue. Mais il y avait aux alentours des buissons de vigne sauvage ; les assiégés les coupèrent, firent avec les sarments entrelacés une longue corde qui arrivait jusqu'au bas du précipice, et, descendant l'un après l'autre au moyen de cette corde, ils s'évadèrent jusqu'au dernier. Pour comble d'audace, ils se précipitèrent sur les troupes de Claudius, qui, surprises, épouvantées, s'enfuirent en abandonnant leurs bagages et leurs armes.

Le bruit de la révolte et du succès de Spartacus se répandit en Italie. Une foule d'esclaves, pâtres et laboureurs, vint grossir sa petite troupe. Ils étaient soixante-dix en sortant de Capoue, ils sont dix mille. Ils ont partout des complices, des espions. Rome s'émeut et envoie un nouveau préteur, Publius Varenus, avec des forces considérables : Spartacus lui bat d'abord ses deux lieutenants, puis le bat lui-même et lui prend ses licteurs et jusqu'à son cheval.

Le sénat, effrayé, ne croit pas trop faire en remettant aux deux consuls, Gellius et Lentulus, la direction de cette guerre, qui devient un danger pour la république : les consuls échouent ; Spartacus, avec ses bandes d'esclaves, leur échappe, défait des généraux, leur tue des milliers d'hommes.

C'était une guerre terrible, c'était pis qu'une guerre. Malgré les efforts de Spartacus, ses soldats étaient indisciplinables ; ils se conduisaient en bandits. Partout où ils passaient, ils pillaient et massacraient. Les villes les plus opulentes, Consentia, Nola, Nucérie, subirent les excès de leur cupidité et de leur brutalité sans frein. Aussi, quand les Romains s'emparaient d'eux, ils ne leur faisaient point de quartier ; il les passaient tous au fil de l'épée, ou ils les mettaient en croix, comme des esclaves et comme des brigands. Eux, à leur tour, se vengaient par de cruelles représailles ; ils obligeaient les prisonniers romains à s'entre-tuer comme des gladiateurs. Un jour, pour célébrer les funérailles d'un de leurs chefs tué dans un combat, ils forcèrent trois cents captifs à se massacrer ainsi les uns les autres, tandis qu'ils repaissaient leurs yeux de ce spectacle.

Il fallait en finir et délivrer l'Italie de ce danger, la république de cette honte. Un des plus grands personnages de l'État, Crassus, le rival de Pompée et de César, fut chargé par le sénat d'écraser les révoltés. Il partit, accompagné de l'élite de la jeunesse romaine. Son premier exploit fut un échec ; une partie de ses troupes prit la fuite. Furieux, il résolut de châtier ses soldats et de les dégoûter de la défaite : sur les cinq cents qui avaient tourné le dos les premiers, il en prit cinquante et il les fit mettre à mort devant les légions, pour leur montrer que la lâcheté était avec lui plus dangereuse que le courage. Puis il se mit à la poursuite de Spartacus, qui dut reculer devant lui jusqu'à l'extrémité de l'Italie, dans le Bruttium. Quand il le vit acculé dans cette langue de terre, il fit creuser d'un rivage à l'autre un large fossé, et élever un retranchement pour enfermer son ennemi et être sûr de le tenir ; mais, pendant une nuit pluvieuse et obscure, Spartacus combla le fossé sur un point, perça le retranchement et s'échappa avec la plus grande partie de son armée. Le plan de Crassus était déjoué.

Spartacus devait pourtant succomber, malgré les inépuisables ressources de son grand talent militaire et de son caractère indomptable. Il ne se trompait pas sur la conduite à tenir : marcher droit sur Rome sans défense, la surprendre et l'humilier ; puis, au plus tôt, sortir de l'Italie et gagner les pays libres, la Gaule, la Germanie ; ses efforts, à lui, ne tendaient qu'à la conquête de la liberté. Mais ses troupes refusèrent d'obéir ; elles s'attardèrent à piller et à ravager la Lucanie ; un corps d'armée même se révolta et voulut guerroyer pour son compte. Crassus accourut et leur livra la plus grande bataille qui eût été donnée depuis le commencement de cette guerre ; douze mille hommes restèrent sur le terrain, tous, sauf deux, blessés par devant et à la place même qu'on leur avait assignée. Quoique vaincu, Spartacus pouvait se sauver encore ; mais ses soldats, enorgueillis par quelques succès remportés sur un lieutenant de Crassus, le forcèrent à accepter un nouveau combat. Avant de donner le signal, sentant que cette fois l'affaire était décisive, il fit mettre en croix devant son armée un prisonnier romain, pour montrer à ses hommes le sort qui les attendait s'ils étaient battus ; puis, quand on lui amena son cheval, au lieu de le monter, il le tua d'un coup d'épée. « Vainqueur, dit-il, j'en trouverai assez d'autres chez les Romains ; vaincu, je ne veux pas fuir. » Ce fut une sanglante mêlée ; Spartacus combattit au premier rang ; les siens plièrent, il ne recula pas ; il s'entoura d'ennemis abattus ; blessé à la cuisse, il continua à se défendre à genoux, et s'ensevelit sous un monceau de morts et de mourants. La plupart des siens périrent avec lui ; le reste fut écrasé ou dispersé par Pompée, qui revenait d'Espagne. Privés de leur chef, qui seul avait une volonté suivie et un courage raisonné, ils n'étaient plus qu'un troupeau sauvage, sans cohésion et sans résistance.

Spartacus, personnification du courage et de l'audace au service de la révolte légitime, devait avoir sa place dans le domaine de l'art. Plusieurs poëtes l'ont pris pour sujet de leur drames, entre autres Saurin. La statuaire s'en est également emparée. Tout le monde a vu dans le jardin des Tuileries la belle statue de Foyatier. Le groupe de M. Barrias, que nous reproduisons, est une interprétation très-complète et très-pathétique du personnage de Spartacus. Le jeune gladiateur est debout, appuyé contre le corps d'un vieil esclave mis en croix, tordu par l'agonie et qui vient de succomber à ses souffrances ; les traits contractés, un poignard dans sa main crispée, il médite tout un avenir de haine et de luttes implacables ; il jure d'abolir l'esclavage, ce crime d'une société impitoyable, ou du moins de le venger.

LES ROBINSONS DE L'ILE AUCKLAND.

Suite. — Voy. p. 182, 186, 194, 206, 210.

FABRICATION D'UN OUTILLAGE. — CONSTRUCTION D'UNE BARQUE PONTÉE. — LE DÉPART.

Ce fut le 16 janvier que MM. Raynal et Musgrave travaillèrent pour la première fois à leur forge. Ils éprouvèrent un sentiment de joie mêlée de fierté quand le soufflet, manœuvré par le capitaine, fit entendre son ronflement sonore et que le charbon embrasé petilla en jetant mille étincelles. M. Raynal s'appliqua d'abord à fabriquer, avec deux vieux boulons tout rongés de rouille, une paire de pinces longues et plates pour tenir sur l'enclume les morceaux de fer rougis qu'il avait à forger; mais il était tout à fait novice dans le métier de forgeron, et il recommença plus de vingt fois avant de réussir. Il crut qu'il n'en viendrait pas à bout; il dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas perdre courage. Enfin, à force de persévérance, il fit une paire de pinces fort présentable; quand il l'eut achevée, il se sentit brisé par l'émotion autant que par la fatigue : « Je n'ai pas honte de l'avouer, dit-il dans son journal, des larmes de joie coulèrent de mes yeux. »

Peu à peu il devint plus habile et il forgea trois autres paires de pinces de différentes dimensions, des tenailles, des ciseaux à froid et plusieurs marteaux. Une lame de pelle servit à fabriquer les fers d'une varlope et le tranchant d'une hachette. Un cercle de barrique, redressé et tendu dans un cadre de bois, forma une scie dont les dents furent découpées avec un ciseau, puis affûtées. Avec une lame de cuivre sur laquelle furent tracées des divisions égales, M. Raynal se fit une mesure.

Toutefois les difficultés qu'éprouva M. Raynal pour achever ces divers outils et le temps qu'il y employa le firent réfléchir et l'amenèrent à modifier le plan qu'il avait primitivement conçu. Il s'effraya d'avoir à construire de toutes pièces une barque capable de porter cinq personnes et qui devrait être au moins de dix à quinze tonneaux; l'énorme quantité de matériaux, tant en bois qu'en fer, qu'il faudrait se procurer pour une si importante construction, exigerait un temps considérable, un an et demi sans doute, peut-être deux ans : pouvait-on se flatter de vivre jusque-là, de résister à un second et probablement à un troisième hiver passés aux Auckland? Il jugea plus sage, plus praticable, de se servir de l'ancien canot, que l'on consoliderait en l'agrandissant : l'allonger, exhausser ses bords, le ponter et le munir d'une mâture, serait encore une longue et difficile entreprise, mais on pouvait espérer la mener à bonne fin en cinq ou six mois. En suivant ce plan, on se verrait forcé de renoncer à la séduisante idée de partir tous les cinq ensemble, car l'embarcation ne pourrait contenir plus de trois personnes; mais était-ce en réalité un désavantage? Si ceux qui s'embarquaient devaient périr, les autres se trouveraient préservés, et il leur restait la chance d'être recueillis par un navire; si, au contraire, la traversée était heureuse, le premier soin de ceux qui auraient atteint la Nouvelle-Zélande serait d'envoyer chercher leurs compagnons laissés aux Auckland.

M. Raynal communiqua son nouveau projet à M. Musgrave et aux trois matelots, et, après un premier moment de désappointement, on l'examina, on en reconnut la justesse, et on l'adopta.

Loin de se ralentir, le travail continua avec un redoublement d'activité; il importait d'être en mesure de prendre la mer avant les plus mauvais mois de l'hiver. Dès six heures du matin, MM. Raynal et Musgrave étaient à l'ouvrage, et, sauf les courtes interruptions causées par les repas, ils ne le quittaient pas avant onze heures du soir ou minuit. Le jour, ils étaient charpentiers; le soir, ils devenaient forgerons et préparaient les clous, chevilles ou boulons nécessaires pour le lendemain. Un chantier fut établi sur le rivage, au moyen de troncs d'arbres aplanis avec la hache et disposés comme les solives d'un plancher. Le canot fut placé sur ce chantier, la proue tournée vers la mer, après qu'on lui eut mis une fausse quille, plus longue que l'ancienne, et fixée par de forts boulons rivés à l'intérieur. Six étais soutenaient la coque et la maintenaient immobile. On disposa à l'arrière, sur l'extrémité de la fausse quille, une forte pièce de bois destinée à terminer la carène et s'élevant de deux pieds au-dessus de l'ancien bord. L'avant fut également exhaussé de deux pieds. Des bandes de fer boulonnées reliaient solidement ces pièces nouvelles à l'ancienne charpente. On appliqua ensuite sur la vieille coque vingt-quatre nouveaux membres, douze de chaque côté; près de leur sommet, à l'intérieur, ils portaient d'épaisses traverses sur lesquelles devait reposer le plancher du pont.

Il restait à border l'embarcation. On abattit dans le fourré du littoral un certain nombre de petits pins, les plus droits et les plus longs qu'on put trouver. Chaque tronc était d'abord équarri, puis scié en trois ou quatre planches, suivant sa grosseur. Cette opération, avec une mauvaise scie coupant mal et s'usant vite, fut très-longue. C'est seulement dans les premiers jours de mai qu'on eut réuni tous les matériaux nécessaires, planches et clous; la barque ne fut entièrement bordée et pontée que vers le milieu de juin. Quinze jours furent encore employés à faire et à poser le gouvernail, puis à calfater l'embarcation. M. Raynal introduisit de l'étoupe dans toutes les jointures des planches et, faute de goudron, les recouvrit d'une couche d'un mastic composé de chaux et d'huile de phoque.

M. Musgrave, marin expérimenté, s'occupa surtout de la mâture et du gréement. Une des grandes vergues du *Grafton* fournit le mât. On ajouta un beaupré. Les voiles et les cordages ne laissèrent rien à désirer.

On n'oublia pas d'installer sur le pont, près du gouvernail, la boussole de la goëlette, et au milieu, non loin du mât, une pompe que M. Raynal parvint à fabriquer avec un fragment d'une vieille pompe du *Grafton* retrouvée sur le rivage. M. Raynal prit en outre une précaution dont on eut plus tard l'occasion de reconnaître la sagesse : il y avait sur le pont trois écoutilles, ayant à peu près un pied carré; on cloua sur le bord de ces ouvertures des espèces de fourreaux faits avec de la toile à voiles. Les hommes qui devaient monter la barque pourraient ainsi introduire et abriter leurs jambes dans l'intérieur, s'asseoir sur le pont et relever les fourreaux jusque sous leurs bras, qui resteraient libres pour la manœuvre. On atteignait par cette disposition un double but : tout en s'attachant de manière à ne pas être emporté par les coups de mer, on empêchait l'eau de s'introduire dans le bateau.

Enfin le jour vint où cette œuvre à laquelle on travaillait depuis sept mois fut achevée. Elle ne laissait pas d'avoir un aspect assez imposant : c'était une barque pontée, longue de dix-sept pieds, large de six et profonde de trois. Sa capacité était de deux tonneaux et demi. Elle était pourvue de deux focs et d'une voile de chasse-marée. Le 12 juillet, à l'heure de la pleine mer, MM. Raynal et Musgrave, aidés des trois matelots, retirèrent les coins et les pieux qui la calaient sur le chantier et la mirent à flot. Dès qu'elle fut lestée, on eut hâte d'aller croiser sur la baie pour l'essayer. L'épreuve fut satisfaisante; le bateau était bon voilier.

Quand on se fut muni d'une provision d'eau et d'une quantité suffisante de viande de phoque, tout fut prêt. On n'attendait plus qu'un vent favorable. Au bout de peu de

jours, le 19 juillet, une brise de sud-ouest se mit à souffler; bien qu'on fût au milieu de l'hiver, le temps était beau: l'heure du départ était arrivée. Il était convenu que l'intrépide Alick partirait avec MM. Raynal et Musgrave; Georges et Harry, effrayés de la témérité de l'entreprise, avaient eux-mêmes demandé à rester. Au moment de se séparer, ces cinq hommes qui, pendant dix-neuf mois, avaient partagé tant d'épreuves, qui ne s'étaient pas quittés un seul instant, et qui, malgré la différence d'éducation et de position sociale, avaient vécu en frères, se sentirent profondément émus. Ils se réunirent une dernière fois dans la chaumière et prièrent ensemble; ils implorèrent la protection du ciel pour ceux qui allaient entreprendre sur une frêle nacelle une navigation si longue et si périlleuse et pour ceux qui restaient dans l'île, seuls désormais à lutter contre la misère et le chagrin. Après cette prière, ils descendirent tous les cinq sur la plage, ils s'embrassèrent sans prononcer une parole, mais les yeux pleins de larmes; puis le capitaine Musgrave, M. Raynal et Alick montèrent précipitamment dans la barque et mirent à la voile. *La fin à la prochaine livraison.*

PHALSBOURG

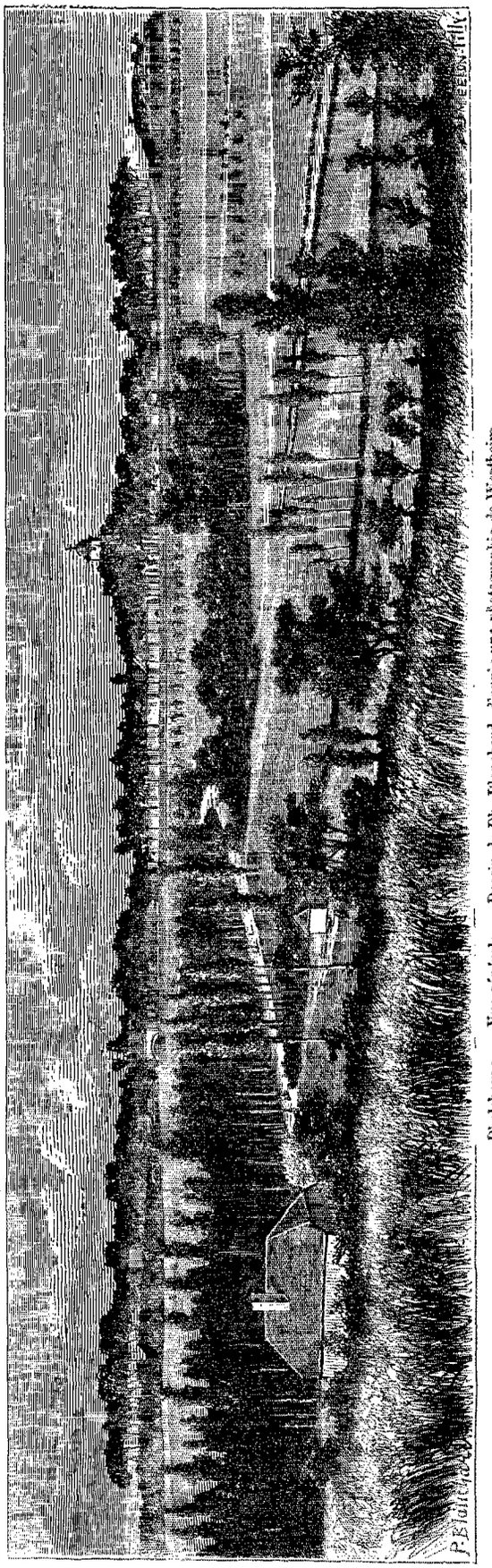
(ANCIEN DÉPARTEMENT DE LA MEURTHE).

Ouvrez un dictionnaire géographique à l'article PHALSBOURG, vous y trouverez que c'est une petite ville du département de la Meurthe, chef-lieu de canton, de l'arrondissement de Sarrebourg; qu'on y fait de bon kirsch et d'autres liqueurs qui ont de la réputation; que des fabriques d'allumettes chimiques et de savon y sont établies et y prospèrent; et que son commerce en tabatières, broderies, filets et chapeaux de paille n'est pas à dédaigner.

Tous ces détails font venir à l'esprit l'idée d'une vie modeste et active, et par conséquent d'une vie tranquillement heureuse; mais il ne faudrait pas s'y tromper, Phalsboug a aussi dans ses annales des pages glorieuses à rendre jalouses bien des grandes villes. Le roman national d'Erckmann-Chatrian, *le Blocus*, qui est dans toutes les mémoires, lui a donné tout à coup, il y a quelques années, une réputation de vaillance bien méritée, du reste, et que la funeste guerre de 1870-71 n'a fait qu'augmenter.

La chère et héroïque petite ville a été arrachée des bras de la mère patrie. Est-ce pour toujours? C'est le secret de l'avenir; mais il serait trop cruel de croire que cette population si profondément française est séparée de nous à jamais. En tout cas, il y a un charme triste à en parler, et à recueillir pieusement tout ce qui la concerne, comme on recueille tout ce qui a appartenu à un être aimé qui est loin, bien loin de nous.

La position géographique de Phalsbourg demande tout d'abord quelques explications. Bien des personnes supposent que Phalsbourg est une ville alsacienne. Il n'en est rien, et dès son origine on a dû la compter parmi les villes lorraines; les historiens de ces pays-là font cette remarque, en ajoutant que pourtant Phalsbourg dépendait pour la question religieuse de Strasbourg, capitale de l'Alsace, et pour la question militaire du commandement de cette même province. Le savant Schœpflin, qu'on peut appeler l'historien national de l'Alsace, et qui vivait au dix-huitième siècle, ne revendique pas Phalsbourg pour l'Alsace; il déclare que c'est une ville lorraine et que l'opinion contraire est une grosse erreur. Il indique, du reste, un moyen fort pratique et fort commode de distinguer les deux provinces. Les Vosges semblent une excellente limite à première vue; mais quand il s'agit d'établir une ligne de démarcation exacte et rigoureuse, la difficulté commence, à cause des sinuosités de la crête des montagnes et du mouvement accidenté des fonds de vallées et de vallons

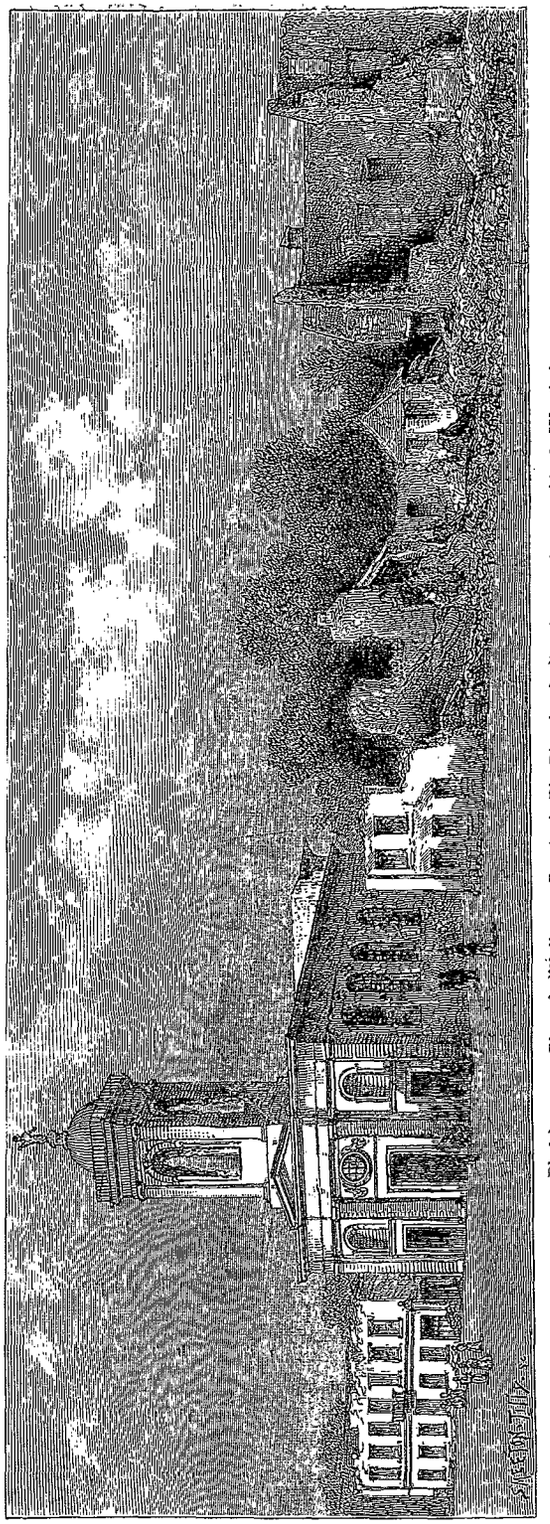


Phalsbourg. — Vue générale. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie de Werlheim.

s'appuyant tant d'un côté que de l'autre. Les très-nombreux cours d'eau qui naissent dans les Vosges servent à décider la question : s'ils descendent en Lorraine, ils ap-

partiennent en entier à la Lorraine; s'ils descendent en Alsace, ils appartiennent à l'Alsace.

Entre la Zorn et la Zintzel, dans la partie du territoire lorrain qui correspond à cette pointe que le département de la Meurthe, avant l'annexion prussienne, semblait pousser, à sa partie la plus orientale, dans le département



Phalsbourg. — Place de l'Église. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie de Wertheim.

du Bas-Rhin, du temps que la France avait un département du Bas-Rhin, c'est-à-dire sur la limite des deux anciennes provinces, il y avait autrefois un château avec un petit bourg, nommé Einhartzhausen, dont un certain Burkhard de Lützelstein fit l'acquisition dans les premières années du quinzième siècle.

Ce Burkhard fit un arrangement, en 1403, d'après lequel le quart de ce domaine appartiendrait aux comtes palatins, et les trois autres quarts formeraient un fief transmissible aux femmes. En 1414, il y eut un nouvel arrangement : au lieu d'un quart, les comtes palatins avaient la moitié, et le « sexe inférieur », *sexus sequior*, n'avait plus le droit d'espérer la transmission du fief. Il y eut des guerres. Lützelstein (la Petite-Pierre, dans le Bas-Rhin), le chef-lieu du comté, fut pris, et cette prise ne fut pas étrangère à l'idée qui vint plus tard de bâtir la ville qui nous occupe.

En effet, au seizième siècle, Georges-Jean, comte palatin, prince de Veldenz, et possesseur du comté de Lützelstein, sous le règne de Maximilien II, commença à bâtir Phalsbourg en 1570, à Einhartzhausen ou tout près. Le vrai nom est Pfalzburg, c'est-à-dire, en allemand, le *bourg* ou *château palatin* (*Pfalz*, Palatinat). On a, du reste, la plus exacte des indications dans la charte rédigée à ce sujet, au moment même de la fondation. « ... Puisque nous décidons, disait le prince, de bâtir dans notre comté de Lützelstein, et au lieu où se trouve maintenant le château et le pays d'Einhartzhausen, un endroit qui sera nommé Pfalzburg... » La position de la nouvelle ville était bien choisie ; elle commandait le passage de Lorraine en Alsace, et la suite des temps a prouvé son importance. Vigoureusement attaquée plusieurs fois, elle se défendit encore plus vigoureusement. Pour le moment, il s'agissait d'abord de la bâtir. On demanda à l'empereur des priviléges, et entre autres, — on appellerait cela aujourd'hui un droit, — la faveur de pouvoir librement pratiquer la religion réformée, selon la confession d'Augsbourg.

L'œuvre commencée par le comte palatin allait en se consolidant. La ville prenait de l'importance à tous égards. Comme place fortifiée et comme établissement commercial, elle était utile à double titre au voyageurs et aux marchands, qui y trouvaient d'abord un lieu d'affaires, ensuite et surtout un lieu d'abri, chose si nécessaire à une époque, dans un pays, et au milieu de montagnes sauvages et escarpées, où le moindre voyage présentait mille dangers.

En 1583, Georges-Jean, qui était endetté, vendit à Charles, duc de Lorraine, cette belle partie de son comté de Lützelstein, c'est-à-dire Pfalzburg et les environs, pour la somme de quarante mille florins ; le droit et la réserve de rachat ne devaient pas s'étendre au delà de quatre ans. La conséquence fut que, la situation besoigneuse du comte palatin ne s'étant pas améliorée, au bout des quatre ans Pfalzburg lui échappa des mains et ne rentra pas dans celles de ses successeurs. Il y avait bien des règlements de famille qui interdisaient l'aliénation des terres palatines, mais il paraît qu'en cette circonstance la nécessité fut plus forte que les règlements.

Louis de Guise, de la famille du cardinal Louis, — celui qui fut, en 1588, assassiné à Blois avec son frère Henri, par l'ordre de Henri III, — vit Phalsbourg avec les lieux circonvoisins érigé en principauté par la munificence de Henri, duc de Lorraine, et fut le premier propriétaire de ce nouveau titre. La première princesse de Phalsbourg fut Henriette de Lorraine, femme de Louis de Guise et sœur de Charles IV, qui succéda dans le duché à son oncle paternel Henri.

Henri était un prince dévot, et la preuve, c'est qu'après avoir multiplié les établissements pieux de toute sorte à Nancy, capitale de son duché, il songeait à se retirer pour son propre compte dans un monastère, quand il mourut. Toutefois nous ne parlerions pas de sa dévotion, si elle n'avait pas eu sur Phalsbourg, à un moment donné, une influence notable. On sait que les Phalsbourgeois avaient ou devaient avoir le libre exercice de leur religion, qui était la religion réformée. Le duc Henri, emporté par

son zèle, fixa aux habitants, en 1620, un délai de onze mois, passé lequel ils devaient pratiquer le catholicisme ou quitter la ville. Les Phalsbourgeois émigrèrent en grand nombre, et se réfugièrent en Alsace, à Bischwiller ou Bischofsweiler, *Episcopivilla* (la villa de l'évêque) dans les chroniques et histoires d'Alsace écrites en latin. Là ils étaient sûrs de jouir de la liberté de conscience, et ils auraient de plus la joie d'y trouver un pasteur parlant leur langue, qui était la française. La topographie de Bischwiller, au dix-huitième siècle, peut être citée, du reste, comme la meilleure preuve de cette émigration. Ainsi, Bischwiller avait cinq quartiers. Or, il y avait deux de ces quartiers dont la fondation était notoirement attribuée aux Phalsbourgeois, et le nom de l'un des deux, entre autres, *das welsche Dorf* (le village welche, étranger, ou français), est un document péremptoire.

Henriette de Lorraine, princesse de Phalsbourg, ne jouit pas de sa principauté jusqu'à la fin de sa vie. La cour de Lorraine, sous Charles IV, était devenue un foyer d'intrigues contre Louis XIII. Richelieu dirigeait alors les affaires, et résolut de punir toutes ces menées. L'armée française vint devant Nancy en 1632. « Le duc, dit Richelieu dans ses Mémoires, avait promis partout de faire merveilles s'il était attaqué, et l'avait écrit particulièrement aux dames, auxquelles on ne peut dire beaucoup pour faire peu sans confusion et sans honte. » Promettre et tenir sont deux, et Charles IV, comme conclusion de ses vanteries, s'humilia et implora la paix, qui lui fut accordée. Dès l'année suivante, nouvelles intrigues, nouvelle armée française devant Nancy. Le siége allait commencer, lorsque le cardinal François de Lorraine, frère du duc, vint de sa part promettre que Nancy serait remis au roi dans les trois jours; il est vrai que Charles faisait en même temps passer au gouverneur l'ordre secret de ne point ouvrir les portes sans un nouvel ordre signé de sa main. A ce moment-là, Henriette de Lorraine, princesse de Phalsbourg, était dans Nancy et animait la population à la résistance. Richelieu fit alors poursuivre Charles vers les Vosges par un corps d'armée. Charles parut enfin céder, eut une entrevue avec Richelieu, et, tout en acceptant ses conditions, essaya de gagner du temps par des discussions, à propos des articles du traité. Mais Richelieu n'était pas sa dupe; il le faisait surveiller, et le força à expédier au gouverneur un ordre en bonne forme d'ouvrir les portes de la ville. Le contre-coup de cette invasion des États de Charles fut la perte de la principauté de Phalsbourg pour Henriette, qui fut chassée de ses domaines et n'y revint jamais.

Le traité de Vincennes (1661) rendit Nancy à Charles IV, avec la réserve que les fortifications seraient démolies; mais il réunit Phalsbourg à la France avec Sarrebourg.

En 1679, Louis XIV envoya Vauban pour fortifier la place d'après les données et les règles de l'architecture militaire moderne. Les fossés furent taillés en plein roc, et, malgré la difficulté du travail, il fut rapidement achevé. La forme d'hexagone allongé et bastionné, adoptée par le grand ingénieur du dix-septième siècle, a subsisté jusqu'à nos jours. C'est à la même époque qu'il faut rapporter la construction de l'église. En 1713, ce qui restait du vieux château fut incendié pendant la guerre; mais la petite ville des anciens comtes palatins eut l'honneur d'arrêter les ennemis de la France.

Il restait encore en litige entre le roi de France et le duc de Lorraine certaines localités de la principauté de Phalsbourg. En 1718, elles furent laissées à la France par une convention régulière et définitive.

En 1744, pendant la guerre de la Succession d'Autriche, Phalsbourg empêcha encore les armées ennemies de pénétrer en Lorraine et dans les Trois-Évêchés.

Les alliés investirent la place en 1814 et la bloquèrent. L'histoire de son héroïque et victorieuse défense a été écrite avec un pittoresque et patriotique talent par Erckmann-Chatrian dans *le Blocus*, que nous citions plus haut. Il n'y a rien à extraire de cet ouvrage; il faut le lire en entier, et voir quel ardent amour du pays, quel dévouement simple et sublime, quel courage beau comme celui des héros de la Grèce et de Rome, animait, enflammait les cœurs de ces combattants qui ne se rendirent pas, et n'ouvrirent leurs portes que sur un ordre de celui qui devenait le souverain de la France. Voilà pour le côté guerrier de la ville. Quant au côté pittoresque, aux mœurs, aux habitudes, aux paysages de Phalsbourg et des environs, il n'y a qu'à lire *l'Histoire d'un paysan*, *le Conscrit de 1813*. Mittelbronn, les Quatre-Vents, les Baraques du bois de chênes d'en bas et d'en haut, avec leurs fraîches verdures ou leurs épaisses neiges, leurs ruisseaux, leurs vallons ombreux, sont devenus célèbres.

En 1815, les alliés se présentèrent de nouveau sous les murs de Phalsbourg; mais la guerre alla si vite que la brave ville n'eut pas occasion de montrer son courage.

Cette occasion lui a été glorieusement et douloureusement fournie par la dernière guerre. Une poignée de braves, enfermés dans des remparts devenus insuffisants par suite des progrès de l'artillerie moderne, a été assiégée par une armée nombreuse et bien approvisionnée de tout. Elle a accepté cette lutte inégale, et a pour sa part contribué à soutenir l'honneur de la France vaincue, écrasée, mais toujours fière et digne. Dans ce coin reculé des Vosges, ces quelques hommes, isolés, privés de toute communication avec la mère patrie, ont résisté jusqu'à la dernière cartouche, jusqu'à la dernière bouchée de pain, et quand il n'y eut plus rien à faire qu'à mourir sans même pouvoir se défendre, ils ont encloué leurs canons pour que l'ennemi ne pût pas s'en servir, ils ont brisé leurs armes pour que l'ennemi ne pût pas s'en faire un trophée, et, ouvrant leurs portes, ils l'ont laissé entrer dans ces rues encombrées de ruines fumantes, sur cette place si gaie jadis, et, en ce jour, silencieuse et triste comme la tombe, avec ses arbres hachés, sa terre fouillée et son église effondrée par les obus.

Phalsbourg a vu naître de vaillants hommes : le maréchal Lobau, les généraux Gérard, Latour-Foissac, Rettenbourg, et le colonel Forty, tué en l'an 7 à côté de la Tour-d'Auvergne. Leurs âmes ont dû être fières des Phalsbourgeois de 1870.

CONSTRUCTIONS NAVALES.

BOIS. — CLOUS. — TOILES.

Voyez, aux Tables, le Vocabulaire de marine.

Tous les bois ne sont pas également propres à devenir un vaisseau, et dans cet ouvrage si compliqué et si divers, différentes espèces de bois sont nécessaires.

Les bois compactes et solides conviennent aux parties submergées; les bois légers trouvent leur emploi dans les parties élevées du bâtiment. Ainsi, les membrures et la plus grande partie des bordages se font avec du chêne. On taille les avirons dans le hêtre, dans le sapin ou dans le frêne. L'orme sert aux pompes, aux caisses de poulies, aux barres de cabestans; on estime le gaïac pour les rouets de poulies. Le peuplier est un bois excellent pour la sculpture, et l'ébénisterie tire un grand parti du noyer. Le pin et le sapin fournissent les mâtures.

Les charpentiers, les perceurs, les menuisiers et cal-

fats, qui construisent un navire, ont besoin d'espèces de clous appropriés à leur ouvrage. La clouterie navale ne ressemble point à la clouterie commune qu'on emploie dans la construction de nos maisons : il y a les clous à bordage en fer et les clous à bordage en cuivre rouge; puis les clous à tête carrée et les clous à tête ronde; et, selon le vocabulaire pittoresque de la marine, viennent ensuite les clous à lattes de gabarits, les clous à ailes de mouche, à soufflets de forge, etc., suivant la place que ces clous tiennent dans le vaisseau.

Toute espèce de toile ne convient point à la voilure, et, selon le temps, la voile doit être résistante et forte, ou souple et légère. Elle doit tenir bon contre le vent ou céder doucement à la brise. Ces toiles en chanvre, qui sont fournies par l'industrie privée, sont tissées, en général, à Angers, à Rennes, à Strasbourg. On fait à l'étranger beaucoup de toiles à voiles en coton, et l'usage commence à s'en répandre en France.

COMPLAISANCE.

La complaisance est une monnaie avec laquelle les moins riches peuvent toujours payer leur écot

Mme DU DEFFANT.

LE MATÉRIEL SCIENTIFIQUE

DES OFFICIERS EN CAMPAGNE (1).

On ne saurait trop engager les officiers de tous grades à se procurer la carte des pays qu'ils ont à parcourir, soit aux environs de leurs garnisons, soit en se rendant d'une garnison dans une autre, et à l'avoir sans cesse à la main et sous les yeux. La comparaison d'une carte détaillée avec le terrain qu'elle représente est, sans contredit, l'exercice qui peut le plus contribuer à développer ce qu'on appelle le coup d'œil militaire.

L'évaluation des distances, celle des hauteurs, et en général des dimensions ou des directions relatives des accidents du terrain, sont singulièrement facilitées par la lecture de la carte. Les erreurs que l'on commet inévitablement au début se rectifient, s'atténuent peu à peu, et l'on est souvent surpris, quand on a acquis un peu d'habitude, du degré d'exactitude auquel on parvient, soit en lisant la carte, c'est-à-dire en la parcourant des yeux, sans recourir à l'emploi d'un compas ou d'une échelle divisée, soit en embrassant le terrain d'un point convenablement choisi.

Ces renseignements, d'autant plus complets que la carte est à une plus grande échelle, sont précieux à la guerre, dans toutes les circonstances, et dans tous les rangs de l'armée. Ils accoutument l'œil, et pour quelques-uns l'esprit, à franchir les distances et à concevoir les grands mouvements, les grandes opérations de la tactique et de la stratégie. Mais, pour en arriver à ce degré de puissance de pénétration, si nécessaire à l'homme de guerre moderne, il faut s'être exercé à passer des cartes de détail aux cartes à petits points (c'est-à-dire des cartes topographiques aux cartes chorographiques et géographiques), avoir beaucoup vu, beaucoup lu, comparé et médité. Du reste, le chef d'un simple détachement, aussi bien que le commandant d'un corps, a le plus grand intérêt à savoir au juste où il est, le chemin qu'il doit suivre pour se rendre au poste qui lui est assigné, et les obstacles ou les dangers qu'il peut rencontrer avant d'y arriver.

Voilà ce que les cartes aident si facilement à apprécier, parce qu'elles sont l'image du terrain, et les officiers qui tiennent à bien faire leur devoir partout et toujours ne devraient jamais en être démunis. Pour en tirer le meilleur parti possible, pour compléter les renseignements qu'elles fournissent et pour suppléer à ceux qu'on ne saurait raisonnablement s'attendre à y trouver, il peut être souvent utile et, dans bien des cas même, indispensable de recourir à quelques-uns des instruments suivants.

(1) Extrait d'une conférence faite à Bordeaux, à l'Association française pour l'avancement des sciences, par M. Laussedat.

DES MONTRES ET DES CHRONOMÈTRES.

Les montres ordinaires sont tellement répandues qu'il n'est pas nécessaire d'en recommander l'usage. Mais chacun sait, par sa propre expérience, qu'il en est bien peu qu'il ne faille remettre assez fréquemment à l'heure, si l'on ne veut pas s'exposer, par exemple, à manquer le départ d'un chemin de fer. A la guerre, il y a mille circonstances où il est tout aussi urgent d'avoir des montres bien réglées, et pour n'en citer qu'une, la plus importante entre toutes, le jour d'une bataille. Après avoir fait choix du terrain et désigné les emplacements des divisions, des brigades, des régiments même, le commandant en chef calcule ou fait calculer minutieusement le temps nécessaire aux différents corps pour franchir les distances qui les séparent du point qu'ils doivent occuper, en tenant compte du nombre et de l'état des routes et des chemins. Les heures de départ ne peuvent être convenablement fixées, ainsi que les heures d'arrivée, qu'au moyen de tous ces éléments dont les uns sont pris sur la carte, les autres fournis par des renseignements directs de gens du pays, par l'état de l'atmosphère, par la nature du sol, et dont le dernier enfin est donné par la montre du général en chef ou par celle de son chef d'état-major, de celui, en un mot, qui donne ou transmet les ordres. Si les montres des chefs de corps ne s'accordent pas entre elles et avec celle du chef d'état-major, il peut en résulter des retards de la part des uns, et, de la part des autres, une précipitation, qui troublent les combinaisons du commandant en chef et compromettent le sort de la journée. Les exemples de ces contre-temps dangereux abondent, et cependant il serait bien aisé de les éviter, en organisant un *service chronométrique* régulier dans l'armée, en temps de paix comme en temps de guerre. Chaque jour, à un moment déterminé, à six heures du matin ou à midi, au temps moyen de Paris, par exemple, l'heure pourrait être donnée au quartier général, par un signal, sur un cadran très-apparent ou par tout autre moyen facile à imaginer, selon les circonstances. Les officiers chargés de ce service seraient munis de chronomètres de poche aussi bien que les généraux et les chefs de corps; ils seraient exercés d'ailleurs à vérifier assez fréquemment la marche de ces chronomètres, à l'aide d'observations astronomiques simples, analogues à celles que font journellement à bord les officiers de la marine de l'État.

Le prix d'un chronomètre de poche, avec une aiguille qui bat la demie, le tiers ou les deux cinquièmes de la seconde, n'est pas beaucoup plus élevé, dès aujourd'hui, que celui d'une montre de luxe, et si l'usage s'en répandait dans l'armée, il n'y a pas de doute que leur construction se simplifierait en s'améliorant et que ce prix diminuerait encore.

L'emploi d'une montre à secondes pour calculer la distance d'une batterie, par le temps écoulé entre l'instant où le feu sort de la bouche d'une pièce et celui où le bruit de l'explosion arrive à l'oreille, est assez connu pour qu'il soit inutile de s'y arrêter. Il suffit, comme on sait, de supposer que, la lumière se transmettant en quelque sorte instantanément, le son parcourt seulement 340 mètres par seconde environ, ou plus simplement encore un kilomètre en trois secondes.

Enfin, les chronomètres et même les montres ordinaires se prêtent à une foule d'autres usages, par exemple la mesure de la vitesse des projectiles, celle d'un cours d'eau, ou encore celle d'une troupe à cheval aux différentes allures, d'une colonne d'infanterie, d'un cavalier isolé ou d'un simple piéton.

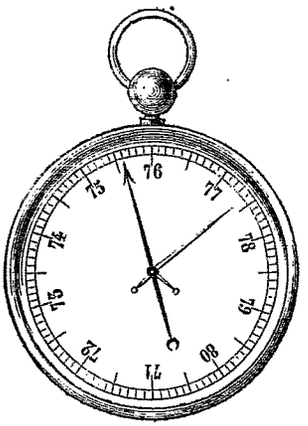
On a une très-bonne montre à secondes (trotteuse) au prix de 200 francs. A défaut d'une montre à secondes ou d'un chronomètre, le battement d'un pouls normal donne à très-peu près l'intervalle d'une seconde.

DU BAROMÈTRE ANÉROÏDE (1).

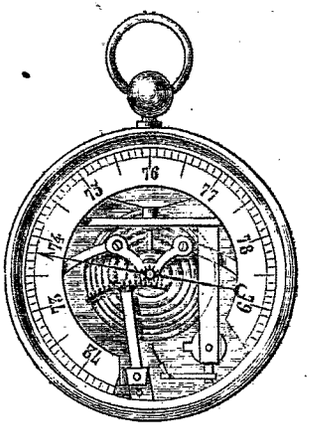
On construit, depuis quelques années, des baromètres anéroïdes du volume d'une montre et d'un prix très-peu élevé (40 à 60 francs). Ces instruments peuvent servir soit à la prédiction du temps, soit à l'évaluation des hauteurs dans les pays assez accidentés, et surtout dans les contrées montagneuses.

Prédiction du temps. — Tous les militaires savent combien il serait utile de connaître à l'avance l'état de l'atmosphère, soit pour faire une longue étape, soit pour exécuter une opération militaire projetée, et qu'il pourrait convenir de hâter ou de retarder en cas de changement de temps. Or, jusqu'à présent, le baromètre est le meilleur instrument que l'on puisse consulter pour se renseigner à cet égard avec quelque certitude ou tout au moins avec un certain degré de probabilité.

Quand on reste dans la même station ou seulement à la même hauteur au-dessus du niveau de la mer, la manière de faire usage des indications du baromètre est assez connue, et bon nombre de nos cultivateurs savent aujourd'hui, aussi bien que les marins, que huit ou neuf fois sur



Baromètre Richard.



Baromètre Bréguet.

dix, on peut prévoir le temps qu'il fera, au moins vingt-quatre heures à l'avance (2). Quand on se déplace, il faut avoir le plus grand soin de tenir compte avant tout des différences de niveau des stations auxquelles on observe successivement, différences qui sont souvent données sur les cartes topographiques et qu'on ne peut évaluer à leur tour exactement, au moyen du baromètre lui-même, qu'en tenant compte des variations de la pression atmosphérique, ainsi que nous allons l'expliquer.

Évaluation approchée des hauteurs relatives. — En parcourant rapidement un pays accidenté, on parvient à évaluer, pour ainsi dire spontanément, ou par un calcul de tête des plus faciles (tant de mètres par millimètre, selon l'altitude moyenne), les hauteurs relatives des différents points où l'on note la pression barométrique, et cela avec une approximation déjà bien suffisante pour les besoins ordinaires de la guerre. Si, plus tard, on peut se procurer pour les dates et les heures où l'on a fait les observations (heures et dates qu'il faut, par conséquent, avoir soin de noter) la pression indiquée par un baromètre situé ou laissé au besoin dans une station qui ne soit pas trop éloignée, dans un rayon d'une dizaine de lieues, par exemple, un calcul très-simple permet de déterminer les cotes de niveau, et même, quand on a un repère, les altitudes absolues de chacun des points où l'on a observé le baromètre.

Dans le premier cas, c'est-à-dire quand on se contente de la comparaison des indications successives d'un baromètre unique, on ne doit guère compter que sur une approximation de quelques dizaines de mètres. Quand on a recours aux observations simultanées faites dans deux stations, cette approximation peut devenir assez grande, sans qu'il soit permis, toutefois, de compter sur moins de 10 mètres (1).

Les baromètres anéroïdes sont dès à présent très-répandus, et leur usage est devenu familier dans presque tous les rangs de la société. On doit les recommander à tous ceux qui désirent s'exercer à l'art des reconnaissances; ils prendront goût à s'en servir dès qu'ils auront vu avec quelle facilité on obtient des résultats utiles et d'une précision qui surprend souvent pendant les premiers temps.

La fin à une autre livraison.

(1) Anéroïde (du grec *a* privatif, et *aer*, air). Ce baromètre a été inventé en 1847 par Védy.

(2) Il y a quelques précautions à prendre pour se servir avantageusement du baromètre : c'est en combinant ses indications avec celles du thermomètre et avec quelques autres pronostics que l'on parvient presque sûrement à prévoir le temps.

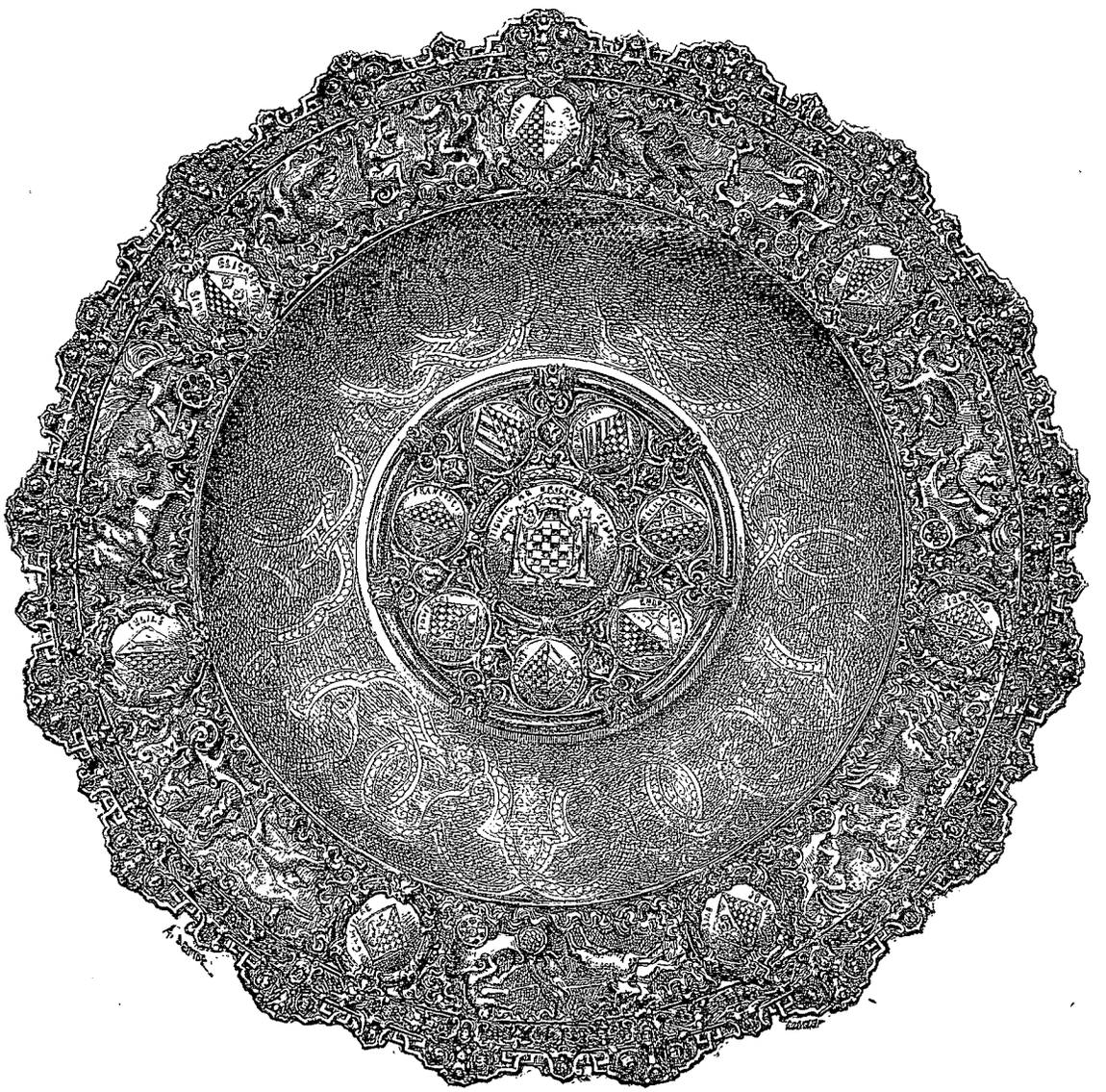
(1) Il y a des baromètres destinés uniquement à la prédiction du temps, et qui portent inscrits sur leur cadran les mots sacramentels : *Tempête, Grand vent, Pluie, Variable, Beau, Beau fixe, Très-sec.* Ce cadran parlant est mobile, et il faut avoir soin de le disposer convenablement selon l'altitude à laquelle on installe le baromètre, construit d'ailleurs généralement pour des pays de plaines ou de plateaux peu élevés. Pour les baromètres de *campagne* ou de *montagne*, ce cadran, toujours insuffisant, devient tout à fait inutile, et il faut le supprimer; on doit se servir exclusivement du mouvement de l'aiguille sur la graduation en millimètres, pour la prédiction du temps aussi bien que pour l'évaluation des hauteurs.

Les baromètres devant être soumis à de fortes variations de pression, on pourrait craindre que l'élasticité du métal, dont le jeu sert précisément à manifester ces variations, ne vienne à s'altérer, ce qui fausserait les indications fournies par l'instrument. Il faut donc comparer, aussi souvent qu'on le peut, le baromètre anéroïde avec des baromètres à mercure, pour s'assurer de sa sensibilité et de son exactitude.

Des expériences faites en 1866, avec beaucoup de soin, ont démontré que jusqu'à une altitude de plus de 2000 mètres des différences de niveau qui ont atteint 1 600 mètres pouvaient être évaluées en moyenne à 5 ou 6 mètres près, le plus grand écart de cette moyenne étant exceptionnellement de 10 mètres. (*Rapport de la commission militaire à l'Exposition universelle de 1867.*)

PLATEAU EN VERMEIL.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — ITALIE.



Plateau en vermeil du dix-septième siècle. — Dessin de Lemot.

Lorsqu'on a lu attentivement la savante histoire de Bologne par Alberti, on est édifié sur cette opulente famille Pepoli, dont l'origine remonte au quatorzième siècle, et qui, après des fortunes diverses, finit par s'allier aux plus grandes maisons de l'Italie, de la France et du Portugal.

Ce fut, selon toute probabilité, un Pepoli du dix-septième siècle qui fit exécuter ce merveilleux plateau, afin de perpétuer d'une façon durable les grandes alliances dont sa famille s'honorait.

Il n'était déjà plus question que d'une façon bien vague, à cette époque, des vastes opérations financières qui avaient fait de Romeo Pepoli le plus riche citoyen de Bologne.

On se rappelait seulement que son fils Taddeo avait régné onze ans sur cette cité opulente, et les amis de la famille financière aimaient à supposer que s'il n'avait pu se maintenir au pouvoir après avoir assumé sur sa tête la haine des populations, c'était surtout à l'esprit versatile des petites républiques italiennes du quinzième siècle qu'il fallait s'en prendre. On oubliait alors bien de sérieux griefs dont l'histoire nous a conservé le souvenir (1).

Les Pepoli de Bologne et les Pepola de Venise portaient échiqueté d'argent et de sable (2); c'est ce blason qui figure au centre de notre plateau. Autour de l'écusson on lit la devise : *Antiquæ ab origine gentis* (D'une famille d'origine ancienne). Peut-être ces paroles orgueilleuses, qui avaient été adoptées très-probablement aussi par l'auteur de la famille, faisaient-elles sourire les vrais connaisseurs en fait de questions héraldiques. Le plus riche citoyen de Bologne, la Grasse, n'avait pas craint de les adopter. On sait d'ailleurs qu'au quatorzième siècle la faction de l'Echiquier avait dominé un moment dans la cité, en proie alors aux guerres civiles. Les mots *Non rivolto* (Je ne varie point) qu'on lit au-dessus de la couronne sont plus significatifs peut-être que la devise; ils indiquent avec quelle sûreté les Pepoli marchaient à leur but.

(1) Voy. *Istoria di Bologna*, etc. Bologne, 1541-1543, in-4°, avec deux suppléments par Caccianemici. — Voy. également Savioli et Sismondi.

(2) Voy. Jouffroy d'Eschavannes, *Armorial universel*, t. II.

Le plateau est fait sans doute pour charmer les regards; mais c'est un monument d'une incontestable jactance. L'artiste habile auquel on doit cette pièce admirable d'orfévrerie a su, du reste, marier les blasons divers dont l'emploi lui était prescrit au travail le plus délicat. Il a su mêler, on s'en aperçoit aisément, de la façon la plus intelligente, ces écussons divers aux petits bas-reliefs qui servent à relever si ingénieusement son ornementation. Nous nous garderons bien de les décrire en multipliant les détails héraldiques. Une note rapide sur un chef-d'œuvre d'orfévrerie n'est pas un traité de blason. Nous désignerons toutefois les principaux. Le plus important sans contredit est celui de l'illustre famille des Colonna, qui donna un grand capitaine à la bataille de Lépante et deux papes fameux à la chrétienté. Les Colonna, dont l'origine remontait au onzième siècle, portaient de gueules à la colonne d'argent, la base et le chapiteau d'or couronné d'or. Un duc Pepoli (Jean-Joseph) avait épousé Portia Colonna. Viennent ensuite les Acquaviva, alliés aux Colonna et aux Pepoli; ils portent d'or au lion d'argent. Beccaria de Serravalle figure également non loin de ces noms illustres; il porte d'azur à deux pyramides d'or. On distingue aussi le blason des Caraffa, de gueules à trois fasces d'argent; puis celui des Rossi, d'azur au lion d'argent. A ces blasons de grandes familles italiennes se mêlent quelques écussons étrangers : tel est celui de Portugal Lemos, comte d'Assumar et de Valença, d'argent à cinq écussons d'azur posés en croix; puis le blason français de Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, portant la croix pommetée et vidée d'or, etc.

Malheureusement, de simples noms de baptême remplacent sur ces nombreux écussons les noms patronymiques dont l'adjonction eût fait disparaître toute espèce de doute. Il faut s'en tenir au langage du blason, avec lequel notre époque est infiniment moins familière qu'on ne l'était au dix-septième siècle.

Les petits bas-reliefs qui courent si élégamment le long du plateau n'ont plus déjà peut-être la pureté qu'ils eussent eue au temps de Benvenuto Cellini; mais leurs groupes mythologiques sont à la fois ingénieux et gracieux. C'est Vénus traînée sur son char par des cygnes au col onduleux; c'est Pandore offrant peut-être à Epiméthée la boîte en forme de coupe d'où vont s'échapper tant de maux; c'est Mercure brandissant son caducée et voyageant sur son véhicule céleste, chargé de quelque divin message; c'est Junon sur son char qu'emportent deux cerfs élégants, et que l'on reconnaît à l'oiseau symbolique que lui consacrait l'antiquité. Tous ces chars prétendus antiques, entraînés de façons si diverses et dont nous abrégeons la nomenclature à dessein, prennent toujours dans ce précieux travail des formes bizarres et qui attestent une certaine altération du goût; mais, en somme, quelques-uns d'entre eux sont charmants; ils sont parfois d'une certaine originalité, et les animaux divers qu'on y a attelés sont d'un mouvement admirable.

Exécuté à une époque où la tradition des maîtres primitifs s'effaçait visiblement, notre plateau de vermeil offre encore cependant la preuve que l'orfévrerie italienne ne perdit jamais, d'une façon absolue, le sentiment des vrais principes de l'art. Au temps où rien n'altérait encore sa pureté, elle jouait un rôle qui lui venait naturellement des anciens et qui se ressentit toujours de son origine. Les orfévres tenaient un rang éminemment honorable dans les petites républiques du moyen âge. Parmi les grands peintres et les grands sculpteurs qui se réunirent, par exemple, pour faire un vrai cortége d'honneur à Perino del Vaga, dont la présence à Rome était une sorte d'événement, il y avait, nous dit Vasari, de simples orfévres, et les artistes les plus célèbres ne dédaignaient pas de les admettre parmi eux. On ne saurait l'oublier; le grand Brunelleschi, entre autres, avait commencé par travailler les métaux. M. Alfred Dumesnil l'a dit avec raison dans son livre de *l'Art italien* : « Peintres, sculpteurs, sortent de l'orfévrerie, s'élèvent à la sculpture, puis à la peinture, et souvent y réunissent l'architecture; de l'orfévrerie naît la gravure. L'admirable, au quinzième siècle, est que presque tous les artistes commencent par être ouvriers. »

LES ROBINSONS DE L'ILE AUCKLAND.

Fin. — Voy. p. 182, 186, 194, 206, 210, 219.

TOURMENTE ET FAMINE. — ARRIVÉE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE. — RETOUR DE M. MUSGRAVE A L'ILE AUCKLAND. — DÉLIVRANCE DE GEORGES ET DE HARRY.

La distance qu'il fallait franchir pour atteindre la Nouvelle-Zélande était de trois cents milles (cent lieues); avec un bon vent, cette traversée pouvait se faire en cinquante ou soixante heures. La première journée se passa bien; la barque se comportait vaillamment. Mais, vers le soir, le temps changea, le vent augmenta et prit bientôt les proportions d'un ouragan. Les vagues devinrent énormes; chacune d'elles enlevait l'embarcation sur sa crête pour la précipiter ensuite dans un abîme. C'était une suite d'ascensions et de descentes vertigineuses. Quoique habitués à naviguer, les trois marins furent pris du mal de mer. Pendant la nuit, le temps empira encore; des averses de grêle et de neige tombèrent presque sans interruption. Le lendemain, les bourrasques continuèrent; après trente heures de jeûne, le petit équipage voulut manger un peu, mais les morceaux de phoque rôti que l'on avait emportés avaient été mouillés par l'eau de mer, qui pénétrait par les jointures de la barque, et étaient complétement gâtés; on dut les jeter. La situation devenait de plus en plus critique; il fallait à chaque instant carguer les voiles; on n'avançait plus que dans les courts intervalles des rafales. Vers six heures du soir, on courut un péril extrême. Une lame s'abattit sur l'esquif, l'enveloppa dans ses replis et le roula comme un bouchon, lui faisant faire plusieurs tours sur lui-même. Les trois hommes, entraînés sous l'eau, ne purent retenir un cri d'angoisse; ils se crurent perdus. Ils auraient été inévitablement emportés et noyés, s'ils n'avaient été attachés dans leurs fourreaux de toile. Ils étaient à demi asphyxiés, mais le bateau ayant retrouvé sa position normale, grâce au lest qui avait été assujetti dans le fond, ils reprirent haleine et revinrent à eux.

La journée et la nuit du 21 furent non moins horribles. La barque fut roulée deux fois comme la veille dans l'espace d'une demi-heure.

Le quatrième jour ne mit pas encore un terme aux souffrances des malheureux fugitifs. Il ne leur arriva pas de nouvel accident, mais ils étaient mouillés par l'eau de mer, transis de froid, brisés de fatigue, épuisés par l'insomnie et par le manque de nourriture. A tous leurs maux se joignait le supplice de ne voir aucune terre apparaître à l'horizon. Cette journée et la nuit qui la suivit leur parurent interminables.

Enfin, le matin du cinquième jour, une côte se montra dans le lointain. Ce devait être celle de l'île Stewart, la plus petite et la plus méridionale des trois îles qui composent l'archipel de la Nouvelle-Zélande. Les pauvres navigateurs étaient dans un tel état de souffrance et d'abattement, qu'à peine leur cœur fut-il traversé par un éclair de joie. D'ailleurs le vent était tout à fait tombé, bien que

la mer fût toujours grosse; ils n'avançaient plus du tout. Ils essayèrent de ramer, mais leurs bras défaillants n'avaient plus la force de manœuvrer les avirons. Ils passèrent la nuit sur mer, risquant d'être entraînés au large et de périr après avoir presque touché au port.

Le lendemain, quand le jour parut, la terre s'offrit encore à leurs yeux. Une brise favorable s'étant élevée, ils réunirent tous leurs efforts pour déplier la voile; ils y réussirent, et, à onze heures du matin, ils entrèrent dans une baie, dont la côte était déserte et paraissait inhabitée. Enfin, au tournant d'une pointe, ils virent une anse bordée de huttes et de jardins. C'était bien l'île Stewart. Plusieurs indigènes allaient et venaient sur la plage, causaient en gesticulant; des femmes étendaient des filets. Un Européen, que l'on reconnaissait à la blancheur de sa peau, se promenait, accompagné d'un chien qui gambadait autour de lui. Le chien aperçut la barque et se mit à aboyer du côté de la mer : les hommes regardèrent et firent des signaux; les naufragés avaient été vus.

Le canot toucha le rivage; les indigènes, qui avaient couru vers lui, l'entourèrent; ils aidèrent les naufragés à en sortir et les conduisirent, en les soutenant sous les bras, car ils étaient trop faibles pour marcher sans appui, à la demeure de l'Européen, qui leur offrit une cordiale hospitalité. L'aspect d'une maison confortable, la vue d'un jardin où poussaient des légumes et des arbres fruitiers, et surtout les soins dont ils étaient l'objet de la part de M. Cross, leur hôte, remplissaient leur cœur d'une joie indicible. Une heure après, soulagés par un bain d'eau chaude, revêtus d'habits secs et propres, ils prenaient place à une table couverte de mets variés qui se disputaient leur convoitise; mais le besoin de repos l'emportait même sur la faim, et un irrésistible sommeil mit bientôt fin au repas.

Le lendemain, M. Cross les transporta, sur un cutter qui lui appartenait, à Invercargill, dans la principale île du groupe de la Nouvelle-Zélande, où ils trouvèrent les soins médicaux dont ils avaient besoin et qui étaient surtout nécessaires à M. Raynal, plus éprouvé que ses deux compagnons par tant de fatigues et de souffrances. Leur première démarche fut d'annoncer aux autorités du port la perte du *Grafton* et de demander l'envoi d'un prompt secours aux deux naufragés restés aux Auckland. Cette demande n'ayant obtenu qu'une promesse dont la réalisation pouvait subir de longs délais, par suite de l'absence de tout navire disponible, on résolut de se servir du petit cutter de M. Cross, de l'armer aux frais de quelques souscripteurs volontaires, et d'aller immédiatement délivrer les deux pauvres captifs. La plus grande difficulté était de trouver un officier expérimenté et résolu : elle disparut, grâce à M. Musgrave, qui, avec une abnégation admirable, sacrifiant à ce qu'il considérait comme un devoir son impatient désir de rejoindre sa famille en Australie, offrit de commander l'expédition. Cinq jours après son débarquement, le brave capitaine repartit pour l'île Auckland.

L'entreprise, dans les conditions où on l'exécutait, était hasardeuse. Elle réussit cependant. Le quarante-neuvième jour après son départ, au moment où l'on commençait à concevoir de vives inquiétudes, M. Musgrave rentra avec le cutter dans le port d'Invercargill; il ramenait Georges et Harry, qu'il avait retrouvés vivants, mais désespérés, n'attendant plus de secours et qui, en le revoyant à l'improviste, s'étaient évanouis de bonheur. « Non, jamais, dit M. Raynal, je n'oublierai l'immense joie que nous ressentîmes en nous retrouvant tous les cinq, sains et saufs, sur une terre hospitalière. Nous nous jetâmes avec transport dans les bras les uns des autres; nous ne pouvions prononcer qu'un seul mot : Sauvés! sauvés! »

En retournant à la Nouvelle-Zélande, le capitaine Musgrave eut la curiosité de visiter la partie septentrionale de l'île Auckland, dont il longeait la côte. Il jeta l'ancre dans la baie de Port-Ross, à la pointe nord de cette île, et il fit sur le rivage une découverte qui le frappa d'étonnement. Sous les débris d'une hutte effondrée il trouva le cadavre d'un homme dont la mort remontait à plusieurs mois. Quelques semaines plus tard, un journal anglais, qui tomba par hasard entre les mains de M. Raynal, donna l'explication de ce mystère. Tandis que le *Grafton* faisait naufrage dans le port de Carnley, un autre navire venait se briser, à l'extrémité opposée de l'île Auckland, dans la baie de Port-Ross. C'était l'*Invercauld*, bâtiment de 1100 tonneaux, qui se rendait de Melbourne à Valparaiso. Sur vingt-cinq hommes d'équipage, six se noyèrent, dix-neuf parvinrent à gagner le rivage. Mais, au lieu de rester unis, de s'organiser en société, d'établir parmi eux une règle, une discipline, et de se livrer à un travail régulier, ces dix-neuf hommes se dispersèrent dans l'île. Trois seulement, qui étaient restés ensemble et s'étaient établis dans l'île Enderby, le capitaine, le second et un des matelots, furent recueillis, au bout d'un an, par un brick portugais, et purent regagner l'Angleterre. Les autres ne reparurent pas et sans doute périrent de faim. L'homme mort trouvé dans la cabane écroulée par M. Musgrave, était évidemment un de ces malheureux matelots qui avaient succombé aux privations et à l'isolement.

Cette nouvelle extraordinaire causa la plus vive émotion aux naufragés du *Grafton*, qui, eux, avaient été tous épargnés. Ils sentirent combien, relativement à l'équipage de l'*Invercauld*, ils avaient été favorisés, et reconnurent qu'ils étaient redevables de la vie à leur volonté persévérante de ne pas s'abandonner eux-mêmes et de subordonner tous les efforts individuels au salut commun.

L'ÉMIGRANT.

DÉPART ET RETOUR.

NOUVELLE.

I

Dans une chambre obscure, au fond d'une ruelle de Lille, une jeune femme préparait le repas du soir. Elle allait et venait, attisant le maigre feu, taillant le pain bis dans la soupière, essuyant la table, et jetant de temps à autre un regard de tendresse vers une petite fille de cinq ou six ans, qui balançait en chantonnant un petit berceau d'osier où dormait un enfant de quelques mois. On était en hiver, et il faisait froid dans la chambre, car le feu de la cheminée n'était évidemment bon qu'à faire cuire le souper.

— Maman, dit la petite fille, voilà Jeau qui dort; je peux aller me chauffer, n'est-ce pas?

La mère soupira, et prit dans ses mains les mains glacées de l'enfant, qu'elle approcha de sa bouche pour les réchauffer de son haleine. La petite se mit à rire.

— Oh! que c'est bon! C'est plus chaud que le feu!

— La soupe te réchauffera encore mieux, Marie; j'entends ton père qui vient, va lui ouvrir.

En effet, un homme de haute taille entra dans la chambre dès que Marie eut ouvert la porte. Il enleva la fillette dans ses bras et l'embrassa; puis il vint à sa femme.

— Bonsoir, la ménagère! Tout le monde va-t-il bien ici?

— Très-bien! répondit-elle d'une voix qu'elle tâchait de rendre enjouée. Le souper est prêt : assieds-toi là, mon pauvre Julien; tu dois avoir faim.

— Mais non, pas trop ! dit l'ouvrier, qui prit sa fille sur ses genoux, et commença à manger, non sans avoir mesuré du regard la quantité de nourriture que contenait la soupière.

Il mangea d'abord lentement, regardant sa petite Marie, et évidemment préoccupé par l'idée d'attendre pour prendre sa part que l'enfant se fût fait la sienne. Alors il ajouta quelques cuillerées de soupe dans l'assiette de sa femme, en disant qu'une nourrice doit penser à son nourrisson, et fit ensuite disparaître ce qui restait avec une vivacité qui témoignait de plus d'appétit qu'il n'avait voulu en avouer.

Quand il ne resta plus rien de la soupe, du chou et du pain qui composaient le souper de la famille, la jeune femme prit la petite Marie et alla la mettre au lit. Le père demeura les coudes sur la table et la tête dans ses mains, et il entendit l'enfant dire en terminant sa prière du soir : « Mon Dieu, envoyez beaucoup d'ouvrage à papa » ; et ajouter après une pause : « Et faites que je devienne grande tout de suite pour travailler moi aussi. »

Cette naïve prière émut sans doute Julien, car lorsque sa femme revint vers lui, après avoir lavé les assiettes et remis tout en ordre, elle le trouva le visage baigné de larmes.



Émigrants. — Le Départ. — Dessin de Pauquet, d'après une lithographie publiée par MM. Dusacq et Cie.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-elle en s'asseyant devant lui et en détachant ses mains de son front.

— Nous n'avons pas de chance, ma pauvre Thérèse ! Les travaux devaient durer tout l'hiver, et c'était du pain assuré. Les voilà arrêtés pour je ne sais combien de temps. L'entrepreneur vient de faire faillite.

Thérèse pâlit.

— Il ne faut pas se décourager, mon ami, dit-elle en s'efforçant de sourire. Il faut espérer que tu trouveras de l'ouvrage ailleurs, et en attendant je vais aller demain m'offrir à une fabrique. Marie gardera le petit, et la vieille voisine, qui est très-complaisante, viendra de temps en temps voir comment ils vont tous les deux. Moi, je rentrerai pour faire le dîner, le souper, et donner à boire au petit ; tout s'arrangera très-bien.

L'ouvrier secoua la tête.

— Je ne veux pas que tu ailles en fabrique : ta place est ici avec les enfants. Nous avons encore un peu d'argent, et j'aurai bien du malheur si je ne trouve pas du travail, ici ou ailleurs. Tu ne tiens pas à demeurer à Lille, n'est-ce pas ?

— Oh ! non : les petits ne sont pas heureux ici, c'est sombre et humide, et Marie me demande souvent pourquoi on n'y trouve pas de prairies avec des marguerites, comme à Bergues, au bord du canal. Si tu pouvais trouver de l'ouvrage dans une petite ville, comme les enfants y seraient bien !

— Et toi ?

— Moi, je serai bien partout avec toi. Mais où vas-tu ? Tu sors ? il est bien tard !

— Je vais au cabaret... Oh ! mais, pas pour boire ; je trouverai peut-être à me renseigner sur l'ouvrage. Je reviens à l'instant.

Et Julien sortit. Il était fort triste de se trouver ainsi sans travail ; mais il se disait après tout que deux enfants, et une femme comme Thérèse, sont plutôt un encouragement qu'une charge pour un homme de cœur. Il fut en cinq minutes à la porte du cabaret du Coq-Huppé. Cette

porte, il la connaissait mieux que l'intérieur du cabaret; il y avait souvent quitté des camarades altérés qui n'avaient pas pu réussir à lui faire partager leur soif. Ce soir-là, il entra. Le Coq-Huppé était fort agité : on y parlait, on y criait, on y pérorait de façon à donner les plus belles espérances au maître de l'établissement, qui se frottait les mains en se disant : Comme ces gens-là vont avoir le gosier sec !

— Tiens ! Julien ! quelle rareté ! s'écria un des buveurs, qui faisait face à la porte et avait vu entrer l'ouvrier.

— Julien ! Julien ! par ici ! crièrent les autres. Sais-tu la nouvelle? Pars-tu pour Aménaïde?

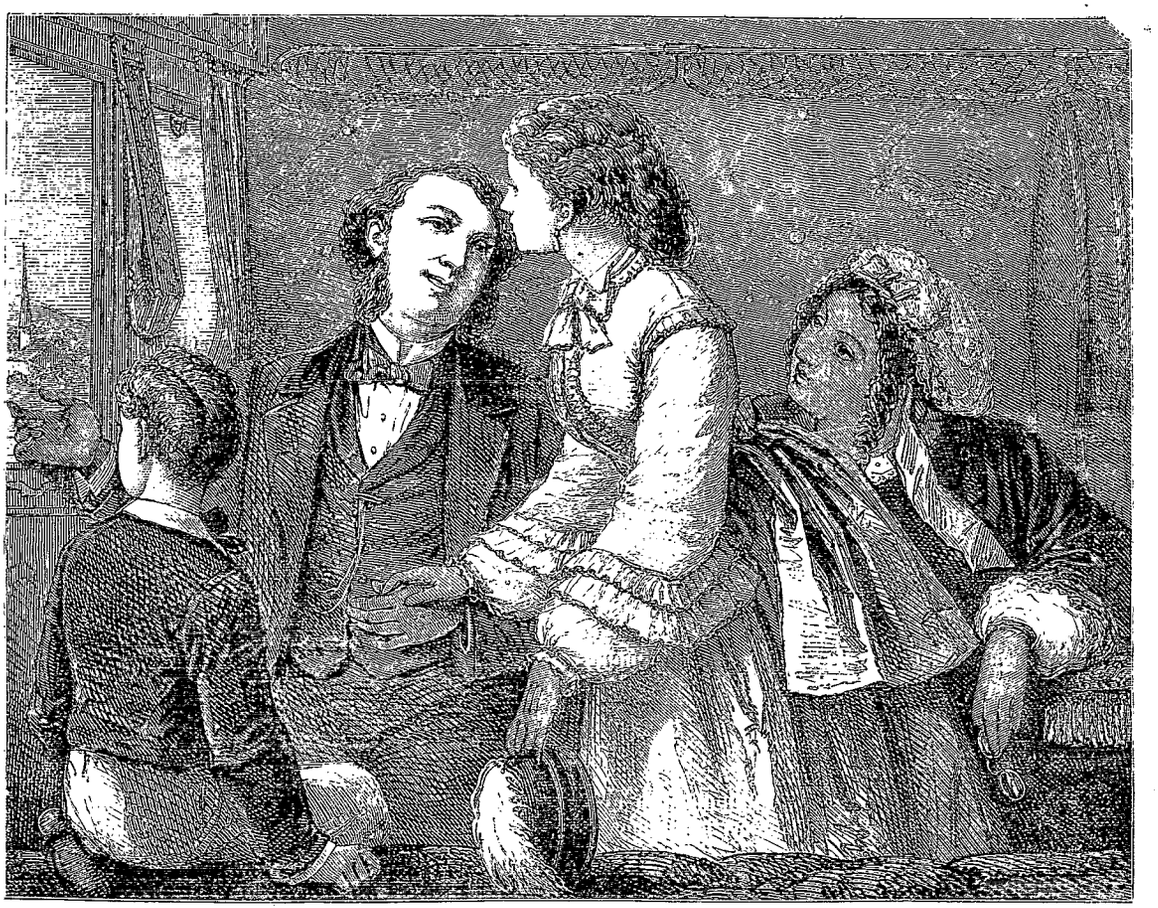
— Aménaïde ! dites donc Adélaïde, reprit Dankin, le savant de la bande.

— Bah ! c'est toujours un nom de femme ! Qu'est-ce que ça fait, Adélaïde, Aménaïde, ou autre chose?

— Un pays superbe, où il y a des fourmis grosses comme des hannetons, des canards qui ont du poil au lieu de plumes, des serpents de toutes les grosseurs, et un tas d'autres agréables bêtes !

— Un pays où l'on marche la tête en bas, parce qu'il est aux Antipodes ! J'ai entendu dire ça à un savant.

— Voyons, interrompit Julien, expliquez-moi un peu de quoi il s'agit : je n'y comprends rien du tout.



Le Retour. — Dessin de Pauquet, d'après une lithographie publiée par MM. Dusacq et Cie.

— Voilà, reprit Dankin. Il est arrivé ici un Anglais, qui cherche des ouvriers français pour les emmener au bout du monde, plus loin que l'Amérique, dans un pays qu'on appelle l'Australie. Il paraît qu'on y bâtit beaucoup de villes, et que les maisons s'y font vite, les murs, s'entend, car pour le dedans, ils manquent de bons menuisiers, de bons peintres, enfin de tous les métiers qui demandent du talent. Il paraît qu'on est riche dans ce pays-là, car l'Anglais promet une belle paye, si belle que ça a l'air d'une attrape. Il vous emmène gratis, sur un bateau qui est en chargement à Boulogne, et si l'on veut emmener sa famille, il s'en charge aussi.

— Et il cherche des menuisiers? demanda Julien.

— Sans doute. Est-ce que tu veux y aller?

— Pourquoi pas? Où demeure-t-il, ton Anglais?

— A l'hôtel d'Albion, parbleu ! Il s'appelle M. Smith. Vas-y voir : tu n'es pas sot, tu sauras bien connaître s'il est de bonne paye, ou si c'est un de ces gens qui cherchent à exploiter le pauvre monde.

Julien courut à l'hôtel d'Albion. M. Smith, informé qu'un ouvrier demandait à lui parler, ordonna qu'on l'introduisît sur-le-champ.

C'était un grand homme grave qui portait des lunettes, à travers lesquelles il fixa sur Julien un regard perçant. L'ouvrier tournait sa casquette entre ses mains et se demandait un peu tard comment il ferait pour s'expliquer avec cet Anglais, puisqu'il ne savait pas un mot de sa langue. Il fut bientôt tiré d'embarras, car M. Smith lui dit dans un français que son accent britannique n'empêchait pas d'être très-clair :

— Que voulez-vous, mon ami? Vous venez sans doute vous engager pour Adélaïde?

— Pardon, Monsieur, pas tout à fait... Je voudrais d'abord savoir où c'est, et puis ensuite ce qu'on y fait, ce qu'on y gagne; et puis aussi... il faut que j'en parle à ma femme.

— Ah ! vous avez une femme ! Viendrait-elle avec vous?

— Il le faudrait bien, et les marmots aussi. Ils sont deux, et il y en a un qui tette encore. Qui est-ce qui leur gagnerait leur vie quand je serais parti?

— Bien! bien! A-t-elle un métier, votre femme?

— Elle était repasseuse quand nous nous sommes mariés; elle allait en journée, et elle ne manquait pas d'ouvrage; mais quand on est mère de famille, il faut garder la maison, et l'on ne gagne plus rien.

— Très-bien! Elle trouverait de l'ouvrage à faire chez elle, et elle serait bien payée: on manque aussi de repasseuses là-bas. Nous pourrons l'emmener à moitié prix, et vous rembourserez son voyage sur vos bénéfices de la première année. Quel est votre métier, à vous?

— Je suis menuisier en bâtiments, Monsieur, et, ce n'est pas pour me vanter, mais je ne suis pas des plus maladroits: on me confiait toujours les pièces difficiles à ajuster. Je m'entends à faire les portes, les fenêtres, tous les détails intérieurs d'une maison: j'ai même fait un peu d'ébénisterie.

— Très-bien! très-bien! Vous voulez savoir où c'est, Adélaïde? Voilà une carte. Suivez mon doigt: voici Lille; nous allons à Boulogne par le chemin de fer. Là, nous nous embarquons; nous faisons la traversée, qui dure plus ou moins, selon le vent, et nous arrivons à Adélaïde, une ville neuve qui grandit tous les jours; avec de l'activité vous pouvez y faire votre fortune. Le climat est excellent, le pays est beau, et l'on y vit plus au large que dans cette vieille Europe. En arrivant, je vous garantis de l'ouvrage, payé selon votre habileté, et votre femme en trouvera bien vite, elle aussi. Cela vous va-t-il?

— Je vous dirai cela demain, Monsieur.

— Oui, oui, vous voulez en parler à votre femme. Il faut aussi que je prenne des informations sur vous: vous allez me dire chez qui vous avez travaillé, et votre nom. Je vous ai regardé; vous avez la figure d'un honnête homme, je m'y connais; mais je dois à mes associés de bons renseignements sur tous les ouvriers que j'emmène. D'ailleurs, il faut que je sache de quoi vous êtes capable pour fixer votre salaire. A demain donc!

— A demain, Monsieur!

Et Julien se retira.

Il était fort ému. Sans doute, la vie qu'il menait n'avait guère de charmes, et la pauvre chambre qu'il habitait était un bien triste séjour; mais pourtant l'idée de quitter la France lui faisait froid au cœur. La patrie, c'est comme le bonheur, c'est comme la santé; on n'y pense pas quand on les possède, mais si l'on vient à les perdre, on en comprend tout le prix. Thérèse décidera, se dit-il.

Elle l'attendait, inquiète; il avait beaucoup tardé. Elle aussi frémit à l'idée de s'en aller si loin; mais, si le climat était bon, si les enfants devaient s'y trouver mieux que dans leur triste chambre de Lille (1), pourquoi n'irait-on pas dans ce pays inconnu? D'autres hommes y vivaient, d'autres enfants s'y élevaient; on y resterait quelques années, et l'on en reviendrait à l'abri de la misère; et si l'on ne pouvait pas revenir... Eh bien, la patrie d'une femme n'est-elle pas partout où se trouvent ses enfants et son mari? Thérèse encouragea donc Julien; elle lui recommanda seulement de bien s'informer du pays avant de se décider. Et le lendemain matin, quand il fut sorti, elle s'occupa de tout préparer comme pour un lointain voyage, et travailla sans relâche afin de penser le moins possible et de ne pas ouvrir son cœur aux regrets.

Le soir, Julien rentra avec son engagement signé; il avait la plus haute paye, et le bateau qui emportait les émigrants devait mettre à la voile dans quinze jours.

(1) De grandes améliorations ont depuis rendu les logements d'ouvriers à Lille plus sains et plus confortables.

II

— Les voyageurs pour Boulogne, en voiture! crie un employé; et les voyageurs, traînant leurs enfants et portant leurs menus bagages, se hâtent vers les wagons. Julien est là, actif, affairé; il tient par la main sa fille étonnée de tout ce qu'elle voit, et porte un lourd panier où Thérèse a enfermé tout ce qui sera nécessaire aux enfants pendant la route, et aussi quelques provisions de bouche: tout est si cher aux buffets et dans les hôtels! Elle a enveloppé son nourrisson dans un gros châle, et elle le serre contre son cœur pour se donner du courage. Les voilà installés sur les bancs d'un wagon de troisième classe; le sifflet se fait entendre, le train s'ébranle: on part!

Adieu! adieu à la ville où l'on a vécu, où l'on a travaillé, où l'on a souffert! Adieu à cette maison où le dernier enfant est venu au monde, à ces rues où l'on rencontrait à chaque porte des visages familiers; adieu à tout ce qu'on a connu, à tout ce qu'on a aimé! C'est le premier pas, mais ce premier pas décide de tout le reste: demain, ce sera l'adieu à la terre natale, au langage de la patrie, aux souvenirs d'enfance, à tout le passé; et il est dur pour l'homme de recommencer une nouvelle vie. Julien se sent pris au cœur par une douleur inconnue. Par la fenêtre du wagon, il voit fuir les maisons, les champs, les arbres, et il lui semble que tous les objets le regardent tristement et lui disent: « Tu nous quittes! pourquoi t'en aller? » — Voici la promenade où l'on allait le dimanche; voilà le clocher d'un village où il a travaillé; en voici un autre qu'il reconnaît bien aussi; il y avait là de l'ouvrage pour plusieurs mois, et Thérèse l'avait suivi: c'est là que Marie est née... Pauvre petite! avec l'insouciance de son âge, elle joue, debout près de son père; elle s'appuie sur ses genoux, et lève par moments les yeux vers lui, étonnée de le voir si sérieux. Ordinairement, quand il ne travaillait pas, il s'amusait toujours avec elle. Qu'a-t-il donc aujourd'hui? Peut-être est-il défendu de jouer dans ces grandes voitures-là!

Les autres voyageurs se sont établis à leurs places, sans s'inquiéter de leurs pauvres voisins. Qu'ils souffrent ou non, que leur importe? Ils ne les connaissent pas. Chacun n'a-t-il pas son fardeau à porter en ce monde! Julien ne s'occupe pas d'eux, d'ailleurs; il est absorbé par ses tristes réflexions. Oh! comme il voudrait reculer, rester, ne pas quitter la patrie! Mais il le faut: l'engagement est signé, le voyage est commencé; bientôt les émigrants seront là-bas... Là-bas! et si toutes ses espérances, si toutes les promesses qu'on lui a faites étaient mensongères? Si le travail manquait, si la misère était là-bas comme ici, qui aurait pitié des pauvres étrangers? S'en aller vers l'inconnu, ce n'est rien quand on se sent jeune et fort; mais quand on emmène avec soi une femme et des enfants... L'inquiétude torture l'âme de Julien: immobile, les dents serrées, il creuse amèrement ses tristes pensées. Mais une tête se penche et s'appuie sur son épaule; un doux regard cherche le sien: Thérèse est là. Elle a pleuré d'abord, et puis elle s'est résignée. Il souffre plus que moi, s'est-elle dit; et elle a oublié ses regrets et ses craintes, et elle ne s'est plus rappelé qu'une chose, c'est qu'elle doit être pour son mari le doux encouragement et la consolation vivante; elle s'est rapprochée de lui comme pour lui demander un appui, et c'est elle qui lui donne la force que tout à l'heure il ne trouvait pas en lui-même. Tout bas, elle lui murmure de tendres paroles: « Quand on s'aime, n'est-on pas bien partout où l'on est réunis? Le voyage, l'air de la mer, vont fortifier les enfants; le petit commencera peut-être à marcher sur le

bateau. Là-bas, en Australie, il ne fait pas froid; il y a de beaux arbres, des fleurs comme on en voit dans des serres chez les riches, de beaux oiseaux que Marie aimera tant! Ils gagneront bien leur vie; ils ont de l'ouvrage assuré dès l'arrivée : elle est sûre qu'ils pourront faire des économies. Quand on s'aime et qu'on travaille de tout son cœur, on finit toujours par réussir, mon Julien. Et puis, ne faut-il pas un peu compter sur le bon Dieu? Ayons confiance en lui et faisons de notre mieux; tu verras que tout ira bien. »

Elle parle longtemps, à demi-voix, tout près de lui, trouvant dans son cœur les mots qui vont au cœur de son mari. Lui, il sent son courage se ranimer à cette douce voix. Il entoure d'un de ses bras sa femme et de l'autre son enfant, et, tenant ainsi serrés contre lui ses chers trésors, il se sent prêt à tout. Ses bras sont forts et son cœur est vaillant; ses outils sont près de lui, et il sait les manier. Confiance donc, et en avant!

III

Après le long, le pénible voyage, les émigrants sont arrivés à Adélaïde. Là, que de sujets de tristesse et de découragement! Tout est nouveau, le pays, les usages, la langue et les hommes; il faut faire un apprentissage de chaque chose, et se résigner à ne trouver autour de soi que des indifférents. Il y a bien là quelques Français; mais ils ne sont pas tous honnêtes, et Julien est humilié de leurs torts comme si on les lui reprochait. Mais il s'est promis de ne pas se laisser aller à la tristesse; il secoue son chagrin et se met avec ardeur au travail. Tout effort porte en lui sa récompense : Julien sent la paix rentrer dans son cœur; et le soir, quand il arrive au logis clair et propre, où Thérèse l'attend souriante avec les enfants brillants de santé, il remercie Dieu et fait de beaux rêves d'avenir.

Des rêves? Pourquoi des rêves? Le travail fécond peut faire de ces rêves une réalité.

Le temps marche : Thérèse travaille, elle aussi. Sur le bateau, les passagers avaient remarqué cette jeune femme si douce, toujours occupée de ses enfants, modeste et discrète, et pourtant toujours prête à rendre service; et quand elle a cherché de l'ouvrage, ses anciens compagnons de route se sont empressés de lui en procurer. Au bout de deux ans, elle a un atelier, des ouvrières et des apprenties; à elle seule, elle gagne de quoi suffire à l'entretien de la famille.

De son côté, Julien n'est pas resté oisif; ses premiers travaux terminés, il a pu devenir, d'ouvrier, patron, et diriger lui-même une entreprise. Quelques années après, il est un des citoyens influents, un des grands industriels de la ville. Il revoit quelquefois M. Smith, qui ne manque jamais de lui répéter :

— Je vous l'avais bien dit, qu'avec de l'activité vous feriez fortune dans ce pays-ci.

En effet, Julien et Thérèse sont devenus riches; ils n'en sont pas plus fiers, et pourtant ils en auraient le droit, car leur fortune est fille de leur travail. Ils n'ont pas oublié leur pauvreté d'autrefois, et leur main est toujours ouverte pour secourir les pauvres travailleurs. Souvent ils parlent à leurs enfants de la France; ils leur racontent combien c'est un beau pays, et combien ils y ont été malheureux. Marie, grande et belle jeune fille, Jean, écolier laborieux, qui promet de devenir un homme distingué, aiment ces récits, et Marie cherche à retrouver dans ses souvenirs cette patrie qu'elle a quittée si jeune.

— N'y retournerons-nous pas un jour? demande-t-elle à ses parents.

Oh! si, ils y retourneront; ils ne voudraient pas mourir sans avoir revu la France. Ils y ont souffert; eh bien, ils y reviendront heureux. Quelle joie de retrouver d'anciens amis, de leur venir en aide s'ils sont restés pauvres; de dire aux vieux : Vous avez assez travaillé, reposez-vous; et aux jeunes : Vous voyez où le travail nous a conduits, imitez-nous; vous aurez moins de peine que nous, car nous sommes prêts à vous guider et à vous tracer la route.

Tels sont les projets de nos émigrants quand ils s'embarquent sur un beau paquebot pour revenir en France. Ce voyage est plus court que le premier, plus gai aussi. C'est à Boulogne qu'on débarque. Lille n'est pas loin. On court au chemin de fer. Thérèse, heureuse et émue, comparant dans son âme le voyage d'autrefois et celui d'aujourd'hui, contemple ses enfants pleins de vigueur, beaux et bons, et remercie Dieu qui bénit le retour comme il avait béni le départ. Julien regarde le paysage; il semble chercher quelque chose. Tout à coup il appelle sa fille, et, lui montrant au loin un groupe d'arbres et de maisons que domine un clocher pointu :

— Regarde, lui dit-il, voilà où tu es née!

La jeune fille regarde : elle ne reconnaît pas ce clocher; mais pourtant, que de souvenirs il éveille en elle! Tout ce qu'on lui a raconté de son enfance : la pauvreté de ses parents, leur lutte courageuse contre la misère, les souffrances de tant d'années, les vaillants efforts enfin couronnés de succès; tout cela lui revient à la mémoire en un instant, et elle presse la main de son père, comme pour lui exprimer la reconnaissance qui remplit son cœur. Puis, songeant au présent, au luxe qui l'entoure, à son existence exempte d'inquiétudes, elle comprend mieux qu'elle ne l'avait fait encore quels sont ses devoirs dans la vie. Que les faibles et les malheureux viennent implorer son appui, sa porte et son cœur ne leur seront pas fermés!

LES FORCES MOTRICES.

La vapeur n'est pas la seule force mécanique dont l'homme puisse faire usage; elle peut avoir des suppléants et des rivaux dans l'électricité et dans le moteur Lenoir. Malheureusement la force produite de ces deux dernières manières est encore coûteuse, et il faudra des perfectionnements nouveaux dans les procédés pour qu'elle puisse devenir d'un usage général. Cependant, depuis dix ans, des progrès considérables ont été accomplis pour tirer parti à bon marché des moteurs électro-magnétiques.

Dès 1858, un Italien, du nom de Ponelli, était parvenu à appliquer l'électricité au métier à la Jacquart; cette invention, qui n'est encore qu'à sa première période, a cependant réussi dans une certaine mesure; et l'on voit à Paris, à Lyon, principalement à Gênes, des métiers qui tissent à l'électricité. L'appareil Casal, qui met en mouvement les machines à coudre, pourrait servir aussi, avec quelques modifications, pour le tissage. Le moteur Lenoir a pour principe la grande tension de la vapeur d'eau au moment où elle se forme par la combinaison du gaz combustible et de l'oxygène.

Ce moteur est d'un usage des plus commodes : il n'est point encombrant, il donne instantanément le mouvement, et, ce qui est infiniment précieux, il cesse de consommer dès qu'il cesse de produire : c'est surtout dans les travaux intermittents qu'il rend aujourd'hui des services; mais si l'on peut un jour l'établir dans des conditions économiques, il sera, plus que tout autre, utile à la famille ouvrière.

Il est vrai que ces forces nouvelles sont encore à l'état d'exception; mais on peut espérer qu'elles se perfection-

neront. La force motrice mise à la portée de tous est-elle un rêve irréalisable ? (1)

DU MOULAGE.

Voy., sur le Modelage, p. 27.

Les opérations du moulage exigent moins d'art que le modelage, mais autant de soin et d'adresse.

Plusieurs nouveaux outils sont nécessaires :

Quelques spatules de différentes grandeurs, en fer ou en bronze (fig. 1 et 2);

Un couteau aigu, mince et bien affilé (3);

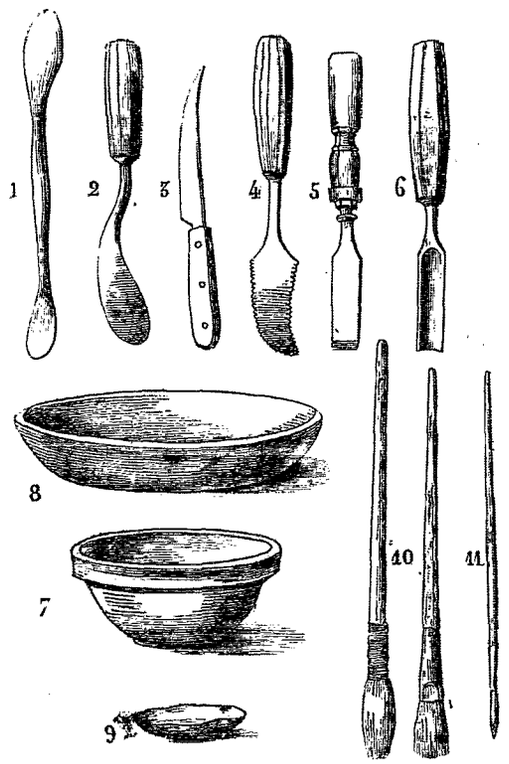
Quelques ripes : celles dont on se sert pour modeler la cire peuvent servir également pour le plâtre (4);

Un fermoir (5) : c'est une sorte de ciseau en acier avec un manche en bois ;

Une gouge plate (6);

Deux ou trois petites terrines en terre vernissée de différentes grandeurs (7);

Les assiettes creuses en faïence, employées surtout dans les campagnes, sont fort commodes pour gâcher le plâtre (8); les sébiles en bois ont l'inconvénient de se fendre, et il est ennuyeux et difficile de les nettoyer, parce que le plâtre, si on le laisse durcir, s'y attache fortement; un peu d'eau fait détacher très-facilement le plâtre séché dans les vases de faïence ;



Ustensiles et outils pour le moulage.

Une petite soucoupe en cuivre très-mince et flexible est commode pour gâcher une pincée de plâtre dans quelques gouttes d'eau (9);

Quelques pinceaux et brosses de diverses grosseurs : les pinceaux, en blaireau (11), allongés, ronds ou plats; les brosses, les unes rondes, les autres plates (10), en soie de porc, un peu grosses et longues ;

Un petit flacon d'huile d'olive, à large ouverture ;

Un petit bocal de savon noir liquide ;

Et une petite provision de plâtre fin.

On fait cuire le savon noir dans un vase de terre vernissée en y ajoutant de l'eau, mais sans faire bouillir. Il faut qu'il soit comme de l'huile ; plus épais, il pourrait empâter les plâtres sur lesquels on l'emploie.

Il faut conserver le plâtre dans une boîte de fer-blanc fermant bien, et le tenir dans un lieu sec. L'humidité et l'air altèrent le plâtre.

Voici maintenant comment il faut procéder pour mouler, par exemple, un médaillon de cire précédemment modelé :

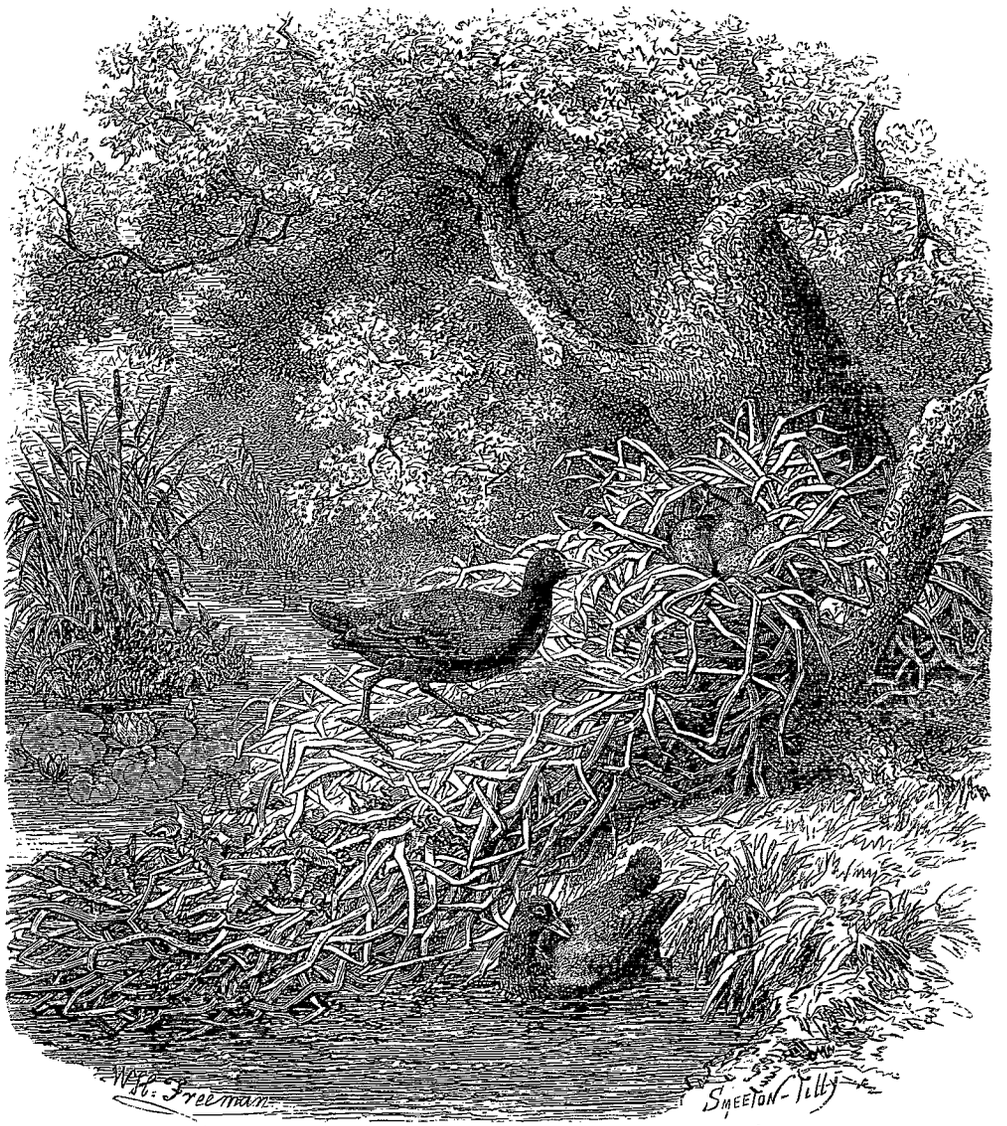
Trempez délicatement un blaireau dans l'huile d'olive bien fluide ; enduisez légèrement le médaillon de cire et en même temps le fond de bois, de verre ou d'ardoise. Evitez de mettre trop d'huile, car l'épreuve en plâtre deviendrait *floue ;* il faut que l'objet à mouler soit seulement rendu luisant par l'huile et comme verni. Tant que l'on n'aura pas une grande habitude de l'emploi du plâtre, il est bon de se servir de bandes de zinc minces, larges de 3 à 5 centimètres; une de ces bandes doit être posée en cercle, de manière à former autour de la cire une sorte de petit bassin circulaire de la grandeur que doit avoir la circonférence du médaillon; ou bien si, au lieu d'être rond, il doit être carré, il faut plier les bandes de zinc en carré, les entourer d'une ficelle nouée, et appliquer en dehors des bandes quelques boulettes de cire molle ou de terre glaise aplaties avec un ébauchoir contre les bandes, afin d'empêcher les bandes de se déplacer et le plâtre gâché de glisser par-dessous; l'intérieur de ces bandes sera frotté aussi avec le pinceau huilé.

Le tout ainsi préparé, versez dans une des terrines ou dans l'assiette creuse de l'eau bien propre, en quantité suffisante. Dans cette eau, faites tomber doucement le plâtre que vous prendrez dans la boîte de fer-blanc, soit avec la main, soit avec une cuiller. Si par place il dépasse le niveau de l'eau, attendez qu'il en soit saturé, et aussitôt, avec une des grandes spatules, remuez lentement jusqu'à ce que le plâtre soit bien délayé et qu'il n'y ait pas de grumeaux. Prenez une des brosses trempée légèrement dans l'eau pure et aspergez le médaillon de façon à y faire tomber quelques gouttelettes d'eau. Remuez doucement encore le plâtre; qu'il soit alors comme une crème épaisse, et avec la grande spatule, ou mieux une cuiller, versez du plâtre sur le milieu du médaillon, puis une nouvelle cuillerée sur le plâtre déjà versé, et ainsi de suite en avançant toujours vers les bords. Lorsque toute la surface du médaillon est couverte de plâtre, frappez doucement à petits coups sur la selle sur laquelle vous travaillez pour tasser le plâtre et en faire sortir les bulles d'air qui pourraient s'y être formées; puis ajoutez encore du plâtre en quantité suffisante pour obtenir une épaisseur convenable, soit avec la cuiller, soit avec le vase dans lequel vous avez gâché le plâtre. Même pour cette opération si facile, il y a un certain tour de main qu'il faut acquérir. On ne doit pas trop se hâter; on ne doit pas non plus y mettre de lenteur, car le plâtre n'attend pas; il arrive parfois qu'il « prend », c'est-à-dire s'épaissit, avant que vous ayez terminé votre opération. Cela peut tenir à plusieurs causes : à la nature du plâtre, à sa préparation par le plâtrier, à la manière dont il a été gâché ; trop clair, c'est-à-dire avec trop d'eau (les mouleurs disent *noyé*), il est long à prendre et reste mou à peu près comme du blanc d'Espagne; gâché trop serré, c'est-à-dire avec trop peu d'eau, il prend vite et devient très-dur. Un peu d'expérience est nécessaire; c'est pourquoi il est bon de s'essayer à mouler des choses insignifiantes.

La fin à une autre livraison.

(1) Leroy de Beaulieu.

LA POULE D'EAU.



La Poule d'eau et son nid. — Dessin de Freeman.

Il est impossible de parler de la poule d'eau sans rappeler la charmante description que Chateaubriand a faite des mœurs de cet oiseau dans le *Génie du christianisme :* « Elle se montre, dit-il, au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît, et disparaît encore en poussant un petit cri sauvage. Elle se promène dans les fossés du château ; elle aime à se percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait, avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blason tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées. Une racine de saule minée par les eaux lui offre un asile ; elle s'y dérobe à tous les yeux. Le convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau, suspendent devant son nid des draperies de verdure ; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate ; l'eau murmure doucement à son oreille ; de beaux insectes occupent ses regards. »

Cette vie cachée de la poule d'eau s'explique par l'impuissance où elle est de se soustraire à la poursuite de l'homme et à celle des oiseaux de proie, à cause de la pesanteur de son vol. C'est seulement le soir et pendant la nuit qu'elle se montre et se hasarde sur la surface des eaux.

Les poules d'eau sont cependant des oiseaux migrateurs. Au mois d'octobre, elles quittent les pays froids et les montagnes pour passer l'hiver dans nos pays tempérés ; elles accomplissent ces voyages lentement, par petites étapes, en marchant, en nageant et en volant tour à tour. Elles s'établissent près des sources et des eaux vives qui ne gèlent pas.

La femelle place son nid sur le rivage, tout près de l'eau ; elle le compose d'une grande quantité de roseaux secs, recueillis dans le voisinage et assez grossièrement amoncelés. Elle couve ses œufs durant la plus grande partie de la journée, et l'on dit que le soir, quand elle les quitte pour chercher sa nourriture, elle prend soin de les recouvrir avec des débris de roseaux et des herbes sèches afin de les cacher. Les petits grandissent vite et sont bientôt en état de se passer des soins de leur mère, ce qui permet à celle-ci de faire une seconde et même une troisième ponte.

LEGS D'UN MALADE A SON CHIRURGIEN.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Boudier de Villemert, auteur d'un livre qui eut une assez grande vogue au milieu du siècle dernier et fut traduit en plusieurs langues (1), cite un acte de générosité vraiment extraordinaire.

Une dame de Villacerf, à la fleur de l'âge, se mourait d'accident par la maladresse de son chirurgien. Elle le fit appeler, se mit d'abord à lui prodiguer des consolations, et termina par ces mots :

« Ne croyez pas que je vous blâme comme une personne dont la méprise me coûte la vie. Vous m'êtes plutôt un bienfaiteur qui avance mon entrée dans une heureuse immortalité ; mais comme le monde pourrait en juger autrement, je vous ai mis en état par mon testament de vous passer de votre profession. »

On doit penser que le chirurgien demeura fort surpris et confus de cette bonté si ingénieuse, et que le souvenir lui fut cuisant. Dans le temps où nous vivons, s'il se trouvait une âme délicate et religieuse, voulant renouveler l'acte de Mme de Villacerf, dont le nom mérite d'être conservé, elle ne pourrait donner issue à ce sentiment excessif de compassion envers un opérateur imprudent ou maladroit. La loi s'oppose aux effets de la générosité d'un malade envers le médecin qui l'aurait soigné dans la dernière maladie. C'est une mesure d'ordre public qui se comprend sans peine. Il est à croire, du reste, que si le Code n'avait pris cette disposition, le corps honorable des médecins l'aurait exigée de ses membres. La profession médicale doit se maintenir à une hauteur morale où la malveillance ni même l'ombre d'un soupçon ne la puisse atteindre.

LE CHAT ET LE RENARD.

CONTE RUSSE.

Il y avait une fois un paysan ; chez ce paysan vivait un Chat si méchant que tout le monde le détestait ; le paysan le prit en dégoût. Il se mit à réfléchir, fourra le Chat dans un sac, le lia, l'emporta dans le bois, et l'y perdit ; il pensait que le Chat crèverait Celui-ci, après avoir longtemps marché, rencontra une cabane, celle du forestier. Il monte sur le toit, il se couche, et, quand il a faim, il va chasser dans le bois les souris et les oiseaux ; une fois repu, il remonte sur le toit et vit sans souci.

Une fois, messire Chat était allé se promener dans la forêt ; il rencontra Mlle Renard (2). Elle fut tout étonnée à son aspect.

— Voilà, pensa-t-elle, bien des années que je vis dans le bois, et je n'ai jamais vu pareille bête.

Elle salua le Chat et lui demanda :

— Dis-moi, beau jeune homme, qui es-tu? Par quel hasard es-tu venu dans nos forêts, et de quel nom faut-il t'honorer?

Le Chat hérisse son poil et dit :

— J'ai été envoyé des bois de Sibérie pour remplir ici les fonctions de bourgmestre ; on m'appelle Kotofeï Ivanovitch.

— Ah ! Kotofeï Ivanovich ! Je ne savais rien de ton existence. Fais-moi l'honneur de venir dîner chez moi.

Le Chat alla dîner chez Mlle Renard ; elle lui servit du gibier de toute sorte, et demanda :

— Kotofeï Ivanovitch, es-tu marié ou garçon?

— Garçon, répondit le Chat.

— Et moi, je suis demoiselle ; épouse-moi.

Le Chat consentit. Il y eut noces et festins.

Le lendemain du mariage, Mme Renard partit aux provisions pour avoir de quoi vivre avec son jeune mari ; le Chat resta à la maison.

Mme Renard rencontra le Loup. Il se mit à lui faire la cour :

— Qu'es-tu donc devenue, ma commère? Nous avons visité tous les terriers et ne t'avons point trouvée.

— Ne sais-tu pas, imbécile, que je suis maintenant mariée?

— Qui as-tu épousé, Lisaveta Petrovna?

— D'où viens-tu? Ne sais-tu pas que des forêts de Sibérie on nous a envoyé un bourgmestre, Kotofeï Ivanovitch? Je suis maintenant la femme du bourgmestre.

— Non, je n'en savais rien. Peut-on voir ton mari?

— Oh ! Kotofeï Ivanovitch est d'un tempérament terrible. Celui qui ne lui plaît pas, il le dévore. Apporte d'abord un agneau, en signe d'hommage ; dépose l'agneau, et cache-toi de peur qu'il ne te voie. Sinon, gare à toi !

Le Loup courut chercher un agneau.

Mme Renard continue son chemin ; l'Ours la rencontre et commence à lui faire la cour :

— Que me veux-tu, boiteux Michka? je suis maintenant mariée.

— Qui as-tu épousé, Lisaveta Petrovna?

— Un bourgmestre qu'on nous a envoyé des forêts de Sibérie ; il s'appelle Kotofeï Ivanovitch.

— Ne pourrait-on le voir, Lisaveta Petrovna?

— Oh ! Kotofeï Ivanovitch est d'un tempérament terrible. Celui qui ne lui plaît pas, il le dévore. Va-t'en, prépare un taureau, et apporte-le-lui en hommage ; le Loup doit apporter un agneau. Fais bien attention ! dépose le taureau, et prends garde que Kotofeï Ivanovitch ne te voie. Sinon, gare à toi !

L'Ours alla chercher un taureau.

Le Loup avait tué un agneau ; ensuite il l'avait écorché et s'était mis à songer. Voici tout à coup l'Ours qui traîne après lui un taureau.

— Salut, mon frère Michel Ivanovitch.

— Salut, frère Léon. N'as-tu pas vu dame Renard avec son mari?

— Non, frère, il y a longtemps que j'attends.

— Va-t'en ; appelle-la.

— Non, je n'irai pas, Michel Ivanovitch ; vas-y, toi, tu es plus hardi que moi.

— Non, frère, je n'irai pas.

Tout à coup passe un Lièvre en courant. Le Loup l'appelle :

— Viens ici, diable louche.

Le Lièvre, épouvanté, accourut.

— Sais-tu, drôle, sais-tu où vit Mme Renard?

— Je le sais, Michel Ivanovitch.

— Cours bien vite, et dis-lui que Michel Ivanovitch et son frère, Léon Ivanovitch, sont depuis longtemps prêts, qu'ils l'attendent avec son mari et veulent lui offrir un agneau et un taureau.

Le Lièvre prit ses jambes à son cou.

Le Loup et l'Ours, eux, songeaient à se cacher. L'Ours dit :

— Je grimperai sur un sapin.

— Et moi, que ferai-je? demanda le Loup. Je ne suis pas capable de grimper sur un arbre. Je t'en prie, dis-moi où me cacher.

L'Ours le cacha dans les broussailles, le recouvrit de feuilles sèches, grimpa lui-même sur un sapin, tout en haut, et se mit à regarder si Kotofeï ne venait point avec Mme Renard.

(1) *L'Ami des femmes*, in-8.

(2) Le mot qui signifie renard (*lisa, lisica*) est en russe au féminin.

Pendant ce temps-là, le Lièvre avait couru au terrier de Mme Renard et lui avait annoncé que le Loup et l'Ours l'attendaient avec leurs présents.

Voici messire le Chat qui se met en marche avec Mme Renard. L'Ours les voit, et crie au Loup :

— Frère, voici dame Renard et son mari; qu'il est petit !

Le Chat, à peine arrivé, se jette sur le taureau; ses poils se hérissent; il arrache la chair avec ses dents et ses griffes; il pousse des grognements de colère.

— C'est peu, dit-il, c'est peu !

— Quoi ! s'écrie l'Ours, si petit et si glouton ! Nous ne mangerions pas un taureau à nous quatre, et c'est trop peu pour lui !

Le Loup voulut voir ce que faisait Kotofeï Ivanovitch. Il écarte légèrement les feuilles qui lui couvraient les yeux. Le Chat entend les feuilles remuer; il croit que c'est une souris; il s'élance, et enfonce ses griffes dans le museau du Loup. Celui-ci détale sans demander son reste.

Le Chat, de son côté, a peur, et se jette sur l'arbre où l'Ours se tenait.

— Il m'a vu, pense l'Ours.

Et il dégringole quatre à quatre, tombe par terre, se foule la rate, ressaute sur ses pattes, et court encore...

Et Mme Renard criait :

— Il va vous en donner ! Attendez ! attendez !

Depuis ce temps, tous les animaux eurent peur du Chat; maître Chat et dame Renard eurent une belle provision de viande pour leur hiver. Ils se mirent à jouir de la vie; ils vivent encore aujourd'hui et ne cessent de faire bonne chère.

BONTÉ.

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. FÉNELON.

MOLLUSQUES COMESTIBLES DE NOS COTES.

Voyez p. 83 et 131.

LES MOULES.

La moule comestible est le plus commun des coquillages de nos côtes. En tout lieu où des corps solides, rochers, balises, jetées, forment obstacle dans la mer, la moule arrive et en couvre les surfaces. En quelques années, en quelques mois même, tout est envahi, tout est couvert d'un tapis bleu noirâtre qui va toujours en s'épaississant : les couches de nouvelles moules s'appliquent chaque année sur les anciennes et finissent par pendre en grappes ou en paquets, comme des fruits mûrs.

On a souvent vu sur les moules apportées dans les marchés les débris de ce fil, ou *byssus*, au moyen duquel le mollusque s'attache partout où il le veut et en quelques minutes. Bien différente en cela de l'huître, la moule est toujours libre : il n'en faut pas plus pour modifier profondément ses mœurs; mais on ignore absolument par quel procédé, par quel mécanisme, elle arrive, une fois attachée, à briser ses câbles ou à détruire leur point d'attache pour user de sa liberté.

Quand elle est occupée à filer son câble, la moule tient ses coquilles plus ouvertes que d'habitude. Elle allonge alors une espèce de langue très-élastique, violet sombre au bout, blanche à la base, qu'elle retire et promène comme une trompe. Cette langue est, à vrai dire, le *pied* du mollusque, véritable filière, canal flexible divisé en deux lèvres charnues sécrétant une humeur visqueuse qui présente la propriété singulière de se coaguler d'elle-même au contact de l'eau : de même, les sécrétions des chenilles et des araignées se solidifient au contact de l'air et forment les fils délicats mais résistants auxquels nous les voyons suspendues. Que l'araignée recouvre sa liberté quand elle est ainsi attachée, rien de plus simple : elle mange son fil, et la matière retourne ainsi par l'estomac dans la filière où elle reservira indéfiniment. Mais la moule, qui n'a ni bouche ni tête, comment fait-elle?

Pour s'amarrer, la moule applique son pied sur le rocher et le fait immédiatement rentrer dans sa coquille : un fil est attaché, fil de la grosseur d'un fort cheveu et terminé par un petit empâtement qui le lie à la pierre. Le pied va et vient, continuant son manége; à chaque mouvement, un fil est tendu, un peu écarté de son voisin pour accroître la résistance, et quand le mollusque a fait cent cinquante fois ce manége, il se croit assuré, ancré à sa place, et il vaque à d'autres occupations.

Nous avons avoué l'ignorance où l'on est encore sur le moyen par lequel la moule recouvre sa liberté entière; mais elle jouit, outre cela, de la faculté de changer de place en conservant son ancrage plein de sécurité contre les coups de la mer. C'est à l'aide de son byssus qu'elle se hale, bien plus favorisée que le matelot faisant la même opération sur son câble, puisqu'elle produit en même temps qu'elle en a besoin le câble sur lequel elle agit de toutes ses forces. La moule avance son pied aussi loin qu'elle le peut; elle attache un fil à cet endroit, et, tirant dessus en contractant son pied, elle fait avancer sa coquille, puis recommence, et ainsi de suite. C'est une véritable reptation, modifiée par un point d'attache mobile, point d'attache que les mollusques nus remplacent au moyen de leur adhérence au sol causée par une viscosité spéciale.

Suspendue au-dessus du sol, des vases et des sables, la moule conserve toujours sa coquille propre, unie et parfaitement lisse, tandis que celle de l'huître présente des rugosités sans doute indispensables au milieu dans lequel elle peut être roulée.

La culture des moules remonte, dit-on, à environ huit siècles. Rappelons qu'elle paraît avoir été découverte sur les bords de l'Océan, dans la baie d'Aiguillon, par un pauvre naufragé irlandais; les pratiques qu'il institua sont encore en usage aujourd'hui.

Walton, c'est le nom du naufragé, vivait du produit de la chasse des oiseaux marins. Pour profiter de l'habitude qu'ont ces oiseaux de voler la nuit en rasant l'eau, il fabriqua un immense filet de cuir qu'il nomma *filet d'allouret*, c'était une toile de trois cents mètres tendue verticalement sur des piquets enfoncés dans la vase.

Malheureusement les barques ne pouvaient pas avancer dans le baie d'Aiguillon, où Walton opérait ses captures, parce que cette baie n'est, à mer basse, qu'un immense lac de boue. Notre chasseur alors inventa l'*accon*, sorte de caisse en bois, large et profonde, dont l'extrémité se relève quelquefois en forme de proue. Pour faire manœuvrer l'accon, celui qui s'en sert en saisit les bords avec les mains, appuie un genou sur le fond, et donne l'impulsion à la machine en enfonçant et retirant successivement de la vase l'autre jambe armée d'une énorme botte et restée en dehors de la caisse (1).

C'est sur cette barque que Walton allait ramasser le produit de ses chasses. Or, il fit bientôt une remarque qui devait changer la physionomie et la fortune du pays. Il s'aperçut que les jeunes moules qui abondaient dans la

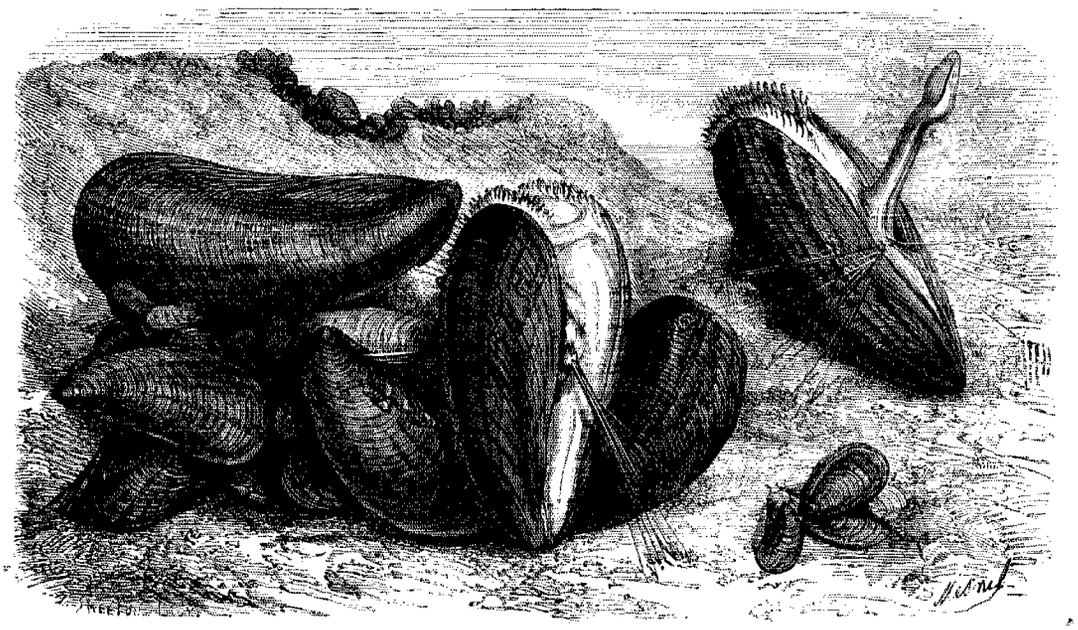
(1) Voyez t. XI, 1843, p. 256, la figure de l'accon ou pousse-pied, d'après une ancienne gravure.

baie, de même que sur toute la côte, venaient s'attacher constamment à la partie inférieure et submergée des pieux sur lesquels il tendait son allouret. Ceci était simplement curieux. Mais il remarqua que les moules qui se trouvaient suspendues par leur byssus au-dessus de la vase devenaient évidemment plus grosses, plus savoureuses et plus délicates que celles qui restaient plongées dans l'eau vaseuse ou dans la vase elle-même.

Walton eut l'intuition, le génie de sa découverte, et cette remarque lui fit créer, à son usage, toute une industrie. Il inventa les *bouchots*, mot que l'on suppose dérivé de *bout*, clôture, et *choat*, bois : c'est-à-dire qu'au niveau des basses marées, il traça de grandes palissades convergentes vers la haute mer, pensant, avec raison, diminuer ainsi les chances d'ébranlement et de destruction par les flots. Malheureusement cette forme de bouchots contribue considérablement à l'ensablement des plages : aussi est-elle abandonnée, et, sur les côtes à moules célèbres, Marsilly, Esnandes, Charron, etc., on n'établit plus que des bouchots en ligne droite, perpendiculaires à l'arrivée de la marée.

Les pieux des bouchots ont une hauteur moyenne de quatre à cinq mètres en tout ; une moitié est enfoncée dans la vase. Par conséquent, la hauteur de la partie palissée et clayonnée est de deux mètres et demi environ au-dessus du sol. Le clayonnage, en lui-même, s'arrête à vingt centimètres de la vase, de manière à permettre à l'eau de circuler très-librement pendant les mouvements de la marée, car sans cette précaution il se formerait des atterrissements. Il en est de même de la consistance du clayonnage, que l'on fait aussi serré que possible, en prenant garde toutefois que si l'on opposait au mouvement de l'eau et de la vase un obstacle trop compacte, on pourrait provoquer ou la rupture de la palissade, ou des amas de matières qui nuiraient à tout le parc.

Naturellement, les différentes parties des bouchots découvrent plus ou moins, suivant qu'elles s'élèvent sur la plage en s'éloignant de la mer. Les plus élevées ne sont



Moules comestibles. — Dessin de Mesnel.

mouillées et couvertes que par la marée haute et demeurent découvertes pendant de longues heures. Celles, au contraire, qui sont au bas découvrent à peine et demeurent presque constamment plongées sous l'eau.

En février ou mars, le *renouvelain* ou *naissain* est répandu par les moules adultes. Il est emporté par les vagues et se fixe à tous les points qu'il rencontre. Or, comme le naissain est extrêmement délicat, il meurt et disparaît dans tous les endroits qui assèchent assez pour que l'humidité n'y soit pas constante. Aussi on ne le trouve que sur les pieux d'aval, qui, ne sortant de l'eau qu'à des intervalles éloignés, en deviennent littéralement *revêtus*. Vers le mois de juillet, ce naissain a acquis la taille d'un haricot. A la première grande marée, les bouchoteurs viennent le détacher des pieux, au moyen de crochets à main et de petits paniers plats dans lesquels ils les font tomber. En général, les byssus de ces mollusques étant fort emmêlés et attachés sur les valves les uns des autres, ce renouvelain s'enlève par plaques plus ou moins grandes, ce qui abrége considérablement l'opération. Tout cela est mis dans les accons, et l'on procède à l'ensemencement des bouchots voisins, appelés *bâtards*.

Les paquets de jeunes moules sont mis à cheval sur les brins de clayonnage ou placés dans leurs interstices. Quelquefois on les pend par poignées dans de vieux morceaux de filet ; enfin on s'efforce de garnir la surface le plus également possible, en laissant d'ailleurs aux moules le soin de s'espacer elles-mêmes et de se filer un nouveau byssus qui les fait adhérer fortement à leur nouveau domicile. C'est là qu'elles prennent leur accroissement le plus rapide. Elles se trouvent dans des conditions de nourriture et d'aération suffisantes : aussi la palissade se couvre-t-elle si dru que bientôt, pour ne pas entraver la croissance des mollusques, on recommence à les transporter un peu plus haut sur les bouchots *milloins* qui, eux, se rapprochent des bouchots d'*amont*.

C'est seulement après une année que la récolte est arrivée à la taille marchande. Alors on procède à la dernière transplantation, qui s'effectue sur les bouchots les plus éloignés de l'eau, sur lesquels les moules demeurent jusqu'à ce que la consommation les réclame, ce qui a lieu surtout pendant les six derniers mois de l'année.

Les moules de premier choix sont les plus éloignées de la mer, même sur les bouchots d'amont ; mais les inférieures sont encore bien plus délicates que celles que l'on récolte directement sur les rochers.

Un bouchot bien peuplé fournit ordinairement, suivant la longueur de ses ailes, de 4 à 500 charges de moules, soit une charge par mètre. Cette charge, de 150 kilogrammes, se vend 5 francs. Un seul bouchot porte donc une récolte du poids de 60 à 75 000 kilogrammes, valant 2 000 à 2 500 francs. D'où il suit que la récolte de tous les bouchots s'élève, en poids, au moins à 37 millions de kilogrammes, valant un million à douze cent mille francs.

Ce chiffre, et l'abondante récolte dont il est le produit, peuvent donner une idée des ressources alimentaires et des bénéfices considérables qu'il y aurait à tirer d'une pareille industrie, si elle s'étendait partout où elle peut être établie avec fruit. Déjà nous en avons vu l'essai sur les rivages de la baie d'Arcachon, où elle rendra d'immenses produits. On a pu également l'introduire dans les marais salants de la Méditerranée, et elle y donne des résultats magnifiques.

Il est à peine utile de dire que, dans chacun de ces endroits, on a dû modifier, selon des conditions particulières, la forme des bouchots. A la baie d'Arcachon, ils sont isolés par bandes, et plutôt horizontaux que verticaux, comme à l'Aiguillon et Esnandes. Sur la Méditerranée, M. Vidal avait commencé par leur donner la forme de vannes mobiles qui permettaient d'imiter, en les émergeant à volonté, le flot de la marée dans cette mer où elle est absente. Mais bientôt il s'aperçut que les tarets et autres mollusques perforants ne lui laisseraient pas longtemps debout ces bouchots coûteux : il les sacrifia tout à fait, et il cultive maintenant ses moules simplement



Falaise d'Esnandes. — Bouchots à mer basse. — Dessin de Lancelot.

à fond, sur des plans inclinés, où elles prospèrent à merveille.

LA FALAISE D'ESNANDES.

Les côtes du département de la Charente-Inférieure sont très-déchiquetées depuis le littoral sablonneux, triste et bas de la Vendée, jusqu'à l'embouchure de la Gironde; elles se profilent en une multitude de caps peu élevés, mais qui ne manquent pas de caractère, et qui sont composés d'argile entremêlée de gros blocs de rochers disposés par assises. La marée emporte la terre et déchausse les blocs qui se groupent parfois d'une manière bizarre, tout noirs sur le sable blanc, ou restent solidement assis, comme les gradins d'un cirque, ou sont évidés de baies régulières, rangées les unes à côté des autres, comme des substructions antiques.

Les flancs de ces caps qui regardent le nord-ouest sont incessamment battus et rongés par les courants du pertuis Breton et du pertuis d'Antioche, passages très-dangereux et semés d'écueils à fleur d'eau : le premier longe les côtes de la Vendée et l'île de Ré, et le second sépare cette île de l'île d'Oléron. Les côtes opposées, regardant le sud-ouest, sont délaissées sensiblement par la mer.

Les falaises d'Esnandes sont les plus élevées de tout ce littoral. Celle dont nous donnons le dessin s'avance dans la direction du pertuis Breton et est particulièrement en butte aux efforts de la mer, qui en change assez souvent le profil. Elle est en avant du bourg d'Esnandes, qui doit sa naissance à la culture des moules.

Le long de cette falaise sont le port des bouchoteurs et les chantiers de construction des accons.

Le paysage au delà d'Esnandes a un caractère tout particulier : ce sont de longues plaines, quelques arbres, et des canaux nombreux. Les espaces délaissés par la mer se couvrent d'une herbe haute et épaisse, qu'on ne trouve que dans ces terres imprégnées de sel. Les gens du pays appellent *mysotes* cette herbe et aussi les pâturages qu'elle compose; ils y entretiennent un assez nombreux bétail.

Quelquefois une forte marée jette sur ces bancs-prairies une chaloupe de pêche ; le paysage alors prend une physionomie toute hollandaise.

LETTRE.

A Thomas Jefferson Smith.

Cette lettre sera pour vous comme si elle venait du séjour des morts. Celui qui vous l'écrit sera dans le tombeau avant que vous puissiez peser ses conseils. Votre tendre et excellent père m'a demandé de vous adresser quelque chose qui pût exercer une influence favorable sur la direction future de votre vie, et moi aussi, qui porte le même nom que vous, je me sens intéressé à votre avenir. Peu de mots suffiront, si vous y apportez de votre côté de bonnes dispositions : adorez Dieu, vénérez et chérissez vos parents, aimez votre prochain comme vous-même, soyez juste, soyez sincère ; ne murmurez jamais contre les voies de la Providence. Ainsi la vie dans laquelle vous êtes entré sera pour vous une introduction à une félicité ineffable et éternelle. S'il est permis aux morts de prendre part encore aux choses de ce monde, je vous suivrai dans tous les actes de votre vie. Adieu.

THOMAS JEFFERSON.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 86, 126, 173, 189.

M. de Luynes, qui était toujours en faveur, et dont les conseils étaient très-écoutés, poussait le roi à faire la guerre à ses sujets de la religion réformée. Il lui répétait sans cesse, pour l'enflammer, qu'il n'aurait pas le droit de se dire un grand prince tant qu'il souffrirait qu'un si puissant parti politique lui tînt tête dans son propre royaume ; il ajoutait encore qu'il était indigne d'un roi catholique de tolérer que des hérétiques en si grand nombre occupassent des places fortes conformément à l'édit de Nantes, et que son devoir de prince chrétien était de les expulser et de les exterminer comme les Espagnols avaient fait à l'égard des Mores. Ces conseils plaisaient fort au roi, mais ils étaient moins goûtés des quelques hommes sages qui l'entouraient, entre autres le chancelier Sillery et le président Jeannin, qui pensaient avec raison que la paix qui supporte deux religions vaut mieux que la guerre qui est la négation de toute religion.

L'opinion de Luynes était soutenue et partagée non-seulement par le parti jésuite, mais par la plupart des princes et des généraux de la cour. Le duc de Guise me dit un jour qu'il ne se sentirait vraiment heureux que quand les réformés seraient écrasés. Je lui répondis qu'un tel souhait m'étonnait, car il ne pouvait pas ignorer qu'après le tour des réformés viendrait celui des plus grands personnages du royaume et des gouverneurs des provinces ; que sans doute le roi actuel était un roi sage et bon, mais qu'on ne pouvait répondre de ses successeurs, et que des princes qui se sentaient libres de faire tout ce qui leur plaisait étaient bien près de dégénérer en despotes. Il semble que ces paroles aient été fatales ; car à peine le parti réformé fut-il battu et affaibli comme nous le voyons aujourd'hui, que les gouverneurs des provinces furent à leur tour les victimes du bon plaisir, le duc de Guise l'un des premiers, et je ne doute pas que notre conversation ne lui soit revenue alors à la mémoire.

La guerre continuait à être poussée avec fureur, et malgré tout ce que je fis pour l'arrêter, conformément aux instructions que je recevais dans ce sens du roi mon maître, mes efforts furent impuissants. A toutes mes remontrances, on répondait que si la réforme française eût imité notre réforme anglaise, et qu'elle eût maintenu la hiérarchie, les cérémonies et les chants de l'Église, ainsi que les jours de fête en mémoire des saints, il y aurait peut-être eu moyen de s'entendre ; mais qu'une réforme violente et radicale comme celle des réformés français ne pouvait pas être tolérée. Je répondais à cela que cette différence entre les deux cultes dont ils se plaignaient tenait surtout à ce qu'en France c'était le peuple qui avait pris l'initiative du mouvement religieux, tandis qu'en Angleterre c'était le prince qui l'avait dirigé et qui l'avait modéré en le dirigeant. Je leur dis aussi que les réformés français ne demanderaient sans doute pas mieux que d'établir une hiérarchie dans leur Église, pour peu qu'on leur en accordât les moyens, et que si l'État leur permettait de se réunir dans des églises convenables, il était probable qu'on n'aurait pas à leur reprocher au même degré la suppression des images, des chants et des cérémonies.

Mais j'eus beau parler ; tous mes raisonnements furent inutiles et ne purent en aucune façon arrêter les projets du roi et de M. de Luynes.

Après que le roi se fut mis à la tête de son armée et eut remporté quelques avantages sur les réformés, je reçus du roi mon maître des instructions précises dans le sens d'une médiation, et, dans le cas où cette médiation n'aboutirait pas, j'étais chargé de faire savoir au roi de France que mon maître ne permettrait pas la ruine et l'extermination des protestants français. Le roi était occupé, à ce moment, au siége de Saint-Jean-d'Angely, et moi je me trouvais à Paris, relevant de fièvre et à peine convalescent. Outre le secours des plus célèbres médecins, j'avais eu pour adoucir ma maladie les visites des principaux seigneurs du royaume et la société constante de la princesse de Conti, qui restait pendant des heures auprès de mon lit, cherchant à me distraire par d'aimables causeries, bien que je fusse trop faible pour y prendre part et que je n'eusse pas la force de lui exprimer ma reconnaissance.

Ce qui contribua le plus à hâter ma convalescence, ce furent ces ordres que je reçus du roi mon maître relativement aux réformés. Je me mis presque aussitôt en route accompagné de ma suite, et je voyageai à petites journées dans mon carrosse, afin de ménager mes forces. Arrivé non loin de Saint-Jean-d'Angely, j'appris que la nouvelle de la négociation dont j'étais chargé s'était ébruitée et m'avait devancé à la cour, et qu'on était peu disposé à la bien recevoir. Je réussis néanmoins à obtenir une audience du roi ; mais le résultat fut nul, car après m'avoir laissé parler, Sa Majesté se contenta de m'adresser au duc de Luynes. Ce fut son unique réponse, et je n'en pus rien tirer de plus satisfaisant. Le duc me reçut avec des apparences de courtoisie dont je ne fus point dupe, mais dont j'étais loin de soupçonner l'excessive perfidie.

Comment eus-je pu concevoir qu'un homme d'État, chargé de représenter la politique royale, s'abaisserait à employer des moyens si bas? Je sus plus tard qu'un certain renégat réformé, nommé Arnaud, au service de Luynes, était caché derrière les tentures afin de rendre compte de notre entretien aux coreligionnaires qu'il trahissait, de manière à leur persuader qu'ils auraient peu d'appui à attendre de l'Angleterre. (Je tiens le fait du duc de Carlisle, à qui ce même Arnaud le raconta peu de temps après.)

Quand Luynes m'eut fait asseoir dans un fauteuil en face de lui, il me demanda ce que je lui voulais. Je répondis que j'avais pour mission d'insister auprès du roi

pour le faire consentir à une médiation entre la couronne et le parti réformé, et qu'il était de notre désir que cette médiation fût réglée équitablement dans un esprit de conciliation et de justice, sans porter atteinte à l'honneur royal et aux bons rapports entre les deux royaumes. Luynes m'écouta en silence ; mais quand j'eus fini, il dit passionnément : « De quoi se mêle le roi votre maître? de quel droit se mêle-t-il de nos affaires? » Je répondis que le roi mon maître n'avait à lui rendre compte ni de ses motifs ni de ses actions, et que, quant à moi, il me suffisait de recevoir ses ordres et d'y obéir. J'ajoutai que s'il voulait m'écouter avec plus de politesse, je lui ferais part des instructions qu'il me restait à lui communiquer. Bien qu'il se bornât pour toute réponse à un simple signe de tête, je continuai, mon devoir étant d'aller jusqu'au bout. Je lui exposai comment le roi mon maître se croyait autorisé à agir comme il le faisait en vertu de cet engagement, dont il a déjà été question ici, par lequel mon maître et Henri IV s'étaient mutuellement promis que celui qui survivrait à l'autre aurait pour premier devoir de veiller sur les intérêts du nouveau roi, de l'aider dans ses difficultés et de travailler par tous les moyens à la pacification et à l'apaisement de son royaume. Je dis encore que le roi mon maître était d'autant plus impatient de voir la paix rétablie en France, que l'électeur palatin, qui était le plus ancien et le plus fidèle allié du roi de France, avait grand besoin d'être secouru par lui. Le duc de Luynes m'ayant de nouveau répondu : « Nous n'avons pas à recevoir de conseils de vous », je repris avec hauteur, mais toujours en termes polis, que je regrettais de voir qu'il était incapable de comprendre et d'apprécier les sentiments de mon maître, et que, puisqu'il en était ainsi, je n'avais rien à lui dire, et que nous verrions ce que nous aurions à faire.

Luynes me répondit : « Nous ne vous craignons pas. » Cela me fit sourire. « Dites plutôt, lui dis-je, que vous ne nous aimez pas, et je vous croirai sans peine. » Cette réponse le blessa si fort, qu'il s'écria : « Par Dieu! si vous n'étiez M. l'ambassadeur, je vous traiterais d'une autre façon. — Je suis ambassadeur et gentilhomme », lui dis-je en me levant et posant ma main sur mon épée. « Voici qui vous donnera la meilleure de toutes les réponses. » Sur ce, M. de Luynes m'accompagna fort poliment jusqu'à la porte, et nous prîmes congé l'un de l'autre.

Pendant les jours suivants, je consacrai tout mon temps à étudier la méthode française d'assiéger les villes. Je me souviens qu'une fois, m'étant avancé jusque sous le canon de la ville, les assiégés me prirent pour un ennemi et m'envoyèrent plusieurs décharges. Mon cocher en fut si effrayé qu'il refusa de me mener plus loin.

Descendant alors de voiture, je lui donnai l'ordre de mettre les chevaux à l'abri, et malgré de nouvelles décharges, je m'avançai dans les tranchées, conduit par un certain Écossais nommé Scalon, qui m'expliqua en détail tous leurs travaux de siége que je trouvai semblables à ceux de l'armée des Pays-Bas. M'étant renseigné à ce sujet comme je le désirais, et la ville s'étant enfin rendue, j'allai à Cognac pour prendre congé du roi. J'y étais à peine arrivé, que je reçus de mon noble ami le maréchal de Saint-Géran l'avis secret que je m'étais fait de M. de Luynes un ennemi mortel, et que sa haine était si violente que ma vie n'était plus en sûreté. Je répondis que tant que j'avais mon épée, ma vie était en parfaite sûreté, et que je ne partirais pas avant d'avoir obtenu une audience du roi. Sa Majesté me reçut moins froidement que je ne m'y attendais, et nous nous séparâmes avec les apparences de la plus grande courtoisie.

La suite à une prochaine livraison.

LE FLEUVE AMOUR

ET SES CURIOSITÉS ETHNOGRAPHIQUES.

Ce grand cours d'eau, dont le nom revient si rarement dans nos géographies élémentaires, et qui mettra un jour la Russie en communication facile et directe avec la Chine, la Corée et le Japon, ne peut être comparé qu'aux fleuves les plus imposants du nouveau monde, car sa longueur totale doit être évaluée à 4270 kilomètres. Né dans les déserts de la Mongolie chinoise, il va se jeter dans la mer d'Okhotsk par les 53 degrés, après avoir reçu, comme l'Amazone, d'immenses affluents.

Les premières notions que les Russes reçurent touchant ce beau fleuve ne remontent qu'à l'année 1636 ; il fut en quelque sorte découvert par un certain Poyarkov, dont le nom est resté jusqu'ici bien ignoré, et qui eut cependant la gloire de l'explorer dans toute son étendue dès l'année 1644. Un génie créateur, auquel n'échappait rien de ce qui pouvait servir à la grandeur de son pays, Pierre le Grand, comprit, dit-on, dès l'origine, ce que cette voie magnifique pouvait apporter de ressources à la Russie naissante ; il la marqua comme une source de richesses inépuisables (1).

Il a fallu cependant bien des tentatives infructueuses, bien des efforts aboutissant à des espèces de catastrophes, pour réaliser ces hautes prévisions. L'honneur en revient en grande partie, de notre temps, aux efforts du général Mourawief, comte Amourski, et aux sages mesures de M. Resanof, qui, par son esprit d'initiative, assura les projets du gouvernement (2). On ne saurait oublier ici le nom d'un marin intrépide, M. Gabrilov, qui, au milieu de l'année 1846, était parvenu le premier et en dépit de difficultés innombrables à pénétrer par la mer dans le fleuve, et à remonter en canot jusqu'au premier village des Ghiliakes, ces pêcheurs intrépides qui serviront un jour les desseins de la Russie.

Dès le milieu du dix-neuvième siècle, de sages explorations conduites en silence rendaient les Russes maîtres du fleuve ; des mesures diplomatiques menées avec non moins d'habileté ont produit le traité d'Aygun, conclu avec la Chine en 1858. La Russie possède un droit absolu de navigation sur le fleuve Amoûr, et l'empire moscovite s'est accru d'un territoire inculte à coup sûr en bien des endroits, peu favorisé, sans aucun doute, par le climat, mais plus vaste, dans tous les cas, que celui de la France entière. Où il n'y avait que des terres désertes ou bien des yourtes abandonnées, des villes ont été fondées, des villages s'élèvent, des postes militaires protégent le voyageur. Que dirons-nous enfin? le port de *Vladivostock* est devenu tout récemment le chef-lieu gouvernemental des immenses provinces baignées par l'Amoûr, et cette cité, improvisée pour ainsi dire, est en communication permanente avec nos villes européennes par le télégraphe électrique.

On ne s'attend certes pas à ce que nous donnions ici, d'une façon même rapide, l'exposé des voyages qui ont amené ce changement prodigieux. Parmi ces fructueuses expéditions, il en est une cependant que nous voulons citer : c'est celle qui fut exécutée en 1855 par un intrépide naturaliste, M. Maack, à la tête d'une expédition scientifique composée de vingt-deux membres. Ce savant fut malheureusement arrêté par la maladie dans ses per-

(1) Voy. à ce sujet G.-P. Muller, *Voyages et découvertes faites par les Russes le long des côtes de la mer Glaciale*, etc. On y a joint l'*Histoire du fleuve Amur*. Amsterdam, 1778, in-12.

(2) Voy., pour ces incidents historiques si peu connus, un excellent mémoire de M. Constantin de Sabir. Il est intitulé : *le Fleuve Amoûr; histoire, géographie, ethnographie*. Paris, 1861, 1 vol. petit in-4°.

quisitions incessantes ; mais après neuf mois de marches continues dans les régions qu'il devait faire connaître, il put enfin gagner la ville d'Irkoutsk, capitale bien connue de la Sibérie. C'est à cet émule des Gmelin, des Pallas et des Wrangell, auxquels ont succédé vers 1860 les immenses explorations du naturaliste Léopold Schrenk, qu'on doit des notions certaines sur des populations demi-civilisées, qui vont sans cesse en décroissant, et dont le caractère original cependant ferait défaut un jour au vaste tableau que l'ethnographie aura le devoir de tracer, ne fût-ce que pour conserver à l'histoire la tradition de mille peuplades détruites à jamais.

L'une des plus riantes habitations que reproduisent les gravures nombreuses dont l'ouvrage de M. de Sabir a été curieusement enrichi, est un tombeau mangoune, et l'ornementation originale de cet asile de la mort donne une idée presque attrayante de la sculpture sibérienne. Il est vrai que cette cabane en bois, enjolivée si habilement de poutres travaillées avec art, est destinée à éterniser sur les bords du grand fleuve la mémoire d'un homme vénéré ou, si on l'aime mieux, d'un chaman. Le chamanisme, qui s'éteint en divers endroits où il florissait encore au début du siècle, a été malheureusement fort peu étudié chez les peuples à demi barbares qui le professent dans sa pureté. Un chaman, chez les Toungousses, les Manègres, les Gholds, les Mangounes, et une foule d'autres peuplades nomades qui chassent sur les bords de l'Oussouri et de l'Amour, est à la fois une sorte de prêtre et de magicien, interprète des génies bons et mauvais qui errent comme les hommes dans l'univers. Les chamans ou shamans ont



Tombeau d'un chaman (1) mangoune. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après M. de Sabir.

le don des miracles ; ils tombent à leur gré dans l'état d'extase, et dans cette situation, sur laquelle la science n'a point dit encore son dernier mot, ils prophétisent. Leur tambour magique, dont la forme n'est pas sans analogie avec celle de notre tambour de basque, est l'instrument obligé qui sert à leurs incantations. Des lamelles de métal, unissant leur cliquetis au bruit de leur instrument sacré et au bruit sonore de tubes métalliques qu'ils portent à l'extrémité de cordelettes tombant d'une ceinture dont leur corps est entouré, sont une partie obligée de leur costume étrange. C'est au son infernal que produit un chaman en s'agitant dans une danse mystérieuse que des oracles émanés du *mang-taar*, ou de l'enfer redouté par ces peuples, sont prononcés. Huit tribus d'esprits malfaisants, auxquelles commande Acharaï-Rioho, le chef terrible des demeures souterraines, peuvent être évoquées pour le malheur de l'espèce humaine si le chaman est puissant, et l'on comprend dès lors de quel crédit peut jouir un prêtre sorcier, dont la science est invoquée à la veille d'un événement important ou bien quand la mort, selon ces peuples, demande une victime.

En constatant les changements que le christianisme a opérés en ces dernières années chez les peuples de la Sibérie, le savant amiral Wrangell ne peut nier que si le chamanisme a perdu en partie son caractère religieux, il exerce encore une fatale puissance que l'instruction seule pourra déraciner.

Le nom de tous les chamans célèbres n'a point péri. A la fin du siècle dernier, on parlait avec admiration d'Eley, qui, après avoir été le serviteur de Chougaraï, le *toyon*, ou, si on le préfère, le chef souverain d'une peuplade nombreuse, sut, à force de ruse, de persévérance et d'énergie, lui ravir complétement le pouvoir (1).

La suite à une autre livraison.

(1) Voyez un chaman, t. IX, 1841, p. 344.

(1) *Voyage fait par ordre de l'impératrice de Russie Catherine II dans le nord de la Russie asiatique, dans la mer Glaciale, dans la mer d'Anadyr et sur les côtes de l'Amérique*, par le commodore Billings, rédigé par M. Sauer, trad. par Castera. Paris, 1802, 2 vol. in-8. — Voy. aussi, sur le chamanisme, Gmelin et Pallas.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

LA LECTURE DU JOURNAL.



Salon de 1872; Peinture, — La Lecture du journal, par Pabst. — Dessin de Pauquet.

La baie de la fenêtre ouverte découpait un pan de ciel d'un bleu pur et profond, sur lequel passaient des nuages légers comme des flocons de soie; une petite brise toute parfumée de l'odeur des trèfles en fleur faisait bruire les feuilles de la vigne qui encadraient la fenêtre; les violettes frissonnaient dans le grand pot de terre brune. Assise sur

un banc de bois bien poli, Margrédel filait, et, tout en filant, elle songeait.

Elle songeait au temps où il faisait si bon à vivre au village; où ce beau soleil aurait mis toutes les bonnes gens en joie, comme il met les abeilles en rumeur; où l'on voyait des figures épanouies aux portes de toutes les maisons, où l'on entendait les chansons du bon vieux temps par toutes les fenêtres ouvertes, où l'on valsait de si bon cœur dans la cour de l'*Ours-Noir*.

Hélas! les abeilles sont toujours affairées et joyeuses; mais le pauvre village, comme le voilà morne et silencieux! Plusieurs maisons sont fermées, comme si les gens étaient morts, et, chose plus triste encore, on voit aux portes de plusieurs autres des figures étrangères au pays. Les deux garçons du maréchal ferrant, qui frappaient l'enclume de si bon cœur (on les entendait d'une lieue) et qui, le soir, faisaient jaillir de si belles étincelles jusqu'au milieu de la rue, les voilà partis! Ils étaient en âge d'être soldats, songez donc! Le vieux père fume sa pipe au soleil, la tête penchée, les deux mains derrière le dos; la forge, d'ici, paraît morne et triste. Le fils du père Hauser, ce grand blond qui avait toujours le mot pour rire, il est parti! Le père Hauser se dispose à le suivre! Ah! qu'un village est triste quand il n'y reste plus que des vieillards, des femmes et des infirmes!

— Bonjour, Margrédel, cria une voix de la rue. C'était la propre voix du père Hauser; et le tricorne du père Hauser s'encadra dans la fenêtre, et le gilet à mille boutons du père Hauser s'appuya contre le mur, et les deux coudes du père Hauser se posèrent sur le rebord de la fenêtre. — Ton père n'est pas là, ma bonne fille?

— Non, monsieur Hauser; mais cela ne vous empêchera pas d'entrer vous reposer et vous rafraîchir, car vous avez chaud et vous paraissez fatigué.

— Fatigué! oui, répondit le père Hauser en ôtant son tricorne et en s'essuyant le front avec son mouchoir. Je viens de loin, ma petite, je viens des hauteurs, là-bas, d'où l'on voit sept lieues de pays et je ne sais plus combien de clochers; je voulais voir tout cela une dernière fois avant de partir. — Je l'ai vu, je l'ai vu, ajouta-t-il avec un hochement de tête mélancolique. Sur le moment, j'ai cru que mon cœur n'y résisterait pas, et je regrettais d'y être allé. Mais, maintenant, je crois que j'ai bien fait, et je ne donnerais pas pour un trésor le souvenir que j'emporte. Peut-on s'attacher tant que cela à des choses qui ne sont pas vivantes! Non, Grédel, je n'entre pas, j'ai encore trop de choses à faire, et j'ai avancé mon départ. Je tiens de Kaufmann, l'aubergiste, qu'on fera dans deux jours l'exercice presque devant ma porte. Je ne pourrais pas voir cela; non, je ne le pourrais pas. Tiens, tu donneras cela à ton père.

Cela, c'était un journal français. Je ne jurerais pas qu'il y a trois ans seulement, le père Hauser fût bien en état, même à grand renfort de besicles, de lire un journal français. Je ne crois pas, surtout, qu'il s'en fût soucié beaucoup. Sa curiosité n'allait pas plus loin que le *Messager boiteux*, et encore, les jours de pluie. Mais, depuis trois ans, les choses ont bien changé et les sentiments aussi. Le cher homme reçoit maintenant un journal français, « pour savoir ce qui se passe en France. » Ce journal fait le tour du village; on le lit tout haut à ceux qui ne savent pas lire. Que voulez-vous? on se rattache à la France par tous les liens qu'on peut.

— Dites-moi, monsieur Hauser, demanda timidement Margrédel, que marquent-ils cette fois sur ce journal?

— Tu peux le lire, ma bonne fille; oui, tu peux le lire, ajouta le père Hauser après un moment de réflexion. Il y a là beaucoup de bonnes choses; ah! on aime nos pauvres enfants, là-bas; on les aide, en attendant mieux. Et, vois-tu, c'est vrai, tout ce qu'ils marquent, car mon Kasper m'écrit de Paris les mêmes choses que tu verras là. C'est vraiment une bénédiction dans notre misère. Enfin!

Et il partit en poussant un gros soupir.

Quand le père Hauser fut parti, Margrédel se mit à lire le journal. Elle passait les belles phrases et les grandes théories, vu qu'elle n'y entendait rien. Mais les coins de sa bouche s'abaissèrent comme si elle allait pleurer, quand elle vit de ses yeux comment on parlait en France de la chère Alsace et des chers Alsaciens. Mais son cœur se gonfla comme si elle allait éclater en sanglots, quand elle lut au bas d'une page les noms de ceux qui allaient s'embarquer au Havre pour passer en Amérique. « Pauvres, pauvres gens! dit-elle; c'est pourtant bien dur d'aller si loin pour gagner sa vie! » Puis elle songea qu'elle irait volontiers elle-même plus loin que l'Amérique pour ne pas vivre où elle vivait, pour ne pas voir ce qu'elle voyait tous les jours. Mais ses parents étaient trop âgés pour quitter leur maison, et ils avaient besoin d'elle.

En ce moment la terre durcie résonna lourdement sous les pas cadencés d'une troupe en marche; des tambours se mirent à battre, accompagnés du cri aigu des fifres. Margrédel ferma vivement la fenêtre, et se cacha la tête dans ses mains pour ne pas entendre; mais, elle avait beau faire, elle entendait. De grosses larmes coulaient entre ses doigts; il lui semblait que son cœur fondait dans sa poitrine.

Heureusement, la jeunesse est forte et riche d'espérances; quand elle eut longtemps pleuré, il lui sembla que son cœur était plus léger; quand elle eut songé aux devoirs qu'elle avait à remplir, il lui sembla que son cœur était plus vaillant. Alors elle se rappela les paroles que M. le curé Klipfel avait prononcées, la dernière fois qu'il était monté en chaire, avant de s'expatrier : « Dieu est partout, et il est partout le maître; il est plus puissant que les rois et les empereurs de ce monde; d'un souffle, quand il lui plaît, il détruit l'œuvre de leurs mains. C'est en lui qu'est notre espoir, et nous n'espérons pas en vain. »

Margrédel essuya ses yeux et se mit à filer.

— Qui sait? qui sait? murmurait-elle en écoutant d'une oreille distraite le ronflement monotone de son rouet.

Quand son père rentra, le pauvre bonhomme fut tout réjoui de lui voir ce joli sourire sur les lèvres.

ARBORICULTURE.

Suite. — V. p. 95, 129, 208.

ESPALIERS, CONTRE-ESPALIERS ET CORDONS.

Suite

Forme de l'espalier. — Quelle est la meilleure forme à adopter pour l'espalier? Faut-il s'en tenir à la *palmette*, au *candélabre*, au *cordon oblique*? Ou bien se lancer dans les formes bizarres imaginées par certains jardiniers pour éblouir les gens étrangers au métier (chiffres entrelacés, armoiries, etc.)?

On doit toujours préférer les formes simples et naturelles, et se rappeler qu'un bel espalier peut être regardé comme un plein-vent de belle venue dont toutes les branches seraient appliquées contre un mur, de manière à se gêner le moins possible les unes des autres.

Pour les petits jardins des environs de Paris, où l'on tient à jouir tout de suite, ou pour les jardins maraîchers qu'on loue pour douze ans (et même pour neuf ans), on a usé (et surtout abusé) du *cordon oblique du Breuil*. Ce

genre d'espalier est formé de sujets plantés très-près les uns des autres, à trente ou quarante centimètres, et maintenus dans des directions obliques, afin qu'ils se mettent promptement à fruit.

Dans un terrain fertile, ces cordons *s'emportent* promptement et s'affament l'un l'autre par leurs racines. Cet inconvénient se présente rarement dans les environs de Paris, où les terres sont maigres et souvent épuisées par toutes sortes de cultures fantaisistes. Dans ces conditions, on peut tirer bon parti du cordon oblique.

Pour assurer au jardin fruitier un avenir durable, on devra préférer la palmette, qui donnera de très-nombreux fruits dès l'année qui suivra la plantation, si l'on achète des palmettes toutes formées chez de bons pépiniéristes. Il y a tout avantage à acheter les sujets de six ans au moins, car on n'a pas à attendre longtemps une récolte abondante. Le prix de l'arbre est bientôt payé par les fruits. Ainsi, un sujet greffé d'un an se vend un franc; une palmette de six ans, 6 francs; mais, dès la première récolte, elle peut donner pour 2 ou 3 francs de fruits.

Les palmettes, en bon terrain, doivent être plantées à huit mètres l'une de l'autre Mais afin de ne pas laisser les murs dégarnis, on plante les sujets à quatre mètres l'un de l'autre. Au bout d'une dizaine d'années, si les arbres se gênent, il est encore temps d'en arracher (avec les précautions convenables) un sur deux et de les replanter en *contre-espaliers*.

Les contre-espaliers sont en quelque sorte des espaliers établis contre un treillage formé de poteaux et de fils de fer tendus. Dans les pays froids, les contre-espaliers sont trop sujets à la gelée. Ils ne sont avantageux que sous le climat de Paris.

Direction et soins à donner aux palmettes. — Pendant les premières années, les branches latérales des palmettes sont maintenues obliques, à l'aide de baguettes attachées au treillage (ou aux fils de fer).

On les abaisse ensuite peu à peu, de manière à les rendre horizontales. Dans les terrains très-fertiles, on est obligé de les maintenir horizontales dès la première année, car elles se développent si rapidement qu'il serait plus tard impossible de les ramener à cette position sans les casser. Dans ce cas, on devra laisser les extrémités des branches se relever naturellement, de manière à *appeler* la séve et à empêcher la formation de *têtes de saule* tout le long des maîtresses branches.

Voici maintenant les principes généraux auxquels il faut recourir constamment pour la bonne direction et l'équilibre à maintenir entre les branches des palmettes :

1° Toute branche faible et arriérée doit être immédiatement détachée du treillage, et rapprochée le plus possible de la position verticale, en la laissant libre de s'écarter du mur.

On fait en même temps un cran dans l'écorce de la tige, *au-dessus* de la naissance de la branche.

Ces deux moyens ont pour but de faire affluer la séve dans la branche faible, qui se fortifie si bien qu'au bout de deux ou trois ans elle peut être abaissée de nouveau, sans qu'on puisse la distinguer des branches voisines.

Rappelons aussi qu'on ne doit jamais laisser de fruits sur une branche trop faible, sous peine de retarder encore le développement de la branche.

2° Toute branche trop forte, qui s'emporte en bois, doit être abaissée à la position horizontale ou même recourbée vers le sol, en l'appliquant contre le mur.

En outre, on fait un cran dans l'écorce de la tige, *au-dessous* de la naissance de la branche.

En procédant ainsi, on arrête la séve, la branche trop vigoureuse se met à fruit et ne développe presque plus de bois.

Quant à la formation de la tête, il suffit de réserver chaque année à l'extrémité de la tige trois boutons à bois qui formeront autant de bourgeons (ou jeunes pousses). Le plus élevé donnera le prolongement de la tige, et les deux autres deux nouvelles branches latérales. Si, par défaut de surveillance ou par suite d'un accident quelconque, ces deux branches sont très-inégalement développées, il ne faut pas hésiter l'année suivante (à la taille d'hiver) à couper cette tête défectueuse. Il se formera d'autres bourgeons, et l'arbre reprendra une forme régulière.

Soins à donner aux cordons. — On établit souvent dans les jardins fruitiers des lignes de cordons horizontaux devant les murs d'espaliers ou bien autour des carrés de potager.

Ces cordons n'exigent aucuns soins particuliers. Dans les terrains très-fertiles, il faut avoir soin de relever les extrémités des cordons dans la position verticale, en les fixant à des échalas. Autrement il se formerait de très-nombreuses pousses tout le long des cordons; on n'aurait que des *têtes de saule* et presque pas de fruits.

Lorsque les arbres sont plus âgés et bien en rapport, on peut ramener les extrémités à la position horizontale.

LA POLITESSE.

Lorsque la politesse, sur laquelle il y aura toujours tant à dire, n'est pas la fleur même de la bonté, mais une simple affaire de formes et un produit de l'éducation, ce n'est plus qu'un mince vernis qui craque et s'écaille au moindre soulèvement de l'intérêt ou de la peur.

Louis DEPRET, *l'Album de Karl.*

BOULAK

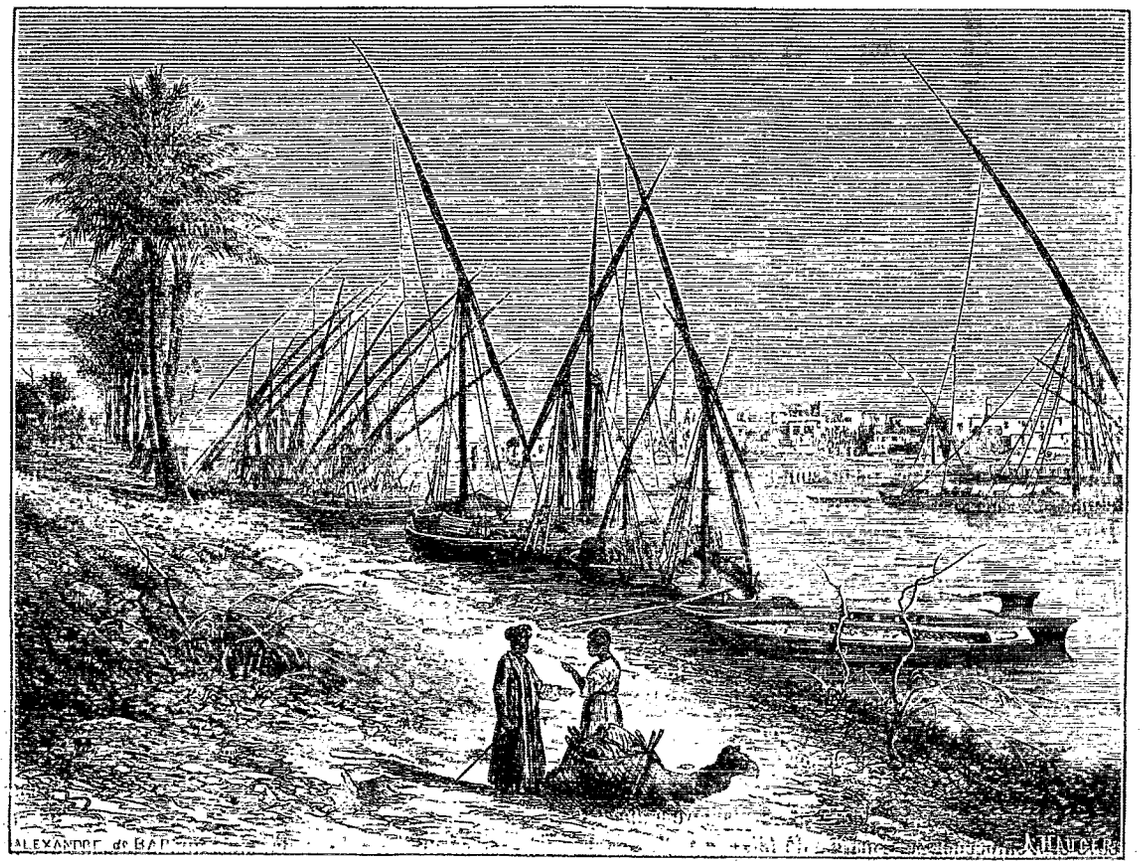
(ÉGYPTE).

Le Caire, qui n'est pas situé immédiatement sur le bord du Nil, mais qui est séparé du fleuve par une plaine de 1200 mètres de largeur, a deux ports, le vieux Caire et Boulak. C'est au vieux Caire que débarquent les marchandises de la haute Égypte; Boulak reçoit les bateaux portant les productions du Delta, ainsi que la plupart des navires marchands de l'Europe. Une belle chaussée, construite par les Français, relie ce dernier port à la capitale de l'Égypte.

Boulak est une ville de 20 000 habitants, pleine de mouvement et de vie. Elle renferme vingt-quatre mosquées, des bains magnifiques, de très-beaux jardins et un grand nombre d'*okels* ou magasins, dont les principaux sont plus vastes que ceux du Caire et qui sont destinés à recevoir les denrées provenant de l'impôt en nature prélevé dans les provinces. Le port est encombré d'immenses provisions de blé entassées en plein air. On aperçoit des monceaux d'orge, de fèves, protégés seulement par des enceintes à claire-voie. Les magasins et les maisons de la ville bordent sur une grande étendue la rive du fleuve.

On trouve à Boulak un grand nombre de ces barques appelées *cangues* ou *dahabiehs*, que louent les voyageurs pour remonter le Nil. Ce sont des espèces de gondoles à voiles, très-confortablement aménagées. D'immenses vergues obliques sont fixées au sommet du mât et soutiennent les voiles. Quand celles-ci sont déployées tout entières et que le vent souffle avec force, la navigation est très-rapide; le moindre changement de direction du vent ferait chavirer la barque, si le matelot qui, accroupi sur le pont, tient la corde de la voile, n'était toujours prêt à la

lâcher à propos. Quand le vent tombe, les matelots se servent, pour avancer, de longues perches qu'ils appuient sur un fond de sable et de rochers, comme on le voit dans les anciennes peintures égyptiennes, ou bien ils traînent le bateau, et c'est avec une nonchalance qui fait le désespoir du voyageur, s'il est pressé. Ils marchent lentement, les mains derrière le dos; ils ont l'air de promeneurs désœuvrés qui flânent sur le bord du Nil. Pour le touriste, qui ne compte pas les heures et qui se propose surtout de bien connaître le pays qu'il parcourt, cette lenteur est un avantage. « Il y a plaisir, dit M. Ampère, à se sentir glisser sur ce vaste et paisible fleuve, sous ce ciel immense et calme, comme dans une gondole sur une lagune. L'aspect des bords du Nil est peu varié; cependant le regard trouve toujours quelque objet qui l'arrête; c'est une file de chameaux qui se dessinent sur le ciel et nous donnent le plaisir de penser qu'ils avancent encore plus lentement que nous; c'est un petit village qui se montre au détour du fleuve, avec des huttes en terre et en roseaux, et les tombes des habitants, pauvres tombes en boue séchée qui imitent par leur forme les caisses de bois et les sarcophages des momies; c'est un bouquet de palmiers et le frémissement métallique des feuilles frôlées par le vent; c'est un oiseau qui perche sur notre mât ou sautille sur le



Boulak (Égypte). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Braun.

rivage, nous offrant parfois un hiéroglyphe vivant. L'aboiement lointain des chiens, le cri du coq, mêlent les souvenirs de la vie rustique à l'impression d'un calme en pleine mer; les chants tantôt languissants, tantôt précipités, des matelots, bercent la rêverie ou la réveillent agréablement. On arrive ainsi sans ennui du lever au coucher du soleil, ces deux fêtes splendides que nous donne chaque jour la nature. »

LES CHÉTODONS.

Tout le monde connaît et admire les merveilleux oiseaux qui sont une des parures des contrées tropicales; mais on sait moins généralement que les mers qui baignent ces contrées sont peuplées de milliers de poissons qui ne le cèdent en rien, pour l'éclat et la variété des couleurs, aux colibris et aux oiseaux-mouches. Ces poissons, qui abondent dans les mers des Indes, de la Chine et du Japon, ainsi que dans la mer des Antilles, sont revêtus d'écailles dont les nuances et les reflets peuvent rivaliser avec ceux des métaux polis et des pierres précieuses. Les *chétodons* sont de ce nombre. « Les chétodons, dit M. Valenciennes, forment une très-nombreuse famille, que la nature semble s'être plu à revêtir des ornements les plus propres à plaire à la vue. Le rose, le pourpre, l'azur, le noir velouté, sont répartis à la surface de leur corps, en raies, en écharpes, en anneaux, en taches ocellées, sur des fonds dorés et argentés, ou nuancés comme la nacre de toutes les couleurs de l'iris; et l'œil de l'homme jouit d'autant plus de toutes ces beautés que ces poissons, peu volumineux, habitués à se tenir près de la côte et entre les rochers où il y a peu d'eau, s'y agitent sans cesse à la lumière du soleil, comme pour lui faire éclairer d'un jour plus vif tous les ornements qu'ils ont reçus de la nature. »

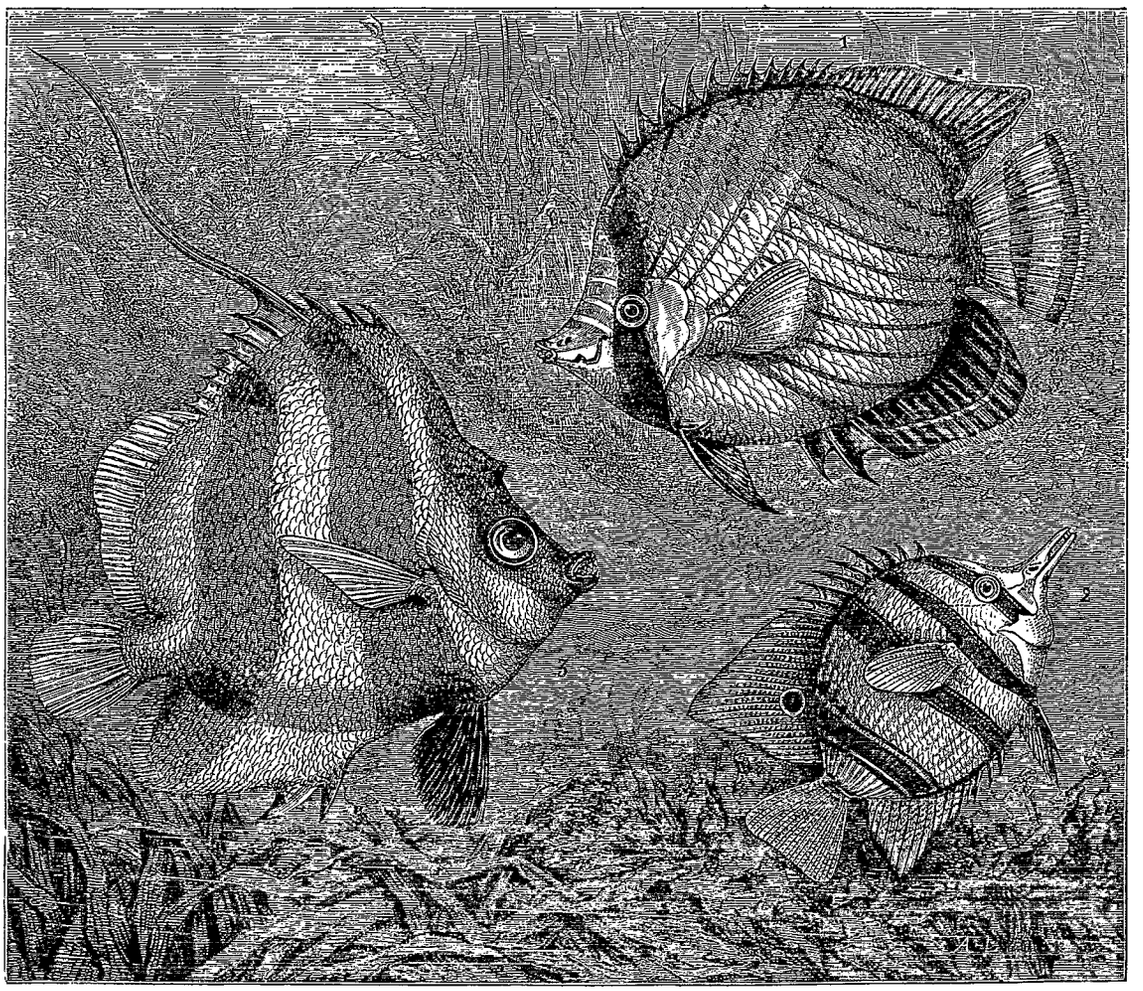
Les trois espèces de chétodons que nous représentons appartiennent aux mers de la Chine et du Japon. Le *chétodon rayé* est un petit poisson dont le corps a presque la forme d'un disque; il serait parfaitement rond, s'il n'était deux fois échancré en arrière par la séparation des trois nageoires verticales et un peu allongé en avant par la

proéminence du museau. Une large bande noire traverse la tête de haut en bas et couvre l'œil; trois autres, moins foncées, ornent la queue. Le corps est zébré de raies plus étroites; cinq, également espacées, se dirigent obliquement de l'ouïe vers le dos; les autres, au nombre de neuf, ont une direction perpendiculaire à celle des premières et vont vers la queue et vers le ventre.

Le *chétodon rostral* ou *chelmon à bec* est remarquable par la forme de son museau long et grêle. Une membrane unit les deux mâchoires sur la moitié de leur longueur, de sorte que la bouche n'est qu'une fente au bout de ce cône allongé. Les dents, chez tous les chétodons, ressemblent à de la soie (ressemblance qui leur a fait donner leur nom); chez le *chelmon à bec*, on les comparerait plutôt à du velours.

Ce petit poisson, dont la taille ne dépasse guère six pouces, a les nageoires, surtout la dorsale, taillées en angle aigu. Cinq larges bandes noires rayent verticalement son corps, marqué de stries longitudinales moins accusées.

Le chelmon est doué d'un singulier instinct : il se tient



Les Chétodons. — Dessin de Mesnel.

1. Chétodon rayé. — 2. Chétodon rostral. — 3. Chétodon monocère.

près du rivage, aux endroits où se trouvent des plantes marines; quand il aperçoit un insecte posé sur une feuille ou sur une herbe, il lui lance adroitement une goutte d'eau qui le fait tomber, et, prompt comme l'éclair, il se lance sur lui et le gobe. On assure qu'il manque rarement son coup. Schlosser a décrit cet industrieux procédé dans les Transactions philosophiques de 1764, d'après Hummel, directeur de l'hôpital de Batavia. On dit que les Chinois de Java élèvent de ces poissons dans des vases pour s'amuser à les voir s'emparer de leur proie : on tend au-dessus du vase un bâton ou un fil sur lequel on a mis un insecte; le chétodon, pour faire tomber l'insecte, lui lance des gouttes d'eau à plus d'un pied de hauteur.

Le *chétodon monocère* ou *hénioche licorne* a sept pouces de longueur ou plutôt de diamètre, car, sans être aussi rond que le chétodon rayé, il a à peu près la même dimension dans tous les sens. Les écailles dont il est couvert sont plus grandes que celles des autres espèces de la même famille. Le quatrième aiguillon de la nageoire dorsale se prolonge en un filet grêle et souple, qui constitue son caractère principal. On remarquera aussi, au-dessus de l'œil, au milieu de la crête frontale, une saillie conique qui lui est particulière. Il est rayé de trois larges bandes noires qui se détachent sur un fond d'un blanc argenté.

REPRÉSENTATION DU MYSTÈRE DE LA PASSION
AU VILLAGE D'AMMERGAU (1).

Munich, 1850.

Des affiches de couleur éclatante, placardées sur les murs de toutes les rues de Munich, excitaient vivement ma curiosité. Ces affiches annonçaient qu'à une date désignée

(1) *Ladie's Companion.*

des voitures conduiraient les voyageurs désireux d'assister à la représentation du mystère de la Passion à Ammergaü.

Le digne professeur R... fut le seul qui me fournit les renseignements précis que je demandais. « Cette représentation, me dit-il, a lieu tous les dix ans par les paysans d'Ammergaü et des villages voisins, comme accomplissement d'un vœu formé pendant une épidémie terrible, l'an 1633. Ce vœu s'est accompli religieusement, à partir de cette année jusqu'à nos jours. Depuis les trois dernières représentations, la musique et, si l'on peut ainsi parler, la mise en scène, ont beaucoup gagné. Il serait impossible de rendre d'une manière plus saisissante les scènes du Nouveau Testament et les sentiments de foi naïve et profonde les mieux adaptés à ce genre de représentation. Je vous engage fortement à y aller. »

Il n'en fallut pas tant pour nous décider, mon amie miss X... et moi, à prendre place dans un *stell-wagon* (voiture de louage), sorte d'omnibus peint en jaune, avec sa capote de cuir formant cabriolet, et son cocher vêtu d'une veste bleu clair, ornementée de galons noirs, et portant des culottes de velours noir, d'énormes bottes montant au-dessus du genou, et son chapeau de feutre noir entouré d'un large ruban fermé par une grande boucle d'argent.

Un prêtre catholique, deux hommes appartenant à la classe des artisans, et des femmes portant les coiffures ornées de tresses d'or et d'argent particulières à la classe populaire de Munich, composaient le personnel de notre omnibus.—En traversant les villages, nous fûmes frappées de l'aspect bizarre des *arbres de mai* ornés à une très-grande hauteur de sentences, d'emblèmes, tels que drapeaux, animaux, gâteaux en forme de cœurs entrelacés, etc. Nous atteignîmes bientôt Stormberg, site favori des habitants de Munich, puis la paisible petite ville de Murrand, toute troublée ce soir-là. Grâce à la fête d'Ammergaü, la foule était telle dans l'auberge que ce fut avec grande difficulté que nous pûmes nous y assurer un gîte.

Après nous être jetées à demi vêtues sur nos lits et avoir en vain essayé de dormir, nous reconnûmes que cela était impossible. Un bruit assourdissant ne cessa pas une minute dans les rues par suite du passage continuel des voitures qui conduisaient des voyageurs à Ammergaü. Au vacarme des rues s'ajoutait la voix du crieur de nuit, qui ne laissait pas passer un quart d'heure sans nous rappeler d'une façon impitoyable la fuite du temps.

A une heure du matin, tous les voyageurs de l'hôtel étaient sur pied pour repartir. La route était sillonnée de véhicules de toutes sortes, depuis le chariot plein de paysans jusqu'à la chaise de poste attelée de quatre chevaux. Quatre heures du matin sonnaient lorsque nous descendîmes de notre voiture, au pied de l'Estelberg, pour faire l'ascension de la montagne, comme les autres pèlerins. Depuis l'auberge rustique, au bas de la montagne, jusqu'à l'église célèbre par ses pèlerinages, située au sommet, on voyait une masse compacte de peuple, et ces visages tout à la fois graves et joyeux prouvaient que le but de ces pèlerins était sincèrement religieux. La variété des costumes était très-grande. On voyait des paysans tyroliens avec leur chapeau de feutre, et des paysannes du district de Bas, avec leur lourd bonnet en peau de blaireau.

Le premier aspect d'Ammergaü nous désappointa. Le village est situé dans une verte prairie entourée de collines plutôt que de montagnes. Nous avions une lettre de notre ami le professeur B... pour le paysan Tobias Slonnger qui devait représenter le Christ dans le mystère. Notre voiture s'arrêta devant la première maison du village, qui est celle de Tobias. Tobias vint à notre rencontre; il était réellement beau, et, au lieu d'un paysan que nous nous attendions à voir, nous vîmes un *gentleman* vêtu d'un paletot gris et coiffé d'un fez écarlate. Il nous accueillit avec une politesse grave, mais cordiale. Ses cheveux partagés au milieu de la tête et retombant sur ses épaules, ses yeux mélancoliques, ses traits amincis, son front pâle, sa barbe courte et touffue, lui donnaient une étrange ressemblance, en effet, avec les têtes de Christ des peintres italiens. Il y avait dans sa physionomie quelque chose de profondément étrange et d'indéfinissable. Sur le seuil de la maison de Tobias, nous rencontrâmes sa femme et sa petite fille; leur accueil bon et gracieux semblait s'adresser à de vieux amis. Leur demeure agréable, lumineuse, portait partout les traces d'une vie simple, pieuse, occupée et heureuse. On nous conduisit à une pièce moitié salon, moitié atelier. Des gravures choisies avec goût, d'après Less ou Overbeck, ornaient les murs; dans un antique bahut sculpté, à vitrines transparentes, se voyaient une collection de verres à boire de formes variées, et de délicieux spécimens de sculpture sur bois, art très-cultivé dans le village, et à l'un des côtés du bahut était suspendu un violon; sur la tablette du dessus se voyaient des rangées de mains et de pieds moulés en plâtre. La femme de Tobias nous dit que « son mari était un grand sculpteur de crucifix et de madones. » C'était, en effet, un artiste que ce Tobias, avec sa physionomie grave et mélancolique et son air de supériorité.

Il était sept heures du matin, il ne restait plus qu'une heure avant la représentation. Notre hôte, avec cette expression de mélancolie étrange qui imposait réellement, nous proposa cordialement de nous accompagner dans le village.

Dans la grande rue, tout avait cet air d'animation joyeuse qui annonce une grande fête. Les cloches sonnaient à toute volée, des personnages drapés dans des manteaux et vêtus de longues robes, comme dans les anciens tableaux de sainteté, se glissaient rapidement au milieu des groupes de paysans et d'artisans en costume du dimanche. Quand Tobias Slonnger traversa la rue avec son air triste et rêveur, un murmure de voix le suivit. Chacun se disait tout bas : Voilà le Christ qui passe!

La fin à une prochaine livraison.

LE TIEN ET LE MIEN.

Le chancelier Jean Juvénal des Ursins disait à Charles VII :

— Quelque chose qu'aucuns disent de votre puissance ordinaire, vous ne pouvez prétendre le mien. Ce qui est mien n'est point vôtre. Peut bien être qu'en la justice vous êtes souverain et va le ressort à vous. Vous avez votre domaine et chaque particulier a le sien.

DES SOCIÉTÉS DE CONSTRUCTION.

Une chose très-précieuse pour l'ouvrier, c'est l'acquisition ou la construction d'une petite maison qui soit sa propriété. Dans notre industrie moderne, qui emploie de plus en plus de grands capitaux, qui s'installe dans de vastes ateliers et qui utilise un matériel très-coûteux, le nombre des ouvriers qui deviennent patrons est nécessairement restreint. Mais tout ouvrier doit tendre à devenir propriétaire de la maison qui abritera sa famille. C'est là un avantage inappréciable, car c'est dans ces conditions que la vie de la famille ouvrière se développe sainement, et que cette famille, au lieu de végéter dans un prolétariat malfaisant, prend sa place honorable dans les rangs de la petite bourgeoisie. L'ouvrier misérablement logé néglige

souvent sa famille et préfère le cabaret à son triste foyer, tandis que l'ouvrier propriétaire de sa petite maison s'y plaît et peut y être très-heureux au milieu des siens. C'est par des sociétés pour la construction de maisons ouvrières, ou en prêtant sur hypothèque à l'ouvrier qui veut construire ou acquérir une maison, que ce but désirable est le plus aisément atteint. Que les patrons, préoccupés du bien des ouvriers, forment ou favorisent ces sociétés pour la construction, et que les ouvriers, loin de se complaire dans une fatale insouciance, aient à cœur de devenir propriétaires d'une maison. (1)

LE MOINE AUX ORANGES.

I

Quelle chaleur il faisait ce jour-là à Naples! A la suite d'une assez longue excursion, je m'étais laissé tomber plutôt que je ne m'étais assis devant une petite table de café. Je dégustais machinalement une glace sous la grande vérandah de coutil rayé, qui couvrait de son ombre une trentaine de petites tables semblables à la mienne. Il y avait beaucoup de monde autour de ces tables. Je me laissais bercer avec délices au murmure de la conversation. Sans comprendre parfaitement l'italien, je m'amusais à attraper quelques mots au passage : là-dessus je construisais le commencement d'une foule d'histoires fantastiques, mais le commencement seulement; la paresse qui m'avait envahi m'empêchait d'aller plus loin. Je crois même que je commençais à pénétrer tout doucement dans la région du sommeil, lorsque je fus brusquement réveillé par les paroles suivantes, prononcées en français tout près de mon oreille :

— N'est-ce pas, Monsieur?...

II

Je tressaillis et je me retournai. Un monsieur très-chevelu, très-barbu, en veste de piqué blanc, se tenait les deux coudes appuyés sur le rebord de la fenêtre, et regardait dans la rue par-dessous les bords festonnés de la vérandah.

— N'est-ce pas, Monsieur, reprit-il après m'avoir adressé un petit salut familier, que ces moines italiens sont de singuliers personnages, et qu'ils ne se refusent aucune douceur? Tenez, regardez celui-là.

Il étendit le bras; je suivis son geste du regard, et voici ce que je vis.

Un marchand d'oranges ambulant venait d'arrêter sa petite voiture en face de nous. Un moine, qui tenait déjà deux oranges dans sa main gauche, faisait le geste d'en désigner une troisième avec l'index de la main droite.

— Qu'est-ce que vous dites de cela? me dit en ricanant le monsieur à tous crins.

— Ce que je dis de cela?

— Oui.

III

— Je dis que ce petit tableau manque de couleur locale, du moins dans certaines de ses parties. Les chemins de fer, la facilité, la fréquence des communications, répandent partout les mêmes costumes et les mêmes usages. Voilà, par exemple, un marchand d'oranges italien dont le costume ne ferait retourner personne à Paris. Je le vois d'ici poussant un haquet de marchand des quatre saisons, rue Mouffetard ou rue de la Pépinière. Quant au moine...

— Ah! parlons du moine, s'écria avec une certaine vivacité la veste de piqué blanc.

— Quant au moine, savez-vous ce que je lui reproche?

— Je m'en doute bien; mais dites toujours.

— Je lui reproche, au point de vue du pittoresque, bien entendu, de porter des souliers napolitains et non pas des sandales.

La veste de coutil parut désappointée. Comme elle avait copieusement déjeuné, elle respira bruyamment et dit :

— Moi, ce que je lui reproche, c'est sa tête, ce sont les bosses de son front; ah! Monsieur, les bosses de ce front-là! ce sont ses yeux, c'est son nez (regardez-moi s'il n'y a pas du faune dans ce froncement de narines), c'est sa bouche, c'est son menton, c'est tout. Voyez donc de quel air il regarde ces oranges, comme il les couve des yeux. Croyez-moi, il va se retirer dans quelque coin, et vous pouvez être sûr qu'il dévorera ces trois oranges à la file. Vous conviendrez que pour des gens qui ont fait vœu de renoncer à toutes les jouissances de ce monde!...

IV

— Mais, repris-je après une minute de silence, rien ne vous prouve que ce moine mangera ces trois oranges, et quand même il les mangerait pour se rafraîchir un peu par cette effroyable chaleur...

Je jetai involontairement un regard sur la table du monsieur chevelu, et j'y découvris, sous forme de rafraîchissements variés, la valeur de plus d'une douzaine d'oranges.

Il vit mon geste, et me dit sans le moindre embarras :

— Oh! moi, j'ai des crampes d'estomac, et les médecins m'ont ordonné un régime tout particulier... Quant à ce moine, il me suffit de voir le mouvement de ses lèvres et de ses sourcils pour parier à coup sûr qu'il mangera les oranges.

— Vous êtes artiste, peut-être?

— Pas précisément.

— Physionomiste, en tous cas?

— Énormément! et d'une sûreté de coup d'œil dont vous n'avez pas l'idée!

En ce moment, le moine s'éloignait du marchand d'oranges. Comme il passait près de nous, je le reconnus pour l'avoir déjà vu dans une autre circonstance, et il me vint tout à coup à l'esprit de confondre cette veste de piqué qui se vantait d'être si physionomiste. Je lui proposai de suivre le religieux. La veste y consentit avec un joyeux empressement.

V

Le moine prit une petite rue qui débutait assez bien, mais qui finissait en casse-cou. Était-ce bien une rue? n'était-ce pas plutôt le lit d'un torrent? La question n'était pas facile à résoudre. La veste de piqué commençait à grommeler un peu et à s'essuyer le front avec un superbe foulard des Indes, lorsqu'un petit chien, qui avait quelque chose du caniche, sans être précisément un caniche, vint se jeter, avec des aboiements d'une joie insensée, dans les jambes du religieux. Celui-ci se baissa pour caresser l'animal de la main qui lui restait libre, en levant l'autre pour mettre ses oranges à l'abri de la brusquerie du pseudo-caniche. — Assez, assez, Cocomero, dit-il enfin d'un ton de bonne humeur; où est le vieux papa?

Sur cette question, Cocomero partit comme un trait; tout en courant, il se retournait de temps à autre pour savoir si son ami le suivait.

Encore un coin de rue à tourner, et nous nous trouvons en présence d'un escalier extérieur d'une vingtaine de marches, si large et si monumental, qu'il semblait devoir

(1) Steinheil. — Voyez sur les maisons ouvrières de Mulhouse, t. XXIX, 1861, p. 27, 60.

conduire à un palais. Il aboutissait à une sorte de hutte en pierres sèches.

VI

Cocomero, en aboyant de toutes ses forces, faisait la navette le long de l'escalier. Ce manége dura jusqu'à l'arrivée du moine, qui se mit à grimper les marches d'un pas lourd, car le digne homme n'était plus tout jeune. Un vieillard à barbe blanche, avec un costume si composite et si misérable qu'il n'avait plus aucun caractère, était assis sur un banc de pierre en haut de l'escalier, les jambes au soleil, la tête à l'ombre. On devinait à tous ses mouvements qu'il était aveugle. Aux cris de Cocomero, il avait relevé la tête et avait poussé une joyeuse exclamation; à l'approche du moine, sa pauvre vieille figure, ridée et comme pétrifiée, s'anima un peu et s'éclaira d'un pâle sourire. Le nouveau venu, après avoir déposé ses oranges en lieu sûr et serré les mains du bonhomme en les lui tapotant comme s'il eût été un enfant, tira de ses grandes poches du pain, un peu de viande et un petit flacon de vin.

Ensuite il s'assit à côté du mendiant, sans paraître se douter qu'il était, lui, au soleil, et que la sueur lui perlait à grosses gouttes sur le front. Il s'essuyait la tête par un geste machinal; mais il tenait bon, et causait d'une voix enjouée pour égayer le repas du vieillard.

De l'endroit où nous nous tenions à l'ombre, nous ne pouvions entendre ses paroles; mais le timbre de sa voix était clair, doux, très-jeune pour son âge, et extrêmement sympathique. Cocomero eut sa part du festin, qui dura longtemps, car le pauvre vieux n'avait plus de dents. Pendant tout ce temps, le moine ne fit pas un seul geste d'impatience.

VII

Enfin, ce fut le tour des oranges. Le bonhomme voulut les toucher, les sentir, et le moine se prêta volontiers à cette fantaisie. Quand le vieillard eut déclaré que maintenant il y goûterait volontiers, la première orange fut écorcée en un clin d'œil; puis les pepins furent enlevés un à un, comme pour un petit enfant.

La première orange disparut comme par enchantement; le moine paraissait tout heureux de voir son protégé dans de si bonnes dispositions : on entendait son rire naïf par intervalles. La seconde orange eut le sort de la première. Quand le vieux pauvre déclara qu'il en avait assez, il restait juste une tranche de la seconde et la troisième tout



Le Moine aux oranges. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

entière. Le religieux introduisit cette dernière dans la poche du bonhomme, en prévision de la soif à venir; quant au morceau qui restait de la seconde, il le regarda en souriant, et, tout en essuyant son front qui ruisselait de sueur, il mit ce dernier quartier d'orange dans sa bouche.

VIII

Quand il passa près de nous, il regardait vaguement devant lui, avec un bon sourire sur les lèvres. Je ne sais quel sentiment me poussa à le saluer profondément. Il parut surpris, ce qui ne l'empêcha pas de me répondre par une inclination de tête pleine de courtoisie. Je remarquai qu'il penchait un peu la tête de côté pour me voir.

L'homme chevelu, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, ôta son panama et le garda poliment à la main.

Quand le moine fut passé, je regardai mon compatriote, et mon compatriote me regarda. Je ne sais quelle expression il découvrit sur ma physionomie, car il ne m'en a jamais fait la confidence; mais moi, je trouvai que la sienne exprimait un ahurissement profond.

Malgré l'exemple que je venais d'avoir sous les yeux, je me sentis tout disposé à manquer de charité. J'adressai donc à la veste de piqué cette question ironique :

— Nous disions donc que tous ces moines italiens...

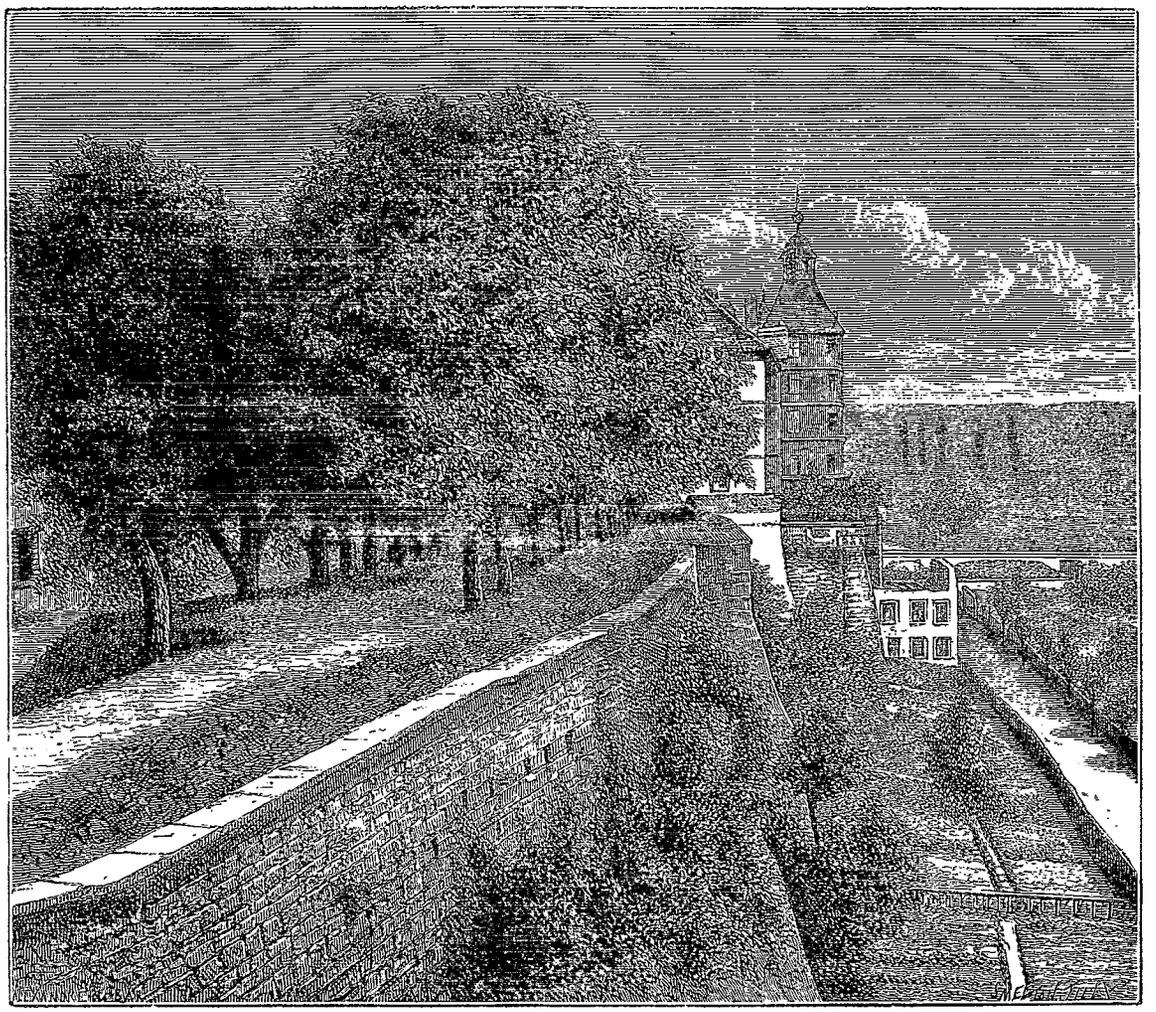
— Ne m'en parlez pas, reprit-il (il avait toujours son panama à la main); je n'avais vu celui-là que de loin, et vous savez, les physionomies... de loin...

— C'est évident; mais couvrez-vous donc!

MONTBÉLIARD

(DÉPARTEMENT DU DOUBS).

Voy. t. XXIX, 1861, p. 393.



Le Château de Montbéliard. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Braun.

La ville de Montbéliard est située dans une jolie vallée arrosée par l'Allan et la Luzine. De la plate-forme plantée d'arbres de l'ancien château, on aperçoit, au delà des fossés et des maisons de la ville, de vertes prairies, et, tout autour, des collines boisées ou couvertes de vignes.

Nous avons donné (t. XXIX, 1861, p. 393 et 394) une notice assez étendue sur l'histoire de Montbéliard, qui formait autrefois, avec quelques seigneuries environnantes, une principauté indépendante appartenant à la maison de Wurtemberg, et qui ne fut réunie à la France qu'en 1796. Depuis lors, la vie de cette petite, mais très-active et vaillante cité, de guerrière qu'elle était, est devenue tout industrielle et commerciale. Des filatures de toile et de coton, des tanneries, des fabriques de mouvements d'horlogerie et d'instruments aratoires, s'y sont établies, et Montbéliard, quoique relativement peu peuplé, — sa population ne dépasse pas six mille âmes, — figure aujourd'hui parmi les centres manufacturiers les plus importants de notre pays.

Le passé de Montbéliard, qui se compose tout entier de guerres, de siéges, de faits d'armes quelquefois héroïques, de luttes intestines, surtout de malheurs et de souffrances extrêmes, est maintenant oublié. Sa gloire plus moderne et éternellement durable est de compter au nombre de ses enfants le grand naturaliste Georges Cuvier. C'est dans cette ville que l'illustre savant naquit, passa son enfance et sa première jeunesse. On ne peut douter que le spectacle agreste qu'il avait sous les yeux, les courses qu'il faisait dans les belles campagnes ouvertes de tous côtés devant lui, n'aient contribué à lui inspirer le goût de la nature. Les plantes, les animaux, fixèrent tout d'abord son attention et furent l'objet de ses réflexions précoces. Peut-être, s'il avait reçu de tout autres impressions dans une grande ville, son intelligence se fût-elle tournée vers d'autres sujets. Au retour de ses promenades, il lisait Buffon, dont il avait trouvé les œuvres dans la bibliothèque d'un de ses parents; il s'amusait à en copier les figures et à les colorier avec une exactitude minutieuse, d'après les indications qu'il trouvait dans le texte. Ce travail d'enfant décida de sa vocation. Quand, à l'âge de quatorze ans, il quitta le gymnase de Montbéliard pour aller étudier la science administrative à l'Académie de Stuttgard, il emporta le souvenir de ses premières préoccupations et sa prédilection pour l'histoire naturelle, prédilection qui ne fit que s'accroître lorsqu'il fut venu demeurer, comme précepteur, au château du comte d'Héricy, en Normandie, et qui le conduisit plus tard au faîte de la science et de la renommée.

Ainsi, Montbéliard, avec ses champs et ses bois, la vie simple, paisible et pourtant laborieuse de ses habitants,

peut revendiquer quelque chose de la gloire impérissable de Cuvier.

DU MOULAGE.

Fin. — Voy. p. 232.

Il y a d'autres manières de couler le plâtre sur l'objet à mouler.

Ainsi, l'on trempe dans le plâtre liquide une brosse dont les soies sont longues et douces; on agite doucement cette brosse en la tenant perpendiculairement. Lorsque, par ce mouvement, l'objet que l'on moule est partout barbouillé de plâtre (*imprimé* en terme de moulage), on verse le plâtre légèrement en avançant dans le même sens et vers les bords, et en évitant soigneusement les bulles d'air, les soufflures, qui formeraient sur l'épreuve de petites cavités, souvent difficiles et toujours ennuyeuses à boucher.

Une fois le plâtre coulé et étendu en surface à peu près unie au moyen d'une spatule, il faut bien se garder d'y toucher. Attendez qu'il soit pris, c'est-à-dire durci. D'abord il est froid; mais après quelques instants, vous sentirez en le touchant qu'il devient chaud. Lorsque la chaleur aura cessé, ne vous pressez pas trop de relever le plâtre, car la cire a été fortement ramollie par la chaleur du plâtre. Laissez-le donc redevenir froid. Par précaution, humectez-le avec une grosse brosse imbibée d'eau; l'eau est absorbée aussitôt. Ou bien, lorsque cela est possible, plongez le tout dans l'eau pendant quelques secondes. Alors essayez de séparer le plâtre du médaillon de cire. Si avec les mains vous ne pouvez les séparer, glissez la lame du couteau entre les deux, mais avec grande précaution, en pénétrant à peine, et faites une petite pesée, mais légère et non à la manière de l'écaillère qui ouvre une huître. Si cette pesée ne suffit pas, faites-en une seconde du côté opposé. Si la cire a été modelée en dépouille, les pesées seront inutiles; le plâtre se détachera très-facilement. Si, au contraire, la cire n'était pas modelée en dépouille, c'est-à-dire si l'on avait négligé de former biseau, le plâtre serait accroché par la cire, et, dans ce cas, les pesées serviraient à forcer l'obstacle et à détacher le moule. Ce plâtre coulé sur la cire qui est en relief, c'est le moule ou le creux du médaillon; il en est la contre-partie.

De ce creux en plâtre, il faut tirer une épreuve en relief. Pour cela, coulez, dans le creux, du plâtre gâché comme précédemment, mais avec certaines précautions, pour empêcher l'adhérence entre le moule et l'épreuve. Quel désappointement s'ils ne pouvaient se détacher l'un de l'autre et ne formaient plus qu'une masse de plâtre! Examinez s'il n'y a pas dans le creux des endroits qui ne sont pas de dépouille et où la cire ait été écorchée. Il faut donner de la dépouille à ces endroits en y enlevant un peu de plâtre en biseau à l'aide d'un ébauchoir tranchant. Quand la cire ne se sépare qu'avec difficulté du plâtre, elle peut être quelque peu écorchée; le mal n'est pas grand si le plâtre est intact. En cas d'accroc, la cire étant molle cédera presque toujours au plâtre qui offre plus de résistance; mais il est plus malaisé de séparer le plâtre du plâtre.

Après avoir donné de la dépouille aux parties qui en manquaient, cherchez s'il n'y a pas quelques trous, quelques soufflures; bouchez-les avec un peu de cire ou de terre à l'aide d'un ébauchoir. Si elles sont très-petites, ne vous en inquiétez pas; elles viendront en relief sur l'épreuve, et alors vous les couperez facilement. Cette inspection étant faite, versez du savon liquide dans le moule, assez pour qu'il y en ait un peu partout; laissez le plâtre s'en imbiber pendant une dizaine de minutes. Puis avec une brosse douce agitez ce savon, promenez-le sur le plâtre, faites-le mousser, et ensuite enlevez la mousse avec la brosse que vous essuierez souvent sur un linge; continuez jusqu'à ce que la mousse soit parfaitement enlevée; frottez légèrement et en tous sens avec la brosse devenue sèche, de façon à rendre le plâtre luisant. Il faut éviter que le savon empâte les détails du moule. Si cela arrivait, il faudrait remettre du savon avec un peu d'eau et recommencer à faire mousser. Lorsque le plâtre est bien ressuyé à l'aide de la brosse, attendez un quart d'heure environ, puis enduisez-le légèrement d'huile d'olive avec un blaireau. Il faut toujours éviter d'en mettre trop, afin que l'épreuve soit pure. Il faut aussi prendre garde qu'il ne tombe sur le plâtre huilé des corps étrangers, des poussières, des poils de pinceau, des parcelles de plâtre, etc. Aspergez le creux de quelques gouttelettes d'eau; gâchez du plâtre comme précédemment et étendez-le sur le creux avec soin, partout, en petite quantité d'abord, et continuez jusqu'à ce qu'il y ait assez de plâtre pour que l'épreuve ait une épaisseur proportionnée à son diamètre. Quand on sera devenu habile à manier le plâtre, on pourra se dispenser de l'emploi des bandes de zinc ou de carton mince huilées pour entourer le moule. Égalisez à peu près la surface du plâtre encore mou en y promenant avec légèreté une spatule, et n'y touchez plus qu'après son refroidissement.

Au bout d'une heure, plus ou moins (vous pouvez sans inconvénient attendre au lendemain), faites pour séparer les deux plâtres, le creux et le relief, ce que vous avez fait pour séparer la cire du moule. Si, par impossible, vous éprouvez de la résistance, posez le coupant du fermoir sur le joint des deux plâtres, et donnez un ou deux petits coups sur le manche du fermoir avec un marteau, en ayant soin de tenir cet outil par la lame, tout près du tranchant, les doigts appuyés sur le plâtre, pour empêcher le fermoir de pénétrer tout à coup entre les deux plâtres. Avant de procéder à la séparation du moule et de l'épreuve, profitez du moment où le plâtre nouvellement gâché est encore un peu tiède; prenez le couteau, coupez les bavures autour du moule, égalisez, rectifiez l'épreuve soit avec le couteau, soit avec une ripe à dents un peu fortes. Le moule, ayant été savonné et huilé, a pris une teinte jaunâtre différente de celle du plâtre nouvellement gâché; cette teinte, qui se manifeste sur l'épaisseur, permettra de distinguer le point de séparation où il faut appuyer au besoin le fermoir. Mais souvent les deux plâtres tendent à se séparer d'eux-mêmes, et il se manifeste un léger entre-bâillement qui rend la séparation très-facile. Si le relief du modelé est très-saillant, il peut être nécessaire d'employer le fermoir à plusieurs places sur le joint, afin d'aider l'épreuve à sortir du moule. Est-il besoin d'ajouter la recommandation d'opérer d'une main légère, avec attention, et d'éviter tout frottement entre les deux plâtres lorsqu'on les sépare l'un de l'autre?

Une fois l'épreuve dégagée du moule, il faut la retoucher. Placez-vous de nouveau devant le modèle; éclairez-le tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

Si vous faites un portrait, il faut qu'il soit ressemblant. Étudiez-le avec soin; rendez les finesses de modelé qui existent dans la nature; servez-vous des ébauchoirs pour tailler, couper, gratter; employez, si vous voulez, du papier de verre très-fin pour frotter et polir. Il n'est pas mal de laisser un peu voir le coup d'outil; cela donne au travail plus d'ampleur et un aspect moins sec, moins froid, que lorsqu'il est trop poli.

On peut tirer de la pratique du moulage plus d'un genre de distraction : mouler des médailles, des me-

naies, des pierres gravées, et former ainsi des collections intéressantes soit au point de vue de l'art, soit au point de vue de l'histoire. De même on peut mouler des objets naturels, des feuilles, des fleurs, de petits animaux, des poissons, des couleuvres, des lézards, etc.

Voulez-vous, par exemple, mouler une feuille de géranium? Posez-la sur une couche de sable fin humide, en la soutenant en dessous avec le sable; la surface à mouler est ainsi en dessus. Avec un pinceau plat, vous la couvrez d'une couche légère de cire vierge mélangée de poix de Bourgogne ou de térébenthine de Venise, que vous avez fait fondre au bain-marie. Trempez aussitôt la feuille ainsi couverte de cire dans de l'eau froide, qui, en raffermissant la cire, permettra d'en détacher la feuille; vous avez obtenu un moule en cire. Dans ce moule, placé sur le sable humide, comme l'était la feuille, vous étendrez avec légèreté et attention, au moyen d'un blaireau, une couche de plâtre gâché clair. Ce plâtre étant pris, recouvrez-le, s'il est nécessaire, d'une seconde couche, et pendant que le plâtre dégage de la chaleur, détachez la cire ramollie par cette chaleur. Vous obtiendrez par ce moyen un relief très-pur en plâtre de la feuille naturelle. Si l'on n'a pas à sa disposition un mélange de cire et de térébenthine, on peut encore étendre tout simplement du plâtre clair sur la feuille, en n'en mettant pas une trop grande épaisseur pour ne pas aplatir la feuille. Dès que le plâtre est pris et refroidi, trempez-le dans l'eau et enlevez la feuille; si elle se déchire, enlevez avec la pointe d'un ébauchoir les fragments qui resteraient après le plâtre. Cette fois, vous avez un moule en plâtre; il faut le savonner et l'huiler, puis, avec une brosse et en tapotant, y mettre du plâtre gâché plus serré que celui avec lequel on a fait le moule. Il y aura nécessairement dans les plis de cette feuille de géranium des parties qui ne seront pas de dépouille; vous serez donc obligé de détruire le moule sur l'épreuve. Pour cela, après les avoir plongés dans l'eau (précaution qu'il est bon de prendre chaque fois que l'on veut séparer deux plâtres), vous emploierez ou le fermoir ou le couteau, non pour les glisser dans l'interstice des deux plâtres, mais pour briser le moule par petits fragments, que vous détacherez en frappant doucement à petits coups sur le manche du fermoir ou sur le dos de la lame du couteau. Vous vous servirez aussi de la pointe d'un ébauchoir pour soulever et faire sauter des morceaux du moule. Il ne faut pas oublier une très-utile précaution : pour plus de facilité, ayez soin de teinter l'eau dans laquelle vous gâchez le plâtre destiné à faire le moule, qui doit être brisé sur l'épreuve, avec de l'ocre jaune ou du vermillon ou toute autre matière colorante, afin qu'en brisant le creux, vous le distinguiez facilement de l'épreuve. C'est ce qu'on appelle « mouler à creux perdu. » On dit au contraire qu'on « moule à bon creux », lorsque le moule peut servir à reproduire plusieurs épreuves.

Avez-vous à mouler des médailles ou d'autres objets plats et de dépouille, mais sur lesquels il y a inconvénient à mettre de l'huile et du plâtre, une médaille antique de bronze, par exemple? Prenez un carré de papier de plomb, comme celui dont on enveloppe le chocolat, appliquez-le sur la médaille en repliant en dessous les angles du papier; prenez une brosse douce à dents ou à ongles, et tapotez sur le papier. Quand l'empreinte de la médaille est bien nette, appliquez dessus une boulette de cire à modeler; appuyez fortement avec le pouce sur toute la surface du papier, en prenant garde de le faire glisser (la cire donnera de la consistance au papier); redressez les bords du papier repliés en dessous et renversez la médaille; son poids la fera se détacher du papier de plomb. Cela s'appelle estamper. On obtient par ce facile estampage une empreinte parfaite en creux, dans laquelle on verse du plâtre, sans qu'il soit besoin de la graisser avec l'huile ou le savon. Le plâtre une fois durci se détache très-facilement du papier de plomb, et l'épreuve est très-exacte. Il est bon, avant d'enlever le papier de dessus le plâtre, de plonger le tout dans l'eau ou de passer sur le plâtre une brosse trempée dans l'eau.

On peut aussi faire de l'estampage avec du papier gris. Ainsi, pour mouler l'inscription d'une pierre tombale, un ornement sculpté sur une muraille, une boiserie, on prendra du gros papier gris non collé; on l'appliquera sur l'inscription ou l'ornement, et avec un linge, une serviette ou un torchon un peu humide, on tamponnera fortement pour faire pénétrer le papier dans les creux. On le laissera un peu sécher sur place, si c'est possible; quand il sera bien sec, on l'imbibera fortement d'huile grasse avec un pinceau bien doux et sans appuyer, pour ne pas déformer l'empreinte. Lorsque l'huile a bien pénétré, laissez sécher quelques jours; puis étendez dans ce creux de papier et avec précaution, en vous servant encore d'un pinceau très-doux et à longs poils, une légère couche de plâtre. Lorsque cette première couche est prise, ajoutez-en une seconde. Dans ce moule de papier, on peut tirer plusieurs épreuves en s'y prenant adroitement.

On moule avec le soufre : on en fait ou des moules ou des empreintes. Pour l'employer, on le fait fondre dans une cuiller en fer. Si on l'emploie sur un plâtre, moule ou épreuve, il faut que ce plâtre soit durci à l'huile grasse. Pour cela, on fait chauffer de l'huile grasse, et pendant qu'elle est chaude, on en enduit le plâtre au moyen d'une brosse et jusqu'à saturation. De plus, on y passe une légère couche d'huile d'olive au moment de couler le soufre.

On moule aussi avec beaucoup d'autres matières : par exemple, avec le carton, la sciure de bois, le talc, la corne, l'écaille, etc.

PROPRIÉTÉ.

Si la propriété n'existait pas, personne ne planterait un arbre dont un autre pourrait venir lui enlever les fruits, personne ne construirait une maison qu'un autre prétendrait pouvoir habiter à sa place, personne n'élèverait un cheval si son voisin pouvait s'en emparer, personne ne sèmerait du lin pour en faire de la toile qui ne devrait pas lui servir. (1)

PATRONS ET OUVRIERS.

Vous employez des ouvriers : les connaissez-vous, et vous connaissent-ils? Êtes-vous allé les visiter quand ils étaient malades? Savent-ils qu'ils ont en vous un ami auquel ils peuvent ouvrir leur cœur, et qui ne demande pas mieux que de leur être utile?

Il faudrait que chaque atelier ressemblât à une tribu et formât, en quelque sorte, une grande famille.

Le patron doit, avec une sollicitude constante, se préoccuper de ses ouvriers et être, à leur égard, à la fois juste et affectueux, en même temps que les ouvriers doivent entourer leur patron de confiance et de respect. (2)

JOHN BULL HEUREUX ET MALHEUREUX.

John Bull était heureux en son modeste cottage. Frais et rose, bien nourri, satisfait du présent, confiant dans l'avenir, respecté de sa bonne femme et de ses enfants, il

(1) Maurice Block.
(2) Steinheil.

coulait paisiblement ses jours entre le travail et le repos. Déjà ses économies s'arrondissaient; il avait vu plus d'une fois le squire sourire en passant à cheval devant sa porte, et il rêvait doucement, en faisant la sieste, de belle terre à labourer, de gras bétail, et aussi d'un certain joli petit poney vif et vigoureux, qui le porterait gentiment au marché de la ville prochaine.

Mais quel vent aigre s'est tout à coup levé et a troublé l'air?

— De quoi parle-t-on?

— De guerre avec la France, répond le voisin.

— Est-ce bien possible? Et pourquoi?

— La France, dit le voisin, est en révolution; on s'y bat, on s'y tue! On a jeté à bas la royauté; les nobles s'enfuient, les prisons débordent : tout le pays n'est plus qu'un cratère qui vomit des flammes!

— En vérité! dit tranquillement John Bull. Ces braves mangeurs de grenouilles sont-ils donc endiablés! Mais qu'importe à la joyeuse Angleterre (*merry England*)! N'y a-t-il pas toujours un bon petit bras de mer entre eux et



John Bull heureux, par Gillray (1). — Dessin de Gilbert.

nous? La Manche, Dieu merci, n'est pas à sec. Ils ne l'avaleront pas. Puis chacun est libre chez soi. Bonsoir, voisin.

Et il veut se rendormir.

— Non pas, dit le voisin. M. Burke ne veut pas qu'on dorme, et il a déclaré qu'il faut faire la guerre à la France.

— Nous! faire la guerre! Et de quoi se mêle M. Burke?

— Mais M. Pitt pense de même.

Pour le coup, John Bull se frotte les yeux, se lève et écoute avec attention.

— Voyez-vous, voisin, M. Burke est très-animé; il prétend que l'Angleterre ne doit pas souffrir plus longtemps l'exemple de révolte et de désordre que la France donne à l'Europe. Il dit et répète tous les jours que toutes les nations sont intéressées à se coaliser pour restaurer en France la monarchie, l'Église, la noblesse, et y remettre toutes choses comme elles étaient avant 89.

— Et personne ne répond à cela?

— Si fait. M. Fox ne veut pas de la guerre. Il dit que ce qui se passe en France ne regarde pas l'Angleterre; qu'il faut respecter la liberté des autres peuples; et ceci et cela. Oh! il a été très-éloquent hier (1) : « Est-ce que tous les Anglais, du premier au dernier, s'est-il écrié, doivent souffrir parce que la France est en confusion... Demandez au peuple ce qu'il en pense? Demandez à tout citoyen qui, dans ce royaume, vit de son travail, de son industrie, de son commerce, s'il croit juste que l'on compromette son repos, son bien-être, sa famille, pour aller faire sur le continent une guerre qu'il ne comprend pas! »

— Trois hourrahs pour Fox! C'est un grand homme!

— Oui; mais M. Burke répond qu'il n'est pas nécessaire que les petits laboureurs et les petits commerçants comprennent la nécessité d'une guerre « politique »; que le présent n'est rien en comparaison de l'avenir; qu'il faut sauvegarder les institutions anglaises, et que si on laisse la fureur révolutionnaire des Français se répandre partout, la mer elle-même n'en garantira pas le royaume et l'apportera sur ses flots!

— C'est un « rascal! » Trois grognements pour Burke! Il nous ruinera.

— Attention! M. Pitt, de son côté, dit que si la guerre s'engage, nous serons certainement les plus forts; que nous pourrons nous emparer des colonies françaises qui

(1) Débats du Parlement, 18 juin 1793.

(1) Voy., sur Gillray, t. XL, 1872, p. 12 et 13.

sont à notre convenance, et que nous augmenterons ainsi rapidement notre commerce et notre exportation. N'est-ce pas à considérer? Ce sont de belles îles, par exemple, que la Martinique et la Guadeloupe, et le sucre y pousse comme l'herbe dans nos prairies.

John Bull se tait et réfléchit. «Voilà du moins, pense-t-il, une bonne raison. Cependant, on ne fait pas la guerre sans soldats et sans argent. Les impôts augmenteront; les financiers fermeront leurs caisses; les débiteurs ne payeront pas; les créanciers seront sans pitié; le commerce se ralentira : on ne vendra plus rien. Comment ferons-nous pour vivre? »

Et John Bull a raison. Le bruit seul d'une guerre possible commence à suspendre toutes les transactions : le crédit est atteint; on ne reçoit plus d'argent; on ne trouve ni à vendre ni à emprunter. Le gouvernement est obligé de voter des sommes considérables pour soulager, par des prêts sur nantissement, les classes souffrantes. On lutte tant qu'on peut contre la nécessité : on vit de privations; mais à la fin, un moment vient où il faut que la famille



La propriété de John Bull en péril, par Gillray. — Dessin de Gilbert.

se résigne à porter à la Trésorerie ses pauvres meubles et ses instruments de travail. Les roses s'effacent peu à peu sur les joues de John Bull : il ne rit plus; quand il dort, il a le cauchemar. Il se tient à l'affût des rumeurs qui courent; ses angoisses ne cesseront point de longtemps. A la vérité, les nouvelles de mer ne sont pas mauvaises : les forces navales de l'Angleterre sont supérieures à celles de la France, et surtout elles sont mieux commandées (1). Sur terre, c'est fort différent : Anglais, Allemands, Autrichiens, sont partout battus par les Français, et il en sera toujours à peu près de même jusqu'à Waterloo.

Aussi, bien que John Bull se soit ingénié de manière à faire vivre tant bien que mal sa famille pendant cette longue période tourmentée, il ne respirera tout à fait et ne reviendra à ses doux rêves que lorsque les feuilles publiques auront publié une lettre datée de Sainte-Hélène, et commençant par ces mots :

« L'aigle est en cage! »

(1) Au commencement de 1793, la flotte anglaise comptait 115 vaisseaux de ligne, portant 8 718 canons; les vaisseaux de ligne français étaient au nombre de 76, portant 6 002 canons. Toutefois, à aucune époque antérieure la marine française n'avait été aussi puissante.

LA PRISE DE PUYVERT

ET LA FABLE DU MOUTON D'OR.

ÉPISODE DE LA GUERRE DES ALBIGEOIS.

Au douzième siècle, le manichéisme, source de l'hérésie qui donna naissance à la guerre des Albigeois, avait encore dans le Midi et surtout dans le Toulousain, où il se reproduisait sans cesse, des racines profondes. Verfeil et Lavaur, entre autres villes, jouissaient d'une renommée peu chrétienne, et les épithètes de *siége de Satan*, *primatie de l'erreur*, *fontaine de toute hérésie*, qui se rencontrent à chaque page dans les manuscrits de cette époque, leur sont principalement adressées. L'hérésie des Albigeois trouva donc dans ces contrées un terrain tout préparé. En vain saint Bernard prêcha-t-il à Toulouse, en vain parcourut-il nombre d'autres villes, les habitants restèrent sourds à ses conseils, et tinrent, en 1167, une assemblée générale à Saint-Félix-de-Caraman. Peu à peu les disputes sur les controverses religieuses se changèrent en une haine sourde et passionnée. Des maisons puissantes dans le pays se laissèrent gagner par ces doctrines et finirent même par les encourager publiquement.

Dès lors la position des ecclésiastiques devint intolé-

rable. Tous les moyens d'apaisement ayant échoué, on en vint à la lutte ouverte. C'est ce qui attira sur cette malheureuse contrée une croisade terrible.

Nommé général de la croisade, le comte Simon de Montfort ouvrit la campagne par la prise de Béziers et de Carcassonne. Le comte de Toulouse uni à Roger-Bernard, comte de Foix, soutenus tous les deux par le roi d'Aragon, rencontrèrent les croisés sous les murs de Muret, et la mémorable bataille de ce nom s'engagea. Victorieux dans ce furieux combat où le roi d'Aragon fut laissé sur la place, Simon de Montfort mit le siége devant Toulouse, mais ce ne fut que pour y trouver une mort prématurée. Sur ces entrefaites, le comte de Toulouse à son tour mourut; mais les fils des deux adversaires continuèrent la lutte, lutte qui devait ensanglanter pendant trop longtemps le pays.

De ces événements, nous avons détaché un épisode curieux au double point de vue de l'histoire locale et des traditions populaires.

Amaury de Montfort continuait donc la guerre commencée par son père, et, s'appuyant sur Carcassonne, où il s'était solidement établi, il lançait contre les châteaux des environs des compagnies bien pourvues et bien équipées. Après le sac de plusieurs manoirs, il les réunit, se met à leur tête et se porte aux environs de Narbonne. Le château des Termes, voisin de cette ville, tombe en son pouvoir.

« De là, dit dom Vaissette, il entre dans le diocèse de Toulouse et attaque la forteresse de Puyvert, qu'il prend au bout de trois jours de siége. Il part ensuite pour l'Albigeois, afin de soumettre les places qui lui avaient manqué de fidélité, etc. »

Cette reddition eut lieu dans les premiers jours de décembre 1210. La forteresse en question était l'une des plus anciennes du pays. Dans la charte de la fondation de Sorèze, on la trouve mentionnée sous le nom de *Verdinius*. Quoique détruite en grande partie par les nombreuses incursions des Barbares, elle fut réparée et agrandie en l'année 1141, et pour ne pas confondre son nom avec celui du village de Verdun, situé tout auprès, on l'a quelquefois désignée dans les chartes de ces temps sous le nom de Bruniquel, ainsi que se nommait la montagne sur laquelle elle était située. Toutefois, le peuple conserva, quoique dénaturée, l'ancienne dénomination, et appela toujours ce lieu *Pechvert* (en français, *Puyvert*), ce qui n'est dans le fond qu'une version de *Verdinius*.

Située tout à côté de Sorèze, la ville de Puyvert contribua puissamment à l'extension, je dirai mieux, à la fondation de la première. Détruite, en effet, de fond en comble par le comte Amaury, ses habitants s'établirent à Sorèze, qui hérita non-seulement des personnes, mais bien encore des matériaux dont se composait la vieille forteresse. On se servit de ces matériaux pour bâtir le clocher et l'église de Saint-Martin. C'est de Puyvert que sont venus ces quartiers de marbre blanc que l'on rencontre en si grand nombre à Sorèze : Bruniquel n'est qu'une roche de marbre, de même que la plupart des mamelons de la montagne Noire.

Chose curieuse, nombre de ces pierres étaient sculptées en forme de tête d'homme, de bœuf, de loup et d'autres animaux. On en voyait surtout aux revêtements des remparts. Quelques-unes aussi sont scellées dans les murs du clocher; mais elles sont placées sans ordre et souvent même à contre-sens. Ces sculptures, d'un travail assez grossier, ne paraissent indiquer aucun symbole religieux, aucun emblème qui puisse se rapporter au christianisme.

Quelqu'une d'entre elles a donné peut-être naissance à la fable que nous allons raconter, et qui est restée dans la mémoire des paysans du lieu.

Suivant leur dire, les habitants de Puyvert formaient une population à part. Établis en cet endroit depuis les temps les plus reculés, ils n'avaient point perdu leurs anciennes coutumes et leurs rites religieux. C'étaient, dit la tradition, des païens qui adoraient un mouton d'or, auquel était attachée la sécurité de leurs foyers.

Lorsqu'ils se virent assiégés par les chrétiens, ils cachèrent, dans une caverne formée par le creux du rocher au-dessus duquel s'élevaient leurs remparts, ce précieux palladium.

Un homme d'armes de la troupe assiégeante, détaché avec quelques soldats pour examiner les abords de la place, avait aperçu par hasard plusieurs habitants qui sortaient de ce repaire. Pensant bien avoir découvert l'endroit où les assiégés avaient déposé leurs richesses, il pénétra dans la caverne et trouva l'idole, qu'il porta au comte Amaury.

Frappés de terreur, privés de leur dieu, les habitants se rendirent presque sans résistance.

Telle est la légende : les prétendus païens, comme l'ensemble des faits le donne aisément à comprendre, étaient des hérétiques albigeois.

Le mouton d'or ne désignerait-il point simplement un trésor caché? La monnaie d'or qui avait le plus de cours du temps des comtes de Toulouse, sous le règne de Philippe-Auguste et même de saint Louis, était le mouton d'or. On l'appelait aussi l'*agnel* ou *denier d'or à l'agnel*, parce que l'animal était représenté sous la forme d'un *agnus Dei*. Si l'on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire ce qui se trouve dans l'*Histoire de France* de Daniel (édition de 1755, t. IV, p. 600). Dans Benoît (*Histoire des Albigeois*), on trouve aussi qu'en 1211, le roi Philippe-Auguste ordonna que les consuls de Mur du Barroy payeraient chaque année au baron de Tinnières, pour avoir chassé de cette ville les Bulgares ou Albigeois, *six moutons d'or*, en criant trois fois : Vive Tinnières!

Cette idée du peuple de la contrée sur la prise de Puyvert, l'antique Verdinius, lui a inspiré une horreur superstitieuse pour cette localité, qu'il croit être un séjour de démons. C'est là, selon lui, que se réunissent les sorciers. Quelques années avant la révolution, un certain Bardou, de Sorèze, se joignit à d'autres individus de Verdalle et des villages voisins. Ils se rendirent à ces ruines par un temps orageux, munis de quelques livres de magie et de divers instruments. Après avoir fait pacte avec le démon, deux d'entre eux pénétrèrent dans un réduit profond, tandis que leurs camarades récitaient les formules. L'imagination frappée, ils crurent voir une figure monstrueuse, et furent tellement saisis d'effroi qu'à peine purent-ils se sauver au plus vite. Mais un orage d'une violence extraordinaire éclata sur eux et mit le comble à leur terreur. Pendant plusieurs jours, ils durent se cacher pour se soustraire à la vengeance du peuple, qui attribuait l'orage et ses ravages à leur impiété.

L'apparition qui les avait terrifiés n'était, selon les paysans du lieu, rien autre chose que le fameux mouton d'or.

UN AQUARIUM MICROSCOPIQUE.

Suite. — Voy. p. 159, 191.

Plaçons une bougie allumée derrière le bocal, de telle sorte que toute la capacité de l'eau paraisse vivement éclairée; puis, à l'aide d'une loupe de 3 ou 4 centimètres de foyer, regardons au sein même du liquide, en ayant soin de placer notre axe de vision perpendiculairement à la paroi du vase. Une foule de détails insaisissables à la simple vue apparaissent alors : les végétations micro-

scopiques s'élancent en longs et flexibles rameaux d'une extrême délicatesse ; elles partent des tiges herbacées du persil, qui ressemblent à des troncs immenses d'un vert éclatant. Aux endroits où ces tiges s'entre-croisent, la lumière interceptée par place s'insinue parmi ces méandres aquatiques et forme souvent de pittoresques paysages. C'est alors qu'au milieu de ce lacis de branches, de ces fibrilles végétales brillantes comme de l'argent, là où une lumière intense jaillit entre les interstices des troncs, c'est alors que la loupe nous fait voir nettement une multitude de points brillants, d'une excessive petitesse, qui voguent avec rapidité. Nous ne pouvons nous y tromper : voilà bien le mouvement d'êtres libres et indépendants ; tous nagent dans des directions opposées ; à certains endroits, il y en a des troupes nombreuses qui tournoient lentement, peut-être à la recherche de pâturages plus abondants. Près de la surface de l'eau, nous les trouvons par bancs serrés, par essaims innombrables.

La loupe ne saurait nous instruire davantage sur la nature de ces points animés ; elle nous a seulement avertis que notre aquarium est désormais peuplé d'animalcules assurément plus gros que tous ceux que nous avons observés jusqu'ici. Reprenons le microscope, qui nous fera mieux connaître quels sont ces hôtes brillants.

Voyons d'abord un tableau d'ensemble. Avec une amplification de soixante à quatre-vingts fois seulement, examinons une large goutte contenant quelques petits fragments de matière végétale. Un spectacle des plus curieux vient soudain frapper notre vue. L'étendue entière du champ de vision est peuplée d'une infinité de petits animaux ovoïdes, transparents, dont le galbe est déformé par une échancrure latérale ; ils s'agitent çà et là avec rapidité. Par place, on voit des amas de matière végétale que ces animaux semblent dévorer avec fureur. Ils sont là en masse compacte, les uns sur les autres, tous animés de mouvements désordonnés. Les débris entraînés par cette agitation furibonde tourbillonnent avec eux et disparaissent à vue d'œil. Par moment, un individu isolé s'acharne sur quelque reste oublié ; il tourne et retourne avec une rapidité fantastique : bientôt plusieurs autres arrivent, se jettent violemment sur ce même fragment ; alors tous ensemble se poursuivent, se surpassent, s'écrasent. Ces êtres, d'une voracité inouïe, ne s'arrêtent que lorsqu'il ne reste plus la moindre parcelle de substance. Ils se dispersent alors dans toutes les directions, en quête d'une nouvelle proie.

En suivant de l'œil un de ces animaux pendant quelques instants, nous reconnaissons qu'il nage sur une ligne droite en se balançant de chaque côté. Cette allure, qui varie pour chaque espèce d'infusoire, est importante à observer, car elle sert à reconnaître immédiatement tel animalcule, alors même que la force du microscope ne permet pas de discerner les caractères scientifiques qui le distinguent. Aussi pouvons-nous dès maintenant savoir que l'effrayant mangeur que nous observons est le Kolpode (*Kolpoda cucullus*), dont la longueur ne dépasse pas neuf centièmes de millimètre.

Prenons maintenant un grossissement de trois à quatre cents fois, qui permette de voir de près l'animal et de saisir quelques détails de structure. C'est ici que nous allons rencontrer les grandes difficultés de l'étude de ces infiniment petits. Nous avons bien, en effet, eu soin de placer une goutte renfermant des animalcules sur la platine de l'instrument ; mais c'est en vain que notre œil cherche l'objet qu'il désire : il ne voit que quelques Monades et bon nombre de particules végétales. Par moment apparaît brusquement une grosse masse sombre qui traverse le champ de vision. A peine avons-nous cherché à mettre l'oculaire au point, que déjà cette masse, qui n'est autre qu'un Kolpode, est bien loin. L'infusoire que nous nous proposons d'examiner est sans cesse en mouvement, et pour le suivre dans sa course, il faudrait mouvoir sans relâche le porte-objet et faire varier la mise au point à chaque seconde, ce qui deviendrait un labeur impossible. Il s'agit donc d'obvier à cet inconvénient en empêchant l'animal de quitter un petit espace coïncidant à peu près avec celui du champ visuel.

Il y a plusieurs méthodes pour obtenir ce résultat ; mais la plus simple, et peut-être la meilleure, consiste dans l'emploi des moyens suivants : On dispose d'abord un entre-croisement de petites fibrilles végétales, de poils, de cheveux ou de fils de soie, coupés assez menu et placés à plat sur le verre du porte-objet ; on fait alors couler délicatement sur ce lacis une goutte d'eau renfermant les animalcules, puis on recouvre le tout avec une mince lame de verre ou de mica. Par capillarité, la goutte d'eau adhère à la surface de l'une et de l'autre lame, et les filaments, par leur épaisseur, empêchent l'animalcule d'être écrasé ; de plus, l'eau s'étale en une nappe très-égale, ce qui permet de ne point faire varier la mise au point une fois qu'on fixe l'objet. Mais l'usage principal de ces fils entre-croisés, c'est d'emprisonner l'animal, de le parquer dans un espace limité, sorte de petite cage où il devient possible de l'observer.

Une fois que la goutte d'eau a été ainsi préparée, nous n'avons plus qu'à la mouvoir lentement sous le microscope pour choisir un animalcule placé dans les meilleures conditions. Au bout de quelques instants, en effet, nous rencontrons un Kolpode cerné en tous sens par d'énormes poutres qui répondent de sa garde.

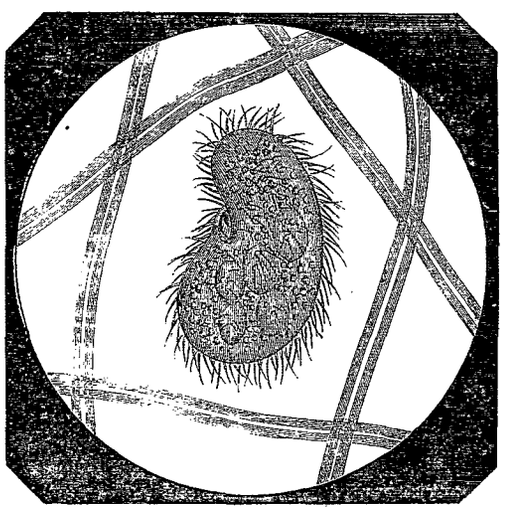


Fig. 6. — Kolpode (*Kolpoda cucullus*), grossi 450 fois.

Nous voyons alors un être dont la forme ovoïdale est interrompue d'un côté par une profonde échancrure ; sa peau est couverte de nodosités disposées avec une grande symétrie ; tout son corps est hérissé de poils d'une finesse extrême et difficiles à voir. La transparence de l'animal est assez grande pour que nous puissions compter plusieurs estomacs dans l'intérieur du corps. Suivons attentivement les mouvements de ce captif d'un nouveau genre, et lui-même va nous faire connaître l'usage qu'il fait de ses divers organes.

Ce qui frappe d'abord, c'est la facilité et la vigueur avec lesquelles il nage ; une minute d'examen fait reconnaître que ses poils si fins et si nombreux, appelés cils vibratiles, sont les moteurs de cette agilité. C'est en frappant l'eau avec ces mille petites rames que le Kolpode parcourt des

espaces immenses. Il peut à sa volonté n'en faire vibrer qu'une partie, et accomplir ainsi avec une aisance singulière les évolutions les plus compliquées.

Bientôt une scène étrange attire notre attention. Une petite Monade se fourvoie dans la prison du Kolpode ; sa taille lui a permis de passer sous quelques-unes des barrières que nous avons disposées. Elle ressemble à un grain de millet à côté d'un haricot. Tout à coup le Kolpode tourne obliquement vers elle la partie de son corps où se trouve l'échancrure dont nous avons parlé, et aussitôt cette Monade, attirée progressivement vers cette partie, semble s'y précipiter avec une vitesse croissante. En un clin d'œil elle a disparu, et c'est en vain que nous la cherchons dans l'eau ; mais ce qui excite notre plus vif étonnement, c'est de retrouver la Monade au milieu du plus gros estomac du Kolpode, où elle s'agite vivement en dardant sa petite trompe d'une manière désespérée. Le monstre vient d'avaler sa proie toute vivante. Une curieuse expérience va nous révéler par quel moyen.

Il s'agit de détremper une parcelle de carmin ou d'indigo dans l'eau d'une gouttelette. A l'aide du microscope, nous retrouvons ces couleurs sous l'apparence de fines molécules bleues ou rouges ; elles entourent le Kolpode, et les moindres mouvements de ses cils vibratiles sont accusés par la projection des particules colorées. Dès lors il devient possible de comprendre le mécanisme de son étrange manducation. Il n'y a que les cils des parties ventrales et dorsales qui servent à la natation ; ceux de la partie antérieure, qui s'étendent jusqu'à l'échancrure, produisent au gré de l'animal un courant artificiel qui projette au fond de cette cavité tous les corps dont le Kolpode veut faire sa nourriture. Les molécules colorées font reconnaître que ce courant attractif se fait sentir à une assez grande distance. En outre, cette observation indique qu'il y a une bouche au fond même de l'échancrure ; cette bouche existe en effet. Pour nous en assurer, il faut attendre que l'animal se présente sous telle inclinaison latérale, et alors on peut distinguer une petite cavité au-dessous de laquelle se découpe une grosse lèvre toujours béante : c'est la bouche du Kolpode.

Cet infusoire est singulièrement vorace ; ce ne sont pas seulement des débris végétaux, des fragments de tissus organiques ou d'autres animalcules qu'il avale sans répit, ce sont aussi des corps étrangers, des brins de bois, de petites tiges calcaires d'anthophyses, des cristaux ; quelquefois même il engouffre avec une aveugle gloutonnerie des morceaux longs et minces qui pénètrent dans ses estomacs et qu'on voit ressortir de sa bouche, jusqu'à ce que la distension de son corps lui permette de les faire disparaître peu à peu.

Ce furieux appétit, que presque tous les infusoires ont, au reste, en partage, peut être utilisé de la manière la plus heureuse. Le Kolpode, en effet, ne manque pas d'avaler les particules colorées du carmin, et peu à peu on voit ses estomacs se dessiner nettement en rouge ; on suit la route que parcourent ces molécules dans l'intérieur du corps ; on peut enfin avoir une idée de l'anatomie de l'infusoire.

Au bout de quelques semaines, les Kolpodes diminuent de nombre et ralentissent leur allure. L'insatiable voracité de ces animalcules semble ne plus trouver un aliment suffisant. Une exploration à la loupe nous montre un nouvel habitant dont l'allure est toute différente de celle des Kolpodes : ces derniers couraient en droite ligne en se dandinant à droite et à gauche ; le nouveau venu ondoie mollement comme un navire balloté par une grosse mer, ou bien il tourne sur lui-même en pivotant.

Un grossissement de soixante fois nous fait voir un grand animal d'une forme élancée et svelte, armé de gros piquants qui se silhouettent à ses deux extrémités. Beaucoup plus long que le Kolpode, il le dépasse en agilité, et quand il nage en pivotant, on reconnaît que son corps est aplati. Cet infusoire est le Kérone (*Kerona mytilus*), dont la taille atteint vingt-huit et même trente centièmes de millimètre.

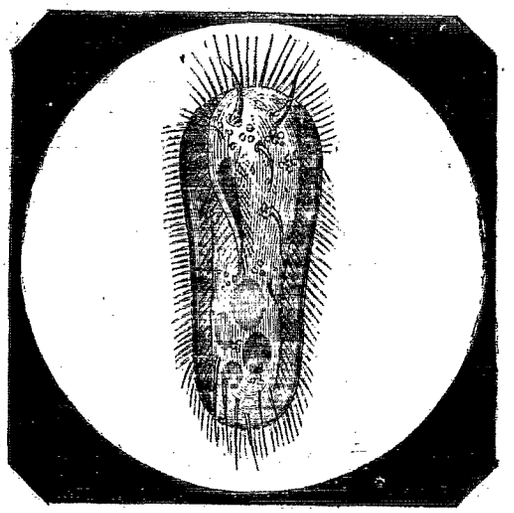


Fig. 7. — Kérone (*Kerona mytilus*), grossi 300 fois.

Lorsque nous tournons vers ce Kérone une puissante amplification, après avoir fait subir à la goutte d'eau une préparation indispensable, nous ne pouvons tout d'abord nous défendre d'une sorte d'effroi à l'aspect réellement formidable de ce monstre ainsi agrandi. Il possède une armure de piquants, de stylets redoutables, disposés avec symétrie : du côté où se trouve la bouche, l'animal agite sans cesse des cornicules d'un aspect menaçant ; une rangée de gros cils, disposée en forme de baudrier, complète cette effrayante panoplie. La peau du Kérone, pourvue de cils vibratiles propres à la locomotion, est, en outre, couverte de nodosités et de pustules.

C'est au moyen de sa rangée de cils en baudrier que le Kérone produit un remous qui amène les aliments à la bouche. Cette dernière se trouve à l'extrémité de la rangée et est remarquable par sa longue ouverture. A peine l'animal a-t-il happé un fragment de nourriture qu'on le voit exécuter un brusque mouvement de retrait ; puis, à l'instant, il se tourne d'un autre côté avec une aisance remarquable pour recommencer son remous. La voracité du Kérone, quoique très-grande, ne peut être comparée à celle du Kolpode. Comme ce dernier, il avale une multitude de petits infusoires ; mais il présente une faculté remarquable qui se retrouve chez quelques animalcules : celle de marcher. Les filaments disposés sur le porte-objet pour barrer le passage à l'animal sont excellents pour observer cette allure. Lorsque le Kérone se présente de profil, son corps paraît très-plat, et les gros piquants de sa face ventrale sont visibles ; il les meut comme plusieurs petites jambes et marche avec rapidité.

Cet infusoire nous montre enfin le sens du tact assez développé ; se retirant vivement en arrière au moindre choc, il paraît souvent agité lorsqu'on frappe d'un coup sec le porte-objet. Quant aux autres sens, la vue, l'odorat, l'ouïe, tout porte à croire qu'il en est totalement dépourvu. En revanche, rien n'égale la robuste vitalité de ce petit être d'un quart de millimètre : il n'est pas rare de rencontrer des Kérones horriblement mutilés, auxquels il ne reste plus qu'un tiers du corps, et qui se meuvent avec la même énergie que s'ils étaient entiers.

La suite à une autre livraison.

LA GARDEUSE DE VACHES.

HISTOIRE DE JEANNETON.



Salon de 1872 ; Peinture. — Jeune fille gardant des vaches, par Jules Breton. — Dessin d'Ulysse Parent.
(Ce tableau appartient à MM. Goupil et Cie.)

Jeanneton était une pauvre fille de village. Elle avait perdu ses parents ; mais elle n'était pas pour cela abandonnée dans le monde. Son oncle et sa tante l'avaient recueillie, et la traitaient comme ils traitaient leurs propres enfants. Elle partageait le pain de la famille et aussi ses travaux. Enfant, elle garda les oies et les moutons ; elle aida à faner l'herbe au printemps et à battre le blé en été ; en automne, elle eut sa petite hotte pour porter le raisin de la vigne au pressoir, et, pendant l'hiver, elle fila sa quenouille à la veillée avec les filles du village. Quand elle fut grande, on l'envoya garder les vaches. Ce n'est pas une occupation bien absorbante que de garder les vaches ; elles broutent longtemps au même endroit et ne s'écartent guère, et quand on connaît le caractère de ses bêtes et qu'on n'en a point qui soient d'humeur vagabonde, on peut dormir à l'ombre sans s'inquiéter d'elles.

Mais on ne peut pas dormir toujours, et Jeanneton, à demi couchée dans la grande herbe, laissant traîner à terre son aiguillon inutile, regardait et songeait. Elle regardait la prairie éclairée au loin par un ardent soleil, la ferme, les pommiers, ses vaches qui broutaient avec volupté la belle herbe tendre, ignorant, par bonheur pour elles, les pauvres bêtes, pourquoi on les nourrissait si bien ! Elle suivait des yeux les vols de pigeons qui tournoyaient autour de la ferme, semblables à de grandes fleurs blanches emportées par le vent ; elle comptait les pâquerettes écloses autour d'elle, et enfin, lasse de regarder, elle songeait. C'est toujours au loin qu'on s'en va chercher des sujets de rêverie. Jeanneton ne pensait donc pas à ce qui l'entourait, à son village, à ses travaux, aux gens qui l'aimaient et qui prenaient soin d'elle, aux devoirs qu'elle avait à remplir ; non. Elle songeait à la ville, qu'on disait éloignée de quelques lieues seulement, et où elle n'était jamais allée ; elle tâchait de se la représenter avec de grandes maisons, comme elle en avait vu quelquefois sur des images, et de grandes églises et de grands ponts sur une large rivière, elle qui, en fait de pont, ne connaissait que le tronc d'arbre jeté en travers du ruisseau qui coupait la prairie. La ville ! plusieurs filles du village étaient parties pour y aller : elles n'étaient point revenues ; mais on savait par des gens qui les y avaient rencontrées qu'elles portaient maintenant des bonnets ornés de rubans et de dentelles, et des robes presque pareilles à celles des dames : elles étaient en service chez des bourgeois, et leur vie n'était pas si rude que celle qu'on mène aux champs. « Elles sont bien heureuses ! » se disait Jeanneton en soupirant. Elle se le dit si souvent, qu'elle finit un beau jour par déclarer à sa tante qu'elle voulait aller gagner de l'argent à la ville. Sa tante fut consternée, son oncle se fâcha, ses cousins furent tout tristes ; mais Jeanneton partit.

Les premiers jours qu'elle habita la ville, elle se trouva très-heureuse. Elle avait trouvé une bonne place dès en arrivant ; elle avait changé son costume et ne pouvait se lasser de se regarder dans ses nouveaux atours ; elle trouvait tout ce qu'elle voyait admirable, et ne pensait plus guère au village que pour s'étonner d'avoir pu y vivre si longtemps. Peu à peu, cependant, elle s'habitua à toutes ces nouveautés et n'y trouva plus de plaisir ; puis elle commença à penser, les jours de fête, que là-bas on dansait sur la place devant l'église, qu'on riait autour du feu

de la Saint-Jean, qu'on se racontait des histoires à la veillée; et elle soupirait, comme elle avait fait autrefois en gardant ses vaches quand elle pensait à la ville. Il vint un moment où ces grandes maisons, ces longues rues, cette foule, lui parurent quelque chose de triste et d'étouffant. Elle se mit à regretter tout de bon son village, et elle aurait échangé de bon cœur la magnifique promenade ornée de statues où elle menait jouer les enfants de ses maîtres pour la moindre prairie bordée de sa haie d'aubépine. Elle finit par devenir triste et malade. Heureusement pour elle, sa maîtresse eut un voyage à faire, et, ne l'emmenant pas, lui donna congé pendant son absence.

Jeanneton partit bien vite, heureuse comme un prisonnier mis en liberté. Quand elle descendit de la voiture, qu'elle quitta la grande route pour prendre le chemin de traverse qui menait à la ferme, et qu'elle commença à reconnaître la forme des arbres, les talus, les détours du sentier, elle se sentit guérie tout à coup de son mal et de son chagrin, et se mit à courir pour arriver plus tôt à la ferme. On ne l'attendait pas; mais elle avait le cœur si plein de joie à l'idée de revoir sa famille qu'elle ne s'imaginait pas qu'on pût la mal recevoir. Et elle avait raison, car sa tante, qui étendait du linge sur la haie, ayant levé les yeux au bruit que fit Jeanneton en ouvrant la barrière, la reconnut tout de suite, et lui ouvrit ses bras comme à l'enfant prodigue. Jeanneton s'y jeta, riant et pleurant à la fois; elle entra dans la maison, regardant tout, reconnaissant tout et touchant à tout. Elle voulut aider sa tante à préparer le repas, car les hommes allaient revenir des champs; mais comme sa tante lui dit : « Non, tu gâterais tes beaux habits », elle rougit et devint toute triste. Ce costume de la ville faisait donc d'elle une étrangère chez ceux qui l'avaient élevée? Elle alla voir sa petite chambre qu'elle partageait autrefois avec sa cousine; elle ouvrit l'armoire. A leur ancienne place, ses anciens vêtements qu'elle avait renvoyés étaient rangés, soigneusement pliés; elle les prit et les mit bien vite. Quand elle rentra dans la cuisine, les hommes venaient d'arriver : on lui fit fête. Les jours suivants, elle se montra si active et si adroite, si joyeuse et si empressée à l'ouvrage, que quand sa maîtresse la rappela, ce fut avec inquiétude que son oncle lui demanda : — Est-ce que tu veux encore nous quitter?

— Oh! non, jamais, si vous voulez bien me garder! répondit-elle.

Elle resta donc au village, et elle y est encore, car elle s'est mariée avec un de ses cousins. Elle est maintenant mère de famille, et sa fille aînée garde les vaches à l'ombre du même arbre sous lequel rêvait Jeanneton. Mais elle n'y reste pas oisive, balançant l'aiguillon dans sa main et regardant les insectes dans l'herbe; elle a son tricot à la main; et quand elle est fatiguée de remuer ses aiguilles, elle prend un livre que sa mère lui donne avec son morceau de pain du déjeuner. « Car, dit Jeanneton, c'est l'ignorance et l'oisiveté qui ouvrent l'esprit de la jeunesse aux folles idées. Si j'avais su lire et si j'avais eu de l'ouvrage à faire, je n'aurais sans doute pas songé à aller à la ville : aussi j'ai envoyé la petite à l'école, et elle peut lire ou travailler selon que cela lui plaît; de cette façon-là, elle ne perd pas son temps et elle apprend toujours quelque chose. »

LE MATÉRIEL SCIENTIFIQUE

DES OFFICIERS EN CAMPAGNE.

Fin. — Voy. p. 223.

DES JUMELLES ET DES LONGUES-VUES.

La jumelle est, après le revolver, l'objet le plus en faveur chez les officiers, celui qu'ils se procurent le plus volontiers en entrant en campagne; et, en effet, si le premier peut leur servir, dans un cas de danger imminent, à défendre leur vie, le second, en leur permettant de voir de loin et de scruter l'horizon, les met en état de protéger celle des hommes qui leur sont confiés.

Un concours a été ouvert par le ministre de la guerre entre tous les opticiens de Paris et de la province, et une commission d'officiers de toutes armes a été chargée de rechercher les meilleurs modèles à adopter pour l'armée. Le résultat de ce concours a été très-satisfaisant, et la commission a fait choix de trois modèles de jumelles destinés aux officiers de cavalerie, aux officiers d'infanterie et aux officiers des états-majors.

Des trois modèles choisis par la commission, le numéro 1 présente un grossissement de deux fois et demi environ et un champ de 6 à 7 degrés ou d'un peu plus d'un dixième, c'est-à-dire qu'à la distance de 1 000 mètres, on embrasse une étendue de 100 à 120 mètres; à 2 000 mètres, une étendue de 200 à 240 mètres, etc

Le numéro 2 jouit d'un grossissement de plus de quatre fois et présente un champ de 3 degrés ou d'un vingtième seulement, c'est-à-dire qu'on n'embrasse plus que 50 mètres à 1 000 mètres, 100 mètres à 2 000 mètres, etc.

Avec le numéro 3, le grossissement dépasse cinq fois, mais le champ est réduit à 1 degré trois quarts ou à un trentième environ, ce qui fait un peu plus de 30 mètres à 1 000 mètres, 60 à 70 mètres à 2 000 mètres, etc.

Les jumelles conservant aux images l'éclat même des objets, on trouvera toujours avantageux de s'en servir de préférence aux longues-vues, au crépuscule, sous bois, par des temps couverts; en un mot, dans tous les cas où les objets seront peu éclairés. Néanmoins on aurait grand tort de renoncer à l'emploi des longues-vues, à une époque surtout où la portée des armes à feu étant devenue si considérable, il importe de se renseigner aux plus grandes distances possibles, particulièrement sur la nationalité des corps de troupes que l'on peut apercevoir et sur l'arme ou les armes auxquelles ils appartiennent.

Le ministre a adopté deux modèles de longues-vues.

La plus petite de ces longues-vues jouit d'un grossissement de quinze fois environ, avec un champ de 2 degrés et demi ou de plus d'un vingt-cinquième, compris par conséquent entre celui de la jumelle numéro 2 et celui de la jumelle numéro 3 et plus rapproché du premier, tandis que son grossissement est presque triple de celui de la jumelle numéro 3 et plus que triple de celui de la jumelle numéro 2. Avec cette longue-vue, on embrasse donc encore de 40 ou 50 mètres à 1 000 mètres, plus de 80 mètres à 2 000 mètres, etc.

La plus grande longue-vue atteint le grossissement considérable de trente fois, mais son champ est réduit à 1 degré ou à moins d'un cinquantième, c'est-à-dire qu'il ne permet plus d'embrasser que 20 mètres à peine à 1 000 mètres, de 30 à 40 mètres à 2 000 mètres, etc.; mais elle permet de reconnaître des détails importants qui échappent absolument aux jumelles.

Quelques personnes hésitent à se servir d'une longue-vue, parce qu'il est en effet assez difficile, les premières fois, de la diriger et de la maintenir fixement sur le point que l'on veut examiner. Mais c'est encore là une affaire d'habitude, et tous ceux qui persévèrent parviennent assez vite à se servir des longues-vues de petite dimension, comme le modèle numéro 1. Pour le modèle numéro 2, il est bon de chercher un point d'appui, contre un tronc d'arbre, par exemple, ou sur l'épaule d'un homme.

Il faut citer encore les grandes lunettes de deux à trois pouces (54 à 81 millimètres) d'ouverture et au delà, qui sont nécessairement réservées au grand quartier général,

et, le plus souvent, à l'exploration des abords d'une place forte, soit par l'assiégeant, soit par l'assiégé. Ces instruments assez lourds sont montés sur un trépied qui leur donne toute la stabilité nécessaire, et qui permet de les diriger avec une parfaite précision sur les points que l'on veut reconnaître.

On peut dessiner avec beaucoup de précision et de netteté tout ce que l'on voit dans ces lunettes.

DE LA BOUSSOLE ET DU NIVEAU A RÉFLEXION.

Parmi les nombreux modèles de boussoles que l'on rencontre aux étalages des opticiens ou que l'on trouve décrits dans les ouvrages spéciaux, on doit préférer les deux suivants, qui jouissent de propriétés particulières, précieuses en campagne, savoir : la boussole Burnier, construite avec beaucoup d'art, et la boussole dite des géologues, usitée à l'École des mines.

LA LÉGENDE DE LA ROSE DE JÉRICHO.

Beaucoup de gens parlent de la rose de Jéricho, ou de la jérose, sans bien savoir, en réalité, ce que c'est que cette fleur légendaire. Constatons d'abord qu'elle n'a rien à voir avec la rose de nos jardins; elle s'appelle, de son nom scientifique, *Anastatica hierochuntica*. « C'est une espèce de crucifère siliculeuse, à tige rameuse, garnie de feuilles oblongues, terminée par de petits épis de fleurs blanchâtres, qui croît dans les sables de Syrie et de Palestine, et qui jouit d'une propriété hygrométrique remarquable. Après la floraison, cette plante se dessèche, ses feuilles tombent; ses rameaux, qui sont roides et un peu épineux, se resserrent, s'entrelacent; leur extrémité supérieure se replie en dedans, et ils forment une sorte de pelote arrondie, de moyenne grosseur. Les vents la déracinent, la roulent sur les rivages de la Syrie et de la mer Rouge et sur les bords des rivières, où les pèlerins, durant le moyen âge, la recueillaient pour enrichir les cabinets des curieux. »

Cette fleur des lieux saints était en grande renommée jadis, et sa vieille réputation a survécu au moyen âge. Désséchée, elle renaît pour peu qu'elle soit plongée dans l'eau ou simplement exposée à l'humidité. Cette sorte de palingénésie a donné lieu à mille légendes qui ne sont pas encore oubliées. La rose de Jéricho est d'abord un don mystique apporté par l'ange Gabriel à la Vierge Marie. Selon la croyance populaire, cette fleur sacrée n'opérait son gracieux miracle et ne s'épanouissait qu'au moment où la nuit de Noël invitait les populations chrétiennes à l'adoration.

La fleur *polegius*, dont un célèbre évêque de Metz, Adémare, célébrait les vertus avec tant d'enthousiasme, qu'il obtenait de la générosité de ses auditeurs émus assez d'oboles pour agrandir la nef de sa cathédrale, n'était autre chose, aux yeux de biens des gens, qu'une rose de Jéricho. La *Revue des sociétés savantes* a publié un curieux article de M. Ch. Abel qui spécifie toutes les précautions qu'on devait prendre encore au quatorzième siècle pour se procurer le miraculeux polegius. Une observation attentive a prouvé néanmoins que cette dernière plante n'est pas la rose de Jéricho, mais bien la menthe pouliot, bien différente, en effet, de la rose mystique de Syrie. La menthe pouliot serait presque une plante maudite « pour avoir refusé de servir d'asile à la sainte Famille fuyant les persécutions d'Hérode. » La rose de Jéricho a conservé, au contraire, jusqu'à nos jours, tout le charme de sa légende primitive.

En Lorraine, « au repas de la veille de Noël, qui réunissait tous les membres de la famille, dit M. Damase Arbaud, on plaçait sur la table une tige de rose de Jéricho, ou jérose hygrométrique, soigneusement conservée comme une relique. Ses rameaux, quoique dépouillés de feuilles, s'étalaient au bout de peu d'instants sous l'influence de l'humidité et se refermaient peu à peu. Un épanouissement rapide pronostiquait une récolte abondante; sa lenteur était considérée comme un mauvais présage. Selon une croyance populaire, c'était sur cette plante que la Vierge séchait les langes de l'Enfant Jésus, et ses rameaux se rouvraient le jour de sa naissance, comme pour recevoir leur saint fardeau. »

Quoique moins commune aujourd'hui, cette croyance existe encore, et M. Damase Arbaud, chaque année, a vu, « le soir de la veille de Noël, sa mère placer pieusement sur la table une rose de Jéricho qui est conservée depuis plus d'un siècle dans sa famille. » (1)

UN GUANCHE,

GÉANT DE NEUF PIEDS.

L'Histoire de la conquête des Canaries est en général si complétement dépourvue d'exagération, que nous ne craignons pas de reproduire ici quelques mots de Bontier et le Verrier, les compagnons de Béthencourt, qui feraient croire à l'existence de certains individus de ces îles dont la taille aurait été vraiment extraordinaire. Au reste, on peut rencontrer partout, par exception, des géants comme on trouve des nains.

« Or, comme en l'année 1404, les François continuoient à batailler contre les Guanches de Fortaventure, si vindrent à vn village là où ils trouuerent vne grande partie des gens du pays assemblés, si leur courvrent sus et combattirent à eux bien apertement, en telle manière que leurs ennemis furent desconfits, et en mourut en la place dix, dont l'vn estoit géant de neuf pieds de long, nonobstant que M. de Béthencourt leur auoit expressément défendu que nul ne l'occist, s'il leur estoit possible, et que ils le prissent vif; mais ils dirent qu'ils ne le pourroient autrement faire, car il estoit si fort et se combatoit si bien contre eux que, s'ils l'eussent espargné, ils estoient en adventvre d'estre tous desconfits et morts. » (2)

CHARLES DE GAND.

Charles de Gand s'appelait *Charles-Quint* à Madrid, la capitale de son vaste empire; mais quand il voulait honorer le vieux général qui commandait ses troupes en Italie, il ne craignait pas de prendre un mousquet, en disant à un simple capitaine qui s'étonnait de cette fantaisie de César : —Vous inscrirez Charles de Gand, soldat de la compagnie d'Antonio de Leiva, et n'y manquez pas!

LE *KYRIE ELEISON*

ET LA PRONONCIATION DU GREC.

A quelle époque fut fixée dans l'Église la prononciation moderne de l'antique invocation *Kyrie eleison?* (3)

Il serait difficile de l'établir avec précision, car nous avons la preuve que la manière de le prononcer s'est longtemps écartée de la forme orthographique. Depuis long-

(1) Voy. la *Revue des sociétés savantes.*
(2) *Expédition de Béthencourt.* — Voy. l'édition publiée en 1872 par M. H. Major.
(3) Seigneur, ayez pitié.

temps, en effet, nos liturgistes imprimaient *eleison*, qu'on prononçait encore en plusieurs lieux *eleêson*.

Dans ses *Voyages liturgiques* de France, publiés sous le pseudonyme du sieur de Moléon au commencement du dix-huitième siècle, le Rouennais le Brun des Marettes fait observer qu'il écrit *Kyrie eleêson*, « parce que c'est ainsi que chantent les musiciens de la cathédrale de Rouen, qu'il est chanté dans toutes les églises des Pays-Bas, et qu'il doit être prononcé. » Le savant acolyte admet donc, avec les églises dont il rapporte l'usage, la prononciation classique du mot grec ελεησον, celle qui est fondée sur les règles de convention attribuées à Erasme et respectées jusqu'à présent dans la plupart de nos écoles, malgré les tentatives de nos plus savants hellénistes pour faire accepter à sa place la manière de lire des Grecs contemporains, conforme à celle de l'Église romaine.

Cependant, bien des années avant les *Voyages liturgiques*, on imprimait à Rouen et presque partout ailleurs *Kyrie eleison;* seul, le Bréviaire de Cluny portait encore *eleêson*, forme que reproduit le Missel du même ordre, imprimé à Paris en 1723, dans lequel nous remarquons que l'accent est placé comme sur le mot grec *eléeson*.

On peut encore suivre la trace de ces modifications dans les œuvres musicales de nos plus anciens compositeurs. Leur orthographe a-t-elle été changée? Nous ne saurions le dire; mais on constatera que, malgré leur respect pour la quantité latine et l'accentuation tonique, ils placent presque toujours une suite de notes ou une note longue sur l'*i* du mot *eleison*, tandis que leurs successeurs l'ont au contraire abrégé, au point de réduire souvent, comme Beethoven et Haydn, les deux lettres *ei* à la valeur d'une diphthongue.

LES ARDENNES.

Suite. — Voy. p. 171, 195.

Du plateau des Chairières, la route redescend au bord de la Semoys; la vallée ne s'élargit qu'à Alle, village agricole assez important, auquel on arrive brusquement en débouchant entre deux collines élevées. Un pont de pierre,



Les Ardennes — Alle. — Dessin de Lancelot.

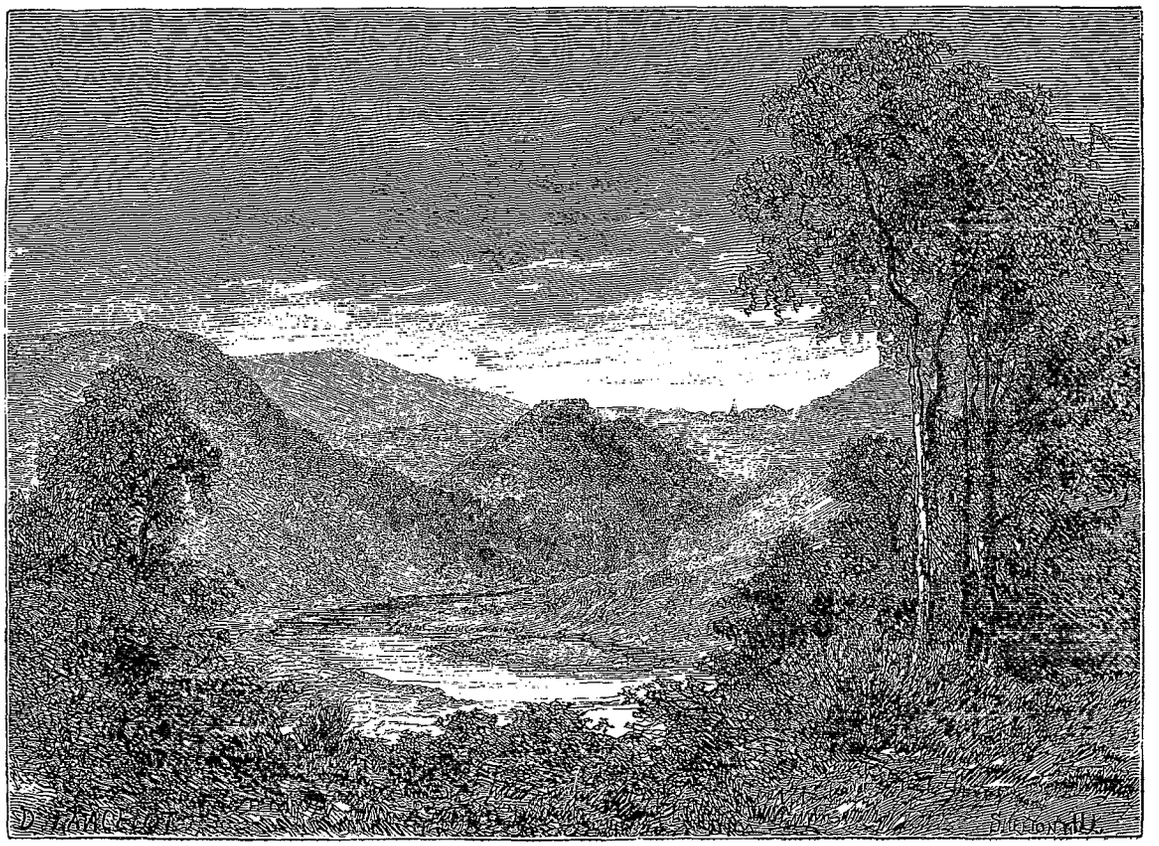
des vergers, et, par delà, quelques plans de seigle, l'annoncent presque gaiement. Pourtant, les rues étroites, les collines qui l'enferment, les maisons basses construites en pierre bleuâtre, presque noire, et écrasées d'une haute toiture, et jusqu'aux vêtements des femmes, qui semblent particulièrement affectionner les différentes nuances de l'ardoise, tout lui donne un air assez triste.

Jusqu'ici, nous n'avons rencontré que des villages bâtis près de la rivière; au centre ou au bord d'un bassin fertile, plus ou moins resserré entre deux ou trois bifurcations de vallées, au delà d'Alle, ils occupent les hauteurs, et les routes qui les relient courent en pleine forêt ou sur les hauts plateaux récemment déboisés.

Le parcours de quelque quinze kilomètres qui sépare Alle de Bouillon est l'un des plus intéressants de cette contrée. Le meilleur point d'étape est Corbion, gros bourg agricole et forestier, situé à moitié chemin à peu près et dominant la vallée de la Semoys. Il ne se recommande de loin que par une haute et large construction blanche, à carrure de château bourgeois. C'est mieux que cela, et,

dans ce pays où l'instruction est tant désirée et si bien reçue, l'air d'importance et de domination de la maison d'école de Corbion fait plaisir à voir et paraît un symbole heureux.

Ce qui frappe particulièrement dans ce village, au milieu des nombreux engins qui annoncent une double et active exploitation, c'est le formidable appareil de traction des chariots attelés de cinq et six bœufs vigoureux. On le



Roche-Haut. — Dessin de Lancelot.

comprend, quand on se hasarde dans l'épouvantable chemin qui s'engouffre à travers une tranchée de la montagne et se précipite en escalier jusqu'à la Semoys, entre un talus couvert de bruyères et des massifs d'arbres. La vallée, abritée par la montagne que l'on vient de descendre, s'ouvre en un large demi-cercle de prairies et de coteaux plantés de vergers, au milieu desquels s'éparpillent les maisons de Poupehan. La rivière, coupée en deux par une île toute verte bordée de roseaux, est si large, que le frêle pont qui la traverse semble submergé vers le milieu, effacé qu'il est par le miroitement de l'eau. Un peu plus loin, la Semoys tourne et disparaît au pied de deux collines pyramidales, au-dessus desquelles on aperçoit le village de *Roche-Haut*, perché au sommet d'une haute colline qui borde la rive droite. En face de ce point de vue, une ancienne route remonte vers Corbion à travers la forêt. Taillée sur la crête rocheuse et suivant les brusques ressauts à peine adoucis de main d'homme, elle domine une vallée toute étroite, où l'on ne distingue que des gouffres de verdure, au fond desquels brille dans l'ombre un petit ruisseau que n'atteint jamais le soleil.

La simplicité des lignes du paysage ardennais lui donne une apparence de grandeur qui résisterait rarement aux évaluations arithmétiques. D'un ton vigoureux, sombre et monotone, il est généralement triste au premier aspect. Pourtant, si l'on pénètre dans les ravins boisés qui s'ouvrent à la base de la montagne; si, à l'ombre des arbres de ses rives, on remonte le cours de la Semoys, on rencontre des détails charmants : des grottes de verdure formées par des enchevêtrements de ronces et de framboisiers sauvages; des massifs de rochers entre lesquels filtrent goutte à goutte des sources glacées; de gracieux bouquets d'arbres où les chênes nerveux se mêlent à de mélancoliques bouleaux aux troncs moirés; là-bas, dans l'eau jusqu'aux genoux, les jeunes filles coupent en jasant les hauts roseaux de la rive et traversent les prés, portant sur leur tête et soutenant d'un bras, comme des cariatides de la renaissance, une gerbe verte qui secoue des perles liquides; ici, d'innombrables bergeronnettes lavandières se jouent au milieu des flots légers qui scintillent et expirent sur les grèves blanches.

La suite à une prochaine livraison.

LA MAIN MALHEUREUSE.

NOUVELLE.

I. — DEUX ARTISTES.

Un grand désordre régnait dans l'atelier du jeune sculpteur Maurice Leroy, non pas seulement ce désordre offensant pour les yeux qui résulte de la négligence et de la paresse, mais un désordre pour ainsi dire moral, car il témoignait plutôt de la mobilité d'une imagination maladive que de l'impérieux besoin de varier ses travaux pour obéir à la succession rapide d'inspirations soudaines et fécondes. L'impression qu'on ressentait en pénétrant chez Maurice Leroy était celle d'un indéfinissable malaise. Parmi

une multitude d'essais avortés, le regard ne pouvait s'arrêter sur aucune ébauche qui fût la promesse d'une œuvre estimable pour l'avenir. On ne se disait pas en face de telle intention de bas-relief : « Voilà un groupe de personnages qui révèle le sentiment de l'harmonie dans l'ensemble », ni à la vue d'une maquette inachevée : « Cette terre à demi façonnée, cette cire qu'ont à peine modelée quelques coups de pouce et d'ébauchoir, deviendra une figure d'un caractère élevé ; l'artiste, par son exemple, contribuera à propager les saines traditions du beau. » L'attention du visiteur n'était attirée par rien de complet, rien de fini dans ce capharnaüm des tentatives de l'impuissance. L'artiste, en essayant avec le même insuccès tous les genres, dans l'espoir, sans doute, de se donner la mesure de ses forces, n'était parvenu qu'à prouver, au point de vue de l'art, l'inanité de la fantaisie mal disciplinée. Tout, cependant, ne devait pas être considéré comme non avenu dans les ébauches du jeune sculpteur ; l'œil exercé à découvrir la parcelle d'or sous les monceaux de sable improductif aurait pu reconnaître à tel petit groupe de dimension suffisante pour surmonter le socle d'une pendule, et à de grands vases de plâtre d'un aspect décoratif, voulu et surtout laborieusement cherché, la tendance naturelle à acquérir cette valeur commerciale de l'art industriel soumis aux exigences de la commande.

A l'abandon de cet atelier, au manque de goût, au défaut de rangement si attristant de cette demeure, on devinait que celui qui l'habitait n'était pas heureux, et que, gêné au point qu'on pouvait le dire presque pauvre, il était encore privé de ce ressort d'activité et d'inspiration qui soutient l'artiste et lui aide à grandir. L'heure fatale du doute et du découragement avait sonné pour Maurice Leroy, et cette vaste pièce où le froid vous saisissait rien qu'en y jetant un coup d'œil à la dérobée et qu'éclairait la lumière terne et blafarde de janvier, était l'image fidèlement reproduite de la sombre tristesse qui remplissait l'âme du jeune sculpteur, quand il remontait de la réalité des illusions perdues au rêve de ses brillantes espérances.

Pierre Leroy, son père, avant qu'il eût épousé Catherine Baudoyer, celle qui devait être plus tard la mère de Maurice, était déjà un vaillant travailleur, besognant rude comme ouvrier charron dans son village. Ennemi du cabaret, il ne trouvait bon le cidre ou le vin que lorsqu'il le buvait en famille. Si le feu de la forge l'altérait sérieusement, il puisait une potée d'eau à la fontaine ; puis il se remettait au travail la tête libre et le cœur joyeux. Sa conduite exemplaire était bien parfois un sujet de moqueries pour les garçons de son âge ; mais l'estime des vieilles gens le vengeait de leurs railleries. L'un des plus riches cultivateurs du pays vint un jour chez le jeune charron pour faire raccommoder une roue de charrette ; en même temps que la forge flambait, que la barre de fer devenait rouge et que l'ouvrier frappant à tour de bras faisait jaillir les étincelles du métal incandescent, le fermier interrogeait Pierre Leroy sur son gain, sur ses épargnes et sur ses projets pour l'avenir. Quand le dommage fut réparé et la roue remise en place, il remercia l'habile artisan et lui dit :

— Au revoir, garçon, nous réglerons cela au prochain marché.

En effet, quand on fut au samedi suivant, le fermier apporta la somme due au charron et l'invita à venir passer la journée du lendemain à la ferme, afin d'en examiner avec soin l'outillage et de prendre note des réparations nécessaires. Le lendemain fut une de ces belles journées de juin où la terre paraît plus féconde, les haies plus fleuries, où le ramage des oiseaux inspire ces chansons intérieures que la voix ne chante pas et qui font cependant de doux concerts dans notre âme. Accueilli cordialement par le fermier, Pierre Leroy vit à l'heure du repas apparaître dans la salle une belle fille de vingt ans ; elle revenait de l'église, et son visage doux et sérieux gardait un reflet de sa fervente prière. Pendant le dîner, Catherine Baudoyer fut attentive à servir son père et l'invité de celui-ci ; elle s'occupa des domestiques, et remplit avec calme et sérénité ses devoirs de maîtresse de maison. Le jeune charron, qui avait été plus ému de sa bonne grâce qu'ébloui d'une beauté qu'on vantait cependant au loin aussi bien que dans le voisinage, revint chez lui tout songeur, et pour la première fois il trouva la maison triste et trop grande pour lui seul. A un mois de là, le fermier Joseph Baudoyer revint à la forge ; il passa avec Maurice dans la petite pièce où ce dernier réglait ses comptes et recevait les commandes ; tous deux y restèrent enfermés durant une heure : à la fin de leur conférence, on les vit sortir ensemble, le charron franchement radieux de bonheur, le fermier essayant d'affecter le calme bien qu'il fût visiblement attendri. Trois semaines plus tard, on célébrait le mariage de la belle et modeste héritière du riche fermier avec le robuste et laborieux charron. C'est dans un des bâtiments de la ferme où la forge avait été transférée que s'établit le jeune ménage. Le bonheur que répand sur une honnête maison l'utile emploi des heures durant la journée et le repos du soir en famille, fut pendant quatre années le partage des habitants de la ferme ; la naissance d'un fils avait ajouté une joie nouvelle à la félicité commune ; mais cette félicité ne devait pas être de longue durée. Le petit Maurice venait à peine d'atteindre l'âge de trois ans, lorsqu'un jour Pierre Leroy, son père, fut rapporté chez lui le corps brisé et près d'expirer. Victime de son dévouement, le brave jeune homme venait d'être mortellement blessé en s'efforçant de contenir un taureau furieux qui avait déjà renversé plusieurs personnes. Tel était le pitoyable état dans lequel le laissa le farouche animal, après qu'il l'eut piétiné sur le sol, que sa femme eut à peine le temps de lui dire un éternel adieu et d'incliner le front de leur enfant sous sa bénédiction paternelle.

Le deuil de Catherine Baudoyer ne fut pas de ceux que l'on quitte ; sa douleur s'apaisa, mais sans s'effacer jamais. Jeune, belle et riche, elle se voua à son fils et reporta sur lui, avec toute sa tendresse, toutes ses espérances. L'enfant, il faut le dire, justifiait cet attachement sans bornes. Doué d'un caractère doux et facile, intelligent et studieux, il était la joie et l'orgueil de son grand-père maternel, et le maître d'école du village affirmait qu'il irait loin si l'on pouvait se résigner à se séparer de lui et à l'envoyer faire ses classes dans un collége. Maurice était parvenu à sa douzième année ; il avait le désir de voir et d'apprendre : aussi quand le magister eut renouvelé devant lui, dans l'intérêt de son glorieux avenir, la proposition de l'exiler, pour un temps, de la ferme, l'enfant, cédant à un mouvement d'ambition et de curiosité, se jeta dans les bras de sa mère en s'écriant :

— Oui, envoyez-moi au collége, je vous promets de devenir savant et de vous faire honneur.

A ces mots, la figure du grand-père s'assombrit, celle de Catherine Baudoyer se couvrit de larmes ; puis, pendant une semaine, le vieux fermier et sa fille eurent de fréquents entretiens ; lui, témoignait de certaines appréhensions, elle, malgré le chagrin que causait d'avance à son cœur maternel l'idée d'une séparation prochaine, eut le courage de combattre les objections de l'aïeul et la force de les vaincre.

Tout jeune enfant, Maurice annonçait déjà, comme artiste, des dispositions sinon remarquables, du moins sin-

gulièrement précoces. Les boîtes à sel et les sabots qu'il ciselait, les marrons d'Inde qu'il fouillait avec une fantaisie naïve, et les coquilles de noix qu'il gravait à la pointe du couteau, faisaient l'admiration de sa famille et de ses voisins; naturellement on vit dans ces ébauches l'indice certain d'une vocation : aussi fut-il convenu avec le proviseur du collége de petite ville à qui on le confia, qu'on favoriserait par l'étude sérieuse du dessin son aptitude pour les arts plastiques. Un mouleur italien assez habile, qui habitait aux environs du collége, lui apprit le maniement de l'ébauchoir, et pendant quatre ans que durèrent ses premières études scolaires dans ce chef-lieu de sous-préfecture, il consacra ses heures de récréation à façonner la terre glaise, copiant tous les modèles que le hasard lui offrait. Ce temps passé, Maurice fut jaloux de conquérir au lycée de son département autant de couronnes qu'il en avait obtenu dans le modeste collége communal. Son grand-père et sa mère n'osèrent point faire obstacle à une ambition que d'ailleurs, au concours de chaque année, l'événement justifia. Ses succès comme lycéen ne diminuaient pas l'ardeur de sa vocation pour la sculpture. On en faisait si grand bruit, même chez le préfet, que l'avis de celui-ci fut que la famille de Maurice Leroy devait, pour l'honneur même du département, s'imposer un nouveau sacrifice et envoyer étudier à Paris le futur grand artiste. Sa mère écouta cette parole comme une condamnation. Elle n'avait pas prévu, en confiant l'enfant à ses premiers maîtres, qu'à son deuil d'épouse et de fille, — car le vieux fermier était mort, — il lui faudrait ajouter la douleur de la séparation sans terme, ce deuil moral des mères.

Le décès de Joseph Baudoyer laissait seule à la tête d'une grande exploitation la mère de Maurice. Quelque brave et habile qu'elle fût, elle sentait que la présence d'un homme lui était nécessaire; longtemps elle espéra que son fils viendrait prendre la place vacante. Mais quand elle eut compris que le retour de Maurice à la ferme frapperait de stérilité tant de sacrifices faits pour son instruction et le rejetterait hors de cette carrière d'artiste dans laquelle il devait s'illustrer, Catherine envisagea en face la situation, et, sentant son impuissance à diriger seule les travaux multiples de la ferme, elle se résigna à vendre le domaine où elle avait grandi et où le jeune artiste dédaignait de vivre. Bien que ce domaine fût d'un beau rapport, l'éducation de Maurice avait coûté cher : pour y subvenir on avait dû faire des emprunts, et, par suite de deux années exceptionnellement mauvaises, les intérêts étaient devenus si lourds que les forces de la fermière ne pouvaient plus suffire à les porter; donc elle régla toutes ses dettes, et un jour, ayant dit adieu à son village, elle arriva à Paris. En revoyant sa mère, Maurice eut une sincère explosion de joie; mais peu à peu son visage s'attrista : il se demanda avec inquiétude quelle figure ferait la paysanne dans cet intérieur d'artiste parisien que ses dons continuels avaient fait presque luxueux; il surprenait par la pensée les sourires de ses camarades, et s'effrayait de la contrainte que finirait par s'imposer cette bonne mère en se jugeant déplacée chez son fils.

Catherine devina sans doute l'arrière-pensée de Maurice, car elle s'empressa de lui dire :

— Je me rapproche de toi, mon enfant; mais je ne prétends changer en rien ta manière de vivre. Aussi bien j'étoufferais dans cette grande ville, où l'on vit portes et fenêtres closes, sous des plafonds si bas qu'on s'y sent comme écrasé. J'ai besoin du grand air, de voir autour de moi la campagne, de marcher sur l'herbe et la mousse, et de n'avoir au-dessus de ma tête, quand je veille, que le feuillage des grands arbres : aussi tu chercheras pour moi une maison proche des bois, ayant un jardin, des haies vives, et où tu pourras venir de temps en temps embrasser ta mère et la consoler de son grand deuil.

La suite à la prochaine livraison.

LÉGENDE ARABE.

Mahomet, lors de son ascension au ciel, faisait le tour du trône de Dieu, lorsque, s'apercevant tout à coup que le regard du Tout-Puissant se dirigeait sur lui, il rougit violemment et se sentit le visage baigné de sueur. En s'essuyant avec sa main, il fit tomber sur la terre deux gouttes dont l'une produisit aussitôt le riz, l'autre la rose.

LE CRABE TOURTEAU
ET LE BERNARD L'ERMITE.

Des deux, le premier est comestible, le second ne l'est pas; mais ses mœurs sont si étranges que l'intérêt s'attache à lui malgré son inutilité, inutilité d'ailleurs tout à fait relative, puisqu'elle ne se rapporte qu'à l'homme, et que, vis-à-vis de lui-même, le Bernard l'ermite remplit consciencieusement son rôle; il s'occupe avec zèle de sa conservation.

Je me loge où je puis et comme il plaît à Dieu,

a dit Boileau. Bernard ne raisonne pas autrement, et, en cela, il est contraint par dame Nature. En effet, celle-ci semble avoir oublié de former un morceau de sa carapace; elle a laissé incomplet son habit de pierre, et malheureusement vers un endroit fort sensible, vers l'abdomen : d'où il résulte que cette partie vulnérable et succulente est très-recherchée par ses frères, amis et ennemis. C'est pourquoi la prudence de Bernard lui conseille d'adopter un logement d'emprunt qu'il approprie à ses besoins : il entre à reculons dans la première coquille vide qu'il rencontre si elle lui paraît de taille en rapport avec la sienne. Si la maison qu'il convoite se trouve occupée par le propriétaire qui l'a bâtie, — maître Bernard n'y regarde pas de trop près en fait de justice, — il attaque le propriétaire, le mange, et se met à sa place.

En général, Bernard préfère les coquilles coniques ou en spirale allongée, comme celles des cérites, des nasses, des buccins, des murex, etc. Après s'y être introduit avec adresse à reculons, il s'y cramponne très-fortement au moyen des petites pattes de ses anneaux postérieurs; puis, une fois installé, il porte partout cette maison avec lui. Bernard est timide; au moindre bruit, au plus léger attouchement, il enfonce dans sa coquille tout ce qui peut y entrer, demeure immobile, et ne présente à l'ennemi qu'un faisceau de pattes et d'antennes encombrant l'ouverture. Le bruit cesse, l'ennemi s'est éloigné, — tout ennemi pour lui est son semblable ou tout autre crustacé qu'il ne peut manger, — Bernard montre les cornes et reprend sa course cahotante.

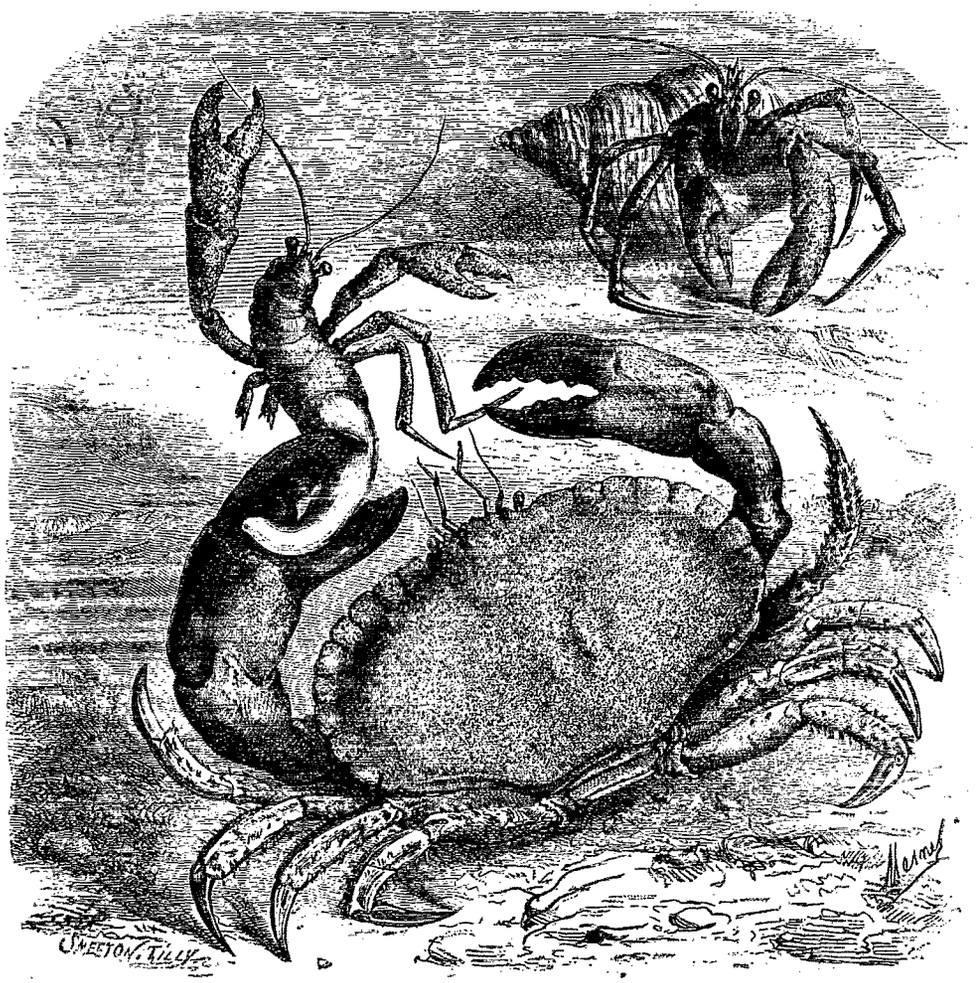
Ajoutons que Bernard est querelleur et malin. En général, deux Bernards qui marchent l'un vis-à-vis de l'autre s'évitent, s'ils sont de la même force, d'aussi loin qu'ils se voient. Si, cependant, ils ne peuvent s'éviter, les hostilités commencent. Les pinces s'entre-croisent : chacun des deux champions cherche à arracher son ennemi de sa maison; ils roulent, ils trébuchent... l'acharnement est sans égal.

Je fus témoin un jour d'un de ces duels. Un crabe tourteau, logé derrière moi dans une fissure du rocher, observait de sa place le combat, qui troublait la flaque d'eau son asile. En trois enjambées, il tombe sur les combattants, en saisit un dans sa robuste pince, et, ajou-

tant sa force irrésistible à celle du camarade, arrache le pauvret de sa maison portative. Hélas! ce fut bientôt fait. De son autre pince, le crabe saisit délicatement l'abdomen dépouillé, en prit un morceau qu'il porta à ses mandibules avec l'air de componction d'un gourmet qui rompt un petit four, puis recommença... et alors le petit Bernard pencha la tête, laissa pendre ses pattes, et mourut. Le cancre continua simplement et imperturbablement son repas commencé, tandis que l'autre Bernard, retiré dans sa coquille, regardait effaré et cherchait à fuir en tapinois. J'eus pitié de lui, et le repoussai loin du formidable Gargantua...

Le nom scientifique de la victime est *pagure* (*Pagurus Bernhardus*, Linn.). Son nom populaire est *Soldat* en beaucoup d'endroits. Le nom scientifique du bourreau est *crabe tourteau* (*Cancer pagurus*, aussi par Linné; puis *Mœnas*, par Rondelet; et mieux peut-être *Papurus*, puisque les riverains de nos mers lui donnent très-souvent le nom de *poupart*). Cette synonymie embrouillée, appliquant le même nom à deux animaux si différents, tient à ce que les auteurs ne sont nullement d'accord sur l'animal que les Grecs nommaient *Paguros*.

Tout le monde connaît le gros tourteau, ce crabe rougeâtre ou brun, dont les robustes pinces sont armées de dents noires. Il a quelquefois 25 centimètres de large, et pèse plusieurs kilogrammes. C'est un manger fort estimé, surtout comme assaisonnement de la langouste. Ce crabe aime presque autant l'air que l'eau, et vit plus sur le sable



Crabe tourteau dévorant un Bernard l'ermite dépouillé de sa coquille. — Dessin de Mesnel.

des plages que dans la mer. Sa voracité est proverbiale. Nous empruntons à R. Jones une anecdote qui en donnera la mesure, ainsi que celle de la singulière insensibilité dont la nature a doué ces curieux animaux.

Ce naturaliste plaça dans un aquarium une demi-douzaine de tourteaux de différentes grandeurs. Tous les méchants sont défiants. Le premier mouvement des six malandrins fut de se sauver dans les coins les plus sombres. Mais l'estomac parla bientôt plus haut que la prudence : l'un d'entre eux s'aventura vers le milieu de l'aquarium; un second, un peu plus gros que lui, le rejoignit, et, le prenant délicatement avec ses pinces, comme un biscuit entre deux doigts, commença à briser l'armure et à enfoncer dans la chair pantelante du pauvre animal ses doigts crochus, attirant des lambeaux qu'il portait avec volupté à ses palpes, indifférent d'ailleurs aux souffrances probables du patient, et aux regards jaloux et affamés d'un autre compagnon qui se dirigeait vers le champ du carnage. Ce nouveau venu était de force à dominer le vainqueur; il le lui fit bien voir. Il arriva sans façon près de lui; ce dernier fit bien mine de rétrograder un peu; mais une lourde pince s'abattit sur une de ses pattes latérales; la seconde pince le prit par le milieu du corps, comme il avait pris lui-même son frère; les doigts crochus s'enfoncèrent au défaut de la carapace; les lambeaux de chair vive furent arrachés et dégustés par l'agresseur. Or, pendant tout ce temps, et quoique exposé à ce cruel traitement, le crabe du milieu ne cessa pas un instant de dépecer le numéro 1 qui ne donnait plus signe de vie.

Cinq minutes après, quelques bribes de carapace et de pattes marquaient seules l'endroit où venait d'avoir lieu ce sauvage festin.

AUTOUR DU BERCEAU.



Autour du berceau. — Composition et dessin de Mlle Marie-Edmée Pau (1). — Dessin sur bois par Féart.

L'enfant qui vient de naître dort dans son berceau, et du haut du ciel les anges se penchent et la regardent.

« Comme elle nous ressemble! » dit l'un d'eux en souriant.

« Comme elle souffrira loin de nous! » se dit un autre en inclinant son front rêveur.

Le troisième tient le cadran qui marque l'heure de la naissance. Cette vie qui commence, que sera-t-elle? Cette âme qui lui est confiée, aura-t-il à la guider à travers la joie ou à travers la douleur? L'ange est inquiet, car il l'aime déjà; soudain il se sent rassuré : sa petite protégée aura une heureuse enfance. Qu'a-t-il donc vu?

Dans la chambre voisine, les petits frères, éveillés dès l'aube, commençaient déjà à gazouiller comme des oiseaux, lorsque la grand'mère est entrée, et, levant un doigt d'un air mystérieux, leur a dit :

— Chut! une petite sœur vous est arrivée cette nuit : ne la réveillez pas.

Et les trois enfants, rendus tout à coup silencieux, se

(1) Jeune artiste, d'un dévouement admirable, morte à Nancy en mars 1871. Nous donnerons, à l'occasion d'une autre de ses compositions, quelques détails sur sa vie.

sont levés sans bruit, et, à petits pas, pieds nus, retenant leur haleine, ils sont venus s'agenouiller autour du berceau, et ils y restent en extase. On ne les a jamais vus si tranquilles.

« Enfant, murmure l'ange gardien, commence ta mission de femme : retiens-les autour de toi, paisibles et doux, ces batailleurs éternels, toujours en querelle pour une toupie ou pour un fusil de bois. Ta faiblesse les apprivoise aujourd'hui; que plus tard ce soit ta douceur qui les apaise : sois la concorde et la joie de ta famille; enfant, règne par l'amour! »

— Qu'elle est petite, se dit l'aîné des garçons, et quel plaisir ce sera de la voir grandir comme un petit agneau! Bientôt elle étendra ses mains pour me caresser, elle ouvrira les yeux, elle rira, et puis elle dira mon nom, elle m'appellera pour que je la prenne dans mes bras et que je lui fasse cueillir les cerises ou les raisins. C'est moi qui lui apprendrai à marcher; c'est moi qui irai dans les grands arbres lui chercher des nids; et quand je serai un homme et que je serai parti bien loin sur la mer où je veux aller, c'est pour elle que je rapporterai tout ce qu'on trouve de beau dans les pays étrangers, les oiseaux au plumage d'or, les fruits qui ne mûrissent pas ici, les perles brillantes et les jolis coquillages. Comme je serai heureux de voir sa figure émerveillée quand je lui raconterai mes aventures!

« Qu'il en soit ainsi! dit tout bas l'ange à l'enfant. Que ta douce image accompagne le voyageur dans les pays lointains, que ton doux souvenir le soutienne au milieu des périls et l'encourage dans ses labeurs! Qu'il travaille pour toi; car le travail qu'on accomplit pour un être aimé porte en soi une bénédiction! Apprends à l'enfant qui jusqu'ici n'a vécu que pour lui-même les joies du dévouement : petite sœur, commence ta mission; chasse l'égoïsme de la famille! »

— Elle sera ma petite compagne, se dit le plus jeune, et je ne serai plus seul quand les grands s'en iront loin dans les prairies ou sur la montagne où je ne peux pas les suivre. Je resterai avec la petite sœur, et nous jouerons ensemble; je partagerai tout avec elle, et quand je serai puni, elle demandera toujours ma grâce, car les petites filles n'aiment pas à voir pleurer. Elle ne se moquera pas de moi quand j'aurai mal fait, elle ne m'appellera pas méchant; elle me grondera tout doucement, elle me consolera et elle m'aidera à être sage. Grandis bien vite, petite sœur, pour être ma compagne et mon amie!

« Oui, enfant, c'est ton rôle ici-bas, dit l'ange à la petite âme naissante : sois l'amie du plus faible. Tu verras souvent accabler le coupable : ceux qui se croient forts trouvent cela plus facile que de lui tendre la main. Toi, console et relève, et que ta voix ne se lasse jamais d'implorer le pardon : enfant, règne par la miséricorde! »

— Moi, dit le second des frères, enfant studieux qu'on rencontre souvent penché sur un livre, moi, je serai son compagnon des jours d'hiver, quand la pluie ou la neige nous tiendront clos dans la maison. Je la prendrai sur mes genoux, et tout en chauffant ses petits pieds devant le foyer, je lui raconterai toutes les belles histoires que j'ai apprises, et elle m'écoutera en riant ou en s'attristant, selon que je le voudrai; et quand j'aurai fini, elle me retiendra de ses mignonnes petites mains en disant : « Encore! encore! » Et quand elle grandira, elle deviendra une femme comme ma mère, qui aime tout ce qui est beau; je serai fier d'elle et je tâcherai qu'elle soit fière de moi; et si je deviens un homme utile, quand elle entendra parler de moi, elle dira : « C'est mon frère! » et elle sera toute joyeuse.

« Enfant, dit l'ange, c'est là ta plus belle mission : sois l'inspiratrice des bonnes actions et des hautes pensées. Sois attentive à recueillir le bien autour de toi pour en enrichir ton âme, et à rejeter le mal; travaille à devenir telle, que ton estime soit précieuse à tous, et que tous, pour l'obtenir, s'efforcent de devenir bons et grands. Sois pour les tiens comme une conscience visible; sois la lumière qui leur montre leur devoir. Et si tu ne produis pas par toi-même de grandes choses, tu auras une part dans toutes celles qui se seront faites autour de toi : ce sera ton honneur devant les hommes et ta gloire devant Dieu. »

LA MAIN MALHEUREUSE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261.

Le lendemain, Maurice Leroy partit pour Barbizon, qu'il connaissait de longue date, y ayant déjà vécu avec quelques artistes peintres ses amis. Il y trouva une maison commode, aérée, fit crépir à la chaux une vaste pièce qu'il se destinait comme atelier, et quelques jours après il installait sa mère dans ce nouveau domicile où il se promettait de venir souvent travailler auprès d'elle. Au plus près de la maison où l'ex-fermière était venue se fixer, habitait une autre veuve, Périne Grivelet, et sa fille, une singulière enfant que Maurice, lors de son premier voyage à Barbizon, avait par fantaisie surnommée *Muguette*, surnom qui lui resta et qui lui plut si fort qu'elle ne manquait pas, quand elle revoyait le fils de sa voisine, de l'appeler « mon mignon parrain. »

Certain d'avoir asssuré à sa mère les ressources précieuses d'un bon voisinage, Maurice rentra dans son atelier avec bonheur et se remit bravement au travail; il ne voulait faire que du grand art et concourut pour le prix de Rome; il échoua. Deux autres tentatives également infructueuses ne le désillusionnèrent pas sur sa croyance en lui; mais elles l'amenèrent à raisonner ainsi : « Les règles académiques sont des entraves qui garrottent le talent et l'empêchent de prendre un vol hardi; l'artiste doué d'originalité qui veut porter haut son nom, doit s'affranchir de ces traditions de l'école qui paralysent le génie. » Il commença dès lors à tenter tous les genres, afin de savoir dans lequel il lui serait donné d'exceller. Catherine, confiante comme toutes les mères dans l'avenir de son fils, le soutenait, l'encourageait, et pourvoyait même à ses dépenses avec une générosité d'autant plus héroïque que chaque année son revenu diminuait. Durant le cours des trois années suivantes, elle dut entamer son mince capital et réduire sa dépense personnelle, si modeste déjà; mais elle ne comptait pour rien ses sacrifices dont elle avait grand soin de faire mystère à l'artiste quand il venait la voir à Barbizon; elle eût craint, en lui laissant entrevoir la misère prochaine, de le détourner du but qu'il se flattait d'atteindre. Au bout de ces trois ans, le but n'était pas encore atteint.

Malgré la généreuse discrétion de Catherine, Maurice, qui savait le chiffre de la somme réalisée par elle après la vente de la ferme et les dettes payées, commençait à se demander comment, depuis tant d'années, elle avait pu suffire aux frais de l'existence qu'il menait à Paris. Ne pouvant trouver la solution de ce problème que dans le calcul douloureux des privations qu'elle avait dû s'imposer, sa conscience s'en émut et lui dit : « La pauvre femme s'est ruinée pour toi; gagne maintenant de l'argent pour elle! » Gagner de l'argent! cette nécessité dont l'évidence ne s'était pas encore présentée à sa pensée le bouleversa. Le jour même, dans l'espoir d'une commande, il alla s'a-

dresser à un marchand de bronzes qui lui promit de venir visiter son atelier; mais à peine Maurice était-il de retour chez lui, qu'il se reprochait déjà sa démarche comme une insulte faite à la dignité de l'art. Un matin qu'il se débattait en proie à l'incertitude entre le devoir filial et ses aspirations élevées, c'est-à-dire entre la saine raison et la coupable folie, un petit coup frappé à la porte de son atelier l'arracha à ses fiévreuses méditations. Il hésita un moment avant d'ouvrir, se demandant s'il allait se trouver en présence du client qu'il regrettait d'avoir sollicité, ou, ce qui était plus probable, en face d'un créancier difficile à éconduire. Le visiteur ayant de nouveau et plus fort heurté à la porte, Maurice se décida à tourner la clef dans la serrure, et s'écria, en serrant les deux mains d'un jeune homme de vingt-cinq ans, à physionomie ouverte et souriante :

— Dieu soit loué, c'est un ami qui vient à moi!

— Est-ce que tu peux avoir des ennemis, toi, Maurice?

— Oui, répliqua celui-ci, des ennemis de mon repos qui me criblent de demandes d'argent, quand je manque à peu près du nécessaire; des ennemis de mon avenir qui s'autoriseraient volontiers de ma misère pour me proposer des travaux indignes de moi, et qui m'obligeraient à me traîner dans les sentiers battus, alors que je veux m'ouvrir une voie nouvelle et marcher en plein soleil et en toute liberté. Par exemple, ajouta-t-il en désignant à son ami Aurèle Morin, avec un sourire dédaigneux, une petite maquette composée à propos de la visite présumée du marchand de bronzes, on oserait me condamner à exécuter pour le commerce des petites *machines* de cette force-là.

— Pourquoi pas? reprit Aurèle; c'est très-gentil ta petite *machine*.

— Voilà un de ces éloges qui tuent un artiste, dit amèrement Maurice.

— En vérité, je ne te comprends pas, repartit doucement l'ami du sculpteur; ainsi tu dédaignerais un succès franc et incontestable pour t'égarer à la poursuite d'un rêve? Est-ce donc un déshonneur que de produire d'élégantes terres cuites ou d'heureux modèles pour le commerce? Il y a manière de tout envisager et de tout ennoblir; d'ailleurs, aujourd'hui on ne met plus sur les pendules des bergères d'opéra ni des troubadours agenouillés; les réductions intelligentes des chefs-d'œuvre de la statuaire ont fait pénétrer partout le sentiment de l'art, et je t'assure qu'on peut devenir un artiste très-sincère et très-estimé, sans qu'il soit indispensable de créer des statues équestres pour peupler les places publiques des villes de province. Tiens, moi, par exemple, je ne serai jamais un peintre d'histoire, et cependant je me sens artiste, j'ai mes heures d'inspiration, mes jouissances d'inventeur; pourtant je me borne à peindre des oiseaux. Mais si j'ai rendu dans une aquarelle transparente la légèreté de leur plume soulevée par le vent, si j'ai reproduit avec fidélité leurs petites têtes frileuses à demi cachées sous les ailes, ou bien, pendant l'été, le vol joyeux de mes petits musiciens des bois, je suis content de moi et je m'estime heureux. Certes, on ne me fera jamais les honneurs du salon carré, jamais la foule ne s'arrêtera devant mes cadres pour discuter le mérite de mes compositions; les hommes dédaigneront peut-être de leur accorder un coup d'œil; mais des enfants, des jeunes filles, des femmes, les salueront d'un sourire, et, en récompense de ce que je n'aurai pas follement essayé de prendre une grande place, je garderai, bien à moi, le modeste petit coin que je me suis choisi dans le domaine de l'art.

— Sous la transparence du récit, repartit Maurice, je vois percer le conseil. On ne peut me dire plus clairement: « Sois un honnête artisan, toi, qui ne pourrais être qu'un misérable artiste »; mais tu ne sais pas, Aurèle, qu'à moins d'être un mauvais fils, ma reconnaissance me fait un devoir de devenir grand et célèbre.

Alors le jeune sculpteur raconta à son ami ce que sa soi-disant vocation avait coûté de sacrifices à sa mère, et, en terminant, il ajouta : — L'épuisement de ses ressources n'a pas ébranlé sa croyance en mon génie, sa foi en mon avenir; elle-même m'encourage à continuer. Tuer cette foi naïve dans son âme dévouée, ce serait un crime; je n'ai donc plus d'autre alternative que celle-là : ou me rendre coupable d'une horrible ingratitude, ou créer un chef-d'œuvre.

Aurèle réfléchit un moment, puis il reprit :

— En effet, il serait trop cruel, après tant de sacrifices, de dire à ta mère : « C'est à la réalisation impossible d'un rêve que j'ai sacrifié ma jeunesse et que tu t'es immolée. » D'ailleurs, continua-t-il, les insuccès dans le passé ne sont pas toujours la condamnation de l'avenir; la nécessité, le désespoir, ont souvent inspiré de grandes choses. Après tant de déceptions, il ne te faut peut-être, pour créer vraiment une œuvre remarquable, qu'un dernier effort soutenu par une volonté mieux arrêtée et un courage plus persistant.

— Ce courage, je l'aurai, dit avec conviction Maurice; mais le temps nécessaire pour me révéler enfin, je ne l'ai plus; il faut pouvoir vivre, et, je te l'ai dit, les ressources de ma mère sont épuisées.

Le peintre d'oiseaux tira de sa poche un petit portefeuille, en sortit un billet de mille francs, et, répondant à l'intention évidente du geste de son ami, il reprit :

— Je ne te permets pas de le refuser; c'est à ta mère que je le prête. Maintenant, suis mon conseil. Pars pour Barbizon, installe-toi près d'elle. Donne à ton œuvre la consécration de la présence de cette pauvre femme. Si quelque chose de vraiment beau doit sortir de tes mains, sois sûr que ce sera dans cette pure atmosphère. Retrempé, fortifié par la nature et la tendresse, tu trouveras en toi des forces vives ignorées. Si par malheur elles doivent te faire défaut, tu te sentiras du moins, dans ce milieu calme et sain, plus de courage pour supporter cette dernière épreuve.

Maurice se jeta dans les bras d'Aurèle.

— Ah! tu es un ami, s'écria-t-il, un véritable ami!

— Ainsi, c'est chose convenue, tu partiras...

— Dès demain.

— En ce cas, compte sur ma visite la semaine prochaine; j'irai peindre à Fontainebleau les grives qui s'enivrent des baies du genévrier.

La suite à la prochaine livraison.

LA CAPSULERIE DE BAYONNE

PENDANT LA GUERRE DE 1870-1871.

... Bayonne avait été choisi comme l'un des points les plus favorables pour l'établissement d'une capsulerie. On était en ce lieu, d'une manière certaine, à l'abri de l'ennemi. La localité, en outre, fournissait d'importants moyens d'action.

Une capsulerie se compose de deux parties très-distinctes, formant pour ainsi dire chacune une industrie à part : la partie mécanique et la partie chimique.

La partie mécanique comprend la fabrication des alvéoles. La partie chimique comprend la fabrication du fulminate de mercure et le chargement des alvéoles. Les alvéoles chargées forment les capsules.

L'arsenal d'artillerie de Bayonne convenait à la partie mécanique.

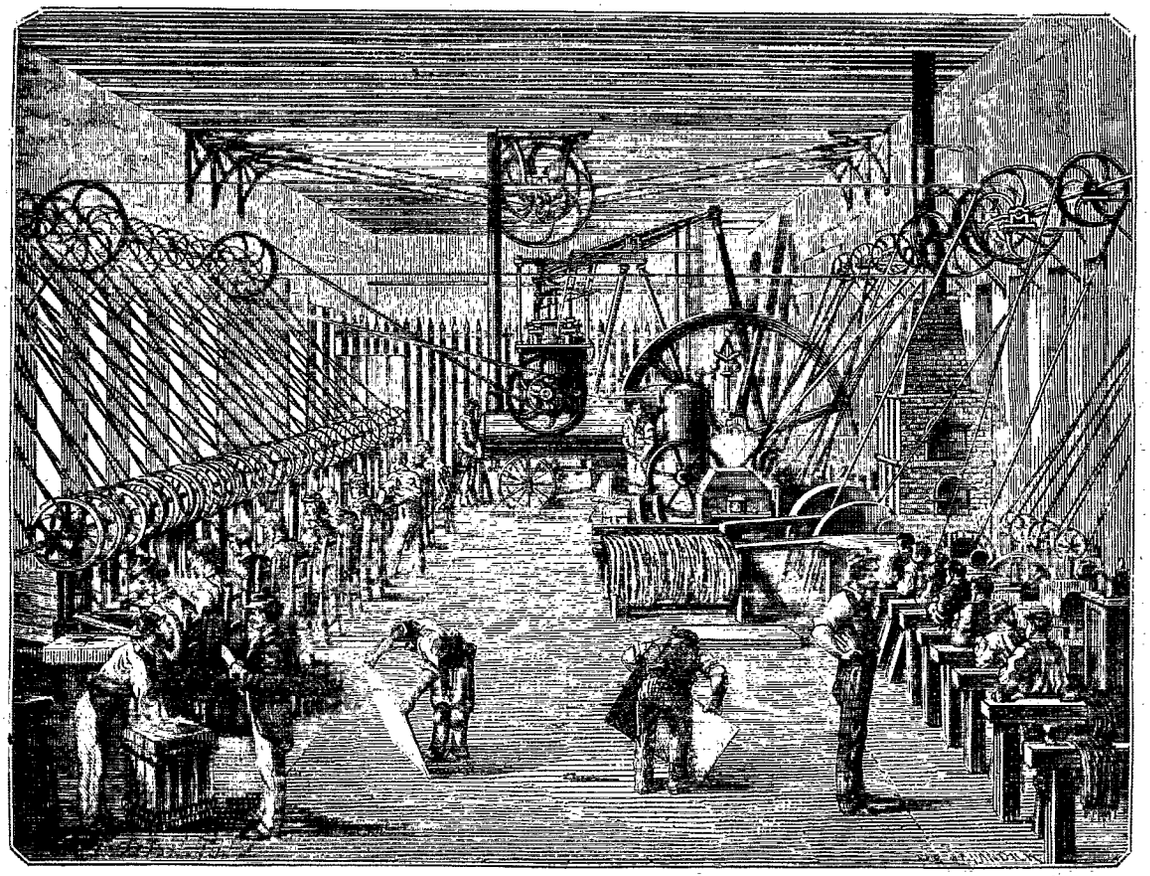
La partie chimique, vu l'incommodité et le danger de

ce genre d'industrie, fut placée hors de Bayonne, dans le domaine de Marrac.

Dès le 10 octobre, le gouvernement donna l'ordre de créer la capsulerie de Bayonne. Elle fut fondée de toutes pièces par MM. Marqfoy et Mascart, et elle commença à produire le 25 novembre. A dater de cette époque jusqu'à la fin de la guerre, c'est-à-dire en cent jours, la fabrication suivit un développement croissant jusqu'à atteindre une production de *douze cent mille* capsules par jour. A ce moment, la fin de la guerre arrêta les développements de la capsulerie. Elle était désormais organisée pour atteindre, dans un court délai, deux et trois millions de capsules par jour s'il eût été nécessaire.

La plus grande capsulerie de France, celle de Montreuil, n'avait jusqu'alors produit que cinq cent mille capsules par jour à l'état normal. Au début de la guerre, cette production fut portée pendant quelques jours jusqu'à un million; mais une explosion survenue ne permit pas de continuer à fabriquer dans ces proportions.

La capsulerie de Bayonne eut cette rare fortune qu'il ne s'y produisit aucun accident pendant cette période de travail actif et incessant. Un seul homme, chargé de détruire de mauvaises capsules en un lieu retiré où il les jetait par petites quantités successives dans un four pour les faire éclater, perdit un œil pour avoir imprudemment augmenté la dose.



Capsulerie de Bayonne. — Vue intérieure. — Dessin de Jahandier.

Nous n'avons, du reste, rappelé dans quelles conditions la capsulerie de Bayonne fut créée et quels furent ses rapides développements, que pour avoir l'occasion de donner quelques renseignements sur l'ensemble des travaux que l'on exécute dans une capsulerie.

ATELIER MÉCANIQUE. — FABRICATION DES ALVÉOLES.

On trouve dans le commerce de grandes planches de cuivre rouge d'une épaisseur de six dixièmes de millimètre. Dans l'atelier, elles sont découpées, au moyen d'une cisaille, en bandes de 12 millimètres de largeur. C'est dans ces bandes que doit être découpée la matière des alvéoles. Mais le cuivre est encore trop épais; il a besoin d'être réduit à une épaisseur d'environ trois dixièmes de millimètre. Les bandes sont donc passées sous des laminoirs qui, en une seule pression, les réduisent à l'épaisseur voulue.

Dans cette opération, le cuivre fortement étiré perd toute sa malléabilité; il faut la lui rendre. On y parvient en le faisant recuire dans un four.

En sortant du four, le cuivre est nettoyé, décapé et graissé; les lames sont alors en état de passer sous la machine à emboutir.

La machine à emboutir est fort ingénieuse, très-difficile à régler; mais, entre les mains d'un bon ouvrier, elle produit une grande somme de travail. On lui présente la lame de cuivre, et l'alvéole en sort toute faite. Ce résultat s'obtient par deux opérations qui s'accomplissent mécaniquement en un instant fort court : l'une consiste à découper dans la bande de cuivre une petite étoile à six branches; l'autre, à emboutir cette étoile, c'est-à-dire à la forcer de pénétrer dans une partie creuse où les six branches sont obligées de se replier sur elles-mêmes, de manière à produire l'alvéole dans sa forme définitive.

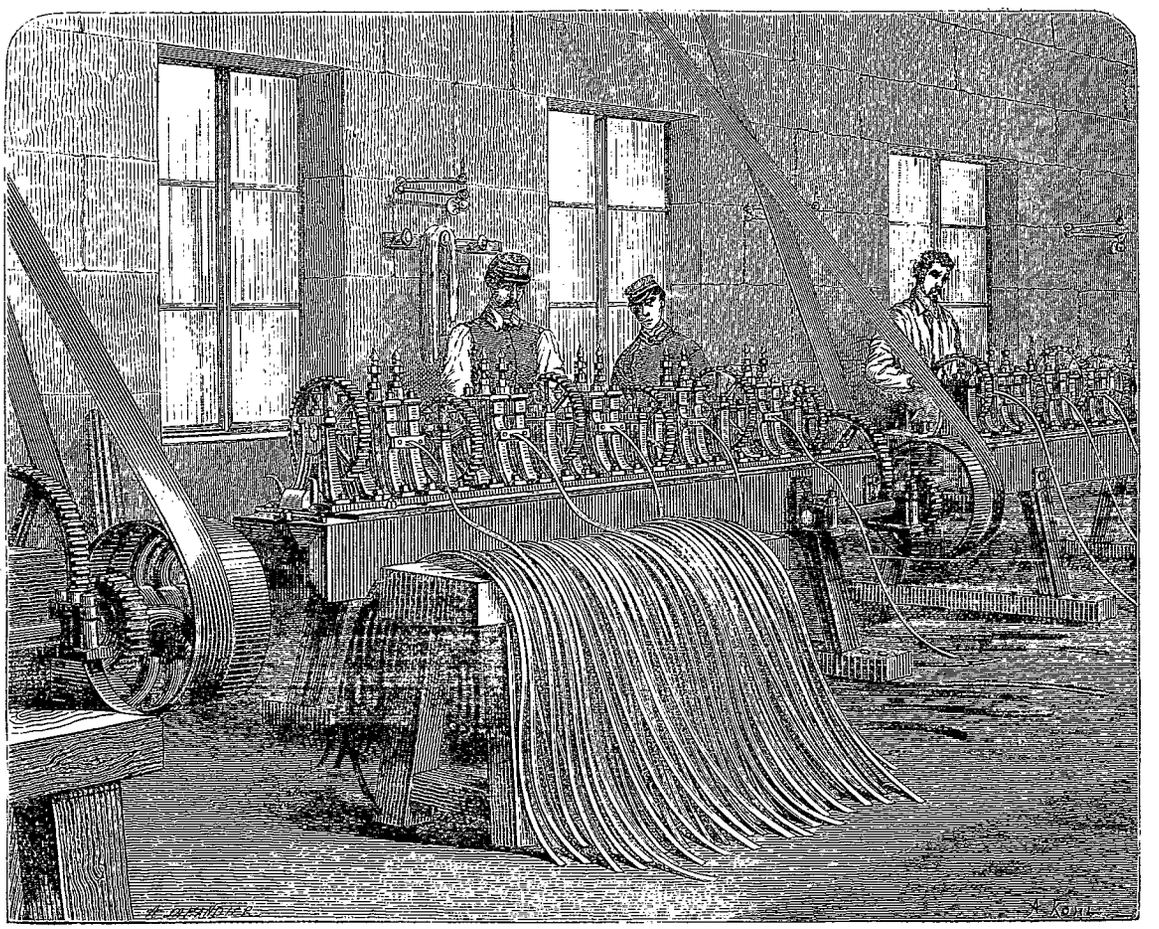
Les alvéoles, dès qu'elles sont fabriquées, sont sassées dans de la sciure de bois qui leur enlève la graisse, leur donne du poli et les met en état d'être envoyées à la fulminatorie pour y recevoir la charge.

Le premier dessin que nous reproduisons montre l'en-

semble de l'atelier. Toutes les opérations que nous venons d'énumérer y sont faites. Au fond, on voit la machine à vapeur qui donne le mouvement aux machines et aux outils. Sur le premier plan, on aperçoit à terre des planches de cuivre à côté de la cisaille qui les découpe. Derrière cet outil est installé le four à recuire. Derrière le four, à une place peu apparente sur le dessin, sont placés quatre bancs de laminoirs. Enfin, à gauche, sont installées à la file les unes des autres trente machines à emboutir.

Nous donnons séparément le dessin d'un banc de laminoirs.

A la capsulerie de Bayonne, l'atelier contenait près de cent cinquante travailleurs, tous soldats, marins, mobiles, mobilisés, gardes nationaux, détachés du service actif en vue de cette production indispensable. Plus particulièrement les machines à emboutir étaient manœuvrées chacune par un mécanicien de la marine, chargé à la fois de fabriquer les alvéoles et de régler les éléments délicats et fragiles de la machine. On travaillait sans relâche du matin au soir, et l'atelier que nous venons de décrire est parvenu à fabriquer en cent jours l'énorme quantité de soixante-dix millions d'alvéoles.



Capsulerie de Bayonne. — Banc de laminoirs. — Dessin de Jahandier.

ATELIER CHIMIQUE OU FULMINATERIE.

Le domaine de Marrac, où était installée la fulminaterie, est situé sur un des points les plus pittoresques des environs de Bayonne. Lorsque du plateau de Marrac on se tourne vers l'Espagne, on aperçoit à ses pieds la charmante rivière de la Nive, parallèlement suivie par le chemin de fer qui disparaît sous un tunnel. Au delà apparaissent des collines boisées et fertiles. A l'horizon, la magnifique chaîne des Pyrénées déroule à l'orient les beaux pics du Midi et de Ger, tandis qu'à l'occident elle s'arrête où l'Océan commence.

Le domaine de Marrac, appartenant à l'État, renfermait plusieurs casernements et corps de logis que la main des maçons appropria vite aux besoins de la capsulerie.

Sous un hangar, on avait installé les grandes cornues et les condensateurs qui devaient servir à la fabrication du fulminate de mercure. L'opération chimique par laquelle on produit le fulminate est très-belle à voir; mais les odeurs qui s'en dégagent sont éthérées, pénétrantes et funestes : il est indispensable de s'en préserver.

Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur la fabrication de la poudre spéciale que l'on dépose dans le fond de l'alvéole pour former la capsule. Qu'il nous suffise de dire que, dans une capsulerie qui fabrique douze cent mille capsules par jour, cette poudre, dont une pincée produit une détonation d'un grand éclat, est manipulée par cent kilogrammes à la fois. On ne peut se défendre d'un frémissement quand on entre pour la première fois dans la salle où la poudre est toute étalée, soumise aux diverses manipulations qu'elle exige. Trois ouvriers sont là, isolés, silencieux, la bouche entourée d'un bandeau d'étoupes destiné à atténuer les effets funestes de l'atmosphère âcre et incisive qu'ils respirent. Ils marchent sur des tapis avec des chaussures spéciales, pour que tout grain accidentellement écrasé ne puisse éclater.

Le travail du chargement des capsules était fait à Bayonne par des ouvrières. A tout moment, dans les allées du parc, on voyait une femme marchant isolée, avec précaution,

cachant un objet mystérieux dans les plis de son tablier. Elle portait à l'atelier de chargement, dont elle était la meilleure ouvrière, la provision de poudre nécessaire au travail d'une demi-heure. Au moindre faux pas, il ne fût rien resté ni de la poudre ni de celle qui la portait.

La poudre, placée dans chaque capsule par la main des ouvrières, doit être soumise à une certaine compression pour qu'elle puisse s'y maintenir. Cette compression est opérée à l'aide d'une machine. La poudre peut être pressée sur elle-même sans inconvénient ; mais dès que, pendant la compression, un frottement se produit soit sur la paroi de la capsule, soit sur un corps étranger quelconque, tel qu'un grain de poussière, la capsule éclate. Dans le travail de la compression, les éclats qui se produisent par vingt-cinq capsules à la fois arrivent souvent. Inutile de dire que les précautions nécessaires sont prises pour que ces éclats soient circonscrits et ne blessent personne. Mais ils produisent chaque fois sur les nerfs des ouvrières une sorte d'irritation croissante, et les jours où ils étaient accidentellement plus fréquents que d'habitude, on était obligé d'arrêter le travail des ouvrières pendant plusieurs heures, pour leur rendre par un repos suffisamment prolongé le calme nécessaire. Quelques ouvrières, plus audacieuses, ne prenaient nul souci de ces éclats. Un jour même, l'une d'elle apercevant deux visiteurs, et certaine qu'ils entreraient dans sa salle de travail, plaça, pour les effrayer, dans plusieurs capsules destinées à la compression, quelques petits grains de sable. L'explosion fut violente : les cloisons furent ébranlées ; les femmes se trouvèrent mal. Il n'y eut pas de malheur à déplorer. La coupable fit des aveux, et fut congédiée.

Cet acte de légèreté coupable fut exceptionnel. Les ouvrières de Bayonne, au nombre de près de deux cents, se firent remarquer par une grande assiduité au travail comme par les soins minutieux qu'elles observaient, et auxquels, du reste, elles étaient les premières intéressées. Dans les rares beaux jours de ce cruel hiver de la guerre, aux heures des repas, elles se répandaient par groupes dans les bosquets nus, aux pieds des arbres dépouillés, et là déjeunaient sur l'herbe, gaies, rieuses, insouciantes. C'était un singulier contraste avec les malheurs de la patrie. Mais le soldat qui va au feu n'a-t-il pas le droit de chanter? et le danger était-il moindre pour toutes ces ouvrières? Dans ces scènes champêtres, dans ces charmants paysages, dans ces groupes de jeunes Bayonnaises, un Watteau eût trouvé plus d'une aimable inspiration.

Pendant cent jours de travail, on chargea cinquante-cinq millions de capsules.

Les capsules fabriquées à Bayonne étaient, deux heures après leur fabrication, envoyées dans toute la France aux manufactures de cartouches et mises en œuvre dans les quarante-huit heures.

Telle fut cette entreprise improvisée sous l'empire des plus pressants besoins de la guerre, et qui fut menée à bonne fin, sans encombre, par le dévouement de tous ceux qui furent appelés à y prendre part.

LIBERTÉ.

La liberté ne produit rien par elle-même ; elle permet aux germes qui sont déjà semés de se développer.

Michel BRÉAL.

APOLLON PYTHIEN,

PROMOTEUR DES ROUTES EN GRÈCE.

En 1833, à l'arrivée en Grèce du second fils du roi de Bavière, encore mineur, on chercha vainement des voitures pour lui et pour la régence : aucun véhicule à roues, ni char, ni charrette, dans ce pays épuisé par le Turc! A quoi bon d'ailleurs? Il n'y avait pas de routes carrossables!

Les transports se faisaient dans l'intérieur par des bêtes de somme, à dos, et sur tout le littoral par des bateaux. Les côtes, très-découpées, se prêtent merveilleusement à ce service, et permettent aux marins de pénétrer fort avant dans les terres par une infinité d'échancrures et de criques allongées.

Cependant la Grèce antique avait des routes. Pausanias en cite deux dans son *Voyage en Attique* qui unissaient deux villes, et dont l'une plus courte était destinée aux piétons, tandis que l'autre pouvait recevoir deux chars de front. L'Odyssée nous montre le fils d'Ulysse montant dans le char du fils de Nestor et franchissant avec rapidité la distance entre Pylos et Sparte. Ces routes anciennes ont laissé des traces et parfois des restes assez bien conservés où les ornières sont encore apparentes et partout également écartées : ce qui prouve que les chars pouvaient passer d'un État à l'autre.

Pourquoi les anciens habitants s'étaient-ils donné la peine de construire ces routes accessibles aux mêmes véhicules dans toute l'étendue du pays?

Tout semblait devoir s'y opposer. D'une part, le territoire est l'un des plus montueux de l'Europe : très-peu de plaines ; vallées isolées, communiquant très-rarement entre elles ; pentes nombreuses et de petite étendue ; circonstances défavorables à l'établissement des voies longues et continues. D'autre part, on avait rarement besoin d'échanger des denrées entre villages, car ceux-ci étaient tous à peu près dans les mêmes conditions. Chacun occupait une petite surface plane entourée de montagnes. Le sol y était et y est encore très-fertile, formé qu'il est des débris des roches supérieures et se trouvant sans cesse renouvelé ou enrichi par les eaux qui lui apportent les détritus des terrains supérieurs. Les troupeaux y abondent, parce qu'ils peuvent se nourrir sur les pâturages élevés lorsque le soleil brûle les herbes de la vallée.

Chaque communauté pouvait donc se suffire à elle-même et trouver sur son territoire tout ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie.

Si l'on ajoute à ces dispositions naturelles, déjà très-favorables à l'isolement, l'état perpétuel de guerre entretenu par la cupidité des populations et par les rivalités des chefs, on devient encore plus curieux de savoir à quel phénomène peut être due la formation de routes continues à une époque où le commerce extérieur était à peu près nul et où les échanges intérieurs étaient très-rares.

Ce phénomène fut le culte des dieux communs à toutes agglomérations de la race grecque. Un principe général, respecté de tous, a pu seul dominer les dissensions et les jalousies ; c'est par lui que se firent jour ces sentiments d'union et de confraternité qui sont inhérents à la nature humaine ; c'est par lui que les habitants luttèrent contre les difficultés topographiques et s'entendirent, malgré leurs rivalités, pour faciliter les pèlerinages aux temples célèbres des dieux dont ils adoraient tous la puissance, et pour rendre possible le transport des pieuses offrandes.

Apollon Pythien était le dieu le plus en vogue, à cause des oracles rendus par la Pythie du temple de Delphes qui était situé sur le Parnasse hanté par les Muses, au nord du Péloponèse et de l'Attique, là où finissait la Grèce civilisée. Son culte exigea donc une circulation facile et continue pour les chars pesants, couverts de dons et entourés de nombreux pèlerins, qui partaient processionnellement de tous les points du terrritoire et se rendaient à la ville sacrée.

Ainsi, Apollon Pythien fut le plus influent promoteur des grandes routes de la Grèce antique.

LA FRANCE.

Il n'est si doux d'aimer la France et de la servir que parce qu'on sent que ses intérêts se confondent avec ceux de l'humanité et que sa grandeur est l'espérance du monde.

Victor COUSIN.

CONTRE LES VIRUS ET LES VENINS.

Pour qu'un virus soit absorbé, le vaccin, par exemple, il faut qu'il passe sous l'épiderme; sans cette condition, la maladie n'est pas contractée. La condition essentielle de la transmission d'une maladie virulente est le contact du virus avec les vaisseaux lymphatiques placés sous l'épiderme; tant que l'épiderme est intact, il n'y a pas d'absorption. Prenons pour exemple la rage. Vous pouvez recevoir sur la main de la bave d'un chien enragé; vous pouvez mettre vos doigts dans sa gueule : si l'animal ne mord pas, vous n'absorbez pas le virus; mais si une blessure est produite, si légère qu'elle soit, pourvu qu'elle ait dépassé l'épiderme, elle est suffisante pour permettre l'absorption. Tout le monde sait que si la morsure est faite à travers les vêtements, ceux-ci retiennent la bave, et la dent essuyée vient entamer la peau sans qu'il en résulte des accidents consécutifs. Le courant de l'absorption se dirige vers le cœur; il est donc facile de comprendre que les premiers soins à donner à une personne mordue par un chien sont les suivants, en attendant l'arrivée du médecin, qui souvent ne fera pas autre chose : 1° comprimer fortement le membre avec un lien au-dessus de la blessure, entre celle-ci et le cœur; 2° presser les deux bords de la blessure avec les doigts, afin de la faire saigner et en même temps d'en extraire le virus, si la chose est encore possible; 3° sucer la plaie avec force, même au point de la faire saigner. Il est de toute nécessité que la bouche de la personne qui suce une plaie de cette nature soit tout à fait exempte d'aphthes et de toute sorte d'excoriation; s'il y avait la plus petite écorchure, elle pourrait s'inoculer un virus dont elle aurait débarrassé le malade.

Ce que nous venons de dire des virus s'applique également aux venins. Les serpents venimeux agissent de la même manière, la vipère également; le venin est introduit par la morsure. Lorsque le venin a une action très-puissante, il faut se hâter d'employer les moyens indiqués plus haut; de plus, il est prudent de prendre une petite baguette de fer rougie au feu et de cautériser la plaie assez profondément.

Cependant il existe un virus dont la puissance dépasse celle des autres, c'est le virus des animaux malades ou morts du *charbon*. Il suffit d'une piqûre de mouche venant d'un animal charbonneux pour introduire le mal dans le corps de l'homme; bien plus, il suffit qu'une goutte de sang touche l'épiderme de l'homme pour que la maladie se déclare. On a vu des tanneurs et des corroyeurs prendre la maladie pour avoir touché la peau d'animaux charbonneux plusieurs mois après leur mort. Cette maladie se manifeste chez l'homme sous forme de *pustule maligne;* elle se montre uniquement sur les parties découvertes, le visage, les mains, et le dos du pied chez les pâtres.

Lorsqu'un médecin se pique dans une opération quelconque, il se fait une plaie empoisonnée. La matière septique est prise au-dessous de l'épiderme par les lymphatiques et portée dans le sang; les symptômes les plus graves peuvent survenir. Les piqûres qui saignent sont moins dangereuses, parce que le sang entraîne la matière septique au dehors. On doit se comporter comme nous l'avons dit en parlant des virus.

REPRÉSENTATION DU MYSTÈRE DE LA PASSION

AU VILLAGE D'AMMERGAU.

Fin. — Voy. p. 245.

Au premier coup de canon, signal donné pour commencer la représentation, la foule se précipita vers le théâtre fermé par une palissade de bois, au milieu d'une vaste plaine, à une portée d'arbalète du village. Quelques peupliers s'élèvent de chaque côté de la scène, marquant l'emplacement précis de la représentation que l'on répète tous les dix ans.

Le rideau, peint de couleurs vives, s'étendait sur le devant de la scène. La foule escalada rapidement les degrés des estrades construites pour recevoir les différentes classes de spectateurs. En peu d'instants, nous nous trouvâmes assises dans la tribune faisant face à la scène. Des vagues de têtes humaines se meuvent au-dessous de nous; dans l'enceinte, nous voyons s'agiter les chapeaux tyroliens, les brillants bonnets bavarois, et çà et là, comme des flocons de blanche écume sur la mer, les mouchoirs blancs que les femmes jettent sur leurs têtes pour se garantir des rayons trop brûlants d'un soleil de juillet. Dans les tribunes voisines des nôtres se trouvait le public d'élite, et certes il y avait là de très-grands personnages, comtes, barons, conseillers de cour, professeurs distingués, etc.

Dès les premiers sons doux et voilés de l'orchestre, un silence de mort règne dans l'assemblée. Tout le monde attendait, osant à peine respirer. — Bientôt, sous le dôme azuré du ciel, éclairée par le soleil levant, une vision fantastique nous apparut. — Les blanches tuniques des êtres étranges que nous avions devant nous brillaient sous la lumière matinale; leurs manteaux violets, cramoisis, bleu d'azur, traînaient en longs plis sur le sol; leurs cheveux, ornés de plumes ondoyantes, flottaient soulevés par la brise. C'étaient les chœurs représentant des anges, et dont le rôle, comme celui du chœur des drames antiques, était d'expliquer aux spectateurs le sujet des scènes. — Agitant leurs mains, unissant leurs voix, les anges chantèrent un cantique solennel et firent entendre ces paroles de bénédiction : « Gloire à Dieu dans les cieux! Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté... » Leurs voix, célébrant la bonté infinie de Dieu qui donnait au monde son Fils unique, s'élevaient vers le ciel rayonnant et retentissaient en échos sur les montagnes.

Le chœur cessa de chanter, le rideau se leva. La scène représentait l'entrée de Jésus à Jérusalem; puis Jésus chassant les marchands du Temple; puis des vieillards rassemblés qui décident la mort du Christ; Madeleine repentante aux pieds du divin Maître; le dernier repas des apôtres, et enfin le jardin des Oliviers, qui terminait ce premier acte du plus douloureux des drames.

Nous avions craint, ma compagne et moi, en venant assister à cette représentation matérielle du Christ, de nous sentir révoltées comme par une sorte de profanation; mais cette crainte se dissipa dès le lever du rideau. On croyait par moments avoir devant les yeux des peintures de Giotto, de Cimabue, du Pérugin, animées du souffle de la vie. C'était la même ordonnance simple et sévère dans les attitudes. L'absence complète de tout effet théâtral augmentait l'illusion.

Entre chacune des scènes de la vie du Christ apparaissait un tableau vivant tiré de l'Ancien Testament et sans la moindre lassitude pour les spectateurs. Dans l'intervalle des deux parties de la représentation, la foule se dispersa et le village fut bientôt rempli de nouveau de bruit et de mouvement. Les cloches sonnaient joyeusement. Les paysans se rafraîchissaient sous les arbres ou sur le seuil de la brasserie. Puis, le canon ayant retenti de nouveau, on se précipita vers le théâtre. Nous regagnâmes nos places, et la représentation recommença. L'auditoire ne se lassa pas plus du spectacle si douloureux de cette seconde partie que les acteurs eux-mêmes; mais pour nous il devint presque impossible à supporter. On n'épargna ni l'agonie, ni le sang versé. C'était la souffrance dépouillée de tout le côté immatériel.

Après le crucifiement, Joseph d'Arimathie parut; le corps du Christ fut descendu de la croix, et, suivi du cortége de femmes en pleurs, déposé au tombeau. Puis, les saintes femmes vinrent visiter le sépulcre, — des anges leur apparurent! La surprise et la joie des femmes éclatent; enfin la résurrection termine ce grand drame chrétien.

La représentation de la Passion était finie. L'attention des spectateurs s'était soutenue depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Malgré le trouble inhérent à tout brusque départ, nous eûmes le temps de remarquer le pâle et mélancolique visage de Tobias nous disant adieu. Il avait repris son costume journalier, mais sa figure gardait encore son expression de tristesse rêveuse et de douce résignation.

SAVONAROLE (1).

Voyez tome IV, 1836, p. 10.

Nous donnons ici la copie fidèle d'une petite peinture sur bois, conservée, au couvent de Saint-Marc de Florence, dans la celulle même où a vécu Savonarole.



Jérôme Savonarole, d'après une peinture conservée au couvent de Saint-Marc, à Florence. (Inscription : *Portrait de Jérôme, de Ferrare, prophète envoyé par Dieu.*) — Dessin de Chevignard.

Ce portrait, fait du vivant du célèbre réformateur, est d'une authenticité incontestable. On paraît seulement faire erreur en l'attribuant au grand peintre Fra Bartolommeo, qui était, comme l'on sait, du même ordre religieux que Savonarole et habitait de même que lui ce couvent dominicain de Saint-Marc. La peinture est noire et dure, et en réalité assez médiocre.

Au-dessous du portrait, on voit le fauteuil du réformateur, et son bureau encore couvert de quelques-uns de ses manuscrits et portant un crucifix de Braccio da Montelupo.

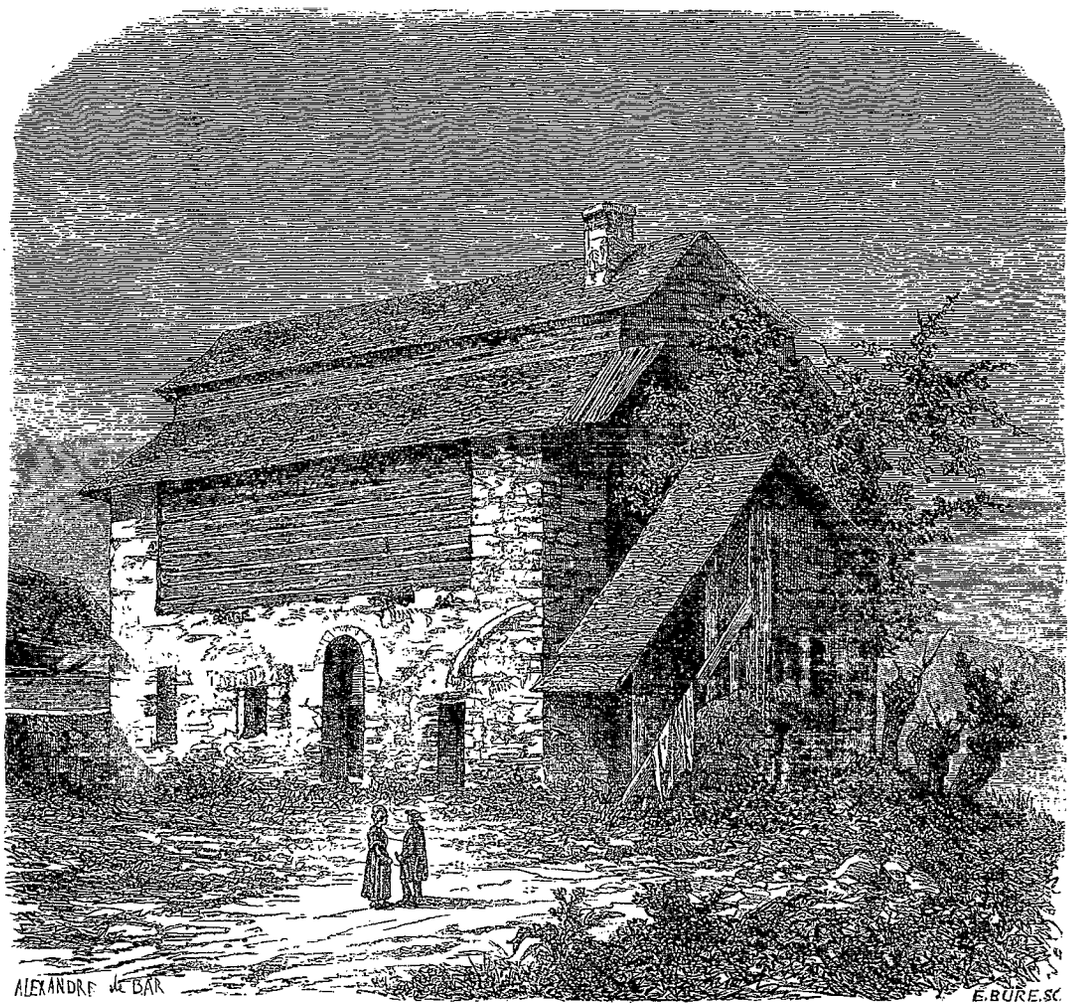
A gauche de la porte est une petite vitrine renfermant plusieurs reliques de Savonarole : son rosaire, son cilice, sa grande cape noire, la tunique qu'il portait avant d'aller au supplice, un morceau de bois de son bûcher (23 mai 1498).

On ne visite pas sans émotion cette cellule qui rappelle les vains efforts d'une des plus grandes âmes des temps modernes pour réformer les mœurs; elle mêle singulièrement les plus graves souvenirs aux suaves impressions des merveilleuses peintures murales de Fra Angelico et de ses disciples, qui font du couvent de Saint-Marc le musée le plus religieux du monde.

(1) Voyez sur ce personnage si extraordinaire du quinzième siècle l'étude remarquable intitulée : *Jérôme Savonarole*, d'après les documents originaux, etc., par F.-T. Perrens; 2e édition, 1856.

LA CHARTREUSE DE NOTRE-DAME DE LA ROSE,

A ROUEN.



Restes de la Chartreuse de Notre-Dame de la Rose, à Rouen. — Dessin de A. de Bar, d'après une lithographie de Prevot.

Nous ne pensons pas que jamais aucun dessin ni gravure aient reproduit ce très-curieux monument; c'est du moins ce qu'affirmaient les propriétaires actuels de l'ancienne Chartreuse au jeune artiste rouennais, Aristide Prevot, auteur du dessin que nous publions.

La Chartreuse de Notre-Dame de la Rose, dont il ne reste à présent que les débris représentés dans notre gravure, était, il y a quatre cents ans, un fort bel édifice; il avait été construit par Guillaume de l'Estrange, en 1386, dans un lieu appelé alors le Nid de chien, nom qui s'est conservé jusqu'à nos jours et qui venait de ce que Guillaume le Conquérant avait établi là son chenil.

Le Nid de chien est situé à l'est de Rouen, dans la vallée de Darnetal, à 1 500 mètres environ de la porte Saint-Hilaire, entre les deux petites rivières Robec et l'Aubette.

La base seule de l'édifice a été à peu près conservée; quant à la partie supérieure, on l'a transformée en séchoir à coton.

Ce qui donne à la Chartreuse un caractère vraiment historique, c'est que lors du siége de Rouen par les Anglais, en 1418, le roi d'Angleterre Henri V en avait fait son quartier général.

C'est là qu'il eut à parlementer avec ces héroïques Rouennais, lors de la capitulation de la ville; c'est là que comparut devant lui la corde au cou cet intrépide Alain Blanchard, le capitaine des arbalétriers rouennais, compris parmi les neuf citoyens exceptés de la rançon générale. Cependant huit d'entre eux étant fort riches purent échapper au supplice moyennant une grosse rançon. Alain Blanchard, trop pauvre pour se racheter, fut impitoyablement mis à mort. On sait ses belles paroles : « Je n'ai pas de biens; mais si j'avais de quoi payer ma rançon, je ne voudrais pas *racheter le roi anglais de son déshonneur.* »

M. L. Puiseux, dans son Histoire du *Siége de Rouen*, publiée en 1867, a fait une description très-exacte de la Chartreuse de Notre-Dame de la Rose dans son état actuel. Nous en détachons les lignes suivantes :

« L'axe de l'édifice est orienté de l'est à l'ouest. Il ne reste plus rien de la face occidentale où devait se trouver la principale entrée; mais sur la face orientale on distingue la partie inférieure d'une large fenêtre ogivale, et à côté une petite fenêtre carrée à moulures. La face septentrionale offre une large fenêtre carrée à moulures, et quatre petites fenêtres ogivales distribuées en deux étages; sur cette même face, un rang de sept consoles placées à deux mètres et demi du sol actuel, devait recevoir des poutres qui formaient le long du bâtiment le plafond d'une sorte d'allée couverte ou préau Enfin, sur la face méridionale

se détache une assez jolie petite fenêtre cintrée, dont l'archivolte repose sur deux colonnettes. Je n'ai pu pénétrer dans l'intérieur, dont on a fait une sorte de galetas; mais, autant que j'en ai pu juger du dehors par les fenêtres ouvertes, il n'y reste rien de remarquable : on aperçoit seulement çà et là les arrachements des voûtes cintrées qui ont dû exister autrefois.

» Ce bâtiment, qui n'a pas plus de 16 à 17 mètres en longueur, n'est probablement qu'une partie de l'ancien couvent des Chartreux. Tel qu'il est, toutefois, il porte l'empreinte de grands souvenirs, et l'archéologue normand s'arrêtera avec respect devant cette vénérable relique, témoin du triomphe passager de l'Angleterre et des dures épreuves que nos pères ont traversées. »

LA MAIN MALHEUREUSE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p 261, 266.

II. — LA STATUE.

Les habitants de Barbizon, paysans ou étrangers, colons ou natifs, s'étonnaient du mouvement qui régnait depuis quelque temps dans cette maison de la veuve Catherine Leroy. Cette digne femme, si pâle et si triste d'ordinaire, avait retrouvé son sourire, elle qui, jusque-là, avait pour habitude de s'enfermer dans un douloureux silence, causait volontiers avec ses voisins. A tous ceux qui la complimentaient sur cet heureux changement, elle répondait :

— Mon fils n'habite plus à Paris; il est revenu ici pour ne plus me quitter.

Suivant la promesse faite à Aurèle, Maurice, résolu à tenter une dernière épreuve, a, en effet, déserté son atelier du boulevard de Clichy, et le lendemain même de l'entretien des deux amis, le sculpteur est arrivé à Barbizon. Se jetant dans les bras de sa mère, il lui a confié son projet de commencer et d'achever près d'elle l'œuvre qui doit le rendre célèbre. Cathèrine a tout aussitôt oublié ses douleurs passées, son triste isolement, sa ruine; elle a fêté l'enfant prodigue avec une telle effusion de tendresse que Maurice, si meurtri qu'il le fut par la bataille de la vie, se sent renaître et se trouve purifié sous les caresses maternelles.

Durant les premiers jours nécessaires à l'aménagement de l'atelier réservé depuis si longtemps au jeune sculpteur et à son installation définitive dans la chambre qu'il n'avait habitée jusqu'ici qu'à de rares intervalles, le principal souci de l'excellente mère a été d'emprunter à son propre mobilier tout ce qui pouvait rendre plus confortable le nouveau logis de son fils. Quand elle se fut donné la joie de s'appauvrir autant qu'elle le pouvait, dame Catherine chargea Muguette de cueillir des brassées de fleurs pour égayer l'atelier de Maurice, où elle avait roulé son grand fauteuil et étalé son unique tapis.

L'artiste se sentait grand courage; les courses à travers bois rafraîchissaient son sang, l'influence des tendres soins de sa mère lui rendait les élans affectueux de son enfance. Dans ce milieu calme et solitaire, il se croyait capable d'enfanter une belle œuvre; Catherine le croyait, parce que Maurice le lui répétait à toutes les heures du jour. L'humble femme, qui n'était jamais entrée dans un musée, mais que l'usage journalier de la prière avait familiarisée avec les images des saints, supposait dans son ignorance que la mission du statuaire était uniquement de rendre visibles aux yeux des hommes les célestes habitants du séjour des bienheureux : aussi lui insinuait-t-elle que ce serait pour elle un grand bonheur de lui voir exécuter pour une belle église la statue de sa patronne; mais Maurice était résolu à faire une figure historique. Après avoir cherché, hésité, il s'arrêta au projet d'un Vercingétorix dans lequel il mettrait toute sa science et toute sa puissance d'imagination. Durant un mois, l'artiste passa plusieurs heures chaque jour à fouiller des livres et à étudier des planches représentant les costumes gaulois et romains au temps de Jules César, et quand il se crut bien pénétré de la partie pittoresque de son œuvre; quand il se fut bien mis en garde contre le danger de commettre un anachronisme, il ébaucha une statuette de cire, haute d'un pied; et vraiment, quand elle fut achevée, cette statuette, bien campée, avait de la tournure; coulée en bronze, elle ne pouvait manquer de faire bonne figure dans le cabinet de travail d'un amateur.

Maurice écrivit à Aurèle pour l'inviter à venir voir son modèle; le peintre d'oiseaux ne se fit pas longtemps attendre. Catherine, instruite par son fils des bons conseils et du prêt fraternel qui avait décidé l'emménagement à Barbizon, reçut l'ami de Maurice comme s'il eût été pour elle un autre enfant, si bien qu'Aurèle, pris de respect et de sympathie, fut près de lui demander s'il ne se trouvait pas chez elle quelque grenier habitable qu'elle pût mettre à sa disposition.

Après les premiers propos de bonne arrivée, dame Catherine sortit pour s'occuper du dîner, et Maurice introduisit l'aquarelliste dans son atelier. Mis en face de la statuette, Aurèle lui donna un coup d'œil approbateur.

— Je te fais mon sincère compliment; c'est vraiment très-joli. A qui comptes-tu livrer cela?

— Livrer cela! répondit Maurice quelque peu étourdi par ce singulier éloge du modèle lilliputien d'une œuvre qu'il rêvait colossale; y penses-tu? ce n'est encore qu'un projet très-réduit de ma statue. Comme dans les traditions du grand art, la taille des dieux et des héros dépasse celle des hommes ordinaires, j'estime que le héros de la Gaule ne peut pas avoir moins de deux mètres.

Aurèle devint sérieux.

— C'est possible, répliqua-t-il; mais c'est fâcheux, car telle qu'elle est cette figurine est charmante. Je tremble que ton Vercingétorix de six pieds ne paraisse un peu théâtral. Le fini des détails et la finesse de l'expression peuvent disparaître dans un bonhomme plus grand que nature. A ta place, je ne lui accorderais pas un pouce de plus.

— Oui, et après celui-là, n'est-ce pas, tu te condamnerais à ne plus faire que de l'art microscopique. Ne crains rien pour mon Vercingétorix grandi; il n'en sera que plus fier et plus beau. Je voulais ton avis sur mon projet; il est favorable, cela me suffit; allons faire un tour dans la forêt en attendant le dîner.

Au moment où les deux amis franchissaient le seuil de l'atelier, ils se trouvèrent en face d'une fillette de quatorze à quinze ans, aux jambes nues un peu hâlées, mais d'une forme pure; ses cheveux lui tombaient sur les épaules, une chemisette blanche bien fermée au cou était retenue à la ceinture par un jupon de camelot; elle soutenait des deux mains une grande jatte remplie de lait crémeux, et à son bras gauche pendait un petit panier de fraises des bois.

— Je parie que voilà Muguette! s'écria Aurèle, qui avait souvent entendu parler d'elle par Maurice.

— Muguette en personne, répondit celui-ci; la camériste en sabots de ma mère, une brave fille qui fait l'ouvrage de deux servantes dans la ferme de sa mère, la voisine Rabotte; elle lit et écrit mieux que le maître d'école, compte comme Barême, et n'a pas la sotte timidité des fillettes de son âge.

— Dame! c'est grâce à vous, mon parrain, qui m'avez

prêté des livres; et puis mon oncle Sèmegrain, le brocanteur, un savant en toutes sortes de choses, m'a conseillé de m'instruire, sans compter que votre mère, la voisine Catherine, me donne aussi des leçons.

— Eh bien! dit Aurèle, permets-moi, Muguette, d'apporter ma part de bons conseils à cette éducation variée. Tu n'es plus une petite fille pour courir ainsi les jambes nues avec des brindilles de bois dans les cheveux; il est bon de mettre de l'ordre dans sa cervelle; mais à la condition qu'on en mettra aussi dans ses habits. Et, fronçant les sourcils, il ajouta d'un ton comique de reproche : — Fi! la gentille sauvage! Fi! le vilain muguet des bois!

Muguette se mit d'abord à rire; puis tout à coup elle baissa la tête et demeura songeuse.

— Veux-tu bien ne pas taquiner ma filleule! reprit Maurice en cherchant à entraîner Aurèle. Si tu la chagrines, tu en seras puni; elle ne te montrera pas le plus charmant spectacle qu'on puisse voir.

— Lequel? demanda le peintre.

— L'effet de la sympathie qu'elle inspire à de tous petits êtres qui sont tes amis. Telle que tu la vois, Muguette exerce sur eux une irrésistible puissance... C'est une charmeuse... une charmeuse d'oiseaux.

— Est-il vrai? demanda Aurèle, vous êtes aimée de ce que j'aime le plus au monde, et j'ai eu la sottise de vous fâcher contre moi; vous m'en voulez, n'est-il pas vrai? et vous refusez de me prouver votre talent d'oiselière?

— Je n'ai pas dit cela, répliqua Muguette en étouffant un gros soupir; il faut bien, au contraire, que je vous paye la bonne leçon que vous m'avez donnée.

Et, en parlant de la sorte, la pauvre petite avait des larmes dans la voix; mais tout aussitôt, ayant séché ses pleurs, elle continua : — Vous voyez que le vilain muguet des bois n'a pas un très-mauvais caractère; si vous voulez venir vers la tombée du jour dans la clairière, j'y serai, comme tous les jours, avec mes amis les chanteurs de la forêt.

Le rendez-vous ainsi donné, Muguette entra chez dame Catherine pour déposer sur le buffet sa jatte de crème et vider dans le saladier son panier de fraises.

A l'heure du dîner, les deux artistes, revenus de leur promenade dans les rochers et sous les grands arbres, prirent place à la table que la veuve avait dressée dans le jardin. Leur appétit fit honneur à l'omelette fumante, au laitage frais, aux fraises parfumées; puis, le cigare fumé, ils rentrèrent dans l'atelier, et tandis que le sculpteur plaquait à tour de bras des masses de terre glaise autour de l'armature de fer destinée à soutenir en équilibre le poids du futur Vercingétorix, Aurèle dessinait de souvenir une lutte de pierrots se disputant un hanneton blessé.

Le soir, accompagnés de Catherine Leroy, ils se rendirent dans la clairière. Muguette, qui les attendait à quelques pas de là, n'entra qu'après eux. Elle avait une corbeille d'osier à la main. Aussitôt qu'elle eut paru, du creux des buissons, de la cime des arbres, ainsi que des touffes des hautes herbes, accourut une foule d'oiseaux jasant, voletant, s'abattant autour d'elle et témoignant de leur joie par mille façons charmantes. Les uns se perchant sur ses épaules et sur ses bras; les autres faisant onduler sa chevelure, comme au souffle de la brise, sous les mouvements de l'air agité par leur vol; puis ceux-ci et ceux-là, tournoyant au-dessus de sa tête, lui formaient un grand parasol d'ailes frissonnantes. Muguette leur parlait, riait, et chantait pour exciter leur joyeux gazouillement; parfois, enveloppée dans leur tourbillon, elle dansait avec tant de grâce et de légèreté qu'il était impossible de dire lequel était le plus agile de l'enfant alerte ou de l'essaim d'oiseaux familiers.

A la voix de la mère Rabotte, qui rappelait de loin sa fille à la maison, ce jeu cessa tout à coup; Muguette fit un signe de commandement, et la troupe ailée s'envola.

— Adieu, mon mignon parrain, dit Muguette à Maurice; et, s'adressant à Aurèle, elle lui dit : — Merci de vos conseils, Monsieur, le vilain muguet des bois s'en souviendra.

Ce dernier mot lancé comme un trait, la fillette prit sa course et disparut avec la rapidité d'un sylphe.

La suite à la prochaine livraison.

LE CARACTÈRE.

L'influence d'un grand caractère est moins étendue, mais plus puissante que celle d'un grand esprit.

Joseph FABRE.

SOUVENIR D'OMNIBUS.

Le 13 janvier 1864, je montai dans un omnibus du faubourg Montmartre qui me promettait une correspondance avec la rue Cuvier. Vis-à-vis de moi, j'avais une jeune et jolie personne bien mise; à côté d'elle, un vieux bonhomme, fort râpé, portant cette enseigne d'indigence, le ruban rayé et flétri de la médaille de Sainte-Hélène; à côté de ce vieillard, en se rapprochant du fond de l'omnibus, se trouvait une véritable pauvresse. C'était une longue femme, effroyablement maigre, pâle et dévastée; elle n'était donc pas jolie, quoique les yeux fussent grands et d'une expression touchante; mais la bouche était démesurément grande; les lèvres maigres et pâles laissaient voir un palais dégarni, et le peu de dents longues que leur blancheur détachait sur le sombre fond de la bouche ajoutait à la laideur en accentuant les trous. La tête était couverte d'un sale madras qui laissait échapper quelques mèches de cheveux de couleur douteuse et sales comme le fichu qui les couvrait. Le châle effrangé, insuffisant, en haillons, découvrait les camisoles et les jupons à l'avenant; mais, dans les bras, dans le giron de cette femme, était niché un petit enfant de neuf à dix mois, frais, rose, bien portant, bien lavé, chaudement et proprement vêtu, à l'œil riant, aux joues rondes et potelées; il tetait le maigre sein, puis s'interrompait, comme habitué à en prendre à son aise et à son plaisir, et jetait sur la dame à manchon, à fourrures et à riche toilette, assise vis-à-vis de sa pauvre mère, de brillants et joyeux regards. Je vois la main, si justement et si soigneusement gantée de la belle dame, sortir de son manchon et s'insinuer à la dérobée dans celle de la pauvre créature assise en face d'elle. Celle-ci répond au geste par un regard humide, beau de reconnaissance, et, cherchant dans une loque de mouchoir une place qui ne soit pas un trou, elle y serre et y noue l'argent qu'elle vient de recevoir. Une jolie personne, celle qui me faisait face, cherche dans sa poche, en tire une bourse élégante et bien arrondie; je pense que l'exemple a profité; mais non, la demoiselle en tire une pièce d'argent, la donne au conducteur, reçoit sa monnaie, la compte et la serre avec soin. Pendant ce temps, j'avais ramassé quelques sous dans mon porte-monnaie, et, profitant de l'arrivée d'un nouveau venu, je les glisse inaperçus dans la main de la pauvre mère, dont l'œil si énergiquement reconnaissant vient chercher mes yeux. Je vois alors le vieux vétéran de Sainte-Hélène arracher avec difficulté de la poche intérieure de son vieil habit une bourse de cuir noir, jauni par les années; il y fouille maladroitement, et, avec un geste court, net, caché et gauche, il glisse dans la main de la pauvre mère la monnaie ou

l'argent, sou ou pièce, qu'il avait découvert en son escarcelle.

Le petit enfant, repu, s'éjouissait à regarder la dame au manchon de belle et longue fourrure, avec cette certitude d'instinct de son âge qui sait quand il peut oser, et connaît quand on l'aime.

L'omnibus s'est arrêté; le vieux Sainte-Hélène est descendu; et, un moment après, je prenais ma correspondance du jardin des Plantes, emportant le souvenir de l'œil de la mère, de la fraîche et joyeuse propreté de l'enfant, de la profonde bonté du vieillard, et de l'expansive et généreuse compassion de la dame dont je n'avais pu voir la figure; belle de traits, je ne sais; mais de physionomie certainement, j'en suis sûr.

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Voy. p. 140.

LES POTERIES VERNISSÉES AU MOYEN AGE.

Maîtres de la Gaule par l'habileté plus encore que par la valeur de César et de ses légions, les Romains y apportèrent comme moyen de civilisation non-seulement leur langage, mais aussi leurs arts, et les belles poteries rouges à reliefs, dont nos musées possèdent tant de curieux échantillons, prouvent le degré de perfection qu'avait atteint la céramique dans la Gaule romaine.

Mais, comme les autres arts, il semble que l'art de la terre n'ait brillé d'un si vif éclat que pour disparaître plus complétement encore dans la grande conflagration du cinquième siècle.

A partir de cette époque, en effet, jusqu'au treizième siècle, on ne voit apparaître dans la manière de procéder aucune innovation, aucun perfectionnement. Les vases, fort grossiers, composés d'une terre brute, légèrement cuite, sont tous de la plus simple fabrication, et d'une perméabilité telle que l'emploi devait en être forcément restreint : aussi le luxe des riches personnages pendant cette longue période consiste-t-il en vaisselle d'or et d'argent, en bassins de cuivre, en plats et autres ustensiles de fer.

Au onzième siècle, lorsque l'art, sous l'élan de la foi la plus pure, prit tout son essor, la céramique ne montra aucune production nouvelle ou plus parfaite; elle resta à l'écart entre les mains les plus grossières, et ce n'est que dans la dernière moitié du treizième siècle que nous trouvons un perfectionnement considérable par suite d'un vernis dur appliqué sur la terre (1).

Cette découverte fut faite à Schelestadt par un potier dont le nom ne nous est pas parvenu. Cet habile artisan, mort en 1283, inventa le vernis *plombifère* ou *plombeux*, sorte de glaçure brillante, d'une extrême dureté, et qui, sans rendre la terre plus compacte, corrigeait les inconvénients de la porosité.

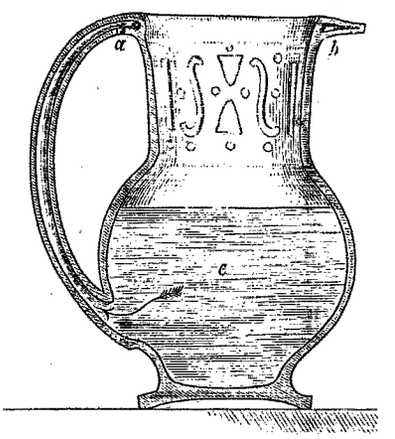
Ce fut le point de départ de tous les progrès de l'art céramique en France : on varia les couleurs de ce vernis au moyen d'oxydes métalliques; on créa de nouvelles formes que l'on décorait avec des dessins imprimés en relief ou en creux, et dès lors les produits des potiers ne furent plus seulement regardés comme des objets d'utilité, mais aussi comme des œuvres d'art et des pièces de luxe.

(1) Cependant Passeri, dans son *Histoire des peintures sur majoliques*, mentionne l'emploi, dès cette époque, d'une faïence recouverte d'un enduit brillant et qui était connue en Orient depuis longtemps, et le Musée de Sèvres possède des fragments de vases vernissés découverts par M. le baron Taylor dans une tombe portant la date de 1120, à l'abbaye de Jumiéges.

Un nouveau perfectionnement fut bientôt apporté à l'art décoratif de la terre par suite de la découverte du procédé des *engobes colorés* et *gravés*, procédé qui consiste à appliquer sur une terre d'une couleur déterminée une mince couche de matière terreuse, diversement colorée, et dont l'opacité cache la couleur de la pâte. Après une dessiccation plus ou moins parfaite, on gratte par places la couche superficielle jusqu'à ce que l'on découvre la couche du fond; on trace par ce moyen des filets, des ornements, des inscriptions et même des figures, qui, par suite de l'opposition vivement contrastée des deux terres, apparaissent avec une grande netteté.



Pots trompeurs. — Dessin d'Édouard Garnier.



Coupe d'un pot trompeur.

Un autre procédé de décoration employé fréquemment était le procédé des *pastillages*, sorte d'ornements d'applique, exécutés à part, en terre de même nature que la pièce à décorer, collés sur la paroi à l'aide de terre délayée, et fixés par la cuisson.

Dès lors, les fabriques se multiplièrent, et le commerce de la poterie prit une extension considérable; les produits de cette époque sont surtout caractérisés par des inscriptions (devises, noms, proverbes), généralement empreintes

de cette bonne humeur, de cette gaieté gauloise qui constitua toujours le fond du caractère national.

Nous devons surtout mentionner les *pots à surprise* ou *pots trompeurs*, dont on connaît bon nombre de curieux échantillons de formes variées, mais présentant tous la même disposition.

Nous donnons la coupe d'un de ces pots. C'est un pot à anse, dont les parois latérales et supérieures sont percées de nombreuses ouvertures formant une sorte de broderie. Après avoir rempli de vin la capacité inférieure de ce pot, il s'agit d'en boire le contenu ; la chose est évidemment impossible à l'aide des moyens ordinaires, puisque les découpures laisseraient immédiatement échapper le liquide à la moindre inclinaison du vase. C'est un petit trou *a*, caché sous la courbure supérieure de l'anse, qui permet seul de venir à bout de ce problème. Il suffit de prendre le pot d'une main, par son anse, de manière à fermer avec un doigt le trou *a;* puis d'appliquer les lèvres au bec en saillie *b* qui existe au bord supérieur du vase. A peine a-t-on commencé à aspirer, que le liquide passe dans l'anse qui est creuse, traverse les bords du pot qui le sont également, et vient se déverser par l'orifice du bec *b*. En ayant soin de maintenir le petit trou *a* soigneusement bouché, il est facile de mettre le vase à sec.



Poteries vernissées des quatorzième et quinzième siècles. — Dessin d'Edouard Garnier.

Ajoutons que quelques-uns de ces pots trompeurs sont munis d'un couvercle adhérent, façonné avec le vase lui-même et finement découpé (1).

Vers la fin du quinzième siècle, on découvrit l'émail *stannifère*, qui, en revêtant les poteries d'une épaisse couche de blanc éclatant, permit l'emploi de diverses couleurs. Les ressources que présenta ce nouveau mode de fabrication pour orner les vases donnèrent la faculté de peindre les sujets les plus variés avec une netteté et un coloris inconnus jusqu'alors. Ces avantages furent tels que l'on abandonna bientôt la décoration sur les émaux plombifères, qui furent dès lors réservés aux usages domestiques. Il est curieux de remarquer que cette fabrication s'est continuée jusqu'à nos jours sans aucun changement : la marmite vernissée dont nos ménagères font aujourd'hui tant de cas est identique de fabrication, et même de forme, avec celle que le potier du treizième siècle revêtit pour la première fois de son manteau plombeux.

(1) Le Musée de Sèvres vient de s'enrichir d'un pot trompeur datant de la dernière moitié du dix-huitième siècle, avec cette inscription : *Pot physique à la Beaulieu*, ce qui permet de supposer que la vogue de ces vases reparut à cette époque, grâce aux tours amusants d'un physicien nommé Beaulieu.

HISTOIRE D'UN NATURALISTE.

I. — L'INSPIRATEUR DES PRIX DE VERTU.

Dans la nuit du dimanche 14 au lundi 15 décembre de l'année 1766, si un habitant attardé du quartier Saint-Benoît, à Paris, a passé dans la rue des Boulangers, il aura pu remarquer, à la lumière qui traversait les rideaux d'une fenêtre, que quelqu'un veillait dans l'une des maisons voisines du couvent des *Filles angloises*. Ce quelqu'un, à qui était réservé l'honneur d'avoir son nom inscrit dans le martyrologe de la science, avait pour habitude de donner journellement au travail dix-huit heures sur vingt-quatre ; mais, dans cette nuit-là, ce n'était pas au profit de ses laborieuses études qu'il prolongeait ainsi sa veillée. Il rédigeait son testament. Ni les menaces de l'âge avancé, ni les inquiétudes du dépérissement de la santé ne le pressaient de formuler ce premier adieu à la vie, qui assure à notre volonté le pouvoir de nous survivre à nous-mêmes. Le

testateur avait à peine trente-neuf ans, et, suivant le texte de cet acte authentique, il était alors « jouissant en santé, de tous ses sens, esprit et entendement. » Mais il faut dire aussi qu'il se trouvait presque à la veille d'entreprendre, dans l'intérêt de la science, un voyage qu'il n'estimait pas à moins de onze à douze mille lieues. A une époque où l'on croyait devoir se mettre en règle avec sa conscience et avec ses héritiers, lorsqu'il s'agissait d'aller seulement de Paris à Bordeaux ou à Marseille, ce n'était pas pécher par excès de prudence que de s'occuper de ses dispositions testamentaires au moment de partir pour faire le tour du monde.

Le deuxième paragraphe du testament de Philibert Commerson, — c'est de cet infatigable curieux de la nature végétale que nous parlons, — exprime une pensée généreuse que réalisa, seize ans plus tard, — en 1782, — un illustre bienfaiteur du peuple, qui eut le bonheur de pouvoir mettre une grande fortune au service de son grand cœur.

« Je fonde à perpétuité, écrit Commerson, un prix de morale qui sera appelé *prix de vertu*, et qui consistera en une médaille de 200 livres, portant pour légende : *Virtutis praticæ premium*, et sur le revers : *Vovit immeritus P. C.*, laquelle médaille sera délivrée tous les ans, au premier jour de janvier, à quiconque, de quelque condition, sexe, âge et province du royaume qu'il puisse être, aura fait, dans le cours de l'année précédente, sans pouvoir être soupçonné d'ambition, de vanité ou d'hypocrisie, la meilleure action connue dans l'ordre moral et politique; enfin pour tout acte extraordinaire de piété filiale, d'union fraternelle, de fidélité conjugale, d'attachement domestique, de réconciliation, de reconnaissance, d'amitié, de secours à son prochain et de courage dans les périls publics. »

Ainsi que le fait observer un biographe dans son étude sur Commerson, c'est à la lecture de ce testament, imprimé et publié en 1774, que M. de Montyon dut sans doute l'idée de fonder, en 1782, les *prix de vertu*. Mais il nous semble juste d'ajouter à cette observation qu'en fait d'idées généreuses, celui qui les inspire n'enlève rien au mérite de celui qui les met en pratique. Pour produire leurs fruits, les bonnes pensées ont besoin de la rencontre d'une belle âme. La main qui sème sèmerait en vain sans le secours de la terre qui féconde et du soleil qui mûrit.

II. — LA VOCATION.

C'est le 27 septembre 1727 que naquit, à Châtillon-les-Dombes (1), celui qui devait être l'un des deux plus grands botanistes français du dix-huitième siècle; l'autre se nommait Antoine-Laurent de Jussieu.

Philibert Commerson, de qui nous voulons parler, n'avait pas encore atteint l'âge de quarante-six ans quand il mourut à l'île de France (2), le 13 mars 1773; il était le second des quatorze enfants nés du mariage de Georges-Marie Commerson, notaire et conseiller du prince de Dombes, avec Jeanne-Marie Mazuyer. Ce fut dans ses entretiens et dans ses promenades avec un cordelier nommé le père Garnier, son premier instituteur, qu'il commença à s'intéresser à l'étude de la botanique; mais ce qui n'était d'abord que le délassement et la récompense de ses travaux d'écolier devint bientôt la continuelle occupation de son esprit, puis la passion dévorante de toute sa vie. Après qu'il eut achevé ses classes, il se résigna, par soumission filiale, à étudier le droit. Son amour pour les sciences naturelles lui inspirait un tel dégoût de la procédure, qu'au bout d'un an d'épreuve son père, renonçant à combattre une vocation invincible, consentit à ce qu'il allât conquérir ses grades de docteur en médecine à la Faculté de Montpellier. La connaissance des plantes étant une des branches de la science médicale, Commerson travailla avec ardeur à devenir médecin afin d'avoir le droit de n'être plus que botaniste.

Le temps que n'exigeaient pas ses études sédentaires, il le passait en excursions au dehors ou dans les jardins de la ville. Avisait-il quelque part une plante, absente dans son herbier, il fallait qu'il se la procurât soit à grand prix d'argent, soit au risque de sa vie. Ses ruses pour s'approprier légitimement ou non les objets de sa convoitise l'avaient rendu la terreur des jardiniers.

Durant les quatre années qui suivirent sa réception comme docteur, il explora sans relâche les flores des Cévennes, des Pyrénées et du littoral de la Méditerranée; puis il revint se fixer à Châtillon-les-Dombes, si l'on peut employer ces mots « se fixer » à propos de ce juif errant de la science que le besoin de découvertes mettait sans cesse en route pour d'interminables courses, d'où il ne revenait que lorsqu'il était sérieusement malade ou complétement épuisé. Et à combien de périls l'exposait l'ardeur de ses recherches! « Un jour, dit le biographe déjà cité, il resta, comme Absalon, suspendu par sa chevelure au-dessus d'un torrent. Il ne parvint à se tirer d'affaire qu'en s'arrachant les cheveux et en se laissant tomber dans la rivière au risque de se noyer. Une autre fois, il ne parvint à se mettre à l'abri d'une cascade qu'en roulant dans un précipice. » Ici se place le récit du plus grave accident qu'il ait eu à subir en ce temps-là :

Il venait de parcourir les Alpes; ayant traversé la Savoie, il descendait du bourg des Echelles pour, de là, se diriger vers la Grande-Chartreuse, où il voulait être rendu avant la chute du jour. Une récente blessure à la jambe commençait à lui rendre la marche assez pénible pour qu'il désirât ne pas fournir jusqu'au bout la longue étape sans avoir lavé et pansé la plaie qui gênait son allure. Le Guiers-Vif coulait au bas du chemin qu'il suivait; il alla s'asseoir au bord du torrent. Mais, si préoccupé qu'il fût du soin à donner à sa jambe, il ne laissa pas que de remarquer que son chien Crispin, le compagnon assidu de ses laborieuses pérégrinations, n'était pas venu se poster auprès de lui comme il en avait l'habitude. Ne pouvant supposer que l'intelligent animal eût perdu sa piste, Commerson pensa qu'il était tombé dans quelque fondrière, et maltraité de telle sorte par sa chute que la force lui manquait pour se faire entendre. Aussitôt il se lève, le pantalon retroussé, la jambe nue; il se dispose à aller au secours de Crispin, lorsque celui-ci, achevant une course affolée, le corps couvert de fange, le poil hérissé, l'écume à la gueule et les yeux sanglants, vient s'abattre aux pieds de son maître. Celui-ci, en se baissant vers le pauvre animal, aperçut, dans les plaques de boue humide qui de toute part le souillaient, une myriade d'abeilles mortes ou mourantes que le chien, en se roulant pour se débarrasser d'elles, avait écrasées sous son propre poids. Il y eut alors entre l'homme et la bête réciprocité de soins affectueux. Ainsi tandis que Commerson, courbé, détachait du poil fangeux les abeilles encore vivantes et rafraîchissait avec l'eau du torrent la peau criblée de piqûres, Crispin, levant avec effort sa tête vers la jambe blessée de son maître, léchait la plaie que celui-ci ne songeait plus à soigner. Ce secours mutuel devait bientôt être fatal à tous deux.

Quatre mois après l'événement, Commerson écrivait à son ami Louis Gérard, le promoteur de la méthode naturelle de Jussieu :

« Il ne fallait pas moins que la catastrophe qui vient de

(1) Aujourd'hui Châtillon-sur-Chalaronne, département de l'Ain, arrondissement de Trévoux.

(2) Aujourd'hui l'île Maurice.

m'arriver pour retarder si longtemps l'effet de mes promesses et l'assurance de mon amitié. Je viens de passer les quatre mois qui se sont écoulés depuis mon herborisation des Alpes dans les horreurs de l'appréhension de la rage. Après avoir célébré le martyrologe de la botanique, il m'était réservé d'y trouver moi-même une place distinguée par des épreuves qu'aucun botaniste n'avait subies avant moi...

» Mon chien (mon pauvre Crispin), tombé au milieu d'un essaim d'abeilles, devint enragé le même jour, et signala les premiers accès de sa fureur sur trois frères de la Grande-Chartreuse et sur cinq ou six personnes du dehors. Il en eût sans doute atteint un plus grand nombre si je ne l'eusse moi-même assommé Quoique je ne fusse pas du nombre des mordus, ma condition ne différait point de la leur; car, par une égale fatalité, il avait léché, un moment avant sa rage, une plaie que je m'étais faite à la jambe, de sorte que j'étais infecté comme eux de la salive venimeuse de l'animal, et par conséquent exposé comme eux aux mêmes risques.

» La première de mes inquiétudes fut de me voir seul au milieu d'un pays étranger et au milieu de gens qui pouvaient en quelque sorte m'imputer leur malheur; je ne pus en supporter l'idée, et en deux jours je fis vingt-deux lieues pour me rendre à Lyon. J'y pratiquai quelques remèdes, mais que je reconnus moi-même pour insuffisants, après lesquels je me retirai chez moi, demi-rassuré par des amis plus zélés que prudents. Ma tranquillité fut courte; je fus bientôt forcé d'ouvrir les yeux sur les accidents étranges qui me survinrent. »

D'abord il considéra ses rêves affreux et ses insomnies douloureuses comme la suite naturelle de ses terreurs; mais d'autres symptômes, qui ne pouvaient être des phénomènes de l'imagination, ne lui laissèrent plus le droit de mettre en doute l'horrible fin dont il était menacé. Convaincu de l'impuissance des autres docteurs pour lutter victorieusement contre l'envahissement du mal, il ne demanda de secours qu'à lui-même.

« Je songeai alors, dit-il, au mercure, le seul des remèdes contre l'hydrophobie qui mérite quelque confiance; mais, ne me croyant pas assez de temps pour pratiquer les opérations préliminaires à l'application intérieure, j'eus recours à l'usage interne de l'*Aquila alba* et du *Turbith minéral*, associés à de la pulpe de tamarins et à la thériaque.

» Durant quatre ou cinq semaines, les symptômes fâcheux semblèrent avoir cédé à cette médication; mais ce fut pour reparaître avec plus de violence. Enfin, l'usage des bains et des frictions aux extrémités avec l'onguent composé de mercure métallique et d'axonge (graisse blanche de porc) en parties égales, amena bientôt la guérison. » *La suite à une autre livraison.*

LE FLEUVE AMOUR

ET SES CURIOSITÉS ETHNOGRAPHIQUES.

Suite. — Voy. p. 239.

Les Gholds et les Manègres, chez lesquels l'usage de l'écriture n'a point encore pénétré, aiment à perpétuer le souvenir de certaines croyances religieuses ou bien de certains événements politiques par des monuments qui ne sont pas sans analogie avec ceux que dressaient devant leur temple plusieurs peuples célèbres de l'antiquité.

Les obélisques des Gholds, presque toujours accompagnés de bustes mythologiques d'un style barbare, sont couverts de signes hiéroglyphiques dont la signification est restée jusqu'à ce jour complétement mystérieuse. Mercati, le père Kircher et Bandini, aidés de la science de Georges Zoëga, qui a écrit, comme tout le monde sait, un docte traité sur l'origine et l'usage de ces monuments, y perdraient probablement leurs efforts. Pour les expliquer, il faudrait nécessairement être initié aux doctrines cachées du chamanisme, et jamais cette religion, si bien étudiée par le savant Pallas et par son contemporain Gmelin, n'a été réduite en corps de doctrine écrite. Tout ce que l'on peut avancer sans crainte de commettre une erreur trop grossière, c'est que la tête de forme bizarre qui remplace ici le pyramidion de nos obélisques est celle d'une divinité suprême, qui laisse bien loin d'elle dans la hiérarchie religieuse les dieux inférieurs, dont la tête conique offre peut-être chez ces peuples un symbole de la beauté humaine.

Les Mangounes, les Manègres et les Gholds, dont nous reproduisons les monuments bizarres, se plaisent à mêler à ces divinités grossières des représentations assez exactes d'animaux sacrés. Pour imiter de leur mieux la nature, ils s'entourent (les Mangounes surtout) de vraies ménageries remplies d'animaux inutiles, mais que leur courage ou leur intelligence supérieure rendent respectables à leurs yeux.

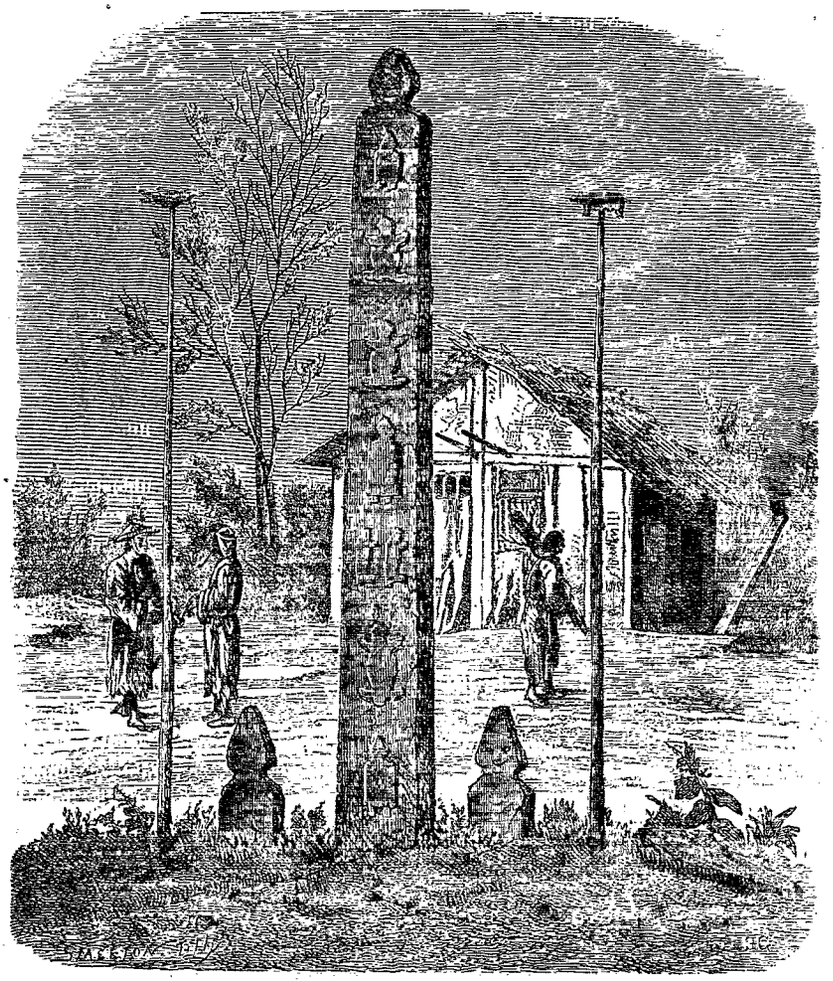
Pallas a dit dans son savant ouvrage que l'idolâtrie était à peu près la même chez tous les peuples de la Sibérie. L'ours figure parmi leurs idoles. Cet animal semble être revêtu chez ces peuples d'un caractère quasi divin, et il le doit évidemment chez eux aux habitudes de circonspection intelligente qu'il unit à une force irrésistible. Avant de l'immoler, on chante devant lui des espèces d'hymnes expiatoires, et il suffit, chez les Ostiaks, qu'une peau d'ours soit présentée à un homme qui va proférer un serment pour que ce serment devienne sacré. Lorsqu'on étudie sérieusement, du reste, dans le grand ouvrage de Pallas qui fut publié il y a environ un siècle, les rites pour ainsi dire éteints aujourd'hui des nations boréales auxquelles la navigation du fleuve Amoûr va porter un dernier coup, on acquiert la certitude qu'un certain fétichisme puéril dans ses formes, mais néanmoins profondément enraciné, puisqu'il en reste des vestiges jusqu'à nos jours, se mêlait à l'origine, chez les Ostiaks, les Samoyèdes et les Toungousses, aux formes principales de l'idolâtrie propagée par les chamans. Ces longues baguettes, surmontées d'un quadrupède et d'un oiseau, qu'on remarque à côté de l'obélisque, étaient des espèces de dieux lares destinés à protéger l'habitation qu'ils devaient également orner.

Nous ne parlerons pas ici des sacrifices sanglants de rennes qui avaient lieu en certaines circonstances devant les idoles en bois dont nous offrons également un spécimen. Ces dieux à front conique, à figures bizarres, étaient eux-mêmes sacrifiés pour attester la vérité du serment. Un Toungousse ou un Ghold de la vieille race voulait-il établir la consécration absolue de sa parole, il s'armait d'une hache devant la partie contractante, puis il frappait la statue dans quelque partie proéminente : « Puissé-je perdre le nez, les oreilles, les lèvres qui prononcent ces paroles, si je manque à la vérité. » (1)

L'habitation qu'on remarque dans notre gravure est une maison d'hiver appartenant à un Ghold; l'habitation plus légère d'été est figurée dans le livre si intéressant de M. C. de Sabir. Les Gholds étant bien supérieurs dans leur civilisation imparfaite aux Manègres et aux Mangounes, dont rien n'égale la repoussante malpropreté,

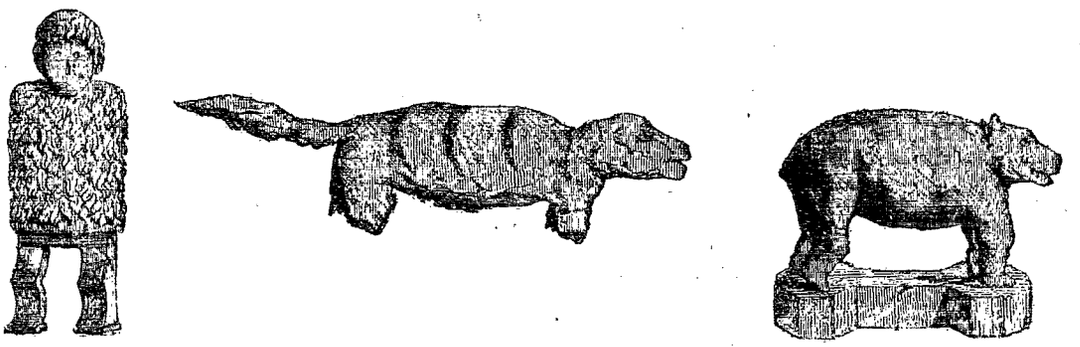
(1) Voy. M.-P.-S. Pallas, *Voyage dans différentes provinces de l'empire de Russie*. Paris, 1793, t. IV. M. de Sabir dit avec raison que jusqu'à présent la mythologie des riverains de l'Amoûr, qui semble être très-compliquée, demeure une vraie *terra incognita* qui attend son Champollion.

l'intérieur de cette petite maison offre une netteté, un esprit d'ordre relatif, qu'on chercherait vainement dans les yourtes des autres peuplades. Les Gholds, qu'on nous représente comme étant si supérieurs aux autres nomades, n'en sont pas venus cependant à agir moins cruellement que les autres peuples avec leurs malheureuses compagnes. Les femmes, chez les Sibériens, sont traitées par eux comme des êtres abjects, destinés tout au plus à



Colonne hiéroglyphique, idoles, et habitation d'hiver des Gholds. — D'après M. de Sabir.

servir leur seigneur et maître. L'habitation qu'elles ont construite en grande partie ne leur offre souvent à l'intérieur aucun asile confortable; il faut dire cependant que, sur ce point d'une si haute importance, les Gholds se montrent ici encore plus humains et plus intelligents que leurs voisins. Pour nous en convaincre, il suffira de répéter ici ce que dit à ce sujet le savant mémoire auquel nous avons emprunté notre dessin : « L'endroit occupé par le maître



Idoles gholdes.

et la maîtresse, recouvert de peaux, de fourrures et de nattes, dit M. de Sabir, est séparé par une grille du reste de la yourte. Au fond de l'habitation, en face de l'entrée, se trouve établie une étagère remplie de vases de bois et d'argile, et d'autres ustensiles domestiques. Des deux côtés de l'étagère sont rangés des coffres peints ou ornés de dessins chinois. Enfin, aux perches formant la carcasse de la hutte, on voit suspendus des filets de pêche et des berceaux. »

Là, du moins, la femme occupe un rang honorable, et partage dans une certaine mesure les prérogatives du chef de famille. *La fin à une prochaine livraison.*

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

L'ATTENTE.

A PROPOS DU TABLEAU DE BILLET.



Salon de 1872; Peinture. — L'Attente, par Billet. — Dessin de l'Hernault.

La vie sociale, en France du moins, exerce même sur les plus récalcitrants une contrainte salutaire. A défaut de motifs d'un ordre plus relevé, la crainte du ridicule, le respect humain, la terreur du « qu'en dira-t-on », l'intérêt bien entendu, nous portent, même quand nous n'avons ni la volonté, ni le courage de nous corriger de nos défauts, à en émousser la pointe, afin de ne pas attirer les regards. Si l'on ne devient pas pour cela un homme plus vertueux, on devient du moins un voisin plus supportable. Ce n'est pas tout, mais c'est bien déjà quelque chose. Il est des accidents de la vie journalière qui viennent brusquement mettre en dehors le fond vrai de chaque nature et la variété des caractères. L'attente, par exemple, quand elle est prolongée, agit comme un véritable dissolvant : elle détend la volonté; elle rend l'effort pénible, insupportable. Nous nous trahissons alors comme à plaisir; le

masque tombe, l'homme vrai reste, et l'homme policé s'évanouit.

Prenez cent voyageurs réunis dans une salle d'attente de chemin de fer, vous aurez cent figures dont les traits seront différents, mais qui auront toutes une expression uniforme, celle de l'ennui décent et silencieux. Qu'un accident retarde le départ du train, que les cent voyageurs aient devant les yeux la perspective d'une attente indéfinie, à mesure que leur provision de patience s'épuisera, vous aurez cent expressions différentes.

Le voyageur irascible commencera par marmotter entre ses dents, il haussera les épaules et agitera sa tête d'un mouvement saccadé ; c'est un prélude. Bientôt il s'en prend au contrôleur des billets, qui n'en peut mais. Sa femme, honteuse de voir tous les regards fixés sur lui, cherche à le calmer; c'est contre elle qu'il se retourne. — Si l'on avait pris le train précédent ou le train suivant, cela ne serait pas arrivé ! (Qu'en sait-il?) — Il l'avait bien dit ! (Il n'avait rien dit du tout.) — C'est toujours la même chose ! (C'est la première fois que le fait se présente.) Il sent qu'il a tort; il n'en devient que plus âpre. Le plus sûr, c'est de lui laisser jeter son feu.

Le voyageur important, dans un monologue destiné aux oreilles des voisins, donne à entendre qu'*ils* s'en repentiront (Qui? ils? le chauffeur? le mécanicien? le chef de gare? le directeur de la Compagnie?) Il ne s'explique pas davantage ; mais il répète qu'*ils* s'en repentiront, qu'il saura bien s'adresser à qui de droit ! (*Qui de droit* est un personnage absolument fictif, et l'on ne se compromet guère en déclarant qu'on ira se plaindre à lui.)

Le voyageur impatient s'agite, renverse la valise de son voisin, le carton à chapeau de sa voisine, se lève, se rassied, et finalement se promène à grands pas d'un air maussade, en frappant du talon.

Le voyageur communicatif raconte à qui veut l'entendre qu'il va dîner à la campagne, qu'il arrivera au dessert, encore s'il arrive, et que ces choses-là ne sont faites que pour lui !

Le voyageur nerveux bâille tout haut, et se met brusquement la main sur la bouche quand il s'en aperçoit. Il se surprend ensuite à siffler entre ses dents, et tombe dans une grande confusion en s'apercevant qu'il a sifflé, ce qui ne l'empêche pas de recommencer dix minutes après.

Lorsque l'attente, au lieu d'être un accident passager, est une habitude, elle finit par imprimer à la figure une physionomie particulière, qui s'accentue avec les années et finit par ne plus s'effacer. Les gens dont le métier est d'attendre, s'ils attendent dans un lieu renfermé et triste, ont à la longue une figure morne ou rechignée. Chez ceux qui attendent au grand air, cette physionomie est moins morose, mais presque toujours les coins de la bouche finissent par s'abaisser.

Si, au lieu d'être accompagnée d'ennui, l'attente est occupée par un sentiment vrai, simple, par des émotions puissantes, la physionomie prend quelque chose de grave, de calme, de réfléchi, et peut n'être pas sans beauté. Voici, par exemple, une femme de pêcheur qui attend son mari sur la plage. Toutes les fois qu'il est en mer, c'est là qu'elle vient l'attendre. Elle est plongée dans une rêverie profonde, qu'entretiennent et que bercent la vue de la mer toujours agitée et le bruit incessant de la vague qui vient déferler sur les galets. Ses regards sont fixés sur l'horizon lointain : elle tient la tête haute, immobile. Ses yeux ont cette expression particulière, à la fois vague et pénétrante, qu'on remarque chez les gens de la côte. Pendant qu'elle regarde, mille pensées sérieuses et graves s'agitent dans son âme. A chaque départ du pêcheur, sa femme se demande : Reviendra-t-il? S'il revient, la pêche aura-t-elle été bonne? Quand on connaît bien la mer, on se défie d'elle, même quand elle est calme ; elle a tant de secrets ! Voilà de sérieux intérêts en jeu : la vie d'un brave homme et d'un vaillant pêcheur, ou tout au moins le pain quotidien d'une famille. En roulant ces pensées, elle guette la petite barque ; ce n'est encore qu'un point à l'horizon, et déjà elle l'a reconnue entre toutes les autres. *Dans la* vie simple de cette femme, c'est là le grand, le seul intérêt. Tous les jours elle se pose les mêmes questions; tous les jours l'heure de l'attente est remplie par les mêmes craintes et les mêmes espérances; tous les jours son âme se façonne de plus en plus à la patience, au courage, à la résignation. Toutes ces pensées et tous ces sentiments se reflètent sur sa figure et finissent par y laisser leur empreinte. Ce sérieux, cette simplicité de cœur, cette intensité d'intérêt, composent une beauté qui peut n'être pas irréprochable, mais qui a un charme puissant.

LA MAIN MALHEUREUSE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261, 266, 274.

Le lendemain, Aurèle dessina de souvenir la scène de la clairière.

— Voilà qui deviendra un joli tableau pour l'Exposition de l'an prochain, lui dit Maurice.

— Voilà qui sera tout simplement un gracieux éventail, à la main d'une belle dame, cet hiver

Le sculpteur leva les épaules.

— Mon cher, lui dit l'aquarelliste, tu ne feras jamais qu'il n'y ait pas dans ce monde des myopes et des presbytes, des gens qui voient grand et d'autres qui voient petit; tu vois grand et de loin, tant mieux; moi j'ai le malheur d'être myope, je suis pour les proportions et les visées modestes : à chacun son lot.

Deux jours plus tard, Aurèle se disposait à reprendre le chemin de Paris, quand une jeune fille correctement vêtue, les cheveux blonds cachés à demi sous un fichu de mousseline, chaussée de fins bas bleus et de souliers mignons, lui fit une belle révérence en lui présentant une petite cage d'osier qui renfermait deux couples de bouvreuils et de mésanges. Le peintre d'oiseaux eut besoin de la regarder à deux fois avant de la reconnaître.

— Je vous avais bien dit, monsieur Aurèle, que le vilain muguet des bois profiterait de vos conseils ; c'est pour vous en remercier que je vous offre de sa part ces petits emplumés qui à son commandement sont venus d'eux-mêmes se mettre en prison.

— Je les accepte, mais à la condition que tu accepteras en échange le dessin qui te représente avec ta chemisette de toile bise, tes cheveux en désordre, entourée de nos amis les petits oiseaux.

— De grand cœur; en outre, je vous prierai de me rendre un service.

— Vingt, si tu veux, mon enfant.

— Ce sera de remettre cette lettre que j'ai écrite à mon oncle Sèmegrain, le brocanteur de la rue Drouot. Vous verrez de belles choses chez lui... Au revoir... Quand reviendrez-vous à Barbizon?

— Quand le Vercingétorix sera complétement monté.

Bien que l'approbation d'Aurèle eût été mélangée de quelques restrictions inquiétantes pour tout autre que Maurice, la visite du peintre d'oiseaux contribua cependant à entretenir son courage ; si le sens de l'optique manquait à Aurèle, s'il ne comprenait pas le point de vue grandiose de l'œuvre conçue par son ami, il approuvait du moins l'expression et l'attitude du Vercingétorix. Le reste regardait le sculpteur,

il saurait bien trouver dans la vision de son génie la tête idéale du héros, et il ne lui resterait plus qu'à faire poser quelque robuste paysan pour le torse, les bras et les jambes du vaillant défenseur des libertés gauloises.

Catherine, pour qui la vue de son fils était un besoin continuel, passait la plus grande partie de ses journées dans l'atelier. Assise dans son grand fauteuil et tricotant, elle gardait le plus souvent ses yeux fixés sur l'artiste, elle admirait sa force, lorsqu'il ajoutait des masses de terre glaise jetées à la volée à son bloc colossal d'argile; elle constatait son agilité en le voyant gravir et descendre les degrés de sa double échelle. Le cœur de Catherine éclatait de joie lorsque Maurice, fatigué du labeur du jour, sautait à bas de son échafaudage, et, tenant encore à la main l'ébauchoir de buis qui lui servait à dégrossir sa figure, il l'amenait devant la statue et lui demandait de façon à ne provoquer qu'une réponse affirmative :

— N'est-ce pas que c'est bien?

— C'est beau comme un saint Georges, répliquait la bonne femme qui gardait un souvenir admirateur de ce guerrier chrétien de la légende dorée, qu'elle avait aperçu dans la pénombre d'une chapelle, écrasant sous les sabots de son cheval le dragon vaincu. — Que tu as donc bien fait de persévérer! ajoutait la généreuse mère. Je ne suis qu'une humble et pauvre femme; mais je sens que tu possèdes ce don du génie qui fait tôt ou tard les belles renommées. Aussi, pour t'aider à devenir riche et célèbre, j'accepterais de mendier mon pain sur les grandes routes.

— Vous êtes, ma mère, une vraie mère! s'écrait Maurice; c'est-à-dire une créature sublime dont l'abnégation n'est encore que la moindre vertu.

Tels étaient journellement la vie et les entretiens de dame Catherine et de son fils. Après leur longue et laborieuse station quotidienne à l'atelier, ils faisaient une promenade en forêt; au retour, une visite à la voisine Rabotte qui parfois les retenait à dîner; et pendant que Muguette servait à table, Maurice ne manquait jamais de la railler gaiement à propos de sa conversion subite aux coiffes blanches, aux bas bien tirés et aux mouchoirs de cou soigneusement épinglés au bas de la taille. Ce à quoi elle répondait :

— Riez de moi tant que vous voudrez; cela n'empêche pas que le sermon de votre ami m'a profité, et que toute ma vie je lui en saurai bon gré.

Comme Muguette allait et venait de la ferme de sa mère à la maison de dame Catherine, en toute innocence de même qu'en toute liberté, elle entra un matin dans l'atelier pendant que Maurice travaillait monté au plus haut de son échelle.

— Mon mignon parrain, dit-elle, voici des morilles que j'ai cueillies à l'intention de votre mère; je sais qu'elle les aime, je vais les mettre dans cette vieille assiette de faïence à laquelle vous tenez tant.

— Ne bouge pas! répondit le sculpteur en franchissant les échelons avec l'agilité d'un gymnasiarque, ne bouge pas!

— Je vous dérange? demanda la fillette visiblement troublée.

— Certainement, tu me déranges du Vercingétorix; mais, d'un autre côté, tu me rends service...

— Par rapport aux morilles?... Si vous vouliez... l'assiette est là...

Avant qu'elle eût pu faire un mouvement, il la prit par l'épaule.

— Veux-tu bien rester en place, sinon tu vas me faire perdre le plus joli motif... ne dérange pas tes mains surtout... Voyons, es-tu de force à demeurer ainsi immobile pendant un petit quart d'heure.

— Dame, si ça vous fait plaisir, mon parrain, je tâcherai.

Maurice bondit vers le baquet à la terre glaise, en posa une double poignée sur une selle et se mit à pétrir l'argile figuline avec une sorte de fièvre.

Ce que l'artiste se hâtait de copier, ce n'était pas la pose naïve et charmante de Muguette, mais ce qu'elle tenait dans ses deux mains. Pour conserver les morilles fraîches cueillies par elle pour dame Catherine, l'industrieuse enfant les avait placées sur un lit de feuilles de fougère à découpure fine comme une dentelle. Ce lit de feuilles, reposant dans le creux de ses mains, formait par son élégante courbure une corbeille naturelle d'une grâce imprévue. Pour ajouter à cette heureuse fantaisie, un lézard gris privé, que Muguette promenait d'ordinaire dans le pli de son fichu de cou, avait quitté sa prison, et, de son corps souple, il entourait les feuilles d'un vert tendre. Le sentiment artistique de Maurice, qui s'était éveillé subitement, lui permit de rendre en moins d'un quart d'heure l'aspect des feuilles de fougère et l'attitude du lézard gris.

Muguette, que l'image de Vercingétorix n'avait pas le privilége d'émouvoir beaucoup, poussa un cri d'admiration en voyant la composition de son mignon parrain.

— Quel joli pot au lait cela ferait! dit-elle avec une flatteuse convoitise.

— C'est, ma foi, vrai; va comme il est dit! tu n'auras pas posé pour rien; je te promets de terminer cette terre à ton intention; mais par malheur, ma pauvre enfant, tu ne pourras jamais y mettre du lait; il faudrait pour cela qu'elle fût cuite.

— Si ce n'est que cela qui vous arrête, ne vous refusez pas le plaisir de m'en faire cadeau; cet ustensile tiendra son liquide aussi bien que le meilleur de chez nous; je porte des œufs chez M. Jacob, à la fabrique de porcelaine des Basses-Loges, et je suis bien sûre qu'il consentira à cuire mon pot au lait à son premier grand feu.

Maurice renouvela la promesse qu'il avait faite à Muguette d'achever de modeler le joli vase dont elle lui avait par hasard fourni le motif, et la fillette s'étant débarrassée de ses morilles allait sortir de l'atelier quand son regard s'arrêta sur la grande statue.

— Avez-vous remarqué, dit-elle à l'artiste, que mon cousin le grand Nicolas, qui vient d'ordinaire poser ici, a les jambes tant soit peu tournées en lame de serpe? Il faudrait prendre garde à ça, mon parrain.

Le conseil donné, elle disparut en jetant au vent un éclat de rire argentin.

Étourdi par la remarque de Muguette à propos du modèle qu'il employait de temps en temps, Maurice s'éloigna de son Vercingétorix pour l'examiner scrupuleusement, et tout à coup, se frappant le front, il s'écria :

— Elle a raison, cette Muguette! voilà des jambes qui laissent à désirer. Pour mon honneur et pour celui de mon héros, il faut que je remercie le grand Nicolas.

La suite à la prochaine livraison.

LA LAMPE DE GALILÉE.

Cette belle lampe de bronze, suspendue dans la grande nef du dôme de Pise, n'est pas seulement une œuvre d'art remarquable, elle est aussi célèbre dans l'histoire des sciences. Si l'on en croit la tradition, c'est en la regardant que Galileo Galilei conçut la première idée du pendule.

Voici comment notre savant Biot a raconté cette anecdote :

« Vers 1582, Galilée, à l'âge de dix-huit ou vingt ans,

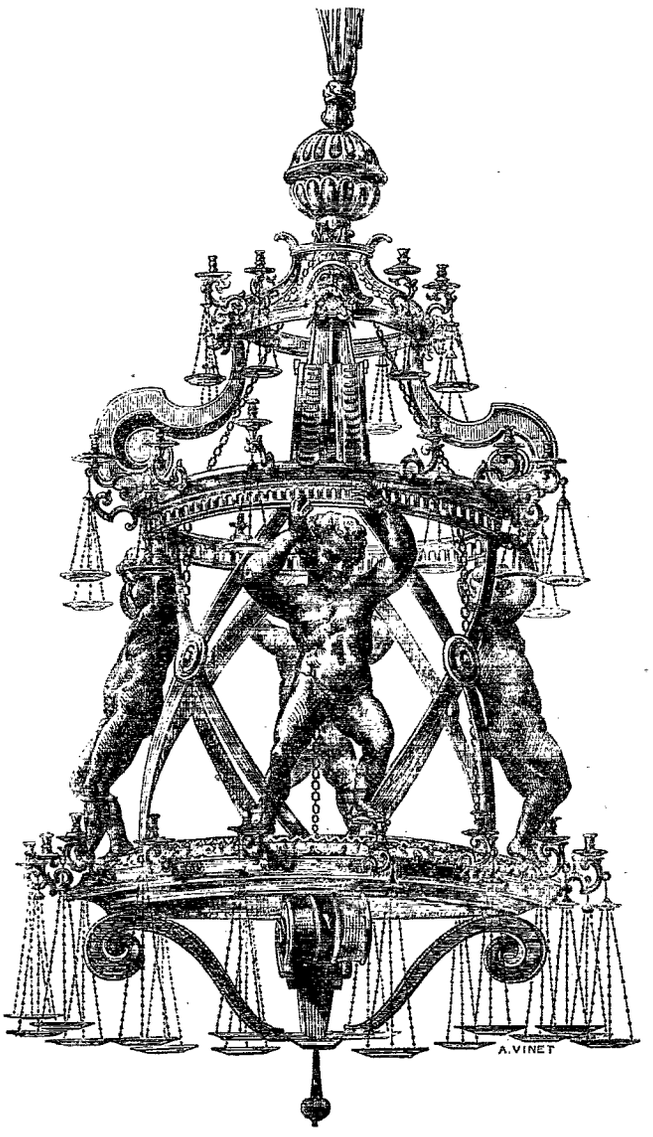
se trouvant un jour dans l'église métropolitaine de Pise, remarqua le mouvement réglé et périodique d'une lampe suspendue au haut de la voûte. Il reconnut l'égale durée de ses oscillations, et la confirma par des expériences réitérées. Aussitôt il comprit quel pouvait être l'usage de ce phénomène pour la mesure exacte du temps; et cette idée ne lui étant pas sortie de la mémoire, il en fit usage cinquante ans après, en 1633, pour la construction d'une horloge destinée aux observations astronomiques. »

On sait ce qu'est le pendule en physique. C'est, selon la définition la plus simple, « un poids suspendu et vacillant »; ou bien « un corps solide, pesant, suspendu par un fil dont l'extrémité supérieure tient à un axe horizontal, mobile sur lui-même, sans autre mouvement. »

Le *pendule simple* ou *pendule mathématique* est un pendule idéal : on suppose un fil sans pesanteur auquel serait suspendue une seule molécule.

Le pendule réel, celui dont nous faisons usage, est ce que les physiciens appellent le *pendule composé*.

Le pendule a servi à mesurer l'intensité de la pesanteur sur les différents points de la terre, et à déterminer l'aplatissement du globe. Il oscille lentement à l'équateur, où la pesanteur agit faiblement, parce que la surface de la terre est là plus éloignée qu'ailleurs du centre. Il oscille



Lampe de bronze, dans le Dôme de Pise. — Dessin de Sellier.

plus vite aux pôles, parce que la terre y étant aplatie, sa surface est moins éloignée du centre.

On s'est aussi servi du pendule pour démontrer la rotation de la terre autour du soleil (1).

L'usage le plus ordinaire du pendule est de régler la marche des horloges.

Une pendule est une petite horloge dont la marche est réglée par *un* pendule.

On emploie encore le pendule sous forme de *métronome* pour marquer la mesure en musique.

(1) Voy. l'Almanach du *Magasin pittoresque*, année 1852, p. 31.

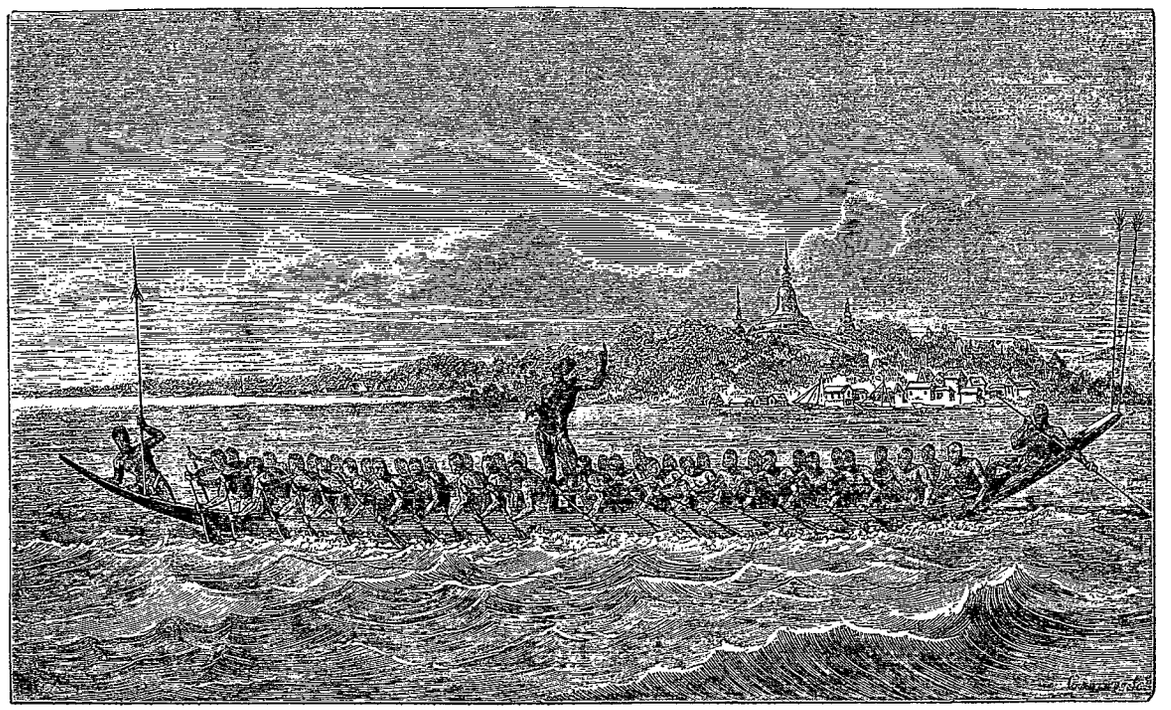
Vers 1658, Huyghens perfectionna la découverte de Galilée, en ce que, ne considérant plus le pendule comme un simple moteur, il le fit servir de régulateur pour les horloges. Les autres perfectionnements sont dus principalement à Graham et Ellicot, horlogers de Londres, et à Julien Leroy, horloger de Paris.

UNE PIROGUE DE COURSE AU CAMBODGE.

Les courses nautiques sont en grand honneur au royaume du Cambodge. On y construit pour la joute des

pirogues spéciales d'une marche extraordinaire et d'une grande légèreté ; leur largeur est assez faible, et deux hommes seulement peuvent s'y tenir de front. Mais leur longueur est considérable, et l'embarcation, montée par tout l'équipage de course, contient plus de quarante personnes. Cette forme, qui permet d'utiliser une grande force d'impulsion tout en réduisant autant que possible la résistance à vaincre, favorise singulièrement la vitesse. Celle-ci atteint parfois, dans le cas qui nous occupe, 370 mètres à la minute.

Chez tous les peuples navigateurs, sous toutes les latitudes, la pirogue fut l'embarcation primitive, celle dont la construction était la plus simple et la plus facile. Un tronc d'arbre aminci à ses deux extrémités et creusé par un moyen quelconque, tel est le type originel de tout véhicule flottant, l'embryon pour ainsi dire du navire de haute mer ; c'est encore la pirogue que l'on trouve aujourd'hui en usage chez les populations au milieu desquelles l'art de la construction navale est resté dans l'enfance. Au Cambodge, à part quelques rares exceptions, ce genre d'embarcation ne s'est conservé que pour les régates, pour la lutte de vitesse. Mais il est devenu bien difficile de trouver dans un seul bloc de bois les dimensions nécessaires à une pirogue de course. On en cite cependant quelques exemples. Voici, dans le cas où la pièce est assez longue, quel artifice on emploie pour donner à la pirogue la largeur convenable : L'arbre choisi et abattu est ouvert dans toute sa longueur, sauf aux deux extrémités, par une fente étroite ; on recherche généralement pour cet usage l'arbre appelé *tien-moc* (*Hopea*, famille des diptérocarpées), à cause de sa solidité et de sa résistance. Puis on vide par cette fente tout l'intérieur du tronc, de manière à ne laisser aux parois que l'épaisseur voulue. On travaille alors, au moyen de coins et d'arcs-boutants dont on augmente peu à peu la longueur, à écarter l'une de l'autre les deux lèvres de la fente longitudinale, jusqu'à ce que la pirogue ainsi formée soit arrivée à une largeur suffisante. Les indigènes, afin de faciliter cette opération, ont recours à des



Pirogue de course au Cambodge. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après un croquis de M. Pompon.

fumigations réitérées dont l'effet est d'assouplir les fibres du bois. Ce dernier procédé est analogue à celui de nos arsenaux, où l'on met à l'étuve les grosses pièces que l'on veut façonner à simple ou double courbure. Un système de couples en bois dur assujettis à l'intérieur maintient l'écartement des flancs de l'embarcation et sert à la consolider. La pirogue est garnie de ses bancs, grattée et polie. On mastique soigneusement les gerçures qui auraient pu se produire, et l'on recouvre toute la coque d'un vernis brillant fabriqué avec l'oléorésine du *cay-diau* (*Dipterocarpus*). Quelques sculptures à l'avant et à l'arrière, sur les parties où la lisse se relève en courbe gracieuse, achèvent de donner à l'embarcation toute l'élégance désirable.

A Pnom-Penh, capitale du royaume, le théâtre des fêtes nautiques est admirablement choisi. Là, presque devant le palais du roi, le grand fleuve Mé-kong se partage en trois bras : deux descendent à la mer à travers les provinces de la basse Cochinchine ; le troisième remonte au lac d'Angkov, qui sert de déversoir au trop-plein du fleuve. C'est au point de partage de cette énorme masse d'eau, sur l'espèce de lac formé par le confluent des quatre bras, que se déploie l'arène. Les fêtes de l'anniversaire du couronnement du roi, de celui de sa naissance, l'arrivée d'un souverain étranger, d'un hôte illustre, sont autant d'occasions où les Cambodgiens, peuple et mandarins, bateliers, soldats, cornacs et pêcheurs, viennent à rangs pressés se réjouir d'un spectacle si plein pour leurs yeux d'un merveilleux attrait. C'est en vain que, la veille encore, les danseuses du roi, parées de leurs plus brillants costumes, ont pendant vingt-quatre heures charmé la foule admise dans l'intérieur du palais à contempler les splendeurs de son souverain ; c'est en vain que les éléphants de guerre en grand appareil, que les chars attelés de bœufs, ont défilé avec pompe et ont lutté de vitesse devant le monarque : tout est oublié, et la fête serait incomplète si les grandes pirogues ne venaient à leur tour se disputer le prix de la course. Les bords du fleuve, les barques in-

nombrables ancrées sur la rive, se couvrent alors d'une foule noire et compacte. Le roi lui-même doit présider les joutes. Au son de l'orchestre, signal des réjouissances, le voici qui s'approche, suivi du Phra-o-baraï, le second roi, de ses frères et des grands mandarins du royaume. Il prend place sous la tente d'honneur. Sa suite l'entoure et s'accroupit sur le sol avec les démonstrations du plus profond respect. Les pirogues viennent alors une à une défiler devant lui avant que d'entrer en lice. C'est le moment où chacun fait sa mise. De même qu'en Europe, dans l'enceinte du pesage, les turfistes engagent des paris et couvrent d'enjeux le cheval favori, ainsi les mandarins cambodgiens jouent aux courses des sommes souvent considérables, et placent la fortune de leurs enchères sur la vitesse de la pirogue préférée. Semblable à un gigantesque serpent de bronze, dont chaque anneau resplendit sous les feux du soleil, la pirogue, armée de ses quarante matelots au torse nu et ruisselant, glisse sur les eaux du fleuve. A l'avant, le guetteur, armé d'une longue gaffe, surveille la piste et éloigne par ses cris les embarcations imprudentes qui viendraient entraver sa route. Derrière se tient le patron, manœuvrant une longue pagaie en manière de gouvernail. Au milieu, debout sur les bancs, le visage barbouillé de blanc ou peint de couleurs étranges, pérore le bouffon : c'est le héraut, l'improvisateur. Il chante, il déclame et accentue son discours de contorsions burlesques. La fin de sa phrase, accompagnée d'un geste saccadé, est accueillie de tout l'équipage par un cri bref et sauvage qui mesure la cadence du mouvement des pagaies. Il célèbre les hauts faits de sa pirogue, raconte ses victoires passées, couvre ses concurrents de lazzis et de quolibets, entretient et ranime par ses saillies l'entrain des nageurs. Le défilé s'achève, et chaque embarcation revient au point de départ. Le canon retentit : c'est le signal pour la joute. Une immense clameur s'élève dans les airs. Les spectateurs trépignent, battent des mains, poussent des cris féroces. Voici les pirogues qui passent au milieu d'un tourbillon d'écume. L'eau, fouettée par des centaines de pagaies, blanchit et fume en gémissant. Le guetteur, debout, brandit sa gaffe d'un air menaçant; le bouffon, au paroxysme de son lyrisme, se livre à des déhanchements épileptiques. Les pagayeurs lui répondent avec des hurlements de rage. Le patron, penché sur son gouvernail, fait des prodiges de manœuvre pour éviter les abordages au milieu de ce pêle-mêle de navires, de jonques, de bateaux de toute sorte qui encombrent le fleuve. Mais déjà le vainqueur a touché le but. La course s'arrête pour recommencer encore, et la fête continue jusqu'à l'épuisement des forces des acteurs. Le roi rentre alors dans son palais; la foule s'écoule peu à peu. Vainqueurs et vaincus vont dans de copieuses libations célébrer leur victoire ou se consoler de leur défaite; et quand la nuit arrive, chacune de ces pirogues, naguère si bruyantes, remonte silencieusement les rives du fleuve, et va regagner près de la demeure de son maître le chantier couvert où elle attendra les fêtes prochaines.

HISTOIRE D'UN NATURALISTE.

Suite. — Voy. p. 277

III. — ÉPOUX ET PÈRE.

Cet éternel voyageur avait cependant l'amour du foyer et de la famille. A propos d'Antoinette-Vivante Beau, qu'il épousa en 1760, on lit dans une de ses lettres écrite le 20 octobre 1758 : « Sachez qu'en cherchant pour la première fois des plantes dans ce pays-là (le Charolais), j'y trouvai une sensitive que je suis sur le point d'introduire non dans mon herbier, mais dans la chambre nuptiale. C'est une fille d'un âge mûr qui, par le concours des plus heureux avantages, a de la figure, beaucoup d'esprit et de littérature. Je ne croirai pas changer d'état en m'unissant à elle, parce que je suis sûr de lui faire partager tous mes goûts. Je lui en ai déjà inspiré un décidé pour l'histoire naturelle, et nos promenades sont de véritables herborisations. Entre tant de titres pour fixer mon instabilité, ce dernier est le plus fort de tous. Il faut que ce soit un sujet tel que celui-là pour me faire faire quarante lieues toutes les fois que je vais la voir. »

Après deux années de l'union la plus heureuse, Philibert Commerson obtint un fils dont la naissance coûta la vie à sa mère, le 19 avril 1762. « J'ai perdu, écrit-il le 8 juin suivant, la plus tendre et la plus vertueuse des épouses; je n'existe plus aujourd'hui que par le souvenir de lui avoir appartenu. » Il consacra plus tard à cette chère mémoire une espèce nouvelle du genre *Rhamnus* (nerprun), sous le nom de *Pulcheria Commersonia* (1). « Le fruit de cette plante, dit J.-A. Cap, renferme deux graines réunies et cordiformes; c'était donc à la fois un ingénieux emblème et un touchant souvenir. »

Son mariage avait donné pour beau-frère à Commerson l'abbé Beau, curé prévôt de Toulon-sur-Aroux en Charolais. Ce fut à celui-ci qu'il confia le soin de veiller sur la première enfance et plus tard sur l'éducation de son fils, quand il se décida à venir à Paris où d'illustres amitiés l'appelaient. Instruit alors que Bougainville se disposait à retourner aux terres australes, cette fois afin d'y fonder un établissement, Commerson rédigea en vue de l'expédition, à laquelle il ne songeait pas à prendre part, un *Projet de recherches* appliquées à toutes les branches de l'histoire naturelle. Il n'était étranger à aucune; sa *Description des poissons de la Méditerranée*, qu'à la prière de Linné il avait écrite pour se conformer au désir de la reine de Suède, prouve l'étendue de ses connaissances et a été considérée comme le meilleur ouvrage connu à cette époque sur l'ichthyologie. Le *Projet de recherches* ayant été mis sous les yeux du duc de Praslin, alors ministre de la marine, celui-ci fit offrir à Commerson le titre de botaniste-naturaliste du roi, avec mission d'accompagner Bougainville et de réaliser autant qu'il lui serait possible le vaste dessein qu'il avait conçu. Explorer le nouveau monde, c'était son rêve constant; cependant, quand l'occasion unique lui en fut offerte, il hésita avant de se décider à dire un adieu sans doute éternel à son fils encore au berceau et à ses vieux parents si près de leur tombe. Ses lettres à son beau-frère le curé d'Aroux témoignent de la lutte qu'il eut à soutenir non-seulement contre lui-même, mais encore contre ses amis. Ils lui représentaient vainement que l'intérêt des progrès de la science lui faisait un devoir d'accepter un poste envié par beaucoup d'autres, mais qui ne pouvait être mieux occupé que par lui; il leur fallut, pour vaincre sa résistance, invoquer le dévouement paternel.

« — Mais, leur répété-je, écrit-il, j'ai un enfant de quatre ans qu'il faudra me résoudre à ne revoir peut-être jamais! — Et c'est pour lui que vous allez travailler! me réplique-t-on victorieusement; vous allez lui faire un nom, un état, et, quelle que puisse être votre destinée, elle lui sera utile. »

Les lignes suivantes, extraites des dernières lettres qu'il adressa de France à son beau-frère, sont l'écho du cri de douleur que la séparation arrache à son cœur de père : « Si je péris, je vous recommande mon fils, et moi-même à vos prières... Je vous en prie mille et mille fois, donnez-

(1) Le *Polycardia Madagascariensis* de Wildenow. — Steudel, *Nomenclator botanicus;* 1821.

moi des nouvelles de mon pauvre orphelin. Il me semble qu'il m'échappe et que je cherche à en jouir pour la dernière fois. » Enfin, il termine ainsi une lettre écrite de Montevideo, le 28 mai 1767 : « Accoutumez mon fils à parler de moi et à désirer mon retour; je ne cesse de tourner les yeux vers lui et d'étendre mes mains paternelles de son côté, malgré l'étendue de mer qui nous sépare. O cher enfant, si tu ne dois pas me revoir, je te comble de toutes mes bénédictions; puisses-tu mériter celles du ciel ! »

Parti de Rochefort au commencement de février 1767 sur la flûte *l'Étoile*, ce n'est qu'au Brésil qu'il rejoignit M. de Bougainville, dont la frégate *la Boudeuse* avait quitté la rivière de Nantes le 15 décembre de l'année précédente.

IV. — L'AIDE-NATURALISTE.

Deux ans avant que Philibert Commerson partît pour ce voyage autour du monde d'où il ne devait pas revenir, il prit à son service un jeune domestique nommé Baret, dit Bonnefoi. Celui-ci, recommandé par son précédent maître, un Genévois habitant Paris, paraissait âgé d'une vingtaine d'années; il était doué d'une vive intelligence et d'une activité infatigable. A force de voir le botaniste étiqueter et mettre en ordre ses herbiers, il apprit à se familiariser avec les plantes; bientôt il ne lui suffit plus de les voir, il voulut les connaître. Son instruction, sans être vaste, n'avait pas été négligée; la volonté d'apprendre et le désir de mériter les bonnes grâces de son maître doubla la puissance de ses facultés naturelles, et au bout de quelques mois il pouvait déjà rendre de notables services à Commerson. Après deux années passées à suivre les instructions du savant naturaliste de la rue des Boulangers, ce dernier assurait, en parlant de Baret-Bonnefoi, n'avoir jamais touvé de préparateur plus habile ni de classificateur plus exact. Il était en outre aussi doux et aussi modeste qu'intelligent et zélé. Quand il fut question de l'expédition lointaine dont Commerson devait faire partie, le jeune Baret supplia son maître de l'emmener avec lui. Bien que Commerson se vît avec peine arriver au moment où il lui faudrait se priver des services de son excellent aide-naturaliste, cependant il crut devoir lui faire envisager les fatigues et les périls auxquels l'exposerait un tel voyage. Baret-Bonnefoi répondit qu'il était résolu à tout braver pour continuer à s'instruire et à servir un si bon maître; que, d'ailleurs, privé de famille et ruiné par un procès qui lui avait enlevé son patrimoine, il ne laissait aucun parent, aucun ami, ni en Bourgogne où il était né, ni dans la France d'où il s'expatriait sans regret. Commerson ne fit plus d'objection, et, quelque temps après, *l'Étoile* embarquait pour l'autre monde le maître et le serviteur.

Le péril de mort signalé par Commerson à Baret-Bonnefoi, afin de décourager celui-ci de le suivre, surprit les passagers de *l'Étoile* à une soixantaine de lieues du cap Frioul, où ils faillirent être engloutis sous le poids d'un affreux tourbillon. Le bonheur voulut qu'ils pussent relâcher dans le pays « le plus hospitalier du monde, dit Commerson, et dont les habitants sont le plus avides de voir des nouveaux venus. » L'équipage, composé de cent douze hommes, y séjourna un mois; chacun, abondamment nourri, n'avait rien à désirer. Lorsque au départ il s'agit de régler la dépense, on ne réclama pour total des frais de séjour que la somme de 126 livres ! « Dans ce pays-là, ajoute Commerson, un bœuf vaut communément vingt sous et un cheval la moitié moins. Tel Espagnol qui n'a pas une chemise à se mettre sur le corps peut avoir soixante chevaux à son service, et souvent il fait tuer un bœuf pour la langue seule. » La moisson du naturaliste fut abondante; mais les richesses de ce sol prodigieusement fertile étaient telles, qu'eût-il été un Argus il n'aurait pu tout voir, ni emporter tout ce qu'il voyait eût-il été un Briarée.

Il fallut quitter cette terre de bénédiction. On mit à la voile pour Rio-Janeiro : la traversée fut heureuse; mais autant les voyageurs avaient eu à se féliciter de leurs relations avec les colons espagnols, autant ils eurent à se plaindre des procédés du peuple et des autorités de la capitale du Brésil. Les gens de l'équipage, officiers ou matelots, ainsi que les passagers qui se hasardaient à venir à terre, étaient en butte aux insultes et aux mauvais traitements; l'aumônier fut assassiné, et Bougainville lui-même se vit sur le point d'être arrêté par ordre du vice-roi. Cette conduite sauvage envers de pacifiques visiteurs s'explique si elle ne peut s'excuser : les Portugais-Brésiliens conservaient un amer souvenir de la descente de Duguay-Trouin, qui avait surpris et pillé Rio-Janeiro au commencement du dix-huitième siècle.

Si la fermeté que montrait Bougainville dans ses rapports avec le gouvernement de la métropole brésilienne protégeait à peine les Français qui se montraient dans la ville, cette protection était nulle au dehors, et de fréquentes tentatives d'assassinat prouvaient combien il était imprudent de s'y hasarder. Mais, malgré la défense formelle du chef de l'expédition française, Commerson, qu'aucun obstacle ne pouvait retenir quand il s'agissait d'ajouter une plante à son herbier ou une feuille à ses cahiers de dessins, montait dans une pirogue conduite par deux nègres, et, suivi du fidèle Baret, il visitait les rives et les îlots de la baie au risque de tomber sous le couteau des indigènes. C'était au mépris de sa santé chancelante et bravant la gangrène qui menaçait de se mettre à la plaie récemment rouverte de sa jambe, qu'il continuait ses périlleuses excursions. Pour sauver Commerson d'un double danger de mort, Bougainville, à qui il était cher, dut le mettre aux arrêts forcés jusqu'à parfaite guérison.

De Rio-Janeiro, où l'on dut renoncer à hiverner, la petite escadre se rendit à Buenos-Ayres. Les passagers y retrouvèrent la cordiale hospitalité espagnole qui les avait accueillis avant leur arrivée au Brésil. Au mois de novembre 1767, les frégates françaises avaient franchi le détroit de Magellan et relâchaient à Taïti. Ce fut dans cette île, regardée par Commerson comme le paradis du naturaliste, et que dans son admiration pour elle il nomma *Utopie*, parce qu'elle lui sembla réaliser la république idéale de Thomas Morus; ce fut là, disons-nous, qu'un personnage de l'expédition, qui jusqu'à ce moment avait fait tous ses efforts pour rester dans l'ombre et dissimuler ses services, attira sur lui l'attention générale. Il s'agit de Baret-Bonnefoi, l'aide-naturaliste de Commerson.

Agile comme un cerf, intrépide devant le danger, on l'avait vu suivre son maître dans les herborisations les plus pénibles, au milieu des neiges et sur les monts glacés. Durant de longues heures de marche, il portait avec force et courage les provisions de bouche, les armes et la boîte des plantes du botaniste chasseur. Chacun l'aimait à bord, malgré une certaine fierté qui, on l'a su plus tard, n'était qu'une louable réserve. Un jour, étant à terre, le jeune Baret se vit entouré par un groupe de naturels qui se disaient : « C'est une femme », et, suivant le récit de Bougainville, s'obstinaient à vouloir lui faire les honneurs de l'île. Le chevalier de Bournand, qui était de garde à terre, s'élança vers le groupe et fit réembarquer Baret-Bonnefoi dans le bateau qui l'avait amené. Le bruit de ce singulier incident arriva jusqu'à Bougainville; il vint à bord de *l'Étoile*, et, ayant pris l'aide-naturaliste à part, il

lui demanda la vérité. Le serviteur, ou, pour dire vrai, la servante de Commerson, fondit en larmes et avoua à l'amiral qu'elle avait trompé son maître afin qu'il lui fût permis de s'embarquer avec lui.

— Je savais, dit-elle, à quels périls je m'exposais ; mais j'étais seule au monde, et l'amour de la science m'était venu. Je me suis montrée serviteur fidèle ; permettez-moi de continuer à rendre à mon maître les services auxquels il est accoutumé.

— D'autant mieux, répondit Bougainville, que vous vous êtes toujours conduite avec la plus parfaite sagesse.

A cette époque, Baret-Bonnefoi pouvait avoir vingt-six ou vingt-sept ans. Commerson rend amplement honneur à ses vertus dans la dédicace qu'il lui fit d'une plante nommée par lui *Baretia* : « Image de Diane porte-carquois, dit-il, et de la sagace et austère Minerve. »

La fin à une prochaine livraison.

LA BOUSSOLE.

A minuit, sur la vaste mer où nul chemin n'est tracé, longtemps après que toutes lumières sont éteintes sur le navire, quand aucune étoile ne brille dans les cieux, une mèche garantie contre l'impétuosité du vent veille pour éclairer l'aiguille qui montre au pilote sa route. Eh bien, si nous en avons soin, une lumière tranquille brille dans notre sein et nous guide à travers toutes les ténèbres.

LE TEMPS EST UN GRAND MAITRE.

D'habitude on nous représente le Temps comme un vieillard osseux, avec une longue barbe blanche, de grandes ailes qui lui donnent un vol rapide, tenant d'une main une horloge à sable, et de l'autre sa redoutable faux. Voici qu'il nous faut voir le Temps sous une forme tout autre, mais non moins vraie. Cette fois, ce n'est plus le grand faucheux qui renouvelle le monde, c'est un maître qui tient école.

Les écoliers, qui sont-ils? Tous tant que nous sommes, jeunes et vieux, grands et petits. Ce qu'il enseigne, ce maître sévère, c'est difficile à dire en peu de mots, car cela comprend toute l'expérience de la vie, toute l'humaine sagesse. Essayons cependant de donner en raccourci quelques-unes de ses leçons.

Le Temps dit au pauvre : « Travaille. J'en ai vu d'aussi pauvres que toi en commençant, qui petit à petit ont acquis à force de travail l'aisance et le bien-être, et laissé à leurs fils un patrimoine assez rond et un nom estimé. »

Il dit au riche : « Sois charitable. J'ai vu bon nombre de tes pareils ennuyés et rongés de soucis au milieu de leurs richesses. Les meilleurs seuls trouvaient le secret d'être heureux en répandant à propos secours et bienfaits. »

Il dit aux jeunes gens : « Usez, n'abusez pas. Combien j'en ai fauché, de jeunes fous, caducs avant l'âge, qui avaient gaspillé en quelques jours les plus beaux dons de Dieu!

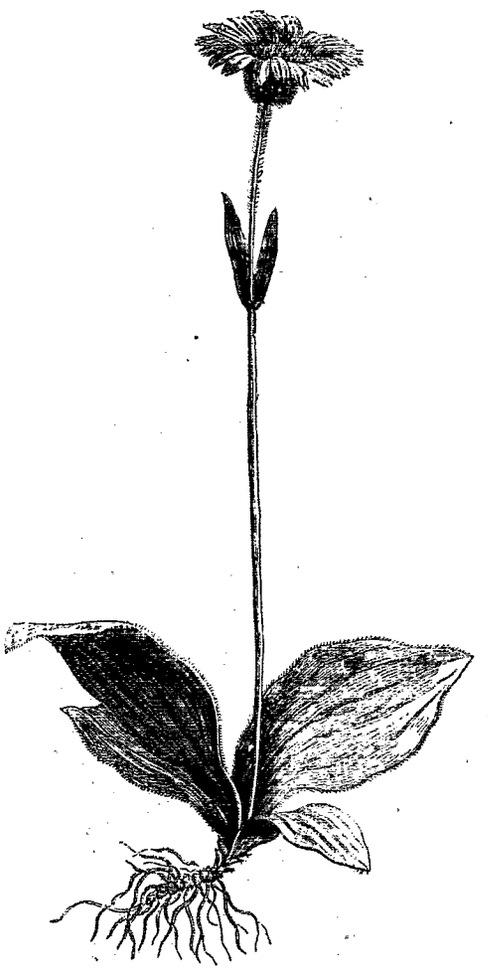
Il dit aux vieillards : « J'ai vu des hommes qui, chargés d'ans, savaient encore être utiles et se faire aimer. Imitez-les ; instruisez, reprenez doucement ceux qui viennent après vous ; gardez-vous de l'humeur chagrine. »

Oh! c'est un grand maître que le Temps! Mais combien, à chaque génération, il a de mauvais écoliers! (1)

(1) Extrait d'un excellent petit livre intitulé : *Éducation intellectuelle ; exercices pour la réflexion, l'examen et le jugement. Maximes et proverbes expliqués* par Hyacinthe Corne, ancien magistrat. 1873.

L'ARNICA DES MONTAGNES.

L'espèce d'arnica que représente notre gravure est très-répandue dans les Alpes, dans les Pyrénées et dans les Vosges ; on la trouve aussi sur le mont d'Or et sur le Puy-de-Dôme. C'est une jolie plante, svelte et d'un port élégant. Sa racine est épaisse, charnue, et court au loin horizontalement sous le sol. Elle pousse plusieurs grandes feuilles, ordinairement au nombre de quatre, ovales, oblongues, velues, sans divisions ni découpures, sillonnées de nervures longitudinales ; elles rappellent celles du plantain. Du milieu de ces feuilles s'élance une tige arrondie, grêle, qui se garnit d'abord d'une paire, puis de deux ou trois paires de feuilles opposées, beaucoup plus petites que les feuilles radicales, et distantes les unes des autres. Au sommet de la tige s'épanouit une fleur ordinairement solitaire, large et d'une belle couleur d'or. Il suffit de la voir pour reconnaître immédiatement qu'elle appartient à la grande famille des *Composées*. Elle s'ouvre en avril et en mai, et sa graine mûrit en septembre. Cette graine est couronnée d'une jolie aigrette de soies roides.



Jeune plante d'arnica.

La racine, les feuilles et les fleurs de l'arnica ont une odeur aromatique et une saveur très-âcre. Tout le monde sait que cette plante s'emploie en infusion, ou bien sous forme de teinture, pour conjurer l'afflux sanguin et la stupeur nerveuse causés par les chutes ou les contusions.

On a donné à l'arnica le surnom de *Tabac des Vosges*, parce que ses fleurs, prises en poudre, provoquent l'éternuement comme le tabac. Arnica vient d'un mot grec qui signifie *sternutatoire*. Dans les Alpes, en Russie et en Suède, les paysans s'en servent comme de tabac à fumer.

L'ANIO.



Bords du Teverone (Anio). — Dessin de Lancelot, d'après un croquis d'Anastasi.

Le Teverone, plus célèbre sous son ancien nom d'Anio, prend naissance dans les montagnes de la Sabine, coule vers le nord et vers l'ouest, forme à Tivoli la fameuse cascade dont tant de poëtes anciens et modernes ont parlé,

et se jette dans le Tibre, à 4 kilomètres au-dessus de Rome. Depuis sa source jusqu'à sa jonction avec le Tibre, il parcourt environ 90 kilomètres. C'est surtout à sa belle chute, qui a 50 mètres de hauteur, qu'il doit son renom. Mécène, Horace, Catulle, Salluste, Cassius, ont groupé leurs villas sur les pentes de *Tibur*, devenu Tivoli, pour jouir de ce spectacle; l'Arioste l'a contemplé des terrasses du palais construit par le cardinal Hippolyte d'Este II, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine.

Il est curieux d'observer que les poëtes d'autrefois, Arioste, Catulle, Horace, puisaient dans la vue de ce site des impressions de paix et de joie, tandis que nos modernes y trouvent une image de la tristesse et du trouble de la vie. Les lieux ont-ils changé, ou n'est-ce pas plutôt l'imagination humaine qui s'est assombrie? Quand Chateaubriand arriva devant les cascades de l'Anio, le mugissement des eaux, l'aspect « des montagnes dépouillées » qui l'environnaient, le portèrent à la réflexion et à la rêverie; il songea aux ruines du passé et aux incertitudes de l'avenir. Il remarqua un contraste frappant entre le mouvement tumultueux des eaux et la tranquillité silencieuse d'un troupeau de bœufs, d'ânes et de chevaux qui « se sont avancés d'un pas dans le Teverone, ont baissé le cou et ont bu lentement au courant de l'eau qui passait comme un éclair devant eux pour se précipiter. » Il s'occupa à déchiffrer des inscriptions mutilées sur des pierres sépulcrales, et se demanda ce qu'il pouvait y avoir de plus vain que ceci : lui, indifférent et condamné à disparaître bientôt de la terre, lisant sur une pierre, après deux mille ans, les regrets qu'un vivant, mort à son tour, avait un jour donnés à un mort.

Toutefois, les impressions de l'artiste l'emportent enfin en lui sur les réflexions du philosophe, et il décrit le paysage qui se déroule devant ses yeux : « Je ne pouvais, dit-il, me lasser d'admirer la perspective dont on jouit du haut des terrasses (de la villa d'Este) : au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès; après les jardins viennent les restes de la maison de Mécène, placée au bord de l'Anio; de l'autre côté de la rivière, sur la colline en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve les débris de la villa de Varus; un peu plus loin, à gauche, dans la plaine, s'élèvent les trois monts Monticelli, San-Francesco et San-Angelo, et entre les sommets de ces trois monts voisins apparaît le sommet lointain et azuré de l'antique Soracte; à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati surmonté des pins de Tusculum; enfin, revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la villa Adriana avec toutes ses ruines. »

Au milieu de ce merveilleux tableau, où les beautés de la nature se mêlent aux souvenirs de l'histoire, l'œil peut suivre le cours sinueux du Teverone qui descend vers le Tibre, et le grand chemin de Rome, qui était autrefois la voie Tiburtine : les tombeaux qui bordaient cette voie sont aujourd'hui remplacés par des meules de foin, dont on voit au printemps les dômes s'élever de place en place.

M. de Lamartine a chanté deux fois l'Anio : d'abord dans un poëme intitulé *le Poëme des visions*, qui est resté inachevé et dont il a donné des fragments dans les *Nouvelles confidences;* puis, plus tard, dans *les Harmonies*. Tandis qu'il était à Florence, il se fit dans les rochers de Tivoli un éboulement qui détruisit la beauté de la grande cascade. « Ce fut, dit M. de Lamartine, un deuil pour toute l'Italie et pour tous les artistes, poëtes ou peintres, nationaux ou étrangers, qui venaient de temps immémorial étudier les formes, les écumes, les poussières humides et les murmures des eaux du *præceps Anio* d'Horace, auprès de ces belles cascades. J'avais passé moi-même bien des heures de mon enfance et de ma jeunesse au bord de ces gouffres, à en respirer la fraîcheur et à en aspirer les éblouissements. Il me sembla que cette catastrophe enlevait un de ses joyaux à la couronne d'Italie, qu'il allait se faire un silence de plus dans la campagne silencieuse de Rome. » Et, dans ce sentiment de regret, il écrivit les vers intitulés *la Perte de l'Anio*.

Le site que représente notre gravure est un des endroits paisibles et pourtant pittoresques du cours du Teverone. C'est un étroit vallon, encaissé dans des collines aux flancs abrupts, et au fond duquel la rivière promène lentement ses eaux entre des rives boisées. On reconnaîtra dans le choix du paysage et dans l'exécution du dessin ce goût pur, élevé, que M. Anastasi a contracté pendant son séjour en Italie, et l'on aura une nouvelle occasion de déplorer qu'une cécité devenue complète ait prématurément mis fin à la carrière déjà si distinguée de ce laborieux artiste.

LA MAIN MALHEUREUSE.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez pages 261, 266, 274, 282.

III. — L'ONCLE DE MUGUETTE.

Aurèle s'était fidèlement acquitté de la commission que Muguette lui avait donnée près du brocanteur de la rue Drouot, le sieur Joseph Sèmegrain.

Celui-ci fit mieux que de répondre par écrit à la lettre de sa nièce, il profita d'un voyage qu'il avait à faire aux environs de Fontainebleau, dans l'intérêt de son commerce, pour venir apporter lui-même sa réponse à Barbizon.

L'oncle de Muguette était un petit homme d'environ cinquante ans. Son extrême laideur se compliquait d'une certaine expression de finesse si singulièrement accentuée qu'elle participait à la fois de la défiance et de la ruse. Ses yeux gris, couverts de paupières qu'il tenait pour le plus souvent à demi baissées, son nez busqué, sa bouche mince, ses mouvements anguleux, son vêtement d'une vétusté manifeste, mais d'une propreté irréprochable, faisaient de lui le type complet de ces marchands, connaisseurs habiles, qui flairent un tableau de maître sous une couche de badigeon, et vendent aux riches héritiers, ambitieux du titre d'amateurs, des galeries de cent mille écus qui leur reviennent à trois mille francs. Si occupé qu'il fût de son négoce, le bonhomme Sèmegrain, bien connu des experts de l'Hôtel des ventes, des étrangers faisant la course aux chefs-d'œuvre et des artistes modernes à la recherche d'un débouché, gardait cependant dans son cœur, demeuré vulnérable, une affection paternelle pour Muguette, la fille unique de Justine Rabotte, sa sœur. Comme il ne s'était pas marié, le brocanteur, en vieillissant, s'attachait davantage à l'héritière des billets de banque qu'il entassait dans son coffre-fort. Muguette, sans y tâcher, exerçait sur lui une influence dont il ne cherchait pas à se défendre. Souvent il se demandait s'il ne devrait pas l'arracher à la vie pénible qu'elle menait à la campagne pour lui donner place et emploi dans son magasin d'objets d'art et de curiosités. L'écorce rustique dont la nature intelligente de Muguette s'était revêtue, par l'habitude du travail aux champs et à la ferme, était l'unique cause du

retard que mettait l'oncle Sèmegrain à l'accomplissement de son projet en faveur de l'amie de Maurice; il l'ajournait, mais n'y renonçait pas. Chaque année, depuis qu'elle avait atteint l'âge de douze ans, celle-ci passait à Paris un mois de vacances. Au milieu des merveilles entassées dans le magasin du brocanteur, elle s'initiait aux belles et curieuses choses dont il faisait collection. Le goût lui tenait lieu de savoir. Sans doute, elle ne pouvait dire précisément pourquoi tel tableau avait une valeur, pourquoi telle statuette était en tout point réussie; mais elle possédait si bien le don naturel du goût, qu'elle jugeait sans erreur, et, devant quelque objet d'art que ce fût, l'impression produite lui révélait la perfection de l'œuvre. Sèmegrain se plaisait à développer chez sa nièce le sentiment artistique; mais malheureusement les leçons du brocanteur expert devaient cesser quand arrivait le terme fatal des vacances, et Muguette rentrait alors à la ferme pour y reprendre son existence active. Il y avait loin de ses flâneries dans le magasin de curiosités au labeur des champs, aux soins de la cuisine du logis et à ceux que nécessitait la bonne tenue de la basse-cour; mais le souvenir des belles choses qu'elle avait vues chez son oncle ne s'effaçait pas, et il lui suffisait de fermer les yeux pour se retrouver au milieu de ce sanctuaire de l'art sérieux et de la fantaisie artistique, qui égalait dans son estime les merveilles du palais des *Mille et une nuits*.

C'était jour de marché; Muguette se trouvait seule à la ferme quand Sèmegrain y fit son entrée. Sa première parole, après qu'il eut embrassé la fillette, fut : « J'ai faim. » Un moment après, le vin était tiré, le couvert dressé, et l'omelette dorée fumait sur la table.

— Comme ça, petite, dit le bonhomme en même temps qu'il faisait honneur à la collation si diligemment préparée par Muguette, c'est pour avoir mon avis sur une statue à laquelle travaille ton voisin Maurice que tu te permets de me faire venir de Paris à Barbizon?

— Tout juste, mon bon oncle, et vous n'en êtes pas fâché, puisque cela vous fournit l'occasion de me voir avant mes vacances prochaines; mais il faut que le sujet de votre visite reste un secret entre nous deux. Mme Catherine, la mère de mon mignon parrain, croit à l'avenir de son fils comme à parole d'Évangile, et elle supposerait que je n'ai pas d'amitié pour elle si j'osais avoir l'air d'en douter... Quant à M. Maurice, il est si sûr de son talent que quand il en parle on dirait qu'il ne touche pas du pied la terre. Leur confiance à tous deux devrait me rassurer, et cependant...

— Cependant, Muguette ne partage pas absolument la bonne opinion de la dame Catherine et de l'artiste son voisin.

— C'est vrai, mon oncle; s'il ne s'agissait que de ce qui regarde l'ambition de M. Maurice, je me dirais : Il n'y a pas de mal à ce qu'un jeune artiste vise d'abord plus haut qu'il ne peut atteindre, vu que, plus tard, il ne descendra jamais aussi bas que s'il ne se fût proposé que de se tenir terre à terre. Ce qui m'inquiète et me fait grande pitié, c'est quand je vois Mme Catherine, qui a été si riche, diminuer tous les jours sa dépense... Elle a tout vendu pour faire de son fils un homme célèbre; cela n'aboutit pas selon son espérance, et la misère est proche. Je voudrais vous intéresser à nos chers voisins.

— Tu es une bonne fille, dit le brocanteur en donnant une tape amicale à sa nièce : aussi, dès que j'aurai bu le dernier coup pour faire passer la dernière bouchée, tu me mèneras dans l'atelier de ton artiste.

— Non pas maintenant; il est chez lui, et je ne veux pas qu'il vous voie. Vers les deux heures, il fait régulièrement une promenade avec sa mère; je profiterai de leur absence pour vous introduire dans l'atelier dont je sais où trouver la clef.

— Comme tu voudras, dit Sèmegrain.

Et, repoussant son assiette vide pour indiquer que son appétit était satisfait, il ajouta :

— Tu sais que si tu n'as pas de café à la crème, il n'en faut pas.

— Pas de café! Par exemple! s'écria Muguette, est-ce que je peux oublier que c'est votre meilleur dessert!

Et aussitôt elle enleva l'assiette, le couvert et la bouteille, qu'elle remplaça en quelques secondes par une tasse, un sucrier, une cafetière, et enfin par un pot au lait de forme bizarre qui était plein jusqu'au bord d'une crème appétissante.

L'expert en curiosités, oubliant que le café demande à être pris bouillant, examina longuement le singulier pot au lait. C'était une terre cuite élégante, figurant une touffe de feuilles de fougère dont l'évasement régulier formait une sorte de récipient que cerclait, vers le milieu de sa hauteur, le corps souple d'un lézard.

— N'est-ce pas que c'est gentil? dit Muguette.

— C'est tout simplement un bijou, ma mignonne. Où diable as-tu rencontré cela?

— Notre voisin Maurice l'a modelé tout exprès pour moi en moins de deux heures; j'ai porté la terre à cuire chez M. Jacob, qui a fait émailler l'intérieur.

— Vraiment! Eh bien, mon enfant, tu peux te vanter d'avoir eu une bonne idée en me priant de venir ici; d'après cet échantillon du savoir-faire de ton voisin, je peux lui prédire une fortune.

— Quel bonheur pour sa mère! s'écria la fillette.

Le bonhomme Sèmegrain prit lentement son café, puis il se promena dans le jardin de la ferme, attendant avec impatience le moment propice pour visiter secrètement l'atelier du sculpteur. Muguette se tenait aux aguets. Aussitôt qu'elle eut vu sortir l'artiste et sa mère, elle courut prévenir son oncle, et tous deux, avec des précautions de voleurs, se glissèrent dans la maison de dame Catherine. La clef était à sa place accoutumée, Muguette la prit, s'empressa d'ouvrir la porte qu'elle referma plus vite encore derrière elle dès qu'elle eut introduit le brocanteur expert dans l'atelier. Celui-ci marcha droit à la statue et l'examina silencieusement.

— Ah çà! dit-il entre ses dents, ce M. Leroy a sans doute voulu représenter un acteur tragique de province qui récite son rôle; ce n'est pas à ses compagnons d'armes les Gaulois qu'il parle, c'est aux Romains du parterre. C'est faux, archifaux. Mauvaise école. C'est de la déclamation en sculpture; pas de vérité, pas de grandeur. C'est à la fois exagéré et bourgeois; ça ne vaut rien du tout.

Puis le bonhomme Sèmegrain, regardant la statuette du Vercingétorix, ajouta :

— Avoir si mal tiré parti de ce charmant modèle... A la bonne heure, voilà qui est fin, élégant et naturellement campé!

Muguette essayait de saisir au passage les paroles heurtées que son oncle n'articulait pas toujours très-distinctement. Néanmoins, elle n'eut pas de peine à comprendre que son oncle ne partageait pas à l'égard du Vercingétorix l'opinion favorable de la dame Catherine et les glorieuses espérances de Maurice.

Quand les deux visiteurs eurent regagné la ferme de la mère Rabotte, Muguette entendit le marchand de curiosités, parlant à lui-même, grommeler ainsi :

— Misérable orgueil! combien tu en as perdu de ces artistes qui n'étaient bien doués que pour créer certaines œuvres! Et dire qu'il y en aura toujours qui se refuseront à voir clair dans leur destinée et ne sauront jamais se

contenter des facultés précieuses que le ciel leur a départies. Je n'en connais qu'un seul, poursuivit-il, qui se soit gaiement résigné à être bien lui-même : c'est ce brave Aurèle Morin.

— L'ami de mon parrain qui vous a remis ma lettre? dit Muguette.

— Précisément. Parle-moi de celui-là. Satisfait d'enlever, comme en se jouant, d'un trait de son léger pinceau, des oiseaux admirables, il ne se croit pas appelé à régénérer l'art et mérite à meilleur droit le titre d'artiste que ces pauvres ambitieux, dupes d'eux-mêmes, qui ont annihilé leur talent faute de savoir le circonscrire. Par exemple, ton M. Maurice; il pourrait se faire un nom dans un genre que sans doute il dédaigne, tandis qu'il perd son temps à rêver l'impossible, c'est-à-dire à se flatter qu'on lui permettra de planter son étrange bonhomme sur quelque place publique d'une ville de province.

Comme il parlait ainsi, les yeux de Sèmegrain s'arrêtèrent de nouveau sur le pot au lait modelé pour Muguette, et sa mauvaise humeur se calma comme par enchantement. *La suite à la prochaine livraison.*

LA MÉDECINE ANTIQUE

ET LES BAINS FROIDS EN HIVER.

Est-ce ingratitude? Est-ce quelque autre cause?

Quoi qu'il en soit, c'est bien haut dans l'histoire littéraire qu'il faut aller chercher les premiers traits lancés contre les médecins.

Pline, qui leur a consacré une partie du vingt-neuvième livre de son *Histoire naturelle*, prétend, d'après Cassius Hemina, que Rome sut s'en passer pendant cinq cent trente-cinq ans, ce qui n'empêchait pas qu'on y mourût comme ailleurs. Le premier médecin qui parut dans ses murs ne s'y montra que quatre-vingt-un ans après le premier barbier. Il se nommait Archagathe, et venait du Péloponèse (Pline, lib. VII). Reçu avec de grands honneurs, il fut non-seulement investi du droit de cité, mais logé aux frais du Trésor.

Le vieux Caton protestait contre ces nouveaux venus, et, après avoir proféré contre les médecins grecs mille invectives et mille malédictions, il concluait en disant à son fils : « Je t'interdis les médecins. » Lui-même cependant pratiquait la médecine réduite à un petit nombre de recettes populaires.

Au nombre des célébrités médicales de Rome dont les noms nous sont parvenus, il faut noter deux Marseillais qui tinrent l'un après l'autre, au commencement de notre ère, le sceptre de l'art d'Hippocrate dans la capitale du monde.

Le premier, nommé Crinas, basait toutes ses ordonnances sur des données astrologiques, en quoi il fut imité, si nous en croyons Juvénal (sat. VI), par nombre de dames romaines qui se faisaient un devoir de régler jusqu'à leurs repas sur les formules mathématiques du célèbre Petosiris, astrologue égyptien mentionné par Suidas. Comme toujours, le ton sentencieux et dogmatique de cet habile homme lui valut bientôt la vogue et lui permit d'acquérir une fortune assez ronde pour qu'il pût à ses frais relever les murailles de Marseille, sa ville natale, et de quelques autres cités, en laissant à ses héritiers la somme respectable de 10 millions de sesterces, c'est-à-dire un peu plus de 2 500 000 francs de notre monnaie.

Charmis, son compatriote, se contentait de 20 000 sesterces pour une maladie, suivie de rechute, il est vrai. Il proscrivait l'usage des bains chauds et leur substituait l'eau froide au milieu même de l'hiver, plongeant sans pitié ses malades dans des lacs glacés. Ce système original devint assez à la mode pour qu'il fût de bon ton de s'en déclarer partisan : aussi voyait-on, dit Pline, de pauvres vieux consulaires s'efforcer de roidir leurs membres congelés par ces brutales immersions. Les adeptes de Charmis se faisaient un titre d'honneur du nom de *Psychrolutes*, que Sénèque réclame deux fois dans ses lettres à Lucilius (53 et 83), rappelant à son ami avec quelle stoïque ardeur il se plongeait jadis en plein mois de janvier dans les ondes glaciales d'une fontaine sacrée.

Horace (*Epist.*, I, 15) paraît moins charmé d'un traitement semblable que lui avait ordonné le célèbre Musa, à qui une statue avait été élevée par Auguste pour l'avoir guéri par l'eau froide (Suétone, *Aug.*, 63), et que Scaliger accuse d'avoir tué le jeune Marcellus par le même procédé.

Les matrones romaines, adeptes du culte d'Isis, n'étaient pas mieux traitées par les prêtres de la déesse que leurs pauvres époux par les disciples d'Esculape, et Juvénal (sat. VI) raille leur zèle à briser la glace du Tibre pour s'y précipiter dévotement à trois reprises.

N'était-ce que pour avoir chaud tout le reste du jour, selon le conseil d'Aristote? (*Problèm.*, I, 29.)

AMÉLIORATIONS SOCIALES.

Ces améliorations que les ouvriers demandent, elles ont besoin, pour se réaliser, du concours cordial de tous. Elles ne peuvent se produire que dans des circonstances bien définies. C'est comme ces belles cristallisations, aux prismes réguliers et aux pyramides effilées, qui, pour se former, veulent du calme, et auxquelles l'agitation substituerait un amas de poussière ou une masse confuse. (1)

LE FIGUIER SYCOMORE.

Le figuier sycomore, en arabe *djemmez*, prend en Égypte des dimensions colossales. Il n'est pas rare que son tronc ait de dix à quinze mètres de circonférence. Ce tronc est, en général, très-court; il se divise bientôt en plusieurs grosses branches qui se dirigent horizontalement et s'étendent au loin, de sorte que la largeur de l'arbre est souvent double de sa hauteur. Cette puissante ramure se couvre d'un épais feuillage, qui se renouvelle chaque année au mois de mars, mais qui paraît persistant, les anciennes feuilles ne tombant qu'au moment où poussent les nouvelles. Les vents soufflent en Égypte avec tant de force et tant de continuité que les branches de ce grand arbre gardent la direction que leur a imprimée l'ouragan; elles sont secouées, tordues, et restent longtemps penchées comme des buissons; elles ne reprennent que peu à peu leur attitude naturelle.

Le figuier sycomore produit des fruits qui naissent, non pas à l'extrémité des rameaux, mais sur le tronc même ou sur les branches les plus grosses. Ces figues sont aqueuses, elles ont peu de saveur; elles paraissent néanmoins délicieuses dans un pays brûlant et aride où l'un des premiers besoins de l'homme est de satisfaire sa soif et de se rafraîchir.

Cet arbre est, en outre, très-précieux par la dureté de son bois. C'est avec le bois de sycomore que les anciens Égyptiens fabriquaient ces cercueils qui se sont conservés intacts après plusieurs milliers d'années. Ils s'en servaient aussi pour faire des meubles et des statues. Les Arabes l'ont employé pour la construction des édifices, et particulièrement des mosquées. Toutes les frises de la

(1) Michel Chevalier.

mosquée de Tayloun, au vieux Caire, sont en sycomore.

L'arbre que nous représentons se trouve sur l'El-Esbekyeh, qui est la plus vaste des places du Caire. Cette place est trois fois plus étendue que la place de la Concorde à Paris. Au mois de septembre, quand la crue du Nil atteint son maximum, elle se trouve envahie par l'eau et changée en un lac sur lequel circulent de nombreuses barques qui, le soir, sont illuminées. Pendant l'hiver, la place



Figuier sycomore sur la place Esbekyeh, au Caire. — Dessin de A. de Bar, d'après nature.

Esbekyeh se couvre de verdure; au printemps, elle redevient un champ sec et poudreux.

Le figuier sycomore concourt, avec l'acacia et le dattier, qui sont comme lui les plus grands arbres de l'Égypte, à décorer les jardins du Caire. On s'asseoit sous leur ombrage, dans des kiosques couverts de treillage, et l'on y respire l'air embaumé par les épais massifs de citronniers, d'orangers et de myrtes en fleur.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 86, 126, 173, 189, 238.

De retour à Paris, je reçus un excellent accueil des ministres et de la plupart des seigneurs. M. de Luynes n'était aimé de personne. Les uns étaient jaloux de sa puissance, les autres étaient froissés de son insolence; mais tous étaient d'accord pour le haïr et pour souhaiter sa chute. Je fus informé par eux que M. de Luynes travaillait secrètement contre moi et que, résolu à se venger de ce qui s'était passé entre nous, il se préparait à envoyer son frère en Angleterre avec la mission de se plaindre de moi au roi mon maître et d'obtenir de lui ma disgrâce. Pour mieux assurer le succès de son intrigue, il avait répandu une version qui falsifiait les faits et était arrangée de façon à me donner les premiers torts. Je remerciai mes amis de leurs bons et utiles avertissements; puis, leur ayant raconté de quelle manière les choses s'étaient réellement passées, je fis serment de soutenir ce que j'affirmais avec mon épée, ce que tous approuvèrent.

De retour en Angleterre, je suppliai humblement Sa Majesté, en présence du duc de Buckingham, de me permettre d'envoyer un héraut à M. de Luynes pour le contraindre à me rendre raison de ses mensonges. Le roi ne voulut point tout d'abord m'y autoriser; toutefois il consentit à prendre ma demande en considération, et promit d'y réfléchir. Le duc de Buckingham ayant fait connaître partout l'intention que j'avais de me battre avec M. de Luynes, je devins bientôt l'unique sujet de toutes les conversations, et il n'y eut pas un seul homme ni une seule femme dans le royaume qui ne prît chaudement mon parti contre mon adversaire. La mort du duc de Luynes, qui eut lieu presque immédiatement, mit fin à cet état de choses, et je reçus aussitôt l'ordre de reprendre mon poste d'ambassadeur en France; mais le mauvais état de mes affaires et mes embarras d'argent ne me permettaient pas en ce moment d'affronter les créanciers que j'avais laissés à Paris. Je me vis donc dans la nécessité de prier le roi d'envoyer provisoirement à ma place le comte de Carlisle en qualité d'ambassadeur extraordinaire; et j'eus tout lieu de m'en féliciter, car ce fut grâce à cette circonstance que le comte de Carlisle rencontra M. d'Arnaud, le traître protestant dont il a été question plus haut, lequel avait été caché par ordre du duc de Luynes pour écouter notre conversation devant Saint-Jean-d'Angely. M. d'Arnaud raconta ce qu'il avait vu et entendu, et son récit fut si conforme au mien jusque dans les plus petits détails que le roi mon maître, ayant encore cette preuve irrécusable de la loyauté de ma parole, m'en témoigna sa haute satisfaction, et sa confiance en moi fut depuis lors encore plus inébranlable.

Lorsque j'eus rétabli mes affaires et que mes dettes furent toutes payées, je me mis à la disposition du roi; et l'ayant prié de vouloir bien me faire connaître ses instructions, voici la réponse qu'il daigna m'envoyer par le comte de Carlisle : Sa Majesté se fiait si complétement à ma sagesse et à mon dévouement qu'à l'avenir elle s'interdisait d'enchaîner ma liberté d'action, désirant que celle-ci fût absolue et que je me sentisse le maître d'agir et de décider selon mon jugement. Sa Majesté ajoutait que, dans les temps difficiles et agités où nous vivions, la célérité et la promptitude des résolutions étaient les premières conditions d'une bonne politique; et que, vu les inévitables retards et la lenteur des communications, les ordres de vieille date qu'il me ferait parvenir n'auraient aucun rapport avec les exigences que de nouvelles éventualités pourraient faire naître. Elle pensait, en conséquence, qu'il était préférable de ne point me lier par des instructions dont les événements du lendemain pouvaient annuler l'opportunité; et elle s'en remettait, avec une entière sécurité, à ma prudence et à ma fidélité. Je répondis au comte de Carlisle que loin de me réjouir d'une telle marque de confiance, je m'en sentais accablé, et que cette liberté illimitée impliquait une responsabilité qui m'effrayait. Je suppliai donc le roi de vouloir bien me faciliter ma tâche en me traçant une ligne de conduite que je m'engageais à suivre avec la plus rigoureuse exactitude. Le comte me rapporta une seconde réponse qui était toute semblable à la première. Le roi persistait dans son refus, voulant que je n'eusse d'autre guide que mon jugement et ma conscience; et pour que je fusse sans inquiétude, il promettait, en cas d'insuccès, de n'accuser que les circonstances, et de ne s'en prendre qu'à elles s'il m'arrivait jamais de ne pas réussir dans la mesure de mes intentions et de mes efforts.

Trouvant le roi inébranlable, je pris humblement congé de lui et de mes amis à la cour, et je me mis en route muni de 3000 livres sterling (75000 fr.). A Paris, on me fit une réception brillante, le duc de Luynes n'y ayant point laissé un seul ami. La reine était au nombre, j'ose même dire en tête, de ceux qui le regrettaient le moins. Je me souviens qu'un jour, étant admis à une audience, je lui demandai jusqu'à quel point j'eusse pu compter sur son appui contre M. le duc de Luynes. Elle me répondit que, malgré sa haine, on l'eût certainement persuadée et au besoin forcée à soutenir l'homme qu'elle détestait. « Mais, repris-je en espagnol, comment contraindre une reine? » Elle se contenta de sourire sans répondre, et la conversation en resta là.

Les affaires publiques absorbèrent bientôt toute mon attention et la plus grande partie de mon temps. Je m'y consacrai avec un redoublement de zèle, afin de me montrer digne de cette liberté absolue dont le roi mon maître avait daigné m'honorer. J'eus le bonheur de voir réussir toutes mes négociations, et Sa Majesté n'eut qu'à se féliciter de la confiance qu'elle m'avait accordée; car je défendis partout avec succès, en France, en Allemagne, et dans toute la chrétienté, les intérêts et l'honneur de la couronne d'Angleterre.

Au plus fort des guerres d'Allemagne, plusieurs gentilshommes français vinrent me trouver, en me priant de les aider à entrer au service de la reine de Bohême, dont ils désiraient défendre la cause. Je fis pour eux tout ce qu'il me fut possible; mais après la bataille de Prague, qui amena le triomphe des Impériaux, les efforts des Français furent impuissants. Je reçus, vers cette époque, la visite du duc de Crouy, l'ambassadeur représentant la cour de Bruxelles à Paris, qui se mit à me parler sur un ton de fanfaronnade, disant qu'il était bien évident maintenant que le monde entier était inévitablement condamné à plier le genou devant l'Espagne. Je lui répondis que, grâce à Dieu, l'Angleterre n'en était pas encore là, et que si jamais un tel malheur nous arrivait, nous nous consolerions en pensant que d'autres pays, et notamment le sien, avaient été asservis longtemps avant nous. Ma réponse fut très-approuvée par les Français, qui se réjouirent de la leçon qu'elle contenait pour le ministre d'un pays conquis, et de la façon sanglante dont je lui faisais sentir qu'en tombant sous le joug espagnol, les autres peuples de l'Europe ne feraient, au surplus, que suivre l'exemple des Pays-Bas autrichiens.

C'est vers cette époque qu'il faut placer l'épisode du mariage projeté et manqué entre le prince de Galles et la sœur de la reine d'Espagne. La France, qui redoutait de nous voir sacrifier l'alliance française à l'alliance espagnole, vit ce dessein avec méfiance, et j'eus fort à faire pour calmer les susceptibilités et les jalousies qu'il éveilla

à la cour et autour de moi. Le comte de Gondomar, auteur de l'intrigue, vint me voir un matin en arrivant d'Espagne, et, après avoir échangé les salutations d'usage, il me dit qu'il partirait le lendemain pour l'Angleterre, et qu'il me serait fort obligé si je lui prêtais mon carrosse pour quitter la ville. Je lui répondis, en souriant, que je ne croyais guère qu'il pût avoir besoin de mon carrosse, puisqu'il avait à sa disposition ceux du nonce du pape et des ambassadeurs de l'empereur et du duc de Bavière, mais que je le soupçonnais un peu de désirer de monter dans le mien pour exciter la jalousie des Français, en leur faisant croire que l'Angleterre était au mieux avec l'Espagne. Gondomar, se voyant deviné, rit de bon cœur et me dit :

— Au moins, ne pourrez-vous pas m'empêcher de dîner avec vous!

Je lui répondis, toujours sur le même ton de plaisanterie, que je le priais de m'excuser, mais que je n'oserais certainement pas inviter le représentant d'un si puissant monarque à partager mon modeste ordinaire. En même temps, désirant qu'il sût à quoi s'en tenir sur ce que j'appelais « mon ordinaire », je fis conduire les gentilshommes de sa suite dans ma cuisine, où ils trouvèrent trois broches garnies de viandes rôties, plusieurs pots de viande salée et marinée, un four bourré de pâtés et de volailles, un dressoir couvert de tartes, de gâteaux et de sucreries. Quand Gondomar apprit par ses gentilhommes, qui revinrent auprès de lui tout émerveillés, en quoi consistait ce dîner que je prétendais indigne de lui, il me tendit franchement la main et me dit qu'il m'estimait d'autant plus que je n'avais pas été dupe de ses ruses, et qu'à l'avenir je pouvais compter sur son amitié. Et ce ne fut pas de sa part une vaine parole, car le duc de Lennox et le comte de Pembroke me rapportèrent plus tard l'un et l'autre que Gondomar fit mon éloge partout en Angleterre, vantant mon tact et mon habileté, et répétant sans cesse que, bien qu'il eût un grand respect pour la diplomatie anglaise, il n'aurait jamais cru un Anglais capable de se tirer d'affaire avec tant de finesse et une si parfaite courtoisie.

C'est ce même Gondomar qui avait poussé le roi Jacques à signer un traité avec l'Espagne et à envoyer son fils Charles à Madrid. Après bien des hésitations, il fut décidé que le prince traverserait la France, déguisé et accompagné seulement du duc de Buckingham et de deux autres gentilshommes.

Arrivés à Paris, ils allèrent se loger dans une auberge de la rue Saint-Jacques, où ils tinrent conseil à eux quatre pour savoir s'il fallait ou non me faire prévenir. La discussion fut très-vive ; mais le prince, qui tenait beaucoup à ce que son voyage restât secret, finit par leur persuader qu'il valait mieux que je ne fusse pas averti, attendu que j'étais trop bien connu à Paris pour ne pas risquer d'être reconnu et suivi si je me rendais auprès de lui, ce qui ferait infailliblement tout découvrir. Malgré cet excès de prudence, le prince ne crut pas devoir se priver de sortir le lendemain pour visiter la ville. Il faillit se faire reconnaître par une fille de chambre qui lui avait vendu du linge à Londres, et qui, en le voyant passer, s'écria : « Tiens, voilà le prince de Galles! » Heureusement, il put s'échapper et elle n'osa pas le suivre. Le lendemain, il avait quitté Paris et courait sur la route de Bayonne.

Je ne me doutais absolument de rien, quand un certain Écossais, nommé Andrews, vint me trouver ce même soir fort tard, et me demanda si j'avais vu le prince.

Je crus d'abord qu'il me parlait du prince de Condé, qui était encore en Italie, et mon étonnement fut si grand quand je compris qu'il était question du prince de Galles, qu'il fallut, pour me convaincre d'une chose si invraisemblable et si extraordinaire, qu'il me la répétât à plusieurs reprises et en l'affirmant sous serment. Il me raconta ensuite qu'il était chargé par le roi Jacques de suivre le prince et de veiller sur lui, et que Sa Majesté me faisait prier de faire tout ce qui dépendrait de moi pour que le prince ne courût aucun danger pendant son séjour en France. Cette recommandation m'obligeait à une démarche officielle. Le lendemain, de bonne heure, je me rendis chez M. Puisieux, secrétaire d'État, et je lui demandai une audience immédiate. Puisieux me fit répondre qu'il était encore couché, qu'il avait des affaires importantes à terminer pour le service du roi, et qu'il me priait de vouloir bien lui accorder une heure. Je lui fis dire que je ne lui accordais pas plus d'une minute, et que je lui demandais la permission de me rendre sur-le-champ près de son lit. Me voyant décidé, il prit le parti de se lever, et, ayant passé une robe de chambre, il m'aborda avec ces mots :

— Je sais ce qui vous amène, sans que vous ayez besoin de me le dire. Votre prince est parti ce matin pour l'Espagne, et je vous promets que nous ne mettrons pas d'entraves à son voyage.

Je lui répondis que je me fiais à la parole d'un ministre d'État, et que, du moment qu'il m'assurait que le prince pouvait librement traverser la France, je n'avais plus rien à lui demander. En le quittant, je me hâtai d'envoyer une dépêche au prince, pour le prier de quitter au plus vite le territoire français, et surtout d'éviter d'avoir des rapports avec ceux de la religion ; car, bien que le ministre français eût tout fait pour me rassurer, on ne demanderait certainement pas mieux que de trouver quelque prétexte pour le retenir et faire manquer le but de son voyage.

Grâce à l'ignorance du gouverneur de Bayonne, qui m'avoua plus tard qu'il avait longuement examiné le prince sans se douter de son identité, celui-ci put enfin gagner la frontière espagnole et arriva sain et sauf à Madrid.

La fin à une autre livraison.

MENTEURS.

Les menteurs les plus redoutables ne sont pas ceux qui ont la réputation de mentir.

Louis DEPRET, *l'Album de Karl.*

LE FLEUVE AMOUR

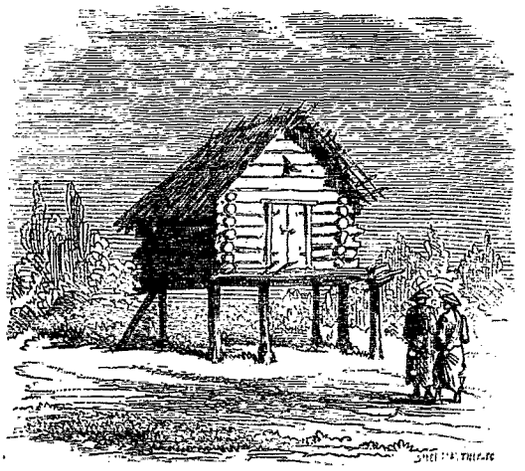
ET SES CURIOSITÉS ETHNOGRAPHIQUES.

Fin. — Voy. p. 239, 279.

Les filets de pêche, travaillés par ces femmes industrieuses auxquelles un labeur assidu ne laisse point un moment de repos, sont en effet des instruments bien précieux pour les Gholds ; ils leur fournissent tout à la fois une nourriture abondante (car il y a peu de fleuves en Sibérie, y compris la Léna et l'Obi, aussi poissonneux que l'Amoûr) et des vêtements imperméables à la pluie. Les Gholds ont bien quelques vêtements de drap et de peau, qu'ils couvrent de leurs chaudes fourrures ; mais ils se vêtissent en général des peaux à demi transparentes de maints grands habitants du fleuve, ce qui les a fait surnommer par les Chinois les *Jui-pkhi-ta-tsi* (les indigènes vêtus de peaux de poisson). Rien de plus curieux du reste que ces habits étranges, adoptés également par les Mangounes, et qui affectent la forme d'une longue chemise ; ils sont ornés d'arabesques en couleurs découpées « également en peaux de poisson. Pour teindre ces peaux en couleur azurée, que les indigènes affectionnent tout particulièrement, ils emploient une plante nommée *Czacha*

(*Comelyna communis*); mais on ignore quelles sont les plantes qui leur fournissent les couleurs jaunes, rouges et vertes. Au reste, les peaux teintes en couleur déteignent très-vite. »

Quel va être définitivement ou quel a été pour ces pauvres gens le résultat de leur contact avec les Européens? On aimait à entendre dire, il y a une douzaine d'années, à M. C. Sabir : « Les mœurs des Gholds sont essentiellement patriarcales; la confiance et la probité règnent



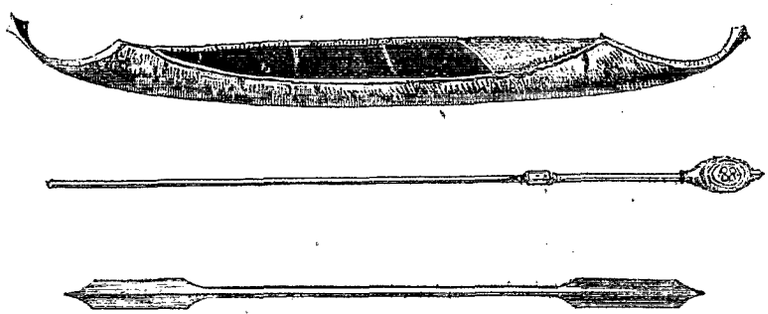
Magasin gholde.

parmi eux : leurs maisons n'ont ni serrures ni verroux; toutes leurs richesses sont déposées dans des magasins construits sur quatre pieux, élevés de terre à la hauteur d'une sagène, et qui ne sont ni fermés ni gardés. »

La pirogue dont les Toungousses voyageurs font usage pour porter au loin leurs pelleteries sur le fleuve Amoûr est faite d'écorce de bouleau. Sur les bords de l'Amoûr, comme sur les bords du Saint-Laurent, ce bel arbre atteint une hauteur de 40 à 50 pieds (1). On a dit avec raison que c'est « le dernier des végétaux ligneux que l'on rencontre en s'élevant vers la cime des monts ou en se dirigeant vers les régions polaires. » Dans ces contrées aussi, l'écorce du bouleau est plus unie que sous nos climats, et peut se détacher en plus grandes bandes que sous nos latitudes.

La carcasse de ces pirogues est calculée avec un art infini; il faut les revêtir avec soin de ces bandes d'écorce qu'il est indispensable d'attacher entre elles par des sutures solides et de rendre imperméables à l'action de l'eau. Heureusement pour les navigateurs aventureux qui traversent de si grands cours d'eau, dans cette région inhospitalière, le goudron et les graisses d'espèces diverses ne manquent point pour donner toute sécurité aux voyageurs qui s'aventurent sur ces frêles esquifs. Les Toungousses, les Gholds et les autres peuples sibériens, ont le génie des constructions maritimes adaptées à leurs besoins. On parle de certaines pirogues, d'une rare élégance, qui sont encore bien plus légères que les baïdarques en écorce de bouleau. La carcasse, construite en courbes de tremble ou de peuplier, est revêtue de peaux de poisson. C'est à l'aide de ces embarcations solides et légères que les Nevelsky et les Taitchef, navigateurs intrépides, chercheurs infatigables, ont pu, vers l'année 1850, s'assurer que des mers d'Okstock on pouvait pénétrer dans les embouchures parfois ensablées du fleuve Amoûr.

« Le navigateur sibérien se sert d'une pagaie à double pelle qu'il tient par le milieu avec les deux mains, et, en



Canot en écorce de bouleau des Toungousses de l'Amoûr central; — au-dessous, les rames.

frappant l'eau d'un mouvement vif et régulier, d'abord d'un côté et ensuite de l'autre, il donne une vitesse considérable au bateau en suivant une ligne droite. Lorsque le pagayeur est énergique et adroit, on évalue à trois milles par heure le chemin qu'il peut faire. » (1)

On a signalé, en ces derniers temps, des gisements de charbon de terre sur l'île de Séghalien, qui appartient aux Russes, et nous ne serions pas surpris si bientôt les pirogues étaient remplacées sur le fleuve Amoûr par de nombreux bateaux à vapeur, portant sur leurs ponts Manègres, Orotchones, Daouriens, Birars, Gholds, Ssamaghers, Mangounes, Negda et Ghiliakes, etc. Dès l'année 1858, on a vu un pyroscaphe sillonner les eaux de Soungari, l'un des affluents du grand fleuve.

Tous ces noms de peuples que nous venons d'énumérer plus haut, et que l'autorité russe convie à la fraternité, semblent au premier abord représenter une population nombreuse, agglomérée sur certaines portions de ces rivages à peine connus. Il n'en est rien, et il est telle de ces peuplades qui ne compte guère dans les recensements opérés il y a une dizaine d'années que pour trois cents individus. Les peuplades les plus considérables ne s'élèvent pas souvent à plus de quinze cents âmes.

Les dernières nouvelles positives venues de cette portion intéressante de la Sibérie font supposer que certains mystères historiques dont cette contrée était environnée vont se dissiper. Le plus grand sinologue que possède la Russie, l'archimandrite Palladius, a étudié par ordre de son gouvernement les pays baignés par l'Amoûr et par l'Ossouri, et il a terminé ses investigations par un séjour de plusieurs mois à Pékin en l'année 1870. Les rapports que l'on attend de ce savant seront insérés dans les Mémoires de la Société de Saint-Pétersbourg, et ils doivent être accompagnés, dit-on, de la grande carte en sept feuilles dressée par M. Nakhwalynk durant la même expédition.

(1) Voy. à ce sujet Kracheninikow, *Voyage en Sibérie, contenant la description du Kamtchatka*; — Choris, *Voyage pittoresque autour du monde*; — l'amiral Wrangell, *Voyage en Sibérie*, 2 vol. in-8.

(1) Chez les Canadiens, c'est le bouleau désigné par les botanistes sous le nom de *Betula papyracea* qu'on emploie à ce genre de construction.

LA PÈLERINE.



Salon de 1872; Peinture. — Retour du pèlerinage, par Jules Salles. — Dessin de Yan' Dargent.

Le sujet traité par M. Jules Salles, et que reproduit notre gravure, n'est pas de ceux qu'on invente. L'artiste a dû être témoin de cette scène. Une toute jeune femme, presque une enfant, est à genoux dans la basilique de Saint-Pierre de Rome ; elle vient de se prosterner devant le saint, et, avant de sortir du temple, elle fait une dernière prière. A côté d'elle, sur les dalles, est posé un berceau ou plutôt une corbeille pareille à celles dans lesquelles on met des fruits, et dans cette corbeille, sous un morceau d'étoffe soutenu par l'anse, et qui sert de rideau, repose un nouveau-né. La jeune mère vient de loin, du fond des campagnes napolitaines, et le sentiment qui l'a poussée à entreprendre ce pèlerinage se devine sans peine. Elle a seize ans, et elle s'est vue devenir mère ; elle est pauvre ; celui à qui elle a associé son sort parce qu'elle l'a aimé, gagne tout au plus assez pour assurer le pain du ménage ; pendant qu'il travaille aux champs ou qu'il mène paître les troupeaux, elle a réfléchi seule dans sa masure, en allaitant son enfant, et elle a eu peur : ce fils, comment l'élever, comment le préserver de tant de privations, de tant de dangers qui le menacent ? elle, si jeune, qui ne sait rien, qui n'a rien ! Un profond découragement, un désespoir violent s'est emparé d'elle. Alors une idée, comme un trait de lumière, a pénétré dans son cœur : ce qu'elle ne peut faire, un plus puissant qu'elle le fera. Elle ira implorer l'assistance d'un saint, du plus grand des saints, celui qui est le maître du Paradis et qui se tient le plus près du trône de Dieu. L'église où habite son image est bien loin, mais n'importe, elle ira jusque-là. Et un jour elle a placé son petit enfant dans une corbeille, elle l'y a couché le plus mollement possible, elle a passé l'anse à son bras, et, le bâton de pèlerin à la main, elle s'est mise en route. Elle a marché bien des jours, sous un soleil brûlant, dans la poussière des routes, demandant son pain aux portes ouvertes, couchant dans la salle basse d'une auberge, dans l'étable d'une ferme. Enfin, elle est arrivée à Rome, elle a vu le saint qu'elle est venue implorer, et elle l'a supplié en pleurant à ses pieds. Maintenant, elle va repartir pleine de courage ; tout est changé à ses yeux ; son enfant a un protecteur qui veillera sur lui ; il ne peut plus lui arriver malheur ; ou, si le malheur arrive, ce ne sera plus de sa faute, à elle, ce sera la volonté de Dieu ; elle sera bien affligée, mais, du moins, elle ne s'accusera pas. Elle peut à présent accepter sa faiblesse, son dénûment ; elle a mis le ciel de moitié dans sa maternité ; elle l'a rendu responsable de la destinée de son enfant.

LA MAIN MALHEUREUSE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261, 266, 274, 282, 290.

— Voilà ce qui s'appelle la nature artistement traduite, embellie par le goût, sans préjudice pour la vérité. Ces feuilles sont d'une finesse merveilleuse, ce lézard vit et frétille ; on voit se soulever sa petite poitrine, ses yeux ronds interrogent ; il se cramponne au feuillage avec un mouvement naturel. C'est une chose parfaitement réussie.

M. Sèmegrain se tut un moment ; puis, tout à coup, se tournant vers sa nièce, il lui demanda :

— Veux-tu me vendre ce bibelot-là ?

— Jamais, mon oncle... Songez donc, un cadeau de mon mignon parrain ! Si je m'avisais de m'en défaire, il

me jugerait intéressée et, qui pis est, ingrate... Si vous désirez quelque chose de lui, faites-lui vous-même une commande.

— Une commande de ma part, à lui? riposta le brocanteur; sa vanité me répondrait par un refus. Dussé-je lui prouver qu'il obtiendra ainsi la célébrité qu'il ambitionne, ton Maurice repousserait dédaigneusement un succès étranger à ce qu'il appelle le grand art. Sa folie consommera la ruine de sa mère en même temps que son propre malheur, et pourtant, je le répète, ce garçon a une fortune au bout des doigts.

— En ce cas, observa Muguette, il faudrait tâcher de l'amener à changer de direction sans qu'il pût s'en douter, et le forcer à se rendre célèbre malgré lui; mais ce sera difficile.

— Tu veux dire impossible; on ne parviendra jamais à lui faire comprendre que lui, qui se croit capable de reproduire avec génie la figure humaine, n'a été doué que du talent nécessaire pour copier avec grâce, finesse et vérité, les petites herbes et les petites bêtes du bon Dieu.

Souriant à une arrière-pensée, Muguette répliqua, après quelques secondes de réflexion :

— Qu'importe qu'il ne sache pas ce que vous pensez du parti qu'il devrait prendre pour tirer profit de son talent, si, pour son bien, on lui fait faire ce qu'on veut.

— Toi, tu lui ferais modeler des pots à lait comme celui-ci?

— Et bien d'autres choses encore; mais à la condition que, grâce à vous, il y gagnera, comme vous le dites, de la réputation et une fortune.

— Quant à cela, je t'en donne ma parole d'honneur.

— Ça me suffit, votre parole vaut un contrat; c'est comme de l'or en barre pour nos voisins. Mais d'abord, dites-moi, combien estimeriez-vous un pot au lait tel que le mien?

— Pour le marchand, cinquante écus.

— Et trois cents francs pour la clientèle?

— Naturellement.

— Et vous lui en prendriez?

— Autant qu'il en voudrait faire.

— Je me charge des commandes, reprit joyeusement Muguette. Et, tendant la joue, elle ajouta : — Je réclame d'avance mon droit de commission.

— Diable de petite fille, comme elle entend les affaires, dit le bonhomme Sémegrain en l'embrassant.

La mère Rabotte revint du marché; dans un signe d'intelligence, l'oncle et la nièce se recommandèrent mutuellement le silence sur le motif du voyage à Barbizon, et l'on ne s'entretint plus que des affaires de la ferme et des intérêts journaliers du commerce. Vers la chute du jour, on reçut un autre visiteur chez les amis de Maurice Leroy: Muguette poussa un cri de joie en reconnaissant Aurèle.

— La fillette aux oiseaux, dit-il, je viens vous payer ma dette.

Et il tira d'un carton à dessins une ravissante aquarelle représentant Muguette entourée de ces hôtes des bois qu'elle avait le talent d'apprivoiser. La ressemblance de la charmeuse était parfaite. Le tourbillon de linots, de bouvreuils et de pinsons, voltigeant autour d'elle, avait été enlevé avec une facilité de pinceau et une spirituelle étude du mouvement qui faisaient de cette aquarelle une véritable œuvre d'art.

— Vendez-moi cela, monsieur Aurèle Morin, dit le brocanteur séduit et à qui l'admiration fit oublier la réserve que tout marchand doit s'imposer pour conclure à son avantage une affaire commerciale. Parlez-moi de cela, ajouta-t-il, pour réjouir les yeux. Comme c'est vivant! comme c'est ensoleillé! La fillette danse et les oiseaux volent; les cheveux de celle-là, les plumes de ceux-ci, s'agitent au souffle de la brise. Si vous en demandez un prix raisonnable, c'est marché fait.

— Cette aquarelle ne m'appartient pas, répondit Aurèle; Muguette a bien voulu poser, et je lui ai promis ce souvenir pour prix de sa séance.

— Mais, reprit Sémegrain, ceci n'est pas une simple fantaisie d'artiste; c'est le portrait de ma nièce, un meuble de famille. Je lui choisirai une belle place chez moi, où Muguette le retrouvera quand je mourrai, puisqu'elle est mon héritière.

— Qu'elle en décide, dit le peintre d'oiseaux.

— Puisqu'on veut bien s'en rapporter à moi, fit Muguette, ma décision sera autant dans l'intérêt de mon oncle qu'au profit de M. Aurèle : ainsi, le marchand commandera à l'artiste un certain nombre d'aquarelles, et, de son côté, l'artiste fera gratis pour le marchand une copie de sa charmeuse d'oiseaux.

L'accord eut lieu entre l'aquarelliste et le brocanteur, suivant les conditions posées par Muguette.

Le souper réunit à la table de la mère Rabotte et de sa fille les deux visiteurs de Paris, ainsi que leurs voisins Catherine et Maurice Leroy. Comme on ne cessait pas de parler de l'aquarelle, la mère du sculpteur, qui se lassait d'attendre qu'on s'occupât de son fils, profita du premier joint pour introduire dans l'entretien la question du Vercingétorix. Ceci amena Maurice à proposer à l'oncle de Muguette de le conduire dans son atelier; mais celui-ci, qui savait trop bien que penser de la statue pour s'exposer à en parler devant l'auteur, prétexta, pour se soustraire à l'invitation, l'obligation où il était de se rendre le soir même à un château situé à deux lieues plus loin et dans lequel une vente importante devait avoir lieu le lendemain. Il partit. Aurèle resta à Barbizon jusqu'au matin du jour suivant.

Au réveil, et prêt à reprendre le chemin de Paris, Aurèle vint voir son ami; Maurice était déjà au travail.

— Je viens saluer le grand Vercingétorix, dit-il en ouvrant la porte de l'atelier.

— Tu vois, Aurèle, il avance.

— Et son auteur en est toujours content, je suppose? insinua le peintre d'oiseaux.

— Regarde et juge, fit le sculpteur en se redressant sur son échelle pour démasquer la statue.

— Souhaites-tu un compliment? demanda Aurèle.

— Non, rien que la vérité.

— Eh bien, franchement, il ne me satisfait pas. Je me représente le héros des Gaules plus fort, c'est-à-dire plus calme; c'est un émeutier que tu représentes, et non pas un libérateur du peuple.

Maurice ne répondit rien; il se contenta de demander d'un ton ironique :

— Tu ne peins toujours que des oiseaux?

— Mon Dieu, oui. Rien que cela, dit Aurèle avec bonhomie. Je m'en tiens à mes chers petits moineaux, par goût et par reconnaissance; ils ne me coûtent pas de mouron, et ils m'en rapportent.

— A chacun sa tâche, sa lutte et sa part de gloire, reprit le sculpteur; je ne te porte pas envie, mais je ne veux pas que tu me plaignes.

Aurèle, qui était au moment de partir, tendit franchement la main à Maurice; ce fut avec une sorte de contrainte que ce dernier répondit à son témoignage amical de fraternité; et quand l'aquarelliste eut franchi le seuil de l'atelier, le sculpteur hocha la tête et murmura avec compassion : « Encore un envieux! » Puis il se remit en devoir de continuer son chef-d'œuvre.

La suite à la prochaine livraison.

LES ÉCOLES PRIMAIRES DE MORCENX

(LANDES).

Les écoles primaires de Morcenx, dans les Landes, ont été fondées par la Compagnie des chemins de fer du Midi.

Le département des Landes est un pays pauvre, où les moyens d'instruction font souvent défaut. Dans la région des Landes proprement dites s'étend une succession interminable de vastes plaines, les unes absolument nues, les autres tapissées de bruyères et d'ajoncs; çà et là quelques massifs de pins, ou parfois une sauvage cabane qui sert de refuge aux bestiaux.

En 1867, sur cent conscrits landais, on en comptait encore trente-sept ne sachant ni lire ni écrire.

« Les habitants des Landes forment pour ainsi dire une race d'hommes à part, que la stérilité de leur pays, la pénurie de leurs ressources, la misère inhérente à la nature de cette triste région, ont rendus malingres, souffreteux et mélancoliques... Pour la plupart, ces paysans, ces simples colons, qui forment la majeure partie de la population des Landes, sont nomades; ils errent dans les plaines avec de nombreux troupeaux qu'ils surveillent du haut de leurs longues échasses; ils couchent sous de misérables charrettes; ils se nourrissent d'un pain grossier et d'une rancidité répugnante; leurs maisons, pendant l'hiver, sont glaciales, à peine fermées par un torchis mal joint, et, pour achever de ruiner un tempérament si éprouvé déjà, ils cherchent trop souvent dans les liqueurs fortes l'oubli momentané de leurs misères. Ces pauvres gens sont naturellement cupides, avares, routiniers, apathiques, encore très-superstitieux. » (1)

C'est là, au milieu d'un désert de sable, au point de rencontre de deux grandes lignes de chemins de fer, que la Compagnie du Midi, à côté d'une gare importante, a fondé, il y a dix ans, un groupe d'écoles primaires.

Rien de somptueux dans l'aspect des écoles de Morcenx. Elles sont installées dans un ancien atelier de dépôt du matériel, construit en planches, et divisé en trois grandes salles de classe, l'une pour les garçons, la seconde pour les filles, la troisième pour les petits enfants. Devant l'école s'étend une pelouse où se dressent des appareils pour la gymnastique. Autour de l'école, un jardin et deux cours séparées forment préau. Le bâtiment contient encore des logements pour l'instituteur et l'institutrice, et une chapelle desservie par le curé de Morcenx, aumônier des écoles.

Cet aumônier vient donner lui-même, dans la chapelle, l'instruction religieuse aux enfants qui fréquentent l'école.

« Les deux salles de garçons, dit M. le professeur Raulin, dans son rapport au Conseil municipal de Bordeaux, ont un aspect tel qu'on se croirait transporté dans le compartiment du Wurtemberg à l'Exposition universelle de 1867.

» Le plafond est un planisphère céleste offrant les constellations visibles au-dessus de l'horizon; les murs sont couverts de tableaux pour l'enseignement ordinaire, de cartes géographiques et surtout de tableaux relatifs aux diverses fonctions de la vie animale, aux animaux, aux végétaux et à la géologie. Deux vastes armoires vitrées renferment quelques instruments simples de physique et de cosmographie, quelques modèles de plantes du docteur Auzoux, des collections de chimie, de zoologie, de botanique, de géologie, et aussi de matières premières utiles avec leurs préparations et emplois divers (coton, laine, tissus, métaux, substances colorantes, etc.), notamment une série très-complète de tous les produits du département des Landes. »

(1) *Géographie de la France*, par Lavallée et J. Verne.

Telle est la maison. On y compte aujourd'hui 196 élèves, dont 120 garçons et 76 filles. Les classes ont lieu de dix heures du matin à six ou sept heures du soir.

Les enfants des employés de la Compagnie sont admis gratuitement; les autres élèves payent 2 francs par mois.

Les enfants des agents qui résident dans les localités environnantes, souvent à plus de 20 kilomètres, prennent les trains dans les stations et sont conduits gratuitement à l'école dans un wagon spécial. N'est-il pas curieux de voir des troupes de babys que la vapeur emporte ainsi de leur chaumière à l'école? Dans ce pays marécageux, terre classique des échasses, quelques écoliers peut-être, plus voisins de Morcenx, s'y rendent perchés sur les bâtons qui allongent leurs petites jambes; mais les autres y courent avec une vitesse de 40 kilomètres à l'heure. Le petit Poucet mettait ses bottes de sept lieues pour échapper à l'ogre fantastique des contes de Perrault; nos petits Landais se jettent en wagon pour fuir à toute vapeur l'ogre de l'ignorance, l'ogre véritable qui dévore les pauvres gens!

L'organisation de ces belles écoles, dont l'installation a coûté, en 1864, environ 35 000 francs, est due à M. G. Simon, directeur de l'exploitation, à M. Surell, ingénieur des ponts et chaussées, administrateur de la Compagnie, et à M. Bellier, chef de la division centrale.

La dépense annuelle s'élève à près de 5 000 francs. L'instituteur, dont l'école renferme quatre-vingt-dix élèves, reçoit 1 500 francs, plus environ 400 à 500 francs, montant des rétributions scolaires payées par les enfants étrangers à la Compagnie. L'instituteur-adjoint a 1 200 francs. L'institutrice, dont l'école compte soixante élèves, reçoit 900 francs, plus environ 400 à 500 francs de rétributions scolaires.

La section des petits enfants, qui compte trente élèves, est confiée à une directrice surnuméraire, dont le traitement est de 360 francs.

L'instituteur, l'institutrice, l'instituteur-adjoint et la directrice de la petite classe, reçoivent en outre, gratuitement, un logement avec jardin, le chauffage et l'éclairage.

L'aumônier reçoit 300 francs.

Ces traitements réunis s'élèvent au chiffre total de 4 260 francs, auquel s'ajoutent diverses indemnités pour une maîtresse d'ouvrage qui donne des leçons de couture, pour le jardinier qui enseigne l'horticulture, et quelques frais de mobilier et de fournitures.

Voici le programme officiel de ce qu'on enseigne tel qu'il résulte du dernier *Palmarès* de la distribution des prix :

Lecture raisonnée des imprimés et des manuscrits. — Écriture pour tableaux de comptabilité. — Orthographe, grammaire; analyse et exercices de mémoire. — Style épistolaire, narration écrite et narration parlée. — Arithmétique, calcul, système métrique, problèmes et comptabilité d'une famille. — Histoire, géographie, cartes de géographie dessinées de mémoire et voyages. — Dessin linéaire et d'ornement, notions élémentaires de géométrie et d'arpentage. — Éléments de cosmographie et de mécanique. — Éléments de physique et de chimie. — Éléments d'histoire naturelle, de géologie, de botanique et de zoologie. — Jardinage, greffe et taille des arbres. — Éléments d'hygiène. — Gymnastique et exercices militaires. — Instruction morale et religieuse.

« Un certain nombre de jeunes garçons sortent chaque année de ces écoles, à partir de quinze ans, pour entrer au service de la Compagnie des chemins de fer du Midi en qualité d'élèves comptables, d'élèves facteurs ou d'apprentis ajusteurs. Leur traitement est, au début, de

360 francs par an. Il s'élève aujourd'hui, pour quelques-uns d'entre eux, les plus anciens en grade, à 1 080 francs. Ces agents, admis très-jeunes, peuvent aspirer à des positions avantageuses dans un avenir assez prochain. D'autres élèves se préparent pour l'école d'Angers, ou pour l'obtention du brevet de capacité.

» Quant aux jeunes filles, plusieurs entrent au service de la Compagnie en qualité de receveuses. D'autres cherchent à obtenir le brevet d'institutrice. La plupart enfin, en quittant les écoles, utilisent l'habileté qu'elles y ont acquise dans les travaux manuels et gagnent leur vie comme couturières, lingères ou repasseuses.

» On voit que si, d'une part, les écoles de Morcenx offrent aux familles un avantage incontestable, elles constituent pour la Compagnie une pépinière d'employés d'une éducation bien supérieure à celle de la population de ces contrées. »

On s'occupe à Morcenx des trois éducations nécessaires :

Éducation de l'intelligence ;

Éducation physique ;

Éducation morale, qui forme le caractère et la volonté.

La lecture est rendue intéressante pour l'enfant par le choix des sujets appropriés à chaque âge et par l'explication des textes.

La langue française est enseignée d'après la méthode la plus rationnelle, celle qui met l'exemple avant la règle. Les élèves sont exercés aux narrations écrites et aussi à raconter verbalement pour arriver à une élocution nette et facile. Des exercices de style épistolaire, sur des sujets qu'ils sont quelquefois autorisés à choisir eux-mêmes, permettent d'apprécier leur jugement et fournissent l'occasion de le redresser s'il y a lieu.

Les travaux de calligraphie et la confection d'états de comptabilité sont un exercice spécial très-utile pour les garçons, destinés pour la plupart à devenir des employés de la Compagnie.

On enseigne l'histoire de France, en insistant sur les grandes époques de la vie nationale. On s'attache, par l'exposition des faits, à former le jugement des élèves et à leur inspirer l'amour de la patrie.

Quant à la géographie, plusieurs enfants ont, en peu d'instants, en présence de M. Raulin, esquissé à la craie, sur le tableau noir, des cartes de France, la carte des Landes et de la Gironde, en y indiquant les cours d'eau et les lignes ferrées.

L'arithmétique, on l'a vu par le programme des matières de l'enseignement, est appliquée aux opérations pratiques, et notamment à la comptabilité d'une famille.

Les enfants sont initiés aux mystères de la télégraphie. L'épreuve faite sur quatre élèves a montré qu'ils étaient en état de diriger une station ; une dépêche a été transmise par eux avec célérité et exactitude. Ces écoliers ont sous les yeux une machine électrique, une petite pile dont on explique l'action en leur montrant les fils télégraphiques de la voie, et des modèles réduits du matériel des chemins de fer. Plusieurs ont pu répondre d'une manière très-satisfaisante à des questions relatives au fonctionnement de la machine à vapeur.

Il y a dans l'école quelques appareils, entre autres un alambic tel que ceux dans lesquels on distille l'essence de térébenthine ; on donne aux élèves des notions élémentaires sur la composition de l'eau et de l'air, sur la nature du feu, sur les eaux potables, sur les eaux minérales si abondantes aux environs de Morcenx, sur la fabrication du gaz d'éclairage, etc.

On fait aussi comprendre aux enfants les merveilles du corps humain, respiration, circulation, digestion. Un élève, mis en présence d'un tableau de l'appareil digestif, a montré, par la promptitude et la netteté de ses réponses, qu'il avait dans l'esprit autre chose qu'une leçon apprise par cœur.

On fait de la botanique pour permettre aux enfants de distinguer facilement les végétaux utiles des plantes nuisibles. On leur fait connaître les principales espèces forestières employées pour la construction, la charpenterie, la menuiserie, le charronnage. Dans les promenades faites avec le maître, les plantes qui couvrent le sol sont soigneusement cueillies et classées. En automne, la curieuse végétation cryptogamique intéresse vivement les jeunes écoliers, qui arrivent facilement à distinguer les champignons vénéneux d'avec les champignons comestibles.

Le jardin botanique de l'école contient des spécimens des principales familles de plantes, et les végétaux dont l'emploi pour l'alimentation, l'industrie ou la pharmacie, doit être particulièrement signalé.

Chaque enfant des divisions supérieures a son jardinet qu'il dirige, où il doit soigner et conduire un arbre fruitier, et où il récolte lui-même des fruits et des légumes qu'il est fier d'apporter à sa famille. Des questions ont été faites devant l'inspecteur sur la taille et la greffe des arbres qu'enseigne un jardinier de Morcenx. Des élevages de vers à soie et d'abeilles ont fourni matière à des réponses intéressantes. On a interrogé aussi les enfants sur le pin des Landes, sur la préparation et l'emploi de ses divers produits, résine, essences, huiles de résine, colophanes, qui font partie des collections de l'école. Les élèves des deux premières divisions possèdent des notions très-étendues sur cet arbre précieux, appelé par les habitants des Landes l'*arbre d'or*.

On enseigne un peu de géologie. Lors d'un petit pèlerinage scientifique qui avait pour but une fontaine d'eau chaude située à Dax, l'inspecteur a profité de l'occasion pour faire voir aux enfants une mine de sel gemme, et pour leur faire remarquer dans les environs, à 30 kilomètres de la mer, des couches marines à coquilles, les unes encore horizontales, les autres fortement redressées par les soulèvements.

Pour l'astronomie, à l'aide du plafond de la salle de classe qui représente le ciel étoilé, les petits Landais apprennent, comme les bergers chaldéens, à connaître les constellations. De plus, une des plus grandes fêtes que l'on puisse procurer aux enfants des divisions supérieures, c'est de leur permettre, quand le temps est propice, de coucher à Morcenx pour assister en plein air, par une belle nuit, à des démonstrations astronomiques.

Enfin, dans le jardin de l'instituteur, est installé un petit observatoire météorologique, où les enfants reçoivent des notions de météorologie et apprennent à connaître l'usage du baromètre, du thermomètre et du pluviomètre.

La fin à une prochaine livraison.

CRUSTACÉS COMESTIBLES DE NOS COTES

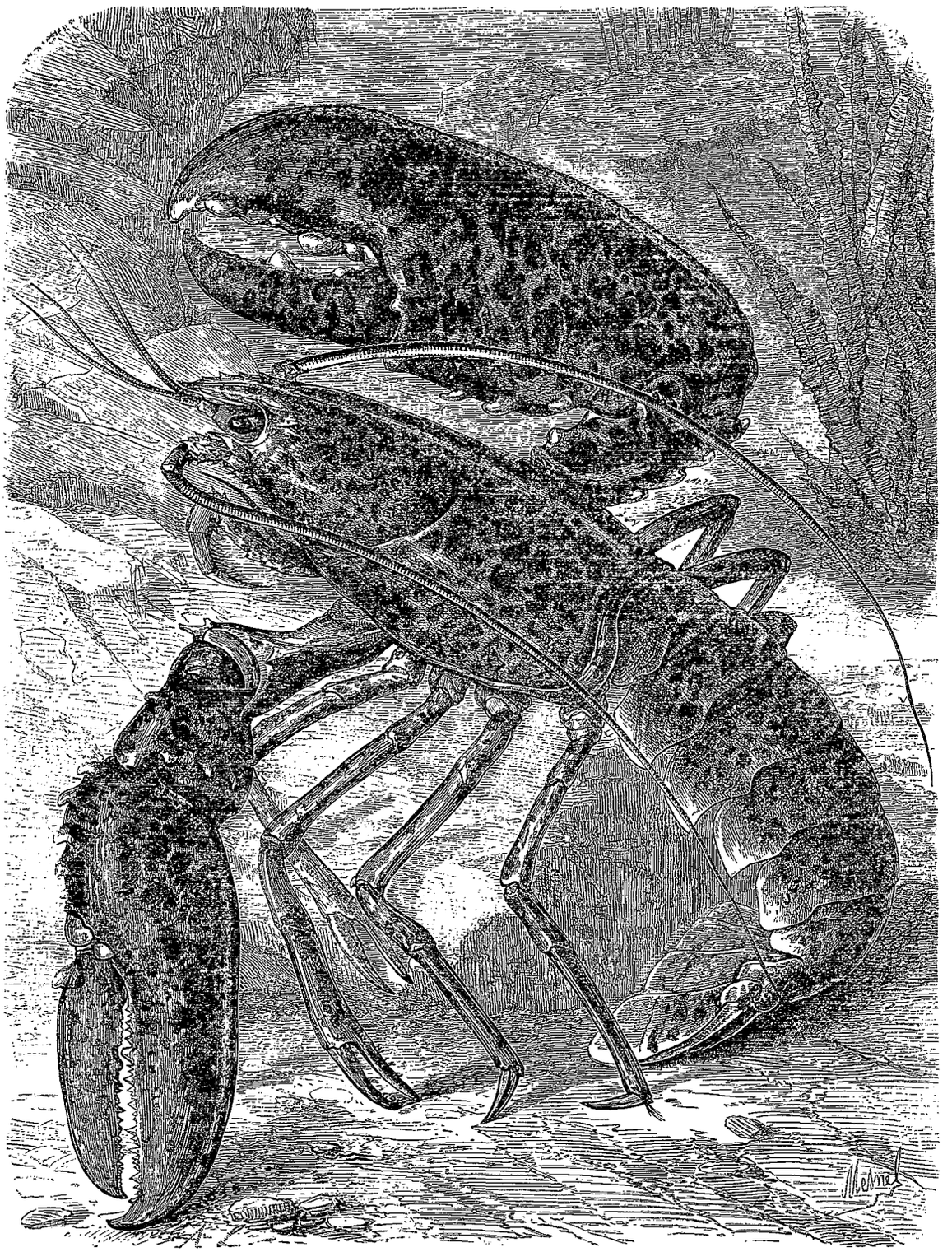
Voy. p. 83, 131, 235.

LE HOMARD.

Le homard est si voisin de l'écrevisse d'eau douce, qu'on peut, à bon droit, l'appeler « l'écrevisse de mer », et qu'on trouve tout naturel que sa taille soit en proportion avec les espaces qu'il habite. Il atteint souvent une dimension de 0m.50 de long ; mais, quelle que soit sa taille, il est toujours très-inférieur en agilité à l'écrevisse proprement dite. Aucun animal ne paraît, même dans son élément, plus embarrassé de lui-même et des énormes

gants de pierre que la nature lui a mis aux mains. S'il fuit, c'est au moyen d'un soubresaut qui dénote une force considérable ; s'il pince, c'est comme s'il employait un étau ; mais la prestesse et la grâce lui font tout à fait défaut.

L'écrevisse garde toujours une couleur verdâtre plus ou moins brune, tandis que le homard se teint de couleurs bleu-ciel magnifiques. Ces tons sont disséminés par plaques, surtout sous la queue, tandis que le reste de la carapace et les pinces sont maculées de rouge et comme émaillées de tons jaunes se fondant tous en une sorte de couleur d'un brun varié formant le fond. Les mâchoires des pinces ont le tranchant garni de mamelons irréguliers



Le Homard. — Dessin de Mesnel.

fort durs, sortes de dents blanchâtres qui servent évidemment à broyer les mollusques et les crustacés dont l'animal fait sa nourriture. Les antennes sont rouges et aussi longues que le corps. L'abdomen, volumineux, est terminé par cinq puissantes lames natatoires ciliées sur les bords.

La femelle peut pondre vingt mille œufs, qui, dans une seule journée, sont reçus par la mère de la même manière que par la femelle de l'écrevisse (1).

Pour favoriser l'incubation régulière de leurs œufs, les

(1) Voy. t. XL, 1872, p. 91.

femelles ont l'instinct de varier les conditions de développement de ces germes précieux, auxquels désormais elles vont donner tous leurs soins. Tantôt elles les présentent à la lumière, tantôt elles leur procurent de l'obscurité, suivant qu'elles redressent leur queue ou la fléchissent vers leur plastron. Dans cette dernière position, tantôt elles laissent leurs œufs immobiles et simplement immergés, tantôt elles leur font subir une sorte de lavage en balançant doucement les appendices folliculés qui les soutiennent. Quelles circonstances déterminent ces précautions diverses? Il est probable que nous n'en saurons jamais rien. Sous l'influence de quelle merveilleuse impulsion agit l'instinct maternel? Nous l'ignorons.

Cette patiente incubation dure six mois, et les soins sont pour ainsi dire si intelligents, peut-être aussi la vitalité de ces animaux est-elle si puissante, que l'évolution de ces milliers de germes se fait avec un ensemble parfait; à peine rencontre-t-on plus tard, çà et là, sous la mère, quelques œufs stériles ou quelques embryons avortés. La période des naissances coïncide avec mars, avril et mai.

Le jeune homard, à son apparition, n'est pas aussi différent de ses parents que le sont des leurs les petits des langoustes et surtout du crabe. Il n'a de particulier qu'un rostre allongé qui s'atrophiera plus tard et sera remplacé par les deux pointes tridentées qui termineront sa carapace en avant, près des yeux. Ses yeux, quand il naît, sont énormes et non encore placés sur le pédoncule qui les portera plus tard et leur donnera leur mobilité nécessaire. Les pinces sont minces mais visibles, l'abdomen cylindrique, et chaque patte porte, de même que chez le phyllosome ou jeune langouste, un appendice mobile à la première articulation vers le corps. Ces appendices ciliés, en forme de plume, semblent des branchies-rames destinées à la vie pélasgienne que vont mener les jeunes embryons.

A peine nés, les petits homards s'éloignent de leur mère, et, semblables à de minuscules moucherons gris, abandonnent les côtes et gagnent la haute mer, où ils nagent à fleur d'eau en tourbillonnant dans une agitation continuelle pendant trente à quarante jours, au bout desquels ils ont terminé leur quatrième mue; ils perdent alors leurs rames, tombent au fond et y demeurent. On conçoit que le nombre des écumeurs qui assaillent cette larve en pleine mer est infini : poissons, mollusques, crustacés, en vivent et s'acharnent à sa poursuite. D'autre part, les mues exercent parmi ces animaux de grands ravages; autrement la mer en regorgerait. Ces changements répétés de carapace, nécessaires pour permettre une rapide croissance à des animaux qui doivent arriver vite à se défendre, sont périlleux. Chaque homard perd et refait sa carapace de huit à dix fois dans la première année, de cinq à sept pendant la deuxième, de trois à quatre durant la troisième, puis de deux à trois pendant la quatrième, et enfin, une fois chaque année lorsque la ponte est terminée. Il leur faut donc six ans pour atteindre la taille marchande, c'est-à-dire vingt centimètres de longueur.

A la différence des langoustes, dont nous avons vu qu'on ne prenait jamais de petits individus, nous trouvons sur nos côtes des homards de toutes les dimensions; ce qui prouve que les mœurs de ces deux espèces de crustacés ne sont pas semblables dans leur jeunesse. On a pu, d'ailleurs, élever le homard à Concarneau, depuis sa naissance jusqu'à sa grandeur marchande, ce qui n'a jamais pu être fait pour la langouste, dont les embryons fuyaient malgré toutes les précautions imaginables.

La pêche de la langouste et celle du homard ne diffèrent en rien. Ces animaux se rapprochent des côtes vers le moment de la ponte; c'est alors qu'on en prend la plus grande quantité. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, sans se choisir exclusivement des atterrages séparés ou des demeures exclusives, ces deux espèces se tiennent dans des parties de côtes différentes. De même on voit le martinet se cantonner volontiers à quelque distance de l'hirondelle, et le lapin et le lièvre, même dans un parc, rester éloignés l'un de l'autre. Le homard est plus commun dans l'Océan et est presque absent de la Méditerranée.

Les pêcheurs emportent dans leurs barques des paniers en forme de souricière conique, qu'ils descendent au fond de l'eau, au moyen d'une corde, dans les environs des rochers, car ces crustacés habitent entre les pierres et dans les fissures des écueils. On place dans ces paniers, véritables nasses verticales, du poisson mort et même un peu avancé; puis on laisse une bouée à la corde pour la retrouver le lendemain ou plusieurs jours après, quand on reviendra lever les engins. On emploie également des espèces de grandes balances assez creuses, en filet, que l'on appelle des *caudrettes*, que l'on suspend à trois cordelettes comme le plateau d'une vraie balance, et que l'on descend auprès des rochers. Le pêcheur reste dans le bateau et remonte l'appareil de temps en temps pour récolter les crustacés attirés par l'appât de chair attaché au milieu du filet.

HISTOIRE D'UN NATURALISTE.

Fin. — Voy. p. 277 et 286.

V. — LE MARTYR DE LA SCIENCE.

Lorsque, après vingt et un mois de navigation, complément d'un voyage de dix mille lieues depuis son départ de Rochefort, Commerson arriva à l'île de France, il y rencontra M. Poivre (1), alors intendant de cette colonie. L'accueil empressé que l'intendant, savant botaniste lui-même, fit à l'éminent naturaliste du roi, n'aurait pu vaincre le désir qu'avait celui-ci de revenir en France, si les instances du ministre qui lui furent transmises par M. Poivre, — instances que l'on devait considérer comme des ordres, — ne lui eussent fait un devoir d'aller continuer à Madagascar la tâche qui devait lui coûter la vie. Peu de jours après son arrivée à Port-Louis, il fit une rencontre qui ajouta l'angoisse d'une vive douleur à son regret de ne pouvoir s'embarquer sur un navire en partance pour sa chère patrie. Comme il se promenait en voiture, accompagné de quelques officiers, il fut salué et entendit son nom prononcé à haute voix par un soldat de la troupe coloniale. Il fit arrêter la voiture, appela le soldat, et apprit que celui qui l'avait nommé était son compatriote, fils d'un artisan de Châtillon-les-Dombes, et l'un de ses camarades d'enfance. Heureux, si loin de son pays, de pouvoir parler à quelqu'un de ceux que l'un et l'autre avaient connus, Commerson invita le soldat à venir le voir le lendemain, à l'issue de la garde descendante. Le lendemain, en effet, réunit dans un long entretien intime ces deux enfants du pays de Dombes, exilés par le devoir à quelques mille lieues de la mère patrie. Commerson espérait obtenir du soldat des nouvelles de ses vieux parents; celui-ci ne put lui apprendre qu'une triste nouvelle. Au moment de son départ, toute la famille Commerson était en deuil; mais il ignorait lequel, de son père ou de sa mère, avait rendu son âme à Dieu.

C'est sous la double impression de cette douleur filiale et du dépérissement de sa santé que Commerson écrivait à Lalande : « Les forces semblent enfin m'abandonner, et mettre, indépendamment de toute autre raison, un terme

(1) Voy. t. XL, 1872, p. 207.

à mes courses et à mes travaux ; ainsi, je ne désire rien plus ardemment que mon rappel. Je sens, peut-être un peu tard, qu'il est une limite où il faut s'arrêter, et que le zèle le plus louable, quand il est immodéré, peut conduire au repentir. » Le rappel qu'il demandait lui fut accordé, mais sous la forme d'une disgrâce. Un médecin hautement protégé, envoyé à l'île de France, jaloux d'un mérite qui faisait mieux ressortir le ridicule de sa vanité ignorante, écrivit à Versailles une lettre dénigrante dont le résultat fut le retrait des appointements du savant naturaliste et l'ordre pour lui de s'embarquer pour revenir en France. Antoine Poivre, indigné d'une telle injustice et ne craignant pas de se compromettre, eut la générosité de déclarer au ministre que s'il supprimait le traitement du *naturaliste du roi* et manquait à ses engagements envers lui, il les remplirait à sa place. Le traitement fut maintenu et le rappel injurieux changé en une invitation de se rendre à Madagascar pour continuer ses importants travaux.

« Quel admirable pays que Madagascar ! écrit Commerson ; il mériterait à lui seul, non pas un observateur ambulant, mais des académies entières. C'est à Madagascar que je puis assurer aux naturalistes qu'est pour eux la terre de promission. La nature semble s'y être retirée, comme dans un sanctuaire particulier, pour y travailler sur d'autres modèles que ceux auxquels elle s'est asservie ailleurs ; les formes les plus insolites, les plus merveilleuses, s'y rencontrent à chaque pas. Le Dioscoride du Nord, M. Linné, y trouverait de quoi faire dix éditions, revues et augmentées, de son *Système de la nature*, et il finirait par convenir qu'on n'a encore soulevé qu'un coin du voile qui la couvre. » Dans cette même lettre adressée à Lalande, il écrit, à propos du nombre des diverses espèces de plantes qui couvrent la surface de la terre : « Un calculateur moderne a cru entrevoir le maximum du règne végétal en le portant à 20 000 espèces ; eh bien, je vous en ferai voir à moi seul 25 000, et je ne crains pas de vous assurer qu'il en existe quatre ou cinq fois autant. » En avançant ceci, Commerson restait encore bien en deçà de la réalité, puisque, suivant l'évaluation de M. Alphonse de Candolle, le nombre des plantes connues est de 400 000 à 500 000 (1).

Après avoir fait une magnifique récolte de richesses végétales à Madagascar, Commerson revint à l'île Bourbon en janvier 1771, espérant y achever un ouvrage sur les volcans ; il eut la satisfaction de pouvoir annoncer et faire connaître aux habitants que des plantes officinales qui leur arrivaient d'Europe, après avoir été exportées de l'Inde, de la Chine ou du Brésil, croissaient sur leur propre sol, et que, par ignorance, ils les foulaient dédaigneusement sous leurs pieds : ainsi, par exemple, le *galanga*, la *squine*, le *cubèbe*, le *pareira brava*.

La santé du grand naturaliste était à ce point ruinée par l'excès du travail lors de son retour à l'île de France, qu'il dut renoncer à s'embarquer sur un navire qui allait ramener en Europe ses deux amis, Antoine Poivre et l'abbé Rochau. A partir de cette époque, il fallut se préparer à la perte de ce vaillant homme qui avait consacré ou plutôt sacrifié sa vie à l'étude militante des sciences naturelles. Par une prévision prophétique, Philibert Commerson avait rêvé d'écrire le *Martyrologe de la botanique*, dans lequel son nom glorieux aurait droit à la première place. L'Académie des sciences, tenue au courant de ses voyages et de ses précieuses découvertes, ne voulut pas attendre son retour espéré pour lui donner le titre de membre associé. Il obtint ce témoignage éclatant de l'estime de l'illustre compagnie en même temps qu'Antoine-Laurent de Jussieu ; mais quand il lui fut accordé, Commerson n'en pouvait plus jouir. Depuis huit jours (le 21 mars 1773) il était mort, laissant près de lui pour le pleurer deux témoins de son agonie, qui avaient été, depuis son départ de France, ses constants compagnons de voyage et ses collaborateurs assidus : Jossigny, le dessinateur, et la fidèle Baret-Bonnefoi. Ce fut elle qui mit en ordre et rapporta au Muséum de Paris les collections et le volumineux herbier de Philibert Commerson.

(1) Voy. t. XXVI, 1858, p. 165.

ON SE CHERCHE, ON SE FUIT.

Une âme généreuse se visite souvent elle-même ; une âme basse s'évite. Joseph FABRE.

ACTIVITÉ DE L'ESPRIT.

L'élève qui, une seule fois, a trouvé quelque chose de lui-même en est plus heureux que de cent connaissances acquises. Il songe à sa trouvaille même hors de la classe, et il cherche à la compléter en assemblant des faits analogues : il devient observateur. Que de choses apprises au lycée n'oublions-nous pas dans le cours de la vie ? Plus des trois quarts sans doute. Mais ce que nous avons trouvé nous-mêmes reste pour toujours au fond de notre esprit, et bien des années plus tard, si nous sommes mis en présence de quelque chose de semblable, le souvenir de notre découverte remonte à notre mémoire et vient secrètement réjouir notre cœur. (1)

(1) Michel Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France.*

INSTINCT OU RAISONNEMENT ?

Voy. p. 103, 176.

Un de nos lecteurs nous communique les deux anecdotes suivantes :

— Mon père, officier au 14e régiment de dragons, étant en garnison à Dusseldorff, avait une chienne de chasse du nom de *Diane ;* les gardes d'écurie avaient été maintes et maintes fois à même de remarquer que lorsqu'un voisin, poussé par la gourmandise, allongeait le nez vers la mangeoire ou le râtelier du cheval de son maître, elle ne manquait jamais de rappeler le gourmand au respect de la propriété privée.

L'escadron reçut l'ordre de rejoindre l'armée. Dans une reconnaissance contre les Autrichiens, mon père fut fait prisonnier, et Diane, qui ne quittait jamais l'escadron, eut le même sort. Arrivé à sa destination, il se trouva en compagnie de divers autres officiers prisonniers comme lui. Fort peu de temps après, connaissance étant faite, et elle se fait vite entre militaires, surtout dans cette position, deux autres officiers se joignirent à mon père pour comploter une évasion, et une belle nuit on partit, l'œil ouvert et l'oreille au guet. Il n'est pas besoin de dire que Diane fut de la partie. Quoique l'on ne marchât que de nuit, on fut néanmoins dans le cas de faire de fâcheuses rencontres : on se jetait alors à droite et à gauche de la route pour se cacher. Diane, quoique de très-bonne garde, se couchait à côté de son maître, et, prévenue par un « chut » de sa part, ne bougeait pas. L'alerte passée, on se remettait en route. Après trois ou quatre malencontreuses rencontres, la chienne, qui n'avait cessé de rester à côté des fugitifs, prit les devants, et deux fois on la vit revenir à toutes pattes, jappant tout bas, de manière à n'être entendue que de ses compagnons. Quelques instants après, on fut obligé de se cacher. Cette conduite de la chienne attira l'attention des officiers, et, après quel-

ques nouvelles rencontres, on reconnut qu'il s'écoulait au moins une dizaine de minutes entre l'avertissement que la chienne donnait à son retour et l'alerte. On fut alors convaincu que la bonne bête s'était de son propre mouvement érigée en avant-garde et en éclaireur, et assurait ainsi la marche des fugitifs. Depuis ce moment, on eut toute confiance en elle, et il en fut ainsi jusqu'au jour où les prisonniers eurent atteint le but qu'ils s'étaient proposé, la liberté. Chacun tira alors de son côté.

Je crois que dans ces manœuvres de la chienne il y avait plus que de l'instinct.

J'ajouterai que, pendant plusieurs années, mon père, par reconnaissance, a conservé sa lignée, qui ne prit fin qu'à la troisième ou quatrième Diane.

— J'habitais, il y a cinquante ans, une maison dont l'escalier, pour monter au premier étage, était à deux volées. Au premier palier se trouvait une porte vitrée fermant par un simple loqueteau et donnant sur une terrasse dominant le jardin. Parmi les hôtes de la maison se trouvait un brave et honnête chat contre qui personne, à commencer par la cuisinière, n'avait jamais eu la moindre plainte à porter. Plus tard, une nourrice entra à la maison; elle utilisa la terrasse pour y étendre des langes, des couches et des savonnages. Alors la porte vitrée, qui jusqu'à cette époque était toujours fermée, se trouva assez souvent ouverte, malgré les plaintes de ma femme à la nourrice, qui affirmait toujours du soin qu'elle avait de fermer cette porte, surtout depuis qu'on le lui avait recommandé. Quelques jours s'écoulèrent, et la malheureuse porte se trouvait comme auparavant continuellement ouverte. Un beau matin, ma femme vit entrer dans sa chambre la nourrice la figure tout épanouie et rayonnante de joie :

— Je sais maintenant, s'écria-t-elle, qui ouvre toujours la porte de la terrasse; c'est le chat.

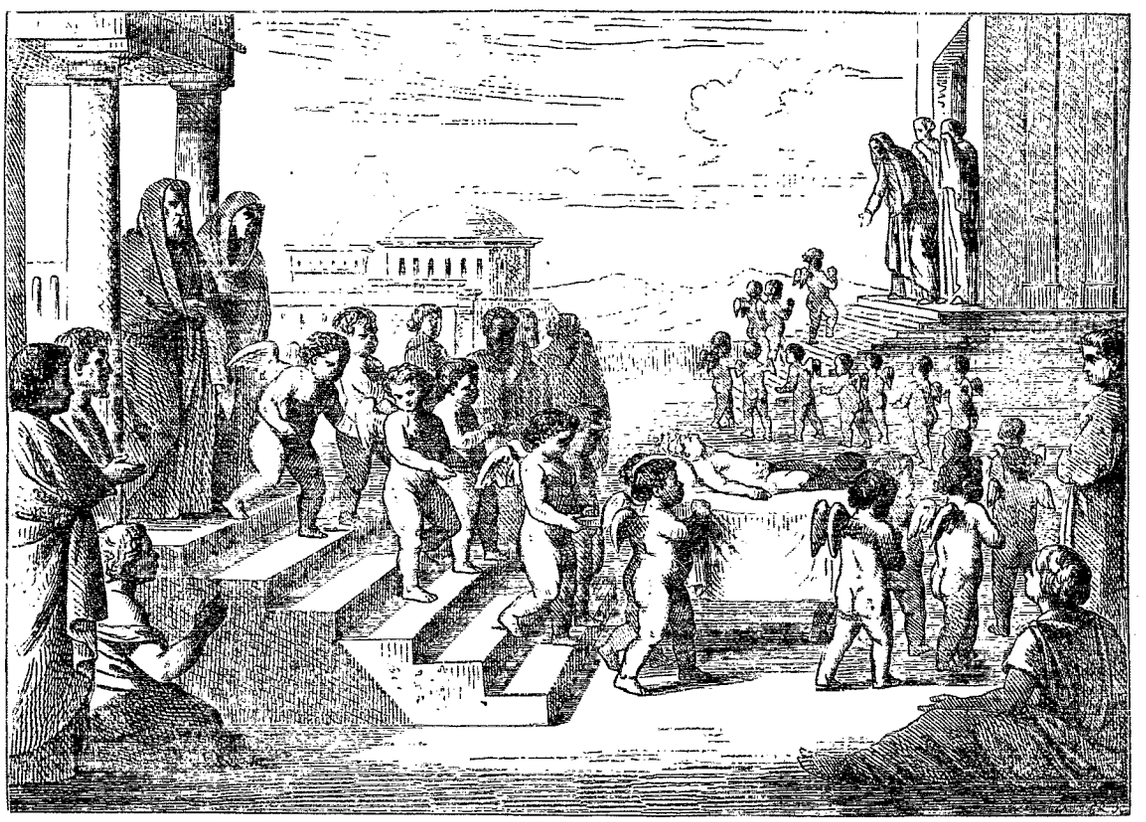
A ce mot, la maîtresse, ayant à l'esprit le vieux refrain « C'est le chat », lorsque l'on n'a pas de bonnes raisons à donner, partit d'un éclat de rire.

— J'ai vu le chat ouvrir la porte, répéta simplement la nourrice.

Le jour même, ma femme, entendant agiter le loquet à la porte de la terrasse, ouvrit doucement celle de sa chambre, et vit maître chat accroché par sa patte gauche à la poignée de la fermeture, frappant avec la patte droite sur le loqueteau, jusqu'à ce que la porte fût ouverte et lui permît de sortir. La vérité étant connue, on mit ordre aux sorties. Pendant plusieurs jours de suite, on vit le pauvre chat venir encore s'accrocher à la porte et renouveler la manœuvre qui jusque-là lui avait si bien réussi. A la fin, persuadé que ses tentatives étaient vaines, il y renonça. Je suis porté à penser, tout au moins, que ce fut l'instinct de la liberté de sortir quand bon lui semblerait qui fut le mobile de la conduite du chat.

ENTERREMENT D'UN GÉNIE.

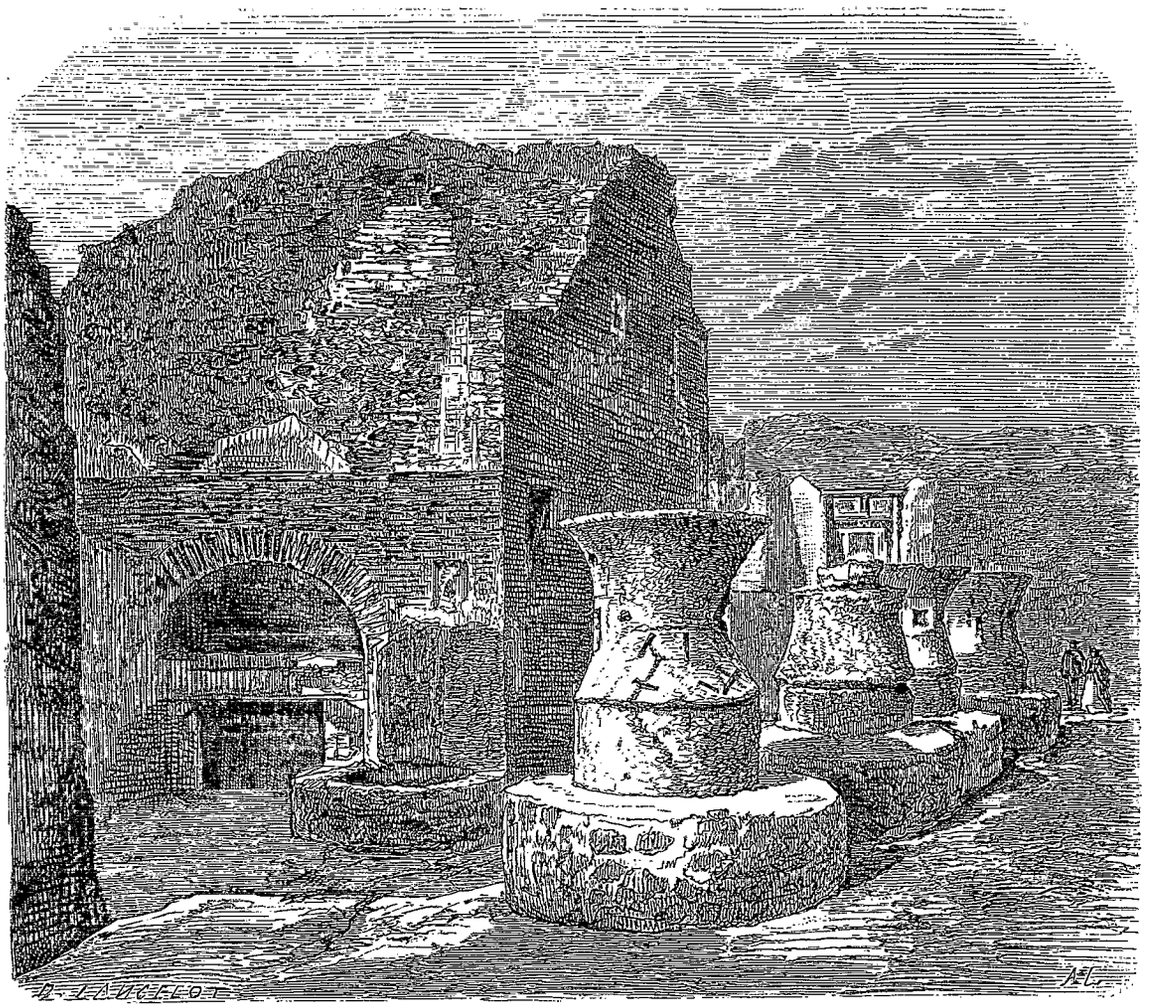
Nous reproduisons l'esquisse de ce tableau d'après une gravure qui fait partie de l'œuvre du Poussin, au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale de Paris. L'attribution est fort douteuse. Quoi qu'il en soit, cette gravure



Musée de Vienne. — Les Funérailles d'un génie, tableau attribué au Poussin. — Dessin de Bocourt.

ne donne sans doute qu'une idée très-imparfaite de la peinture; elle peut suffire seulement pour que l'on ait le sentiment d'une composition agréable et gracieuse. Nous n'osons rien dire du sujet; il nous est inconnu : ce petit Génie, dont on célèbre si pompeusement les funérailles, est-il l'Amour, comme l'indique un livret? Mais les dieux ne meurent pas. L'œuvre a peut-être été inspirée par quelque poésie italienne du dix-septième siècle.

LES MOULINS A POMPÉI.



Une Boulangerie à Pompéi. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

L'esclavage a été, de tout temps et en tout pays, un grand obstacle aux progrès de la science et de l'industrie. A quoi bon s'ingénier, en effet, à faire avancer la mécanique, à découvrir de nouvelles forces motrices, à perfectionner et à simplifier l'outillage et les moyens de fabrication, lorsqu'on avait sous la main, partout, à vil prix, la machine, la force, l'outil par excellence : l'homme, dont on pouvait user et abuser à son gré.

En voici un exemple entre mille. Les Romains eussent été très-capables de construire de bons moulins. Ils se servaient même, en quelques endroits, de moulins à eau (1). Mais il leur était plus commode de faire moudre le grain chez eux par leurs esclaves, hommes ou femmes. Le moulin (*mola*) était fort simple ; sa forme extérieure était celle d'un sablier ou horloge à sable ; il se composait de deux cônes creux en pierre, dont l'un était renversé sur l'autre, et que maintenait unis une petite tige de fer verticale placée au centre ; dans le cône supérieur, on versait les grains, et on le faisait tourner à l'aide d'une barre en bois ou en bronze qui le traversait, de manière à opérer la trituration entre les deux surfaces de pierre qui se touchaient à leur jointure ; puis la farine tombait par quatre petites ouvertures dans le cône inférieur. On voit que cette machine n'était pas de beaucoup supérieure à celle qui est encore en usage chez les tribus d'Afrique ou d'Amérique les moins civilisées. Dans les rues de Pompéi, qui sont aujourd'hui si propres, si nettes, on passe, çà et là, près de ces moulins à bras et des fours où l'on cuisait le pain. Ces boutiques étaient, ou une des dépendances des maisons de riches citoyens, comme celle de Caius Sallustius, ou des établissements particuliers, comme celle d'un nommé P. Paquio Proculo, dont le nom et le portrait sont encore visibles sur un mur. On a trouvé dans ces *pistrina*, ou boulangeries, de la farine et des pains que l'on conserve dans le Musée national de Naples (les *Studi*) et dans le petit Musée de Pompéi.

Quelquefois, dans des espaces un peu plus considérables, à défaut d'esclaves, on employait des ânes ou des chevaux, comme l'indiquent divers bas-reliefs antiques, sur plusieurs desquels on voit aussi les outils et les opérations successives de la fabrication du pain.

(1) Voy. une charmante petite poésie grecque sur l'invention de ces moulins, t. V, 1837, p. 279. L'auteur y félicite les femmes de se voir remplacées par les nymphes dans le rude travail du moulin à bras.

LA MAIN MALHEUREUSE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261, 266, 274, 282, 290, 297.

IV. — LA MAIN MALHEUREUSE.

Le conseil amical donné un jour par Aurèle « au vilain muguet des bois » n'avait pas eu seulement pour résultat

le changement heureux survenu dans le costume et dans les manières de Muguette ; mais, en outre, il lui avait fait prendre la ferme résolution de suppléer régulièrement sa mère dans les soins journaliers du ménage, soins dont jusque-là elle ne s'était occupée que par saccades, et selon que l'y poussait le caprice du moment; encore faut-il ajouter que lorsque par hasard l'amour du rangement s'emparait d'elle comme une crise de fièvre, c'était pour la Rabotte un juste motif de terreur, attendu que ces manifestations intermittentes du bon vouloir de Muguette se trahissaient toujours par un nombre incalculable de tessons et une note à payer au chaudronnier de Barbizon qui se chargeait de mettre des attaches à la faïence. Muguette avait, comme on dit, la *main malheureuse*. Elle ne laissait pas cependant tomber sottement à terre les objets fragiles qu'elle portait dans ses bras ou dans son tablier; mais elle les pressait l'un contre l'autre d'une façon si intime, et de peur de les heurter elle les rapprochait si étroitement, que les pots y perdaient leurs anses, les assiettes leurs bords dentelés, et les soupières le bouton de leur couvercle. S'agissait-il de porcelaine d'une pâte tendre, Muguette, craignant de la laisser échapper, la serrait nerveusement d'une main en même temps que de l'autre main elle la frottait à se désarticuler le poignet, si bien que presque toujours la soucoupe se fendait en deux, et que la tasse s'en allait en miettes. La fermière n'osait pas trop s'en plaindre ; elle appréciait la bonne volonté de sa fille, et se fût fait un crime de la décourager.

Depuis trois mois cependant, c'est-à-dire depuis le jour où Muguette, pimpante et radieuse, rapporta à la ferme son pot au lait modelé par Maurice et cuit au fourneau de M. Jacob, elle n'avait rien brisé, et n'eussent été certains objets sans valeur quelque peu écornés, elle n'aurait eu, sur ce point, aucun reproche à se faire. Sa main, si lourde d'habitude, était devenue légère, grâce aux précautions qu'il lui fallait prendre pour toucher, déplacer et remettre en place, plusieurs fois par jour, le merveilleux pot au lait qu'elle ne se lassait pas d'admirer. Ainsi, le chef-d'œuvre de sculpture naïve improvisé par Maurice l'avait guérie de sa maladresse, comme autrefois, de sa mauvaise tenue, un simple mot d'Aurèle. Dans la crainte de traiter brutalement sa terre cuite, elle s'habitua à respecter le plus chétif ustensile, et même l'écuelle du chien de berger. La Rabotte, ne voyant plus se renouveler les dommages quotidiens que subissait naguère encore sa vaisselle, se contenta de penser que Muguette laissait à la fille de basse-cour le soin de laver les assiettes, et que, quant aux faïences placées sur les tablettes du dressoir et sur le manteau de la cheminée pour l'ornement et la gaieté de la salle, elle se contentait de les caresser du bout de son plumeau. Personne, du reste, n'aurait voulu croire à la conversion de Muguette touchant les objets d'une fragilité inquiétante. Dame Catherine elle-même gardait ses anciens préjugés sur ce point, et Maurice, qui à bon droit les partageait, promettait en riant de tourner pour elle de la vaisselle de bois quand elle songerait à entrer en ménage. Il ne fut donc pas très-surpris lorsqu'un matin Muguette, qui lui apportait dans une feuille de chou des fraises fraîchement cueillies, lui dit bonjour d'un air navré. L'artiste devina une catastrophe.

— Bon! dit-il, il y a encore du dégât chez toi; c'est pour cela sans doute que tu viens ici sans apporter le lait pour ma mère.

— Dame, mon mignon parrain, je ne pouvais pas le mettre dans une feuille de chou, comme ces fraises.

— Ainsi, le pot est cassé.

— J'ai la main si malheureuse; cela devait finir par là... Il faut que je vous dise comment la chose est arrivée.

Maurice quitta le Vercingétorix dont il agrémentait abusivement les jambières, s'assit dans le grand fauteuil, et, goûtant les fraises, se disposa à écouter Muguette, qui, honteuse en apparence et les doigts agités par l'impatience de se débarrasser de la soi-disant confidence qu'elle avait à lui faire, reprit ainsi la parole :

— Vous connaissez la grande noire, mon parrain, une vache au poil luisant et doux sous la main comme du velours; une belle bête enfin, mais dure du pied et terriblement bien encornée.

— Oui, je connais la noire; ainsi abrège un peu, si c'est possible.

— Voilà donc, continua la fillette, que ce matin ma mère, qui pense toujours à la vôtre, me dit : « Il est l'heure de traire la noire et de porter le lait chez Mme Catherine. » Aussitôt je prends un vase, et voilà que je cours à l'étable.

— En courant, interrompt Maurice, tu rencontres une pierre... tu tombes, et patatras!...

— Vous n'y êtes pas... l'accident est arrivé à cause d'une lubie qui a pris à la noire pendant que j'étais occupée à la traire. Tout à coup elle fait un bond, fouille le râtelier avec ses cornes, donne du pied dans mon escabeau, et, comme vous disiez, « patatras! » le lait, le vase et moi, nous voilà tous par terre.

— Si tu n'as pas été blessée, le mal n'est pas grand.

— Il est énorme, au contraire, et je ne m'en consolerai pas, vu que le vase brisé, c'est justement le joli pot au lait que vous aviez fait pour moi.

Muguette, en achevant de parler, porta le bas de son tablier à ses yeux, comme pour essuyer des larmes qu'elle ne versait pas, mais en réalité pour cacher la rougeur que la honte du mensonge lui faisait monter au visage.

L'artiste, ému de son chagrin, assez habilement simulé pour qu'on s'y trompât, se hâta de lui dire :

— Ne pleure pas ton pot cassé; je t'en ferai un autre, et il sera dix fois plus beau.

— Vrai? s'écria-t-elle avec ravissement.

— A une condition, c'est que tu ne t'exposeras plus aux brusqueries de la noire.

— Et quand remplacerez-vous celui qui n'existe plus?

— J'y travaillerai tout de suite, pourvu que tu ailles à l'instant chercher d'autre lait pour le déjeuner de ma mère.

— A propos, ajouta Maurice au moment où Muguette allait s'élancer hors de l'atelier, as-tu encore ce joli lézard qui a si bien posé l'autre fois?

— Hélas, non! l'inconstant a regagné son trou de muraille; mais, bah! fit-elle, nous trouverons sans peine autre chose.

Cinq minutes après son départ, la fillette revenait près de Maurice. D'une main elle portait une écuelle brune pleine de lait crémeux, et de l'autre main, les coins relevés de son tablier.

— Est-ce que tu promènes du fourrage pour ta chèvre? lui demanda Maurice, qui voyait çà et là pointer des herbes.

— Pas du tout, mon parrain ; attendez, vous allez comprendre mon idée.

Muguette réunit en bottes des iris magnifiques, de telle sorte que feuilles et fleurs formaient une gerbe élégante; celle-ci était liée d'un brin de jonc glauque aux gaînes luisantes.

— Creusez là-dedans, dit-elle au sculpteur, et voilà mon pot au lait bien remplacé.

Tout en mangeant des fraises, et, de temps en temps, regardant l'ingénieuse enfant et lui adressant un sourire d'approbation, Maurice ébaucha le bouquet d'iris qu'il rendit avec une fantaisie et une vérité charmantes. Il était

impossible de reproduire avec plus de goût l'ensemble des pétales étalés de l'iris des marais, notre *flambe d'eau*, et de modeler plus fidèlement sa tige rameuse, comme de mieux assouplir sa disposition en éventail.

La suite à une autre livrais

MES AMIS INCONNUS.

Je les appelle mes *amis*, parce que je les aime, et *inconnus*, parce qu'ils ne me connaissent pas.

Moi-même je n'ai fait que les entrevoir, et cependant j'ai la conviction que je les connais.

Quant à eux, il est plus que probable qu'ils ne m'ont pas même remarqué; mais je suis sûr qu'il y en a d'autres aussi qui m'ont rencontré, je ne sais où ni à quel moment, et qui m'ont aimé, qui m'aiment de loin, qui pensent souvent à moi, sans que je les connaisse.

Faut-il donc vivre des années entières pour s'aimer?

Vous, mes amis connus, je vous ai aimés dès la première heure, et la différence la plus profonde entre vous et les *inconnus*, est que, dans cette course rapide de la vie où nous sommes tous entraînés, j'ai eu ce bonheur de pouvoir vous côtoyer habituellement et de monter avec vous, avec l'aide de votre affection, de vos encouragements, vers ce grand but qui nous attire là-bas, là-haut, et, sans cesser de nous attirer à lui, s'élève et s'éloigne toujours. Il est vrai, plus je vous ai connus, plus je vous ai aimés. Cependant, n'en avez-vous pas la foi, s'il eût été dans notre destinée d'être séparés pour toujours, après la première heure, ne serait-il pas resté au moins un sentiment de tendresse et de regret dans votre souvenir comme dans le mien?

C'est là ce que j'éprouve pour quelques nobles et douces figures que j'ai rencontrées à différentes époques de ma vie, et qui se sont gravées naturellement, sans que ce soit par un acte volontaire, au fond de mon cœur; si bien que depuis il s'est rarement passé beaucoup de jours sans que, fermant les yeux, je les aie revues, et regardées intérieurement avec une sorte de sympathie étonnée et de sincère amour.

Est-ce que je les avais déjà connues, ou dans l'obscurité d'une existence dont je n'ai plus la mémoire, ou dans le monde idéal que nous peuplons d'êtres suivant notre désir?

Est-ce que je ne les reverrai pas ailleurs, dans cette autre vie supérieure dont l'attente me soutient et me fait tressaillir?

Oui, je les retrouverai! Ce que nous aimons vraiment est inséparable de notre être. Des nuages peuvent passer entre les âmes et les séparer : le grand éclat de l'éternité dissipera l'ombre et nous unira à jamais.

L'IVROGNE.

Savez-vous ce que boit cet homme dans ce verre qui vacille en sa main tremblante d'ivresse? Il boit les larmes, le sang, la vie de sa femme et de ses enfants.

LAMENNAIS.

NOURRITURE DE L'ÉLÉPHANT.

Dans l'Inde, la ration quotidienne d'un éléphant en marche se compose de vingt à vingt-cinq livres de farine de blé, que l'on pétrit avec de l'eau, en y ajoutant une livre de *ghi*, ou beurre clarifié, et une demi-livre de gros sel. On en fait des galettes d'une livre chaque, que l'on cuit simplement sur un plateau de fer et que l'on distribue en deux repas à l'animal. Cette ration est absolument indispensable pour que l'éléphant ne dépérisse pas, lorsqu'il a à faire tous les jours de longues marches. Mais pour qu'elle lui soit réellement donnée, il faut que le voyageur assiste à ses repas; sans cela le *mahout* (conducteur) et sa famille ne se font aucun scrupule de prélever dessus leur propre nourriture.

Ces galettes de farine fournissent à l'éléphant ses repas réguliers; mais cela est loin de lui suffire, et, dans les intervalles, il absorbe une quantité de nourriture bien en rapport avec son énorme volume. Cet appoint lui est fourni par les branches de plusieurs arbres, principalement le bâr (*Ficus indicus*) et le pipul (*Ficus religiosa*). On le conduit à la jungle, où il choisit et cueille lui-même les branchages à sa convenance. Il ne les mange pas sur place, mais charge sur son dos la provision nécessaire à la journée et la rapporte au camp. Il rejette les feuilles et le bois, et ne mange que l'écorce; c'est un spectacle curieux de voir avec quelle dextérité il enlève d'un seul coup, avec le doigt qui est au bout de sa trompe, l'écorce entière d'une branche, quelque petite qu'elle soit.

Dans les nombreux étangs qui avoisinent les villages de l'Inde centrale, on trouve, à partir d'avril, une herbe marécageuse qui croît en abondance et a la grosseur d'une lame de sabre; les botanistes la nomment *Typha elephantina*. Les éléphants la préfèrent aux branchages. Ils sont aussi très-friands de cannes à sucre; mais c'est une nourriture trop échauffante pour eux.

Il faut plusieurs personnes pour prendre convenablement soin d'un éléphant; en général, le mahout se fait suivre pour cela en voyage de sa femme et de ses enfants. L'animal doit être toujours placé à l'ombre d'un arbre au feuillage épais et sur un terrain sec, sans litière. Une simple corde attachée à une des jambes de derrière et retenue à un piquet suffit à l'entraver; un animal docile ne cherchera jamais à rompre ce faible lien. Matin et soir, il faut le baigner, et, avant de se mettre en marche, lui graisser le front, les oreilles, les pattes et toutes les parties susceptibles de se fendre sous l'influence du soleil.

On voit souvent les éléphants faire des boules de terre, généralement une glaise rouge, puis les avaler. C'est un remède naturel qu'ils emploient instinctivement contre les vers intestinaux auxquels ils sont très-sujets, et qui a pour résultat de les purger violemment. (1)

LES ARDENNES.

Suite. — Voy. p. 171, 195, 260.

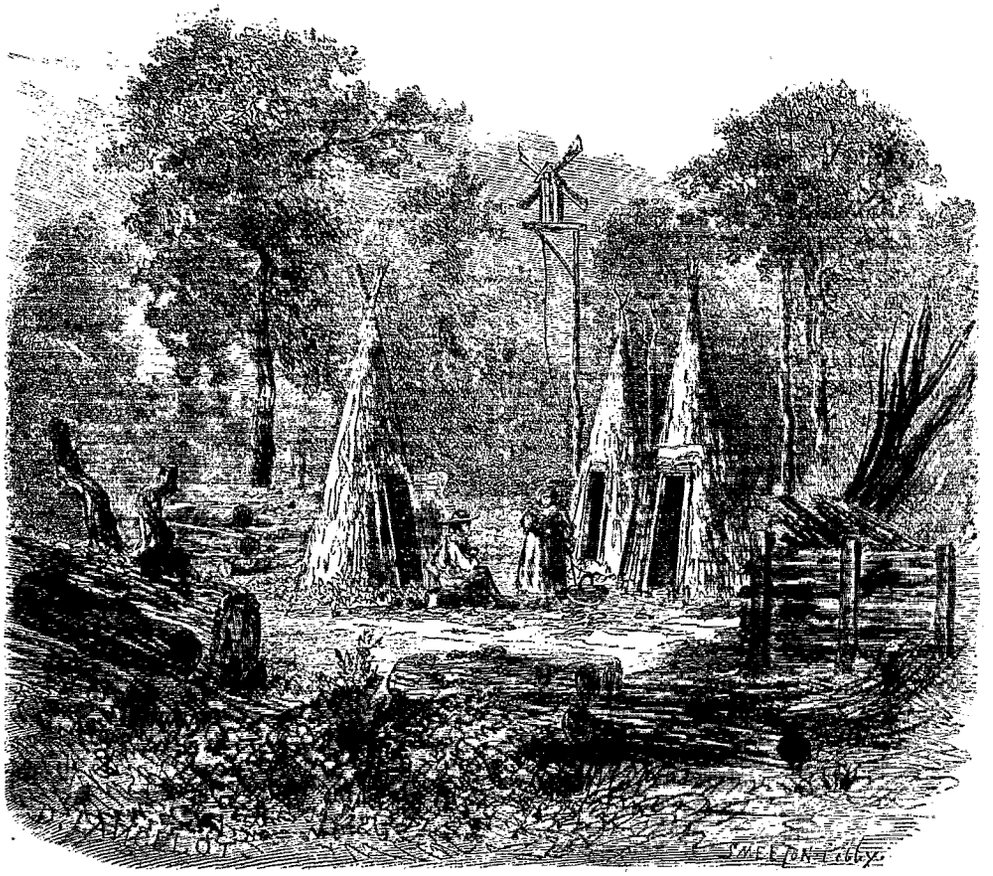
Les promenades sous les couverts de la forêt, dans ces cantons peu peuplés, sont accidentées de quelques rencontres pittoresques. Dans une éclaircie confinant à la route et encore obstruée de troncs et d'énormes souches, apparaissent trois ou quatre huttes coniques construites de branchages; — entre elles, suspendue à trois perches en faisceau, bouillonne une marmite surveillée par un enfant, — une croix rustique et un petit moulin adroitement façonné, qui tourne au vent, dominent l'humble abri; les nombreux et puissants coups de cognée qui résonnent aux alentours indiquent la présence des laborieux bûcherons ardennais (*à la hache agile*).

Certains usages locaux, que l'étranger ignore même en théorie, se révèlent parfois sous des aspects fantastiques ou effrayants. — Vous vous êtes mis en route un matin de juillet, par un temps calme et un ciel radieux; vous avez pénétré dans le bois, dont le feuillage tamise le soleil déjà ardent, et vous goûtez en toute confiance et

(1) Rousselet.

sérénité les douces sensations de la solitude, de l'ombre et du temps perdu; lorsqu'à une sinuosité du chemin, l'espace s'ouvre sur une déclivité de la montagne et laisse voir une brume épaisse et grise qui envahit l'atmosphère, inquiet, vous doublez le pas; une odeur âcre vous arrive, chassant tout d'un coup les vivifiantes senteurs des bois; à travers une clairière, par delà des troncs noircis, d'épais nuages de fumée, des lueurs rouges tourbillonnent, des silhouettes effarées de femmes et d'enfants vont et viennent avec des cris... et sur le lieu du sinistre, vous voyez de joyeuses commères, débraillées, manches retroussées, jambes nues, armées d'une fourche, et qui, tout en gourmandant leurs jeunes enfants, activent la combustion de mottes de terre et d'herbe symétriquement rangées. C'est une des phases de l'essartage ou du sartage qui a ainsi, de loin, au sommet d'une colline, des apparences de village qui flambe.

Le sartage a pour objet la culture des céréales pendant l'année qui suit l'exploitation de chaque coupe. On le pratiquait dans les Ardennes, au temps de Charlemagne, à peu près de la même manière qu'aujourd'hui. Il consiste à brûler d'une manière générale les rémanants de l'exploitation, les broussailles, les gazons répandus sur le sol, afin d'en nettoyer la surface et d'amender la terre. On



Les Ardennes. — Camp de bûcherons. — Dessin de Lancelot.

laisse sur le parterre des coupes en exploitation les brindilles, ramilles ou menues branches qui n'atteignent pas une dimension déterminée; les sarteurs doivent les brûler sur place. L'opération commence aussitôt que les produits de l'exploitation sont façonnés ou enlevés. — On y procède *à feu courant* ou *à feu couvert*. A feu courant, on brûle les menues branches ou rémanants de l'exploitation, après les avoir répandus uniformément sur le sol; le moment venu, on sème les céréales et on les recouvre d'un labour à la houe. Ce sartage se pratique principalement sur les terrains en pente, où les taillis vigoureux ne permettent à aucune plante de croître sous leur épais couvert. — A feu couvert, on enlève par plaques à la houe le gazon, on le retourne, on le fait sécher et on l'amasse en petits fourneaux que l'on brûle et dont on répand les cendres sur le terrain. L'ensemencement se fait comme dans le précédent mode. On pratique le feu couvert sur les plateaux où l'eau séjourne, dans les terrains marécageux envahis par des herbes fortement enracinées.

Le sartage nettoie le sol et l'amende; il lui donne un surcroît de fertilité suffisant pour imprimer non-seulement une vigueur remarquable aux plantes annuelles qu'on y cultive, mais encore au rejet des souches récemment exploitées.

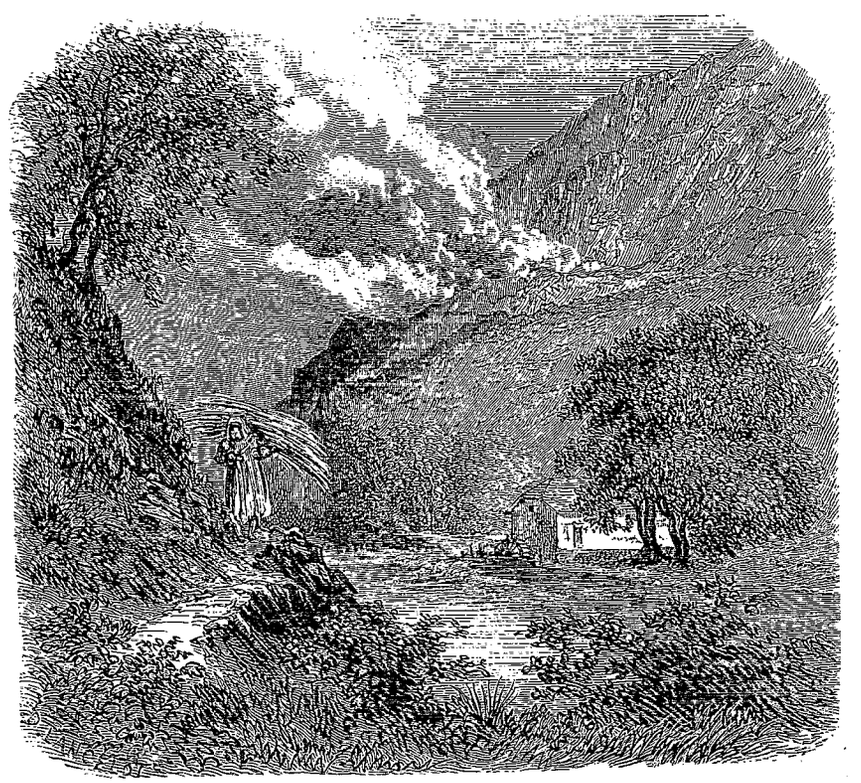
Le seigle, et encore quelquefois le sarrasin, sont les récoltes des taillis sartés. Dans les bons sols, la taille du seigle atteint souvent deux mètres de hauteur; les produits sont meilleurs et plus abondants que ceux des terres arables de la localité. Sur les plateaux, les bonnes récoltes sont rares, et souvent la paille vaut plus que le grain. En somme, il paraît établi que le sartage ne se pratique plus que par routine, et que le temps viendra bientôt où ce mode de culture sera abandonné.

Il ne paraît pourtant n'avoir en rien nui à la forêt. Les forêts seraient ruinées si leur existence avait été compromise par une opération qui s'y pratique, depuis au moins huit siècles, quatre ou cinq fois par siècle. Dans les taillis, il est vrai, le chêne ne peut pas se perpétuer par la production de brins de semence, parce que les jeunes plants qui existent au moment de l'exploitation périssent par l'opé-

ration du sartage ou sont étouffés bientôt après sous le couvert des genêts. En revanche, le labour donné au sol ramène de la terre végétale contre les souches jusqu'au niveau de la taille d'abattage, et détermine le marcottage de nombreux rejets de chêne, qui forment plus tard autant de sujets indépendants de la souche mère, et autant de



Essartage. — Dessin de Lancelot.



Essartage. — Dessin de Lancelot.

jeunes trochées. Ce mode particulier de régénération des taillis sartés est extrêmement remarquable; il donne l'explication la plus simple de la conservation du chêne dans des forêts où l'on semble tout faire pour le détruire.

Le massif des Ardennes forme un vaste plateau ou une suite de plateaux, dont les plus élevés sont, en France, celui des Hauts-Buteaux, à 492 mètres au-dessus du niveau de la mer; en Belgique, celui des Hautes-Fagnes, près de Spa, à 695 mètres. L'Ardenne domine tous les pays qui l'entourent, au nord, à l'ouest, au sud; elle n'est abritée d'aucun côté contre l'action directe des vents. Le sol présente de vastes surfaces marécageuses appelées fagnes, dont la terre ne produit que des bruyères, des genêts, des fougères et de chétives forêts. Située entre le 49e et le 51e degré de latitude, l'Ardenne a, du reste, un climat âpre, humide et froid; les brouillards, fréquents et intenses, s'y changent en givre au contact des végétaux; les vents, que nul obstacle n'arrête, s'y déchaînent avec violence; en aucune saison les plantes sensibles n'y sont à l'abri de la gelée.

L'Ardenne française occupe bien moins d'étendue que l'Ardenne belge; mais, relativement à son étendue, elle est plus riche en forêts, qui, dans les deux pays, appartiennent, pour la plus grande masse, à des propriétaires particuliers; pour une assez forte part, aux communes et à des établissements de bienfaisance; pour le reste, à l'État. L'essence dominante de toutes ces forêts est le chêne; le *rouvre*, dans les terrains en pente et sur les parties sèches des sommets; le *pédonculé*, dans les sols humides des plateaux et des fonds de vallée.

A ces deux espèces sont associées en plus ou moins grand nombre plusieurs essences, dont les plus importantes sont :

Le *charme*, l'auxiliaire le plus utile du chêne dans les sols humides;

Le *bouleau*, qui s'accommode de tous les sols et de tous les climats, mais qui dégénère dans les terrains marécageux ou tourbeux;

L'*aune* commun, qui, parmi les bois feuillus, croît avec le plus de vigueur sur les bords humides des cours d'eau et se plaît le mieux dans les endroits marécageux;

Le *hêtre*, en petite quantité dans les sols pierreux et dans les rampes inclinées au nord ou à l'est;

Enfin, le *coudrier*, espèce secondaire, mais essentiellement rustique, qui tend à envahir tous les sols aux dépens des essences plus précieuses. En général, les cantons de forêts qui couvrent les plateaux sont les moins productifs; le chêne y domine et on l'y trouve en massif complet, mais il y végète avec une extrême lenteur. Les terrains en pente douce des grands versants qui bordent les vallées principales sont les plus propres à la végétation forestière. On y voit de beaux peuplements de chêne d'une croissance très-active.

Presque toutes les forêts de l'Ardenne sont soumises au régime du taillis *simple* et du taillis *composé*. Dans la première de ces méthodes, les bois s'exploitent à blanc étoc : dans la seconde, on réserve dans chaque coupe un certain nombre d'arbres appelés baliveaux, auxquels on laisse atteindre une dimension qui convient aux intérêts des propriétaires. L'âge d'exploitation est ordinairement compris entre vingt et vingt-cinq ans, pour les taillis simples; entre vingt et trente, pour les taillis composés ou *sans futaies*. L'écorce du chêne est un des plus importants produits de l'Ardenne. Dans les communes forestières, le moment de l'écorcement est un temps d'aubaine pour toute la population; hommes, femmes, enfants, y prennent part, car il n'est pas besoin d'apprentissage pour le pratiquer, et l'on y gagne de bonne journées. Aussi l'ouvrier de métier lui-même quitte-t-il ses outils pour prendre l'écorçoir, — comme dans les pays vignobles on prend la serpe quand vient la vendange. On voit ici des bandes de 30, 40 ou 50, qui vont d'une coupe à l'autre offrir leurs services pour la *pélaine* ou *pellerie*. On remet volontiers à cette époque, dont les bénéfices sont plus clairs que ceux du labeur ordinaire, les dépenses d'accordailles et d'entrée en ménage : *All' pélaine*, dit-on en patois traînant d'Ardenne. Le pin sylvestre et d'autres résineux croissaient, en mélange avec le chêne, dans l'Ardenne, dans l'antiquité. On a trouvé des troncs de pins et de chênes mélangés dans des tourbières dont l'origine ne remonte pas au delà de l'époque actuelle. Des semis de pin sylvestre, tentés depuis quarante ans, ont donné les plus beaux résultats; le pin et l'épicéa donneraient, dans ces contrées qui leur conviennent sous tous les rapports, des bénéfices très-grands (1).

Il serait injuste de ne pas mentionner une plante modeste autant que rustique, et qui est d'un grand secours au pauvre paysan ardennais. Le genêt-balai se développe admirablement sous l'influence du sartage. Après la récolte du seigle, on le voit apparaître en semis complet dans les jeunes coupes, et, dès l'âge de trois à quatre ans, il forme des massifs épais où l'homme pénètre difficilement, et qui sont des abris sûrs au gros gibier contre le froid, la bise et les *bricoleurs*, braconniers nombreux en Ardenne. Les genêts ont, en hiver, une fière teinte verte qui les fait ressembler à des plants d'arbres résineux; en été, pendant la floraison, leurs odorantes grappes de fleurs jaune d'or égayent la forêt. Ils fournissent aux humbles foyers un bon élément de chauffage, et aux pauvres étables une litière abondante.

Pour les pauvres grand'mères et les enfants, c'est le dernier devoir de la journée d'aller au communal cueillir une vaste jonchée de genêts pour les chèvres ou pour la vache. On les voit souvent, au coucher du soleil, redescendre les sentiers abrupts, fléchissant sous une charge pour laquelle ils ont moins consulté leurs forces que leur courage. *La suite à une prochaine livraison.*

UN AQUARIUM MICROSCOPIQUE

Suite. — Voy. p. 159, 191, 254.

Si la température est fraîche et l'expérience conduite avec soin, le persil peut encore être vert à la fin du premier mois; mais au bout du deuxième, il annonce une complète désorganisation, sans toutefois que le liquide soit bien trouble. De nombreux Kérones nagent de tous côtés, et on peut les observer à l'œil nu en prenant quelques précautions d'éclairage.

A cette époque, l'examen microscopique révèle un nouvel infusoire. Celui-ci n'est point muni de cet arsenal effrayant que le Kérone possède; il se présente sous la forme d'un petit œuf très-transparent, brillant même. Quelques jeunes individus semblent décomposer la lumière et miroiter de reflets roses et bleus quand on les observe au jour. Ce petit œuf si éclatant est le Glaucome (*Glaucoma scintillans*).

Examiné avec un grossissement de trois cent cinquante à quatre cents fois, le Glaucome présente une peau ornée de nodosités alignées en séries régulières, avec de petites côtes latérales striées. Des cils vibratiles très-déliés sont répartis en deux groupes, un à chaque extrémité du corps. Mais l'œil est surtout attiré par une raie extrêmement brillante, placée obliquement au tiers antérieur du corps. Un examen attentif fait voir que cette raie n'est autre qu'une bouche remarquablement construite. Par moment, on voit une lèvre vibratile très-grande s'agiter vivement; l'animal semble broyer les aliments.

Avec une pareille bouche, le Glaucome avale très-bien

(1) H. Nanquette, *les Ardennes illustrées.*

le carmin ou l'indigo, et l'on peut reconnaître une série d'estomacs disposés symétriquement en demi-cercle, avec une régularité qui complète la beauté de ce charmant petit infusoire, dont la grandeur n'est que de sept centièmes de millimètre.

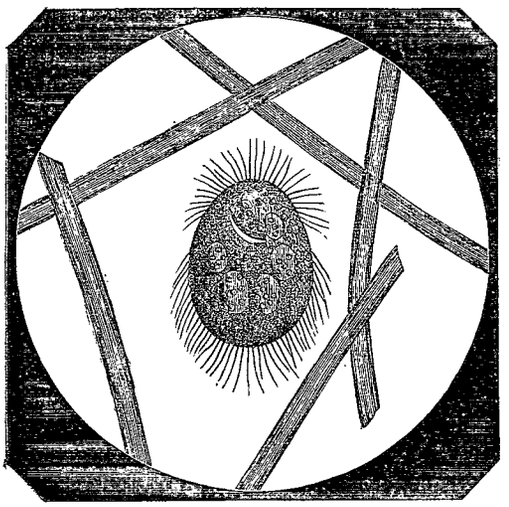


Fig. 8. — Glaucome (*Glaucoma scintillans*), grossi 450 fois.

Quand on a constaté la présence des Kérones et surtout des Glaucomes dans le liquide, on doit s'attendre à l'apparition prochaine des Paramécies et des Vorticelles.

Encore quelques jours, et une foule de grands animalcules parcourront le liquide avec rapidité. On les voit à l'œil nu; ils sont oblongs, et une loupe un peu forte les montre tournant sur eux-mêmes en nageant. Bientôt plusieurs millions de ces animalcules apparaissent comme par enchantement. L'eau du bocal est devenue laiteuse, et leurs innombrables légions ne laissent aucune place déserte. Auprès des tiges décomposées, les nuages que forment ces infusoires sont opaques et ressemblent à une épaisse fumée. Plus haut, près de la surface de l'eau, leur agglomération est encore plus étonnante : c'est une poussière mouvante, un sable vivant.

Une goutte de cette eau soumise à une amplification de soixante fois fait assister au spectacle le plus curieux peut-être de ce monde invisible. L'étendue entière du champ de vision est remplie d'un fourmillement prodigieux. Pas une place n'est déserte; pas un point n'est inoccupé. L'œil ne sait plus ce qu'il voit, et l'esprit éprouve un éblouissement de non-compréhension. Lorsqu'on s'est un peu habitué à un pareil tableau, on finit par discerner qu'on a sous les yeux quelques milliers d'êtres animés d'une vitalité frénétique. Ils tourbillonnent follement autour de quelques débris végétaux : tantôt la masse est entraînée par une vertigineuse rotation; tantôt on la voit recouverte tout entière par ces légions voraces et furieuses qui se livrent d'horribles combats pour obtenir quelques bribes de cette succulente nourriture. On distingue une foule d'individus qui se retirent de la mêlée affreusement estropiés : ceux-ci sont coupés en deux, et les tronçons pivotent sur eux-mêmes comme des toupies; ceux-là n'offrent plus qu'un hideux et informe hachis; d'autres enfin, à moitié morts, gisent inertes et ne tardent pas à être écrasés par le flot vivant qui les presse.

L'animalcule doué d'une si étonnante pullulation est la Paramécie (*Paramecium aurelia*), dont la taille peut atteindre vingt-cinq centièmes de millimètre.

Une amplification de quatre cents fois montre la Paramécie sous une forme oblongue assez gracieuse. A partir de l'extrémité antérieure est creusé un pli longitudinal dirigé obliquement et venant s'amoindrir peu à peu pour laisser à la partie postérieure une rondeur parfaite. Ce pli, dont la structure est fort singulière, est caractéristique chez ces animaux et permet de les reconnaître toujours. Des cils vibratiles, fins et nombreux, couvrent le corps de la Paramécie; plus forts et plus serrés au bord de son pli, ils produisent un remous violent qui peut même arracher quelques particules du tissu végétal décomposé. Au tiers antérieur de la longueur totale du corps et au fond du pli se trouve la bouche; elle n'a aucune saillie et est fort difficile à observer.

On voit chez ce bel infusoire plusieurs estomacs qu'il est facile de colorer avec l'indigo; mais ce qui mérite surtout une observation attentive, c'est un organe particulier qu'on rencontre aussi chez quelques autres animalcules et dont la véritable fonction est encore inconnue. Dans la région ventrale de la Paramécie se trouve une petite vésicule brillante ayant l'aspect d'une étoile. Toutes les trois ou quatre secondes, deux petits globes centraux se gonflent d'environ quatre fois leur volume primitif : en même temps, les rayons étoilés diminuent proportionnellement; puis, à mesure que les globes se désenflent, les étoiles deviennent de plus en plus visibles. Ce mouvement se renouvelle ainsi pendant toute la vie de l'animal. Les uns y ont vu un organe analogue à un cœur; les autres, un appareil respiratoire.

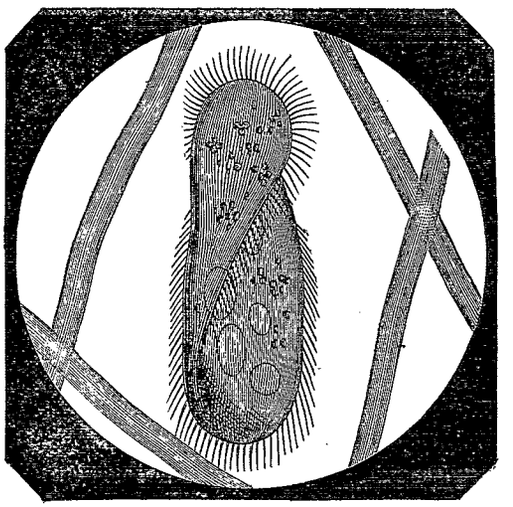


Fig. 9. — Paramécie (*Paramecium aurelia*), grossie 270 fois.

Quand les Paramécies occupent toute la masse de l'eau, chaque jour apporte un degré de plus dans la désorganisation des végétaux. Plusieurs tiges ne tardent pas à perdre leur couleur et leur forme primitives pour ne plus présenter que des masses spongieuses, incessamment dévorées par ces milliers de bouches. La présence des Paramécies dans une infusion peut avoir une persistance de plusieurs mois, si la température ne s'élève pas trop.

Il convient maintenant d'établir un appareil d'une construction fort simple, qui procure non-seulement des tableaux intéressants et inattendus, mais aussi la vue d'un infusoire qui passe à juste titre pour un des plus curieux. Il s'agit d'installer un corps de microscope sur un support qui le maintienne horizontalement. Plaçant cet instrument en face du bocal et à hauteur convenable, on plonge le regard, à travers la paroi, au sein même de l'eau vivement éclairée du côté opposé; le rayon lumineux traverse le liquide, pénètre dans le corps du microscope, et permet de voir tout ce qui se passe dans le champ de vision. Les Paramécies, les Kérones, les Glaucomes, nagent devant les yeux, chacun avec son allure caractéristique.

Une fois qu'on a fixé avec ce microscope la paroi interne du bocal, on fait tourner peu à peu, lentement, tout l'appareil, en conservant la mise au point. Bientôt on rencontre une sorte de petit bouquet de délicates fleurs campanulées dont chacune est supportée par une tigelle d'une ténuité admirable. Ces clochettes semblent naître les unes des autres en se ramifiant comme les branches d'un arbre dont elles seraient les feuilles. Après quelques secondes d'examen, on voit tout à coup une ou plusieurs de ces campanules s'arrondir brusquement en même temps que la petite tige se contracte en tire-bouchon. Peu à peu ce ressort se détend et s'allonge, la sphère redevient campanule et tout rentre dans l'ordre primitif.

Chacune de ces clochettes si fines et si élégantes que l'on serait tenté de prendre pour des végétaux est, au contraire, un des plus grands et des plus curieux infusoires, la Vorticelle rameuse (*Vorticella ramosissima*), que le savant Trembley découvrit en 1746 et qu'il nomma le polype à bouquet.

Si l'on peut disposer un réflecteur assez bien combiné pour concentrer les rayons lumineux sur la Vorticelle, rien n'empêche d'augmenter le grossissement du microscope horizontal et d'étudier sur place les détails d'organisation.

Si l'on préfère porter la Vorticelle sous le microscope ordinaire, il faut employer un moyen particulier pour la pêcher dans l'eau, car la petite baguette de verre ne saurait la détacher convenablement et risquerait de l'écraser. Il importe donc de tailler une spatule prise dans un tuyau de plume. A l'aide de cette lamelle, on râcle les tiges ou

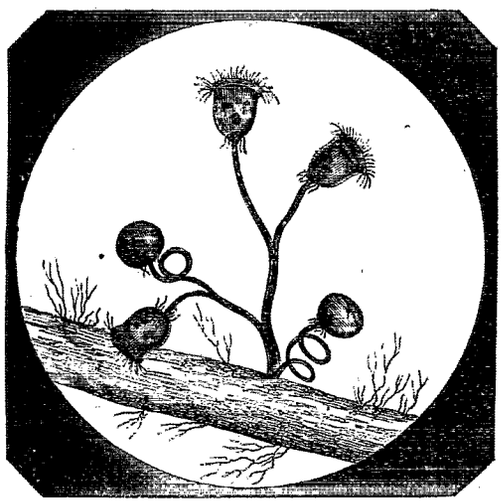


Fig. 10. — Bouquet de Vorticelles rameuses, observé dans l'intérieur de l'aquarium à l'aide d'un microscope horizontal, et avec un grossissement de 170.

la paroi, et l'on peut être assez heureux pour ramener un bouquet de Vorticelles; mais il est bien rare que ce moyen n'occasionne pas de nombreuses mutilations.

Quel que soit le genre d'observation que l'on mette en pratique, voici les détails d'organisation et de mœurs que présentent nos animalcules campanulés.

Le corps de chaque Vorticelle a la forme d'un vase de six ou sept centièmes de millimètre, soutenu à sa partie inférieure par un pédicule long de trois fois environ la hauteur du corps. Le limbe du vase est muni d'une couronne de cils vibratiles disposés en une spire peu ouverte qui pénètre dans le corps même de l'animal. Un long canal cilié conduit les aliments dans de volumineux estomacs qu'il est facile de colorer. Lorsque la Vorticelle a épanoui l'ouverture de son vase, les cils, par leur mouvement, produisent un courant qui se fait sentir très-loin et avec beaucoup de force. Dès que de petits animalcules sont saisis par ce remous attractif, on les voit s'avancer rapidement vers le vase de la Vorticelle, attirés par une puissance supérieure. A peine ont-ils pénétré dans l'œsophage, qu'aussitôt le vase se referme brusquement et prend l'aspect d'une sphère; les cils eux-mêmes se sont repliés et tout courant a cessé dans le liquide. En même temps,

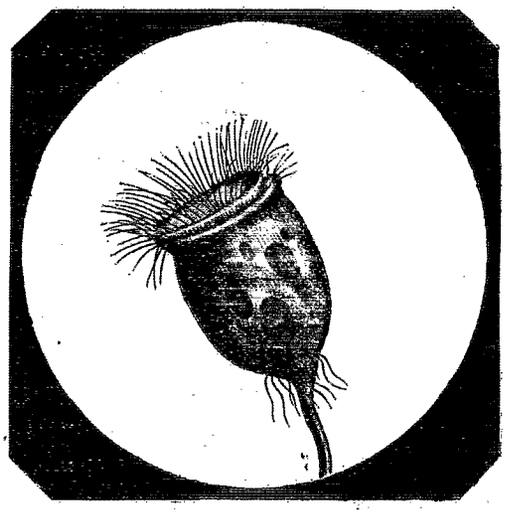


Fig. 11. — Vorticelle (*Vorticella arbuscula*), grossie 400 fois.

et avec une étonnante rapidité, le pédicule se contracte et forme plusieurs tours de spire. Puis, peu à peu, le vase se distend, le limbe reparaît et se déploie, les cils se montrent, le remous attractif se fait de nouveau sentir, et le pédicule est devenu parfaitement rectiligne.

La Vorticelle manifeste l'incessante voracité qui caractérise la plupart des infusoires : à peine a-t-elle engouffré une proie qu'aussitôt elle se prépare à en attirer une nouvelle.

Cet animalcule possède d'autres particularités de vie fort curieuses; il subit des métamorphoses. Chaque Vorticelle adulte ne tarde pas, en effet, à se détacher de son pédicule. De campanulée qu'elle était elle devient cylindrique. Les cils qui existent à la base du vase semblent se multiplier et forment une couronne propre à la natation. Ce qui était la queue devient la tête, et cet être retourné possède dès lors une vie indépendante et nage de tous côtés avec rapidité.

Chaque pas que nous faisons dans cette étude nous présente de nouveaux sujets d'étonnement et d'admiration. Nous n'avons fait qu'entrevoir les animalcules les plus ordinaires, ceux que nous rencontrerons à coup sûr dans toute infusion; il en existe une foule d'autres à côté de ceux-ci, et leur étude est aussi fertile en détails curieux.

La présence des Vorticelles dans notre aquarium accuse la période de grande vitalité pour les microzoaires. Durant un long temps, on peut observer leurs bouquets comme un duvet blanchâtre. Mais peu à peu les tiges de persil devenues méconnaissables s'affaissent en longues membranes filamenteuses. Elles n'offrent bientôt aux yeux que des pellicules jaunâtres, transparentes, qui tombent au fond du bocal. L'eau, quoique colorée en jaune, a repris une partie de sa limpidité. Encore quelques semaines, et une dégénérescence marquée s'observe dans la population microscopique. Les infusoires diminuent de nombre : les Vorticelles, les Kérones, ont disparu; mais les Paramécies dévorent les dernières parcelles du tissu organique; leur robuste vitalité s'accommode de tout, et l'on peut trouver ces animalcules à presque tous les âges d'une infusion.

La suite à une autre livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

L'AUTOMNE.

MADAME DE VAUPLAISANT.



Salon de 1872; Peinture. — L'Automne, tableau de Pille. — Dessin de J. Lavée.

Le joli château de Vauplaisant, bâti dans le style « rococo » par un grand seigneur qui s'était ruiné, avait été acheté par un financier qui s'était enrichi. Ce financier, qui avait passé la moitié de sa vie à gagner de l'argent, n'avait pas eu le temps encore de s'ennuyer. En homme prudent, il s'était inoculé une petite passion innocente pour les moments de loisir : il collectionnait des médailles ; ses amis lui donnaient pour cela le nom de numismate, dont il était très-fier. Quant à sa femme, qu'il avait choisie surtout à cause de sa beauté, elle aimait le monde, les fêtes, le théâtre, les concerts, et tous les petits triomphes de la vanité féminine, et rien de tout cela ne lui avait encore manqué.

L'union la plus parfaite régnait entre les deux époux, qui, d'ailleurs, ne se voyaient guère que dans le monde. Un poëte sans éditeur, familier de la maison, que l'on invitait parfois à s'asseoir au bas bout de la table pour com-

pléter certains assortiments de convives, avait fait une pièce de vers, malheureusement perdue, où il disait que « pour ces heureux mortels, la Parque filait des jours de soie et d'or ! » Pensée neuve, originale, et qui lui fit le plus grand honneur.

Les bonnes gens qui ne voient que le dehors de toutes choses, considérant que ce financier et sa financière avaient équipage de princes, hôtel à la ville, château à la campagne, ouvraient de grands yeux quand ils les voyaient passer, et se disaient l'un à l'autre : « Voilà des gens heureux ! » Le plus piquant de l'affaire, c'est que ce jugement, porté au hasard comme tous les jugements de même nature, se trouvait être vrai. Les châtelains de Vauplaisant étaient d'heureux châtelains, jusqu'au jour où... Mais n'anticipons pas.

II

A l'une des dernières fêtes de la cour, une toute jeune femme (un joli minois chiffonné, voilà tout ; il n'y a pas là de quoi être si fière !) avait longtemps considéré Mme de Vauplaisant, puis elle s'était penchée à l'oreille du chevalier de Bellaigue, et lui avait dit, assez haut pour être entendue : « Voilà une femme qui *a dû être* bien belle. » (L'impertinente !) Le chevalier avait répondu, en faisant une courbette, « que l'Automne, si éclatant qu'il puisse être, ne saurait, en aucune manière, être comparé au Printemps ! » (Comme les jeunes gens d'aujourd'hui sont fades, et comme la galanterie française va se perdant chaque jour !)

Au grand étonnement de monsieur, Mme de Vauplaisant demanda ses gens et sa voiture trois grandes heures plus tôt que de coutume. Elle fut maussade en route, et mit sa maussaderie sur le compte d'une migraine. Au retour, elle traita Lafleur de lourdaud et Marton de maladroite. Lafleur, tout pensif, se demanda si madame n'avait pas ses *vapeurs* (nous dirions aujourd'hui ses *nerfs*). Quant à Marton, elle se mit tout simplement à pleurer.

A quelque temps de là, le poëte sans éditeur ayant eu un accès de lyrisme intempestif à propos de l'automne, madame, qui vit là, sans raison, une épigramme cachée sous les fleurs de la poésie, lui lança des regards irrités et le traita avec la dernière froideur. Le malheureux, de retour dans son galetas, fut sur le point de méditer une satire contre les caprices des femmes.

Madame se mit tout à coup à détester la ville et à adorer les champs. Mais elle ne fut pas plus tôt aux champs qu'elle regretta la ville. Elle n'en voulut jamais convenir ; cependant la solitude lui pesait, car elle n'avait pas grandes ressources en elle-même, et, sauf l'*Almanach des Muses*, tous les livres lui donnaient la migraine. D'un autre côté, l'idée de revoir le monde lui était insupportable ; n'y retrouverait-elle pas cette petite poupée impertinente et ce discourtois chevalier de Bellaigue ?

Si monsieur n'avait pas trouvé un refuge dans la numismatique, il eût péri d'ennui à force de solitude, ou fût devenu fou furieux à force de petites tracasseries. Heureusement pour lui, un seigneur italien qui voyageait lui avait vendu, trente fois sa valeur, une médaille de Léon X. La médaille était hideuse, mais elle était *rarissime ;* le seigneur italien l'avait déclaré.

III

Cependant l'automne était arrivé. Un soleil éclatant embrasait toutes les vitres de Vauplaisant, mettait des paillettes à la pointe des grilles dorées, donnant aux moulures contournées un relief puissant, et rendait la vie aux plantes d'arrière-saison qui foisonnaient le long de la façade. Les oiseaux chantaient comme au printemps ; seulement, de temps à autre, une feuille rougie par le froid piquant de la nuit se détachait lentement, tournoyait sur elle-même et se posait doucement sur le sable. Marton fredonnait à un œil-de-bœuf des mansardes. Lafleur sifflait comme un merle joyeux, en fourbissant le métal des harnais. Monsieur lui-même, qui était loin d'être un virtuose, attiré au dehors par ce joyeux soleil, chantait à demi-voix, le long du corridor, un des airs de *Richard Cœur-de-Lion*, le nouvel opéra de Grétry.

Mais à peine arriva-t-il à la porte, qu'il cessa de chanter et recula d'un pas. Madame était là, debout, effeuillant d'un air maussade les pétales d'une pauvre petite fleur. Elle était venue étaler au soleil sa toilette et son ennui, et méditer cette pensée qui lui revenait sans cesse et qui lui ravageait le cœur : L'Automne, si éclatant qu'il puisse être, ne saurait, en aucune façon, être comparé au Printemps

Quand elle vit le mouvement de son mari, elle lui dit d'un ton sec :

— Sans doute je vous fais peur ?

— Peur ! oh ! pouvez-vous le croire ?

Et il faisait un effort pour sourire.

— Non, dites-moi franchement que je vous fais peur. Je vois ce que vous pensez. Ayez le courage, vous aussi, de me dire que je suis... (Elle allait dire : une vieille femme, mais le mot était si effrayant qu'elle n'osa le prononcer ; elle y substitua le mot laideron.)

— Oh ! ma chère, y pensez-vous ? une laideron ! vous ! Mais consultez donc seulement votre miroir !

Hélas ! elle l'avait consulté, et il lui avait dit qu'elle était *encore* belle ; mais que ses yeux étaient moins vifs qu'autrefois, son nez moins fin, son sourire moins gai, son menton moins délicat. Il lui avait même montré tout près de la tempe gauche cette terrible petite chose qu'on appelle la première ride. Il lui avait dit nettement que le chevalier de Bellaigue avait raison ; que le printemps était passé, que l'automne était venu, l'automne qui est si près de l'hiver !

Pour toute réponse, madame, avec un grand bruit d'étoffes froissées et un air de reine outragée, passa devant monsieur, qui n'eut que le temps de se faire tout petit le long du mur ; et elle rentra dans ses appartements.

IV

L'ennui qui débordait du cœur de madame commença à retomber en une petite pluie fine et persistante sur tous ceux qui l'entouraient. Le poëte sans éditeur perdit si complétement la tête qu'il partit pour la Louisiane, avec une petite pacotille de verroterie. Lafleur fut atteint d'une calvitie précoce qu'il fut tout heureux de cacher sous la perruque des valets de grande maison. Marton, quoiqu'elle fût, ou peut-être parce qu'elle était au printemps de la vie, devint, à force de rebuffades, positivement acariâtre. Quant à monsieur, excédé par les railleries continuelles que lui attirait son goût pour les vieilles médailles, il prit sa collection en horreur. Il eut du moins la consolation de la revendre fort cher, et de faire imprimer, en tête du catalogue de vente, composé par le célèbre Basan, les armoiries qu'il s'était récemment octroyées.

Mais alors, ne sachant plus que faire, et ayant quelque part ouï dire que le goût des livres est un goût distingué, il se fit bibliomane. C'est-à-dire qu'en peu de temps il encombra sa maison d'éditions rares et de reliures coûteuses

Madame, cependant, pour tuer le temps, se passa la fantaisie d'avoir un coureur nègre tout habillé de blanc, deux heiduques tout reluisants de dorures, une demi-douzaine de perroquets de tout plumage et de tout langage, et un singe d'Amérique. Puis, elle donna dans la berge-

rade et se fit construire une laiterie sur le modèle de la laiterie de Trianon.

Mais quand elle fut fatiguée de traire des vaches, de voir lever l'aurore, de boire du lait chaud, de fabriquer des fromages non comestibles et du beurre détestable que chacun était tenu de trouver excellent, elle retomba dans un état pire que le premier.

Comme un malade dont l'état est désespéré finit par recourir aux empiriques et aux remèdes violents, il lui vint en tête d'essayer de la lecture. Un jour que la vieille comtesse de Chancenulle avait parlé devant elle, avec éloge, des œuvres de Mme la marquise de Lambert, elle fit demander le livre à son mari, qui fut tout heureux et tout fier d'être enfin utile à quelque chose.

V

Elle ouvrit le volume au hasard, et tout en le feuilletant d'une main distraite, elle secouait la tête pour protester, et avançait la lèvre inférieure pour marquer son dédain. Enfin, elle tomba sur le passage suivant : « Les femmes » qui n'ont nourri leur esprit que des maximes du siècle, » tombent dans un grand vide en avançant en âge; le » monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de » le quitter. (— Cela ne me regarde pas, se dit Mme de » Vauplaisant, mais continuons.) A quoi se prendre? » (— Ah ! voyons cela) Le passé nous fournit des regrets. » (Ici un soupir.) Le présent, des chagrins. (— A qui le » dites-vous?) L'avenir, des craintes ! » (— Oh ! l'avenir ne me regarde pas, je serai, bien sûr, morte d'ennui avant d'y arriver !) Elle tourna avec hésitation quelques feuillets, et lut ce qui suit : « Rien n'est plus court que le » règne de la beauté. (— Nous le savons, Madame.) Rien » n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont » su qu'être belles. » (— Mais, pour l'amour de Dieu, quel remède à cela, chère Madame? Voyons si nous trouverons mieux plus loin.) Plus loin, voici ce qu'elle trouva : « Quand » vous ne vivez que pour les plaisirs et qu'ils vous quittent, » ou parce que votre goût cesse, ou parce que votre raison » vous les défend, l'âme tombe dans un grand vide. » (— Ah ! vraiment, d'où le savez-vous si bien, Madame? et puis, encore une fois, quels remèdes proposez-vous?)

VI

La religion? — Est-ce que je ne suis pas d'une assiduité exemplaire aux offices de ma paroisse? Est-ce que je n'invite pas mon curé à dîner plus souvent peut-être que vous n'avez invité le vôtre, Madame?

La charité? — Est-ce que je n'envoie pas par Lafleur plus d'argent aux pauvres, et plus de remèdes aux malades, que vous n'en avez jamais envoyé?

Le travail? — Les mains que voilà, belle marquise, ne sont pas plus faites que les vôtres pour les œuvres serviles?

La lecture? — C'est là que je vous attendais. Vous nous la baillez belle, et vos livres nous font grand bien, oui, grand bien vos livres nous font !

Avouez avec moi que, passé trente ans, les pauvres femmes sont les malheureuses victimes de l'ennui; avouez que, passé cet âge, vous vous êtes ennuyée. La différence entre nous deux, c'est que j'en conviens franchement et que vous tâchez de vous consoler et de nous attraper par de belles phrases. Que pouvez-vous répondre à cela?

Comme Mme de Lambert, sous la forme d'un joli volume in-12 richement relié, non-seulement ne répondit pas, mais encore glissa lentement du sopha sur le tapis, Mme de Vauplaisant tint la discussion pour close et l'adversaire pour battu. Elle leva alors avec résignation ses beaux yeux sur le plafond, où des amours de Boucher étalaient leurs grâces prétentieuses, et s'assoupit en attendant le dîner.

VII

Dans l'après-midi, madame descendit au jardin, de son pas dolent, et, sans y songer, s'engagea peu à peu dans les bois de la Corne, qui faisaient suite au parc. Marton l'accompagnait d'un air résigné. Le sentier qu'elles suivaient aboutissait à une clairière où l'on entendait un bruit de voix et des coups de cognée. Tout à coup, il y eut un craquement sinistre, des cris d'effroi, et, au bout d'une minute, un homme apparut dans le sentier. Il courait, comme affolé. Ses yeux étaient troubles et toute sa physionomie exprimait une indicible horreur.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il? s'écria Mme de Vauplaisant épouvantée.

L'homme, sans s'arrêter, cria d'une voix haletante : « Là, là, dans la clairière ! » Et il reprit sa course en poussant de sourds gémissements.

— Marton, voyez ce que c'est, dit madame toute tremblante, et en s'appuyant au tronc d'un vieux châtaignier.

Quand Marton revint, elle était pâle, ses lèvres tremblaient : — Un grand malheur ! s'écria-t-elle; n'y allez pas, n'y allez pas, c'est trop affreux !

Revenue d'un premier moment de faiblesse, Mme de Vauplaisant se sentit comme poussée par une force supérieure, et d'un pas ferme marcha vers la clairière. Marton la regardait avec étonnement ; son visage s'était comme transfiguré.

VIII

A la lumière d'un gai soleil, au bruissement des bouleaux qu'agitait une brise légère, parmi les fougères doucement balancées et les bruyères en fleur, un homme était étendu sur la mousse. Son visage était pâle comme un linge, ses yeux étaient fermés, ses lèvres contractées par la douleur : une goutte de sang, une seule, perlait au coin de sa bouche. Une des branches d'un gros chêne qu'on venait d'abattre l'avait atteint et brisé dans sa chute.

Mme de Vauplaisant se jeta à genoux près de lui, et d'une main aussi douce que celle d'une sœur de charité écarta les cheveux du blessé; puis elle lui souleva doucement la tête et lui demanda où il souffrait. L'homme fit un effort, mais il ne put desserrer les lèvres.

— Une civière ! dit-elle aux autres ouvriers.

Et comme ils s'empressaient maladroitement pour en faire une avec des branchages :

— Vite ! dit-elle ; deux d'entre vous, courez détacher un des volets du pavillon de chasse; qu'on appelle un médecin, qu'on prévienne M. le curé.

Pendant qu'elle donnait ces ordres sans l'ombre d'une hésitation, elle essuyait doucement avec son mouchoir le front de l'ouvrier blessé. Puis, comme il venait d'entr'ouvrir les yeux, elle trouva, d'instinct, quelques-unes de ces bonnes paroles qui sortent si naturellement, dans les grandes circonstances, du cœur généreux et compatissant des femmes. Car elle avait un cœur, après tout, quoiqu'elle l'eût toujours ignoré. Oh ! comme elle oubliait tous ses petits malheurs imaginaires devant ce malheur si affreux et si réel. Dieu avait choisi son heure pour frapper un grand coup ; en un instant s'était déchiré le voile épais qu'une éducation frivole et une vie plus frivole encore avaient étendu entre elle et la vérité.

IX

Quand on plaça le pauvre corps brisé sur la civière, sa charité la rendit ingénieuse pour lui épargner la souf-

france ; de ses belles mains, autrefois si dédaigneuses, elle tenait la main rude du bûcheron. On se mit en marche ; alors le blessé, malgré son courage, se mit à trembler comme un oiseau blessé. Quand elle vit cela, des larmes coulèrent de ses yeux, autrefois si indifférents, sans qu'elle songeât ni à les retenir ni à les essuyer.

On arriva enfin au château. Quand le médecin eut déclaré que tous les secours étaient inutiles, elle se jeta à genoux et trouva dans son cœur des paroles de foi et de supplication pour appeler la miséricorde du souverain juge sur cette âme immortelle si près de paraître devant son redoutable tribunal.

L'humble curé du village vint à son tour apporter la consolation et la force au voyageur qui avait le pied déjà sur le seuil de l'éternité. Alors, elle ne vit plus en lui (tant ses yeux s'étaient ouverts à la lumière de la vérité) le pauvre prêtre gauche et timide dont elle avait parfois souri à sa table somptueuse ; elle vit en lui le ministre et l'envoyé de Dieu dans toute la majesté de son auguste ministère. Les paroles qu'il murmurait à l'oreille du mourant allaient frapper une autre oreille et pénétraient profondément dans un autre cœur.

X

La dernière lutte fut longue. Mme de Vauplaisant passa tout le temps au chevet du blessé. Ce n'était certes pas par une vaine ostentation de charité et de dévouement. Son cœur, profondément troublé, trouvait une sorte de refuge auprès de ce lit de douleur. Elle s'était attachée à cet homme souffrant, non-seulement par le bien qu'elle lui avait fait, mais encore par le bien qu'elle en avait reçu. N'était-ce pas son malheur qui lui avait ouvert, à elle, le chemin de son propre cœur ?

Dans le silence et la méditation de ces heures tristes et douces, elle revenait sur les souvenirs de sa vie passée, et il lui semblait que c'étaient des ombres vaines, ou tout au moins les images d'une autre vie que la sienne.

Elle sentit alors pour la première fois qu'un chrétien n'est pas quitte de tous ses devoirs pour avoir assisté régulièrement aux offices et avoir honoré son pasteur. Elle comprit que les mains les plus aristocratiques s'ennoblissent en accomplissant les œuvres les plus serviles et les plus vulgaires selon le monde. Elle apprit que la véritable aumône n'est pas celle qui se fait par l'entremise d'un laquais, et que la seule vraie charité est celle où le cœur se donne tout entier.

Sans doute, ces impressions si vives s'affaiblirent sous l'action du temps, c'est le sort de toutes les affections humaines ; sans doute, Mme de Vauplaisant ne devint pas une sainte, mais elle devint une femme vraiment digne de ce nom.

ANCIENNETÉ EN FRANCE DU NOM DE LA CALIFORNIE.

Il n'y a guère de dénomination géographique qui soit devenue plus populaire parmi nous que cette terre américaine si longtemps délaissée et que découvrit Alarcon. On doit ajouter même qu'elle a effacé pour ainsi dire les opulents souvenirs qui se rattachaient au Pérou. Il peut être curieux de rappeler que le nom de la Californie se trouve déjà cité dans un roman du seizième siècle qui a joui d'une bien haute renommée, et qu'on traduisit partiellement en français dès 1571. N'est-il pas singulier de voir Rodrigue Souldan de Liquie et Calaphie, « roine de *Califorme* (*région opulente en or et précieuses pierres* plus que toute autre), écrire à Amadis de Gaule, roy de la Grande-Bretaigne ? » C'est ce qu'on lit cependant dans le 5e livre de ce roman fameux. On vient de découvrir une édition de l'Amadis, publiée en espagnol dès 1508, inconnue à tous les biographes, laquelle n'a pas été achetée moins de 800 francs. La salle des ventes publiques pour certains livres est devenue elle-même une véritable Californie.

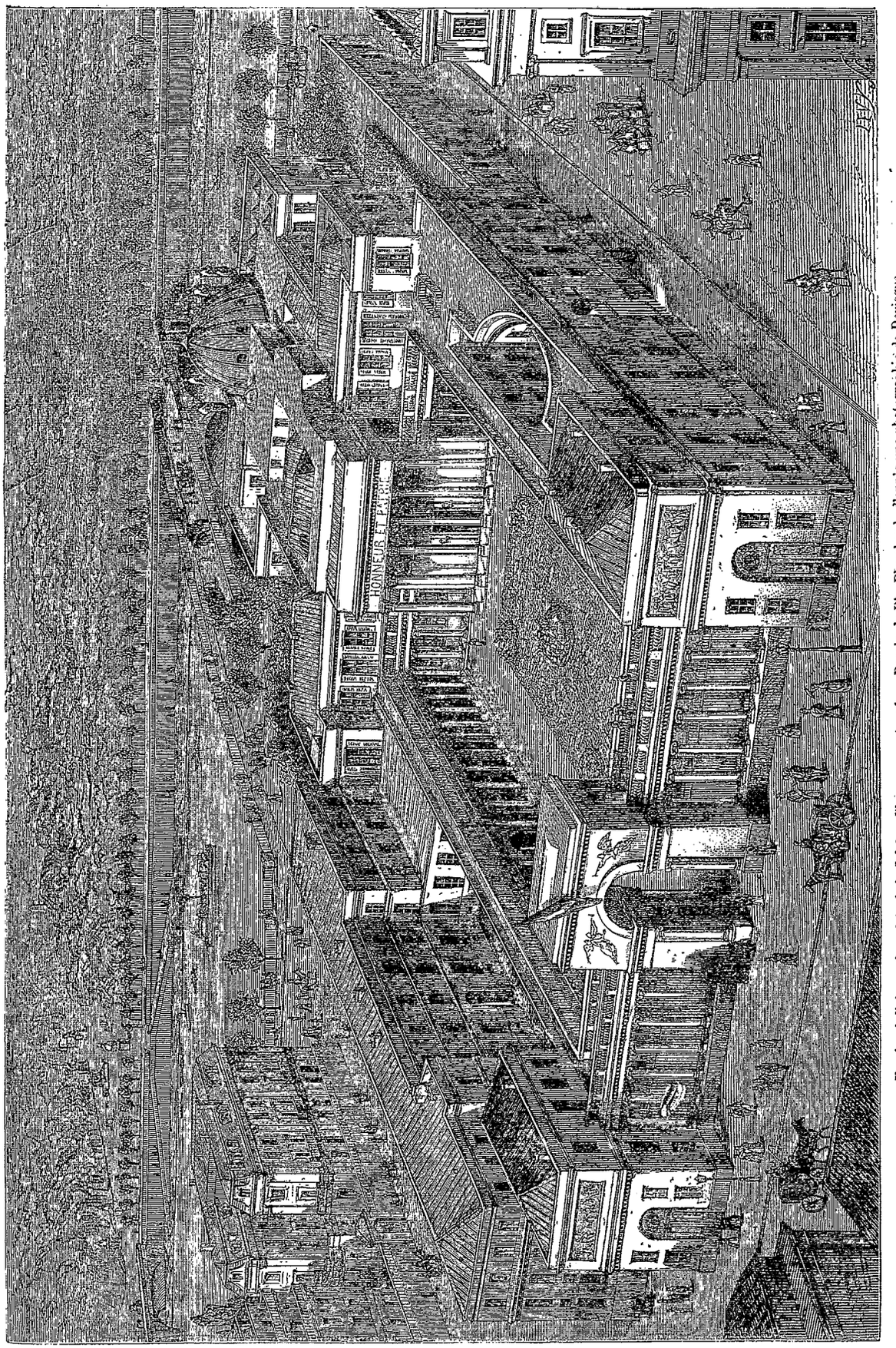
LE PALAIS DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Le palais de la Légion d'honneur forme un parallélogramme régulier, compris entre le quai d'Orsay, la rue Bellechasse, la rue de Lille et la rue de Solférino. Quand on entre par la grande porte de la rue de Lille, on pénètre dans une cour rectangulaire entourée d'une galerie soutenue par des colonnes et que surmonte une terrasse bordée d'une balustrade. Un gazon remplit de son vaste tapis vert tout le milieu de cette cour ; au fond se trouve un portique plus élevé que la galerie ; sur la frise de l'entablement, on lit ces mots : HONNEUR ET PATRIE. A droite et à gauche, après avoir traversé la galerie sous une porte cintrée, on arrive dans une petite cour qui conduit aux bâtiments latéraux. Le bâtiment de gauche est beaucoup plus considérable que celui de droite ; sa hauteur dépasse celle du reste du monument : il est occupé par les bureaux. La partie de l'hôtel qui s'étend depuis le portique jusqu'au quai est réservée pour le logement du grand chancelier de la Légion d'honneur. Tout le monde connaît son élégante façade qui s'avance en forme de rotonde et dont la coupole est entourée d'un demi-cercle de statues. Comme cette partie est moins large que le reste de l'édifice, l'espace resté libre a été transformé en un parterre qui enveloppe la base du monument de ses touffes de verdure. De ce parterre, qui domine le quai d'Orsay, on aperçoit, en face, la Seine sillonnée par les bateaux à vapeur, et au delà, la longue terrasse et les grands massifs du jardin des Tuileries.

Ce petit palais, ou plutôt cet hôtel, — car le nom d'hôtel nous semble lui convenir mieux, — a été construit au dix-huitième siècle pour le prince Frédéric de Salm-Kirbourg. A cette époque, l'inscription *Honneur et patrie* qu'il porte aujourd'hui, et que justifie sa destination actuelle, eût paru un contre-sens ou une ironie, car le prince de Salm mentit à sa naissance et ternit son nom aussi bien par sa vie publique que par sa vie privée. Il était connu à Paris pour le déréglement de ses mœurs. Mme du Deffant raconte dans une de ses lettres la conduite déloyale et lâche qu'il tint dans un duel où il était l'offenseur. Le prince avait insulté un officier du régiment du roi et n'avait pu refuser de se battre avec lui ; il arriva sur le terrain, suivi de deux spadassins et muni d'un gros manchon dont il ne voulut pas se dessaisir, et avec lequel il se couvrit la poitrine pour se mettre à l'abri de l'arme de son adversaire. Ce dernier ayant fait une chute, il essaya de le frapper à terre, et n'y ayant pas réussi, il tourna le dos et se fit chasser à coups d'épée. A ce duel ridicule et honteux, il joignit un exploit encore plus déshonorant. En 1788, il était allé en Hollande, avec le grade de maréchal de camp, pour soutenir le parti des patriotes contre le stathouder ; mais, incapable de conviction et de dévouement, et ne songeant qu'à son propre intérêt, il livra à l'ennemi, sans coup férir, la ville d'Utrecht qu'il était chargé de défendre avec une armée de huit mille hommes. Quand la révolution éclata, il resta à Paris et épousa la cause du peuple, sans doute parce qu'il y voyait pour lui-même moins de danger et plus d'avenir, ce qui ne l'empêcha pas d'être mis en prison comme aristocrate et de périr sur l'échafaud en 1794.

C'est à l'hôtel de Salm que, sous le Directoire, se tint

le *Cercle constitutionnel* ou *Club du salut*, formé en opposition au *Club de Clichy*, fréquenté par les partisans de la contre-révolution. Mme de Staël, Benjamin Constant, Talleyrand, faisaient partie de ce cercle, et y soutenaient



Vue à vol d'oiseau du palais de la Légion d'honneur restauré. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie de Devicque.

une opinion moyenne, également éloignée du terrorisme et de l'ancien régime.

L'hôtel de Salm devint ensuite ce qu'il est resté depuis, le siége administratif de l'ordre de la Légion d'honneur,

fondé par Napoléon en 1802. Il a été, en 1871, au nombre des monuments sur lesquels l'insurrection parisienne a exercé sa fureur et essayé de venger sa défaite. Le pétrole enflammé a noirci les fûts et les chapiteaux de ses colonnes, ses balustres, les cintres de ses portes; les bâtiments qui offraient un aliment au feu ont été détruits. Mais un appel a été fait immédiatement à tous les membres de l'ordre, et des souscriptions volontaires ont permis d'entreprendre sans retard la réparation de l'hôtel. Aujourd'hui les colonnes, les murs, les bas-reliefs, ont repris leur intégrité et leur blancheur; la reconstruction et l'aménagement intérieur des parties détruites s'achèvent. Dans peu de jours, l'élégant palais, rendu à sa destination, aura repris son animation habituelle.

DU FROMAGE ET DE LA CHIMIE.

Après les farineux, les légumes et les corps gras, celui des aliments solides qui entre pour la plus grande part dans la nourriture de l'espèce humaine, c'est le fromage.

Un paysan mal loti, qui se nourrit de bouillie à peine salée, est heureux d'y associer un fromage à saveur violente qu'il mange avec un plaisir extrême; mais un gourmet, après s'être régalé d'un repas succulent au café Riche, n'est pas moins heureux de déguster le roquefort à point qui fera valoir le bouquet léger de son dernier verre de vieux bordeaux. L'un prend un aliment azoté, indispensable à l'entretien de ses forces; l'autre, une agréable bouchée de luxe qu'il croit favorable à sa digestion, selon l'oracle de la gastronomie.

La France fabrique ce digestif pour tous les goûts, sous les formes les plus variées, avec des procédés très-différents et en très-grande quantité. Elle en a de frais, de salés, de mous, de fermes, de raffinés, de pressés et de cuits. Elle en achète cependant aux pays étrangers pour une vingtaine de millions par an, et elle leur en vend pour environ le tiers de cette somme. Cette différence entre l'importation et l'exportation ne peut tenir à une infériorité de puissance productive, mais elle a surtout pour cause les qualités particulières des fromages qui forment la base des échanges.

Ainsi, notre marine recherche des fromages pouvant se conserver longtemps sans s'altérer et d'un prix modéré : à ce besoin répondent ceux d'Edam en Hollande, dits aussi « croûte rouge » ou « tête de More », qu'on pourrait fabriquer partout en France, ainsi que cela se pratique à Saint-Angeau en Auvergne, sous l'impulsion du ministère de l'agriculture. On en achètera cependant encore longtemps à la Hollande, parce que la propagation d'habitudes nouvelles est toujours fort lente, surtout en pays de montagnes.

De même les provinces françaises où l'on consomme à l'ordinaire du fromage râpé achètent-elles à la Suisse les meules de gruyère très-compacte, très-salé, très-gras et très-cuit, tandis que nos négociants exportent partout nos fromages façon gruyère, qui sont tendres au couteau et à la dent et moelleux au goût. L'Italie fournit aussi au monde entier son parmesan, indispensable à la confection d'un bon plat de macaroni, et elle achète de nos gruyères.

Si, pour varier nos desserts, nous prenons à l'Angleterre son chester et son stilton, nous ne cesserons pas de lui vendre nos brie, qui vont aussi dans toute l'Europe et jusqu'en Égypte. Cet excellent produit a mérité d'être couronné comme le *roi des fromages*, sous la restauration bourbonienne, dans un dîner donné par l'ambassadeur de France aux membres d'un congrès. Chacun de ces membres avait parié pour la prééminence de l'un des fromages de sa nation. Le brie l'emporta à l'unanimité. De là le nom de « Talleyrand » donné par reconnaissance et comme parangon à certains brie de surchoix, moyenne grosseur, que l'on fabrique avec un soin particulier en automne, pour les faire arriver au maximum d'excellence juste au moment des bons dîners d'hiver. *La vérité* nous oblige à déclarer cependant que la royauté du brie est contestée par un puissant rival, le roquefort, très-favorable à l'appréciation du bon vin, et qui a le privilége de figurer sur les tables distinguées, dans toutes les parties du monde. Cette spécialité ne se fait que dans l'Aveyron, avec du lait de brebis nourries sur des plateaux calcaires, élevés et froids; il ne s'achève que dans des grottes naturelles, disposées en caves, où la température et la circulation d'un air exceptionnellement frais, échappé des fissures de la roche, sont les ouvriers de la dernière heure et marquent les produits du cachet qui les distingue.

Après avoir cité les fromages de luxe, nous devons dire que les fromages communs méritent une considération particulière, pour cela qu'ils ont constitué de tout temps et constituent encore la principale nourriture azotée du pauvre, et surtout des ouvriers de la ferme. Mais ce n'est pas le fromage à la crème que consomme le paysan; il devra se contenter du fromage maigre d'où le beurre a été totalement enlevé. Ici c'est le fromage à la pie, avec ou sans sel; là du fromage fort, c'est-à-dire conservé plusieurs mois dans des pots où il contracte une saveur odieuse, mais excitante pour l'appétit de l'homme des champs voué aux durs labeurs; ailleurs, en montagne, c'est le sérai, que l'on extrait par une seconde cuisson du petit lait dont on a déjà tiré la pâte du gruyère.

On trouve de nombreux détails sur les fromages de France et sur quelques-uns de l'étranger dans un livre tout récent de M. Pouriau, professeur à Grignon, sous le titre de *la Laiterie*. Il y adopte la classification suivante, que nous acceptons jusqu'à ce qu'on nous en donne une plus scientifique :

1° Fromages à PATE MOLLE, qui se subdivisent en fromages *frais*, comme les viry, les suisses, qui viennent des environs de Gournay (Seine-Inférieure), les bondons, les malakoffs, etc., et en fromages *affinés*, comme les marolles, les brie, les camemberts (Orne), etc.;

2° Fromages à PATE FERME, qui se subdivisent en fromages *pressés* et *salés*, comme le roquefort, le hollande, le chester, etc., et en fromages *cuits*, également *pressés* et *salés*, comme le gruyère, le parmesan, etc.

Dans son livre, M. Pouriau donne les procédés de fabrication de plus d'une centaine de ces fromages. Les descriptions sont suffisantes pour qu'une fermière puisse se rendre compte des opérations, et juger si les conditions économiques de sa ferme et les aptitudes de son personnel lui permettront de fabriquer des fromages plus productifs que ceux qu'elle vend.

Mais une observation générale domine toute cette fabrication, et la voici. A très-peu d'exceptions près, la qualité des pâturages et les circonstances naturelles des localités n'entrent que pour une part secondaire dans la nature et dans la qualité du produit. On présumait le contraire autrefois. L'expérience a démontré que la prépondérance appartient à l'art des personnes préposées à la fabrication, à l'habileté de la main, à l'intelligence des procédés, à l'appréciation des phénomènes qui apparaissent durant la fabrication, à l'expérience qui remédie aux faits accidentels, à l'habitude qui saisit l'instant précis où chacune des opérations successives doit succéder à la précédente. On voit que l'empirisme règne souverainement dans une foule de détails d'exécution dont on ne sait pas encore se rendre compte, bien qu'ils soient importants

pour le résultat final. Ainsi, le fromage le plus cher pourra être produit dans presque toutes les localités par une main habile, tandis qu'une ignorante et maladroite fille de ferme ne fera qu'un fromage médiocre avec le meilleur lait d'un bon pâturage.

Cet état de choses ne peut manquer d'appeler l'attention de l'administration compétente. Au point où la chimie est parvenue, lorsqu'il s'agit d'une production si importante pour les intérêts de l'agriculture et pour l'alimentation des classes les plus pauvres, l'industrie fromagère ne doit pas continuer à végéter dans les routines séculaires. Si jamais il fut utile d'attacher des chimistes avisés à l'étude des procédés empiriques, certes c'est dans l'industrie domestique des fromages, qui mérite autant que celle des sucres et des vins de jouir des ressources de la science. Celle-ci doit s'efforcer de comprendre les prescriptions aveugles des routines et de fixer leur vrai sens.

Il faudrait qu'à l'instant précis où les phénomènes se montrent, le savant pût recueillir les appréciations de la fermière et y joindre les siennes. Il faudrait que des analyses fussent faites sur place à l'appui ou à l'encontre des conjectures ingénieuses du chimiste. Bientôt le jour se ferait sur les réactions inexpliquées qui se produisent, et la science pourrait fournir des indications précises sur la convenance ou l'inopportunité de telles et telles pratiques de la fermière, lesquelles, suivant les cas, peuvent être aussi nuisibles en tels moments que favorables en tels autres.

Éclairées désormais, les fermières confectionneront avec sécurité des fromages, dont le prix élevé les récompenserait le mieux de leurs soins et de leurs connaissances acquises.

La France étant le pays qui fabrique non-seulement les plus nombreuses variétés de fromage, mais aussi les fromages les plus estimés des gourmets, elle a intérêt à accroître cette catégorie de produits de luxe et de haute gastronomie. Ce sera, d'ailleurs, conforme au caractère spécial de sa production industrielle, qui lutte surtout par l'excellence et par le bon goût contre la concurrence des autres nations.

PÉTROPOLIS
(BRÉSIL).

Pétropolis est une résidence rarement citée par les géographes; mais il n'est pas un habitant de Rio-Janeiro qui n'aille admirer, une fois l'an, ce lieu vraiment enchanté, que son altitude au-dessus du niveau de la mer fait jouir d'un éternel printemps. Une promenade à Pétropolis est une sorte de pèlerinage qui laisse les plus aimables souvenirs à l'Européen nouvellement arrivé dans ces splendides contrées. Il y trouve les fruits et les fleurs de nos provinces méridionales, et aussi la flore nouvelle qui l'a frappé d'admiration, alors qu'il a pour la première fois abordé ces plages fertiles, si différentes par leurs productions des plages du vieux continent.

Il y a quarante ans, c'était un désert, comme au temps de ces valeureux Tamoyos, qui furent les amis des Français, alors que le commandeur Durand de Villegagnon apparut sur ces côtes en 1555, et se fixa sur un rocher qui porte encore son nom. A cette époque, il n'y avait pas de botanistes érudits, mais il y avait déjà des admirateurs passionnés de la nature, et l'un de ces vieux voyageurs exilés ne peut s'empêcher de jeter un cri d'admiration à la vue des merveilles végétales qui se déploient devant lui. Jean de Léry y voit un lieu si merveilleux en son abondance, qu'il n'y a pas d'endroit au monde plus digne d'y célébrer les louanges du Seigneur! A la vue de ces fleurs innombrables, Nicolas Barré, admirateur moins poétique en son langage, mais plus réfléchi, croit y reconnaître « des febves de bon nourrissement », et même le divin basilic, si chéri des bons bourgeois de Paris; et il écrit doctement :

« Tout le reste est tant sauuage et eslongné que, si maistre Jean, démonstrateur des erbes, y estoit, il y seroit bien empesché. » Rien n'a changé, en réalité, depuis ces temps d'admiration naïve, et le savant Aug. de Saint-Hilaire, qui en eût remontré à maistre Jean, déclare que ces environs de Rio sont la terre promise du botaniste.

La douce température dont on jouit au sommet de la montagne d'Estrella fut précisément ce qui engagea le gouvernement brésilien à y fonder une colonie d'Européens, qui presque tous appartenaient à la nation allemande. Cette petite population étrangère prospéra, établit des cultures, et en définitive devint la base d'une cité florissante qui est renommée aujourd'hui dans tout le Brésil, et qui a déjà son historien (1).

Le lieu où a été fondée la ville de Pétropolis, sur la petite montagne d'Estrella, était parfaitement solitaire aux dix-septième et dix-huitième siècles. C'était cependant un lieu de rendez-vous pour les habitants de l'intérieur, qui venaient faire le commerce de leurs denrées avec Rio-Janeiro et ses alentours; une bourgade portant le nom de la montagne, et dont le port est célèbre, les réunissait. L'endroit même où la ville s'est élevée était possédé par une certaine doña Alda, qui ne se doutait guère de la célébrité spontanée qu'allait acquérir le délicieux coin de terre où elle filait paisiblement ses jours. Lorsque l'on songea à coloniser diverses portions de la province de Rio, la pensée vint naturellement à l'esprit d'établir une colonie d'Européens dans ce lieu plein de fraîcheur, où les cultivateurs nouvellement débarqués sur des plages ardentes devaient moins souffrir dans leurs pénibles travaux que dans toute autre portion du littoral. Cette tentative réussit : dès lors commencèrent ces essais d'horticulture exotique et rappelant la patrie absente qui sont aujourd'hui le charme de la capitale du Brésil. On récolte dans la montagne d'Estrella des fraises aussi parfumées que celles de l'Europe, des prunes, des pêches fondantes, des raisins d'une énorme grosseur, et beaucoup d'autres fruits; nos légumes les plus recherchés et les plus savoureux, tels que les choux-fleurs et les artichauts, non pas en si grande quantité, néanmoins, que dans le district de *Nova-Friburgo*, où, la colonisation par les Européens étant de plus ancienne date, les procédés d'horticulture sont plus répandus (2).

C'est à un jeune ingénieur allemand, M. Frédéric Kœler, mort en 1847, à quarante-trois ans, que sont dus les plans d'après lesquels la ville de Pétropolis a été édifiée; et il faut dire à sa louange qu'il a su tirer un parti admirable des dispositions du terrain pour l'agrandissement futur de la cité naissante.

Cet heureux coin de terre gît par les 22° 32′ de latitude sud, et par les 44° 19′ 30″ 45‴ de longitude ouest : c'est du moins ce que nous apprend le commandant Mou-

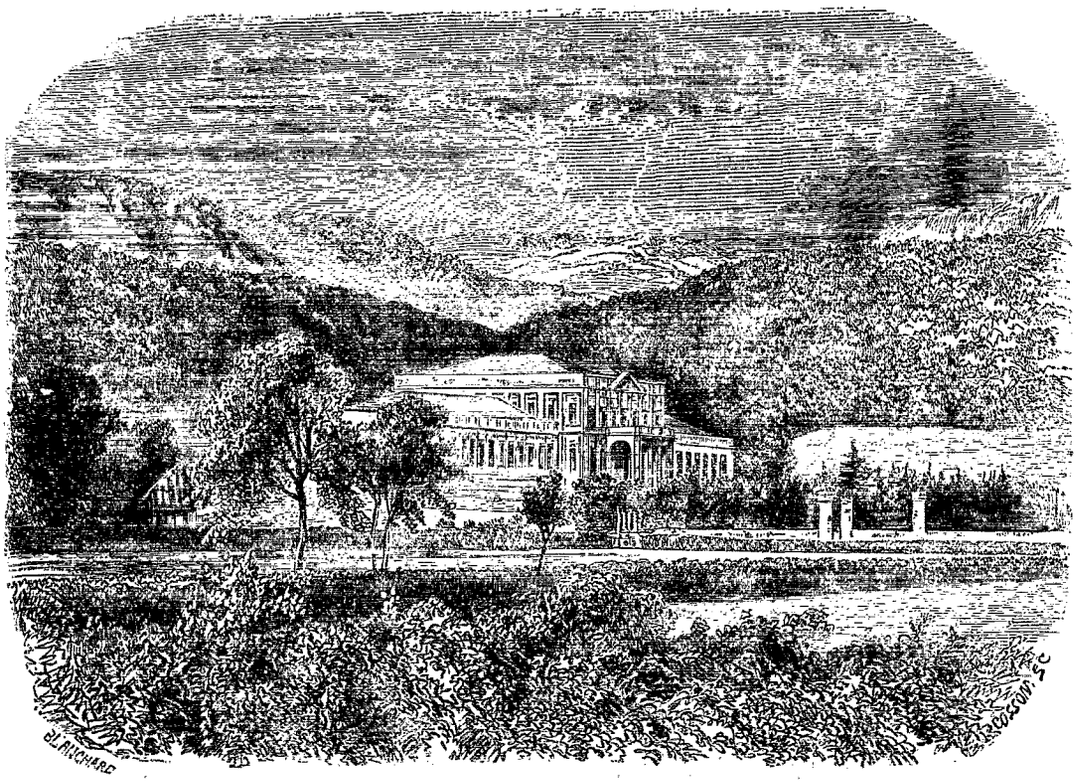
(1) *Viagem pittoresca a Petropolis para servir de roteiro aos viajantes e de recordação deste ameno torrão brasileiro, por* ***. Rio-Janeiro, 1862, in-12. C'est le savant et spirituel major Taunay, mort depuis quelques années, qui est l'auteur de ce joli volume.

(2) Des colons suisses au nombre de 1400, appelés au Brésil par le gouvernement du roi Jean VI, furent établis dès 1820 dans les environs de Canta-Gallo, à 22 lieues de Rio-Janeiro. Ces hommes étaient mal choisis, la plupart d'entre eux désertèrent; mais la colonie s'est reformée depuis. — *Nova-Friburgo*, colonie suisse qui a singulièrement prospéré, est célèbre par ses cultures de végétaux importés d'Europe.

chez, dans ses Positions géographiques des principaux points de l'Amérique du Sud ; mais le savant hydrographe, qui fixe l'élévation du Corcovado à 700 mètres (1) au-dessus du niveau de l'Océan, ne nous dit rien sur l'altitude de la Serra d'Estrella (2) ; ce dont on ne saurait douter, c'est que le climat s'y maintient dans un état de salubrité tel, qu'il met ceux qui y viennent chercher la santé à l'abri des épidémies désolantes de fièvre jaune dont la capitale a été en ces derniers temps la victime.

Ce fut donc la salubrité qu'offre ce coin de terre et l'enchantement du paysage qui décidèrent le vrai fondateur de Pétropolis, D. Pedro d'Alcantara, à adopter les premières constructions régulières de la cité nouvelle; elles ne remontent pas au delà de vingt-six ans environ. Autant le ciel se montre clément à Pétropolis, autant les dispositions du terrain étaient en réalité rebelles à la fondation d'une cité modèle. Toutes ces difficultés ont été heureusement vaincues dans le plan général. « La rue *do Imperador* sert de base à l'aréa de la cité naissante. C'est vers elle que viennent converger les autres rues, et c'est dans son prolongement que s'étendent les chemins qui conduisent aux points en communication avec Pétropolis. — La conception et l'édification de cette rue, tracée au cordeau dans un vallon qui court approximativement du couchant au levant, et au centre duquel deux rivières, la *Quitandinha* et le *Corrego secco*, partant de deux points opposés, viennent établir leur confluent pour suivre ensuite un cours presque perpendiculaire, sont un vrai tour de force. »

C'est jusqu'à présent la rue do Imperador qui paraît être plus particulièrement affectée aux hôtels fréquentés par les voyageurs, aux boutiques et aux magasins; c'est là que s'étalent les boucheries et les boulangeries ; c'est, en un mot, le centre du mouvement commercial. On y remarque une certaine affluence de voyageurs et de simples curieux qui presque tous viennent visiter les alentours charmants de la ville et prennent la plupart du temps leur gîte à l'hôtel de Bragance, l'un des plus confortables et des plus renommés de la ville.



Le Palais impérial, à Pétropolis (Brésil). — Dessin de Ph. Blanchard.

Ainsi que cela devait être, si l'on veut avoir présente au souvenir l'origine de Pétropolis, la plupart des voies de communication rappellent par leurs dénominations quelques personnes de la famille de D. Pedro. Il y a les rues Theresa, Doña Maria II, D. Affonso, Joinville, Francisca, Januaria, et l'on remarque également celle de l'ancien gouverneur du jeune souverain, Paulo Barbosa, qui fut pour beaucoup dans l'adoption des plans primitifs de la petite cité. D. Pedro d'Alcantara s'est entouré de ses meilleurs et de ses plus chers souvenirs.

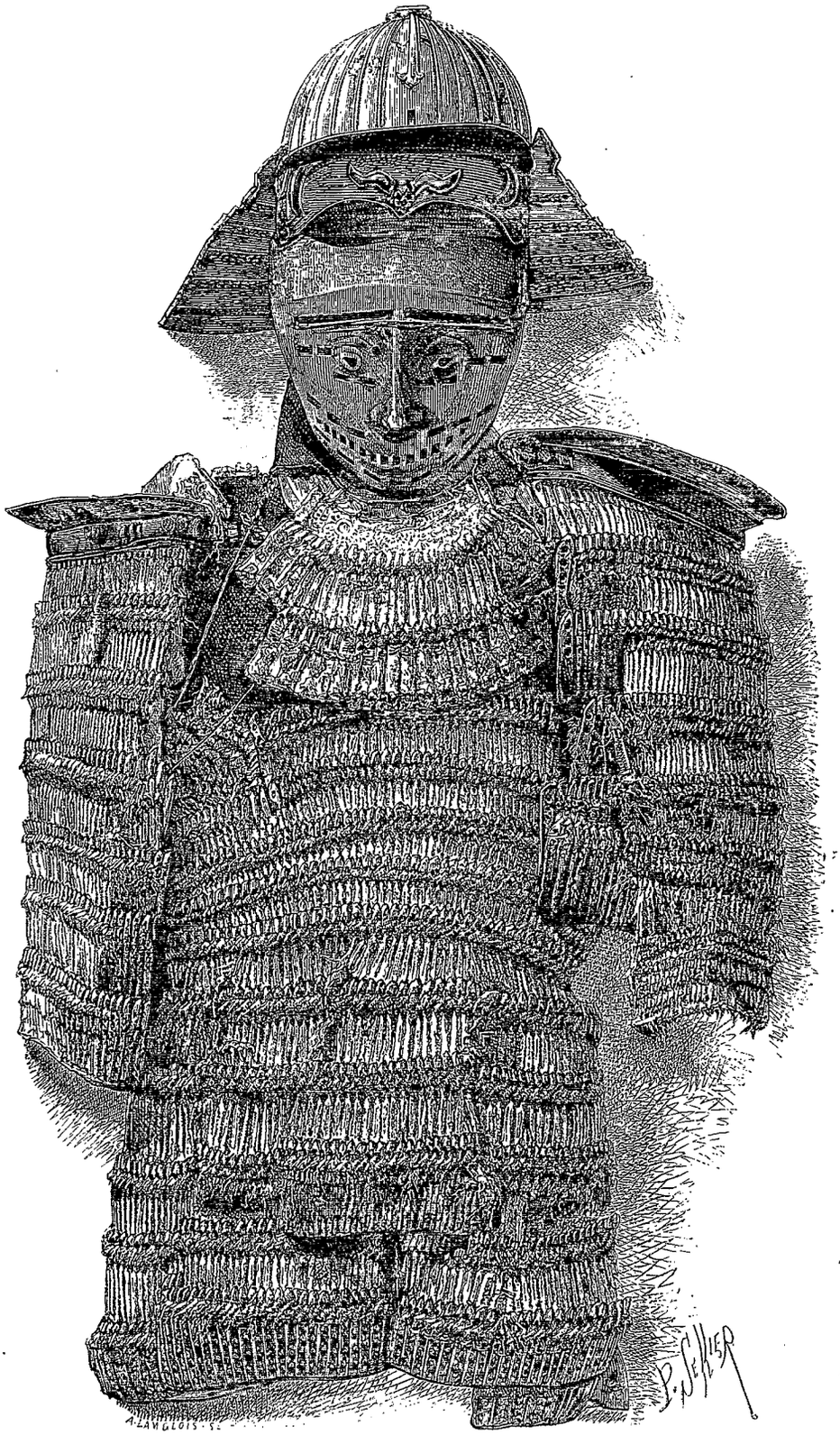
Le palais impérial, construit en face de la rue de l'Impératrice, s'élève sur un plateau artificiel formé des débris du sol qu'on a enlevé à la colline; il ne se distingue, comme on le peut voir, ni par le luxe de son architecture, ni par l'étendue de ses constructions; mais, grâce à son exhaussement, qui le fait dominer sur une partie de la cité, il ne manque pas d'une sorte de majesté élégante : les terrasses et les jardins se déploient au pied même du plateau, et vont se rencontrer avec les rues de l'Empereur et de l'Impératrice, dont ils sont séparés par des grilles. C'est à un horticulteur français, M. Binot, que sont dues en partie les riches collections de fleurs que l'on y admire, et qu'il a su naturaliser dans maintes villas dont il a tracé les jardins.

Il y a quelques années seulement, on faisait monter la population approximative de Pétropolis à quatre mille âmes. Le fléau qui a sévi en ces derniers temps sur Rio-Janeiro, et dont la charmante petite cité est exempte, a nécessairement accru de beaucoup le chiffre que nous donnons ici. Divers *palacete*, d'une architecture élégante, se sont groupés, depuis deux ou trois ans, autour de la résidence impériale.

(1) M. Emm. Liais lui accorde 900 mètres de hauteur (*l'Espace céleste*, p. 206).

(2) Voy. *Viagem pittoresca*, p. 23.

NOTES SUR LE JAPON ET LES JAPONAIS (1).



Armure japonaise. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

MŒURS. — GAIETÉ. — COSTUMES. — POLITESSE.

Tout le monde sait aujourd'hui que le peuple japonais est doux, aimable, poli, gai, rieur, bon enfant, et surtout enfant; que les hommes des classes inférieures ont le teint bronzé par le soleil, et souvent la peau tatouée de rouge et de bleu, ressemblant par le dessin et la couleur aux

(1) Extraites de divers ouvrages, notamment de la *Promenade autour du monde*, par M. le baron de Hübner; — *le Japon illustré*, par M. Humbert; — *la Chine et le Japon*, par Oliphant.

vieux laques de leur pays; que les hommes de toutes classes ont la tête rasée sur le devant et ornée d'une petite queue qui se balance agréablement au-dessus de l'occiput; qu'ils laissent en été les pantalons étroits, se contentant d'une simple tunique de taffetas ou de coton, selon la condition de l'individu, et, quand ils sont chez eux, du *fundashi*. Du mikado jusqu'au dernier *kouli*, cette ceinture fait le fond de la toilette de tout Japonais qui se respecte. Tout le monde, sauf les négociants, qui se trouvent au bas de l'échelle hiérarchique, appartient à quelqu'un, non à titre de serf ou d'esclave, mais comme membre d'un clan qui, divisé en plusieurs castes, ne forme qu'une seule et grande famille. Le prince, ou *daimio*, en est le chef; il a ses conseillers, ses vassaux, ses *samurais*, ou chevaliers à deux épées (d'autres n'en ayant qu'une seule), ses hommes de guerre et employés de tout grade. Chacun porte sur le dos et sur les manches de sa tunique le blason du prince ou de la corporation qu'il sert, une fleur ou des lettres inscrites dans un cercle. Les sabres des gentilshommes, l'encrier, la pipe, la bourse attachée à la ceinture, tout cela est connu. On sait aussi, sur la foi de sir Rutherford, qu'il n'est pas bon, qu'il y a même péril de mort, de rencontrer des samurais faisant cortége à leur prince, ou sortant d'une maison de thé, échauffés par quelques rasades de *saki*. Il est moins généralement connu que le gouvernement actuel est en train de détruire les institutions féodales. Mais la physionomie extérieure du pays s'est encore peu altérée.

Quant aux femmes, tous les auteurs d'articles et de livres en sont ravis. Elles ne sont pas précisément belles; la régularité des traits laisse à désirer. Les pommettes saillent un peu trop. Les beaux gros yeux bruns sont un peu trop fendus en amande, et les lèvres charnues manquent de finesse; mais cela ne gâte rien. Ce qui gâte beaucoup, c'est l'affreuse habitude des jeunes filles, au moment de leur mariage, de s'arracher les sourcils et de noircir leurs dents. Elles sont gaies, simples et gracieuses, pleines d'une distinction naturelle. Leur coiffure se compose de deux ou trois bandeaux d'un noir d'ébène, gracieusement noués et retenus par deux épingles. Pour toilette, elles ont une jupe et une jaquette avec une large ceinture formant un gros nœud par derrière; leurs chaussures sont de petites planchettes munies d'une courroie adroitement pincée par l'orteil.

On ne s'imagine pas, sans l'avoir vu, tout ce monde s'agitant dans les rues, s'adressant des sourires gracieux, s'inclinant profondément les uns devant les autres; s'il s'agit de quelque gros personnage, se prosternant, mais avec une agilité et une dignité qui ôtent à la démonstration ce qu'elle paraît avoir d'humiliant, et ne lui laissent que le caractère d'une manifestation un peu exagérée de politesse et de déférence. Pendant que vous avancez dans une rue dont l'extrême propreté vous frappe, regardant à droite et à gauche, et regrettant de n'avoir pas cent yeux pour mieux dévorer ces scènes, vous entendez un bruit cadencé et le chant ou cri des koulis qui portent des caisses suspendues à un long bambou reposant sur leurs épaules athlétiques (ce sont les *norimons*, ou palanquins). Sauf le pagne, ils sont entièrement nus en cette saison.

LES HABITATIONS. — LES RUES.

Et les maisons! vous les connaissez bien; on vous les a représentées mille fois, et plusieurs d'entre vous ont vu à l'Exposition de Paris une véritable maison japonaise. Mais dites-vous bien que cela ne donne aucune idée de la réalité. Il faut voir ces maisons en place, habitées par de vrais Japonais. Il faut plonger ses regards dans l'intérieur, ce qui est facile, car la maison est entièrement ouverte sur la rue. Il faut voir l'ombre et la lumière jouer dans ces habitations dépourvues de tout mobilier, mais fournies d'une belle natte, et laissant au fond entrevoir un petit jardin avec des arbres nains, ressemblant, malgré leur exiguïté, aux géants de la forêt, comme des enfants qu'on aurait grimés et déguisés en vieillards.

La maison bourgeoise est ici, comme partout au Japon, un toit lourd, posé sur des piliers. Elle est complétement ouverte du côté de la rue et du côté de la cour. Pendant la nuit, on la ferme au moyen de panneaux qui se meuvent dans des coulisses. S'il y a des cloisons, elles sont faites de châssis sur lesquels on a collé de petits carreaux de papier blanc. En se promenant dans les rues, votre regard pénètre dans ces intérieurs. La vie domestique s'y livre aux curieux. On n'a rien à vous cacher : deux ou trois femmes occupées du ménage; des hommes vêtus seulement du *fundashi* (le pagne), étendus sur le sol et fumant leur pipe; des enfants qui jouent dans la pénombre. Le feu allumé dans un coin; dans un autre, des pénates sur un petit autel, une lampe, des fleurs, de petits morceaux de papier attachés à des baguettes. Sur un cabaret carré, de petites tasses; le thé prêt à être servi du matin au soir. Point de mobilier, mais une belle natte. Le tout d'une extrême propreté. Si c'est une boutique, un étage supérieur, grillé en bois ou pourvu d'un balcon, sert ordinairement de dépôt.

Il y a, enfin, le magasin incombustible, sorte de tour basse en bois, mais revêtu d'une couche de ciment pareil à du stuc et badigeonné en noir. Les fenêtres sont petites et se ferment au moyen de volets en fer massif; c'est le lieu du sauvetage en cas d'incendie ou de typhon. On y place à la hâte les objets précieux; puis on s'enfuit, laissant faire aux vents, au feu, aux convulsions du sol.

Ce sont ces quatre éléments qui donnent leur physionomie à la ville de Yedo. Imaginez-vous les temples répandus partout. Figurez-vous de petites maisons toutes semblables entre elles, et, dans le quartier mercantile du Soto-Djiro, flanquées le plus souvent de tours noires. Figurez-vous enfin ces rues, qui ne sont pas larges, mais qui paraissent, par suite du peu d'élévation des maisons, remplies d'hommes, de femmes du peuple (car les dames de qualité ne se montrent guère), d'enfants, d'un nombre effrayant d'aveugles, de *norimons*, de *kanghos*, de *shin-ri-sha*.

Le norimon et le kangho remplacent le palanquin. Le premier est un panier fermé; le kangho, un panier ouvert, suspendu à un gros bambou qui repose sur les épaules du kouli. Le shin-ri-sha n'existe que depuis un ou deux ans, et il y en a déjà plus de vingt mille dans Yedo. C'est un véhicule à deux roues, bien laqué, couvert d'une capote blanche et tiré par un homme; son inventeur a fait fortune. Le nom veut dire voiture mue par la force de l'homme. Le kouli va au petit trot et fait trois à quatre milles à l'heure. Si vous en faites usage, et que vous vouliez éviter le contact avec cet être utile qui réunit les fonctions de cocher et de cheval, tenez-vous bien droit sur votre séant, et retirez à vous vos genoux et vos pieds. Armez-vous aussi contre les petits incidents très-fréquents : une roue qui part, le siége qui s'enfonce, la capote qui reste suspendue à une devanture de boutique. Maintenant, imaginez-vous des files de ces véhicules remplis de femmes, de bonzes, de chanteuses et de danseuses, ces dernières reconnaissables à l'exagération de leur coiffure; enfin, de Japonais et de Japonaises exactement pareils aux images que vous avez mille fois vues peintes sur des vases, sur des éventails, sur des feuilles de papier de riz; et vous pourrez, sans grand effort d'imagination, vous former une idée assez juste de la grande capitale de l'Est.

REPAS.

Il fait beau, et nous voulons nous donner le régal d'un repas japonais au célèbre restaurant Vaozen. C'est le café de Paris de Yedo. La maison est située derrière l'Asakusa, à l'extrémité opposée de la ville, à onze ou douze milles de la légation.

L'hôtesse nous mène dans une jolie pièce du premier, nous fait prendre place sur de fines nattes, et nous engage, en tout bien tout honneur, à simplifier notre toilette. Le Japonais se met à l'aise pour manger. On se rappelle que la ceinture seule est indispensable ; les autres vêtements sont l'accessoire : on les met, on les quitte, selon la saison et le temps qu'il fait. Il est dans le génie de la nation de viser à la simplicité. On aime, il est vrai, à jouer; on s'entoure, si on le peut, de mille superfluités; mais, s'il le faut, on s'en passe volontiers, et l'on a toujours le nécessaire, puisque, dans les bons comme dans les mauvais jours, on se trouve réduit aux dernières limites du possible.

Le repas est exquis : plusieurs poissons crus et coupés en tranches, bouillis et braisés, un potage de poissons, diverses confitures, et, à la fin, un plat de vermicelle fait d'une racine dont j'ignore le nom; le tout servi dans des coupes de porcelaine placées devant chaque convive sur un petit cabaret à quatre pieds de bois laqué. Auprès de nous, quatre jeunes filles, richement habillées, font entendre à tour de rôle, quelquefois ensemble et en s'accompagnant du luth, les morceaux les plus à la mode. Dans les entr'actes, on cause, on rit beaucoup, dans les bornes de la plus stricte convenance.

EN VOYAGE. — UNE GRANDE DAME JAPONAISE.

Tout rit dans ce pays, le ciel, la végétation, les hommes. Voyez les pauvres gens qui vous portent! ils ne cessent de rire, de bavarder. La sueur perle cependant tout le long de leur corps bronzé. Toutes les deux ou trois minutes, ils changent d'épaule; c'est l'affaire d'une seconde. Nous avons chacun quatre koulis qui se relayent. Dans les montées, ceux qui sont libres aident leurs camarades en appuyant les mains contre le dos des porteurs. De dix en dix minutes, ils se relèvent, jamais sans s'être préalablement livrés à un combat de politesse.

— Vos Grandeurs doivent être fatiguées?

— Du tout; Votre Grandeur se trompe.

Et de nouveaux rires, et de nouvelles protestations.

Dans la ville de Kanazawa, nous avons la surprise d'une scène de haute politesse japonaise. Une jeune femme, appartenant à l'une des grandes familles de Yedo dont le chef est fort lié avec mon compagnon de voyage, prend ici les bains de mer. A peine informée de l'arrivée de ce dernier, elle lui fait annoncer sa visite, et apparaît aussitôt suivi de son vieux médecin. C'est une très-belle femme, d'environ dix-huit ans, native de Kiyôto, blanche comme une Européenne, un peu pâle de figure, car elle est souffrante, et mise avec la simple élégance qui distingue les toilettes des dames de qualité. Ses manières sont aisées, modestes, gracieuses. Elle se prosterne, fait le grand *kow-tow*, c'est-à-dire touche la natte avec son beau front. Après être restée quelques instants à genoux, les bras appuyés sur le sol et les mains tournées en dedans, elle se lève, tenant les jambes pliées et les mains appuyées sur les genoux; enfin, elle s'accroupit sur ses talons, et, les compliments terminés, la conversation commence. Mon ami, en homme galant et qui sait vivre, passe, lui aussi, par toutes les phases du cérémonial. J'admire sa désinvolture; seulement, le moyen de garder son sérieux! Mais rira bien qui rira le dernier. La jeune Japonaise se leva, me regarda avec un charmant sourire, et fit le grand plongeon et tout le reste. Pour répondre à ces civilités, il fallait m'exécuter et passer à mon tour par les mêmes évolutions. La dame et son médecin, trop polis pour relever mes maladresses, reprirent la causerie, un peu banale, à la vérité, mais entremêlée de mots aimables et assaisonnée de force petits rires. Rentrée dans son appartement, elle nous envoya des corbeilles remplies de fruits et de sucreries. (1)

LA CASTE MILITAIRE. — LES ARMES.

La caste militaire prime toutes les autres. Les marchands cèdent le pas aux cultivateurs et occupent l'un des derniers rangs. Les bonzes et les lettrés jouissent de quelque considération. Les paysans forment une classe respectée et respectable. Dans chaque village, le maire est élu par les chefs de famille. Il n'y a pas en Europe d'exemple d'une constitution municipale plus libérale.

Le métier des armes est héréditaire. C'est le féodalisme né dans la nuit des temps, parvenu dans le cours des siècles à ses derniers développements, animé de l'esprit chevaleresque de nos croisés, identifié avec les idées, les traditions, les mœurs de la nation. Les arts et métiers occupent les derniers degrés sur l'échelle hiérarchique de la société japonaise; seul, le fourbisseur fait exception. Il passe pour noble. Quand il procède à la partie la plus délicate de son œuvre, quand il s'agit de souder ensemble l'acier et le fer dont se compose la lame, il ferme le devant de sa boutique et s'affuble du costume de cour. Le sabre et le poignard se transmettent de père en fils, de génération en génération. Les noms des grands fourbisseurs de Kiyôto, de Yedo, d'Osaka, connus de tous les hommes à deux sabres, forment souvent le sujet de leurs causeries.

Même les dames apprenaient jadis à manier la hallebarde. M. Mitford raconte que, dans quelques grandes familles de vieille roche, cet usage s'est conservé.

LE SENTIMENT DE LA NATURE. — L'ART.

Le Japonais est ami de la nature. En Europe, le sentiment du beau a besoin d'être développé et formé par l'instruction. Nos paysans parleront de la fertilité des champs, de l'abondance de l'eau qui fait marcher les moulins, de la valeur des forêts, mais non des charmes pittoresques du pays. Ils n'y sont pas complétement insensibles, mais ce qu'ils éprouvent est une satisfaction vague dont ils ne savent guère se rendre compte. Il n'en est pas ainsi du cultivateur japonais. Chez lui, le sentiment du beau est inné. Peut-être aussi a-t-il plus de temps pour le développer? Il est moins accablé de travail que nos paysans. La fertilité du sol, la pluie et le soleil, font la moitié de la besogne. Il lui reste des heures entières où, couché sur le seuil de sa cabane, fumant sa pipe, prêtant l'oreille aux chants de ses filles, il laisse errer ses regards sur le paysage qui l'entoure et qui est beau partout. S'il le peut, il bâtit sa chaumière au bord d'un ruisseau. Au moyen de quelques grosses pierres, placées à l'endroit voulu, il crée une petite cascade, car il aime le bruissement de l'eau. A côté s'élève un jeune cèdre. Il en réunit quelques branches, en sépare d'autres, et le fait pencher au-dessus de sa petite chute. C'est un motif que vous voyez mille fois représenté sur les images enluminées. A côté, il plante un abricotier. Quand l'arbre est en fleur, l'homme et sa famille sont dans l'extase.

Le sentiment de la nature se reflète surtout dans les productions de la peinture japonaise. Ici, plus qu'en aucun pays de l'Europe, les jouissances et le goût des arts se sont répandus jusque dans les basses classes. Sous le toit

(1) De Hübner.

de la plus humble demeure, on en trouve des traces : une fleur artificielle, un joujou d'enfant ingénieux, un brûle-parfums, une idole, d'autres objets dont le seul but est de récréer l'œil. Chez nous, à moins d'être au service de la religion, l'art est le privilége des riches et des gens aisés. Au Japon, il est la propriété de tout le monde, et celui qui est trop pauvre pour orner sa hutte d'une image représentant le cône neigeux du Fujiyama avec un beau poirier en fleur sur le premier plan, d'une statue de chanteuse assise sur une tête de mort, d'un petit oiseau montant vers les cieux, d'un papillon posé sur un arc-en-ciel, d'un escargot lançant des œillades à une tortue qui détourne la tête avec dédain, — eh bien, il se dédommagera en regardant d'un œil d'artiste son abricotier en fleur, son petit cèdre, et il écoutera avec délices la musique de sa cascade.

A Odawara, ville féodale, que nous traversons pour visiter le Fujiyama, le grand volcan du Japon, on nous mène solennellement à une grande maison de thé, où nos gens, envoyés la veille, ont préparé le repas. Des habitants des deux sexes accourent pour nous voir manger. Après le repas se présente un homme muni d'une belle boîte laquée et divisée en quatre compartiments contenant du sable rouge, bleu, noir et blanc. En le jetant sur le plancher, comme un cultivateur jette la semence, il peint à la fois des ornements bizarres, des fleurs, des oiseaux... La correction du dessin, l'harmonie des couleurs de ces peintures de sable, exécutées d'une si étrange façon sous nos yeux et en peu d'instants, sont admirables. Pour moi c'est un trait de lumière : je commence à comprendre l'art japonais.

BOUTIQUES A YEDO. — LES JOUETS. — LES MASQUES.

Nous avons étudié les boutiques de jouets, et rapporté des monstres merveilleux dans des boîtes, des animaux délicatement exécutés en paille, des modèles de norimons et de maisons japonaises aussi soigneusement finis que les chalets suisses; des figures en bois parfois plus plaisantes que convenables, de petites poupées de porcelaine qui hochaient la tête et tiraient la langue au moment où l'on s'y attendait le moins; des tortues dont la tête, les jambes et la queue étaient constamment en mouvement; des livres d'images très-drôles, des masques grotesques et des coiffures de mascarade pour les deux sexes. Il y avait là assez d'invention pour faire une révolution parmi les enfants européens. (1)

La boutique où l'on vend des joujoux fait mon admiration. On se demande comment il est possible de dépenser tant d'esprit, d'invention, de goût, de savoir, pour amuser les enfants, incapables d'apprécier ces petits chefs-d'œuvre. La réponse est fort simple : c'est que dans ce pays, tout le monde charme ses loisirs en jouant comme des enfants. J'ai vu trois générations, grand-père, père et fils, occupés à manœuvrer un cerf-volant. Les femmes des classes élevées, me dit-on, qui ne sortent presque jamais, passent des heures avec des joujoux. En ce moment, le jeu à la mode est le *tô-sen-kio*, le jeu de l'éventail. On pose sur la natte une petite boîte de bois léger, et sur cette boîte, une figurine de jonc recouverte de soie et représentant un papillon, *cho*. Les joueurs, ordinairement des dames, accroupis à une certaine distance, visent et lancent à tour de rôle leurs éventails dont le manche doit enlever la figurine sans renverser la boîte. Les gains et les pertes se règlent d'après un tableau indiquant les différentes manières d'atteindre le papillon. Ce sont les femmes du mikado, dit-on, qui ont donné de la vogue à ce jeu. J'ai acheté à des prix minimes une foule de petits objets curieux, dont quelques-uns sont de véritables objets d'art. Par exemple, de petits bronzes, des serre-papiers représentant différents animaux, des groupes de tortues. L'intention de viser au comique est évidente. J'ai vu de pareils groupes dans d'autres boutiques, et j'ai trouvé les mêmes motifs, mais jamais de copies. Ce n'est pas le même modèle reproduit machinalement, c'est la même pensée. L'artisan, ou plutôt l'artiste, tout en imitant, y met du sien.

J'admire aussi les mains fines, effilées, proprettes, des femmes qui emballent mes emplettes avec du papier soyeux. (1)

Les mascarades, accompagnées de danses nationales, figurent au premier rang des plaisirs populaires. Tous les masques ont leur signification, leur caractère traditionnel. Il y a les types nobles : d'abord les placides figures des gentilshommes et des dames du daïri, puis les farouches physionomies des héros des guerres civiles. Il y a les masques fantastiques, articulés, aux mâchoires mobiles. D'autres représentent le grotesque et divin Tengon, la bonne Okamé, la plus joufflue des Japonaises dont l'histoire fasse mention, ou la malheureuse Hipotoko, idéal de la laideur. Plusieurs reproduisent toutes les variétés connues de la race des démons, ceux à un œil, à deux yeux, à trois et quatre yeux, sans corne ou avec une corne, ou à deux et même trois cornes, depuis les diablotins jusqu'aux géants, et jusqu'à l'odieuse Hauggia, féminin démon. Enfin, une dernière catégorie comprend les masques faits à la ressemblance de maître Kitsné, le renard, ou de Sarou, le singe, ou du lion de Corée, ou de Kuppa, l'homme-grenouille, qui hante les falaises du Nippon.

A quelques pas du temple d'Asaksa, un masque gigantesque d'Okamé sert d'enseigne à une grande boutique où l'on vend tous les types de masques et toutes les coiffures de mascarade en usage pour l'un et l'autre sexe.

Les petits ménages des enfants japonais sont des bijoux de céramique et d'ébénisterie, aux dernières limites du bon marché; il y a d'admirables petites cassettes en mosaïque de pailles de diverses couleurs; des bouquets de fleurs en filaments de paille et d'écorce de bambou; des figurines en terre cuite récemment vernissées, représentant des chats, des chiens, des lapins et des fruits; enfin des jouets animés, par exemple, des oiseaux que l'on fait voltiger en soufflant dans un roseau adapté à leur cage; des poupées qui, lorsqu'on tire la ficelle, se mettent un masque sur la figure pour effrayer les petits garçons. Certains objets paraissent être en moelle de sureau, et ne présentent d'abord que l'apparence de menus copeaux ou de petits sachets : on les jette dans un bol d'eau tiède, et alors ils ne tardent pas à éclater et à déployer lentement l'image d'un bateau, d'un pêcheur, d'une fleur, d'un fruit, d'un crabe, d'un poisson. A chaque sachet, nouvelle surprise : les jeunes spectateurs s'efforcent de deviner au plus vite, à l'envi les uns des autres. (2)

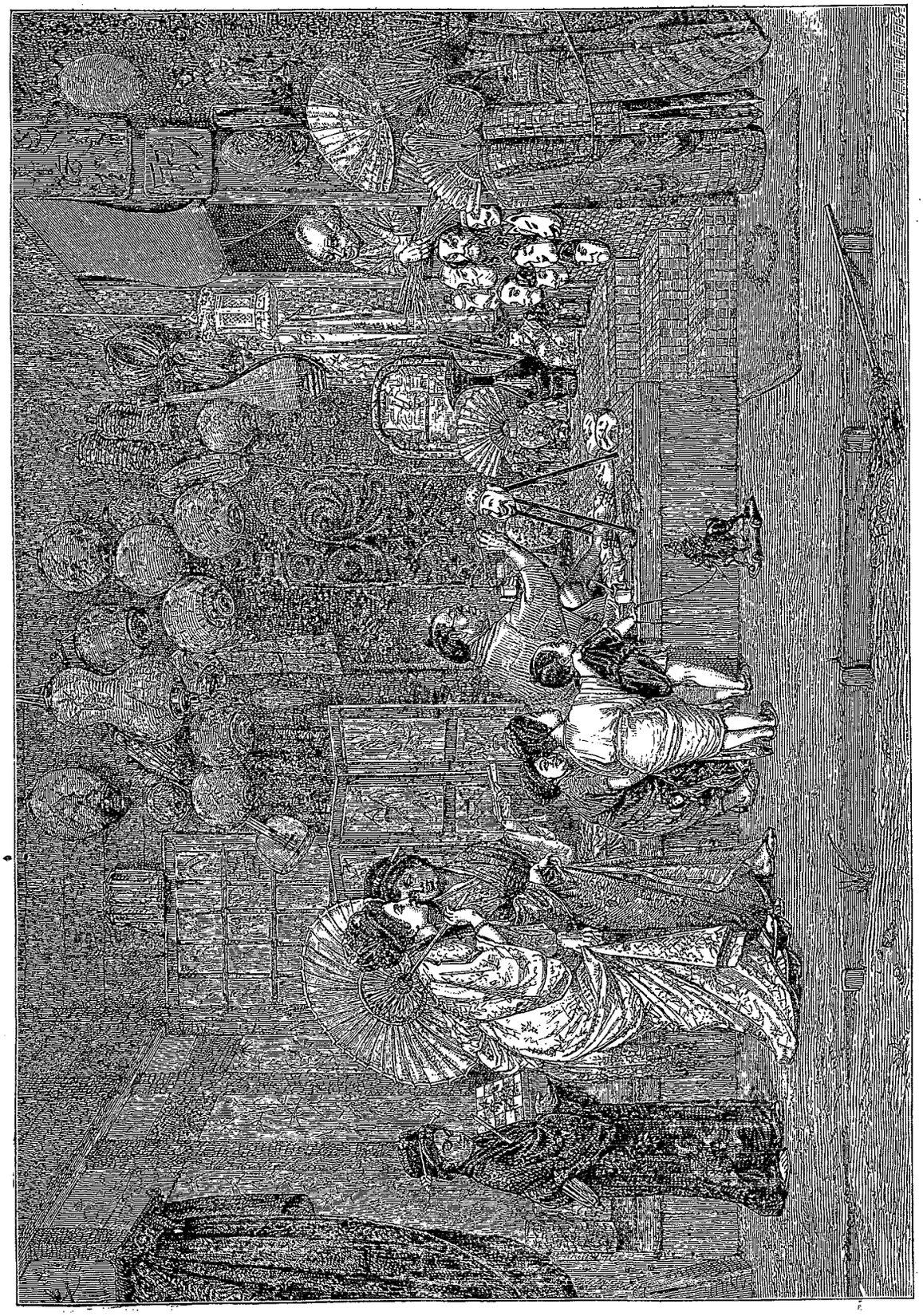
Parmi les jouets ordinaires, on peut citer le cerceau, les échasses, les cerfs-volants, les raquettes et les volants; des kaléidoscopes, des lorgnons de couleur, des toupies de diverses sortes, dont quelques-unes, de forme cylindrique, creuses et munies d'un lest intérieur, se prêtent aux évolutions les plus capricieuses et les plus prolongées; des oiseaux en papier mâché, se balançant à des branches de saule pleureur; des poissons artificiels attachés à de petites lignes de roseau; des arcs et des flèches dans des carquois ornés de rameaux de sapin; des poupées représentant des bourgeois en costume de fête, cheminant sous un parasol avec une bourgeoise à tête de renard; ou un paysan avec la faucille et la hotte.

(1) Laurence Oliphant, *la Chine et le Japon.*

(1) De Hübner.

(2) Humbert, *le Japon illustré.*

On me fit remarquer un jour, dans un magasin de curiosités provenant des ateliers de Kioto, qu'aucun des objets qui y étaient étalés n'affectait la forme quadrangulaire pure. Je m'en assurai en examinant un grand nombre de cabinets, d'écrins, de boîtes à papier, de plateaux, et d'autres objets vernissés, parmi lesquels, en effet, je ne découvris pas un seul angle aigu. Tous les angles étaient rabattus et légèrement arrondis. (1)



Salon de 1872; Peinture. — Un Bazar japonais, par E. Castres. — Dessin de Yan' Dargent. — Ce tableau appartient à MM. Goupil et Cie.

ARCHITECTURE.

Le mot est peut-être ici mal appliqué. Le temple, le château fort, le palais, la maison bourgeoise et la hutte du pauvre, se composent des mêmes éléments : un plancher élevé de quelques pieds au-dessus du sol, — précaution nécessaire contre l'humidité et les reptiles; — puis au

(1) Humbert, *le Japon illustré*.

moins quatre poutres verticales et un toit très-lourd. Les murs mitoyens sont des châssis de papier glissant sur des coulisses; le mur d'enceinte est remplacé par des volets en bois qu'on place et qu'on ferme pendant la nuit. Dans les temples et châteaux, il y a, de plus, un véritable mur de pierre et de ciment. Tout le reste est en bois. C'est la construction la plus primitive possible et en même temps la plus conforme aux exigences du climat, aux ressources et à la situation financière de la nation. Elle résiste mieux que les maisons murées des Européens aux typhons et aux tremblements de terre. Elle est plus exposée aux incendies; mais, qu'elle soit endommagée ou détruite par le feu, par le vent ou par des convulsions du sol, le mal est réparé à peu de frais, promptement et facilement.

SCULPTURE.

Les plus grands chefs-d'œuvre qu'elle ait produits sont, dans mon opinion, le Daïboudhs, près de Kamâkura, statue de bronze, et les statues de bois d'Owaku; enfin, à un autre point de vue, les figurines représentant les quarante-sept ronins. Celles qui sont exposées dans l'enceinte de l'Asakura méritent aussi d'être mentionnées.

Le sculpteur grec de l'âge d'or visait à la beauté absolue et tâchait de réaliser l'idéal de la beauté humaine. Les grands maîtres italiens de la haute renaissance suivaient des tendances complexes. Eux aussi cherchaient la beauté idéale, mais avec arrière-pensée. Ils voulaient, ils devaient subordonner la beauté au symbole exprimant indirectement les idées dominantes du temps ou de l'individu qui avait commandé l'œuvre. Ainsi, par exemple, Michel-Ange, chargé de faire le tombeau de Jules II, compare ce pape à Moïse, qui devient sous les mains du maître le symbole de l'inspiration divine et de la force surhumaine. En contemplant cette création unique, on se sent comme saisi de frayeur; on baisse le regard, tout surpris et intimidé par le spectacle du surnaturel. La beauté et la vérité sont sacrifiées au sublime. Le sculpteur japonais tâche de rendre les affections de l'âme : la quiétude absolue de Shaka (Bouddha), l'extase ou le profond recueillement de ses disciples, une douce et en même temps caustique mélancolie, la peur, la colère, la haine, la surprise, la gaieté, rarement la tendresse. Le corps nu, le grand problème de la statuaire antique, n'a aucun intérêt pour lui; il ne le reproduit qu'à titre de portrait. Mais quand il s'y met, il réussit. Non qu'il ait étudié l'anatomie dont il ignore jusqu'au nom (et d'ailleurs on ne touche pas un cadavre sans en être souillé), mais il a constamment sous les yeux des corps vivants occupés à tendre leurs muscles, soit en soulevant des poids, soit en maniant la rame, et non des modèles dont la pose est toujours forcée Aussi ses œuvres, tout imparfaites qu'elles sont à d'autres points de vue, brillent-elles par une qualité qui fait souvent défaut à notre statuaire moderne : elles ont de l'animation, de l'animation vraie. En général, l'artiste japonais cherche la vérité et non la beauté pour elle-même. A l'exemple du peintre et du poëte, il est, dit-on, humoriste; mais son humour se fait sentir moins dans les attitudes que dans le choix des sujets et dans l'expression des visages. Il exagère, mais avec mesure et avec goût. Dans la reproduction des animaux, il est passé maître; il sait donner à leur physionomie et même à leur pose le reflet des passions et affections humaines. On ne peut regarder ces produits d'une imagination tout à la fois bizarre, profonde et enfantine, souvent d'une étonnante maestria technique, on ne peut les regarder sans rire; seulement ce rire est contenu par la surprise et tout près de se convertir en tristesse. Mais c'est précisément ce qui constitue l'humour. On saisit en même temps le côté comique et le côté sérieux ou triste des choses. Il en résulte un conflit de sensations qui piquent la curiosité et caressent l'œil; de là une légère tension de l'esprit jointe à une agréable agitation de l'âme. C'est comme l'aigre-doux, le chaud-froid de la haute cuisine. De toute façon, c'est un grand raffinement qu'on est étonné de trouver dans une nation à demi barbare.

ORFÉVRERIE. — BRONZES.

C'est à Kiyôto que ces deux arts se sont le mieux conservés. Les bronzes destinés à l'Europe et exposés à Yokohama paraissent très-inférieurs. C'est de la pacotille dont tout l'intérêt, autrefois, consistait dans la difficulté qu'il y avait à se les procurer, mais qui, aujourd'hui, n'a plus aucune raison d'être.

La fin à une autre livraison.

LA MAIN MALHEUREUSE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261, 266, 274, 282, 290, 297, 305.

Muguette eût bien voulu demeurer auprès de Maurice jusqu'à l'achèvement de l'ébauche; mais elle crut devoir se priver du plaisir qu'elle éprouvait à le voir travailler pour aller aider à Mme Catherine dont le déjeuner était en retard.

Durant cette même journée, l'impatiente enfant revint par intervalles de la ferme à l'atelier pour surveiller l'exécution du nouveau chef-d'œuvre. Quand il fut terminé, elle s'enfuit rayonnante de joie chez sa mère. Trois jours après, elle vint derechef trouver son voisin, toujours occupé du gigantesque bonhomme qu'il appelait une grande figure. Muguette semblait retenir un être agile et glissant dans ses deux mains unies.

— Qu'apportes-tu là? lui demanda Maurice, des petits pinsons pris au vol?

— Non pas, mon mignon parrain; mais je vais vous dire : à la fabrique de porcelaine, on m'a fait observer que mon pot au lait était trop beau pour le laisser manquer d'un couvercle, et je viens vous prier de lui en faire un.

— Un couvercle! avec quoi? il faut que l'accessoire s'accorde avec le motif principal, et qu'il en soit autant que possible le complément.

— C'est ce que je me suis dit, répliqua Muguette; aussi je vous apporte une grenouille, une jolie grenouille verte qui, plus tard, vous servira de baromètre.

— Et tu veux qu'elle figure sur ton pot au lait?

— Naturellement; c'est sa place. Chaque plante a sa bestiole favorite; la grenouille, qui est le rossignol des marais, au milieu des iris sera là comme chez elle.

Maurice trouva l'idée originale : aussi ne souleva-t-il aucune objection. Quand, le lendemain, il eut terminé le couvercle imaginé par Muguette, la fillette l'emporta prestement; puis revint de même, tenant dans ses bras une jolie poule de Cochinchine que dame Catherine avait souvent admirée en visitant la basse-cour de la ferme.

— Je suis bien payé de mon bibelot, se dit l'artiste, témoin de la joie que sa mère manifesta en recevant le cadeau de sa jeune voisine.

Chaque jour les visites de celle-ci devenaient plus fréquentes. Son habileté à trouver de nouveaux prétextes pour faire exécuter ses fantaisies artistiques par Maurice était vraiment prodigieuse. Un matin, elle accourut portant dans son tablier un tout petit chat blanc, agile comme un écureuil; il charma si soudainement la mère du sculpteur par la grâce avec laquelle il emmêlait ses pelotons de

laine, qu'elle le demanda sans façon à Muguette. La malicieuse fille, qui avait prévu cette demande, répondit, gardant à part soi son arrière-pensée :

— Ce serait de bon cœur; mais sa mère, qu'il tetait encore la semaine dernière, ne se consolerait peut-être pas de l'avoir perdu.

— C'est dommage! soupira dame Catherine.

— Il y aurait bien moyen d'arranger cela, reprit Muguette. Quoique ces bêtes-là soient très-futées, on peut tout de même les tromper. Si monsieur voulait faire le portrait de Blanchet, nous le placerions sur le haut de la cheminée, et notre mère chatte, le voyant toujours là, croirait qu'il s'y trouve bien et ne s'en inquiéterait plus.

La bonne femme approuva cette idée, qui fit hausser les épaules à Maurice; cependant, le soir, une figure de petit chat svelte et joueur, déroulant avec grâce un peloton de laine, était la propriété de Muguette.

Dame Catherine s'attachait d'autant plus à la fille de la Rabotte que la santé de cette mère, si grande dans son humble sphère, déclinait visiblement. Elle ne sortait presque plus; ses conversations avec Maurice, devenues plus rares, étaient parfois empreintes de tristesse. Le Vercingétorix avançait lentement, attendu que l'artiste ne se trouvait pas toujours satisfait, et il lui arrivait souvent de jeter des linges mouillés sur sa grande figure, comme s'il eût voulu l'ensevelir dans un linceul.

Les voyages d'Aurèle à Barbizon s'espaçaient de plus en plus, et même, lorsqu'il y revenait, le peintre d'oiseaux semblait mieux se plaire à la ferme que dans l'atelier de son ami. Il avait de longues conférences avec Muguette, et quelquefois, lorsqu'il reprenait le chemin de Fontainebleau, il emportait d'assez volumineux paquets. Arrivé à la ville, il faisait confectionner une boîte de sapin sur laquelle on écrivait *fragile*, et il adressait le colis à Joseph Sêmegrain, devenu son ami et son zélé protecteur. Une après-midi que Maurice luttait contre une boucle rebelle des cheveux de son héros, Muguette, assise près de dame Catherine occupée de son tricot, cessa tout à coup de feuilleter machinalement un carton rempli de gravures, et poussa une exclamation à la fois joyeuse et admirative.

— Eh bien! demanda l'artiste en se retournant, peut-on savoir la cause de cette joie?

— Une image, mon parrain. Elle représente une fillette à peu près du même âge que le mien, habillée de blanc, avec un fichu noué de travers, des marguerites dans les cheveux, des fleurs dans le coin de son tablier, et, c'est là ce qui me charme, elle tient au bras une cruche.

— J'y suis, dit Maurice : c'est la *Cruche cassée* de Greuze.

Et brusquement, jetant son ébauchoir, il murmura : « Diable de boucle, elle ne s'assouplira jamais! » Reprenant aussitôt la conversation, l'artiste demanda :

— Que trouves-tu donc de si merveilleux dans ce tesson que la fillette tient à son bras?

— C'est qu'elle me rappelle, quant à ce tesson, comme vous dites, une maladroite de votre connaissance.

— Au fait, remarqua Maurice se rapprochant de Muguette pour regarder la gravure, elle te ressemble un peu.

— Il ne manque que la cruche. Justement j'en désire une, mais pas cassée d'abord, vu qu'il faut que chaque chose vienne en son temps. Je serai toute fière d'aller à la fontaine avec une cruche faite de votre main et dans cette forme-là; seulement elle pourrait avoir la panse un peu moins rebondie, le cou plus effilé, avec des feuilles de lierre courant tout autour, et, au lieu d'une anse aussi bête que celle-ci, une grosse couleuvre, comme on en trouve dans la forêt, et dont la tête servirait de goulot.

Cela dit du ton de l'insinuation, Muguette releva la tête et arrêta sur Maurice un regard quémandeur si plein de malice et si suppliant qu'on ne pouvait le laisser sans réponse.

— Quand je consentirais encore cette fois à accepter tes singulières commandes, dans combien de temps cette cruche-là serait-elle aussi la *Cruche cassée?*

— Çà, je l'ignore, répondit modestement Muguette; mais vous pouvez être sûr que quand le malheur arrivera je viendrai vous le dire.

Soit que l'idée de la solliciteuse lui semblât originale, soit que la résistance de la mèche rebelle du Vercingétorix l'entraînât à s'occuper d'autre chose, Maurice se mit à modeler un gros vase sortant d'un lacis de lierre où rampait une couleuvre formant à la fois anse et goulot, ainsi que Muguette l'avait indiqué.

Quand le soir du même jour la filleule de Maurice revint pour savoir où en était sa commande, Maurice dit d'un ton bourru en lui montrant le vase terminé :

— Emporte cela bien vite et ne me demande plus rien; tu finirais par faire de moi un potier de terre.

— Sauf votre respect, mon mignon parrain, il n'y a pas de sot métier, comme on dit. D'ailleurs, j'ai vu à la fabrique de porcelaine un grand plat dans lequel grouillaient des vipères au milieu de plantes et de coquillages, et M. Jacob m'a appris que cela valait plus cher qu'un plat d'or massif. Il paraît qu'on parle encore dans le monde entier de l'ouvrier qui faisait de ces plats-là pour les rois de France, et depuis son temps, j'en suis sûre, il y a eu beaucoup de sculpteurs dont on ne parle plus.

— Ne me demande plus rien, avait dit Maurice à Muguette en lui livrant la cruche *à casser*.

Malgré ce refus anticipé, l'ingénieuse fille ne laissait pas, à chaque inspiration nouvelle, de venir exposer son projet à l'artiste, et de le tourmenter jusqu'à ce que de guerre lasse il l'eût mis à exécution. Un jour, furieux de s'être laissé détourner encore une fois de sa grande figure, il s'était rendu chez Muguette pour lui dire fermement :

— Si tu ne peux venir dans mon atelier que pour me faire user ma terre à fabriquer tes ustensiles de ménage, je t'invite à me priver désormais de tes visites.

Il s'arrêta, dès les premiers mots de sa phrase, étonné de ne voir ni sur les bahuts, ni sur les dressoirs, aucun des menus objets qu'il avait modelés pour Muguette.

— Ah çà! lui demanda-t-il, où serres-tu tes bibelots?

Elle baissa la tête d'un air confus, et montrant sa main gauche :

— Voilà la malheureuse! dit-elle.

— Je comprends cela pour le pot au lait, la soupière, la cruche;... mais le petit chat blanc... tu n'avais pas à t'en servir; donc il n'y a pas de raison pour que cet innocent ait été compris dans le massacre général.

— Le petit chat blanc était devenu gris de poussière... j'ai voulu l'épousseter, et crac, voilà Blanchet par terre. Je l'ai tant regretté que je n'en ai pas même gardé les morceaux.

Elle sortit un moment, puis revint apportant une couple de pigeons-cravate.

— Voilà ce que j'ai promis hier à Mme Catherine; ça lui fera plaisir de les recevoir dès le matin.

— Donne-les-moi, Brise-Tout, répliqua Maurice en affectant un air de mauvaise humeur que contredisait son sourire; si tu les portais toi-même, tu serais capable de les casser.

— Allez, dit Muguette en reconduisant Maurice jus-

qu'à la porte de la ferme, vous me rendrez justice plus tard ; — j'ai la main malheureuse, c'est vrai ; mais c'est toujours à une si bonne intention !

La suite à la prochaine livraison.

SOUVENIR D'UN VIEUX VOYAGEUR

A PROPOS DES MUEZZINS.

Tout le monde sait de quelle façon les musulmans se convient à la prière. Voici ce que dit à ce sujet un de nos plus naïfs voyageurs du seizième siècle (1) :

« Il n'y a point d'orloges en Turquie, mais en ce défaut les prestres montent au faîte des clochers dessus les tourelles fort hautes ; car chaque église appelée mosquée a une ou deux tourelles, vne à chaque costé au moins si ce sont églises de fondation royale. Car il ne leur est licite de faire mosquée à plus d'une tourelle, excepté les grands seigneurs. Quand les prestres sont sur la sommité, ils crient d'vne voix esclatante comme un oublieux qui a perdu son corbillon, qui nous faisoit souvenir des pastourelles qui chantent ès landes du Maine, entour Noël, car les Turcs chantent en faucet. Leur voix se peut clairement ouyr d'un quart de lieue et quelquefois de demye, et seroit impossible à vn homme qui n'auroit auparavant ouy un tel cry, croire que la voix d'ung homme puisse être entendue de si loing... »

CHASSE AUX CANARDS

DANS L'EXTRÊME NORD.

L'un des compagnons de l'immortel Cook et de Bering, le capitaine Billings, fut chargé, en 1797, par Catherine II, d'une expédition vers la mer Glaciale. Les navigateurs qui en faisaient partie eurent à subir d'incalculables fatigues et surtout de grandes privations. En plus d'une circonstance, on dut se contenter pour ne point mourir de faim d'une affreuse bouillie assaisonnée d'huile de poisson. On était encore bien loin de cet excès de misère, lorsqu'on arriva dans la baie de Kouchtoui, à environ un mille de la mer, où nos voyageurs furent témoins d'un étrange spectacle qui valut à leur camp une abondance de victuailles peu habituelle, et cela sans qu'ils eussent entamé leur provision de poudre.

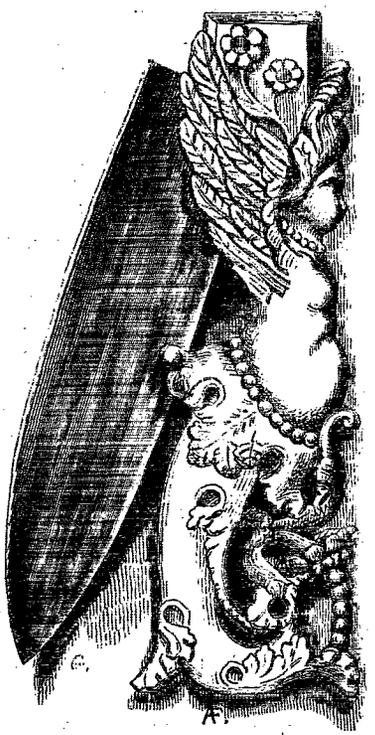
C'était en l'année 1786 ; on était parvenu au 15 juillet, époque à laquelle une sorte de gros canard nommé tourpan voit tomber les grandes plumes de ses ailes toutes à la fois. Le triste volatile ne peut plus voler, et cette circonstance a été remarquée par les Yakouts et par les Lamouts depuis des siècles. Les tourpans désolés forment alors des bandes immenses qu'il s'agit de pousser dans des endroits du rivage où la hauteur de l'eau ne leur permet guère de plonger. Cernés de toutes parts alors, ils sont facilement pris et tués.

« A cette époque, ils furent environnés par plus de deux cents canots, dit notre narrateur ; la ligne formait un croissant régulier. Le reflux ne laissa que six pouces d'eau dans la baie, et tous les canots touchèrent. Alors l'officier de police, que le commandant avait chargé de présider à l'attaque, ayant donné le signal, nous vîmes commencer la scène la plus singulière et la plus bizarre : hommes, femmes, enfants, tous à la fois, sautèrent dans l'eau. Quelques-uns étaient armés de bâtons courts ; d'autres tenaient des cordes et des filets. A mesure qu'un indigène frappait sur la tête de tous les canards qu'il pouvait atteindre, ses camarades les saisissaient et les attachaient ou les mettaient dans leurs filets. Souvent l'un s'emparait de la proie de son voisin. Il n'y a point de champ de bataille qui offre autant de désordre et de confusion. Quelquefois un coup mal dirigé tombait sur la main d'un ami au lieu de frapper la tête d'un ennemi. On entendait des plaintes, des reproches. Les jurements des femmes et leurs disputes se changeaient soudain en éclats de rire et en moqueries. Les cris des canards, les cris d'un nombre immense de mouettes, formaient le bruit le plus étrange et le plus confus que j'aie jamais entendu. Les femmes eurent la part la plus considérable de cette chasse. Le nombre des canards qu'on tua s'élevait à plus de six mille cinq cents. »

Les pauvres habitants d'Okhostk s'arrangent fort de la chair des tourpans, et ils la salent en dépit de son fumet par trop prononcé. L'odeur de poisson qu'elle exhale n'en fait pas un mets bien exquis.

COUTEAUX ANCIENS.

Le Musée du Louvre possède deux couteaux semblables, et d'autres peu différents, à manche d'ivoire sculpté, offrant la figure d'une femme ailée dont le corps se prolonge en enroulement de feuillages et de perles. Ils y sont entrés avec la collection Sauvageot, dont ils faisaient partie. Les manches ont été sculptés vers le commencement du règne de Louis XIII.



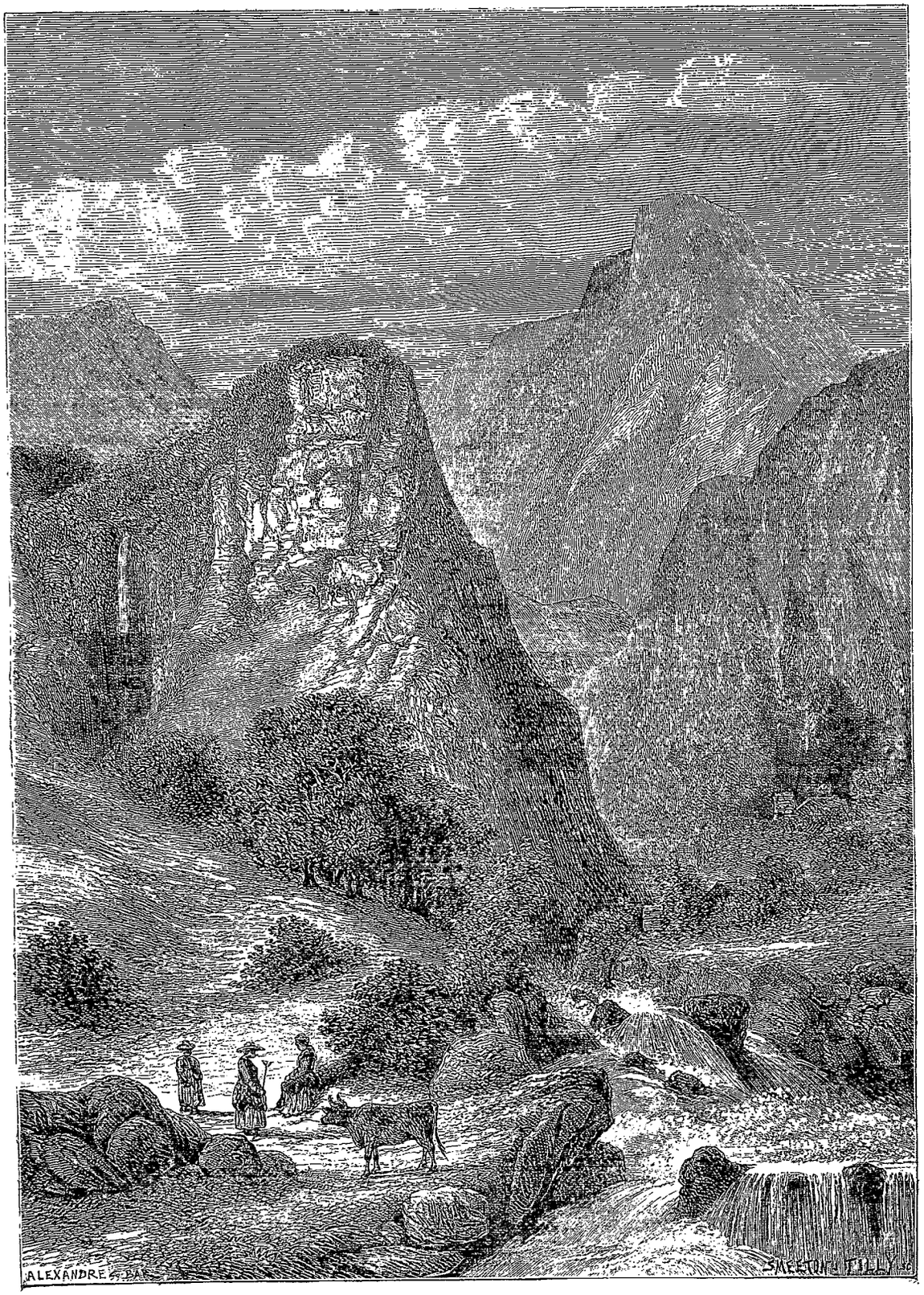
Couteau ancien de la collection Sauvageot, au Musée du Louvre. Dessin de Féart.

Les *couteliers faiseurs de manches* étaient distincts, dès le treizième siècle, des ouvriers dits *fèbres-couteliers*, qui en fabriquaient les lames. Ils faisaient d'autres ouvrages de tabletterie et avaient, par exemple, le privilége de faire les peignes d'ivoire.

(1) Pierre Belon, qui mourut assassiné dans le bois de Boulogne, non loin du pré Catelan, était né en 1517, dans un petit village nommé la Souletière, près du Mans. On voit par la citation ci-dessus qu'il n'avait pas oublié les chansons champêtres de sa terre natale.

L'ARC EN SAVOIE.

PROMENADE LE LONG D'UN TORRENT.



Vue prise sur le cours de l'Arc. — Dessin de A. de Bar.

— Voilà un cours d'eau qui n'est ni navigable ni flottable; qui, large parfois comme une rivière, parfois étroit, resserré et à pic comme un torrent, est aussi dangereux que l'un sans rendre les services de l'autre, et qui semble avoir droit tout au plus à être nommé, sans autre explication.

C'est ainsi que s'exprimait Marcass, un soir que nous étions réunis quatre ou cinq et que nous causions de voyages. La conversation était tombée sur la Savoie : on

feuilletait des albums, et la rivière d'Arc était justement le sujet de l'entretien. Il faut dire que Marcass est un sec géographe tout hérissé de chiffres; de l'école dite statistique et commerciale, qui se pique d'être utilitaire avant tout, et qui ne fait cas d'une rivière que si elle porte des bateaux de marchandises, d'un ruisseau que s'il fait tourner des moulins, et encore qui n'a pas un mot à dire sur le pittoresque des moulins et des bateaux. Quand il lui paraît bien démontré qu'un cours d'eau n'est pas canalisable, c'est fini; il le rayerait volontiers de la carte.

Heureusement qu'il y avait là le peintre Herzio. Artiste jusqu'au bout des ongles, aimant la nature d'une tendresse de cœur, et ayant vécu et travaillé des semaines et des mois dans ce pays, sur les bords de cette rivière si cavalièrement traitée par Marcass, il partit comme un cheval échappé, et, sans même répondre directement au prosaïque géographe, il parla avec passion de cette rivière torrentueuse, belle justement, disait-il en regardant Marcass en dessous, parce qu'elle est libre et fière. Il nous montra l'Arc naissant au milieu d'un amas de pierres et de blocs de glace, et descendant des Alpes pour former presque à chaque pas les sites les plus variés et les plus pittoresques.

Alors ce fut un défilé de torrents, de cascades, de ravins, de grandes collines boisées, de maisonnettes perdues dans les montagnes, de rochers aux flancs garnis de sombres sapins, de cimes lointaines perdues dans les brumes bleuâtres du matin, ou empourprées et dorées par les splendides rayons du soleil couchant.

— Voilà ce que c'est que cette rivière qui ne vaut pas l'honneur d'être nommée! s'écria-t-il en façon de péroraison.

Cette dernière phrase fut sa flèche du Parthe.

— Bravo! dit d'une voix plus calme, mais quelque peu railleuse, Cobref l'historien. Cependant je trouve que cela ne suffit pas. On dirait que cette rivière coule dans un pays absolument sauvage et désert. Et l'homme, dans tout cela, que devient-il? N'y a-t-il pas des milliers de créatures humaines qui ont vécu, souffert et travaillé dans cette vallée, et qui ont joué leur rôle tout comme d'autres sur la grande scène de ce monde? Moi aussi j'ai vu ce pays, j'en ai admiré les sites pittoresques et le caractère grandiose; mais j'ai trouvé dans les simples récits des habitants, dans les traditions et les archives de telle ou telle petite ville bien humble, bien peu connue, des renseignements curieux et des leçons intéressantes. Tout ce qui parle des efforts, des luttes du passé, explique les progrès du présent, et c'est presque un devoir de reconnaissance que de chercher à savoir ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés. Je ferais volontiers comme Herzio : je partirais de la source du torrent et je suivrais son cours; mais je m'arrêterais surtout là où des hommes se sont groupés, ont bâti soit un village, soit une ville, et ont rempli leur tâche d'êtres intelligents en agissant; car, après tout, la vraie vie c'est l'action. Mais peut-être que je vous ennuie?

— Non, répondîmes-nous en chœur. Au contraire, nous serons bien aises de faire ce voyage avec vous.

— Vous l'avez déjà fait avec Herzio d'une façon charmante...

— Nous le referons d'une façon *humaine*, reprit impétueusement Herzio, qui avait parfois des formules absolues.

— Je commence donc ma leçon. Marcass, qui vaut un guide Joanne, relèvera les *errata* et donnera les chiffres.

Donc, la rivière d'Arc, pour prendre les choses dès le début, descend des Alpes sur la frontière, qui était autrefois la limite du duché d'Aoste et du Piémont. Elle naît à une assez grande hauteur, près de trois quarts de lieue, si je ne me trompe...

— 2816 mètres, pour parler exactement, dit l'inflexible Marcass.

— Merci, mon cher, je vous laisserai les nombres à donner; quand il s'agit de torrent, la hauteur est un point capital, car qui dit torrent dit pente, et, en fait de pente, les chiffres sont tout ce qu'il y a de plus éloquent.

Nous sortons donc d'un amoncellement de pierres et de blocs de glace, comme l'a dit Herzio, qui l'a vu et bien vu, au pied du mont Levanna, qui domine cet endroit d'une fort jolie hauteur...

— 824 mètres, interrompit Marcass, au-dessus de la source; ce qui, joint aux 2816 de tout à l'heure, fait 3640.

— En descendant pendant quelques heures, on arrive à Bonneval. Le torrent a déjà pas mal perdu de sa hauteur.

— Bonneval, dit Marcass sans hésiter, altitude 1835 mètres, presque un kilomètre de moins qu'à la source, 981 mètres, pour ne rien exagérer.

— Bonneval, continua l'historien, pourrait nous donner des nouvelles de la valeur française. Pendant les guerres de la révolution, en août 1793, quelques tirailleurs français tinrent en échec, pendant dix-sept heures, trois régiments sardes, faisant partie des troupes du duc de Montferrat, qui s'étaient engagés dans cette gorge.

Cependant le torrent grossit; de nouveaux torrents viennent ajouter leurs eaux aux siennes, et le rendent redoutable aux époques de crue. Le grand torrent d'Averolle se jette dans l'Arc, à Villaron; un peu plus bas, le torrent de Ribous, alimenté par des glaciers, fournit son tribut. Là se trouve un petit village, Bessans, qui, avec plusieurs autres que nous rencontrerons un peu plus loin, fut rudement étrillé jadis par le duc Charles-Emmanuel, de dépensière et ambitieuse mémoire. Ses folles prodigalités à la cour d'Espagne et à la cour de France semblaient l'avoir seulement encouragé à continuer, malgré la pénurie de son trésor. En 1608, il dépensa plus d'un million pendant les dix-sept jours que durèrent les fêtes du mariage de ses filles. On trouve parmi ces dépenses quinze mille écus de flambeaux et de confitures. Cela fait juger du reste. En 1619, nouvelles fêtes pour le mariage de la fille de Henri IV, Chrestienne de France, avec le prince de Piémont. Le Trésor en fut pour plus de trois cent mille écus, sans compter les dépenses faites par Chambéry, où avait lieu la cérémonie, et par le Sénat. En 1625, les noces du prince Thomas coûtent cent cinquante mille livres. Et ainsi de suite. Pour faire face à ces dépenses, on essaye de toutes les combinaisons : on vend des droits féodaux, des rachats de taillabilité; on fait des emprunts à l'étranger; on abuse des taxes extraordinaires et des réquisitions forcées, excellente manière de ruiner le pays à coup sûr. Alors le prince, voyant que l'impôt légal ne rend plus rien, et comptant sur la misère même du peuple pour l'aider dans ses nouvelles inventions financières, s'avise de trouver que les charges avaient été mal réparties, et le recouvrement arbitrairement et abusivement exécuté. Les gens pris un par un n'avaient plus de quoi payer : on sévit contre la communauté. On nomme des délégués avec pleins pouvoirs, « sans appel ni recours, la seule sentence » de mort étant réservée au Sénat. » On recherche les vexations, malversations ou fraudes commises dans la levée des taxes. Toute dénonciation est admise à titre de preuve. Comme résultat de ces enquêtes, les paroisses sont prises en bloc et taxées à d'énormes amendes, et, afin de terminer cette abominable comédie qui touche parfois à la tragédie, le prince condescend, « par pure débonnaireté et » amiable composition », à libérer les malheureux tremblants devant l'exécution militaire, moyennant des sommes proportionnelles au chiffre de la population, à la fortune

présumée des habitants, et à la faiblesse ou à l'énergie que l'on rencontrait chez les syndics. L'*étape de Lanslebourg*, composée de huit villages, parmi lesquels Bessans, figure dans les registres de rachat du temps pour une somme de mille dix ducatons, prix des lettres d'abolition qu'on lui accorda. Et puisque nous sommes sur ce chapitre, notons d'avance les villes et villages que traverse l'Arc, et qui prirent part à cette contribution d'un nouveau genre. Nous trouverons Lanslevillard, Termignon et Bramans, de l'étape de Lanslebourg; Modane, qui eut à payer mille écus d'or; Saint-Michel, deux mille; et ensemble Saint-Jean de Maurienne, la Chambre et Aiguebelle, tarifés à sept mille écus.

Après Bessans donc, en suivant l'Arc, on rencontre Lanslevillard. Au commencement du dix-huitième siècle, on voit ce pauvre village, ainsi que Lanslebourg en Maurienne, affranchi de la taille; il est vrai qu'ils ont, avec d'autres villages de la Tarentaise, la charge d'entretenir les chemins du mont Cenis et du petit Saint-Bernard. En 1794, au moment où Masséna avait le commandement de l'armée des Alpes, et attaquait le Piémont par les deux routes de la Maurienne et de la Tarentaise, les habitants de Lanslevillard et de Lanslebourg firent échouer des attaques de l'armée française en donnant avis de ses mouvements aux Autrichiens. Le représentant du peuple présent alors à l'armée, Gaston, fit transporter en masse au fort Barreaux, dans les quarante-huit heures, la population de ces deux communes, avec meubles et troupeaux.

Lanslebourg, dont nous venons déjà de parler et où passe l'Arc après Lanslevillard, semble remonter à une très-haute antiquité. Les érudits nous racontent qu'à l'époque de César, dans la vallée de Suze, se trouvait un peuple, les *Segusini*, dont le chef, Donnus, par un moyen ou par un autre, neutralité ou services, s'était acquis l'amitié du chef romain. Cottius, fils de Donnus, resta l'ami ou le protégé d'Auguste, qui lui constitua même un petit État en agrandissant les anciens domaines du roi Donnus. Cottius avait alors l'administration de quatorze peuples, dont les noms furent écrits sur l'arc de triomphe qu'il éleva à Suze en l'honneur d'Auguste. La Maurienne faisait partie de ces États, et Lanslebourg semble pouvoir être considéré comme ayant été l'ancien *Ocelum*.

Si les rochers parlaient, ils nous apprendraient bien des choses. Combien de luttes ont vues ces gorges, ces sites sauvages, ces chemins qui paraissent impraticables! Que de ruses ingénieuses, que de traits héroïques dont il ne reste même plus le souvenir! Quelques grands noms ont pourtant survécu. Ainsi, dans la campagne de 1597, alors que Henri IV voyait de tous côtés ses anciens ennemis lui céder et la Ligue agoniser, Lesdiguières eut mission d'aller dans les Alpes couper la route au duc de Savoie pour l'empêcher de conduire ou envoyer des secours en Picardie, où, de part et d'autre, on faisait les plus grands efforts. Lesdiguières, malgré la neige, les chemins affreux, les torrents, les ponts rompus, franchit les Alpes, devance les Espagnols, et les poursuit impétueusement jusqu'à Bramans et Lanslebourg.

La suite à une prochaine livraison.

LA MAIN MALHEUREUSE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 261, 266, 274, 282, 290, 297, 305, 326.

V. — L'ÉPREUVE.

La statue du Vercingétorix était assez avancée pour qu'il fût possible d'en apprécier le mérite, et, partant, d'en déterminer la valeur marchande. L'artiste, que talonnait la nécessité de répondre enfin aux besoins du ménage, s'affranchissant du doute qui l'avait parfois tourmenté, proclamait d'avance son succès devant sa mère et ses voisines. Ces dernières l'encourageaient dans ses espérances, l'une avec conviction, l'autre par compassion pour l'état de faiblesse de cette mère abusée. Quant aux peintres qui peuplent Barbizon pendant tout l'été, comme ils n'avaient aucune raison de contrister un bon garçon qui, d'ailleurs, ne leur faisait pas concurrence, ils ne jugeaient pas nécessaire de le désillusionner : « Le jury s'en chargera bien », pensaient-ils.

Malgré l'économie de dame Catherine à laquelle venaient en aide les dons journaliers de la ferme, le billet de mille francs prêté par Aurèle tirait à sa fin : aussi la pauvre mère voyait-elle avec terreur approcher le moment où il lui faudrait avouer la vérité à son fils. Inquiète et troublée, elle tomba dans une si grande anxiété que la fièvre la prit. Comme elle ne savait que trop bien la cause de son mal, elle ne chargea pas un médecin de la guérir, et mit tous ses soins à dissimuler son état de souffrance. Cependant Muguette s'en aperçut. Celle-ci et la Rabotte se montrèrent pleines de bonté pour elle; grâce à leurs soins prévoyants et aux dons que leur délicatesse s'ingéniait à motiver, la crise fatale qui devait atterrer Maurice se trouva encore pour quelque temps ajournée.

L'artiste, touché des attentions dont sa mère était l'objet, ne se montra pas ingrat envers Muguette. Bien qu'il connût à l'avance le sort que la main malheureuse réservait à ses créations, il ne se passait pas de semaine sans qu'il fît cadeau à sa filleule d'une terre modelée avec esprit et représentant quelque scène de la vie des petits animaux dans l'ordre des oiseaux, des insectes ou des reptiles. Lui-même finissait par prendre goût à son labeur et constatait, mais sans en tirer vanité, les progrès qu'il faisait en ce genre. En retour, les poulets de la ferme émigraient dans la basse-cour de dame Catherine, et, par suite, le beurre et les œufs garnissaient la table de Maurice, sans qu'il essayât sérieusement de se rendre compte de la façon dont sa mère et Muguette s'arrangeaient. Comme il se sentait vaguement l'obligé de sa jeune voisine, elle n'avait plus besoin de lui rien demander; il offrait de lui-même les coupes et les vases que Muguette emportait avec l'avide empressement d'un avare qui vient de mettre la main sur un trésor.

Après une assez longue interruption de ses visites, le peintre d'oiseaux reparut à Barbizon, mais pour un jour seulement. Quand Maurice le reçut, il n'osa pas l'interroger cette fois sur l'œuvre qui devait décider de son avenir; mais il lui avoua que s'il succombait dans la lutte, il ne se releverait jamais de sa chute; il ajouta que pour surcroît d'inquiétude, en ce moment encore si éloigné de l'époque fixée pour l'épreuve décisive, sa mère lui avait donné à entendre la veille que sous deux jours il ne resterait plus rien à la maison du billet de mille francs.

— Rassure ta mère, et toi-même ne t'inquiète pas, lui répondit son ami; il suffira pour que je te mette à même de faire face au présent, de te trouver après-demain, rue Lepeletier, à trois heures, aux environs de la boutique d'un marchand de curiosités, qui a pour enseigne *à la Renaissance*.

Le surlendemain matin, Maurice quitta Barbizon. Il se promenait dans la rue Lepeletier, à deux heures et demie, guettant l'arrivée du peintre d'oiseaux. Fatigué de passer et de repasser sans cesse devant l'étalage du brocanteur, il s'y arrêta, moitié pour tuer le temps, moitié par curiosité, et il se mit à l'étudier en détail. Il vit là des ivoires jaunis datant du quinzième siècle, de rares émaux

de Limoges, d'un gris bleu, des faïences marquées authentiquement du chiffre de Henri II et de Diane de Poitiers, des échiquiers chinois ciselés avec patience : ici, des plats de faïence de Rouen, grands comme des rondaches; là, de toutes mignonnes boîtes d'ivoire, pointillées de cuivre incrusté; puis des porcelaines de la famille Vase, à rehauts d'or. Tout cela se coudoyait fraternellement derrière la vitrine. L'âge de ces précieux objets leur communiquait cette *patine* du temps que l'artifice n'obtient pas, et que rien ne remplace. Les regards de Maurice, en se promenant çà et là, se fixèrent tout à coup sur un vase de terre cuite formé de feuilles de fougère autour desquelles s'enroulait un lézard saisi sur le vif. Maurice crut vaguement reconnaître cet objet. Il lui sembla voir encore Muguette entrant le matin dans l'atelier et portant des morilles dans des feuilles semblables, tandis que le lézard privé s'enroulait autour de la corbeille naturelle. Il hésitait cependant à se convaincre de l'identité. Quelle apparence que le vase sorti de ses mains se trouvât exposé dans ce magasin! D'ailleurs, n'avait-il pas été brisé? Maurice se rappelait les détails de l'accident; il s'agissait d'une boutade de la Noire, dure du sabot et haut encornée. Décidément, l'artiste se trompait. Comme il cherchait à reconnaître dans le modèle du vase son coup d'ébauchoir, voilà qu'il entrevoit une sorte d'amphore formée de la superposition des trois feuilles de *patience*. Ce modèle et le choix de cette plante étaient assez originaux pour qu'il fût impossible qu'ils n'éveillassent pas un autre souvenir dans l'esprit de Maurice. Il voulut en avoir le cœur net. Assez de temps lui restait encore avant l'arrivée de son ami pour interroger le marchand sur la provenance des objets qui lui rappelaient les fantaisies de Muguette. Il tourna le bouton de cuivre; au bruit du timbre qui annonçait l'entrée de quelqu'un dans le magasin, un mouvement se produisit à l'étage supérieur, et aussitôt un homme de petite taille descendit l'escalier tournant.

— Pardon, Monsieur, lui dit Maurice avec une certaine émotion, pourriez-vous me dire de qui sont ces deux vases de terre cuite?

— Certainement, Monsieur, répondit le marchand; je ne suis pas de ces exploiteurs de jeunes talents qui cachent la personnalité des artistes inconnus au profit de leur négoce. Puisque ces vases vous plaisent, examinez-les à loisir, continua-t-il en les retirant de l'étalage pour les placer à la portée de Maurice. C'est fin et vivant comme un Bernard Palissy; l'auteur n'a rien fait de mieux.

— L'auteur? répéta Maurice, il doit avoir un nom; je ne vois pas sa signature.

— Elle est là, sur cette tige... un simple monogramme, comme les maîtres.

Maurice vit un M et un L à l'endroit indiqué par le marchand.

— Je me souviens maintenant, et j'ai une certitude, pensa le parrain de Muguette : M. L. : Maurice Leroy; mais du diable si je comprends comment cela se trouve ici. — Interrompant son aparté, il dit, s'adressant de nouveau au marchand :

— Ces initiales signifient?

— Que ces terres cuites sont l'œuvre de Mario Latini, un artiste que j'ai, je puis le dire, créé, inventé, et qui fera, j'en réponds, un beau chemin dans le monde.

— Et combien voulez-vous vendre ces vases? demanda Maurice.

— Séparément, cent écus la pièce; pris ensemble, je consentirai à vous les laisser pour cinq cents francs, seulement afin de m'assurer votre clientèle.

— Permettez-moi une question, reprit Maurice en lutte avec un souvenir qui démentait l'apparente sincérité du marchand; franchement, le connaissez-vous ce Mario Latini?

— Parbleu, j'ai d'excellentes raisons pour le connaître; nous avons ensemble des relations très-fréquentes.

Manifester du doute après cette réponse, c'eût été commettre une impertinence. Maurice n'insista pas sur ce point; mais, songeant à sa mère appauvrie par les sacrifices qu'elle s'était imposés pour lui, et au prix élevé que mettait le marchand à des ouvrages qu'il se sentait capable d'exécuter en se jouant, il reprit :

Ces vases m'intéressent d'autant plus, que moi-même je m'occupe de sculpture. J'y réussis assez bien pour pouvoir produire des modèles qui vaudraient au moins ceux-là. Si je vous en proposais quelques-uns, combien m'en donneriez-vous?

— Des modèles de la valeur de ceux-là? dit le marchand, je pourrais vous les prendre à trente francs l'un dans l'autre.

L'artiste eut un mouvement d'indignation.

L'autre continua :

— Je suppose, en parlant ainsi, que vous n'êtes pas connu; je paye très-cher Mario Latini, parce qu'il est presque célèbre. Si vous doutez de sa valeur commerciale, soyez le 15 mars à la salle Drouot; on y fera une vente de terres cuites sorties de ses mains, et, pour peu qu'il vous prenne fantaisie de profiter de cette rare occasion, je vous conseille de bien garnir votre bourse, car la concurrence sera chaude.

En ce moment une vieille pendule sonna trois heures. Maurice se rappela son rendez-vous, salua rapidement le marchand, lui balbutia une excuse banale à propos du dérangement qu'il venait de lui causer, et sortit du magasin. Une seconde après, il serrait la main d'Aurèle.

— Tu me pardonneras de t'avoir donné rendez-vous en pleine rue, lui dit celui-ci; mais quand le temps presse, il faut l'économiser. Je vais traiter d'un seul coup tes affaires et les miennes. A toi d'abord; tu as besoin d'argent, combien veux-tu?

— Mais, répondit Maurice en hésitant, je n'ai pas à te fixer la somme; c'est déjà beaucoup que j'ose te dire : « Avance-moi ce que tu pourras. »

— Ce n'est pas une réponse. Parle sans crainte de te montrer indiscret; l'argent que je vais te remettre tout à l'heure ne grèvera pas mon budget.

— Tes affaires vont donc très-bien?

— Pas mal; mes oiseaux font des petits. Mais nous causerons de cela plus tard : pour le moment, attends-moi là, dit Aurèle en se dirigeant vers le magasin de curiosités.

— Tu connais ce marchand? lui demanda Maurice.

— Sans doute! c'est mon banquier, un bienfaiteur des artistes. Il m'a pris en amitié, et comme c'est pour lui un bonheur de me faire gagner de l'argent, je m'arrange pour qu'il soit heureux le plus souvent possible.

Aurèle entra dans la boutique, s'entretint pendant quelques minutes d'un air confidentiel avec le marchand, reçut de celui-ci un paquet de petits papiers blancs d'un aspect réjouissant, et fourra gaiement le paquet dans sa poche.

Quand le peintre d'oiseaux se retrouva dans la rue avec son ami, il lui mit dans la main la liasse de billets de banque, et ajouta : — Tu me donnes le reste de ta journée; nous dînerons ensemble, et puis tu prendras ce soir le chemin de fer pour rentrer dans ta thébaïde, où tu seras prêt demain à commencer de nouvelles études.

Pendant le dîner, égayé par le vin d'Espagne et par la pensée des billets de banque qui gonflaient son portefeuille, le sculpteur retrouva un peu de son ancien entrain. Pourtant il semblait parfois assailli par une idée importune dont il n'osait pas faire part à Aurèle.

— Qu'as-tu donc? lui demanda celui-ci, surpris de ses accès de mutisme.

— Crois-tu aux hallucinations? reprit Maurice.

— Pas beaucoup; cependant il faut bien croire qu'elles sont possibles, puisqu'il y a des gens qui prétendent en avoir.

— Tel que tu me vois, je suis de ceux-là, dit Maurice. Et, sans s'expliquer davantage, il continua sur le ton de l'interrogation : — Penses-tu, par exemple, qu'en voyant une œuvre d'art on puisse à ce point perdre la notion du réel que l'on soit prêt à affirmer qu'on a exécuté cette œuvre, alors même qu'il vous est prouvé qu'elle est signée d'un nom qui n'est pas le vôtre, et que le véritable auteur existe. Crois-tu aux sosies du talent? T'imagines-tu qu'à la vue d'un groupe, d'une statuette, d'un vase auxquels on m'affirme que je suis étranger, ma conviction erronée puisse m'abuser assez pour que je me sente intérieurement le droit de dire : « Voilà mon œuvre. » Cette revendication, ce serait l'acte d'un fou, n'est-il pas vrai? Je ne suis pas fou, et cependant j'ai été sur le point de commettre cette folie en voyant les terres cuites placées à l'étalage du magasin de curiosités où tu es entré tout à l'heure.

— Je sais, répondit Aurèle, tu veux parler de celles de Mario Latini?

— Tu le connais?

— Comme je te connais toi-même.

A ce nom, qui venait confirmer le renseignement que lui avait donné le marchand de curiosités, Maurice passa plusieurs fois la main sur son front, afin de chasser ce qu'il appelait une hallucination; puis il reprit : — Ne parlons plus de cela; si j'y pensais encore, je craindrais pour ma raison, et je ne veux emporter de mon voyage aucune impression triste, surtout en ce jour où, grâce à toi, j'ai la certitude de pouvoir achever ma grande œuvre. Dans deux mois elle sera finie, et le jury m'aura peut-être alors décerné une médaille de première classe.

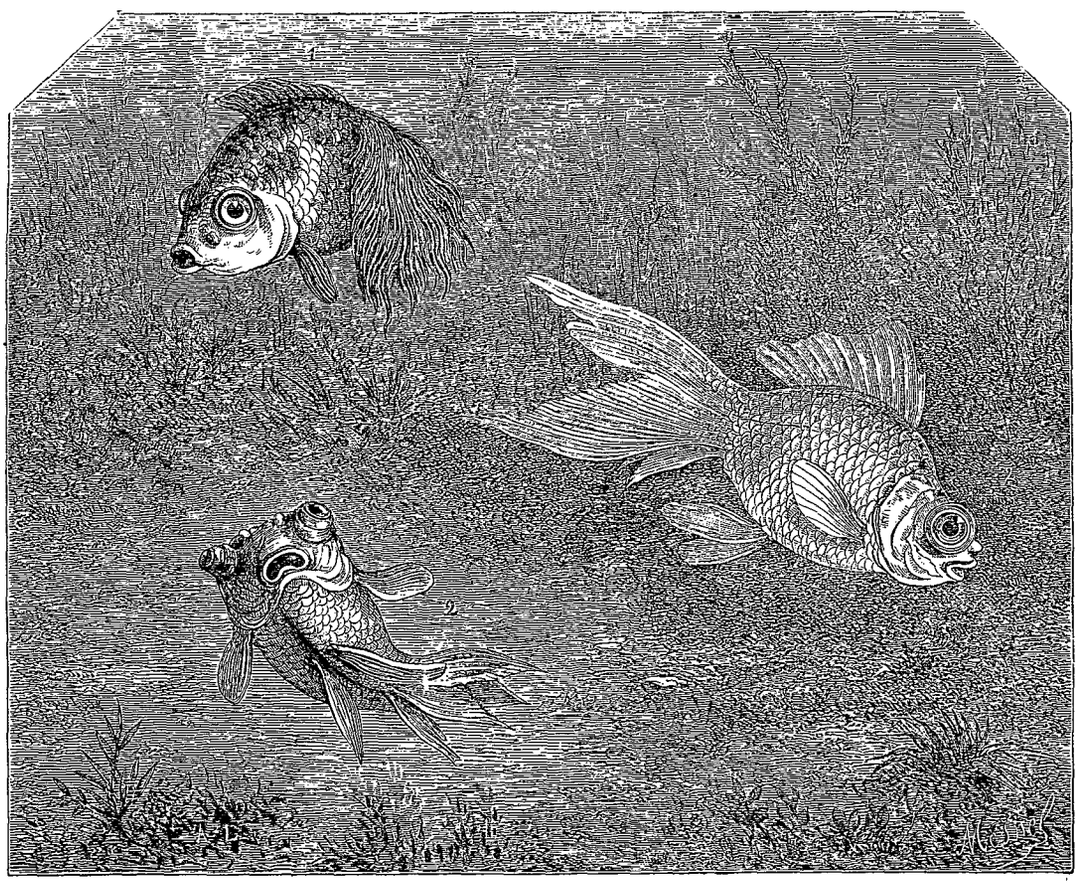
— Je ne parie pas pour la médaille, dit Aurèle en souriant; mais je suis sûr que, si tu le veux, dans deux mois tu seras en voie de devenir riche et célèbre.

La fin à la prochaine livraison.

LES CYPRINS DORÉS.

Tout le monde connaît le cyprin doré, appelé aussi dorade de la Chine : c'est le *poisson rouge* que les enfants s'amusent à élever dans un bocal, et que l'on voit dans la plupart des bassins de nos jardins et de nos parcs.

Cette espèce présente une particularité singulière : chez elle, rien ne semble fixe; elle est susceptible d'une grande



1. Variété de Cyprin doré. — 2, 3. Cyprins télescopes. — Dessin de Mesnel.

variété soit de coloration, soit de taille et même de forme, suivant les conditions dans lesquelles elle se trouve placée. Chacun a pu observer que dans une bande de cyprins qui nagent en file ou se réunissent en groupe serré à la surface de l'eau tranquille d'un bassin, les uns sont d'un rouge doré, les autres d'un blanc d'argent, d'autres sont marbrés de taches noires. L'âge du poisson influe sur sa coloration, qui, dit-on, n'est définitive qu'à trois ou quatre ans; mais il n'est pas seul à la déterminer, puisque des individus qui vivent depuis un grand nombre d'années dans une pièce d'eau, persistent à différer de couleur.

Quant à leur taille, elle subit l'influence du milieu dans lequel ils sont renfermés. On voit des cyprins de quatre ou cinq centimètres, élevés dans un bocal, conserver pendant des années les mêmes dimensions; si on les met dans un vaste bassin, ils doubleront de volume dans l'espace de

quelques mois. Dans de bonnes conditions, leur développement peut atteindre de 15 à 20 centimètres.

Enfin les cyprins, par suite de circonstances accidentelles qu'il est difficile de préciser, sont sujets à des déformations, dont les Chinois, grands amateurs de bizarreries, comme on sait, et fort patients dans leurs ingénieuses entreprises, ont tiré parti pour créer des variétés curieuses. C'est ainsi que, par une sélection attentive, par le croisement d'individus atteints de certaines difformités, ils sont arrivés à obtenir ce monstre que l'on désigne sous le nom de cyprin *télescope*. Ce produit d'une capricieuse industrie ressemble à l'un de ces poissons chimériques que l'on rencontre dans les peintures chinoises. Il a le corps globuleux, le dos bossu, le ventre démesurément renflé; les nageoires anale et caudale sont doublées; elles ont un développement, une finesse et une mollesse extraordinaires; elles semblent onduler au gré de l'eau plutôt que par l'effet de mouvements volontaires, ce qui fait que l'animal se meut avec lenteur et difficulté : il a l'air de flotter et de rouler comme une petite outre remplie d'air qui erre au hasard et cherche son équilibre au sein du liquide. Enfin son caractère le plus remarquable est l'énorme grosseur de ses yeux, qui font saillie tout à fait en dehors de la tête, et qui lui ont valu son surnom de télescope. Il a d'ailleurs conservé les brillantes couleurs des cyprins dorés.

M. Carbonnier, pisciculteur à Paris (quai du Louvre), possède un assez grand nombre de ces curieux poissons, qui lui ont été envoyés de Chine. Dans une notice adressée à l'Académie des sciences, cet observateur zélé et patient rapporte qu'il a obtenu une ponte de l'une de ses femelles, qu'il a eu la satisfaction de voir plusieurs embryons nager ou plutôt flotter dans un aquarium, mais que ces embryons sont morts au bout de peu de jours. Il attribue leur mort à la position vicieuse de la vessie natatoire et au trop peu de développement des nageoires, ce qui empêche le jeune poisson de conserver dans l'eau une position normale et de s'y diriger pour chercher sa nourriture.

Toutefois, puisque les cyprins télescopes paraissent s'accommoder fort bien des conditions qui leur sont faites dans un étroit aquarium de verre, il y a lieu de penser que la reproduction de ces poissons bizarres n'est pas irréalisable, et que d'ingénieuses précautions, venant en aide au hasard, contribueront à la solution de ce problème.

LE MHOWAH,

ARBRE DE L'INDE CENTRALE.

Le mhowah ou mahwah, *Cassia latifolia*, est un des plus beaux arbres des forêts de l'Inde centrale; il est à ces régions sauvages ce que le cocotier est aux rivages de l'océan Indien. La Providence l'a doté de propriétés tellement merveilleuses qu'il fournit aux primitifs habitants de ces plateaux tout ce que les peuples les plus industrieux ont demandé à l'ensemble du règne végétal.

Le tronc du mhowah, droit, d'un grand diamètre, porte des branches régulièrement disposées et relevées gracieusement en bras de candélabres; son feuillage, d'un vert sombre, s'étage en dôme et projette une ombre épaisse.

Vers la fin de février, ses feuilles tombent presque subitement et laissent l'arbre complétement nu. Les indigènes ramassent ces feuilles, qu'ils emploient à maints usages : literie, coiffure et toiture.

Quelques jours après la chute des feuilles, les candélabres se couvrent avec une étonnante rapidité d'une masse de fleurs semblables à de petits fruits ronds et disposées par bouquets. Ces fleurs sont la manne céleste de la jungle, et leur plus ou moins grande abondance amène la prospérité ou la misère dans tout le pays.

Leur corolle, d'un jaune pâle, forme une baie charnue, épaisse, de la grosseur d'un raisin, qui laisse passer les étamines par une faible ouverture; arrivée à maturité, cette corolle tombe d'elle-même. Les Indiens se bornent à enlever les broussailles autour de l'arbre; tous les soirs les fleurs tombées forment une couche épaisse, que l'on recueille soigneusement; cette pluie continue pendant plusieurs jours. Chaque arbre produit une moyenne de cent vingt-cinq livres de fleurs.

Fraîche, cette fleur-fruit a une saveur doucereuse, assez agréable, mais à laquelle se joint une odeur musquée, âcre et presque repoussante. Les indigènes en font cependant une grande consommation; en cet état, ils les préparent aussi en gâteaux et en mets divers d'une propriété nourrissante.

La plus grande partie de la récolte est séchée sur des claies d'osier. Cette opération fait perdre au fruit son arome désagréable; on le façonne ensuite en pains ou on le réduit en farine.

Par la fermentation, la fleur du mhowah produit un vin d'un goût agréable, mais qui doit être bu frais; on le distille et on en obtient une eau-de-vie forte, que les Indiens considèrent comme la plus précieuse production de l'arbre, et qui, avec l'âge, peut se comparer au bon whisky d'Écosse. On retire encore du résidu des fleurs un bon vinaigre.

Sitôt que les fleurs ont disparu, le feuillage apparaît et recouvre rapidement l'arbre. Au mois d'avril viennent alors les fruits, qui ont remplacé les fleurs. Le fruit du mhowha est de la même forme, quoique un peu plus gros, que le fruit de notre amandier; le brou est violacé et recouvre une enveloppe ligneuse, polie et dure, dans laquelle se trouve une belle amande. Celle-ci est d'un blanc laiteux; son goût est fin, un peu gras. Les Indiens en font des gâteaux, des pâtes, en tirent par simple pression une excellente huile comestible, et engraissent les buffles avec ses résidus. Cette huile est déjà recherchée par le commerce de Bombay, et promet une riche branche d'exportation au pays.

Enfin, pour clore l'énumération des merveilleuses propriétés du mhowah, ajoutons qu'on tire de son écorce une fibre ligneuse, qui sert à faire des cordes grossières, et que son bois, facile à fendre, est, quoique d'un grain inégal, inappréciable pour la construction des huttes, puisqu'il résiste aux attaques des termites.

En récapitulant rapidement les lignes précédentes, nous trouvons que le mhowha fournit un aliment nourrissant dans ses fleurs et ses fruits, et, en outre, du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre, de l'huile, une matière textile et un précieux bois de construction.

On ne sera donc point étonné d'apprendre que dans les Vindhyas et les Aravalis, il est considéré par les habitants à l'égal de la divinité. C'est à lui que Gounds, Bhils, Mhairs et Minas doivent leur existence; c'est sous ses ombrages qu'ils tiennent leurs assemblées et célèbrent les grandes époques de la vie; c'est à ses branches qu'ils suspendent leurs grossiers ex-voto, fers de lance et socs de charrue; c'est entre ses racines qu'ils étalent ces mystérieux cercles de cailloux qui leur tiennent lieu d'idoles. Aussi combattent-ils en désespérés pour la défense de leurs mhowahs; car les Hindous, ne sachant quelles représailles exercer contre ces insaisissables sauvages, s'en prennent à leurs arbres et abattent les mhowahs. Là où le mhowah disparaît, disparaît aussi le Bhil ou le Gound.

Dans la plaine, on plante et cultive parfois cet arbre précieux; dans les montagnes, il croît spontanément. (1)

A FORCE DE FORGER ON DEVIENT FORGERON.

— Jeune apprenti, allume le feu; prépare le marteau et l'enclume, et plonge la barre de fer dans le brasier; mets en mouvement le lourd soufflet. Vois, la barre rougit peu à peu; la voilà lumineuse et presque transparente. Le moment est venu : pose-la sur l'enclume, et forge le soc de charrue qui doit remuer la terre nourricière... C'est fait! et tu regardes tristement ton œuvre informe. Ne te décourage pas; on ne réussit pas du premier coup. Remets le fer au feu, et recommence... C'est mieux cette fois-ci, ce n'est pas encore bien; travaille et espère : *à force de forger on devient forgeron.*

Le jeune artiste rêve, et il est heureux; il sourit à ses créations gracieuses ou puissantes; il s'éprend pour elles d'un amour sans bornes.

— Les voici! elles existent! s'écrie-t-il. Donnons-leur un corps, à ces âmes flottantes qui ne vivent que pour moi : faisons-les vivre aussi pour le monde, qui ne sait pas parler cette langue divine de l'art, mais qui la comprend et qui l'admire. Et demain, mon nom sera répété et glorifié dans la foule... Mais hélas! mes rêves bien-aimés, qu'êtes-vous devenus? Comment vous êtes-vous changés en de froides et pâles réalités? Je ne vous reconnais plus! Adieu l'espérance, adieu la gloire; je ne sais que rêver, je ne sais pas produire!

— Console-toi et rassure-toi! Tu as cru que pour faire un artiste l'inspiration suffisait : tu t'es trompé. Il faut que le travail vienne en aide à l'inspiration. Avant de réussir à rendre sa pensée, il faut que le sculpteur exerce longtemps sa main à pétrir la glaise et son ciseau à tailler le marbre; il faut que le poëte arrive par de longs essais à posséder l'art de grouper les syllabes harmonieuses; il faut que le peintre efface et recommence de nombreuses esquisses; il faut que le musicien étudie les œuvres des maîtres et parvienne à s'inspirer d'eux sans les imiter. Et un jour, après de longs tâtonnements, après bien des alternatives de confiance et de désespoir, l'artiste sait qu'il a sous la main un instrument docile : rien ne l'arrête, l'œuvre s'accomplit. Il la reconnaît telle qu'il l'avait rêvée, et son âme se remplit de la joie sublime des créateurs. Travaille donc et espère : *à force de forger on devient forgeron.*

— Prends garde, toi qui te permets souvent une légère faute. Un petit mensonge, dis-tu, un petit manque de charité, une imperceptible atteinte à la loyauté, à la probité, c'est si peu de chose! Personne même n'en a souffert.

— Peut-être; mais ton âme en souffre. A force d'être indulgent pour soi-même, on ne distingue plus les petites fautes de celles qui sont un peu plus grandes, et l'habitude du mal devient le vice. Prends garde! dans le mal comme dans le bien, *à force de forger on devient forgeron*

MÉDAILLES RARES.

UNE MÉDAILLE DE PIBRAC, L'AUTEUR DES QUATRAINS (2).

La biographie de Pibrac est dans tous les dictionnaires; nous nous contenterons de noter quelques détails sur son origine que l'on ne trouverait pas partout. L'auteur des quatrains, né à Toulouse en 1528, était un véritable cadet de Gascogne; quatrième fils de Pierre du Faur, seigneur de Pujols, et de Gausine Douce d'Ondea, dame de Pibrac, il dut à sa mère le nom de terre qu'il illustra, et épousa Jeanne de Custos, dont il eut plusieurs enfants qui continuèrent sa lignée, laquelle subsiste et est très-honorablement représentée à Orléans. Pibrac est situé à peu de distance de Toulouse. On y voit encore le château qu'il habita, dit-on, dans sa jeunesse, et un cabinet où il a travaillé.

Après avoir été député aux États d'Orléans, ambassadeur de France au concile de Trente sous Charles IX, chancelier du duc d'Anjou, de la reine de Navarre Marguerite de France, femme de Henri IV, président à mortier au Parlement de Paris, conseiller d'État, etc., etc., Pibrac mourut à Paris, le 2 mai 1584. L'un des principaux événements de sa vie, celui qui fit le plus de bruit autour de son nom, ce fut son premier voyage de Pologne. C'est lui qui, lorsqu'en 1579 le duc d'Anjou, frère du roi, se rendit dans ce pays, alors si éloigné, pour y ceindre la couronne qui lui avait été décernée le 9 mai de cette année par la Diète, répondit à l'improviste, en latin, aux harangues qui furent adressées à ce prince, à son entrée dans son royaume Pibrac fut le principal conseiller du roi de Pologne pendant son règne éphémère, et lorsque le troisième fils de Henri II, devenu Henri III roi de France par la mort de Charles IX son frère, eut pris la résolution de retourner dans sa patrie pour s'y asseoir sur le trône de ses ancêtres qu'il préférait à celui des Jagellons, ce fut notre Gascon qui, au péril de sa propre vie, facilita et assura la fuite de son maître. Est-ce ce sauvetage royal que glorifient les vers suivants de Jean Dorat, son contemporain?

> Inque foro, aula rebus consultis agendis,
> Duxit ad usque Polum regem salvumque reduxit.

On lit ces vers au bas d'un portrait de l'auteur des Quatrains par Léonard Gaultier, daté de 1586. Une autre estampe du même graveur, datée de 1617, nous dispense de traduire le latin de Dorat, en nous en apportant la version rimée :

> Au palais, à la cour, aux affaires bien duit,
> Son roy mène en Pologne et sauf le reconduit.

Ces deux estampes de Gaultier, et une troisième de Jean Rabel, offrent avec la médaille objet de cet article une frappante ressemblance. Non-seulement ce sont les mêmes traits, mais encore c'est la même attitude, le même costume. Il en est même une, la plus ancienne, qui, à la place réservée ordinairement au nom du personnage représenté, montre la devise qu'on lit au revers de notre médaille, dont il est temps de parler.

On n'a jamais publié, que je sache, cette médaille, qui a été acquise pour la Bibliothèque de la rue Richelieu à la vente de la célèbre collection Pourtalès, en 1865. C'est l'œuvre d'un contemporain de Pibrac; malheureusement, on n'y voit pas plus de signature que de date; mais son exécution doit être voisine de celle de la première des estampes de Léonard Gaultier, c'est-à-dire de l'année 1586.

Pibrac y est représenté presque de face, la tête nue, avec la barbe et le costume des magistrats de son temps. La légende est V. F. PYBRACVS, pour *Vuido* ou *Vuidus Faber Pybraeus;* en français, Guy du Faur de Pibrac. Au revers paraissent, sur un écusson timbré d'un casque de profil, les armoiries de la famille : d'azur à deux fasces d'or, accompagnées de six besans d'argent, posés trois, deux et un.

La légende LABOR ACTUS IN ORBEM est la fin du 401e vers du livre second des Géorgiques de Virgile, qu'il avait adoptée pour devise, parce qu'il y trouvait une allusion

(1) Rousselet.
(2) Voy. t. X, 1842, p. 230.

toute faite aux labeurs de ses ambassades lointaines. Virgile a voulu parler des travaux sans cesse renaissants « des laboureurs qui roulent dans un cercle éternel comme l'année qui revient sans cesse sur ses traces. »

... Redit agricolis labor actus in orbem.
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.

Dans la devise de Pibrac, le mot *orbem* est pris dans le sens de l'univers terrestre, et il faut entendre qu'il avait accompli de grands travaux dans le monde entier. On aimait beaucoup à employer ainsi son érudition littéraire au seizième siècle.



Médaille de Pibrac, au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale.

La médaille de Pibrac est de bronze et n'a pas été gravée et frappée au moyen de coins, mais modelée et fondue. Le temps ne l'a malheureusement pas tout à fait épargnée ; cependant, telle qu'elle est, on est heureux de la posséder au cabinet des médailles ; c'est un monument des plus curieux, et, selon toute probabilité, unique.

Le Musée de Versailles possède un portrait de Pibrac, peint sur panneau de bois, qui a figuré jadis au Musée des monuments français des Petits-Augustins. C'est, suivant l'excellent catalogue de M. Eudore Soulié, une œuvre du seizième siècle (1). Pour compléter ce que nous savons des monuments relatifs à Pibrac, nous rappellerons qu'on voyait son tombeau auprès du maître-autel, avant la révolution, dans l'église des Grands-Augustins, à Paris. Nous ne transcrirons pas la longue épitaphe latine qu'on y lisait. Les curieux pourront la lire dans un ouvrage bien connu d'Alexandre Lenoir (2) ; mais nous ne résisterons pas à la tentation de citer encore un de ses quatrains qui, avec trois autres, était gravé sur cette même tombe. Ce petit poëme achevera de faire connaître le tempérament politique du personnage.

Il est permis souhaiter un bon prince ;
Mais tel qu'il est, il le convient porter
Car il vaut mieux un tyran supporter
Que de troubler la paix de la province.

Cette résignation explique certaines faiblesses qu'on a sévèrement reprochées à Pibrac, mais sur lesquelles je garderai le silence, en demandant pour lui, avec Montaigne, le bénéfice des circonstances atténuantes.

On sait quel fut le succès de son livre, « le maître commun de la jeunesse pendant plusieurs générations », et le nombre d'éditions qui s'en débitèrent. Le retentissement du succès des Quatrains de Pibrac se prolongea si longtemps que Voltaire s'en impatienta un jour. Le philosophe du dix-huitième siècle voulut faire oublier les maximes rimées du moraliste et de l'homme d'État du seizième siècle, et il composa un seizain de quatrains, « pour tenir lieu de ceux de Pibrac qui ont un peu vieilli. »

Voltaire avait raison : déjà de son temps les Quatrains de Pibrac vieillissaient, mais c'était parce que la langue avait prodigieusement changé depuis tantôt deux siècles. Quant à leur valeur au point de vue de la morale, les Quatrains de Pibrac, qui n'avaient pas cessé d'être imités et traduits dans toutes les langues, méritaient toujours leur renommée ; heureusement pour la sienne, Voltaire a fait autre chose que ces seize médiocres quatrains ; je n'en sais pas la date, mais on serait tenté de les attribuer à sa vieillesse : certainement aujourd'hui on les trouverait plus vieillots que ceux du *bon monsieur de Pibrac*. (1)

(1) Tome III, 2e édit., p. 103, n° 3276.

(2) Le *Musée des monuments français*. Voy. t. III, 2e édit., p. 103, n° 3276. Voy. aussi son portrait dans le même ouvrage sous le n° 160 *bis*. On trouvera de même cette épitaphe dans le *Recueil des inscriptions de la France du cinquième siècle au dix-huitième, recueillies et publiées par M. F. de Guilhermy* ; 1873, t. I., p. 409.

STATUETTE PAR MICHEL-ANGE (2),

A BOLOGNE.

En 1494, après une révolution populaire qui avait chassé de Florence la famille des Médicis, Michel-Ange alla à Venise et ensuite à Bologne, où il resta une année au moins. Il avait alors un peu plus de vingt ans. Il y fut très-bien accueilli par un gentilhomme, Jean-François



Statuette par Michel-Ange. — Dessin de Chevignard.

Aldovrandi, qui lui fit accepter, pendant une année, l'hospitalité dans son palais, et lui donna l'occasion d'exercer son ciseau en exécutant, dans l'église de Saint-Dominique, deux statuettes représentant, l'une un ange portant un flambeau que nous reproduisons, l'autre san Petronio, qui a disparu.

(1) Cet article est extrait d'un ouvrage que doit prochainement publier M. Chabouillet, conservateur du Cabinet des médailles.

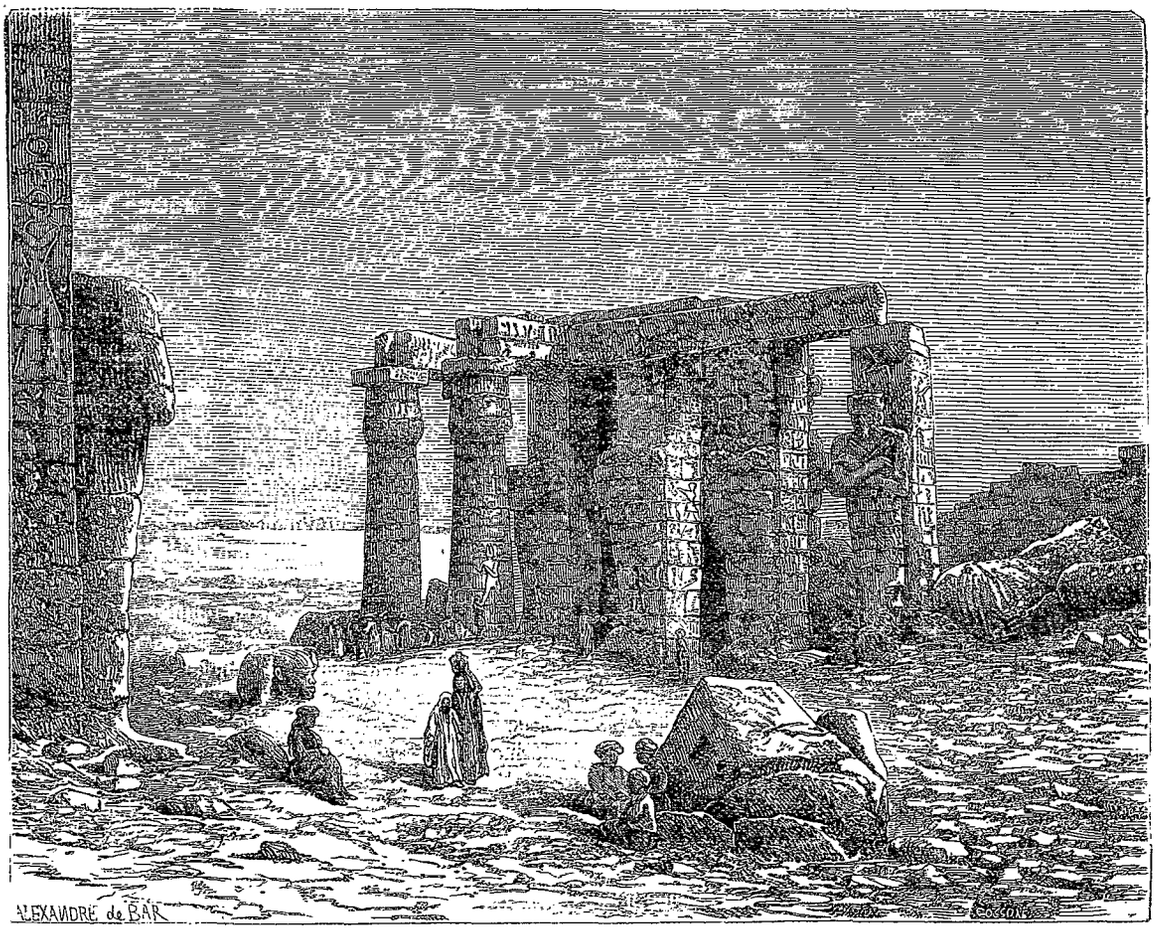
(2) Voy., sur Michel-Ange, les Tables.

ERRATUM.

C'est par erreur que nous avons dit, au sujet de la dynamite, page 78, colonne 1, lignes 19 et suivantes, que la nitroglycérine a été découverte en France, dans le laboratoire de M. Pelouze : cette découverte a été faite en Italie par le chimiste Ascagne Sobrero.

LE RHAMESSEUM

(ÉGYPTE).



Ruines du Rhamesseum, à Thèbes. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Quand on parcourt la plaine où était située autrefois la ville de Thèbes, et qui n'est plus occupée aujourd'hui que par quelques pauvres villages, on se trouve au milieu de ruines, les unes encore debout, les autres éparses sur le sol, qui donnent la plus haute idée de ce que dut être la fameuse cité. On n'aperçoit de tous côtés que des colonnes, des portiques, des chapiteaux, des fragments de statues, restes de temples ou de palais plus ou moins complétement détruits. L'un de ces palais, dont plusieurs portes et quelques rangées de colonnes, respectées par le temps, permettent de reconnaître le plan, a reçu le nom de *Rhamesseum;* il a été construit par Rhamsès III (Sésostris). C'est le monument que l'on avait d'abord nommé à tort *palais de Memnon* et dans lequel les membres de la Commission d'Égypte, séduits par d'incontestables analogies, ont cru retrouver le *tombeau d'Osymandias*, décrit par Diodore de Sicile.

On entre dans le Rhamesseum par une de ces grandes portes flanquées à droite et à gauche de constructions massives et pyramidales, espèces de portiques auxquels on a donné le nom de pylônes. On distingue encore sur la face intérieure de ce portique, moins dégradée que la face extérieure, des bas-reliefs représentant des scènes guerrières : un héros de proportions colossales s'élançant sur une troupe d'ennemis, puis, assis sur un trône, recevant les vaincus agenouillés qui implorent sa clémence. Le pylône franchi, on se trouve dans une vaste cour carrée, dont les clôtures latérales sont détruites et dont le sol est jonché de débris de granit; on se croirait dans une carrière. Les membres de la Commission d'Égypte ont trouvé parmi ces débris les fragments d'une statue colossale en granit rose, dont ils ont mesuré différentes parties : la face, d'une oreille à l'autre, avait 2 mètres de largeur; l'oreille elle-même n'avait pas moins d'un mètre; la poitrine, au niveau des épaules, était de 7 mètres; le tour du bras, au pli du coude, de 5^{m}.50; l'index de la main mesurait un mètre, et l'ongle seul 19 centimètres. Quand ce colosse était en place, il devait avoir, bien qu'il fût assis, 17^{m}.50 de hauteur et peser plus d'un million de kilogrammes. Trois autres statues gigantesques ont été trouvées en morceaux dans les mêmes ruines.

De cette première enceinte, on passe dans une seconde, immense péristyle de plus de 2000 mètres carrés, qui devait être bordé, sur un de ses côtés, d'une rangée de colonnes, et sur l'autre, de colonnes et de piliers cariatides. Plusieurs de ces piliers existent encore; les statues qui y sont adossées, et dont quelques-unes ont leur tête, ont 9^{m}.50 de hauteur; elles sont vêtues d'une tunique longue et étroite, et tiennent dans la main droite un fléau, et dans la gauche un instrument terminé en forme de crochet. Le mur du fond est percé de trois portes qui conduisent dans une salle où se dressent encore plusieurs rangées de colonnes. Ces colonnes, qui soutenaient le plafond, devaient être autrefois au nombre de soixante, disposées sur dix rangs dans le sens de la largeur, et sur six dans celui de la profondeur. Ce qui reste des murs est

couvert de bas-reliefs encadrés d'hiéroglyphes. On distingue encore parfaitement les sujets des bas-reliefs : l'un représente le siége d'une ville et particulièrement l'escalade d'un fort; les autres sont des sacrifices à diverses divinités. En sortant de cette salle, qui devait être magnifique, on pénétrait dans d'autres chambres plus petites, dont deux subsistent encore en partie.

On ne peut comprendre l'impression produite par la vue de ces ruines qu'en se transportant par l'imagination dans le paysage étrange et imposant qui les environne. Dans le récit de son voyage en Égypte, M. Maxime du Camp décrit ce spectacle en ces termes : « Du haut des terrasses qui couronnent le Rhamesséum, on aperçoit l'ensemble des montagnes Libyques, où sont creusés les hypogées. Une ligne, si droite qu'elle semble tracée au cordeau, sépare les champs inondés et cultivés des sables qui s'entassent en pente douce sur les derniers mamelons de la montagne. Ces terrains couverts de petits monticules, désolés, brûlants, ont été fouillés de fond en comble pour livrer les trésors qu'on cherchait dans leur sein. Au-dessus d'eux la montagne s'élève, sillonnée de sentiers grisâtres, coupée de vieux pans de murailles abattues, miroitant sous le soleil, visitée par les chacals et les hyènes, recélant dans ses flancs des milliers de momies, nue, lépreuse, sans un arbre, sans une plante, sans un brin d'herbe, silencieuse et sinistre. Les ouvertures des grottes sépulcrales tachent de trous noirs les parois rosées par le soleil; les lignes majestueuses de ces crêtes arrondies se découpent sur le ciel; on sent partout comme une fade odeur de bitume desséché.

» Quelques-uns de ces hypogées servent d'habitations aux Arabes de ces mornes pays; dans les tombeaux où dorment les grands prêtres des dynasties glorieuses, ces paysans demi-nus et presque sauvages vivent à côté de leurs vaches et de leurs moutons. Lorsqu'ils trouvent un chapiteau, ils le creusent pour en faire un mortier à piler le blé; ils enferment les gonds de leurs portes dans le visage des Pharaons coiffés du pschent; ils enfument les peintures; ils brûlent dans leur foyer les boîtes de sycomore où les momies entourées de bandelettes ont reposé pendant vingt siècles. »

LA MAIN MALHEUREUSE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 261, 266, 274, 282, 290, 297, 305, 326, 331.

VI. — LA SALLE DES VENTES.

Quand Maurice revint à Barbizon, il trouva Muguette installée près de dame Catherine; vers le milieu du jour, une fièvre ardente s'était déclarée. La mère, si admirablement dévouée depuis quinze ans, et qui avait accompli tant de sacrifices, en était arrivée à cette défaillance de l'esprit et du corps qui ne laisse plus même la force ou la volonté d'espérer. La pensée que Maurice était pour la seconde fois réduit à emprunter, c'était là sa grande douleur. Elle ne se demandait pas ce qu'il adviendrait d'elle si l'artiste, bien jugé ou méconnu, voyait au jour de l'épreuve se briser son avenir; mais les consolations et les secours efficaces de l'amitié auraient-ils assez de puissance sur lui pour le sauver des conseils du désespoir? Toutes ces questions, malheureusement insolubles, s'agitant à la fois dans l'esprit et dans le cœur de la pauvre femme, elle se sentit de plus en plus s'affaiblir; si bien que lorsque Muguette vint en passant lui faire une de ces visites qu'elle renouvelait plusieurs fois chaque jour, elle trouva au lit la mère de Maurice. Celle-ci était agitée de frissons, et si pâle que la jeune voisine fut épouvantée. Après qu'elle lui eut fait prendre une tasse de tilleul, Muguette courut à la ferme demander à sa mère la permission d'aller s'établir près de la malade pour la soigner. La Rabotte n'eut garde d'y faire opposition; elle s'empressa même de tordre le cou à une poule, afin que Muguette pût faire du bouillon à sa voisine.

Assise près du lit de dame Catherine, la filleule de l'artiste, tout en faisant mouvoir les aiguilles de son tricot, causait doucement et essayait de relever par des mots affectueux le courage de la pauvre épuisée.

— Mais enfin, demanda celle-ci, tu ne cesses de me répéter que Maurice a de l'avenir; tu y crois donc, à cet avenir?

— Quant à cela, j'en suis sûre, répondit Muguette, et ce n'est pas seulement mon avis que je vous donne, mais celui de mon oncle Sèmegrain, un fin connaisseur, celui-là, puisqu'il a gagné une fortune rien qu'à juger les ouvrages des sculpteurs et des peintres.

— Il a donc vu la statue de Maurice?

Muguette rougit, balbutia; puis, sa sincérité naturelle et le besoin d'offrir une consolation à la malade l'emportant, elle avoua franchement l'indiscrétion qu'elle avait commise, afin de connaître l'opinion du brocanteur expert sur l'œuvre de l'artiste.

— Ainsi, reprit la mère se ranimant tout à coup, son avis est favorable?

La jeune fille allait pousser jusqu'au bout sa confidence; elle en fut empêchée par le retour de Maurice, et se borna à répondre, en se penchant à l'oreille de dame Catherine :

— Mon oncle, qui ne se trompe jamais, m'a assuré que votre fils n'a qu'à le vouloir pour devenir riche.

Trois semaines se passèrent durant lesquelles Maurice dut partager ses journées entre le travail à l'atelier et les soins que nécessitait l'état inquiétant de la malade. Cependant le délai accordé aux artistes pour l'envoi de leurs ouvrages à l'Exposition annuelle touchait à son terme de rigueur; il devenait urgent de mouler le Vercingétorix; Maurice écrivit à Aurèle pour le prier de lui expédier, avec le plâtre nécessaire au moulage, deux habiles mouleurs italiens qu'il lui désigna, et dans lesquels seulement il avait pleine confiance. Aurèle répondit que ceux-ci, surchargés de travaux, refusaient de faire le voyage; mais qu'on pourrait lui en indiquer d'autres, s'il consentait à venir lui-même traiter avec eux à Paris.

« Arrive chez moi demain 15 mars, terminait le peintre d'oiseaux; cette affaire étant terminée, tu pourras, dans l'après-midi, assister à une vente qui ne manquera pas de t'intéresser. »

La date indiquée lui rappela qu'il avait été question de cette vente dans son entretien avec le marchand de curiosités de la rue Lepeletier. La nécessité de s'assurer sans retard du concours des mouleurs décida Maurice à confier sa mère aux soins déjà éprouvés de Muguette, et, le lendemain matin, il arriva chez Aurèle, qui fit à son ami le plus charmant accueil, et lui annonça qu'il le retiendrait toute la journée.

— Toute la journée, c'est impossible.

— Il n'y a d'impossible qu'un refus de ta part; la circonstance est si importante pour moi! J'ai une première représentation, mon cher; ceci te surprend, c'est tout naturel; je t'ai jusqu'à présent caché mon secret : tu me croyais tout simplement artiste peintre, je suis, en outre, auteur dramatique auteur d'une comédie qui sera jouée aujourd'hui.

— Et ta comédie s'appelle?

— *La Salle des ventes.* Hein! quel bon titre! Par

exemple, je ne l'ai pas fait tout seul; j'ai deux collaborateurs.

— Ainsi, tu m'as gardé un fauteuil?

— Parbleu! tu figures même au dénoûment. Tu comprends, cher ami, un artiste ne peut bien observer que les artistes; or, tu es un type sans t'en douter, et je me suis permis de te faire poser.

Pendant le déjeuner auquel Aurèle convia son ami, ils s'entretinrent encore de la comédie du peintre d'oiseaux; puis, ce dernier mit la conversation sur la vente qui devait avoir lieu le jour même.

— Si tu veux y venir, Maurice, tu verras une collection de terres cuites vraiment remarquables.

— Oui, de ce M. Latini, n'est-ce pas? Certes, j'irai; car je veux m'assurer par moi-même...

— De quoi? de l'existence d'un sculpteur qui signe des mêmes initiales que toi? Je t'ai déjà dit que ton sosie en sculpture était mon ami; ce soir, j'en réponds, vous serez au mieux ensemble. C'est un garçon naïf, aimant la nature et la traduisant avec vérité; il pouvait aussi faire de grands bonshommes devant lesquels la foule indifférente passe sans s'arrêter, il a préféré attacher son nom à de petits chefs-d'œuvre que lui seul n'estime pas assez, mais qui attirent et charment les vrais connaisseurs, parce qu'ils reconnaissent le profond sentiment de l'art et l'originalité du talent.

— J'entends, dit amèrement Maurice; ton éloge de Mario est un blâme indirect à mon adresse.

— Tu prononceras toi-même tout à l'heure, car il est temps de partir pour l'hôtel des ventes, si nous voulons être là au premier coup de marteau d'ivoire du commissaire-priseur.

Aurèle prit le bras de Maurice, et tous deux gagnèrent la rue Drouot.

Un grand nombre de voitures stationnaient devant l'hôtel. Des femmes élégantes, des hommes du monde, des artistes illustres, causaient avec animation en montant le large escalier du premier étage pour se rendre à la salle numéro 2. La physionomie des marchands qui s'y étaient donné rendez-vous n'était pas celle des brocanteurs habituels. Ceux qu'on appelle les gros bonnets de la curiosité faisaient seuls acte de présence. On s'entassait dans la salle; les places réservées étaient prises d'assaut: pour y arriver, il fallait escalader les banquettes, ce que firent à grand'peine le peintre d'oiseaux et l'auteur encore inconnu du Vercingétorix ignoré.

— Penses-tu, demanda ce dernier, que ton ami Latini assiste à la vente?

— Cela ne fait pas de doute; on l'amène ici pour qu'il jouisse de son triomphe.

De la place où il était assis à l'étroit et comme encastré dans la foule, Maurice promena ses regards sur les tables, les crédences, les dressoirs et les colonnes qui lui faisaient face à distance, et l'émotion de surprise qu'il avait éprouvée devant l'étalage du marchand de curiosités le saisit de nouveau à l'aspect des vases, des statuettes, des groupes d'animaux et des figures fantastiques exposés pour la vente. Quelques-uns de ces objets multipliés par le surmoulage devaient permettre à plusieurs personnes de s'en procurer des exemplaires.

L'agitation de Maurice devenait fébrile; cette fois, la lumière de l'évidence lui brûlait les yeux. La cruche que Muguette avait souhaitée, cette cruche garnie de lierre et dont l'anse figurait une couleuvre, se dressait sur une colonne de stuc; il reconnut plus loin Blanchet, le petit chat de la ferme, lutinant son peloton, les deux coqs se disputant un grain de blé. C'est près du lit de sa mère que Maurice avait modelé cet écureuil grignotant une noisette; le petit charmeur de serpents de la forêt de Fontainebleau avait posé pour cette jolie statuette. Le front de Maurice était brûlant, et son cœur battait à l'étouffer; il se demandait s'il était dupe d'un complot, ou si la folie n'envahissait pas son cerveau fatigué.

— Aurèle, dit-il en pressant fortement le bras de son ami, réponds-moi: qu'est-ce que tout cela signifie?

Pour toute réponse, Aurèle lui montra le commissaire-priseur, assis à son bureau, et qui réclamait le silence. Un vieux bonhomme, de taille exiguë, à l'air très-affairé, se préparait à diriger la vente. Elle commença. Ce fut une lutte, une bataille, une furie d'enchères: les moindres objets atteignaient des prix exorbitants que l'engouement seul pouvait expliquer; la vogue était incontestablement aux terres cuites de Mario Latini. Maurice ne songeait plus à interroger, il suivait du regard les enchérisseurs, et, participant sans s'en rendre compte à leur folie, il se passionnait avec eux. La vente étant finie, la foule s'écoula; Maurice, toujours à la même place, demanda « Pourquoi? » Cinq heures sonnèrent. « Déjà! » dit-il; il avait perdu la notion du temps. Il s'éleva avec effort, et trébucha comme un homme ivre.

— Emmène-moi d'ici, dit-il à Aurèle, qui, le voyant près de tomber, l'avait saisi à bras-le-corps.

— Tout à l'heure, répondit Aurèle; et il conduisit Maurice vers le bureau du commissaire-priseur, où ce dernier causait avec le marchand de curiosités, pendant que son secrétaire achevait d'additionner des chiffres. Quand il eut écrit et annoncé le total à son patron et à l'expert que réjouissait visiblement l'heureux résultat de la vente, Aurèle, que la même émotion de joie faisait aussi rayonner, dit en désignant à haute voix, et tour à tour, l'officier public et le marchand à Maurice:

— M. Frappart, commissaire-priseur; notre plus savant expert en fait d'objets d'art, M. Sémegrain.

Et sans répondre au cri de surprise que ce nom, qui lui était connu, arracha à Maurice, il ajouta, en présentant son ami à ceux qu'il venait de nommer:

— Monsieur Mario Latini.

Au même moment, une jeune paysanne, qui se tenait à quelques pas en arrière, s'avança et dit gaiement à Maurice:

— Convenez, mon mignon parrain, que je n'ai pas la main aussi malheureuse qu'on le dit.

— Et ma petite pièce a obtenu une belle première représentation.

— Je comprends enfin, dit Maurice.

Le sculpteur serra la main d'Aurèle, essaya de faire, en souriant, un geste menaçant à Muguette; mais l'émotion qu'il avait au cœur mit des larmes de reconnaissance dans ses yeux.

— Sans vous, mes amis, dit-il, j'aurais continué à être un mauvais fils. Je vous dois aujourd'hui un grand bonheur. Je sais comment assurer le bonheur des derniers jours de ma mère, et, grâce à vous, mon fol orgueil échappe à une terrible leçon. C'en est fait, mon Vercingétorix ne sera pas moulé.

Le retour de Maurice et de Muguette, que le peintre d'oiseaux et l'oncle Sémegrain voulurent accompagner à Barbizon, apporta tant de joie chez dame Catherine, qu'on peut dire qu'elle s'en trouva soudainement guérie. Dès le lendemain, son fils reprit la terre glaise; mais ce fut pour lui demander des inspirations du genre de celles qui avaient été généreusement payées à l'hôtel des ventes.

Durant deux années, le marchand de curiosités de la rue Lepeletier ne le laissa pas passer un seul mois sans lui demander quelque production nouvelle; puis, l'oncle Sémegrain ayant cédé son fonds, il continua à briller en

belle place à l'étalage du magasin de la *Renaissance*, passé aux mains d'Aurèle Morin, par suite de son mariage avec Muguette.

LES ARDENNES.

Suite. — Voy. p. 171, 195, 260, 307.

Bouillon, la ville historique et importante de la vallée de la Semoys, étant connue de nos lecteurs, nous reprenons notre promenade à Cugnon.

Cugnon, situé à 12 kilomètres au-dessus en remontant le cours de la rivière, est un bourg fort maussade, mais qui a son importance dans l'histoire de la civilisation de cette contrée. En 644, le roi Sigebert d'Austrasie y fonda un monastère et le dota richement, « convaincu, dit-il dans une charte adressée au maire du palais Grimoald, que la prospérité de son règne ne pourrait que s'accroître des dons offerts à Dieu dans la personne de ses serviteurs, et que les religieux, sous la conduite du saint abbé Remacle, civiliseraient les rudes habitants de l'Ardenne, en même temps qu'ils défricheraient la forêt. » Il accorde au monastère toutes les rives du fleuve et trois lieues en



Les Ardennes. — L'Oratoire de Saint-Remacle. — Dessin de Lancelot.

profondeur au sud, dans la forêt d'Uzès, au-dessus de Bouillon; trois lieues à l'est, depuis le château d'Herbeumont; et enfin, dans le nord, trois lieues jusqu'à la pierre carrée qui se projette dans l'Alisna. Du monastère édifié dans ce riche domaine, rien n'est venu jusqu'à nous; son emplacement même est ignoré. La grotte qui consacre le souvenir de son premier abbé est encore visitée par de nombreux curieux et de pieux pèlerins.

L'oratoire de *Saint-Remacle* est situé à une petite demi-lieue au-dessus de Cugnon. Le chemin qui y conduit est rude, mais praticable; et, dans sa partie la plus escarpée, il traverse un taillis épais, aux arbres duquel on peut à chaque pas prendre un point d'appui. A son entrée sur le sentier, la grotte présente, à droite, un gros massif de roches aux assises horizontales; à gauche, un pilier de minces lamelles d'ardoise, contourné comme un contre-fort demi-ogival. Un second pilier plus robuste soutient le plafond et partage l'ouverture méridionale en deux baies à peu près égales; l'intérieur présente à peine un carré long de six pieds sur neuf. En face de l'entrée est un bloc équarri dans la paroi, qu'on dit avoir été un autel ou la couche du solitaire. En dehors, au pied des piliers et sur toutes leurs saillies, s'entassent pêle-mêle les genêts, les fougères, les ronces, les mousses, et toutes les herbes charmantes qui aiment l'ombre. Autour de la grotte, au-dessus et au-dessous, les jeunes arbres poussent si serré, qu'à travers le lacis des branches et des rameaux qui tamisent le jour on entrevoit à peine quelques points de l'immense horizon verdoyant.

Au delà de Cugnon, la vallée et la rivière diminuent

d'intérêt. La vallée est ouverte, la rivière n'y emplit pas son lit, et ses rives n'ont plus d'arbres. Le paysage a cependant un aspect général de fertilité et de belles cultures; mais à droite, en face et à gauche, se succèdent, sans charme pour l'œil, des coteaux aplatis, découpés en longues bandes et en nombreux carrés verts, jaunes, gris, roux ou rouges, selon qu'il y pousse du trèfle, de l'orge, des pommes de terre, du sarrasin ou des coquelicots.

Une belle route, construite aux frais des ardoisiers dont elle dessert les exploitations, conduit à *Herbeumont*, gros bourg de treize cents habitants, ardoisiers ou agriculteurs. Il se groupe négligemment au pied d'un banc de schiste qui s'avance sur la Semoys et la domine presque à pic, portant les ruines de l'ancienne forteresse féodale dont on pourrait encore relever le plan exact, quoique ses débris, enfouis sous les ronces et les herbes, se confondent avec les rochers du sol. Les fossés évidés dans le roc sont encore béants, et se creusent en ravins de trente pieds de profondeur dans le taillis épais qui envahit le mamelon. On peut suivre la double enceinte qui les contournait, mesurer l'épaisseur des murs, et reconnaître les bases de quatre tours aux angles de la cour intérieure, qui avait 200 pieds sur 140. Il y a quinze ou vingt ans, ces ruines avaient une physionomie imposante. Les lourdes pierres qui se découpaient en créneaux sur le ciel ou s'avançaient en mâchecoulis sur les fossés ont été arrachées par les habitants, et forment les empierrements de la route des Ardoisières.

Une page des Commentaires de François de Rabutin



Herbeumont. — Dessin de Lancelot.

nous dit mieux que ces ruines l'importance qu'avait le château d'Herbeumont au seizième siècle :

« M. de Nevers partit en poste d'une sienne maison près de Châlons en Champagne, le 2 février, feste de la Chandeleur, et arriva le vendredy ensuyvant à Ivoy, où ce jour mesme avoient assignation et estoit le rendez-vous à tous les susdits capitaines, et où aussi se trouva ce bon M. de Jametz. Auquel lieu et en présence de tous les capitaines qui s'y estoient déjà assemblez, le seigneur de Haultcourt, gouverneur de ceste ville d'Ivoy, remonstra en bons termes, sentant son sage et advisé capitaine, à M. de Nevers, qu'il n'avoit pour l'heure place plus dommageable et nuisible à ceste frontière que le chasteau de Herbeumont, pour estre le principal lieu où s'amassoient toutes les assemblées des Ardennes, et où se dressoient toutes les entreprises que ils appareilloient ceste part, et où aussi ils faisoient leurs retraites. Pourquoy estoit la première place où il falloit et où estoit le plus nécessaire de s'adresser, en laquelle prenant, on couvroit non-seulement ceste ville d'Ivoy et toute ceste lisière, mais aussi l'on s'estendoit et avoit-on entrée de plus de six ou sept grandes lieues dans le pays de l'ennemy. Sur lesquelles remontrances, après avoir advisé de tous les moyens, fut résolu par M. de Nevers d'attenter cest exploit et de partir ce jour mesme à minuict. A quoy le seigneur Despots, qui pour lors commandoit en l'absence de M. de Bordillon, avoit donné si bon ordre que déjà estoit prest un bon nombre de chevaux pour traîner six canons et une longue couleuvrine, et par mesme moyen avoit levé certain nombre de paysans et de manœuvres pour servir de

vastadours et de pionniers ; estant avec tout cela, les compagnies de gens de pied et de cheval, si peu qu'on en avoit, prestes à marcher, l'on commanda aux sieurs de Troussebois, gouverneur de Mésières, de Chambry, gouverneur de Maubert-Fontaine, et celui de Bouillon, que dès ce soir ils allassent le plus soudainement et diligemment qu'ils pourroient enclorre et envelopper ce chasteau, et par le chemin de Sedan, avec d'autres compagnies de gens de pied et quelques chevau-légers, on fit marcher une partie de l'artillerie. D'un autre costé, le sieur de Haultcourt eut la conduite du reste de l'artillerie et des munitions dont estoit commissaire le capitaine Jacques Tolf (Wolf); le tout conduit avec une si grande promptitude, que M. de Nevers, le samedi à sept heures du matin, avec ses petites forces et équipages susdits, se trouva campé devant ce chasteau, et non sans avoir eu grandes fatigues et difficultés à faire passer l'artillerie oultre la rivière de Semoys, qui a son cours au-dessoubs de ce chasteau, à cause des grandes neiges et glaces. D'arrivée, fut de près recogneue la place avec force escarmouches, et où le capitaine de Caumont avec sa compagnie feit fort bravement, ayant gaigné maulgré toutes les arquebusades et canonnades de ce chasteau, une petite basse-court et enclosture où les bonnes gens et paysans faisoient la retraite de leur bestail. Tantost après fust affutée et logée une partie de l'artillerie pour canonner et battre l'un des flancs de ce chasteau; mais pour ce que l'on cognut la petite exécution qu'elle y faisoit, à cause de la difficile et mauvaise assiette où elle estoit, l'on fust contraint et la feit on planter et braquer droit au front et à la teste, pour battre un boulevert qui y estoit et qui couvroit et défendoit la seule advenue pour y aller et entrer. Montrant presque la brèche raisonnable pour y donner l'assaut, le capitaine se présenta à parlementer, requérant quelques conditions; mais estant du tout débouté de ses demandes et lui estant faite briefve response par ce prince, qu'il ne falloit parler d'autre composition que de se rendre à sa volonté et discrétion, autrement, que si il ne se hastoit bientôt, il le feroit, avec tous ceux qui estoient avec luy, tailler en pièces. Icelui capitaine, craignant tomber en ce danger, encore qu'il ne lui fust si proche que faute de cueur le lui représentoit, se confiant en l'humanité et bonté de ce prince, se rendit à sa miséricorde, et laquelle aussi aux prières de M. de Jametz il trouva et expérimenta, usant M. de Nevers de telle clémence et douceur que le renvoyer avec sa femme et sa famille et généralement tous les soldats qui estoient là-dedans, vies et bagues sauves, et sans être pillez ni rançonnez Cela fait, ce prince envoya quelque nombre de chevau-légers et harquebusiers à cheval pour recognoistre les forts de Jamoigne, Chigny, Rossignol et Villemont, partie desquels ils trouvèrent déjà abandonnez, et les autres à la première semonce se rendirent. L'on estoit sur les arrès et en délibération de poulser encore plus avant et donner jusques à Neuf-Chastel ès Ardennes; mais les pluies, neiges et grandes froidures interrompirent ces desseings. Or la seule prise de ce chasteau de Herbeumont ne doit estre mise et nombrée entre les moindres. Car, oultre ce qu'il est naturellement fort et facile à estre rendu inexpugnable, comme estant situé sur un hault et dur rocher de tous endroits inaccessible, fors que par l'advenue où il fut battu et pris et hors de batterie, encore étoit-il fort propre et convenable pour couvrir et asseurer toute ceste advenue des Ardennes en toute la Champagne, et secondant le fort chasteau de Bouillon pour commander et assubjectir toutes les Ardennes. Il appartient au comte de Billistin et de Rochefort, à la garde duquel fut ordonné capitaine le sieur de la Croix, lieutenant de M. de Haultcourt. De ceste prise, advenue le 6 février, M. de Nevers advertit incontinent le roy par le sieur de Saint-Simon, guidon de sa compagnie, lequel en fut très-aise et content, et en rendit, comme j'estime, grâces à Dieu de ce qu'estant la fortune contraire changée en un mesme tems et en divers lieux, lui octroyoit de si belles et amples victoires, qu'elles sembloient à tout le monde comme miraculeuses tant estoient admirables. »

La suite à une autre livraison.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT DE CHERBURY.

Fin. — Voy. p. 86, 126, 173, 189, 238, 294.

Quand la nouvelle se répandit de la présence du prince de Galles en Espagne, un grand nombre de gentilshommes anglais se rendirent à Madrid pour lui porter leurs hommages. La plupart d'entre eux vinrent me voir en traversant Paris ; j'en profitai pour faire dire au prince combien j'avais été peiné de ne point l'avoir vu à Paris. Son Altesse daigna m'écrire à ce sujet une lettre de sa propre main, signée : « Votre ami Charles », dans laquelle il m'exprimait ses regrets et me priait de compter toujours sur sa sincère amitié.

Bien que je fusse tenu au courant de ce qui se passait à Madrid par la reine de France, qui me communiquait aussi les dépêches échangées entre le pape et la cour d'Espagne, en m'autorisant à les faire connaître au prince de Galles, je ne crois pas devoir parler ici des raisons plus ou moins secrètes et très-complexes qui firent échouer le mariage. Il suffit de dire que, tout étant rompu, le prince s'embarqua à Saint-André en Espagne, et arriva à Portsmouth au commencement d'octobre 1623. Quand la nouvelle fut connue à Paris, le duc de Guise me dit en riant qu'il avait tenu les Espagnols pour des gens plus habiles, et qu'il s'étonnait de ce que, n'ayant pu forcer le prince à se marier selon leur désir, ils n'aient agi de façon à l'empêcher de se marier du tout. Je lui répondis que le prince était de force à tenir tête à tous les Espagnols du monde, et que, quant à lui faire violence, je ne pensais pas qu'il se trouvât un seul homme en Espagne qui l'eût osé.

La guerre religieuse devenait chaque jour plus violente en France. Le père Signerand, qui était le confesseur du roi, prêchant un jour devant Sa Majesté, trouva moyen de s'appuyer sur le texte : « Pardonnez à vos ennemis », pour démontrer qu'il ne fallait point faire grâce aux hérétiques. « Sachons distinguer, dit-il, entre nos ennemis et les ennemis de Dieu, et n'oublions pas que notre devoir de chrétiens nous ordonne de ne jamais pardonner à ces derniers. » Aussitôt que j'eus connaissance de ce propos, je me rendis chez la reine-mère, qui me permettait de pénétrer chez elle sans cérémonie, quand bon me semblait. Je lui fis observer que je ne me mêlais pas, en général, de ce qui se disait en chaire, mais qu'il y avait des choses que je ne pouvais laisser passer, et qu'il m'était impossible de tolérer que le prêtre qui dirigeait la conscience du roi se livrât à une telle violence de langage contre une religion qui était celle du plus grand nombre des sujets du roi mon maître ; que cela était d'autant plus inconvenant qu'on s'occupait en ce moment d'une ouverture de mariage entre notre prince et la princesse sa fille, et qu'en raison de ces considérations je la priais de vouloir daigner prendre des mesures pour empêcher qu'un pareil scandale se renouvelât. La reine s'arrangea de façon pour que le père Signerand fût informé de ma plainte. Il en éprouva une telle colère, qu'il me fit dire qu'il chercherait à me faire du tort par tous les moyens possibles, et qu'il raurait bien y séussir. A quoi je lui fis répondre qu'il

n'y avait qu'un prêtre ou une femme qui pût se permettre une semblable impertinence à mon égard.

J'eus enfin la satisfaction de terminer mon ouvrage *De veritate*, que j'avais commencé en Angleterre, et auquel je n'avais cessé de travailler pendant mon séjour en France. Je m'empressai de le communiquer au célèbre savant Hugo Grotius, lequel, après s'être échappé de sa prison aux Pays-Bas (1), était venu se réfugier auprès de l'illustre théologien Daniel Pilenus. Tous les deux me firent un grand éloge de mon ouvrage et m'engagèrent vivement à le faire imprimer. L'appréciation flatteuse d'hommes si compétents était un puissant encouragement; elle ne fut pas suffisante, cependant, pour vaincre mes scrupules et mes hésitations. Ce qui les faisait naître, c'était la pensée de la désapprobation presque universelle à laquelle j'allais m'exposer en publiant un livre qui rompait avec la tradition et inaugurait une méthode nouvelle pour la recherche de la vérité.

Tourmenté en sens contraires par des considérations de toute nature, et ne sachant quel parti prendre, je me jetai un matin à genoux, mon livre à la main, devant ma fenêtre ouverte, et, fixant mes regards sur le ciel, qui était bleu et pur, je prononçai à haute voix et avec la plus humble ferveur les paroles suivantes :

« O toi, Dieu éternel, auteur de cette clarté céleste que je contemple, et auteur aussi de la divine lumière de l'âme, je te supplie humblement de me pardonner la prière que je vais t'adresser. Tu vois le trouble de ma conscience; je ne sais si je fais bien en publiant ce livre que tu vois ici; aide-moi, dissipe les ténèbres et mes doutes, et si cette publication doit profiter à ta gloire, daigne me le faire connaître par un signe extérieur sur lequel je ne puisse me tromper. »

J'eus à peine achevé ces mots, que j'entendis dans le ciel un bruit singulier qui ne ressemblait à aucun bruit connu sur la terre. J'en fus ravi et reconnaissant au delà de toute parole, et, sentant que Dieu lui-même m'avait répondu, je pris immédiatement la résolution de faire imprimer mon livre. Je sais que le fait que je viens de raconter paraîtra étrange et à peine croyable, mais je jure solennellement que c'est la vérité, et j'affirme que ce bruit mystérieux ne pouvait être produit par aucune cause naturelle, le ciel étant pur, sans un seul nuage; il me sembla même pouvoir reconnaître le côté de la voûte céleste d'où il était parti.

Ayant fait imprimer mon ouvrage à Paris à mes frais (2), j'en distribuai les exemplaires à un petit nombre de personnes qui m'en paraissaient dignes; plus tard, je le fis réimprimer à Londres, et en peu de temps il avait acquis une si grande célébrité, que les plus illustres savants de toutes les parties de l'Europe m'écrivirent pour me prier de le leur envoyer.

A l'occasion du mariage du prince de Galles avec la princesse française, le comte de Carlisle et le comte de Holland vinrent me remplacer à Paris, en qualité d'ambassadeurs extraordinaires.

Ici se terminent nos extraits de ces mémoires de lord Herbert de Cherbury, si peu connus en France, et que, dans notre siècle, lord Byron lisait avec passion. (3)

De retour à Londres, lord Herbert fut créé pair d'Écosse, en 1625, avec le titre de lord Herbert de Castle-Island, et, en 1631, pair d'Angleterre, avec le titre de lord Herbert, baron Herbert de Cherbury en Shropshire. Depuis ce temps, il ne paraît pas qu'il se soit beaucoup mêlé de politique, si ce n'est que, lors des troubles du règne de Charles Ier, il prononça en faveur de ce roi un discours qui mécontenta beaucoup la Chambre des communes, et qu'en 1639 il se trouvait à l'armée du parlement, en Écosse.

Il mourut en 1648, dans sa demeure de Great-Queen's street, Lincoln's-inn-fields, à l'âge de soixante-dix-sept ans, car on suppose qu'il était né en 1581. Il fut inhumé à Saint-Gilles des Champs. Un monument élevé sur sa tombe fut détruit par le feu.

Les œuvres de lord Herbert sont : — *De la vérité, considérée à part de la révélation, du vraisemblable, du possible et du faux* (ce livre, écrit en latin, a été traduit en français en 1639); — *De la religion des Gentils et des causes de leurs erreurs* (en latin); — *Expédition du duc de Buckingham dans l'île de Ré*; — *la Vie et le règne de Henri VIII* (livre écrit sur la demande de Jacques Ier); — *Poésies diverses* (on y remarque un singulier mélange de platonisme et de rudesse d'expression).

(1) Voy., sur l'évasion de Grotius, t. XX, 1852, p. 165.
(2) En 1624.
(3) Voy., à la fin du volume, quelques *errata*.

ÉCHANGE D'UN LIVRE CONTRE UN DOMAINE

AU HUITIÈME SIÈCLE.

Le roi Alfrid, roi de Northumbrie, de la dynastie Bernicienne, acheta de l'abbé Ceolfrid, au prix de *huit familles* (terre comprise), un livre de cosmographie acquis à Rome, et appartenant au monastère de Yarrow. L'abbé échangea ensuite cette terre, avec une soulte en argent, contre un domaine trois fois plus vaste, situé près du monastère.

Ceolfrid avait accompagné saint Benoît à Rome et à Cantorbéry. C'était le fils d'un *ealdorman*, dignitaire de la noblesse anglo-saxonne qui occupait le premier rang après la royauté. Il voulut aller mourir à Rome. Six cents moines l'accompagnèrent jusqu'au lieu de son embarquement; mais il mourut en passant à Langres.

LA FAMILLE ET L'ÉTAT.

La vie du foyer domestique est en quelque sorte l'école primaire du reste de l'existence. Comment l'organisation de la famille n'aurait-elle pas de l'affinité avec celle de la société politique? Comment sa constitution et son gouvernement seraient-ils sans rapport avec le gouvernement de l'État et de ses principales circonstances? Comment son esprit n'influencerait-il pas l'esprit de l'État lui-même? N'est-ce pas dans la famille, plus encore que dans la commune, qu'on apprend à la fois l'autorité et la liberté? (1)

(1) E. de Parieu, *Principes de la science politique*.

APPAREIL

SERVANT A ENFONCER LES TUBES DES PUITS INSTANTANÉS.

La Société d'encouragement pour l'industrie nationale a donné son approbation à un appareil locomobile construit par M. Donnet, de Lyon, pour l'enfoncement dans le sol, et jusqu'à une profondeur qui atteint quelquefois 12 et 15 mètres, des tubes en fer destinés à servir de conduits à l'eau souterraine appelée par une petite pompe à la surface (2). Nous avons fait connaître précédemment à nos lecteurs ces conduits, désignés sous le nom de *puits instantanés* (3).

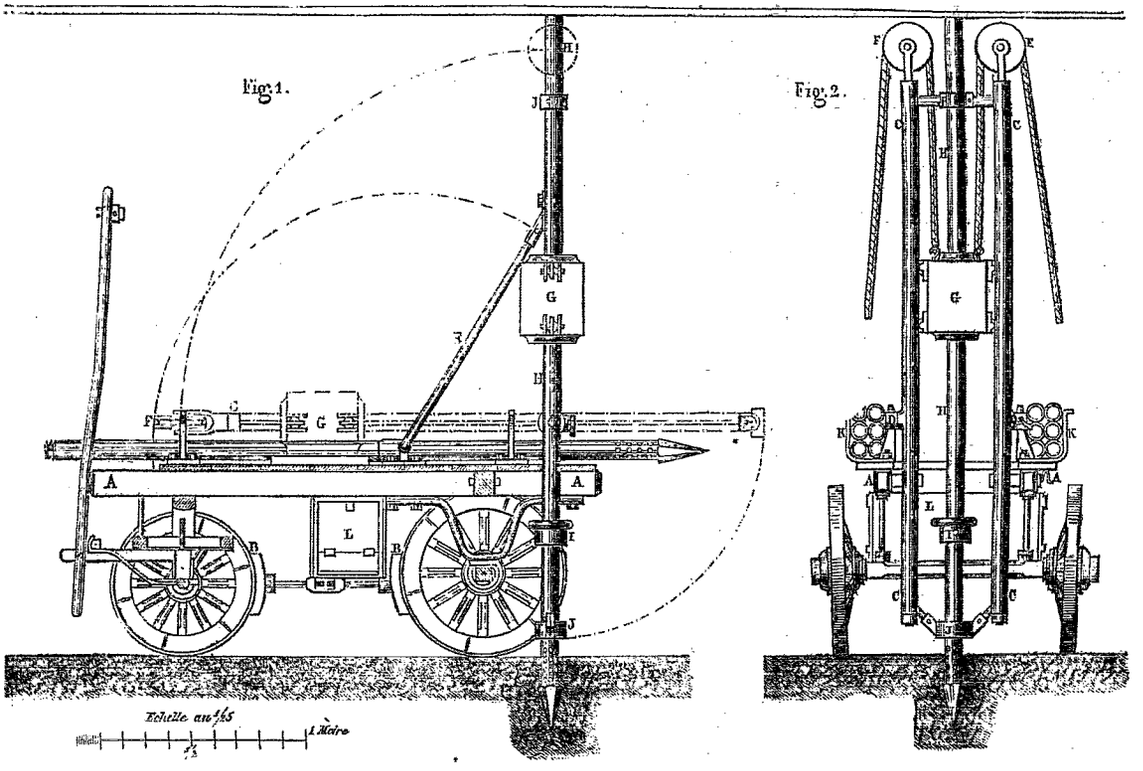
Ces puits à tubes acquièrent, comme application, une importance d'autant plus sérieuse que le diamètre de ces tubes peut être plus grand.

(2) Rapport de M. Tresca.
(3) Tome XXXVI, 1868, p. 231, 383.

L'enfoncement d'un tube de 30 millimètres de diamètre dans un terrain d'alluvion d'homogénéité suffisante, jusqu'à une nappe d'eau inférieure, est, par lui-même, un fait industriel intéressant ; il est exécuté à bras d'homme et au maillet, dans des localités où les arts mécaniques sont peu développés. Cette opération, qui exige des efforts considérables pour des tubes d'un plus grand diamètre, devient alors plus sûre, par cela même que le tube offre une roideur plus grande. Quand le tube est d'un grand diamètre, il peut facilement servir de corps de pompe, et rien n'empêche alors de descendre dans ce tube le piston à une profondeur plus ou moins grande, lorsque le niveau de la nappe l'exige.

La machine Donnet réussit très-bien sur des tubes de 40, 50 et même 70 millimètres de diamètre, à la seule condition que le premier tube soit armé d'une pointe aciérée, au-dessus de laquelle le tube est percé d'un grand nombre de trous formant crépine, que le tube soit bien guidé dans son mouvement vertical, et que l'on puisse disposer d'un mouton du poids de 100 à 120 kilogrammes.

Il y a loin de ces conditions à celles auxquelles en a pu satisfaire avec un simple trépied reposant sur le sol, et le domaine de ces applications, si intéressantes pour l'agriculture et pour l'alimentation elle-même, se trouve largement accru par l'emploi du nouvel appareil, plus puissant, plus facilement transportable, d'une rapidité et d'une sûreté d'action beaucoup plus complètes.



Appareil imaginé par M. Donnet pour enfoncer les tubes des puits instantanés. — La figure 1 est la section longitudinale suivant l'axe du chariot porteur de l'appareil ; la figure 2 est une vue de bout du côté où a lieu l'enfoncement des tubes. — Dans les deux figures, l'appareil est représenté en fonction. (Extrait du Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.)

A. Chariot composé d'un tablier porté sur quatre roues.

B. Freins servant à immobiliser les roues du chariot, quand l'appareil est mis en place pour fonctionner.

C, C. Montants jumeaux de la sonnette, pouvant se rabattre horizontalement avec le mouton sur le tablier du chariot lorsqu'on transporte tout le système ; la figure 1 indique, en lignes ponctuées, la position qu'ils occupent lorsqu'ils sont couchés.

D, D. Tourillons autour desquels tournent les montants C, C, pour se rabattre.

E, E. Jambes de force servant à maintenir les montants C, C, lorsqu'ils sont relevés ; se rabattant également sur le chariot en tournant autour de leur extrémité inférieure, elles s'assujettissent contre les montants au moyen de pattes à écrou.

F, F. Poulies fixées à l'extrémité supérieure de chaque montant C, et recevant les tiraudes qui servent à relever le mouton

G. Mouton opérant sa chute entre les montants C, C ; il est percé, de haut en bas, en forme de manchon, pour laisser passer le tube à enfoncer. Des galets placés sur deux de ses faces opposées, et roulant dans des rainures internes des montants, facilitent l'opération du relevage.

H. Tube à enfoncer ; sa partie inférieure est percée de trous formant crépine, et armée, en outre, d'une pointe aciérée destinée à faciliter la pénétration dans le sol.

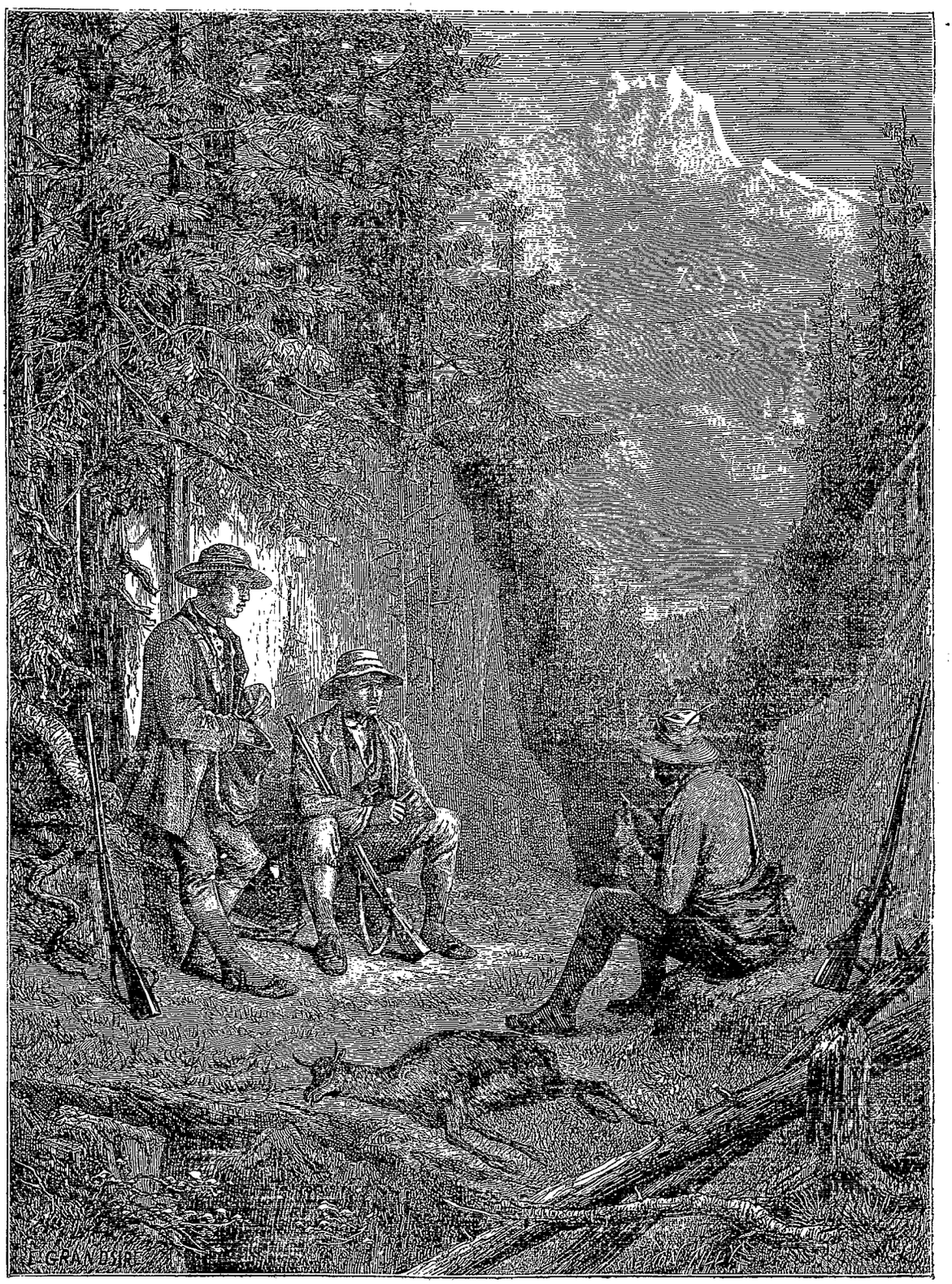
I. Manchon monté sur le tube H et recevant l'action du mouton.

Il se compose d'un petit véhicule, dont les roues peuvent être immobilisées par des soins appropriés. Les organes de la sonnette, qui en forment la partie principale, et qui pour le transport sont rabattus sur le tablier, étant relevés autour d'une articulation, sont immédiatement prêts à fonctionner. Chaque tube, couronné par un manchon, est guidé dans son mouvement de descente et reçoit l'action bien concentrique du mouton, relevé par des tiraudes symétriques manœuvrées par un ou plusieurs hommes. Ce mouton, qui bat sur le renflement formé par le manchon, glisse autour de la portion supérieure du tube, et celui-ci est maintenu entre deux guides placés respectivement près du sol et au point le plus élevé de la machine, de manière qu'il ne puisse se prêter à aucune déviation. L'appareil mécanique tout entier pèse 550 kilogrammes ; le véhicule porte tous les outils nécessaires à la manœuvre, et peut être transporté partout sans difficulté.

Quand un tube est enfoncé, on le raccorde au suivant par un manchon, et l'on bat sur le nouveau tube dans les mêmes conditions que précédemment.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. — Le Gérant, J. BEST.

LES CHASSEURS DE CHAMOIS.



Repos de chasse au chamois dans le canton des Grisons. — Composition et dessin de Grandsire.

Ceux qui n'ont vu le chamois qu'en captivité ne se font pas une idée de la véritable nature de cet animal. Il paraît trapu, lourd, sans élégance, languissant. Il se tient les jambes fléchies, et, quand il marche, il se traîne avec nonchalance et comme avec peine. A l'état de liberté, dans leurs montagnes natales, les chamois sont au contraire des animaux alertes et gracieux. « Chacun de leurs mouvements, dit M. de Tschudi, décèle une force musculaire prodigieuse, une souplesse, une aisance et une grâce extraordinaires, surtout quand ils sont aux écoutes ou en pleine action. Il y a alors comme du génie dans leur hardi maintien. Leurs muscles prennent la roideur et le res-

sort de l'acier. Ils fuient comme le vent en bonds magnifiques par-dessus les crevasses des rochers et des glaces. Il faut les avoir vus soi-même pour pouvoir se faire une idée de leur prodigieuse rapidité, de leur étonnante élasticité, de l'inconcevable sûreté de leurs mouvements et de leurs bonds. Ils sautent d'un rocher à l'autre par-dessus des fentes larges et profondes, et se tiennent en équilibre sur des inégalités presque imperceptibles; ils s'élancent de là avec les pieds de derrière, et retombent, sans jamais manquer leur but, sur une saillie grosse comme le poing, dont ils ont, d'un œil sûr, mesuré la distance. »

On ne saurait s'imaginer le courage et la force de résistance de ces animaux. On en a vu courir pendant des heures entières à travers les rochers, après avoir été grièvement blessés, avec les intestins leur sortant du ventre, avec le foie percé de part en part, ou sur trois jambes seulement. Un chasseur avait atteint un chamois au genou et lui avait emporté tout le bas de la jambe; il le retrouva et le tua quatre ans après. En 1857, dans l'Engadine, on en abattit un qui avait perdu une corne, avait une jambe cassée et portait la double cicatrice d'une balle qui lui avait traversé le corps. M. de Tschudi raconte que, la même année, plusieurs chasseurs tirèrent sur un escarpement un mâle et une femelle qui tombèrent au pied d'une paroi de rocher. Comme le mâle n'était pas tout à fait mort, on lui assena pour l'achever quelques coups violents sur la tête; mais ces coups ne produisirent pas l'effet qu'on en attendait : l'animal en fut ranimé; retenu par une jambe, il se releva sur les trois autres, et entraîna comme un ouragan le chasseur qui le retenait et qui fut obligé de lâcher prise. Redevenu libre, le chamois disparut. Il s'en alla sans doute dans un creux de rocher panser ses blessures en les léchant, ou bien mourir dans la solitude au fond de quelque crevasse inaccessible.

Jamais le chamois ne se rend. « Quand il se trouve acculé au bord d'une paroi de rocher presque perpendiculaire, et qu'il n'y aperçoit aucune inégalité, aucune saillie, si petite soit-elle, sur laquelle il puisse sauter, dût-il même ne pas s'y arrêter et seulement pour diviser la hauteur du précipice, il se jette néanmoins en bas, la tête et le cou ramassés, le poids du corps rejeté en entier sur les pieds de derrière, pour qu'en frottant le rocher ils diminuent autant que possible la rapidité de la chute. » S'il est sur une étroite corniche sans issue et qui surplombe au-dessus de l'abîme, ou bien il retourne sur ses pas, rapide comme l'éclair, et d'un bond prodigieux franchit les chasseurs, qui ont eu à peine le temps de se jeter à plat-ventre par terre, ou bien, après un moment d'hésitation, il mesure de l'œil la distance de la saillie la plus proche, et, tentant l'impossible, il saute dans le gouffre, au fond duquel il se brise.

Les hommes qui chassent le chamois font aussi des miracles de courage, de vigueur et d'adresse. Nous avons décrit (t. XIII, p. 57) cette chasse avec ses difficultés et ses dangers. Ceux-ci sont extrêmes; en voici un exemple : Un chasseur de l'Oberland bernois, emporté par l'ardeur de sa poursuite, avait sauté sur une corniche d'ardoise pourrie, à peine assez large pour donner place à ses deux pieds, et qui d'un côté se prolongeait le long d'un rocher perpendiculaire, tandis que de l'autre elle dominait un précipice. A peine s'y fut-il engagé qu'il la sentit se briser et s'effondrer sous ses pieds. Il eut la présence d'esprit de se coucher avec précaution sur le ventre, et il se traîna lentement, rampant pour ainsi dire sur cette longue moulure. Il tâtait devant lui l'ardoise pour l'éprouver, et il jetait dans l'abîme les fragments qui s'en détachaient. Il avançait ainsi peu à peu, toujours menacé de sentir la corniche s'écrouler sous lui et l'entraîner dans le précipice. Après une heure et demie de travail, il aperçut tout à coup devant lui une ombre mobile qui se dessinait au soleil sur le rocher; il tourna péniblement la tête en l'air, et il vit, tournoyant au-dessus de lui, un aigle énorme, dont l'intention évidente était de l'attaquer et de le faire tomber dans le gouffre. Il ne perdit pas courage : avec une peine extrême, il parvint à se retourner et à se mettre sur le dos; un quart d'heure après, il tenait sa carabine devant lui, dirigée vers l'aigle et prête à faire feu. Dans cette position, s'appuyant sur le derrière de la tête, une de ses jambes repliée, il se poussait avec le pied, de manière à avancer chaque fois de quelques pouces, une partie de son corps débordant la rampe et se trouvant sans soutien dans le vide. L'oiseau, se voyant menacé, se décida à s'éloigner. Enfin, après trois heures d'efforts, le chasseur atteignit l'extrémité de la corniche et prit pied sur une plate-forme de la montagne.

Les chutes dans les crevasses sont les accidents ordinaires; il n'est pas rare que les chasseurs y trouvent la mort.

La chasse au chamois n'est pas actuellement un profit. On a calculé qu'il faut les gains réunis de neuf chasseurs pour en nourrir un. Cette chasse est un plaisir, ou plutôt une passion. Les hommes qui s'y livrent sont des montagnards robustes, intrépides, aux instincts sauvages, pour qui le péril et la lutte sont un attrait. On cite l'un d'eux, à qui on avait dû couper la jambe à la suite d'un accident de chasse, et qui, deux ans après, envoya au chirurgien qui l'avait opéré la moitié d'un chamois tué de sa main. « Cependant, disait-il dans la lettre qui accompagnait cet envoi, avec une jambe de bois la chasse ne va plus aussi bien qu'autrefois; j'espère néanmoins en tuer encore quelques-uns. » Cet homme avait soixante-treize ans.

Nous rappellerons encore ce guide qui disait à M. de Saussure :

« J'ai fait dernièrement un excellent mariage. Mon grand-père et mon père sont morts à la chasse du chamois, et je suis bien sûr d'y passer comme eux. Mais quand on m'assurerait le bonheur à la condition que je renonce à la chasse, je ne l'accepterais pas. »

Les touristes qui visitent la Suisse nous disent que les chamois deviennent excessivement rares; que l'on n'en aperçoit presque plus, et qu'avant peu d'années ces animaux auront entièrement disparu. Ce renseignement n'est pas exact. Ce qui est vrai, c'est que les chamois, beaucoup plus farouches aujourd'hui qu'autrefois, se retirent dans des régions inaccessibles. Une preuve incontestable qu'ils sont encore abondants, c'est le nombre de ceux que tuent les chasseurs habiles. Nous voyons dans l'ouvrage de M. de Tschudi qu'un chasseur nommé Jacob Spinas, dans une carrière de vingt-deux ans, a tué 600 chamois. Un autre, Jean Rüdi, faisait en moyenne un butin de 30 à 40 têtes par an. Dans les Grisons, les trois frères Matthieu, Samuel et Albert Sutter, ont abattu 1700 de ces animaux. Enfin, Colani, le célèbre chasseur de l'Engadine, est arrivé au chiffre de 2800 victimes. L'auteur auquel nous empruntons ces détails ajoute que l'on peut tuer annuellement en Suisse de 700 à 800 chamois, sans qu'il y ait lieu de craindre de voir diminuer sensiblement le nombre de ces animaux.

Il n'en est pas de ces habitants de la montagne comme des hôtes de nos plaines et de nos bois, qui sont à la merci de l'homme; ils trouvent sur le sommet des pics escarpés et dans le fond des abîmes des retraites qui les mettent à l'abri de leurs ennemis et assurent le salut de leur race.

DE LA CORRESPONDANCE.

COMMENT ON DOIT ÉCRIRE LES LETTRES.

... Si vous ne visez pas à la perfection, vous n'y arriverez jamais, au lieu que des efforts soutenus vous rendront toute chose aisée. Ne faites donc rien négligemment. Qu'il s'agisse d'une reprise à votre robe ou d'un travail d'art, tâchez également de faire de votre mieux. Quand vous écrivez une lettre, mettez-y tous vos soins, afin qu'elle soit en tous ses détails aussi parfaite qu'il dépend de vous. Allez droit au sens, et cherchez pour le rendre les termes les plus simples, les plus intelligibles et les plus choisis. S'il vous est permis d'être enjouée et rieuse dans une lettre familière, abstenez-vous d'aiguiser votre esprit jusqu'à faire de la peine aux gens. Avant de coucher une pensée par écrit, examinez-la. Pesez même les mots, afin que votre langage soit toujours élégant et ne soit jamais bas. Souvenez-vous, ma chère amie, que votre lettre est la peinture de votre âme. Ceux qui n'ont dans la tête que des sottises, des impertinences et des folies, sont fort à blâmer d'aller exposer ces vilaines choses au mépris du monde ou à la pitié de leurs amis. C'est blesser les convenances que d'écrire une lettre sans soin, sans marquer la ponctuation, avec des lignes tout de travers, pleine de grosses taches. Cela prouve ou une totale ignorance de ce qui est convenable ou un manque absolu d'égards pour la personne à qui l'on s'adresse. Vous ne répareriez pas le mal en demandant pardon pour vos pattes de mouche ou en vous en prenant à votre mauvaise plume, car vous n'aviez qu'à la tailler, ou en alléguant que vous étiez pressée, car vous n'avez point d'affaire plus importante à quoi vous puissiez mieux employer votre temps. Il me semble que je jugerais assez sûrement du caractère d'une dame par son écriture. Les faiseuses de pâtés sont toutes des péronnelles, qu'elles se l'avouent ou non, qu'on s'en aperçoive ou non, et les faiseuses de pattes de mouche ont tort de se flatter que, ne pouvant pas lire leurs lettres, nous les prendrons bénévolement pour des personnes d'esprit... (1)

PASSÉ ET PRÉSENT.

Plus on examine avec attention l'histoire du passé, plus on voit combien se trompent ceux qui s'imaginent que notre époque a enfanté de nouvelles misères sociales. La vérité est que ces misères sont anciennes; ce qui est nouveau, c'est l'intelligence qui les découvre et l'humanité qui les soulage. MACAULAY.

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

Voy. p. 140, 276.

LES CARRELAGES ÉMAILLÉS ET LES BRIQUES AU MOYEN AGE.

Nous avons dit quels remarquables perfectionnements apporta au treizième siècle l'emploi de la couverte plombifère dans les arts céramiques et notamment dans la fabrication des vases usuels; il nous reste à étudier comment, dès cette époque, on appliqua à d'autres usages, et particulièrement à la décoration intérieure des monuments, un enduit qui présentait une fixité et une résistance aussi grandes, en même temps qu'une facilité aussi précieuse d'ornementation.

Primitivement on s'était servi des mosaïques pour exécuter des carrelages historiés dans les temples et les palais, et l'on sait quelle richesse ce genre de décoration répandit sur les fastueux édifices de Rome et de Byzance; mais le travail des mosaïques était fort coûteux, et leur exécution demandait un temps considérable; de plus, il était difficile d'associer des pierres d'une égale dureté, et les plus tendres, s'égrugeant les premières, produisaient des inégalités.

On eut alors l'heureuse idée de remplacer le travail dispendieux du lapidaire par celui plus facile du céramiste; on fit des carreaux en terre cuite émaillée dont l'établissement était beaucoup moins coûteux, beaucoup moins long, et qui, cependant, permettaient une plus grande variété de dessins tout en offrant une solidité parfaite.

Cependant, et bien avant la découverte du vernis plombeux, on avait employé les carreaux de terre cuite dans la composition des pavages usuels. Indépendamment des ressources que présentait leur fabrication, ils étaient moins froids que les dalles en pierre; quelquefois ils étaient ornés par estampage de figures en relief ou en creux. Un des plus anciens et des plus curieux est celui que représente notre première gravure.

Trouvé dans les fouilles de l'antique abbaye de Sainte-Colombe-lez-Sens (Yonne), ce carreau, en terre réfractaire très-dure, porte au centre une figure assez singulière, imprimée en creux et représentant un cheval lancé au galop, dévorant une sorte de clepsydre placée devant lui et foulant aux pieds une pique; un grand poisson plane au-dessus. Sur un autre carreau de même provenance et de fabrication analogue, on voit un dragon ailé, à la crinière hérissée, également surmonté d'une clepsydre. Suivant M. Émile Amé (*Histoire des carrelages émaillés*), la composition de ces carreaux aurait eu lieu vers le milieu du neuvième siècle, alors que les esprits inquiets, prenant à la lettre le livre de l'Apocalypse, croyaient que l'an mil devait amener un cataclysme épouvantable et que le monde allait finir. Le pavé que nous représentons indiquerait donc le Christ symbolisé, suivant l'usage des premiers siècles, par le *poisson* monté sur le cheval blanc dévorant le Temps, représenté par la clepsydre, et marchant à travers les dangers, figurés par le fer de pique qui se dresse entre les jambes du cheval. (*Apocalypse*, chap. VI, vers. 2.)

L'usage des carreaux non émaillés se continua longtemps encore, et notre figure 2 représente un autre pavé sur lequel on voit en relief un cerf accompagné d'une fleur de lis. Ce pavé, ainsi que beaucoup d'autres du même genre, date du treizième siècle, et provient du château de la Grainetière (Vendée).

Mais l'emploi des carrelages en terre cuite ne se généralisa véritablement qu'après la découverte du vernis plombeux; c'est alors que l'art si vivant et si imagé du moyen âge, laissant de côté les dessins géométriques et les figures simples, transporta sur les carreaux un grand nombre d'histoires et de symboles : ici, c'est un fou dansant; là, un autre soufflant dans une trompe, ou bien encore, comme celui que représente la figure 3, un cavalier sonnant de l'olifant et détaché en brun rouge sur fond jaune. Tout ce que l'imagination peut inventer de chimères, d'animaux fantastiques, de diableries, etc., se trouve assemblé dans les salles d'armes, dans l'aire des châteaux, dans les chapelles, et forme, avec des rinceaux diversement agencés et souvent bizarrement disposés, des tapis aux riches couleurs, dont malheureusement bien peu nous sont parvenus intacts.

Quelquefois on rencontre des inscriptions ou des devises. Une des plus curieuses est certainement celle que porte le carreau représenté ci-après (fig. 4) : *De roisin vient le vin*, encadrant le monogramme D R. Ce carreau.

(1) Lettre de l'amiral Collingwood à sa fille.

avec d'autres analogues trouvés dans une chapelle de l'église de Saint-Amand-les-Eaux (Nord), avait été, paraît-il, destiné primitivement au pavage d'une salle d'arbalétriers dont un nommé *Roisin* était lieutenant ; il payait le vin à ses soldats, qui, par reconnaissance, firent la devise que le carrelage rappelle.

La fabrication des carreaux émaillés était des plus simples : on formait des carrés d'argile, et, avec un moule d'un très-faible relief, on imprimait les dessins en creux. Ce creux était rempli d'argile colorée ; puis on passait un vernis vert ou jaune pour trancher sur la couleur de la pâte, et la cuisson achevait le travail. L'épaisseur des carreaux était toujours de 2 centimètres, et leur superficie variait de 9 à 13 centimètres carrés. Ce n'est que plus tard que la fabrication perfectionnée, en donnant aux carreaux des formes variées dont l'assemblage formait des

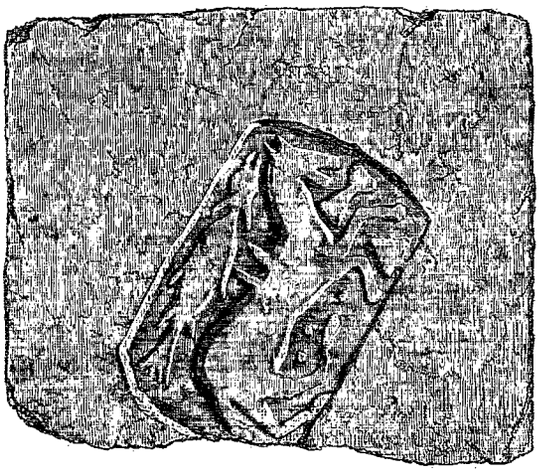


Fig. 1. — Carreau en terre réfractaire très-dure, trouvé dans les fouilles de l'abbaye de Sainte-Colombe lez Sens (Yonne). — Neuvième siècle.

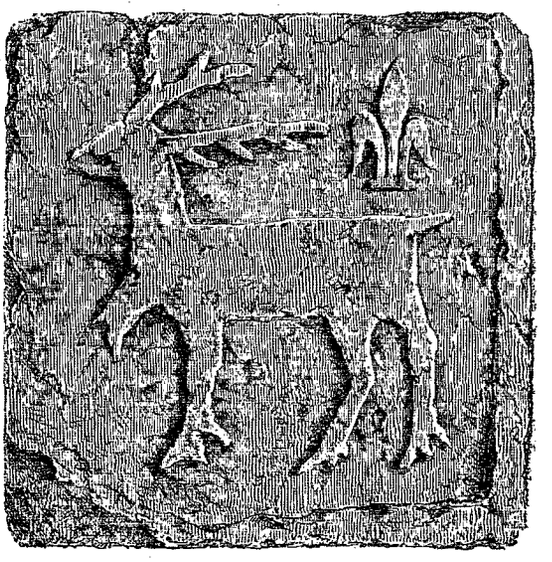


Fig. 2. — Carreau de dallage en terre cuite non vernissée, provenant du château de la Grainetière (Vendée). — Treizième siècle.

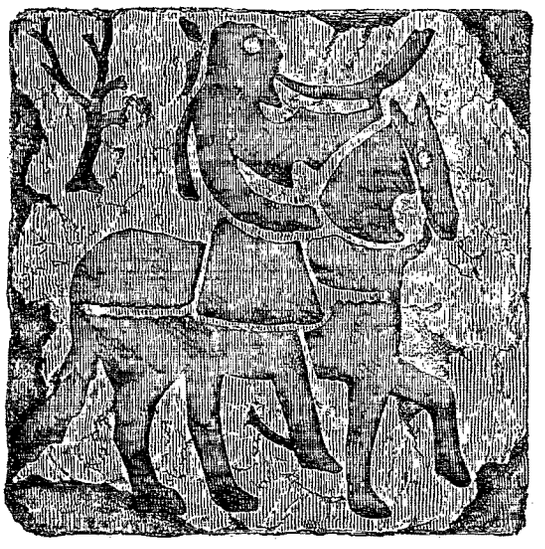


Fig. 3. — Carreau de dallage vernissé, à dessin incrusté, d'une salle de l'ancienne chancellerie de Blois. — Quatorzième siècle.

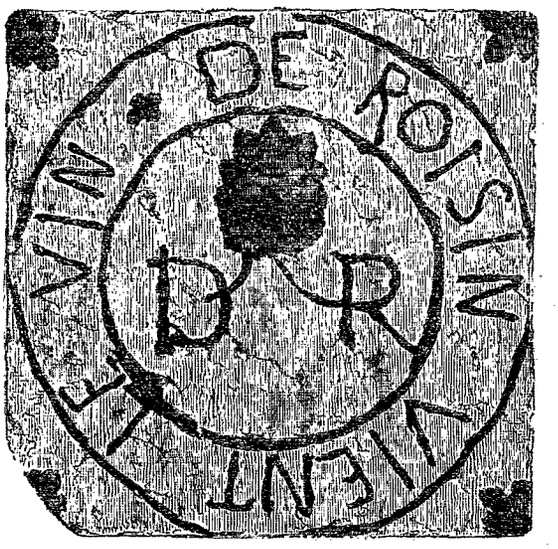


Fig. 4. — Carreau à inscription d'une chapelle de l'église Saint-Amand-les-Eaux (Nord). — Seizième siècle.

dessins et des arabesques du plus gracieux aspect, permit de continuer régulièrement un système d'ornementation souvent assez compliqué, et d'obtenir ainsi une plus grande diversité de décor. Tel est le carreau écoinçonné que nous donnons (fig. 5), et qui faisait partie d'un pavage d'un grand effet décoratif.

L'usage de ces carreaux se continua jusqu'au seizième siècle ; à cette époque, l'introduction en France du vernis d'étain les fit remplacer par un carrelage aux brillantes couleurs, qui disparut plus tard, et n'est plus guère employé aujourd'hui que dans les laiteries et sur les fourneaux de cuisine. Mais un des derniers spécimens de cet art, le carrelage de la maison Ango, à Dieppe (1), est remarquable par la finesse du dessin et la perfection de l'exécution. Notre gravure représente quelques-uns de ces carreaux assemblés et reproduits d'après un des panneaux que l'on peut admirer au Musée céramique de la manufacture de Sèvres, qui possède tout ce qui a pu être disputé au marteau des démolisseurs. Ici, la fabrication est plus soignée, et le dessin, plus fin, rappelle les délicates niellures des Italiens.

Il nous reste à dire quelques mots de l'emploi de la céramique dans l'ornementation extérieure des maisons

(1) Voy., sur Ango, t. II, 1834, p. 258 ; — t. X, 1842, p. 198.



FIG. 5. — Carreau de dallage écoinçonné, incrusté, de Troyes. — Quinzième siècle.

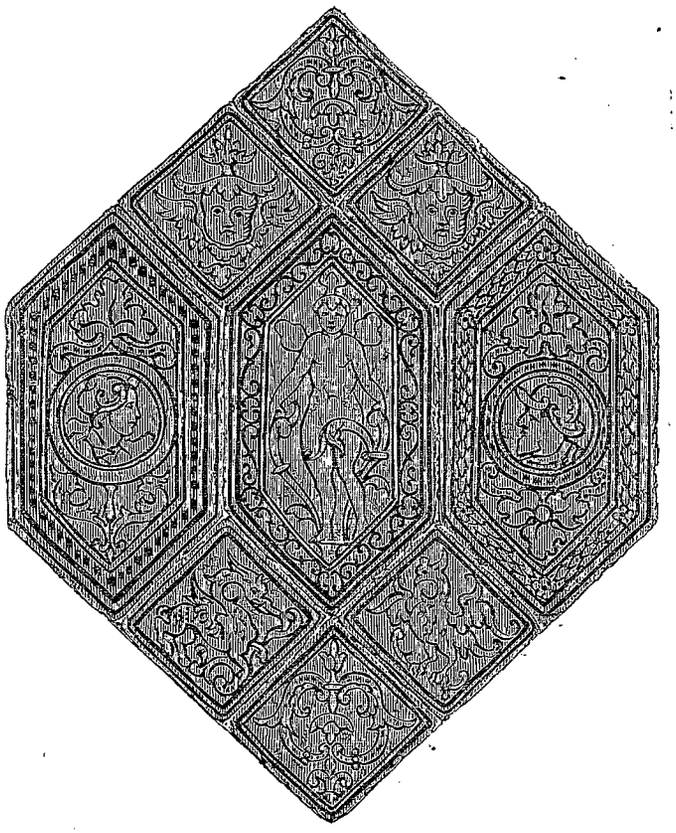


FIG. 6. — Carrelage de la maison Ango, à Dieppe. Seizième siècle.



FIG. 7. — Brique vernissée représentant sainte Barbe, provenant d'une maison à pans de bois, à Beauvais, aujourd'hui détruite. — Quinzième siècle.



FIG. 8. — Brique de revêtement non émaillée. Seizième siècle.

pendant le moyen âge; malheureusement, les spécimens qui sont arrivés jusqu'à nous sont rares. Nous citerons cependant une magnifique brique losangée, avec figure en haut relief de sainte Barbe (fig. 7). Cette brique vernissée,

qui date du quinzième siècle, ornait, à Beauvais, la façade d'une maison à pans de bois, aujourd'hui détruite.

Nous devons également à l'obligeance d'un savant archéologue normand, M. Brianchon, la communication de briques en terre cuite non émaillée qui ornaient à l'intérieur et à l'extérieur un petit manoir de l'arrondissement du Havre. Ces briques (fig. 8), évidemment surmoulées sur des panneaux en bois, puisqu'elles conservent la trace ligneuse du bois de chêne, ne paraissent avoir été fabriquées qu'accidentellement par un briquetier plus intelligent que ses confrères. Il est fâcheux que cet exemple n'ait pas été suivi ; la décoration des édifices et des maisons d'habitation y eût gagné, et la terre cuite nous eût conservé probablement bien des spécimens, aujourd'hui détruits, de la sculpture des quinzième et seizième siècles.

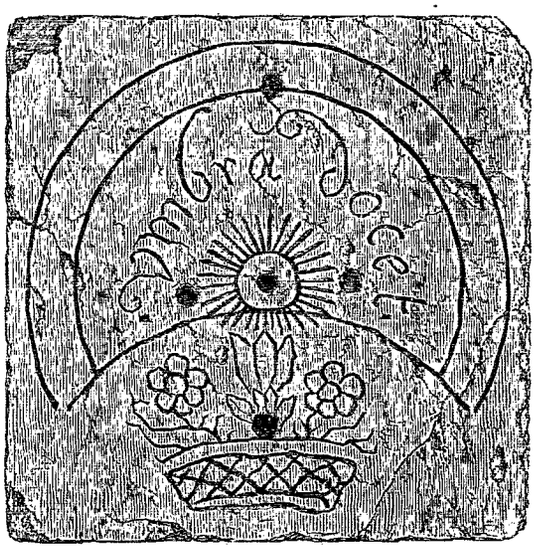


Fig. 9. — Brique de cadran solaire.

Enfin, dans l'est de la France, on peut voir encore, à l'extérieur d'un grand nombre de maisons des seizième et dix-septième siècles, de grandes briques enchâssées dans le mur, gravées à la pointe avant la cuisson, et servant de cadrans solaires (fig. 9).

LES ÉCOLES PRIMAIRES DE MORCENX

(LANDES).

Fin. — Voy. p. 299.

Dans toutes les branches de l'enseignement de Morcenx, on s'attache à inspirer aux élèves le sentiment de la réalité et de la mesure. Ils sont très-fréquemment exercés à répondre sans autre aide que le bon sens, la mémoire et leur propre raisonnement. Ils sont appelés à évaluer les longueurs, largeurs, hauteurs, pesanteurs approximatives des objets qui se trouvent sous leurs yeux.

Les *leçons de choses* données dans la section des petits enfants, reparaissent à un degré supérieur dans les deux classes de l'école primaire, où on les présente alors d'une manière plus approfondie. Ainsi, l'inspecteur a assisté à une leçon de choses faite par l'instituteur sur la culture du froment et les diverses industries qui se rattachent à la fabrication du pain.

Au lieu d'être purement mécanique, abstrait, théorique, insipide et infécond, l'enseignement primaire, ainsi entendu, se transforme et répond à tous les besoins des populations ouvrières et agricoles.

Les professeurs tirent un grand parti des excursions rurales au point de vue de l'instruction de leurs élèves, du développement de leur intelligence et de leurs facultés d'observation.

Tout ce qui, dans le cours de ces promenades, peut tomber sous les sens est utilisé au moment même et fournit matière à des explications intéressantes. C'est encore la leçon de choses sous une autre forme.

Le ciel, les nuages, la pluie, l'orage, l'arc-en-ciel, tous les phénomènes atmosphériques sont le sujet d'intéressantes observations. Souvent le mauvais temps qui survient force la jeune troupe à gagner l'abri le plus prochain. C'est quelquefois un moulin, une scierie, une tuilerie, une fabrique de poterie, une cabane de charbonnier ou de résinier, enfin un simple parc à moutons. Parfois on prend un but plus lointain d'excursion, une mine, une fonderie, une grande fabrique, ou toute autre exploitation, pouvant permettre aux élèves de voir des choses instructives et de rédiger ensuite une note spéciale sur ce qu'ils ont vu. Chacune de ces excursions et ses divers incidents fournissent aux enfants le sujet de lettres qui constituent des exercices de style d'autant plus fructueux que l'intérêt de la course a été plus vif.

Les devoirs et les droits du citoyen entrent dans le cercle de l'enseignement donné à Morcenx, de même que des notions très-sommaires sur l'organisation départementale, municipale et judiciaire. *Impôt*, *recrutement*, *budget*, *élections*, *jury*, loi civile et loi pénale, ne seront pas pour ces écoliers des mots vides de sens.

On leur donne des leçons sur le budget d'une famille. On leur fait lire le *Bonhomme Richard* et le *Sifflet de Franklin*, afin de leur faire comprendre la nécessité pour chacun de restreindre ses dépenses.

« Enfin, sous forme de conversations familières, les professeurs s'attachent à détruire dans ces jeunes intelligences les erreurs et les préjugés populaires qui sont encore innombrables dans les campagnes, et principalement dans les Landes. Les enfants apprennent ainsi à respecter et à protéger ces animaux si utiles, mammifères et oiseaux, qui ont mérité le nom d'auxiliaires de l'homme et de l'agriculture, et que le paysan immole si souvent avec une cruauté aveugle et bestiale.

» Il est aussi des préjugés bien plus graves au sujet desquels les élèves reçoivent de précieux enseignements. Beaucoup de gens croient encore qu'on s'expose aux rigueurs de la loi en allant secourir un pendu. Une mort causée par cette inqualifiable coutume, que notre illustre Montaigne s'étonnait de voir régner au seizième siècle, s'est produite, il y a peu de temps, non loin de Morcenx, et a donné l'occasion au professeur de faire des remarques qui ont produit une vive impression sur l'esprit des enfants. » (1)

En ce qui concerne les jeunes filles, quelle que soit du reste la profession à laquelle elles se destinent, les travaux manuels et l'économie domestique occupent une place importante dans l'emploi du temps, et toutes les mesures sont prises pour faire d'elles toutes des femmes de ménage.

« On donne beaucoup d'importance au tricot, à la couture et au repassage. Les plus âgées font et raccommodent la plupart des vêtements de leurs familles ; elles ont aussi confectionné les uniformes que portent les garçons dans leurs exercices militaires. On leur apprend, en outre, avec soin, la comptabilité quotidienne. On leur fait des leçons de choses : ainsi, à propos du blanchissage, on leur parle du mode d'action des diverses substances employées. »

Une jeune fille qui venait d'assister à une leçon dans

(1) M. G. Simon.

laquelle on avait préconisé les avantages de l'ordre dans la maison, au point de vue du ménage, fut frappée du contraste qui existait entre ce tableau séduisant et l'aspect malpropre du foyer paternel. Elle y courut aussitôt, et, se trouvant seule, n'hésita pas à entreprendre l'arrangement et le nettoyage de la maison. Sa mère, arrivant au milieu de ce travail, se fâcha d'abord ; mais, l'opération terminée, elle fut enchantée de voir l'heureux effet des nouvelles idées de son enfant.

Un grand prix d'honneur est décerné, dans chacune des deux écoles de garçons et de filles, par les suffrages réunis des maîtres et des élèves, au jeune garçon ou à la jeune fille qui s'est le plus distingué dans ses études et dans l'accomplissement de ses devoirs.

Les récompenses données à la distribution des prix sont choisies avec soin parmi les livres les plus intéressants ou les objets les plus utiles, boîtes à compas, instruments de jardinage, livrets de caisse d'épargne, boîtes à ouvrage pour les jeunes filles ; de telle sorte qu'autant que possible le livre ou l'objet donné se trouve en rapport avec la nature du travail récompensé.

On donne aux enfants de Morcenx des notions d'hygiène ; on leur fait connaître ainsi la nature et le rôle des divers aliments, la nécessité d'aérer les habitations et d'éviter les causes d'insalubrité, les soins que comportent les maladies peu graves et les secours immédiats à donner avant l'arrivée du médecin. On fait mieux encore : la propreté étant une des conditions essentielles de la santé, on l'exige comme l'accomplissement d'un devoir, et, de plus, tout écolier dont le père est au service de la Compagnie prend chaque mois un bain complet dans un établissement spécial créé par la Compagnie à la gare de Morcenx pour ses employés.

Ces enfants, qui habitent des localités éloignées, ont, de plus, le grand avantage de trouver chaque jour à midi, dans le buffet de la gare, un repas substantiel.

La gymnastique n'a pas été oubliée. Abstraction faite de son utilité directe, elle a la plus heureuse influence sur la discipline et l'état moral d'une école. Elle rompt la monotonie des exercices sédentaires ; elle habitue à l'obéissance les esprits rebelles. Rangés en ligne avec les camarades, le plus pétulant est contraint d'attendre en silence l'ordre de se mouvoir, et le plus indolent doit faire effort sur lui-même pour être prêt au premier signal. Pour obtenir ces résultats, il suffit d'une bonne méthode et d'un instructeur intelligent ; on peut se passer d'appareils coûteux et se borner aux mouvements nombreux de la gymnastique élémentaire. A Morcenx, rien ne manque. On y trouve barres parallèles, cordes, trapèze et portique. Un ancien sous-officier y commande les exercices militaires de l'école du soldat. Les marches, les conversions, l'escrime à la baïonnette au moyen d'un fusil de bois, ont été exécutées devant l'inspecteur, avec une précision digne de vieux soldats, par les élèves de la division supérieure revêtus d'uniformes en toile bleue.

« Les maîtres ont l'incessante préoccupation d'inculquer à leurs élèves les grandes vérités morales et religieuses et de former leur cœur. Dans la plupart des exercices, ils ne négligent aucune occasion pour atteindre ce but. Dictées, textes, explications verbales, sont choisis avec le plus grand soin, de façon à mettre ces enfants en possession d'une certaine somme de principes de direction, d'une boussole morale, pour ainsi dire, destinée à leur servir au moment où ils quitteront les écoles pour entrer dans la vie.

» Les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans ce sens ne l'ont pas été sans peine, la plupart des élèves, natifs des Landes, ayant été, au début, de véritables petits sauvages.

» Ces résultats, néanmoins, sont incontestables. Un fait, qui s'est produit il y a quelques années, suffira pour le démontrer.

» Un enfant, questionné sur ce qu'il ferait s'il se trouvait dans la nécessité d'aller vendre au marché une vache qui a perdu son lait, répondit carrément qu'il affirmerait à l'acheteur qu'elle était très-bonne laitière. Chaque enfant, interrogé sur le même sujet, exprima le même avis. Plus tard, le professeur se trouvant amené à poser la même question, un jeune élève lui répondit très-vivement qu'il emploierait un moyen par lequel il ne tromperait personne, c'est-à-dire qu'il engraisserait cette vache improductive pour la vendre au boucher. Le professeur put constater avec une vive satisfaction que le sens moral de toute la bande avait progressé dans la même mesure. » (1)

LE MARCHAND DE PANIERS.

PETITE NOUVELLE.

I

Au bout de mon jardin, il y a un pré bordé de grands peupliers sur trois de ses côtés, et de saules trapus sur le quatrième, qui longe un très-joli ruisseau. C'est à la marge de ce pré, sur un terrain vague qui appartient à la commune, que j'ai vu pour la première fois le marchand de paniers.

Je descendais, sans songer à rien, vers le ruisseau pour voir ce qui se passait par là, et si les glaïeuls promettaient d'être aussi beaux que l'année dernière, lorsque, dans le petit chemin bordé d'aubépines, je me trouvai face à face avec un chien jaune d'un aspect plutôt grotesque que terrible. Il aboyait du haut de sa tête, et, sans faire précisément mine de m'attaquer, il semblait tout à fait décidé à me disputer le passage.

— Ici, Patte-Rousse ! cria une voix d'homme derrière le coin d'une haie.

Aussitôt Patte-Rousse baissa le nez, fit volte-face, mit sa queue entre ses jambes, et s'en alla d'un trot allongé. Tous les dix pas il se retournait pour me regarder, et semblait n'obéir qu'à regret.

Quand je fus arrivé au coin de la haie, je vis un grand gaillard assis sur l'herbe, en train de façonner un panier. Il était vêtu très-simplement, mais ses vêtements étaient propres, et je reconnus tout de suite que si c'était un nomade, ce n'était ni un rôdeur ni un vagabond. Il avait une bonne figure, mais, dans l'ensemble de la physionomie, quelque chose d'un peu sauvage. Cela tenait peut-être à ce qu'il avait les yeux d'un bleu clair, tandis que sa figure était bronzée par le soleil et hâlée par le grand air.

A quelques pas de lui, un petit âne ébouriffé tondait avec zèle l'herbe haute et drue. Tout en bataillant contre les mouches, il ne perdait pas un coup de dent. Une petite voiture proportionnée à la taille de l'âne, toute pleine de bottes d'osier, de paniers et de corbeilles, était remisée à l'ombre des peupliers et de la haie d'aubépines, qui était en cet endroit haute et touffue. Allongé sous la voiture, le museau sur les pattes de devant, Patte-Rousse m'observait d'un air moqueur. Il semblait me dire : « Il y a quelque part un chien jaune qui a grogné après toi, mais je te défie bien de prouver que c'est moi. »

II

Je méditais alors un petit roman d'aventures destiné à un journal d'enfants. Or, à notre époque, les aventures sont bien clair-semées dans la vie des enfants. La vue du

(1) Ch. Robert, *Notice sur l'enseignement donné à Morcenx*, etc.

marchand de paniers me suggéra subitement l'idée de lui demander son histoire. Ce doit être quelque chose de curieux que les aventures d'un vannier ambulant, et son enfance doit avoir été des plus agitées.

Mais il n'est pas si facile qu'on se l'imagine de demander des confidences à quelqu'un que l'on ne connaît pas, surtout quand ce quelqu'un a les lèvres minces et serrées, et l'air peu communicatif.

Je restais là, planté sur mes jambes, cherchant un exorde qui ne venait pas, et je commençais à perdre contenance. D'autant plus que, sans lever la tête, le vannier suivait tous mes mouvements du coin de l'œil. C'était peut-être une illusion, mais il me semblait apercevoir sur ses lèvres un sourire narquois.

Je fis « hum ! » pour attirer son attention. Il leva la tête, m'adressa un petit salut, et se remit au travail avec une nouvelle ardeur. Ce petit salut disait clairement : « Vous allez flâner autour de vos glaïeuls, moi je travaille à fabriquer une corbeille ; donc nous n'avons rien à nous dire ; passez votre chemin.

— Dites-moi, mon brave, je désirerais savoir...

« Mon brave » leva la tête, me regarda avec plus d'attention et me demanda :

— Êtes-vous le maire ?

— Non.

— L'adjoint ?

— Non.

— Ah !

Ce « ah ! » pouvait se traduire ainsi :

« Alors de quoi vous mêlez-vous ? »

— Dites-moi, est-ce bien difficile de fabriquer des paniers ?

— Est-ce que vous voulez apprendre ?

— Non, c'est seulement pour savoir... simple question...

— C'est difficile quand on ne sait pas ; mais quand on sait, c'est facile. Je suppose que c'est la même chose pour tous les métiers.

Et, comme s'il trouvait que notre conversation avait duré trop longtemps et qu'il était temps d'en finir, il se mit trois ou quatre brins d'osier en travers dans la bouche. Il les prenait à mesure qu'il en avait besoin. C'était merveille de le voir les plier, les replier, les ajuster en place, et les assujettir en serrant le tissu. Pour cela, il frappait dessus avec un petit outil de fer que je voyais briller entre ses doigts.

III

Je renouai comme je pus le fil de la conversation, qu'il avait si brusquement tranché.

— Je me demande, lui dis-je d'un ton insinuant, ce que vous pouvez faire l'hiver ?

— Ce que je peux faire l'hiver ?

— Oui.

— Je me chauffe, et vous ?

— Moi aussi, répondis-je tout penaud du tour que prenait notre entretien.

— Eh bien ! dit-il, ça fait que nous nous chauffons tous les deux.

Il se remit à faire toc, toc, toc, avec son instrument de fer ; et il riait en lui-même. Il ajouta, au bout d'un instant :

— Il y a bien des pauvres diables qui n'en peuvent pas dire autant !

Son ton était devenu sérieux ; j'aimais mieux cela.

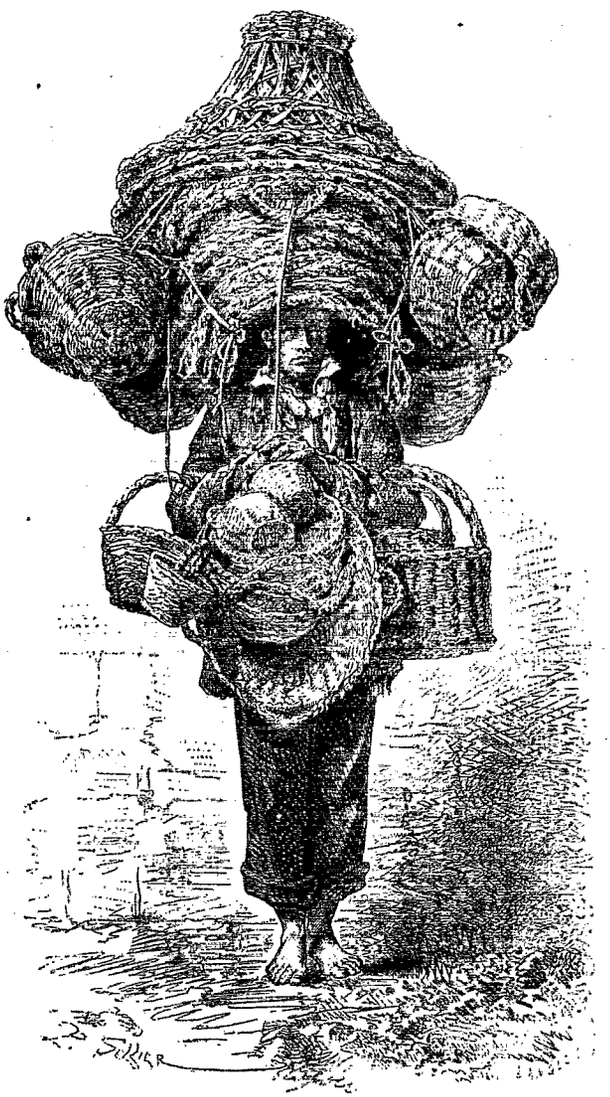
— Écoutez, lui dis-je, je vois que vous ne vous fiez pas au premier venu, et vous avez raison. Vous me prenez pour un curieux et un indiscret, et vous n'avez pas tort. Mais, voyez-vous, je ne suis pas tout à fait ce que vous croyez. Je suis ce qu'on appelle un auteur ; je fais des livres, j'écris des aventures, et on les imprime...

— Comme dans les almanachs ?

Je ne fus pas très-flatté du rapprochement ; mais j'étais heureux de voir mon sauvage s'apprivoiser un peu, et je ne voulus pas le chicaner sur des nuances littéraires ; aussi je répondis sans hésiter :

— Précisément.

— Je ne peux pas lire beaucoup d'histoires, parce que j'ânonne en lisant ; mais, croyez-moi, une histoire d'ouvrier ou de paysan ne m'amuserait guère : je sais trop ce que c'est, je ne vois que cela tous les jours. Ah ! parlez-moi, par exemple, d'histoires de fées, de princes, de brigands ! Voilà qui vous fait ouvrir les yeux ; voilà qui vous



Le Marchand de paniers. — Dessin de Sellier.

fait dresser les cheveux sur la tête, sans compter les grands mots que l'on ne comprend pas et qui vous font un effet !... ah !

« L'éducation des vanniers ambulants est à refaire, me dis-je mentalement. »

— Vous vous trompez, repris-je tout haut ; l'histoire d'un homme, son histoire vraie, est toujours intéressante pour les autres hommes.

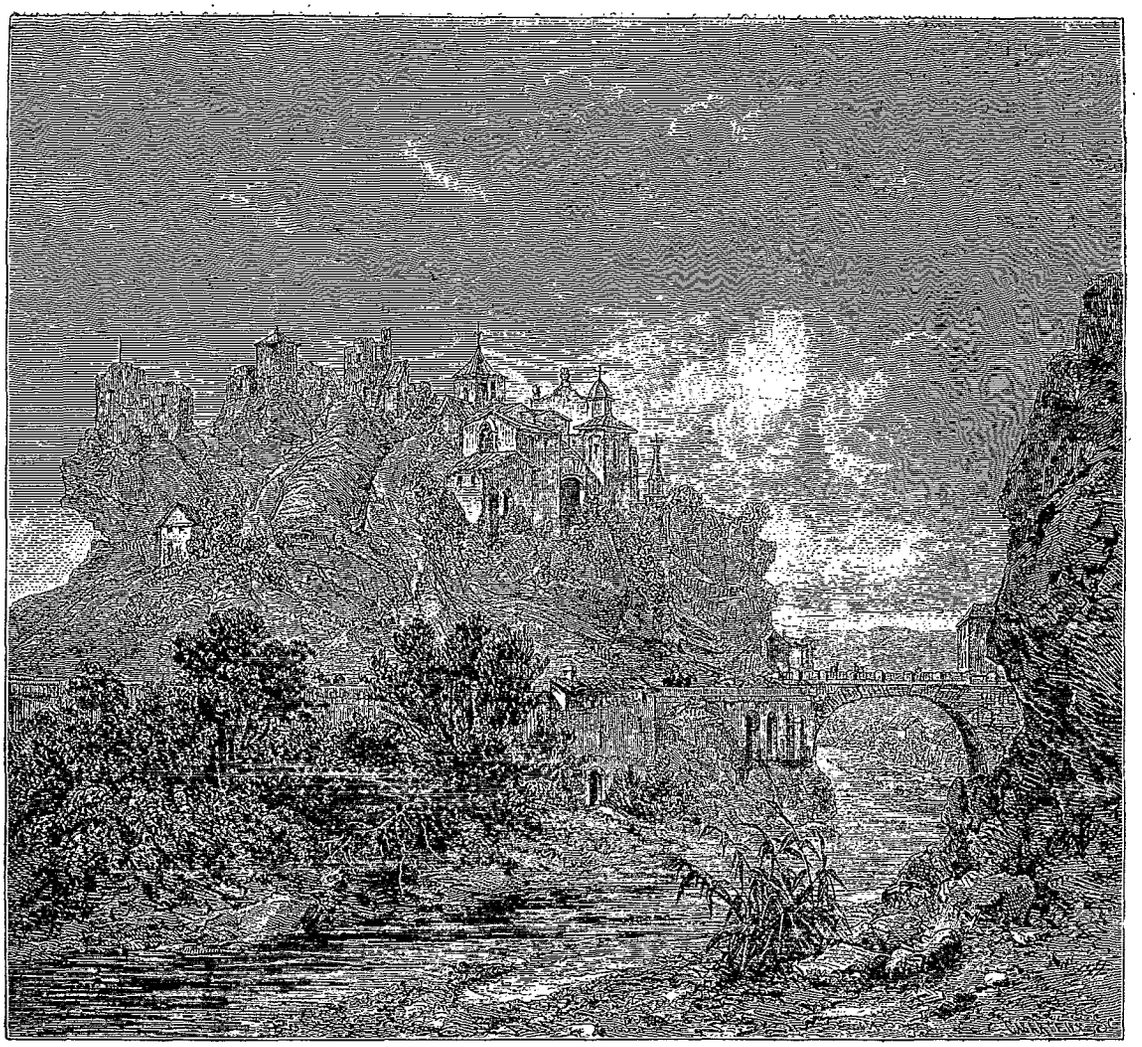
— Vous seriez bien attrapé si je vous disais la mienne.

— Dites, pour voir.

La fin à la prochaine livraison.

VAISON

(DÉPARTEMENT DE VAUCLUSE).



Vaison. — Vue de la ville haute. — Dessin de Tirpenne.

Vaison, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orange, dans le département de Vaucluse, aujourd'hui petite ville d'environ trois mille âmes, a eu un nom dans l'histoire, et a fourni aux érudits des documents précieux et même des matières de discussion, pour ne pas dire de dispute, ce qui n'est pas d'un médiocre intérêt en archéologie, science beaucoup plus passionnée qu'on ne serait tenté de le croire communément.

Vaison (en latin, *Vasio*, *Œnia Vocontium*) a, selon quelques savants, une illustre et très-antique origine. Le célèbre compilateur et historien du dix-septième siècle, Pierre de Guibours, dit le père Anselme, veut faire remonter et rattacher la fondation de Vaison aux établissements des Grecs dans la Gaule. Il s'appuie sûr ce que dit Ptolémée de l'alliance entre *Vasio* et *Massilia* (Marseille). Quoi qu'il en soit, cette ville était un des deux chefs-lieux de la puissante peuplade des Voconces (partie des départements de la Drôme et de Vaucluse). Elle était le chef-lieu du sud, et *Dia* ou *Dea* celui du nord. Lorsque Annibal fit la guerre aux Romains, il sollicita l'alliance de ce peuple qui, à cause de sa position entre les Alpes et le Rhône, pouvait lui rendre de grands services. Quand les Romains envahirent et conquirent le pays, Vaison, de l'aveu des contemporains, n'avait rien perdu de son importance, et le géographe Pomponius Mela (milieu du premier siècle) parle de cette ville comme d'une des plus grandes et des plus riches cités de la Narbonnaise. Elle était même d'un séjour si agréable, — comme, du reste, un certain nombre des villes de la Provence et de la vallée du Rhône, — que d'opulents patriciens étaient venus s'y fixer. Une autre opinion, c'est que les noms de grandes familles cités par les auteurs pourraient bien n'être que les noms pris par les affranchis, qui s'appelaient comme les puissants patrons à qui ils devaient leur émancipation. En tout cas, la richesse, le luxe et le rang de Vaison pendant la période romaine, sont des faits acquis : les monuments et les débris qu'on a trouvés et qu'on trouve tous les jours le prouvent surabondamment. La ville romaine était située dans la plaine appelée aujourd'hui la *Villasse*, au pied de quatre collines. Comme condition, Vasio était ce qu'on appelait une ville *fœderata*, c'est-à-dire que Rome lui avait imposé son alliance, lui défendait de faire la guerre pour son compte, se chargeait de veiller à sa sûreté, et lui demandait des soldats pour ses armées. Quant à l'administration, les villes *fœderatæ* conservaient leur gouvernement et leurs lois.

Lorsque le christianisme apparut en Gaule, Vaison fut évangélisée par saint Ruf, en mémoire de qui on fonda

au onzième siècle, dans ce pays, un ordre dont l'abbaye mère fut d'abord près d'Avignon, au centre même de l'ancienne prédication du saint. Au troisième siècle, l'empereur Gallien autorisa le nouveau culte à Vaison. En 262, saint Albin, le premier évêque de cette ville, fut martyrisé. Vaison fut depuis le siége de plusieurs conciles aux quatrième, cinquième et sixième siècles. Le vaillant Auspicius, qui sut défendre sa ville contre les hordes de Genséric, en présida un en 442, et le doux et charitable évêque d'Arles, saint Césaire, en présida un autre en 539.

Au douzième siècle, les querelles des comtes de Toulouse avec les évêques de Vaison amenèrent de grands malheurs sur la cité, que Raymond V, en 1160, assiége, prend et incendie. Vingt ans plus tard, la ville est reprise sur le comte. Raymond VI, en 1189, dépouille de nouveau l'évêque, et fait commencer la construction d'un château sur la montagne. Mais l'évêque, Béranger de Reilhane, épouvante les ouvriers par une excommunication et fait entièrement détruire les travaux. Raymond, revenu avec des soldats, voit sa personne excommuniée et ses biens mis en interdit par l'évêque fugitif. Raymond s'empare de l'évêque réfugié à Entrechaux, et le somme de lui rendre sa ville et son palais. « Je les tiens de Dieu et de la vierge Marie, non de toi ! » répondit le fier évêque.

En 1190, le nouvel évêque, Guillaume de Laudun, recouvra son fief, à condition qu'il retournerait, après sa mort, à la maison de Toulouse. C'était un arrangement convenu entre le comte Raymond et les frères de l'évêque, qui s'étaient déclarés pour le comte. Il faut croire que ce dernier était bien pressé, car à la mort de l'évêque, au milieu même de la cérémonie des funérailles, les soldats de Raymond s'emparèrent du palais épiscopal, non sans l'avoir pillé.

Les chanoines, voulant éviter de nouveaux événements du même genre, crurent bien faire en choisissant un évêque puissamment apparenté, et nommèrent Raimbaud de Flotte, parent des comtes de Forcalquier. Le comte de Toulouse n'en garda pas moins la ville, et, par un procédé qui semble quelque peu dérisoire, fit élever (1195) définitivement sur la montagne, avec les propres revenus de l'évêché, un château dont les ruines imposantes subsistent encore. Cet abus de pouvoir fut dénoncé par Raimbaud au pape et à l'empereur, et l'évêque d'Orange fut en dernier ressort chargé d'instruire l'affaire. Cependant, l'assassinat du légat Pierre de Castelnau par deux gentilshommes de Raymond (1) amena les mesures de rigueur et la guerre acharnée que l'on sait, et le comte de Toulouse, vaincu, eut à répondre, entre autres crimes et griefs, de ses attentats contre l'église de Vaison. Il comparut, selon le cérémonial du temps, devant une assemblée de prélats, pieds nus, en chemise, à la porte de l'église, dans laquelle il n'entra qu'après son *jurement*. Le légat Milon le frappa alors avec un faisceau de verges et lui donna l'absolution. Raymond ne fut pas fidèle à ses promesses, et, du reste, les querelles continuèrent encore longtemps entre l'évêque et les baillis du comte.

L'évêque, comme on le voit, était, au moyen âge, ou prétendait être seigneur temporel de la cité. On a conservé les formules des deux serments prononcés au moment où les consuls allaient lui remettre les clefs. L'évêque jurait de « maintenir inviolablement les honneurs, immunités, franchises et louables statuts » des syndics et de la commune. Puis les habitants prêtaient le serment de fidélité en six articles : « le sain, le sûr, l'honnête, l'utile, le facile, le possible. »

(1) C'est le sujet du célèbre tableau du Titien, connu sous le nom de *Martyre de saint Pierre*, et détruit par un incendie. — Voy. t. XII, 1844, p. 345.

Les évêques de Vaison reprirent pourtant leur autorité avec le temps, et voulurent affirmer cette autorité par un titre. Ainsi, en 1523, l'évêque Jérôme de Salède s'intitula *comte de Vaison*. Ses successeurs trouvèrent peut-être cette dénomination trop ambitieuse, car ils se contentèrent du titre de comtes de Cabrières.

Le diocèse eut à souffrir lors des guerres de religion, et Vaison, pour sa part, fut assiégé, en 1563, par les calvinistes, qui, du reste, ne s'arrêtèrent que quelques jours devant ses murs, et, après plusieurs rencontres, furent rejetés par la suite dans le Dauphiné. Pendant plus d'un siècle, le diocèse put jouir de la paix ; mais, en 1688, l'évêque Isoard, qui avait accueilli dans son diocèse les filles de l'Enfance-Jésus, chassées de Provence par ordre de Louis XIV, fut enlevé avec les religieuses par les dragons du roi, emmené d'abord à Pont-Saint-Esprit, et ensuite au fort de l'île de Ré, d'où il ne sortit qu'au bout de dix-sept mois de captivité, et sur les instances du pape.

Vaison rentre dans le silence pour une autre centaine d'années. Mais le mouvement de la révolution française se fit sentir dans ces pays, l'Avignonnais et le comtat Venaissin, qui depuis plusieurs siècles appartenaient aux papes, et qui n'en adoptèrent pas moins les idées nouvelles. Carpentras ayant voulu appliquer ces idées, mais en restant indépendant de la France, Avignon se déclara contre lui, et Vaison prit le parti d'Avignon.

Vaison a vu naître nombre de personnages illustres à plus d'un titre. Le célèbre historien Trogue Pompée était enfant de cette ville, qui, en outre, a donné à l'Église quatre-vingts évêques, parmi lesquels les saint Albin, les saint Quenin, les Théodose. Quoiqu'il ne soit pas né à Vaison même, mais à Vaurens, diocèse de Vaison, comme c'est tout à fait dans le voisinage, on peut citer par curiosité le père Pierre de Saint-Louis, illustration dans son genre, l'auteur convaincu de deux poëmes que le ridicule suffirait, à défaut d'autre chose, à rendre immortels, *la Magdalénéide* et *l'Éliade*, auprès desquels les œuvres les plus extravagantes de Scudéry et de Saint-Amand, ses contemporains, pourraient paraître sages et réservées.

Vaison est dans un site austère et attachant. Vieilles maisons, rues sinueuses, ancienne ville, quartiers nouveaux avec leurs eaux et leurs ombrages, constructions grimpant sur le flanc des rocs escarpés, vieux remparts couverts de lierre, grandes murailles entr'ouvertes du château des comtes de Toulouse ; tout cela forme de loin un ensemble très-pittoresque. Si l'on s'approche, on remarque bientôt des monuments d'un autre âge, parmi lesquels plusieurs ont une véritable valeur historique. Par exemple, le pont romain, d'une seule arche d'ouverture, sur la rivière d'Ouvèze, dont les eaux torrentueuses vont se briser contre les restes d'un quai antique ; les ruines d'un théâtre également antique, taillé dans le roc, sur le flanc de la colline Puymin (*Puy-Min*, montagne ou éminence de Minerve, selon quelques savants) ; une voie romaine ; la chapelle romane de Saint-Quenin, du neuvième siècle, qui passe pour avoir été primitivement un temple de Diane ; la cathédrale, avec ses larges ogives, qui a dû voir les dixième, onzième et douzième siècles ; le cloître, aux colonnettes courtes et ramassées. Si vous êtes antiquaire, allez voir l'inscription mutilée du collatéral de gauche ; elle est écrite en lettres capitales du dixième siècle. Elle a fait naître bien des joies dans des âmes d'érudits qui croyaient mieux trouver que leurs prédécesseurs. L'énigme est encore à deviner. Quant aux débris gallo-romains qu'on a découverts et qu'on découvre tous les jours, ils sont innombrables ; plus d'une collection, plus d'un musée, s'en sont enrichis, et l'on a trouvé en

cet endroit des poteries et verreries en telle quantité que l'on a pu, sans invraisemblance, admettre que cette ville avait des fabriques d'objets de ce genre et en faisait un grand commerce.

VIVE LA FRANCE!

SOUVENIRS D'UN VOLONTAIRE DE L'ARMÉE DE L'EST.

Je n'ai jamais été plus près du désespoir qu'à notre entrée en Suisse. Après ce que j'y ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles, j'en suis sorti fortifié et plein d'espoir. J'y étais entré avec l'idée que tout était fini pour nous; j'en ai rapporté l'espoir que nous pouvions tout recommencer. J'y ai compris que les étrangers ont de nous meilleure opinion que nous-mêmes, et que si nous voulions mettre la main à l'œuvre avec courage, notre malheur pouvait encore se réparer.

I

C'était par une triste journée de la fin de janvier. Depuis le matin nous pataugions dans la boue et dans la neige. Quelle misère! Mais on y était si habitué qu'on ne s'en plaignait plus. Tout d'un coup on nous fit faire halte. Le bruit courut qu'il venait d'arriver des ordres du général en chef. Les officiers se réunirent autour du colonel.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? nous demandions-nous les uns aux autres.

Notre vieux lieutenant, qui revenait en hâte de notre côté, avec la figure d'un homme désespéré, entendit cette question. Il se tourna vers nous; mais, au moment de répondre, il se mordit la moustache pour ne pas pleurer.

— Il y a, dit-il enfin, que nous sommes cernés. Il y a que nous sommes forcés de nous réfugier en Suisse.

Tous les soldats se regardèrent d'abord sans rien dire. J'ai vu là des regards que je n'oublierai de ma vie.

— Mais nous ne demandons qu'à nous faire tuer! dit une voix vibrante derrière mon épaule.

— C'est vrai! c'est vrai! murmurèrent plusieurs autres voix.

Et moi, je dis comme les autres :

— C'est vrai!

Le lieutenant nous regardait; mais il ne pouvait parler, son émotion était trop forte. Machinalement, il avait fait passer son sabre de sa main droite dans sa main gauche, et il en serrait violemment la poignée contre sa poitrine. Comme les autres compagnies se mettaient lentement en marche, pour obéir aux ordres reçus, il essaya de commander les mouvements, mais la voix lui manqua. Alors il nous fit signe de la main droite, et l'on n'entendit plus que le bruit sourd de nos pas dans la boue. Il y avait beaucoup d'hommes qui pleuraient.

II

La campagne que nous traversions me parut affreuse; on dit cependant qu'elle est belle en été. Mais les coteaux couverts de neige semblaient trop rapprochés et tranchaient durement sur un ciel sombre et bas. Les routes étaient défoncées; l'on entrait dans la boue jusqu'aux genoux. Enfin nous aperçûmes les fils noirs d'un télégraphe, les poteaux qui bordaient une voie ferrée, et nous arrivâmes à une petite station où nous attendait un long convoi de wagons de toute espèce.

— Pressez-vous! pressez-vous! disaient les officiers en marchant à grands pas le long de la voie.

Dans mon empressement à obéir, je manquai le marche-pied de mon wagon, et je serais tombé si un vieil employé du chemin de fer ne m'eût soutenu par-dessous les bras. Cet homme avait une bonne et honnête figure et me regardait avec intérêt. Mais mon cœur était fermé par l'excès de la souffrance et du désespoir; mes nerfs étaient irrités par la fatigue et le manque de sommeil et de nourriture : je me mépris sur l'expression de sa physionomie. Je pris pour une curiosité importune ce qui n'était qu'un intérêt bienveillant :

— Et puis après? lui dis-je avec violence.

— Rien, mon enfant, rien! répondit-il avec bonté.

Comme il fermait doucement la portière, je m'assis dans un coin du wagon; j'appuyai mes deux coudes sur mes genoux, ma figure sur mes mains, et je me mis à pleurer amèrement.

Personne ne parlait dans le wagon. Ceux qui avaient encore du tabac fumaient; les autres tâchaient de dormir (nous ne dormions plus depuis trois jours). Quant à moi, j'étais si harassé que je m'assoupis par degrés; mais cet assoupissement n'était pas du repos : les images les plus terribles, les rêves les plus affreux, faisaient de ce demi-sommeil un pénible cauchemar.

III

Quand le train s'arrêta, il faisait nuit. On nous dit de descendre, nous descendîmes, et, tant bien que mal, nous formâmes les colonnes. Je fus tout surpris de trouver un zouave à mes côtés; il s'était perdu dans les neiges et s'était réuni à nous. Comme il était plus robuste et plus expérimenté que moi, il m'aidait à porter mon fusil et mon sac, dont la bretelle me coupait l'épaule. La réverbération de la neige répandait une demi-lumière dans les ténèbres de la nuit, et, par moments, j'entrevoyais la figure du zouave. Il avait toujours les regards fixés en avant, sans jamais tourner la tête ni à droite, ni à gauche; à travers ses grandes moustaches blondes, j'apercevais ses dents serrées, entre lesquelles passait un souffle saccadé, et parfois un bref gémissement de fureur contenue.

Je crus d'abord qu'il était blessé; mais il marchait d'un pas trop ferme. Vingt fois je fus sur le point de lui demander ce qu'il avait; mais j'étais si engourdi par le froid, si abattu par la fatigue et l'idée de la défaite, que chaque fois le courage me manquait. Je me décidai pourtant :

— Zouave, qu'avez-vous donc? lui dis-je d'une voix entrecoupée.

Il me regarda d'abord d'un air surpris. Ses yeux brillaient du feu de la fièvre.

— Ce que j'ai? dit-il enfin.

— Oui.

— J'ai... que c'est le commencement de la fin... Voilà ce que j'ai!... — Ah! malheur! il me demande ce que j'ai!

Le regard qu'il me lança fit courir un frisson dans mes veines. Je me réveillai brusquement comme d'une léthargie. La vérité m'apparut dans toute son horreur. Oui, il avait raison; c'était le commencement de la fin; et je vis, comme à la lueur d'un éclair, le pays envahi de tous les côtés; ses dernières armées détruites ou prisonnières, et derrière tout cela, le bon plaisir du vainqueur.

IV

Je ne sais pas depuis combien de temps nous marchions, lorsque je me heurtai brusquement contre l'homme qui marchait devant moi. Il y avait un temps d'arrêt; je ne m'en étais pas aperçu.

— Qu'est-ce que c'est? demandai-je machinalement.

Ce fut le zouave qui me répondit :

— C'est la frontière! dit-il d'un ton sec. C'est là que nous posons les armes!

Alors il prit sa grande barbe à poignée et ne dit plus un mot.

Je fis un pas hors du rang pour voir ce que c'était que cette frontière; mais je n'aperçus rien d'abord que la lueur de quelques lanternes et des ombres qui s'agitaient. A mesure que nous avancions lentement, en piétinant dans la boue, les objets devenaient plus distincts à ma vue. Un piquet de soldats suisses était là sous les armes. Je les voyais maintenant, avec leurs petits shakos à visière ronde, et leurs grandes capotes grises. Des sentinelles se promenaient l'arme au bras, le reste du piquet regardait. Le drapeau de la Confédération helvétique flottait près d'une des lanternes. A mesure que nos hommes arrivaient, on les voyait se baisser, se relever au bout d'un instant et rejoindre ceux qui étaient devant.

Quand notre tour fut venu, je regardai les soldats suisses. Je les trouvai trop bien équipés, trop bien nourris; que sais-je encore? Ils nous contemplaient avec un flegme qui m'exaspéra. S'ils nous avaient témoigné de la pitié, disposé comme je l'étais, j'aurais pris cela pour une insulte. Pourtant j'aurais voulu voir quelque chose sur ces figures immobiles. Je n'étais pas assez vieux soldat pour comprendre qu'ils accomplissaient de leur mieux un devoir pénible : je le compris plus tard.

Le zouave, isolé au milieu d'un régiment de ligne, attira l'attention d'un des soldats, qui pencha un peu la tête pour le mieux voir.

— Oh! tu peux me regarder, lui dit le zouave en se redressant : je suis pincé, c'est vrai; mais je me suis bien battu, va!

L'homme ne broncha pas, mais, avec un clignement d'yeux expressif, il dit à demi-voix les mots suivants, que j'entendis très-distinctement :

— Nous le savons! pauvres gens! Vive la France!

V

Ces quelques mots, prononcés par un inconnu, en pareille circonstance et en pareil lieu, me firent tressaillir. Dans l'immense désastre où nous nous trouvions enveloppés, j'avais cru que tout était perdu, même l'honneur! Ainsi donc, on nous tenait pour battus, mais non pour déshonorés. Dans mon âme, l'amertume de la défaite en fut adoucie, et, sans que je puisse dire pourquoi, j'entrevis comme une lueur d'espérance, et à l'instant mon cœur en devint plus léger.

Le désarmement qui, quelques minutes plus tôt, m'avait semblé le dernier des outrages, me parut désormais ce qu'il était réellement, une précaution nécessaire, l'accomplissement pénible mais légitime d'une clause inscrite dans le code du droit des gens. Je ne dis pas que le rouge ne me monta pas à la figure quand je jetai mon fusil sur le monceau d'armes où il rebondit avec un bruit sec. Je ne dis pas que mes mains ne tremblèrent pas quand je défis mon ceinturon pour jeter mon sabre-baïonnette. Mais le plus amer du sacrifice me fut épargné par les paroles du soldat inconnu. Je vis qu'elles avaient produit le même effet sur le zouave. Les traits de sa figure s'étaient détendus.

— Il y a de bonnes gens partout, me dit-il de son ton laconique. En route, et, ma foi, vive la France!

Cette nuit-là, faute de logement, on nous fit bivouaquer dans les rues d'une petite ville que je crois être Yverdun; mais mes souvenirs sont bien confus. Des enfants commencèrent à rôder autour de nous; ce n'était pas la curiosité qui les attirait, les pauvres petits : les femmes de la ville, ne sachant comment nous prendrions la chose, les avaient envoyés en avant pour nous apporter des vivres. Encouragées par l'accueil qu'avaient reçu les enfants, elles osèrent nous témoigner ouvertement leur pitié et leur sympathie. Que Dieu les récompense pour le bien qu'elles nous ont fait!

Dès le lendemain, nous fûmes répartis dans des localités différentes. Le zouave, quelques camarades et moi, nous fûmes internés de l'autre côté du lac de Neuchâtel.

VI

J'étais devenu l'hôte d'une excellente famille de cultivateurs. Comme à Yverdun, les femmes nous témoignèrent ouvertement leur sympathie. Le père de famille, le « patriarche », comme nous l'appelions, était un vieillard très-sensé et remarquablement instruit pour un paysan. Il nous aimait, nous le voyions bien, mais il était trop prudent et trop politique pour nous le montrer aussi ouvertement que sa femme et ses filles.

Il était volontiers sentencieux et ne nous ménageait pas les leçons. Ma famille m'envoyait des journaux français, qu'il lisait avec une sage lenteur et qu'il ruminait longuement. Quand il les avait médités mûrement, auprès de la fenêtre ouverte, au tic-tac de son coucou, il les repliait soigneusement dans leurs plis, mettait par-dessus sa grosse main brune, et disait :

— Voilà vos plus grands ennemis!

Et comme nous affections une vive surprise, il ajoutait d'un ton dogmatique :

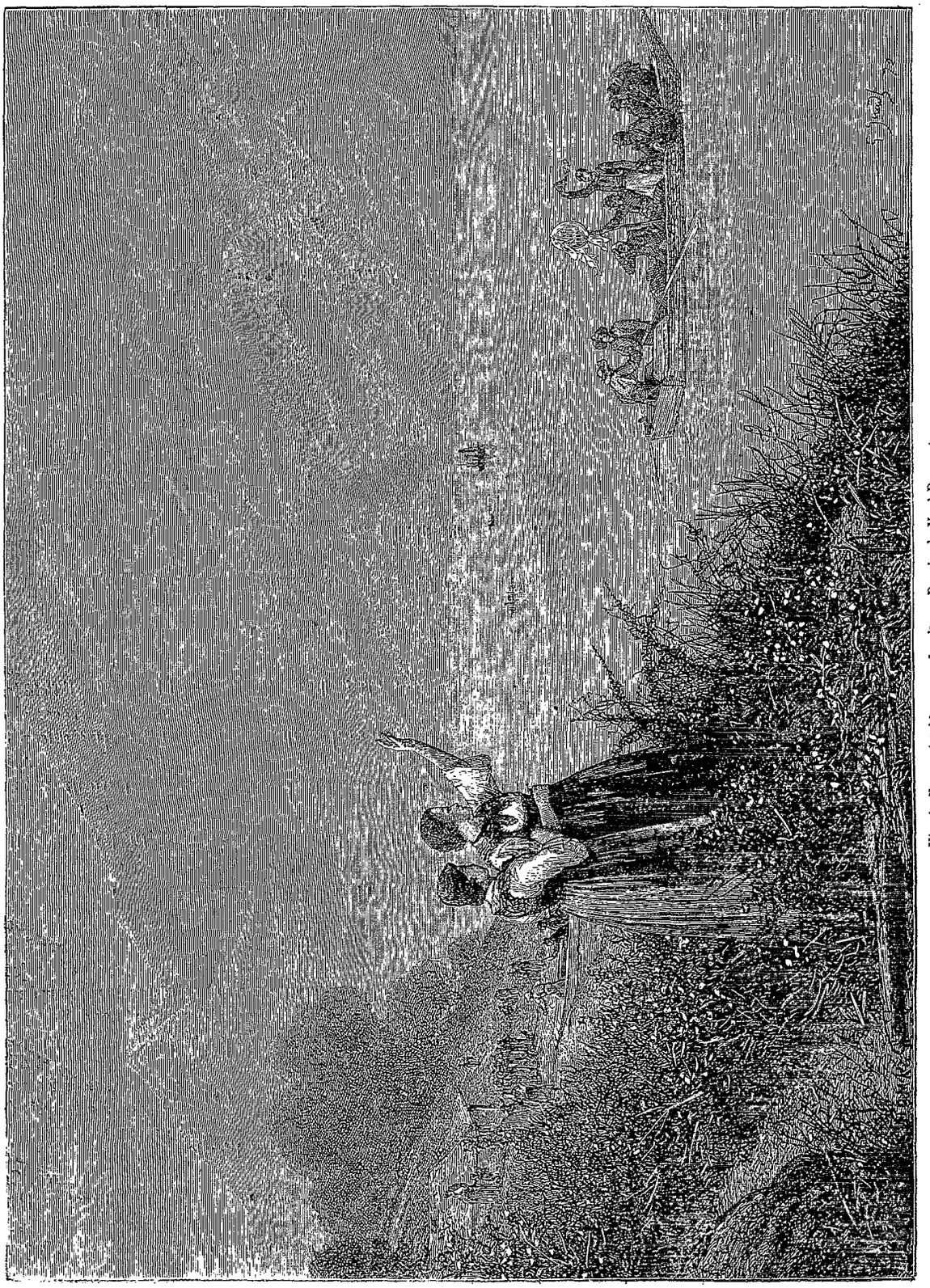
— Oui, les plus grands ennemis des Français, ce sont les Français. Je vois chez nous des journaux qui ne vous sont pas favorables, surtout ceux des cantons allemands; croyez-moi, il n'y en a pas qui disent plus de mal de vous que vous-mêmes. Vous êtes des gens étonnants. Quand vous êtes dans la prospérité, vous êtes insupportables avec votre vanité. Il n'y a que la France par-ci, et la France par-là! Alors les autres peuples se disent : « Eh bien! nous autres, nous sommes donc des chiens! » Et, pour maintenir l'équilibre européen, il faut bien que l'on dise pis que pendre de vous. Bon! aujourd'hui vous voilà malheureux. Que disent vos journaux? « Tout est perdu! La France ne s'en relèvera jamais. » Eh! morbleu, elle a été plus bas que cela, et il me semble qu'elle s'en est relevée! Alors, il faut bien que les étrangers, pour faire contre-poids, vous disent : « Mais, mes bons amis, vous n'êtes pas perdus; mais vous vous en relèverez, si toutefois vous voulez vous en donner la peine. » Mais la France... pardon, je suis neutre, et je n'en dois pas dire davantage. Ceci même doit rester entre nous; pas un mot de tout cela si vous écrivez à vos familles; et, en tous cas, ne mettez pas mon nom. Diable! que diraient le grand conseil et les puissances européennes?

Les femmes, je l'ai dit, passaient volontiers par-dessus la tête du grand conseil et des puissances européennes pour en appeler directement aux principes éternels de l'humanité et de la justice. Avec cette pitié qui n'est jamais blessante, avec ce tact délicat qu'elles trouvent toutes au fond d'un cœur généreux, elles jugeaient par des mots simples et profonds les vainqueurs et les vaincus de la dernière lutte.

Quelquefois, à la veillée, il y avait autour de la lampe une nombreuse société venue des fermes voisines. Le patriarche, pour éviter d'être compromis aux yeux du grand conseil et des puissances européennes, s'enveloppait discrètement dans les nuages de sa grosse pipe. Invisible et présent, il écoutait tout ce qui se disait; il n'osait pas approuver en si nombreuse compagnie, mais il en avait grande envie, comme il me l'a avoué depuis.

Un jour, sa femme avait dit quelque chose de particulièrement touchant. Le zouave, d'ordinaire réservé et silencieux, se leva de son escabeau, marcha droit à elle, et, lui prenant la main dans les deux siennes, lui dit d'une voix émue :

— Vous, vous êtes une brave femme !



Vive la France ! tableau par Jundt. — Dessin de Van' Dargent.

— Pour ça, c'est vrai, dit gravement une voix qui sortait du nuage.

VII

Enfin l'ordre du départ arriva. Quelles émotions ! C'était par une belle matinée de printemps ; le soleil s'était levé au milieu d'une sorte de buée lumineuse et transparente qui enveloppait le lac et les montagnes d'une véritable lumière d'apothéose. Je regrettais sincèrement mes hôtes, qui s'étaient montrés si bons et si compatissants ; mais j'allais revoir mon pays que j'aimais dix fois plus depuis que je l'avais vu si malheureux ! Mes parents m'attendaient avec impatience : j'étais sûr de les revoir avant

quarante-huit heures. Cette douce lumière du matin me mettait la joie au cœur, et j'éprouvais une sorte d'ivresse à l'idée que cette horrible guerre était finie; que ma patrie vivait encore; que si elle était mutilée, ce n'était peut-être pas pour toujours; que les étrangers eux-mêmes avaient foi dans son avenir et salueraient sa renaissance! Le patriarche, si prudent d'habitude, était devenu ce matin-là tout à fait démonstratif. Il m'avait affirmé devant trois notables que la France avait toutes ses sympathies. Les notables avaient opiné du bonnet; l'un d'eux avait même proposé de nous conduire jusqu'au bord du lac, où nous devions nous embarquer.

La femme du patriarche pleurait, et moi je pleurais aussi, mais avec quelle joie intense, avec quelle plénitude de cœur!

— Madame Reybaz, lui dis-je, madame Reybaz, si vous saviez quel bien vous nous avez fait, vous et votre cher pays! Nous sommes arrivés ici le désespoir dans l'âme et doutant de tout; nous repartons heureux, forts, préparés aux luttes de l'avenir, quelles qu'elles soient!

Je donnai une cordiale poignée de mains à Babéli, une autre à Annéli, beaucoup d'autres aux amies de Babéli et d'Annéli, qui toutes nous souhaitèrent bon courage et bon espoir. — Alors, sans me retourner, je sautai dans la barque, et je me mis à contempler les montagnes qu'on entrevoyait comme à travers une légère gaze d'argent, de peur de pleurer encore si je revoyais leurs chers visages à tous.

Quand nous fûmes à une bonne distance, je regardai la rive que nous avions quittée. Tous les gens du pays, éparpillés par groupes pittoresques, étaient venus faire leurs adieux à leurs hôtes d'un jour.

Tout à coup un de mes camarades hissa une sorte d'écusson sur lequel étaient écrits ces mots : Vive la France! Le zouave se leva et se découvrit pour saluer. Ce fut comme un signal. Le patriarche, ôtant son chapeau et l'agitant en l'air, cria à la barbe du conseil : Vive la France! Les femmes nous firent des signes d'adieu, et nous, nous nous mîmes à crier en chœur : Vive la Suisse!

NOTES SUR LE JAPON ET LES JAPONAIS.

Fin. — Voy. p. 321 et suiv.

PEINTURE.

La peinture japonaise s'occupe du ciel, de l'enfer, de la terre, des créatures animées et inanimées. La théogonie indienne, en passant des bords du Gange en Chine, de Chine en Corée, de Corée au Japon, a laissé en route une partie de ses terreurs et s'est accommodée au génie de ce peuple enfant, qui aime à rire et à pleurer en même temps. De plus, le temps a marché.

On fabrique et on vend, à raison d'un demi-tempo, quantité d'images de dieux courroucés, aux visages rouges ou verts, assis sur un dragon, vomissant des flammes, brandissant leurs sabres, se livrant des combats à outrance. Mais les gens à tunique de taffetas, surtout les lettrés, en font fi. J'ai pu m'en convaincre plus d'une fois en bouquinant à Yedo et à Yokohama (1). Laissons donc de côté le ciel et l'enfer, ou plutôt le purgatoire, car le bouddhisme n'admet pas de peines éternelles. Passons à la vie actuelle, à l'art de la peinture, telle qu'elle s'exerce aujourd'hui, sans exclure les vieux tableaux que j'ai vus et dont aucun ne m'a semblé antérieur au dix-septième siècle. Tout ce que j'ai dit des sculpteurs s'applique aux peintres, avec cette nuance que, chez ces derniers, l'*humour* dispose d'un champ plus vaste et s'ingénie à étendre son règne. Mais là aussi l'exagération et le goût de la contorsion sont contenus par le respect de la vérité et le désir évident de copier la nature.

(1) Hübner, *Promenade autour du monde.*

Il est un point que je ne puis passer sous silence. On pense généralement en Europe que la perspective n'est pas connue des artistes japonais. J'ai vu et j'ai mentionné plus haut de petits chefs-d'œuvre, trois tableaux anciens de l'époque de Taïko-Sama, qui constatent le contraire. Comment croire que des artistes si habiles à reproduire et à copier exactement la nature n'aient pas d'yeux pour les effets que produit la distance? C'est inadmissible. Pour ma part, je pense que le peintre japonais s'écarte volontairement des règles de la perspective. Chez nous, l'art s'est mis au service de l'Église, de l'État, du monde riche et élégant, et des classes aisées. Ici, le peintre travaille pour tout le monde; il veut et doit être compris du peuple. Or, le peuple de tous les pays s'entend fort peu à la perspective. De la part de l'artiste comme de son public, la perspective suppose et exige un certain travail mental et une certaine culture d'esprit. Mettez sous les yeux d'un paysan une vue de son village, la fontaine, le quinconce, et, au-dessus, la flèche du clocher. Le paysan, tout ahuri, aura de la peine à reconnaître ce qu'on lui montre, et il sera mécontent de ne pas voir figurer dans ce tableau l'église tout entière, la mairie, tel ou tel édifice qui fait la gloire des habitants. Vous avez beau lui expliquer que cela est impossible, puisque ces objets sont cachés par les arbres et par la fontaine; il n'en sera pas moins choqué. Maintenant, pour satisfaire ce brave homme, montez sur un point culminant : de là vous découvrez tout le village; vous pouvez en réunir sur votre toile ou sur votre papier les principaux édifices. Mais gardez-vous bien de les représenter tels que vous les voyez, c'est-à-dire à vue d'oiseau; le villageois ne comprendrait rien au raccourci des objets. Il faut donc, pour le satisfaire, mettre de côté les règles de la perspective. Cela est encore plus nécessaire dans les intérieurs, si goûtés du public japonais, car ici l'artiste doit réunir dans un petit espace plusieurs groupes de personnes, et, à moins de les peindre de haut, l'un masquera l'autre. Cette explication n'est qu'une hypothèse, et c'est comme telle que je la consigne dans mon journal. Mais j'affirme que les peintres japonais connaissent ou ont connu la perspective.

Il y a la peinture d'histoire, de paysage et d'éventail. Quant aux objets laqués et aux vases de porcelaine moderne, ils n'ont plus aucun titre à être rangés parmi les productions de l'art. La peinture d'histoire, ou des sujets mythologiques qui ont été appréciés plus haut, perpétue, selon les formes traditionnelles, des faits et des événements connus du peuple. Viennent ensuite les illustrations des romans à la mode. Un grand nombre de tableaux et d'images ne contiennent qu'une tête ou une figure de femme. Ce sont toujours des portraits. Il ne viendra à l'esprit de personne de commander qu'on lui peigne une figure de femme rien que pour sa beauté. Ces tableaux, comme les vieux laques, passent quelquefois dans le commerce. On peut les acheter par occasion, mais ils ne doivent pas leur origine au culte de la beauté abstraite, à un sentiment artistique; ils la doivent à des relations et à des motifs personnels.

La peinture d'éventail mérite une attention particulière, car ses produits se répandent dans toutes les classes de la nation, depuis le mikado jusqu'aux pauvres koulis. C'est une industrie, mais c'est aussi un art, où se retrouvent quelques-uns des signes caractéristiques de la statuaire et de la peinture japonaises. Le bon marché en est la première condition. S'il y a des éventails de grand prix, je n'en ai pas vu. Les éventails sculptés en ivoire, que

parfois en Europe on fait passer pour japonais, viennent de Chine. Les images peintes sur papier, qui se vendent à des prix minimes, représentent toutes sortes de sujets : des scènes de roman, le Fujiayama, les plantes et les arbres du Japon, les quatre saisons, les travaux des cultivateurs, les temples de Yedo et de Kiyôto, les plans de ces villes, et autres motifs divers.

C'est tout naturellement avec ces images que l'on couvre les éventails. Mais il est d'autres sujets excessivement simples, fort gracieux, qui excitent la curiosité et frappent l'esprit par le contraste entre l'exiguïté de l'objet principal et l'immensité qui lui sert de fond et de cadre. Par exemple, une cigogne tenant un poisson dans son bec. Elle rase les vagues de la mer dont l'horizon se dérobe à la vue, ce qui augmente l'impression de l'infini. Autre éventail : le ciel étoilé, ou le ciel sombre avec le soleil couchant d'un côté, et la lune qui se lève de l'autre ; un, deux ou trois petits oiseaux s'envolent ; on se demande où ils vont. L'effet est toujours celui de la curiosité mêlée à une sorte d'inquiétude, et il est produit avec les éléments les plus simples : un petit morceau de papier triangulaire, de l'encre de Chine, tout au plus trois ou quatre couleurs. Ajoutez que ces petits chefs-d'œuvre se vendent pour quelques centimes. J'ai donc raison de dire que l'art pénètre dans le peuple.

On a déjà vu qu'il est cultivé par des classes élevées, et qu'on trouve des artistes parmi les femmes ; mais j'ai fait remarquer qu'il y a là plutôt un simple jeu de l'esprit, où l'on emploie certains motifs appris par cœur et variés selon les inspirations du moment. Je ne crois pas me tromper en pensant que les motifs qui défrayent ici l'art moderne, sauf quelques grotesques représentations de poteaux de télégraphe, de locomotives, d'étrangers en costume européen et avec des favoris roux, appartiennent au passé. Aujourd'hui on n'invente plus. Ce don semble épuisé, signe caractéristique de la décadence. Au reste, pour constater cet amoindrissement, on n'a qu'à comparer ce qui se fait aujourd'hui avec les produits de l'art ancien, dont les plus beaux se trouvent évidemment en Europe, où ils ont été envoyés par les Hollandais. Les Japonais eux-mêmes reconnaissent le fait ; mais l'explication qu'ils en donnent est superficielle comme eux. Les gens riches, disent-ils, ne payent plus comme autrefois. Pour vivre, l'artiste doit produire beaucoup, et par conséquent travailler vite. Il n'a plus le temps de bien faire. Si cela était vrai, ce serait la suite, non la cause, de la décadence. Les amateurs payent encore très-cher ; la preuve en est dans le prix élevé des belles choses que l'on a faites à Kiyôto. Mais la vérité, c'est que les gens riches n'aiment pas à acheter des œuvres médiocres au même prix que donnaient leurs pères pour des chefs-d'œuvre. Partout on cherche le nouveau, et les artistes d'aujourd'hui ne savent que reproduire, et encore imparfaitement, les vieilles formes dont on commence à se lasser. Ce qui s'est conservé, c'est un don que le ciel seul peut donner : le goût et le *comme il faut parfait* dans les petites choses.

Il n'y a au Japon ni ateliers, ni académies, ni marchands de tableaux. Il paraît que l'art se transmet dans les mêmes familles de père en fils. De là son caractère stéréotypé. Ordinairement l'amateur qui fait une commande appelle l'artiste, lui paye trois ou cinq rios (dix-huit à trente francs) par mois, le loge et le nourrit pendant tout le temps de son travail, et en retour attend de lui un certain nombre de tableaux qui, exécutés sur de la soie ou du papier, se conservent roulés, ou bien collés sur des baguettes de bambou et suspendus dans la niche ou sur la partie immobile de la cloison de l'appartement d'honneur.

CONTRE L'HUMEUR CHAGRINE.

Essayons d'indiquer quelques remèdes contre la manie trop ingénieuse et trop variée qu'ont les hommes de se créer des tourments.

Combien de déceptions ne pourrions-nous pas nous éviter, par exemple, par la ferme et habituelle conviction qu'il ne peut exister ici-bas de bien sans mélange. Souvent, après avoir pris librement une décision, on se complaît à passer en revue des raisons innombrables pour la regretter. Voici un homme qui n'avait sous les yeux que du blanc et du vert ; il se reproche de n'avoir pas choisi le blanc. S'il avait choisi le blanc, ne regretterait-il pas le vert ?

Shenstone retrace avec vérité cette situation d'esprit : « Nous sommes dans l'indécision sur le choix d'une carrière. Nous en prenons enfin une, non sans conserver quelque doute et une certaine inclination pour une autre. Nous découvrons bientôt que celle que nous avons choisie répond faiblement à notre attente, ce qui arrive ordinairement à peu près en toutes choses dans ce monde. Par suite, nous nous repentons de notre décision ; nous nous figurons que le bonheur était dans la voie que nous avons négligée : nous voilà en proie à un malaise moral qui durera peut-être toute notre vie. Cependant, en y songeant bien, nous devrions nous dire qu'il est possible que nous n'eussions pas été plus malheureux ; mais qu'il est fort possible aussi que nous ne l'eussions pas été moins en prenant une détermination différente. »

Une des causes fréquentes de malaise moral vient aussi d'une trop grande sensibilité à l'égard de l'opinion du monde. Il est sage d'émousser un peu cette sensibilité. Il faut nous demander d'abord s'il y aura aucun rapport entre nos actions et le jugement qu'on portera sur elles, et si, d'ailleurs, elles seront même l'objet d'un jugement quelconque. Il est des personnes malheureuses qui semblent toujours se croire isolées sur un théâtre, avec le monde entier pour spectateur, tandis qu'en réalité elles ne jouent leur pauvre rôle humain que dans une salle vide. Elles se persuadent qu'elles sont le sujet particulier de toutes les conversations. Si elles ne peuvent s'empêcher d'entendre des dialogues imaginaires sur leur compte, ne pourraient-elles pas du moins, par un autre tour d'esprit, se plaire à n'entendre dire d'elles que du bien ?

Mais supposons que ce ne soit pas un pur effet de l'imagination, et que nous soyons en réalité en butte à quelque blâme immérité. Qu'en adviendra-t-il ? Comme on le dit souvent avec raison, si la calomnie est injuste, elle ne nous atteint pas ; sommes-nous innocents, elle ne doit donc pas plus nous chagriner que si elle s'adressait à quelque personne inconnue. On répondra que ce jugement erroné porté sur nous pourra être accepté par ceux dont la bonne opinion nous est précieuse. Voilà, en effet, un mal véritable, et le meilleur moyen de le combattre est de chercher à se rendre exactement compte de sa nature et de sa portée. Mesurons-le par le dommage positif qui en résultera pour nous. Ne permettons pas à notre imagination d'évoquer à tout propos des fantômes tels que la censure et l'inimitié universelles. Puis reconnaissons sincèrement qu'il est difficile que nous n'ayons pas à nous en prendre un peu à nous-mêmes, si la calomnie est acceptée comme une vérité par ceux qui nous connaissent le mieux et dont l'affection nous est acquise. Au sein de leur amitié, où il nous est doux de trouver un refuge, aucune flèche empoisonnée ne devrait jamais arriver jusqu'à nous. Quant aux autres, et pour ce qui est du tort qu'on nous fait dans l'estime du monde, c'est simplement malencontreux, et il n'est ni sage ni digne de pousser là-dessus de grandes lamentations.

Avec un peu de réflexion, nous éviterons quelquefois de nous chagriner de ce qu'on ne nous aura point témoigné la reconnaissance à laquelle nous devions nous attendre. Si nous voulions bien proportionner les sentiments de gratitude sur lesquels nous croyons avoir le droit de compter à la somme de bienveillance que nous avons véritablement dépensée, nous n'aurions pas toujours grand sujet de taxer d'ingratitude le genre humain. Beaucoup de personnes ont l'habitude d'attribuer aux services qu'elles ont rendus une valeur si exagérée, qu'il y a peu de chances pour qu'elles soient jamais satisfaites des sentiments qu'on leur exprimera en retour, quelque suffisants qu'ils puissent être en réalité. De plus, il arrive fréquemment qu'on demande à la reconnaissance ce que l'affection seule peut donner.

Le cœur a besoin de sympathie, et nous avons tous soif de sentir nos talents et nos travaux justement appréciés. Mais ce désir peut devenir maladif, s'il n'est constamment combattu par de calmes réflexions sur sa vanité ou par le souvenir des autres motifs bien plus élevés qui doivent diriger notre vie. L'homme qui mesure son mérite à l'opinion du prochain, et qui ne recherche pour récompense de ses labeurs que la louange, est, il faut l'avouer, dans un état de faiblesse morale digne de compassion.

Il n'est pas de bonheur qui ne se fonde sur la réalité. Combien ne nous exposons-nous pas à souffrir vainement si nous voulons paraître autres que nous ne sommes, qu'il s'agisse de richesses, de position sociale ou de réputation scientifique. Le masque qu'on se met ainsi sur le visage ne peut tarder à être un instrument de torture.

Il n'est pas de secours plus efficace pour écarter de nous les chagrins inutiles que d'avoir toujours un but à poursuivre à nos heures de loisir. L'existence de bien des personnes est une alternative entre une activité absorbante et une indolente apathie. Elles s'épuisent de fatigue ou elles se croisent les bras. La moitié de leur vie est incessamment affairée ; l'autre est oisive, sans être un repos véritable. Chacun de nous doit toujours avoir à sa portée quelque occupation facile où il puisse se réfugier avec joie à ses moments de liberté.

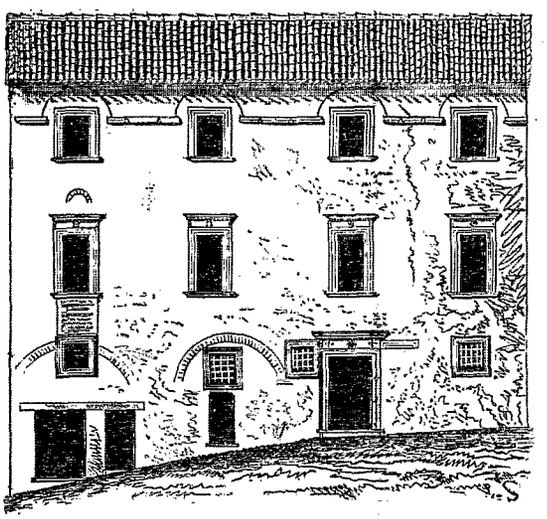
Or, si l'intelligence a besoin d'un aliment continuel, comment n'en serait-il pas de même et à plus forte raison dans l'ordre des sentiments? Soyons persuadés que l'oisiveté la plus fatale est celle du cœur. L'homme fatigué de vivre n'aime point comme il le devrait ses semblables.

Nous ne pouvons espérer aucune sorte de satisfaction complète si nous attachons à tous les événements de notre vie l'extrême importance que nous sommes trop souvent disposés à leur accorder. Beaucoup de personnes sont malheureuses dès que leurs moindres petits projets ne s'accomplissent pas selon leurs désirs ; il faut absolument que tout aille à leur souhait. Le monde extérieur est, pour un grand nombre d'entre elles, le seul qui ait de la réalité, et, comme elles y ont en quelque sorte élu domicile, elles entendent bien qu'il s'arrange toujours à leur guise. Dans tout ce qu'elles entreprennent, elles éprouvent l'inquiétude du joueur, au lieu du calme de celui qui agit utilement. C'est du succès ou de l'échec de leurs efforts, et non du mobile qui les pousse, qu'elles se préoccupent le plus vivement. « Dans cent ans d'ici, qu'importeront ces petites choses? » leur dit le philosophe ancien en promenant sur elles un regard indifférent. Le chrétien, d'autre part, les exhorte à mesurer en vue d'un autre monde leurs craintes et leurs espérances. Mais les personnes dont nous parlons persistent à rester plongées tout entières dans la vie actuelle, qui ne leur saurait assurer cependant que peu de jouissances. Elles continuent à faire des projets, à s'agiter et à se lamenter, jusqu'à ce que quelque événement, — celui qui de tous leurs soucis les avait le moins inquiétées, — les emporte, elles et leurs chimères, de la face du monde.

Ces moyens que nous indiquons contre l'humeur chagrine sont, pour la plupart, relativement superficiels, et, quoique nous pensions qu'ils puissent être quelquefois efficaces, nous reconnaissons volontiers qu'il y a dans la nature humaine des recoins où ils sont nécessairement sans vertu. Les païens eux-mêmes avaient coutume de chercher des remèdes plus puissants. Ils ne pouvaient se passer de quelque grande idée pour se reposer sur elle, de quelque chose qui apaisât la fièvre de l'âme, de quelque mystère originel servant à expliquer les misères de la vie. Telle était leur idée de la nécessité, qui produisit le système des épicuriens et des stoïciens. Le christianisme repose sur d'autres bases. La foi à la bonté divine et la croyance dans un autre monde, qui sont nos plus grands secours dans les profondes douleurs, ne devraient-elles pas suffire à nous soutenir contre ce courant inférieur de vexations dont la vie la plus simple ne saurait être exempte? (1)

LA MAISON DE RAPHAEL, A URBIN.

Il existe à Urbin une Académie spécialement fondée en l'honneur de la mémoire de Raphaël : c'est la *regia Accademia Raffaello*. Elle publie, depuis cinq ans, un journal officiel intitulé le *Raffaello;* c'est à un numéro de cette feuille que nous empruntons la gravure de la maison de l'immortel artiste, et quelques lignes qui, nous l'espérons, intéresseront plus d'un de nos lecteurs.



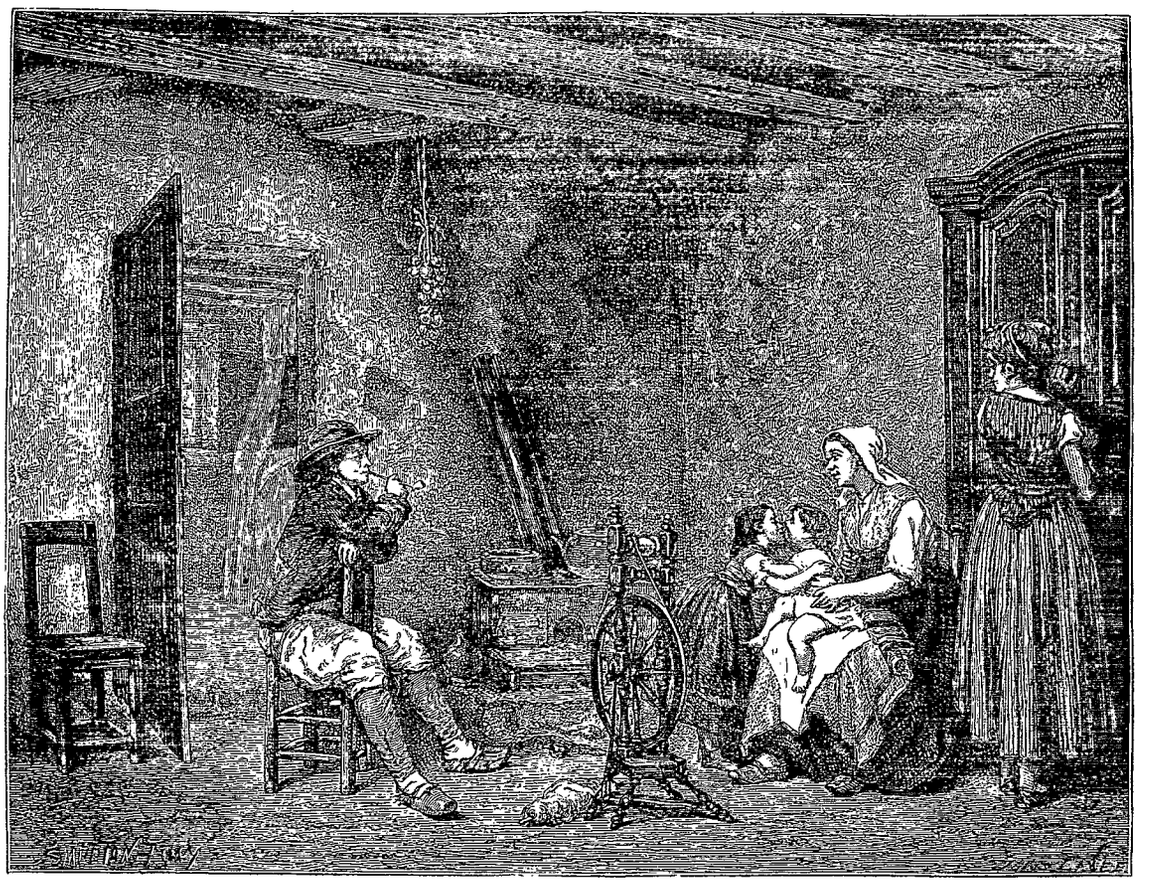
Maison de Raphaël, à Urbin.

L'Académie avait depuis longtemps le désir d'acquérir la maison où Raphaël est né, en 1483, et qui appartenait à M. Pier Giuseppe Albini. Elle ouvrit une souscription qui s'éleva au chiffre de 17 674 livres 75. Ce n'était pas suffisant. Un Anglais, M. Morris Moore, offrit, au mois d'avril dernier, pour compléter la somme, 5 000 livres. Le 6 de ce même mois, le contrat de vente fut signé à quatre heures et demie, dans la chambre où est né Raphaël. L'Académie témoigna sa reconnaissance à M. Morris Moore en lui décernant un diplôme d'académicien avec une médaille d'or, et en décidant qu'il serait logé dans la maison de Raphaël toutes les fois qu'il viendrait à Urbin. Une nouvelle souscription a été ouverte pour réparer cette maison et en faire un musée d'art dédié à Raphaël.

(1) Traduit librement de l'excellent petit livre attribué à Helps et intitulé : *Essays written in the intervals of business* (Essais écrits dans les intervalles du travail).

LA PETITE FAMILLE.

YVONNE TROENNEC.



Salon de 1872. Peinture. — La Petite Famille, par Caille. — Dessin de Jules Lavée.

I

Lorsque j'entrai dans la petite salle du cabaret... Au fait, je ne veux pas qu'on prenne mauvaise opinion de moi et qu'on s'imagine que je fais mes galeries d'une salle de cabaret. Le cabaret dont je parle était en même temps la seule auberge du petit village où je venais tous les ans faire des études de types et de costumes bretons. J'y avais une chambre attitrée. Cette chambre était triste en sa qualité de chambre d'auberge, et un peu sale en sa qualité de chambre bretonne. J'y entrais pour dormir, parce qu'il faut bien dormir à couvert, et je la quittais aussitôt que j'étais réveillé.

Ce soir-là, ma promenade quotidienne de l'après-souper avait été coupée par la pluie, qui continuait de tomber avec acharnement. Je ne pouvais décemment me coucher à huit heures ; voilà pourquoi j'allai chercher un refuge dans la salle commune.

Lorsque j'y entrai, une douzaine de pipes bretonnes en pleine activité travaillaient à rendre l'atmosphère aussi lourde et aussi nauséabonde que possible. Une douzaine de nez bretons se plongeaient, à intervalles inégaux, dans des pichets de cidre d'une capacité respectable. Une douzaine de langues bretonnes discutaient bruyamment le récent mariage de Louis Troënnec.

La plupart des habitués, célibataires endurcis, daubaient le nouveau ménage.

Comme tout le monde me connaissait, personne ne se dérangea ; l'on se contenta de me faire une petite place. Les critiques continuèrent avec une aigreur égale à celle du cidre, que l'on me servit dans un pichet ébréché. Je pensai, non sans vraisemblance, que ce pichet avait été écorné, un jour de foire, sur quelque tête bretonne.

II

Tous les buveurs (y compris le cabaretier, qui prêchait d'exemple et pouvait passer pour un buveur remarquable) s'accordaient à blâmer ce mariage. Après avoir ouï bien des criailleries et du rabâchage, je remarquai que chacun avait une raison particulière d'en être mécontent. Cela me mit en garde, et me jeta dès le début dans le parti des jeunes mariés.

— Se marier si jeune ! criait un vieux garçon qui louchait d'une façon déplaisante.

— Il n'est jamais trop tôt pour bien faire ! lui dis-je afin de l'exciter.

Il haussa les épaules, suça à quatre ou cinq reprises le tuyau de sa pipe, et dit d'un ton maussade :

— Il est toujours trop tôt pour faire une sottise !

En regardant le vieux garçon louche, je ne pus m'empêcher de songer au renard qui trouve les raisins trop verts. Si quelque autre renard, plus habile vendangeur que le premier, eût fini par attraper les raisins, son camarade, sans nul doute, l'aurait accusé d'avoir fait une sottise.

— Une fille sans le sou ! grommelait le vieux Leleux en regardant d'un œil défiant le fond de son pichet vide.

Le père Leleux avait des écus cachés quelque part : on

le savait; néanmoins, personne ne se pressait de débarrasser le bonhomme de ses écus en lui demandant la main de sa fille. Les écus auraient pu tenter quelque amateur; mais la fille était si revêche!

— Mais, insinuai-je, Louis non plus n'avait pas le sou.

— Raison de plus pour aller du côté où il y a du bien, dit le bonhomme en tendant son pichet pour le faire remplir.

Je supposai, avec quelque vraisemblance, que maître Leleux avait eu des vues particulières sur Troënnec. Je sus très-bon gré à Yvonne (c'était le nom de Mme Troënnec) de l'avoir emporté, quoique pauvre, sur les écus du père Leleux.

III

— Une femme qui le mène! dit à son tour le cabaretier, furieux d'avoir perdu, en perdant Louis, une de ses meilleures pratiques.

— Alors, il ne vient plus?

— Jamais! jamais! Monsieur, beugla mon hôte avec un attendrissement d'ivrogne. Un si joli buveur! Vous souvenez-vous, vous autres, comme on riait autrefois? Le cidre n'avait pas le temps de se piquer dans le tonneau, ni le vin non plus. Il boit de l'eau maintenant; voilà un joli exemple!

— Ainsi, dis-je en prenant un air de profonde commisération, ces pauvres gens ne boivent que de l'eau?

— Est-ce qu'on sait ce qui se passe chez eux? Puisque je vous dis qu'elle le mène. Elle lui ferait boire de l'eau que cela ne m'étonnerait pas; mais, en tout cas, c'est par pure méchanceté. Ce gueux de Louis gagne de l'argent; il est fort, adroit, et pas bête. Il en a toujours gagné; mais, dans ce temps-là, il connaissait les bons coins, et savait où le dépenser.

Je sus le plus grand gré à Yvonne d'avoir corrigé son mari de l'habitude d'aller au cabaret et de l'avoir rendu économe. Ce devait être une femme courageuse, aimante et adroite, pour avoir osé l'épouser, pour avoir espéré de le corriger, et pour y avoir si bien réussi.

IV

— Allons! dis-je en riant et en résumant d'un mot toutes les critiques que je venais d'entendre, Yvonne est une vilaine femme!

— Qui est-ce qui a osé dire cela? cria, en se dressant sur ses jambes mal affermies, un grand adolescent à longue chevelure pendante.

Épuisé par l'énergie qu'il avait déployée, il se rassit sans attendre la réponse, mit ses bras sur la table, sa tête sur ses bras, et recommença son somme si brusquement interrompu. Il était vêtu comme le sont les fermiers riches du pays. Il avait de la chenille à son chapeau, et portait, les uns par-dessus les autres, je ne sais combien de gilets.

Comme je le regardais avec surprise, mon voisin me toucha le coude, et me dit en confidence, derrière sa main :

— C'est comme cela tous les soirs. Il l'avait demandée pour femme : elle n'a pas voulu de lui; cependant ses parents ont de quoi. Ce sont ces gens qui exploitent la métairie de Pierre-Levée. Cela lui a donné un coup; il s'est mis à boire. Mais cela ne lui réussit guère, ajouta-t-il avec le dédain d'un buveur émérite.

Cette révélation nouvelle ne fit qu'accroître mon estime pour Yvonne.

Quand il fut temps de se séparer, chacun tira de son côté. Ce fut le père Leleux qui se chargea de reconduire l'héritier présomptif de la Pierre-Levée. Agissait-il ainsi par pure charité? Il est permis d'en douter, car il n'était pas dans ses habitudes de se montrer charitable. Peut-être voyait-il, dans ses rêves d'avenir, l'adolescent chevelu conduisant à l'autel une certaine personne revêche qui lui tenait de près.

V

Il est difficile d'entendre beaucoup parler d'une personne sans se faire involontairement une idée de son extérieur et de sa physionomie. Je connaissais Louis Troënnec depuis longtemps; mais je ne connaissais pas Yvonne. Louis était pour moi l'idéal du beau Breton. Il avait les traits fins, délicats et fermes à la fois. J'avais toujours pensé qu'il se tirerait un jour ou l'autre de la société dans laquelle il vivait, et qui n'était pas digne de lui.

Je me représentais, par analogie, Yvonne comme une personne assez grande, avec des traits bien accentués et beaux comme ceux de son mari. Il était évident pour moi qu'elle devait être belle, et que ses yeux devaient avoir une expression particulière. Cette image s'était formée dans mon esprit, sans la participation de ma volonté, à mesure que j'entendais parler d'elle.

Je n'eus pas le temps de vérifier si mes conjectures étaient justes. Quelques jours après, une affaire importante me rappelait à Paris.

A l'Exposition de peinture qui suivit, les *critiques d'art* me reprochèrent d'abuser de la Bretagne et des Bretons. Je pris l'avertissement en bonne part, et, pendant cinq ou six ans de suite, je passai mes vacances en Suisse, dans le nord de l'Italie, dans les Pyrénées. Au milieu de toutes mes préoccupations, le ménage Troënnec m'était complétement sorti de la mémoire

VI

Les critiques d'art ayant insinué que mes Basques ne valaient pas mes Bretons d'autrefois, je revins de grand cœur à mes Bretons. Je descendis tout droit à mon ancien logement. Il y avait toujours des buveurs dans la salle, mais ce n'étaient plus les mêmes. Le cabaretier, dont les facultés intellectuelles me parurent avoir singulièrement baissé depuis la dernière fois, me dit que Troënnec faisait bien ses affaires; c'est tout ce que j'en pus tirer. J'appris que l'adolescent chevelu avait été épousé par la fille revêche, et que la vie était devenue un fardeau pour cet infortuné. Je trouvai là matière à philosopher sur les mariages d'argent.

Dès le lendemain, je me mis à l'œuvre. J'étais en train de faire, sous un soleil ardent, une étude d'après un bloc de granit d'un ton admirable. Mais bientôt la chaleur devint accablante; une vapeur dansait au-dessus des sillons; dans le lointain, les sauterelles criaient à se rompre la tête; les cosses des ajoncs éclataient avec un bruit sec. Il y avait à la surface de la lande un grand bourdonnement qui vous enveloppait et vous assoupissait.

Je pliai bagage, et je me réfugiai à l'ombre d'un bouquet de chênes pour faire de là quelques études de seconds plans. Quand je commençai à dessiner, les rayons du soleil faisaient étinceler les petites vitres d'une maison de paysan que je n'avais pas encore remarquée.

VII

De l'endroit obscur où je m'étais réfugié, cette maison, qui se détachait en pleine lumière, ne pouvait manquer d'attirer l'attention d'un peintre.

Au moment où j'en esquissais à grands traits la silhouette, qui se détachait sur une masse de nuages argentés, un homme apparut sur le seuil de la petite porte. Du premier coup je reconnus Louis Troënnec. Il regarda la campagne, tira deux ou trois bouffées de sa pipe, et rentra. Aussitôt je quittai mon bouquet de chênes et je me diri-

geai vers la maison. Voilà, me dis-je, l'occasion de connaître enfin la femme de Troënnec. Si elle est aussi belle que je me l'imagine, je la prierai de poser quelques instants. J'ai comme une vague idée que je lui devrai un de mes plus grands succès.

J'arrivai, en franchissant quelques clôtures, jusqu'à la porte, qui était ouverte. Louis, à cheval sur une escabelle, fumait sa pipe avec le laisser-aller d'un homme heureux, en regardant un petit groupe, composé de sa mère et de ses deux enfants. Le plus jeune, à demi nu à cause de la chaleur, était dans les bras de sa grand'mère, que j'aurais pu prendre pour sa mère si je ne l'avais connue d'avance. Sa sœur aînée lui faisait des agaceries. La grand'mère souriait.

Je cherchai aussitôt Yvonne avec une curiosité bien naturelle. Je dois l'avouer franchement, elle était loin de répondre, extérieurement du moins, à l'idéal que je m'en étais formé. Elle était petite, brune, vive, avec des mouvements un peu anguleux. Ses yeux étaient intelligents et respiraient la bonté; mais ils n'étaient pas d'une beauté extraordinaire. Au moment où je franchissais le seuil, elle cherchait quelque chose dans une armoire. Quand elle se tourna de mon côté, j'éprouvai un véritable désappointement.

VIII

Louis ne me reconnut pas tout de suite, ce qui me prouva que les dernières années m'avaient beaucoup changé. Quant à lui, il était resté absolument le même. Comme je lui en faisais compliment, il sourit d'un air grave, et me dit :

— Depuis que vous m'avez vu, Monsieur, je ne puis pas dire que j'aie eu un chagrin sérieux; j'ai eu de la paix et de la joie de tous les côtés.

En disant ces mots, il désignait d'un geste très-éloquent dans sa simplicité sa mère, sa femme et ses enfants.

— Vous me trouvez changé? lui dis-je en riant.

— Beaucoup, me répondit-il avec candeur.

Et il ajouta :

— Vous n'êtes pas marié?

— Non.

Il fit un signe de tête qui disait clairement : Alors cela ne m'étonne pas.

— C'est si bon, reprit-il tout haut, d'avoir une famille à soi; s'il y a un bonheur possible sur la terre, c'est celui-là.

Yvonne rougit, et la mère de Troënnec sourit d'un air de discrète approbation.

— Vous avez raison, lui dis-je; mais avouez que tout le monde n'a pas la main aussi heureuse que vous.

— Peut-être, reprit-il en regardant sa femme qui allait et venait, et vaquait silencieusement à tous les petits devoirs d'une bonne mère de famille.

Il se pencha vers moi, et ajouta d'un ton confidentiel :

— Pas un mot plus haut que l'autre depuis tantôt huit ans. De la gaieté du matin au soir. Un bon sourire quand on part, un bon sourire quand on revient. Bonne comme du pain, et courageuse! Si j'ai un poids sur le cœur, il faut qu'il soit bien lourd pour qu'elle ne me l'ôte pas à force de bonnes paroles. Je ne sais pas où elle prend tout ce qu'elle dit, ni d'où ses idées lui viennent. Elle sait parler aux enfants et s'en faire obéir, comme si elle les ensorcelait. C'est la même chose avec les grandes personnes.

— On ne vous voit plus là-bas? lui dis-je en désignant du doigt le côté du village où était le cabaret.

— Qu'est-ce que j'irais y faire? Tout ce que j'aime est ici; tout ce qui me plaît et me réjouit le cœur est ici. Quand je sors, il me manque quelque chose, et je compte les heures jusqu'au moment de rentrer.

— Les affaires vont bien?

— Comment n'iraient-elles pas bien? Dieu merci, les bras sont forts, et j'ai toujours fait de bonnes journées. Mais sa tête à elle vaut mieux que mes bras. C'est elle qui me donne des idées; c'est elle qui m'a appris l'économie. Je crois que nous pourrons bientôt monter un petit commerce de grains et de fourrages. C'est une idée à elle. Je me connais à ces choses-là, et elle sait tenir des comptes.

Yvonne causait peu, du moins elle parla peu en ma présence; mais tout ce qu'elle dit était sensé, sage, simple, avec un caractère très-remarquable de bonté et de distinction. Si elle était bien différente de l'image que je m'étais faite d'elle, je ne fus pas désappointé cependant, car il y avait en elle quelque chose de supérieur à la beauté. Je ne fus plus surpris de l'attrait mystérieux qu'elle exerçait sur tous ceux qui la connaissaient.

IX

La fréquentation de cette petite ménagère avait élevé l'âme de Troënnec. Elle avait ouvert son cœur et son esprit; elle lui avait fait aimer les jouissances et jusqu'aux sacrifices qui font du foyer domestique quelque chose de béni et de sacré, et de la vie domestique (trop rarement, hélas!) une sorte de paradis sur la terre.

Quand je quittai la ferme, Louis me reconduisit; il avait affaire chez le taillandier.

— Votre mère paraît aimer beaucoup votre femme, lui dis-je.

— J'espère, me répondit-il, que vous ne voyez rien d'étonnant à cela?

— Non, vraiment; mais l'accord n'est pas toujours aussi parfait dans tous les ménages entre la belle-mère et la bru. Ou vous avez été bien habile, ou vous avez été bien heureux de donner une pareille bru à votre mère?

— Je n'ai été ni l'un ni l'autre, me répondit-il en souriant. Je l'ai aimée et acceptée telle que ma mère elle-même me l'a choisie. C'est elle qui a tout fait, et que Dieu la bénisse pour ce qu'elle a fait. Voyez-vous, ajouta-t-il à voix basse, il y a eu un temps où, sans être un malhonnête homme, je ne valais pas grand'chose. Vous le savez bien, puisque vous m'avez connu dans ce temps-là. Il n'y avait qu'un bon sentiment en moi : c'est que j'honorais ma mère, comme cela nous est enseigné dans les commandements de Dieu. Elle a supporté bien des choses de moi; mais elle ne m'a jamais abandonné. Elle a pleuré sur moi, elle a prié pour moi. Elle savait mieux que moi ce qui me convenait et ce qui devait me sauver. Voilà toute la vérité.

Là-dessus, il entra chez son taillandier, et moi je regagnai mon auberge tout pensif.

C'est l'année suivante que j'obtins la grande médaille pour ma *Ménagère bretonne*.

LES PRINCES DU MAY.

Voy. t. VII, 1839, p. 120.

En l'année 1449, les confrères de Sainte-Anne et Saint-Marcel, qui étaient orfévres, eurent la dévotion, nous dit un vieil écrivain, de faire présent d'un arbre vert à Notre-Dame de Paris, le premier jour de mai. Pour cet effet, ils élurent deux d'entre eux, qu'on désigna sous le nom de « princes du may. » Cela se passa ainsi dans la communauté jusqu'en l'année 1481. Bientôt les orfévres ajoutèrent un don plus considérable à celui d'un arbre enjolivé

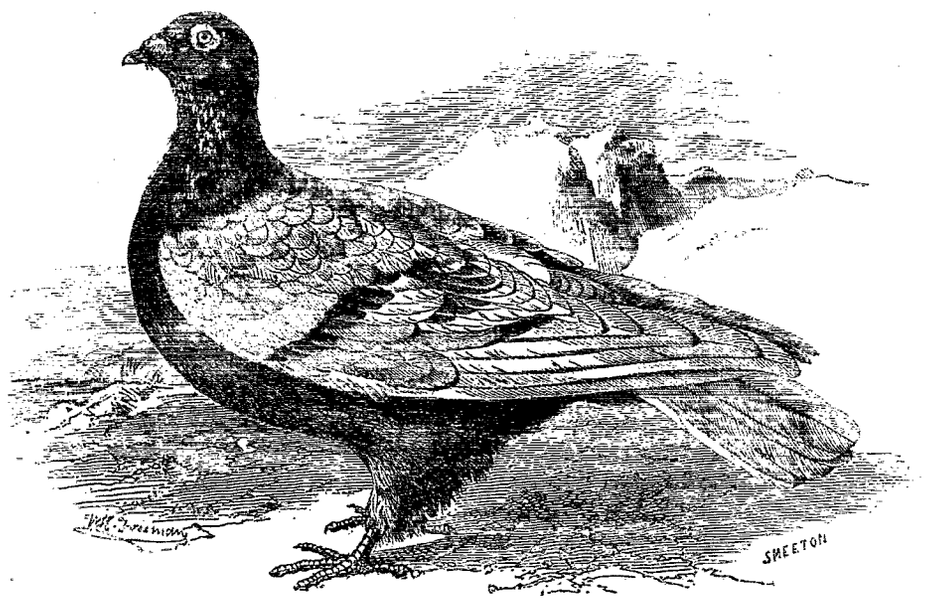
de rubans et de fleurs : ils donnèrent un tabernacle d'argent, exécuté de la façon la plus somptueuse ; plus tard, des tableaux offerts par la confrérie remplacèrent ces dons magnifiques. Florent le Comte donne un aperçu détaillé des tabernacles en argent et des tableaux offerts à diverses époques par la confrérie. (1)

LES PIGEONS VOYAGEURS.

Voy. t. XL, 1872, p. 68.

Comment et en vertu de quelles facultés les pigeons voyageurs, portés au loin, parviennent-ils à retrouver leur domicile de prédilection? Un grand nombre d'hypothèses ont été proposées pour répondre à cette question. — Les uns attribuent cette faculté à l'instinct ; mais ce mot vide de sens est un simple aveu d'ignorance. D'autres prétendent que le pigeon est doué d'une sensibilité dont nous ne pouvons avoir soupçon, et qui lui permet de se guider d'après les différences de densité des diverses couches de l'air qu'il traverse (1). D'autres enfin affirment que la mémoire du pigeon est extraordinaire, qu'il reconnaît les moindres objets qu'il a remarqués à la surface du sol, et que cette faculté, jointe à une vue perçante, lui permet de trouver des points de repère dans les pays qu'il traverse. Cette hypothèse n'explique pas comment l'oiseau messager revient au logis, quand on le transporte, enfermé dans un panier, jusqu'à des localités très-lointaines qui lui sont entièrement inconnues.

L'organisation du pigeon, dit le docteur Chapuis, est celle de tous les oiseaux en général ; c'est en quelque sorte la forme normale et typique de cette classe de vertébrés.



Type du Pigeon voyageur. — Dessin de Mesnel.

Dans la série naturelle des êtres, les pigeons forment le passage des passereaux aux gallinacés ; ils tiennent des premiers par leur vol soutenu, et des seconds par la facilité avec laquelle ils marchent sur la terre.

Notre gravure représente un beau type de pigeons voyageurs ; elle peut donner une idée exacte de la forme gracieuse et robuste tout à la fois de ces messagers ailés.

Sous le rapport de l'ouïe et de la vue, le pigeon est certainement très-bien doué ; mais il ne peut être question que du second de ces sens pour expliquer sa faculté d'orientation, et il est facile de démontrer qu'il ne suffit pas, quelle que soit sa perfection, pour jeter un jour complet sur la solution du problème.

En effet, il est manifeste, par exemple, que, pour de grandes distances, la courbure de la terre est un obstacle invincible à la portée de la vue. Quand un navire s'éloigne en pleine mer, on le voit peu à peu disparaître à l'horizon, où il semble s'enfoncer ; il se trouve véritablement caché derrière une sorte de dôme qui oppose à l'œil une barrière comparable à celle d'une colline. Si l'on s'élève dans l'atmosphère, la portée de la vue angmente, mais elle n'atteint pas encore des distances bien considérables. Ainsi, du sommet du mont Blanc, qui est situé à 4 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, si l'on trace un cercle dont la circonférence passera à Dijon, on aura tout le panorama que l'œil peut embrasser.

En supposant donc que le pigeon puisse s'élever à la hauteur de 4 800 mètres, et en admettant que sa vue ait une portée aussi grande que celle de l'homme aidée des meilleurs instruments d'optique, son horizon dans une direction déterminée ne s'étendrait pas à une distance plus grande que la ligne qui sépare Dijon du sommet du mont Blanc, c'est-à-dire à 52 lieues (de 4 kilomètres). Mais le pigeon, dans le cours de ses pérégrinations, ne soutient pas son vol à cette hauteur ; il s'élève à peine au quart de cette distance, et il est évident que son horizon doit être bien plus restreint.

En concédant même, ajoute le docteur Chapuis, que dans les temps ordinaires son œil pût lui donner une perception claire et distincte des objets situés à 20 ou 25 lieues de distance, on ne saurait raisonnablement soutenir qu'il en soit de même lorsqu'il est éloigné de 250 à 300 lieues de son colombier. — Il semble donc évident que le pigeon est doué de certaines facultés spéciales dont nous sommes incapables de soupçonner le pouvoir. Il faut reconnaître,

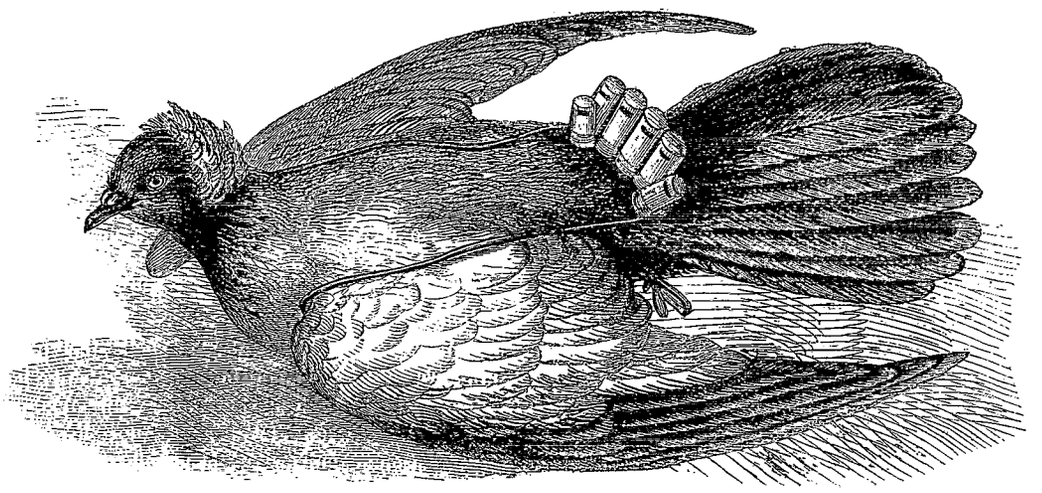
(1) Voy. *Cabinet des singularités d'architecture.*

(1) *Le Pigeon voyageur et son instinct d'orientation*, par T. Chapuis. Verviers, 1868.

d'ailleurs, que ces facultés singulières sont également propres à un très-grand nombre d'animaux.

Les chiens sont très-remarquables sous ce rapport. Une personne habitait une maison de campagne aux environs de Lyon, et avait un chien qui vivait avec elle depuis plusieurs années. Cet animal fut donné à quelqu'un qui demeurait à plus de trente lieues de distance ; il fut emmené en chemin de fer. Vingt-quatre heures après, le chien était revenu à son premier logis.

Les pigeons voyageurs, par l'exercice, par l'entraînement, acquièrent une habitude du voyage qui arrive à être prodigieuse. Certains de ces oiseaux, exercés à revenir au colombier, quand ils étaient lâchés successivement à 20 lieues, 40 lieues du colombier, c'est-à-dire à des distances de plus en plus considérables, ont pu être transportés de Bruxelles à Madrid par chemin de fer, et revenir d'un seul vol de la capitale de l'Espagne à celle de la Belgique. Pour exécuter ces longs voyages, il faut que le pigeon ne soit pas jeune, qu'il ait acquis de l'expérience par des pérégrinations souvent répétées. « Il peut

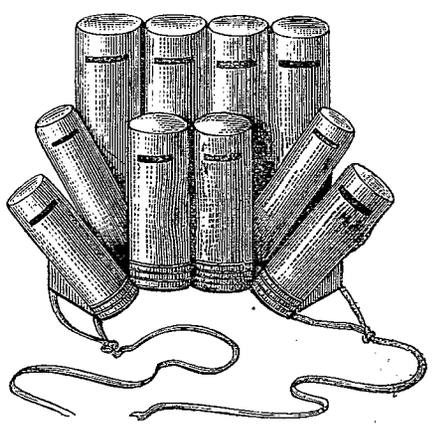


Pigeon chinois avec sifflet. — Dessin de Freeman.

arriver fréquemment, dit M. Chapuis, dans les voyages de longs cours, que le pigeon soit obligé de passer plusieurs nuits hors de sa demeure habituelle, qu'il se voie contraint de chercher sa nourriture ; et ce pauvre voyageur égaré est exposé à tant d'ennemis divers, qu'il doit user de la plus extrême prudence pour échapper à leurs atteintes. Tous les amateurs sont unanimes à cet égard, et ils affirment que si les vieux pigeons, ceux qui ont pris part à de nombreux concours, parviennent à retrouver leur gîte, cela tient à la manière dont ils s'abritent pour passer la nuit, et à la facilité avec laquelle ils savent découvrir leur nourriture. »

L'habitude du voyage rend encore le pigeon habile à éviter les oiseaux de proie, qui saisissent assez souvent au passage les jeunes messagers ailés, peu accoutumés aux périls de la route. Il n'est pas, du reste, impossible de venir en aide aux pigeons en les munissant d'appareils qui font fuir leurs ennemis. Les Chinois, par exemple, ont recours à un procédé ingénieux. Ils attachent à la queue de l'oiseau un petit système de tuyaux en bambou fort léger, qui forment sifflet sous l'influence d'un courant d'air énergique. Un voyageur, M. P. Champion, nous a donné à ce sujet de curieux renseignements.

Quand on se promène aux environs de Pékin, on est étonné d'entendre dans l'air des sifflements aigus et prolongés ; or, on ne voit au-dessus de soi qu'une nuée de pigeons qui traversent le ciel. Ce concert de sifflets diminue d'intensité à mesure que les oiseaux s'éloignent, et on est alors tenté de l'attribuer au chant particulier de ces messagers ailés. Il n'en est rien cependant : ce bruit strident, tout artificiel, est produit par des sifflets attachés à la queue des pigeons. Ces instruments fonctionnent par le déplacement de l'air, ils produisent un bruissement énergique peu harmonieux, qui effraye et tient éloignés les oiseaux de proie. Les sifflets employés à cet usage sont fabriqués avec des courges ou avec de petits morceaux de bambou superposés ; ils forment un ou plusieurs tuyaux dans lesquels on ménage des ouvertures à l'aide de lamelles ténues. Quand l'air s'y engouffre, il est soumis à une série de vibrations qui se traduisent par des sons. Ces instruments, dont nous donnons un type exact, sont très-légers



Le sifflet des pigeons, en Chine.

et ne pèsent que quelques grammes ; on les attache à la naissance de la queue des pigeons, au moyen de fils qui passent sous les ailes. Pour les garantir de la pluie ou de l'humidité, on les enduit d'une couche de vernis solide

L'ARC EN SAVOIE.

PROMENADE LE LONG D'UN TORRENT.

Suite. — Voy. p. 329.

— Au siècle suivant, en 1679, Lanslebourg eut une notoriété d'un autre genre, plus tranquille, mais plus utile

sans contredit pour les gens du pays. Il fut, comme on dirait aujourd'hui, tête de ligne. Il y avait à cette époque de louables efforts pour améliorer les chemins et la circulation. Dès le commencement du siècle, le service des postes avait été réorganisé en Savoie pour les dépêches et les exprès officiels. On crée peu à peu de nouveaux moyens de transport pour voyageurs et marchandises. Des concessions sont accordées pour créer des services de Lyon à Chambéry, Turin et Milan. Puis il y a des oppositions, des empêchements; mais le mouvement est donné : on perce des routes, et, en 1679, un nommé Jacques Salomon, soutenu de dix-huit associés, obtient pour six ans le privilége d'établir un service régulier de voitures de Genève à Lanslebourg, avec le droit exclusif de transport, sauf pour les sels, fromages et denrées du pays.

Pendant la révolution, Lanslebourg entendit de nouveau le bruit des armes. C'est pour aller de Lanslebourg à Argentine que le marquis de Cordon, avec les Austro-Sardes, mit plus d'un mois en 1793, et encore n'osa-t-il point attaquer les républicains concentrés à Aiguebelle.

— Quel homme prudent! dit avec dédain Herzio, à qui la lenteur inspire une répugnance considérable, et qui est toujours pour ce qu'il appelle les moyens absolus, c'est-à-dire décisifs. Feu Fabius Cunctator était un téméraire et un écervelé en comparaison.

— Si vous vous rappelez bien, dit l'historien, le duc de Montferrat avait combiné ses mouvements avec ceux de M. de Cordon, et il ne brilla pas plus dans la gorge de Bonneval que M. de Cordon à Aiguebelle. Mais vous trouvez peut-être que ce voyage dure bien longtemps?

— Non, nous écriâmes-nous, allez toujours; voilà un torrent qui nous apprend bien des choses.

— Quant à moi, dit Herzio, qui le connais sur le bout du doigt, je suis bien aise de savoir qu'il offre d'autres curiosités que des paysages. Je le parcourrai, quand j'y retournerai, avec plus de soin encore et plus d'intérêt que par le passé. Continuez, mon cher. Voulez-vous que je vous dise où vous en étiez? Un peu plus loin que Lanslebourg; vous arrivez à Termignon. Je me rappelle, justement à cet endroit, un nouveau torrent, ce qui ne gâte pas le site.

— Parfait, mon cher artiste; vous avez bonne mémoire. Vous devez vous souvenir aussi qu'un peu plus bas Bramans...

— Bramans? Je vois cela d'ici, interrompit Herzio; autre torrent, autre beau paysage accidenté au possible.

— Les Espagnols durent même le trouver trop accidenté lorsqu'ils furent si vigoureusement poursuivis par Lesdiguières. Nous, qui n'avons pas besoin d'aller aussi vite qu'eux, continuons à notre aise notre promenade. Après l'Esseillon, qui est un peu plus bas que Bramans, nous arrivons...

— Nous arrivons à Modane et à la belle vallée du Charmes, ne put s'empêcher de dire brusquement Herzio. Quel pays béni pour l'artiste! Rochers, verdures variées, couleurs différentes selon l'heure du jour, il y a de quoi « lire » pour longtemps. C'est bien là certainement une des pages les plus intéressantes du livre de la nature.

— Lire est le mot dans tous les sens, mon cher, dit l'historien. Ainsi Modane, si nous lisons les vieux auteurs, remonte au moins aussi haut que l'antique *Ocelum*, ou Lanslebourg. C'était jadis la capitale de la peuplade des Adanates du temps du roi Cottius, ce qui dénote une certaine importance. Plus tard, il s'y passa quelques événements qui donnèrent du relief à son nom, et qui encore aujourd'hui excitent notre curiosité. A la fin du seizième siècle, à deux reprises, en 1574 et 1580, Modane, qui l'eût cru? se couvrit de gloire par la magnificence (je dis magnificence eu égard au temps) de ses représentations théâtrales. On y joua deux mystères, le *Mystère du Jugement* et le *Mystère de la Passion*. Il paraît que ce dernier drame exigeait cent vingt-trois acteurs, et était remarquable par sa mise en scène et ses décors. On a conservé les manuscrits de ces deux pièces. Les vers ne sont pas brillants; c'est à peine de la mauvaise prose rimée. Mais il faut songer que c'était l'enfance de l'art; que ces représentations concordaient avec des fêtes; que la foule y venait de loin; que les plaisirs n'abondaient pas dans ces vallées écartées; que les esprits étaient plus naïfs qu'aujourd'hui; et alors on comprendra l'admiration avec laquelle sont racontées ces splendeurs scéniques par les auteurs du pays et du temps.

Au dix-huitième siècle, pendant la guerre de la succession d'Autriche, la politique du Piémont attira les Espagnols en Savoie; la Maurienne fut envahie, parcourue dans tous les sens, et Modane, entre autres, éprouva plus d'une fois ce que c'est que la guerre. Heureusement que les années se suivent sans toujours se ressembler. Au commencement de ce siècle, sous le premier empire, Modane attira l'attention du gouvernement à un point de vue moins belliqueux. Il fut question d'abréger la route de Suze à Modane par le percement d'un tunnel. Mais les dépenses militaires qui absorbaient tout l'argent à cette époque batailleuse ne permirent pas de donner suite à ce projet. De nos jours, l'œuvre a été reprise, et la vallée du Charmes est précisément suivie par le chemin de fer de Paris à Turin avant qu'il ne s'enfonce dans le fameux tunnel des Alpes. Nous arrivons à Saint-Michel...

— Saint-Michel! s'écria Herzio, encore un beau paysage de rochers, d'arbres et d'eau. Deux torrents!

— Vous êtes un topographe modèle, mon cher, dit l'historien. C'est, en effet, un beau pays, mais dont on a pu dire plus d'une fois : Pauvre pays! Il paraît que la justice y était non moins âpre que la finance, car un arrêt du dix-septième siècle, rendu à l'occasion des plaintes exprimées par les syndics des paroisses de Saint-Michel en Maurienne, est dirigé contre les prévaricateurs, et défend au juge-mage et aux juges subalternes de tenir les assises hors le temps légal, de rien exiger en sus de leur nourriture et de leurs vacations taxées au tarif, et de rien réclamer aux communautés, à peine de 500 livres d'amende.

Malgré les misères et les dévastations des guerres du dix-huitième siècle, il y a un grand mouvement de commerce et d'industrie en Savoie dans la seconde moitié de ce siècle : mégisseries, filatures, verreries, horlogeries, sont en activité, et sur cette liste honorable on trouve les hauts fourneaux et laminoirs de plusieurs localités, de Saint-Michel entre autres.

Nous voici bientôt arrivés à l'ancienne capitale de l'ancienne province de Maurienne. Au milieu des guerres et invasions du commencement du moyen âge, le nom de cette petite ville est déjà cité. Ainsi, à la fin du sixième siècle, un certain Rufus, évêque de Turin, poursuivi par les Lombards, se réfugie à Saint-Jean de Maurienne, qui dépendait de son diocèse. Quelques années après, Saint-Jean de Maurienne est détaché du diocèse de Turin, et est fait diocèse par le roi Gontran, qui rebâtit la ville, dévastée par les Barbares. Le premier évêque de Saint-Jean de Maurienne, Felmase, reçoit le droit absolu de souveraineté sur plus de dix-sept paroisses.

Au dixième siècle, lors de l'invasion des Hongrois en Italie par le Tyrol, les Sarrasins envahissent les Alpes occidentales par la vallée de la Durance et celle du Rhône. Rien de plus horrible que la peinture des atrocités commises par ces bêtes féroces; les abbayes sont détruites, les habitants assassinés ou traqués dans les montagnes,

les villes incendiées, et Saint-Jean de Maurienne se trouve du nombre.

Au onzième siècle, en 1035, la malheureuse ville est encore livrée aux flammes, et, cette fois, ce ne sont plus les Sarrasins, mais les chrétiens qui accomplissent cet acte barbare. L'évêque de Maurienne, Everard, avait refusé l'hommage à l'empereur, qui avait reçu la soumission de ous ces pays. Le comte Humbert, lieutenant de l'empereur, prit Saint-Jean de vive force et l'incendia.

Au quatorzième siècle, il y eut une véritable *Jacquerie* dans cette vallée, et Saint-Jean servit un instant à l'évêque et aux chanoines de refuge contre ce qu'un écrivain du temps appelle « la rage aveugle où le diable entraînait la multitude des serfs. » Il fallut que le clergé (1327) associât le comte de Savoie à son temporel et partageât avec lui sa juridiction, sauf pour les cas ecclésiastiques, afin d'obtenir son appui et la punition des rebelles; et encore n'est-il pas démontré que les soldats du comte aient eu facilement raison des hommes des villages, fort nombreux, réfugiés dans des lieux inaccessibles, et « enflammés d'une persévérance que le démon seul pouvait inspirer. »

Avec le temps viennent les progrès; et ce pays, où le peuple avait voulu se venger par le meurtre et l'incendie du despotisme de ses maîtres, voit, au commencement du seizième siècle, un de ses évêques, Louis de Gorrevod, évêque de Maurienne et du Bourg, suivre le mouvement de réforme qui agitait alors le monde chrétien, et publier des statuts particuliers, remarquables par la hauteur des vues et l'esprit libéral qui les inspirait, eu égard, bien entendu, à la position de l'évêque et au temps.

Dans ce même siècle, au moment du passage de Henri II, roi de France, en Savoie, lorsqu'il se rendait à Turin, il y eut une cérémonie que je recommande à Herzio au point de vue pittoresque. Le roi fut reçu dans différentes villes de différentes manières; mais la réception la plus divertissante fut certainement celle que lui firent cent bourgeois de Saint-Jean de Maurienne, déguisés en ours.

Et puisque nous sommes au seizième siècle et à Saint-Jean de Maurienne, je demanderai à notre artiste s'il n'a pas entendu parfois dans le pays l'expression *langue de Farel*.

— Je ne saisis pas l'à-propos, dit Herzio; mais je me rappelle, si cela peut vous faire plaisir, que j'ai entendu plus d'une fois des gens qui, dans une discussion un peu animée, lançaient cette expression à la tête d'un adversaire entêté ou chicaneur. J'ai pensé que c'était un proverbe du pays, et que Farel désignait un être à moi inconnu. J'avoue que je ne m'en suis jamais préoccupé outre mesure.

— Farel, dit l'historien, était un personnage du seizième siècle, ce qui prouve que ma réflexion n'était pas tout à fait intempestive. Au moment des progrès de la réforme, lorsque Calvin répandait sa doctrine autour de Genève et en particulier en Savoie, Farel, son disciple, quitta Genève et vint prêcher en Maurienne. Hardi, fougueux et habile, il profita de l'humeur tolérante de l'évêque Philibert de Challes, s'installa tout près de la ville épiscopale de Saint-Jean, et y fit de nombreux prosélytes. Voilà, sans aucun doute, l'origine de l'expression proverbiale. *La fin à une autre livraison.*

FRANCESCO SQUARCIONE ET MANTEGNA.

Voy., sur Mantegna, t. XXX, 1862, p. 179.

Squarcione, artiste médiocre, mais homme passionné pour l'enseignement, avait fait, vers 1430, chose rare alors, le voyage de Grèce. Il en avait rapporté une collection admirable de bas-reliefs, de statues, de copies et de moulages exécutés sur place. De retour à Padoue, sa patrie, il avait formé de toutes ces richesses un musée, et, dans ce musée, ouvert une école où il commentait les modèles en présence de nombreux élèves. Il avait admis à ses leçons un jeune pâtre d'une habileté précoce à manier le crayon, dont il devina promptement le génie et qu'il aima comme un fils. Cet enfant était Mantegna, qui s'éprit bientôt à tel point des merveilles de l'art grec que Vasari a pu dire de lui : « Il ne cessa jamais de croire que les chefs-d'œuvre des artistes anciens étaient plus achevés que la nature. » (1)

LE NICKELAGE.

On donne ce nom à l'opération qui permet de recouvrir de nickel les objets métalliques de nature quelconque, et de les préserver ainsi de toute altération.

Le nickel est un métal plus blanc que le fer, aussi dur que l'acier, et tout à fait inaltérable à l'air et à l'humidité, ainsi qu'aux émanations sulfureuses, quand il est bien pur.

Il a été découvert, en 1751, par Cronstedt, habile chimiste suédois. C'est un des soixante-cinq corps simples ou *éléments* de la chimie : c'est-à-dire qu'il est impossible de le séparer en plusieurs autres corps simples ou de le préparer à l'aide des autres éléments.

Le nickel entre dans la préparation des alliages connus sous les noms de *maillechort*, d'*alfénide*, etc. L'alfénide, qui est presque aussi blanc que l'argent, se compose de 50 parties de cuivre, 20 de nickel et 30 de zinc.

Tous ces alliages, qui contiennent beaucoup de cuivre, sont sujets à s'altérer. Ils se recouvrent de vert-de-gris, moins facilement cependant que le cuivre jaune ou *laiton* (alliage de cuivre et de zinc). Ils rendent néanmoins de grands services à l'industrie. Une foule d'objets de maillechort sont moulés, tournés, ciselés, etc., et reçoivent l'argenture ou la dorure. Tels sont les couverts d'alfénide argenté, qui laissent apparaître un alliage presque blanc lorsque l'argent qui les recouvre a été enlevé par l'usage.

Au lieu de faire entrer le nickel dans des alliages, on l'applique d'une façon toute différente par les procédés du *nickelage*.

A l'aide d'un courant électrique, on dépose le nickel en couches adhérentes à la surface d'objets métalliques quelconques, absolument comme on dépose l'argent ou l'or. La couche de nickel, dont l'épaisseur peut être augmentée à volonté, est très-dure et tout à fait inaltérable. Elle est d'ailleurs susceptible de prendre le plus beau poli.

Lorsque l'objet à recouvrir de nickel est bien poli et que la couche de nickel n'a pas plus d'*un quarantième de millimètre* d'épaisseur, le dépôt présente le même poli que l'objet lui-même, de sorte que le polissage n'est pas nécessaire. L'épaisseur indiquée ci-dessus est d'ailleurs suffisante.

Des lampes, des flambeaux, des boutons de porte, des ciseaux, des instruments de chirurgie, recouverts de nickel, se conservent indéfiniment; de même pour les mors de bride nickelés, qui résistent très-bien à l'action des dents du cheval.

Tous ces objets présentent un aussi bel aspect que l'argent, ne se rouillent jamais, et ne noircissent pas comme l argent par l'action des vapeurs sulfureuses. Pour les entretenir propres, il suffit de les savonner à l'eau chaude et de les essuyer avec un linge fin, ou mieux avec une peau de chamois.

(1) Charles Levêque.

Par une circulaire récente, le ministre de la guerre a autorisé l'emploi du nickel pour les casques d'officiers, qui jusqu'à présent étaient argentés. Il y a grand avantage sous le rapport de l'économie, de la durée et de la facilité de l'entretien, puisqu'il suffit d'un essuyage à la peau de chamois, précédé d'un savonnage si le casque est couvert de poussière ou noirci par la fumée de la poudre.

Le nickelage ne doit être confié qu'à un industriel habile et consciencieux. Il est nécessaire, pour que l'opération soit bien faite, de n'employer que des solutions de nickel *absolument pures*. Le prix du nickelage est d'environ 50 centimes par décimètre carré.

Depuis plus de dix ans, le nickelage a pris de très-grands développements aux États-Unis, grâce aux travaux de M. Adams, de Boston.

En France, les objets nickelés sont encore très-peu connus. Le public ne sait guère les distinguer des objets argentés, et ignore que la dureté extraordinaire de la couche de nickel leur assure une durée beaucoup plus considérable.

SCULPTURE ÉGYPTIENNE EN OR.

Le Musée du Louvre vient de faire l'acquisition d'un joli groupe en or, représentant la triade divine d'Osiris, Isis et Horus. Isis et Horus sont figurés debout, étendant la main, en signe de protection, vers Osiris accroupi sur un dé en lapis-lazuli, qui porte les nom et prénom du roi Osorkon II, de la vingt-deuxième dynastie (1); l'ensemble repose sur une plaque d'or incrustée de pâtes de verre, et sous laquelle est gravée une formule religieuse en faveur d'Osorkon.

Horus, à tête d'épervier, est vêtu du pagne, appelé *schenti* en égyptien, et coiffé du *pskhent*, insigne de la souveraineté sur la haute et basse Égypte. Isis, couverte d'une longue robe collante qui dessine exactement les formes, est coiffée d'une sorte de diadème que surmonte le disque inséré dans les cornes de vache. Osiris, coiffé du diadème *atew* (2), est enveloppé d'une longue robe dans laquelle les bras sont engagés, afin de rappeler l'emmaillottement de la momie.

Le modelé de ces statuettes est d'une délicatesse et d'un fini extrêmement remarquables pour l'époque, qui n'est pas une des plus brillantes de l'art égyptien. Le style des hiéroglyphes est bien inférieur; la légende du bloc de lapis, notamment, accuse une main peu exercée. Un examen attentif de ce petit cube entraîne à croire qu'il avait reçu une première inscription effacée pour y substituer celle qu'on y voit aujourd'hui; en tout cas, il a subi un poli moderne.

Quelques explications sur les divinités représentées sont nécessaires pour en faire comprendre l'attitude et la forme.

Osiris, lorsqu'il régnait sur la terre, avait succombé aux embûches de Set ou Typhon, qui, après l'avoir tué, avait dispersé son cadavre coupé en morceaux. Les restes d'Osiris furent recueillis par son épouse Isis, qui le ressuscita par ses incantations. Osiris ressuscité prend le nom d'Horus. Horus vengea son père Osiris dans un combat qu'il engagea contre Set. Cette piété d'Isis et d'Horus envers le dieu mort est rappelée par l'attitude protectrice que leur donnent le groupe du Louvre et tant d'autres monuments.

De la légende que nous venons de résumer en deux mots, il résultait pour les Égyptiens qu'Osiris était le divin symbole de toute mort, mort de l'homme (tout défunt était assimilé à Osiris et s'appelait l'*Osiris un tel*) et mort du soleil, c'est-à-dire la disparition quotidienne de cet astre. Mais de même qu'Osiris est le symbole de toute mort, Horus, fils et successeur d'Osiris, est le type de toute renaissance et personnifie le soleil levant; l'épervier est son emblème. Le mot qui, en égyptien, exprime la divinité désigne en même temps le renouvellement. Toute triade divine, celle d'Ammon, Maut et Khons, aussi bien que celle d'Osiris, Isis et Horus, a pour but de représenter aux yeux, d'une manière pour ainsi dire palpable, le perpétuel renouvellement et l'éternelle jeunesse de la divinité par le symbole d'un dieu père s'engendrant lui-même dans le sein de son épouse (1). Dans la doctrine du sanctuaire, Osiris, Isis et Horus n'étaient pas trois dieux distincts, mais trois aspects différents de la divinité.



Musée du Louvre. — Isis, Osiris et Horus.
Dessin de Féart.

Le roi Osorkon II, qui consacra le petit monument que nous venons de décrire, était le fils et le successeur de Takeloth Ier : on sait peu de chose sur son règne. Osiris, comme pour le remercier de son acte de piété, lui adresse le discours suivant, inscrit sur la partie inférieure du socle :

« Discours d'Osiris *Ounnowré* (2) : Je t'accorde des » fêtes trentenaires très-nombreuses. Je t'accorde toute » puissance et toute victoire. Je t'accorde les années du » dieu *Atoum* (3), ainsi qu'au Soleil, — ô roi de la haute » et de la basse Égypte, maître des deux pays, soleil, » force et vérité, élu d'Ammon, fils du Soleil, seigneur » des levers, *Ouasorkon*, aimé d'Ammon! »

(1) Dixième siècle avant notre ère.

(2) Cette coiffure se compose de la partie conique du *pskhent*, ornée de deux plumes d'autruche.

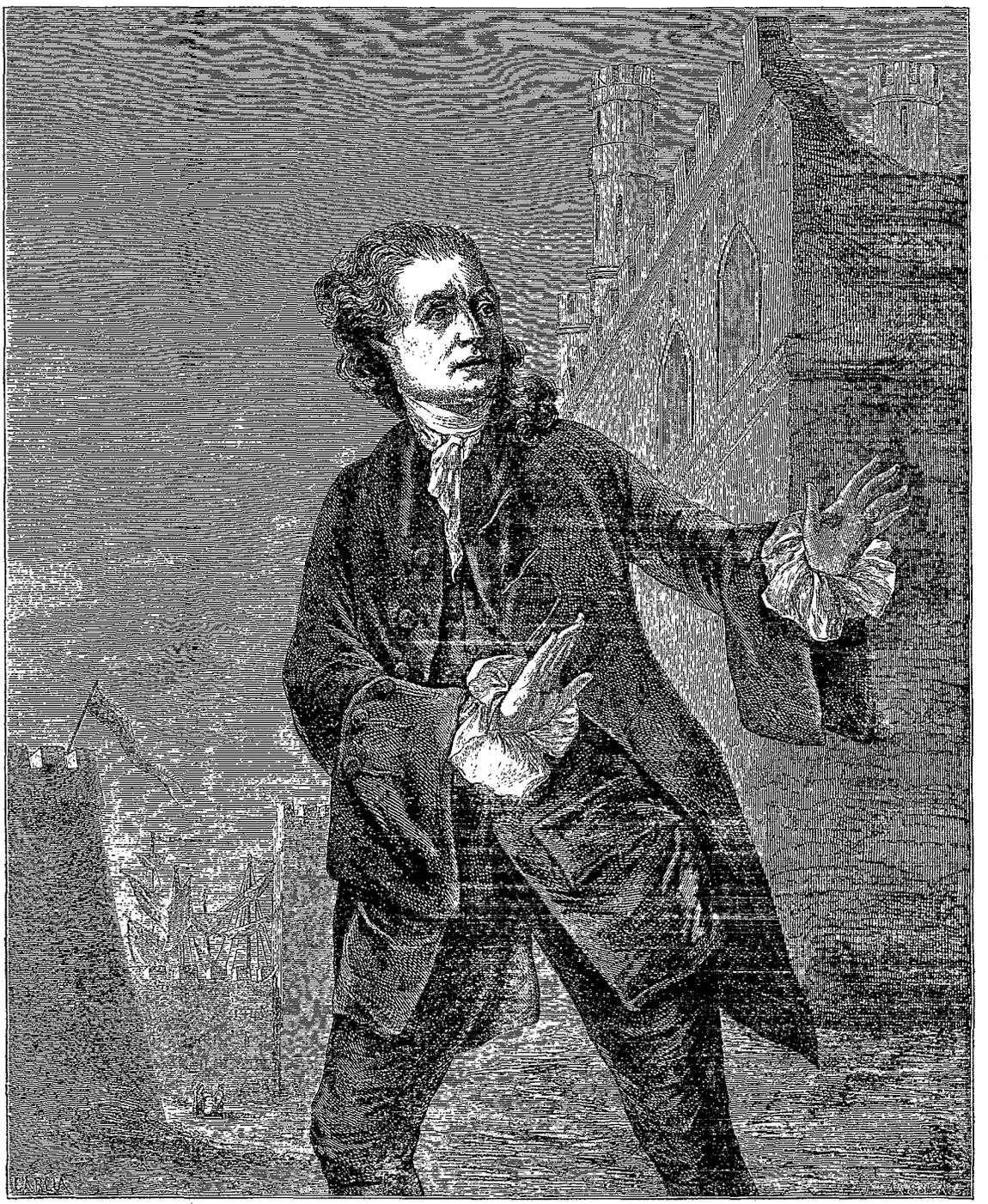
(1) Isis est souvent représentée allaitant son fils Horus C'est ce rôle de nourrice que rappellent les cornes de vache qui surmontent sa tête.

(2) C'est-à-dire l'*Être bon*.

(3) Nom du soleil au moment où il se couche.

GARRICK

DANS LE ROLE D'HAMLET.



Garrick dans *Hamlet* (acte Ier, scène IV). — Dessin de Garcin, d'après B. Wilson.

D'où vient sur ce beau visage tant d'émotion et tant d'effroi? Pourquoi la bouche s'entr'ouvre-t-elle comme pour recueillir au passage des sons fugitifs? Que voient dans les ténèbres ces yeux grands ouverts? Tout dans cette figure est ému, tout frémit, tout écoute. La veille, Horatio, compagnon d'études d'Hamlet à Wittenberg, interrogé par lui sur le motif de son voyage à Elseneur, a répondu :

— Je suis venu, seigneur, pour assister aux funérailles de votre père.

HAMLET. Ne me raille pas, camarade; c'était plutôt pour assister aux noces de ma mère.

HORATIO. Il est vrai, monseigneur, qu'elles ont suivi de près.

HAMLET. Affaire d'économie, Horatio. Les viandes cuites pour les obsèques ont été servies froides aux repas du mariage. Plût à Dieu que j'eusse rencontré au ciel mon plus mortel ennemi avant d'avoir vu ce jour. Horatio! — mon père! — Il me semble voir mon père.

HORATIO. Oh! seigneur, où cela?

HAMLET. Au dedans, avec les yeux de l'âme.

HORATIO. Une fois je le vis; c'était un noble roi.

HAMLET. C'était un homme en tout. Jamais je ne reverrai son pareil!

HORATIO. Monseigneur, je crois l'avoir vu hier.

HAMLET. Vu!... qui?

HORATIO. Le roi votre père, seigneur.

HAMLET. Le roi mon père!

HORATIO. Que votre oreille attentive suspende votre jugement jusqu'à ce que, appuyé du témoignage de ces deux gentilshommes, je vous révèle ce miracle.

HAMLET. Parle, pour l'amour du ciel!

Alors commence le récit de la veillée et de l'apparition, qui se termine ainsi :

— J'ai reconnu votre père, seigneur; mes deux mains ne sont pas plus semblables.

HAMLET. Où était-ce?

MARCELLUS. Sur la terrasse où nous étions de garde.

HAMLET. Et vous ne lui avez pas parlé?

HORATIO. Si, monseigneur; mais il n'a pas répondu. Cependant, il m'a semblé qu'il levait la tête comme s'il allait parler; mais, à ce moment, l'oiseau du matin, le coq, a chanté, et, à ce bruit perçant, l'ombre a reculé et s'est évanouie.

HAMLET. C'est étrange! très-étrange!

HORATIO. Sur ma vie, mon honoré seigneur, rien n'est plus vrai, et nous avons cru de notre devoir de vous en informer

HAMLET. En vérité, en vérité, cela me trouble... Êtes-vous de garde cette nuit?

TOUS. Oui, seigneur.

HAMLET. *Armé*, avez-vous dit?

TOUS. Armé, seigneur.

HAMLET. De pied en cap?

TOUS. De la tête aux pieds.

HAMLET. Alors vous n'avez pas vu son visage?

HORATIO. Si, monseigneur; il portait sa visière levée.

HAMLET. Avait-il l'air menaçant?

HORATIO. Plutôt triste qu'irrité.

HAMLET. Pâle ou rouge?

HORATIO. Très-pâle.

HAMLET. Et il a fixé ses yeux sur vous?

HORATIO. Constamment.

HAMLET. Que n'étais-je là!

HORATIO. Vous en eussiez été frappé de stupeur.

HAMLET. Probable, probable. Est-il resté longtemps?

HORATIO. Le temps de compter, sans se hâter, jusqu'à cent.

HAMLET. Sa barbe était grise? Non?

HORATIO. Elle était, comme je l'ai vue pendant sa vie, sablée d'argent.

HAMLET. Je veillerai cette nuit. Il reviendra peut-être.

HORATIO. Je le garantis.

HAMLET. Si ce fantôme prend la forme de mon noble père, je lui parlerai, dût l'enfer s'entr'ouvrir et m'ordonner le silence.

L'heure a sonné; il est minuit. L'air est froid et mordant. Les fanfares des trompettes et le canon annoncent que le nouveau roi veille aussi, tient festin et porte des toasts.

— Est-ce donc la coutume? demande Horatio.

— Oui, répond Hamlet, mais plus honorable à négliger qu'à suivre, car elle nous fait taxer d'ivrognerie par les autres nations.

Il disserte avec amertume sur la corruption humaine. Il évite de parler du sujet qui le hante. Tout à coup Horatio s'écrie :

— Voyez, seigneur, il vient!

HAMLET. Anges et ministres, de grâce, protégez-nous! Qui que tu sois, pur esprit ou démon, chargé des brises du ciel ou des souffles embrasés de l'enfer, animé de bons ou de mauvais desseins, la forme que tu prends m'oblige à te parler. Je t'appellerai Hamlet, roi, père! Oh! réponds-moi! Ne laisse pas mon cœur se briser d'ignorance! Dis, pourquoi tes os bénis, ensevelis dans la mort, ont-ils dépouillé leur linceul? Pourquoi le sépulcre de marbre où nous t'avons vu paisiblement couché a-t-il soulevé son lourd couvercle pour te rejeter sur la terre? Pourquoi, mort, revêtu de ton armure, viens-tu nous apparaître aux pâles lueurs de la lune, ajoutant tes terreurs aux terreurs de la nuit, ébranlant tout notre être, évoquant des pensées qui dépassent la portée de notre âme? Dis pourquoi, d'où tu viens, ce que tu veux de nous?

Le fantôme fait signe à Hamlet de le suivre.

HORATIO. N'en faites rien, seigneur! S'il vous entraînait vers le redoutable précipice qui plonge sa base dans la mer, et que là, prenant quelque forme horrible, il détrônât votre raison et vous rendît fou! Pensez-y. Ce lieu où les yeux contemplent l'océan du haut de cent brasses, où l'oreille l'entend rugir au-dessous, suffit à donner le vertige!

HAMLET. Sa main m'appelle encore. Va, je te suis!

Horatio cherche à le retenir. Il se débat et poursuit l'ombre. Arrivé dans un endroit désert, sous les murs crénelés du palais, il s'arrête; il n'ira pas plus loin. Il somme le fantôme de parler. L'esprit du père raconte alors au fils comment il a été lâchement assassiné par son propre frère, celui qui a usurpé son trône et épousé sa veuve. Il en appelle à Hamlet et le charge de sa vengeance.

Garrick excellait à rendre l'épouvante et le trouble qui s'emparent de cette nature sensitive et rêveuse, à cette révélation surnaturelle, devant la terrible tâche qui lui est imposée. C'est le moment qu'a choisi le peintre. La lutte commence entre ce qu'Hamlet croit être son devoir et sa volonté ondoyante comme les flots. Sa raison, ébranlée par le choc, ne reprendra plus son complet équilibre. Le souffle du spectre l'a frappé. Il participe de la vague substance des esprits. Jeté en dehors de la vie réelle par l'apparition du fantôme, il errera désormais sur les confins de l'empire des ombres. Il ne voit plus les objets qu'à travers un voile funèbre. « La terre, ce beau cadre où l'homme se meut, n'est plus qu'un aride promontoire. Ce magnifique firmament suspendu au-dessus de nos têtes, cette voûte majestueuse, incrustée d'or et de feu, est un impur assemblage de vapeurs pestilentielles. L'homme ne le ravit pas, ni la femme non plus. » Il aperçoit le néant des choses humaines et n'a pas encore pénétré au delà. Il agite les problèmes de l'inconnu et ne peut les résoudre, comme dans le célèbre monologue : « Être ou ne pas être, c'est là la question. » Il analyse les motifs qui devraient le pousser à agir, et n'agit pas. Tout vague prétexte qui flatte son penchant à l'inaction le détourne du but. Absorbé dans ses rêveries, il pense tout haut. A vrai dire, Hamlet est moins un homme qu'un nom donné par le poëte aux idées qui ont traversé son puissant cerveau, et cependant il est aussi un caractère vrai et profondément étudié. Quiconque a souffert par sa faute ou par celle des autres; quiconque a vu ses espérances détruites, ses rêves de bonheur évanouis; quiconque a mesuré avec amertume l'abîme ouvert entre ses aspirations et sa puissance d'y atteindre; quiconque a rêvé des mondes de travaux, d'actions, et a eu la poignante douleur de les voir avorter; tous les esprits indécis, raffinés de pensées et de sentiments, mais défaillants à l'œuvre, ont de la parenté avec Hamlet. Si l'on veut trouver la morale de cette admirable et poétique création de Shakspeare, il faut la chercher là. Le célèbre

Garrick avait compris les nuances les plus délicates de ce rôle difficile. Avant lui, aucun acteur n'en avait approché, et, le premier, il en révéla au public anglais toute la profondeur. Il avait cependant sacrifié à la frivolité du dix-huitième siècle en retranchant du drame la scène des fossoyeurs, attentat à la majesté de Shakspeare, qui lui a été souvent reproché. Élève du docteur Johnson et auteur de prologues en vers et de plusieurs comédies agréables, Garrick eut le bon esprit et l'honneur de ressusciter en quelque sorte les œuvres immortelles du grand maître, délaissées depuis longtemps et presque oubliées; il les étudia, s'en passionna, s'imprégna du génie de Shakspeare, s'incarna en lui, et répandit sa gloire dans le monde entier. Il y gagna une prodigieuse renommée et une fortune considérable (1)

UN BERGER SORCIER ET GASSENDI.

Le célèbre philosophe Gassendi, chanoine et prévôt de la cathédrale de Digne, rapporte qu'un jour, étant allé dans une terre de sa prévôté, il vit en y arrivant les habitants attroupés autour du berger du lieu. Il en demanda le sujet : on lui répondit que le berger était sorcier. Notre savant, charmé de s'instruire par soi-même du fait de sorcellerie, demande qu'on lui confie ce berger.

Il le mène en sa maison, l'interroge, et le berger confesse qu'il est réellement sorcier, qu'il ira au sabbat la nuit prochaine, que M. Gassendi l'accompagnera s'il le veut.

Le philosophe accepte la proposition, et dit à cet homme, qu'il garde chez lui, de l'avertir de l'heure du départ.

Lorsqu'elle fut venue, le berger tira de sa poche un pot de graisse dont il avala une certaine quantité, et dit à M. Gassendi de faire de même. Celui-ci feignit de ne pouvoir prendre cette graisse qu'il ne l'eût mise dans du pain à chanter, prit le pot, entra dans son cabinet, substitua de la confiture à la graisse, et vint se mettre au coin du feu, près du berger, qui se coucha par terre et ne tarda pas à s'endormir. Dès que la graisse commença à se digérer, cet homme entra dans une agitation extraordinaire, qui dura jusqu'au lendemain matin qu'il s'éveilla. Il dit à M. Gassendi, qui était resté là assis :

— Oh! oh! Monsieur, on vous a fait bien de l'honneur; vous avez baisé la corne du grand Bouc, etc., etc.

Ce pauvre malheureux croyait avoir été au sabbat, et n'avait point changé de place. (2)

D'après Cardan, Porta et quelques autres médecins ou philosophes naturalistes du moyen âge, les gens qui voulaient aller au sabbat buvaient ou mangeaient avant de partir des drogues telles que le stramonium, la mandragore, la belladone, l'opium, la ciguë et la jusquiame. « Les conceptions délirantes que produisaient ces drogues laissaient dans leur esprit une conviction de réalité telle, qu'ils soutenaient jusqu'au bûcher leurs prétendues courses aux sabbats ou leurs communications avec le diable. » (3)

RENDONS LA PROSE POÉTIQUE!

Rendons poétique la prose, la prose de la vie! — Eh! mon Dieu, pourquoi donc pas?

Bien entendu, je ne veux nullement parler de cette poésie qui plane haut dans les nuages et qui ne répond qu'à ceux qui s'écrient : « O Muse, inspire-moi! » Celle-là est le privilége de rares esprits. Les rend-elle heureux? Je ne sais! Puisque lord Byron ne pouvait voir manger une femme, il a dû en sa vie souffrir beaucoup et pour bien des raisons.

Non, non, ma poésie à moi est beaucoup plus familière. Je l'appellerais volontiers la sœur de la prose. Elle ne s'effraye pas du tout du contact des *choses vulgaires;* tout au contraire, elle se mêle à tout, va partout, met la main à l'œuvre, et se trouve fort contente lorsque par ses soins les choses vulgaires prennent une petite tournure poétique sans rien perdre pour cela de leur utilité.

Les conditions ordinaires de l'existence sont tout à fait prosaïques, chacun le sait; mais il est une poésie de la vie, poésie simple et intime, qui peut tout colorer et tout embellir. De cette manière, la prose et la poésie peuvent parfaitement marcher de front, comme chez cette petite hirondelle qui, ce matin, s'était perchée à l'angle de notre toit. Elle chantait à gorge déployée. Puis, tout à coup, elle s'est envolée et a rapporté un peu de boue dans son bec, et l'a portée à son nid à moitié construit. Après quoi elle s'est remise à chanter de plus belle... La boue n'avait pas souillé son petit bec.

Cette poésie d'intérieur ne consiste ni en grands mots, ni dans l'étalage de grands sentiments. Elle agit, mais ne réclame point du tout l'attention. On ne sait trop en quoi elle consiste, et pourtant chacun sent son influence, car elle répand sur toutes choses comme un reflet de lumière, de gaieté, de bon goût, même au milieu de la plus grande simplicité. Je sais une femme qui savait donner du charme même au panier de bas déchirés qu'en bonne mère de famille elle s'apprêtait à raccommoder.

Ainsi donc, chaque fois que la prose se trouvera sur notre chemin, prenons-la courageusement et à deux mains, sans essayer de l'éviter; et alors dépêchons-nous de l'habiller de poésie; sur quoi nous la regarderons encore. Il est certain qu'ainsi elle nous plaira, et de plus elle nous rendra très-contents de nous-mêmes d'avoir su lui donner si bon air.

INQUIÉTUDES DE L'AVENIR.

Pourquoi tant d'inquiétudes sur ce qui sera? Il est rare que ce qui est ne soit pas supportable. Même quand il l'éprouve, Dieu est plus doux à l'homme que l'homme ne l'est à lui-même. Presque tous les maux n'ont de fondement que dans notre imagination; ce sont nos prévoyances et nos craintes qui leur prêtent leurs plus vives pointes. Nous les aggravons avec art en les prolongeant dans l'avenir : la souffrance présente ne nous suffit pas; nous voulons souffrir en outre et dans le temps qui n'est plus et dans celui qui n'est pas encore. Nous tirons notre être et l'étendons à la mesure des plus vastes douleurs imaginables. Notre misère a sa racine dans notre vaine sagesse.

LAMENNAIS.

LE CIRIER.

Dans nos campagnes, nous donnons le nom de cirier à celui qui fabrique des cierges. Avant de décrire les procédés employés pour cette industrie, je vais vous expliquer rapidement les différentes opérations qu'on fait subir à la cire pour la rendre convenable à cet usage.

Les gâteaux, débarrassés de leur miel, sont jetés dans la chaudière, chauffée par un feu très-doux; une fois fondus, on verse le liquide dans un sac de toile mouillé d'eau chaude, qu'on soumet ensuite à l'action d'une vis de pres-

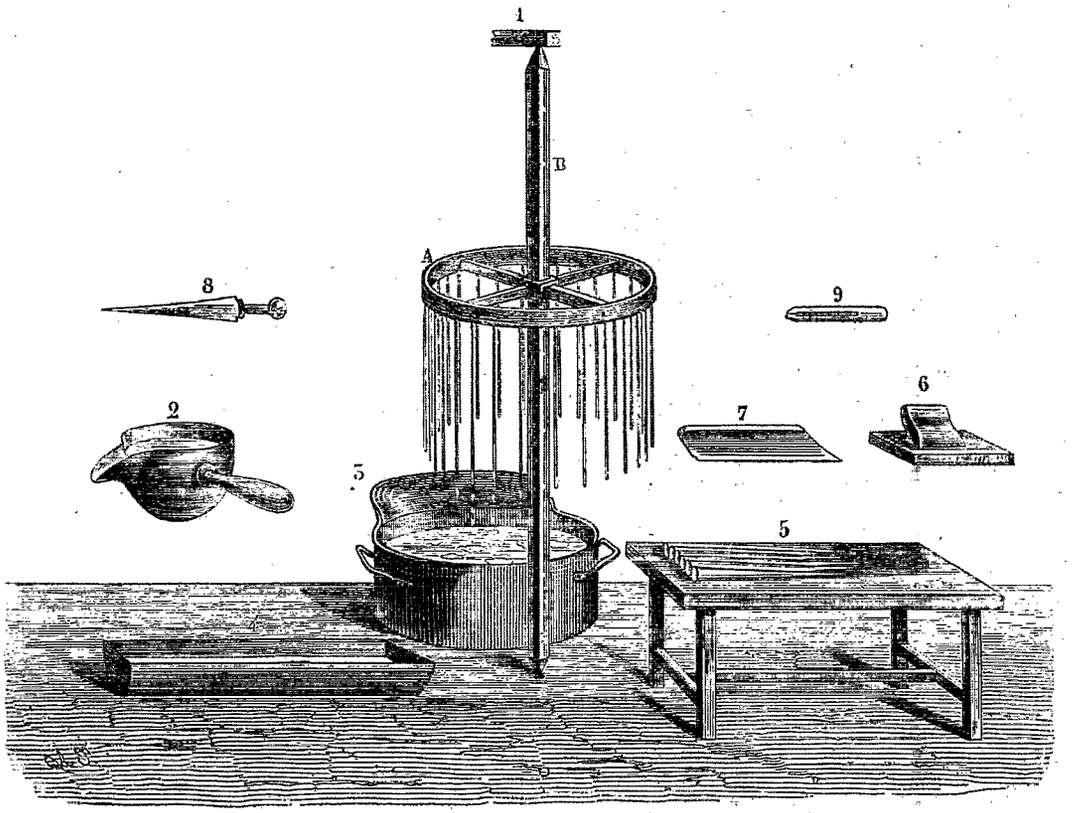
(1) Voy., sur Garrick, la Table de quarante années.
(2) *Histoire de Metz* par les Bénédictins, t. III, p. 163.
(3) Voy. le *Tableau historique, chronologique et médical des maladies endémiques,* etc., par le docteur Félix Maréchal.

soir. La cire sort à travers le tissu, et on la fait tomber dans un récipient également mouillé afin de la détacher facilement. Bien figée, elle est refondue une seconde fois dans un vase à demi rempli d'eau, puis elle est versée dans les moules : on obtient ainsi une substance d'un beau jaune.

Pour la blanchir, on la fait refondre une troisième fois, toujours dans l'eau ; l'ouvrier se sert alors d'une planchette mince, munie d'un bouton au milieu pour la tenir ; il la plonge dans le liquide, la retire et la passe dans un baquet rempli d'eau froide ; la cire se détache alors en feuilles très-minces qu'on expose à la rosée. On la blanchit encore, lorsqu'elle est en ébullition, en y jetant un peu d'acide sulfurique et quelques grumeaux de salpêtre.

La cire étant ainsi bien épurée, on procède à la fabrication des cierges. Le cerceau A, figure 1, est mobile sur l'arbre B ; on attache tout autour des mèches en fil de coton ; la cire fondue est prise dans la chaudière avec la cuiller à jeter, figure 2 ; l'opérateur, la tenant par le manche A, verse lentement le liquide sur chaque mèche qu'il fait passer successivement devant lui ; le surplus retombe dans le bassin, figure 3.

Ces baguettes, bien refroidies, sont mises dans l'auge, figure 4, qui contient de l'eau tiède. Légèrement ramollies,



Ustensiles pour la fabrication des cierges. — Dessin de Jahandier, d'après Mme Destriché.

on les étend sur la table à rouler, figure 5 ; puis on les roule avec le rouloir, figure 6, ce qui leur donne le poli et la forme. Rangés côte à côte, les cierges sont ensuite rognés par le bas avec le couteau à trancher, figure 7 ; puis perforés de 15 à 20 centimètres par la cheville, figure 8, à laquelle on imprime un mouvement de rotation. Cette dernière façon terminée, il reste à les orner, ce qui a lieu avec l'aide de pinces en bois de buis, figure 9. La cire, serrée entre les deux branches, forme des feuillages, des torsades, des rosaces, entremêlés de papiers métalliques de diverses couleurs, selon le goût du cirier.

L'usage des cierges remonte, dit-on, aux premiers temps de la chrétienté. La bougie fut introduite en Europe, vers le huitième siècle, par les Vénitiens, qui l'avaient empruntée à l'Orient.

PETIT SAINT-SAUVEUR

(HAUTES-PYRÉNÉES).

De tous les départements de la France, il n'en est pas où les sources d'eaux thermales et minérales soient aussi nombreuses que dans celui des Hautes-Pyrénées ; et pour ne parler que des plus connues, de celles qui ont une réputation universelle, nommons Baréges, Bagnères de Bigorre, Cauterets et Saint-Sauveur.

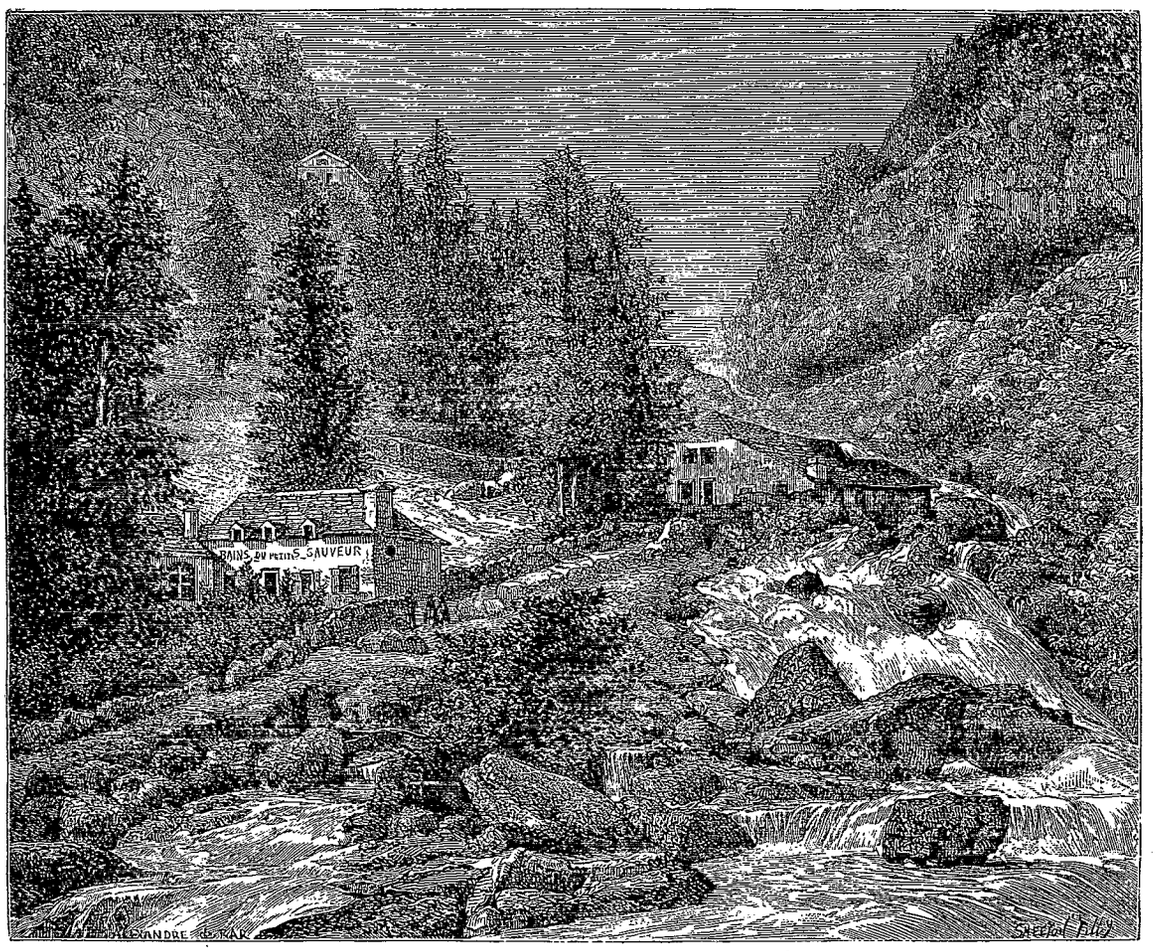
Saint-Sauveur, le dernier cité, n'a pas toujours eu la gloire et la vogue dont il jouit aujourd'hui. Ce n'est pas une ville ; c'est à peine un bourg, sans histoire et sans passé. D'autres cités se sont formées peu à peu, d'autres villages même se sont faits par la réunion plus ou moins rapide de quelques maisons bâties à différentes époques. Saint-Sauveur date d'hier. Le consciencieux historien géographe du dix-huitième siècle, Lamartinière, ne donne même pas le nom du Saint-Sauveur en question dans son Dictionnaire.

Ce n'est pas à dire pour cela que ses eaux fussent restées toujours inconnues. Ainsi, il paraît qu'au seizième siècle, un évêque de Tarbes, retiré ou exilé à Luz pendant les troubles religieux, découvrit les eaux minérales de Saint-Sauveur, qui touche Luz. Il fit construire près de là une chapelle, et mit cette inscription sur le frontispice : *Vos haurietis aquas e fontibus Salvatoris.* Telle est, dit-on, l'étymologie du nom de Saint-Sauveur. Elle est peut-être

un peu ingénieuse, mais à coup sûr elle en vaut une autre.

Les eaux de Saint-Sauveur, malgré la chapelle et malgré l'inscription de l'évêque, étaient dans le plus profond oubli, lorsqu'à la fin du siècle dernier un professeur de droit de Pau, l'abbé Bezegna, y vint, s'en trouva bien, en parla, les vanta et commença à les mettre en crédit.

Toutefois, la vogue n'y était pas encore, et leur réputation ne fut véritablement établie que sous la restauration, à partir du jour où la duchesse d'Angoulême les visita, en 1823. La duchesse de Berry vint peu après dans le même endroit, et le séjour que firent les deux princesses à Saint-Sauveur mit le nouvel établissement à la mode. La flatterie et l'esprit courtisanesque y attirèrent d'abord des visiteurs, malades ou non; la bonté, les effets salutaires des eaux et la beauté du pays y firent ensuite revenir quelques-unes de ces mêmes personnes, celles



Bains du petit Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Davanne.

qui avaient sérieusement besoin d'une cure, et par elles la réputation de Saint-Sauveur se confirma d'une manière durable. Depuis ce temps, les malades affluent par milliers à ces eaux minérales et thermales.

Du reste, la santé du corps n'est pas seule à se trouver bien de ce séjour. La belle position du hameau, les charmants ou grandioses paysages qui l'entourent, sont bien faits pour redonner à l'esprit fatigué reconfort et vigueur. Situé sur une terrasse dominant la gorge du gave de Pau, entre des montagnes presque à pic, mais toutes tapissées d'arbres et de verdure, Saint-Sauveur a des vues admirables sur le gave et la route de Gavarnie.

LE MARCHAND DE PANIERS.

PETITE NOUVELLE.

Fin. — Voyez page 351.

IV

— Puisque vous y tenez, la voilà. Je roule par le monde, parce que je ne puis pas rester en place; je mange, parce que j'ai faim; je bois, parce que j'ai soif. Je me chauffe quand j'ai froid (ici il sourit), et je me mets à l'ombre quand il fait trop grand chaud. Je travaille, parce qu'il faut travailler pour vivre, et que d'ailleurs je m'ennuierais à ne rien faire. J'aime mon métier. C'est joli, l'osier, c'est propre, c'est coquet, ça prend toutes les formes que l'on veut. Je puis transporter ma fabrique et mon magasin de vente partout avec moi. Quand je trouve un joli endroit comme celui-ci, je dételle François (ici l'âne dressa l'oreille), je lâche Patte-Rousse (grognement d'approbation), je me mets sur l'herbe, à l'ombre, en plein air, et je m'amuse à plier l'osier pendant que les peupliers chantent au-dessus de ma tête. J'ai déjà pas mal couru, et j'espère courir encore; je regarde autour de moi, et je trouve mon profit dans tout ce que je vois.

Je fais ma provision d'osier dans les pays où il est à bon marché, et je vends mes paniers et mes corbeilles le mieux que je peux, sans faire de tort à personne.

Quand j'ai commencé mon commerce, je n'avais ni François pour porter ma marchandise, ni Patte-Rousse pour veiller dessus en mon absence. Je portais toujours tout

mon fonds de commerce sur mon dos. J'avais des piles de corbeilles par-dessus la tête, des grappes de paniers qui me pendaient jusqu'au-dessous des épaules, des paniers aux bras, des paniers en sautoir, des paniers en tablier. On riait de me voir chargé comme une bourrique; moi, je riais aussi, car toute cette marchandise-là n'est pas si lourde qu'elle en a l'air. On disait : Voilà un garçon de bon courage, il faut lui acheter quelque chose. Plus d'une bonne âme m'a acheté ainsi un panier dont elle n'avait que faire. Il y a de braves gens dans toutes les paroisses : je le dis parce que je le sais, et je le sais parce que je l'ai vu.

V

Dans ce temps-là, mon ambition était d'avoir des souliers : j'ai gagné honnêtement de quoi avoir des souliers. Alors j'ai pensé que je serais bien heureux si je pouvais acheter un âne : j'ai un âne, et même un âne comme il y en a peu. Quand on a un âne, il est tout naturel de vouloir une charrette. La charrette, c'est moi qui l'ai fabriquée, à l'exception des roues. Un charron y trouverait à redire; mais si vous saviez comme elle est commode !

— Alors vous êtes parfaitement heureux? lui dis-je en le regardant avec intérêt.

— Oui et non. Je ne puis pas dire que je ne suis pas heureux, ce serait de l'ingratitude envers le bon Dieu; mais, voyez-vous, Monsieur, je crois qu'il est dans ma nature de désirer toujours quelque chose. Vous ne devineriez pas ce que je désire maintenant !

— Un beau magasin de vannerie dans une grande ville?

— Non, Monsieur. J'ai même idée que je ne m'accoutumerais pas à vivre dans une ville, grande ou petite. Quand j'ai passé une demi-journée à promener mes paniers dans des rues, je commence à étouffer, et j'ai des inquiétudes dans les jambes. Pas de place, pas d'air, pas de liberté. Est-ce qu'on voit le ciel dans une ville? Est-ce qu'on se doute de ce que c'est que des arbres et de l'herbe, et des ruisseaux?

Les maisons même ont l'air d'y être mal à l'aise. Une maison de ville, grande ou petite, belle ou vilaine, me fait toujours l'effet de quelqu'un qui s'ennuie et qui dit : Je voudrais bien m'en aller.

— Vous voudriez vivre de vos rentes à la campagne?

— Oh ! mon Dieu, non ! Mon rêve, ce serait d'avoir un jour une grande voiture, comme celles des saltimbanques qui vont de foire en foire, pour vivre là dedans avec femme et enfants; libre comme l'air aujourd'hui ici, demain là, et gagnant ma vie partout.

VI

— Voilà, lui dis-je, une idée que je comprends. Elle a dû venir à bien des gens qui s'ennuient dans les villes. Mais je crois qu'on se lasserait bien vite de cette vie errante Pour l'aimer comme vous faites, il faut que vous teniez ce goût de vos parents. Peut-être, ajoutai-je avec quelque hésitation, appartenez-vous à une race particulière?

— Les Bohémiens?

— Oui.

— C'est drôle ! on m'a déjà dit cela; mais vous allez voir qu'il n'en est rien. Connaissez-vous Rouen?

— Beaucoup.

— Et la rue Martainville?

— Un peu.

— Une vilaine rue, n'est-ce pas? c'est peut-être cela qui m'a dégoûté des villes. Mon père y était cordonnier; c'est-à-dire que l'enseigne disait : *Corniquet, cordonnier;* mais la vérité est que mon père travaillait dans le vieux, et qu'il était, comme on dit, savetier. Son père l'avait été avant lui, et le père de son père aussi. De dix à treize ans, j'ai passé ma vie dans une petite chambre noire, assis sur un tabouret, et maniant bien des vieilles chaussures. Mon père, voyant que le métier ne me plaisait pas, me mit en apprentissage chez un vannier. Du coup, le métier me convenait; mais je vis bien que c'était la ville qui ne m'allait pas. Et cependant, Monsieur, puisque vous connaissez Rouen, vous savez que c'est une belle ville. Malgré mon ennui, je me faisais une raison, et je restai chez mon vannier jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Mon père était mort depuis deux ans.

VII

Un beau matin, on vient me dire que j'hérite d'un oncle que j'avais par là-bas, du côté d'Évreux Je ne l'avais jamais vu, et c'est à peine si j'en avais entendu parler. Quand les gens de loi eurent tiré ses affaires au clair, il ne me resta qu'une bicoque au hameau de la Commanderie, un bout de pré large comme trois fois ma voiture, et sept pommiers, dont quatre étaient bien décrépits. J'avais quitté mon patron, et j'étais décidé à ne plus m'emprisonner dans une ville. D'un autre côté, je ne pouvais pas vivre sur mon bien, et mon métier de vannier ne m'aurait pas nourri dans un hameau. Savez-vous ce que j'ai fait? J'ai mis la clef de ma bicoque dans ma poche, j'ai affermé ma pâture et mes pommiers, et je me suis mis à faire de petites tournées dans le pays, avec mes paniers sur le dos; peu à peu j'ai fait mes tournées plus grandes, et à l'heure qu'il est je ne rentre dans ma bicoque que pour y passer l'hiver. Il y en a qui disent que la campagne n'est pas belle en hiver. On peut leur répondre qu'ils ont des yeux pour ne pas voir. Moi, je la trouve aussi belle qu'en été, seulement d'une autre façon.

Je travaille, toute la mauvaise saison, à me faire un fonds de magasin. Je vais de temps en temps dire deux mots à François pour qu'il ne s'ennuie pas trop; je mène promener Patte-Rousse pour lui dérouiller les pattes; et, ma foi ! l'hiver est bientôt passé. Aux premières feuilles, nous nous mettons en voyage jusqu'au commencement de l'hiver suivant. Eh bien ! Monsieur, entre nous, est-ce que vous pourriez mettre des choses comme ça dans un livre?

— Peut-être. Dans tous les cas, je suis content d'avoir fait votre connaissance, car vous êtes un vrai philosophe sans le savoir, et un vrai philosophe est toujours une rareté. Voyons, lui dis-je, en me raccrochant à l'espérance de l'amener à me raconter quelque aventure, cherchez bien dans votre mémoire si vous n'avez rien oublié.

— J'aurai beau chercher, Monsieur. Comment voulez-vous que j'aie des aventures? Je ne mets jamais les pieds dans un cabaret; je ne me mêle jamais des affaires des autres, et je ne confie pas les miennes au premier venu.

— J'en sais quelque chose, lui dis-je en souriant. Allons, ajoutai-je avec un soupir de désappointement, c'est bien extraordinaire que, dans toutes vos courses, vous n'ayez pas été arrêté une petite fois sur la grande route, et que vous n'ayez pas eu affaire au moindre brigand.

VIII

Il me regarda avec malice, et me dit :

— J'oubliais que j'ai été arrêté une fois sur la grande route. C'était la nuit, entre Yvetot et Caudebec; il y a, de ce côté-là, une grande descente au milieu des bois; il faisait noir comme dans un four.

— Ah ! ah ! voyons cela.

— Oui, j'ai été arrêté par un gendarme, parce que je n'avais pas allumé ma lanterne. Quant aux brigands, je me souviens d'un brigand de charlatan qui m'a joué un tour épouvantable à la foire Saint-Romain. Ce gueux-là

m'a arraché une bonne dent au lieu de la mauvaise : aussi j'aurais dû me défier de lui, car il m'avait proposé de me l'arracher pour rien.

Cette réflexion de Normand me fit rire, malgré mon désappointement ; mais je vis bien que Corniquet ne me fournirait pas la moindre idée pour mon roman d'aventures. Loin de lui en vouloir, je lui achetai, séance tenante, un panier pour les verres, une corbeille pour le pain, une autre pour les papiers de rebut. Comme j'en voulais prendre une troisième, il me dit d'un ton de bonne humeur :

— Trop de corbeilles pour une seule personne ! Vous voulez me payer mes paroles ; mais elles ne valent pas cela, vous le savez bien vous-même. Gardez-moi seulement votre pratique pour les autres années.

IX

L'année suivante, il revint dans le pays.

— Je suis bien désolé, me dit-il ; mais je n'ai rien de nouveau à vous apprendre.

La troisième année, il m'apprit qu'il avait pas mal d'argent devant lui, et qu'un de ces jours il songerait à se marier, en prenant son temps.

La quatrième année, il avait entendu parler d'une jeune fille qui lui conviendrait bien ; mais il voulait se renseigner.

Il mit toute la cinquième année à peser le pour et le contre, et la sixième, il me présenta sa femme.

— Tenez, Monsieur, me dit-il avec orgueil, voilà pourtant ce qu'elle sait faire.

Et il me montrait des bourrelets d'enfant, des corbeilles à ouvrage et des vide-poches, qu'elle fabriquait très-adroitement avec de la paille.

J'encombrai ma maison de petites corbeilles pour faire honneur aux débuts de Mme Corniquet.

Quelques années plus tard, je vis enfin Corniquet dans toute sa gloire. Il avait sa grande voiture de saltimbanque, où il vivait en patriarche avec sa petite famille. Ses enfants, presque en venant au monde, tordaient en artistes ou le jonc ou la paille. Une certaine année, il arriva plus tard qu'à l'ordinaire.

— C'est, me dit-il, la première communion de Lucien qui nous a retardés.

— Lucien a déjà douze ans ?

— Oui, Monsieur, dit-il en passant d'un air rêveur la main sur la tête de Lucien qui rougissait.

— Cela ne nous rajeunit pas. Enfin, nous voilà tout à fait de vieux amis.

X

Pendant un de ses séjours d'hiver à la Commanderie, Corniquet a imaginé un système de siéges rustiques très-élégants et très-économiques. Il a pris bel et bien un brevet. Le voilà riche ; il a un dépôt à Rouen et un autre à Paris, ce qui ne l'empêche pas de continuer ses tournées dans l'arche de Noé, comme il appelle sa voiture. Seulement, il ne vend plus de paniers ; il colporte des échantillons de ses produits, sous prétexte de faire l'économie d'un commis voyageur. En réalité, c'est pour ne pas rester toute l'année à la ville.

Je l'ai décidé à faire donner de l'éducation à ses garçons et à ses filles. Il s'est rendu de bonne grâce à mes raisons.

François, arrivé à la plus extrême vieillesse, s'est éteint sur une bonne litière, à la Commanderie. Patte-Rousse est mort d'indigestion ; c'est le seul membre de la famille à qui la prospérité ait été funeste. Quant à moi, d'année en année et de désappointement en désappointement, j'en suis venu à perdre tout espoir de composer jamais un roman d'aventures. Ce n'est pas sans quelque regret, car j'ai comme une vague idée que le roman eût été une œuvre remarquable. Toutefois, je me console de ma déception ; car si c'est tant pis pour moi et pour le public, c'est tant mieux pour Corniquet. N'a-t-on pas dit quelque part : « Heureux les vanniers qui n'ont pas d'histoire ! »

EXAMEN NOCTURNE.

On est heureux de pouvoir aimer ceux que l'on admire : aussi est-ce, à nos yeux, une véritable bonne fortune que la découverte d'un trait de bonté de la part d'un homme de génie. A ce titre, nous pensons qu'on lira avec quelque intérêt l'anecdote suivante, relative à notre grand naturaliste Cuvier.

C'était en 1802, au moment où venait de paraître la loi du 11 floréal an 10 sur l'instruction publique, qui instituait les lycées et y créait 6400 bourses destinées principalement aux enfants des militaires et des fonctionnaires publics sans fortune. Cuvier, alors inspecteur des études, et un autre fonctionnaire du même ordre, M. Daburon, chargés conjointement par le gouvernement d'organiser les lycées de Bordeaux, de Marseille et de Nice, parcouraient le midi de la France avec mission d'examiner les jeunes gens qui se présenteraient pour l'obtention des bourses dans ces lycées.

Alors vivait à Agen un jeune homme complétement dénué de fortune, et qui, recueilli par un oncle domicilié dans cette ville, y faisait ses études avec les ressources très-incomplètes qu'elle présentait alors. Son père, qu'il avait perdu récemment, ayant été fonctionnaire public, il se trouvait précisément dans une des catégories prévues par la loi, et sa famille désirait beaucoup qu'il pût obtenir une bourse, tant pour diminuer les sacrifices qu'imposait son éducation, que pour lui assurer le bienfait d'une instruction plus solide et plus complète. Le jeune homme se présenta donc devant MM. Cuvier et Daburon lors de leur passage à Agen ; mais, pris d'une timidité subite et peu satisfait de ses premières réponses, il se retira de l'examen sans vouloir le terminer. Rentré dans la maison de son oncle et recevant de ce dernier les plus vifs reproches, il se décide subitement à tenter de nouveau la fortune et à faire une démarche pour être admis à compléter son examen. Mais il était dix heures du soir, et les examinateurs devaient quitter Agen le lendemain de grand matin. Il se présente néanmoins à leur hôtel et demande à leur parler ; vainement on lui dit qu'ils vont se mettre au lit ; ses sollicitations sont si vives, si pressantes, qu'il obtient d'être introduit auprès d'eux, et trouve l'un (M. Daburon) déjà couché, et l'autre (M. Cuvier) faisant les préparatifs de sa toilette nocturne. Il leur expose en termes si touchants la position dans laquelle il se trouve que tous deux, après s'être consultés un moment, se décident à lui accorder un supplément d'examen, lequel est fait séance tenante et sans que les deux examinateurs changent, l'un de position, l'autre de costume. Le résultat de cet examen fut tel que le jeune homme fut admis comme boursier au lycée de Bordeaux.

Neuf ans s'étaient écoulés depuis les faits que nous venons de raconter : vers le milieu de l'été de 1811, M. Cuvier se trouvait à Florence, chargé d'une mission par le gouvernement français, lorsqu'un jeune homme demanda à être admis auprès de lui. Ce jeune homme était son protégé de 1802 qui, utilisant les moyens d'étude mis à sa disposition, avait été (à sa sortie du lycée de Bordeaux) admis à l'École polytechnique, puis à celle des ponts et chaussées, et était à cette époque chargé, comme

ingénieur, d'un service important dans le département des Apennins. Il va sans dire que M. Cuvier ne le reconnut pas au premier abord ; mais lorsqu'il lui eut rappelé la scène nocturne dans laquelle il l'avait trouvé si bienveillant, lorsque après lui avoir dit qu'il était le candidat examiné par lui dans ces conditions tout exceptionnelles, il lui eut fait connaître sa position actuelle en lui exprimant toute sa reconnaissance pour la carrière honorable dont il lui avait ouvert l'accès, une véritable émotion se peignit sur la figure ordinairement si calme de Cuvier, qui lui serra les mains avec attendrissement.

Nous pouvons ajouter, pour compléter l'histoire, que le protégé de Cuvier est mort dernièrement inspecteur général des ponts et chaussées en retraite et commandeur de la Légion d'honneur, après avoir obtenu la grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

MAUVAIS TÉMOIGNAGES.

Les oreilles et les yeux des esprits vulgaires sont souvent de mauvais témoins. SYRUS.

LA LUMIÈRE RESSUSCITANT LE PASSÉ.

Les rayons lumineux réfléchis par la Terre dans l'espace montrent à une certaine distance notre globe sous une forme et une grandeur analogues à celles de la Lune. Plus loin, la Terre n'est plus qu'une planète brillante comme Vénus et Jupiter.

La lumière se transporte dans l'espace avec une vitesse de 77000 lieues par seconde. Elle emploie huit minutes pour franchir la distance qui existe d'ici au Soleil, une demi-heure pour traverser celle qui s'étend de l'orbite terrestre à celle de Jupiter, quatre heures pour atteindre Neptune.

L'étoile la plus rapprochée de nous est à une telle distance que sa lumière n'emploie pas moins de trois ans et huit mois pour nous arriver. Les rayons lumineux que nous recevons aujourd'hui sont donc partis de sa circonférence il y a trois ans et huit mois. Si nos télescopes nous permettaient de voir ce qui se passe à sa surface, comme des éruptions de flammes ou des taches, nous ne verrions ces événements que trois ans et huit mois après qu'ils auraient eu lieu.

De même, s'il y avait à cette distance des êtres qui pussent distinguer ce qui se passe sur la Terre, ils verraient les choses s'accomplir trois ans et huit mois après le moment où elles auraient eu lieu en réalité.

A la distance de l'étoile polaire, le retard est de cinquante ans. A la distance de Capella, il est de soixante-douze ans.

Qu'on nous permette une hypothèse, un rêve, une fantaisie, si l'on veut.

Lumen, astronome de la Terre, mort il y a quelques années, a été subitement, après sa mort, transporté sur cette dernière étoile. De là, il a regardé la Terre, et a vu, s'accomplissant *présentement*, les événements de la révolution française.

Il a vu l'ancien Paris, en partie démoli depuis. Il a remarqué une troupe d'enfants courant dans une rue qui aujourd'hui n'existe plus, et, parmi ces enfants qui couraient, il s'est, avec un étonnement bien facile à comprendre, reconnu LUI-MÊME!

Puis son âme a revu directement toute sa vie terrestre, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, et tous les événements qui se sont passés sur la Terre depuis la fin du siècle dernier.

Dans un autre voyage sidéral, Lumen s'est transporté à une distance plus grande encore que celle de l'étoile Capella, et a pu revoir directement les principaux événements de l'histoire de France, en se plaçant aux distances auxquelles arrivent seulement maintenant les rayons lumineux réfléchis par la Terre il y a plusieurs siècles.

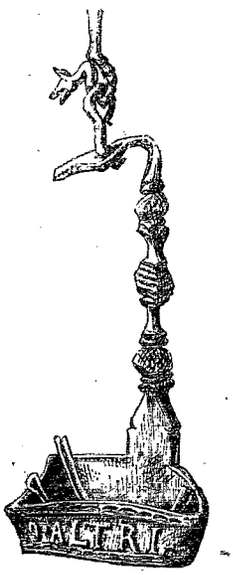
Les rayons lumineux qui partent à chaque instant de la Terre s'éloignent dans l'espace avec une rapidité constante, libres et indestructibles. Ils peuvent emporter ainsi dans l'espace la photographie de la Terre, des continents, des paysages, des villes, des hommes et de tous les événements qui s'accomplissent successivement à la surface de la Terre.

Ce voyage des photographies terrestres de tous les siècles rend ainsi les événements immortels. Un acte accompli ne peut plus être effacé, et nulle puissance ne peut faire qu'il ne soit plus. Un crime se commet au sein d'une campagne déserte : le criminel s'éloigne, reste inconnu, et suppose que l'acte qu'il vient de commettre est *passé* pour toujours. Il a lavé ses mains, il croit son action *effacée;* mais, en réalité, rien n'est détruit. Au moment où cet acte fut accompli, la lumière l'a saisi et l'a emporté dans le ciel avec la rapidité de l'éclair. Il est incorporé dans un rayon de lumière : éternel, il se transmettra éternellement dans l'infini.

Voici une bonne action faite à l'écart : le bienfaiteur la tient cachée ; la lumière s'en est emparée. Loin d'être oubliée, elle subsistera toujours.

Ainsi, les événements qui se sont accomplis à la surface de la Terre depuis son origine seraient visibles dans l'espace à des distances d'autant plus éloignées qu'ils seraient plus reculés. Toute l'histoire de la Terre et la vie de chacun de ses habitants pourraient donc être vues à la fois par un regard qui embrasserait tout cet espace. (1)

LAMPE DU SEIZIÈME SIÈCLE.



Musée de Cluny. — Lampe italienne du seizième siècle.

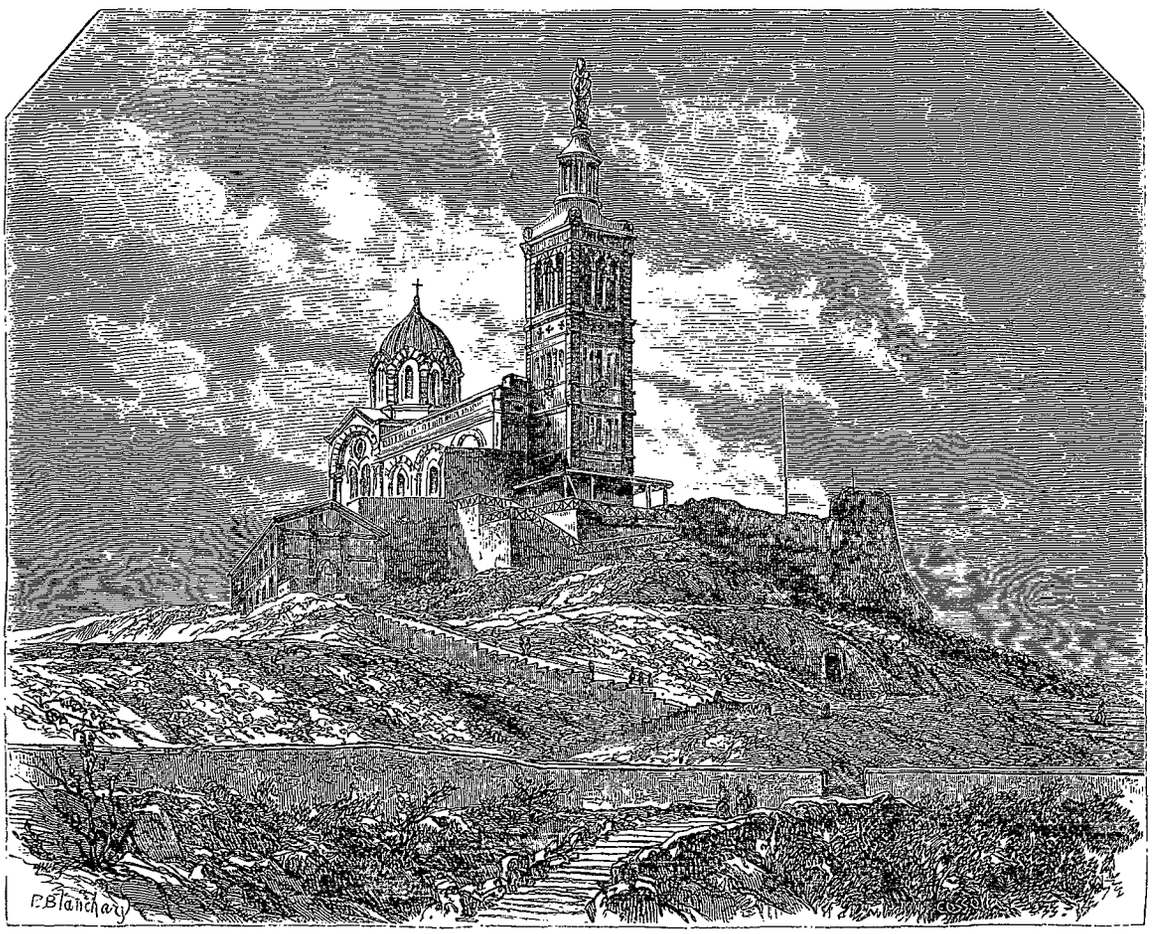
Cette lampe est ainsi désignée, dans le catalogue du Musée de Cluny, sous le numéro 2334 :

« Lampe gothique en fer, d'origine italienne, avec la devise : *Servo e me cosumo altri* (Je sers et je me consume pour autrui). — Seizième siècle.

(1) Fragment extrait et résumé du nouveau livre de M. C. Flammarion, *les Récits de l'infini ; Lumen.*

NOTRE-DAME DE LA GARDE

(MARSEILLE).



Notre-Dame de la Garde depuis sa restauration. — Dessin de Ph. Blanchard.

Au sud de Marseille s'élève une haute colline dominant la rade, le port et la ville. Au dixième siècle, la ville y fit construire une tour pour servir de vedette : à cette époque d'invasions et de pirateries, une cité riche comme Marseille devait tenter les appétits des voleurs de mer et de terre; il était bon d'être averti d'avance de leur approche, et la nouvelle tour prit tout naturellement, ainsi que la colline sur laquelle elle se dressait, le nom de *la Garde*.

En 1214, un moine appelé Pierre obtint de Guillaume, abbé de Saint-Victor, la cession de cette colline, qui appartenait à l'abbaye. Pierre y fit bâtir une chapelle qui s'appela la *chapelle de Notre-Dame de la Garde*, à cause de sa position à côté de la tour. Cette chapelle devint et resta l'objet d'une grande vénération pour le peuple marseillais.

En 1525, François Ier trouva la position bonne pour y établir un fort. C'est le plus ancien des forts de Marseille, avec celui du château d'If, construit en 1529 par les ordres du même prince. Quant à celui de Notre-Dame de la Garde, on prit comme matériaux pour le bâtir les ruines de l'ancien couvent des Cordeliers, et l'on entoura la chapelle d'une enceinte de fortifications.

Plus tard, l'on construisit d'autres forts, et celui de Notre-Dame de la Garde perdit de son importance, si bien qu'au point de vue militaire il devint tout à fait insignifiant. On trouve son nom attaché à celui d'un des personnages littéraires du dix-septième siècle, le trop fécond Scudéry, si maltraité dans les vers de Boileau. Il avait trouvé plus de faveur près du cardinal de Richelieu, qui, en fait de littérature, du reste, n'avait pas précisément la même intelligence qu'en politique et en administration. Notre-Dame de la Garde avait ou devait avoir un gouverneur. Scudéry, par l'entremise de Mme de Rambouillet, avec qui sa sœur, Madeleine de Scudéry, était fort liée, obtint ce gouvernement, véritable sinécure. Mme de Rambouillet, qui connaissait bien le caractère du nouveau gouverneur, dit à ce sujet assez plaisamment « que cela se trouvait le mieux du monde, et que ce diable d'homme n'eût pas, pour quoi que ce fût, accepté un gouvernement dans une vallée, et qu'il serait parfaitement là, perché sur son roc dominant toute la campagne, et le chef dans la nue. »

Chapelle et Bachaumont, dans leur *Voyage en Languedoc et en Provence*, parlent de ce fort en termes faits pour donner une étrange idée de son rôle militaire :

> Tout le monde sait que Marseille
> Est riche, illustre et sans pareille
> Pour son terroir et pour son port;
> Mais s'il faut vous parler du fort,
> Qui, sans doute, est une merveille,
> C'est Notre-Dame de la Garde,
> Gouvernement commode et beau,
> A qui suffit pour toute garde
> Un suisse avec sa hallebarde
> Peint sur la porte du château.

Il parait aussi que la résidence du gouverneur dans ce

fort était ou peu agréable, ou surtout peu nécessaire, puisque les deux mêmes auteurs disent un peu plus bas :

. . . . . Messieurs, là-dedans,
On n'entre plus depuis longtemps.
Le gouverneur de cette roche,
Retournant en cour par le coche,
A, depuis environ quinze ans,
Emporté la clef dans sa poche.

On serait tenté de croire également que, si ce gouvernement n'était pas d'une bien grande importance pour la protection de Marseille et du royaume, il n'était pas non plus d'un rapport considérable pour le personnage qui en était honoré. C'est ce qui ressort du moins de ces vers que Scudéry envoya au cardinal, et où la pensée n'est enveloppée d'aucun voile :

Mais malgré cette illustre grâce,
Qui rend mon sort illustre et beau,
Sans toi cette importante place
Serait celle de mon tombeau.

Oui, sur cette roche escartée,
Si ta main ne m'y secouroit,
Je serois comme Prométhée,
Qu'on dit qu'un vautour dévoroit.

La faim, ce vautour effroyable,
Et que l'on doit tant redouter,
Avec un bec impitoyable
Y viendroit me persécuter.

Grand duc, ôte-moi cet obstacle!
Prends soin d'un soldat qui te sert,
Et fais, par un nouveau miracle,
Pleuvoir la manne en ce désert.

Il faut dire que Scudéry, si l'on en croit les anecdotes, avait dépensé beaucoup d'argent pour aller s'installer à son fort de Notre-Dame de la Garde et y faire transporter une quantité de grandes caisses contenant les portraits de tous les poëtes qu'il admirait et aimait, depuis Jean Marot, père de Clément, jusqu'à Colletet.

En 1793, le fort de Notre-Dame de la Garde servit de prison au duc d'Orléans, à son arrivée à Marseille. Celui du château d'If, son contemporain, avait vu, quelques années auparavant, le comte de Mirabeau enfermé dans ses murs.

Ce qui ne fut jamais amoindri, ni échangé, c'est le caractère religieux de la chapelle de Notre-Dame de la Garde. De tout temps elle a été un lieu de pèlerinage; de tout temps les habitants de Marseille et des environs et les marins y sont venus apporter leurs offrandes et leurs *ex-voto*. Chaque année, à la Fête-Dieu, la statue de Notre-Dame de la Garde est descendue de sa colline et promenée processionnellement dans la ville en grande pompe.

L'ancienne chapelle était tombée presque en ruines; elle a été remplacée par un édifice plus vaste et digne de la richesse de la cité. Le style est romano-byzantin; ce qui rappelle l'antiquité de la chapelle et ce qui a permis de l'embellir somptueusement. On arrive au nouveau sanctuaire par un immense perron à rampes, d'un effet très-décoratif. Le portail est surmonté d'un clocher quadrangulaire, à plusieurs étages, terminé par une lanterne au sommet de laquelle se dresse une colossale statue de la Vierge. A l'intérieur est une nef flanquée de trois chapelles à droite et à gauche. La nef est coupée par un transept et terminée par une abside, au-dessus de laquelle s'élève une coupole. Tous les revêtements intérieurs sont en marbre blanc de Carrare, excepté les soubassements, pour lesquels on a pris du marbre rouge d'Afrique. Et comme dans ce genre byzantin la variété des couleurs est regardée et employée comme un élément de décoration, les colonnes du transept sont en marbre vert des Alpes. Sur les murs sont des peintures inspirées de l'école de Dusseldorf. Au-dessous de la chapelle, on peut visiter une crypte pavée en mosaïque.

UN AQUARIUM MICROSCOPIQUE.

Suite. — Voy. p. 159, 191, 254, 310.

Si la lumière est assez intense et l'expérience favorisée par une température peu élevée, on observe souvent l'apparition de végétations vertes; elles prennent naissance au point le plus éclairé, s'étendent peu à peu et couvrent quelquefois de grands espaces; c'est un tapis de verdure qui prend sous le microscope l'aspect d'une immense forêt d'arbres verts.

L'aquarium est alors arrivé à son troisième âge, et l'on doit s'attendre à y rencontrer les animalcules désignés sous le nom de Systolidiens ou de Rotateurs. Comme nous l'avons dit, rien n'est plus variable que la production de ces êtres; on peut, dans certaines infusions, en trouver dès le commencement de la seconde période, comme aussi, dans certaines autres, il ne s'en produit aucun. Mais, en moyenne, cette apparition coïncide avec l'époque que nous indiquons.

On ne rencontre jamais les Rotateurs dans les mêmes proportions que celles des infusoires ciliés du second âge : habituellement ils se réduisent à quelques individus par espèce.

Si l'étude des infusoires que nous avons observés précédemment a présenté de nombreuses difficultés, celle des Systolidiens, au moins pour le plus grand nombre des espèces, est encore plus pénible. Il ne suffit plus, en effet, de puiser au hasard une gouttelette de liquide pour ramener quelques-uns de ces animaux : leur nombre n'est pas assez grand pour cela. Il faut les pêcher dans l'eau, souvent au fond même de l'aquarium, et l'on peut se faire une idée de la difficulté de cette opération en pensant que les plus gros de ces êtres n'ont que 45 à 50 centièmes de millimètre.

Il importe d'abord d'explorer le bocal avec la loupe et le microscope horizontal, en s'aidant d'une lampe ou d'une bougie. La paroi surtout doit être l'objet d'un examen attentif. C'est, en effet, au milieu des végétations et des débris qui y sont fixés que nous rencontrons tout à coup une petite chenille qui semble faite de cristal; elle avance à grands pas, s'allonge, se courbe en tous sens; bientôt elle s'arrête, et, au même instant, de l'extrémité de son corps restée libre, jaillissent deux magnifiques couronnes ciliées, tournant rapidement comme les roues d'un bateau à vapeur. C'est là le Rotifère, ce merveilleux petit être si célèbre par la faculté extraordinaire dont il jouit de suspendre sa vie en résistant au desséchement.

De tous les Systolidiens, le Rotifère est celui qu'on rencontre le plus sûrement dans une infusion, comme c'est aussi celui de tous qui se montre en plus grand nombre.

En augmentant le grossissement du microscope horizontal en même temps que la lumière, on peut observer commodément ceux de ces microzoaires qui viennent se fixer à la paroi; ils y restent souvent plusieurs heures sans changer de place. Mais pour les observations détaillées, on est obligé d'avoir recours au microscope ordinaire. C'est alors que la translation de l'animalcule présente de grandes difficultés. Le moyen le plus facile consiste dans l'emploi d'un tube de verre légèrement effilé à une extrémité. On ferme avec un doigt l'orifice supérieur, puis on plonge le tube dans l'eau en dirigeant le bec effilé vers la

région où la loupe a signalé la présence d'un Rotifère. En retirant le doigt, l'eau jaillit à l'intérieur du tube et entraîne l'animalcule, qu'il est alors facile de déposer sur le porte-objet du microscope au moyen de la loupe.

Dans les premiers moments où on observe un Rotifère ainsi captif, il est difficile de se faire une idée de sa véritable forme. Tantôt c'est un sac informe qui se contracte, tantôt c'est un long ruban translucide qui semble s'allonger indéfiniment. L'aspect change à chaque seconde, et une silhouette est à peine accusée que déjà une nouvelle a effacé la première. Ces bizarres contractions ne tardent pas à cesser : l'animal se fixe, s'étend horizontalement, et il devient facile de l'observer à l'aise sans faire subir à la goutte d'eau une préparation compliquée.

L'organisation anatomique du Rotifère, aussi bien que celle de tous les autres Systolidiens, est assez élevée pour que M. Milne-Edwards ait placé cet animal parmi les Annelés, près des Helminthes et des Cestoïdes, où il forme le genre type de la classe des Rotateurs.

On observe, en effet, chez ce curieux petit être de 50 centièmes de millimètre un ensemble d'organes qui tendent à le rapprocher des animaux supérieurs. Sa tête surtout présente des particularités de structure qu'on chercherait vainement dans toute la série zoologique. Lorsque le Rotifère marche, on lui voit une tête allongée qui se termine par une sorte de bec quelquefois garni de poils; on distingue deux points rouges regardés comme des yeux. L'animal s'arrête-t-il? On voit subitement sa tête changer de forme; le bec n'existe plus, mais de chaque côté s'épanouissent deux lobes charnus dont le limbe est garni de ces belles couronnes de cils tournants qui ont toujours excité l'admiration des observateurs; en même temps, les yeux sont remontés vers les lobes. Le changement est si considérable qu'on croit voir un animal nouveau substitué au premier. En étudiant ces apparences, on reconnaît que le Rotifère a la faculté de rentrer à volonté dans sa tête ses deux roues et de les y serrer comme dans un étui.

Sous la tête on remarque une longue excroissance en forme de tube, sorte de trompe solide et charnue, où les uns voient un appareil respiratoire, les autres un tentacule.

Plus bas que la tête et à la naissance du corps se trouve une bouche armée de deux solides mâchoires cornées qui font du Rotifère un animal broyeur. On peut suivre un long intestin très-visible à l'aide d'une coloration d'indigo; la membrane qui le limite paraît tapissée de cils vibratiles destinés peut-être à faciliter la déglutition.

La queue est composée de cinq ou six articles s'emboîtant les uns dans les autres, comme les diaphragmes d'une lunette d'approche. Le dernier article est muni d'un éperon bifide très-acéré dont l'animal se sert pour se fixer temporairement.

Quelques individus montrent un œuf très-volumineux à la naissance de la queue. On a pu constater que cet œuf, porté longtemps par l'animal, éclôt avant d'être pondu.

Ce Rotifère que nous venons d'examiner sous le microscope paraît lent, triste et maladroit : c'est que le pauvre animal, que nous maintenons captif, manque d'espace et d'eau dans cette goutte insuffisante. Il faut observer les Rotifères en liberté, au sein même de l'aquarium, pour avoir quelque idée de l'agilité et de l'élégance singulières de leurs mouvements.

On peut constater alors que ce merveilleux petit être d'un demi-millimètre est un des privilégiés entre tous les animaux. D'abord il marche par grandes enjambées, à la manière des chenilles arpenteuses, franchissant les obstacles, contournant les arbres et les rochers de ses plages microscopiques. Lorsqu'il a rencontré un endroit favorable, il tire de sa queue son double stylet qu'il enfonce dans quelque tronc. A peine est-il affermi par cette solide amarre, qu'aussitôt il sort de sa tête ses belles couronnes ciliées; la rotation (1) commence, et soudain un puissant courant attractif se forme au loin dans l'eau. Monades, Glaucomes, cellules végétales, débris de tous genres, se précipitent vers la bouche de notre Rotifère, qui n'a plus qu'à choisir au passage les morceaux à sa convenance. Nul effort, aucune peine : il n'a point besoin d'aller au loin chercher une proie, de la combattre, de risquer sa vie dans une lutte corps à corps; paisiblement fixé par son éperon, il attire à lui tout ce qui passe à sa portée, et lorsqu'un animalcule imprudent s'est fourvoyé dans le courant meurtrier, il est fatalement entraîné vers les mâchoires de corne, qui hachent le malheureux avant de l'engloutir.

Notre petit privilégié veut-il changer de place, voir de nouveaux pays ou varier sa nourriture? Il lui suffit pour cela de lever l'ancre, c'est-à-dire de rentrer les stylets. Dès lors, on le voit quitter la paroi et nager avec rapidité. Ses roues, qui produisaient le terrible remous tant qu'il était fixé, servent maintenant à entraîner tout son corps. Plus elles tournent rapidement, plus sa vitesse est grande. Il n'est pas de spectacle plus curieux, dans ce monde des infiniment petits, que d'observer le Rotifère lorsqu'il nage ainsi. La chose n'est pas commode, mais avec de bons instruments et un éclairage ménagé on peut y parvenir.

Qu'un désastre, enfin, vienne dessécher l'océan où s'ébat le Rotifère; que le soleil, après avoir pompé le liquide, transforme le sol graveleux du fond en un Sahara microscopique : on le verra rentrer peu à peu tous ses appendices, plier et resserrer tous ses organes les uns dans les autres, et demeurer finalement immobile sur le sable, sous la forme d'une petite momie jaunâtre et globuleuse.

Combien de temps le Rotifère peut-il rester ainsi dans un état de mort apparente? Les observateurs les plus nombreux fixent cette période à une année au moins.

Si alors, au bout de longs mois, on inonde cette surface desséchée, on voit la momie s'élever dans l'eau comme un corpuscule de poussière. Bientôt elle se gonfle et se distend; quelques contractions dénotent que la vie se cache sous cette peau coriace. Au bout de quelque temps, une excroissance paraît et s'allonge peu à peu. La queue, les stylets, puis la tête, se montrent; enfin les roues s'épanouissent joyeusement : l'animal prend son essor et recommence ses chasses, ses ébats et ses longues courses (2).

A côté des Rotifères on peut rencontrer des Brachions, microzoaires munis aussi d'appareils rotateurs, mais tout différents des premiers. Dépourvus de la faculté de marcher, ils nagent et se fixent temporairement. C'est dans la partie la plus éclairée du bocal que les Brachions aiment à s'ébattre; c'est là qu'il est facile de constater leur présence.

On aperçoit des points d'un tiers de millimètre qui se détachent, semblent tomber verticalement, puis s'arrêtent à un endroit peu éloigné. Le moindre choc qui imprime une secousse à l'eau suffit souvent pour que tous ces points tombent au fond, où ils demeurent pendant quelque temps. On les voit ensuite remonter peu à peu.

(1) Cette rotation n'est qu'une apparence. Les cils se meuvent successivement les uns après les autres en se croisant; il en résulte une sorte d'ondulation circulaire qui offre l'image d'une roue en mouvement.

(2) On ne peut obtenir la révivification du Rotifère lorsque le desséchement a eu lieu sur le porte-objet en verre. Pour que l'expérience réussisse, il faut une couche de sable ou de terreau et une évaporation assez lente. Il est probable que l'animal conserve alors une petite quantité d'eau.

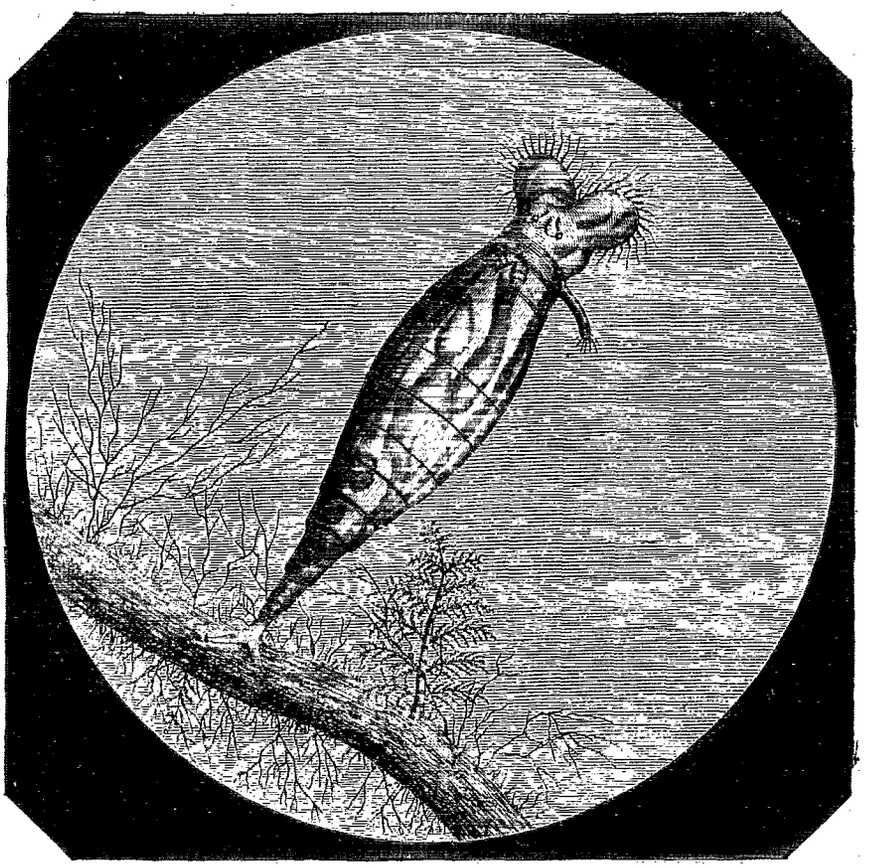


Fig. 12. — Rotifère (*Rotifer inflatus*) observé dans l'aquarium ; grossi 380 fois.

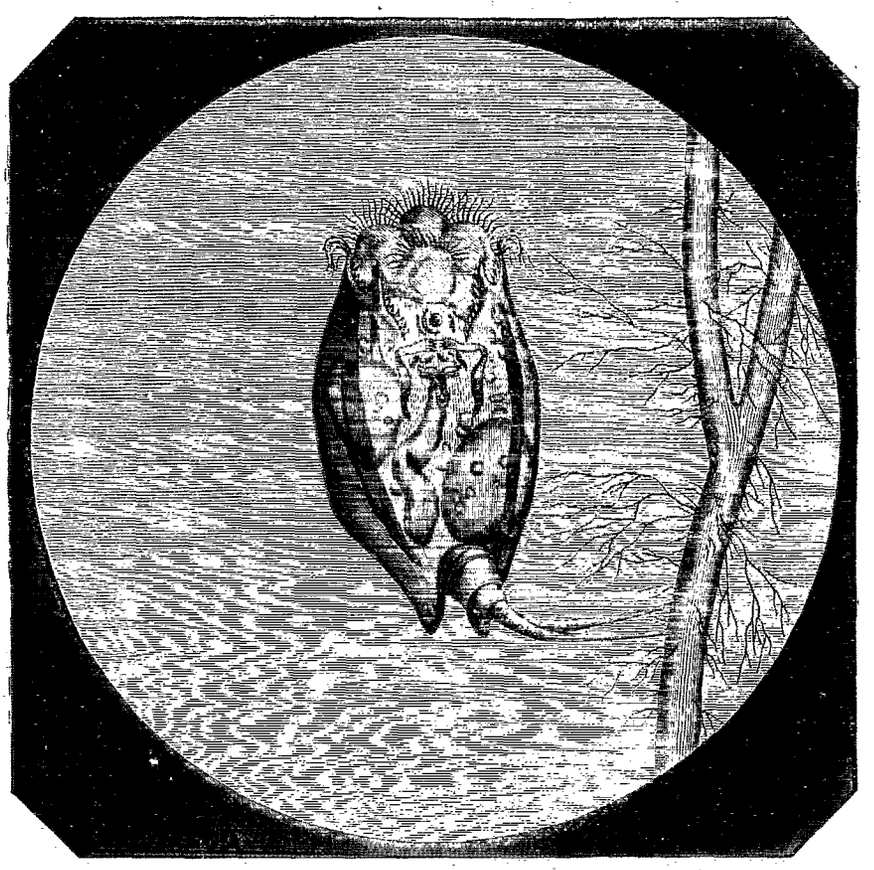


Fig. 13. — Brachion (*Brachion salpina*) observé dans l'aquarium ; grossi 380 fois.

Le microscope nous montre dans un de ces points mobiles le géant le plus bizarre. Le Rotifère nous a présenté une souplesse et une dilatabilité singulières dans tous ses organes : chez le Brachion, au contraire, une carapace cor-

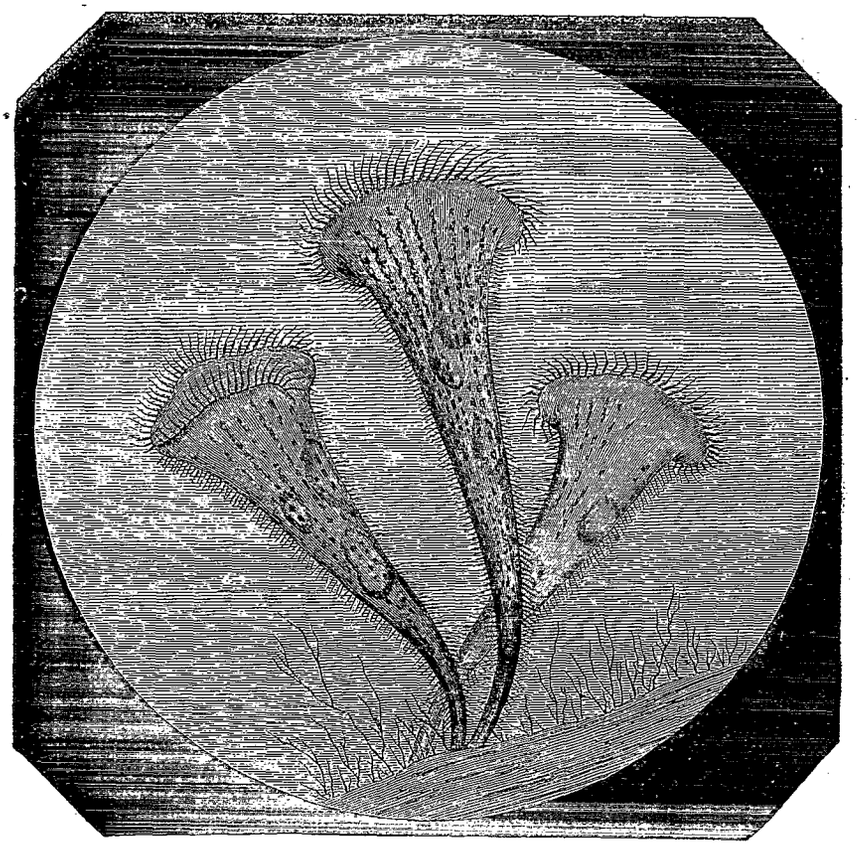


Fig. 14. — Stentor (*Stentor polymorphus*) observé dans l'aquarium; grossi 150 fois.

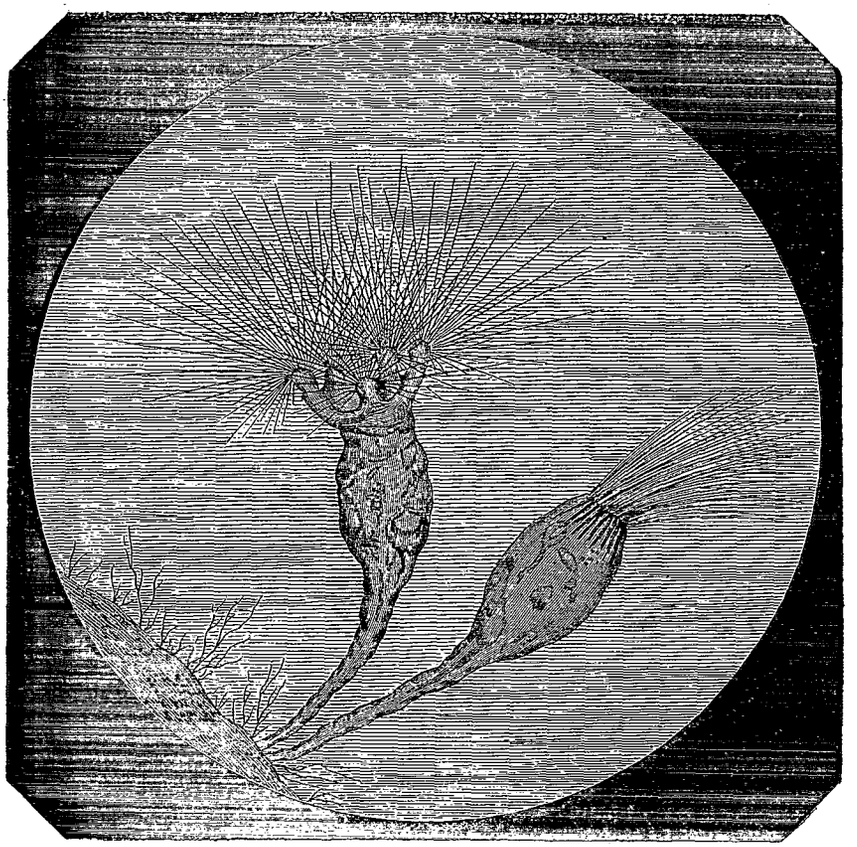


Fig. 15. — Flosculaire (*Floscularia vulgaris*) observé dans l'aquarium; grossi 300 fois.

née emprisonne le corps d'une manière invariable; cette cuirasse, dans la confection de laquelle la nature semble avoir visé plutôt à la solidité qu'à l'élégance, est largement ouverte à l'extrémité antérieure; c'est par là que l'ani-

mal fait sortir des lobes charnus d'une structure compliquée et munis d'appareils propres à la natation et à la manducation. La cuirasse du Brachion s'amincit peu à peu et présente une petite ouverture inférieure qui donne passage à deux ou trois articles mobiles revêtus de plaques dures et terminées par deux forts stylets très-aigus dont l'animalcule fait les usages les plus variés.

Au-dessous des lobes ciliés on remarque une série de pièces mobiles presque toujours en mouvement. Longtemps on en fit un centre de circulation analogue à un cœur; mais on a reconnu depuis que ce sont des mâchoires puissamment construites et présentant quelque similitude avec celles de certains insectes broyeurs. Immédiatement au-dessus des mâchoires on voit un point très-visible, d'un rouge noirâtre, qui est l'œil du Brachion.

Un de ces animaux, maintenu captif sur le porte-objet du microscope, paraît plus lent et plus embarrassé encore que le Rotifère. Ses grands stylets deviennent une gêne extrême sur les faces polies du verre ou du mica, et, ne possédant aucun organe propre à la marche, il gît presque inerte sous cette mince couche d'eau. En observant les Brachions sur place, on les voit nager vigoureusement de côtés et d'autres, changer de direction avec aisance, au moyen de leur queue qui sert de gouvernail; ils se fixent par instants à quelque tigelle, et produisent des remous attractifs avec les lobes ciliés de leur tête.

La famille des Brachioniens renferme plusieurs genres qui comprennent un assez grand nombre d'espèces variées; mais tous présentent à peu près la conformation et les détails que nous venons d'étudier chez le Salpine (*Salpina brevispenna*). Ce sont, avec les Rotifères, les seuls Systolidiens qu'on ait quelque chance de rencontrer dans une infusion du genre de celle que nous décrivons. Il peut arriver qu'un ou deux individus d'une autre famille s'offrent aux investigations de l'observateur; mais leur présence n'a aucune persistance.

Les quelques générations de Rotifères et de Brachions qui se succèdent dans l'eau n'ont pas elles-mêmes une bien longue durée. On voit les individus diminuer de nombre et décroître de taille. Bientôt ces races vagabondes disparaissent: notre aquarium devient un désert liquide où la vie ne se manifeste encore que par quelques infusoires chétifs et languissants. Toute trace du persil verdoyant que nous avions primitivement déposé dans une eau limpide est effacée. Une couche de débris pulvérulents, sorte de sable jaune, tapisse le fond du vase et appartient désormais au monde minéral: on chercherait en vain quelque trace de l'étonnante vitalité dont ce petit océan nous a donné le spectacle.

Dans le nombre restreint d'infusoires qu'il nous a été possible d'observer, nous avons pu admirer la variété de forme, de structure et de mœurs de ces êtres microscopiques; ce n'est là cependant qu'un premier pas fait dans ce monde des infiniment petits. Si nous voulons pousser plus loin nos explorations, il faut examiner les eaux stagnantes des étangs, des lacs, les bas-fonds des fleuves et de l'océan. La recherche des microzoaires prend, dès lors, tous les caractères d'une pêche en règle.

Pour capturer de beaux infusoires, il faut choisir un endroit pourvu d'herbes aquatiques, où l'eau peu transparente soit couverte par place de lentilles d'eau. On enfonce lentement le bocal, en le maintenant dans une position renversée, de manière à le porter plein d'air à une profondeur de 20 centimètres environ; on le retourne graduellement sous l'eau jusqu'à ce qu'il soit plein; on coupe délicatement et sans les agiter quelques tiges de plantes aquatiques qu'on introduit sous l'eau dans le bocal. Retirant alors le tout, on peut espérer que les animalcules les plus curieux sont pris.

Lorsqu'au bout de quelques heures, la vase et les autres débris étant tombés au fond et le liquide ayant repris sa limpidité, on examine à l'aide d'une loupe les tiges et les feuilles des plantes, on aperçoit bientôt des silhouettes relativement assez grandes, verdâtres, translucides, en forme de trompette, se tenant immobiles sur les feuilles. Ce sont là les plus grands de tous les infusoires, les Stentors.

Quoique ces animaux aient une taille qui permet de les voir parfaitement à l'œil nu (les plus grands ont jusqu'à 1 millimètre et demi), il est cependant très-difficile et très-long d'observer leurs mœurs, parce qu'ils offrent dans les diverses phases de leur vie les changements de forme les plus singuliers et les plus imprévus.

La figure sous laquelle le Stentor se présente communément est celle que nous venons de voir; le pavillon de la trompette, fermé par une membrane charnue, est construit en une spirale dont le limbe est garni d'une magnifique rangée de cils très-forts que l'animal agite rapidement. Il détermine, au moyen de cet appareil, un fort courant destiné à projeter les aliments dans sa bouche, qui se trouve à l'extrémité de la spirale. L'intestin du Stentor se prolonge très-visiblement à travers le corps, jusqu'à la moitié environ; il semble ensuite se replier sur lui-même, pour revenir se terminer vers la bouche. Plusieurs muscles longitudinaux sont visibles le long du corps, qui est finement cilié et de plus orné de granulations régulièrement espacées. Quelques observateurs soupçonnent que l'extrémité inférieure de son corps est munie d'une ventouse qui lui permet de se fixer solidement.

Tant que le Stentor demeure ainsi sur une tige, son aspect ne change pas, et le gracieux épanouissement de sa trompette le fait aisément reconnaître. Mais si, quittant cette station, il se met à nager librement dans l'eau, il change alors si rapidement de forme, il se montre sous des aspects si bizarres et si variés, que l'esprit est frappé d'étonnement. Tantôt c'est un cylindre qui roule sur lui-même, tantôt un fuseau qui court horizontalement; un instant après, on voit un vase, puis une bouteille, puis encore un carré aplati qui devient une losange; enfin c'est une boule qui tourne, un triangle qui pivote, une lentille qui coupe l'eau... L'œil se fatigue à regarder cette étrange pantomime, tandis que l'intelligence s'épuise à en chercher le mécanisme et la raison.

Les Stentors que l'on rencontre le plus fréquemment sont colorés en vert; mais il y en a de rouges, de bleus et même de noirs. Cette dernière couleur est remarquable en ce sens que ce n'est celle d'aucun autre microzoaire. Quelquefois ces Stentors noirs sont si abondants dans certains fossés marécageux, que l'eau est colorée par place comme du café.

Il est un autre animalcule qui habite fréquemment à côté du Stentor, et qui, au premier abord, pourrait être confondu avec lui: c'est un curieux petit être d'un quart de millimètre, nommé Flosculaire, et qui est rangé parmi les Systolidiens, quoiqu'il soit dépourvu d'appareil rotateur. Le microscope horizontal, très-utile pour observer les animaux immobiles, montre notre Flosculaire avec un corps oblong terminé supérieurement par un épanouissement de cinq lobes charnus munis de cils très-longs, rayonnants et non vibratiles. Rien n'est plus délicat de structure que cette couronne à cinq faisceaux, qui, exposés à une vive lumière, se diaprent de reflets opalins. La bouche, armée de mâchoires crochues, est située au centre de l'épanouissement des lobes. Quant à la manière dont les Flosculaires absorbent leur proie, on ne peut que faire

des suppositions à cet égard. Lorqu'on imprime au liquide une secousse un peu forte, le Flosculaire se contracte peu à peu, rentre ses lobes, replie ses cils, et n'offre plus que l'aspect d'une boule surmontée d'une sorte de panache. *La fin à la prochaine livraison.*

DÉMOSTHÈNE.

LE TRAVAIL DU MATIN.

... Démosthène se mettait-il à l'ouvrage après un frugal repas arrosé d'eau claire, et prolongeait-il ses études jusqu'à une heure avancée de la nuit? ou plutôt, s'endormant tout de suite après souper, ne se relevait-il pas vers les trois ou quatre heures du matin pour travailler jusqu'au moment où la ville recommençait à s'agiter et à bruire autour de lui? Peut-être cette dernière combinaison demande-t-elle au début, tant que l'habitude n'en est pas bien prise, un plus pénible effort de la volonté; mais elle est de beaucoup la meilleure pour l'esprit et pour le corps tout à la fois. Plusieurs hommes éminents de notre temps, dont la verte et laborieuse vieillesse fait notre admiration, lui doivent peut-être le rare privilége d'avoir conservé, jusque dans leur grand âge, l'entier exercice de leurs hautes facultés. La veille du matin échauffe bien moins le sang, irrite bien moins les yeux et les nerfs, que celle du soir. Le soir, on sent peser sur sa tête le poids des fatigues et des tracas du jour; pour s'appliquer à l'étude, il faut faire en quelque sorte violence à des organes déjà las, à une intelligence distraite et préoccupée. Le matin, au contraire, l'homme tout entier sort du sommeil reposé et renouvelé. L'eau dont il baigne ses mains et son visage, les fraîcheurs de l'aube auxquelles il entr'ouvre ses fenêtres, tout concourt à un même effet : c'est alors que la conception est le plus vive et le plus lucide, la vue plus nette. Si nous en croyons Cicéron, qui reproduit là quelque renseignement emprunté à ses sources grecques, Démosthène aurait été de cet avis. « L'orateur, dit-il, s'irritait contre lui-même quand il arrivait par hasard qu'il ne fût point levé au moment où les ouvriers, avant le jour, partaient pour leur travail. » (1)

L'ARC EN SAVOIE.

Fin. — Voyez pages 329, 365.

— Cependant, on pouvait constater en Savoie, à cette époque, un mouvement général des esprits vers l'instruction, même l'instruction primaire. Les libéralités de citoyens intelligents permettaient d'établir de nombreuses « petites écoles de hameau. » Chaque paroisse avait son régent. On fondait des colléges dans différentes villes, et, en 1592, l'évêque Pierre de Lambert fondait celui de Saint-Jean de Maurienne. On a les termes mêmes du testament : l'évêque laissait au collége « son nom, un ca- » pital de mille écus de cinq florins, et une rente de cent » écus d'or sur le prieuré d'Ayton. »

— Pierre de Lambert! s'écria Herzio, attendez! Je connais ce nom-là. Oui, je me souviens, je l'ai vu dans la cathédrale même de Saint-Jean, où se trouve son tombeau.

— Vous l'avez vu, continua l'historien, avec les noms et les tombeaux d'autres personnages qui intéressent tous l'histoire de Savoie : le comte Humbert, l'évêque de Maurienne Saint-Ayrold, Oger de Conflans, les évêques Amédée de Montmayeur et Savin de Florano. Mais revenons à notre collége de Saint-Jean, auquel les habitants attachaient une importance toute particulière, à tel point qu'une centaine d'années après sa fondation, comme les bâtiments menaçaient ruine, qu'il fallait de plus pourvoir à plusieurs classes, et que les fonds manquaient, les bourgeois de Saint-Jean décidèrent d'aliéner le bien des pauvres. Les considérants de leur résolution sont fort remarquables; ils jugeaient que la misère est la vraie fille de l'ignorance, et disaient « qu'il est plus utile de faire des » hommes que d'entretenir des mendiants. »

Le clergé fut toujours très-puissant en Savoie. Au dix-huitième siècle, un évêque de Maurienne taxa le pain aux lieu et place des syndics de Saint-Jean. Il défendit la chasse dans la vallée; il appela ses diocésains *ses sujets.* Il fallut que le sénat s'en mêlât, révoquât ses ordonnances, et le mît en quelque sorte en interdit pour tout ce qui touchait au temporel.

Maintenant, pour terminer ce qu'il y a d'intéressant sur cette ville, nous allons prier Herzio de nous raconter...

— Moi, interrompit Herzio, je ne peux vous en dire que ce qui frappe les yeux. Elle a la réputation d'être triste et mal bâtie : la tristesse des villes, à mon sens, est une affaire toute personnelle; cela dépend du caractère des gens qui les visitent, et là-dessus je n'ai rien à décider; chacun pour soi en pareille matière. Quant à être mal bâtie, — je ferai peut-être frémir Marcass, qui n'admet que les villes commerciales et industrielles, avec des rues à perte de vue, — je trouve que pour un artiste c'est une qualité. Une vieille rue sinueuse et montante, de vieilles maisons originales, des murs un peu déjetés, des pignons dans une perspective irrégulière, peuvent déplaire à un architecte ou à un ingénieur, mais à coup sûr ils feront le charme d'un peintre. Après tout, un architecte qui aimerait l'histoire de son art pourrait encore trouver à apprendre dans la cathédrale. L'extérieur ne dit rien, le portique est moderne et jure avec le reste; mais dans l'intérieur il y a des choses qui ne sont pas à dédaigner. D'abord, la grande nef en elle-même, qui est du douzième siècle, a de belles et vastes proportions. Ensuite, on trouve dans l'église des peintures murales, des fresques, des boiseries, des stalles sculptées, un reliquaire en albâtre, et surtout un magnifique tabernacle d'albâtre, qui rappelle les beaux ouvrages de ce genre que l'on voit en Allemagne et en Belgique. Les amateurs de promenades romantiques feront bien de visiter le cloître, et les archéologues ne seront pas fâchés de jeter un coup d'œil sur le porche roman de la chapelle de Notre-Dame.

— Si vous ajoutez, mon cher ami, dit l'historien, qu'on passe la rivière à cet endroit sur un pont d'au moins trois cents pieds de long, vous nous donnerez bonne opinion de sa largeur, et nous reviendrons tout naturellement à nos moutons, c'est-à-dire à notre rivière d'Arc. Suivons-la donc, passons par la Chambre, que nous avons déjà vue sur la liste du trésorier du duc, et arrivons à Aiguebelle.

C'est d'Aiguebelle qu'est daté, au treizième siècle, le premier acte connu dans lequel fut qualifié de comte de Savoie le comte de Romont, Pierre dit le Petit-Charlemagne, oncle de l'empereur Richard de Cornouailles, brave soldat, actif administrateur, choisi par les États généraux de Savoie, après la défaite et la mort de Boniface-Roland, son neveu, comte de Savoie, que les Lombards avaient vaincu et fait prisonnier près de Turin (1263), et qui, âgé de dix-neuf ans, avait succombé à ses blessures.

Lors de la Jacquerie de la Maurienne (1327), c'est à Aiguebelle que se réfugièrent l'évêque et les chanoines, obligés de s'enfuir de Saint-Jean. Le nom d'Aiguebelle se retrouve aussi dans des circonstances plus gaies. Ainsi, à la fin du dix-septième siècle, cette ville est signalée, avec

(1) Georges Perrot.

plusieurs autres, comme ayant encore une compagnie de francs-tireurs. Ces compagnies, restes et signes de la vie municipale au moyen âge, remontaient à ces anciennes époques où l'on avait à craindre sans cesse dans ces pays des attaques de barbares, de Sarrasins entre autres, et où quelques braves avaient formé les premiers noyaux de ces associations de volontaires, artisans ou laboureurs en temps ordinaire, et se transformant tout à coup en soldats au premier coup de cloche, au premier signal des feux annonçant l'ennemi. Il était resté quelque chose de cette vie de guerre des anciens jours, c'était le goût des armes, des exercices militaires, du tir. Rien ne plaisait plus à ces rudes habitants des villes et des villages que le tir à l'arc, le jeu du *papeguay*. Alors s'étaient formées ces sociétés et compagnies de bandouliers, d'archers, d'arbalétriers, de coulevriniers, d'arquebusiers, qui se réunissaient pour s'amuser, mais qui, à un moment donné, pouvaient devenir d'habiles et énergiques défenseurs de l'indépendance nationale. Je trouve d'une grande éloquence, dans sa fière bonhomie, la devise des archers bressans, par exemple : *Ludimus, sed caveat hostis* (Nous jouons, mais que l'ennemi prenne garde). Et j'aime à me représenter à Aiguebelle ou dans toute autre ville de ce pays, aujourd'hui si calme et presque solitaire, une de ces fêtes animées, où l'on venait de fort loin pour porter ou soutenir un défi, où le roi de l'arquebuse choisissait sa reine parmi les bourgeoises ou les nobles, suivant qu'il était lui-même noble ou bourgeois, et où noblesse et bourgeois sympathisaient et fraternisaient dans une même joie, dont le fond était l'amour du pays. Il faut bien avouer pourtant que les mœurs offraient dans ce pays des exemples d'une certaine brutalité, digne des plus beaux jours de l'époque féodale. Ainsi, le nom de la ville même dont nous parlons nous rappelle un certain sieur de Sonnaz, baron d'Aiguebelle, qui, poursuivi en 1646 pour des violences criminelles, donna pour justification qu'il « avoit » creü que sa qualité et la charge qu'il possédoit dans le » fort de Charbonnière le deust exempter de justice et lui » permettre de faire tels excès impunément. »

Pendant les guerres du commencement et du milieu du dix-huitième siècle, et pendant celles de la révolution, Aiguebelle subit les événements communs : passages de troupes, combats, taxes de guerre et d'entretien des routes; mais il est assez curieux de retrouver pendant ce siècle son nom dans un titre dont la création accompagnait un progrès. Sous le roi Charles-Emmanuel III, la Savoie jouit, vingt ans avant la France, de l'égalité civile et de l'abolition des droits féodaux; et, par exemple, les droits féodaux appartenant à l'archevêque de Tarentaise et à l'évêque de Maurienne furent supprimés par des actes de 1760 et 1768, et l'on donna en compensation aux deux prélats une rente annuelle et les titres de prince de Conflans et de prince d'Aiguebelle.

Nous sommes au bout de notre voyage. Encore quelques pas, et nous verrons l'Arc se jeter dans l'Isère, où nous serons bien forcés de l'abandonner.

— Mon cher ami, nous vous remercions, dit Herzio, de cette promenade instructive, et je commence à croire qu'il n'est en ce monde coin si isolé, si pauvre, si vide en apparence, qui n'ait quelque chose à nous apprendre. Je trouve même que l'existence morale des peuples ne se voit pas si nettement et si simplement dans l'histoire de grandes et illustres villes. Il y a toujours un peu d'éclat, de pompe et de théâtre dans leurs affaires. Leur gloire cache trop leurs souffrances, et nous ne voyons pas toujours à plein leur vraie vie. Si l'on se réunissait entre gens connaissant chacun à sa manière tel ou tel pays, on pourrait, sans fatigue et rien qu'en causant, s'instruire réciproquement; ce serait de l'enseignement mutuel, et du meilleur. On ferait ainsi en détail des histoires particulières qui en vaudraient bien d'autres, à propos des bords d'un lac, d'une rivière, d'une montagne, d'une vallée, d'une forêt. Ainsi, je crois qu'il serait difficile à présent d'ajouter quelque chose à ce que nous savons d'intéressant sur la rivière d'Arc, que...

— Si, parfaitement, interrompit Marcass; on pourrait et on devrait ajouter qu'il ne faut pas confondre la rivière d'Arc en Savoie avec la rivière d'Arc en France, laquelle se jette dans l'étang de Berre. Peu d'eau en été, souvent trop en hiver; c'est encore une rivière faite pour les peintres, mais qui n'est, pas plus que son homonyme, navigable ni flottable, et, pour ce qui est de moi...

— Nous savons la suite, dit Herzio en souriant, et votre mépris pour cette pauvre rivière m'est un précieux renseignement que je n'oublierai pas.

LE CENTRE DE GRAVITÉ.

Il n'est pas impossible, avec un peu de patience et de délicatesse de main, de faire tenir un œuf en équilibre sur un de ses bouts. Il est indispensable d'exécuter cette expérience sur un plan horizontal, une cheminée de marbre, par exemple. Si l'on réussit à faire tenir l'œuf debout, c'est, comme nous l'indiquent les plus élémentaires principes de la physique, que la verticale du centre de gravité passe par le point de contact du bout de l'œuf avec le plan sur lequel il s'appuie.

La figure ci-contre reproduit une curieuse expérience



Expérience d'équilibre.

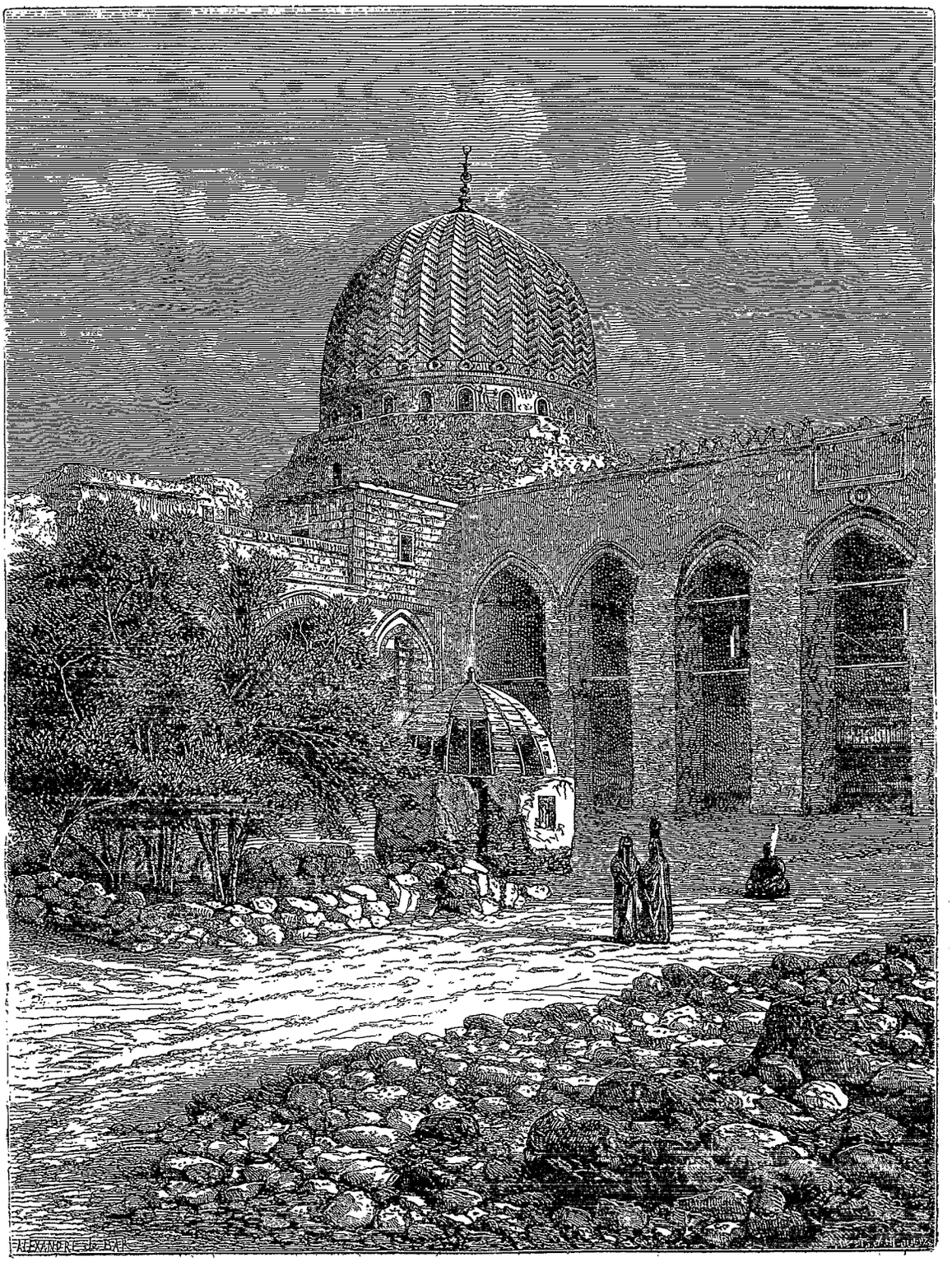
d'équilibre qui s'exécute avec plus de facilité. On pique deux fourchettes dans un bouchon de liége; on place le bouchon sur le bord du goulot d'une bouteille. Les fourchettes et le bouchon forment un ensemble dont le centre de gravité est situé au-dessus du point d'appui; on peut pencher la bouteille, la vider même si elle est pleine de liquide, sans que le système qu'on y a posé perde son équilibre. La verticale du centre de gravité passe toujours par le point d'appui, et les fourchettes oscillent avec le bouchon qui leur sert de support, formant un édifice mobile, mais beaucoup plus stable qu'on ne serait tenté de le supposer. Cette expérience curieuse s'exécute souvent par des prestidigitateurs, qui annoncent aux spectateurs devant lesquels ils font leurs tours qu'ils se chargent de vider une bouteille en laissant le bouchon sur son goulot.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 4o. Le Gérant, J. BEST.

LA MOSQUÉE DE BARKOUK,

AU CAIRE.

Voy., sur le Caire, la Table de quarante années; — Voy. aussi, t. XIII, 1845, p. 37, un dessin représentant la chaire de cette mosquée.



La mosquée du sultan Barkouk, au Caire. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Braun.

Malgré l'impression de désappointement et de tristesse que l'on éprouve d'abord en parcourant pour la première fois les rues du Caire, rues étroites, sombres, tortueuses, aux murailles grisâtres et presque sans ouvertures, qui semblent appartenir à des prisons, on ne tarde pas à reconnaître que cette ville a le droit de figurer parmi les grandes capitales des nations civilisées. Ses portes, au nombre de soixante-douze, ses nombreuses et magnifiques

mosquées, ses palais, ses écoles publiques, ses bazars et ses magasins où s'entassent les plus riches produits de l'Orient, ses vastes places, la foule qui encombre les berges du Nil, et les milliers de barques qui se croisent sur le fleuve, sont d'incontestables signes de son importance et de sa prospérité.

Pour l'archéologue et pour l'artiste, ce sont les mosquées qui présentent le plus d'intérêt. L'art des Arabes y a déployé toute sa magnificence, tout le raffinement de son ingénieuse fantaisie. On voit dans ces monuments tous les styles, toutes les manières qui se sont succédé depuis la première époque de l'architecture arabe jusqu'à sa décadence sous la domination turque. Sur les trois cents coupoles qui dominent la ville, on n'en trouve pas deux qui aient le même aspect; toutes varient de forme, toutes décrivent des courbes différentes.

Ce qui frappe invariablement le voyageur qui examine ces mosquées, c'est l'analogie que présente leur architecture avec celle de nos édifices religieux du moyen âge. On y rencontre des piliers saillants servant de contre-forts, de longues séries d'arcades en ogive, des portes d'entrée décorées d'un portail composé de plusieurs arcades encadrées les unes dans les autres et soutenues par des faisceaux de colonnettes de différentes grandeurs; à l'intérieur, des fenêtres ogivales et des galeries entourant des cours carrées et s'ouvrant sur ces cours par des arcades, comme dans nos anciens cloîtres.

Parmi les mosquées les plus remarquables, on doit citer celle d'Amrou, le plus ancien monument religieux de l'islamisme en Égypte; celles de Touloun, d'El-Hakem, d'El-Azhar ou des *Fleurs*, de Kalaoun, de Hassan, de Kayd-Bey, d'El-Mouyed, de Scander-Pacha, de Gourieh, de Barkouk. Notre gravure représente une partie de cette dernière, qui a été bâtie, en 1131, par le sultan dont elle porte le nom. Un ouvrage moderne (1) nous fournit sur cet édifice les détails suivants :

« La mosquée de Barkouk est située près du bazar des fabricants de chibouks, un des plus fréquentés du Caire : aussi la cour de la mosquée est-elle incessamment visitée par une multitude d'oisifs qui rêvent ou dorment en attendant que les chibouks qu'ils ont commandés soient terminés, ou par ceux qui, ayant enfin en leur possession cet inséparable compagnon de tout vrai musulman, veulent immédiatement en faire l'essai sous les portiques, à l'ombre d'un frais sycomore, en écoutant le bruit cadencé et argentin de quelque fontaine, ou le chant des oiseaux qui viennent, comme les hommes, y chercher un refuge contre la chaleur dévorante du milieu du jour. Deux menezehs (minarets), d'une architecture élégante et simple, se dressent parallèlement de chaque côté de la porte d'entrée principale; le menezeh de gauche possède une issue réservée par laquelle on peut, dans les instants de foule, sortir de l'enceinte de la mosquée.

» Le monument est de forme carrée, et la vaste cour placée au milieu mesure environ cent vingt pieds de côté. Au centre de cette cour, on trouve un bassin octogone et le tombeau d'un santon. Deux pavillons avec dôme occupent les extrémités de la façade : dans celui de gauche, on voit la salle qui renferme la tombe du sultan Barkouk; dans l'autre, à droite, sont placées celles de sa famille. Une double galerie intérieure, soutenue par des piliers, lie les deux pavillons des extrémités. Un autre petit pavillon en dôme s'élève au milieu : c'est la niche de l'adoration. Deux entrées facilitent les communications de la mosquée. A côté de la porte principale est une fontaine publique au-dessus de laquelle on a installé une école de jeunes garçons. Le sommet de la mosquée de Barkouk est terminé en terrasse. Au dehors, les parois des murailles sont ornées de bandes horizontales rouges et blanches alternées. Des dessins ingénieux et élégants, exécutés en mosaïques, recouvrent les murs intérieurs. »

(1) *L'Égypte*, par le R. P. Lahorty-Hadji.

DE LA VIGNE ET DES VINS EN FRANCE.

La vigne est cultivée et dirigée, en France, de différentes manières. Elle est généralement *échalassée* dans la Bourgogne, la Champagne, la Lorraine, l'Orléanais, le Mâconnais, la Touraine et le Berry. Le plus ordinairement elle est cultivée en *treilles* plus ou moins élevées dans le Bordelais, le Dauphiné et le comté de Nice. Elle n'est soutenue par aucun tuteur dans le bas Languedoc, la basse Provence, la Saintonge et l'Aunis; on l'appelle alors *vigne basse*. Celle qui végète sur le versant des élévations, ou dans les localités où la température ne favorise pas très-bien la maturité des raisins, est dirigée en *hautains*, et elle a pour support des érables, des noyers ou des saules.

Les vignes qui produisent les grands vins ne donnent pas, en moyenne, au delà de 15 à 20 hectolitres de vin par hectare. Par contre, celles qui fournissent des vins communs donnent souvent, surtout dans la région du sud et dans celle du sud-ouest, jusqu'à 120 et 150 hectolitres par hectare. Il existe même des vignes dans le bas Languedoc qui produisent, dans les bonnes années, jusqu'à 300, 350 et même 400 hectolitres par hectare.

La valeur des vins ordinaires a subi depuis trente ans une augmentation sensible. En 1840, le prix moyen chez le producteur était de 11 fr. 40 c. l'hectolitre; en 1866, il s'est élevé à 28 fr. 50 c.

Les *vignobles* sont très-irrégulièrement distribués en France.

La vigne occupe de grandes surfaces dans les régions de l'olivier, du maïs et de l'est. Elle n'a pas une grande importance dans les régions du nord-est et des montagnes du centre.

Les vins se divisent en quatre classes :

1° Les *grands vins :* Château-Laffitte, Château-Margaux, Romanée-Conti, Chambertin, Clos-Vougeot, Montrachet, Château-Yquem, etc.;

2° Les *vins fins :* Saint-Estèphe, Saint-Julien, Volnay, Pomard, Côte-Rôtie, Chablis, Corton, etc.;

3° Les *vins ordinaires*, qui sont nombreux et francs de goût, mais qui ont un peu de sève et de saveur;

4° Les *vins communs*, qui sont plus ou moins acerbes et qui servent en partie à la fabrication des trois-six du Languedoc ou des eaux-de-vie de Cognac et d'Armagnac. Les meilleurs servent à *couper* les vins qui sont très-alcooliques.

Les prix des grands vins du Médoc sont très-élevés. Dans les bonnes années, les premiers crus se vendent, deux années après la récolte, de 6 000 à 8 000 francs le tonneau contenant 1 000 litres.

Les vignobles qui produisent les grands vins du Bordelais ont été vendus jusqu'à 60 000 francs l'hectare.

La France est la seule contrée en Europe qui produise des grands vins, c'est-à-dire des vinsqui se distinguent par leur sève, leur saveur particulière ou par leur finesse et leur arome spiritueux.

Les *vins mousseux* ou *vins de Champagne* se fabriquent principalement dans le département de la Marne. Ceux réputés de première qualité ont du corps et beaucoup de bouquet. Ils jouissent d'une réputation universelle. Les vins mousseux secondaires sont ceux de Vouvray, de Saumur, de Die, etc.

La France produit aussi des *vins de liqueur*. Le vin muscat de Frontignan est très-estimé.

Les *eaux-de-vie de Cognac* jouissent d'une réputation méritée; les eaux-de-vie grande Champagne se distinguent par une grande finesse; les eaux-de-vie d'Armagnac leur sont inférieures; cependant, l'eau-de-vie du bas Armagnac se rapproche beaucoup de l'eau-de-vie de Cognac ordinaire.

SIX MILLE PIÈCES D'OR EN PERDITION.

SALUT MIRACULEUX. — COLONEL PELLEPORT. DIX-HUITIÈME RÉGIMENT.

Ces six mille pièces d'or constituaient toute la caisse du dix-huitième régiment de ligne, le 30 octobre 1812. Ce jour-là, il fallut abandonner tous les fourgons, toutes les voitures; et l'on venait à peine de quitter Moscou! Comment sauvera-t-on la caisse?

La retraite s'annonçait sous les plus funestes auspices. En avant, le froid, la neige, la faim, et les armées ennemies à combattre sur un parcours de plusieurs centaines de lieues; en arrière et sur les flancs, des nuées renaissantes de cosaques, harcelant jour et nuit les troupes harassées et sans vivres! Tout traînard était tué; tout blessé, tout malade était marqué pour mourir. Comment sauvera-t-on la caisse?

Une heureuse idée surgit dans l'esprit du colonel, Pierre Pelleport. Il répartit les six mille pièces d'or entre ses officiers, ses sous-officiers et ses soldats, faisant promettre à chacun de ne point abandonner ce dépôt, et chacun s'engageant à le confier à un camarade au moment où lui-même se verrait sur le point de succomber.

Ainsi fut fait.

Les pièces d'or, passant de la poche du mourant d'aujourd'hui dans la poche de celui qui devait mourir demain, achevèrent la longue route, jusqu'à la fin de la campagne, où elles rentrèrent toutes dans la caisse du régiment, sans qu'une seule ait manqué à l'appel. Admirable exemple de probité, d'énergie et de persistance dans la foi jurée! « Je m'honorerai toujours d'avoir commandé de tels hommes », s'écrie Pelleport en rappelant, dans ses Mémoires, ce fait honorable.

Il aurait pu ajouter que peu de colonels connaissaient comme lui les hommes de leur régiment et eussent exercé une telle influence; car c'était au vu ou au su de ces hommes que, depuis près de vingt ans, il avait conquis patiemment et sans intrigue tous ses grades un à un, à partir de celui de caporal. *Élu* d'abord par ses camarades jusqu'au grade de sous-lieutenant, il avait été ensuite *nommé* lieutenant à Laybach, adjudant-major à Padoue, capitaine à Saint-Jean d'Acre, chef de bataillon à Berlin, colonel à Vienne, toujours dans le même dix-huitième régiment, qui avait été jusqu'en 1805 cette célèbre dix-huitième demi-brigade, si souvent citée dans les guerres d'Italie et mise à l'ordre du jour de l'armée. Pelleport avait payé de sa personne dans toutes les grandes affaires où avaient pris part soit la dix-huitième demi-brigade, soit le dix-huitième régiment: d'abord aux frontières des Pyrénées, où il arriva soldat avec une simple pique pour toute arme; puis en Italie, en Suisse, en Egypte, en Syrie, en Prusse, en Pologne, en Autriche, enfin dans l'invasion de Russie. Il avait assisté aux journées d'Arcole, de Rivoli, de Mantoue, des Pyramides, d'Austerlitz où il fut blessé; d'Eylau où il reçut trente coups de sabre, cinq coups de baïonnette, et fut laissé pour mort; d'Essling, de la Moskowa.

Partout il avait donné l'exemple de la bravoure raisonnée, du sang-froid, de la discipline et du désintéressement. Non-seulement il inspirait à ses soldats un sentiment de respect tout-puissant pour maintenir l'ordre, mais il leur avait donné le culte du dévouement et de l'honneur: aussi était-il assuré, en leur confiant une mission, que chacun ferait son devoir, et chacun fut héroïque.

Ce dix-huitième régiment de ligne, qui, à la fin de juin 1812, présentait encore sur les bords du Niémen un effectif parfaitement équipé de 3 800 hommes, fut réduit, à la fin de la campagne, à une cinquantaine de combattants; mais aussi avait-il eu la gloire d'avoir été, — pendant toute la retraite, avec son colonel faisant alors fonction de général, sous les ordres du maréchal Ney, — à l'*arrière-garde de l'arrière-garde de la grande armée.*

Aux hommes dévoués, Dieu ne mesure pas le vent.

LE BONHEUR.

> Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins.
>
> CHAMFORT.

Simplifier sa vie est assurément une des meilleures recettes pour le bonheur. Après les affections, ce qui aide le plus à nous rendre heureux, c'est le calme d'esprit, c'est une situation exposée le moins possible aux mécomptes, aux froissements, aux souffrances morales qui nous viennent de mille causes extérieures.

Un homme simple dans ses goûts, dans ses désirs, qui se contente d'une table frugale, qui sait aller à pied, et sait aussi, quand il le faut, se servir lui-même, un homme qui cultive avec amour son jardin, et passe agréablement son temps avec des livres et quelques amis, celui-là ne donne guère prise aux inquiétudes, aux tourments venus du dehors.

On n'en peut dire autant de cet autre qui raffine sur ses goûts et sur son genre de vie, à qui il faut du luxe à la ville et à la campagne, de nombreux domestiques, des chevaux de prix et de brillants équipages; de cet homme du monde qui a besoin, pour se distraire ou se donner quelque relief, de tenir salon et salle à manger ouverts à toutes sortes de gens, et qui se croit obligé de se faire voir le soir en cinq ou six maisons différentes, afin d'entretenir ses relations de société. Voilà un homme vulnérable par bien des côtés, et à qui les soucis ne manqueront pas.

C'est la montre aux rouages compliqués, aux organes menus et délicats, petite merveille de mécanique, mais qui a mille chances de se détraquer avant la simple et solide pendule du bon bourgeois.

On peut se croire avancé dans l'art d'être heureux lorsqu'on en est venu à considérer, sans admiration ni envie, l'or qui brille, le luxe qui s'étale, et à dire, comme un sage de l'antiquité, en présence d'un pareil spectacle: « Que de choses dont je n'ai pas besoin! » (1)

LE SAULE.

Le phénomène de végétation que notre gravure met sous les yeux du lecteur, ce saule dont le tronc recourbé a rejoint la terre, a pris racine et forme une arcade de verdure, ne doit pas nous surprendre. En fait d'excentricité, on peut s'attendre à tout de la part du saule. Cet arbre est doué d'une vitalité prodigieuse. Il s'accommode de tous les traitements et végète dans toutes les conditions. Chacun sait que pour le propager il suffit d'en couper des branches et de les piquer en terre. Sa vie n'est qu'une

(1) H. Corne.

succession de supplices impitoyables : comme on a besoin pour toutes sortes d'usages de ses rameaux, qui sont souples et solides, on les lui retranche tous jusqu'au dernier. Rien de plus affreux que ces pauvres arbres au moment où ils viennent d'être ainsi dépouillés ; ils sont réduits à l'état de pieux ; on les croirait morts et bons à abattre : nullement ; au printemps, ils se couronnent d'une ramure nouvelle et d'un abondant feuillage. A force de subir ces mutilations successives, ils se déforment, ils se tordent, ils se replient sur eux-mêmes ; leur tête est devenue un mignon noueux, bosselé, couvert de cicatrices : ils vivent néanmoins et continuent à donner la moisson de rameaux que la serpe fauche périodiquement. Enfin les voici vieux décrépits : leur tronc est creux, fendu, percé à jour ; il ne reste plus que quelques pans de bois vermoulu, quelques piliers d'écorce, et c'est assez pour que la séve y monte encore et produise des faisceaux de branches vigoureuses.

Le saule n'est pas utile seulement par son bois ; planté sur les bords des ruisseaux et des rivières, il en consolide les berges dans lesquelles plongent et s'entrelacent ses racines, et il fournit de l'ombre aux troupeaux ; dans les lieux sablonneux et arides, il féconde le sol par ses feuilles tombées, il conserve l'humidité par son ombrage et le rend propre à se revêtir d'un tapis de gazon.

Le saule se recommande par d'autres mérites encore : il



Saule végétant par les deux bouts, près des levées de la Loire, à Blois. — Dessin de Catenacci.

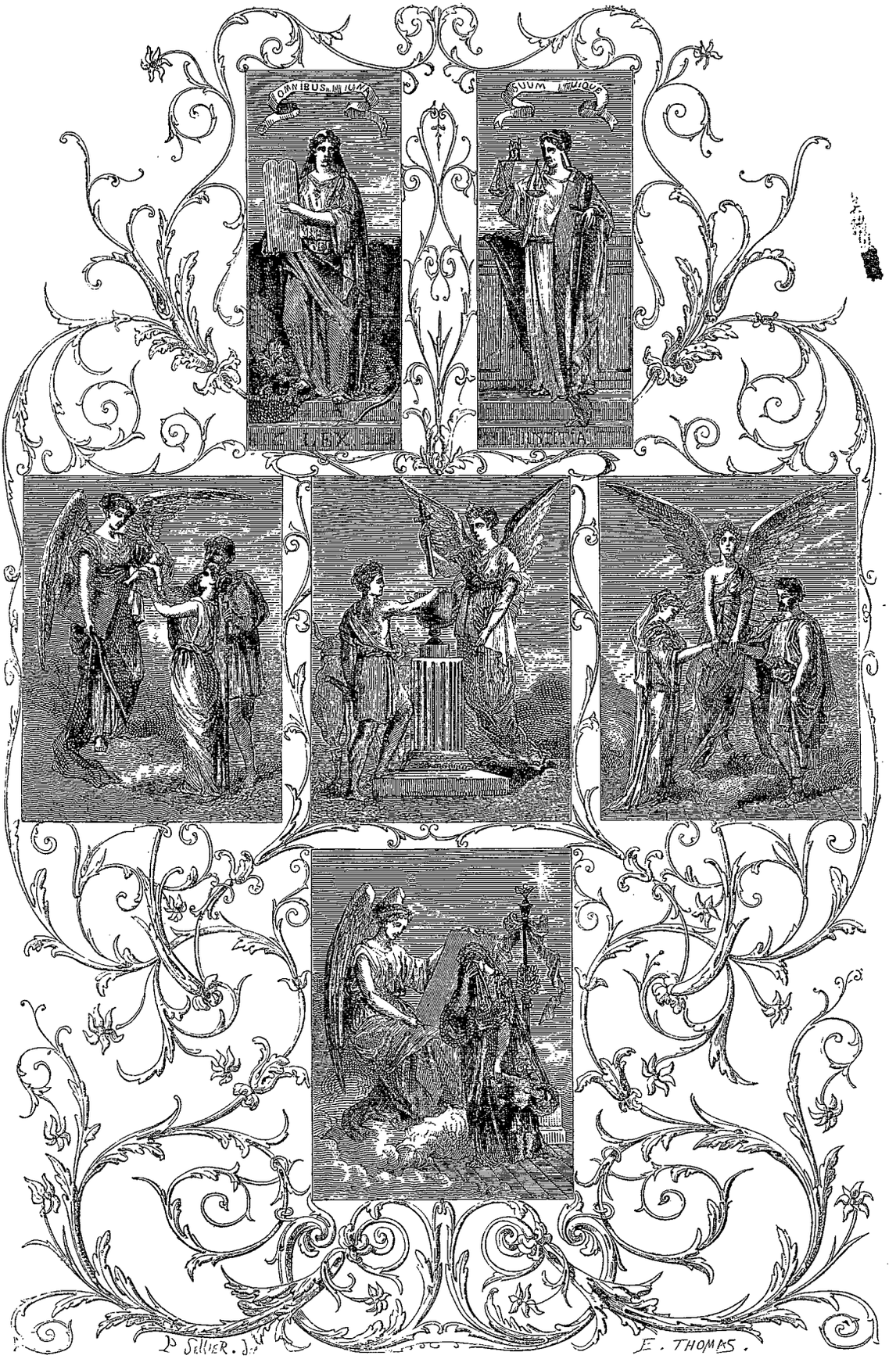
est un des arbres les plus charmants de nos campagnes. Quand on ne le mutile pas et qu'on le laisse se développer librement, son port est des plus élégants ; son feuillage est fin, léger et d'un vert pâle qui contraste agréablement avec le vert foncé des autres arbres. S'il était moins commun, s'il fallait se le procurer à grands frais, il serait très-recherché pour la décoration des jardins et des parcs de plaisance, où généralement le saule pleureur est le seul admis.

A PROPOS D'UNE MAIRIE.

Les anciens hôtels de ville n'avaient pas la même destination que ceux d'aujourd'hui. Ils n'existaient que dans les villes qui avaient acheté à prix d'argent ou conquis par la force le droit de se gouverner elles-mêmes, et qui, sous le nom de communes, formaient de petites républiques indépendantes. Quand une charte de commune était octroyée à une cité, elle comprenait l'autorisation, pour les habitants de cette cité, de bâtir un hôtel de ville et un beffroi. C'est dans la grande salle de l'hôtel de ville que le *mayeur* ou *maire* et les *échevins* ou *jurés*, élus par leurs concitoyens, se réunissaient et convoquaient les bourgeois pour tenir conseil. Ils y jugeaient aussi les crimes et les délits commis dans la cité et y scellaient leurs sentences, ainsi que leurs autres décrets, du sceau municipal. Le beffroi, dont les salles basses servaient souvent de prison, dominait la « maison commune », et renfermait les cloches destinées à annoncer les assemblées publiques. La tour du beffroi était en général richement sculptée ; les communes mettaient leur orgueil à embellir ces monuments, qu'elles regardaient comme un signe de leur puissance. Quand, à la suite de querelles et de luttes avec le seigneur ou l'évêque suzerain, une commune était vaincue et que sa charte était abolie, le premier acte de l'autorité victorieuse était d'exiger la démolition de l'Hôtel de ville et du beffroi, marque de son indépendance. Lorsque cette démolition n'avait pas lieu, le beffroi changeait de nom et d'usage, et les cloches étaient confisquées.

L'Hôtel de ville fut donc, du douzième au quatorzième siècle, le siége d'un gouvernement presque républicain, le théâtre des délibérations populaires, un palais de justice, et, au besoin, une forteresse.

A partir du quatorzième siècle, les maisons communes perdirent leur caractère. Elles ne furent plus le foyer de la vie politique de la cité. Les villes libres, qui avaient pu secouer le joug de petits souverains locaux, eurent à lutter contre des suzerainetés de plus en plus fortes et enfin contre la royauté ; elles succombèrent. Souvent aussi elles renoncèrent elles-mêmes à leur indépendance, et se rangèrent volontairement sous l'administration du roi pour échapper à la tyrannie de leurs magistrats et pour mettre



Décoration de la grande salle de la mairie d'Arpajon, par M. L. de Moulignon. — Dessin de Sellier.

fin aux continuelles séditions populaires qui les dégoûtaient d'une liberté dégénérée en licence. Dès lors, les prévôts et d'autres officiers royaux eurent la haute main sur les maires et les échevins. Le parlement dut souvent intervenir entre ces autorités rivales.

C'est la révolution française qui donna aux municipalités

l'organisation uniforme et toute civile qu'elles ont encore aujourd'hui. La mairie devint l'administration que chacun connaît, émanant de la commune et en même temps subordonnée au pouvoir central. La constatation de l'état civil de tous les citoyens entra dans ses attributions, et c'est l'une des plus importantes. Au moyen âge, la société négligeait de tenir un compte exact de l'existence et de la situation de ses membres ; les registres de l'état civil n'existaient pas, ou du moins ils n'étaient pas officiellement tenus Les nobles avaient leurs chartriers ; les églises prenaient note du décès des principaux personnages, surtout de ceux qui s'étaient montrés les bienfaiteurs des couvents et des paroisses ; mais la grande majorité de la population vivait et mourait sans qu'il restât d'elle aucune trace. Enfin, sous François Ier, en 1539, une ordonnance royale prescrivit aux curés d'inscrire la naissance des enfants qu'ils baptisaient ; les inscriptions étaient signées aussi par un notaire, et les registres qui les contenaient déposés au greffe du bailliage le plus voisin. Un peu plus tard, en 1579, en vertu d'une nouvelle ordonnance, les mariages et les décès durent être également constatés par les églises ; mais ils ne le furent pas régulièrement C'est en 1792 que la tenue des registres de l'état civil fut légalement instituée et confiée à l'administration municipale.

Si la vie communale n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était dans certaines cités au moyen âge, la diminution qu'elle a subie n'est pas sans compensation La petite patrie a élargi ses limites ; elle embrasse la France entière. La solidarité qui liait le citoyen à ses proches et à ses voisins s'est étendue à tous ceux qui portent le nom de Français. La satisfaction de former un grand peuple et de ne connaître d'étrangers qu'au delà de la frontière est un bienfait dont nous pouvons savoir gré à notre histoire. La commune, grande ou petite, que nous habitons, a encore bien des titres à notre attachement : c'est elle qui nous procure l'ordre et la sécurité dont nous jouissons si habituellement que nous oublions d'en sentir le prix ; c'est elle qui met sur l'acte le plus important de notre vie, le mariage, la sanction de la loi et qui l'honore en l'entourant de garanties ; c'est elle qui introduit nos enfants, dès qu'ils respirent, dans les rangs de la société pour leur en conférer les droits et les devoirs. N'avoir que de l'indifférence pour la commune à laquelle on appartient, ce serait ou manquer de réflexion, ou méconnaître la valeur du lien social et de la civilisation.

Ces souvenirs et ces pensées nous sont venus à l'esprit en voyant les peintures qui décorent la mairie d'Arpajon (1). Ces peintures se trouvent dans la grande salle du conseil, qui sert aussi de salle des mariages ; elles sont l'œuvre d'un artiste distingué, M. de Moulignon, qui s'est heureusement inspiré de la destination du lieu et dont une pensée élevée a dirigé le pinceau. Deux de ces fresques, qui se font pendant aux deux extrémités de la salle, représentent l'une la Loi, avec sa devise *Omnibus una* (Une pour tous), et portant sa table symbolique ; l'autre, la Justice, qui, la balance en main, rend à chacun ce qui lui appartient : *Suum cuique*. Les quatre autres peintures figurent les principaux actes de la vie civile dans lesquels intervient la municipalité : la naissance de l'enfant, le tirage au sort du jeune homme appelé à servir sa patrie, le mariage, et la mort. Le génie ailé qui préside à ces différents actes nous semble indiquer avec bonheur qu'ils ne sont pas seulement une institution sociale, le résultat arbitraire de la pensée humaine, mais qu'ils émanent d'une source plus haute, d'une intention divine, et que par conséquent nous devons les accomplir avec une soumission religieuse.

(1) Arpajon est une petite ville, chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise. Sa mairie a été construite il y a trois ans, sur les plans de M. Jules Laroche, architecte. M. de Moulignon s'est généreusement chargé de la décoration intérieure.

LA MAUVAISE FEMME.

CONTE RUSSE.

Il y avait une fois une mauvaise femme ; elle vivait mal avec son mari ; elle ne l'écoutait en rien. S'il lui disait de se lever plus tôt, elle restait trois jours de suite au lit. S'il la priait de cuire des crêpes, elle lui criait :

— Drôle ! tu ne mérites pas de crêpes.

— N'en fais pas alors, puisque je n'en mérite pas.

Aussitôt elle faisait deux seaux entiers de pâte et en gavait son mari.

— Mange, misérable, mange ! il faut que tout soit mangé.

Il ne faisait que se disputer avec elle. Un jour, fatigué, il s'en alla dans le bois chercher des fraises : il arriva près d'un cassissier ; sous ce cassissier, il aperçut une fosse sans fond ; il regarda et réfléchit.

— A quoi bon vivre avec une mauvaise femme et passer ma vie entière à me disputer ? Puisque je ne puis faire son éducation, envoyons-la dans ce trou-là.

Il retourne à la maison.

— Ne va pas, ma femme, chercher des fraises dans la forêt.

— J'irai tout de suite.

— J'ai trouvé un pied de cassissier ; n'y cueille point de cassis.

— Je cueillerai tout. Je n'en laisserai pas un grain pour toi.

Le mari s'en va dans le bois ; sa femme le suit ; ils arrivent au cassissier, la femme y court et crie à son mari :

— N'approche pas, voleur, je te tuerais !

Elle s'avance... Patatras ! la voilà tombée dans l'abîme sans fond.

Le mari retourna chez lui ; il passa trois jours sans sa femme ; le quatrième, il vint voir ce qu'elle était devenue ; il prit une longue corde, la laissa tomber dans le trou et la retira. Que voit-il ? un diablotin qui s'était attaché à sa corde. Il eut peur ; il aurait bien voulu rejeter le diablotin dans le trou.

Mais l'esprit impur cria d'une voix lamentable :

— Brave homme ! ne me rejette pas dans le trou ; fais-moi arriver sur terre. Nous avons reçu la visite d'une méchante femme ; elle nous mord, elle nous pince. C'est à dégoûter de la vie. Je te payerai bien.

Le paysan eut pitié de lui et le tira dehors.

— Paysan, lui dit le diablotin, viens avec moi dans la ville de Vologda. Je rendrai les gens malades, et toi tu les guériras.

Et le diablotin se mit à tourmenter les femmes et les filles des marchands ; elles devinrent folles et malades. Le paysan se donnait pour médecin. Partout où on l'appelait, à peine avait-il mis les pieds sur le seuil, l'esprit impur déguerpissait : les malades étaient guéris ; le chagrin se changeait en une joie universelle. Le paysan était au comble du bonheur ; on lui donnait de l'argent, on le nourrissait de petits pâtés...

Un jour le diablotin dit :

— J'en ai assez de toi, paysan ; je vais aller chez la fille d'un richard : fais attention de ne pas la guérir, je t'avalerais.

La jeune fille tomba, en effet, malade ; elle fut prise d'une telle folie qu'on ne pouvait pas même l'aborder. Ses domestiques se jetèrent sur le paysan, l'empoignèrent et le firent entrer de force dans la maison.

— Guéris-la, criaient-ils; sinon on te fera mourir.

Que faire? le paysan résolut d'avoir recours à la ruse.

Il ordonna à tous les cochers, les palefreniers, de courir par la rue, devant la maison, en faisant claquer leurs fouets et en criant de toutes leurs forces :

— La méchante femme est arrivée! la méchante femme est arrivée!

Et il monta dans la maison.

Dès qu'il l'eut aperçu, le diablotin entra en fureur, et s'écria :

— Que veux-tu, drôle? Attends un peu, je vais m'en prendre à toi

— Comment? répliqua le paysan. Je suis venu pour t'avertir que la méchante femme est revenue.

Le diable saute à la fenêtre; il s'essuie les yeux; il tend l'oreille. Dans la rue, on crie à pleine voix :

— La méchante femme est venue! la méchante femme est venue!

— Mon bon ami, où me cacher?

— Retourne dans ton trou. Elle ne s'y montrera plus.

Le diable s'y précipite : on n'entendit plus parler de lui. Quant à la jeune fille, elle guérit, s'en alla danser et chanter des chansons. Son père, en récompense, donna au paysan la moitié de son bien. Quant à la méchante femme, elle est toujours dans le trou.

CONCISION.

C'est être concis que de ne rien dire ou écrire qui soit dépourvu de sens et inutile. On peut considérer la concision comme une vertu : c'est une charité. Ne me faites pas perdre mon temps, ne m'ennuyez pas, soyez charitable!

***

IMMORTALITÉ.

Non, Dieu n'a point pu nous créer uniquement pour la souffrance; non, il ne l'a point dit! L'incompatibilité qui existe entre nos espérances et notre cercle de relations, entre notre cœur et le monde terrestre, demeure une énigme si nous devons revivre, mais serait un blasphème dans le cas où nous péririons. Hélas! comment l'âme serait-elle heureuse? L'habitant des montagnes ressent à séjourner dans les bas lieux d'incurables atteintes; nous aussi, les montagnes nous réclament, et c'est pourquoi une éternelle langueur nous ronge, et toute musique produit sur nous l'effet de cette cornemuse du paysan suisse expatrié. Au matin de la vie, ces joies divines qui doivent apaiser la soif ardente de notre sein, nous les voyons briller dans les nuages de l'avenir; et cet avenir, dès que nous y touchons, convaincus d'avoir été ses dupes, nous lui tournons le dos, les yeux fixés vers ce beau jardin de la jeunesse où s'épanouit le bonheur, et nous cherchons derrière nous, à défaut de l'espérance, du moins le souvenir de l'espérance. Ainsi nos joies ressemblent à l'arc-en-ciel, qui à l'aurore nous apparaît au couchant, et vers le soir se montre à l'orient. Notre œil plonge bien aussi loin que la lumière; mais notre bras est court et n'atteint que les fruits du sol.

Et de tout cela il faut conclure, non point que nous sommes malheureux, mais que nous sommes immortels, et que cet autre monde qui habite en nous annonce en dehors de nous un autre monde qu'il affirme. Ah! que ne pourrait-on pas dire de cette vie, dont le début se manifeste si clairement dès celle-ci et qui double si glorieusement notre être? Pourquoi la vertu est-elle une chose trop élevée, trop sublime pour nous rendre parfaitement heureux? Pourquoi notre impuissance à conquérir les biens de la terre s'accroît-elle en mesure d'une certaine pureté de caractère? D'où nous vient cette fièvre lente qui consume notre poitrine, amour infini d'un objet infini, passion dévorante qui n'a d'espoir que dans la mort?

Oui, quand tous les bois de cette terre seraient de myrtes et de roses, quand toutes les vallées seraient des vallées de Campan, toutes les îles des îles Fortunées, tous les jardins des Élysées, et quand la joie sereine y brillerait dans tous les yeux; oui, même alors la pureté de cette extase témoignerait à notre esprit de sa durée. Mais, hélas! lorsque tant de maisons sont des maisons de deuil, tant de champs des champs de bataille, lorsque la pâleur couvre tant de visages et que nous passons tous les jours devant tant de pauvres yeux flétris, rouges, déchirés, éteints, oh! mon Dieu! se pourrait-il que la tombe, ce port de salut, fût le gouffre où tout doit s'abîmer? Et lorsque, après des milliers et des milliers d'années, notre terre aurait péri par le voisinage incendiaire du soleil, lorsque tout bruit vivant se serait enseveli dans ses entrailles, voyez-vous l'Esprit immortel, abaissant ses regards sur ce globe muet, se dire, en contemplant ce grand char mortuaire : « Voilà le cimetière de la pauvre humanité qui plonge dans le cratère du soleil. Sur cette sphère en cendres, d'innombrables ombres ont gémi, ont pleuré; maintenant tout s'est évanoui pour jamais. Plonge donc, désert muet, désert stérile, plonge donc dans l'abîme qui va t'engloutir à ton tour, avec les larmes et le sang dont tu fus imbibé. »

Non, le ver torturé se redresse et dit au Créateur : « Tu n'as pas pu me créer pour souffrir; tu ne le devais pas! »

Et qui donne au ver de terre le droit de parler ainsi?

Le Tout-Puissant lui-même, qui met en nous la miséricorde, l'esprit de toute bonté, dont la voix parle à notre âme et l'apaise, et qui seul éveille dans nos cœurs ces aspirations, ces élans d'espérance vers lui. (1)

ENCOURAGEMENT.

Un marin anglais a raconté qu'à sa première campagne maritime, et n'ayant encore que quatorze ans, il fut sauvé du déshonneur par une bonne parole de sir Alexander Ball, qui n'était alors que lieutenant. C'était au moment de l'attaque d'un vaisseau ennemi. « Nous donnions l'assaut, dit-il; une décharge de mousqueterie m'enveloppa de feu et de fumée. J'eus peur, je l'avoue; mes genoux tremblaient : je me sentais près de tomber en défaillance. Le lieutenant Ball, me voyant dans ce triste état, me plaça près de lui, serra ma main affectueusement, et murmura à mon oreille : « Courage, mon cher enfant; vous allez » revenir à vous dans un instant. J'étais comme vous êtes » la première fois que je me suis trouvé à une bataille. » Il me sembla que c'était un ange qui me parlait. Je me redressai; je me sentis fortifié, et je me comportai aussi vaillamment que les plus intrépides marins qui m'entouraient. Que serait-il advenu de moi si, au lieu de m'encourager, le lieutenant m'eût parlé avec mépris et exposé à la honte de mes compagnons? » (2)

UN AQUARIUM MICROSCOPIQUE.

Fin. — Voy. p. 159, 191, 254, 310, 378.

En continuant l'examen de l'eau recueillie, on peut voir des globules vert-jaune, d'un diamètre sensible, qui mon-

(1) Jean-Paul Richter.
(2) Coleridge.

tent ou descendent lentement, semblables à des corpuscules végétaux. Ces petits globes, dont quelques-uns ont un millimètre, sont des microzoaires nommés Volvoces (*Volvox globator*), dont la structure est une des merveilles du monde microscopique.

Bien loin d'être un seul et même animal, la sphère du Volvoce (1) est une agrégation de Monades occupant la périphérie d'une membrane résistante, diaphane, sorte de cuirasse qui les enveloppe toutes dans une masse commune. La taille de chacune de ces Monades est évaluée à 66 dix-millièmes de millimètre.

Cette grande association d'infusoires tourne constamment sur elle-même en même temps qu'elle avance avec lenteur. L'explication de ce mouvement a été donnée par Ehrenberg, l'éminent naturaliste et micrographe qui découvrit la structure du Volvoce. Chaque animalcule perce avec sa trompe l'enveloppe membraneuse sphérique, et contribue, par les agitations ondulatoires de cet organe, à imprimer sa part de mouvement et à transporter toute la masse. De plus, chaque Monade possède un point rouge très-petit, qui est regardé comme un œil; s'il en était réellement ainsi, le Volvoce serait merveilleusement doué sous le rapport de la vue, puisque aucune portion de la surface globuleuse de la communauté ne serait privée de ce sens.

Si l'on observe un Volvoce de petite dimension avec continuité, on voit paraître au bout de quelque temps, au centre même de la sphère diaphane, une cavité remplie d'eau. La surface augmente peu à peu d'étendue : chaque petite Monade se multiplie, et chaque nouveau-né vient prendre place à côté de sa mère, où il fait sortir sa trompe.

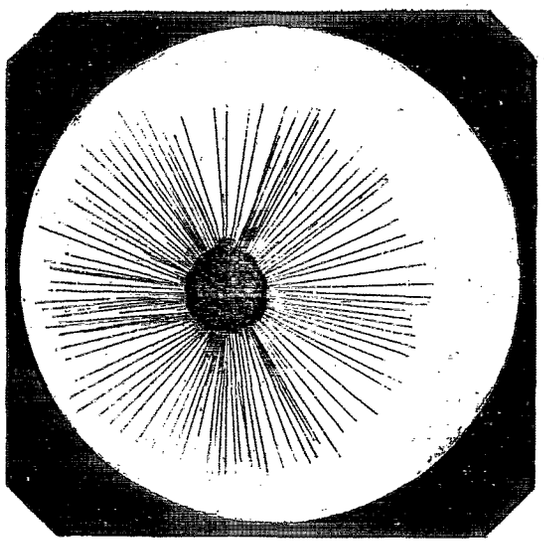


Fig. 16. — Actinophrys soleil (*Actinophrys sol*), grossi 250 fois.

A mesure que la surface se distend, la cavité centrale augmente proportionnellement. Bientôt on aperçoit cinq ou six sphères très-petites, compactes, d'un vert assez vif, d'une structure identique à celle du Volvoce, qui se forment au sein de la région interne. Lorsque la sphère est arrivée à son entière croissance, l'enveloppe membraneuse qui contient toute la masse se déchire : une ouverture paraît, et on voit un des globules internes s'échapper dans l'eau. Tous les autres petits Volvoces ne tardent pas à prendre leur essor et à nager de côtés et d'autres. Ceux-ci, à leur tour, recommencent la série des phénomènes que nous venons d'observer et donnent naissance à une infinité de Volvoces.

Ce curieux infusoire est non-seulement assez rare, mais aussi fort délicat; il lui faut une eau bien oxygénée, un espace vaste et des localités pourvues de plantes aquatiques. Il est impossible de le conserver dans un bocal plus de huit à dix jours.

Dans les localités où vivent les Volvoces et les Stentors, on trouve souvent des Actinophryens, infusoires hérissés de longs cils rayonnants. Une espèce de cette famille, l'Actinophrys soleil (1), est un animalcule au corps globuleux, presque immobile, entouré de nombreux rayons trois fois aussi longs que le diamètre du corps. Cet Actinophrys, quoique dénué de la faculté de se mouvoir avec agilité, est un des plus terribles destructeurs de ce monde microscopique. En effet, ses longs rayons diaphanes, d'apparence si molle et si faible, donnent la mort aux autres infusoires, par simple contact, avec une rapidité extrême. A peine l'animalcule qui passe en nageant a-t-il touché un des rayons, qu'aussitôt il s'arrête dans sa course : quelques secondes après, ce n'est plus qu'un cadavre. On ignore la véritable cause d'un effet aussi singulier. Pour certains observateurs, l'Actinophrys aurait la propriété de remplir son corps d'air et de monter par ce moyen à la surface de l'eau, puis de le laisser échapper et de retomber rapidement au fond. On lui voit par moment une protubérance charnue qui, dans certains cas, ressemble à une trompe courte et rétractile. Enfin, cet étrange microzoaire a quelquefois été vu fixé sur le corps d'autres animalcules de grande taille, qu'il empêchait de nager et qu'il dévorait avec sa trompe, après les avoir tués à l'aide de ses cils rayonnants.

Le Tardigrade (2) (*Emydium Tardigradum*) se distingue immédiatement de tous les autres infusoires par l'analogie de sa conformation avec celle des animaux supérieurs. On reconnaît à l'instant chez lui une tête distincte, allongée en museau et portant deux yeux, et un corps soutenu par huit pattes armées d'ongles crochus. Couvert d'une peau translucide, épaisse, de couleur rouge, le Tardigrade diffère des autres Systolidiens par l'absence d'appareil rotateur cilié; c'est un animal suceur qui vit de substances organiques en décomposition. La lenteur de ses mouvements est extrême, et il avance au moyen d'une sorte de reptation qui s'éloigne beaucoup de la marche.

Comme le Rotifère, dont il partage l'habitation (3), le Tardigrade peut résister à la privation complète d'eau, après s'être contracté en boule.

On a cru observer que cet animal absorbait, par l'intermédiaire de son système digestif, une quantité considérable d'eau et d'air atmosphérique. Ces deux provisions lui permettraient alors de braver une longue sécheresse.

Si, après avoir sondé les eaux douces, nous dirigions nos puissants microscopes vers celles de la mer, notre curiosité serait, de nouveau, pleinement satisfaite par la vue d'un monde d'infusoires variés dont quelques espèces, resplendissantes de lueurs phosphorescentes, contribuent par leur prodigieuse abondance aux phénomènes lumineux de l'Océan. Mais cette étude exigerait des développements trop considérables pour ne pas dépasser les limites entre lesquelles nous devons nous tenir.

(1) Voy. un dessin de cet infusoire, t. XXV, 1857, p. 269.

(1) On rencontre quelquefois cet animalcule dans les infusions.

(2) Voy. un dessin représentant cet infusoire, t. XXV, p. 269.

(3) Le Tardigrade vit sur la mousse des toits en tuile; mais on le trouve aussi fréquemment aux abords des tonneaux d'arrosage, dans les lieux humides.

L'ÉDUCATION DE L'ENFANT PAR L'ENFANT.



— Triche au jeu ! Triche au jeu ! — Composition et dessin de Théophile Schuler.

I

J'étais depuis quelques jours chez mon vieil ami Lancel, instituteur communal au village de Chenac. Comme Chenac n'est qu'un bourg sans importance, et que la commune n'est pas assez riche pour payer à la fois un instituteur et une institutrice, Lancel est chargé tout à la fois des filles et des garçons.

Un jour, au moment de la sortie des enfants, j'entendis un grand vacarme dans l'escalier rustique qui conduit de Haut-Chenac, où est l'école, à Bas-Chenac, où sont les scieries et les fermes. Il y avait des rires, des huées et des applaudissements ironiques. Au milieu de ce brouhaha, on distinguait nettement les mots : « Triche au jeu ! Triche au jeu ! » vociférés par un chœur qui ne sentait en rien son orphéon, sur une sorte de rhythme violent.

Je courus au bord de la terrasse pour voir ce qui se passait. Lancel y était déjà, et, à travers les branches des arbres, examinait la scène. Il m'entendit venir, et, tournant la tête, me fit signe d'approcher sans faire de bruit.

Au-dessous de nous, une petite fille d'une dizaine d'années se tenait debout, adossée contre la paroi du rocher. Elle avait ramené son bras droit sur sa figure, comme font les enfants quand ils redoutent quelque mauvais coup, ou qu'ils éprouvent un accès de timidité ou un mouvement de honte. Une demi-douzaine des disciples de Lancel l'entouraient, en criant sur tous les tons : « Triche au jeu ! triche au jeu ! »

Au moindre mouvement que faisait la patiente pour prendre son élan et s'enfuir, le demi-cercle se rapprochait d'elle et lui coupait la retraite. Quand elle écartait un peu son bras pour regarder, son regard tombait sur des figures animées, plutôt railleuses que menaçantes, et sur des doigts tendus qui semblaient la coucher en joue. A ces moments-là, les cris redoublaient de violence.

Un des gamins, en équilibre sur la crête du mur grossier, criait plus fort que tous les autres, et semblait s'amuser prodigieusement de tout ce tapage.

Deux petites filles, au second plan, se communiquaient leurs réflexions sur la tricheuse, et semblaient se dire l'une à l'autre : « Ce n'est pas moi qui voudrais être à sa place ! »

II

— N'interviendrez-vous pas? dis-je au maître d'école.

— Intervenir ! je m'en donnerai bien de garde. Ce n'est pas une rixe, cela. Il n'y a ni coups donnés, ni coups reçus. Ces marmots pourraient faire moins de bruit, j'en conviens; mais, tels que vous les voyez, avec leurs figures rouges et leurs cris sauvages, ils sont peut-être en train de rendre un grand service à cette petite Méret. Oui, c'est bien elle; elle a beau cacher sa figure, je la reconnais bien.

Les gamins, quand ils furent fatigués de crier, se retirèrent un à un. Quand le dernier fut parti, la petite fille s'esquiva. Nous la vîmes d'abord regarder autour d'elle avec défiance, puis tourner le coin, et prendre sa course en rasant les murs.

Je pris alors le bras du maître d'école, et je lui dis :

— Expliquez-moi quel service ces vauriens ont pu rendre à cette petite fille, et pourquoi vous avez autorisé une scène qui m'a paru quelque peu scandaleuse.

Il sourit et me dit :

— D'abord, je n'ai pas, à proprement parler, autorisé cette scène, puisque je n'y ai assisté qu'*incognito*. Soyez tranquille; je ne dirai jamais à mes écoliers : « Mettez-vous aux trousses de celui-ci ou de celle-là, et donnez-lui un bon charivari. » Mais il y a des cas où je ne suis pas trop indigné que les enfants prennent l'initiative. Voyez-vous, il y a parmi les enfants des caractères sur lesquels la honte seule, et la honte bien visible, bien palpable, et comme qui dirait un bon affront public, puisse avoir de l'action.

Les enfants sont, comme les hommes, plus que les hommes peut-être, les humbles esclaves de l'opinion publique. Or, pour eux, la vraie opinion publique, c'est l'opinion de leurs camarades. Je sais que l'opinion publique est sujette à se tromper, et qu'elle commet parfois de bien lourdes sottises; mais, d'abord, je la surveille, comme vous avez pu le voir; ensuite, lorsqu'elle frappe juste, comme en même temps elle frappe très-fort, elle produit plus d'effet que tous les discours du mentor le plus sage et le plus éloquent. Dans l'affaire de cette petite Méret, l'opinion publique a raison, et c'est la fillette qui a tort. Voilà pourquoi j'ai laissé l'opinion publique se manifester si librement, quoiqu'elle ait pris, je l'avoue, des formes un peu grossières et un peu sauvages.

III

Cette petite fille, qui d'ailleurs n'a pas un mauvais naturel, est d'un orgueil insupportable. Ce vice, poussé à l'excès, l'entraîne dans une foule de détours et de fautes où il semble, au premier abord, que l'orgueil n'ait rien à voir, et où la dignité personnelle se trouve fort compromise.

Si elle fait quelque sottise, plutôt que de l'avouer franchement, elle s'engage dans une série de mensonges grossiers qui ne trompent personne. Elle sait qu'elle ment; elle voit qu'on ne la croit pas : par orgueil, néanmoins, elle persiste; ni prières, ni conseils, ni menaces, ni punitions, n'y peuvent rien. Si elle ne sait pas sa leçon, elle soutient qu'elle l'a apprise; elle le soutient effrontément, à la face d'Israël. Si elle joue avec les autres enfants, pour rien au monde elle ne voudrait reconnaître qu'un camarade est plus léger, plus adroit, plus avisé qu'elle. Elle aime mieux mettre le désordre dans la partie commencée que de laisser un autre enfant jouir d'un triomphe qu'il aurait remporté sur elle.

Ce matin, les enfants avaient organisé un jeu qui est fort à la mode depuis quelques jours, le jeu de la diligence. Il y a place pour tout le monde dans ce jeu. Les uns font les chevaux, les autres les voyageurs; tel autre l'aubergiste du relais, et tel autre encore le conducteur. Cette petite fille s'était mis en tête d'avoir la place de conducteur, qui est fort recherchée. On la força à rester dans son rôle de cheval; elle en témoigna beaucoup de mauvaise humeur, et essaya d'empêcher le jeu. Je voyais tout cela du haut de ma fenêtre.

Au commencement du troisième relais, elle allongea sournoisement la jambe; le conducteur trébucha et tomba sur le nez. Comme l'heure d'entrer en classe était arrivée, je frappai dans mes mains, et tout le monde rentra. Le procès de la tricheuse ne put être jugé séance tenante; mais vous voyez qu'elle n'a rien perdu pour attendre.

J'avais d'abord l'intention de la retenir après les autres, de la chapitrer, et de lui faire copier un verbe ou deux. Mais comme je savais d'avance que tout cela serait peine perdue, je l'ai abandonnée à la justice de ses camarades. Seulement, comme vous l'avez vu, je surveillais l'exécution pour empêcher les choses d'aller trop loin. J'aimerais mieux prendre d'autres moyens avec elle; j'aimerais mieux faire appel à des sentiments plus nobles, et m'appuyer sur des principes plus élevés; mais j'ai échoué complétement dans cette voie. Il ne me reste plus que deux choses à faire : ou, comme dit Molière en parlant de son malade, « l'abandonner à l'âcreté de sa bile et à la féculence de ses humeurs », ou user du dernier moyen que l'expérience met à ma disposition.

— Je vous connais trop bien, lui dis-je, pour n'être pas sûr d'avance que vous ne l'abandonnerez pas; mais, au moins, ce dernier moyen qui, je l'avoue, me répugne un peu, êtes-vous sûr qu'il soit infaillible?

IV

— Infaillible ! comme vous y allez. Je dis simplement qu'il est efficace, et encore pas toujours. Nous autres, pauvres éducateurs de l'enfance, nous n'avons pas de recettes infaillibles. Vous rappelez-vous cette parole d'Ambroise Paré, si belle dans sa modestie : « Je le pansay, Dieu le guarit. » Nous aussi nous pansons nos malades, et Dieu les guérit quand il le juge à propos. Tenez, moi qui vous parle, j'ai été guéri, avec l'aide de Dieu, et par ce moyen qui vous répugne, d'un défaut assez grave, la gourmandise.

Je fis un geste de surprise. L'idée de gourmandise s'alliait si mal avec la personne et avec toute la vie de Lancel, que je crus un instant qu'il voulait plaisanter.

Il ne remarqua pas ou ne voulut pas remarquer ma surprise, et continua :

— Autant que je puis m'en souvenir, j'avais dix ou onze ans. Mes parents, qui étaient des vignerons, habitaient à Charmance, dont on voit le clocher d'ici. Charmance, comme Chenac, se divise en deux parties, le haut Charmance et le bas Charmance, qui sont reliés par un escalier en casse-cou comme celui-ci. Je vous montrerai cela.

Le matin même, j'avais été pris en flagrant délit de gourmandise. Ma mère venait de cuire la provision de pain de la semaine; j'avais, en cachette, entamé une des miches à l'endroit le plus appétissant, et j'avais menti pour me disculper. Mon père m'avait puni sévèrement, et ma mère avait pleuré, sans oser toutefois demander ma grâce; la punition était trop bien méritée.

Dans le trouble et la honte du moment, je pris toutes sortes de bonnes résolutions. Je désirais vraiment me corriger; ce qui ne m'empêcha pas de succomber, comme toujours, à la première tentation un peu vive.

La fin à la prochaine livraison.

PIERRE QUI ROULE N'AMASSE PAS MOUSSE.

La jolie pierre! c'est comme un rocher en miniature. Des herbes délicates caressent ses flancs d'un vert tendre; une mousse fine et soyeuse la revêt de son velours, et les franges argentées du lichen gris, si gracieusement découpé, l'ornent de pompons de satin; même une petite graine de violette, portée là sans doute par le vent, a trouvé dans une de ses anfractuosités assez de terre (la pauvrette en demande si peu!) pour germer, grandir et fleurir; et la pierre semble fière comme une reine sous ce diadème embaumé. Mais pourquoi cette autre pierre est-elle si grise et si nue? Pas une plante à sa surface! et même les herbes qui l'enserrent ne semblent pas avoir poussé autour d'elle : on dirait qu'elle les a écrasées de son poids, tant elles sont tristement couchées.

— Pourquoi? C'est que la première est là depuis longtemps : le vent l'a couverte peu à peu d'une couche de terrain où ont pris racine les petites plantes qui l'embellissent aujourd'hui; la rosée du ciel l'a baignée, les herbes ont poussé autour d'elle et l'ont enchâssée dans la verdure. Mais celle-ci a roulé du haut de la montagne stérile; elle ne s'est pas arrêtée parmi les neiges qui fondent l'été pour faire place à l'herbe que broutent les troupeaux; elle ne s'est pas arrêtée au bord du lac où poussent mille fleurettes charmantes; elle ne s'est pas arrêtée dans les champs où grandissent les moissons; elle a roulé, roulé toujours : voilà pourquoi elle est grise et nue. *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

Salut! ma ville natale! le cœur me bat en te revoyant, et tous mes souvenirs se réveillent. Je suis parti presque enfant; je reviens vieux, fatigué et blanchi; accueille-moi et fais pour moi revivre le passé. Mais où donc est la maison où je naquis? La rue elle-même, où est-elle? Tout est changé : des maisons blanches à la place des vieilles maisons grises; des monuments nouveaux, de grands arbres là où j'en ai vu de naissants... —Vieillard, dites-moi, je vous prie, qu'est devenue la tour avec son vieux beffroi?

— Elle s'écroulait : il a fallu l'abattre, il y a vingt-cinq ans.

— Et la grande allée d'ormes dont on voyait d'ici les cimes arrondies en berceau?

— Ils mouraient : on les a arrachés, il y a dix ans, pour en planter d'autres.

— Merci, brave homme; répondez-moi encore. Les gens qui habitaient, il y a trente ans, cette grande maison, dont on voit d'ici la grille, y sont-ils toujours?

— Non : les parents sont morts, les enfants sont partis.

— Et les manufacturiers du bord de la rivière?

— La manufacture est ruinée, il n'y a plus personne. Mais vous êtes donc du pays?

— J'en étais : il me semble que je n'en suis plus; je suis comme un étranger dans ma ville natale, seul, sans parents et sans amis! *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

— Qu'est devenu Paul, que j'ai connu enfant? Il annonçait un esprit merveilleux; il comprenait à demi-mot tout ce qu'on lui expliquait; ses dessins passaient pour autant de petites merveilles; son maître de musique rêvait en lui un autre Mozart, et quand on se passait de main en main ses bonshommes de terre glaise, on murmurait tout bas le nom de Michel-Ange. Qu'est devenu Paul? Un grand artiste, un savant, un historien, un poëte, un mathématicien?

— Paul n'est rien devenu du tout. Il a composé de jolis airs; mais quand il s'est agi d'étudier sérieusement la science musicale, il a changé de route et s'est mis à écrire des vers facilement faits, qui pour arriver à être bons auraient du moins demandé que leur auteur connût mieux sa langue. Puis il s'est engoué des mathématiques, et on a cru qu'il deviendrait un remarquable ingénieur, jusqu'au moment où il s'est aperçu que rien n'était aussi intéressant que les recherches historiques. Alors il s'est enfoui dans des papiers poudreux, à la poursuite des faits et gestes d'un certain bourgmestre du quinzième siècle. Ce travail qui, selon lui, devait répandre la lumière sur toute une époque, n'a pas été terminé, parce que Paul, à propos d'une porte de l'Hôtel de ville de X..., a tout à coup découvert que sa vraie vocation était l'architecture, et la preuve, c'est qu'il l'a bien étudiée pendant six semaines. Que fait-il maintenant? Il n'est plus jeune, et faute de persévérance il n'est arrivé à rien du tout, en dépit de ses merveilleuses dispositions. *Pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

LE TISSERIN RÉPUBLICAIN.

Le Tisserin républicain (*Philotœrus socius*) rappelle par la forme et par la couleur notre moineau franc. Il lui est supérieur par la taille, qui est, chez lui, d'environ 15 centimètres. Son plumage est uniformément gris, avec une tache noire autour du bec et des points noirs sur les flancs. Il habite l'Afrique méridionale.

C'est par leurs mœurs vraiment extraordinaires que ces oiseaux ont mérité de fixer l'attention des naturalistes. Ils se réunissent en troupes nombreuses pour vivre en commun et travaillent tous ensemble à construire un énorme nid dans lequel chaque couple occupe une cellule particulière. Le Vaillant a donné sur ces étonnantes constructions les détails les plus intéressants :

« Un phénomène, dont l'aspect nouveau pour moi me causa une joie très-vive, dit-il, fut un nid monstrueux qui occupait une grande partie d'un grand et fort aloès, et qui, composé d'une multitude de cellules, servait de retraite à une quantité immense d'oiseaux de la même espèce. A chaque instant, il en sortait des volées qui se répandaient dans la plaine, tandis que d'autres revenaient portant dans leur bec les matériaux nécessaires pour se construire un logement ou pour réparer le leur. Chaque couple avait son nid dans l'habitation commune; c'était une vraie république. »

Le même voyageur raconte qu'il eut une autre fois l'occasion d'étudier la composition d'un de ces nids. Il s'exprime ainsi :

« Un jour de mon arrivée au camp, j'avais aperçu sur ma route un arbre qui portait un énorme nid de ces oiseaux à qui j'avais donné le nom de républicains, et je m'étais proposé de le faire abattre pour ouvrir la ruche et en

examiner la structure jusque dans ses moindres détails. J'envoyai quelques hommes avec un chariot, chargés de me l'apporter au camp. Quand il fut arrivé, je le dépeçai à coups de hache, et je vis que la pièce principale et fondamentale était un massif composé sans aucun mélange de l'herbe de *boschjesman*, mais si serré et si bien tissu qu'il est impénétrable à l'eau des pluies. C'est par ce noyau que commence la bâtisse, et c'est là que chaque oiseau construit et applique son nid particulier. Mais on ne bâtit de cellule qu'en dessous et autour du massif. La surface supérieure reste vide, sans néanmoins être inutile. Comme elle a des rebords saillants et qu'elle est un peu inclinée, elle sert à l'écoulement des eaux et préserve chaque habitation de la pluie.

» Qu'on se représente un énorme massif irrégulier, dont le sommet forme une espèce de toit, et dont toutes les autres surfaces sont entièrement couvertes d'alvéoles pressés les uns contre les autres, et l'on aura une idée assez précise de ces constructions vraiment singulières.

» Chaque cellule a 3 ou 4 pouces de diamètre, ce qui



Le Tisserin républicain et son nid. — Dessin de Freeman.

suffit pour l'oiseau ; mais toutes se touchant par une très-grande partie de leur surface, elles paraissent à l'œil ne former qu'un seul corps, et ne sont distinguées entre elles que par un petit orifice extérieur qui sert d'entrée au nid, et qui quelquefois même est commun à trois nids différents, dont l'un est placé dans le fond et les deux autres sur les côtés.

» ... Ce nid, qui était un des plus considérables que j'aie vus dans mon voyage, contenait trois cent vingt cellules habitées, ce qui, en supposant dans chacune un ménage composé de mâle et femelle, annoncerait une société de six cent quarante individus.

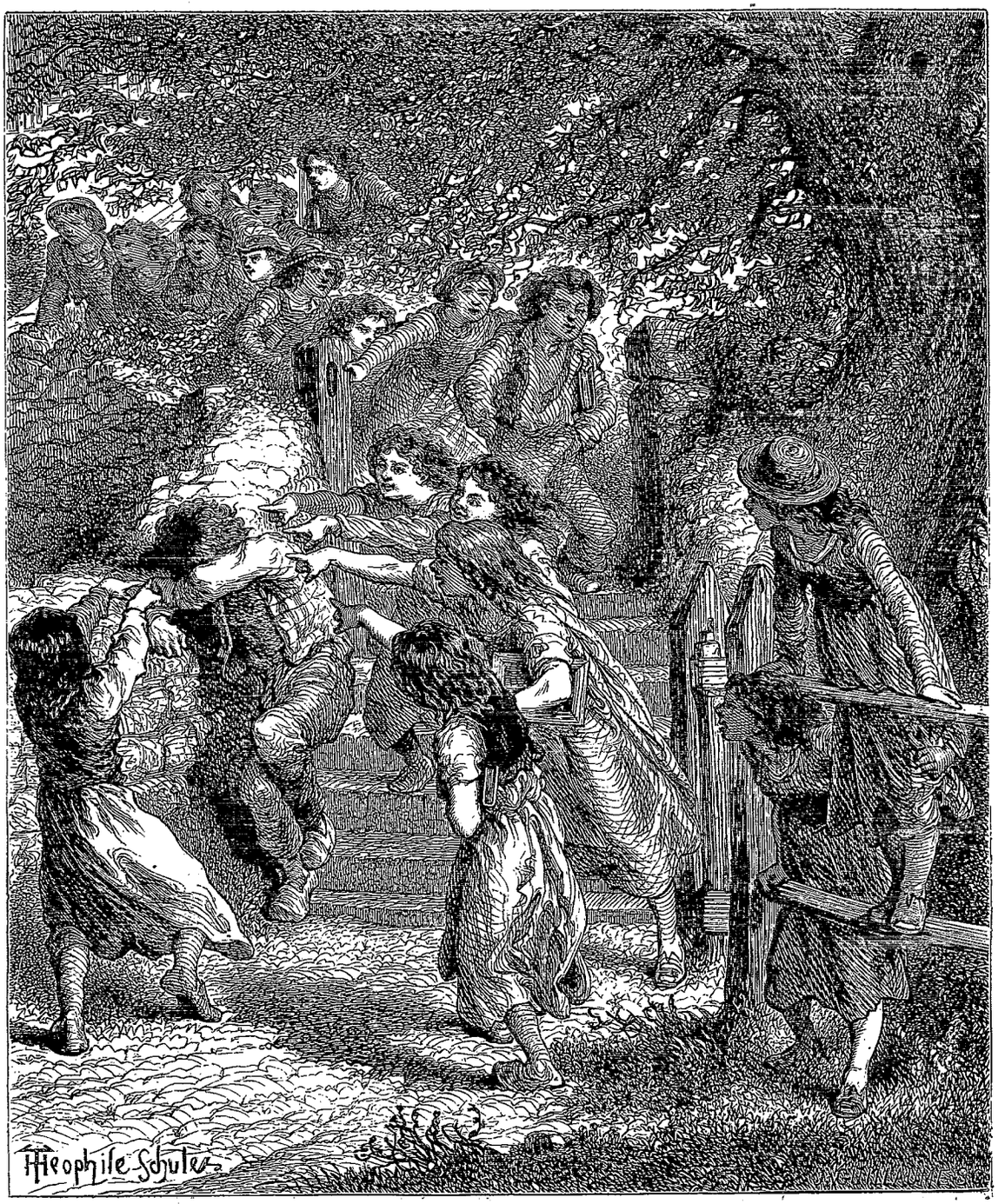
» Toutefois ce calcul ne serait pas exact. On sait qu'il y a des oiseaux chez lesquels un mâle est commun à plusieurs femelles, parce que les femelles sont beaucoup plus nombreuses que les mâles. Cette particularité existe chez les républicains. Toutes les fois que j'ai tiré dans une volée de ces oiseaux, j'ai toujours tué trois fois plus de femelles que de mâles. »

Ces nids si bien construits sont un objet de convoitise pour d'autres espèces d'oiseaux, tels que les barbus, les pies, les mésanges et surtout certains petits perroquets.

Le Vaillant a vu une troupe de ces derniers assiéger une colonie de républicains, les attaquer à coups de bec, et en moins de quelques minutes se rendre maîtres de leur domicile, qu'ils étaient forcés eux-mêmes, peu d'instants après, de céder à de nouveaux conquérants.

L'ÉDUCATION DE L'ENFANT PAR L'ENFANT.

Fin. — Voy. p. 393.



— Goulu ! Goulu ! Goulu ! — Composition et dessin de Théophile Schuler.

V

Un de mes camarades avait apporté dans son panier un petit pot de confitures qu'il eut l'imprudence de me montrer. Pendant toute la durée de la classe, je fus obsédé par le souvenir de ces confitures ; elles étaient si transparentes ! elles devaient avoir un goût si frais et si parfumé ! C'était une rareté pour moi qu'un pot de confitures. Nous n'étions pas assez riches pour qu'on vît sur notre table une friandise aussi luxueuse. J'essayai d'écarter cette idée qui peu à peu, je le sentais, prenait toute la force d'une tentation. Mais rien qu'en fermant les yeux je revoyais le petit pot de verre à facettes, et l'eau me venait à la bouche.

Notre classe du matin, qui durait de huit heures à midi, était coupée, sur les dix heures, par une récréation de quelques minutes. Quand tous les autres écoliers se furent dispersés en courant et en criant, je vins rôder du côté de la classe. En allongeant le cou par la fenêtre ouverte, je vis qu'il n'y avait plus personne ; le maître lui-même était remonté chez lui pour quelques instants.

Je poussai la porte avec un battement de cœur ; et, tout en me disant que je ne voulais pas entrer, j'entrai à pas de loup, l'oreille au guet, tremblant au moindre bruit. Le panier était là, sur la grande planche, au milieu de tous les autres. Je perdis la tête ; je m'élançai et je plongeai vivement les doigts dans le pot de confitures.

Je sortis aussitôt. Personne ne m'avait vu.

Lorsque, à l'heure du goûter, mon camarade s'aperçut qu'on avait visité son panier, il jeta les hauts cris et ameuta toute l'école. Voilà le moment terrible que j'attendais avec angoisse.

On ne me soupçonna pas tout de suite, parce que mon vilain défaut était resté jusque-là un secret entre mes parents et moi. On accusa tout naturellement le chat de l'école; mais il n'aurait pas pu soulever le couvercle du panier, qui était fixé par une chevillette. Alors on commença à se regarder dans le blanc des yeux. Tout à coup, un des petits s'écria : « C'est Lancel ! c'est Lancel ! »

Je tremblais de tous mes membres : néanmoins, j'essayai de nier; mais on ne nie pas l'évidence. Dans ma précipitation, j'avais laissé tomber des confitures sur ma blouse. Personne ne l'avait remarqué jusque-là.

VI

Me voyant découvert, je perdis la tête. Les regards des autres enfants fixés sur moi me causaient une angoisse insupportable. Je n'eus plus qu'une seule idée un peu claire, celle de me sauver, et d'aller me cacher n'importe où. Je m'élançai donc hors de l'école, et je me mis à fuir de toutes mes forces. Presque aussitôt j'entendis l'école tout entière qui se mettait à mes trousses. Ceux qui me poursuivaient poussaient des huées épouvantables. Il y en eut un qui cria d'une voix perçante : « Goulu ! Goulu ! » et tous les autres se mirent à hurler : « Goulu ! Goulu ! »

Goulu, c'est le nom que chez nous on donne au canard, à cause de sa voracité. C'est le cri dont se servent les fermiers pour appeler leurs canards et les rassembler à l'heure de la pâtée.

Je commençais à descendre l'escalier à grandes enjambées, au risque de me rompre le cou, lorsque je me trouvai au beau milieu des filles qui revenaient de l'école. Leur école à elles était dans le bas Charmance. Les premières qui me virent se rangèrent vivement sur les côtés pour n'être pas renversées; mais leur vue avait ralenti mon élan, et je fus forcé de m'arrêter tout à fait devant un groupe compacte qui barrait toute la largeur de l'escalier. Leur caquetage cessa, et elles se mirent à me regarder en chuchotant. Le premier moment de surprise passé, j'essayai de me dégager; mais déjà les garçons qui me poursuivaient étaient en vue, et ils criaient : « Arrêtez le goulu ! »

Les filles aussitôt me coupèrent la retraite. Je n'osai user de violence avec elles, et je me pressai contre le mur, aussi effaré qu'un animal pris au piége. Je me cachai la figure dans mes bras et j'attendis.

Les garçons expliquèrent ce que j'avais fait. Les filles alors m'entourèrent en me montrant au doigt, et se mirent à chanter en chœur : « Goulu ! Goulu ! » Combien j'aurais été heureux si la terre se fût entr'ouverte pour m'engloutir et cacher ma honte.

Quand on fut bien las de m'appeler « Goulu » et de danser autour de moi, on me laissa aller, et je m'enfuis, la tête basse, vers la maison de mes parents. Ma mère, me voyant tout défait, se récria, et voulut savoir si j'avais fait quelque mauvais coup ou si l'on m'avait battu. Je n'osai pas, sur le moment, lui dire ce qui venait de m'arriver; elle ne le sut que plus tard. Seulement, elle remarqua bientôt que je n'entamais plus ses miches et que je ne lui volais plus ses poires tapées.

VII

— Vous avez été guéri, lui dis-je; le fait n'est pas douteux. Mais n'auriez-vous pas pu l'être aussi bien par les moyens ordinaires?

— Ils avaient échoué jusque-là.

— C'est que votre heure était venue, ajoutai-je en riant.

— Il m'est difficile de répondre à une pareille objection. Tout ce que je puis faire, c'est de vous soumettre les réflexions que m'a suggérées l'expérience qui m'a si bien réussi sur moi-même. Il y a dans toutes nos fautes, outre l'infraction à la loi morale, un côté grotesque et ridicule. Quand on sait le démêler et le rendre bien visible pour tout le monde, il en résulte une souffrance d'amour-propre très-vive et, pour certains caractères, presque intolérable. Nos parents et nos maîtres nous prouvent bien, par des raisons excellentes, combien notre conduite est honteuse. Nous comprenons leurs raisons, et nous promettons de très-bonne foi que nous ne recommencerons pas. Mais, à l'âge des enfants, il y a malheureusement un abîme entre promettre et tenir. Parmi les éducateurs de la jeunesse, les plus sages et les plus avisés évitent avec soin de demander des promesses et des engagements que l'on est exposé à ne pas tenir.

Quand l'enfant retombe dans une faute, cela ne prouve pas qu'il n'était pas sincère dans son repentir; cela prouve que s'il a assez de force morale pour *désirer* faire mieux, il n'en a pas assez pour *vouloir*. Il faut parfois que cette volonté indécise soit brusquée et contrainte par un grand coup, de quelque côté que parte cette impulsion. Mes camarades, en me faisant un affront public, avaient frappé ce grand coup.

Ils ne m'avaient pas expliqué que ma conduite était honteuse; ils me l'avaient fait sentir à mes dépens. Là où les raisonnements et les prières m'avaient laissé indécis, l'expérience personnelle m'avait décidé.

Voyez-vous, les parents sont des juges, et les camarades sont des justiciers, et de terribles justiciers; voilà tout le secret de leur influence. Les parents, volontiers, admettent les circonstances atténuantes; ils abusent parfois du droit de grâce : le coupable compte toujours un peu là-dessus. Comme ils appartiennent moralement à un monde supérieur au nôtre, nous pouvons croire qu'ils nous demandent toujours plus qu'ils n'espèrent obtenir, et que notre imperfection ne nous permet de donner. Les camarades ne s'inquiètent guère du pourquoi, ni du comment, ni des circonstances atténuantes; ils ignorent ce que c'est que de faire grâce, « cet âge est sans pitié »; ils prennent le fait dans son ensemble et le jugent en bloc; ils sont de notre monde, leur opinion nous touche de plus près. Toutes sortes de considérations empêchent nos parents de nous infliger le supplice du ridicule; nos camarades n'ont pas de ces scrupules, et ils excellent à trouver le point faible. Ils nous traitent comme le monde nous traitera plus tard, et nous savons d'avance que leurs sentences sont sans appel. Voilà pourquoi elles nous paraissent si redoutables.

La crainte du ridicule et du châtiment n'est pas, j'en conviens, un sentiment d'un ordre élevé, ni un principe sur lequel on puisse fonder une éducation. Mais il est des cas où certains caractères, insensibles au sentiment du devoir et de l'honneur, sont domptés par la honte.

Voilà, mon cher ami, pourquoi j'ai refusé d'intervenir dans l'affaire Méret.

Comme ses raisons m'avaient semblé bonnes, je fus forcé de convenir qu'il avait bien fait.

DE L'OZONE ET DE SES APPLICATIONS.

Voy. t. XXV, 1857, p. 296.

Un professeur de Bâle, M. Schœnbein, indiqua le premier, dit-on, la présence de l'ozone dans l'air. On pense bien que la découverte fut d'abord contestée; mais aux observations de M. Schœnbein succédèrent celles de M. Sal-

leron; puis vinrent les travaux de MM. Wolf à Berne (1845), Bœkel à Strasbourg (1853), Grellois à Constantinople (1855), Cook à Bombay (Indes) (1863 et 1864), le docteur Bérigny à Versailles (1855-1870), etc.

De tous ces travaux, on peut aujourd'hui conclure, comme le fait M. Auguste Houzeau dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences :

« Que l'air de la campagne renferme un principe odorant et oxydant qui lui communique une odeur particulière et la propriété de bleuir les papiers de tournesol vineux imprégnés d'iodure de potassium neutre, de décolorer les papiers de tournesol bleu sans les rougir, et de détruire certaines mauvaises odeurs. »

Ce principe est l'ozone.

L'ozone était à peine connu que l'on songeait à l'utiliser dans l'industrie. Ainsi, voilà qu'en Amérique il est question de l'appliquer à la bonification des vins, à la fabrication du vinaigre, au blanchiment, etc. M. Houzeau songeait, il n'y a pas longtemps, à l'employer comme désinfectant. Le même professeur a même émis l'opinion que ce gaz pourrait bien n'être que de l'oxygène imprégné d'électricité qui s'y serait condensée à l'état latent, de même qu'il existe dans les corps une chaleur latente qui varie suivant leur nature. La différence signalée dans les propriétés du soufre dur et du soufre mou est due, on le sait maintenant, à cette chaleur cachée que retient le soufre mou, et que constate le thermomètre lorsqu'elle se dégage au moment de la conversion de ce soufre en soufre dur.

Peut-être parviendra-t-on également un jour à mettre en évidence cette électricité latente supposée par M. Houzeau; ce serait une grande découverte et une voie nouvelle ouverte aux investigations de la physique. On aurait de suite l'explication de l'origine de l'électricité qui se développe pendant les réactions chimiques, et que les instruments appelés *piles* sont destinés à recueillir et à transmettre. Cette électricité, au lieu de se former, comme on le croit aujourd'hui, au moment où les corps mis en présence réagissent l'un sur l'autre, serait apportée toute faite, pour ainsi dire, par ces corps eux-mêmes qui la contiennent à l'état latent.

La grande analogie chimique qui existe entre l'ozone et le chlore pourrait, en outre, faire supposer, toujours d'après l'hypothèse de M. Houzeau, que si l'ozone n'était en réalité que de l'oxygène imprégné d'électricité, le chlore, lui aussi, pourrait bien n'être que ce même gaz enrichi d'une plus haute dose d'électricité latente. De sorte que le fluor, le chrome, l'iode, qui appartiennent à la même famille naturelle, dériveraient dans l'origine du même principe dans lequel se seraient condensées des quantités différentes d'électricité latente.

Ce raisonnement s'étendant aux autres corps simples, on arriverait ainsi, en plein dix-neuvième siècle, à confirmer certains préceptes de la philosophie antique, qui professait l'unité de la matière, et ceci pourrait conduire à des découvertes d'une portée incalculable.

En attendant, M. Houzeau s'est livré tout récemment à de curieuses recherches relatives à l'action de l'oxygène ozoné sur les carbures d'hydrogène. Il a examiné l'action de ce gaz sur le gaz des marais, sur l'éthylène ou gaz oléifiant, et sur la benzine. Nous ne pouvons donner ici le détail des résultats obtenus par le chimiste; nous dirons seulement qu'en agissant sur la benzine, il obtient, indépendamment des acides acétique et formique, une substance solide, blanche, amorphe, qu'il désigne sous le nom d'ozobenzine, n'ayant pu jusqu'à présent déterminer sa fonction chimique, et qui détone par le choc avec une telle violence que l'explosion de quatre à cinq centigrammes au plus dans une chambre suffit pour faire voler en éclats toutes les vitres. Ce fait n'a été que trop bien expérimenté par M. Houzeau. Maintenant, quelle application pourra recevoir le nouveau corps, un des plus explosibles qu'on ait obtenus jusqu'ici, et quels services en doit-on attendre? L'avenir en décidera. Mais c'est une force de plus, force terrible, mise à la disposition de l'homme. Et ce n'est là pourtant qu'un des premiers résultats obtenus par les recherches sur l'ozone.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES EN 1874.

Le phénomène astronomique le plus curieux de l'année 1874, mais qui malheureusement sera invisible en France, sera le fameux *passage de Vénus* devant le Soleil, pour l'observation duquel toutes les nations vont échelonner des astronomes sur les points du globe les plus favorablement situés. La comparaison de toutes les observations nous fera connaître la distance du Soleil, à quelques dizaines de milliers de lieues près. Cette distance, évaluée à 148 millions de kilomètres, sera déterminée avec plus de précision que jamais. On sait que ces passages sont très-rares et n'arrivent que deux fois par siècle. Les deux derniers ont eu lieu en 1761 et 1769. Le prochain, après celui de 1874, arrivera en 1882, et sera visible en France. Comme nous avons déjà traité ici complétement cette question des passages de Vénus et leur importance en astronomie, nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur ce sujet (1). Mais quand l'observation en aura été faite, nous en résumerons les résultats pour nos lecteurs.

L'année 1874 sera en outre fort curieuse pour les occultations de planètes qui auront lieu par le passage de la Lune devant elles. Une occultation de planète par la Lune n'arrive pas tous les ans. Cependant, par la disposition de l'orbite apparente de la Lune et de celles des planètes, il n'y en aura pas moins de dix cette année. Neptune sera occulté trois fois : le 23 janvier, le 20 février et le 10 juin; Mars le sera trois fois également : le 19 mars, le 4 novembre et le 3 décembre; Jupiter le sera deux fois : le 6 novembre et le 4 décembre; Vénus le sera deux fois aussi : le 14 octobre et le 11 novembre, vingt-sept jours avant son passage devant le Soleil.

Sur ces dix occultations de planètes par la Lune, deux seulement seront visibles en France, celle de Neptune du 20 février et celle de Vénus du 14 octobre. L'immersion (entrée) de Neptune derrière le disque de la Lune aura lieu à 5 h. 55 m. du soir, et l'émersion (sortie) à 6 h. 21 m. L'immersion de Vénus aura lieu à 3 h. 42 m. après midi, et l'émersion à 4 h. 56 m. Le 20 février, la Lune se lèvera à 8 h. 50 m. du matin et se couchera à 10 h. 35 m. du soir; sa phase sera celle du 4e jour après la nouvelle Lune. Le 14 octobre, la Lune se lèvera à 10 h. 40 m. du matin et se couchera à 6 h. 37 m. du soir; sa phase sera celle du 5e jour après la nouvelle Lune. Neptune n'offre pas de disque appréciable dans les lunettes; son occultation ne différera donc pas de celle d'une petite étoile. Vénus, au contraire, offrant un disque et des phases, l'examen de son occultation sera fort intéressant. On verra si décidément il n'y a aucune trace d'atmosphère à la surface de notre satellite.

Il y aura, en 1874, deux éclipses de Soleil et deux de Lune. Une éclipse de Soleil et une éclipse de Lune seront seules visibles en France, encore ne sera-ce que partiellement. Le 10 octobre, de 8 h. 57 m. du matin à 1 h. 47 m. du soir, l'éclipse de Soleil sera *annulaire* pour la Sibérie occidentale. A Paris, nous ne verrons qu'une

(1) Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 342, 398.

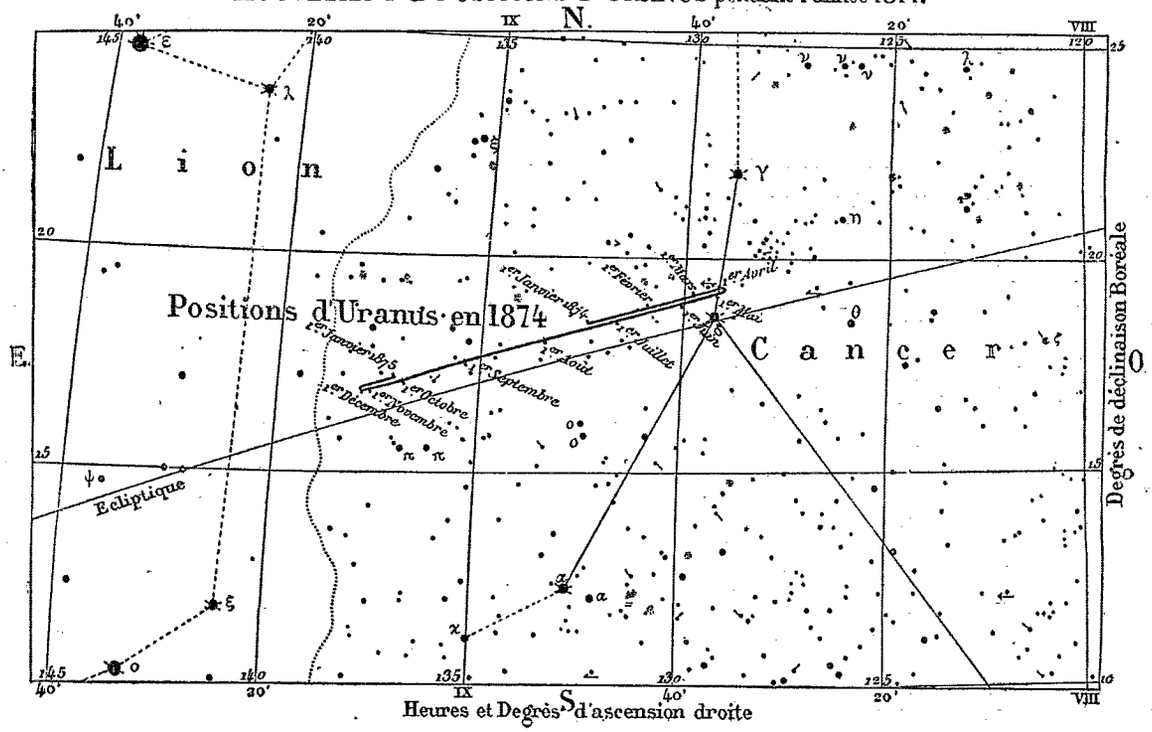
phase, égale seulement aux 29 centièmes du disque solaire : commencement, à 9 h. 16 m. 9 s.; milieu, à 10 h. 20 m. 8 s.; fin, à 11 h. 29 m. 8 s. Le 25 octobre, il y aura une éclipse *totale* de Lune, dont la fin seulement sera visible en France. Ce jour-là, la Lune se couchera à 6 h. 36 m. du matin pour Paris. L'entrée de la Lune dans la pénombre de l'atmosphère terrestre aura lieu à 4 h. 53 m.; l'entrée dans l'ombre de la Terre, à 5 h. 51 m.; le commencement de l'éclipse totale, à 7 heures. Ce ne sera donc pour nous qu'une éclipse partielle.

Voici maintenant la marche des planètes pendant l'année, et les positions et dates auxquelles on pourra les observer.

Plongé dans les feux du Soleil, *Mercure* s'en éloigne un peu, comme on sait, de temps en temps, et devient alors perceptible pour nous, soit le soir, à l'occident, après le coucher du Soleil, soit le matin, à l'orient, avant le lever de l'astre du jour. Ses plus grandes élongations auront lieu cette année aux dates suivantes : celles du soir arriveront, le 2 mars, avec 1 h. 17 m. de retard sur le Soleil; le 27 juin, avec un retard de 1 h. 52 m., et le 23 octobre, avec un retard de 1 h. 16 m. C'est du 6 juin au 16 juillet qu'on pourra le plus facilement le trouver, sa position retardant alors de plus d'une heure sur le coucher du Soleil. Quoiqu'on n'ait pas trop l'habitude de se lever avant le Soleil pour observer les planètes, nous donnerons cependant aussi ses élongations du matin. Elles auront lieu le 15 avril, avec une avance de 1 h. 38 m. sur le Soleil; le 13 août, avec une avance de 1 h. 12 m., et le 1er décembre, avec une avance de 1 h. 32 m. A ces époques de plus grande élongation du soir ou du matin, la planète se présente à nous sous la forme de la Lune dans son premier et son dernier quartier.

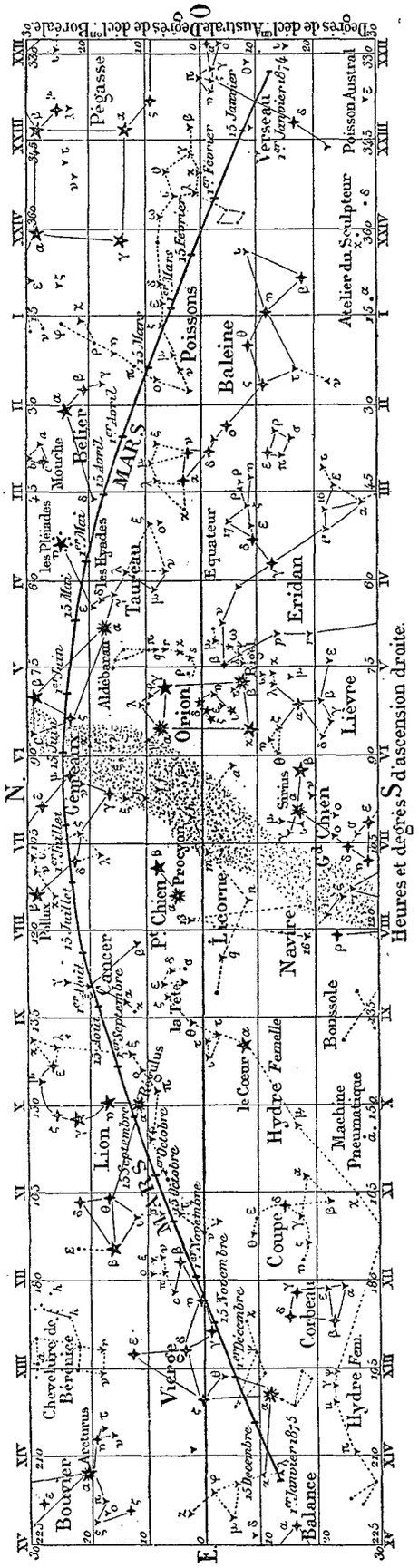
Moins rapide que Mercure, *Vénus* n'aura qu'une époque

MOUVEMENT & POSITIONS D'URANUS pendant l'année 1874.

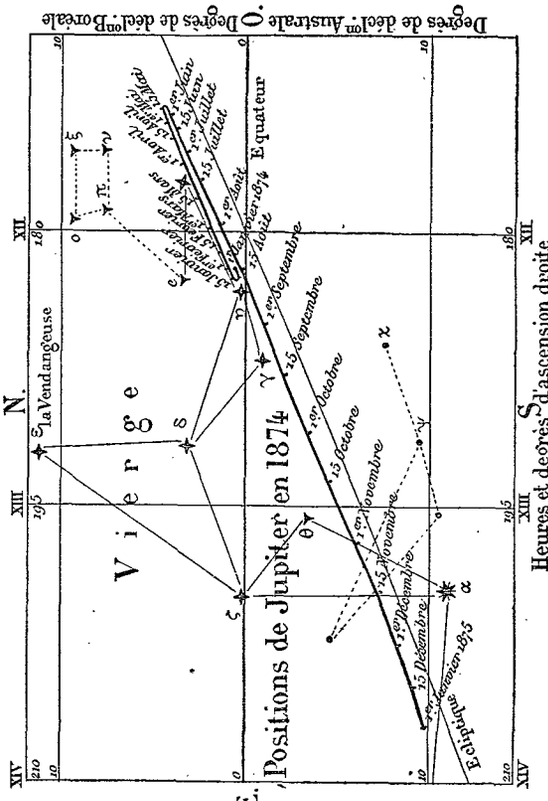


de plus grande élongation : le 28 septembre. A cette date, elle suivra le Soleil couchant, avec un retard de 2 h. 45 m., comme une brillante étoile du soir. En 1873, les mois de février et de mars ont été pour elle une période de très-vif éclat. Nous avons même fait à cet égard une observation curieuse. Le 23 mars, à 11 heures du soir, nous trouvant à Vintimille (Italie) par un ciel étoilé magnifique, nous avons vu distinctement notre ombre dessinée sur un mur devant lequel nous marchions, et constaté que *Vénus porte ombre*. On aurait pu tracer sur le mur les profils qui s'y dessinaient. Ni Jupiter, ni les étoiles les plus brillantes du ciel, n'offraient rien de comparable. Quelques jours après, nous avons renouvelé la même observation à Nice. En l'année 1874, il sera intéressant de suivre Vénus depuis le mois de juin. Le 1er de ce mois, elle aura déjà 1 h. 45 m. de retard sur le Soleil, et paraîtra au couchant comme une belle étoile. Dans la lunette, elle offrira un disque échancré analogue à celui de la Lune trois jours après la pleine Lune. Le 1er juillet, elle restera au-dessus de l'horizon occidental pendant 2 h. 21 m. après le coucher du Soleil, et paraîtra comme le disque lunaire quatre jours après la pleine Lune. Le 1er avril, son écart sera de 2 h. 38 m., et son disque, comme celui de la Lune cinq jours après la pleine Lune. Le 1er septembre, sa distance au Soleil couchant sera de 2 h. 43 m., et son disque presque semblable à celui du dernier quartier, forme qui sera manifeste jusque vers le 1er novembre, date à laquelle il s'amincira pour présenter la forme d'un croissant. Le retard n'est plus alors que de 2 h. 30 m. Le 15 novembre, le croissant sera très-effilé, et la distance au Soleil couchant ne sera plus que de 1 h. 57 m. Le 1er décembre, il sera réduit à 41 minutes; il sera dès lors impossible de continuer à suivre la planète, qui, se rapprochant de plus en plus du Soleil, passera juste sur son disque le 8 décembre, comme nous l'avons vu. A mesure que son croissant s'effilera, son diamètre augmentera. De 11 secondes qu'il aura eues le 1er juin, de 15 qu'il aura eues le 1er août, et 24 le 28 septembre, ce diamètre atteindra 39 secondes le 1er novembre, 49 le 15, 60 le 1er décembre, et jusqu'à 63 le 8, jour du passage entre la Terre et le Soleil.

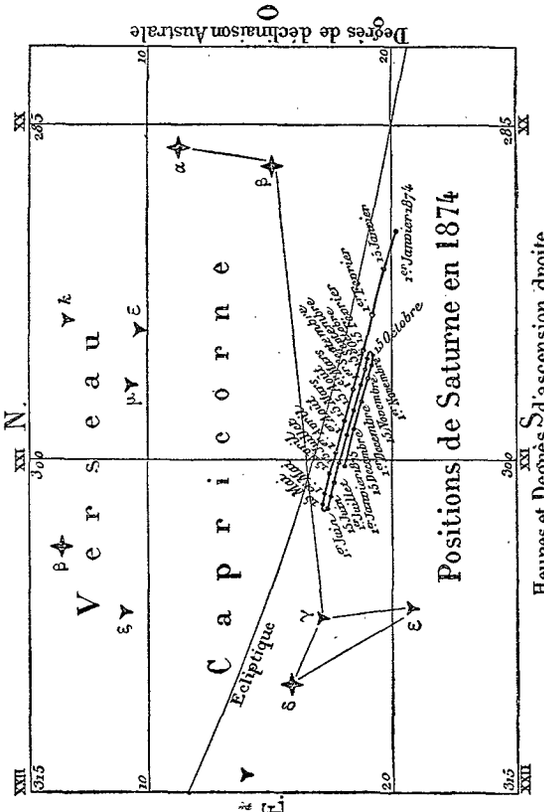
La planète *Mars*, qui s'est trouvée pendant l'année 1873 dans sa période la plus favorable pour l'observation, et nous a permis de faire sur sa surface des études géographiques, ne pourra pas être observée avantageusement pendant l'année 1874. Le 1er janvier, dans la constella-



MOUVEMENT & POSITIONS DE MARS
pendant l'année 1874.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE JUPITER
pendant l'année 1874.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE SATURNE
pendant l'année 1874.

tion du Verseau, Mars est encore visible le soir, comme pendant toute l'année 1873, et se couche à 8 heures et demie, c'est-à-dire 4 heures un quart après le Soleil. On peut le suivre sur notre carte dans son voyage à travers les constellations. Le 1er février, il se couche 3 heures et demie après le Soleil, et le 1er mars, moins de 3 heures après. A partir du commencement d'avril, il cessera d'être observable, en se perdant, dès le crépuscule, dans les

brumes du couchant. Il passera le 5 juillet juste derrière le Soleil par rapport à nous. A partir du milieu d'octobre, on commencera à le revoir, mais le matin, à l'orient, avant l'aurore, et jusqu'à la fin de l'année il restera étoile du matin.

Le monde de *Jupiter*, qui est passé près d'Uranus en 1872, comme nous l'avons calculé et annoncé ici, et qui a occupé la constellation du Lion pendant l'année 1873, sera, en 1874, dans la Vierge. Il sera en opposition le 17 mars, c'est-à-dire dans la position la plus favorable pour l'observation. Il passe alors au méridien à minuit. En avril, il devient étoile du soir; le 15, il passe au méridien à 10 heures du soir; le 1er mai, à 9 heures; le 15 mai, à 8 heures; le 1er juin, à 6 h 53 m.; le 15 juin, à 6 heures; le 1er juillet, à 5 heures. Dès lors, son observation deviendra difficile, car il se rapprochera de plus en plus du Soleil, derrière lequel il passera le 5 octobre.

Dans la constellation du Capricorne, où nous l'avons laissé l'année dernière, *Saturne* sera dans des conditions favorables pour l'observation à partir du mois de juin. Le 15 de ce mois, il passe au méridien à 3 heures et demie du matin, et se lève vers 11 heures du soir. Le 1er juillet, son point culminant a lieu à 2 h. 25 m., et son lever à 10 heures. Le 15, il passe au méridien à 1 h. 25 m. et se lève vers 9 heures. Le 3 août, il sera à l'opposé du Soleil, passant au méridien à minuit et se levant à 7 heures et demie. Le 1er septembre, il se lève vers 5 h. 40 m., passe à sa culmination à 10 heures, et se couche à 2 heures et demie du matin. Le 1er octobre, lever à 4 heures moins le quart, passage au méridien à 8 heures, coucher à minuit et demi. Le 1er novembre, il passe au méridien à 6 heures du soir et se couche à 10 heures un quart. C'est sa dernière période d'observation pour cette année. Comme on peut le voir par notre tableau général des phénomènes de Saturne, publié dans le *Magasin pittoresque* du mois d'avril 1870, ses anneaux vont en se refermant jusqu'à l'an 1877, où ils disparaîtront tout à fait.

Uranus reste dans la constellation du Cancer comme une petite étoile de 6e grandeur invisible à l'œil nu. On pourra le chercher de janvier à juin. Le 1er janvier, il se lève à 6 h. 2 m., et passe au méridien à 2 h. 4 m. du matin. Le 1er février, son passage au méridien a lieu vers minuit, et son lever à 4 h. 15 m. Le 1er mars, il passe à son point culminant à 10 heures du soir; le 1er avril, à 8 heures; le 1er mai, à 6 heures, et se couche à 1 h. 48 m.; le 1er juin, à 4 heures, et se couche à minuit 48 m.; le 1er juillet, à 2 h. 8 m., et se couche avant 10 heures du soir. On voit qu'il sera déjà trop tard pour l'observer à cette époque.

Telles sont les principales observations astronomiques auxquelles les amateurs de cette belle science pourront se livrer pendant l'année 1874, et pour lesquelles la simple lunette que nous avons décrite en janvier 1872 suffira.

Mme DE SÉVIGNÉ, RACINE ET LE CAFÉ.

Personne n'ignore aujourd'hui que jamais la spirituelle et judicieuse marquise de Sévigné n'a dit : « Racine passera comme le café. » Elle n'a même jamais songé à prononcer un si étrange arrêt, car ses lettres démontrent que non-seulement elle admirait fort le poëte, mais encore qu'elle se délectait du café au lait.

Ce fut Laharpe qui donna cours à ce propos (1). Il voulait prouver qu'on peut montrer beaucoup de goût dans son style et fort peu dans ses jugements; il était heureux de pouvoir s'étayer d'un si haut exemple. Un homme d'une grande autorité littéraire, M. Suard, secrétaire perpétuel de l'Académie française, essaya bien d'excuser Mme de Sévigné (1), mais sans contredire la citation. Partant, il en a comme confirmé l'exactitude et grandi la notoriété. Aussi la formule fit-elle fortune, sans que personne s'avisât de recourir aux textes, jusqu'à l'époque où parut l'excellente édition des Lettres de Mme de Sévigné, publiée par M. de Montmerqué vers l'année 1818. Le public sut alors, par la notice de M. de Saint-Surin, placée en tête de l'édition, que cette illustre dame était innocente de la fameuse phrase.

Mais comment Laharpe s'était-il permis une si grosse calomnie? C'est qu'il s'était fié à Voltaire, qui, dans son livre du *Siècle de Louis XIV* (2), avait, le premier, accusé Mme de Sévigné d'avoir « manqué absolument de goût; de croire toujours que Racine *n'ira pas loin*, et d'en juger comme du café dont elle dit qu'on se désabusera bientôt. »

On retrouve facilement dans ces lignes l'origine et les éléments de l'arrêt composé par le professeur Laharpe et mis au compte de la marquise. Quant à Voltaire, il écrivait évidemment au courant de la plume, sous l'impression de souvenirs éloignés, et rapprochait dans son esprit plusieurs passages de lettres écrites à de longs intervalles les unes des autres.

Ces passages ont été soigneusement relevés et comparés sur les manuscrits, et chacun de nos lecteurs pourra se faire lui-même juge de ce procès en révision, en se donnant en même temps l'agrément de relire les lettres suivantes : 15 janvier 1672, 16 mars même année, 10 mai 1676, 21 février 1689, 29 janvier 1690.

Il y verra que Mme de Sévigné reconnaît parfaitement le génie de Racine et ne lui ménage pas son admiration. Il est vrai qu'elle lui préfère Corneille; mais ce n'est pas précisément une preuve qu'elle manque de goût, d'autant moins qu'elle exprime cette préférence en des termes que bon nombre de littérateurs aujourd'hui accepteraient presque comme une manifestation de leur propre pensée. Ainsi, par exemple, dans sa lettre du 16 mars 1672, elle disait, en rendant compte de ses impressions, après avoir assisté à une représentation de *Bajazet* : « Il y a des choses agréables, mais rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner... Vive notre vieil ami! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent; ce sont des traits de maître qui sont inimitables. »

Que de gens aujourd'hui ratifieraient à peu près ces paroles de 1672! Mais la marquise de Sévigné n'en est même pas restée là, et voici comment elle s'exprimait en 1689, après avoir vu jouer *Esther* : « Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce. C'est une chose qui n'est pas aisée à représenter et qui ne sera jamais imitée; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet qu'on n'y souhaite rien. » Elle s'extasiait alors sur l'agrément et l'harmonie de Racine, comme autrefois sur la vigueur et le sublime de Corneille; n'est-ce point la juste appréciation des caractères respectifs de ces deux grands poëtes?

Quant au café, elle ne lui a fait son procès qu'à titre de boisson échauffante et dans des cas particuliers où elle et ses amies en avaient, pour cette cause, éprouvé quelque incommodité. N'en est-il pas encore de même aujourd'hui dans le plus grand nombre des familles? N'entend-on pas souvent nos médecins en défendre ou du moins en sus-

(1) Voir, dans le volume du *Cours de littérature* qui traite des écrivains du siècle de Louis XIV, le chapitre de la Littérature mêlée, section III.

(1) *Mélanges de littérature* de Suard, t. III.

(2) Chapitre XXXII, et aussi au catalogue des écrivains placé au commencement du livre.

pendre l'usage, et pour ce même motif qui allumait la bile de Mme de Sévigné?

Mais par compensation, et l'observation est assez piquante, cette même dame, loin de prononcer sur cette précieuse boisson l'anathème absolu que Laharpe et Voltaire lui imputent si légèrement, aurait, au contraire, été l'une de celles qui en ont vanté et propagé l'usage sous cette forme de *café au lait*, qui fait le régal de tant de millions de gens au sortir de leur lit. Citons à l'appui une lettre écrite aux Rochers, le 29 janvier 1690 : « Nous avons ici de bon lait et de bonnes vaches; nous sommes en fantaisie de faire écrémer ce bon lait et de le mêler avec du sucre et du bon café. Ma chère enfant, c'est une très-jolie chose et dont je recevrai une grande consolation ce carême. Dubois l'approuve pour la poitrine, pour le rhume, et c'est, en un mot, ce *lait cafeté* ou ce *café laité* de notre ami Alliot. »

LA NIELLE DES BLÉS.

Les cultivateurs, en beaucoup de contrées, désignent sous le nom de *nielle* une maladie du blé assez fréquente, qui fort heureusement n'a rien de commun avec la véritable *nielle* de la science, maladie terrible et des plus contagieuses. Cette dernière, Dieu merci, se manifeste bien moins souvent que l'autre. Mais aussi, lorsque par malheur on la voit se déclarer quelque part, comme elle l'a fait en 1872 dans deux ou trois localités de l'ouest, doit-on à tout prix en arrêter le développement. Donnons donc ici les caractères distinctifs de la vraie et de la fausse nielle.

Ce que les cultivateurs désignent ordinairement sous ce nom n'est rien de plus que la carie du blé causée par un parasite végétal, par un champignon du genre *uredo*.

La nielle, au contraire, est produite par un parasite animal, une anguillule.

Le grain atteint de la première maladie, c'est-à-dire atteint de la carie ou charbon, est rempli d'une poussière noire; mais le blé atteint de la nielle offre un tout autre caractère. D'abord, le grain a perdu tout à fait sa forme et sa couleur : il est petit, arrondi, et composé d'une coque épaisse; à l'intérieur de cette coque est une substance blanche, exclusivement formée d'anguillules microscopiques enchevêtrées les unes dans les autres et qui se comptent par milliers. Le grain ainsi envahi n'a pu se développer, et fait par conséquent défaut; il est remplacé par une excroissance, une véritable gale. Quant à la tige, elle présente un aspect tout spécial; elle est tortue, rachitique, et ses feuilles sont recoquillées. La quantité des anguillules observées dans un seul grain varie de deux mille à dix mille, et peut aller au delà.

La carie, au contraire, observée de la même manière, ne présente que de grosses granulations noires, assez semblables à des semences ordinaires.

Quant aux parasites animaux de la nielle, ils ont l'air, nous l'avons dit, de petites anguilles qu'on voit prendre vie et s'agiter dès qu'on les soumet à l'humidité. Cette faculté de réviviscence, elles la conservent des années, et c'est sur ce point qu'il est bon d'appeler l'attention des cultivateurs.

Quand la nielle se déclare, le dégât produit est d'abord peu de chose; mais si les blés attaqués par la terrible anguillule ne sont criblés avec soin, et si la nielle n'est *jetée au feu* (seul parti qu'on en puisse tirer), les blés où elle se trouve seront l'année d'ensuite entièrement envahis et perdus. Sur ce point donc, les blés de semence ne sauraient être trop surveillés. Que les cultivateurs ne l'oublient pas : la négligence sur ce point pourrait leur coûter cher! Du reste, dans les localités de l'ouest, où la nielle se manifesta en 1872, on vit bien qu'il y avait là quelque chose d'inaccoutumé; on fit examiner le grain au microscope, et, la terrible maladie une fois constatée, des mesures purent être prises pour en arrêter le développement. Puissent partout les cultivateurs avoir la même attention. Cette anguillule de la nielle est un ennemi d'une extrême petitesse. Jamais, sans le microscope, nous ne pourrions l'apercevoir; ses menaces n'en sont que plus redoutables. La nature, ne l'oubliez pas, a toute sa puissance dans les plus petits êtres.

— Pendant la faveur de la fortune, il se faut préparer à sa défaveur.

— Une fierté généreuse accompagne la bonne conscience.

— J'ai ma cour et mes lois pour juger de moi-même.

— Prenons garde que la vieillesse ne nous attache plus de rides à l'esprit qu'au visage. MONTAIGNE.

NOUVEL AVIS AUX ÉLEVEURS D'ABEILLES.

Nous croyons utile de rappeler ce qui suit aux apiculteurs.

Depuis décembre jusqu'en avril, quand l'hiver se fait encore sentir, on peut changer les ruches de place sans trop d'inconvénient. Il faut donc profiter de ce moment pour leur donner la place qu'elles occuperont toute l'année. On a soin de mettre les plus fortes à un bout du rucher et les plus faibles à l'autre bout. Ces dernières, ayant besoin d'être surveillées plus que les autres, doivent toujours se trouver à la portée de l'apiculteur. On profite de cet arrangement pour visiter les colonies; on décolle les ruches de leurs tabliers; on enlève les brins de cire et les cadavres d'abeilles qui se trouvent sur ces tabliers; enfin, on renouvelle les surtouts s'ils ont souffert des gelées.

Nous devons ajouter toutefois que ces soins ne doivent pas être pris si l'hiver se fait trop rigoureusement sentir. Pendant les grands froids, il faut absolument se garder de transporter les colonies et de renverser les ruches, parce que des abeilles tomberaient et, prises de froid, ne pourraient remonter. Si une neige épaisse s'amasse sur le tablier et à l'entrée des ruches, il faut avoir soin de l'enlever. Il faut aussi, autant que possible, empêcher les abeilles de sortir lorsque la terre est couverte de neige. On y parvient en bouchant les entrées avec une toile métallique ou un morceau de tôle perforé et en enveloppant les ruches de paillassons pour empêcher l'action du soleil. Pour faire fondre la neige, on sème au-dessus de la suie, du terreau, ou seulement de la terre émiettée. Si on laisse la liberté aux abeilles, il est bon d'étendre de la paille clair-semée autour des ruches. (1)

POURQUOI LA NEIGE EST UN ENGRAIS.

On connaît ce proverbe rustique : *Neige vaut fumier*. Les cultivateurs eux-mêmes à chaque instant le répètent; mais pourquoi et comment la *neige vaut fumier*, ils ne le savent guère. Des théoriciens ont essayé de le leur expliquer, et les théoriciens ont dit : « La neige, mauvais conducteur du calorique, en préservant du froid les blés et autres végétaux, en leur conservant une douce et fertili-

(1) Hamet, *Guide de l'apiculteur*.

sante humidité, en ameublissant la terre, rend plus puissante l'action des engrais contenus dans le sol, et semble ainsi les multiplier. » Il y a du vrai dans ces raisons; mais tout le vrai n'y est pas. *Neige vaut fumier,* dit le proverbe, et le proverbe dit bien. Mais la théorie seule, sans l'observation, sans un examen attentif de la neige, ne pouvait expliquer complétement le fait.

Qu'y a-t-il dans la neige? Telle est la question que se posa, il y a quelques années, M. le docteur F.-A. Pouchet; car, même avant de l'examiner au microscope, l'habile observateur avait très-bien vu qu'il y a quelque chose dans la neige, puisque la neige, même la plus pure, laisse toujours en fondant un résidu noir. M. Pouchet examina ce résidu; il examina la neige nouvellement tombée, et vit que le résidu en question n'était composé que des corpuscules tenus en suspension dans l'air. C'est, en effet, la première neige tombée qui contient en plus grand nombre ces corpuscules enlevés à l'air, ainsi nettoyé et balayé par les flocons dans leur chute. Ces corpuscules, amenés sur la terre, au pied des plantes, y forment un engrais qui, pour être presque invisible, n'en est pas moins très-fécond.

Du reste, ces détritus microscopiques, amenés de l'air sur la terre par les flocons de neige, ne sont pas aussi invisibles qu'on pourrait le croire. Tout le monde sait, en effet, qu'un amas de neige, si pure qu'ait été cette neige, ne manque jamais de devenir presque tout noir en fondant. Mais, M. Pouchet l'a constaté, cette noirceur n'est causée que par l'amas des corpuscules qui, en s'accumulant les uns sur les autres à mesure que la neige se fond, finissent par y former une couche assez épaisse. Ce phénomène est parfaitement décrit dans la brochure que l'illustre micrographe, il y a quelques années, publia sous ce titre : *les Corpuscules et les miasmes de l'air.*

Mais laissons-lui la parole à lui-même :

« La neige est le meilleur épurateur de l'air... Ses flocons spongieux, formés d'étoiles cristallines entassées, récoltent dans leur chute lente et vacillante tous les corpuscules qui se rencontrent sur leur passage. Ceux-ci, cependant, malgré leur nombre immense, n'en altèrent pas l'extrême blancheur, et ce n'est que lorsqu'elle fond et les condense à sa surface qu'ils en souillent la pureté. Tout le monde est frappé de la couche épaisse de matière noire et sale qui, au dégel, couvre les monceaux de neige en train de fondre au milieu de nos places publiques. Sans y faire beaucoup d'attention, on rapporte cette souillure à la boue des environs ou à la poussière; c'est là une grande erreur. Cette couche noire qui ternit la neige, naguère si blanche, n'est absolument formée que par les corpuscules de l'atmosphère que celle-ci a recueillis et qu'elle met à nu par sa liquéfaction. L'expérience démontre cela évidemment. Si vous mettez sous une cloche de verre un ample monceau de neige blanche et pure venant de tomber, aussitôt que celle-ci commence à fondre, elle prend une couleur noire, qui devient d'autant plus foncée que sa liquéfaction s'avance davantage. Cette tunique de détritus, soumise à l'examen microscopique, donne à l'observateur le spectacle le plus extraordinaire et le plus varié. C'est un amas de corpuscules de toute nature, récoltés en masse depuis la région des nuages jusqu'à la surface du sol. »

Comprenez-vous maintenant que *neige vaut fumier,* par la raison qu'en effet la neige amène avec elle au pied des plantes toutes les balayures atmosphériques? Voulez-vous avoir une idée de la quantité de ces balayures? voyez-les suspendues dans un rayon de soleil, et songez à ce que peut en recueillir une averse de neige depuis les nuages jusqu'au sol.

Ceci peut nous expliquer encore comment sur la roche pure une couche d'humus peut se former si vite.

Les poussières atmosphériques jouent dans l'ensemble des phénomènes un rôle qui jusqu'ici n'avait pas été assez remarqué.

UN ŒUF DANS UNE CARAFE.

J'étais tout enfant quand j'ai vu faire, pour la première fois, cette expérience qui me semblait prodigieuse; son souvenir m'est resté gravé dans la mémoire. Elle est curieuse à double titre, puisqu'elle est amusante et qu'elle touche à quelques principes instructifs de la physique. Nous croyons intéressant de la signaler à nos lecteurs.

On prend un œuf dur, que l'on dépouille de sa coquille; on a eu soin de faire égoutter une carafe ordinaire, de façon qu'elle soit bien sèche intérieurement. On allume un morceau de papier, que l'on a froissé dans sa longueur, de manière qu'il puisse être introduit dans le vase de verre pendant qu'il flambe. On le plonge dans la carafe : aussitôt qu'il y produit une flamme, on place l'œuf dur sur l'ouverture du goulot, en l'y appuyant de manière à former une fermeture hermétique. Attendez maintenant quelques secondes : le papier va s'éteindre; mais en brûlant il a déterminé un vide dans le récipient.

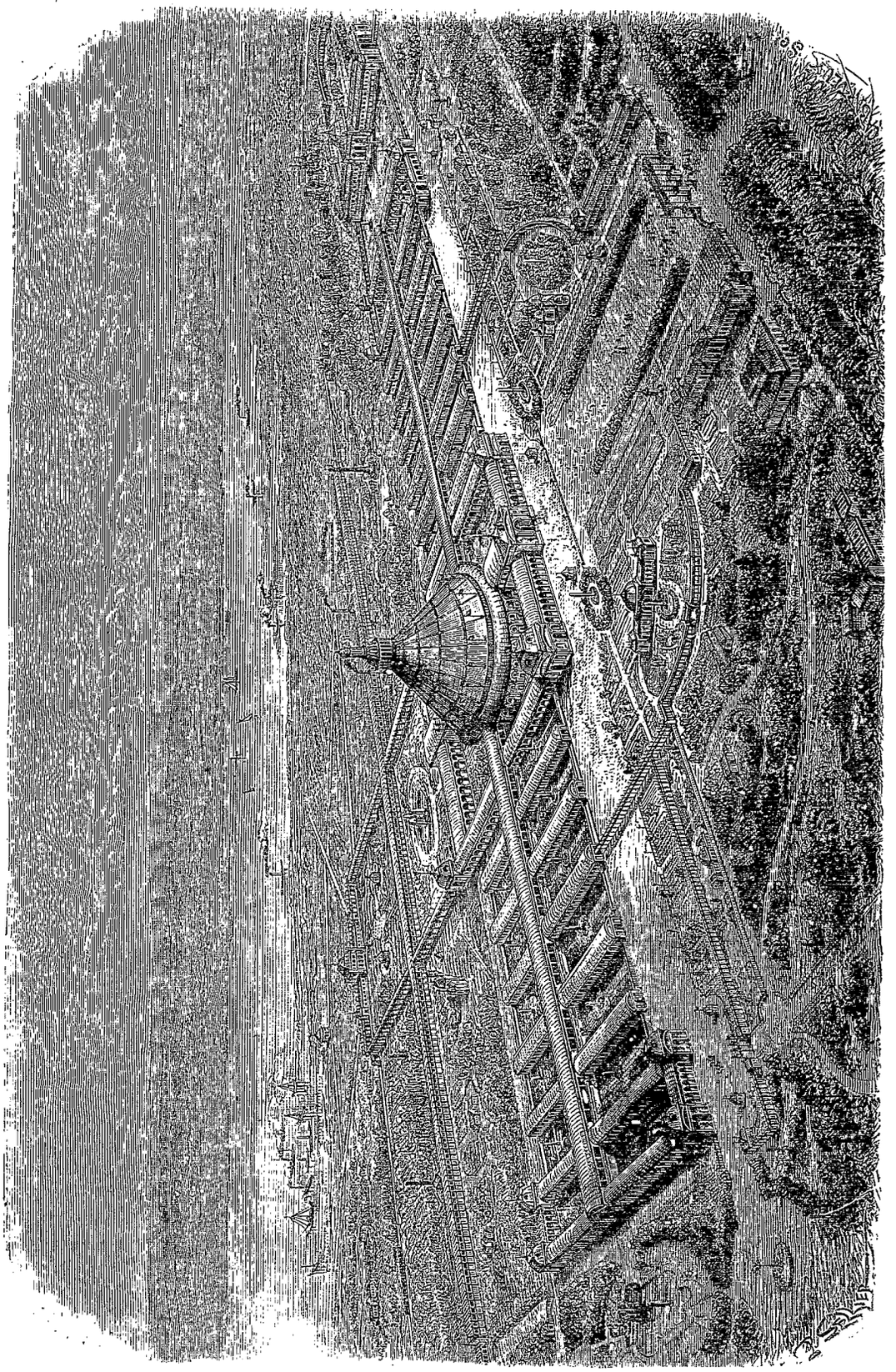


Un œuf dans une carafe

L'œuf dur va être poussé par la pression atmosphérique extérieure, le voilà qui s'allonge, qui se moule dans le goulot de la carafe : on dirait une force invisible qui l'aspire; il est étiré visiblement, il descend peu à peu... Tout à coup, il entre tout entier dans la bouteille, brusquement, en faisant entendre une petite détonation, semblable à celle que l'on obtient en donnant un coup de poing dans un sac de papier gonflé d'air.

Cette expérience est analogue à celle que l'on fait dans les cours de physique sous le nom de *crève-vessie;* mais elle a l'avantage de s'exécuter sans le secours d'une machine pneumatique. Elle se grave très-bien dans l'esprit des jeunes intelligences, qui l'ont vue d'abord avec ébahissement, et qui, plus tard, s'en souviendront comme d'une preuve manifeste de la pression atmosphérique.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE VIENNE.



Vue générale de l'Exposition universelle de Vienne, en 1873. — Dessin de Sellier.

L'Exposition de Vienne est située au nord-est de la ville, sur un vaste terrain bordé de deux côtés par le Danube, et qui comprend le faubourg de Léopoldstadt, le jardin de l'Augarten et la fameuse promenade du Prater. Elle occupe un espace six fois plus grand que l'Exposition de Paris en 1867, douze fois plus grand que celle de Londres en 1861. Cet espace atteint le chiffre énorme de 2 330 631 mètres carrés.

Huit portes donnent accès dans cette immense enceinte. Si l'on y pénètre par l'entrée principale, on se trouve dans une large allée qui conduit au palais de l'Exposition, et l'on a, à sa droite et à sa gauche, un parc ou plutôt une suc-

cession de jardins formés de gazons, de massifs de fleurs et d'arbustes, et entrecoupés de bâtiments de forme variée. Les plus élégants sont : le pavillon de l'empereur, celui du jury, ceux qui contiennent les expositions du vice-roi d'Égypte et du sultan ; les autres sont affectés à différents services, tels que la direction générale, la poste, la douane, le télégraphe.

Devant soi on voit se déployer le palais de l'Exposition. Celui-ci se compose d'une galerie de 915 mètres de longueur, coupée par seize galeries transversales plus petites. Au centre de l'édifice se trouve une rotonde immense, surmontée d'une haute coupole qui domine tous les autres bâtiments de l'Exposition. Cette coupole a plus de cent mètres de diamètre, et elle se termine par une élégante lanterne qui porte à son sommet une énorme couronne impériale. On entre dans la rotonde par une grande porte d'honneur placée au milieu de la façade principale du palais. Cette porte est une vaste arcade, flanquée de belles colonnes d'ordre corinthien et surmontée d'un fronton cintré, au-dessus duquel s'élève un groupe colossal. Les expositions des différentes nations sont installées dans les galeries, qui embrassent un espace de 60 000 mètres carrés ; la grande rotonde centrale est destinée aux solennités, telles que la cérémonie d'inauguration, la réception des souverains, la distribution des récompenses.

Si l'on tourne son regard vers l'extrémité orientale du palais, on aperçoit, au delà d'un parterre décoré d'une belle fontaine turque, un monument d'une assez grande étendue et dont la partie centrale, percée de trois grandes portes cintrées, est surmontée d'un dôme : c'est le pavillon des beaux-arts ; il se relie à l'édifice principal par deux chemins couverts à arcades légères. Ce pavillon renferme 8 200 mètres de superficie ; il est divisé en huit salons, dont quatre sont attribués à la France seule. Plus loin encore, on distingue deux autres bâtiments plus petits ; ce sont les pavillons réservés aux expositions particulières des amateurs.

Enfin, si, détachant ses yeux de cet imposant ensemble de monuments, on les promène sur le parc qui l'entoure, on aperçoit, au milieu des jets d'eau et des massifs de verdure, ici un charmant hameau composé de constructions rustiques de divers pays, chalets suisses, norvégiens, suédois, chaumières russes et polonaises ; là des modèles de fermes et de maisons ouvrières ; plus loin des églises aux clochers aigus ou aux dômes arrondis ; ailleurs un grand phare, dont une pièce d'eau baigne le pied ; puis des fabriques en miniature, contenant des spécimens de diverses industries. Au delà, le regard se trouve arrêté par une longue galerie qui s'étend parallèlement au palais et ferme le parc : c'est la galerie des machines, de laquelle s'échappent les sifflements de la vapeur, les battements des pistons, les grincements de mille rouages de fer et d'acier. Au delà encore on aperçoit, sur la vaste rive du Danube, l'entrée de l'Exposition, à laquelle aboutissent deux chemins de fer, et le large fleuve qui se prolonge à perte de vue et que sillonnent de nombreux bateaux à vapeur, déployant dans l'espace leurs panaches de fumée.

LES ENTHOUSIASTES DE L'ART.

EXTRAITS D'UN JOURNAL INTIME.

On m'avait recommandé un jeune Italien qui avait grand'peine à vivre à Paris. Je lui procurai quelques élèves, et le jeune étranger vivotait. Un beau jour, il m'arrive rayonnant :

— Oh ! Monsieur, je suis le plus heureux des hommes ! me voila tiré d'affaire. On m'a présenté à Paganini ; et, figurez-vous mon bonheur, Monsieur, il m'agrée. Il me reçoit chez lui pour faire l'éducation de son fils, qui a environ neuf ans. Concevez-vous ma félicité !

— Mais à quel titre vous prend-il ? Quels arrangements avez-vous faits ?

— Moi, Monsieur ! fait-on des arrangements avec un génie comme celui-là ? Est-ce qu'un artiste ne comprend pas les artistes et leurs besoins ? Quelles que soient les conditions qui conviennent à ce grand homme, n'en serai-je pas trop honoré, trop heureux !

— Je le crois ; mais cependant il est toujours plus sage d'arrêter quelque chose, de fixer les arrangements d'intérêt.

A trois mois de là, mon jeune homme me revient l'oreille basse : il désirerait trouver des leçons.

— Et Paganini ?

— Je le quitte, Monsieur ; il n'a voulu entendre à rien, et, depuis trois mois que je suis chez lui, j'ai mangé le peu que j'avais d'économies (1).

— Comment cela ?

— Je vais vous le dire. J'avais soin de son fils. M. Paganini dîne souvent dehors ; ces jours-là, d'après ses ordres, j'allais dîner avec l'enfant chez un restaurateur : c'était moi qui payais ; tout mon argent y passait. Il était question d'un prochain voyage en Angleterre ; il me fallait faire quelques dépenses indispensables, et je l'ai prié d'entrer en comptes.

— Comment ! m'a-t-il dit ; qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que je vous dois quelque chose ? N'avez-vous pas été au spectacle tous les soirs, tant que vous avez voulu ?

— Monsieur, lui ai-je répondu, je n'ai assurément qu'à me louer de vos bons procédés ; mais je suis allé au spectacle parce que vous désiriez que votre fils y assistât, et que je l'y conduisais. Et la nécessité de dîner, selon vos ordres, chez le restaurateur et de payer pour moi et mon élève...

— Comment, Monsieur, n'avez-vous pas dîné souvent, très-souvent, chez moi ? Si vous avez payé quelquefois à dîner à mon fils, ce n'était que juste. Et comptez-vous pour rien des billets, des billets fort chers, des billets de six francs, et tous les soirs encore ! Je trouve très-singulier que vous parliez de comptes à régler après cela !

— Vous voyez, Monsieur, continua le jeune homme, je ne peux pas vivre de spectacle ; ainsi donc je m'en vais, et je viens vous prier de me continuer votre intérêt, qui m'est plus nécessaire que jamais.

Peu de jours après, je revois mon Italien rayonnant.

— Oh ! Monsieur, s'écrie-t-il, je ne me plains plus, je n'en veux plus à Paganini ; il m'a trop payé. C'est moi, moi seul, qui lui dois et qui ne pourrai jamais m'acquitter. Imaginez, Monsieur, que l'autre soir j'étais seul dans ma chambre, et M. Paganini était dans la salle à côté. Il improvisait. Jamais, non, jamais la terre n'a entendu de pareils sons ! une si ravissante mélodie ! et j'étais là tout seul. Moi seul j'en jouissais, moi seul je la savourais ! Oh ! je n'y ai pas tenu, et quand le dernier accord a cessé, j'ai ouvert la porte ; je me suis jeté à ses pieds, et je lui ai dit : « Je suis trop payé par ce que je viens d'entendre ; jamais ces sons ne sortiront de mon souvenir, de ma pensée. Je suis trop heureux ; j'ai joui d'un bonheur qui passe les paroles. »

Ce jeune Italien eût été digne de descendre du pauvre musicien qui, présenté à Mozart, fut si saisi à l'idée de se trouver en présence du grand homme, qu'il n'eut pas la force de lever les yeux sur lui, et ne put que saluer jus-

(1) Avertissons le lecteur que Paganini était très-généreux : un jour, par exemple, il donna vingt mille francs à Berlioz (voy. les Mémoires de Berlioz) ; mais, par caractère, il était inégal et bizarre.

qu'à terre, en balbutiant d'une voix tremblante : « Majesté impériale!... Ah! Majesté impériale! »

Une vieille femme étant allée une fois chez mistress Siddons pour recevoir de sa fille le salaire d'une broderie qu'elle lui avait fournie, vit la célèbre actrice et la reconnut. Son imagination en reçut une impression si vive, qu'elle ne fut plus en état de compter son argent; elle pouvait à peine respirer.

— Quand je fus hors de la maison, disait-elle, je marchais comme hors de moi. Il me semblait ne pas toucher terre; j'étais toute autre.

Cette bonne femme éprouvait, à son insu, le sentiment du sublime, qui fit dire à Bouchardon, après la lecture de *l'Iliade :*

— Je croyais avoir sept pieds de haut!

CERCLE DE LECTURE POUR LES DAMES
A STOCKHOLM.

En Suède, comme sur le reste du continent, il existe pour les hommes des cercles littéraires qui réunissent tous les journaux et les revues des divers pays. Les dames de Stockholm ont créé un établissement analogue pour les personnes de leur sexe, en ajoutant aux journaux et aux recueils périodiques les meilleures publications des librairies étrangères. Cet établissement répondait à plus d'un besoin réel. Il est utile aux femmes du monde soucieuses de s'instruire, et aux institutrices qui par leur profession doivent se tenir au courant du progrès et des idées nouvelles. Souvent des personnes qui donnaient des leçons à la ville et demeuraient dans un quartier éloigné étaient réduites (quand elles n'avaient pas d'amies dans le voisinage) à se promener dans la rue pendant l'intervalle des leçons.

Ce salon de lecture existe depuis plus de cinq ans. On y trouve les premières revues suédoises et étrangères, ainsi qu'un grand choix des meilleurs auteurs littéraires et scientifiques anciens et modernes, et plusieurs des ouvrages les plus remarquables qui paraissent en France, en Angleterre et en Allemagne.

Une abonnée, ou toute une famille, a le droit, au prix de vingt francs, de fréquenter le salon, d'emprunter trois livres à la fois, et de recevoir à domicile chaque semaine plusieurs nouvelles revues et livres qui circulent ainsi parmi les abonnées. Les personnes qui se bornent à fréquenter le salon payent douze francs, et les institutrices sept francs par an.

On n'avait point de capital pour commencer cette entreprise; mais il est intéressant de remarquer avec quelle petite somme d'argent on peut réaliser une bonne idée, quand on sait s'associer à des personnes dévouées. Cinq ou six dames des premières familles prirent à cœur l'entreprise. On loua deux chambres dans une des rues les plus centrales de la ville. Restait à trouver l'ameublement. Une de ces dames envoya alors un canapé, une autre une bibliothèque, une troisième une table, etc. Il fallait encore quelques objets, ces dames les demandèrent à des amies, et on eut ainsi bientôt des chambres pourvues de fauteuils, de « rocking-chairs », etc., même d'estampes, de portraits des grands auteurs. Bref, on parvint peu à peu à rendre l'apparence du salon gaie et confortable.

Pour payer une bibliothécaire et faire le premier achat des revues, ces dames donnèrent quelques centaines de francs, et envoyèrent au salon un certain nombre de leurs propres livres, à titre soit de dons, soit de prêts. Une d'elles nous dit qu'elle se sentit moralement soulagée en faisant son envoi, parce qu'elle avait bien des fois souffert en voyant dans sa bibliothèque de bons livres dont elle n'avait le temps de lire qu'un petit nombre, tandis que tant de personnes n'avaient pas le moyen de se procurer les plus nécessaires.

Plus tard, elle reçut un jour une lettre d'une jeune fille très-pauvre.

« ... Quand j'entrai pour la première fois, écrit-elle, dans le salon de lecture, et que je m'y vis entourée de tant d'excellents ouvrages que depuis bien des années je désirais voir, je me crus au paradis. Je ne puis m'empêcher de vous exprimer le plaisir qu'un de vos livres (un recueil de voyages illustrés publié en France) m'a procuré. J'ai passé des heures délicieuses en voyageant ainsi dans les pays les plus beaux du monde, et j'ai oublié pour un moment ma pauvreté et mes malheurs. Ma mère et moi (car j'emportai le livre chez nous), nous vîmes notre étroite demeure changée en paysages lumineux sous un ciel brillant. Je vous remercie d'avoir envoyé ces rayons de soleil sur notre triste existence... »

Si une abonnée est partie entièrement satisfaite d'un livre ou d'un article de journal, elle en recommande la lecture, en l'indiquant sur un tableau suspendu au salon.

Beaucoup de personnes sont très-reconnaissantes envers cette institution, pour toutes les indications utiles qui les ont guidées dans le choix et l'achat de leurs propres livres : c'est le salon de lecture qui les leur a fait connaître, elles les auraient ignorés sans lui.

Il est à peine utile de dire qu'au commencement on critiqua cette entreprise. Les hommes surtout prédisaient que les dames quitteraient leurs ménages et leurs familles pour aller y passer leur temps. Mais on se trompait. Celles qui ont des familles n'y vont que pour choisir des livres qu'elles emportent chez elles. Elles prétendent que le salon a même accru les agréments de la vie de famille, en mettant à leur disposition un choix sans cesse renouvelé de livres attrayants et utiles qu'on lit le soir à haute voix. Plusieurs des adversaires les plus hostiles du cercle de lecture ont fini par y faire inscrire leurs femmes.

L'AÏEUL DU POËTE.

C'était le 30 juillet 1834. Je jouais du piano près de la fenêtre qu'encadre de ses pampres verts, de ses grappes dorées, la vigne qui tapisse le mur et grimpe jusqu'à nous. Attiré par la musique, un rossignol s'était rapproché et chantait sur l'arbre voisin. Il y avait du soleil et de la joie dans l'air. Tout à coup, l'un des enfants s'est écrié :

— Maman, voilà nos amis A...

Le moment d'après, la bonne figure maigre et ridée du grand-père, avec ses yeux brillants, a paru à la porte. Il s'est arrêté, appuyé sur son bâton; derrière lui s'étageaient la tête aimable et douce de sa chère femme, et, au-dessus, le beau visage riant et les formes sveltes de leur fille, Mme A..., mariée et mère de trois enfants.

Prise au dépourvu et gauche à mon ordinaire, je les engage à s'approcher du feu par ce temps de canicule. Mon esprit étant léger sans être souple, et passant malaisément d'une pensée à une autre, je parle et agis plus par habitude que par réflexion.

Nous voici donc installés près de la cheminée, où il n'y a pas l'ombre de feu.

— Nous avons appris une grande nouvelle, me dit Mme A..., et nous venons vous en faire part. Mon mari m'a écrit deux lettres aujourd'hui. Émile, notre fils, a le second prix de version grecque au grand concours!

— Ah! c'est une grande joie!

— Oui, certes; nous en avons tous pleuré à la maison.

On aurait dit qu'il nous était arrivé quelque grand malheur.

Le grand-père demeurait muet, la tête penchée sur sa canne, les yeux humides, se délectant à entendre raconter de nouveau la gloire de son petit-fils.

Ce matin, 31, il était chez nous à huit heures. J'achevais de m'habiller. Je descends :

— Vous allez déjeuner, prendre une tasse de thé?

— Non. Ce n'est pas pour cela que je viens. J'aurais pu ne pas vous déranger, mais

Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir d'*aïeul* est cent fois pis encore.

Avez-vous un petit morceau de carton? J'en ai cherché par toute la maison et n'ai pu en trouver. J'ai pensé que vous en auriez, vous qui êtes femme de ressource, et me voilà.

— Un vieil almanach serait-il bon pour ce que vous voulez?

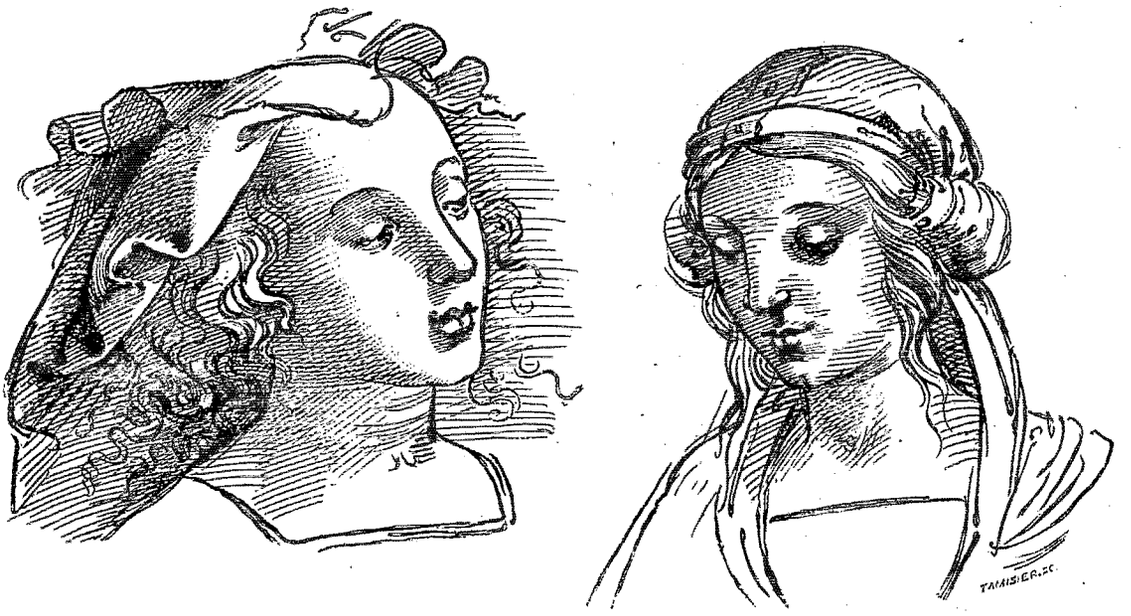
— Excellent.

— Oh! mais celui-là est trop mou, trop usé. Enfants, voilà un joujou qui vous sert peu; voulez-vous le donner? A qui est-il?

— A moi, s'écria Lily; je veux bien le donner à M. P...

— A merveille! merci, mon enfant. C'est que, voyez-vous, mon petit-fils, avec le prix, aura une couronne. Sa mère ne peint pas mal à la gomme. Vous avez vu les vases de la petite pièce que nous appelons notre salon; ils sont d'elle. Eh bien, j'ajusterai ce carton au milieu de la couronne; elle écrira dessus, avec des ornements comme elle en sait faire : « Concours général. 2e prix de version grecque, remporté le 30 juillet 1834. » Je ne mettrai pas le nom d'Émile. A quoi bon? Chez moi, cela va sans dire. Je suspendrai couronne et inscription au pied de mon lit pour les voir tous les jours, matin et soir.

Ce nom est devenu l'une des gloires de la France. Que de fois n'a-t-il pas été acclamé aux applaudissements de la foule des spectateurs ravis! L'aïeul du poëte n'a point assisté aux triomphes de son petit-fils. Ne le regrettons pas; ils n'eussent pu lui donner une joie plus pure et plus attendrie que la couronne de l'écolier.



Dessins de Raphaël, à l'Académie des beaux-arts de Venise. — Voyez, sur Raphaël, les Tables.

ERRATA.

TOME XL (1872).

Page 266, colonne 1, ligne 31. — *Au lieu de* Édouard II, *lisez* Édouard VI.

— Colonne 2, ligne 43. — *Au lieu de* Denghbyshire, *lisez* Denbighshire.

Page 287, colonne 2, ligne 35. — *Au lieu de* enjouement, *lisez* engouement.

Pages 294 et 295. — *Au lieu de* Walder, *lisez partout* Walden.

Page 303, colonne 1, ligne 8 en remontant. — *Au lieu de* douzième siècle, *lisez* dixième siècle.

Page 310, colonne 2, ligne 12 en remontant. — *Au lieu* de Hollande, *lisez* Holland.

Page 312, colonne 1, ligne 10. — *Au lieu de* Fendkland, *lisez* Falkland.

Page 381, colonne 1, avant-dernière ligne. — *Au lieu de* l'hyène, *lisez* l'hyène.

Page 382, colonne 1, ligne 38. — *Au lieu de* glacial, *lisez* facial.

TOME XLI (1873).

Page 45, sous la gravure. — *Au lieu de* cloître, *lisez* clocher.

Page 62, colonne 1, ligne 5. — *Au lieu de* Cousin, 1830, *lisez* Cousin, 1835.

Page 78, colonne 1, lignes 19 et suivantes. — C'est par erreur que nous avons dit que la nitroglycérine a été découverte en France, dans le laboratoire de M. Pelouze : cette découverte a été faite en Italie, par le chimiste Ascagne Sobrero.

Page 127, colonne 1, lignes 48 et 49. — ... Je trouvai là sir Robert Dudley (qui fut fait duc de Northumberland par l'empereur). — L'empereur a pu faire Robert Dudley duc dans le saint-empire romain, en Allemagne ou en Italie, mais non duc de Northumberland.

Page 128, colonne 2, ligne 8. — *Au lieu de* bosser, *lisez* dosser.

— Ligne 9. — *Au lieu de* ente, *lisez* cent.

Page 166, colonne 1, ligne 8. — *Au lieu de* Aachen, *lisez* Aix-la-Chapelle.

— Ligne 49. — *Au lieu de* Reichstadt, *lisez* Strasbourg (ville impériale, *Reichstadt*). On sait que le bombardement de 1870 a détruit les archives de la ville de Strasbourg.

Page 191, colonne 1, ligne 42. — *Au lieu de* entre autres un certain Legrand duc de Bellegarde, *lisez* entre autres M. le Grand (le grand écuyer, qui était alors Roger de Saint-Lary, duc de Bellegarde, et qu'on nommait M. le Grand, comme plus tard Cinq-Mars et d'autres).

Dans le journal d'Héroard, médecin de Louis XIII, Herbert est nommé tantôt Hernet, tantôt Helver.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18.

LE GÉRANT, J. BEST.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abeilles (Avis aux éleveurs d'), 403.
Accident causé par une araignée, 165.
Activité de l'esprit, 303.
Admiration, 86.
A force de forger on devient forgeron, 335.
Agriculture (voy. la Table de quarante années); suite, 37.
Aïeul (l') du poëte, 407.
Ajuda (Palais d') (Portugal), 105.
Albatros (l'), 49.
Alle (Ardennes), 260.
Ame (l') et l'immortalité, 146.
Améliorations sociales, 292.
Ammergau (le Mystère de la Passion à), 245, 271.
Amoûr (le Fleuve), 239, 279, 295.
Ancienneté en France du nom de la Californie, 316.
Anecdotes historiques : Présence d'esprit, 27.
Angers (Nouveau théâtre d'), 19.
Anio (l'), 289.
Apollon Pythien, promoteur des routes en Grèce, 270.
Appareil de ménage pour la fabrication de la bière, 80.
— servant à enfoncer les tubes des puits instantanés, 343.
A propos d'une mairie, 388.
Aquarium (un) microscopique, 159, 191, 254, 310, 378, 391.
Araignée (Accident causé par une), 165.
Arboriculture, 91, 129, 208, 242.
Arc (l') en Savoie, 329, 365, 388.
Ardennes (les), 171, 195, 260, 307, 340.
Armure (l') de Henri II, au Louvre, 123.
— japonaise, 321.
Arnica (l') des montagnes, 288.
Art persan, 113.
Aschref (Perse), 33.
Assemblées, 131.
Atmosphère (l'), 54.
Attente (l'), 281.
Automne (l'); madame de Vauplaisant, 313.
Autour du berceau, 265.

Bains du petit Saint-Sauveur, 372.
Bains froids dans l'antiquité, 292.
Baratte économique, 111.
Baume (le) de coq, 71.
Bazar japonais, 325.
Berger sorcier (un) et Gassendi, 371.
Bernard (le) l'ermite, 263.
Bibliothèques départementales (Fondation des), 91.
Bienfaits de la civilisation; un regard autour de ma chambre, 53.
Bière; appareil de ménage pour la fabriquer, 80.
Bon conseil (un), 91.
Bonheur, 79, 387.
Bouillon (Belgique), 67.
Boulangerie à Pompéi, 305.
Boulak (Égypte), 243.
Boussole (la), 288.
Bouteille (une) romaine, 39.
Brissac (Château et famille de), 137.
Bucarde (la) ou sourdon, 83.

Calice de la chapelle du palais d'Ajuda, 108.
Californie; ancienneté de ce nom en France, 316.
Canal (le) Saint-Martin, 121.
Canaux en France, 121.
Cano (Statue par Alonso), 57.
Canot des Toungousses de l'Amoûr central, 296.
Capsulerie de Bayonne pendant la guerre de 1870-1871, 267.
Caractères symboliques, 55.
Carrosses (Deux anciens) portugais, 188.
Carrelages émaillés et briques au moyen âge, 347.
Caserne (Ancienne) des Janissaires, à Constantine, 183
Catalans (les), 89.
Cavendish, ou un savant trente fois millionnaire, 62.
Cène (la), sculpture de Zarcillo, à Murcie, 213.
Centre (le) de gravité, 384.
Ce que l'on pensait du Dante au temps de Corneille et de Racine, 99.
Cercle de lecture pour les dames, à Stockholm, 407.
Cerf-volant (Sur le), 96.
Chanson (la) de Laoüc, 105.
Charles de Gand (Charles-Quint), 259.
Chartreuse de Notre-Dame de la Rose, à Rouen, 273.
Chasse aux canards dans l'extrême Nord, 328.
— aux grues, 32.
Chasseurs (les) de chamois, 345.
Chat (le) et le Renard, conte russe, 234.
Château de Brissac (Maine-et-Loire), 137.
— de Montbéliard, 249.
Châteaux en Espagne, 154.
Cherokees (les), 116, 143.
Chétodons (les), 245.
Chevaux (Premiers) dans l'Amérique du Sud, 59.
Chique (la) et ses nouveaux historiens, 214.
Cierges (Fabrication des), 372.
Cirier (le), 371.
Civilisation européenne, 198.
Clairière dans les terres chaudes de la côte ferme d'Amérique, 204.
Clovisse (la) ou Vénus, 83.
Colonne hyéroglyphique des Gholds, 280.
Combat entre Jarochos (Amérique), 204.
Comment on doit écrire les lettres, 347.
Commerson (Philibert), 278.
Concision, 391.
Confitures (les), 25.
Conseils sur l'art de modeler, 27.
Constructions navales; bois, clous, toiles, 222.
Contre l'humeur chagrine, 359.
— les virus et les venins, 271.
Conversation : l'Animal parlant, 5.
Correspondance (De la); comment on doit écrire les lettres, 347.
Cossé-Brissac (Maison de), 138.
Couteaux anciens, 328.
Crabe (le) tourteau et le Bernard l'ermite, 263.
Crustacés comestibles de nos côtes, 83, 131, 235, 300.
Cyprins (les) dorés, 333.

Dante : ce que l'on en pensait au temps de Corneille et de Racine, 99.
Dessin (le) d'après nature (voy. les Tables des années précédentes); suite, 99.
Deux anciens carrosses portugais, 188.
Devise (une) de Salomon, 176.
Dieu, 183.
Donace (la), 85.
Dynamite (la), 78.
Échange d'un livre contre un domaine au huitième siècle, 343.
École de jeunes filles pendant le bombardement de Strasbourg, 77.
— (l') normale supérieure, 59.
Écoles primaires de Morcenx (Landes), 299, 350.
Écriture des Indiens de l'Amérique du Nord, 117.
Edgeworth (Anecdotes sur la famille), 27.
Éducateurs (l') de l'enfant par l'enfant, 393, 397.
— d'un gland, 141.
Église de San-Juan de los Reyes, à Tolède, 57.
Éléphant (Nourriture de l'), 307.
Émigrant (l'), 237.
Encouragement, 391.
Enfant gâté, 88.
Ennemis (les) des livres, 187.
Enterrement d'un génie, 304.
Enthousiastes (les) de l'art, 406.
Envie, 36.
Essartage (l') dans les Ardennes, 308.
États généraux d'Orléans en 1561, 143.
Études céramiques, 140, 276, 317.
Examen nocturne, 375.
Exposition (l') universelle de Vienne, 405.

Fable (la) du Mouton d'or, 253.
Fables littéraires d'Yriarte (voy. t. XXXVIII à XL); suite, 22, 76.
Fabrication des cierges, 372.
— du sucre de betteraves, 147, 179.
Falaise (la) d'Esnandes, 237.
Famille (la) et l'État, 343.
Faucheuse (une), 205.
Fauconnier (un) hindou, 65.
Figuier (le) sycomore, 292.
Finesse, 47.
Fins de lettres, 46.
Flâneuses (les), 177.
Fleuve (le) Amoûr, 239, 279, 295.
Forces motrices, 231.
Fortune rapide, 55.
Fossa Nuova et Saint-Thomas d'Aquin, 150.
Fromage (Du) et de la chimie, 318.

Galilée (Lampe de), à Pise, 284.
Gardeuse (la) de vaches, 257.
Garrick dans le rôle d'Hamlet, 369.
Géant (Guanche) de neuf pieds, 259.
Gholds (Idoles et habitations des), 280, 295.
Goulu! Goulu! composition de Schuler, 397.
Grecques, méandres, arabesques, 79.
Greffeur (le Vieux), 128.
Grégoire (un Conseil de l'abbé), 91.
Grotte (la) qui pleure, 150.
Guanche (un) géant de neuf pieds, 259.

Halles (Nouveau quartier des), à Paris, 145.
Hamlet, joué par Garrick, 369.
Herbeumont (Ardennes), 341.
Hérold, 156.
Histoire d'un naturaliste; Philibert Commerson, 277, 286, 302.
Homard (le), 300.
Hôtel de ville (Ancien) de Luxeuil, 81.
Hôtels de ville et mairies, 388.

Idoles gholdes, 280.
Ignorance; une injure, 211.
Immortalité, 391.
Imprudence et hypocrisie, 79.
Indiens d'Amérique; leur sculpture, leur écriture, 115.
Infusoires (Aquarium pour l'étude des), 159, 191, 254, 310, 373, 391.
Injure (une), 211.
Innéité, 150.
Instinct ou raisonnement (voy. t. XL, 1872, p. 318); suite, 103, 176, 303.
Instruction gratuite et obligatoire; vœu de la noblesse aux États d'Orléans, en 1561, 143.
Isis, Osiris et Horus, 368.

Janissaires (les) en Algérie, 183.
Jardins abandonnés d'Aschref 33.
Jarochos (les) du Mexique, 206.
Jefferson (Lettre de), 238.
Jeune fille de Zanzibar, 73.
— (la) malade, 154.
Jeunes plantes, enfants naissants, 143.
John Bull heureux et malheureux 251.
Joubert (Joseph), 134.
Juvénal des Ursins (un Mot de), 246.

Kymos (les), à Madagascar, 51.
Kyrie eleison (le) et la prononciation du grec, 259.

Lac (le) Halloula, 168.
Lampe (la) de Galilée, 283.
— du seizième siècle, 376.
Langage des formes, 7.
La Rochelle (voy. t. XL, 1872, p. 283); suite, 43.
Lazo (le), 206.
Lecture (la), du journal, 241.
Lectures anglaises, 76.
Légende de la rose de Jéricho, 259.
— arabe, 263.
Legs d'un malade à son chirurgien (dix-septième siècle), 234.
Lessivage économique, 144.
Lettre de Jefferson, 238.
Linchamps (Château de) (Ardennes), 196.
Lingot (le) d'or, 94.
Loi (la), 170.
Louis XIV et le courtisan, 166.
Lourdeur d'esprit, 166.
Lumière (la) ressuscitant le passé, 376.
Luxeuil (Haute-Saône), 81.

Madame de Sévigné, Racine et le café, 402.
— de Vauplaisant, 313.
Mahomet (Légende sur), 263.
Main (la) malheureuse, 261, 266, 274, 282, 290, 297, 305, 326, 331, 338.
Mais, 70.
Maison de Raphaël, à Urbin, 330.
— kabyle, 183.
Mameluks (les), 161.
Manesson-Mallet, 55.
Marchand (le) de paniers, 351, 373.
Matériel scientifique des officiers en campagne, 223, 258.
Mauvaise (la) femme, 490.
Médaille de Pibrac, 335.
Médailles (Choix de), 88.
Médaillon de Henri II, 29
Médaillons (deux) en argent repoussé, 164.
Médecine (la) antique et les bains froids en hiver, 292.
Mémoires de lord Herbert de Cherbury (voy. t. XL, 1872); suite, 86, 126, 173, 189, 238, 294.
Mes amis inconnus, 307.

Mhowah (le), arbre de l'Inde centrale, 334.
Michel-Ange (Statue attribuée à), 336.
Modeler (Art de), 27.
Moine (le) aux oranges, 247.
Mollusques comestibles de nos côtes (voy. t. XL, 1872, 337); suite, 83, 131, 235.
Monastère du Yung-Fu (Chine), 185.
Montbéliard (Doubs), 249.
Morceaux (Écoles de), 350.
Morte saison (la), 70.
Mosquée de Barkouk au Caire, 385.
Mosquée (la) bleue à Tauris, 118.
Mouche à ronne (la), 34, 42, 50, 58, 66, 74.
Moulage (du), 232.
Moules (les), 235.
Moulins (les) à Pompéi, 305.
Muezzins (les), 328.
Musée céramique de Sèvres; Riocreux, 4.
Mye (la) des sables, 83.

Neige (Pourquoi la) est un engrais, 403.
Nickelage (le), 367.
Nielle (la) des blés, 402.
Notes sur le Japon, 321, 358.
Notre-Dame de la Garde, à Marseille, 377.
Nourriture de l'éléphant, 307.
Nouveau quartier des Halles, à Paris, 145.
Nouvel avis aux éleveurs d'abeilles, 403.
Nuit (la) de la Sainte-Agnès, 50.

Obus (un), 76.
Œuf (un) dans une carafe, 404.
Oratoire (l') de Saint-Remacle, 340.
Origine légendaire du lac Halloula, 166.
Orte (le Vicomte d'), 3.
Osiris, Isis et Horus, 368.
Oursins (les), 36.
Ozone (l') et ses applications, 398.

Palais (le) Gallien, à Bordeaux, 129.
— de la Légion d'honneur, 316.
— de Pétropolis (Brésil), 320.
Patrie (la), 155.
Patrons et ouvriers, 251.
Pauvres petits! 41.
Pays (les) électriques, 98.
Peau (la) humaine, 47, 70, 150.
Pélerine (la), 297.
Pelleport (le Colonel), 387.
Pelor filamenteux du Japon, 176.
Pensées. — Ampère (André-Marie), 3. Barrau, 79, 130, 151, 154. Brial (Michel), 270, 303. Cousin, 271. Cuvier, 119. Depret (Louis), 166, 243, 295. Dubay, 47. Du Deffant (Mme), 223. Dumesnil (Alfred), 3. Fabre (Joseph), 67, 91, 131, 183, 275, 303. Fénelon, 235. Humboldt (Alexandre), 55. Lamennais, 307, 371. Macaulay, 347. Marc-Aurèle, 7. Matthiessen, 111. Montaigne, 403. Pariset, 26. Rivarol, 36. Sainte-Beuve, 62. Saint-Marc-Girardin, 87. Saint-Pierre (Bernardin de), 7. Sénèque, 7. Shakspeare, 191. Syms, 376. Tocqueville (de) 114.
Pensées stoïciennes, 6.
Perse (Art de la), 113.
Petit à petit l'oiseau fait son nid, 183.
— Poucet (le) russe, 178.
— Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées), 372.
Petite (la) famille; Yvonne Troennec, 361.
Pétoncle (le), 85.
Pétropolis (Brésil), 319.
Phalsbourg, 220.
Phénomènes astronomiques en 1873, 62.
— astronomiques en 1874, 399.
— d'optique observés en ballon, 103.
Pibrac, l'auteur des quatrains, 3.5.
Pièce (une) de monnaie allemande, 198, 202.
Pierre qui roule n'amasse pas mousse, 395.
Pigeons (les) voyageurs (voy. t. XL, 1872, p. 68); suite, 361.
Pilier sculpté du fort Simpson (Amérique du Nord), 116.
Pipée (la) aux grues et aux corneilles, 31.
Pirogue de course au Cambodge, 284.
Plantes carnassières; le baume de coq, 71.
Plateau en vermeil italien du dix-septième siècle, 225.
Pluche (l'Abbé), 169.
Politesse (la), 243.
Pomme de terre (une) historique, 207.
Pompéi (Boulangerie à), 305.
Poteries gauloises, 140.
— vernissées au moyen âge, 276.
Poule d'eau (la), 283.
Poulets (les) sacrés, 208.
Pourquoi je regrette ma jeunesse, 36.
— la neige est un engrais, 403.
Précurseur (un) du *Magasin pittoresque*, 91.
Premiers chevaux amenés dans l'Amérique du Sud, 59.
Présence d'esprit, 27.
Princes (les) du May, 363.
Prise (la) de Puyvert, épisode de la guerre des Albigeois, 253.
Produire à bon marché, 159.
Projets (les) de madame la marquise, 101.
Promenade le long d'un torrent, 329, 365, 383.
Prononciation du grec, 259.
Puits instantanés; appareil pour enfoncer les tubes, 343.

Quimosses (les), à Madagascar, 51.

Raphaël (Dessin de), 408.
Réformes dans l'enseignement; l'abbé Pluche, 169.
Regard (un) autour de ma chambre, 53.
Rendons la prose poétique, 371.
Représentation du mystère de la Passion au village d'Ammergau, 245, 271.
Retour du pélerinage, 297.
Rhamesseum (le), 337.
Riocreux (Denis), 4.
Robinsons (les) de l'île Auckland, 182, 186, 194, 206, 210, 219.
Rochehaut (Ardennes), 261.
Rose (la) de Jéricho, 259.
Ruines du Rhamesseum, 337.
— du temple de Sérapis, 193.

Saint-Barthélemy (la), 3, 130.
Saint-Sauveur (Bains du petit), 372.
Salomon (une Légende de), 176.
— et le serpent, 166.
Saule végétant par les deux bouts, à Blois, 388.
Savant (un) trente fois millionnaire, 62.
Savonarole (Portrait de), 272.
Sciences inconnues de l'avenir, 119.
Scott (un Souvenir de Walter), 214.
Sculpture égyptienne en or, 368.
— chez les Indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique, 115.
— japonaise, 326.
Sèche (la) et le calmar, 132.
Secret (le) de Louis Bouracan, 106, 114, 122.
Selles de chevaux, 52.
Semur (Eglise de), 97.
Sentiment (le) ne perd jamais ses droits, 211.
Sequoyah, le Cadmus américain, 116.
Serment (le) de Spartacus, 217.
Sérapis (Temple de), à Pouzzoles, 193.
Serpents (les) dans l'Inde, 214.
Serres (Olivier de); son Théâtre d'agriculture, 110, 127.
Sévigné (Mme de), Racine et le café, 402.
Sèvres (Musée céramique de), 4.
Six mille pièces d'or en perdition, 387.
Solen (le) ou manche de couteau, 85.
Souliers d'enfant (les), 2, 10.
Source (la) de la grotte qui pleure, 150.
Souvenir d'omnibus, 275.
— du siége de Strasbourg, 76.
— (un) de Walter Scott, 214.
Spartacus, 217.
Sourdon (le), 83.
Spondyle (le), 85.
Squarcione et Mantegna, 367.
Statue du prophète Élie, par Alonso Cano, 57.
Statuette, par Michel-Ange, 336.
Sucre de betteraves (Fabrication du), 147, 179.

Tabernacle de l'église de Semur, 97.
Talégalle (le), 201.
Tauris (la Mosquée bleue à), 113.
Temple de Fang-Kwan-Yuan, 185.
— de Sérapis, à Pouzzoles, 193.
Temps (le) est un grand maître, 288.
Terres chaudes de la côte ferme d'Amérique, 204.
Teverone (le) ou Anio, 289.
Théâtre (le) d'agriculture d'Olivier de Serres, 110, 127.
— (Nouveau) d'Angers, 20.
Tien (le) et le mien, 246.
Tisserin (le) républicain, 395.
Tolède (San-Juan de los Reyes, à), 57.
Tombeaux des Mameluks, au Caire, 161.
— d'un chaman mangoune, 240.
Tour (la) de Jean-Sans-Peur, 169.
— de la Lanterne et entrée du port de la Rochelle, 44.
Travail (le) du matin, 383.
— et méditation, 3.
—, ordre, économie, 112.
Triche au jeu! 393.

Vaison (Vaucluse), 353.
Vase honorifique chinois, 153.
Vauplaisant (Mme de), 313.
Vendanges en Catalogne, 89.
Vesins et Renier, anecdote de la Saint-Barthélemy, 130.
Vieux (le), greffeur 128.
Vigne (de la) et des vins en France, 386.
Virus et venins, 271.
Vitesse de la lumière, 144.
Vive la France! souvenir d'un volontaire de l'armée de l'Est, 357.
Voitures de gala de Jean IV et Jean V de Portugal, 188.

Yvonne Troennec, 361.

Zanzibar, 73.
Zarcillo, sculpteur espagnol, 212.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE ET ARBORICULTURE.

Agriculture (voy. la Table de quarante années); suite, 37. Arboriculture, 95, 129, 208, 242. Nielle (la) des blés, 402. Nouvel avis aux éleveurs d'abeilles, 403. Plantes carnassières; le baume de coq, 71. Pourquoi la neige est un engrais, 403. Pipée (la) aux grues et aux corneilles, 31. Saule (le), 388. Théâtre (le) d'agriculture d'Olivier de Serres, 110, 127. Vieux (le) greffeur, 128. Vigne (De la) et des vins en France, 386.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

Apollon Pythien, promoteur des routes en Grèce, 270. Armure (l') de Henri II, 123. Bouteille romaine en verre gravé, 39. Calice de la chapelle d'Ajuda, 108. Carrelages émaillés et briques au moyen âge, 347. Chartreuse de Notre-Dame de la Rose, à Rouen, 273. Château (le) de Brissac, 137. Couteaux du règne de Louis XIII, 328. Grecques, méandres, arabesques, 79. Groupe en or d'Isis, Osiris et Horus, 368. Lampe (la) de Galilée, 283. Lampe du seizième siècle, 376. Médailles de la collection de Luynes, 88. Médaille de Pibrac, 335. Médaillon de Henri II, 29. Médecine (la) antique et les bains froids en hiver, 292. Moulins (les) à Pompéi, 305. Notre-Dame de Semur, 97. Palais (le) Gallien, à Bordeaux, 129. Poteries gauloises, 140. Poteries vernissées au moyen âge, 276. Poulets (les) sacrés, bas-relief antique, 208. San-Juan de los Reyes, à Tolède, 57. Vase honorifique chinois, 153.

ARCHITECTURE.

Ancien Hôtel de ville de Luxeuil, 81. Architecture japonaise, 325. Canal Saint-Martin (voûté), 121. Château de Brissac, 137. Décoration de la grande salle de la mairie d'Arpajon, par M. de Moulignon, 389. École (l') normale supérieure, 61. Monastère du Yung-Fu (Chine), 185. Mosquée de Barkouk, au Caire, 385. Mosquée (la) bleue, à Tauris, 113. Nouveau théâtre d'Angers, 20. Palais (le) Gallien, à Bordeaux, 129. Palais de la Légion d'honneur, 316. Ruines du temple de Sérapis, à Pouzzoles, 193. San-Juan de los Reyes, à Tolède, 57. Tabernacle de l'église de Semur, 97. Tombeaux des Mameluks, au Caire, 161. Tour (la) de Jean Sans-Peur, à Paris, 169.

BIBLIOGRAPHIE.

Ennemis (les) des livres, 187. *Kyrie eleison* (le) et la prononciation du grec, 259. Précurseur (un) du *Magasin pittoresque*, 91. Théâtre (le) d'agriculture d'Olivier de Serres, 86, 126.

BIOGRAPHIE.

Arnoul, intendant des galères en 1670, 7. Cavendish, 62. Herbert de Cherbury (Mémoires de lord) (voy. t. XL, 1872); suite, 86, 126, 173, 189, 238, 294. Commerson (Philibert), 278, 286, 303. Démosthène; le travail du matin, 383. Edgeworth (Anecdotes sur la famille), 27. Garrick, 369. Gassendi et un berger sorcier, 371. Hérold, 156. Joubert (Joseph), 131, 162. Manesson-Mallet, 55. Murillo, 11. Pelleport (le colonel), 387. Pibrac, 335. Pluche (l'Abbé), 169. Riocreux (Denis), 4. Schurmann (Mlle de), 22. Scott (un Souvenir de Walter), 214. Sequoyah, le Cadmus américain, 116. Squarcione et Mantegna, 366. Zarcillo, sculpteur espagnol, 212.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE, INDUSTRIE, TRAVAUX PUBLICS.

Améliorations sociales, 292. Appareil de ménage pour la fabrication de la bière, 80. Appareil servant à enfoncer les tubes des puits instantanés, 314. Au sujet d'un vaisseau construit en sept heures, 7. Baratte économique, 111. Barrage sur la Seine, à Suresnes, 16. Canal (le) Saint-Martin et autres canaux en France, 121. Capsulerie (la) de Bayonne, pendant la guerre de 1870-1871, 267. Cirier (le); fabrication des cierges, 371. Crustacés comestibles de nos côtes, 300. Dynamite (la), 78. Exposition universelle de Vienne, 405. Fabrication du sucre de betteraves, 147, 179. Filtre (un) à bon marché, 8. Fromage (Du) et de la chimie, 318. Forces motrices, 231. Halles de Paris, 145. Lessivage économique, 144. Mollusques comestibles de nos côtes, 83, 131, 235. Moulins (les) à Pompéi, 305. Nickelage (le), 367. Patrons et ouvriers, 251. Produire à bon marché, 159.

ENSEIGNEMENT.

Bibliothèques départementales, 91. Cercle de lecture pour les dames, à Stockholm, 407. Dessin (le) d'après nature (voy. les Tables des années précédentes); suite, 99. École (l') normale supérieure, 59. Écoles primaires de Morcenx (Landes), 350. Écriture des Indiens Cherokees, 117. Instruction gratuite et obligatoire; vœu de la noblesse aux États d'Orléans en 1561, 143. Matériel scientifique des officiers en campagne, 223, 258. Précurseur (un) du *Magasin pittoresque*, 91. Réformes dans l'enseignement; l'abbé Pluche, 169.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Ancienneté en France du nom de la Californie, 316. Anio (l'), 289. Arc (l') en Savoie, 329, 365, 383. Ardennes (les), 171, 195, 260, 307, 340. Aschref (Perse), 33. Catalans (les), 89. Chasse aux canards dans l'extrême Nord, 328. Chasseurs (les) de chamois, 345. Château de Brissac (Maine-et-Loire), 137. Cherokees (les), 116, 143. Bouillon (Belgique), 67, 119. Boulak (Égypte), 243. Falaise (la) d'Esnandes, 237. Fleuve (le) Amour, 239, 279, 295. Fossa Nuova et Saint-Thomas d'Aquin, 150. Guanche (un), géant de neuf pieds, 259. Indiens d'Amérique; leur sculpture, leur écriture, 115. La Rochelle (voy. t. XL, 1872, p. 283, et la Table de quarante années), 43, 90. Luxeuil (Haute-Saône), 81. Maison de Raphaël, à Urbin, 330. Monastère du Yung-Fu (Chine), 185. Montbéliard, 249. Mosquée de Barkouk, au Caire, 385. Mystère (le) de la Passion au village d'Ammergau, 245, 271. Notes sur le Japon, 321, 358. Notre-Dame de la Garde, à Marseille, 377. Notre-Dame de Semur, 97. Origine légendaire du lac Halloula, 166. Palais (le) Gallien, à Bordeaux, 129. Pays (les) électriques, 98. Petit Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées), 372. Pétropolis (Brésil), 319. Phalsbourg, 220. Pirogue de course au Cambodge, 284. Premiers chevaux amenés dans l'Amérique du Sud, 59. Propagation de la pomme de terre à la Nouvelle-Zélande, 208. Robinsons (les) de l'île Auckland, 182, 186, 194, 206, 210, 219. Ruines du temple de Sérapis, 193. San-Juan de los Reyes, à Tolède, 59. Serpents (les) dans l'Inde, 214. Terres chaudes de la côte ferme d'Amérique, 204. Tombeaux des Mameluks, au Caire, 161. Tour (la) de Jean Sans-Peur, à Paris, 169. Vaison (Vaucluse), 353. Vigne (De la) et des vins en France, 386. Zanzibar (Afrique orientale), 73.

HISTOIRE.

Apollon Pythien, promoteur des routes en Grèce, 270. Bouillon (la Maison de), 67, 119. Charles de Gand (Charles-Quint), 259. Cherokees (les), 116, 143. Cossé-Brissac (Maison de), 137. Darc (Jeanne), 5. Échange d'un livre contre un domaine, au huitième siècle, 343. Épisode de la Saint-Barthélemy; le vicomte d'Orte, 3. Hôtel de ville (Ancien) de Luxeuil, 82. Janissaires (les) en Algérie, 183. Mameluks (les), 161. Montbéliard, 249. Palais (le) de la Légion d'honneur, 316. Prise (la) de Puyvert, épisode de la guerre des Albigeois, 253. Phalsbourg, 220. Saint-Barthélemy (la): Vesins et Renier, 130. Spartacus, 217. Vaison, 353.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

Ame (l') et l'immortalité, 146. Améliorations sociales, 292. Animal (l') parlant, 5. Aspirations des peuples, 3. Atmosphère (l'), 54. Attente (l'), 281. Barrages petits et grands, 14. Bienfaits de la civilisation; un regard autour de ma chambre, 53. Bon (un) conseil, 21. Bonheur (le), 79. Bonheur (le), 387. Boussole (la), 288. Ce que l'on pensait du Dante au temps de Corneille et de Racine, 99. Civilisation européenne, 198. Classes (les) malheureuses, 190. Comment on doit écrire les lettres, 347. Contre l'humeur chagrine, 359. Droit (le) et la force, 17. Écoles de village, 131. Éducation (l') de l'enfant par l'enfant, 393, 397. Enfant gâté, 88. Examen nocturne, 375. Famille (la) et l'État, 343. Fins de lettres, 46. Garrick dans le rôle d'Hamlet, 370. Homme (l') et les animaux, 26. Immortalité, 391. Impudence et hypocrisie, 79. Inquiétudes de l'avenir, 371. Instinct ou raisonnement (voy. t. XL, 1872, p. 318); suite, 103, 176. Jeunes plantes, enfants naissants, 143. Langage des formes, 7. Lectures anglaises, 76. Lettre de Jefferson, 238. Loi (la), 170. Mais, 70. Maximes de quelques théosophes, 27. Mes amis inconnus, 307. Moisson (la) dans les cactus, 21. Morte-saison (la), 70. Passé et présent, 347. Patrie (la), 155. Patrons et ouvriers, 251. Pensées stoïciennes, 6. Pourquoi je regrette ma jeunesse, 36. Propriété, 251. Rendons la prose poétique, 371. Salut (le) par l'épargne, 7. Sciences inconnues de l'avenir, 118. Société, 114. Temps (le) est un grand maître, 288. Tien (le) et le mien, 246. Travail et méditation, 3. Travail, ordre, économie, 111.

Nouvelles, Récits, Apologues, Anecdotes. — Accident causé par une araignée, 166. A force de forger on devient forgeron, 335. Aïeul (l') du poëte, 407. Anecdotes historiques; Présence d'esprit, 27. Animal (l') parlant; ce qu'il dit, 5. Arc (l') en Savoie; promenade le long d'un torrent, 329, 365, 383. Aspirations des peuples, 3. Autour du berceau, 265. Berger (un) sorcier et Gassendi, 371. Chanson (la) de Laouïc, 105. Chat (le) et le renard, conte russe, 234. Confitures (les), 25. Darc (Jeanne), 1. Devise (une) de Salomon, 176. Droit (le) et la force, 17. Échange d'un livre contre un domaine, au huitième siècle, 343. Éducation (l') de l'enfant par l'enfant, 393, 397. Éducation (l') d'un gland, 141. Encouragement, 391. Émigrant (l'), 237. Enthousiastes (les) de l'art, 406. Épisode de la Saint-Barthélemy, 3. Fable (la) du mouton d'or, au temps des Albigeois, 253. Fables littéraires d'Yriarte (voy. t. XXXVIII à XL); suite, 22. Flâneuses (les), 177. Gardeuse (la) de vaches, 257. Histoire d'un mur, 18, 30. Ignorance; une injure, 211. Instinct ou raisonnement? 113, 176, 303. Jeune (la) malade, 154. John Bull heureux et malheureux, 251. Lecture (la) du journal, 241. Legs d'un malade à son chirurgien (dix-septième siècle), 234. Légende arabe, 263. Légende (la) de la Rose de Jéricho, 259. Lingot (le) d'or, 94. Louis XIV et le courtisan, 166. Madame de Sévigné, Racine et le café, 402. Madame de Vauplaisant, 313. Main (la) malheureuse, 261, 266, 274, 282, 290, 297, 305, 326, 331, 338. Marchand (le) de paniers, 351, 373. Mauvaise (la) femme, 390. Maximes de quelques théosophes, 27. Moine (le) aux oranges, 247. Moisson (la) dans les cactus, 21. Moucheronne (la) 34, 42, 50, 58, 66, 74. Mystère (le) de la Passion au village d'Am-

mergau, 245, 271. Obus (un), 76. Pauvres petits! 41. Pèlerine (la), 297. Petit à petit l'oiseau fait son nid, 183. Petit Poucet (le) russe, 178. Petite (la) famille; Yvonne Troennec, 361. Pièce (une) de monnaie allemande, 198, 202. Pierre qui roule n'amasse pas mousse, 395. Projets (les) de Mme la marquise, 101. Promenade le long d'un torrent, 329. Robinsons (les) de l'île Auckland, 182, 186, 194, 206, 210, 219. Salomon et le serpent, 166. Salut (le) par l'épargne, 7. Schurmann (Anne-Marie de), 22. Secret (le) de Louis Bouracan, 106, 114, 122. Sentiment (le) ne perd jamais ses droits, 211. Six mille pièces d'or en perdition, 387. Souliers (les) d'enfant, 2, 10. Source (la) de la grotte qui pleure, 150. Souvenir d'omnibus, 275. Vesins et Renier, anecdote de la Saint-Barthélemy, 130. Vive la France! souvenir d'un volontaire de l'armée de l'Est, 355. Yriarte (Fables littéraires d') (voy. t. XXXVIII à XL); suite, 22, 76.

MARINE.

Arnoul, intendant des galères en 1670, 7. Au sujet d'un vaisseau construit en sept heures (voy. t. XL, 1872, p. 47); suite, 7. Canot des Toungousses de l'Amour central, 296. Constructions navales : bois, clous, toiles, 222. Pirogue de course au Cambodge, 284.

MŒURS, CROYANCES, COSTUMES, AMEUBLEMENTS.

Armure de Henri II, au Louvre, 123. Armure japonaise, 321. Bouteille (une) romaine en verre gravé, 39. Caractères symboliques, 55. Cerf-volant (Sur le), 96. Couteau de chasse moresque, 9. Couteaux du règne de Louis XIII, 328. Fauconnier hindou, 65. Indiens (les) d'Amérique; leur sculpture, leur écriture, 115. Kymos (les) ou Quimosses de Madagascar, 51. Lampe du seizième siècle, 376. Lazo (le) des Jarochos du Mexique, 204. Maison (la) kabyle, 183. Muezzins (les), 328. Mystère de la Passion au village d'Ammergau, 245, 271. Notes sur le Japon, 321, 358. Nuit (la) de la Sainte-Agnès, 51. Poteries gauloises, 140. Poulets (les) sacrés, 208. Princes (les) du May, 364. Selles du seizième siècle, à l'Armeria real, 52. Vase honorifique chinois, 153. Voitures de gala de Jean IV et Jean V de Portugal, 188.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Automne (l'), tableau de Pille, 313. Attente (l'), tableau de Bellet, 281. Bazar japonais, tableau de Castres, 325. Bords du Teverone, dessin de Lancelot, d'après Anastasi, 289. Chanson (la) de Laouïe, tableau de Yan' Dargent, 105. Combat entre Jarochos, au Mexique, tableau de Blanchard, 205. Confitures (les), tableau de Ph. Rousseau, 25. Enterrement d'un génie, peinture attribuée au Poussin, 304. Faucheuse (une), tableau de Bouguereau, 209. Fauconnier hindou, tableau de Maignan, 65. Flâneuses (les), tableau de Castan, 177. Force (la) prime le droit, tableau de Méry, 17. Gardeuses (les) de vaches, tableau de J. Breton, 257. Jardins d'Aschref, tableau de J. Laurens, 33. Lecture (la) du journal, tableau de Pabst, 241. Magasin pittoresque (un) au moyen âge, miniature du onzième siècle, 93. Mosquée (la) bleue, à Tauris, tableau de J. Laurens, 113. Nid (le) tombé, tableau de Gabé, 41. Peinture japonaise, 358. Portrait de Savonarole, conservé au couvent de Saint-Marc, à Florence, 272. Retour du pèlerinage, tableau de J. Salles, 297. Riocreux, portrait par Henri Regnault, 5. Songe (le) du patrice romain, peintures de Murillo, 11. Vendanges en Catalogne, tableau de Girard, 89. Vive la France! tableau de Jundt, 357.

Dessins, Estampes. — Albatros (l') et son nid, dessin de Freeman, 49. Alle (Ardennes), dessin de Lancelot, 260. Ancien Hôtel de ville de Luxeuil, dessin de Lancelot, 81. Ancienne caserne des Janissaires, à Constantine, dessin de Clerissol, 184. Anciens piliers des Halles, dessin de Provost, 145. Armure de Henri II au Louvre, dessin de Sellier, 124, 125. Armure japonaise, dessin de Sellier, 321. Autour du berceau, composition de Mlle Marie-Edmée Pau, 265. Bains du Petit-Saint-Sauveur, dessin de de Bar, 373. Barrage de Suresnes, dessin de Provost, 16. Bouillon (Vue de), dessin de Lancelot, 65. Boulak (Egypte), dessin de de Bar, 244. Boulangerie (une) à Pompéi, dessin de Lancelot, 305. Bouteille romaine en verre gravé, dessin de Sellier, 40. Camp de bucherons, dessin de Lancelot, 308. Calice de la chapelle du palais d'Ajuda, dessin de Sellier, 109. Capsulerie (la) de Bayonne, dessin de Jahandier, 268, 269. Cène (la), bas-relief de Zarcillo, dessin de J. Lavée. Chairières (les) (Ardennes), dessin de Lancelot, 177. Chartreuse de Notre-Dame de la Rose, à Rouen, dessin de de Bar, 273. Chasse aux grues, d'après Jean Stradan, 32. Château de Brissac, dessin de Maignan, 137. Château de Bouillon, dessin de Lancelot, 120. Château (le) de Monthéliard, dessin de de Bar, 249. Chétodons (les), dessin de Mesnel, 245. Couteau de chasse moresque, dessin de Sellier, 9. Crabe tourteau et Bernard l'ermite, dessin de Mesnel, 264. Cyprins (les) dorés, dessin de Mesnel, 334. Darc (Jeanne), dessin de Bocourt, d'après la statue de Chapu, 1. Décoration de la grande salle de la mairie d'Arpajon, dessin de Sellier, 389. Départ et retour, dessins de Pauquet, 208, 209. Dessin de Raphaël, à l'Académie des beaux-arts de Venise, 408. École (l') normale; vues intérieure et extérieure, dessins de Clerget, 61. Essartage (l'), dessins de Lancelot, 309. Fabrique de sucre de betteraves, dessin de Jahandier, 149. Falaise (la) d'Esnandes, dessin de Lancelot, 237. Figuier sycomore au Caire, dessin de de Bar 293 Hautes-Rivières (Ardennes), dessin de Lancelot, 173. Herbeumont (Ardennes), dessin de Lancelot, 341. Hérold sur son lit de mort, dessin d'Eug. Giraud, 157. Jeune fille de Zanzibar, dessin de Garnier, d'après Bayot, 73. John Bull heureux et malheureux, dessins de Gillray, 252, 253. Joubert (Joseph), dessin de Bocourt, d'après Vogt, 136. Lampe (la) de Galilée, à Pise, dessin de Sellier, 284. La Roche aux Corpiats, dessin de Lancelot, 172. Lac Halloula (le), dessin de de Bar, 168. Maison de Raphaël, à Urbin, 330. Manesson-Mallet, dessin de Garnier, d'après Landry, 56. Médaillons en argent repoussé, dessins de J. Lavée, 165. Moine (le) aux oranges, dessin de Sellier, 248. Moisson (la) dans les cactus, dessin de Bayard, 21. Mosquée de Barkouk, au Caire, dessin de de Bar, 385. Navigation souterraine du canal Saint-Martin, dessin de Provost, 121. Notre-Dame de la Garde à Marseille, dessin de Blanchard, 377. Oratoire (l') de Saint-Remacle, dessin de Lancelot, 340. Palais de Pétropolis (Brésil), dessin de Ph. Blanchard, 320. Pigeons voyageurs, dessins de Mesnel, 364, 365. Pilier sculpté du fort Simpson, dessin de Garnier, 116. Pirogue de course au Cambodge, dessin de Garnier, 285. Plateau (un) en vermeil du dix-septième siècle, dessin de Lemot, 225. Poule d'eau et son nid, dessin de Freeman, 233. Repos de chasse au chamois, composition de Grandsire, 345. Rochehaut (Ardennes), dessin de Lancelot, 261. Rue de l'Evêché et cloître Saint-Barthélemy, à la Rochelle, dessin de Lancelot, 45. Ruines du château de Linchamps, dessin de Lancelot, 196. Ruines du Rhamesseum, dessin de de Bar, 337. Saule végétant par les deux bouts, dessin de Catenacci, 388. Schurmann (Mlle de), dessin de Garnier, d'après Gorlœus, 24. Sculpture égyptienne en or, dessin de Féart, 360. Selles du seizième siècle, à l'Armeria real, dessins de Sellier, 52, 53. Sequoyah, dessin de Garnier, d'après le portrait peint par Biddle, 117. Songe (le) du patrice romain, dessins de Bocourt, d'après Murillo, 12, 13. Souvenir du siége de Strasbourg : une École de jeunes filles, dessin de Schuler, 77. Statue du prophète Elie, par Alonso Cano, dessin de Bocourt, 57. Statuette, par Michel-Ange, dessin de Clievignard, 336. Tabernacle de l'église de Semur, dessin de Provost, 97. Talégalle (le) et son nid, dessin de Freeman, 201. Temple de Fang-Kwan-Yuan, dessin de Garnier, 185. Temple de Sérapis, à Pouzzoles, dessin de de Bar, 193. Théâtre nouveau d'Angers, dessin de Deroy, 20. Tisserin républicain et son nid, dessin de Freeman, 396. Tombeaux des Mamelouks, au Caire, dessin de de Bar, 161. Tombeau d'un chaman mangoume, dessin de Garnier, 240. Tour de la Lanterne et entrée du port de la Rochelle, dessin de Lancelot, 44. Triche au jeu! composition de Schuler, 393. Voitures de gala de Jean IV et Jean V de Portugal, dessins de Féart, 188, 189. Vue à vol d'oiseau du palais de la Légion d'honneur, dessin de Ph. Blanchard, 317. Vue de l'Exposition universelle de Vienne, dessin de Sellier, 405. Vue prise sur le cours de l'Arc (Savoie), dessin de de Bar, 329. Vue de Vaison, dessin de Tirpenne, 353. Vues de Phalsbourg, dessins de Ph. Blanchard, 221.

SCIENCES.

Astronomie. — Phénomènes astronomiques en 1874, 399. Phénomènes astronomiques en 1873, 62.

Botanique. — Arnica (l') des montagnes, 288. Figuier (le) sycomore, 292. Mhowah (le) arbre de l'Inde centrale, 334. Rose (la) de Jéricho, 259.

Physiologie, Médecine. — Contre les virus et les venins, 271. Médecine (la) et les bains froids en hiver. 292.

Physique et Chimie. — Centre (le) de gravité, 384. Dynamite (la), 78. Fromage (Du) et de la chimie, 318. Lampe (la) de Galilée, 283. Lumière (la) ressuscitant le passé, 376. Ozone (l') et ses applications, 398. Pays (les) électriques, 98. Phénomènes d'optique observés en ballon, 103. Vitesse de la lumière, 144.

Zoologie. — Albatros (l'), 49. Aquarium (un) microscopique, 159, 191, 251, 310, 378, 391. Chétodons (les), 244. Chique (la) et ses nouveaux historiens, 244. Crabe (le) tourteau et le Bernard l'ermite, 263. Crustacés comestibles de nos côtes, 300. Cyprins (les) dorés, 333. Instinct ou raisonnement? 103, 176, 303. Mollusques comestibles de nos côtes, 83, 131, 235. Œuf (un) dans une carafe, 404. Oursins (les), 36. Peau (la) humaine, 47, 71, 150. Pelor filamenteux du Japon, 176. Pigeons (les) voyageurs (voy. t. XL, 1872, p. 68). Poule d'eau (la), 233. Serpents (les) dans l'Inde, 214. Talégalle (le), 201. Tisserin (le) républicain, 395.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Armure (l') de Henri II, au Louvre, 123. Calice en vermeil de la chapelle du palais d'Ajuda, 108. Cène (la), sculpture de Zarcillo, à Murcie, 213. Conseils sur l'art de modeler, 27. Couteau à manche sculpté du règne de Louis XIII, 328. Darc (Jeanne), statue de Chapu, 1. Lampe (la) de Galilée, 283. Médailles grecques de la collection de Luynes, 88. Médaillon de Henri II, 29. Médaillons (Deux) en argent repoussé, 164. Moulage (Du), 232. Plateau en vermeil, italien, du dix-septième siècle, 225. Poulets sacrés (les), d'après un bas-relief antique, 208. Sculpture chez les Indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique, 115. Sculpture égyptienne en or, 368. Sculpture japonaise, 326. Serment (le) de Spartacus, groupe de Barrias, 217. Statue du prophète Elie, par Alonso Cano, 57. Statuette, par Michel-Ange, 336. Vase honorifique chinois, 153.